# MUSÉE

# DES FAMILLES

## LECTURES DU SOIR.

XXXV^e ANNÉE.

# COLLABORATEURS DU MUSÉE DES FAMILLES.

## DIRECTEUR DE LA RÉDACTION : M. CH. WALLUT.

### TEXTE.

ACHARD (Amédée).
AIMARD (Gustave).
ANCELOT (Mme).
ASSOLANT (A.).
AUGIER (Emile), de l'Acad. franç.
BERTHOUD (Henry).
BERTSCH (A.).
BOISGONTIER (Mme Adam).
CALLIAS (Hector de).
CHADEUIL (Gustave).
CHASLES (Philarète).
COMETTANT (Oscar).
DELAVIGNE (Germond).
DESCHAMPS (Emile).
DES ESSARTS (Alfred).
DESLYS (Charles).
DUMAS (Alexandre).
DUMONTEILH (Fulbert-).
ENAULT (Louis).
FÉVAL (Paul).
FOURNEL (Victor).
GAUTIER (Théophile).
GRANIER DE CASSAGNAC.
GUIZOT, de l'Acad. franç.
HALÉVY (Léon).
HOUSSAYE (Arsène).
HUGO (Victor), de l'Acad. franç.
JACOB (le bibliophile).
JAL, historiographe de la marine.
JANIN (Jules).
JUBINAL (Achille).
KARR (Alphonse).
LA LANDELLE (G. de).
LAMARTINE (Alp. de), de l'Acad.
LA ROUNAT (Ch. de).
LA VILLEMARQUÉ (Ve de) de l'Inst.
LEGOUVÉ, de l'Acad. franç.
LORMEAU (Mme Juliette).
MANGIN (Arthur).
MARCO DE SAINT-HILAIRE (E.).
MASSON (Michel).
MONNIER (Henri).
MULLER (Eugène).
NADAUD (Gustave).
NISARD, de l'Acad. franç.
PATIN, de l'Acad. franç.
PÉCONTAL (Siméon).
PETIT-SENN.
PLOUVIER.
PONCY (Charles).
PONGERVILLE (de), de l'Acad. fran.
RAYMOND (Ch.)
RONDELET (A.)
SAINT-MARC-GIRARDIN, de l'Académie française.
SANDEAU (Jules), de l'Acad. franç.
SÉGALAS (Mme Anaïs).
SÉGUR (A. de).
TASTU (Mme Amable).
THOMASSON (Léopold).
ULBACH (Louis).
VERCONSIN (E.).
VERNE (Jules).
VIARDOT (Louis).
WEY (Francis).
—
AMPÈRE (J.-J.).
BALZAC (de).
BOITARD.
CAPENDU.
DELAVIGNE (Casimir).
DESBORDES-VALMORE (Mme).
GABRIEL (l'abbé).
GAY (Mme Sophie).
GEOFFROY SAINT-HILAIRE (Isid.).
GIRARDIN (Mme Emile de).
GOZLAN (Léon).
HALÉVY (F.), de l'Institut.
JASMIN (d'Agen).
MÉRY.
PITRE-CHEVALIER.
PONSARD (François), de l'Acad. fr.
ROGER DE BEAUVOIR.
SAINTINE.
SALVANDY (de), de l'Acad. franç.
SCRIBE, de l'Académie française.
VIENNET, de l'Académie française.
VIGNY (Alfred de), de l'Acad. franç.

### DESSINS.

BAR (de).
BAYARD.
BERTALL.
BRETON.
CATENACCI.
CHAM.
CHENAY (Paul).
CHEVIGNARD.
CLERGET (H.)
DAUBIGNY.
DAMOURETTE.
DELANNOY.
DORÉ (Gustave).
DUVIVIER (A.).
FELLMANN.
FOULQUIER.
FREYMANN.
GAVARNI.
GIRARDET (Karl).
GRENIER (Henri).
JANET-LANGE.
JOHANNOT (Tony).
JOULIN (Lucien).
LANCELOT.
LAVIEILLE (Eugène).
LIX (Frédérick).
MAR (Léopold).
MARC.
MARIANI.
MONNIER (Henry).
MONTALANT.
MORIN.
NANTEUIL (Célestin).
PAUQUET.
SAUVAGEOT (Charles).
STAAL (Gustave).
STOP.
THORIGNY.
VALENTIN (H.).
YAN' DARGENT.
WATTIER.
WORMS (Jules).

### GRAVURES.

BEST, BRÉVIÈRE, DUMONT, FAGNION, GAUCHARD, GÉRARD, MARTIN, MONTIGNEUL, PISAN, THOMAS, TRICHON, WIESENER, ETC.

*N. B.* La collaboration des écrivains et des artistes d'élite n'est point ici un vain ornement de prospectus, comme pour tant de journaux qui se parent des plus beaux noms sans s'enrichir de leurs travaux; toutes ces signatures figurent dans la collection du *Musée des Familles* et continueront d'y figurer au-dessous des articles et des gravures les plus remarquables.

## RENOUVELLEMENT D'ABONNEMENT

POUR L'ANNÉE 1868-1869 (36e ANNÉE).

Tous les abonnements partent du mois d'Octobre et se font pour l'année entière.

*Prix pour Paris* : 6 FRANCS PAR AN.

AVEC LES *MODES VRAIES* : 11 francs.

ÉTRANGER. *Musée des Familles* seul : Italie, Suisse, 8 fr. 10.

Allemagne, Angleterre, Autriche, Belgique, Espagne, Grèce, Hollande, Portugal, Prusse, Russie, Suède, Turquie, 8 fr. 50.

Colonies françaises ou étrangères, Amérique, États-Unis, Indes orientales, par steamer ou via de Suez, 9 fr. 50.

Roumanie, 10 fr. 50. États-Romains, 11 fr. Panama, 12 fr.

*Pour les départements* : 7 FRANCS 50 C. PAR AN.

AVEC LES *MODES VRAIES* : 13 fr. 70 c.

ÉTRANGER. *Musée des Familles* avec *Modes* :

Allemagne, Angleterre, Autriche, Belgique, Espagne, Grèce Hollande, Italie, Portugal, Prusse, Russie, Suède, Turquie, 15 fr. 50.

Colonies françaises ou étrangères, Amérique, États-Unis, Indes orientales, par steamer ou via Suez, 16 fr. 50.

Roumanie, 18 fr. 50. États Romains, 19 fr. 50. Panama, 22 fr. 50.

A Paris, au bureau de l'administration, rue Saint-Roch, 29.

*Nous engageons nos Abonnés des départements et de l'étranger à nous envoyer directement, rue Saint-Roch, 29, le montant de leur abonnement, en un mandat de poste, ou un bon à vue sur Paris, de la somme de 7 fr. 50 c. pour le* Musée *seul, et de 13 fr. 70 c. pour le* Musée *et les* Modes vraies *réunis,* dans les départements. (Voir les prix ci-dessus pour l'étranger.) Envoyer la dernière bande du journal.

*L'administration ne peut répondre que des abonnements qui lui sont demandés* directement *par lettres affranchies; elle ne saurait être responsable des retards qu'éprouvent les Abonnés qui emploient toutes autres voies.*

Tout abonné *direct* est sûr de recevoir le *Musée* exactement le 25 ou le 26 de chaque mois. Il peut réclamer dans le mois, en cas d'erreur. Pour tout changement d'adresse, il doit écrire *franco* avant le 10 du mois.

*Les bureaux des Messageries impériales et générales se chargent également de faire les abonnements au* Musée, *sans augmentation de prix. On souscrit aussi au* Musée des Familles *chez tous les libraires de France et de l'étranger, sous leur responsabilité.*

Toutes les lettres non affranchies seront *refusées*. — *Ne pas envoyer de timbres-poste pour prix d'abonnement.*

## TRENTE-CINQ VOLUMES SONT EN VENTE.

### Prix de chaque volume.

Pour Paris. . . { Broché . . . . . 6 fr. / Relié . . . . . 7 fr. 50 c. } (Voyez les prix ci-dessus pour l'étranger.)

Pour les départements, par la poste, le volume broché. 7 fr. 50 c. — Relié, 9 fr.

Les 15 premiers volumes (réduction de 50 pour cent) : 3 fr. le vol. pour Paris, au lieu de 6 fr.; 4 fr. 50 pour les départ., au lieu de 7 fr. 50. Les 35 vol. ensemble : Paris, 165 fr. Départ., 183 fr. Rendus *franco*. Reliure, 1 fr. 50 par volume. — NOTA. La poste se charge des volumes reliés, à 1 fr. 50 par volume.

Voir les *Avis aux lecteurs*, sur la couverture du volume.

PARIS. — TYPOGRAPHIE HENNUYER ET FILS, RUE DU BOULEVARD, 7.

Paris, Bureaux de l'Administration, rue Saint-Roch, 29.

# MUSÉE DES FAMILLES

## Lectures du Soir

TOME TRENTE-CINQUIÈME

—

1867-1868

—

PARIS, RUE SAINT-ROCH, 29.

Paris, 6 fr. par an. Départements, 7 fr. 50.

# AU LECTEUR.

Il y a trois mois environ, nous causions, M. Bougy et moi, de certain projet dont nous vous entretiendrons à son heure.

M. Bougy, vous le savez, est l'habile et intelligent administrateur du Musée des Familles.

Nous causions donc, et M. Bougy, feuilletant d'une main distraite les volumes de la collection rangée sur son bureau, de temps en temps interrompait la phrase commencée, pour me montrer une gravure.

— Voyez, disait-il, l'admirable tête d'Albert Durer, par Français. Quelle vigueur de touche! quelle perfection dans le trait! Voyez aussi ces dessins de Granville, de Charlet, de Marvy, de Tony Johannot et de Gavarni, le Molière du crayon. Quel esprit! quelle finesse! quelle étude profonde! Le public ignore généralement que c'est dans les colonnes du Musée des Familles que Gavarni fit ses premières armes et Tony Johannot ses adieux à l'art qui était sa vie. S'ils le savaient, les collectionneurs, les amateurs de ces deux grands talents se disputeraient ces planches à prix d'or.

— Vous avez raison, dis-je, et ces illustres collaborations sont pour un journal des titres de noblesse; mais il ne faudrait pas que votre admiration pour les artistes d'autrefois vous rendît injuste envers les artistes d'aujourd'hui.

Et, feuilletant, à mon tour, les derniers volumes de la collection :

— Ne vous semble-t-il pas, repris-je, que ces petits chefs-d'œuvre de Lix, de Foulquier, de de Bar, de Bertall, de Clerget, de Morin, etc., peuvent soutenir la comparaison avec leurs aînés? Parmi les cinq mille gravures semées dans nos trente-cinq volumes, cent suffiraient pour former un album qui serait, à coup sûr, le plus merveilleux monument de l'art moderne.

— Et pourquoi ne ferions-nous pas cet album? s'écria M. Bougy. Les matériaux sont sous notre main, nous n'avons que l'embarras du choix dans ce rendez-vous des plus grands noms et des plus belles œuvres.

— Oh! oh! mon cher ami, dis-je, ne vous mettez pas en frais d'éloquence. Vous plaidez une cause gagnée d'avance. A l'œuvre donc!

Et voilà comment, sans longue discussion, fut arrêtée et convenue la publication de l'Album du Musée des Familles, qui paraîtra en octobre prochain, formera un splendide volume grand in-4°, cartonné avec fers spéciaux, doré sur tranche et contiendra cent gravures signées Gavarni, Granville, Tony Johannot, Français, Charlet, Lix, Morin, etc.

Déjà les premières feuilles sont tirées et permettent de juger ce que sera le livre, — tout uniment une merveille.

Mais je m'aperçois qu'en faisant assister le lecteur à la naissance de l'Album du Musée des Familles, j'ai oublié la préface traditionnelle du trente-cinquième volume.

Est-ce bien un oubli? Ces préfaces qui débutent par des remercîments au public pour la confiance qu'il veut bien continuer au journal, et se terminent par la promesse de nombreuses améliorations en tous genres, ces préfaces ont d'ordinaire entre elles un tel air de parenté, que celle de l'an dernier peut très-facilement servir encore cette année.

Qu'il me suffise de dire que 1868 a valu au Musée une rare distinction, celle d'être admis sur le catalogue des bibliothèques scolaires et populaires. En même temps, le ministère de l'instruction publique faisait une importante souscription de volumes de la collection pour ces mêmes bibliothèques.

Double hommage rendu à la valeur morale et littéraire de notre recueil, double honneur qui nous impose de nouveaux devoirs.

Mais si le lecteur excuse volontiers notre réserve sur le trente-cinquième volume qui finit, peut-être désire-t-il quelques indiscrétions sur le trente-sixième qui va commencer

Soit! levons un coin du voile.

Donc en 1868-69 le Musée publiera, dès ses premières livraisons :

*La comtesse de Valmont* et *le Crucifix d'argent*, par M. J. Janin;

*Mendelssohn et ses œuvres*, par M. O. Comettant;

*Wallenstein*, étude historique, par M. Genevay;

*Les Écoliers de Châlons, souvenirs de la campagne de France*, par M. E. Muller;

*Les Conciles*, études historiques et religieuses, par M. Ch. Wallut.

Quant à la science, elle sera représentée, et dignement, vous pouvez m'en croire, par MM. Bertsch, A. Mangin, le docteur X***, etc.

Enfin viendront des articles de M. A. Assolant, Raoul de Navery, Ch. Deslys, etc.

Et maintenant, cher lecteur, que vous voilà rassuré sur l'avenir de votre journal, au revoir, et qu'octobre prochain vous retrouve, comme par le passé, fidèle à votre vieil ami.

Ch. WALLUT.

# MUSÉE DES FAMILLES

## OURSON TÊTE-DE-FER.

### ÉPISODE DES GUERRES DE LA FLIBUSTE.

Le Port-Margot, vers 16.., d'après une vieille estampe. Dessin de F. Lix.

## I. — OU LE LECTEUR FAIT CONNAISSANCE AVEC LE CAPITAINE OURSON TÊTE-DE-FER.

Le vendredi 13 septembre 16..., entre sept et huit heures du soir, l'auberge de l'Ancre dérapée, située presque en face du débarcadère à Port-Margot, le rendez-vous habituel des flibustiers et des boucaniers de la Tortue, flambait comme une fournaise dans la nuit sombre, et laissait échapper par ses fenêtres ouvertes à la brise de mer, un bruit assourdissant de cris, de rires, de chants et de bris de vaisselle cassée.

Une foule considérable, composée d'habitants, de boucaniers, de flibustiers, de femmes, d'enfants et même de vieillards, se pressait curieusement aux portes et aux fenêtres de l'auberge, sans souci des plats, des verres et des bouteilles qui, de l'intérieur, pleuvaient presque sans interruption sur elle, et mêlait ses applaudissements joyeux à la gaieté frénétique des vingt ou trente convives assis autour d'une immense table, dans la grande salle.

C'était fête, ce soir-là, à l'Ancre dérapée, fête à la boucanière, sans frein et sans limite, où l'ivresse empourprait tous les visages, mettait l'éclair dans tous les yeux et la folie dans toutes les têtes.

Le capitaine Ourson Tête-de-Fer, l'un des plus redoutables boucaniers de la Tortue, avait le matin même enrôlé un équipage de quatre cent soixante-treize Frères de la Côte, choisis avec un soin tout particulier parmi les plus redoutables flibustiers, et la nuit même, au flot, son navire *la Taquine* devait quitter le port Margot et faire voile pour une destination inconnue.

Mais le capitaine, avant son départ, avait voulu réunir tous ses vieux amis dans un dernier repas, et les plus célèbres chefs de la flibuste, assis à sa table, trinquaient avec un indicible enthousiasme au succès de la mystérieuse expédition d'Ourson Tête-de-Fer.

Là se trouvaient Montbarts l'Exterminateur, le beau Laurent, Michel le Basque, Vent-en-Panne, Grammont, Pitrians l'Olonnais, Alexandre Bras-de-Fer, David, Drack, Rock le Brésilien, et tant d'autres non moins illustres et non moins redoutables.

M. d'Ogeron, gouverneur, pour S. M. Louis XIV, de l'île de la Tortue, occupait la place d'honneur; il avait à sa droite le capitaine Ourson, à sa gauche Pierre Legrand, jeune homme de vingt-cinq ans, aux traits fins et distingués, le commandant en second de l'expédition projetée.

Les autres boucaniers s'étaient assis au hasard.

Une nuée d'engagés, pauvres diables à peine vêtus d'un caleçon et d'une chemise de toile en lambeaux, circulait avec une prestesse et un silence de spectres autour des convives, faisant sans cesse passer les plats et les brocs de vin, que la plupart du temps, en manière de plaisanterie, les flibustiers leur jetaient à la tête, après les avoir vidés, bien entendu.

C'est que, dans l'opinion des Frères de la Côte, qui, pour la plupart, avaient fait ce rude apprentissage, un engagé n'était guère qu'une bête de somme, sur laquelle ils avaient le droit de vie et de mort.

Le capitaine Ourson Tête-de-Fer, ainsi qu'on le nommait, faute de savoir son nom véritable, était un homme de trente à trente-deux ans au plus, d'une taille presque colossale et d'une vigueur remarquable. Ses traits réguliers, d'une beauté peu commune, éclairés par deux yeux noirs remplis d'éclairs, avaient un indicible cachet de distinction et une expression d'énergie à laquelle la longue barbe noire et touffue qui couvrait tout le bas de son visage donnait un caractère étrange et fatal. Son geste était sobre et élégant, sa démarche noble, sa voix d'un timbre pur et harmonieux. De même que le plus grand nombre des Frères de la Côte, il y avait dans sa vie un secret qu'il cachait soigneusement. Nul ne savait qui il était, d'où il venait; tout en lui, jusqu'à son nom, était un mystère.

On ne connaissait de sa vie que ce qui s'en était écoulé depuis son arrivée à la Côte. Bien que très-courte, cette histoire était sombre et lamentable : il avait souffert des douleurs atroces, sans que jamais une plainte fût sortie de ses lèvres, sans qu'un seul instant il se fût laissé terrasser par une infortune imméritée.

Contrairement aux autres boucaniers, il vivait seul; jamais il n'avait voulu se lier intimement avec personne, et contracter cette association nommée *matelotage* à la Côte, et qui rendait les flibustiers si redoutables à leurs ennemis.

En somme, c'était un homme supérieur, et, comme on dirait aujourd'hui, un excentrique; nous citerons deux preuves à l'appui de ce que nous avançons. La première témoignait d'une audace peu commune pour l'époque de superstition où il vivait : il n'avait pas craint d'appareiller un vendredi et un treize, avec un équipage de quatre cent soixante-treize hommes. La seconde était plus singulière encore : en quelque lieu que le capitaine allât, il était constamment suivi par deux *venteurs* et deux sangliers sauvages d'une férocité extraordinaire, qui cependant vivaient entre eux en parfaite intelligence et lui avaient voué un attachement à toute épreuve. En ce moment même, assis au milieu de ses convives, il avait, couchés à ses pieds, ses quatre inséparables compagnons, et ne manquait pas à chaque instant de leur faire passer sous la table les meilleurs morceaux servis sur son assiette.

Le capitaine Ourson Tête-de-Fer étant un des principaux personnages de cette histoire, nous dirons en quelques mots ce qui lui était arrivé depuis son débarquement sur la Côte.

Cinq ou six ans avant l'époque où commence notre histoire, un navire, venant de Dieppe, arriva à Port-Margot. Ce navire était chargé de marchandises de toutes sortes nécessaires aux colonies; il avait en outre, à son bord, quatre-vingt-cinq engagés, hommes et femmes, que les délégués de la compagnie des Indes avaient raccolés en France et enrôlés à des prix dérisoires, pour exercer leurs métiers aux colonies, tels que maçons, charpentiers, charrons, peintres, médecins même, etc.

Selon la coutume, malgré leurs réclamations, ces pauvres diables furent, dès le lendemain de leur débarquement, vendus à l'encan et adjugés, pour un laps de trois ans, aux habitants et aux boucaniers qui se présentèrent comme acquéreurs.

L'un de ces engagés, garçon de bonne mine, âgé de vingt-six à vingt-sept ans, voulut protester contre l'acte inique dont il était si lâchement victime; mais il s'aperçut bien vite qu'il n'avait aucune protection à attendre des autorités de l'île; que ses réclamations n'excitaient que des rires moqueurs et de grossières plaisanteries. Il baissa donc la tête et suivit silencieusement son nouveau maître.

Celui-ci était un boucanier nommé Boute-Feu, homme sans éducation et d'un naturel méchant, qui se plut à accabler son nouvel engagé de mauvais traitements, lui

imposant des fardeaux au-dessus de ses forces, le battant sans motifs et ne lui donnant à manger que les restes dédaignés par ses chiens.

L'engagé souffrit tout sans se plaindre, opposa la patience à la cruauté et redoubla d'efforts pour satisfaire le maître impitoyable entre les mains de qui son malheureux destin l'avait fait tomber.

Le boucanier, loin d'être attendri par tant de résignation, ne vit dans cette douceur et cette docilité qu'une espèce de bravade et redoubla ses vexations, n'attendant qu'une occasion pour en finir avec cet homme que rien ne semblait pouvoir pousser à la révolte.

Un jour que, par une chaleur torride, le pauvre diable, pliant sous le poids de trois peaux de taureau, ne le suivait qu'avec peine, Boute-Feu lui adressa les plus sanglants reproches, et transporté de colère par le silence obstiné que l'engagé opposait à ses injures, il lui asséna un coup de crosse de fusil sur la tête et le renversa sanglant à ses pieds.

Au bout d'un instant, voyant que l'engagé ne donnait plus signe de vie, Boute-Feu crut l'avoir tué, et, sans s'en inquiéter davantage, il le laissa et reprit tranquillement le chemin de sa demeure.

A ceux qui lui demandèrent ce que son engagé était devenu, il répondit simplement qu'il était *marron*. L'affaire en resta là et il ne fut plus question de l'engagé. *Marron* est un mot espagnol qui signifie bête fauve ou sauvage; les boucaniers s'en servaient pour faire entendre que leurs serviteurs ou leurs chiens s'étaient sauvés.

Cependant le malheureux engagé n'était pas mort; à peine son maître s'était-il éloigné, qu'il se releva, et, quoique bien faible, il essaya de le suivre.

Mais, arrivé depuis peu de temps en Amérique, l'engagé n'avait pas encore l'habitude du désert: il se perdit dans les bois, et erra ainsi pendant quelques jours, sans parvenir à se reconnaître et à gagner le bord de la mer; chaque pas qu'il faisait l'éloignait davantage de la route, qu'il cherchait vainement au milieu d'inextricables fourrés.

La faim commençait à le presser; il mangea toute crue de la viande qu'il portait, car il n'avait rien pour faire du feu.

La position de ce malheureux était d'autant plus horrible qu'il ignorait complétement les moyens de subvenir à son existence. Un seul ami lui était resté dans sa détresse, cet ami était un chien de son maître qui n'avait pas voulu l'abandonner et que de guerre lasse Boute-Feu avait fini par laisser en arrière sans plus s'en occuper que de son engagé.

Ce fut alors que, poussé à bout par la nécessité, se révéla le caractère résolu, l'énergie indomptable de cet homme qui, blessé et privé de tout secours, au lieu de se laisser abattre par le désespoir et de s'abandonner soi-même, se raidit au contraire contre l'adversité et entreprit de lutter jusqu'au bout pour sauver sa vie.

Ses journées se passaient en marches et contre-marches continuelles dans les bois; il ne savait où il allait, mais il nourrissait toujours l'espoir de percer enfin les épaisses murailles de verdure qui l'enserraient de toutes parts. Souvent il montait au sommet des montagnes; de là il apercevait la mer. Son courage renaissait à cette vue, il se hâtait de descendre, mais la première sente de bête fauve qu'il rencontrait lui faisait perdre bientôt la direction qu'il voulait suivre.

Tout en marchant à travers bois, son chien guettait sans cesse le gibier sauvage; lorsqu'ils avaient pris quelque chose, maître et venteur partageaient fraternellement le gibier et le mangeaient cru.

Peu à peu l'engagé s'accoutuma à ce régime; il finit par reconnaître les remises du gibier; la chasse devint plus productive; bientôt il eut des auxiliaires dans de jeunes chiens sauvages et de jeunes sangliers qu'il instruisit, et dont le secours lui fut très-utile.

Depuis quatorze mois environ, il menait cette existence extraordinaire, lorsqu'il se trouva un matin face à face avec une troupe de boucaniers français.

Ceux-ci furent d'abord surpris et presque effrayés en l'apercevant; il est vrai que son apparence n'offrait rien d'attrayant ni même de rassurant.

Il avait les cheveux et la barbe d'une longueur extraordinaire; son vêtement se composait d'un reste de caleçon et d'un lambeau de chemise qui le couvraient tant bien que mal; ses traits étaient hâlés, sa physionomie farouche; un morceau de viande crue pendait à sa ceinture; trois chiens et deux sangliers, d'apparence aussi sauvage que lui, le suivaient pas à pas.

Pourtant, le premier moment de surprise et d'hésitation passée, on s'expliqua. L'engagé raconta franchement et naïvement son histoire; quelques-uns des boucaniers le reconnurent et s'intéressèrent à lui.

Séance tenante, ils s'assemblèrent en conseil. Après mûre délibération, ils déclarèrent que Boute-Feu avait abusé des droits que la coutume de la Côte lui donnait sur son engagé; que, par ses mauvais traitements et surtout son abandon, il avait tacitement renoncé aux services de celui-ci; que, par conséquent, il était déchu de tous ses droits, et que l'engagé, libre de fait, devait être déclaré tel.

Cette résolution prise à l'unanimité, on l'exécuta sur-le-champ; Ourson, tel fut le nom dont on baptisa notre héros, et qu'il accepta de bonne grâce, car, en vérité, il ressemblait plus à un ours qu'à un homme, Ourson fut reçu Frère de la Côte et admis à jouir de tous les priviléges des boucaniers et des flibustiers.

Les nouveaux amis de l'ex-engagé ne s'en tinrent pas là : ils lui donnèrent des vêtements, des armes, de la poudre, du plomb, et le menèrent avec eux à Port-Margot, où ils renouvelèrent leur déclaration devant le gouverneur, M. d'Ogeron, et la firent sanctionner par lui, malgré la vive opposition de Boute-Feu, qui s'obstinait à revendiquer ses droits, et soutenait que son engagé n'avait été ni frappé ni abandonné par lui, mais s'était sauvé et s'était fait marron.

Malheureusement pour Boute-Feu, sa réputation de cruauté était si bien établie, que M. d'Ogeron, sans vouloir l'entendre, le renvoya en le menaçant d'un châtiment exemplaire si, à l'avenir, il ne traitait pas ses engagés avec plus d'humanité.

Le boucanier se retira la tête basse, sans oser répondre, mais en roulant dans sa tête des projets de vengeance. Il est vrai que son ex-engagé s'en inquiétait fort peu, maintenant qu'il était libre et qu'il avait le droit de se défendre.

Quelques jours plus tard, Ourson s'embarquait sous les ordres de Montbarts l'Exterminateur.

Il fit ainsi plusieurs expéditions en compagnie des chefs les plus renommés de la flibuste, et en peu de temps non-seulement il acquit des richesses assez considérables, mais encore il obtint, grâce à son audace, sa témérité et surtout son intelligence, une grande réputation parmi les Frères de la Côte.

Depuis qu'il avait été déclaré libre, jamais Ourson n'avait fait allusion aux souffrances horribles qu'il avait endurées pendant son esclavage, jamais le nom de Boute-Feu n'avait passé sur ses lèvres ; si parfois devant lui on avait parlé du féroce boucanier, toujours il s'était abstenu de se mêler à la conversation ; du reste, depuis plus de deux ans, ils ne s'étaient jamais trouvés face à face.

Cette histoire, vieille déjà surtout dans un pays où chaque jour amenait de nouvelles aventures, était presque oubliée, et ceux qui, dans le premier moment, s'étaient attendus à une éclatante vengeance de la part du flibustier, commençaient à hocher la tête d'un air de doute, si parfois l'on parlait de la haine implacable de ces deux hommes, lorsqu'un soir le hasard se plut à réunir Boute-Feu et son ancien engagé à l'auberge de l'Ancre dérapée.

Deux ou trois jours auparavant, un navire flibustier, commandé par Michel le Basque, était rentré chargé d'or et de prisonniers, après une croisière d'un mois dans les débouquements du golfe du Mexique ; six navires espagnols, surpris par les corsaires de la Tortue, avaient été pris à l'abordage, pillés, puis, selon la coutume, brûlés en mer.

Aussitôt le navire ancré à Port-Margot, les prisonniers avaient été débarqués, puis on avait procédé au partage des dépouilles.

Les flibustiers, leurs parts de prises touchées, s'étaient hâtés, comme toujours, de les gaspiller dans de folles orgies. Ces hommes n'estimaient l'or qu'en raison des jouissances qu'il leur procurait. Le jeu surtout était leur passion favorite ; ils s'y livraient avec une rage et une frénésie indicibles, risquant des sommes énormes sur un coup de dé, et, le plus souvent, ne quittant la partie que lorsqu'ils avaient perdu leur or, leurs vêtements et souvent jusqu'à leur liberté.

Depuis l'arrivée du navire de Michel le Basque, on jouait partout, dans les rues et les places, sur des tonneaux renversés, dans les auberges, dans la maison même de M. d'Ogeron, le gouverneur ; des querelles surgissaient de toutes parts, et le sang coulait à flots ; sages et fous subissaient l'influence de cette espèce de *delirium tremens* aussi terrible et aussi homicide que l'autre.

Seul peut-être de tous, le capitaine Ourson avait échappé à cette folie d'une population entière ; il méprisait le jeu, qu'il considérait comme une passion honteuse. Ses amis l'avaient souvent raillé sur ce qu'ils nommaient son puritanisme, mais toujours il était demeuré inébranlable, et rien n'avait pu le faire sortir de la réserve qu'il s'était imposée.

Le soir dont nous parlons, vers sept heures, au moment où le soleil commençait à disparaître derrière les flots bleus de l'Atlantique, le capitaine, sourd aux rumeurs de la ville, se promenait nonchalamment sur la plage, le cigare à la bouche, la tête penchée sur la poitrine et les bras derrière le dos.

— Holà ! lui cria tout à coup une voix joyeuse, que fais-tu donc là, rêveur endiablé, lorsque toute la ville est en liesse ?

Le capitaine releva la tête et tendant, avec un sourire, la main à son interlocuteur, un des chefs les plus renommés de la flibuste :

— Tu le vois, mon cher Vent-en-Panne, dit-il, je me promène en admirant le coucher du soleil.

— Beau plaisir ! dit en riant le flibustier. Viens plutôt avec moi, au lieu de rester ainsi à errer seul, comme une âme en peine, sur la plage.

— Que veux-tu, cher ami, chacun prend son plaisir où il le trouve.

— Je n'ai rien à redire à cela ; mais pourquoi refuses-tu de m'accompagner ?

— Je ne l'ai pas refusé encore ; cependant, si cela t'est égal, je n'irai pas avec toi : tu vas jouer et je déteste le jeu.

— Cela t'empêche-t-il de regarder jouer les autres ?

— Nullement, mais ce spectacle m'attriste.

— Tu es fou ! Écoute : il paraît qu'il y a, en ce moment, à l'Ancre dérapée, un boucanier du Grand-Fond ou de l'Artibonite qui joue avec un chance de possédé : on dit qu'il a déjà mis à sec la moitié de l'équipage de Michel le Basque.

— Que veux-tu que je fasse à cela, cher ami ? Je ne pense pas qu'il me soit possible de changer cette chance.

— Peut-être.

— Comment cela ?

— Écoute : tout à l'heure, en t'apercevant, il m'est venu une idée : mon intention est de jouer contre cet homme ; viens avec moi, tu te tiendras à mes côtés, et comme tout ce que tu entreprends te réussit, tu me porteras bonheur et je gagnerai.

— Tu es fou.

— Non, je suis joueur, donc superstitieux.

— Tu y tiens ?

— Je t'en prie.

— Allons donc alors, et à la grâce de Dieu.

Les deux Frères de la Côte se dirigèrent de compagnie vers l'Ancre dérapée.

## II. — COMMENT BOUTE-FEU ET SON ANCIEN ENGAGÉ JOUÈRENT AUX DÉS ET CE QUI S'ENSUIVIT.

Lorsque les deux flibustiers arrivèrent à la porte de l'Ancre dérapée, un spectacle si bizarre s'offrit soudainement à leurs yeux que, malgré eux, ils s'arrêtèrent un instant sur le seuil et promenèrent avec surprise leurs regards autour d'eux.

A la lueur de lampes, dont la fumée, mêlée à celle des pipes et des cigares, roulait en nuages noirâtres au-dessous du plafond, on apercevait, comme à travers un brouillard, les têtes énergiques et grimaçantes d'une foule d'habitants, de boucaniers et de Frères de la Côte, dont les traits contractés par la passion du jeu prenaient une expression sinistre aux reflets changeants des lumières incessamment agitées par le vent.

Au milieu de la salle, sur une longue table improvisée avec des planches et des tonneaux, des masses d'or s'entassaient devant un homme qui, le cornet à la main, le regard insolent et railleur, secouait les dés d'un air de défi en apostrophant les flibustiers groupés autour de la table.

Derrière lui se tenaient une dizaine d'Espagnols, hommes et femmes, prisonniers faits dans la dernière expédition, et qui avaient servi d'enjeu suprême à leurs derniers maîtres.

— Voilà le boucanier auquel nous avons affaire, dit Vent-en-Panne. Suis-moi.

Ourson jeta un regard sur l'homme que lui désignait son compagnon : il reconnut Boute-Feu.

Ses sourcils se froncèrent, une pâleur livide envahit son visage, et, malgré lui, il fit un pas en arrière.

— Qu'as-tu donc ? dit Vent-en-Panne, qui s'aperçut de

son émotion. Ah ! reprit-il, au bout d'un instant, je comprends : tu as reconnu ton ancien maître.

— Oui, dit Ourson d'une voix sombre, c'est lui, en effet.

— Que t'importe ? tu es libre maintenant et tu n'as rien à craindre.

— Je ne crains rien, murmura le capitaine, comme s'il se fût parlé à lui-même.

— Alors, viens.

— Tu as raison, dit Ourson avec un sourire d'une expression étrange, allons ! aussi bien mieux vaut en finir.

— Quelle est ton intention ? lui demanda Vent-en-Panne avec une nuance d'inquiétude.

— Dieu m'est témoin que je ne cherchais pas cet homme, que je faisais, au contraire, tout ce qui dépendait de moi pour l'éviter. Lorsque tu m'as rencontré sur la plage et que tu m'as demandé de t'accompagner ici, je t'ai refusé, n'est-ce pas ?

— C'est vrai.

— Il est donc bien constaté que c'est le hasard seul qui nous met en présence aujourd'hui.

— Je veux que le diable m'emporte, s'écria Vent-en-Panne, si je comprends un traître mot à tout ce que tu me dis.

Le capitaine releva la tête et regarda son compagnon avec une expression indicible de raillerie et de triomphe. Passant son bras sous celui de Vent-en-Panne :

— Viens, dit-il. Tu m'as reproché souvent de ne pas jouer : eh bien, ce soir, vive Dieu ! tu assisteras à une partie dont toi et tous nos Frères garderez un long souvenir.

Ourson abandonné. (Page 3.) Dessin de F. Lix.

— Tu vas jouer ! s'écria Vent-en-Panne au comble de la surprise.

— Oui, une partie suprême.

— Et avec qui ?

— Avec cet homme qui a si insolemment dépouillé nos frères, fit Ourson en étendant le bras vers le boucanier.

— Avec Boute-Feu !

— Oui, et au lieu que j'assiste à ta partie, ce sera toi qui serviras de témoin à la mienne, ajouta le capitaine.

— Prends garde, dit Vent-en-Panne.

— Ma résolution est prise. Viens.

— A la grâce de Dieu, murmura le flibustier en suivant son compagnon.

Ils pénétrèrent alors dans la salle, et, se frayant un passage à travers les groupes, ils arrivèrent bientôt devant la table occupée par le boucanier, qui, avec un sourire railleur, les regardait s'approcher de lui.

— Ah ! ah ! dit Boute-Feu, est-ce que vous voudriez tenter la chance contre moi, compagnons ?

— Pourquoi non ? répondit Vent-en-Panne.

— Essaye, si le cœur t'en dit, reprit le boucanier, je ne demande pas mieux que de t'enlever jusqu'à ton dernier doublon, mon vieux camarade.

— D'abord je ne suis pas ton camarade, Dieu merci. Garde donc ces épithètes malséantes pour d'autres, fit le flibustier d'un ton bourru. Quant à m'enlever mon dernier doublon, c'est ce que nous allons voir et pas plus tard que tout de suite.

— Le tien et celui de ton compagnon par-dessus le

marché, si, contrairement à ses habitudes, il a le courage de se mesurer avec moi.

— Pas d'injures gratuites, Boute-Feu, contre un homme qui ne t'attaque pas, dit froidement Ourson.

— Je n'ai que faire de tes observations, répondit brutalement le boucanier, et si tu n'es pas content, je suis prêt à te rendre raison où et quand tu voudras et comme il te plaira.

— Je te ferai remarquer, reprit paisiblement Ourson, que rien n'a motivé entre nous la mauvaise querelle que tu me cherches en ce moment, et que je ne me suis en aucune façon mêlé à ta discussion avec Vent-en-Panne.

A cette altercation si subitement soulevée, un cercle de Frères de la Côte s'était immédiatement formé autour de la table, attendant curieusement ce qui ne manquerait pas de survenir, car chacun connaissait la haine que Ourson et Boute-Feu entretenaient l'un contre l'autre, et les spectateurs prévoyaient un dénoûment terrible à cette escarmouche de mots si audacieusement entamée par le boucanier.

Boute-Feu n'était pas aimé par les Frères de la Côte ; son bonheur constant au jeu augmentait encore, s'il est possible, l'éloignement général, et la plupart des assistants nourrissaient l'espoir secret que son adversaire lui infligerait enfin le rude châtiment que, sans doute faute d'occasion propice, il avait si longtemps différé.

Ourson était calme, froid, et, bien qu'un peu pâle, complétement maître de lui.

— C'est bon, répondit Boute-Feu, en haussant les épaules avec dédain ; assez de discussion entre nous. On ne saurait lancer un mauvais chien sur la voie. Restons-en là ; j'admire ta prudence et m'incline devant elle.

— Trêve de rodomontades ! s'écria Vent-en-Panne ; Ourson a raison, c'est toi qui lui as cherché querelle : s'il ne te répond pas en ce moment, c'est qu'il a probablement des motifs pour agir ainsi ; mais j'imagine que tu ne perdras rien pour attendre. Jouons, cela vaudra mieux.

— Jouons donc ! dit Boute-Feu. Quel est ton enjeu ?

— Deux mille piastres, dit le flibustier en retirant une longue bourse des poches de sa culotte.

— Arrête, dit froidement Ourson, qui posa la main sur le bras de Vent-en-Panne, laisse-moi m'expliquer avec cet homme.

Le flibustier regarda son ami, il vit briller un éclair au fond de son œil noir ; il remit sa bourse dans sa poche et se contenta de répondre ces trois mots :

— A ton aise.

Ourson fit un pas en avant, appuya les mains sur la table et, se penchant vers le boucanier :

— Boute-Feu, dit-il d'une voix brève et tranchante, en pénétrant dans cette salle je ne savais pas t'y rencontrer, je ne le désirais pas, car dans mon cœur le mépris égale la haine que j'éprouve pour toi ; mais puisque, poussé par ton mauvais destin, au lieu d'imiter ma conduite réservée et sage, tu n'as pas voulu feindre une indifférence semblable à la mienne, eh bien, soit, j'accepte la partie que tu me proposes.

— Est-il besoin de tant de paroles oiseuses pour aboutir à ce résultat ridicule ? fit le boucanier, avec son mauvais sourire.

— Peut-être. Écoute-moi : nos frères ici présents nous serviront de témoins ; nous jouerons trois parties de passe-dix, pas une de plus, pas une de moins ; tu seras tenu d'accepter les conditions que je te poserai. Acceptes-tu ?

— Mais les parties que tu perdras ?

— Je n'en perdrai pas, j'entame avec toi une lutte suprême dont, j'en ai la conviction, je sortirai vainqueur.

— Allons donc, tu es fou.

— Tu as peur, c'est bien, je n'insiste pas. Fais-moi, pour les insultes que tu m'as adressées, des excuses devant nos frères, et je me retirerai.

— Des excuses, moi ? vive Dieu ! prends garde à tes paroles.

— Je t'avertis, reprit froidement Ourson en sortant un pistolet de sa ceinture, qu'au moindre geste suspect je te tue comme une bête féroce que tu es.

Le boucanier, ivre de fureur, mais tenu en respect par le long canon du pistolet dirigé sur sa poitrine, jeta un regard circulaire sur les assistants, peut-être pour demander du courage à quelque visage ami. Tous les flibustiers étaient sombres, silencieux : la seule expression qu'il lut sur leurs traits fut celle d'une joie ironique. Par un effort de volonté, il refoula au dedans de son cœur la colère qui faisait bouillonner son sang, et d'une voix calme, dans laquelle il eût été impossible de surprendre le plus léger tremblement :

— J'accepte ta proposition, dit-il.

— Laquelle ? celle de me faire des excuses ?

— Jamais ! s'écria Boute-Feu.

— Très-bien ; vous avez entendu, mes frères, fit Ourson en s'adressant aux assistants.

— Nous avons entendu, répondirent ceux-ci d'une seule voix.

— Donc, voici les conditions de la première partie, reprit le capitaine de sa voix ferme et accentuée : les dés au nombre de trois et le cornet, également inconnus à toi et à moi, seront pris au hasard.

— Supposes-tu que mes dés soient pipés ? s'écria Boute-Feu d'un ton de menace.

— Je ne suppose rien, j'use de mon droit, voilà tout.

Boute-Feu jeta violemment son cornet à terre et le foula aux pieds avec rage.

Toutes les parties avaient été interrompues, les Frères de la Côte se pressaient curieusement autour de la table, montés sur les bancs, les tables et les barils, afin de mieux voir, retenant leur respiration et faisant un si profond silence qu'on eût entendu le vol d'une mouche dans cette salle où près de deux cents personnes étaient réunies.

— Voici un cornet et des dés, ami, dit, en venant prendre place auprès du capitaine, un homme devant qui tous les Frères de la Côte s'écartèrent avec respect.

— Merci, Montbarts, dit Ourson, qui pressa affectueusement la main du redoutable flibustier ; puis, s'adressant à Boute-Feu :

— Nous jouerons chacun un coup, reprit-il ; le point le plus élevé passant dix gagnera, à moins d'une rafle, cette rafle fût-elle d'as. Est-ce entendu ?

— Oui, répondit le boucanier d'une voix sourde.

— Nous ne jouerons que trois parties.

— Soit !

— Et j'aurai seul le droit de fixer l'enjeu.

— A moins que je ne gagne.

— Naturellement. Fixons le premier enjeu ; combien as-tu là devant toi ?

— Huit mille sept cents piastres.

— A combien évalues-tu ce que tu possèdes, maisons, meubles, engagés, tout enfin ?

— A pareille somme.

— Tu te fais bien riche, il me semble, dit Ourson en riant.

— As-tu compté avec moi? répondit brutalement le boucanier; c'est mon prix.

En ce moment, Ourson sentit qu'on le touchait légèrement à l'épaule, il se retourna; derrière lui se tenaient, humbles et désolés, les prisonniers espagnols.

— Par pitié, señor! murmura une voix douce et plaintive à son oreille.

— C'est juste, fit Ourson; et ces gens, reprit-il, en désignant les prisonniers, combien les estimes-tu?

— Dix mille piastres, pas un réal de moins.

Le capitaine hésita un instant.

— Au nom de la Vierge, pitié! señor, reprit la même voix avec un accent de douleur navrante.

— Ainsi le tout forme un total de vingt-sept mille quatre cents piastres, dit Ourson.

— Tu sais compter, mon maître, fit en ricanant Boute-Feu; c'est un beau chiffre, n'est-ce pas?

— Un beau chiffre! Je te joue treize mille sept cents piastres pour la première partie.

Un murmure d'admiration circula dans la foule.

— Bien; mets au jeu, fit le boucanier avec un sourire narquois.

— Je n'ai pas cet argent sur moi, dit paisiblement Ourson.

— Alors, rien de fait; je ne joue pas sur parole.

Le capitaine se mordit les lèvres; mais, avant qu'il eût eu le temps de répliquer, Montbarts l'arrêta :

— Je réponds pour lui, dit-il, en fixant son regard d'aigle sur le boucanier, qui baissa les yeux d'un air confus.

— Et moi aussi, s'écria Vent-en-Panne. Corne-bœuf! ce que j'ai, je le lui abandonne de bon cœur.

— Et moi de même, ajouta le beau Laurent, qui fendit la foule et vint s'appuyer contre la table, à deux pas de Boute-Feu.

— Qu'as-tu à dire? fit Ourson, en pressant les mains tendues vers lui; trouves-tu ces garanties suffisantes?

— Oui; jouons! mille diables, et que cela finisse!

— Voici le cornet, commence.

Le boucanier saisit le cornet sans répondre et l'agita quelques instants d'un mouvement fébrile, puis les dés roulèrent sur la table avec un bruit mat.

— Beau point, dit doucement Ourson : six et six douze et cinq dix-sept. A moi.

Il prit nonchalamment le cornet, l'agita et le renversa.

— Tiens, dit-il, rafle de six, tu as perdu.

— Enfer! s'écria Boute-Feu, qui devint livide.

— Il paraît que la chance a tourné, reprit le flibustier. A la seconde partie! Je n'ai plus besoin de répondants maintenant, je joue ce que je t'ai gagné contre ce qui te reste.

Boute-Feu agita nerveusement les dés et renversa le cornet.

— Ah! ah! s'écria-t-il avec un rire de triomphe, la chance n'a pas tourné encore : regarde, rafle de quatre.

— Oui, répondit Ourson, c'est beau, mais on peut faire mieux. Qu'en penses-tu? ajouta-t-il.

Les dés avaient amené rafle de cinq.

— Ruiné! s'écria le boucanier, en essuyant la sueur qui inondait son visage pâle comme celui d'un mort.

— Tu l'as dit, compagnon, répondit Ourson en relevant la tête; mais nous avons encore une dernière partie à jouer.

— Je ne possède plus rien.

— Tu te trompes; il te reste quelque chose encore que je veux te gagner.

— Quoi donc?

— Ta vie! T'imagines-tu par hasard que j'aie entamé avec toi cette lutte suprême pour le misérable plaisir de te dépouiller de cet or que je méprise? Non, Boute-Feu, c'est ta vie qu'il me faut! Pour te la gagner, je te joue non-seulement toute ta fortune qui est mienne maintenant, mais ma vie encore. Le perdant se brûlera la cervelle, ici, immédiatement, devant tous.

Un frisson de terreur passa comme un courant électrique dans les rangs des Frères de la Côte à cette étrange proposition.

— Ourson! c'est de la folie, s'écria Montbarts.

— Arrête! arrête! crièrent plusieurs flibustiers.

— Frères, reprit Ourson avec un froid sourire, je vous remercie de l'intérêt que vous me portez, mais ma résolution est irrévocable; d'ailleurs, croyez-moi, je joue à coup sûr, cet homme est condamné; voyez-le, la terreur l'a déjà presque terrassé. Je consens cependant à lui donner une dernière chance de sauver sa vie : qu'il confesse publiquement ses crimes et qu'il en demande humblement pardon. A cette condition, je lui pardonne.

— Jamais! s'écria Boute-Feu, arrivé au paroxysme de la rage. Ta vie ou la mienne, soit! L'un de nous doit disparaître; jouons donc cette dernière partie, et sois maudit!

Il jeta les dés en détournant les yeux.

Un cri de stupeur s'éleva dans la foule.

Il avait amené rafle de cinq.

— C'est presque le coup de tout à l'heure, dit Ourson en ramassant les dés avec indifférence et les remettant dans le cornet; mais ne te hâte pas de triompher, tu es plus près de la mort que tu ne supposes.

— Joue! joue donc! s'écria le boucanier d'une voix sifflante, la poitrine oppressée, les yeux hagards, en proie à une angoisse que nulle expression ne saurait rendre.

— Frères, reprit Ourson toujours impassible, ceci est le jugement de Dieu. Afin de vous prouver que cet homme est irrémissiblement condamné par la justice divine, je ne toucherai pas le cornet; l'un de vous jouera pour moi ce coup suprême.

— Ce ne sera pas moi! s'écria Montbarts. C'est tenter Dieu, cela!

— Tu te trompes, frère; c'est au contraire faire éclater devant tous son infaillible puissance; prends le cornet et jette les dés.

— Non, sur mon âme, je ne le ferai pas.

— Je t'en prie, frère.

Montbarts hésitait.

— Joue donc, joue, répétait machinalement Boute-Feu, replié sur lui-même comme un tigre aux aguets, les mains crispées sur la table, le regard fixe et égaré.

Le flibustier mit presque de force le cornet dans la main de Montbarts.

— Va, et ne crains rien, dit-il.

— Que Dieu me pardonne, murmura Montbarts; et il jeta les dés en détournant la tête.

Au même instant, un cri strident se fit entendre, qui n'avait rien d'humain : Ourson fut brusquement tiré en arrière par une main inconnue; un coup de feu retentit et une balle alla se loger avec un bruit mat dans une des poutres du plafond.

Tout cela se passa si rapidement qu'une minute à peine s'écoula entre le cri et le coup de feu.

Quand les flibustiers revinrent de la stupeur causée par cet incident étrange, ils aperçurent le boucanier renversé sur la table et maintenu, malgré ses efforts, par la main puissante du beau Laurent; il tenait encore dans ses doigts crispés le pistolet fumant.

Les dés en tombant avaient amené rafle de six. Heureusement pour Ourson, deux personnes veillaient sur lui : la première, la prisonnière espagnole qui l'avait bravement attiré en arrière, au risque de devenir elle-même victime de son dévouement; la seconde, le beau Laurent, qui surveillait attentivement le boucanier, et avait détourné le coup.

— Frères, dit Montbarts, que décidez-vous de cet homme, après le lâche attentat dont il s'est rendu coupable ?

— Il doit mourir, répondirent les assistants d'une seule voix.

— Armez une embarcation, qu'il soit à l'instant conduit sur la roche du Requin.

Plusieurs hommes quittèrent aussitôt l'auberge.

La troisième partie. Dessin de F. Lix.

Ce fut en vain que Ourson intercéda pour que le misérable fût laissé libre de se brûler la cervelle, les flibustiers demeurèrent inflexibles.

Quelques minutes plus tard, Boute-Feu, transporté dans une pirogue, quittait le Port-Margot, sous la conduite de dix flibustiers commandés par Montbarts, qui avait voulu exécuter lui-même la sentence. Cette sentence était terrible.

La roche du Requin s'élevait à fleur d'eau à six lieues au large; à chaque marée, la mer la recouvrait entièrement. L'homme condamné était abandonné sans vivres et sans armes sur cette roche, pour y attendre la mort dans des angoisses et des tortures horribles.

Tel était le sort réservé à Boute-Feu.

Une heure avant le lever du soleil, au moment où la marée commençait à monter, la pirogue accosta le débarcadère; Montbarts et ses compagnons débarquèrent. A cette heure déjà probablement le boucanier n'existait plus.

### III. — DE QUELLE FAÇON LE CAPITAINE DISPOSA DE LA FORTUNE QU'IL AVAIT GAGNÉE AU PASSE-DIX.

Le dénoûment imprévu de cette étrange partie avait causé une émotion extrême dans la foule réunie à l'Ancre dérapée. Les Frères de la Côte, qui avaient suivi avec anxiété les péripéties singulières de la partie, regardaient le capitaine avec une admiration craintive.

En ce moment, M. d'Ogeron, gouverneur au nom du

roi de l'île de la Tortue et des établissements français de Saint-Domingue, fit son entrée dans la salle et vint prendre place au milieu des principaux flibustiers.

M. d'Ogeron était un homme d'une vaste intelligence et d'un grand cœur; il s'était imposé la mission périlleuse et presque impossible de régénérer ces hommes égarés, et de faire rentrer dans la grande famille humaine des enfants révoltés que l'impétuosité de leur caractère et leur amour ardent pour la liberté en avaient brutalement séparés.

Souffert plutôt qu'accepté réellement par les flibustiers, qui tous l'aimaient cependant et le respectaient, il était considéré bien plus comme un égal que comme un chef, et, à moins de circonstances graves, il ne s'immisçait jamais dans les affaires de la flibuste; il se contentait d'intervenir par les conseils et la persuasion auprès de ces gens exaltés, qui n'avaient jamais supporté un frein, si léger qu'il fût.

Averti de ce qui s'était passé à l'auberge de l'Ancre dérapée, il s'était hâté d'accourir, non pour empêcher l'exécution de la sentence prononcée contre Boute-Feu, mais pour prévenir tout nouvel acte de violence.

La roche du Requin. Dessin de F. Lix.

La présence du gouverneur fut saluée par des acclamations générales, et chacun se hâta de lui ouvrir respectueusement passage.

Lorsque M. d'Ogeron fut assis, il se pencha vers le capitaine Ourson et lui dit à voix basse quelques mots que celui-ci entendit seul.

— Soyez tranquille, monsieur, répondit Ourson; notre but est le même, je m'efforcerai de remplir vos intentions.

Le capitaine se tourna alors vers l'assistance, et, d'une voix qu'une émotion intérieure faisait légèrement trembler, mais qui peu à peu se raffermit, il prit la parole.

— Frères de la Côte, dit-il, flibustiers de la Tortue, boucaniers de Saint-Domingue et habitants de Port-Margot, vous avez, il y a quelques instants à peine, assisté dans cette salle, non point à une partie terrible jouée entre deux hommes que la haine séparait depuis longtemps, mais à un jugement rendu par Dieu lui-même. Je n'ai été que l'instrument choisi par la colère divine; poussé malgré moi à agir ainsi que je l'ai fait, je n'ai pas un instant douté du succès : les conditions que j'ai posées, les paroles que j'ai prononcées, tout vous le prouve. Je n'ai donc aucun droit sur les richesses dont je suis devenu propriétaire, et j'y renonce de grand cœur; j'espère que vous approuverez ma détermination. Nous sommes des lions, nous autres, et non des tigres; et si nous nous plaisons à jeter notre or sans compter

dans de folles et joyeuses orgies, c'est que cet or est le prix de notre valeur, de notre audace, et que notre sang l'a glorieusement acheté.

Des bravos frénétiques couvrirent en ce moment la voix du capitaine; lorsque le calme se fut un peu rétabli, il reprit, le sourire aux lèvres :

— Je remercie monsieur d'Ogeron, notre respectable gouverneur, l'homme dont la sollicitude paternelle a toujours veillé sur nous, d'avoir daigné se rendre ici; il sanctionnera ainsi par sa présence la résolution que j'ai prise. Voici mon intention : l'or qui se trouve sur cette table et la fortune de Boute-Feu, maintenant mienne, seront, par les soins de M. d'Ogeron, partagés également entre les plus pauvres d'entre nous, sans distinction de classes, qu'ils soient flibustiers, boucaniers ou habitants. Puisse cette destination enlever à ces richesses mal acquises la boue dont elles étaient souillées! Quelqu'un d'entre vous sait-il combien Boute-Feu avait d'engagés?

— Je le sais, dit le beau Laurent; il en avait cinq.

— Et nous voici! s'écria un homme du milieu de la foule.

— Approchez, reprit le capitaine.

Cinq pauvres diables à demi nus, hâves et maigres à faire frémir, s'avancèrent timidement.

— Je vous déclare libres, d'après le droit que me donnent les priviléges des Frères de la Côte, reprit Ourson; je vous remettrai, selon la coutume, à chacun, un fusil, trois livres de poudre et trois livres de balles; de plus, voici cinq cents écus que vous partagerez entre vous.

Les pauvres gens, éblouis par un bonheur si subit, n'osaient ajouter foi à ce qu'ils entendaient; ils lançaient des regards effarés autour d'eux, et, finalement, ils fondirent en larmes.

— Allez, leur dit le capitaine avec un accent de douce pitié, allez, amis, maintenant vos misères sont finies, vous êtes libres et Frères de la Côte.

Les acclamations éclatèrent de nouveau de toute part avec une force telle que les plus vieux boucaniers eux-mêmes, ces cœurs de bronze que rien ne pouvait émouvoir, se sentirent attendris; c'était plus que de l'enthousiasme, c'était du délire, de la frénésie.

— Bien! capitaine, dit M. d'Ogeron en pressant avec émotion la main d'Ourson, vous donnez un noble exemple; c'est ainsi que nous parviendrons à régénérer ces natures égarées mais généreuses; vous me rendrez ma tâche facile.

— J'essaye de marcher sur vos traces, monsieur, répondit respectueusement le capitaine; je ne saurais avoir un meilleur modèle. Je n'ai pas terminé, frères, reprit Ourson après un instant de silence, il me reste encore à décider du sort des prisonniers espagnols. Est-il juste que ces malheureux demeurent esclaves, lorsque tous nous avons part à l'héritage de l'homme que nous avons condamné? Bien que ces prisonniers appartiennent à une race que nous abhorrons, nous commettrions une injustice inqualifiable en les laissant en esclavage. A ces fiers Espagnols qui nous traitent si hautainement de *ladrones* et nous traquent comme des bêtes fauves, montrons que nous les méprisons trop pour les craindre! rendons la liberté à ces prisonniers, laissons-les retourner au milieu de leurs parents et de leurs amis, qui n'espèrent plus les revoir. En nous connaissant mieux, les Espagnols nous redouteront davantage. Approuvez-vous cette détermination, mes frères?

Il y eut une hésitation visible dans la foule; un instant le capitaine craignit que sa noble résolution n'échouât devant la haine de ses compagnons.

Une loi des flibustiers défendait, sous peine de mort, à un Frère de la Côte, de rendre, sans l'assentiment général, la liberté à un prisonnier espagnol, homme, femme, enfant ou prêtre.

M. d'Orgeron jugea la position d'un coup d'œil; il comprit que s'il n'intervenait pas, tout était perdu.

— Capitaine Ourson Tête-de-Fer, dit-il en se levant, au nom de tous les Frères de la Côte, je vous remercie de la généreuse initiative que vous ne craignez pas de prendre. La flibuste est trop puissante pour redouter ses ennemis, elle les attaque bravement en face, les renverse, et, quand elle les a vaincus, son cœur doit s'ouvrir à la pitié. A quelque nation qu'ils appartiennent, souvenons-nous que les malheureux sont frères! C'est à nous, mis au ban de la société, qu'il appartient de donner au monde, qui nous méconnaît, cet exemple d'humanité. Je vous le répète, capitaine, au nom de la flibuste! je vous remercie. Vos prisonniers sont libres, vous êtes maître d'en disposer pour les rendre à leurs familles.

— Oui, oui! s'écrièrent les flibustiers entraînés par les nobles paroles de M. d'Ogeron, qu'ils soient libres! Vive le gouverneur! vive Ourson Tête-de-Fer!

L'élan était donné, l'enthousiasme devint général. Les prisonniers espagnols étaient sauvés.

— A mon tour, je vous remercie, monsieur, dit le capitaine avec émotion; sans vous, j'échouais au port.

— Ne croyez pas cela, mon cher capitaine, répondit en souriant le gouverneur. Ces hommes sont de grands enfants, dont le cœur est resté bon; il ne s'agit que de faire vibrer chez eux les cordes généreuses.

L'or, resté jusqu'à ce moment sur la table, fut remis à M. d'Ogeron, chargé d'en faire le partage, puis on quitta l'auberge de l'Ancre dérapée.

La foule accompagna le capitaine jusqu'à la maison qu'il habitait en poussant des cris de joie, et ne se sépara définitivement que lorsque Ourson, deux ou trois de ses amis les plus intimes et les prisonniers espagnols eurent enfin disparu dans l'intérieur de l'habitation; mais, pendant la nuit entière, la ville fut en proie à une agitation extrême et des groupes nombreux parcoururent les rues en chantant et en poussant de joyeuses clameurs en l'honneur du capitaine et de M. d'Ogeron.

Les prisonniers espagnols étaient dix-huit hommes et deux femmes. Dès qu'il fut rentré chez lui, Ourson Tête-de-Fer donna à ses engagés l'ordre de préparer un appartement pour ces étrangers, que désormais il considérait comme ses hôtes; puis, après les avoir assurés que rien ne leur manquerait, et que dès le lendemain il s'occuperait de leur faire quitter sûrement la colonie, il prit congé d'eux, et, coupant brusquement court à leurs assurances d'une reconnaissance éternelle, il rejoignit ses amis, qui, confortablement installés dans un salon, buvaient et fumaient en l'attendant.

— Hé! hé! lui dit le beau Laurent, tu jouais gros jeu en t'intéressant ainsi aux prisonniers.

— C'est vrai, frère, répondit le capitaine, mais je devais agir ainsi que je l'ai fait. Lorsque Boute-Feu a tenté de m'assassiner, un des prisonniers, une femme, je crois, s'est résolûment jetée devant moi, dans l'intention évidente de me sauver la vie.

— Je l'ai vue, dit Michel le Basque; c'est une femme en effet, jeune à ce qu'il m'a semblé; car elle était si bien cachée dans ses coiffes, qu'il ne m'a pas été possible de distinguer seulement le bout de son nez.

— S'il en est ainsi, reprit le beau Laurent, tu as bien fait, Ourson; il n'eût pas été convenable qu'un gavacho se fût montré plus généreux qu'un Frère de la Côte.

— C'est ce que j'ai pensé, répondit le capitaine.

— Ce que je vois de plus clair dans tout cela, dit le beau Laurent, c'est que tu as fait la conquête d'une Espagnole charmante, du moins je le suppose.

— Tu es fou !

— Oui, oui, reprit le beau Laurent avec un sourire railleur, ta réputation est connue; mais, ajouta-t-il, que comptes-tu faire de tes hôtes?

— Je ne sais trop comment leur faire quitter la colonie, en ce moment surtout, où tous les navires sont dehors.

— Pardieu! rien de plus facile, dit Vent-en-Panne. J'ai pour intime ami un boucanier, dont sans doute tu as entendu parler souvent, car il jouit d'une grande réputation parmi nous.

— Comment le nommes-tu?

— Le Poletais.

— Qui ne connaît le Poletais, au moins de réputation?

— Bon; c'est un chasseur de taureaux, il méprise le sanglier, qu'il n'attaque que rarement et quand il y est forcé; c'est un gars solide, dévoué à ses amis.

— Oui, oui, dirent les flibustiers, le Poletais est un vrai Frère de la Côte.

— C'est l'homme qu'il nous faut; il doit chasser en ce moment aux environs de l'Artibonite; il nous donnera tous les renseignements nécessaires pour atteindre une ville ou un bourg espagnol, sans avoir maille à partir plus que de raison avec les cinquantaines. Cette proposition te convient-elle?

— Parfaitement. Quand partirons-nous?

— Cela te regarde, je me mets à tes ordres.

— Alors, demain, si tu veux.

— Demain, soit; au lever du soleil, je serai ici avec deux de mes engagés; prends-en deux aussi, cela suffira.

— Les chemins sont-ils praticables pour les chevaux? demanda le capitaine avec une certaine hésitation.

— Pourquoi cette question?

— Corne-bœuf! je te trouve encore bien naïf, Vent-en-Panne, dit le beau Laurent avec un gros rire; as-tu donc oublié qu'il y a des dames parmi les prisonniers espagnols?

— Tu es un mauvais plaisant, Laurent, répondit Ourson d'un ton de bonne humeur; cependant je dois convenir que ta remarque est juste. Il ne serait pas humain de contraindre des femmes à faire peut-être vingt lieues à pied à travers des chemins détestables.

— Ce serait tout à fait inhumain.

— Les chemins sont bons, reprit Vent-en-Panne; les chevaux passeront facilement.

— Alors, j'aurai deux chevaux.

— Comme tu voudras. A demain, c'est convenu.

— A demain, et merci.

Les flibustiers se levèrent, avalèrent un dernier verre de liqueur, pressèrent cordialement la main du capitaine, et ils se retirèrent, le laissant libre de se livrer au sommeil.

Le lendemain matin, au point du jour, ainsi qu'il l'avait promis, Vent-en-Panne, accompagné de deux de ses engagés, armés jusqu'aux dents, frappait à la porte d'Ourson. Le capitaine vint au-devant de lui, la main tendue.

— Nous sommes prêts, dit-il.

— Alors mettons-nous en route, répondit Vent-en-Panne. En faisant diligence, peut-être rejoindrons-nous vers onze heures ou midi le Poletais à son boucan; sinon, nous n'aurons plus la chance de le rencontrer avant six heures du soir.

Dix minutes plus tard, la caravane quittait la maison du flibustier et, tournant le dos à la mer, prenait la direction des montagnes.

Vent-en-Panne et Ourson, suivi de ses chiens et de ses sangliers, dont, nous l'avons dit, il ne se séparait jamais, marchaient en tête; venaient ensuite les deux dames à cheval, si bien enveloppées dans leurs vêtements, leurs mantilles et leurs rebozos, que, de leur visage, on n'apercevait que leurs grands yeux noirs, brillants comme des escarboucles, et lançant à droite et à gauche des regards inquiets; à quelques pas en arrière, les prisonniers espagnols suivaient à pied, embossés jusqu'aux yeux dans les plis épais de leurs manteaux.

Les Espagnols, quelque temps qu'il fasse, pluie ou soleil, froid ou chaud, ne quittent jamais leur *capa*, c'est pour eux le vêtement indispensable par excellence.

Deux engagés d'Ourson et deux engagés de Vent-en-Panne, le fusil sur l'épaule, les pistolets à la ceinture, la hache et l'étui de crocodile contenant des couteaux et des baïonnettes pendus au côté, marchaient sur les flancs de la colonne.

Les quelques habitants que les flibustiers croisèrent dans les rues, les saluèrent respectueusement en leur souhaitant bon voyage, mais sans témoigner une indiscrète curiosité; les gardes placés à la porte de la ville levèrent la herse et baissèrent le pont-levis dès qu'ils les aperçurent, et bientôt la caravane se trouva en rase campagne.

### IV. — COMMENT LES FLIBUSTIERS RENCONTRÈRENT LE POLETAIS OCCUPÉ A CERNER TOUT SEUL UNE CINQUANTAINE ESPAGNOLE.

Il faisait sombre encore; le froid était vif; à l'horizon les flots de l'océan des Antilles commençaient à prendre des teintes d'un rouge sanglant, le soleil n'allait pas tarder à surgir du sein des eaux.

Les voyageurs suivaient un chemin étroit et rocailleux bordé de chaque côté par les touffes vertes des sassafras; çà et là surgissaient des groupes de cocotiers qui, aux derniers souffles de la brise expirante, balançaient leurs têtes touffues.

Au loin on apercevait la masse sombre et imposante de la plus épaisse forêt de l'Artibonite, dominée par le piton du morne de *Curidas*.

Le désert commençait à s'éveiller et tous ses hôtes mystérieux saluaient à leur manière le retour du jour. Les horribles *pipas*, crapauds à voix de bœuf, mugissaient au bord de quelque marais ignoré, au-dessus duquel tournoyaient en bourdonnant les *mapire* et les moustiques; le campanero ou oiseau-cloche lançait à intervalles égaux sa note vibrante et monotone, les singes piaillaient à qui mieux mieux, les *pecaris* et les *conocushi* grognaient sourdement dans les broussailles épineuses, et de grands gypaètes à l'envergure énorme formaient d'immenses cercles dans l'air en poussant des cris rauques et saccadés, auxquels se mêlaient les miaulements stridents des chats sauvages et les chants

joyeux des milliers d'oiseaux de toutes espèces et de toutes couleurs frileusement blottis sous la feuillée.

Les voyageurs marchaient bon pas, autant pour s'échauffer que pour réparer le temps perdu dans les préparatifs de l'expédition maintenant commencée.

Depuis la sortie de la ville, aucune parole n'avait été prononcée. Les flibustiers fumaient leurs courtes pipes; quant aux Espagnols, ils réfléchissaient sans doute à l'événement heureux et inespéré qui les faisait libres alors qu'il ne leur restait plus que la triste perspective d'un éternel esclavage.

Cependant lorsque l'ombre eut complétement disparu pour faire place à cette éclatante lumière tropicale devant laquelle les jours les plus beaux de notre vieille Europe semblent ternes et brumeux, les voyageurs se rapprochèrent peu à peu les uns des autres, quelques mots s'échangèrent entre les différents groupes qui composaient la caravane.

Ourson, si calme, si froid et si maître de lui habituellement, semblait préoccupé, inquiet même; il regardait incessamment en arrière, répondant tout de travers aux questions que lui adressait son compagnon, parfois même s'arrêtant court sans motif, puis se remettant à marcher d'un air de mauvaise humeur.

— Pardieu, lui dit Vent-en-Panne, je ne sais quelle mouche t'a piqué, mais tu n'es pas aimable ce matin : voilà quatre fois que je t'adresse la même question sans que tu daignes me répondre.

— Je ne t'ai pas entendu, dit le capitaine du ton d'un homme qui se réveille en sursaut.

— Alors, c'est autre chose; il paraît que tu deviens sourd.

— Sourd, moi!

— Dame! puisque tu n'entends pas. Prends garde, camarade, ajouta Vent-en-Panne en se penchant à l'oreille du capitaine, si cela continue, je croirai que le beau Laurent avait raison hier soir.

— A quel propos fais-tu intervenir le beau Laurent dans tout ceci?

— Pardieu! ne disait-il pas que ton intérêt subit pour les prisonniers espagnols avait sa source dans les yeux noirs de l'une des señoras, peut-être même de toutes les deux.

— Je n'ai pas même jusqu'ici aperçu leur visage.

— Raison de plus, camarade.

— Tu es fou.

— Naturellement, et toi tu es sage; seulement, si fou que je sois, si j'étais à ta place, au lieu de laisser échapper une occasion qui peut-être ne se retrouvera jamais, je m'approcherais de ces dames et j'entamerais résolûment la conversation avec elles.

— Qu'y gagnerais-je?

— Le plaisir d'entendre une voix douce et mélodieuse caresser ton oreille, n'est-ce donc rien?

— Mais de quoi les entretiendrais-je?

— Pardieu! te voilà bien empêché! Parle-leur de tout et de bien d'autres choses encore, du jour, de la nuit, du temps qu'il fait et de celui qu'il fera.

— Joli sujet d'entretien et intéressant surtout!

— Plus intéressant que tu ne supposes, et je t'en vais donner la preuve à l'instant.

Vent-en-Panne s'arrêta et, lorsque les dames se trouvèrent auprès de lui :

— Pardon, señora, dit-il poliment à celle dont le cheval était le plus rapproché, je crois m'apercevoir que votre cheval est mal sanglé : permettez-moi de m'en assurer.

— Faites, señor, répondit doucement la dame.

Vent-en-Panne visita sérieusement la sangle.

— Je m'étais trompé, dit-il au bout d'un instant, tout est en parfait état.

— Je vous remercie de cette attention, señor.

— Seriez-vous assez bon, señor, dit la seconde dame d'une voix basse et presque inarticulée, pour me permettre de vous adresser une question?

— Je suis tout à vos ordres, señora, répondit Vent-en-Panne, ainsi que mon compagnon, ajouta-t-il en désignant Ourson, qui marchait auprès de lui et qui, se voyant si brusquement mis en scène, ne savait plus quelle contenance tenir.

— Marcherons-nous longtemps encore? reprit la dame.

— Il m'est impossible de vous faire une réponse positive, señora, par la raison fort simple que je l'ignore comme vous.

— Vous savez cependant en quel lieu vous nous conduisez? dit la dame avec insistance.

— A peu près, oui, señora.

— Comment, à peu près? fit l'Espagnole avec un rire frais et mélodieux.

— Vous êtes indiscrète, Lilia, prenez garde, lui dit sa compagne.

— Indiscrète, moi; pourquoi donc, ma chère Elmina?

— Parce que vous devriez voir que ces cavaliers ont sans doute des motifs graves pour ne pas répondre autrement.

— Vous nous faites injure, señora, dit Ourson se mêlant tout à coup à la conversation; ce que mon ami vous a dit est l'exacte vérité.

— Je vous crois, señor, répondit doña Elmina avec intention, vos procédés envers nous ont été trop nobles et trop généreux pour que nous mettions un instant vos paroles en doute.

— Pardon! señora, si vous me le permettez, je vous expliquerai en deux mots cette affaire qui, avec raison, vous intrigue. Vous savez que nous sommes en état de guerre continuelle avec vos compatriotes?

— Oui, je le sais, répondit doña Elmina avec une légère altération dans la voix.

— Il nous faut donc user d'une extrême prudence pour approcher des frontières espagnoles, si nous ne voulons risquer de tomber dans une embuscade.

— Mais, dit avec animation doña Lilia, avec nous ce danger n'existe pas. Si on nous attaquait.....

— Silence, au nom du ciel! s'écria vivement doña Elmina en posant la main sur le bras de sa compagne.

— Or nous ne connaissons que très-mal les parages dans lesquels nous nous trouvons, reprit le capitaine; nous sommes donc à la recherche d'un boucanier de nos amis qui chasse dans ces parages et qui nous procurera sans doute les moyens d'atteindre sans encombre une ville ou un bourg espagnol quelconque; voilà tout le mystère, señora.

— Je vous remercie, caballero; l'affaire est très-simple et votre ami ne pouvait me répondre autrement qu'il l'a fait.

Les Espagnols s'étaient rapprochés sans affectation et ils écoutaient l'entretien d'un air assez mécontent, comme si leur intraitable orgueil castillan se fût blessé de voir deux señoras causer ainsi avec des ladrones.

Les flibustiers jugèrent inutile de continuer plus

longtemps une conversation à laquelle trop de personnes se trouveraient avoir part; ils saluèrent donc et regagnèrent leur poste à la tête de la caravane.

— Eh bien, dit en riant Vent-en-Panne à son ami, tu vois que cela n'a pas été difficile.

— C'est vrai, mais à quoi cela nous a-t-il servi?

— Comment, à quoi? d'abord à savoir les noms des deux dames, noms que, entre parenthèses, je trouve charmants; ensuite à découvrir que nos ex-prisonniers sont des gens beaucoup plus importants qu'ils ne le paraissent.

— Et quand as-tu fait cette belle découverte?

— Le plus naturellement du monde, lorsque doña Lilia a été brusquement interrompue par sa compagne, au moment où elle allait laisser échapper son secret.

— Oui, je me le rappelle à présent, cela m'a frappé.

— Mais voici que nous entrons dans la plaine de l'Artibonite, reprit Vent-en-Panne : dans une heure, peut-être plus tôt, nous rencontrerons le Poletais.

Il était environ dix heures et demie du matin; la caravane marchait depuis plus de six heures; la route qu'elle suivait, au lieu de la conduire dans la forêt, l'avait menée au centre d'une savane immense couverte de hautes herbes, d'épaisses futaies et coupée çà et là par des cours d'eau assez larges, mais peu profonds. Le morne de Curidas, laissé un peu sur la droite, dominait toute la plaine de sa masse sombre et imposante.

La chaleur devenait accablante, les prisonniers espagnols, gens riches sans doute et habitués à tous les raffinements du luxe et du confort, paraissaient beaucoup souffrir de la fatigue; ils n'avançaient plus qu'avec peine, trébuchant à chaque pas sur les cailloux de la route, mais silencieux, résignés, ne laissant pas échapper une plainte.

Le Poletais cernant une cinquantaine espagnole. Dessin de F. Lix.

Quant aux flibustiers, rompus de longue date à la vie du désert, habitués à surmonter, comme en se jouant, les plus grands obstacles, ils continuaient à marcher d'un pas égal et sûr.

— Je crois, dit le capitaine, que, malgré leur stoïcisme castillan, nos ex-prisonniers ne seraient pas fâchés de prendre une heure ou deux de repos.

— Je cherche un emplacement convenable pour établir un campement, répondit Vent-en-Panne.

La caravane traversait en ce moment un bois très-touffu et qui semblait s'étendre assez loin dans toutes les directions.

— Nous nous arrêterons, continua le flibustier, lorsque nous atteindrons la limite du couvert; il ne serait pas prudent de faire halte dans l'endroit où nous sommes. J'aime assez voir autour de moi; je me méfie de ces murailles de lianes et de feuilles.

A peine Vent-en-Panne avait-il prononcé ces paroles qu'un coup de feu éclata à une distance assez rapprochée et une voix mâle et sonore s'écria d'un ton de menace :

— J'ai défendu de tirer sous peine de mort, corbleu! A quoi bon gaspiller de la poudre inutilement, puisque ces gavachos maudits sont cernés et qu'ils ne sauraient nous échapper?

— C'est le Poletais, dit Vent-en-Panne à l'oreille du

capitaine. Il doit y avoir quelque diablerie là-dessous; attention!

Un certain bruit, comme celui que produit la marche pesante d'un détachement armé, s'entendit sous bois.

— Nous ne sommes pas dupes de votre ruse, répondit en castillan une voix hautaine; les gens auxquels vous parlez n'existent que dans votre imagination.

— Vous croyez? reprit aussitôt le Poletais en ricanant; je vous répète que vous êtes cernés par des forces considérables; au moindre mouvement que vous tenterez, on fera feu sur vous de tous les côtés à la fois.

Les Espagnols semblèrent prendre au sérieux la menace, car le bruit de la marche du détachement cessa aussitôt.

— Montrez-vous au moins, reprit l'officier espagnol, que nous sachions à qui nous avons affaire.

— Vous nous verrez plus tôt que vous ne le pensez, dit le Poletais de sa voix goguenarde; vous vous êtes fourrés dans un guêpier, tant pis pour vous; il ne vous reste qu'un moyen d'en sortir, c'est de mettre bas les armes et de vous rendre à discrétion.

— Nous ne pouvons traiter avec un ennemi invisible.

— A votre aise, je vous donne cinq minutes pour vous décider.

Il y eut un silence; les acteurs toujours invisibles de cette scène se consultaient probablement.

Ourson dit quelques mots à voix basse à Vent-en-Panne; celui-ci d'un geste appela les quatre engagés auprès de lui et leur donna ses ordres, tandis que le capitaine s'approchait des prisonniers.

— Señores, dit Ourson, il se passe autour de nous des choses étranges; ainsi que vous l'avez entendu, quelques-uns de nos compagnons sont aux prises avec une cinquantaine; donnez-moi votre parole d'honneur de rester neutres et, quoi qu'il arrive, de ne pas dire un mot, de ne pas faire un geste qui puissent révéler votre présence dans ce bois; si vous refusiez de prendre cet engagement, le soin de notre sûreté nous contraindrait à des mesures qui répugnent à notre délicatesse.

— Señor, répondit avec noblesse un des prisonniers, votre conduite envers nous a été trop chevaleresque pour que nous hésitions à prendre l'engagement que vous nous demandez. Au nom de mes compagnons et au mien, je vous donne ma parole d'honneur que, quoi qu'il arrive, nous conserverons la plus stricte neutralité; nous n'en sortirions que pour vous venir en aide, au cas où la fortune se déclarerait contre vous, et que votre liberté ou votre vie seraient en danger.

— J'accepte votre parole, caballero, reprit le capitaine, et, après avoir courtoisement salué l'Espagnol, il rejoignit Vent-en-Panne.

Sur l'ordre de celui-ci, les engagés avaient disparu sous le couvert, en se glissant, comme des serpents, à travers les buissons et les broussailles.

— Les cinq minutes sont écoulées, dit le Poletais, vous rendez-vous, oui ou non?

— Nous ne nous rendrons pas à des ennemis invisibles, répondit immédiatement l'officier espagnol.

— Ah! eh bien, nous allons rire! cria le boucanier de son ton le plus goguenard. Attention! mes braves.

— Nous sommes prêts! crièrent, avec un accent de menace, plusieurs voix partant de divers côtés à la fois.

Et un bruit formidable de branches cassées se fit entendre dans les broussailles.

C'étaient les engagés de Vent-en-Panne et de Ourson qui donnaient la réplique.

— Faut-il tirer? cria Vent-en-Panne.

— Pas encore! répondit le boucanier, sans s'émouvoir ni paraître étonné de ce secours qui lui tombait du ciel si à l'improviste; prends vingt hommes avec toi, Vent-en-Panne, et ferme la retraite aux gavachos.

— Ourson Tête-de-Fer occupe déjà cette position avec quinze hommes, répliqua aussitôt Vent-en-Panne.

Les Espagnols, atterrés d'entendre parler tant d'individus à la fois lorsqu'ils supposaient n'avoir affaire qu'à un seul, et terrifiés par les noms de Vent-en-Panne et de Ourson Tête-de-Fer, dont la réputation formidable les glacait de terreur, n'essayèrent pas de résister davantage.

— Nous nous rendons, cria l'officier. Quartier au nom de la très-sainte Trinité, señores ladrones!

— Jetez vos armes, dit le Poletais. Quatre hommes à moi pour ramasser les lances de ces drôles!

Vent-en-Panne, Ourson et deux engagés s'avancèrent dans la direction du Poletais, qui, embusqué derrière un buisson, riait comme un fou.

— Qu'as-tu avec toi? lui demanda Vent-en-Panne.

— Je suis seul, répondit le Poletais. Ces drôles m'ont surpris pendant que mes trois engagés étaient en chasse. C'est égal, frères, ajouta-t-il en tendant la main aux deux flibustiers, vous pouvez vous flatter d'être arrivés à temps, ma position commençait à être mauvaise.

— Ton idée de cerner la cinquantaine est magnifique, c'est pour moi la plus haute expression de l'audace.

— Tu plaisantes, je n'avais que ce moyen-là pour me tirer du mauvais pas où j'étais; c'est égal, quand j'ai entendu ta voix amie, j'ai éprouvé un fier soulagement; mais ne donnons pas aux gavachos le temps de se raviser, allons prendre leurs armes.

Ils quittèrent alors leur embuscade et s'avancèrent vers la cinquantaine, le fusil armé, le doigt sur la détente et prêts à faire feu au moindre mouvement suspect de leurs ennemis.

Mais ces précautions étaient inutiles, les Espagnols ne songeaient nullement à recommencer la lutte.

GUSTAVE AIMARD.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

## BULLETIN SCIENTIFIQUE.

### LES MALADIES DU VIN.

Chacun sait que le vin, la boisson nationale en France, est sujet à des maladies qui l'altèrent dans ses principes constitutifs ou empêchent sa conservation.

M. Pasteur, de l'Institut, s'est livré à ce sujet à une série d'expériences qui lui ont permis de reconnaître la nature de ces maladies, et, ce qui vaut mieux encore, le moyen d'y porter remède.

D'après M. Pasteur, dit M. G. Bresson dans *la Science pour tous*, le vin est une véritable infusion organique au sein de laquelle peuvent se développer des êtres infiniment petits qui vivent aux dépens des matières constitutives du liquide. Ce sont ces organismes invi-

sibles à l'œil nu qui, par leur développement, produisent ce qu'on appelle les maladies du vin. M. Pasteur les a étudiés au microscope, et n'a pas tardé à reconnaître que chaque altération du vin provient du développement d'un végétal particulier.

D'après ces recherches, les maladies du vin peuvent se diviser en quatre classes parfaitement distinctes l'une de l'autre. La première, qui constitue l'*acescence* ou l'acidification du vin, est le résultat du développement d'un végétal particulier, le mycoderme du vinaigre, *mycoderma aceti*. Ce végétal se produit à la surface du vin et se compose de globules courts, disposés en chapelet et étranglés au milieu. Il ne faut pas confondre les fleurs du vinaigre, qui produisent les vins piqués, aigres, avec les fleurs du vin qui se développent aussi à la surface du liquide, mais qui en diffèrent par la grosseur et la disposition des globules qui les composent. L'action de ces deux parasites est d'ailleurs complétement différente. Tandis que le mycoderme du vin transforme l'alcool en eau et en acide carbonique, le mycoderme du vinaigre provoque la formation de l'acide acétique. Cette dernière réaction est singulièrement favorisée par la présence de l'air. Il suffit même, pour qu'elle se produise, de l'air qui passe à travers les douves des fûts, lorsqu'ils ne sont pas complétement pleins. Cette dernière circonstance explique la rapide acétification des vins en vidange, soit dans des fûts, soit dans des bouteilles.

Le végétal qui se développe dans la maladie de la *pousse*, qui produit les vins tournés, se présente sous la forme de filaments ténus, accompagnant le ferment alcoolique, et acquérant un très-grand volume pendant les mois chauds. Ce parasite se multiplie très-rapidement, et envahit bientôt toute la masse du vin. Le seul remède préventif que l'on connaisse consiste dans l'emploi de caves fraîches, et dans le soutirage fréquent du liquide.

La maladie de la *graisse*, qui produit les vins filants ou huileux, se développe surtout dans les vins blancs, et se rencontre souvent dans les crus de la Champagne et de l'Orléanais. Le végétal est formé de petits grains très-ténus, disposés en chapelet, et formant, lorsqu'ils sont très-nombreux, une sorte de gelée qui donne au vin malade son aspect caractéristique. Dans certaines circonstances, on peut prévenir le développement de ce parasite par l'emploi du tannin, mais jusqu'à présent on n'a pu s'opposer d'une manière absolue à sa production.

Enfin, la quatrième maladie, qui constitue l'*amertume*, attaque principalement les vins des grands crus. Le végétal présente des espèces de branchages rameux et noueux d'un diamètre et d'une coloration divers, suivant son degré de développement et la nature des vins auxquels il s'attaque. On peut en modérer l'action par des collages et des soutirages répétés.

Après une série d'expériences délicates sur la vitalité de ces germes, M. Pasteur est arrivé à cette conclusion très-importante qu'il suffit, pour les détruire, de chauffer à cinquante degrés, en vases clos, le vin qui n'a pas encore été atteint par la maladie, et cela, pendant quelques minutes seulement.

On aurait pu craindre que la chaleur ne communiquât au vin des propriétés qui en dénaturent les qualités, mais il résulte des études de M. Pasteur que le vin chauffé ne présente presque pas de différence avec le vin ordinaire. Sauf quelques rares exceptions, il semblerait, au contraire, se bonifier sous l'influence de la chaleur, et acquérir, en peu de temps, toutes les qualités du vin vieux.

L'action de l'air est complétement nulle sur le vin chauffé, ce qui prouve sans réplique que les germes morbides ont complétement disparu. Le vin qui a servi aux expériences de M. Pasteur a pu rester impunément en vidange pendant fort longtemps, tandis que du vin ordinaire de même qualité et non chauffé a subi, dans les mêmes conditions, des altérations fort graves.

Les travaux de M. Pasteur ont donc abouti à un double résultat. Ils permettent de prévenir une fois pour toutes les développements des maladies du vin, et, en même temps, fournissent les moyens de lui donner presque instantanément toutes les qualités du vin vieux.

Déjà plusieurs propriétaires de caves importantes ont employé les procédés de conservation imaginés par le savant membre de l'Institut, et les résultats favorables qu'ils ont obtenus font espérer que bientôt le chauffage des vins deviendra d'un usage général.

## DE L'UNITÉ DE L'ESPÈCE HUMAINE.

Les doctrines générales sur l'origine de l'homme peuvent se réduire à deux, le *monogénisme* et le *polygénisme*.

La première admet que tous les hommes appartiennent à une seule et même espèce, et que les différences physiques et morales qu'on a reconnues entre les divers groupes humains ne sont que des différences de *races*. La seconde doctrine voit, au contraire, dans les groupes humains, ou au moins dans un certain nombre d'entre eux, autant d'espèces différentes.

Parmi les savants qui ont adopté le principe de la pluralité des espèces, il en est qui en réduisent le nombre à deux; d'autres les multiplient presque à l'infini, et sont d'avis que chaque nation, chaque tribu, chaque horde, pour ainsi dire, forme une espèce à part.

Toutes les doctrines polygénistes s'accordent du reste à admettre un lieu de création distinct pour chacune des espèces humaines. Aux polygénistes proprement dits, se rattachent les naturalistes qui proclament à la fois l'unité d'*espèce* et la *multiplicité indéfinie des centres de création*, donnant naissance chacun à une race primordiale, dont les caractères n'ont pas varié.

Dans son beau livre l'*Unité de l'espèce humaine*, M. de Quatrefages, le savant académicien, démontre, avec le rare talent qui le distingue, comment l'application des lois physiologiques à l'anthropologie conduit invinciblement à reconnaître que l'*espèce humaine est une*, comment la géographie géologique prouve le *cantonnement primitif de cette espèce*.

De ces deux faits fondamentaux, démontrés en dehors de toute idée préconçue, de tout dogme religieux, comme de tout système philosophique, il résulte que l'homme, parti de son centre de création, situé très-probablement dans les hautes régions de l'Asie, n'a occupé le reste du monde que peu à peu et par voie de migrations successives.

Nous reviendrons du reste bientôt sur cette importante question, qui nous montre que la science n'est pas toujours, comme l'ont prétendu quelques esprits chagrins, l'ennemie née de la religion.

Le docteur X...

# ÉTUDES MORALES AU CRAYON.

## LE CALENDRIER DE LA GRAND'MÈRE.

Le Calendrier de la grand'mère. Composition de G. Fath.

L'année se divise en douze mois, et chaque mois ramène, pour les enfants aussi bien que pour les grandes personnes, une série de petits événements, toujours les mêmes, qui constituent la somme de leurs devoirs et de leurs plaisirs.

Ce sont ces divers tableaux que nous avons réunis

sous ce titre : *le Calendrier de la grand'mère*. L'aïeule a vu passer autour d'elle tant de petites générations, qu'elle sait à fond de quoi se composent le bonheur et le chagrin du premier âge.

Et puis l'enfance est en quelque sorte le dernier lien d'amour qui la rattache à la vie, un lien supérieur aux autres, en ce que nul ne voudrait le briser.

Quand la petite mère est occupée de soins urgents,

Le Calendrier de la grand'mère. Composition de G. Fath.

c'est à l'aïeule qu'échoit la mission de surveiller les derniers venus de la famille, lesquels auront charge d'âmes à leur tour.

Les contes de fées, les contes moraux, les livres d'images, les jouets, lui viennent en aide ; mais tout fatigue, et elle doit alors les entretenir de ce qui les

intéresse au jour le jour : des étrennes, de la neige qui tombe, des bals costumés où ils sont attendus, des œufs de Pâques, du jour de la première communion, des plaisirs de la campagne, des distributions de prix, de la chasse, des gaietés de la vendange, des tristesses de la Toussaint, des radieuses fêtes de Noël, et de tout enfin, quitte à se répéter quand l'année recommence, ce que la grand'maman fait toujours de la meilleure grâce du monde.

GEORGES FATH.

# LA TRANSFORMATION FUTURE DE LA TERRE.

## ÉTUDES FAMILIÈRES DE GÉOLOGIE.

### I. — LES MONTAGNES.

Vous m'avez bien souvent parlé, cher et savant géologue, du passé de la terre, des terribles révolutions qu'elle a subies et des cataclysmes épouvantables dont autrefois sa surface a été le théâtre. Me faisant pour ainsi dire assister aux grands événements qui ont précédé les temps historiques, vous m'avez montré ces époques antédiluviennes où le mammouth, le mégathérium, le mastodonte et autres animaux, auprès desquels nos éléphants sont des pygmées, se frayaient à travers de gigantesques forêts leur ténébreuse route, en broyant sous leurs pieds pesants, en coupant de leurs dents formidables des arbres auprès desquels les nôtres sont des brins d'herbe. Nous avons ensemble passé bien des soirées d'hiver au coin du feu à évoquer les fantômes de de ce monde évanoui, qui n'a pas eu de témoins, car l'homme était encore absent, mais qui n'en a pas moins lui-même écrit son histoire aux flancs des montagnes qu'un frémissement a soulevées, sur la pente des vallées qui furent des lacs, taris aujourd'hui, au fond des cavernes, nécropoles imposantes où se retrouvent maintenant les restes de tant d'animaux divers qui semblent tout d'un coup s'y être précipités pêle-mêle, comme poussés par une terreur commune. Ainsi que deux héritiers devenus fortuitement propriétaires d'un vieux château en sondent les combles, les cachettes et les souterrains, déchiffrent avec avidité le moindre parchemin trouvé dans une armoire, pour connaître l'histoire et la vie de ses anciens habitants, nous avons ensemble fouillé le sol, suivi le lit des torrents, pénétré dans les mines et gravi la pente des montagnes. Vous m'avez, à travers ce dédale imposant, guidé, moi profane, avec une sollicitude et une prudence qui m'ont permis de sentir que sur cette histoire intéressante du domaine de l'homme, la lumière se faisait peu à peu dans mon esprit.

Maintenant, spectateurs d'un jour, nous assistons à une époque de calme. Les convulsions sont apaisées. L'enfance de la terre est finie : notre planète possède sa parure virile. Le soleil se lève radieux sur la nature presque partout verdoyante et féconde. Débarrassée des substances délétères qu'elle roulait autrefois avec elle, l'atmosphère est devenue sereine et l'homme y respire librement. Presque tous nos ennemis sont morts ou retirés dans quelques rares contrées encore inaccessibles. Ceux que les anciens cataclysmes ont oubliés fuient à mesure que l'homme s'avance; le monde enfin nous appartient. L'esprit et la science peuvent prévoir un temps prochain où, la lutte contre la matière étant terminée, la race humaine pourra jouir d'un éternel repos.

— Oh ! oh ! me dit mon ami le géologue en arrêtant tout d'un coup l'essor de mon enthousiasme, comme vous y allez, mon ami ! Encore un peu et votre féconde imagination aura reconquis le paradis. Mais, malheureusement, nous sommes bien loin de compte. Ce calme qui vous enchante n'a rien de réel. La terre est sans cesse en travail, et, dans les transformations qui se préparent, mon avis est qu'elle ne tient guère compte du bonheur de l'homme, dont elle me semblerait plutôt méditer la destruction. Dans l'ordre de la création, un moment, un seul a, sans doute, été réservé sur notre globe à la race humaine :

> Au banquet de la vie, infortuné convive,
> J'apparais un jour et je meurs,

a dit le poëte.

— Comment, cher Matheus (c'est le nom de mon géologue), vous pensez que les convulsions antérieures n'ont pas eu pour but de préparer sur notre globe le règne sans partage de la famille humaine?

— Peut-être à le croire y aurait-il beaucoup d'orgueil, reprit Matheus, car rien dans les changements qui se préparent ne le fait présager. Le but final, c'est encore le secret d'en haut. L'intelligence marche en aveugle dans le monde des conjectures et, sur le terrain mouvant des hypothèses, elle ne peut guère que s'égarer. L'imagination, comme l'a dit Montaigne, est la folle du logis. La science marche avec plus de prudence dans ce labyrinthe gigantesque. L'expérience est son fil d'Ariane en même temps que son flambeau. Aussi, pour elle, l'homme est-il dans la nature un accident, comme il y en a eu tant d'autres avant lui, comme il y en aura sans doute beaucoup après. Vous avez parlé tout à l'heure de la jeunesse de la terre, pendant laquelle les forêts immenses, les poissons et les herbivores gigantesques se sont partagé sa surface. Mais, pour tous ces êtres maintenant anéantis, ce que vous nommez aujourd'hui la virilité du globe n'en a-t-il pas été la vieillesse, puisqu'ils n'ont pu continuer à y vivre? Dans le sens absolu du mot, la terre n'a pas d'âge : elle se transforme, se renouvelle, change incessamment les conditions vitales des êtres qui se succèdent à sa surface, sans que nous puissions philosophiquement dire qu'elle se perfectionne. Sans cesse en travail dans un but que nous ignorons, elle marche à pas plus ou moins précipités vers d'autres destinées, et n'a que faire d'accomplir les vues que lui assigne votre orgueil. L'homme peut être un moyen, mais je ne pense pas qu'il soit un but. La terre n'a donc d'enfance, de virilité et n'aura de décrépitude qu'au point de vue humain. Si vous voulez vous faire une idée de ce qui se prépare, non pour la vieillesse du globe, mais pour celle de la famille humaine, prenez votre bâton, chaussez vos gros souliers et mettons-nous en route. Je vous ferai toucher du doigt les différentes phases des changements qui s'accomplissent lentement, avec persévérance, chaque jour, à chaque heure, pour la réalisation fatale d'un ordre de choses

entièrement nouveau, dans lequel je vois, pour ma part, la place de l'homme, tel qu'il est du moins aujourd'hui, bien compromise.

Enchanté de cette agréable occasion de suivre Matheüs dans ses excursions scientifiques, je ne fus pas long à préparer mon petit bagage, et, dès le lendemain, nous quittions Lyon pour nous enfoncer dans les Alpes par la chaîne de la Grande-Chartreuse et la vallée de l'Isère. Heureux le voyageur qui, sachant se borner au nécessaire, laisse chez lui tout le superflu! Un sac sur le dos, un bâton à la main, si ses jambes sont bonnes et son estomac complaisant, il est libre comme l'air et n'a besoin pour tout et bien voir du secours de personne. Matheüs et moi nous sommes dans ce cas.

Il porte sa besace aussi lestement qu'un marchand colporteur. Elle n'est pas bien grosse et pourtant rien ne lui manque. Il l'a divisée en trois parties : le garde-manger, la lingerie et l'atelier. Dans cette dernière pièce sont renfermés les marteaux, les ciseaux, les pinces, les petites bouteilles et ustensiles pour la chimie, la boîte aux échantillons, la lampe, le chalumeau, le microscope et une foule de petits instruments dont, chemin faisant, nous indiquerons l'usage. J'ai pris modèle sur lui, remplaçant seulement l'atelier par le cabinet de travail, c'est-à-dire l'encre, le papier, quelques bouquins, un album, des crayons et des plumes. Cela forme dans cette case un ensemble un peu moins lourd à porter qui rend quelquefois mon compagnon jaloux. Une carte de l'état-major, une bonne lunette, une montre et une boussole, tels sont les quelques objets indispensables pour pouvoir marcher à l'aventure avec la certitude de retrouver promptement son chemin, quand il s'agira de gagner un gîte.

— Une chose curieuse, me dit Matheüs, comme nous nous reposions au col de Porte, après avoir franchi la chaîne de la Grande-Chartreuse, c'est que les sociétés humaines semblent travailler dans l'ordre moral à l'accomplissement d'une œuvre analogue à ce qui se prépare à la surface de la terre. Partout, comme dans la nature, elles marchent vers le nivellement moral et matériel, cherchant à confondre leurs préceptes, leurs lois, leurs vêtements, leurs mœurs, leur industrie, leurs richesses, leurs sciences et leurs arts. Elles semblent aspirer à ne faire dans l'avenir qu'une seule famille. De son côté, comme nous allons le voir, la terre travaille à niveler sa surface et à mêler les éléments dont se compose son écorce solidifiée.

— Il est certain, répondis-je, que, de quelque façon qu'on envisage le résultat, on ne peut méconnaître cette marche de notre époque vers une sorte de solidarité entre tous les habitants du globe. Chaque groupe accomplit en lui-même quelque progrès que par tous les moyens il propage ensuite au dehors. La ruine de jour en jour plus imminente de l'ignorance fait pénétrer la lumière là où naguère régnait encore une profonde obscurité. Puis, par la vapeur, par l'électricité, la propagande se fait rapidement d'un groupe à l'autre sur toute la terre.

En devisant l'un et l'autre sur ce chapitre étranger cependant à nos études, nous traversâmes cette magnifique chaîne qui limite la vallée de l'Isère et nous nous trouvâmes au pied du Saint-Eyrard, dont le sommet s'élève à 1,356 mètres au-dessus de la mer.

— Aurez-vous le courage, dit Matheüs, d'entreprendre aujourd'hui l'ascension de ce géant du pays, qui n'est pourtant qu'une taupinière? C'est une course bien pénible. Je vous montrerai un des moyens bien simples que la nature emploie pour détruire les montagnes même les plus élevées. C'est une étude intéressante.

Rien ne donne des jambes comme la curiosité : aussi je pris aussitôt les devants, pour montrer à mon compagnon qu'il n'avait pas en moi un fainéant. Il faut huit heures d'une marche difficile pour franchir les contre-forts du Saint-Eyrard. On traverse même quelques passages réellement dangereux, pour arriver sur le plateau supérieur. Mais le spectacle qu'on y découvre du sommet récompense largement de la fatigue. A nos pieds, nous voyions la magnifique vallée de l'Isère, depuis le fort Barreau jusqu'au col de Belle-Croix, sur la route de Gap. En face, la chaîne granitique des hautes Alpes, que le mont Blanc domine de sa tête blanche de neige, se déploie en amphithéâtre avec ses contre-forts et ses précipices vertigineux : on est saisi d'admiration.

Après quelques moments consacrés à la fois au repos et à la contemplation :

— Regardez autour de vous, me dit Matheüs, ces ruines entassées à vos pieds. C'est l'œuvre de destruction qui se poursuit sans relâche. Ne dirait-on pas que la main d'un géant invisible, ébranlant et désagrégeant ces rochers, se plaît, malgré leur dureté, à les réduire en poussière? Les premières pentes de la montagne sont comme jonchées de ruines et ressemblent au sol d'une ville détruite. Vaste champ de roches entassées les unes sur les autres, ensemble de murailles de cathédrales, de portiques écroulés, on croirait vraiment voir une cité frappée tout à coup de la malédiction divine, et qu'un immense tremblement de terre aurait fait écrouler jusque dans ses fondements. La puissance qui réduit ces vastes roches en si petits fragments, reprit Matheüs, est bien peu de chose en apparence. Cela ne l'empêche pas d'agir cependant d'une façon si formidable qu'elle aura raison des plus hautes montagnes. Un peu de brouillard, quelques flocons de neige, un rayon de soleil, puis un souffle de froid, cela suffira pour précipiter peu à peu la montagne où nous sommes au fond de la belle vallée que nous voyons si riche, si calme et si verdoyante à nos pieds. Voici la marche du phénomène : elle est bien simple.

D'abord, il faut que vous le sachiez, sans une exception curieuse faite à une loi commune à tous les corps, cette œuvre de destruction ne pourrait s'accomplir. La chaleur dilate toutes les substances. Si, par exemple, nous mettons dans un creuset un métal quelconque, et que nous le chauffions pour le fondre, il augmentera peu à peu de volume jusqu'à ce qu'il soit fondu.

Si nous le laissons refroidir, il se contractera, au contraire, sur lui-même, et, bien qu'il redevienne solide, si nous continuons à le refroidir, il continuera de son côté à se contracter. Tous les corps sont soumis à cette loi. C'est en y obéissant que l'alcool et le mercure montent dans les thermomètres; qu'un verre se casse lorsqu'on le chauffe partiellement; qu'une barre de fer s'allonge lorsque les rayons du soleil viennent la frapper. J'ajoute que cela se produit avec une force que rien ne peut vaincre. L'eau seule échappe à la loi générale.

Nous pouvons donc établir, en thèse générale, que tous les corps, en passant, au moyen de la chaleur, de l'état solide à l'état liquide, se dilatent dans une certaine mesure, et qu'ils se dilatent encore bien davantage en passant de l'état liquide à l'état gazeux.

Mais l'eau n'obéit pas à la première partie de cette

loi. Si, lorsqu'on la chauffe jusqu'à 100 degrés, elle se réduit en vapeur, laquelle occupe dix-sept cents fois plus de place qu'elle-même, le phénomène devient inverse quand, au contraire, on la refroidit. A partir de 4 degrés jusqu'à zéro, c'est-à-dire à la température où elle se convertit en glace, l'eau se dilate d'une quantité notable. C'est pour cela que si, l'hiver, on laisse geler de l'eau dans un vase, ce vase se brise infailliblement. Cette force de dilatation de l'eau passant à l'état de glace est tellement invincible, que si l'on en remplit entièrement la capacité creuse d'un boulet de canon, et qu'ensuite on expose ce dernier, solidement et hermétiquement bouché, à l'action d'un froid de quelques degrés au-dessous de zéro, il éclate avec le bruit d'une explosion.

C'est à cette force considérable que la nature a confié la désagrégation des montagnes. Quelle que soit la dureté de la roche, elle ne peut résister à ce puissant effort qui bat en brèche incessamment les hauts sommets. Voici comment les choses se passent sur les montagnes de moyenne élévation et de roche perméable comme l'est celle-ci. Aux premiers rayons du soleil de l'été, la neige que l'hiver accumule chaque année sur le plateau supérieur fond et s'infiltre de quelques millimètres dans la pierre. Comme chaque nuit, à pareille hauteur, il gèle fort avant dans la saison, l'eau passe constamment de l'état liquide à celui de glace, et réciproquement. Elle se dilate la nuit, se contracte le jour, et par conséquent désagrége la roche dans laquelle elle s'est infiltrée. Quand cette dernière est fendillée, le travail est beaucoup plus rapide, car l'eau, accumulée dans les fentes en plus grande quantité, y forme alors des coins puissants qui détachent des blocs énormes. Vous comprenez que si cette circonstance se présente dans le voisinage d'un escarpement, les blocs tombent de toute la hauteur de la montagne, roulent sur les pentes inférieures, renversent les saillies, les forêts de sapins, les habitations et portent, en un mot, sur leur passage la dévastation et la mort.

Il n'est malheureusement pas rare, dans ces montagnes, de voir des chalets, des hameaux même disparaître, écrasés sous ces énormes débris qu'une nuit de gelée suivie de quelques rayons de soleil précipite jusqu'au fond des vallées.

Les exemples sont nombreux, les légendes navrantes de ces ensevelissements subits. Là fut autrefois un florissant village où l'on voit aujourd'hui comme un chaos de roches tombées d'en haut. Quelques-uns de ces fragments restent couverts de nombreux sapins qui continuent à vivre dans des positions plus ou moins inclinées, à quelques centaines de mètres au-dessous de la place où ils ont pris naissance. Autre part, un torrent gronde au-dessus des maisons en ruines. C'est une roche qui, dans sa chute, a fermé le passage du cours d'eau primitif, pour envoyer celui-ci sur la pente où, pleins de sécurité, des bergers avaient imprudemment bâti leurs demeures. Les annales des Alpes sont aussi fécondes que les plages de la mer en événements dramatiques. Le paysan des côtes et celui de la montagne luttent contre des ennemis également redoutables. Il n'y a, comme vous pourrez en juger, que l'habitant des plaines qui puisse, comme vous, croire à ce calme dont vous sembliez si certain au moment où nous sommes partis.

— Mais, dis-je au savant Matheüs, une fois les pentes abruptes réduites à des inclinaisons moyennes, l'œuvre de destruction s'arrêtera d'elle-même ; des chaînes entières de montagnes sont, d'ailleurs, composées de granits sur lesquels le phénomène dont vous parlez n'a que bien peu de prise.

— Patience, mon ami, vous ne tarderez pas à vous rendre compte des moyens énergiques employés par la nature pour réduire en poussière le granit, le porphyre, le cristal lui-même. Mais voyons d'abord d'une façon plus complète ce que nous avons sous les yeux. Suivons la marche de ces pierres désagrégées. Petites et grosses, examinons où elles vont et ce qu'elles deviennent. Ensuite nous nous rendrons au pied de la grande chaîne, pour examiner ce qui s'y passe.

D'abord, figurez-vous que, sur ce plateau immense où nous sommes maintenant et qui d'en bas semble un sommet presque aigu, l'hiver accumule jusqu'à vingt mètres de neige, que le froid y maintient souvent jusqu'au mois de juillet. Tout d'un coup, sous les rayons ardents de l'été, cette neige se met à fondre, se résolvant en torrents énormes, que rien n'arrête et qui dans leur cours entraînent, en les roulant les unes contre les autres, la plus grande partie de ces pierres désagrégées que vous voyez autour de vous.

Pendant cette course furieuse, les angles de celles-ci s'arrondissent en se réduisant en poudre. Leur marche devenant alors plus facile, elles roulent et ne s'arrêtent que bien loin au fond des vallées, quand le torrent, devenu rivière, n'a plus la force de les déplacer. Ces *galets*, c'est-à-dire les pierres arrondies et roulées, forment maintenant le sol horizontal de toutes les vallées des Alpes, lequel tend sans cesse à s'élever encore aujourd'hui par les mêmes moyens. Je vous ai dit que ces vallées étaient autrefois des lacs dont on retrouve les traces et les différents niveaux écrits sur les versants qui en forment l'encadrement. Les lacs ont disparu, chassés par l'élévation du sol, et sont allés, par des voies que leurs eaux ont creusées, se déverser sur des vallées plus basses, entraînant toujours une partie de leurs sédiments jusque dans les plaines, et de là dans les fleuves, toujours tamisant de plus en plus ces débris qu'elles réduisent enfin en sable impalpable qui se dépose toujours à l'embouchure de ces derniers pour y former, comme nous le verrons plus tard, ce que l'on nomme des *deltas*. S'il nous était permis de suivre la marche de cette petite pierre que vous tenez à la main, nous la verrions entraînée par le torrent dont nous entendons les premières cascades sous nos pieds, s'arrondir peu à peu dans sa marche, diminuer de volume, suivre son chemin jusqu'à l'Isère, qui trace au milieu de la verdure des méandres couleur d'ardoise. De là, marchant moins vite, car l'eau est moins rapide, elle arrivera, bien diminuée dans ce voyage, jusqu'au Rhône qui, à son tour, en l'amoindrissant encore, la transportera au delà de son embouchure, au sein même de la Méditerranée. C'est ainsi que de simples cailloux accomplissent, à force de temps, des voyages de quelques centaines de lieues. Je vous montrerai dans une seconde excursion ce que deviennent ces cailloux au contact de l'eau de mer, et vous verrez que, malgré le long voyage qu'ils accomplissent, ils n'ont pas acquis pour cela le droit de se reposer. Poursuivons notre examen, puisque notre observatoire est commode, et que nous ne pourrions rêver un plus admirable spectacle.

Ce qui se passe en grand dans toutes les vallées des Alpes, entonnoirs primitifs, fentes gigantesques entre deux montagnes que les eaux remplirent autrefois pour

en former des lacs comblés aujourd'hui de débris apportés par les torrents, a lieu également en petit dans les régions plus élevées. Regardez, tout autour de vous, ces longues rigoles presque verticales : ce sont les canaux de déversement des débris. A leur base vous apercevrez des bassins que l'on nomme *supérieurs* et qui, vallées en miniature, sont encore, pour la plupart, remplis d'eau. A mesure que les rigoles, changées au printemps en cataractes, y apportent les pierres que le dégel et les avalanches détachent des montagnes, ces bassins se comblent et se couvrent de végétation. Comme les grandes vallées basses, le travail de destruction subit à leur égard un temps d'arrêt plus apparent que réel, puisque leur niveau continue à s'élever là où tombent les cascades, tandis qu'il s'abaisse aux endroits de déversement. Il se produit donc autour des montagnes, comme l'industrie des mines en crée artificiellement pour ses exploitations, des bassins étagés de lavage, où se classent et s'arrangent les débris, suivant leur poids et leurs dimensions, changeant de bassin et descendant d'étage en étage, à mesure que les frottements les amoindrissent; ils arrivent, sous forme de galets, aux torrents inférieurs, qui les déversent à l'état de gravier dans les fleuves, lesquels à leur tour les transportent à

Une gorge dans les Alpes. Dessin de A. de Bar.

la mer, en les réduisant, chemin faisant, en sable fin. Ainsi divisés, la mer en dissout la majeure partie par des moyens que nous analyserons plus tard; le reste se dépose sur le fond.

— Quelle logique dans ce travail! dis-je à Matheüs; quelle certitude dans les résultats! quelle simplicité dans les moyens!

— Le temps et l'espace ne coûtent rien à la nature, reprit le géologue. Aussi sont-ce là ses deux principaux ouvriers. Que lui importent les siècles? cela se fait si lentement, qu'en présence de ces montagnes, antiques témoignages de révolutions soudaines, à la vue de ces riches et verdoyantes vallées, image du repos, l'homme superficiel se dit que dans la nature tout est calme; que cela a été arrangé pour lui, que nous touchons enfin au dernier terme des révolutions. Pourtant la sagesse antique, après avoir conservé la tradition des convulsions soudaines dont les premiers hommes ont été témoins et victimes; après nous avoir conservé l'histoire d'un grand déluge, contemporain peut-être du soulèvement de ces montagnes, nous parle avec une sorte de certitude de révolutions futures dans lesquelles s'éteindra race humaine, et qu'elle nomme la fin du monde. D'accord avec ces terribles prédictions, la science suit aujourd'hui pas à pas la marche lente et assurée des événements suprêmes de l'humanité. Mais revenons au

sujet qui nous occupe. De l'autre côté de la rivière, au milieu des grandes forêts de sapins qui s'étagent jusqu'aux neiges éternelles, vous apercevez une ligne noire : c'est ce qu'on appelle une *gorge*. Les gorges sont des couloirs étroits entre deux parois verticales de montagnes d'une hauteur quelquefois de plusieurs milliers de mètres. Rien ne saurait être plus sauvage, plus imposant et en même temps plus pittoresque que la plupart d'entre elles.

Quelquefois elles s'élargissent dans un petit espace suffisant pour qu'un hameau s'y établisse ; mais, pour ses habitants, le soleil ne se lève guère plus de deux ou trois heures par jour. En général, elles descendent par plusieurs étages d'une région élevée vers un pays plus bas. Celle qui vous fait face est très-accidentée : sentier étroit et tortueux entre deux murailles à pic, elle conduit de cette vallée dans le bourg d'Oissan. Au fond, il n'y a de place que pour le torrent et un modeste sentier. Elle rappelle l'entrée de l'enfer telle que l'a décrite le Dante. On ne s'engage pas sans une impression pénible dans une semblable route ; car on n'est pas toujours assuré d'en sortir. Le travail de nivellement dont nous recherchons les traces s'opère dans ces couloirs à moitié obscurs, d'une manière brusque et inopinée. C'est tout d'un coup, sans avertissement préalable, que s'y produisent des éboulements et des cataractes presque toujours à redouter. Au printemps, les avalanches s'y précipitent souvent et les comblent en partie. Au commencement de l'été, le torrent grossit tout d'un coup par la fonte de la neige que peut produire brusquement un jour de chaleur exceptionnelle, recouvre le chemin qu'il emporte, charrie avec un bruit épouvantable d'énormes rochers qui s'entassent et obstruent le passage jusqu'à ce que la masse liquide accumulée ait la force de déblayer son chenal. Les mugissements de ces profondeurs s'entendent alors du haut des montagnes. Nul chance de salut pour l'imprudent engagé dans ces couloirs de l'enfer, car pendant ces déluges subits la mort est inévitable. D'autres accidents peuvent vous y surprendre. Pendant les premiers jours de dégel, de gros rochers que la glace a détachés des hauteurs et que seule elle retenait encore, tombent en bondissant d'une paroi à l'autre, comme des pierres que l'on jetterait dans un puits. Au fond du passage, ils forment un barrage que l'eau ne franchit qu'en s'élevant jusque pardessus. Ce n'est qu'une nouvelle cascade, mais en se formant elle a ravagé et détruit le sentier. Souvent ces rochers, trop considérables pour tomber jusqu'au fond, s'arrêtent en route pressés contre les deux murailles de la gorge comme des clefs de voûte. On en voit qui s'y tiennent en équilibre dans des positions tout à fait menaçantes, car il semble que le plus léger ébranlement suffirait pour les précipiter jusqu'en bas. Bien des gorges étroites ont été peu à peu converties en véritables souterrains par les pierres arrêtées entre leurs parois perpendiculaires. C'est dans ces fissures profondes que les torrents se précipitent avec le plus de violence et que, par conséquent, s'accomplit le plus vite le travail de nivellement. Rien n'est effrayant comme celle au fond de laquelle gronde le Rhône, depuis sa source jusqu'à Brigs, au pied du Simplon. Ce qu'elles apportent de galets et de sable à l'endroit des vallées où elles débouchent est incalculable. Examinez, puisque vous avez une excellente lunette, ce petit point blanc qui se détache sur une éminence à l'entrée de la gorge, au milieu de ce que d'ici nous pouvons prendre pour une prairie, bien que ce soit une forêt de sapins. Eh bien, ce point est un château bâti sur les détritus autrefois apportés par les eaux que vous devez apercevoir à l'entrée même comme une petite cascade. Pour être moins considérable qu'il ne l'a été à l'époque des grands glaciers dont nous nous occuperons à notre prochaine excursion, le contingent de galets et de sable déversés par ce torrent n'en est pas moins encore aujourd'hui d'une très-grande importance : c'est un de ceux à qui l'Isère doit sa couleur d'un bleu grisâtre, à cause de la quantité de poudre d'ardoise qu'il y déverse constamment.

Vous voyez que le calme dont jouissent ces campagnes est plus apparent que réel. La désagrégation des montagnes, leur érosion et le transport final de leurs débris à la mer ne s'arrêtent jamais. Nous n'avons encore étudié cependant que les agents les moins actifs de ce travail. Dans quelques jours nous aborderons la grande chaîne des montagnes granitiques, et vous verrez que la nature y a proportionné la puissance de ses moyens à la dureté et à la résistance de l'obstacle.

Le soleil baissait rapidement au fond de la vallée du Drac ; nous n'avions que le temps de descendre par Saint-Imier pour trouver le chemin de Saint-Nazaire, joli village au milieu même de la vallée, et où nous n'arrivâmes que fort avant dans la nuit. Après les deux jours de marche que nous venions de faire presque sans nous reposer, le lit était devenu la seule chose capable de réaliser toutes nos ambitions ; aussi, après un repas sommaire, me précipitai-je avec bonheur sur celui qui m'était destiné. Je dois pourtant avouer que je dormis fort mal. Tout ce que j'avais vu depuis ces deux jours se représentait à mon esprit pendant mes rares instants de sommeil avec une persistance tyrannique. A peine la paupière close, je voyais les montagnes s'ébranler, osciller quelque temps sur leur base, secouer leurs vêtements de neige et de sapins, puis marcher tout à coup comme de gigantesques fantômes vers l'Océan, pour s'y abîmer et en reculer les rivages. Troublés dans leurs paisibles profondeurs, les gouffres sous-marins, ne pouvant contenir ces hôtes inattendus, faisaient refluer jusqu'au sein des continents leurs vagues en désordre. Celles-ci emportaient dans leur course effrénée les champs, les forêts, les villes, les empires comme un ruisseau emporte un fétu de paille. Tout était confondu, broyé, roulé, détruit par ces flots irrésistibles. Les hommes se sauvaient pêle-mêle avec des cris épouvantables devant cette marée impitoyable qui montait toujours et renversait tous les obstacles. Les vagues s'élevaient jusqu'aux nuages, au sein desquels le tonnerre grondait sans interruption. Que de cris, que de larmes, que de trépas en un instant ! Ce qui, dans tout cela, m'exaspérait le plus, c'est que Matheüs souriait ; c'est que, par une de ces fantasmagories fréquentes dans les rêves, je le voyais tranquille, appuyé sur sa fenêtre et regardant les bras croisés, avec une indifférence superbe, ce cataclysme qui bouleversait le monde. — Je vous l'avais prédit hier, me disait-il, à moi, galet vivant, que la vague ne cessait de briser contre la muraille ébranlée de notre auberge. Et il me faisait sur tout cela, le pédant ! des théories sans fin, des dissertations à perte de vue. L'Océan, qui montait toujours, me rapprochait de lui. Bientôt il n'eut plus qu'à me tendre la main pour me sauver, mais il n'y songea même pas.— Patience, reprit-il, je ne vous ai pas tout dit encore. Un jour vous retrouverez la terre ferme, car de petits êtres, qu'on ne peut voir qu'au microscope, et qui travaillent jour et nuit

depuis des milliers de siècles, vous ont bâti bien loin d'ici des demeures solides, bientôt prêtes à vous recevoir : nous en prendrons possession ensemble. — Au moment où il se préparait à me donner sur ce secours tardif quelques explications, je pus saisir l'appui de la fenêtre, et, me précipitant dans la chambre avec l'énergie du naufragé, je lui sautai au cou pour l'étrangler. Le cri féroce que je poussai au même moment m'éveilla fort heureusement. Matheüs, qui m'avait entendu, était devant moi, me croyant fou. — Il y a quelque chose de vrai dans tout cela, me dit-il, quand je lui eus raconté mon affreux cauchemar; seulement, avec cette puissance singulière des rêves, vous avez, en quelques instants, réuni les événements qui ne peuvent s'accomplir que peu à peu avec le concours de milliers de siècles. Pour vous, tout d'un coup, les montagnes sont allées s'abîmer dans l'Océan, tandis que c'est seulement atome par atome, et par de longs détours qu'elles y sont conduites. Demain nous reprendrons notre course pour interroger de plus près les géants des Alpes. Vous verrez que, malgré leur masse, la dureté de la roche et la solidité de leur base, ils ne sont pas inattaquables. Vous serez en même temps étonné de la simplicité des moyens qu'emploie la nature pour avoir raison de ces colosses. De simples flocons de neige, que le moindre souffle disperserait, sont les ennemis redoutables qui s'attachent à leurs flancs pour en arracher le granit. — Malgré les fatigues de la veille, le lendemain, dès l'aurore, nous étions en route, remontant la vallée de l'Isère pour entrer en Savoie par les échelles. Quelques jours de marche à travers le pays le plus pittoresque du monde nous conduisirent au pied du mont Blanc, dont les cimes, couvertes de neiges éternelles, nous apparurent rouges de pourpre au coucher du soleil.

A. BERSTCH.

(*La suite prochainement.*)

# LA MUSIQUE ET LES MUSICIENS.

## AUBER ET SES ŒUVRES.

### I

De toutes les tâches que l'écrivain impartial s'impose, la plus délicate, sans contredit, consiste à mettre en scène les vivants, pour les juger à la fois dans leur caractère et dans leurs œuvres.

Leurs œuvres appartiennent en détail au libre examen de la critique. On les peut tourner et retourner dans tous les sens, on peut leur demander quel progrès elles réalisent ou quel plaisir elles procurent. Mais leur œuvre? est-ce donc fini? Non; demain, ils pourront y ajouter une page qui modifiera l'opinion qu'on s'en est faite; et alors les choses dites ne seront plus la juste expression de la vérité.

Quant à leur caractère, n'est-il pas à craindre, en y touchant, de pénétrer dans la vie privée? Puis, qui nous prouve qu'on n'aura pas à revenir sur le portrait qu'on aura tracé? Sans beaucoup chercher autour de nous, il ne serait peut-être pas difficile de rencontrer des défaillances de la dernière heure, qui contredisent malheureusement une longue existence de glorieux labeurs et de dévouement.

Je n'aperçois guère, dans le monde multiple de l'art, que deux hommes dont on peut hardiment parler : Rossini d'abord, qui, grâce à sa retraite volontaire et prématurée, jouit du rare privilége d'assister à sa propre apothéose; ensuite Auber, dont l'*éternelle jeunesse* a quatre-vingt-cinq ans bien portés.

Ils ont leur statue; c'est l'irrévocable consécration de la gloire. Ils appartiennent donc, dès à présent, à l'histoire musicale de leur temps.

Nous commencerons par Auber.

### II

Vous le connaissez pour avoir vu passer sa figure fine, ses yeux sans regard, son masque froid, son air ennuyé, son sourire éteint. Il ressemble au marbre de ses bustes. Les jambes promènent le corps, et la tête paraît sortie d'un cadre absent.

Au théâtre, dont il est resté l'hôte assidu, nous le trouvons assis au fond de sa loge, les bras en croix sur un fauteuil devant lui, rêvant ou dormant, on ne sait pas bien, sans parler, sans rire, écoutant, la paupière close, ce qui se chante et ce qui se dit. La statue ne bouge pas.

Mais tout à coup, pendant l'entr'acte, une porte s'ouvre et un ami vient. Alors le dormeur se réveille ou le rêveur se souvient, et les traits s'animent, et l'esprit engourdi se réchauffe, et la causerie va son train.

En voilà pour dix minutes, pour vingt minutes, pour une heure, tant qu'on voudra, jusqu'à ce que la toile se relève sur les amours d'une Rosine quelconque et d'un Almaviva de fantaisie.

La porte se referme, et les bras du même songeur se croisent sur le dos du même fauteuil, et la même attitude morne reparaît; ainsi tous les soirs, du 1er janvier à la Saint-Sylvestre.

Tous les chroniqueurs ont redit complaisamment les reparties du maître français. Faut-il en citer des échantillons? pourquoi pas?

— Il est triste de vieillir, lui disait quelqu'un.

— Oui, répondit-il; mais c'est encore le seul moyen qu'on ait trouvé de vivre longtemps.

Une autre fois, au foyer, un artiste surprit un cheveu blanc qui flânait sur le parement de l'habit d'Auber.

— Oh! dit celui-ci en se secouant, j'aurai passé près d'un vieillard.

N'est-ce pas encore Auber qui disait de la musique de l'avenir :

— C'est du Berlioz, moins la mélodie.

J'en pourrais répéter jusqu'à demain. Des bons mots, il en fait toujours, avec son inépuisable fonds de philosophie sceptique et railleuse. L'aimable penseur ne tarit pas.

### III

Je disais qu'on le rencontre régulièrement au théâtre, à la promenade, partout où la foule va.

Et les voyages? et le travail?

Le travail, il s'y livre avant que son portier soit levé. Sa nuit est courte. A neuf heures du matin, tout est fini, la plume essuyée, l'encrier vidé. En voilà jusqu'au

lendemain. Ne lui parlez plus de croches et de doubles croches. Son imagination se repose ; il l'a bien gagné. Le moment viendra de reprendre son papier rayé ; soyez sûr d'avance qu'Auber n'hésitera pas à continuer la note interrompue, blanche ou noire, la mélodie, l'accompagnement et l'orchestration. Mais les récréations sont à lui, flâneries au bois, visites faites et reçues, conservatoire, monde artistique, monde des salons, monde officiel.

Naguère encore, il montait à cheval, ou conduisait sa voiture à travers Paris, comme un jeune homme nouvellement émancipé. Ses quatre-vingts ans en paraissaient moitié moins à ses allures. S'il a cessé, c'est qu'il a trouvé plus commode de se faire mener par son cocher que de brouetter son domestique inoccupé.

Pour ce qui est des voyages, il n'en a jamais compris le besoin et les agréments. A qui veut l'entendre, il répète qu'il y a bien assez loin de la barrière du Trône à la barrière de l'Etoile pour de pauvres individus de notre espèce.

Portrait de M. Auber. Dessin de Bocourt, d'après une photographie d'Erwin.

La gloire de Christophe Colomb ne l'a jamais empêché de dormir. Paris est son univers.

S'il est né à Caen, le 29 janvier 1782, de père et mère parisiens en rupture de domicile conjugal, c'est un accident qu'il désavoue. Il aurait dû naître en plein Paris, rue Saint-Georges ou à côté, en tout cas, près de ses chers boulevards.

Il est convaincu qu'il a vu l'Espagne, l'Italie, toute l'Allemagne, les deux Amériques, le Royaume-Uni, la Grèce, l'Inde, l'Afrique ; qu'il a traversé les tropiques, les montagnes de glace, toutes les mers et toutes les terres, non point parce qu'il a lu les livres qui s'y rapportent, mais parce qu'il a eu pour collaborateur assidu le librettiste interlope par excellence, Scribe, qui allait chercher ses fictions dans tous les mondes, sans en excepter l'Océanie.

Que pourrait-il souhaiter de plus ?

Ne lui dites pas que les mœurs dépeintes dans les poëmes appartiennent essentiellement au genre fantaisiste et conventionnel. Il vous rirait au nez. Non, c'est

ainsi qu'on parle au Japon, qu'on aime à Chandernagor, qu'on se bat à Pondichéry. Vous ne le lui ôteriez pas de l'idée.

Ne le troublons pas dans son rêve.

Après tout, nous y gagnons des chefs-d'œuvre qu'il n'eût pas écrits, s'il avait fallu les aller chercher dans les contrées dont il chante les gaietés faciles.

Puis, pour satisfaire ses désirs champêtres, n'a-t-il pas les arbres de nos avenues, les fleurs de nos squares, les rhododendrons des Champs-Elysées, des gazons peignés, brossés, lavés, des lacs factices et des rivières artificielles? Avec un peu de bon vouloir, ces petits ruisseaux, ces petits bassins, ces petits prés, ces petits massifs, ces petits bosquets deviennent une immense forêt vierge accidentée, comme les décorateurs les savent peindre sur de grandes toiles à l'Opéra.

Le répertoire de M. Auber. Composition de Duvivier.

Vous voyez bien qu'on peut se passer des chemins de fer et des paquebots. Il ne s'agit que de s'entendre.

## IV

Il est de toutes les représentations, je l'ai dit; mais

j'aurais dû légitimement ajouter qu'il n'assiste pas à l'audition de ses œuvres.

Un seul exemple le prouvera.

C'était un soir. L'affiche annonçait *Guillaume Tell*. Il prit possession d'une modeste stalle d'orchestre, avec l'intention de savourer le magistral opéra de Rossini. Selon son habitude, il ferma les yeux, quand il aperçut le chef d'orchestre à son pupitre.

Ses voisins charitables, qui ne le connaissaient pas, se dirent entre eux qu'ils ne comprenaient guère qu'on vînt au théâtre pour faire un somme.

Il les entendit peut-être; mais il ne parut pas les entendre.

Tout à coup, les masses instrumentales s'ébranlèrent.

Le dormeur bondit.

Et il se leva comme un furieux.

— Qu'est-ce que cela? demanda-t-il.

Une voix discrète lui répondit :

— Vous n'avez donc pas lu la bande? Par suite d'une subite indisposition, on remplace *Guillaume Tell* par la *Muette*.

Auber dérangea tout le monde pour s'en aller, avec des excuses à droite, des excuses à gauche, fuyant comme si le lustre menaçait de lui tomber sur la tête, écrasant des pieds mécontents, donnant des coups de coude, des coups de genou, des coups d'épaule, sans se soucier autrement de la rumeur et des protestations générales.

Comment expliquer cette flagrante contradiction d'un compositeur qui s'adresse aux foules et qui déserte ses œuvres? Sa timidité l'empêche d'écouter un de ses accords devant un public dont il redoute les appréciations. Qu'il y a loin de cet excès de modestie à l'abandon des auteurs italiens, qui dirigent volontiers eux-mêmes l'orchestre, et ne craignent pas de saluer les spectateurs enthousiasmés! Plus près de nous, chez nous, n'avons-nous pas des musiciens qui colportent leurs partitions aux quatre points cardinaux de l'Europe, pour les exhiber à tout venant? Il est vrai que leur présence est un de leurs moyens de succès : on n'ose pas se montrer hostile, et cela profite à leur recette.

## V

Il est temps de nous occuper des ouvrages du compositeur. La liste en sera longue; car, à côté des opéras dont on parle, dont on parlera longtemps et toujours, il y a ceux qui furent des tâtonnements de la première jeunesse ou des tentatives de transformation.

Toutefois, avant d'aborder cette nomenclature et de nous livrer à cette analyse, ne serait-il pas utile de jeter un coup d'œil d'ensemble sur les productions du maître français?

Dans un consciencieux volume, publié par le *Ménestrel*, M. Jouvin résume ainsi son opinion : « L'histoire de la glorieuse carrière d'Auber est, en définitive, et en élargissant tant soit peu le cadre et le point de vue, l'histoire de la musique et du théâtre en France pendant près d'un demi-siècle. » Ces quatre lignes disent tout.

Auber est un musicien de bonne race. Il avait près de quarante ans lorsqu'il aborda le théâtre. Il adopta les formes musicales qui se trouvaient en circulation. Grâce à Rossini, dont le succès devenait universel, il modifia son style, fortifia son orchestration et sema partout son esprit. En peu de temps il fut populaire, parce qu'il s'adressait moins aux grandes passions qu'aux sentiments adoucis du cœur. Son imagination riante et facile, ses mélodies heureuses et franches, ses élégances d'idées, sa jeunesse, sa grâce, tous ces éléments réunis devaient en faire promptement notre compositeur favori.

Pour collaborateur, il eut la bonne fortune de rencontrer le seul librettiste qui convînt à son tempérament. Féconds tous deux, leur association fut presque constamment heureuse. Il fallut la mort de Scribe pour rompre la chaîne de fleurs qui les liait. Leur œuvre est commune en quelque sorte, chacun apportant une part égale dans le fonds social : ils ne se ressemblaient pas; ils se complétaient. Le style de l'un est supérieur au style de l'autre. Là où Scribe affectait l'insouciance grammaticale des enfants gâtés du public, Auber se montrait correct dans sa phrase exquise, sans que sa belle humeur jamais en souffrît.

Des aristarques méticuleux, qui cherchent toujours à comparer des talents divers, ont essayé de nous dire quelles analogies pourraient exister entre Auber et Boïeldieu, entre Hérold et Auber, qui sais-je encore? Eh! messieurs, une fois pour toutes, laissons là ces rapprochements qui ne prouvent rien. Pour apprécier une œuvre, je n'ai pas besoin de savoir quel autre auteur l'aurait pu signer. Je l'écoute, je la sens, je l'admire. Cela me suffit.

Auber est un de ceux qu'on ne compare à personne. Quelle que soit la religion lyrique qu'on professe, on est obligé de convenir qu'il représente l'opéra-comique dans sa plus éloquente manifestation.

On a fait des opéras-comiques qui ne sont que des opérettes ou des opéras.

Tout son répertoire, dont nous allons passer la revue, n'est qu'un opéra-comique continué.

Il n'a pas enflé sa voix pour se grandir; il ne l'a pas amoindrie non plus, pour donner satisfaction aux goûts du jour; je le répète, il est resté sans rival dans son genre. Sans lui, la salle Favart ne serait plus qu'une succursale de notre Académie de musique. Il l'a soutenue et il l'a sauvée.

## VI

Puisque nous avons commencé par la fin, nous allons finir par le commencement. Ce sera la légitime compensation de notre manière de procéder.

Son père était marchand d'estampes, dans une rue, je ne sais laquelle. On a tant bouleversé Paris! Le père était riche, disait-on. Sa fortune lui venait de ses affaires, et il complota de mettre son fils dans le commerce, puisque le commerce allait si bien. Oui, mais ne valait-il pas mieux l'envoyer à Londres, où il monterait une maison, quand il aurait appris la langue et les petites finesses du métier? Il l'y envoya. Voilà donc l'apprenti marchand alignant des chiffres, par doit et avoir, sur les pages d'un livre journal. Il faut croire qu'il ne les alignait pas suffisamment; car le patron déclara net aux parents peinés qu'ils pouvaient reprendre leur fils incapable.

Au lieu de travailler aux écritures, Auber s'amusait à fourrer dans les marges de petits pâtés d'encre entre des barres qu'il traçait. Cela salissait les pages et n'avançait pas l'addition pressée.

Il fallut bien le retirer, après les vives instances du maître, qui décidément n'en voulait plus.

De retour à Paris, il se lança dans les plaisirs.

Où ce désordre apparent le mènerait-il ?

Son éducation musicale s'était faite un peu au hasard, sous la direction de Ladurner. Il en savait tout juste assez pour ne pas confondre les blanches avec les noires, et déchiffrer tant bien que mal des morceaux écrits par des amateurs. Ce n'était pas assez, même pour accompagner dans le monde des cantatrices improvisées. Nous le voyons pourtant remplir des cahiers de papier rayé. Les remplissait-il bien ou mal ? *That is the question*, eût dit son ancien patron. Jusqu'à nouvel ordre, laissez-moi croire qu'il les remplit mal, précisément à cause de son éducation trop négligée.

Dans les salons de son quartier, on lui fit fête et on alla jusqu'à soutenir que ses premières romances révélaient un vrai musicien.

Alors, ma foi ! se sentant encouragé par ses amis et par ses proches, il s'éleva jusqu'au trio, pour piano, violon et violoncelle, projetant des quatuors, des quintettes, des sextuors en plusieurs parties, le diable et son train.

Or, à cette époque, heureux hasard ! il rencontra M. Lamare.

Qu'était-ce donc que M. Lamare ?

M. Lamare était un violoncelliste habile auquel il ne manquait qu'une chose pour être le plus heureux homme de la terre. Sa réputation d'exécutant ne laissait rien à désirer ; mais, malheureusement pour sa gloire, il était obligé de jouer la musique des autres, incapable qu'il était d'assembler proprement deux notes. Ah ! s'il pouvait parvenir à composer les airs qu'il jouait si bien !

Et adroitement il s'y prit pour se faire aider par Auber.

Je vais vous dire comment les deux amis procédaient.

Lamare disait :

— Tu sais, je voudrais un motif qui mît en relief les qualités de ma basse, quelque chose dans le genre de ce thème que le public applaudit toujours.

— Bon. Nous allons essayer.

Auber essayait.

Lamare appelait cela : *notre concerto*.

Au bout de quelques heures de cet exercice, avec la meilleure foi du monde, il ne disait plus que *mon concerto* par-ci, *mon concerto* par-là ; puis, il courait à l'imprimerie et se faisait arranger une belle affiche qu'on appliquait le long des murs. Le succès répondait à son attente, et il vendait son œuvre à des éditeurs qui la lui payaient argent comptant et la publiaient sous son couvert.

Beaucoup de gens étaient dupes, Auber et Lamare les premiers.

Mais alors, me demandera-t-on, où est la bonne chance pour Auber ? Ah ! voilà : dans les foyers, on n'ignorait pas que le geai se parait des plumes du paon. Sans le savoir et sans s'en douter, Lamare faisait une active propagande aux compositions de son complice, qui devait bientôt recueillir les bénéfices de la situation.

Puisqu'il écrivait des concertos pour Lamare, ne pourrait-il pas écrire un concerto pour Mazas ? Mazas était un violoniste célèbre qui se faisait entendre parfois au Conservatoire.

Le concerto de Mazas eut la même vogue que les concertos de Lamare. Auber, mis en goût, résolut de s'adresser au théâtre, qui lui permettait d'élargir son cadre. Il arrangea *Julie*, et il fit un opéra patronné par le prince et la princesse de Chimay. Malgré les chaleureux encouragements qu'il recueillit, il fut obligé de s'avouer que le savoir lui manquait essentiellement. Avec la légitime ambition qu'il avait, il était indispensable qu'il apprît les règles de l'harmonie, sans lesquelles il ne serait jamais qu'un modeste compositeur de salon. Il alla voir Cherubini, pour lui conter son embarras.

— Veux-tu sérieusement t'occuper ? lui demanda l'illustre professeur avec cette maussaderie caractéristique de sa réputation et de son talent.

— J'y appliquerai toute ma volonté.

— Eh bien, il faut commencer par oublier tout ce que tu crois savoir, car tu ne sais rien.

— C'est convenu.

Auber s'y mit courageusement, comme un élève déterminé, qui se sent en retard et veut rattraper le temps perdu. Aussi, à quelques années de là, Rossini pouvait-il dire de lui : « Il fait de la petite musique ; soit ! mais il l'écrit en grand musicien. » L'élève avait profité.

Quand il sortit de l'école, il pouvait défier les plus érudits.

Pour éprouver ses forces, il fit une messe à quatre voix dont il a tiré depuis la magnifique prière de *la Muette*.

En 1813, il donna *le Séjour militaire*, à Feydeau. Je ne dissimulerai pas que cet essai fut malheureux. C'était une pièce de carnaval, où l'on voyait des officiers déguisés en femmes. Dieu me pardonne, on la siffla, peut-être à cause de Bouilly, l'auteur des paroles, qui n'était pas en grande odeur de sainteté.

Sur ces entrefaites, le père de notre musicien mourut.

## VII

Son père mort, il fallut compter avec la succession. Or, il se trouva, toute vérification faite, que l'héritage consistait en une foule d'affaires embarrassées. Des opérations désastreuses avaient ruiné le commerce du marchand d'estampes. Ce qui restait de plus net, c'était une veuve et deux enfants, n'ayant plus d'abri, presque pas de pain.

Auber dut songer naturellement à chercher des ressources dans l'exercice d'un art qu'il n'avait considéré jusqu'alors que comme un agréable délassement. Sans perdre de temps en lamentations impuissantes, il alla demander un poëme à Planard, librettiste en vogue.

— Tiens, tiens ! dit Planard dont la modestie n'était pas précisément proverbiale ; rien que cela ; merci bien.

Auber fit sa cour à Planard, à Mme Planard, à tous les Planard. Les Planard habitaient Passy. C'était loin. N'importe ! Il partait à pied, crotté jusqu'à l'échine, avec l'espoir d'attendrir son juge ou ses juges. Les Planard de deuxième ordre se firent ses auxiliaires, et Planard premier lui confia *le Testament et les Billets doux*, dont l'Opéra-Comique eut la primeur.

L'échec en fut unanime.

Dans l'entraînement de sa générosité, Planard lui avait remis un second livret en trois actes, intitulé *la Bergère Châtelaine*. Que ne fit-il pas pour le ravoir !

— Je l'ai, répondit Auber, et je le garde pour tenter de nouveau la fortune.

Cette fois, la fortune lui sourit à souhait.

Planard ne se fit pas tirer l'oreille pour lui remettre un autre livret, celui d'*Emma*. Même réussite très-

accentuée. Il en était temps ; car les jaloux commençaient à dire que le musicien ne serait jamais qu'un amateur encensé par des coteries.

Il avait alors quarante ans.

Un matin, il reçut ce billet de Scribe qu'il ne connaissait pas : « Monsieur, voulez-vous me permettre de placer, dans un vaudeville que j'écris en ce moment pour le théâtre de Madame, votre ronde si jolie et si justement populaire de *la Bergère Châtelaine?* Je ne vous cacherai pas, monsieur, que je me suis engagé auprès de mon directeur à faire réussir ma pièce, et que j'ai compté pour cela sur votre charmante musique. » C'était flatteur.

Auber répondit : « Ma ronde est peu de chose, monsieur, et votre esprit peut se passer de mon faible secours. Mais si, avec la permission que vous me demandez, et dont vous n'avez nul besoin, je pouvais vous prêter la jolie voix et le joli visage de Mme Boulanger, je crois que nous ferions tous les deux une bonne affaire. » Ces lettres échangées furent le point de départ d'une collaboration qui allait produire des enchantements, depuis *Leicester* jusqu'à *la Circassienne*, en passant par tous les ouvrages dont nous rappellerons les beaux succès.

Marchons vite pour ne pas fatiguer l'attention du lecteur, dont la mémoire vaut la nôtre. Nous nous arrêterons seulement devant les opéras exceptionnels.

Après *Leicester* vinrent *la Neige*, le *Concert à la cour* et *Léocadie*.

Le moment est arrivé de faire halte. Voici le *Maçon*.

## VIII

La fable du maçon fut empruntée par Scribe à Bachaumont, qui la tenait d'un gazetier anglais à court de nouvelles, lequel l'avait reçue d'un Strasbourgeois. Quoi qu'il en soit, voici l'anecdote primitive, que j'emprunte, à mon tour, à M. Jouvin : « Une nuit, le bourreau de Strasbourg entend frapper à sa porte ; il ouvre. Trois hommes masqués, armés jusqu'aux dents, lui ordonnent de les suivre. Un carrosse attendait à la porte ; les quatre personnages s'y placent silencieusement, et les chevaux partent au grand trot, après que les trois hommes masqués ont préalablement bandé les yeux au Samson des bords du Rhin. Au bout de deux heures, la voiture s'arrête ; on descend, on monte un escalier, on est arrivé. Le bandeau est dénoué, et le bourreau se trouve dans une grande salle tendue de noir. Au milieu est placé un billot également recouvert d'un drap noir, et auprès du billot *tout ce qu'il faut pour s'en servir*. On introduit une femme jeune et belle, couverte, ainsi que ceux qui l'accompagnent, de longs vêtements de deuil. Un homme d'un âge mûr, auquel tout le monde semble obéir, prend la jeune femme dans ses bras, la couvre de baisers et de larmes, et la livre à l'exécuteur. Puis, l'homme à la hache fut ramené chez lui avec les mêmes précautions mystérieuses qu'on avait prises pour l'en tirer. » Telle est l'historiette que Scribe introduisit dans sa pièce. Quant à la partition, elle fut déclarée la meilleure d'Auber. On l'applaudit à tout rompre, et les orgues de Barbarie s'en emparèrent en détail, pour moudre ses mélodies sous nos croisées.

*Fiorella* suivit *le Maçon* de près. Est-ce un drame, une comédie? je ne sais pas bien.

C'est ici que se place l'œuvre capitale du maître, je veux parler de *la Muette*, qui remonte au commencement de 1828.

J'ai souvent entendu dire qu'on ne comprenait pas le but du principal rôle de cet opéra. Pourquoi cette muette, sur une scène où le chant doit attirer surtout l'attention?

C'est bien simple.

Sous le premier Empire, il y avait une danseuse adorée, qui se nommait Bigottini. Depuis longtemps, elle vivait dans une retraite absolue. Elle en sortit tout à coup pour accomplir une bonne action, en jouant un rôle de muette dans une opérette de Delayrac. Ce fut pour elle un véritable triomphe.

Scribe se demanda sérieusement s'il ne pourrait pas tirer parti d'une situation restée neuve, malgré la tentative des prédécesseurs.

Il y pensa tant et si bien, et Auber aussi, que *la Muette* vit le jour au bout de trois mois à peine, après un travail à faire reculer de peur l'organisation la mieux douée.

Nourrit créa le rôle de Masaniello ; le célèbre duo : *Amour sacré de la patrie*, faillit lui coûter sa voix et contribua plus tard à lui faire quitter l'Opéra, ce qui le conduisit au désespoir, plus tard au suicide.

*La Muette* fit son tour d'Europe.

En Belgique, elle eut des conséquences que les auteurs n'avaient pas prévues. C'est à ses chants patriotiques que la révolution de Juillet éclata. Je ne juge pas ; je raconte.

A ce propos, savez-vous comment Auber trouva la *marche triomphale* qui couronne dignement cette œuvre? Vous croyez peut-être qu'il alla s'inspirer du ciel de Naples? Tranquillisez-vous ; je vous l'ai dit, Auber ne voyage pas.

Non, c'est plus simple et moins poétique. Il était en train de se faire la barbe, étant lui-même son Figaro. Le savon moussait sur ses joues et le rasoir frétillait d'impatience entre ses doigts. Tout à coup, il s'arrête, le nez en l'air, fredonne un motif qui lui traverse l'imagination, et, comme Archimède, il s'écrie : *Eureka!* et, en effet, il a trouvé la *marche*, cette splendide inspiration dans laquelle il y a du soleil et des tempêtes, toutes les colères apaisées du peuple et toutes les joies de la liberté.

Dans cinquante ans, dans cent ans, quand on écrira l'histoire rétrospective des contemporains, on ne manquera pas de répudier le fait de cette inspiration trouvée dans un plat à barbe. Et on appellera facétieux ceux qui auront mis cette fable en circulation.

## IX

Mais l'espace fuit. Hâtons-nous. Voici la *Fiancée*, *Fra Diavolo*, *le Dieu et la Bayadère* et la *Marquise de Brinvilliers* en collaboration avec Batton, Berton, Blangini, Boïeldieu, Carafa, Cherubini, Hérold et Paër. Voilà le *Philtre*, le *Serment*, *Gustave III*, *Lestocq*, le *Cheval de bronze*, *Actéon*, les *Chaperons blancs*, l'*Ambassadrice*, le *Domino noir*, le *Lac des Fées*, *Zanetta*, les *Diamants de la couronne*, le *Duc d'Olonne*, la *Part du diable*, la *Sirène*, la *Barcarolle*, *Haydée*, l'*Enfant prodigue*, *Zerline ou la Corbeille d'oranges*, *Marco Spada*, *Jenny Bell*, *Manon Lescaut*, la *Circassienne* et la *Fiancée du roi de Garbe*. — Des opéras, des opéras-comiques, des ballets qui eurent successivement pour interprètes tous les grands artistes de ce temps-ci, — de quoi fonder dix réputations. C'est une source qui ne tarit pas ; les mélodies se succèdent alertes, vives, spirituelles, et chaque fois leur auteur s'est dit : « C'est fini, je n'en ferai

plus ! » et il en fait encore et il en refait. Eh ! tenez, à l'heure qu'il est, je gage qu'il est assis, la nuit, devant sa table, et qu'il écrit une partition ou des morceaux détachés pour son portefeuille.

Ce portefeuille mérite d'être présenté. Ce sera notre conclusion.

Supposez Auber rencontrant une mélodie dans son plat à barbe ou ailleurs. Il l'essaye d'abord à son piano.

— Pas trop mal ! dit-il. Reste le second examen.

Or, savez-vous en quoi ce second examen consiste ? C'est horrible, je vous en préviens. Si vous en avez le courage, suivez-moi. Dans un coin de la pièce, est un clavecin que l'accordeur regarde avec étonnement, mais qu'il a défense expresse de toucher. Il est là tout ouvert ; son clavier jauni fait la grimace sur de pauvres pieds tremblotants.

Il date de... Bah ! que nous fait l'époque ? C'est une épinette, méfiez-vous-en.

Le maître s'en approche et s'assied devant. Alors, sans pitié pour les autres et pour lui-même, il joue son air, comme ces aveugles qui jouent le leur sur une serinette démantibulée. Certaines notes ne rendent pas. Il y en a qui sont muettes. Que ne le sont-elles toutes, mon Dieu, mon Dieu !

Si l'air garde sa tournure à cette épreuve, c'est que décidément il est digne d'entrer dans le portefeuille.

Et, quand le besoin s'en fait sentir, Auber puise dans le portefeuille, dont le premier ministre est le clavecin.

Du clavecin, je ne donnerais pas deux sous ; mais j'irais volontiers choisir un autographe dans le portefeuille, avec la permission de l'autorité.

GUSTAVE CHADEUIL.

# CHRONIQUE DU MOIS.

EXPOSITION UNIVERSELLE. — *Les Glaneuses*, tableau de F. Millet. Dessin de Duvivier.

Nous sommes à l'heure où tout s'en va, les beaux jours partant les premiers. Les poëtes ont beau dire en leurs chansons : *la douce automne!* ils ne feront jamais que le mois d'octobre ait la grâce et l'attrait du mois de juin. Il est parti le doux sommeil, à l'ombre heureuse du vieux saule, au bord du ruisseau jaseur. Encore un peu de temps, la pluie et le nuage auront tout envahi ; la feuille errante et morte ira, jouet du vent, dans l'abîme où va toute chose. A ces misères inévitables, sourit le jeune homme ; elles paraissent plus sérieuses au vieillard. Le jeune homme a de si beaux printemps devant lui, le vieillard en a si peu !

Qui que nous soyons, profitons de l'heure présente, et des tristesses de l'automne à peine commencée, pour raconter la vie et les travaux des courages et des esprits qui ne sont plus.

La mort, qui, cette année, emportait M. Ingres, M. Cousin et Ponsard le poëte, n'a pas épargné les trois hommes les plus considérables dans l'art de guérir : le docteur Trousseau, le docteur Velpeau, le docteur Rayer. Esprits superbes, âmes indépendantes; que de misères ils ont soulagées! Que de fois la mort, qui déjà tenait sa victime, a reculé devant leur ordre absolu! Dans les maisons les plus désolées, ils apportaient toujours, sinon la santé, au moins l'espérance et la consolation. Le premier de ces trois maîtres, et le plus jeune, Armand Trousseau, a sauvé des milliers d'enfants de l'étreinte affreuse du croup. Il savait le moyen de rendre à ces jeunes poitrines un peu d'air, et, la respiration revenant, bientôt l'obstacle était levé. C'est aux mères qu'il faudrait demander le récit de ces belles cures. Aujourd'hui, l'enfant sauvé a trente ans, peut-être, et la mère est toute pâle encore aux souvenirs des angoisses passées. De bonne heure, Trousseau avait montré une aptitude admirable à toutes les sciences. A seize ans, il occupait une chaire de rhétorique, où son éloquence naissante attirait de nombreux disciples. Une visite à l'Hôtel-Dieu de Paris décida de sa vocation. Il n'avait pas vingt ans, qu'il affrontait la peste de Barcelone, un des plus grands fléaux du présent siècle. Il en revint tout couvert de louanges, et reprenant le cours de ses études interrompues, toutes ses épreuves étant subies, il aspira à l'honneur du professorat.

Il était le plus jeune, il était le disciple enthousiaste d'un maître étranger à l'École de médecine (le célèbre docteur Bretonneau). Il enseignait des doctrines inconnues... Autant d'obstacles. Mais il était superbe et dans toute la beauté de sa studieuse jeunesse; il parlait le plus beau langage, et lorsqu'il soutint sa thèse en latin, il fit entendre à l'auditoire émerveillé comme un écho de la langue de Cicéron, si bien qu'il fut irrésistible, et qu'il passa tout d'une voix dans l'adoption de l'aréopage. Il racontait, à ce propos, que, troublé par l'élection même, il était sorti de l'École un peu au hasard, et s'était arrêté, dans le passage Dauphine, à contempler, chez un vitrier, les *Enfants terribles* de Gavarni. Il y prit tant de plaisir, qu'il en oublia son inquiétude, et ses amis, qui le cherchaient, le trouvèrent, bouche béante, admirant le drame ingénu de l'artiste. « J'en suis resté, disait-il, reconnaissant toute ma vie, et si le charmant dessinateur m'avait pris pour son médecin, je ne lui aurais demandé, chaque année, qu'une seule de ses images. » Au demeurant, le docteur Trousseau, dans le plus bel instant de sa gloire et de sa popularité, quand les plus puissants et les plus riches imploraient ses conseils, a toujours fait passer les premiers le poëte et l'écrivain. « Nous sommes, disait-il, de la même famille, et l'on doit traiter gratis ses cousins germains. » Lorsqu'il eut l'insigne honneur de remplacer, entre autres célébrités, le baron Dupuytren à la clinique de l'Hôtel-Dieu, on vit soudain s'agrandir son courage. Il s'est levé, pendant vingt années, avant le jour. Il entrait à six heures dans cet Hôtel-Dieu dont il avait fait son champ de bataille, et les disciples qui l'entouraient s'émerveillaient de sa constance et de son courage à combattre ces fièvres inconnues, ces douleurs sans nom, ces maladies qu'il fallait comprendre avant de les traiter. Il s'arrêtait, calme et bienveillant, au lit de chaque malade. Il l'interrogeait de sa voix la plus tendre, il l'encourageait, il le décidait enfin aux opérations les plus cruelles. Dans cette visite espérée, attendue chaque jour, il n'avait pas un moment de défaillance; puis il résumait, dans une leçon rapide et claire, à ses élèves nombreux, la série inénarrable de toutes ces misères lentement étudiées. Tel il était à sa clinique, et tel il était dans sa chaire, écouté avec passion. Pas un de ses disciples qui n'ait conservé le souvenir du maître, et qui ne raconte aujourd'hui son illustre enseignement.

Après sa clinique, il revenait en toute hâte à sa consultation. Sa maison était remplie, et les malades accouraient de toutes parts, chacun emportant une consultation écrite, un remède indiqué. A toute maladie, il trouvait un régime, une allégeance; il n'était pas de ces grands praticiens qui vous disent : Attendez, nous verrons, revenez dans huit jours. Non, non, tout de suite il mettait la main à l'œuvre; il ne livrait rien au hasard.

Il est mort à soixante-six ans, se rendant cette justice à lui-même que, depuis l'âge de vingt ans, il n'avait pas perdu un seul moment dans toute sa vie. Ou si parfois il s'accordait à lui-même un doux loisir, le loisir était digne de l'homme et sérieux comme lui. Tantôt il se délassait à conquérir sur des landes stériles des herbes vives et de gras pâturages; il creusait des bassins, il drainait des champs de blé, répondant sans cesse au premier appel. Son premier soin, dans les domaines créés par sa fantaisie et par sa fortune, avait été de construire un petit Hôtel-Dieu, où tous les pauvres et tous les riches étaient les bienvenus, le riche offrant au pauvre l'argent dont le bon médecin ne voulait pas. Ceux-là seulement qui l'ont vu dans son hôpital champêtre pourraient dire avec quel zèle il accourait au secours de ces souffreteux, qui le regardaient comme un ange tombé du ciel. Hélas! déjà son domaine est vendu, et si la salle de ses malades n'est pas renversée, on en fera quelque grenier à fourrage. Sa mort fut digne de sa vie. A la première atteinte du mal affreux qui le dévorait vivant, il comprit qu'il était perdu. Il annonça que tel jour il serait mort. Mais, jusqu'à la fin, il reçut les malades. A l'un d'eux, qui pâlissait sous l'arrêt qui le frappait : « Monsieur, dit-il, il faut être un homme. Regardez ma poitrine, et comprenez que c'est un mort qui vous sauvera si vous lui obéissez. » Toutefois, il se réserva pour lui seul les six derniers jours, indiquant aux internes qui le servaient certaine méthode qu'il avait inventée pour que la mort lui fût plus clémente. « Et si vous voyez, disait-il, quelque apaisement à ma triste agonie, ayez soin d'en faire profiter les autres mourants. »

Le docteur Velpeau était le compatriote du docteur Trousseau. Ils étaient deux enfants de la ville de Tours, deux enfants très-pauvres; mais Velpeau, moins bien partagé que son compatriote, avait contre lui toutes les disgrâces de sa personne. Il a bien travaillé, celui-là aussi, pour atteindre au sommet de son art, et pour arriver de l'échoppe du maréchal-ferrant qui fut son père, à toutes les dignités. Trousseau était un médecin, Velpeau un chirurgien, deux amis. Ils racontaient volontiers leurs journées à jeun, leurs chambres sans feu, leurs nuits sans sommeil, faute d'un manteau pour se couvrir. Ça les réjouissait. Mais le docteur Velpeau ne riait guère. Il songeait toujours à compléter sa science, et son plaisir unique, ici-bas, était de con-

templer la famille heureuse et glorieuse. On le vit encore au tombeau de Trousseau, les yeux pleins de larmes qu'il ne pensait guère à essuyer.

M. le docteur Rayer, le dernier mort, avait subi, sans nul doute, des traverses moins terribles; il était né heureux; le succès l'accompagnait, la fortune le suivait. Toutes les dignités, tous les honneurs, toutes les Académies. Son sourire était plein de grâce, et son regard eût encouragé le plus timide. Les princes, les rois, les ministres étaient les clients de M. Rayer. Qui le croirait? il n'a trouvé de résistance que dans les murs de l'École de médecine, où il fut reçu comme un Grec dans les remparts de Troie :

O ciel! je vois un Grec dans les remparts de Troie!...

Il avait, lui aussi, ce grand coup d'œil des grands médecins à qui rien n'échappe. Un jour qu'il visitait une dame assez malade, il vit entrer le fils de la maison, et, d'une voix brusque, il lui dit : « Déshabillez-vous, que je vous voie. » Et le jeune homme hésitant, il le déshabilla de force : « Oui, dit-il, c'est bien cela! Monsieur, dans six semaines vous serez fou, et dans six mois vous serez mort. » Pensez donc à l'émotion de cette famille! « Et je fis bien, disait Rayer, de les épouvanter tous, car j'ai fini par le sauver. » Un autre jour, comme il était pressé, il rencontre au bas de son escalier un homme agité par de sinistres pressentiments. « Voyons, je suis pressé, quel mal croyez-vous avoir? — Monsieur le docteur, je meurs de la moelle épinière! — Tenez-vous sur un pied. Bien! Vous ne mourrez pas de la moelle épinière... et bonsoir. »

Le docteur Rayer laisse une grande fortune, une bonne renommée! Il meurt à soixante-dix ans. C'est bien vivre et bien mourir.

Ainsi tout s'en va. Même au Champ de Mars, naguère tout couvert du génie et de l'invention de tous les peuples du monde, on entend déjà le bruit des nations qui reviennent chercher leurs marteaux, leurs enclumes, leurs maisons, leurs armes de guerre et leurs troupeaux. Ce Champ de Mars fut pendant six mois le rendez-vous universel de toutes les forces de la nature et de toutes les inventions des peuples civilisés. Tout s'y trouvait : pierres, métaux, minéraux, plantes, bois, racines, gommes et fruits; instruments de musique, de chirurgie, d'agriculture et de chimie; livres et dessins; monnaies, verres, glaces, mécaniques, globes, sphères, astrolabes, télescopes, boussoles, cadrans, baromètres, thermomètres, cylindres, miroirs convexes, concaves et paraboliques; toutes les inventions de Galilée et de Newton, de Réaumur et d'Arago; tous les arts de la guerre, tous les arts de la paix; la terre et l'océan; les métiers, les beaux-arts et les ballons; les animaux du Nord, du Midi et de la terre tempérée, avec leurs divers habitants; les rois qui vont, les rois qui passent; les faux dieux dans leurs temples, et le vrai Dieu sur la croix; œuvres sans forme et choses sans nom. La perle et le charbon, la fleur et le fumier.:: Vingt-quatre heures suffiront à nettoyer cette place illustre, et le visiteur de l'Exposition il y a six mois, traversant le Trocadéro, et ne voyant plus que le Champ de Mars dépeuplé, dépouillé : « J'étais donc, se dira-t-il, le jouet d'un songe, et j'aurai vu toutes ces merveilles dans mon imagination? » Voyageur trop hâté, le songe était la réalité même. Il n'y avait rien de plus vrai que ces merveilles, mais aussi rien de plus éphémère. Le vent les apporte, et le vent les remporte. On ne s'étonne plus aujourd'hui des champs où fut Troie, et du sol où Carthage fut bâtie. Un jour, Scipion l'Africain, portant dans ses mains une urne chétive, montait d'un pas solennel au Capitole : « Acceptez, dit-il au grand prêtre, cette poignée de cendres, c'est tout ce qui reste de Carthage, et j'en fais hommage à Jupiter. »

Nous saurons plus tard les résultats et les avantages de cette dernière Exposition universelle. A coup sûr, les hommes de cette génération ne verront pas sa pareille. Heureusement, chaque peuple ici représenté retrouvera son génie, et les artistes et les artisans français ne seront pas les derniers à s'en souvenir.

Cependant, par un contraste inattendu, certaines gens, qui auraient bien dû se douter d'une catastrophe inévitable, oubliant qu'à la même heure on ne fait pas deux fois la même chose, ont imaginé de se réunir à Genève et d'y convoquer ce qu'ils appelaient *le Congrès de la paix*. Là, toutes sortes d'esprits différents et si divers devaient définir la liberté, l'égalité, la fraternité, les croyances, le doute et la négation. Pas un de ces discoureurs, « qui avaient tant besoin de parler, » disait l'un d'eux, avant de se hasarder dans les grandes questions pleines de bruits, de tumultes et de guerres civiles, n'a voulu se souvenir que Genève était, avant toute chose, une ville croyante et fidèle aux doctrines de Calvin, son ancien maître. Calvin était un des plus grands esprits de son siècle. Il avait partagé la persécution contre les luthériens, et celui-là ne plaisantait guère avec les choses de sa doctrine. A ce compte, il fit brûler Michel Servet en 1553, sur cette place même de Genève où devait se réunir, en 1867, le congrès de la paix. Pensez donc à l'étonnement, à l'épouvante du peuple élevé par Calvin quand il entendit toutes ces dénégations privées et publiques des croyances et des doctrines qu'il honore depuis tant de siècles! Nier l'Evangile, à Genève, y pensez-vous? « Surtout, disait Calvin au colloque de Poissy, ne faisons faute de défaire le pays de ces sceptiques qui exhortent les peuples, par leurs discours, à se bander contre nous, noircissant notre conduite et voulant faire passer notre croyance pour rêverie. Pareils monstres doivent être étouffés, comme j'ai fait ici, en l'exécution de Michel Servet, et ne pensez pas qu'à l'avenir personne s'avise de faire chose semblable à Genève. »

Il eût suffi, sans nul doute, de lire à messieurs du Congrès de la paix cette lettre du réformateur, pour leur donner à réfléchir que Genève n'est pas un lieu à introduire l'anarchie, le plus grand fléau de la société civile. Les plus tolérants Génevois disent encore aujourd'hui de Calvin : *Il lui fut donné une bouche qui proférait de grandes choses et des blasphèmes.* On ne s'inquiète plus des *blasphèmes*, les *grandes choses* sont restées. Voilà des histoires qui étonneraient fort le général Garibaldi et qui l'auraient arrêté sur le seuil du Congrès de la paix, si quelqu'un lui eût fait la charité de l'avertir que rien n'était moins pacifique.

Ce Congrès de la paix nous a remis en mémoire certain sermon d'un révérend père capucin très-enrhumé, qui prêchait dans une église assez froide un sermon sur la patience. La porte du cimetière donnait justement sur la chaire évangélique, et la bise entrait dans l'église en sifflant. Le capucin commença d'une voix très-bénigne en disant : « Mes frères! la patience est une vertu... » Mais en ce moment s'ouvrit la porte, et le vent fit tousser le pauvre homme : — « Ah! dit-il sans

trop d'impatience, *fermez cette porte !* » Il reprit : « La patience est une vertu qui nous fait supporter les grandes et les petites misères de la vie... » Et la porte s'ouvrant de nouveau, le prédicateur s'écria : « *Fermez donc cette porte !* — Oui, mes frères, par la patience, nous supportons les grandes et les petites misères de la vie. Elle nous aide à dompter nos passions... — Ventrebleu ! voulez-vous, oui ou non, *fermer cette porte?...* — Elle nous aide à dompter nos passions, et surtout la plus grande et la plus terrible de toutes, la colère, qui est une sœur de la folie... » A ces mots, la porte étant grande ouverte : « Oh ! pour le coup, s'écria le capucin furieux, au diable cette maudite porte !... » Et, sans en dire davantage, il descendit de la chaire en maugréant.

Qu'en dites-vous ? Ce vénérable capucin eût fait un admirable agrégé au Congrès de la paix.

Après la *paix* et la *patience*, arrive la *modération*. Ce sont les trois sœurs ; elles tiennent l'une à l'autre comme la reconnaissance au bienfait. Quand les historiens veulent louer grandement un grand capitaine, un prince, un roi, ils célèbrent, avant tout, sa modération. Un de ces historiens, voulant célébrer dans les termes les plus magnifiques la modération de Louis XIII, à propos du comte de Chalais, condamné à mort, nous raconte que la mère de M. de Chalais, la propre fille du maréchal de Montluc, une dame entourée à bon droit de tous les respects, obtint du roi une audience suprême, et lui représenta, à genoux, dans les termes les plus humbles, que son fils n'était pas assez coupable pour supporter tant peines amoncelées. « Sire, disait-elle, la modération de la furie est le commencement de la justice. Ainsi, les deux genoux en terre, je vous prie, ayez pitié, Sire, de mon pauvre enfant, petit-fils du maréchal de Montluc et du président Jeannin par alliance. Il avait huit ans quand je vous l'ai donné. J'en porte encore un dans mon sein qui vous servira plus tard. Écoutez ma prière, et voyez mes larmes arrosant les pieds de Votre Majesté. »

Le roi fut touché de la douleur de cette mère au désespoir ; et, dit l'historien, Sa Majesté n'écoutant que sa modération naturelle, et voulant traiter favorablement la dame de Chalais avec toute la famille, elle remit à M. de Chalais la partie de sa peine « portant que sa tête, après l'exécution, serait mise sur une pique, son corps en quatre quartiers, sur quatre poteaux, aux quatre principales avenues de la ville de Nantes ; sa postérité ignoble et roturière, et déchue de tous priviléges de noblesse, et lui appliqué à la question... » Belle modération du roi Louis XIII ! Chalais, sur l'échafaud, reçut trente-quatre coups d'un bourreau improvisé, avant que sa tête fût séparée de son corps.

De ces trois mots, si mal interprétés : la paix, la patience et la modération, le cruel fils du roi Henri IV avait oublié que son illustre père avait fait une seule et même vertu... la clémence.

CH. WALLUT.

Paris. — Typ. HENNUYER ET FILS, rue du Boulevard, 7.

# LE SALON DE 1867.

*Abandonnée*, tableau de Schreyer. Dessin de Duvivier.

# HISTOIRE NATURELLE A TABLE.

## LE THÉ.

Le thé. Composition de M. Claverie.

Au moment où la main de la maîtresse de maison verse dans votre tasse de porcelaine la liqueur ambrée et parfumée, ne vous êtes-vous jamais demandé quelle est l'histoire du précieux végétal qui produit le thé, cette boisson de plusieurs centaines de millions d'hommes, à commencer par les Chinois, les Japonais et tous les peuples de l'extrême Orient, pour finir par les Anglais, les Américains, les Hollandais et les Russes?

Le thé est la feuille desséchée, roulée et torréfiée d'un arbuste que Linné a classé dans sa *polyandrie monogynie* (*Thea viridis* ou *sinensis*), et qui, cultivé, ne dépasse guère un ou deux mètres, et ressemble fort au myrte de nos jardins.

La Chine et le Japon sont les seules contrées où l'arbre à thé pousse spontanément. Les tentatives d'acclimatation faites dans l'Inde sur les collines qui s'étagent aux flancs de l'Himalaya, à la Guyane française et au Brésil, n'ont jusqu'ici donné que de médiocres résultats. A Java, à Singapore, le *Thea viridis* prospère, mais n'est considéré que comme arbuste d'agrément.

Si presque toutes les parties de la Chine produisent le thé, les meilleures espèces de thé noir se rencontrent dans les provinces de Fo-kien et de Canton, les meilleures espèces de thé vert dans celles de Kiang-si, Chi-kiang et Kiang-nan.

Les plantations de thé constituent une des principales branches de l'agriculture chinoise, et l'exportation de leurs produits dépasse la valeur de trois cents millions.

Le *Thea viridis* se plaît particulièrement dans les endroits montueux, exposés au soleil et humides, et ne commence guère à rapporter avant l'âge de trois ou quatre ans.

La cueillette se fait en avril, juin et juillet. La récolte d'avril, la moins abondante, fournit en revanche les qualités les plus estimées. Chaque arbre donne, en moyenne, trois cent cinquante à cinq cents grammes de feuilles.

Ces feuilles sont transportées dans des hangars bien aérés, et étendues, par couches, sur des plateaux de bambou. On les place ensuite sur des plaques de fer ou de fonte que l'on expose au feu des fourneaux. Cette demi-cuisson dégage un suc d'une grande âcreté. On répand ensuite les feuilles sur des nattes, et on les remue avec la main jusqu'à entière dessiccation. Alors on procède aux diverses opérations du triage, pour séparer les qualités, du criblage, du vannage et du tamisage, pour enlever la poussière et les corps étrangers.

Le thé noir subit une dernière opération : celle de l'étuvage.

Ce sont ces soins si minutieux qui, plus encore que la difficulté de l'acclimatation, semblent devoir réserver aux Chinois le monopole du précieux arbuste.

CH. RAYMOND.

# OURSON TÊTE-DE-FER.

## ÉPISODE DES GUERRES DE LA FLIBUSTE (1).

### V. — CE QUI SE PASSA DANS LA SAVANE, ENTRE LES FRÈRES DE LA CÔTE ET LES ESPAGNOLS, ET COMMENT ILS SE SÉPARÈRENT.

Les cinquantaines, ainsi que leur nom l'indique, étaient des détachements de cinquante soldats commandés par un alferez ou sous-lieutenant, et spécialement destinés à garder la frontière espagnole et à donner la chasse aux boucaniers français.

Ces détachements avaient été dans le principe armés de fusils, que l'on avait ensuite remplacés par de longues lances. La raison de ce changement était la terreur même qu'inspiraient les boucaniers français; dès que les soldats espagnols entraient dans les savanes, ils commençaient par décharger leurs fusils et faire des feux de file tant qu'il leur restait de la poudre, dans le but d'avertir les boucaniers de leur présence et de les engager ainsi à s'en aller d'un autre côté, ce que ceux-ci ne manquaient pas de faire, non par crainte, mais pour ne pas être dérangés dans leurs chasses.

Cette précaution d'armer de lances des soldats destinés à combattre des ennemis porteurs d'excellents fusils, et d'une adresse si renommée, qu'à cinq cents pas ils coupaient avec une balle la queue d'une orange sur la branche, faisait à la fois la critique des soldats et du gouvernement qui les employait. En effet, quelle confiance devait-on mettre en de tels hommes, et que penser de l'humanité de ce gouvernement qui envoyait de pauvres diables à un massacre certain?

La cinquantaine, son alferez en tête, était rangée en bataille à une dizaine de pas tout au plus du bois, dans un endroit assez découvert, mais de tous les côtés entouré d'épais buissons que la terreur des Espagnols peuplait d'ennemis invisibles. Les lances et les sabres étaient réunis en monceaux devant eux.

Cependant le Poletais marchait un peu en avant de ses compagnons. Il jeta un regard narquois sur les Espagnols, et, après un instant de silence qui fit courir un frisson de crainte dans les veines des vaincus, il se décida enfin à prendre la parole de sa voix goguenarde :

— Ah! ah! dit-il, vous vous êtes enfin décidés?

— Seigneurie, dit humblement l'alferez, notre devoir de soldats nous empêchait de mettre bas les armes devant des forces inférieures.

— Et maintenant, reprit le Poletais d'un air narquois, vous avez reconnu votre erreur?

— Oui, Seigneurie. Aussi, vous le voyez, nous n'avons pas hésité.

— Je vois, dit brutalement le Poletais, en riant au nez de l'alferez, que vous êtes des imbéciles et des poltrons.

— Seigneurie! fit l'officier qui se redressa.

— Pardieu! allez-vous reprendre vos airs de matamores maintenant; je vous avertis qu'ils ne sont plus de saison. Vous vous êtes rendus à six hommes, ajouta-t-il, avec une incroyable effronterie. Il est vrai que ces six hommes sont des Frères de la Côte, et que chacun d'eux vaut dix de vous autres.

— Malédiction! s'écria l'officier avec rage.

— Trêve de doléances et exécutez-vous de bonne grâce, mes maîtres, reprit sèchement le boucanier. Señor lieutenant, faites attacher vos hommes.

— Mais quelles conditions...?

— Aucunes; vous vous êtes rendus à discrétion, je disposerai de vous selon mon bon plaisir.

Que pouvaient faire les malheureux soldats tombés

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

dans le piége, désarmés? Les aventuriers se tenaient entre eux et leurs lances et leurs sabres; il ne leur restait qu'une ressource : essayer par une prompte soumission d'adoucir leurs terribles vainqueurs; c'est ce qu'ils firent. Cinq minutes plus tard, toute la cinquantaine était solidement garrottée et par elle-même; seul, l'alférez restait libre.

Le Poletais ramassa l'épée du lieutenant et la lui présentant :

— Reprenez cette arme, lui dit-il avec une ironie sanglante; vous vous en servez trop bien, señor, pour que je me permette de vous en priver.

A cette insulte terrible, le jeune officier devint pâle comme un cadavre, tout son corps frissonna d'un tremblement nerveux; il saisit l'épée d'une main fébrile et, la faisant siffler au-dessus de sa tête :

— Vous êtes un lâche, un misérable et un ladron! s'écria-t-il d'une voix étranglée par la colère.

Et du plat de la lame il souffleta le boucanier. Le Poletais poussa un rugissement de tigre, et, se précipitant sur le jeune homme, il l'abattit à ses pieds d'un coup de hache.

— Merci, dit l'officier, je mourrai donc en soldat!

Une dernière convulsion agita ses membres, ses yeux se fermèrent : il était mort.

Ce sanglant épisode, qui terminait cette comédie d'une façon si tragique, assombrit tous les visages.

— Tu as été vif, dit Vent-en-Panne.

— C'est vrai, répondit franchement le Poletais.

— C'était un brave jeune homme.

— Il l'a prouvé; je ne lui garde pas rancune.

— C'est heureux, dit Vent-en-Panne, en souriant malgré lui de l'étrange logique du Poletais.

— Maintenant, fit Ourson, causons d'affaires.

— De quelles affaires?

— De celles qui nous amènent près de toi.

— C'est juste, je n'y songeais plus; de quoi s'agit-il?

— D'abord, et avant tout, de déjeuner, dit Vent-en-Panne; où est ton boucan?

— Ici, à deux pas. Suivez-moi.

— Nous avons des Espagnols avec nous, fit observer Ourson.

— Des prisonniers?

— Non, puisque nous leur avons rendu la liberté.

— Où sont-ils?

— Là, dans le bois.

— Comment faire? Ah! j'y suis, va chercher tes prisonniers, Vent-en-Panne; toi, Ourson, reste ici avec les engagés; dans un quart d'heure je vous rejoins; au lieu d'aller au boucan, ce sera le boucan qui viendra à nous.

— Bonne idée. Va.

Le Poletais jeta son fusil sous son bras et s'éloigna à grands pas, tandis que Vent-en-Panne rentrait dans le bois. Ourson, demeuré seul, ne perdit pas de temps : aidé par les engagés, il creusa une tombe dans laquelle fut deposé le corps du malheureux officier, avec son épée auprès de lui.

Les soldats de la cinquantaine, hébétés par la frayeur, avaient assisté, sombres, tristes et silencieux, à cette lugubre cérémonie. La fin tragique de leur commandant leur donnait de tristes appréhensions sur le sort qui les attendait eux-mêmes.

Lorsque les prisonniers espagnols arrivèrent, conduits par Vent-en-Panne, la fosse avait été recomblée, et les traces du meurtre si bien dissimulées, qu'elles devaient complétement échapper même à des yeux plus clairvoyants que ceux des nouveaux venus.

Ourson et Vent-en-Panne aidèrent les dames à mettre pied à terre et les conduisirent poliment sous une enramada que les engagés avaient improvisée en quelques coups de hache, et qui offrait un abri suffisant contre les rayons ardents du soleil.

Les hommes s'assirent comme ils le voulurent, à la seule condition de demeurer à une certaine distance des soldats de la cinquantaine et de n'engager aucune conversation avec eux.

Au moment où les flibustiers saluaient les deux jeunes filles, avant de se retirer :

— Señores, dit doña Elmina, peut-être l'occasion d'échanger quelques mots avec vous ne se représentera-t-elle plus, avant une séparation qui sans doute sera éternelle : permettez-nous de vous adresser nos remercîments les plus sincères et l'expression d'une reconnaissance qui ne s'éteindra jamais. Nous vous devons la vie et l'honneur, le bien le plus précieux pour une femme; grâce à votre généreuse sollicitude, à votre courageux dévouement, capitaine Ourson, nous avons reconquis notre liberté; dans quelques heures nous serons au milieu de nos compatriotes.

— Madame, interrompit le capitaine, j'ai agi comme me l'ordonnait mon devoir de gentilhomme.

— Soit, capitaine, reprit doña Elmina, je n'insisterai pas davantage sur ce point; je sais maintenant à quoi m'en tenir sur le compte de ces flibustiers et de ces boucaniers qu'on me représentait comme des hommes sans foi et sans honneur, j'emporte d'eux un souvenir qui toujours me sera doux, et, quand on les attaquera devant moi, je saurai comment les défendre.

— Madame, votre indulgence et votre bonté sont une trop haute récompense.

— Il nous est défendu de vous révéler nos noms et le rang que nous occupons, mais nous croirions manquer aux égards que nous vous devons, si nous nous séparions de vous sans vous laisser voir des visages que jamais plus vous ne reverrez; regardez-nous donc.

En parlant ainsi, doña Elmina écarta le rebozo qui la voilait, mouvement imité aussitôt par sa compagne.

Les deux aventuriers poussèrent un cri d'admiration à la vue des deux délicieux visages qui s'offrirent subitement à leurs regards.

Doña Elmina et doña Lilia avaient dix-sept ans à peine; chez elles, les types mauresque et castillan s'étaient confondus pour compléter la beauté la plus éblouissante que pût imaginer l'âme rêveuse d'un poëte.

Mais la vision n'eut que la durée d'un éclair : presque aussitôt les deux dames, avec un charmant sourire, replacèrent les plis de leurs rebozos.

— Déjà! murmura le capitaine.

— Maintenant, señores, adieu! dit doña Elmina.

— Un mot encore, señora, fit résolûment le capitaine en retirant de sa poitrine une bague pendue à une chaîne d'acier qu'il brisa. L'avenir n'est à personne, Dieu m'est témoin que mon vœu le plus cher est que vous soyez heureuse; mais si le malheur doit fondre de nouveau sur vous, et si vous avez jamais besoin d'un ami sûr, dévoué et brave, prenez cette bague, elle porte mon cachet; n'importe quand, n'importe où, faites-moi parvenir l'empreinte de ce cachet, et vous me verrez aussitôt accourir. Montrez-le seulement à nos Frères, qui le connaissent, et il vous servira de sauvegarde et de sauf-conduit.

— J'accepte, caballero, répondit doña Elmina avec émotion; vous m'avez si bien accoutumée à vos délicatesses, qu'un bienfait de plus ne saurait augmenter ma dette envers vous.

Vent-en-Panne, malgré sa nature rude et inculte, était aussi ému que son compagnon; il coupa court à cette scène qui menaçait de devenir embarrassante, en emmenant brusquement le capitaine.

Les Espagnols, plongés dans leurs réflexions, ne s'étaient pas aperçus, du moins ils n'avaient pas semblé s'apercevoir du long entretien des flibustiers avec les deux dames.

Une heure plus tard, le Poletais rejoignit les Frères de la Côte; il était accompagné de ses trois engagés, et suivi par une douzaine de venteurs qui, en apercevant les Espagnols, voulurent tout d'abord leur sauter à la gorge, et qu'on eut grand'peine à contenir.

Les engagés portaient sur leurs larges épaules tous les éléments d'un gigantesque festin; il ne fallut que quelques minutes pour dresser les tentes et installer le boucan.

Sur l'ordre du Poletais, on plaça des vivres en abondance devant les prisonniers espagnols et les soldats, à qui on délia les mains pour leur permettre de manger.

Les meilleurs morceaux furent naturellement réservés aux dames, qui étaient restées sous l'enramada; puis, engagés et Frères de la Côte s'assirent en rond, et à leur tour, attaquèrent vigoureusement les vivres. Tout en mangeant, les flibustiers expliquèrent au Poletais les motifs de leur présence dans la savane et le mirent au courant de leurs intentions.

Le boucanier ne fit aucune objection, se contentant parfois de hocher la tête; seulement il se réserva d'agir comme il l'entendrait avec les soldats de la cinquantaine, ce que ses compagnons trouvèrent parfaitement juste.

Après le repas, qui fut bientôt expédié, car les chasseurs et les aventurieurs mangent vite, les Frères de la Côte allumèrent leurs pipes, et, sur l'ordre d'Ourson, les prisonniers espagnols furent amenés devant eux.

— Señor, dit le capitaine à celui des prisonniers que ses compagnons paraissaient reconnaître pour chef, c'est ici que nous nous séparons. Ainsi que je vous l'ai promis, vous êtes libres. Un engagé du Poletais vous servira de guide jusqu'en vue des avant-postes espagnols; quelques lieues vous en séparent à peine et vous y arriverez avant le coucher du soleil. Pour prix du service que je vous ai rendu, je ne vous demande qu'un peu d'humanité pour les Frères de la Côte que le sort ferait tomber entre vos mains.

— Je n'oublierai jamais, señor, répondit l'Espagnol, que c'est à vous que nous devons notre liberté, et la dette que j'ai contractée envers vous, je vous promets de l'acquitter en traitant tout prisonnier français avec les égards dus à l'infortune.

— J'accepte cette promesse, señor, et me déclare amplement payé.

— N'oubliez pas, caballero, dit alors le Poletais, que la vie de dix soldats de la cinquantaine répond du mal qui pourra arriver au guide que je vous donne.

— Est-ce que ces pauvres soldats demeurent prisonniers?

— Oui, à moins que vous ne consentiez à payer leur rançon.

— Qu'à cela ne tienne; combien exigez-vous?

— Cinquante piastres par homme.

— J'accepte; seulement je n'ai pas cet argent sur moi; mais, sur mon honneur et ma foi de gentilhomme, demain, deux heures après le lever du soleil, je vous jure qu'un homme à moi vous remettra le prix convenu, c'est-à-dire deux mille cinq cents piastres.

— Aussitôt la somme touchée, les soldats seront libres.

— Doutez-vous de ma parole, señor? s'écria l'Espagnol avec hauteur.

— Nullement, mais je préfère l'argent; pas de piastres, pas de soldats.

— Veux-tu terminer l'affaire entre nous? dit alors le capitaine Ourson.

— Comment l'entends-tu?

— Je me porte caution pour ce gentilhomme.

— Tu es fou, tu seras volé.

— Bah! qu'importe.

— Comme tu voudras alors; je m'en lave les mains.

— Pardon, señor, dit l'Espagnol en intervenant, je vous remercie de la caution que vous voulez bien m'offrir, mais je ne l'accepte pas: je montrerai à monsieur que j'ai plus de confiance en lui qu'il n'en a en moi.

Retirant alors un écrin de son pourpoint:

— Voici, reprit-il, plusieurs diamants que j'ai réussi à soustraire aux regards des flibustiers; gardez-les, señor, vous les remettrez à la personne qui vous apportera le prix convenu.

Le Poletais ouvrit l'écrin et examina les diamants en connaisseur.

— Il y a là pour plus d'un million de diamants; le savez-vous, señor? dit-il.

— Il y en a pour quatre cent mille piastres, répondit froidement l'Espagnol.

— Et vous me les confiez ainsi?

— Pourquoi non; j'ai foi en votre honneur.

— Reprenez cette boîte, dit le Poletais, les prisonniers sont libres; vous me payerez leur rançon quand vous voudrez.

— C'est bien; merci! fit simplement l'Espagnol.

Un instant après, les dames remontaient à cheval, et les ex-prisonniers se mettaient en route, précédés par un engagé du Poletais.

En passant auprès du capitaine, doña Elmina se pencha légèrement sur sa selle et murmura ce seul mot:

— *Recuerdo!* — souvenir!

Le capitaine s'inclina silencieusement; il suivit des yeux la marche du cortége aussi longtemps qu'il put l'apercevoir. Lorsque enfin les Espagnols eurent disparu, le flibustier étouffa un soupir et alla rejoindre ses compagnons.

Le soir même, l'engagé du Poletais apporta cinq mille piastres à son maître: juste le double de la rançon convenue.

Des semaines, des mois, une année, puis une seconde, s'écoulèrent sans que, malgré ses recherches, le capitaine réussît à obtenir des nouvelles de doña Elmina; son caractère déjà sombre et concentré s'assombrit encore davantage; l'espoir qu'il avait conservé jusque-là, espoir bien faible, à la vérité, s'éteignit complètement. Doña Elmina l'avait oublié, et pourtant, en se séparant de lui, elle lui avait jeté ce mot si doux et rempli de si séduisantes promesses:

— Souvenir!

Cependant, un soir que, selon son habitude, il errait triste et pensif sur la plage de Port-Margot, un homme qu'il crut reconnaître s'arrêta devant lui et le salua.

— Qui êtes-vous et que me voulez-vous? demanda Ourson.

— Capitaine, répondit l'homme, je suis un engagé du Poletais; mon maître m'a chargé de vous remettre ce papier qu'il a reçu pour vous.

Un pressentiment secret serra le cœur du capitaine; il prit le papier d'une main tremblante et le déplia; un coup d'œil lui suffit pour apprendre qu'il ne s'était pas trompé; sur ce papier se trouvait en cire noire l'empreinte de son cachet avec ces trois mots :

CARTAGENA — LUEGO — PELIGRO.

En français : Carthagène — à l'instant — danger.

— Ton maître n'a rien ajouté? demanda Ourson.

— Pardon! il a ajouté : Où le capitaine ira, tu lui diras que je l'accompagnerai; demain je serai près de lui.

— Remercie le Poletais pour moi et annonce-lui que je l'attends. Voilà pour toi.

Et fouillant à sa poche, le flibustier lui donna quelques piastres. L'engagé salua et partit.

Le lendemain, qui était un jeudi, le Poletais arriva, ainsi qu'il l'avait promis. Le capitaine commença aussitôt ses enrôlements; ils furent terminés le vendredi dans la matinée.

Ourson convia alors les chefs de la flibuste à un grand repas pour le jour même, son intention étant de mettre immédiatement à la voile.

Voilà pourquoi, comme nous l'avons dit au commencement de cette véridique histoire, il y avait, le 13 septembre 16..., festin à l'Ancre dérapée.

La lettre. Dessin de F. Lix.

VI. — COMMENT LA TAQUINE MIT A LA VOILE ET QUELLE CHASSE-PARTIE LE CAPITAINE OURSON TÊTE-DE-FER FIT JURER A SON ÉQUIPAGE.

Les convives faisaient honneur au repas, les verres se choquaient avec un entrain magnifique, les propos joyeux circulaient sans interruption d'un bout à l'autre de la table, les chants et les rires dominaient les conversations particulières, et parfois un plat ou une bouteille vides, lancés à travers la fenêtre, allaient se briser au milieu de la foule rassemblée devant la maison.

Cependant, grâce à la présence de M. d'Ogeron, la fête côtoyait les limites de l'orgie, sans jamais les dépasser. Quelques flibustiers avaient bien roulé sous la table où ils ronflaient comme des tuyaux d'orgue, mais leurs chutes étaient passées inaperçues, ils avaient tout doucement glissé de leurs siéges sans causer le moindre scandale, et les autres convives avaient seulement profité de ces accidents pour éloigner leurs chaises et se mettre plus à leur aise.

Quelques-uns des chefs de la flibuste, seuls, s'étaient ménagés et avaient conservé tout leur sang-froid : c'étaient, avec M. d'Ogeron, Montbarts, Vent-en-Panne, le Poletais, Michel le Basque et le capitaine Ourson, qui ne buvait jamais que de l'eau; mais le capitaine était connu pour un original, et cette infraction aux coutumes flibustières avait été acceptée d'autant plus facilement que, s'il ne buvait pas, il n'empêchait pas les autres de boire.

Il est reconnu que rien n'altère comme de causer, et Dieu sait si les Frères de la Côte s'en donnaient à cœur joie, parfois même ils parlaient tous à la fois, et puis, ce soir-là, le temps était à l'orage, l'atmosphère lourde, chargée d'électricité, la chaleur étouffante : autant d'excuses à l'ivresse, si l'ivresse avait besoin d'excuses.

— Corbacque! s'écria tout à coup le beau Laurent, en levant son verre plein; je bois au capitaine Ourson Tête-de-Fer et à la réussite de ses projets; foin! de ceux qui ne me feront pas raison!

— Au capitaine Ourson Tête-de-Fer! s'écrièrent les flibustiers sans en excepter un seul.

— Et puisse-t-il rencontrer sur sa route les galions du vice-roi de la Nouvelle-Espagne ! ajouta Montbarts en forme de péroraison.

— A son prompt et heureux retour parmi nous ! dit en souriant le gouverneur, avant de porter son verre à ses lèvres.

Le capitaine, depuis quelques minutes, semblait plongé dans de profondes réflexions; cependant, en entendant les santés que lui portaient avec tant d'enthousiasme ses amis, il releva la tête; son pâle visage s'éclaira d'un charmant sourire, et, saisissant son verre :

— Du vin de France ! dit-il; ce n'est pas avec de l'eau que je veux répondre aux souhaits de mes frères.

— Bravo ! vive Ourson ! s'écrièrent les flibustiers en battant joyeusement des mains.

Le capitaine se leva, et saluant à la ronde :

— Frères ! dit-il d'une voix vibrante, faites-moi raison. Comme le disait tout à l'heure le beau Laurent, je bois à la prospérité de la flibuste.

— A la prospérité de la flibuste ! répétèrent les convives.

— Attendez, reprit le capitaine, en tendant de nouveau son verre. Je bois à la France, notre mère commune, et à la liberté sur la mer, puisque la terre nous la refuse !

Cette santé fut accueillie par de frénétiques clameurs de joie.

— Et maintenant, reprit le capitaine en brisant son verre sur la table, recevez mes adieux; l'heure de la séparation a sonné, je pars ; dans un mois je serai de retour ou je serai mort.

— Pourquoi de telles pensées en ce moment, mon cher capitaine ? dit doucement M. d'Ogeron.

Ourson hocha la tête avec mélancolie.

— C'est vrai, dit-il, j'ai tort; je vous attriste et je n'aurais pas dû terminer ainsi un joyeux festin ; pardonnez-moi, frères. En ce moment je joue ma vie sur un coup de dé; toutes les chances me sont contraires, et, sur le point de vous quitter pour toujours peut-être, le souvenir de notre fraternelle amitié déchire mon cœur, s'il ne fait pas faiblir ma volonté.

— Pourquoi partir aujourd'hui ? dit Montbarts.

— Un treize et un vendredi ! ajouta Vent-en-Panne.

— Attends à demain, crièrent tous les flibustiers; c'est tenter Dieu que de le braver ainsi.

— Il y a de l'orage dans l'air, dit le beau Laurent.

— Vous avez tous raison, mes amis, répondit le capitaine; malheureusement, je ne puis vous répondre que ceci : Il le faut !

— Soit. Puisqu'il en est ainsi, reprit M. d'Ogeron, nous nous tairons, capitaine ; car vous êtes un de ces hommes que rien ne saurait faire reculer, lorsqu'il s'agit d'accomplir un devoir; mais nous ne vous quitterons pas ainsi, nous vous accompagnerons tous jusqu'au débarcadère !

— Oui ! oui ! s'écrièrent les flibustiers en battant des mains, au débarcadère.

— Merci, frères, j'accepte, répondit simplement le capitaine Ourson.

Il se leva, tous les Frères de la Côte l'imitèrent; on sortit alors de l'auberge de l'Ancre dérapée, et l'on se dirigea vers la plage entre deux haies de flibustiers qui, de la rue, avaient assisté à toute cette scène et s'associaient à l'émotion générale.

On atteignit ainsi le débarcadère. Une embarcation montée par dix hommes se balançait au pied de l'échelle.

Les adieux commencèrent.

Le capitaine Ourson Tête-de-Fer et son ami le Poletais serrèrent une dernière fois la main de M. d'Ogeron et des principaux chefs de la flibuste, tandis que Alexandre, l'engagé du boucanier, faisait descendre les animaux, c'est-à-dire les chiens et les sangliers, fidèles compagnons d'Ourson, dans le canot, où ils s'installèrent aussitôt sous les bancs.

Les deux Frères de la Côte s'embarquèrent, et l'on poussa au large.

L'air était frais, la mer clapoteuse; quelques nuages glissaient rapides sur le ciel d'un bleu sombre émaillé d'étoiles brillantes comme d'une poussière de diamant; la lune, presque dans son plein, éclairait la nuit de sa pâle clarté.

La mer était étale.

Les nageurs, courbés sur leurs avirons, franchirent en moins d'un quart d'heure la distance qui les séparait du navire mouillé en grande rade.

Le canot, hélé et reconnu par la sentinelle de l'arrière, accosta le navire par la hanche de tribord.

Pierre Legrand, le second, attendait son chef à la coupée, et, lorsqu'il parut, lui fit rendre les honneurs dus à son rang.

Ourson, en mettant le pied sur le pont, jeta autour de lui un regard investigateur, puis :

— Tout est-il paré ? demanda-t-il.

— L'ancre est à pic, les barres au cabestan, et les voiles sur les fils de carret, répondit Pierre Legrand.

Le capitaine monta sur son banc de quart, inspecta un instant l'horizon et, saisissant son porte-voix :

— Chacun à son poste pour l'appareillage ! cria-t-il d'une voix puissante qui fut entendue de toutes les parties du navire.

On vit aussitôt apparaître par tous les panneaux les visages hâlés et énergiques des marins, qui, en quelques secondes, se rangèrent sur les manœuvres courantes.

— Sommes-nous parés ? demanda encore Ourson.

— Oui, capitaine, répondit le second qui avait pris son poste sur l'avant.

— Vire à déraper ! garçons !

Une centaine d'hommes placés sur les barres de cabestan donnèrent un coup de force qui enleva l'ancre.

— La barre à tribord ! borde les huniers ! hisse à tête de bois ! hisse le grand foc ! borde à bâbord !

Ces diverses manœuvres s'exécutèrent avec une adresse et une rapidité extrêmes.

— Brasse bâbord d'avant, tribord d'arrière; borde tribord le grand foc !

Le navire faisait majestueusement son abattée sur tribord; lorsqu'il fut arrivé de quatre quarts, le capitaine reprit le porte-voix. On virait toujours au cabestan pour mettre l'ancre au bossoir.

— Change devant, cria le capitaine, la barre droite. Orientez !

Le bâtiment était en route; le capitaine descendit alors de son banc de quart et remit le porte-voix à Pierre Legrand, chargé, dès qu'on serait hors de la rade, de faire mettre l'ancre à poste et hisser les embarcations.

Vingt minutes plus tard, le navire flibustier filait dans la nuit comme un fantôme, sous ses huniers au second ris, le petit foc, la misaine et la brigantine. Bien que la brise fût fraîche au large, cependant elle était ma-

niable, le navire faisait bonne route avec trois quarts de largue dans les voiles.

Un coup de sifflet appela l'équipage à la prière. Les flibustiers étaient fort religieux, la prière était dite matin et soir en commun, à bord de leurs navires; le second lisait la prière, que les matelots répétaient après lui. Une heure plus tard, excepté la bordée de quart qui se tenait sur le pont prête à la manœuvre, l'équipage dormait avec cette insouciance qui caractérise les marins.

Le bâtiment monté par Ourson Tête-de-Fer était un navire de dix-huit cents tonneaux, sorti depuis un an à peine des chantiers du Ferrol.

Les Espagnols l'avaient armé de trente pièces de canon, lui avaient donné un équipage de cinq cents hommes, et l'avaient expédié dans le golfe du Mexique pour protéger le passage des galions.

Il se nommait le *San-José*, était fin, élancé, ras sur l'eau, facile à manœuvrer, et possédait une marche supérieure.

Malheureusement pour le *San-José*, à peine arrivé dans les parages des Antilles, il fut surpris une belle nuit et enlevé à l'abordage, et presque sans coup férir, par cinq pirogues flibustières commandées par Ourson Tête-de-Fer. Le capitaine espagnol et son état-major furent pendus au bout des vergues, le *San-José* conduit à Port-Margot, et son équipage vendu aux habitants et aux boucaniers.

Après avoir donné à ses compagnons les parts qui leur revenaient dans la prise, Ourson acheta pour lui le *San-José*, qu'il débaptisa, et auquel il donna le nom de *la Taquine*, nom qui, du reste, convenait sous tous les rapports à ce bâtiment si leste, si fringant, et si coquettement espalmé.

Depuis que la *Taquine* avait changé de maître, c'était la première fois qu'elle reprenait la mer.

Vers deux heures du matin, le capitaine remonta sur le pont. La brise s'était maintenue.

Ourson dit quelques mots à voix basse à l'officier de quart. Cet officier était justement le Poletais, aussi rude marin que hardi boucanier.

Le Poletais fit hisser un fanal allumé à la tête de chaque mât, un autre à la corne, et masqua le grand hunier.

Le navire demeura alors stationnaire.

On se trouvait tout au plus à cinq ou six encâblures de la côte, qu'on apercevait distinctement, grâce à la clarté de la nuit.

Une demi-heure environ s'écoula.

Ourson se promenait à l'arrière, les bras derrière le dos, plongé en apparence dans de sérieuses réflexions.

— Capitaine, dit respectueusement le Poletais, car la discipline était fort sévère sur les bâtiments de la flibuste, j'aperçois des lumières par notre travers à bâbord.

— Combien en voyez-vous?

— Quatre.

— C'est le compte; qu'on soit paré à lancer une amarre aux pirogues, lorsqu'elles accosteront après avoir été reconnues.

Le Poletais salua et remonta sur son banc de quart.

Une vingtaine de minutes se passèrent encore; les lumières se rapprochaient rapidement de la *Taquine*, maintenant on distinguait le bois des pirogues.

— Ho! du navire! cria une voix forte.

— Holà! répondit le Poletais; qui êtes-vous et que voulez-vous?

— Frères de la Côte! cria la même voix; nous gouvernons sur la *Taquine*.

— Le nom de votre chef?

— L'Olonnais!

A ce nom célèbre parmi les flibustiers, les marins de quart tressaillirent.

— Accostez! reprit le Poletais.

L'amarre fut lancée, saisie pour ainsi dire au vol, et deux cent cinquante flibustiers, armés jusqu'aux dents, escaladèrent avec une adresse de singes les murailles de la *Taquine*, au moyen des porte-haubans, et, en quelques minutes, ils se trouvèrent réunis sur le pont, sans se soucier le moins du monde des pirogues qui les avaient amenés, et qu'ils laissèrent aller à la dérive.

— Me voilà! dit l'Olonnais à Ourson.

— Merci, frère! répondit celui-ci en lui serrant la main. Tu es un homme de parole; d'ailleurs, tu le vois, je t'attendais. Personne ne se doute de rien, là-bas?

— Personne.

— M. d'Ogeron?

— Il n'a pas le moindre soupçon.

— Tant mieux; plus l'expédition que nous tentons est folle, plus elle doit demeurer secrète. Es-tu sûr de tes hommes?

— Comme de moi-même; je les ai choisis un à un, le plus timide d'entre eux est un démon incarné.

— Tant mieux, mes gars, ajouta le capitaine Ourson, en élevant la voix et en s'adressant aux nouveaux venus qui s'étaient groupés sur les passavants de bâbord; à la guerre comme à la guerre, dans trois heures il fera jour; jusque-là, arrimez-vous comme vous pourrez, et dormez; au lever du soleil, nous causerons.

Les flibustiers se retirèrent sans répondre, et comme ils étaient tous de véritables loups de mer, quelques minutes leur suffirent pour s'installer soit dans les embarcations, soit sous le gaillard d'avant, de façon à ne pas gêner la manœuvre.

La *Taquine* avait remis le cap en route.

— Viens, matelot! dit Ourson à l'Olonnais.

Tous deux descendirent dans la cabine, où ils s'enfermèrent et causèrent pendant plus d'une heure.

Puis Ourson souhaita le bonsoir à son compagnon et se jeta tout habillé sur son cadre; quant à l'Olonnais, il s'étendit tout simplement sur le plancher, se roula dans son manteau, et bientôt les deux hommes dormirent à poings fermés.

Vers quatre heures et demie, le soleil se leva dans un nuage; pendant la nuit, la brise avait fraîchi de plus en plus; la mer était grosse, houleuse, les lames courtes et profondes; la terre n'apparaissait plus au loin que comme un nuage bleuâtre.

La *Taquine* fatiguait beaucoup; elle tanguait et roulait bord sur bord, bien qu'elle ne portât que ses huniers au bas ris, le petit foc, la misaine et la brigantine, réduite de moitié.

Cependant elle avait du largue et faisait bonne route.

Le capitaine monta sur le pont, suivi de quelques-uns de ses amis les plus intimes, au nombre desquels se trouvaient l'Olonnais, le Poletais, et Alexandre, son engagé.

Pierre Legrand avait pris le quart à quatre heures du matin. Le capitaine, après avoir consulté le compas et examiné la mâture, s'approcha de lui et lui dit quelques mots à voix basse.

L'officier salua, porta son sifflet à sa bouche, et se penchant sur l'iloire du grand panneau :

— En haut, tout le monde pour la chasse-partie ! cria-t-il d'une voix de Stentor.

Cinq minutes plus tard, l'équipage était rangé tribord et bâbord sur les passavants.

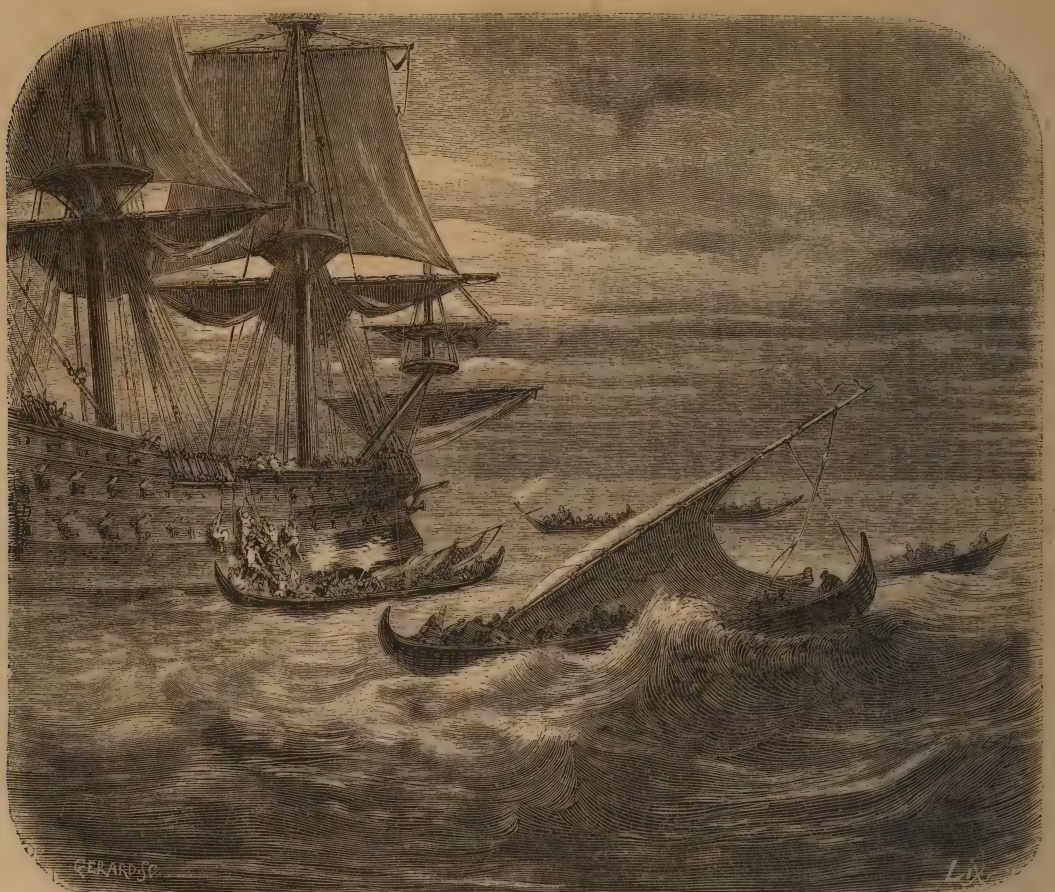
Les aventuriers se tenaient immobiles, silencieux, la crosse du fusil reposant sur le pont, les mains croisées sur l'extrémité du canon, les yeux fixés sur leur chef, qui se tenait un peu en arrière du grand mât.

C'était un étrange spectacle que celui de ces hommes aux traits hâlés, à la physionomie énergique, calmes et insouciants sur ce navire battu par une mer furieuse.

Leur costume ajoutait encore un cachet de singularité pittoresque à cette scène extraordinaire par sa simplicité naïve et sa parcimonieuse exiguité.

Ils n'avaient pour tout vêtement qu'une petite casaque de toile et un caleçon qui ne venait qu'à la moitié de la cuisse; il fallait les examiner de près pour reconnaître si ce vêtement était de toile ou non, tant il était imbu de sang et de graisse, ce qui, du reste, le rendait imperméable.

Les uns avaient les cheveux hérissés, sous une forme de chapeau dont les rebords avaient été coupés, excepté par devant, en guise de visière; d'autres les portaient



L'embarquement des flibustiers. Dessin de F. Lix.

noués. Tous laissaient pousser leur barbe, quelques-uns d'entre eux l'avaient fort longue.

Chaque aventurier avait à sa ceinture, d'un côté, une hache et un sabre court à lame droite et large, nommé langue-de-bœuf, un sac à balles et une calebasse pleine de poudre ; de l'autre côté, un étui en peau de crocodile, renfermant quatre couteaux et une baïonnette : de plus, ils avaient chacun un fusil, ainsi que nous l'avons dit plus haut.

Ces fusils méritent une description particulière : ils étaient expressément fabriqués en France pour les aventuriers chez Brachie, à Dieppe, et chez Gélin, à Nantes; le canon de ces armes avait quatre pieds et demi de long; la crosse était presque droite, massive et chargée d'ornements d'argent; ces fusils portaient la balle de seize à la livre.

Le capitaine monta sur son banc de quart, et, d'un geste, il ordonna aux flibustiers de s'approcher. Ce mouvement s'exécuta dans le plus grand ordre.

Un coup de sifflet, strident et prolongé, réclama le silence.

Ourson Tête-de-Fer prit la parole; sa voix s'éleva alors, calme, accentuée, sonore, se mêlant aux sifflements aigus de la brise dans les cordages et aux sourds grondements de la mer furieuse contre les flancs du navire.

Les chiens et les sangliers, compagnons inséparables du capitaine, s'étaient couchés aux pieds de son banc de quart, se laissant insoucieusement bercer par le roulis, et regardant les aventuriers avec cette expression si naïvement mélancolique que Dieu a mise dans l'œil des animaux créés pour vivre avec ou pour l'homme, reproche tacite et instinctif qu'ils lui adressent sur sa cruauté envers eux.

Ourson passa sa main sur son front, et, relevant fièrement la tête :

— Frères de la Côte, dit-il en jetant autour de lui un regard chargé d'éclairs, nous sommes de vieilles connaissances; parmi vous tous, il n'y en a pas un qui n'ait déjà navigué avec moi. Donc, vous savez non-seulement qui je suis, mais encore ce dont je suis capable, et, en mettant le pied sur le pont de mon navire, votre conviction était faite : vous saviez que j'allais vous conduire à une de ces conquêtes que seuls les Frères de la Tortue savent tenter et accomplir! Vous ne vous êtes pas trompés, compagnons; une nouvelle expédition com-

La chasse-partie. Dessin de F. Lix.

mence, mais, je vous le dis franchement tout d'abord, plus folle, plus téméraire, plus insensée qu'aucune de celles exécutées jusqu'à ce jour! En un mot, nous allons surprendre les Espagnols dans leur refuge suprême! leur enlever leurs galions au milieu du port même, que dans leur orgueil castillan ils affirment invincible, parce que l'idée ne nous était pas encore venue de nous en emparer! Frères! nous allons prendre Carthagène!

— A Carthagène! à Carthagène! Vive Ourson Tête-de-Fer! s'écrièrent les flibustiers en brandissant leurs armes avec enthousiasme.

— Je ne vous parle pas, reprit le capitaine, des périls que nous aurons à braver, des difficultés sans nombre qui surgiront sur nos pas! Que nous importe cela? Nous sommes les Frères de la Côte! les vautours de l'île de la Tortue! Nous vaincrons!

— Oui! oui! hurlèrent les flibustiers.

— Certes, continua le capitaine avec une mordante ironie, il m'eût été facile de suivre l'exemple de Morgan lors de son expédition de Panama et d'armer une escadre; mais si les oies volent en troupe, l'aigle est toujours seul, et seuls nous suffirons à notre tâche! L'en-

nemi, qui ne soupçonne pas nos desseins, sera frappé comme par un coup de tonnerre et terrassé avant même d'avoir eu le temps de songer à se défendre!

— Vive Ourson Tête-de-Fer! interrompirent de nouveau les flibustiers avec un enthousiasme qui atteignait les limites de la frénésie.

— Mais, vous le savez, plus cette expédition est glorieuse, plus nos périls sont grands, plus aussi notre discipline doit être sévère. J'ai rédigé une chasse-partie, cette chasse-partie, écoutez-en attentivement la lecture, car elle devra être revêtue de vos signatures.

— La chasse-partie! la chasse-partie! hurla l'équipage.

Le capitaine sortit de la poche de son pourpoint une feuille de papier pliée en quatre, la déplia et lut :

— Article 1er. Tous les Frères de la Côte embarqués sur la frégate *la Taquine* jurent au capitaine Ourson Tête-de-Fer et aux officiers composant son état-major obéissance entière sous peine de mort.

— Nous jurons! s'écria l'équipage d'une seule voix.

— Article 2. Le capitaine nommera seul les officiers destinés à commander sous ses ordres jusqu'aux grades de maître d'équipage et de maître canonnier.

— Nous jurons!

— Article 3. Celui qui enlèvera le pavillon ennemi sur une forteresse pour y arborer le pavillon français aura, outre sa part, cinquante piastres.

— Nous jurons!

— Article 4. Celui qui fera un prisonnier quand on voudra avoir des nouvelles de l'ennemi, outre son lot, aura cent piastres. Les grenadiers, pour chaque grenade jetée dans un fort, cinq piastres. Quiconque prendra un officier supérieur ennemi, deux cents piastres.

— Nous jurons!

— Article 5. Le capitaine par cent prisonniers en aura un, les autres officiers un sur deux cents. La part du roi prélevée sur la totalité du butin, une autre part du dixième des prises sera réservée pour les veuves et les orphelins des Frères de la Côte morts pendant l'expédition.

— Nous jurons!

— Maintenant, frères, voici ce qui a rapport aux blessés ou estropiés. Ces allocations seront prises sur la totalité du butin avant le partage.

— Bravo! vive le capitaine! Écoutons, écoutons! s'écrièrent les flibustiers, que ce dernier article intéressait surtout.

— Article 6. Celui qui aura perdu les deux jambes recevra quinze cents piastres ou quinze esclaves, à son choix; pour la perte des deux bras, dix-huit cents piastres ou dix-huit esclaves; pour la perte d'une jambe, sans distinction de la droite ou de la gauche, cinq cents piastres ou six esclaves; pour un bras ou une main, même indemnité; pour un œil, cent piastres ou un esclave; pour les deux yeux, deux mille piastres ou vingt esclaves; pour un doigt, cent piastres ou un esclave. Tout individu estropié d'un bras ou d'une jambe sera indemnisé comme si ce membre avait été coupé ou emporté; tout individu blessé gravement en plein corps recevra cinq cents piastres ou cinq esclaves (1).

— Bien! reprirent les flibustiers, le capitaine a pensé à tout. Vive Ourson!

— Donc toute la chasse-partie est approuvée?

— Approuvée et jurée sans hésitation.

(1) Cette singulière chasse-partie est rigoureusement historique. G. Aimard.

— Maintenant, frères, écoutez les noms des officiers auxquels j'ai remis une partie de mon pouvoir sur vous; j'espère que le choix que j'ai fait vous satisfera.

Le silence se rétablit comme par enchantement.

— Premier capitaine de la *Taquine*, reprit Ourson, Pierre Legrand; second capitaine, David; premier lieutenant, l'Olonnais; deuxième lieutenant, le Poletais; maître d'équipage, Alexandre; maître canonnier, Tributor : jurez-vous obéissance à ces officiers?

— Oui, capitaine.

— A présent, frères, nommez vous-mêmes vos sous-officiers, maîtres, seconds maîtres et quartiers maîtres; amatelottez-vous et partagez-vous en deux bordées. A partir de ce moment, je déclare l'expédition en cours d'exécution. Aussitôt les élections terminées, l'écrivain du navire vous fera signer la chasse-partie. Rompez vos rangs.

L'équipage se retira aussitôt sur l'avant, et les élections commencèrent avec un calme et un sang-froid qu'on aurait été loin d'attendre de la part de pareils hommes, mais qui prouvait combien ils avaient conscience de l'acte qu'ils accomplissaient.

Le capitaine et ses officiers demeurèrent seuls sur l'arrière. Il était huit heures du matin, le timonier piqua huit; David prit le quart.

— Frères, dit Ourson à ses officiers, faites-moi l'honneur de déjeuner avec moi; tout en mangeant, nous causerons; je vous communiquerai le plan que j'ai formé et nous le discuterons le verre à la main.

Les officiers s'inclinèrent respectueusement, et descendirent avec lui dans la chambre du conseil, où la table était dressée.

La brise fraîchissait de plus en plus et tournait à la tempête, mais personne à bord de la *Taquine* ne semblait s'en inquiéter.

### VII. — COMMENT UNE CAUSERIE DE JEUNES FILLES SE TERMINA PAR UN SANGLOT.

Cartagena de las Indias, ou Carthagène, ainsi que la nomment simplement les Français, est une des villes les plus heureusement situées du nouveau monde; du reste, les Espagnols possédaient un tact et un coup d'œil infaillible pour choisir l'emplacement des cités qu'ils fondaient à chacune de leurs stations sur les côtes américaines, et, à part quelques légères erreurs sans importance, les villes qu'ils ont élevées ainsi en courant à la recherche de l'or, seul but de leurs audacieuses expéditions, s'élèvent encore, riches et puissantes pour la plupart, dans leurs positions premières, malgré les changements de toutes sortes qui depuis sont survenus.

Carthagène, fondée en 1533, par don Pedro de Heredia, sur un îlot sablonneux dans le détroit formé par le rio Magdalena, possède un des ports les plus beaux et les plus sûrs de toute l'Amérique; il servit longtemps de refuge aux galions qui, chargés des richesses de l'océan Pacifique, transportées à dos de mule à travers l'isthme de Panama, ne se trouvaient pas en sûreté à Porto-Bello, surtout après que la première Panama eût été détruite et pillée par les Frères de la Côte et rebâtie sur la mer du Sud.

Comme toutes les cités espagnoles de l'ancien ou du nouveau monde, l'aspect de Carthagène est triste, bien que les rues soient larges, coupées à angle droit et rafraîchies par de nombreuses sources d'eaux vives; cela tient aux longues galeries soutenues par des colonnes basses et lourdes, espèces de cloîtres qui bordent

les deux côtés des rues, et aux larges terrasses en saillie qui dérobent la plus grande partie du jour.

A l'époque où se passe notre histoire, la population de Carthagène s'élevait à plus de trente mille âmes; la ville et le port étaient défendus par cinq forteresses, dont une, la plus importante de toutes, celle de Boca-Chica, avait soixante pièces de canon en batterie.

La garnison espagnole comptait cinq mille deux cents hommes de vieilles troupes formées dans les guerres européennes et commandées par un brigadier; en cas de nécessité, on pouvait, en quelques heures, y joindre environ trois mille cinq cents miliciens, bien armés et d'autant plus braves alors qu'ils combattaient en réalité *pro aris et focis*.

C'était cette ville, si formidablement armée, si heureusement située, que le capitaine Ourson Tête-de-Fer, avec un seul navire armé de trente canons et monté par sept cent vingt-trois hommes, avait résolu de prendre.

Il est vrai que ces sept cent vingt-trois hommes étaient l'élite des Frères de la Côte, et que le capitaine Ourson disait que tout ce que l'œil d'un flibustier pouvait embrasser dans son rayon visuel devait, s'il le voulait, lui appartenir; ce que, jusque-là, il avait toujours personnellement prouvé. Mais jamais aucun des chefs de la flibuste n'avait encore conçu une expédition si audacieuse, surtout avec d'aussi faibles moyens d'exécution.

Maintenant, profitant de la faculté qui de tout temps a été concédée aux romanciers de voltiger à leur guise sur l'aile des dginns et de traverser en quelques coups, non pas d'ailes, mais de plume, les plus longues distances, nous abandonnerons la *Taquine* et son brave équipage dans les débouquements des Antilles, et, priant notre lecteur ou notre bien-aimée lectrice de nous suivre, nous sauterons d'un bond sur la côte américaine et nous nous rendrons à Turbaco.

Turbaco est un charmant village, bâti sur le penchant verdoyant d'une colline, à quelques lieues à peine de Carthagène et adossé contre une forêt majestueuse et presque impénétrable dont les derniers contre-forts viennent mourir sur le bord même du rio Magdalena.

Eloigné de six ou huit lieues de la mer, ce village sert de refuge aux riches habitants de la ville et aux Européens non acclimatés contre les chaleurs excessives et les maladies qui pendant l'été règnent sur le littoral.

L'aspect de ce village est réellement enchanteur, il surgit, pour ainsi dire, du milieu d'un immense bouquet de verdure montant en amphithéâtre presque jusqu'au sommet de la colline; on aperçoit de fort loin ses grandes et élégantes maisons construites en bambous et couvertes de feuilles de palmier.

Des sources limpides jaillissent de nombreuses roches calcaires garnies de polypiers fossiles et auxquelles le feuillage lustré de l'*anacardium caracoli*, qui les ombrage, donne un aspect réellement étrange.

L'anacardium caracoli est un arbre d'une grandeur colossale, auquel les Indiens attribuent la propriété d'attirer de très-loin les vapeurs répandues dans l'atmosphère.

Le village étant élevé de plus de cent cinquante toises au-dessus du niveau de l'Océan, les nuits y sont extrêmement fraîches.

Nous interromprons ici notre description, pour entrer dans une des principales maisons de Turbaco.

Il était trois heures et demie de l'après-dîner environ, la grande chaleur du jour était passée; les rues du village, désertes depuis onze heures du matin, commençaient à se peupler de quelques rares passants, les portes se rouvraient peu à peu, les habitants s'éveillaient, en un mot la *siesta* était terminée.

Dans un salon assez coquettement meublé, aux murs faits en bambous espacés, mais recouverts entièrement d'une toile fine, deux jeunes femmes ou plutôt deux jeunes filles, à demi couchées sur des hamacs qu'elles balançaient elles-mêmes du bout de leur pied mignon, causaient à voix contenues, tout en fumant de minces cigarettes de paille de maïs, dont la fumée odorante montait en spirale vers le plafond.

Ces deux jeunes filles, belles de cette beauté pure, majestueuse et naïve à la fois qui dénote la race et s'ignore soi-même, étaient doña Elmina et doña Lilia.

Au moment où nous pénétrons dans le salon, doña Elmina, avec un geste de mauvaise humeur, venait de jeter loin d'elle sa cigarette à peine commencée.

— Qu'as-tu donc, *querida*? lui demanda sa compagne avec surprise.

— Ce que j'ai, *niña*? répondit doña Elmina en tressaillant, je souffre, je suis malheureuse, et toi, au lieu de compatir à mes peines, de me plaindre, tu ris, tu chantes et tu te moques de moi.

— Oh! oh! fit la jeune fille en se redressant avec un léger froncement de sourcils, voici une attaque bien vive, et tu dois en vérité bien souffrir pour me parler ainsi à moi, non pas ta cousine, mais ton amie, ta sœur.

— Pardonne-moi, Lilia, je suis injuste en effet, mais si tu savais...

— Quoi? pourquoi ne pas me parler franchement, Elmina? Depuis près d'un mois, un changement total s'est fait en toi, tu es pâle, sombre, nerveuse, tes yeux sont battus; parfois sur tes joues j'ai surpris des traces de larmes à peine effacées; crois-tu donc que je sois aveugle, ou que je ne t'aime pas? Non, non, querida, j'ai tout vu depuis le premier jour : c'est à la suite d'une longue conversation avec ton père que tu es devenue tout à coup ainsi.

— C'est vrai, murmura doña Elmina en baissant la tête.

— Mais l'amitié doit avant tout être discrète, je me suis tue; j'ai vu que tu renfermais ton chagrin dans ton cœur, et, par fierté peut-être, j'ai attendu que ton cœur débordât enfin et qu'il te plût de partager avec moi le lourd fardeau de ta douleur.

— Merci, Lilia, tu es bonne et tu m'aimes.

— Oui, je t'aime, Elmina, et plus que tu ne le supposes. Quant à la gaieté que tu me reproches...

— Je ne t'ai rien reproché, querida, dit doña Elmina avec une certaine vivacité, tandis qu'une légère rougeur empourprait son visage.

— Cette gaieté que tu me reproches est factice : j'essayais, par une feinte joie, de ramener un fugitif sourire sur tes lèvres; puisque je n'ai pas réussi, c'est que j'ai eu tort. Pardonne-moi donc, Elmina; désormais mes rires ne troubleront plus ta douleur.

Ces derniers mots furent prononcés avec un tel accent de douce sympathie que doña Elmina tressaillit et elle se jeta dans les bras de son amie en éclatant en sanglots.

Il y eut un long silence; les deux jeunes filles pleuraient.

— Tu as raison, reprit doña Elmina; eh bien, soit! écoute-moi, tu sauras tout.

— Sommes-nous seules ici? demanda doña Lilia; at-

tends. Et portant à sa bouche un sifflet d'or pendu à son cou par une chaîne de même métal, elle siffla.

Quelques minutes s'écoulèrent, puis un pas lourd résonna sur le parquet, une porte s'ouvrit et une négresse d'une quarantaine d'années parut.

Cette négresse avait dû être fort belle; ses traits intelligents respiraient la douceur et la bonté mêlées à une certaine expression d'énergie.

— Maman Quiri ! dit doña Lilia, ma cousine et moi nous avons à causer, mais nous ne voulons pas être entendues ; veillez à ce que personne ne s'approche de ce salon sans que nous soyons prévenues ; nous vous aimerons bien.

— Soyez tranquilles, chicas, personne n'approchera; tâchez donc, petite niña Lilia, de prendre son secret, à votre sœur Elmina ; ce n'est pas bon pour une jeune fille d'avoir ainsi des secrets à elle toute seule.

— J'y tâche, répondit en riant doña Lilia.

— Bien, fillettes, gazouillez sans crainte comme les oiseaux du bon Dieu, qui ne sont ni plus purs ni meilleurs que vous ; je ferai bonne garde.

Et la négresse sortit avec un doux sourire.

Les deux cousines la suivirent des yeux jusqu'à ce que la porte se fût refermée sur elle.

— Ma chère Lilia ! dit alors doña Elmina, promets-moi tout d'abord de ne pas te moquer de moi ; car tu vas entendre plutôt l'histoire de mes sensations personnelles que celle d'événements graves et faits pour m'attrister ou m'inquiéter.

— Parle, querida! Ne suis-je pas la moitié de toi-même ?

— C'est vrai. Écoute donc. Tu connais mon père, don José Rivas de Figaroa ; je ne te dirai donc rien de son caractère altier, sombre, orgueilleux, de sa volonté devant laquelle toutes les autres doivent se courber. Aussitôt que je fus assez âgée pour comprendre ce qui se passait autour de moi, ces injustices, ces colères sans motif, ces rigueurs que rien ne justifiait m'effrayèrent intérieurement et faussèrent mes instincts et mes aspirations ; que te dirai-je enfin? j'ai peur de ne pas aimer mon père !

— Oh ! Elmina !

— Hélas ! cela n'est que trop vrai ; en vain j'ai essayé de revenir sur cette impression fatale de mes premières années, tout fut inutile : j'ai peur de mon père ; son regard seul me fait trembler. Quelque temps après notre traversée de Cuba à Saint-Domingue, traversée pendant laquelle notre vaisseau fut pris par les ladrones de l'île de la Tortue et où nous fûmes si généreusement et si miraculeusement délivrées d'un esclavage terrible, tu te le rappelles, mon père fut nommé par le roi gouverneur de Cartagena de las Indias, tandis que don Lopez Aldao de Sandoval, ton père, était, lui, promu au grade de brigadier et recevait en même temps le commandement de la garnison de cette même ville. Ton père et le mien acceptèrent ; quinze jours plus tard nous partions pour Cartagena. Je ne sais pourquoi, mais lorsque je vis s'effacer à l'horizon les hautes montagnes de Saint-Domingue, je sentis subitement mon cœur se serrer, les larmes me virent aux yeux et je pleurai ; tu me demandas la cause de cette tristesse, je ne pus te l'expliquer, je l'ignorais moi-même; depuis quelques jours à peine à Santo-Domingo, rien ne m'y attachait, la vie que j'y avais menée avait été triste et décolorée ! Pourquoi donc étais-je triste? Peut-être était-ce un de ces pressentiments que parfois dans sa bonté Dieu envoie à ses créatures.

— Que veux-tu dire, querida ? s'écria doña Lilia avec étonnement. Je ne te comprends pas.

— Tu vas me comprendre. Tu te souviens sans doute de la cérémonie d'installation de mon père comme gouverneur de Carthagène ; les notables vinrent au Cabildo présenter leurs hommages à don José Rivas ; ces notables, tous négociants fort riches, étaient au nombre de treize ; le treizième se nommait don Enrique Torribio Moreno, ce riche marchand mexicain arrivé quelques jours avant nous à peine de la Vera-Cruz.

— Don Torribio Moreno, qui est aujourd'hui l'ami intime de ton père ?

— Celui-là même, Lilia.

— C'est un sombre visage que celui de cet homme, dit la jeune fille d'un air pensif.

— N'est-ce pas ? Eh bien, sais-tu à qui il ressemble, et cela d'une manière si surprenante que j'en fus frappée la première fois que je le vis?

— Non.

— Cet homme ressemble au misérable dont, au Port-Margot, les chances du jeu nous avaient faites les esclaves.

— C'est étrange ! murmura doña Lilia.

— Oh! oui, bien étrange! et malgré sa barbe coupée à l'espagnole, son accent andalou et l'air de fausse bonhomie répandue comme un masque sur ses traits, je ne m'y suis pas laissée prendre, moi, et, dès le premier instant, j'ai compris que cet homme me serait fatal.

— Cependant...

— Laisse-moi achever, tu verras si mes pressentiments m'ont trompée. Don Torribio, du reste, est un homme d'une élégance parfaite, de hautes manières, et en apparence, du moins, colossalement riche; l'or coule comme de l'eau entre ses doigts.

— Ajoute que c'est un joueur effréné, et de plus un joueur heureux.

— C'est à cela que je voulais arriver. Mon père, lui, n'est pas riche, tu le sais ; cependant tous les soirs on joue dans sa maison, et souvent des sommes considérables sont engagées soit aux dés, soit au *monte*.

— Le jeu est le fléau de l'Amérique, querida ! c'est par le jeu que périront les colonies espagnoles.

— Et les familles des colons. Il y a un mois environ, mon père me fit appeler et s'enferma avec moi dans ce même salon où nous sommes. Il me fit asseoir auprès de lui, me regarda attentivement pendant quelques minutes, puis prenant la parole d'une voix dure, il me dit : « Elmina, vous êtes belle, vous avez dix-sept ans, le moment est venu de vous marier. J'ai fait choix d'un époux pour vous ; cet époux est mon ami le plus intime, préparez-vous à le recevoir et à lui faire bon visage; je lui ai donné ma parole, et vous savez que jamais je ne reviens sur une résolution prise, et surtout sur une parole donnée. Vous avez deux mois pour vous préparer à cette union ; dans deux mois, jour pour jour, à compter de ce moment, Mgr l'évêque de Cartagena bénira votre mariage dans l'église de la Merci. L'homme avec lequel vous êtes dès à présent fiancée est don Enrique Torribio Moreno. » Ce fut tout.

— Et tu répondis ?

— Rien. J'étais atterrée, sans force, presque évanouie, incapable de prononcer une parole. Dès le premier mot, par une espèce d'intuition secrète, j'avais pressenti, ou,

pour mieux dire, deviné que mon père terminerait l'entretien par le nom de cet homme. Don José Rivas se leva, me lança un long regard et sortit aussi froidement qu'il était entré. Lorsque la porte se referma sur lui, je tombai évanouie sur le plancher; ce fut ma nourrice qui me releva. Voilà un mois que cet entretien a eu lieu, Lilia.

— Que comptes-tu faire?

— Je l'ignore; je ne sais qu'une chose, c'est que je n'épouserai pas cet homme.

— Mais pourquoi ce mariage? Comment ton père, si orgueilleux de sa noblesse, a-t-il consenti...?

Doña Elmina sourit avec amertume.

— Mon père est ruiné; toute sa fortune appartient aujourd'hui à don Torribio; comprends-tu?

— Oh! c'est affreux!... Quel espoir te reste-t-il?

— Dieu! s'écria doña Elmina, levant les yeux avec ferveur vers le ciel.

En ce moment la porte s'ouvrit et la négresse entra:

— Voici votre père, niña, dit-elle; don Torribio Moreno l'accompagne.

— Silence! fit douloureusement la jeune fille en posant un doigt sur sa bouche et en se tournant vers sa cousine.

### VIII. — OU DON ENRIQUE TORRIBIO MORENO SE DESSINE AVANTAGEUSEMENT.

Don José Rivas de Figaroa, gouverneur pour Sa Majesté Catholique de la ville de Cartagena, était un homme de quarante-cinq ans environ, bien qu'il parût cinq ou six ans de moins; sa taille était haute, bien prise, sa démarche majestueuse, ses gestes élégants; ses traits,

Les deux jeunes filles. Dessin de F. Lix.

sans être beaux, avaient ces grandes lignes correctes qui distinguent les vieilles races; ses yeux noirs et vifs, profondément enfoncés sous l'orbite, avaient une souveraine expression de morgue hautaine et de dédain railleur.

Le personnage qui accompagnait don José Rivas, et qui se donnait le nom de don Enrique Torribio Moreno, formait avec lui le contraste le plus complet.

Ses traits vulgaires, ses yeux gris, ses cheveux châtains, presque blonds, sa taille à peine au-dessus de la moyenne, lui donnaient au premier coup d'œil l'apparence d'un matelot breton ou normand plutôt que celle d'un noble espagnol; mais il y avait tant de finesse dans son regard, une vigueur si réelle dans ses membres trapus, que, malgré soi, on était forcé de reconnaître en lui un homme peu ordinaire.

Les deux cousines avaient quitté leurs hamacs et s'étaient assises sur des coussins; en entendant la porte s'ouvrir, elles se levèrent.

Don José Rivas avait les sourcils froncés, il semblait de fort mauvaise humeur.

— Bonjour, niñas, dit-il avec une teinte d'ironie, je viens en bon père vous faire une visite.

— Soyez le bienvenu, mon père, répondit doña Elmina d'une voix tremblante.

Doña Lilia approcha des siéges.

— J'ai pris la liberté, reprit don José, d'amener avec moi don Torribio Moreno, mon meilleur ami, qui m'a fait l'honneur de me demander votre main.

— Mon père...

— Ne m'interrompez pas, s'il vous plaît, niña.

La jeune fille se tut, toute tremblante.

— Pardon, señorita, dit le Mexicain en s'inclinant respectueusement. Don José Rivas, votre père, allait ajouter que, si j'ose aspirer au bonheur suprême d'être votre époux, c'est à une condition.

Doña Elmina releva la tête et fixa sur don Torribio un regard étonné.

— Certes, reprit don José d'un ton bourru, cette condition, tout absurde qu'elle soit, j'allais la faire connaître, en deux mots : Don Torribio vous demande, ma fille, l'autorisation de vous faire sa cour.

– Pardon, ce n'est pas tout, ajouta le Mexicain. Oui, señorita, je désire avoir l'honneur d'être quelquefois admis en votre présence, parce que, si vif que soit mon désir de devenir votre époux, je veux que vous me connaissiez avant que de m'accorder votre main; je désire ne devoir mon bonheur qu'à votre libre volonté.

— Merci, oh! merci, monsieur, s'écria la jeune fille avec élan, et elle lui tendit sa main mignonne que le Mexicain effleura respectueusement de ses lèvres.

— Bravo! s'écria don José avec une froide ironie; c'est charmant! sur mon âme, nous voici revenus au beau temps de la cour du roi Arthus. Vive Dios! je suis tout ému.

La jeune fille courba la tête, et d'une voix que l'émotion rendait presque indistincte :

— Je me conformerai à votre volonté, mon père, murmura-t-elle.

— Qui parle de ma volonté, niña? reprit celui-ci avec violence. J'ai fait la sottise de promettre à votre galant chevalier que vous serez libre d'accepter ou de refuser sa recherche, libre vous serez, je vous jure; aucune influence, pas même la mienne, ne s'interposera entre votre timide adorateur et vous; quittez donc, je vous prie, cet air de victime qui ne saurait vous convenir, car vous êtes libre, je vous le répète.

— Vous l'entendez, señora, votre père confirme mes paroles.

— Vive Dios! il le faut bien. Avez-vous encore quelque chose à dire à ma fille?

— Rien, si ce n'est de lui renouveler mon humble prière pour me présenter devant elle.

Doña Elmina s'inclina sans répondre.

— Là, vous êtes content? reprit brusquement don José. Maintenant il se fait tard. Venez, don Torribio, et laissons ces petites filles à leurs jouets et à leurs poupées.

— Je suis à vos ordres, mon ami.

— Adieu, niñas.

— Ne m'embrassez-vous pas avant de partir, mon père? demanda la jeune fille, en se penchant timidement vers lui.

Don José posa un froid baiser sur son front.

— Allons, partons, dit-il.

Le Mexicain salua respectueusement les deux jeunes filles. Les deux hommes sortirent.

A la porte de la rue, une douzaine de cavaliers, armés de lances et commandés par un bas officier, se tenaient immobiles comme des statues.

Le gouverneur fit un signe : un esclave noir amena deux chevaux harnachés avec ce luxe coquet et fastueux en usage dans les colonies espagnoles.

Les deux hommes se mirent en selle et se placèrent en tête du détachement, qui s'ébranla aussitôt à leur suite.

Lorsqu'ils furent éloignés d'une centaine de pas de la maison, don Torribio prit la parole :

— Est-ce que vous retournez à Cartagena? demanda-t-il.

— Où voulez-vous que j'aille? répondit le gouverneur en le regardant avec étonnement.

— Je vous avouerai franchement que je ne m'attendais pas à rentrer aussi vite en ville; je pensais que votre visite à ces dames serait plus longue et que, pendant que vous prendriez un peu de repos, j'aurais le temps de pousser jusqu'au rancho que je possède ici aux environs.

— Au fait, j'ai entendu dire que vous aviez acheté une propriété charmante, à deux ou trois portées de fusil du village.

— Oh! une misérable bicoque presque en ruine; voilà même pourquoi vous m'excuserez de vous quitter. Je fais en ce moment faire certaines réparations, et je ne serais pas fâché de surprendre mes ouvriers.

— Rien ne me presse, voulez-vous que nous y allions de compagnie?

— Cela non, par exemple!

— Pourquoi donc?

— Parce que j'ai d'abord une certaine réputation de luxe à conserver, et ensuite je ne sais guère où je vous mettrais : tout est sens dessus dessous là-bas. Ainsi, mon ami, croyez-moi, continuez tranquillement votre chemin vers la ville, et laissez-moi me rendre à mes affaires.

— Allons, soit! mais vous savez que je vous attends ce soir au gouvernement, nous avons grande réunion.

— Je n'aurai garde d'y manquer.

— Venez me demander à dîner sans cérémonie.

— Je ne dis pas non; attendez-moi jusqu'à sept heures.

— C'est convenu.

Là-dessus, les deux caballeros se saluèrent. Don José Rivas sortit du village, et don Torribio y rentra, c'est-à-dire qu'il tourna la tête de son cheval du côté de Turbaco; mais, après avoir fait quelques pas dans cette direction, il sauta à terre, et rattacha la gourmette de son cheval qui n'était pas défaite, puis il se remit en selle, non sans s'être assuré que le comte et son escorte avaient disparu dans les méandres de la route, et que, si loin que la vue pouvait s'étendre dans toutes les directions, aucune créature humaine n'apparaissait.

Don Torribio fit alors un brusque crochet sur la droite, un second quelques instants après sur la gauche; puis il s'engagea au galop dans un chemin creux, bordé de chaque côté d'arbres touffus, dont l'épais feuillage formait une voûte impénétrable au-dessus de sa tête. Au bout d'un quart d'heure à peine, il atteignit un misérable *jacal*, fait de branches entrelacées, tel que les coureurs de bois et les habitants de la campagne ont l'habitude d'en construire, pour se mettre à l'abri des rayons ardents du soleil ou des averses furieuses.

Au bruit du galop du cheval, un grand gaillard aux traits pâlis par la misère et les privations, mais à l'expression sombre et énergique, parut sur le seuil du jacal.

Cet homme, dans la force de l'âge, était orgueilleusement drapé dans des guenilles sordides et indescriptibles; il avait un long couteau à la ceinture et les deux mains croisées sur l'extrémité d'un fusil de boucanier, dont la crosse reposait à terre; il regardait d'un air goguenard don Torribio venir à lui.

Le Mexicain s'arrêta devant le jacal.

— Entres-tu? lui dit l'homme en français.

— Oui, répondit don Torribio dans la même langue, si tu as un endroit où je puisse cacher mon cheval, car je ne me soucie pas de le laisser ainsi en vue.

— Que cela ne t'inquiète pas, reprit l'autre en saisissant l'animal par la bride; descends et entre.

Don Torribio obéit à cette double injonction; son

étrange interlocuteur emmena alors le cheval et disparut avec lui dans le fourré.

L'intérieur du jacal était, s'il est possible, plus misérable encore que l'extérieur : dans un coin, un tas d'herbe sèche servant de lit; au milieu, un trou avec trois pierres en guise de foyer, deux ou trois crânes de taureaux faisant office de siéges, un vieux coffre de matelot, une marmite en fer, et deux ou trois plats et assiettes de bois.

Don Torribio ne jeta qu'un regard indifférent sur cet intérieur que, probablement, il connaissait déjà; il s'assit sur un crâne de taureau, choisit un cigare dans sa *cigarera*, l'alluma et commença à fumer tranquillement, en attendant l'arrivée de son hôte.

Celui-ci reparut presque aussitôt.

— Diable! dit-il en ricanant, tu fumes de fiers cigares, toi.

— Tiens, prends, répondit don Torribio en tendant sa cigarera. Et mon cheval?

— Dans la litière jusqu'au cou, dit l'autre, et devant une botte d'alfalfa.

Puis, après avoir allumé un cigare à celui de don Torribio, il s'assit en face de lui.

Il y eut un instant de silence.

Les deux hommes s'examinaient à la dérobée; le propriétaire du jacal se décida enfin à prendre la parole :

— Il y a longtemps que tu n'es venu de ce côté, dit-il.

— Je suis accablé d'affaires.

— Pauvre ami! et cependant tu t'es souvenu de ton vieux camarade.

— N'avons-nous pas été matelots?

— C'est vrai; il y a longtemps de cela : c'était sous Montbarts l'Exterminateur, lors de l'expédition de Maracaïbo. T'en souviens-tu?

— Parbleu!

— Mais ce n'est pas, sans doute, pour me parler du temps passé que tu es venu? C'est plutôt, j'imagine, pour causer du temps présent.

— Ah! ah! tu as deviné cela, Barthélemy.

— Oh! il ne faut pas être sorcier pour deviner que si tu viens me voir, c'est que tu as besoin de moi.

— Eh bien, je serai franc : j'ai besoin de toi.

— Tope, matelot, je suis ton homme; seulement, je t'avertis que cela te coûtera cher.

— Fais tes conditions.

— L'affaire en vaut-elle la peine?

— Oui.

— Ecoute, tu as toujours été un homme aux projets ténébreux; lorsque le navire espagnol, sur lequel j'étais prisonnier, t'a rencontré nageant en pleine mer, tu n'as donné que des explications assez embrouillées et fort peu claires de ta situation étrange; il te plut de te faire passer pour Mexicain, je feignis de ne pas te reconnaître.

— C'est un service.

— Tout simple entre flibustiers et surtout entre matelots; mais ce qui l'est moins, c'est qu'à notre arrivée à San-Francisco de Campêche, au lieu de me venir en aide, tu m'as abandonné; tu étais libre cependant, bien vu et considéré par les Espagnols; je crois même que certain coup de couteau que je reçus à cette époque me venait un peu de toi.

— Peux-tu supposer cela?

— Je te connais si bien, matelot! Bref, je brisai les chaînes qui me liaient, car j'étais attaché comme une bête fauve; je m'échappai et je me réfugiai dans ces bois. Un jour le hasard nous mit en présence : tu étais riche, j'étais pauvre; tu pouvais me secourir, tu ne le fis pas.

— Matelot, tu oublies...

— Que tu m'as offert d'être ton domestique, c'est juste; j'ai refusé, moi, le capitaine Barthélemy; seulement, je dois te rendre cette justice que tu ne m'as pas vendu.

— Oh!

— Je ne t'en remercie pas : en me dénonçant, tu te perdais, car tu savais que je n'aurais pas hésité à révéler ton nom, et les Espagnols le connaissent; maintenant, après trois mois, pendant lesquels tu ne t'es pas un instant inquiété de savoir si j'étais mort ou vivant, tu tombes dans mon jacal comme un boulet, et tu me dis : J'ai besoin de toi. Je conclus que ce besoin doit être bien pressant; je fais mes conditions, et je te dis : Cela sera cher.

— Je t'ai répondu : j'accepte.

— Soit! alors causons; donne-moi un autre cigare.

— Prends; et don Torribio tendit de nouveau sa cigarera.

Barthélemy l'ouvrit et choisit un cigare en hochant la tête.

GUSTAVE AIMARD.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

# CURIOSITÉS LITTÉRAIRES.

## LE FAUTEUIL DE MOLIÈRE.

Il y a quelques mois je traversais Pézenas, une jolie petite ville languedocienne, à la physionomie pittoresque et souriante, aux environs accidentés et formant de toutes parts, sous le beau soleil du Midi, de charmants paysages.

Mais ce qui m'intéressait dans cette excursion, ce n'était ni la ville ni la campagne; c'était avant tout et surtout le fauteuil de Molière.

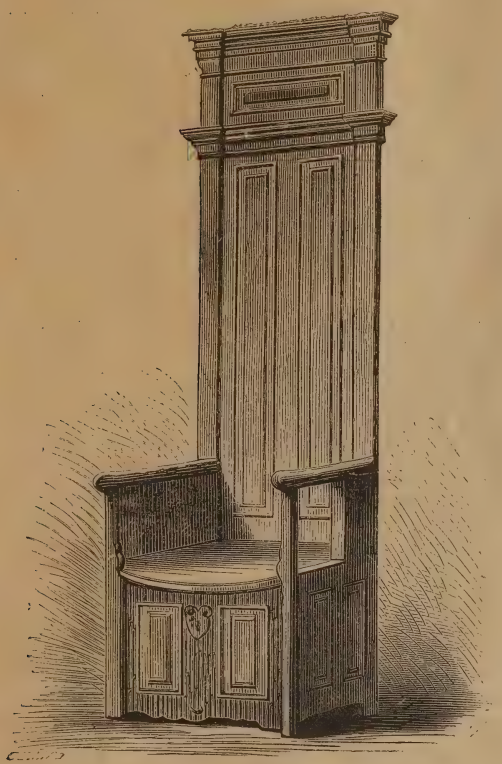
Tout le monde sait que Molière quitta Paris durant quelques années, de 1646 à 1658, et parcourut nos provinces méridionales avec une petite troupe composée d'acteurs de son choix. On s'en allait ainsi, quelque peu au hasard, dans les villes et dans les châteaux, tantôt en carrosse et tantôt en charrette, récoltant parfois plus de bravos que d'écus. Voir, à cet égard, le *Roman comique*, et surtout le *Capitaine Fracasse*, ce dernier chef-d'œuvre de Théophile Gautier.

Molière avait alors environ vingt-cinq ans; il composait ses premières comédies; il mordait à belles dents dans le fruit vert de ses premiers succès. Ce furent peut-être les plus heureuses années de sa vie. Déjà même il s'y rencontrait de glorieuses journées : à Lyon, en 1653, la première représentation de l'*Etourdi*; en 1654, à Montpellier, celle du *Dépit amoureux*.

A cette même époque, Armand de Bourbon, premier prince de Conti, était gouverneur du Languedoc. Il

s'était rencontré à Paris avec le jeune Poquelin, suivant tous deux la même classe au collége des Jésuites. Le prince, qui s'ennuyait peut-être un peu dans sa petite cour provinciale, fut enchanté de retrouver son condisciple dirigeant une troupe de comédiens. Il l'accueillit avec empressement, le fit venir à Pézenas, sa résidence favorite, et lui assigna des appointements pour prendre la direction des fêtes qu'il donnait dans son château de la Grange-des-Prés, surtout durant la tenue des Etats.

Durant son long séjour au château de la Grange-des-Prés, pour exercer sa troupe, Molière allait donner des représentations dans les petites villes voisines, telles que Marseillan, Montagnac, Agde, etc., etc. On montre encore dans les archives de Pézenas l'ordre de mettre



Le fauteuil de Molière. Dessin de Fellmann.

en réquisition les charrettes nécessaires pour transporter ses décors et ses comédiens. C'est dans une de ces excursions qu'il perdit sa propre valise, et s'écria : « Quand on vient de Gignac, qu'on est en face de Lavagnac, et qu'on aperçoit Montagnac, au milieu de tous ces gnic et gnac, impossible qu'on retrouve rien ! »

En dépit de toutes ses occupations, Molière trouvait encore le temps d'ébaucher ses chefs-d'œuvre. N'ayant pas encore de servante à consulter, il consultait tout le monde et s'en allait lire des fragments dans maintes réunions, mais de préférence chez le barbier Gelly.

A cette époque, et surtout en province, il n'existait ni cercles ni cafés ; c'était dans la boutique du barbier le mieux achalandé du lieu que se réunissaient les beaux esprits, les flâneurs et les conteurs d'anecdotes. Molière allait donc là dans l'après-dînée, toutes barbes étant faites. Vers le milieu de la boutique, il y avait, sans doute enchâssé dans la boiserie, un grand fauteuil en bois de noyer, peint en brun foncé : une vieille chaise à bras, dont le dossier mesurait six pieds quatre pouces et demi, et le siége, formant coffret, vingt pouces de haut, seize de profondeur, vingt-deux de large. On réservait ce fauteuil à Molière ; il y faisait des lectures en petit comité. Puis, tous les samedis, jours de marché et de barbe, il venait s'y asseoir, observant les hobereaux et campagnards qui se faisaient calamistrer par son ami Gelly. En regardant encore aujourd'hui ce bon vieux fauteuil, car c'est de ce fauteuil là qu'il s'agit, c'est de ce même fauteuil dont vous voyez ci-contre la *pourtraicture*, on croirait y revoir Molière, une jambe chevauchée sur l'autre, le coude sur le genou, le menton dans la main, l'œil aux aguets, le sourire aux lèvres. Et posant devant lui, comme pour lui, tous les campagnards, bourgeois, robins et gentillâtres du Pézenas d'alors. Bien des types ont dû s'esquisser là dans son esprit. C'est là qu'il a pris sur nature le patois qui se parle dans *Pourceaugnac*.

Plusieurs années s'écoulèrent ainsi, puis Molière s'en retourna à Paris, et ne tarda pas à devenir célèbre. Voyez-vous le bruit de ses triomphes arrivant jusqu'à Pézenas, et les anciens compères se montrer le vieux fauteuil en s'entre-disant : C'est pourtant là qu'il venait s'asseoir, là qu'il nous a lu pour la première fois telle scène du *Bourgeois gentilhomme* ou de l'*École des Maris*. Eh ! eh ! c'est peut-être grâce à nos conseils qu'il va devenir immortel. Et le barbier à son tour d'ajouter : Grâce à mon fauteuil !

Cependant Gelly Ier étant mort, Gelly II lui succéda, conservant la boutique et, par conséquent, le fauteuil. Mais il n'eut qu'une fille, laquelle épousa Pierre-Paul Thomas, docteur en médecine. Voyez-vous le fauteuil de Molière qui devient la propriété d'un médecin ! Et, comme par une malicieuse persistance du destin, deux autres médecins devaient le posséder ensuite. Des médecins d'esprit, car ils eurent grand respect de cette précieuse relique, et surtout, ce dont je les remercie pour ma part, grand soin de faire certifier son authenticité, d'abord par de notables personnages qui y avaient vu Molière assis, ensuite par toutes sortes de magistrats et fonctionnaires, en dernier lieu, le 22 mars 1836, par une délibération solennelle du conseil municipal de Pézenas.

Quelque vingt ans plus tôt, Picard, un des plus spirituels émules de Molière, étant venu à Pézenas, un banquet lui fut offert. On avait emprunté le fauteuil, on l'avait mis à la place d'honneur ; on voulut y faire asseoir Picard. L'auteur de la *Petite Ville* eut la modestie de décliner cet honneur. D'autres, moins modestes, s'y sont assis. Tout le monde peut lui faire visite, il sera très-courtoisement reçu par M. François Astruc, son propriétaire actuel, un très-aimable vieillard, un très-hospitalier confiseur, qui ne tient la dragée haute à personne, pas même à ceux qui lui marchandent de temps en temps l'illustre fauteuil.

Car, notez-le bien, il est, ou du moins serait à vendre. Je n'en veux nullement à la ville de Pézenas ; mais enfin, puisqu'elle n'a pas eu l'idée de l'acheter, j'aimerais beaucoup le voir à Paris, par exemple à la Comédie-Française ; ce serait là sa véritable place. Avis à mon ami Got.

CH. DESLYS.

# PARIS ANCIEN ET NOUVEAU.

## LES INVALIDES.

L'Hôtel des Invalides. Dessin de H. Clerget.

### I. — QUELQUES MOTS D'HISTOIRE.

De toutes les puissances de l'Europe, la France la première a compris que l'État contractait une dette sacrée envers les vieux serviteurs qui versèrent leur sang pour la patrie...

L'antiquité eut sans doute le bon vouloir de récompenser ses vétérans, mais l'antiquité n'en avait pas la puissance.

On cite les soldats d'Athènes, nourris par l'ordre de Pisistrate, aux frais du trésor; on cite encore ces distri-

butions de terres qui assurèrent du pain aux légions romaines; mais les soldats d'Athènes et les soldats de Rome pouvaient-ils compter sur des récompenses que le caprice ou l'intérêt personnel du chef accordait seul?

Plus tard, sous les premières races de la monarchie, les *bénéfices*, les *fiefs* furent uniquement réservés aux chefs. Quant aux soldats, ils n'eurent d'autre ressource que la mendicité, et cette ressource étant insuffisante, faut-il le dire, on leur toléra, si on ne leur accorda pas, le droit au vol et au pillage.

Cependant, dès le moyen âge, nous voyons se produire une légère amélioration dans cet état de choses.

Sous Charlemagne, les moines laïques passèrent des camps à l'église; l'homme d'armes devint sonneur de cloches; l'archer devint chantre, et plus d'un héros, vainqueur de Witikind, psalmodia le *Kyrie eleison* et sonna vêpres et matines.

Mais, hélas! dans les églises ou les monastères, on n'obtenait ces précieux emplois de chantres, de sonneurs et même de balayeurs que par des protections toutes spéciales. Il y avait beaucoup d'appelés, peu d'élus.

Or, les non-élus n'avaient d'autres ressources, nous venons de le dire, que le vol ou le pillage.

Et, pendant plusieurs siècles, les choses se passèrent ainsi!

Chose triste et malheureusement vraie! une médaille, brevet de mendicité, était encore, il y a deux cents ans à peine, la seule récompense de ceux qui avaient défendu et illustré leur pays!

Les *Quinze-Vingts* et les *Maladreries* créées par Louis IX, à son retour de la Palestine, furent bien, si l'on veut, des institutions d'*invalides;* mais ces *institutions* ne doivent être considérées que comme des essais, et elles ne répondaient pas même aux infortunes les plus dignes d'intérêt.

A son tour, Philippe-Auguste voulut fonder, à l'exemple du saint roi, un asile pour ses vieux serviteurs; mais le roi proposa et le pape disposa.

Philippe-Auguste avait manifesté le désir que les moines laïques fussent soustraits à la juridiction des évêques; ce désir fut considéré comme acte d'irrévérence, et Innocent III se refusa à consacrer l'*institution*.

Jusqu'au règne d'Henri IV, les vieux soldats n'eurent donc d'autre asile que quelques couvents hospitaliers. « *Vieux moines et vieux soldats s'arrangent ensemble,* a dit spirituellement M. Fontaine. *Il y a de la douceur et de l'austérité dans la caserne comme dans le cloître.* »

Henri IV, à ce qu'il paraît, pensait comme M. Fontaine, car il eut l'idée de réunir les *invalides* de ses armées dans une même demeure participant et du cloître et de la caserne; après avoir eu l'idée, il voulut aussitôt la mettre à exécution; en conséquence, et en attendant mieux, il logea ses vétérans dans un vieux couvent du faubourg Saint-Marceau.

Le temps et l'argent manquèrent au roi Henri pour donner à ses vieux serviteurs une plus splendide demeure. Plus tard, du faubourg Saint-Marceau les *invalides* furent transférés à *Bicêtre*. Enfin, il était réservé à Louis XIV de les installer dans l'hôtel que nous admirons aujourd'hui.

### II. — LE ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE.

C'était en 1671 et par une matinée d'hiver. M. de Louvois, contrôleur général, se trouvait respectueusement incliné devant Louis XIV, que la postérité devait appeler Louis le Grand.

— Monsieur, dit le roi de France à son contrôleur général, la paix est signée; l'Europe, fatiguée de la guerre, ne demande que le repos: — le moment est donc venu de mettre à exécution les projets que depuis longtemps je médite.

M. de Louvois fit un signe de tête qui signifiait: Me voici aux ordres de Votre Majesté.

— Je veux, reprit Louis XIV, devenir l'exécuteur testamentaire de l'une des volontés de mon aïeul; en un mot, je veux créer un asile pour mes vieux soldats!

Après ces mots, prononcés d'une voix impérative, Louis XIV parut se recueillir.

— Oui, reprit-il, je veux arracher à la misère les braves qui ont contribué à l'éclat de mon trône. A cet effet, monsieur de Louvois, vous trouverez des ressources...

La figure du contrôleur général se rembrunit.

— Et, si vous n'en trouvez pas, créez-en, continua Louis XIV: il le faut, je le veux.

— Sire, se hasarda d'objecter le contrôleur général, les frais de la dernière guerre ont été énormes. Votre Majesté n'ignore point que la récolte de l'année est déplorable, et que de nouveaux impôts...

Le roi, tout entier à sa pensée, n'écoutait pas les objections du ministre.

— Vous m'apporterez, dès demain, dit-il, le budget approximatif de mon nouvel établissement.

— Les Gobelins, Sèvres viennent d'épuiser les ressources dont peut disposer...

— Ainsi, monsieur le contrôleur général, c'est parfaitement entendu, nous ne perdrons pas une minute pour mettre à exécution mon projet.

Un signe de tête fit comprendre à M. de Louvois que l'audience était terminée. Il salua profondément et sortit.

— Enfin! s'écria Louis XIV avec satisfaction, à partir de ce moment j'ai mon *palais des Invalides!*

Un jour, ces vieux soldats, auxquels Louis XIV avait accordé une hospitalité vraiment royale, crurent devoir faire une démonstration en témoignage de leur gratitude.

Le roi se vit donc entouré, acclamé, et, à ce qu'il paraît, approché de trop près, car la *garde* du souverain s'empressa de repousser brutalement les vétérans-pensionnaires de Sa Majesté.

Les vétérans murmurèrent!

Louis XIV fronça le sourcil et d'un signe ordonna à *sa garde* de s'éloigner.

Alors, avec cet air de grandeur naturelle qui lui était particulier:

— Soldats, dit-il d'une voix haute, à l'avenir quand le roi entrera dans l'hôtel, la *garde* ordinaire du souverain cessera son service pour être relevée sur-le-champ par une compagnie d'*invalides*.

Un vivat énergique prouva à Louis XIV combien cette haute faveur venait d'être appréciée.

Certes, s'il eût été dans l'ordre des choses possibles d'écarter le voile de l'avenir aux yeux du roi de France, de quel orgueil son cœur n'eût-il pas été rempli!

Et, en effet, Louis XIV aurait pu se dire:

— Parmi tant d'*institutions* qui disparaîtront, la mienne restera; que la République fasse de mon hôtel le *temple de l'Humanité*, je n'y trouve rien à redire.

Qu'un incomparable capitaine le convertisse en *temple*

*de Mars!* volontiers, d'autant plus que la dénomination est heureuse.

Mais, je le prévois, un jour arrivera où, les mots sonores n'étant plus de mode, on reviendra au langage exact du *grand siècle*, et alors, plus de *temple de l'Humanité*, plus de *temple de Mars;* mon palais reprendra et à jamais son nom modeste d'*hôtel des Invalides!* Et peut-être la postérité se souviendra-t-elle avec reconnaissance que c'est à ma ferme volonté que la France doit cette *institution*.

### III. — L'ÉDIT ET L'ORDONNANCE.

Quelques jours après l'audience accordée à M. de Louvois, parut une ordonnance royale.

Cette ordonnance enjoignait aux trésoriers *ordinaires et extraordinaires de retenir de leurs mains deux deniers par livre sur toutes les dépenses qu'ils faisaient, et notamment sur la solde de l'armée.*

Cette contribution forcée, levée sur le soldat pour des soldats, produisit en une année la somme de *douze cent mille livres*.

Le roi accorda, en outre, trente *minots* de sel par an exempts des droits de *gabelle*, et l'entrée de trois cents *muids* de vin, *quittes de tout péage*.

Enfin un édit, enregistré le 5 juin 1674, porte ce qui suit :

« Considérant que rien n'est plus capable de détourner ceux qui auraient la volonté de porter les armes, d'embrasser cette profession, que de voir la méchante position où se trouveraient réduits la plupart de ceux qui s'y seraient engagés, et n'ayant point de biens, y auraient vieilli ou été estropiés, si l'on n'avait point soin de leur subsistance et entretènement, nous avons pris la résolution d'y pourvoir.

« Nous, de l'avis de notre Conseil, avons par ce présent édit, perpétuel et irrévocable, fondé, établi et affecté, fondons, établissons et affectons à perpétuité l'Hôtel-Royal, que nous avons qualifié du titre *des Invalides*, lequel nous faisons construire au bout du faubourg Saint-Germain, pour le logement, subsistance et entretènement de tous les pauvres officiers et soldats de nos troupes, qui, estropiés ou ayant vieilli dans le service en icelles, ne seront plus capables de nous en rendre; duquel hôtel nous voulons être le *protecteur et le conservateur immédiat.* »

Mansart se mit à l'œuvre...

L'habile architecte procéda avec d'autant plus d'activité qu'il travaillait, en quelque sorte, sous l'œil du maître. En effet, le grand roi, justement fier de sa création, s'échappait parfois de sa cour pour venir *incognito* examiner les travaux du *palais* de ses vieux soldats.

Dès 1675, sur le grand portail des *Invalides* achevés, on put lire l'inscription suivante, écrite en lettres d'or au-dessous du fronton de Jacques Coustou :

LUDOVICUS MAGNUS,
MILITIBUS REGALI MUNIFICENTIA
IN PERPETUUM PROVIDENS
HAS AEDES POSUIT, AN. M D C L V.

Les ordres de Louis XIV étaient exécutés.

### IV. — L'HÔTEL.

Si, pour jeter un coup d'œil général sur l'hôtel des Invalides, qui peut contenir jusqu'à cinq mille vieux soldats, on s'accoude sur le parapet qui borne les Champs-Élysées du côté de la Seine, on aperçoit :

En face, précédé de sa pittoresque terrasse, l'HÔTEL qui occupe une surface de trente-sept mille quatre cent quatre-vingt-huit mètres; en avant de la terrasse, l'esplanade établie en 1750; à droite, la cime des arbres du Champ de Mars; à gauche, le faubourg Saint-Germain; le tout dominé par le dôme de l'église de l'hôtel.

Si l'on se transporte ensuite dans la longue allée qui s'ouvre du côté du sud, alors l'église apparaît aux regards, et, au pied de l'église, les bâtiments accessoires qui se cachent et se perdent dans l'ombre de son dôme géant!

« L'admiration que peut causer ce grand morceau d'architecture, dit M. Saint-Foix, cède chez moi à la surprise que me donne sa parfaite inutilité. Je demande à quel usage ce grand dôme et tout ce qui l'accompagne? »

O monsieur Saint-Foix! poursuivez donc votre raisonnement, et écriez-vous aussi :

— A quoi bon la cathédrale de Cologne? à quoi bon Notre-Dame de Paris? à quoi bon la *Transfiguration* de Raphaël? Et la *Cène* de Léonard de Vinci, et le *Jugement dernier* de Michel-Ange? Et à quoi bon encore le *Cid* de Corneille? la *Phèdre* de Racine? le *Misanthrope* de Molière?

La rouille des siècles commence à donner ses teintes grises au monument de Louis XIV et s'harmonise avec ces vieilles figures, ruines animées qui croient se promener encore dans une place de guerre.

Et cette illusion leur est bien permise : fossés, glacis, remparts, canons et sentinelles, rien ne manque aux invalides, pas même la voix du canon qui parle d'intervalles à intervalles, soit le jour d'une fête souveraine, soit le grand jour d'une victoire!

Bien mieux! les invalides ont toujours pour chefs d'illustres *gouverneurs*, et s'il leur reste une jambe pour se tenir debout, une main pour manier un sabre, ils doivent à leur tour monter la garde et occuper des postes.

Mais l'appareil guerrier n'a ici rien qui effraye. Le jardin situé en avant de la façade, avec ses canons historiques et désormais inoffensifs, annonce en lettres d'airain le caractère de l'établissement : *la force au repos!*

Les invalides se livrent presque tous à des passe-temps horticoles; dans leurs mains, le sabre a cédé la place à la serpette.

Considérez plutôt cette quantité de jardins mignons, ces innombrables petits carrés de fleurs, ces plates-bandes bordées de buis ou de treillages; et au milieu de ces buis, de ces treillages et de ces fleurs, examinez surtout les paysages historiques qui rappellent là un *steppe*, ici une *sierra*, plus loin *le désert!* Voyez cette montagne haute d'un pied, c'est le Saint-Bernard! L'architecte de cette montagne, vieux soldat de Marengo, a fièrement planté sur le bord d'un ravin un drapeau qui se développe dans la largeur d'un centimètre carré; où s'élève ce drapeau, s'est arrêté un instant l'immortel général qui allait triompher en Italie!

Voyez ce lac grand comme une assiette, c'est le lac d'Austerlitz. Dix mille Austro-Russes y ont été engloutis. Et cette demi-lune que couvrirait une soucoupe, c'est la lunette Saint-Laurent.

Voyez plus loin ces abrupts remparts qui menacent de renverser un rosier! Ce n'est rien moins que Constantine.

Enfin, contemplez cette tour qui disparaît sous le feuillage d'un œillet, cette tour c'est Malakoff! Il y a quelques années, un jeune zouave s'élançait sous un ouragan de boulets à l'assaut de Malakoff; aujourd'hui, ce zouave, invalide amputé de son bras droit, soigne avec son bras gauche ce qui à ses yeux représente sa gloire particulière et la gloire de son pays.

Oui, ces montagnes, ces lacs, ces demi-lunes, ces déserts et ces tours racontent autant de hauts faits appartenant à l'histoire, mais ils racontent surtout, d'une manière intime, l'humble mais héroïque part que chacun de ces vétérans prit à ces hauts faits; aussi, dans ces constructions nichées au milieu des fleurs, quelle coquetterie! quel amour dans l'ornementation de ces parterres lilliputiens!

Lorsque, après avoir visité les jardins, on revient sur ses pas pour entrer dans l'hôtel, on a sous les yeux, tout près de la grille, montés sur leurs affûts et ornés de leurs inscriptions hiéroglyphiques, ces vieux canons dont la voix sonore ne retentit plus que dans les grands jours. A leurs pieds gisent des bombardes et des obus conquis dans les guerres du premier empire, d'Alger ou d'Orient.

La statue équestre de Louis XIV, placée au-dessus de la porte d'entrée de la façade septentrionale, vous apparaît ainsi qu'un maître de maison venant recevoir ses visiteurs.

On passe sous cette porte, et, l'avant-cour franchie, on pénètre par un vestibule monumental, que l'on appelait jadis la *Cour Royale*, aujourd'hui *Cour d'honneur*.

Que l'on se représente deux étages superposés de quatre-vingts portiques *à plein cintre* qui forment quatre grandes galeries parallèles, et l'on aura une idée de cette cour vraiment royale, où l'art a mêlé les idées guerrières aux souvenirs attendrissants d'un hospice.

En ce moment s'accomplit, aux Invalides, un immense travail de peintures murales. Ces peintures doivent retracer, dans la cour d'honneur, les grands événements de notre histoire : le siècle de Charlemagne et la restauration de l'empire d'Occident, celui de saint Louis et les croisades, celui de François Ier et la renaissance, enfin celui de Louis XIV et celui de Napoléon Ier.

La première partie de ces peintures est aujourd'hui terminée. Elle comprend les temps mérovingiens et carlovingiens, jusqu'à l'an 1070, et elle est signée par M. Bénédict Masson. Ce sera, menée à bonne fin, une œuvre magistrale.

Dans les corps de bâtiments, à droite et à gauche de la cour, se trouvent quatre réfectoires, ornés de peintures à fresque, représentant les siéges et les batailles les plus mémorables du règne de Louis XIV. Des galeries latérales conduisent en outre dans six autres cours, ayant toutes leurs destinations particulières.

Si la façade, œuvre de Libéral Bruant, se distingue par ses lignes sévères et pures, son ornementation sobre, son aspect grandiose, les diverses cours, les grands escaliers, les corridors, les réfectoires ont un air de grandeur en parfaite harmonie avec la façade.

Ce qui frappe le visiteur qui pénètre dans la *Cour Royale*, c'est une statue de l'Empereur, érigée, en 1833, sous un portique de la galerie du premier étage. Pour donner une idée de cette statue de pierre, haute de douze pieds, il nous suffira de dire qu'elle a servi de modèle à la statue de bronze qui surmontait, il y a quelques années, la colonne de la place Vendôme.

Que Louis XIV ait sa statue sur le fronton de la façade principale, que Napoléon Ier ait la sienne dans la cour d'honneur, c'est juste et c'est logique! mais n'y a-t-il pas injustice, inconséquence à ne trouver nulle part, aux *Invalides*, l'image de celui qui, le premier, conçut leur création? Nous en sommes certain, le grand roi et le grand empereur se trouveraient en fort bonne compagnie, ayant à leurs côtés Henri le Béarnais.

Quand la foule se porte les jours publics aux *Invalides*, les uns, les artistes, vont admirer Coypel et Jouvenet, étudier les tableaux de Van der Meulen et les sculptures de Girardon; les autres, les savants en stratégie et les architectes, veulent voir les plans en relief des places fortes de la France.

Une des curiosités les plus visitées aux Invalides, c'est, sans contredit, la galerie où se trouvent les plans en relief des principales places fortes de l'Europe. On y remarque, avec un vif intérêt, celui de Luxembourg, dont on démantibule en ce moment le célèbre modèle; ce plan lilliputien rappellera seul, désormais, aux regards des visiteurs, ce que fut la forteresse de si guerrière mémoire.

Des visiteurs, et ils sont en grand nombre, se sentent surtout attirés dans le réfectoire par la capacité de la plus illustre des marmites. Mais il y a aussi des philosophes qui ne voient rien de plus intéressant aux *Invalides* que *les invalides* eux-mêmes, que ces fils du peuple, arrachés à vingt ans à la charrue ou à l'atelier, pour aller, sur l'ordre de la France, montrer leur drapeau soit à l'Europe, soit à l'Afrique, et qui sont revenus là, mutilés, se reposer et vieillir entre des fleurs et un tombeau.

A la bibliothèque, on voit le boulet qui tua Turenne. Ce boulet pèse 1k,510; son diamètre est de 0m,067.

Nous rappellerons, à cette occasion, que, par arrêté du premier Consul, le corps du maréchal fut enlevé du musée des monuments français pour être transporté dans le *temple de Mars* (église des Invalides). Cette translation eut lieu le 23 septembre 1800.

A la réception du corps dans l'intérieur du temple, Carnot plaça une couronne de laurier sur le cercueil.

Le tombeau de Turenne se trouve actuellement dans l'église, en face de celui de Vauban, entre les chapelles Saint-Jérôme et Saint-Grégoire.

On distingue deux sortes d'invalides : ceux qui vivent à l'hôtel; ceux qui vivent dans leurs familles. Par des considérations d'humanité, on a cru devoir pensionner de vieux soldats sans les astreindre à la vie en commun. Et on ne saurait trop approuver cette mesure. Si un soldat, rentrant dans sa patrie, trouve sa famille dispersée et la flamme de son foyer éteinte, n'est-il pas juste de lui rendre et une famille et un foyer? La création des *Invalides* a répondu à cette demande.

Mais si le vétéran a le bonheur de retrouver sa famille, il est plus juste encore qu'il puisse se reposer librement auprès d'elle de ses longues années d'abnégation?

On écrirait l'histoire de nos guerres en faisant la biographie de ces groupes qui se pelotonnent, en été, sous les tonnelles ombreuses du jardin, ou qui font cercle, en hiver, autour des poêles des chauffoirs. C'est un spectacle touchant de voir ainsi réunis ces nobles débris des combats, depuis le grognard épique du premier empire jusqu'au soldat bronzé par le soleil d'Afrique, jusqu'aux jeunes héros de l'Alma, de Sébastopol, de Magenta et de Solferino!

Louis BERGER.

*(La fin à la prochaine livraison.)*

# LA TRANSFORMATION FUTURE DE LA TERRE.

## ÉTUDES FAMILIÈRES DE GÉOLOGIE (1).

L'avalanche. Dessin de A. de Bar.

### II. — LES GLACIERS.

Dès que les premières lueurs du jour naissant eurent faiblement teinté la tête vénérable du roi des Alpes, nous nous mîmes en devoir de partir, car il est essentiel de ne pas perdre les instants précieux du matin, si l'on veut être en mesure de se reposer pendant les ardeurs trop pénibles de midi. Il n'est pas d'ailleurs sans intérêt pour l'artiste d'assister à ce combat plein d'épisodes grandioses de l'ombre et de la lumière. A l'heure où l'aube dessine déjà sur le ciel la silhouette rose des cimes, le réel et le fantastique se disputent le fond des vallées.

Des villes d'une architecture bizarre semblent assises au bord des abîmes, tandis que des armées passent de mystérieux défilés sur des ponts aériens. D'énormes dragons lèvent leurs têtes monstrueuses au-dessus de l'écume des torrents dans lesquels on dirait qu'ils se baignent, et des fantômes géants, couverts de blancs linceuls, cherchent à gravir le flanc des monts en se cramponnant aux rochers.

Malgré sa passion pour la science, Matheüs n'est pas exclusif. Son esprit, quoique positif, loin de se montrer insensible aux scènes de la nature qui frappent l'imagination, leur prête au contraire une attention enthousiaste; aussi marchions-nous côte à côte, gardant le silence et interprétant, chacun suivant sa fantaisie, les différentes phases de ce grand spectacle. — Du village de Chamounix aux sources de l'Arveyron, lieu de notre première étape, le chemin est court et véritablement si enchanteur, que, loin de ressentir de la fatigue, on regrette qu'il ne se prolonge pas plus longtemps. Pendant une partie de la route, on suit le cours de l'Arve, torrent rapide dont les eaux, par un lit semé de roches énormes, se précipitent en grondant vers le lac de Genève.

On a devant soi tout un amphithéâtre de montagnes granitiques, couvertes de neige et dominées par la masse imposante du mont Blanc.

Au milieu de la verdure qui dessine le col de Balme et la Tête Noire, de nombreux glaciers, encadrés de bois de sapins, descendent comme des cataractes surprises dans leur marche et solidifiées par un froid subit jusqu'auprès des villages et sur les prairies en pente : c'est un contraste saisissant.

Matheüs, pour me rendre plus facile l'étude que nous allions faire des glaciers, me remit, chemin faisant, en

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

mémoire les propriétés de l'eau et les différents états sous lesquels elle se présente dans la nature.

— D'abord, me dit-il, savez-vous pourquoi les cimes des hautes montagnes sont couvertes de neiges qui ne fondent jamais?

— C'est, lui dis-je, que plus on s'élève dans l'atmosphère, plus le froid devient intense. Quant à la cause, je ne saurais l'expliquer, car il me semble, au contraire, que, se rapprochant du soleil, les montagnes devraient être plus chaudes que les parties basses.

— L'air, reprit mon géologue, s'échauffe très-difficilement, même aux rayons du soleil, parce que c'est un gaz transparent que ceux-ci traversent sans y être arrêtés dans leur marche. La presque totalité de leur chaleur tombe donc sur la terre, corps solide, opaque et de couleur sombre, qui en absorbe la plus grande partie. C'est par le rayonnement de la terre que l'air ensuite s'échauffe suivant des couches successives qui s'élèvent l'une après l'autre comme étant plus légères que l'air froid qui vient les remplacer. C'est, comme vous le voyez, déjà bien refroidies que celles-ci arrivent au niveau des montagnes. Isolées des plaines, exposées à des rayons le plus souvent obliques, ayant d'autre part un de leurs côtés dans l'ombre, quelle que soit leur orientation, les montagnes s'échauffent difficilement et dispersent dans l'air, par conséquent, moins de chaleur que les plaines ou les vallées. De là cette température infiniment plus basse, qui leur permet de se couvrir, non pas de neige, mais de givre, poudre blanche, impalpable, produite non par les nuages, mais par la condensation des vapeurs invisibles que l'air échauffé contient toujours et que la terre vient abandonner sur leurs sommets. Des expériences de De Saussure, de Gay-Lussac, de Kaëmtz, il résulte que la température décroît, à mesure que l'on s'élève au-dessus du niveau de la mer, d'environ 1 degré par 180 mètres. Ainsi, en supposant que près du sol le thermomètre marque zéro, il descendrait, transporté au sommet du mont Blanc, à 26 degrés au-dessous de glace. Mais la direction des vents, leur vitesse, l'état du ciel viennent souvent troubler la régularité de cette loi, à laquelle, dans une ascension, il ne faudrait pas trop se fier.

Des aéronautes ont quelquefois rencontré, à une hauteur de cinq à six mille mètres, des températures de 40 degrés au-dessous de zéro.

Un fait dont sans doute vous avez été souvent témoin sans y prendre garde, et que je vais vous rappeler, vous fera comprendre comment les montagnes condensent les vapeurs dissoutes dans l'air lorsqu'il est chaud, et pourquoi, à certaine altitude, elles conservent leur manteau de neige jusque sous l'équateur. L'été, par la grande chaleur, vous avez dû remarquer que si l'on monte de la cave une carafe pleine d'eau, sa surface extérieure se couvre immédiatement de gouttelettes liquides, bien que l'air ne semble pas humide. Si la carafe était plus froide, ou mieux, si on l'avait remplie de glace, au lieu de gouttes liquides, ce serait une poussière blanche, comparable à du givre, qui envahirait le cristal.

Tout cela n'est que le résultat de la condensation de l'eau, contenue d'une manière invisible et permanente dans l'air, qui la dissout en quantité d'autant plus grande qu'il est lui-même plus chaud. La montagne joue le même rôle que la carafe vis-à-vis de l'atmosphère tiède de l'été. Quand l'air, échauffé par la terre, passe dans son voisinage, refroidi brusquement au contact de cette dernière, il abandonne à sa surface, sous la forme de névée ou de givre, une partie de l'eau qu'il contient et en même temps il s'y refroidit. Ce n'est donc pas la neige proprement dite, qui, comme je l'ai dit tout à l'heure, blanchit les plus hauts sommets, car souvent ils dominent les nuages : c'est une substance aussi blanche, mais infiniment plus fine et plus mobile, sorte de sable glacé que les vents transportent souvent comme celui du désert. Malheur aux voyageurs surpris par une de ces dangereuses tourmentes ! Ensevelis en un instant sous un linceul de plusieurs mètres d'épaisseur, ils n'ont plus qu'à mourir. La neige ne tombe réellement beaucoup, surtout l'hiver, que dans les parties relativement inférieures. Les pics qui s'élèvent au milieu d'un ciel presque toujours bleu se couvrent d'une couche d'autant plus épaisse de ce givre qu'il fait plus chaud dans les plaines. C'est donc, chose curieuse, surtout pendant l'été que le phénomène se produit avec le plus d'intensité. Une expérience que je vous propose, c'est d'exposer vos deux mains au soleil, après les avoir couvertes, l'une d'un gant noir et l'autre d'un gant blanc. La main noire s'échauffera rapidement, tandis que la blanche restera sensiblement à la même température. Vous avez, au reste, dû remarquer maintes fois, peut-être sans beaucoup y réfléchir, que les corps s'échauffent d'autant plus vite que leur couleur est moins claire. Aussi la neige, dont la blancheur ne saurait être égalée, ne se laisse-t-elle pas pénétrer par la chaleur ; pour la même raison, elle est également à peu près imperméable au froid. C'est à cause de ces deux propriétés que l'hiver, à température égale, le froid semble relativement moins rigoureux quand le sol se couvre de neige. Celle-ci réfléchit, comme pourrait le faire un miroir, votre propre chaleur, au lieu de l'absorber. C'est aussi pour cela que les montagnes conservent l'été leur manteau de neige beaucoup plus bas que le niveau où il gèle encore pendant le jour dans cette saison. Qui de nous, dans son enfance, n'a fait des boules de neige? Ce jeu, depuis si longtemps répandu partout où il y a des hivers et des écoliers, la nature s'y livre quelquefois sur une grande échelle. Tout d'un coup, pendant l'été, de petites masses de névée se détachent des cimes, roulent sur les pentes en augmentant incessamment de vitesse et de volume. On les nomme des avalanches et elles sont un bien terrible fléau pour les habitants de ces pays. Les avalanches prennent souvent des proportions énormes, pèsent plusieurs milliers de tonnes et se précipitent le long des pentes avec une fureur que rien n'arrête. Se frayant un passage même à travers les forêts qu'elles renversent, elles ébranlent les rochers, et vont malheureusement quelquefois à des distances imprévues écraser et ensevelir des villages entiers. Le bruit dont leur chute est accompagnée ressemble à s'y méprendre au roulement du tonnerre, et l'air qu'elles chassent devant elles a toute la puissance de l'ouragan. La propriété qu'a la neige de se comprimer sur elle-même en s'agglomérant, nous la verrons jouer un rôle remarquable dans l'étude que nous allons faire. Les morceaux de glace s'agglomèrent aussi, en vertu d'une loi dont la découverte récente permet à la science d'expliquer bien des faits demeurés longtemps mystérieux : je veux parler de la transformation des forces de la nature les unes dans les autres ; mais comme il serait trop long d'entrer maintenant dans les développements qu'elle comporte, veuillez l'admettre sur parole. Qu'il vous suffise

donc aujourd'hui de savoir que tout mouvement, tout effort mécanique engendre de la chaleur.

Si, par exemple, je prends deux morceaux de glace et que je les comprime fortement l'un contre l'autre, ils se souderont ensemble, parce que cet acte de la compression a développé une quantité de chaleur suffisante pour fondre légèrement la surface des deux parties en contact, et que, de son côté, la glace étant de quelques degrés au-dessous de zéro, absorbe si rapidement cette chaleur temporaire, que la solidification des deux fragments en un seul s'opère presque instantanément. Ces circonstances se présentent fréquemment dans les diverses évolutions que, depuis le sommet des montagnes jusqu'à leur base, la neige accomplit sous différentes formes.

Tout en conférant sur ce sujet, nous arrivâmes au pied du mont Anvert, où nous trouvâmes un chemin praticable aux mulets et que prennent les touristes pour se rendre à la Mer de Glace.

— Cette voie ne nous convient pas, me dit Matheüs, comme je me dirigeais vers lui. Elle est bonne pour les gens qui viennent en Suisse sans intention de voir, ou mieux, sans avoir rien à y étudier. Pour nous, qui n'aimons pas à perdre notre temps, il nous faut prendre à gauche, parmi ces roches, pour côtoyer le glacier que nous ne perdrons pas de vue pendant la route.

Et Matheüs me montrait un vrai sentier de chamois, presque à pic.

— Mais, cher ami, lui dis-je, il faudrait être singe pour se tenir en équilibre sur ce chaos de granit.

— Ou bien géologue, reprit Matheüs en prenant les devants.

Il fallut bien le suivre, quoique, en vérité, je ne fusse pas rassuré. Au bout d'une heure d'une ascension à laquelle les mains prenaient peut-être plus de part que les jambes, je n'en pouvais plus de chaleur, ce qui m'étonnait beaucoup, étant si près de la masse de glace que nous avions constamment à quelques mètres au-dessous de nous.

— Ceci s'appelle le *Glacier des Bois* et conduit à la Mer de Glace, me dit Matheüs, comme nous nous asseyions sur une roche qui surplombe une des rives de ce fleuve d'un genre nouveau. C'est l'un des glaciers des Alpes les plus accessibles, et néanmoins un des plus intéressants. Une rivière immense, d'une pente rapide, avec d'énormes vagues moutonneuses, semblait effectivement s'être arrêtée tout d'un coup, saisie par le froid, devant nous. Resserrée entre deux montagnes, on la voyait plus haut s'élargir considérablement : là commençait ce qu'on appelle la *Mer de Glace*.

— Les glaciers, reprit Matheüs, sont de véritables fleuves ; car, malgré leur immobilité apparente, ils ont un mouvement de progression absolument semblable à celui d'un cours d'eau, leur marche est lente ou rapide, comme celle des rivières, suivant l'inclinaison du sol qui leur sert de lit, suivant qu'ils se trouvent resserrés dans un défilé, ou qu'ils peuvent s'étendre entre deux rives éloignées l'une de l'autre. Ils ont leurs remous, leurs tourbillons, leurs bas-fonds, leurs chutes, leurs affluents, leur source et leur embouchure. Quoique solides, leurs ondes charrient et transportent au loin ce qu'elles arrachent à leur rivage ou ce qui tombe à leur surface par accident. Comme les rivières, ils forment des deltas à l'endroit où se terminent leurs cours, avec cette différence que les leurs ne sont pas des sables, mais des rochers souvent assez considérables pour porter des villages et des forêts de sapins.

Pendant que Matheüs parlait, je ne perdais pas de vue les vagues de cet océan extraordinaire, et ayant, comme les géomètres, visé de l'autre côté un point de repère, je demeurai convaincu que le glacier ne marchait pas. C'est une plaisanterie, pensai-je ; le géologue s'amuse de moi, spéculant sur mon ignorance. En effet, commen supposer qu'une masse si considérable de glace, dans un canal d'une profondeur de quelques centaines de mètres, soudée d'ailleurs par ses bords aux anfractuosités des rochers et solidement retenue par toutes les saillies, pût couler à la manière d'un fleuve? Cela ne résistait pas à quelques minutes de réflexion. Cependant Matheüs ne plaisantait jamais en parlant de sa science favorite, et continuant d'un ton grave sa petite dissertation sur les glaciers :

— Il n'y a guère plus de vingt-cinq ans qu'on les étudie avec quelque méthode, dit-il, et ils ont déjà donné la solution de bien des questions qu'on n'avait encore pu résoudre. Au nombre des plus curieuses se trouve celle de l'origine de ce qu'on appelle les blocs erratiques, de ces roches que l'on trouve détachées, par exemple, d'une montagne de granit et déposées quelquefois à plusieurs centaines de kilomètres de l'autre côté d'une immense vallée, au sommet d'une montagne calcaire. Quelle puissance les y avait ainsi transportés isolément sans arrondir leurs angles, sans briser la plus délicate de leurs saillies, avec des précautions pour ainsi dire maternelles? De ces blocs erratiques, détachés, à n'en pas douter, des flancs du mont Blanc, dont ils ont les mêmes caractères, se rencontrent jusque sur les bords de la Saône, déposés délicatement, comme par la main d'un géant qui les aurait emportés par-dessus le Jura. Plusieurs sont même tellement en équilibre sur la partie saillante de quelques rochers, qu'il suffit de les pousser de la main pour les faire remuer. Nous verrons, quand nous aurons pénétré un peu plus avant dans nos études, que les géants n'ont été autre chose que de puissants glaciers, ayant autrefois enseveli presque entièrement les Alpes, et s'étant étendus en France jusqu'au fond des départements de l'Ain et de la Haute-Saône, où l'on retrouve leurs traces à n'en pas douter. Les glaciers actuels auprès de ceux-là ne sont que des ruisseaux. Les changements qu'ils opèrent autour d'eux sont néanmoins si considérables, qu'on s'étonne qu'ils n'aient pas frappé des hommes comme De Saussure, le grand historien des Alpes, ou même Charpentier et l'évêque Rendu, qui ont tant étudié la géologie de ces montagnes. Les paysans avaient depuis longtemps remarqué que les blocs de pierre tombés des hauteurs sur la surface des glaciers, ne restaient pas en place, et qu'au contraire ils étaient peu à peu transportés vers la plaine ; mais ne pouvant expliquer ce fait, les savants aimèrent mieux le passer sous silence que de le signaler. Il appartenait à M. Agassiz, naturaliste des plus éminents, de donner, il y a quelques années, la théorie des glaciers anciens et actuels. J'ai vu moi-même ce savant, il y a vingt ans, installé presque à l'origine du glacier de l'Aar, où il avait passé tout l'hiver, souvent enseveli par la neige, et obligé, pour sortir, de déblayer, chaque matin, l'entrée de la cabane qu'il s'était construite. Il avait reconnu qu'en un an, cette cabane, avec la masse énorme de glaces qui l'entourait, était descendue de soixante et onze mètres vers la vallée. Le glacier que nous avons sous les yeux marche beaucoup plus vite.

Il avance vers la plaine d'environ cent quarante mètres par année, tantôt plus, tantôt moins.

Pendant que Matheüs parlait, je m'étais organisé un système plus précis, quoique bien primitif, de reconnaître si effectivement la Mer de Glace ne restait pas immobile. Ayant solidement attaché ma lunette sur le tronc d'un sapin, je l'avais orientée sur la crête d'une vague, de manière à ce que celle-ci me dérobât une longue fente de rocher sur l'autre rive. Quelle ne fut pas ma surprise en voyant, une heure après, les deux images de la fente et de l'arête de glace à côté l'une de l'autre dans le champ de vision de ma lunette ! Le glacier avait marché d'une quantité appréciable.

— Ah ! ah ! me dit Matheüs, quand il eut aperçu mon observatoire, je vois que vous ne me croyez pas sur parole.

— Si fait, repris-je, mais la chose est tellement extraordinaire, que si j'ai plus tard occasion de la raconter, j'aime mieux pouvoir dire que je l'ai vue de mes propres yeux. Savez-vous que le glacier est descendu depuis que nous causons ?

— Cela ne m'étonne pas, dit Matheüs, il marche con-

Une tourmente de neige dans les Alpes. Dessin de A. de Bar.

stamment, progresse en moyenne de cinquante centimètres par jour, d'après les mesures prises par M. Tyndall, savant physicien anglais, à qui nous devons, par parenthèse, un livre bien intéressant sur la transformation des forces. La marche annuelle du glacier serait donc de cent quatre-vingts mètres environ par an, ce qui, pour une masse solide aussi considérable, est vraiment bien curieux. A côté des preuves mathématiques de cette progression, il en est d'autres qui, bien que secondaires, n'en sont pas moins certaines. En 1788, De Saussure séjourna seize jours sur le col du géant que nous avons là plus haut à notre droite, et qui est à 3,360 mètres au-dessus du niveau de la mer. Il redescendit, le 19 juillet, à Courmayeur, tandis que les guides revinrent directement à Chamounix. L'un d'eux, le nommé Couttet, laissa au pied de l'aiguille Noire une échelle dont le poids et le volume rendaient sa marche dangereuse. En 1832, un explorateur des Alpes, M. Forbes, trouva des morceaux de cette échelle sur la Mer de Glace, près des cascades inférieures qu'on nomme les *Moulins*. Ces fragments avaient donc, portés par la glace, parcouru environ 4,000 mètres en quarante-quatre ans. Il y a une trentaine d'années, un touriste partait du chalet du mont Anvert, comme nous le ferons nous-mêmes demain matin. Le guide Devouasson devait le conduire à ce qu'on nomme le *Jardin*, sorte d'île verdoyante au milieu de l'océan glacé que forme la réunion du Glacier de Talèfre avec la Mer de Glace. Je vous ex-

pliquerai plus tard la présence inattendue de cette tiède oasis dans ce désert de neige. Ce guide portait un havre-sac contenant, comme le mien, les provisions et quelques cordes. En marchant sur le bord du glacier tout gercé de profondes crevasses, dont quelques-unes malheureusement couvertes de neige, le pauvre guide, glissant des deux pieds à la fois, tomba au fond d'un de ces abîmes sous les yeux du voyageur rendu immobile par la terreur. Ce dernier, avec les plus grandes précautions, se traîna à plat ventre jusqu'au bord de la crevasse, et pendant plus d'une heure appela de toutes ses forces. Mais pas d'autre bruit qu'un écho souterrain. Plus de doute, l'imprudent avait trouvé la mort au fond de ce précipice, dont les parois, d'abord bleu d'azur, puis couleur indigo, puis enfin noires comme les profondeurs d'un gouffre, étaient absolument verticales. Noyé dans l'eau glacée ou broyé en tombant, telle était la seule alternative que l'on pût accepter. La nuit vient vite dans les montagnes, et, dans la situation où le voyageur se trouvait, il eût été plus qu'imprudent d'attendre un instant de plus. A son grand regret il quitta la place, tremblant de ne pouvoir seul retrouver son chemin. Il

La Mer de Glace. Dessin de A. de Bar.

se remit en marche un peu à l'aventure sur les vagues glissantes de cet océan perfide, parsemé de précipices sans fond. Le plus sage, dans ces circonstances, est de marcher à quatre pattes, de contourner les fentes sans jamais essayer de les sauter. Mais cette manière de marcher est peu expéditive, car on n'avance qu'en louvoyant. Il est d'ailleurs nécessaire de réfléchir quelquefois longtemps avant de se risquer à faire un pas. J'ai moi-même été surpris une fois, il y a bien longtemps, seul, à la nuit tombante, sur ces déserts de glace, et je vous déclare que, malgré ma jeunesse, mon agilité, et je dirai même mon amour pour les excursions dangereuses, mon cœur battait infiniment plus vite qu'il ne le devait.

Ce fut donc à la nuit close que le voyageur toucha la terre ferme, mourant de faim autant que de terreur, trempé jusqu'aux os et grelottant de tous ses membres. Quelque mauvaise que soit une auberge, combien on est heureux d'en ouvrir la porte après une semblable aventure ! Je vous donne en mille à deviner qui poussa un cri d'étonnement en voyant entrer le malheureux voyageur plus mort que vif : ce fut le guide Devouasson, qui venait lui-même de rentrer. La tête emmaillottée d'un bandage, il se dégelait au coin du feu.

— Je vous ai cherché pendant trois heures, dit-il, et vous auriez pu suivre le chemin que j'ai parcouru à la trace du sang que je perdais. Trois de mes confrères viennent de partir avec des falots pour tâcher

de vous découvrir. Comment donc avez-vous pu sortir sain et sauf de la Mer de Glace par cette nuit obscure? nous vous croyions mort.

— Et vous-même, dit le voyageur, qui donc a pu vous tirer du gouffre où je vous ai cru enseveli pour jamais?

— Moi-même, dit simplement Devouasson ; je n'étais qu'étourdi par une forte blessure à la tête. L'eau froide m'a ranimé; je me suis débarrassé de mon sac, et avec mon couteau, taillant des trous dans la glace, je suis peu à peu remonté comme le font les ramoneurs dans les cheminées.

Je vous laisse à penser si ces deux hommes, dont chacun croyait l'autre perdu, se serrèrent cordialement la main.

Le 23 juillet 1846, c'est-à-dire dix ans après, M. Forbes retrouvait le sac de ce guide, contenant encore, quoique déchiré, un mouchoir et un fragment de bouteille. Descendu avec la cascade du glacier de Talèfre, il s'était retrouvé à la surface par suite de la fonte superficielle de la glace, à trois cent-quarante mètres plus bas vers la réunion de celui-ci à la Mer de Glace.

Les catastrophes, ajouta Matheüs, dont les Alpes sont trop souvent le théâtre, fournissent, sur la marche des glaciers, des documents qui en éclaircissent l'étude. Laissez-moi vous en raconter une qui me revient en mémoire, et qui eut lieu non loin de l'endroit où nous sommes. Le 18 août 1820, le docteur Hamel et deux Anglais partirent de Chamounix pour faire l'ascension du mont Blanc. Le temps était si mauvais, qu'il fallut attendre vingt-quatre heures aux rochers des Grands-Mulets, station à partir de laquelle il n'y a plus de chemin que celui qu'on pratique soi-même dans la glace. La tourmente continuant le lendemain, les guides proposèrent de redescendre; mais le docteur insista. On se mit en marche, et rien n'alla trop mal jusqu'au grand plateau que vous apercevez à votre droite comme une légère saillie au pied de la balme presque verticale qui supporte la cime de la montagne. Là s'offrent deux voies principales pour arriver sur la crête. L'une longue, monotone et encaissée; l'autre, plus courte, mais aussi plus dangereuse, car elle longe l'escarpement sur une pente étroite fortement inclinée, couverte d'une neige glissante et surplombant dans presque tout son parcours un abîme de plus de quinze cents pieds. On suivit ce chemin. Le vent était violent, ce qui est toujours d'un mauvais augure sur ces hauteurs, où il occasionne, non des ouragans de sable comme au désert, mais des tourmentes de neige qui vous aveuglent, obstruent constamment la route et vous ensevelissent souvent sous une épaisseur de dix à vingt mètres, comme je vous l'ai déjà dit. Tout d'un coup, en effet, un craquement épouvantable se fait entendre, une avalanche se détache de l'escarpement, tombe sur le chemin et, roulant de là dans l'abîme, y entraîne cinq guides. Deux sont arrêtés miraculeusement au bord de la *rimaye*, et peuvent se dégager; mais les trois autres disparaissent au fond du gouffre, où la neige, tombant en cascade, les ensevelit vivants. Toute tentative de secours étant inutile, les survivants redescendirent à Chamounix, la mort dans le cœur. Quarante ans après, le 15 août 1861, on retrouva, encore engagés dans la glace, au pied du glacier des Bassons, près duquel nous sommes passés ce matin, quelques ossements, un chapeau de feutre et une lanterne écrasée. Les deux survivants de la catastrophe que je viens de vous raconter, vieillards alors octogénaires, reconnurent le chapeau et la lanterne de l'un de leurs trois infortunés compagnons. La couleur des cheveux fit reconnaître le second. Quant au troisième, il est probable que ses os se trouvaient mêlés à ceux des autres. On peut estimer à trois mille cinq cents mètres la différence de niveau entre le lieu où les guides ont péri et celui où leurs restes ont revu la lumière.

Ce récit, qui m'avait fort ému, me semblait d'un sinistre augure, au début d'une excursion sur la Mer de Glace. Aussi, craignant que Matheüs ne me donnât encore, pour mieux me persuader de la marche des glaciers, quelque autre preuve analogue, je me hâtai de me déclarer convaincu. Nous reprîmes notre course, tantôt sur la terre ferme et tantôt sur la glace, nous aidant de nos mains et avançant avec peine par ce chemin exclusivement consacré aux pérégrinations des chèvres. Le lendemain, après une bonne nuit passée au chalet du mont Anvert, nous nous confiâmes dès l'aurore aux vagues capricieuses, quoique immobiles, de la Mer de Glace. On se figure difficilement, si on ne l'a pas vu, l'aspect sinistre et sauvage de cet océan solide de vagues moutonneuses, à surface vermiculée, humide, d'un blanc grisâtre et comme couverte de débris de naufrages. Pierres énormes représentant de loin des coques de navires, sapins dépouillés de leurs branches et de leur écorce, en travers de ces roches, comme des mâts arrachés de leurs flancs, petits piquets échelonnés par les guides, comme des bouées immobiles sur les passages les moins impraticables, tout cela ressemble à des épaves roulées par une mer subitement solidifiée pendant une tempête. Puis des rochers à pic, murailles infranchissables, rivages inhospitaliers plus menaçants que la mer elle-même. Ce spectacle de désolation serre le cœur. Mais ce qui terrifie par-dessus tout, ce sont ces mille fentes bleuâtres, gouffres toujours béants, prêts à vous engloutir au moindre faux pas. Ajoutez à cela un silence absolu qu'à de rares intervalles vient interrompre, comme un coup de canon tiré dans le lointain par quelque bâtiment en détresse, le bruit de la glace qui s'ouvre, ou celui d'une avalanche répété comme le tonnerre par les échos. A ce spectacle inattendu, on est à la fois saisi de terreur et d'admiration. On sent qu'on a pénétré dans un de ces grands laboratoires où la nature travaille aux transformations mystérieuses de la matière. Du point où l'on s'embarque sur cette mer solide jusqu'à l'endroit qu'on nomme le *Chapeau*, les crevasses sont peu nombreuses. Mais, à partir de cet endroit, les passages deviennent rares et très-difficiles. Aussi fîmes-nous une pause assez longue à l'abri de ces rochers, avant de gagner des régions plus élevées. Tout en déjeunant de quelques menues provisions que notre grand appétit assaisonna pour le mieux, Matheüs me mit sommairement au courant de ce qui ce passait sous nos yeux :

— Les glaciers, me dit-il, sont les réservoirs inépuisables où s'alimentent les fleuves les plus importants et un grand nombre de rivières. Leur mission est de condenser une partie des vapeurs que l'air dissout et emporte de la surface des mers. C'est avec ces vapeurs qu'ils entretiennent les cours d'eau qui arrosent et fertilisent nos campagnes avant de retourner à l'Océan par mille détours.

C'est donc, comme vous voyez, une sorte de circulus chargé d'entretenir incessamment l'équilibre entre l'évaporation et le niveau. Comment se forment-ils eux-

mêmes ? Nous le savons déjà en partie. La neige tombe en abondance dans les montagnes, le névée s'y forme incessamment; voilà l'origine. Sur des pentes souvent presque verticales, vous devez comprendre de quel poids les neiges supérieures viennent peser sur les parties inférieures. Peu à peu, de proche en proche, cette pression agglomère la neige, qui se comprime, durcit, diminue de volume et augmente de poids. Un glacier commence toujours par ce qu'on appelle un cirque de neige, vaste vallée en pente à peu près demi-circulaire, qui va se terminant en cône étroit à la base; celle-ci forme ensuite elle-même une sorte de couloir que j'appellerai la *source* du glacier. C'est dans cet espace relativement étroit que commence réellement la conversion de la neige en glace, par l'excès de la pression. Cette glace n'est pas encore transparente, mais grise et moins dure qu'elle ne le deviendra plus bas. En effet, à quelques centaines de mètres en dessous, le phénomène de la conversion complète se produit. Les rayons du soleil, à cette altitude, commencent, pendant les jours d'été, à envoyer assez de chaleur sur cette neige, qui n'est, d'ailleurs, plus blanche, mais grise, pour en fondre légèrement la surface; et comme, sous la forme de glace grise, cette dernière est encore poreuse, l'eau s'infiltre dans les interstices qu'elle remplit, en s'y congelant pendant la nuit. La masse devient alors homogène et transparente. La glace se montre, dès cette seconde période, comme vous la voyez dans cette large fente à vos pieds, d'un bleu comparable à celui des eaux du lac de Genève. Le glacier est complétement formé. J'ajouterai qu'il est dans toute sa force, et que cette force est immense. Vous le savez, son expansion est irrésistible au moment où l'eau se congèle, après s'être infiltrée dans la masse. Le volume augmente, et le couloir de roches où cela se passe est ébranlé dans ses profondeurs. Voilà la première attaque sérieuse contre ces granits puissants, presque toujours forcés de céder. Comme les gorges, les lits des glaciers sont, le plus souvent, à plusieurs étages, ce qui détermine des chutes pour eux comme pour les torrents. Arrivés vers les marges de ces étages, la glace se fend en énormes fragments prismatiques et forme ces escaliers gigantesques, dont les marches présentent à l'admiration des touristes leurs tranches d'un bleu foncé, où se jouent si capricieusement les rayons du soleil et la pâle clarté de la lune. Vous en avez un exemple au-dessus de nous, à l'endroit où le glacier de Talèfre vient se réunir à la Mer de Glace.

En effet, je vis un escalier d'une largeur de deux ou trois cents mètres, dont les marches, à peu près régulières, contournaient la montagne, derrière laquelle elles se perdaient dans une vapeur bleuâtre. Mais il aurait fallu, pour l'escalader, des jambes cinq ou six fois plus longues que les nôtres, car chaque assise avait bien trois fois la hauteur d'un homme.

— Pressé par le fardeau des parties supérieures, reprit Matheüs, le glacier marche toujours en avant. Au moindre mouvement qu'il fait, il se développe, comme je vous l'ai fait remarquer déjà, un peu de chaleur aux points de frottement entre la glace et le couloir dans lequel il se meut. Une petite quantité d'eau est produite, qui favorise considérablement la descente en diminuant les frottements. Quand la cascade est franchie, les blocs se rapprochent, poussés par ceux qui sont plus haut. Dès qu'ils sont comprimés les uns contre les autres, ils se ressoudent, et le fleuve solide continue lentement à descendre : la masse se moulant toujours sur la vallée qui lui sert de lit. Lorsqu'elle arrive à une partie étroite, elle force le passage, si elle ne peut l'élargir. En face d'un obstacle, elle se redresse et passe souvent par-dessus. Dans quelques cas, cet obstacle, emporté d'assaut, est condamné à suivre le courant qui l'entraîne, pour ne le déposer qu'à plusieurs kilomètres plus loin. Près d'un promontoire, le fleuve solide ralentit nécessairement sa marche. Il contourne ce dernier, non pas d'une seule pièce, mais en se tordant sur lui-même, de façon que la partie riveraine reste en arrière, tandis que le milieu continue d'avancer. Enfin, lent ou rapide, le courant de la glace ne s'arrête jamais.

Bien que nous fussions sur la glace et entourés de neige, le soleil, déjà au plus haut du ciel, nous échauffait suffisamment pour que nous ne souffrissions pas du froid; mais il fallait songer au moment où il se déroberait derrière les montagnes et où, par conséquent, l'hiver reprendrait possession de ce pays fantastique. Nous nous remîmes donc en marche pour gagner, en temps opportun, ce que les gens du pays appellent le *Jardin*.

— Vous comprenez bien, me dit Matheüs, que si un glacier avançait toujours, sans que son extrémité inférieure disparût, il aurait bientôt envahi les contrées qui en sont voisines; mais lorsqu'il a atteint les vallées inférieures, où se font sentir avec plus ou moins de force les chaleurs de l'été, il entre en fusion, se résout en cataractes, forme des torrents, des rivières et des fleuves. Le Rhin et le Rhône, pour ne parler que des plus grands, sortent tous deux des glaciers de la chaîne du mont Blanc, qui donne naissance à plus de quarante rivières importantes. Il y a quelques années, en descendant des glaciers de la Grimsel, dont j'ai failli, par parenthèse, ne jamais revenir, je voulus voir la source du Rhône. Ce fleuve, qui, pendant plus de quarante lieues, gronde avec une fureur sans égale dans une gorge presque constamment étroite et profonde, sortait, cette année-là, comme un ruisseau facile à franchir, d'une voûte de glace bleue de la hauteur d'une maison. Rien n'était beau et engageant comme la colonnade de glace qui supportait à la fois la voûte et le glacier; mais l'été exceptionnellement chaud qu'il avait fait, cette année-là, rendait dangereuse l'exploration de ce vestibule, bien digne de servir de porte à un fleuve comme le Rhône. La prudence ne me permit pas de m'y engager. Quinze jours après, effectivement, le spectacle avait complétement changé. Le portique écroulé avait comblé tout le vallon, et le glacier s'était reculé de plus de cent mètres.

Suivant la quantité de neige tombée pendant l'hiver, suivant les pluies et les chaleurs de la belle saison, les glaciers oscillent, et leur base laissant à découvert des terrains ensevelis depuis des siècles, ils s'avancent dans les vallées d'une façon inquiétante.

Les glaciers de Chamounix, après n'avoir cessé de progresser depuis 1846, sont actuellement dans une période remarquable de retraite. Ainsi, depuis douze ans, le glacier des Bassons, qui menaçait d'envahir le village, a fort heureusement reculé de 332 mètres. Celui sur lequel nous voyageons laisse à découvert 188 mètres de terrain autrefois envahi. Aussi la grotte de l'Arveyron n'existe-t-elle plus. Au fond de la vallée, le glacier d'Argentières a perdu 181 mètres et celui du Tour, 520.

A. BERTSCH.

(*La suite prochainement.*)

# LES CHATEAUX HISTORIQUES DE FRANCE.

## PIERREFONDS.

L'origine du château de Pierrefonds ou Pierrefonts se perd dans la nuit des dates lointaines. Les premiers temps de l'époque féodale voient s'élever une haute et massive forteresse, assise sur la cime d'un rocher, comme celles dont parlent *les Burgraves*, « un nid d'aigle, un repaire »; elle fut construite des débris d'une maison royale de la deuxième race, rendez-vous de chasse voisin du point de la forêt dit *chêne Herbelot*. Tout ce qu'on sait, en fait de dates, c'est que Charles le Chauve y fit un séjour en 853, que Nivelon Ier, l'un de ses maîtres, y vit le jour au commencement du onzième siècle, et que la lignée des seigneurs de Pierrefonds s'éteignit sous Philippe-Auguste, qui réunit le château au domaine royal, et l'abandonna, ainsi que ses successeurs, aux religieux de l'abbaye voisine (1).

En 1390, Louis d'Orléans, frère de Charles VI, premier duc de Valois, « se mit en devoir de faire reconstruire le château de Pierrefonds sur un point plus fort et mieux choisi, c'est-à-dire à l'extrémité du promontoire qui domine une des plus riches vallées des environs de Compiègne, en profitant des escarpements naturels pour protéger les défenses sur trois côtés, tandis que l'ancien château était assis sur le plateau même, à cent mètres environ de l'escarpement.

« La bonne assiette du lieu n'était pas la seule raison qui dut déterminer le choix du duc d'Orléans. Si l'on jette les yeux sur la carte des environs de Compiègne, on voit que la forêt du même nom est environnée de tous côtés par des cours d'eau, qui sont : l'Oise, l'Aisne et les deux petites rivières de Vandi et d'Automne.

« Pierrefonds, appuyé à la forêt vers le nord-ouest, se trouvait ainsi commander un magnifique domaine, facile à garder sur tous les points, ayant à sa porte une des plus belles forêts des environs de Paris. C'était donc un lieu admirable, pouvant servir de refuge et offrir les plaisirs de la chasse au châtelain. La cour de Charles VI était très-adonnée au luxe, et, parmi les grands vassaux de ce prince, Louis d'Orléans était un des seigneurs les plus magnifiques, aimant les arts, éclairé, ce qui ne l'empêchait pas d'être plein d'ambition et d'amour du pouvoir; aussi voulut-il que son nouveau château fût à la fois une des plus somptueuses résidences de cette époque et une forteresse construite de manière à défier toutes les attaques (2). »

Ce second édifice, dit une *Notice* spéciale publiée en 1836, est « un chef-d'œuvre d'architecture et l'une des merveilles du temps. Les tours et les murs sont assis sur le roc. Le château a quatre faces. Les tours, au nombre de sept, ont cent huit pieds de hauteur en maçonnerie. Le carré de son emplacement n'est pas régulier, la face du midi présentant plus d'élévation que celle du nord. Sa surface totale est de treize cent soixante mètres carrés. Le côté sud-est a ceci de particulier, que la tour du milieu s'avance sur la terrasse de six mètres de plus que les autres. » Cette tour renfermait une chapelle construite aussi solidement que délicatement, pleine de reliques vénérables et de meubles curieux. Enfin, pour utiliser la surface de la montagne que ne couvrait pas l'édifice, on y construisit des caves et des galeries souterraines qui accrurent encore ses défenses de toutes sortes.

L'histoire de Pierrefonds, pendant toute cette époque, a plus d'importance que celle de beaucoup de villes; tour à tour assiégée, prise, reprise et vendue, sa forteresse décide du sort de tout le pays voisin et parfois de celui de ces familles puissantes qui s'en disputent la possession; les commandants ou gouverneurs sont la plupart des soldats d'aventure qui deviennent des héros de bravoure et d'audace; les siéges de la place offrent des luttes dignes de la légende ou de l'épopée. Un incendie, allumé par les vaincus au moment d'évacuer la place, disloque et calcine quelques parties du château, et tous les mémoires du temps de parler de ce désastre comme du feu qui dévora le fameux temple d'Éphèse.

François Ier y fit faire des réparations, en même temps que rebâtir bon nombre de maisons dans le bourg de Pierrefonds et élever la belle tour de l'église paroissiale, qui fut achevée en 1557. Ce monarque, dit encore la *Notice* anonyme sur Pierrefonds, « avait fait tirer le plan visuel du château, dont il ne se lassait pas d'admirer la force et la beauté, et le fit peindre dans la galerie des Cerfs, à Fontainebleau. L'artiste qui en a figuré le plan s'était placé au bord de la forêt, sur le chemin des Plaideurs, de l'autre côté de l'étang. »

Pendant plus de deux siècles, en effet, cette bastille, ceinte de tours, comme celle de Paris, avec une superficie de près de sept mille mètres, des murs épais de dix-huit pieds, abrita tour à tour, selon les temps et les destinées du pays voisin, les d'Orléans, les Bourguignons, les Anglais, les ligueurs; l'un de ces derniers, Rieux, la défendit avec plein succès contre le duc d'Épernon, en 1591 (1); le comte d'Auvergne, envoyé contre le marquis de Cœuvre, en 1616, s'en rendit maître, et Richelieu fit aussitôt démanteler la place, raser les tours du nord et détruire la plus grande partie des logements.

Pendant plus de deux autres siècles, les restes de ce redoutable édifice conservèrent leur aspect de ruines grandioses. Vendues « nationalement », en octobre 1798, pour la somme de huit mille cent francs, elles triomphèrent encore une fois, déjouant tous les efforts des démolisseurs, et, revendues deux ou trois fois, rentrè-

(1) Les religieux de Saint-Sulpice, dont Nivelon avait déjà reconstruit la chapelle, et qui l'agrandirent eux-mêmes en 1215, vers l'époque où Philippe-Auguste leur donna une partie des bâtiments du château. Près de l'abbaye était le *Chemin des Plaideurs*, l'une des plus anciennes routes de la forêt de Compiègne et celle qui conduisait au château les nombreux vassaux venant plaider au tribunal seigneurial, devant le châtelain, qui siégeait souvent en personne, entouré des douze pairs nobles de sa châtellenie.

(2) *Description du château de Pierrefonds*, par M. Viollet-Le Duc. Paris, 1857, in-8°.

(1) Il fut pendu peu après à Noyon, s'étant laissé prendre pendant qu'il détroussait les voyageurs. Pendant le siége de cette ville par Henri IV, il en avait prolongé vingt jours la défense, en y introduisant cinq cents cavaliers doublés chacun d'un fantassin; il médita et faillit accomplir l'enlèvement du roi; la *Ménippée* le représente comme un des plus hardis coquins de ceux qui soutenaient alors la Ligue.

rent définitivement, le 15 février 1813, dans le domaine de la couronne, au prix de deux mille neuf cent cinquante francs, avec les trois hectares et plus de terrains vagues qui les entouraient.

Dès lors, préservées de toute dégradation, elles ont été, depuis 1858, l'objet d'une restauration complète, décidée par Napoléon III, et exécutée à ses frais par M. Viollet-Le Duc. En moins de dix ans, ces immenses constructions ont été relevées, réparées, refaites en beaucoup d'endroits, de manière à ressusciter ce merveilleux spécimen d'architecture militaire. Dès aujourd'hui, les appartements sont terminés, la Grande Salle a reçu le musée d'armes et d'armures créé par l'Empereur, et qui sera ouvert au public les jeudis et dimanches. Avant un an, les quelques travaux extérieurs qui restent à faire ou à rétablir, le pont, les fossés, les

Le château de Pierrefonds restauré. Dessin de A. Deroy.

courtines, seront totalement achevés, après une dépense de quatre millions et demi ; encore a-t-il fallu, pour ne pas dépasser cette somme, la proximité des matériaux et l'économie de la main-d'œuvre, facilitée par plusieurs procédés ingénieux de l'architecte, qui expose l'un d'eux au palais du Champ de Mars.

Il suffira maintenant de cette courte excursion, à trois heures de Paris, près d'une ville intéressante et curieuse, à travers une forêt vraiment splendide, pour avoir, en quelques heures, l'idée ou plutôt la vue de l'une de ces anciennes demeures, formidables au dehors, « richement décorées à l'intérieur, où les habitudes du luxe et du confort même commençaient à prendre une grande place dans la vie des seigneurs féodaux. »

EDMOND RENAUDIN.

# ÉTUDES HISTORIQUES.

## Mlle LAURETTE DE MALBOISSIÈRE (1).

Il y avait, au siècle passé, en l'an de grâce 1762 et années suivantes, une jeune fille de bonne mine, de belle et bonne maison, Mlle Laurette de Malboissière. Encore enfant, son esprit brillait d'une grâce ingénue et déjà savante. Elle apprit de bonne heure le grec et le latin; à quinze ans, l'espagnol et l'italien n'avaient plus de secrets pour elle; elle lisait Shakspeare en anglais et Klopstock en allemand. Trois fois par semaine arrivait le maître de mathématiques et le maître à danser, le menuet et les équations allant de compagnie. Elle écrivait en vers, elle écrivait en prose. Au Tasse, elle empruntait son Armide ; à l'Arioste, son Angélique et son Roland. L'une des premières, elle eut l'honneur d'étudier les premiers tomes de l'*Histoire naturelle* de M. de Buffon, *génie égal à la nature*, disait la statue élevée au jardin du Roi, par l'ordre de Louis XVI. Ainsi se passait la journée, et, le soir venu, la jeune demoiselle allait, tour à tour, à la Comédie-Italienne, au Théâtre-Français; et le lendemain des grandes soirées, c'était merveille d'entendre ce jeune esprit raconter à sa jeune cousine la comédie ou la tragédie nouvelle : « J'étais hier, dit Laurette, à la Comédie-Italienne, où j'ai vu la petite Camille jouer le rôle de mère dans *Arlequin perdu et retrouvé*. » Encore aujourd'hui, dans le vieux château, non loin de Mantes la jolie, vous retrouveriez la trace et le souvenir de Laurette : « Il pleut, tout notre monde est à la maison; les hommes jouent au billard, les dames lisent dans le premier salon, et moi, je suis restée dans le second, à lire et à vous écrire. Ce château est beau; le jardin, surtout, est délicieux. Il y a des eaux magnifiques et de très-belles promenades. Les appartements, quoique simples, sont fort nobles. J'ai une petite chambre dont les fenêtres donnent sur le parc. Elle est séparée de celle de ma mère par une antichambre et un cabinet. Je m'amuse assez ici; nous nous promenons beaucoup. Je me lève quelquefois à six heures, et je vais réveiller mon père, qui loge dans le jardin, dans le corps de logis des bains, pour me promener avec lui. Cela dure jusqu'à huit heures; ou bien, quand je me suis fatiguée la veille, je me coiffe, je m'habille, je travaille jusqu'à une heure et demie. Nous dînons à deux heures; je reste quelque temps au salon, puis je me retire dans ma chambre jusqu'à l'heure de la promenade, qui a lieu ordinairement à six heures jusqu'à neuf. Nous soupons à dix heures. Telle est ma vie. » Ainsi disaient nos grands-pères, sur le bord de l'abîme. On ne parle, en ces lieux paisibles, que de ballets, de comédies et d'opéras nouveaux. Mme de la Popelinière a chanté, sur le théâtre de Passy, le rôle d'Orphée (il ne s'agit pas encore du chevalier Gluck), en présence de la duchesse de Choiseul, de la duchesse de Grammont, du comte de la Marche et de l'ambassadeur d'Espagne. On a sifflé une comédie de Palissot, l'auteur des *Philosophes*, et la chute honteuse de Palissot a fait plaisir à tout le monde. Voici, cependant, un grand événement entre deux représentations des comédiens d'Italie, *enfants du fard et de l'oisiveté* : « Les Anglais bombardent Calais (17 juin 1762). » Certes, c'est là ce qui s'appelle une grosse aventure... Eh bien, il y a cent ans, Calais bombardé par les Anglais arrachait tout au plus cette humble réflexion à la jeune Laurette : « *On ne croit pas que cela leur serve à grand'chose.* » Et la voilà, sur la même page, racontant l'heureuse aventure arrivée à Mme de Beauffremont, lorsqu'elle eut la fantaisie de visiter le château de Bellevue :

« Elle y fut promener, jeudi, avec Mme de Montalembert. Le roi y arriva quelque temps après elles et reconnut la livrée de Mme de Beauffremont. « Est-ce que « la princesse est ici? — Oui, Sire. — Et avec qui est-« elle?— Avec Mme de Montalembert.— Leur a-t-on fait « voir tous les appartements?— Oui, Sire. — Sont-elles « entrées dans les jardins? ont-elles mangé de mes ce-« rises?— Pas encore, Sire; on attendait Votre Majesté. « — Je vais donc me dépêcher bien vite, pour qu'elles « puissent en manger à leur tour. » Quand il eut mangé, il dit à M. de Champcenetz, qui est gouverneur de Bellevue : « Allez bien vite chercher ces dames. » Et, pour les laisser libres, il alla à Babioles, une petite maison auprès de là, appartenant à M. de Champcenetz. N'est-ce pas là une action de bon prince? Que j'eusse été contente, si j'avais été là lorsqu'il est arrivé; je l'aurais vu, ainsi que ces dames, de bien près, et sans qu'il m'aperçût. » Tout cela est très-joli, sans doute; mais ce qui gâte un peu ce goûter royal, ce sont les Anglais qui bombardent Calais.

Huit jours plus tard, un autre événement très-considérable signale la Russie à l'attention publique... En quatre ou cinq lignes, la jeune Laurette a raconté cette immense catastrophe : « Eh bien, ma belle petite, l'impératrice de Russie me semble prendre son parti sans balancer longtemps. Son mari, dit-on, voulait la répudier, on prétend même lui faire trancher la tête, de plus établir le luthéranisme dans ses Etats; mais elle l'a prévenu, l'a fait enfermer lui-même, et s'est fait déclarer czarine. »

En revanche, on vous dira tout au long comment un bal public vient de s'établir sur la pelouse de la Muette, en concurrence avec le fameux bal de Vincennes. Ce bal de la Muette est charmant; on y danse, on s'y promène, on y va le dimanche. Un peu plus tard, ce lieu de fêtes aura nom le *Ranelagh;* aujourd'hui, le Ranelagh est une suite de petits palais entre deux jardins :

Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés...

C'est la chanson de Mme de Pompadour.

Encore une nouvelle importante : « On jouait, hier, *Tancrède* et le *Legs* à la Comédie-Française, et le duc de Bedford était dans une loge. Or, le duc de Bedford venait justement traiter pour la paix. » A peine si les

(1) Au moment où de graves événements se préparent qui troublent d'avance tous les esprits et toutes les consciences, la chronique serait mal venue à se faire l'écho des bruits futiles que l'heure présente emporte. Aussi bien volontiers, et pas un de nos lecteurs ne s'en plaindra, cédons-nous aujourd'hui la plume à notre aimé collaborateur M. J. Janin, qui, avec sa grâce charmante, va vous raconter la vie et les œuvres d'une jeune fille du siècle dernier que l'on pourrait proposer pour modèle à plus d'une jeune fille du siècle présent. C. W.

plus graves événements tiennent autant de place, en cette histoire écrite sous l'émotion du moment, qu'un serin qui s'envole, un chien perdu, ou la mort d'un singe favori. Evidemment, toutes les choses sérieuses étaient au second plan. Tout le monde ignore ou semble ignorer la menace et le danger de l'heure présente. Ces vastes famines, ces misères sans nom, ces faillites d'argent et d'honneur, Laurette n'en sait rien. Elle vous dira plus volontiers les sept églogues de Virgile qu'un seul des épisodes sanglants de la guerre de Sept ans. Innocence est le mot très-inattendu de cette idylle en plein dix-huitième siècle. On s'aperçoit, à chaque instant, que Laurette habite assez loin de la cour. Elle n'en sait que les histoires les plus décentes; pas un des hommes sages et pas une des honnêtes femmes qui l'entourent n'oseraient lui parler des scandales de Versailles. Ses livres favoris se composent des histoires d'Angleterre, de l'histoire des abeilles, et des idylles de Gessner, traduites par Diderot qui ne s'en vante guère. Un beau jour, quelqu'un lui prête *Gil Blas*, et cette enfant, qui lisait Tacite à livre ouvert, ne comprit pas grand'chose au roman de Le Sage. Elle ne vit pas que, dans son *Gil Blas*, Le Sage avait représenté le caprice et le courant de la vie humaine, et que le lecteur, à chaque page, pouvait s'écrier : Je reconnais mes propres aventures !

On était alors aux dernières heures de Mme de Pompadour, et, malgré tous les respects qui sont dus à la jeunesse, inévitablement Laurette avait compris les mystères si peu voilés de cette autorité des petits appartements. Ce qu'elle savait surtout de la favorite, c'était sa passion pour le théâtre, et son petit talent de comédienne, et sa voix de fausset, qui lui suffisait à chanter, dans le *Devin du village :*

> Non, Colette n'est point trompeuse,
> Elle m'a donné sa foi...

Un esprit chaste a grand'peine à comprendre ce qui ne l'est pas. Rien qu'à la façon dont Mlle de Malboissière a parlé de Colette et de Colin, nous sommes sûrs qu'elle n'a rien vu de plus que le théâtre où roucoulaient ces jeunes dames et ces seigneurs, pour plaire au roi qui s'ennuie. A la même heure (et c'est tant mieux pour elle), notre innocente était occupée également de son serin, de son singe et de Mme de Pompadour : « Mon serin est mort tout couvert d'abcès. Brunet, mon singe, allait beaucoup mieux. Il me faisait toutes sortes de caresses. Le voilà mort, en même temps que Mme de Pompadour. » Elle aimait les livres. C'est le plus beau goût du monde. Il n'est pas de passion plus charmante. Elle en parlait à merveille !

« J'ai acheté, ce matin, trente volumes latins et grecs de la bibliothèque des Jésuites. » Nouveau motif d'étonnement, de rencontrer cette jeune fille attentive à tant de choses : « Aujourd'hui, dit-elle, après avoir lu Locke et Spinosa, fait mon thème espagnol et ma version latine, j'ai pris ma leçon de mathématiques et ma leçon de danse. A cinq heures, est arrivé mon petit maître de dessin, qui est resté avec moi une heure un quart. Après son départ, j'ai lu douze chapitres d'Epictète en grec, et la dernière partie du *Timon d'Athènes*, de Shakspeare... » Le reste de la soirée appartenait au théâtre. On donnait *Héraclide* et *le Cocher supposé*, et, fouette, cocher ! on rentre au logis, on soupe; et voici le menu de ce repas simple et frugal : « Une bonne et franche soupe à la paysanne, sans jus, sans coulis, avec de la laitue, des poireaux et de l'oseille; un petit bouilli de bonne mine, du beurre frais, des raves, des côtelettes bien cuites, sans sauce, une poularde rôtie excellente, une salade délicieuse, une tourte de pigeons, une de frangipane, et des petits pois accommodés à la bourgeoise : voilà tous les plats qui parurent sur la table. Au dessert, nous eûmes du fromage à la crème, des échaudés, des confitures, des bonbons et des abricots séchés, et, pour que la fin couronnât l'œuvre, on nous servit du café que j'avais fait moi-même. » Le lendemain, elle achète encore un beau Dante en maroquin à la vente des Jésuites. Le même jour, elle va visiter, au Louvre, l'atelier de Drouais le fils : « Nous y avons vu le portrait de Mme de Pompadour, qui est réellement une très-belle chose. Elle travaille sur un petit métier ; son attitude est très-noble ; sa robe est de perse garnie en dentelles de la plus grande beauté. Son petit chien cherche à monter sur son métier. »

A la campagne, Laurette habite une belle chambre, et la description de son appartement, entre deux tourelles, sera la bienvenue, — après le récit de son dîner :

« Je suis dans une grande et assez belle chambre ; mon lit est cramoisi brodé en nœuds blancs; sur ma tapisserie sont des chars, des gens montés dessus, des chevaux pomponnés, des curieux aux fenêtres. J'ai, pour meubles, une commode, une cheminée, une chaise longue, autrefois de damas bleu et blanc, six chaises en tapisserie, deux fauteuils, un crucifix, le portrait du père et de la mère de notre châtelain. J'ai vue sur l'eau et sur le parc; mais mon cabinet de toilette est délicieux. Il a deux fenêtres étroites, dont l'une est au nord, et donne sur la partie la plus large du fossé et sur un paysage charmant. Il est meublé en indienne, bleu et blanc, a une cheminée et une petite glace. C'est là que couche ma gouvernante, Mlle Jaillié. »

Lorsqu'il fallait se mettre au niveau des bonnes gens de la campagne et partager leurs amusements, la belle et bonne Laurette était la première à les encourager : « Il y avait eu, le matin, dans notre village, un mariage auquel nous avions assisté; et, le soir, toute la noce était venue danser au château. La mariée n'est point jolie ; elle n'a que de belles dents et vingt-deux ans. Le marié est fort laid aussi, trente-cinq ans, et n'est point de ce village-ci. J'ai presque toujours dansé avec lui, et mon cousin avec son épouse. Ils viennent encore ici aujourd'hui pour faire le lendemain. »

Et, pendant que cette aimable enfant s'amuse avec tant de belle grâce innocente, déjà la mort s'avance. Elle souffre, elle est malade ; elle éprouve un je ne sais quoi qui est semblable à l'ennui. Sa jeune amie et confidente, hélas ! la voilà qui se marie. Un jeune homme, un certain Lucenax, son cousin, au cœur tendre, à l'esprit frivole, a délaissé la charmante Laurette. Il aime ailleurs. Il va, il vient; on lui pardonne : « Zest ! le voilà qui s'échappe encore ! » Elle pleure, elle rit, elle oublie.

Peu à peu, cela devait être, au fond de ces rires, on entend le sanglot.

L'enfant, déjà, n'est plus qu'une fille sérieuse, obéissant aux tristesses d'alentour. A peine elle a dix-neuf ans, qu'elle dirait volontiers, comme autrefois Valentine de Milan : *Rien ne m'est plus, plus ne m'est rien !* C'est qu'en effet la voilà tout simplement qui se meurt. Il n'y a rien de plus triste et de plus doux que les derniers jours de l'aimable Laurette. Elle met en ordre toutes choses, et puis elle dit : « Je voudrais voir M. Tronchin. » C'était le médecin à la mode. Il se rendit chez

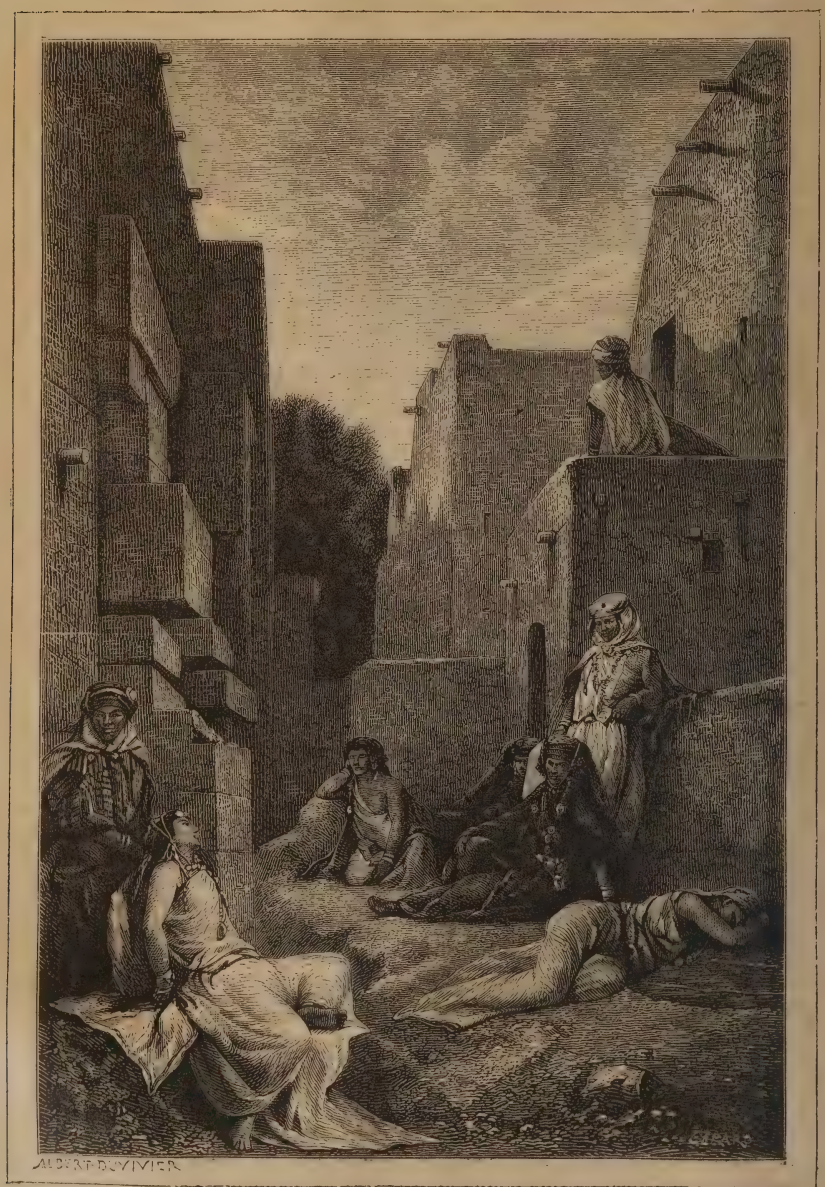
Laurette, et cet homme lassé de tout, le témoin de tous les désespoirs silencieux, de toutes les douleurs muettes, et des plus terribles agonies que contenaient ces temps de désordre et de doute, comme il dut être étonné et charmé de cette enfant résignée et calme et regardant la mort sans pâlir !

Toutefois, malgré notre juste et sincère admiration pour cette aimable demoiselle, il nous semble, en fin de compte, qu'elle eût laissé pour les jeunes filles d'aujourd'hui un plus heureux et plus utile exemple, avec moins de zèle à des études trop nombreuses pour être toutes salutaires, avec plus de modestie et de réserve au milieu des vains bruits de ce monde, emporté par les grands orages. Peut-être on admirerait un peu moins Mlle de Malboissière; on l'aimerait davantage. Son portrait serait d'un moins vif éclat, sans doute, et y gagnerait en grâce, en charme, en candeur.

J. JANIN.

Paris. — Typ. HENNUYER ET FILS, rue du Boulevard, 7.

# LE SALON DE 1867.



*Femmes des Ouled-Nayls*. Tableau de E. Fromentin, dessin de A. Duvivier.

# POÉSIE.

## LA CORDE.

La corde. Composition de Sauvageot.

D'un crayon plein d'à-propos
L'artiste a voulu, madame,
Vous retracer tout un drame
Dont la corde est le héros.

D'abord, penché sur la toile
Qu'il ramasse avec effort,
Dès qu'il aperçoit le port,
Le marin cargue la voile.

A la corde qui se tend,
Pont fragile sur l'abîme,
Le bateleur, qui s'escrime,
Livre son pied hésitant.

Voici la vive jeunesse,
La danse à la corde, et puis
Voici la corde du puits
Qui plonge et revient sans cesse.

Mais dans la nuit, qu'ai-je vu?
Au long bras de la potence,
La corde, qui se balance,
Est la corde d'un pendu.

L'artiste a-t-il su, madame,
D'un crayon plein d'à-propos,
Vous intéresser au drame
Dont la corde est le héros?

CH. RAYMOND.

## L'ANGE GARDIEN.

Lorsque dans l'alcôve fermée
Vous vous endormez chaque soir,
Petite enfant, fleur parfumée,
Votre beau rêve vous fait voir
Sous les rideaux la forme blanche
D'un corps brillant, aérien,
Et qui vous dit, lorsqu'il se penche :
« Je suis ton ange gardien. »

Sa voix est comme la musique
Des anges qui chantent au ciel,
Et son regard, flamme mystique,
Est doux comme un astre éternel.
Au rendez-vous toujours fidèle,
Il vient lorsque nul n'en sait rien,
Puis il vous berce avec son aile,
Votre bon ange gardien.

Il vous dit : « Ferme ta paupière,
Enfant, je vais sur ton sommeil
Jeter les fleurs de la prière
Et ne partir qu'à ton réveil.
Mais demain, si ton cœur est sage,
Si l'on ne te reproche rien,
Tu reverras le doux visage
De ton bon ange gardien ! »

Voilà ce que dans votre rêve
Votre ange vous redit le soir,
Et lorsque le sommeil s'achève
Vous croyez encor le revoir.
Mais c'est votre mère, qu'enlace
Votre bras, comme un frais lien.
C'est votre mère qui remplace,
Au réveil, l'ange gardien.

A. DUCROS DE LA FERME.

# OURSON TÊTE-DE-FER.

## ÉPISODE DES GUERRES DE LA FLIBUSTE (1).

### IX. — COMMENT CAUSÈRENT LES DEUX MATELOTS ET DE CE QUI S'ENSUIVIT.

Le capitaine Barthélemy avait une grande réputation de courage et d'audace parmi les flibustiers de l'île de la Tortue; on racontait de lui des traits d'une témérité fabuleuse ; les histoires les plus incroyables couraient sur son compte ; de plus, il était excellent marin, et passait auprès de ses amis et surtout de ses ennemis pour être heureux dans presque toutes les expéditions qu'il entreprenait.

Il y avait beaucoup de vrai dans tout ce qu'on rapportait du capitaine Barthélemy; doué d'une belle intelligence, d'un courage à toute épreuve, d'un inaltérable sang-froid et d'une présence d'esprit sans égale, si mauvaise que fût la position dans laquelle il se trouvait, il parvenait presque toujours à en sortir sain et sauf, par des moyens que tout autre que lui eût trouvés impraticables.

Voilà quel était l'homme que don Torribio — nous lui conserverons provisoirement ce nom — était venu chercher dans un misérable jacal, pour lui proposer ce qu'il appelait une affaire.

Tandis que le flibustier lissait son cigare du bout des lèvres, avec toute la désinvolture d'un véritable gentilhomme, le Mexicain l'examinait à la dérobée, cherchant par quel côté il lui serait possible d'entamer son apparente indifférence.

— Voyons, s'écria-t-il enfin d'un ton de bonne humeur, quelles sont tes conditions, matelot ?

— Fais-moi d'abord tes offres, c'est au marchand à présenter sa marchandise, je jugerai sur échantillon, dit Barthélemy en ricanant.

Don Torribio comprit qu'il lui fallait s'exécuter.

— As-tu dessellé mon cheval? dit-il.

Cette question, faite ainsi à brûle-pourpoint, sembla si extraordinaire et si hors de saison à Barthélemy, qu'il regarda son interlocuteur d'un air ébahi.

— Pourquoi cela ? demanda-t-il.

— Parce que si je savais où est mon cheval, j'irais prendre une valise que sans doute tu as remarquée.

— Certes, je l'ai remarquée, elle est assez lourde pour cela.

— Fort bien, sais-tu ce que contient cette valise ?

— Comment le saurais-je?

— Elle contient d'abord un costume complet pour toi, costume riche, élégant, tel que doit le porter un gentilhomme, et, de plus, cent cinquante onces en or que je te prie d'accepter, ce qui ne t'engage à rien, puisque nous sommes matelots.

— Diable ! fit en riant Barthélemy, si tu me donnes un riche costume et douze mille livres, parce que je suis ton matelot, que me donneras-tu donc, lorsque je serai ton complice ?

Don Torribio essaya un sourire qui ressemblait à une grimace.

— Va chercher la valise, dit-il ; pendant que tu feras ta toilette, je t'expliquerai ce dont il s'agit.

— Est-ce que tu comptes m'emmener avec toi?

— Certes.

— Mais alors je serai horriblement ridicule.

— Comment cela ?

— Comment veux-tu que je te suive à pied, vêtu comme je le serai.

(1) Voir, pour les deux premières parties, les livr. précéd.

— Ne t'inquiète pas, nous trouverons un cheval.

— Allons, je vois que tu as pensé à tout ; diable ! l'affaire doit être importante ; voilà ma curiosité qui s'éveille et mon imagination qui travaille.

— Laisse-les faire, j'ai de quoi les satisfaire toutes deux ; seulement hâte-toi, le temps presse.

Barthélemy sortit et rentra quelques instants après avec la valise.

Don Torribio l'ouvrit et en retira le costume, qu'il étala avec complaisance. Ce costume était réellement magnifique et du meilleur goût : haut-de-chausses, veste, pourpoint, chemise, bas de soie, souliers, guêtres de cheval, chapeau, ceinturon, bijoux de prix, enfin ces mille riens indispensables à la toilette d'un homme du bel air, comme on disait à cette époque.

— Maintenant habille-toi, dit le Mexicain. Voici glace, peignes, rasoirs, savon, tout ce qu'il te faut. Les quelques objets qui te manquent viendront avec le cheval.

— Allons, soit ; je m'habille, parle.

Et, en effet, Barthélemy commença à opérer sa métamorphose. C'en était une vraiment : de chenille il allait devenir papillon.

— Tu te nommes don Gaspar Alvarado Bustamente.

— Quel diable de nom me donnes-tu là ?

— C'est le tien, provisoirement ; tu es capitaine commandant la goëlette *Santa-Catalina* de la Vera-Cruz, entrée ce matin à la marée à Carthagène, et venant directement du Mexique, avec un chargement complet de marchandises européennes consignées à don Enrique Torribio Moreno.

— Allons, bon ! quel est celui-là encore ?

— C'est moi.

— Ah ! c'est toi ?

— Oui ; y vois-tu quelque inconvénient ?

— Aucun. Continue.

— Ce soir je te présenterai au gouverneur de la ville, don José Rivas, avec lequel je suis intimement lié, et au commandant en chef de la garnison.

— Je n'y tiens pas absolument.

— J'y tiens, moi.

— Très-bien. Après ?

— C'est tout.

— Comment, c'est tout ?

— Oui, provisoirement.

— Si j'y comprends quelque chose...

— Tu n'as pas besoin de comprendre. D'ailleurs, une fois ta position bien établie aux yeux de tous, rien ne nous sera plus facile que de causer quand cela nous plaira ; nos affaires commerciales nous fourniront pour cela un prétexte des plus plausibles.

— C'est vrai, nos affaires commerciales. Mais avec tout cela, j'ai une peur effroyable, moi.

— Laquelle ?

— C'est que toutes ces ingénieuses combinaisons ne nous conduisent à une épouvantable catastrophe.

— Explique-toi.

— Je présume que le gouverneur de la ville, don José Rivas, c'est ainsi que tu le nommes, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Don José Rivas doit savoir ce qui se passe à Carthagène.

— Certes.

— Le capitaine du port lui rend compte de l'entrée et de la sortie des navires.

— Parfaitement.

— Alors la goëlette la *Santa-Catalina*...

— La goëlette est entrée ce matin à Carthagène.

— Venant de la Vera-Cruz ?

— De la Vera-Cruz.

— Chargée de marchandises d'Europe...

— Qui me sont consignées.

— Mais tu es donc réellement riche ?

— Je suis millionnaire, tout simplement.

L'aventurier regarda son ami avec une expression de sarcasme indicible.

— Ah çà, murmura-t-il à voix presque basse ; l'assassinat de ce riche marchand de diamants, commis par un Mexicain, et le vol de toute sa fortune, cette histoire que l'on racontait à San-Francisco de Campêche, lorsque nous y étions, est donc vraie ?

Don Torribio devint livide.

— Que veux-tu dire ?

— Tu passais pour Mexicain déjà à Campêche.

— Après, que prouve cela ? ne suis-je pas Français ?

— C'est vrai, et Normand, qui plus est, reprit l'aventurier avec un sourire d'une expression singulière. Et puis il ne manquait pas alors de Mexicains à Campêche ; n'approfondissons donc pas, et mettons que je n'ai pas soufflé mot.

— Oh ! je ne crains rien.

— Pardieu, je le sais bien ; d'ailleurs cela ne me regarde pas : revenons donc à nos affaires. Il est entendu que la goëlette existe, qu'elle vient de la Vera-Cruz avec un chargement qui t'appartient, qu'elle est entrée ce matin dans le port, et qu'elle se nomme la *Santa-Catalina*.

— Je vois avec plaisir que tu n'as rien oublié.

— Bien, mais elle n'est pas venue toute seule de la Vera-Cruz, je présume ; elle avait un équipage, un capitaine ?

— Certes ! un capitaine et un équipage de six hommes.

— Que sont-ils devenus ?

— Hélas ! mon pauvre ami, dit don Torribio en prenant un air paterne, nous sommes tous mortels.

— Proverbe aussi sage que véridique.

— Voici donc ce qui est arrivé.

— Je t'écoute.

— La goëlette a louvoyé bord sur bord une partie de la nuit pour entrer dans le port au lever du soleil. Vers minuit, en virant, le capitaine est tombé à la mer.

— Pauvre capitaine ! fit Barthélemy avec un grand sérieux. Et on ne l'a pas repêché ?

— On a essayé du moins.

— Ah !

— Mais, vois la fatalité ! une embarcation fut mise à la mer, quatre hommes y descendirent. Malheureusement la chaleur avait fait fondre la braie des coutures du canot, elles étaient ouvertes : l'embarcation coula comme un plomb.

— Et les quatre hommes ?

— Se noyèrent. La nuit était noire, la mer houleuse ; il ne restait que deux hommes à bord, ils ne purent porter secours à leurs camarades.

— Voilà ce qui s'appelle ne pas avoir de chance, et en vue du port !

— A deux lieues à peine. S'il eût fait jour, on les aurait aperçus.

— Oui, mais il faisait nuit, dit l'aventurier toujours railleur ; tu conviendras que les deux hommes restés seuls à bord durent être assez embarrassés.

— Heureusement pour eux et pour la *Santa-Catalina*, la goëlette avait été signalée au coucher du soleil, je

l'attendais, et, connaissant son chargement, j'étais impatient de la voir et de m'informer des motifs qui l'avaient empêchée de donner le soir dans la passe. Je frétai une embarcation montée par six hommes, et vers quatre heures du matin j'accostai le navire, qui se tenait en panne devant le port, attendant du secours.

— C'était une inspiration du ciel.

— Tu dis vrai. Juste au moment où je faisais orienter les voiles, un navire sortait de Carthagène en route pour Cadix.

— Ah! ah! ce que c'est que le hasard.

— Les deux seuls survivants de l'équipage avaient été tellement frappés de l'épouvantable catastrophe de la nuit, qu'ils me supplièrent de les laisser passer à bord de ce navire.

— Naturellement, tu eus pitié de ces pauvres diables et tu consentis.

— Ce fut, en effet, ce qui arriva. Je leur payai ce qui leur était dû, j'ajoutai même une petite gratification, et je les conduisis au navire espagnol, dont le capitaine, que je connaissais un peu, consentit à les prendre à son bord.

— Comme tout s'enchaîne! De sorte...

— De sorte que j'ai engagé les six hommes que j'avais amenés avec moi; ces six hommes ignorent complétement ce qui s'est passé; de plus, avant de quitter le port, je leur avais dit, je ne sais pourquoi, — une idée qui m'était passée par la tête, — que le capitaine avait laissé son navire dans la passe pour m'annoncer plus tôt son arrivée.

— Ce qui a fait que plus tard ils n'ont pas été étonnés de ne rencontrer que deux hommes à bord de la goëlette, et qu'ils sont convaincus que le capitaine est à terre.

— Tu vois que tout cela est bien simple.

— Comment donc, cher ami, on l'aurait fait exprès qu'on n'aurait pas mieux réussi.

— Que veux-tu dire? fit don Torribio avec une certaine hauteur.

— Moi, rien du tout.

— C'est que tu as une façon de prendre les choses...

— Je les prends comme je dois les prendre; j'admire combien le hasard se plaît à te favoriser, tout cela est très-naturel, il me semble. Libre à toi d'interpréter mes paroles à ta guise; seulement souviens-toi de ceci : je ne suis en aucune façon responsable de tes faits et gestes, ni chargé du soin de ta conscience; donc tout cela ne me regarde pas, et je m'en lave les mains.

— A la bonne heure!

— Je voulais seulement me bien renseigner afin de ne pas commettre de fautes ou de méprises, toujours regrettables dans le rôle difficile que tu me donnes à jouer. Maintenant je sais ce qu'il me fallait savoir, tu peux être tranquille, tu n'auras pas de reproches à m'adresser : je suis prêt, que faisons-nous? Mais avant tout regarde-moi.

Don Torribio l'examina avec la plus sérieuse attention. La métamorphose était complète, rien absolument ne restait de la figure hétéroclite qui, une heure auparavant, était apparue sur le seuil du jacal.

L'aventurier, homme d'une excellente éducation, portait ses nouveaux habits avec une aisance parfaite; c'était un cavalier très-présentable, et qui ne devait être déplacé nulle part.

Le Mexicain était ravi, il lui serra la main avec effusion.

— Tu es un garçon impayable, dit-il avec élan.

— Non pas impayable, répondit Barthélemy avec son sang-froid railleur, je coûte cher, tu t'en apercevras bientôt, ajouta-t-il en mettant dans sa poche la bourse que son matelot lui avait donnée; et maintenant je répète ma question, que faisons-nous?

— Nous partons.

— Soit, mais laisse-moi cacher mon fusil : c'est un Gelin auquel je tiens beaucoup, demain ou après je le viendrai prendre.

Pendant que l'aventurier dissimulait soigneusement son fusil sous les feuilles, don Torribio, après avoir refermé la valise, sortit sur le chemin qu'il explora d'un regard, puis il siffla d'une certaine façon à deux reprises différentes.

Un coup de sifflet semblable au sien lui répondit presque aussitôt.

Il rentra dans le jacal.

— As-tu fini? demanda-t-il à l'aventurier.

— J'ai fini, répondit celui-ci.

— Alors fais-moi le plaisir d'amener mon cheval devant le jacal... Ah! encore un mot.

— Parle.

— Souviens-toi qu'à partir de ce moment tu es le capitaine don Gaspar Alvarado Bustamente, commandant la goëlette la *Santa-Catalina*, de la Vera-Cruz.

— Et toi, don Enrique Torribio Moreno, riche Mexicain, mon consignataire.

— Fort bien, surtout pas d'erreurs et parlons toujours en espagnol devant des tiers.

— C'est entendu. Tu n'as plus rien à me dire? j'amène ton cheval.

— Va.

L'aventurier disparut pendant cinq minutes à peine, puis il revint du côté du chemin.

— Le cheval est prêt, dit-il.

En ce moment on entendit un galop pressé sur la route.

Les deux hommes sortirent.

Un noir arrivait monté sur un cheval et en conduisant un second en bride.

Il s'arrêta devant le jacal et salua respectueusement le Mexicain.

— Señor don Gaspar, dit don Torribio, je crois qu'il est inutile d'attendre plus longtemps l'homme dont je vous avais parlé; sans doute il ne viendra pas.

— Je le crois comme vous, señor; d'ailleurs il me serait impossible de rester ici davantage, il faut que je me rende à mon bord.

— Je suis à vos ordres, señor. Veuillez, je vous prie, monter ce cheval que j'ai fait préparer pour vous, et accepter cette épée pour remplacer celle que vous avez brisée.

— Mille grâces, caballero.

Tout cela avait été dit dans le plus pur castillan.

Les deux hommes se mirent en selle et prirent au galop la route de Carthagène, où ils arrivèrent un peu avant cinq heures du soir.

### X. — COMMENT LA TAQUINE ET LE SAN-JUAN-BAUTISTA SE RENCONTRÈRENT.

Nous avons laissé la *Taquine* à la cape courante, sous son grand hunier au bas ris, ballottée dans tous les sens par une mer furieuse, dont les lames gigantesques déferlaient sur l'avant presque sans interruption.

L'ouragan dura quarante-huit heures, augmentant

constamment d'intensité, et prit enfin de telles proportions, que le navire fut contraint de prendre la cape sèche, cas extrêmement rare en marine, c'est-à-dire que toutes les voiles furent serrées, les mâts de perroquet dépassés, les mâts de hune calés, les basses vergues affalées sur les porte-lofs, et que le bâtiment ne se tint plus en travers que par le seul effet de sa barre, que quatre hommes, les plus robustes de tout l'équipage, manœuvraient à grand'peine.

La *Taquine* fatiguait beaucoup; le pont, sans cesse balayé par les lames, était inhabitable; l'équipage, accablé de fatigue, commençait à faire entendre de sourds murmures que les officiers ne parvenaient que difficilement à étouffer.

L'expédition commençait sous de sombres auspices; déjà on rappelait tout bas le chiffre fatal de treize, et, la superstitieuse crédulité des matelots aidant, les choses menaçaient de prendre bientôt des proportions très-graves.

Seuls, le capitaine Ourson, l'Olonnais, le Poletais et deux ou trois autres demeuraient calmes, froids et impassibles, et, les yeux fixés vers le ciel, ils attendaient avec confiance la fin de l'ouragan.

Cependant le troisième jour, pendant le quart de

La rencontre de la *Taquine* et du *San-Juan-Baulista*. Dessin de F. Lix.

quatre à huit heures du matin, la tempête sembla vouloir se calmer, le vent baissa visiblement, bien que la mer continuât, selon l'expression maritime, *à manger le navire*; à neuf heures la brise se fit maniable, à midi la *Taquine* faisait bonne route, deux ris dans les huniers.

Pour la première fois depuis trois jours, les officiers prirent la hauteur du soleil et firent le point.

On se trouvait par le travers de Saint-Christophe, c'est-à-dire sur le passage des bâtiments qui viennent d'Europe ou qui y retournent.

L'équipage avait repris toute sa gaieté; les marins, tout en fourbissant leurs armes et rétablissant à bord l'ordre et la propreté un peu négligés pendant le coup de vent, se raillaient de la panique passée et, avec leur insouciance habituelle, ils ne parlaient plus que des parts de prises qu'ils comptaient obtenir et des richesses dont ils s'empareraient.

Vers quatre heures de l'après-dînée, Pierre Legrand, qui était de quart, se promenait de la dunette au grand mât, surveillant la voilure, regardant la mer qui se calmait de plus en plus, et jetant de temps en temps un regard à l'habitacle, lorsque la vigie placée en haut du mât de misaine fit entendre le cri :

— Navire !

Pierre Legrand s'élança vivement sur l'avant.

— Hé ! de la vigie ! cria-t-il en se faisant un porte-voix de ses deux mains.

— Holà ! répondit le matelot.

— Où vois-tu le navire ?

— Par notre hanche de tribord, à quatre milles au vent.

— Est-ce un trois-mâts.

— Non, c'est un brick assez ras sur l'eau et bien espalmé.

— Préviens le capitaine, matelot, dit le lieutenant en s'adressant à Alexandre qui, son sifflet de maître d'équipage à la main, se tenait près de lui.

Alexandre transmit l'ordre à un homme, qui s'affala aussitôt par le panneau de l'arrière.

— Quelle route fait ce navire ? reprit Pierre Legrand.

— Il vient sur nous, dit la vigie ; il nous a aperçus.

— Tu en es sûr ?

— Oui, il a loffé de deux quarts.

— Alors c'est un *gavacho*.

En ce moment le capitaine parut sur le pont, portant une longue-vue en bandoulière. Sans prononcer un mot, il s'élança dans les enfléchures et en un instant il se trouva dans la grande hune ; de là il monta au sommet du grand mât de perroquet, mit sa lunette au point et regarda.

Tout l'équipage se tenait immobile et silencieux sur le pont.

Ce mot magique : navire ! avait galvanisé les plus lents et les plus insouciants ; navire ! c'est-à-dire une proie, du butin, de riches dépouilles peut-être, un combat certainement contre leurs implacables ennemis ; aussi l'anxiété et l'impatience des flibustiers étaient-elles grandes, tandis que le capitaine continuait froidement et minutieusement l'examen du bâtiment signalé.

Quelques minutes s'écoulèrent ; enfin Ourson Tête-de-Fer redescendit lentement sur le pont.

— Messieurs, dit-il en soulevant son chapeau, ce bâtiment est un brick espagnol ; il vient de virer de bord, mais, avec l'aide de Dieu, avant le coucher du soleil, nous serons dans ses eaux : il est loin de marcher aussi bien que nous. Lieutenant, faites prendre chasse.

La manœuvre fut exécutée avec un entrain et une rapidité extrêmes. En quelques secondes, la *Taquine* se couvrit de voiles et bientôt elle fila sur les lames avec la rapidité d'un goëland.

Le capitaine, après s'être assuré par lui-même que ses ordres avaient été bien compris, redescendit dans sa chambre, suivi du Poletais et de l'Olonnais.

La *Taquine* était peut-être la meilleure marcheuse de tous les bâtiments français, anglais, hollandais ou espagnols qui, à cette époque, sillonnaient l'Atlantique dans tous les sens. Cette fois elle ne se démentit pas ; le malheureux navire auquel elle appuyait la chasse eut beau ruser, changer d'amures, tourner, virer : rien n'y fit, il fut contraint de s'avouer vaincu.

Bientôt on l'aperçut à l'horizon comme une tache blanche, grande comme l'aile d'une mouette, puis cette tache grossit, la voilure se développa, le bois apparut, et, vers six heures du soir, il ne se trouvait plus qu'à un demi-mille au plus du redoutable corsaire.

Du reste, le brick, reconnaissant l'impossibilité d'échapper aux serres de son ennemi, avait pris son parti avec cette héroïque résignation qui de tout temps a caractérisé la race espagnole, race fataliste que son long asservissement de huit cents ans sous le joug des Maures a, malgré elle, imbue des principes de l'Orient.

Le brick avait amené et rentré les bonnettes dont il s'était couvert d'abord, il avait serré ses catatois, et il continuait bravement sa route sous petite voilure.

Ourson avait reparu sur le pont, et, montant sur son banc de quart, il avait pris en main le porte-voix :

— Chacun à son poste de combat, dit-il.

— Branle-bas de combat ! répéta l'Olonnais.

Il s'opéra immédiatement un grand mouvement sur le pont et dans la batterie ; les grenadiers et les plus adroits tireurs montèrent dans les hunes ; puis ce fut tout ; un silence de mort régna sur le navire.

— Commandant ! dit l'Olonnais, tout est paré, chacun est à son poste.

Pierre Legrand, placé près du gaillard d'avant, une mèche à la main, se tenait immobile derrière un canon, les yeux fixés sur son chef.

Celui-ci fit un geste ; le lieutenant approcha la mèche de la lumière.

Un coup de canon retentit ; en même temps le pavillon de la flibuste s'éleva majestueusement dans les airs à la corne de la frégate.

Ce pavillon, le fait est constaté dans tous les ouvrages sur la flibuste, était bleu, blanc et rouge ; les bandes étaient disposées de la même façon que le sont aujourd'hui celles du pavillon national français.

Seulement, au milieu de la bande blanche le capitaine de la *Taquine* avait fait imprimer une tête d'ours de sable au naturel, usant du privilége que possédaient les flibustiers de mettre leurs armes sur le pavillon arboré à la corne de leurs navires.

Le coup de canon n'était qu'une menace, aucun boulet ne ricocha sur l'eau ; mais cette menace fut parfaitement comprise par le bâtiment étranger : un large pavillon espagnol apparut immédiatement sur son arrière, et un hourra de joie, poussé par tout l'équipage de la *Taquine*, vint, comme un glas funèbre, retentir aux oreilles de l'équipage du brick.

Cependant la chasse continuait toujours ; bientôt la *Taquine* vint au vent, élongea le brick, et les deux bâtiments se trouvèrent à portée de voix.

— Ho ! du navire ! cria le capitaine Ourson dans son porte-voix.

— Holà ! répondit-on aussitôt.

— Mettez en panne ou je vous coule !

La manœuvre commandée par le flibustier s'exécuta sur le brick avec une rapidité qui tenait de l'enchantement.

Le frégate continua à s'avancer encore pendant quelques minutes, puis elle aussi mit sur le mât.

Les deux navires se trouvaient à petite portée de fusil.

Ourson reprit alors la conversation un instant interrompue :

— Quel est le nom du navire ? demanda-t-il.

— Le *San-Juan-Bautista*, de trois cent cinquante tonneaux.

— De quoi est-il chargé ?

— D'indigo, de café, de *plata piña*, et d'argent en lingots.

A cette éblouissante énumération des richesses que renfermait le brick, un frisson de joie parcourut comme un courant électrique les rangs des flibustiers.

— D'où vient le navire ? reprit Ourson.

— De Cartagena de las Indias, se rendant à Cadix, en droite ligne.

Au nom de Carthagène, le capitaine réprima un geste de surprise.

— Depuis combien de temps avez-vous quitté Cartagena ?

— Depuis onze jours.

— Envoyez une embarcation à bord avec le capitaine.

Cette seconde manœuvre s'exécuta moins rapidement que la première ; les Espagnols avaient une peur effroyable des flibustiers, qu'ils regardaient littéralement comme des démons vomis par l'enfer ; cependant il fallait s'exécuter.

Une embarcation fut affalée à la mer, plusieurs hommes y descendirent ; puis cette embarcation déborda et se dirigea vers le corsaire, faisant force de rames en apparence, mais en réalité retardant, par tous les moyens, l'instant de cette redoutable entrevue.

Le commandant se tourna vers son équipage :

— Que chacun demeure à son poste, dit-il ; pas de cris, pas de murmures : je veux que le plus grand ordre et le plus profond silence règnent à bord pendant tout le temps que ce capitaine espagnol sera sur la frégate. Maître d'équipage, continua Ourson, faites placer quatre hommes à la coupée de tribord ; montrons à ces gavachos que nous connaissons les usages maritimes ; qu'on soit paré à lancer une amarre au canot aussitôt qu'il accostera.

Malgré sa lenteur calculée, lenteur que tout autre chef de la flibuste aurait sans doute sévèrement punie, l'embarcation espagnole finit cependant par atteindre la frégate. Le capitaine, qui tenait la barre, était un homme de quarante ans, aux traits doux et peu accentués ; une expression de tristesse et d'abattement était répandue sur son visage.

Il monta seul à bord ; les honneurs militaires lui furent rendus ; il salua en souriant avec amertume et se dirigea vers le commandant, qui descendit alors de son banc de quart et vint au-devant de lui.

— Eh ! mais, dit le flibustier avec un geste d'amicale surprise, c'est le capitaine don Ramon de la Cruz, je crois.

— Hélas ! oui, noble commandant, répondit celui-ci avec un humble salut, c'est encore moi.

— Encore ; mais c'est là un mot de reproche, capitaine.

— Il m'est tout personnel, commandant ; il est écrit que je ne puis accomplir un voyage sans être capturé par votre honorable seigneurie. Je me plains du destin, non pas de vous.

— En effet, voilà trois fois, il me semble, que nous nous rencontrons.

— Quatre, commandant.

— Vous croyez ?

— Hélas ! j'en suis sûr, fit don Ramon avec un soupir.

— Quatre, soit. Mais, en considération de notre vieille connaissance, dites-moi ce que je puis faire pour vous ?

— Il n'y aurait qu'une seule chose, commandant.

— Vous rendre votre navire, n'est-ce pas ?

— Hélas !

— Malheureusement, c'est impossible ; cependant Dieu m'est témoin que j'ai le désir de vous être agréable ! et, tenez, je crois avoir trouvé un moyen. Avez-vous quelque chose à vous, sur le bâtiment ?

— Hélas ! toute ma fortune.

— Comment cela ?

— L'indigo et le café m'appartiennent.

— Quelle imprudence !

— Je le reconnais à présent.

— Bon, qui sait ! A combien se montent, prix d'achat, cet indigo et ce café ?

— Cinq mille piastres, tout ce que je possède.

— Hum ! la somme est forte ; ma foi, tant pis ; ce qui est dit est dit ; je vous achète votre indigo six mille piastres en mon nom et au nom de mes compagnons ; de plus, je vous autorise à prendre deux embarcations dans lesquelles vous mettrez tous vos effets personnels et ceux des hommes de votre équipage. Combien sont-ils ?

— Quatorze, noble commandant, répondit le capitaine d'un air ahuri ; plus deux matelots passagers que j'ai pris en sortant de Cartagena.

— Alors nous disons seize ; vous prendrez en sus de l'eau et des vivres pour huit jours, dix fusils, huit sabres, huit pistolets et cent cinquante charges de poudre pour vous défendre au besoin ; vous êtes au milieu des Antilles : si vous ne parvenez pas à atteindre une terre espagnole, c'est qu'alors le diable s'en mêlera bien décidément. Êtes-vous satisfait ?

— Oh ! commandant, s'écria le pauvre homme avec des larmes dans la voix et baisant les mains d'Ourson malgré lui ; comment m'acquitterai-je jamais envers vous ?

— En disant à vos compatriotes que les flibustiers ne sont pas si diables qu'ils le paraissent et qu'ils ont du cœur comme les autres hommes. A présent, un conseil.

— Parlez.

— Tâchez de ne plus vous retrouver sur ma route.

— Ma foi ! répondit don Ramon moitié riant, moitié pleurant, si je dois être capturé une cinquième fois, j'aime autant que ce soit par vous que par un autre.

— Merci, et maintenant, tandis que le déménagement s'opérera, venez vous rafraîchir dans ma cabine, capitaine, et causer avec moi.

— A vos ordres, commandant.

— L'Olonnais, tu as entendu, dit Ourson à son second ; veille à ce que tout s'exécute ainsi que je l'ai décidé.

— Sois tranquille, je m'en charge.

Ourson et le capitaine don Ramon entrèrent dans la cabine, où des rafraîchissements étaient préparés.

Les deux officiers s'assirent.

Le flibustier, on le sait, était très-sobre, ce qui ne l'empêcha pas de faire les honneurs de son bord avec beaucoup d'entrain et de grâce. Lorsque le capitaine eut vidé deux ou trois fois son verre, Ourson retira d'un petit sac en cuir pendu, à son cou par une chaîne d'acier, un diamant assez gros et le présenta à don Ramon.

— Vous connaissez-vous en diamants ? lui demanda-t-il.

— Un peu, répondit l'Espagnol ; j'en ai quelque temps fait le commerce.

— Alors regardez celui-ci et veuillez l'estimer.

Le capitaine prit le diamant, l'examina avec la plus sérieuse attention, le tournant et le retournant de toutes les façons ; puis :

— Ce diamant vaut au bas mot onze mille piastres, dit-il.

— C'est-à-dire cinquante-cinq mille livres, fit Ourson, en repoussant la main de l'Espagnol qui lui tendait la pierre précieuse ; alors gardez-le en souvenir de moi,

mon cher capitaine, et maintenant que voilà nos affaires réglées, causons : voulez-vous ?

— Mais, objecta don Ramon, ce diamant...

— Eh bien, c'est le prix de votre indigo et de votre café ; vous me les avez vendus avec un bénéfice de cent pour cent, voilà tout. Je vous donne un diamant parce que c'est plus portatif que de l'or ; serrez-le et n'en parlons plus. Dites-moi, qui est gouverneur de Cartagena, en ce moment ?

— Don José Rivas, comte de Figaroa, un digne gentilhomme qui a une fille charmante.

— Ah ! il a une fille, une enfant, sans doute ?

— Mais non, cher seigneur, doña Elmina a près de seize ans, autant que j'ai pu en juger.

— La fille du gouverneur se nomme doña Elmina ? dit Ourson qui tressaillit, et, belle comme vous le dites, cette jeune dame doit être fort courtisée.

— J'ignore si elle est courtisée ; seulement je sais qu'on parlait fort de son mariage prochain, au moment de mon départ.

— Doña Elmina se marie ! s'écria Ourson qui devint livide.

— A ce qu'on dit, du moins, répondit d'un ton placide don Ramon, qui était loin de se douter de la portée de ses paroles.

— Et quel est l'heureux mortel... ?

— Ma foi, cher seigneur, cet heureux mortel, entre nous, me fait l'effet d'un assez vilain personnage ; c'est un Mexicain qui, un beau matin, est tombé comme une bombe dans la colonie, sans qu'on sût ni qui il était, ni d'où il venait ; il passe pour énormément riche ; il tient maison ouverte et est fort beau joueur, c'est même cette qualité qui lui a ouvert le palais du gouverneur avec qui il est maintenant intimement lié, si intime-

Dans la cabine du capitaine Ourson. Dessin de F. Lix.

ment même, qu'il doit au premier jour épouser sa fille, pauvre chère enfant !

— Vous plaignez cette jeune fille ?

— Du fond du cœur, oui, mon cher commandant ; car je suis convaincu qu'on la sacrifie et qu'il est impossible qu'elle aime cet homme, sur le compte de qui il court, du reste, de singulières et même de sinistres histoires.

— Racontez-moi donc cela.

— Je vous ai dit que j'ai embarqué deux matelots par-dessus le bord en sortant de Carthagène.

— En effet.

— Eh bien, ces deux matelots m'ont été amenés par don Torribio Moreno lui-même.

— Don Torribio Moreno ?

— Oui ; c'est le nom du Mexicain.

— Ah ! fort bien. Continuez.

— Figurez-vous que ce Moreno attendait une goëlette nommée la *Santa-Catalina*, qui venait de la Vera-Cruz et lui appartenait ; cette goëlette était montée par six hommes. Eh bien, le Mexicain dressa si bien ses batteries qu'avant d'entrer dans le port de Carthagène, le capitaine et quatre hommes se noyèrent. Moreno arriva à bord de la goëlette pendant la nuit avec un nouvel équipage ; les deux matelots survivants furent saisis d'un tel effroi qu'ils voulurent à toute force débarquer ; je sortais avec mon navire. Moreno, qui ne demandait pas mieux sans doute que de se débarrasser de témoins gênants, me proposa de les prendre à bord ; j'y consentis.

— Ils y sont encore ?

— Oui ; oh ! ils savent cette ténébreuse affaire sur le bout du doigt. Maintenant, quel intérêt avait Moreno à cette noyade, je l'ignore.

— Je le saurai, moi, murmura le flibustier. Voulez-vous me céder ces deux hommes, capitaine ? reprit-il à

voix haute ; je vous garantis qu'il ne leur arrivera aucun mal, au contraire.

— Comme il vous plaira, mon cher commandant ; mais puis-je savoir...?

— La curiosité, pas autre chose. Venez.

Ils quittèrent la cabine et remontèrent sur le pont.

L'Olonnais avait exécuté à la lettre les ordres de son chef : les deux plus grandes embarcations du brick avaient été chargées de tous les coffres et de tous les effets appartenant aux gens de l'équipage. Ceux-ci avaient été distribués dans les deux embarcations avec de l'eau, des vivres et des armes. Dans la plus grande, destinée au capitaine, on avait placé tout ce qui lui appartenait personnellement ; une dizaine de flibustiers étaient provisoirement demeurés à bord du brick pour le garder.

Les deux matelots espagnols acceptèrent avec joie l'offre d'Ourson Tête-de-Fer et montèrent gaiement sur la frégate. A part les renseignements personnels que le flibustier espérait obtenir d'eux, ces deux hommes, par

Doña Lilia et Barthélemy. Dessin de F. Lix.

leur connaissance du pays et du port où l'on se rendait, pouvaient être d'une grande utilité pour l'expédition ; aussi les flibustiers, qui comprirent l'intention de leur chef, virent-ils avec plaisir ces deux hommes rester avec eux.

Le capitaine don Ramon, après avoir fait ses adieux au commandant, descendit enfin dans son canot, et les deux embarcations s'éloignèrent à pleines voiles, le cap sur l'île de Cuba, où, si la brise se maintenait, elles avaient l'espoir d'atterrir en moins de trois jours.

Ourson Tête-de-Fer choisit cent cinquante hommes qu'il fit passer sur le brick, ainsi que douze canons de dix-huit qu'il tenait en réserve dans la cale de la frégate ; il débaptisa le bâtiment espagnol, auquel il donna le nom de *le Mutin ;* il en confia le commandement à l'Olonnais, et les deux navires, orientant leurs voiles, firent route de conserve pour Carthagène.

### XI. — COMMENT DOÑA LILIA RENDIT UN PEU D'ESPOIR A SA COUSINE.

Lorsque la porte de la salle se fut refermée sur don José Rivas et son ami, doña Elmina laissa tomber sa tête sur son sein et deux larmes coulèrent silencieuses le long de ses joues, tandis qu'un profond soupir s'échappait de sa poitrine.

Doña Lilia s'approcha lentement, s'assit sur un pliant auprès d'elle et saisit une de ses mains qu'elle pressa doucement entre les siennes.

— Pauvre sœur ! murmura-t-elle d'une voix pleine de caresses.

Doña Elmina ne répondit pas, elle resta immobile et sombre, les yeux sans regard, fixés distraitement sur le plancher.

— Elmina, chère Elmina, reprit la jeune fille en la baisant au front, ne te laisse pas ainsi abatttre par la douleur; reviens à toi, reprends courage. Ton malheur est grand, mais la puissance de Dieu est infinie.

— Non, Lilia ! Dieu lui-même ne pourrait me sauver. Je suis sous la griffe puissante du tigre et, tu le sais, le tigre est implacable ; je mourrai.

— Mourir, toi !

— Oui, Lilia, je mourrai plutôt que d'accomplir le sacrifice affreux que mon père prétend m'imposer.

— Est-ce toi que j'entends? toi si brave, si résolue, si pleine d'espoir encore il y a deux heures à peine !

— J'espérais, tu as raison ; quoi? je l'ignore moi-même. On espère toujours, hélas ! quand on souffre, et je souffre, Lilia, ma chérie.

— Pauvre et chère amie ! reviens à toi; je te le répète, ne te laisse pas abattre ainsi; ce qui s'est passé pendant la visite de ton père n'a rien qui doive te surprendre, tu t'y attendais; sois forte, reprenons notre causerie si malencontreusement interrompue, achève cette confidence à peine effleurée, peut-être...

— N'insiste pas, Lilia, interrompit vivement doña Elmina en redressant la tête, ce ne sont que des folies créées par mon imagination en délire. Je suis perdue, je le sens, rien ne me retiendra sur le bord de l'abîme. Cette confidence que tu réclames de mon amitié, en deux mots je puis te la faire : j'aime ; celui que j'aime ignore mon amour; il est loin, bien loin d'ici ; jamais je ne le reverrai ; il me connaît à peine, et quand même il m'aimerait, ce qui est impossible, des obstacles si grands s'opposent à notre union, une barrière si infranchissable nous sépare, que jamais je ne pourrais être à lui ! Cet amour, enfin, est un rêve insensé.

Doña Lilia avait écouté son amie avec la plus sérieuse attention, hochant parfois la tête et fronçant ses lèvres mignonnes par une moue charmante.

— Elmina, murmura-t-elle, lorsque la jeune fille se tut, les Français disent que le mot impossible n'existe pas ; pourquoi n'en serait-il pas de même en espagnol?

Doña Elmina la regarda fixement.

— A quel propos me parles-tu des Français ? lui demanda-t-elle avec un léger tremblement dans la voix.

Doña Lilia sourit.

— Les Français sont des hommes de cœur, dit-elle d'une voix insinuante.

— Certains d'entre eux nous l'ont prouvé, répondit doña Elmina en étouffant un soupir.

Doña Lilia pencha la tête sur l'épaule de sa compagne.

— Je ne sais si tu l'as remarqué, reprit-elle, ce don Torribio semble affecter en notre présence...

— Pas un mot sur cet homme, s'écria vivement doña Elmina, je t'en supplie !

— Soit, mais pendant qu'il te parlait, je l'ai bien regardé, et comme toi...

— Comme moi, n'est-ce pas? tu as cru le reconnaître, interrompit doña Elmina dont un frisson nerveux agita subitement tous les membres.

— C'est lui, le boucanier, le ladron de San-Domingo, ou jamais ressemblance plus étrange... reprit doña Lilia, et pourtant, l'homme dont nous parlons doit être mort.

— Le démon ne peut-il pas sortir de l'abîme ?

— Mais si c'est lui, il faut prévenir ton père, Elmina, tout lui dire.

— Quoi? répondit la fille de don José Rivas en secouant la tête avec découragement; que savons-nous? rien. D'ailleurs cet homme s'est emparé de l'esprit de mon père, il le dirige, il le domine à sa guise ; il faudrait une preuve, une seule; malheureusement cette preuve il nous est impossible de nous la procurer.

— Peut-être ! s'écria vivement doña Lilia.

— Que veux-tu dire?

— Écoute-moi, Elmina ; tu sais combien je suis folle, et avec quel plaisir je m'échappe pour aller errer à l'aventure dans la campagne ; souvent tu m'as toi-même reproché mon humeur vagabonde.

— C'est vrai, murmura doña Elmina en souriant à travers ses larmes.

— Eh bien, chérie, c'est probablement à cette humeur vagabonde que nous devrons le secours qui seul te peut sauver.

— Explique-toi.

— Un matin, il y a de cela six semaines environ, j'étais sortie à cheval du village, courant à travers bois sans but déterminé, heureuse de respirer l'air libre de la campagne et de sentir la brise matinale se jouer dans ma chevelure. Tout à coup mon cheval fit un écart si subit que je faillis être enlevée de selle; je regardai : un homme était étendu sur le sol en travers du sentier et me barrait le passage. Cet homme, vêtu de haillons, la barbe longue, les traits hâves, avait l'aspect le plus misérable. Je mis pied à terre et je me penchai sur lui ; ses yeux étaient fermés, un râle sourd s'échappait de sa poitrine. Je parvins à lui faire reprendre connaissance; le malheureux mourait de faim. J'allai en toute hâte lui chercher un peu de nourriture au pueblo ; lorsque ses forces furent revenues, il m'avoua qu'il était un Français, un ladron échappé par miracle des prisons espagnoles ; sachant que, si ses ennemis le surprenaient, il serait massacré sans pitié, il s'était traîné jusque dans la forêt, où, pendant quelques jours, il avait vécu de racines et de baies sauvages, car, bien qu'il eût son fusil, il manquait de poudre et ne pouvait ni chasser ni se défendre. Je lui donnai un couteau et une hache que j'avais apportés du pueblo et je vidai ma bourse sur l'herbe auprès de lui.

— Bien, Lilia, ma chérie !

— Il ne me dit qu'un mot : Vous m'avez sauvé la vie, cette vie vous appartient.

— Et tu l'as revu?

— Souvent. Il m'a raconté toute son histoire : il paraît que c'est un célèbre ladron de l'île de la Tortue; je lui ai parlé de...

— De qui?

— De celui que tu sais bien, reprit doña Lilia en souriant, il le connaît et il l'aime ; alors une pensée m'est venue, ajouta-t-elle avec hésitation.

— Laquelle ?

— Triste de te voir si malheureuse et ne sachant quel moyen employer pour te venir en aide, il y a un mois à peu près, je demandai à Barthélemy, c'est Barthélemy qu'il se nomme, s'il lui serait possible de faire parvenir une lettre à Saint-Domingue. — « Est-ce important? me demanda-t-il. — C'est une question de vie et de mort, répondis-je. — Il suffit, me dit-il, je ne sais comment je ferai, mais la lettre parviendra, je vous le jure ; donnez-la-moi. — Vous l'aurez demain. »

— Et cette lettre ? fit doña Elmina haletante.

— Je la remis le lendemain à Barthélemy. Elle ne contenait que trois mots : *Cartagena, Luego, Peligro.* Mais il fallait que la personne à qui elle était destinée sût qui la lui envoyait. Alors je me souvins de certaine bague qui ne te quitte jamais, que tu portes toujours là, sur ton cœur. Je te l'enlevai pendant ton sommeil et j'apposai le cachet sur la lettre.

— Tu as fait cela, Lilia?

— Je l'ai fait, ma bien-aimée; ai-je eu tort?

— Oh! Lilia, ma chère Lilia, s'écria doña Elmina en se jetant dans ses bras, merci, merci mille fois!

— Trois jours plus tard, Barthélemy, que je n'avais pas vu dans la forêt, vint me trouver ici même. — « La lettre est partie, me dit-il, dans dix jours au plus tard elle arrivera. »

— Oh! pourvu qu'il la reçoive! murmura la fille de don José.

Doña Lilia sourit.

— Il y a quatorze jours, reprit-elle, un matin, Barthélemy me dit; « Le capitaine a reçu la lettre, il viendra; veillez; de mon côté, je veillerai aussi. »

— Ainsi il est en route?

— Oui! Es-tu contente, chérie?

— O mon Dieu! auriez-vous donc pitié de moi? s'écria doña Elmina en sanglotant.

Les deux jeunes filles demeurèrent longtemps embrassées, confondant leurs larmes et leurs sourires.

### XII. — OU DON TORRIBIO MORENO ET SON AMI CAUSENT DE LEURS PETITES AFFAIRES.

Quelques jours s'étaient écoulés depuis la présentation du capitaine Bustamente au gouverneur de Cartagène, don José Rivas de Figaroa.

Le digne capitaine avait si bien joué son *rolet*, ainsi que disait défunt le roi Charles IX, il avait parlé un castillan si pur, témoigné une si profonde horreur pour les *gringos* et les *ladrones* de Santo-Domingo et de l'île de la Tortue, et gagné avec une si charmante aisance les piastres et les quadruples de ses nouveaux amis, que toutes les personnes qui assistaient à la *tertulia* du gouverneur l'avaient, du premier coup, reconnu pour un *cristiano viejo* et un véritable hidalgo de la Castille vieille.

Don José Rivas, émerveillé à la vue d'un aussi beau joueur, s'était senti entraîné vers lui par une instinctive sympathie, et lui avait ouvert à deux battants les portes de sa maison.

Donc tout souriait à l'aventurier, il était riche, considéré et se sentait sous les pieds un charmant navire. Cependant, malgré tous ces bonheurs, Barthélemy n'était pas heureux; il y avait un point sombre dans son horizon bleu, point imperceptible à la vérité, mais qui, semblable aux *pamperos* de la côte buenos-ayrienne, pouvait en quelques secondes prendre des proportions immenses et se changer en ouragan.

Ce jour-là, vers sept heures du matin, il était assis pensif dans la cabine de la *Santa-Catalina*, les coudes appuyés sur une table, la tête dans ses mains et regardant d'un air tragique un énorme verre de vin épicé placé devant lui.

— Cela ne peut pas durer ainsi, murmurait-il; je ne suis plus un homme, je ne m'appartiens plus, je suis une chose qu'on fait tourner et virer à sa guise; il faut que cela finisse d'une façon oude l'autre, j'en ai assez.

Il se leva, vida son verre d'un trait et monta sur le pont.

— Armez mon canot, commanda-t-il au maître de quart, qui se promenait de long en large sur les passavants.

L'ordre fut immédiatement exécuté.

Cinq minutes plus tard, le canot débordait et se dirigeait vers la terre.

Au moment où le capitaine mettait le pied sur la première marche du débarcadère, il vit se dresser devant lui la haute stature de son ami don Torribio.

Le Mexicain souriait.

Le capitaine fronça le sourcil : il connaissait son ami, son sourire ne lui présageait rien de bon.

— Où vas-tu? lui demanda don Torribio en lui tendant la main.

— A terre, répondit le capitaine sans la prendre.

— Bon; tu as quelque projet? reprit don Torribio sans se formaliser.

— Aucun.

— Alors, viens déjeuner avec moi.

— Je n'ai pas faim.

— L'appétit vient en mangeant.

Le capitaine fit un mouvement.

— Ah çà, qu'as-tu donc? demanda don Torribio en le regardant fixement.

— Je ne sais pas, je suis agacé. Laisse-moi aller.

— Où vas-tu?

— Je vais chercher mon Gelin, puisque tu veux le savoir.

— Tu tiens donc bien à ce fusil?

— Certes.

— Eh bien, cela se trouve à merveille, nous ferons route ensemble : je vais, moi, à ma *quinta*.

— Je préfère aller seul.

— C'est possible, mais j'ai besoin de te parler.

— Nous causerons plus tard.

— Non, tout de suite : ce que j'ai à te dire est très-pressé et très-important.

— Ah! fit l'aventurier, en regardant son interlocuteur en face à son tour. Que se passe-t-il donc?

— Rien, mais bientôt il se passera quelque chose.

— Quoi donc?

— Tu le sauras. Viens.

— Allons, puisque tu le veux.

Un esclave, avec deux chevaux en bride, se tenait immobile à quelques pas. Don Torribio lui fit un signe; il s'approcha. Les deux hommes se mirent en selle.

Cinq minutes plus tard, ils étaient en pleine campagne. Don Torribio, voyant que son compagnon s'obstinait à garder le silence, se décida enfin à entamer la conversation.

— Tu as embarqué les dix hommes que je t'ai adressés? lui demanda-t-il.

— Oui, bien que je ne comprenne pas pourquoi tu mets un équipage de seize hommes sur une barque qui pourrait manœuvrer avec quatre.

— Qu'est-ce que cela te fait?

— Rien; seulement je t'avertis que si tu l'as fait exprès, tu as eu la main heureuse : ce sont de véritables bandits.

— Bah! tu les dompteras, il ne s'agit que de savoir s'y prendre et tu le sais. Tu as reçu la poudre et les quatre pièces de huit?

— Tout cela est arrimé dans la cale.

— Tu es prêt à appareiller?

— Au premier signal; depuis deux jours je suis mouillé

en grande rade sur un corps mort et mes voiles sont sur les fils de caret.

— Très-bien.

— Tu es content, tant mieux.

— Tu le seras aussi quand tu sauras ce que je veux faire?

— Quelque diablerie, sans doute?

— Un coup magnifique. Tu sais que le gouverneur a une fille.

— Je sais même que tu dois l'épouser.

— Quel est le sot qui a dit cela? Je suis marié depuis dix ans à Villequier, mon bon : je ne veux pas être bigame.

— Que veux-tu donc alors?

— Ceci tout simplement : ce soir tu dînes chez le gouverneur, n'est-ce pas?

— Oui.

— Aux *dulces*, tu inviteras le gouverneur, sa famille, don Lopez Sandoval, le commandant de la garnison et tous les autres convives à une fête de nuit que tu veux donner à bord de ton navire, avant de quitter Carthagène pour reconnaître la généreuse hospitalité que tu as reçue ici; comprends-tu?

— Pas beaucoup.

— Tout le monde accepte; tu donnes la fête. Pendant que tes convives jouent, boivent et dansent, tu appareilles sans bruit, tu sors de la rade, nous mettons à rançon nos convives et le tour est fait.

— Mais ta fortune à toi, tu l'abandonnes donc?

— Mon pauvre Barthélemy, tu ne seras jamais qu'un niais. Combien as-tu embarqué de barils?

— Trente.

— Douze sont pleins d'or; j'ai réalisé tout doucement ma fortune, sous prétexte de grands achats de terrains, etc., etc.; elle est à présent à bord de la *Santa-Catalina;* comprends-tu?

— Pardieu!

— Et que penses-tu de mon idée?

— Que c'est une assez jolie infamie.

— Bah! des gavachos, c'est de bonne guerre.

— Peut-être, et la jeune fille?

— Les jeunes filles, tu veux dire : il y en a deux.

— Que comptes-tu en faire?

— Je ne sais pas encore, je verrai.

Depuis quelques minutes les deux cavaliers gravissaient une colline assez élevée, du sommet de laquelle l'œil planait sur la mer. Tout à coup le flibustier poussa un cri.

— Qu'as-tu donc? demanda don Torribio.

— Rien, mon cheval a butté, je ne m'y attendais pas, répondit froidement Barthélemy, tout en fouillant d'un regard anxieux l'extrême limite de l'horizon, où un point blanc, large comme l'aile d'une mouette, venait subitement d'apparaître.

— Quel triste cavalier tu fais, dit don Torribio avec ironie.

— Dame, je suis marin, moi.

— Ainsi, c'est convenu, tu feras ton invitation ce soir.

— Pour quel jour? demanda le flibustier, les regards obstinément fixés sur la mer.

— Nous sommes aujourd'hui vendredi...

— Jour néfaste.

— Superstitieux! invite ton monde pour mardi prochain.

— Soit. Maintenant adieu et à ce soir. Nous voici arrivés à Turbaco.

— A ce soir.

Il se séparèrent; don Torribio entra dans le village, tandis que le capitaine se dirigeait vers la forêt.

— Une fois que je n'aurai plus besoin de lui, je saurai bien m'en débarrasser, murmura le Mexicain, en voyant son ami disparaître au milieu des arbres.

## XIII. — COMMENT LE CAPITAINE BARTHÉLEMY RENCONTRA DE VIEUX AMIS.

La nuit était sombre, la brise fraîche; l'escadre flibustière avait atteint les atterrissages de Carthagène; elle louvoyait à longs bords à cinq lieues au large de la rade.

Le timonier de quart à bord de la *Taquine* piqua deux coups doubles, c'est-à-dire dix heures; cette sonnerie fut immédiatement répétée sur le *Mutin*, le brick matelot de la frégate.

En ce moment un homme parut sur le pont de la *Taquine*. Cet homme était soigneusement enveloppé dans un lourd caban, dont le capuchon, relevé sur sa tête, empêchait de distinguer les traits.

En l'apercevant, l'officier de quart donna un ordre. Le navire vint aussitôt au vent; les matelots s'élancèrent; la frégate masqua son grand hunier.

Elle était en panne.

L'homme dont nous parlons monta dans une embarcation, où déjà se trouvaient une douzaine de Frères de la Côte; l'embarcation fut doucement affalée à la mer, les matelots bordèrent les avirons, et le canot s'éloigna du navire, qui avait repris la bordée du large.

Nous l'avons dit, la nuit était sombre, la haute voilure de la frégate ne tarda pas à disparaître dans les ténèbres et l'embarcation se trouva seule, piquant droit vers la terre qui s'étendait comme une ligne noire à l'horizon.

Deux hommes étaient assis dans la chambre d'arrière de l'embarcation : l'Olonnais, et celui qui portait un caban, Ourson Tête-de-Fer, lui-même.

— Rentrez les avirons, commanda l'Olonnais, dressez le mât, hissez la voile.

Cinq minutes plus tard, le canot courait bâbord amures, coquettement penché sur les lames qu'il semblait à peine effleurer.

Deux heures s'écoulèrent pendant lesquelles, à part quelques ordres donnés par l'Olonnais, pas un mot ne fut prononcé à bord.

La côte grandissait pour ainsi dire à vue d'œil. Déjà, malgré l'obscurité, il était facile d'en distinguer les capricieux contours.

Les deux Frères de la Côte se consultèrent un instant à voix basse; puis l'Olonnais ordonna d'abattre le mât et de reprendre les avirons.

Tout à coup, tandis que s'exécutait cette manœuvre, un point rougeâtre apparut à une courte distance, et une voix rauque cria en français :

— Ho! du canot; ho!

— Holà! répondit aussitôt le capitaine.

— Qu'est-ce que cela veut dire? murmura l'Olonnais; il me semble que je connais cette voix.

— Moi aussi, répondit Ourson; nous allons bien voir; et, mettant ses mains en porte-voix à sa bouche : Qui vive? cria-t-il.

— Frère de la Côte! répondit-on aussitôt avec un accent joyeux auquel il était impossible de se tromper.

— Quelle espèce de navire? reprit Ourson.

— Pirogue indienne avec un homme dedans.

— Accoste.

— Soyez parés à me recevoir.

Cette recommandation était superflue; les flibustiers, dont la curiosité était éveillée par cette singulière rencontre, se tenaient aux aguets.

Bientôt les deux canots se trouvèrent côte à côte, et sans attendre qu'on l'y invitât, l'homme qui montait la pirogue sauta légèrement dans la chambre d'arrière de la chaloupe.

L'Olonnais démasqua aussitôt l'âme d'une lanterne sourde :

— Barthélemy ! s'écria-t-il avec surprise.

— L'Olonnais ! Ourson ! répondit joyeusement celui-ci. Pardieu ! c'est avoir du bonheur; soyez les bien-arrivés, frères, ajouta-t-il, en leur tendant ses deux mains que les flibustiers pressèrent affectueusement.

— Ah çà, tu nous avais donc reconnus? demanda Ourson.

— Pardieu ! depuis hier je vous surveille ; malheureusement je n'ai pu venir que cette nuit.

— Et comment te trouves-tu dans ces parages? fit l'Olonnais.

— Ce récit serait un peu long en ce moment.

— Nous te croyions mort ! ajouta Ourson.

— Je l'ai échappé belle ; mais, grâce à Dieu, me voilà frais, dispos et tout à votre service, frères.

— Nous y comptons bien, dirent ensemble les deux flibustiers.

Dans la grotte. Dessin de F. Lix.

— De ton côté, si tu as besoin de nous, parle, ajouta Ourson.

— J'accepte de grand cœur, fit Barthélemy, et maintenant où allez-vous?

— Nous cherchons un endroit favorable pour débarquer sans être vus, afin de nous orienter et d'avoir des nouvelles.

— En ce cas, donne-moi la barre, l'Olonnais. Souquez, vous autres, ajouta-t-il, en s'adressant à l'équipage, dans un quart d'heure nous serons au plein.

— A quoi bon pousser plus avant, puisque te voilà et que tu peux nous donner tous les renseignements dont nous avons besoin? fit observer l'Olonnais.

— Je puis, en effet, vous donner ces renseignements ; mais c'est égal, croyez-moi, abordez.

— Avant partout alors et à la grâce de Dieu !

Les nageurs se courbèrent sur leurs avirons, qui plièrent comme des branches de saule, et la chaloupe vola sur la mer ; un flibustier était passé dans la pirogue et nageait dans les eaux de la grande embarcation.

— Maintenant, dis-moi... commença Ourson.

— Chut ! interrompit péremptoirement Barthélemy ; nous causerons à terre ; j'ai besoin de toute mon intelligence pour ne pas nous fourvoyer.

Depuis un instant la chaloupe naviguait dans des eaux dormantes ; un dôme de feuillage s'étendit bientôt au-dessus d'elle ; elle se trouvait au milieu d'un palétuvier ; un léger choc se fit sentir à l'avant ; puis un grincement, et ce fut tout. L'embarcation demeura immobile.

— Nous sommes arrivés, dit Barthélemy ; vous êtes si bien cachés ici que vous pourriez y rester pendant

quinze jours sans risquer d'être découverts; du reste, cette partie de la côte est complétement inhabitée. Amarrez-vous au tronc d'un arbre; laissez un homme à la garde du canot et suivez-moi.

Les flibustiers obéirent et s'avancèrent à tâtons, car l'obscurité était épaisse; mais bientôt ils sentirent la terre sous leurs pieds; l'Olonnais remit sa lanterne à Barthélemy.

— Eh ! mais nous sommes dans une grotte, s'écria l'Olonnais; c'est charmant.

Ils se trouvaient en effet dans une grotte naturelle. Après avoir fait plusieurs détours, la lueur d'un feu leur apparut tout à coup.

— C'est moi qui ai allumé ce feu avant de prendre la mer; chauffez-vous, frères, dit Barthélemy.

Les flibustiers ne se firent pas répéter l'invitation; la nuit était glaciale.

Mais Barthélemy connaissait à fond les devoirs de l'hospitalité; les Frères de la Côte poussèrent de joyeuses exclamations en apercevant plusieurs paniers remplis de vivres et de liqueurs auxquels, sur l'invitation du flibustier, ils se hâtèrent de faire fête.

— Maintenant, frères, dit Barthélemy, buvez, mangez, dormez sans crainte; vous êtes ici en sûreté. Puis, se tournant vers Ourson : Tu m'as demandé des renseignements, ajouta-t-il; ces renseignements, je suis prêt à te les donner.

— Parle, répondit aussitôt le capitaine

— Pas ici; ce que j'ai à te dire ne doit être entendu que de toi seul.

Ourson regarda Barthélemy avec surprise.

— Suis-moi, reprit le boucanier; tu auras bientôt l'explication de mes paroles.

Le capitaine, après avoir fait à voix basse quelques recommandations particulières à l'Olonnais, prit son fusil :

— Je suis prêt, frère, dit-il à Barthélemy.

— Viens donc.

Ils sortirent de la grotte et presque aussitôt ils se trouvèrent devant une montagne au sommet et sur les flancs de laquelle s'étageaient les maisons d'un charmant village.

— Avant d'aller plus loin, dit le boucanier en s'arrêtant, j'ai quelques questions à t'adresser; es-tu disposé à me répondre ?

— Certes, matelot; je sais que tu es un cœur loyal et un véritable Frère de la Côte.

— Merci; as-tu reçu un billet ne contenant que trois mots et portant un cachet que seul tu peux connaître ?

— Je l'ai reçu, frère.

— Ton arrivée ici se rattache-t-elle à ce billet, ou bien est-ce le hasard seul qui t'a conduit sur cette côte?

— Aussitôt ce billet reçu, j'ai organisé une expédition et je suis parti pour Carthagène.

— Dans quel but ?

— Dans celui de venir en aide à la personne qui réclamait mon secours, et de sacrifier ma vie, s'il le faut, pour la sauver, répondit Ourson avec émotion.

— Bien, frère; je sais ce que je voulais savoir; maintenant, suis-moi.

— Où allons-nous?

— Sois fort. Je te conduis près de la personne qui t'a écrit; c'est moi qui, par son ordre, t'ai fait passer le billet.

— Oh ! si cela est vrai, frère?... s'écria le capitaine.

— Doutes-tu de ma parole?

— Non. Pardonne-moi, frère, je suis fou; marchons.

Ils s'engagèrent alors à grands pas dans le sentier qui conduisait au village.

Il était deux heures du matin.

GUSTAVE AIMARD.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

# LA TRANSFORMATION FUTURE DE LA TERRE.

## ÉTUDES FAMILIÈRES DE GÉOLOGIE (1).

### II. — LES GLACIERS (SUITE ET FIN).

Pendant que l'extrémité inférieure du glacier disparaît par la fusion, une épaisseur considérable de la surface tout entière est également enlevée par la même cause. Cela explique un phénomène que les montagnards interprètent d'une manière inadmissible. Les glaciers, disent-ils, rejettent et font surgir à leur surface les pierres qu'ils rencontrent au fond de leur lit. En effet, un glacier qu'on a vu roulant simplement des vagues grises et monotones, se trouve l'année suivante tout couvert de grosses pierres. Ce sont simplement des rochers tombés des montagnes voisines et enterrés sous la neige pendant l'hiver. Chemin faisant, cette neige, comme nous l'avons vu, se convertit en glace qui, arrivant, par suite de la marche du glacier, dans des régions plus chaudes, fond et laisse les rochers à découvert. Il y a quelques années, ajouta Matheüs, pour aller au point où nous voulons arriver, nous aurions dû quitter ici la Mer de Glace et monter sur ce rocher qu'on nomme le *Couvercle*, base de l'Aiguille du Moine. De là nous eussions contourné cet escalier de glace, cascade infranchissable du glacier de Talèfre. Maintenant, vous le voyez, ce trajet est impossible, parce que le niveau s'est abaissé de 25 mètres. Il nous faudrait donc une échelle de 80 pieds pour gagner le Couvercle. En 1767, quand de Saussure vit pour la première fois le glacier de la Brenva sur le versant méridional du mont Blanc, il avait à peu près les dimensions actuelles; la Doire, rivière dont il est l'origine, surgissait loin de son extrémité.

En 1818, le glacier, ayant traversé la rivière, s'élevait sur la montagne de l'autre côté de la vallée. Sur ce versant, à 100 mètres au-dessus de la Doire, se trouvait une chapelle appelée Notre-Dame de la Guérison. Le glacier la renversa et en recouvrit les débris.

Dans le Tyrol autrichien, au sommet de la vallée d'Oetz, en 1843, le Vernagtfermer se réunissait, en s'avançant, au petit glacier de Rosen dont il est maintenant séparé. Tous deux, ne formant qu'une seule masse, descendaient rapidement vers la vallée.

Les habitants, qui avaient conservé la tradition d'une marche analogue ayant autrefois ravagé le pays, s'effrayèrent à bon droit d'une progression qui, en 1845, fut de près de 2 mètres par jour. Devant un glissement

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

aussi énergique de ces deux glaciers réunis, il n'y avait qu'à fuir, et bien leur en prit, car, le 14 juin de la même année, l'eau s'ouvrit un passage sous la glace et convertit en lac une riche vallée parsemée de chalets.

Tout en me racontant ces catastrophes, peu faites cependant pour me rassurer, Matheüs escaladait les pentes de neige et de glace qui nous séparaient du Jardin. De temps en temps, il s'arrêtait pour m'attendre, car, malgré les clous pointus dont les semelles de mes souliers étaient abondamment pourvues, je ne me sentais guère plus solide qu'un apprenti patineur. Bien qu'il me donnât la main dans les passages difficiles, il m'aurait fallu beaucoup de temps pour faire l'addition de mes chutes ; mais la neige étant épaisse, en somme, je ne me fis pas grand mal.

Enfin, nous mîmes le pied en terre ferme sur le rivage de cette île verdoyante que depuis plus de deux heures nous apercevions dans le lointain. Rien ne saurait causer, après une marche aussi pénible, plus de plaisir à voir que cette oasis inattendue au milieu de ce désert de neige. On a peine à s'expliquer comment ce paradis a pu échapper à l'ensevelissement et résister aux attaques des glaces supérieures.

— Ce jardin en pente, situé à 3,000 mètres au-dessus du niveau de la mer, entouré de neiges éternelles, au milieu de ces solitudes froides et désolées, me dit Matheüs, semblerait un contre-sens, s'il n'était permis de s'en rendre compte en examinant avec quelque attention la forme du désert qui l'environne. Ne vous apercevez-vous pas qu'il fait ici beaucoup plus chaud qu'à notre station précédente ?

— En effet, dis-je ; j'ai cru, en abordant cette terre privilégiée, sentir comme un tiède manteau sur mes épaules.

— Souvenez-vous, reprit mon géologue, que la neige, à cause de sa couleur blanche, n'absorbe pas la chaleur, mais la réfléchit comme le ferait une glace. Or, vous voyez que le lieu où nous sommes forme à peu près le centre d'un vaste entonnoir très-évasé. C'est donc vers ce centre que viennent se réfléchir tous les rayons du soleil qui tombent sur la neige. Le Jardin, comme le dirait un physicien, est au foyer de cette immense parabole blanche qui l'entoure. Indépendamment de la chaleur qu'il reçoit chaque jour directement du soleil, il jouit encore de toute celle que lui envoient les parties de ce cirque exposées au levant, au midi et au couchant. En même temps qu'il se trouve à l'abri des vents du nord, la chaleur acquise pendant le jour rayonne sur des surfaces qui lui en réfléchissent une partie durant la nuit, ce qui l'empêche de se refroidir d'une manière préjudiciable aux plantes nombreuses qui étonnent même le botaniste par leur variété. Quand le ciel est couvert, les nuages viennent encore, en vertu des mêmes lois, s'opposer au rayonnement et à la déperdition de la chaleur.

Tout en causant, Matheüs avait contourné cette île de verdure du côté de l'Aiguille du Moine. Je le vis s'asseoir gravement dans la neige, poser son sac sur un bloc de glace et en ouvrir le compartiment aux appareils. Il en tira un petit microscope, et, pendant que je jouissais du spectacle des rhododendrons en fleur, il se mit en devoir d'observer de petits objets qu'il ramassait autour de lui.

— Venez voir, me dit-il, quelle admirable symétrie dans l'arrangement des atomes de cette poussière blanche.

Appliquant mon œil sur l'instrument, je vis en effet les plus transparents et les mieux taillés des cristaux. Les uns représentaient des croix de Malte, d'autres des croix latines ; ceux-ci des étoiles, ceux-là des diamants, des boucliers, des ailes de moulin, des soleils de feu d'artifice.

— Qu'est ceci, mon cher géologue ? demandai-je tout émerveillé.

— Peu de chose, me dit-il : tout simplement de la neige ou plutôt du givre. Ce n'est pas, comme vous le voyez, au hasard que les atomes de vapeur se réunissent pour produire en se solidifiant un grain de poussière blanche. Une loi mathématique préside à leur arrangement. Chacune de ces formes si variées est le résultat de la réunion de cristaux encore plus petits et tous d'une construction primitivement semblable. Suivant que le froid est plus ou moins intense, que l'association des atomes se fait avec plus ou moins de lenteur, que l'air est calme ou agité, qu'il fait jour ou qu'il fait nuit, les figures sont simples ou compliquées, grandes ou petites. Là où vos yeux ne voient qu'un grain de poussière, n'est-il pas vrai que la nature a fait des chefs-d'œuvre d'architecture ? La glace, du reste, se compose en réalité d'une multitude infinie de ces petits cristaux tous dérivés d'une même forme et concourant, en dernière analyse, à créer eux-mêmes, quel que soit le volume du bloc de glace, un solide représentant en grand la figure du cristal primitif, c'est-à-dire celle d'un hexagone régulier.

Tout à coup, pendant que j'observais ces charmantes images, quelque chose d'énorme et d'un rouge brun passa dans le champ du microscope en agitant de longues pattes armées de crochets aigus.

— Ah ! me dit Matheüs, c'est la puce des neiges que, pour la première fois, M. Agassiz a observée dans son séjour de plusieurs mois sur le glacier de l'Aar. Un singulier animal, vraiment, qui vit dans la neige, et il n'est pas absolument facile d'expliquer comment il y trouve sa nourriture. C'est le dernier être vivant que l'on rencontre dans les solitudes glacées des hautes cimes. Rien n'a encore été dit de bien satisfaisant sur les mœurs et l'existence de ce singulier et robuste insecte, qui trouve moyen de résister aux froids rigoureux de l'hiver et de se trouver à l'aise dans la poussière du névée.

— Peut-être, me hasardai-je à dire, vit-il tout simplement de l'air du temps, rien que pour donner un démenti à l'un de nos proverbes.

Matheüs, qui n'admettait jamais le plus petit mot pour rire, haussa les épaules et me répondit sérieusement qu'il ne le pensait pas. Selon lui, ce curieux insecte pourrait bien n'être que le parasite d'un petit rongeur appelé le campagnol des neiges et qui, dans les Alpes, habite plus haut qu'aucun autre animal. Cette espèce de petit loir se nourrit des lichens, des mousses, des hépatiques croissant sur les rochers qui, comme les plantes dont se compose le Jardin, se trouvent protégés et abrités au milieu des cirques de neige si fréquents dans les montagnes. Il ne serait donc pas étonnant qu'à son tour la puce des glaciers se nourrît du sang de cet animal.

Déjà l'Aiguille du Moine projetait une ombre imposante sur l'océan de neige au bord duquel nous étions. La verdure du Jardin devenait d'un noir bleuâtre et commençait à s'estomper de légères vapeurs. J'avais d'ailleurs une certaine crainte que ces petites puces, qui sont véritablement en grand nombre, n'eussent

quelque fantaisie de varier un peu leur nourriture. Je proposai à Matheüs de partir.

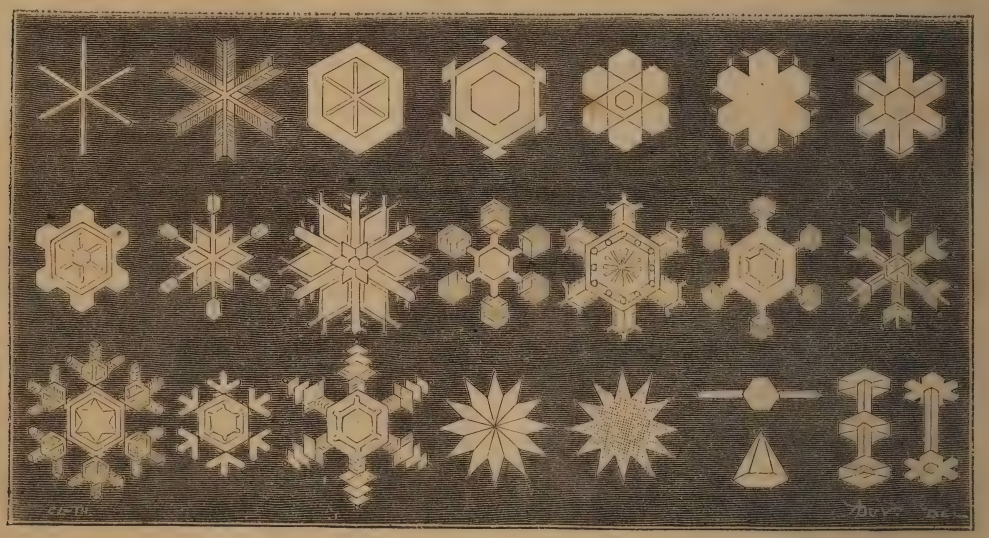
— Vous avez raison, me dit-il en pliant bagage; nous avons, pour retrouver notre gîte, au moins quinze kilomètres à descendre, et par des chemins tels, que la nuit serait pour nous plus qu'un danger.

Nous nous remîmes en route en gravissant les derniers contre-forts de l'Aiguille du Moine pour franchir par la base du Couvercle, et, sur la terre ferme, le gigantesque escalier qu'on appelle les *Séracs* du Talèfre. En redescendant sur la glace, après avoir gravi le col des Egralets, qui est à 2,826 mètres au-dessus de la mer, nous nous sentions bien suffisamment réchauffés pour n'avoir rien à craindre du froid pendant le temps que devait encore durer notre promenade.

Une fois dans le large couloir qu'on nomme la Mer de Glace, nous nous trouvâmes comparativement à l'aise, la glace ayant été un peu ramollie par la chaleur du jour, et nous n'avions plus qu'à gagner le glacier des Bois avant qu'elle n'eût le temps de se durcir de nouveau.

Deux choses me frappèrent à la descente. D'abord deux larges sillons en saillie noirâtre, à peu près parallèles entre eux, se dessinaient vers le milieu du glacier comme des ornières sur un chemin de campagne; puis sur les parois verticales des rochers, rives escarpées du fleuve de glace, des stries creuses et polies, également parallèles, suivaient longitudinalement le roc depuis la surface du glacier, dont elles semblaient reproduire les ondulations, jusqu'à une très-grande hauteur, où elles se trouvaient parfois interrompues.

— Ces traces noires à la surface de la glace, me dit Matheüs, ne sont pas autre chose que des fragments de granit détachés des hauteurs et tombés sur le glacier. Chacune de ses rives, fournissant son contingent de débris, forme son sillon. Par suite des remous qu'éprouvent les bords du fleuve et du courant plus rapide du milieu, tous ces débris, sollicités par deux forces con-



Flocons de neige vus au microscope. Dessin de A. Duvivier.

traires, viennent symétriquement s'arranger sur les confins de chacune d'elles.

Les corps légers se disposent sur les rivières de la même façon. C'est, comme vous le voyez, un des puissants moyens que la nature emploie pour transporter au loin les débris des montagnes. Ces sillons, ou plutôt ces amas de rochers de toutes les formes et de toutes les dimensions, descendent avec la glace comme les bateaux suivent le courant d'une rivière et viennent s'échouer à l'embouchure où la glace, en fondant, les dépose. On les nomme des *moraines*. Il y en a de considérables, qui, portées ainsi fort loin dans les vallées inférieures, servent aujourd'hui d'assises à des villages et même à des forêts. Les moraines ont autrefois contribué pour une forte part à combler de grands lacs, maintenant devenus de fertiles et verdoyantes prairies. Nous verrons au bas du glacier des Bois toute une contrée résultant de l'agglomération de ces moraines abandonnées par la fusion de la glace.

Quant à ces sillons que vous apercevez le long des rochers de la rive et qui semblent avoir été profondément creusés en même temps que polis par un corps plus dur que le granit, ils sont la preuve évidente que le glacier sur lequel nous sommes s'est autrefois élevé jusque-là. La cause de l'élévation des glaciers anciens, la science la cherche encore, mais les faits sont incontestables. Ces gigantesques fleuves solides ont laissé partout leurs vestiges. La trace de leur passage est écrite depuis les flancs à pic des plus hautes montagnes des Alpes jusqu'au sommet de la chaîne moins élevée du Jura, et même, comme je vous l'ai déjà dit, à des centaines de lieues de leur point de départ. Ces stries ont été pour les géologues de nos jours des jalons naturels aussi certains que le sont, pour ceux qui étudient l'histoire, les inscriptions gravées sur les monuments.

Voyez ce qui se passe maintenant sous nos pieds. Partout, au milieu de la glace, des morceaux de granit emprisonnés et comme sertis voyagent avec elle. Ceux qui, dans toute la profondeur de la masse, avoisinent les bords, frottent en descendant contre la roche du

couloir et y tracent leur sillon comme pourrait le faire un burin. Plus le morceau est volumineux, plus la strie qu'il trace est profonde; plus celle-ci se creuse, mieux elle se prête ensuite au travail destructeur des fragments qui suivent le premier. Lorsqu'un caillou s'engage entre la glace et la muraille qui la retient, il faut, bon gré mal gré, qu'il descende, en s'usant lui-même à la vérité, mais en usant aussi cette muraille. Sur le fond du glacier, ce rabotage est encore bien plus énergique, parce qu'il est favorisé par l'eau. Le canal se creuse, le

Le mont Anvert. Dessin de A. de Bar.

granit se broie, et c'est déjà bien amoindris que ces débris inférieurs viennent constituer à l'embouchure d'immenses deltas, sillonnés à leur tour par les torrents dont nous avons précédemment étudié les effets. Vous comprenez maintenant, je l'espère, comme tout s'enchaîne dans ce grand travail de nivellement, qui peut, sans secousses, sans cataclysmes, transformer à force de temps la surface de notre monde.

— Oui, dis-je, mon cher Matheüs, je vois que la nature proportionne partout la puissance de ses moyens

aux résistances à vaincre. Tout cela est admirable en même temps que fort effrayant. Je regarde avec ma lunette ces stries creusées à plusieurs centaines de mètres au-dessus de nos têtes dans ces rochers de granit, et j'ai peine à me figurer l'aspect que pouvait avoir le glacier où nous sommes, lorsqu'il avait une épaisseur si considérable.

— La pente, reprit Matheüs, n'en était sans doute pas si rapide, car les anciens glaciers des Alpes, pour ne parler que de ceux du versant qui regarde la France, remplissant à peu près toutes les vallées de la Suisse, allaient rejoindre la chaîne du Jura, qu'ils passaient même par quelques-uns de ses cols les plus élevés. Les blocs erratiques en sont les témoins d'autant plus irréfutables que nos petits glaciers modernes en transportent encore sous nos yeux. Comment des masses de granit, dont quelques-unes ont jusqu'à trois cents mètres de longueur, ont-elles été semées comme au hasard sur les plaines ? comment des blocs de porphyre se sont-ils transportés, à travers les passages du Jura, sur le bord de rivières dont la source sort du versant opposé ?

Ces sphinx impénétrables ont longtemps déconcerté la science du géologue. La force des plus puissants cours d'eau, des cataractes les plus rapides ne suffisait pas à expliquer de pareils transports. Toutes ces pierres d'ailleurs ont conservé leurs angles trop vifs pour qu'il soit possible d'admettre qu'elles aient été charriées et roulées par les eaux. La question des blocs erratiques était donc restée sans solution jusqu'au jour où un des savants les plus éminents de la Belgique, M. Agassiz, vint la résoudre de la façon la plus victorieuse et la plus simple en même temps. Les stries que vous voyez au-dessus de votre tête furent pour lui des traits de lumière. Sans aucun doute, les glaciers avaient atteint ces hauteurs et rempli toutes les vallées que nous parcourons aujourd'hui. Ces stries, il les a suivies et reconnues s'abaissant partout en pentes plus ou moins rapides, depuis les contre-forts les plus élevés des Alpes jusqu'aux bords de la Saône. Elles passent par les hauteurs qui dominent l'immense vallée au fond de laquelle se trouvent la ville et le lac de Genève.

Franchissant la plupart des cols du Jura, elles s'infléchissent jusque dans les plaines ondulées, dernières vagues de pierre qui en portent les empreintes. Là où finissent les fils conducteurs, s'arrêtent aussi les blocs erratiques détachés des sommets alpestres. Depuis cette découverte importante, un horizon nouveau s'est ouvert devant les géologues. On a reconnu un grand nombre de ces témoins extraordinaires du travail de nivellement par les glaciers, dans les plaines au nord-est de l'Europe, depuis la Hollande jusqu'aux monts Ourals, en Danemark, en Westphalie et en Pologne. On en suit la marche depuis les montagnes de la péninsule scandinave et la Finlande, jusqu'aux confins de l'Allemagne et au centre de la Russie. Quelques-uns, dont le volume est de plus de mille mètres cubes, et qui ne pèsent pas moins de trois cent mille kilogrammes, ont dû accomplir, portés sur le dos de ces énormes glaciers, plus de douze cents kilomètres. L'Angleterre a aussi ses blocs erratiques dont on ne rencontre les analogues qu'en Norwége. L'Amérique du Nord offre également de nombreux spécimens de ces transports dont les matériaux sont orientés du nord au sud, tandis que l'Amérique australe les présente en sens contraire. La symétrie qui se montre dans l'arrangement de ces blocs s'explique par l'envahissement des glaciers polaires qui, encore aujourd'hui, à cause de la température basse de ces contrées, descendent des hauteurs arctiques jusqu'au niveau de la mer. Au Spitzberg, les montagnes, les plaines et toutes les vallées sont ensevelies sous d'immenses glaciers, qui descendent bien au delà du rivage qu'ils surplombent en formant des voûtes que les vagues battent en brèche. A peine si quelques pics restent visibles au-dessus de ces déserts de neige, sur lesquels règne une nuit glacée de six mois. Rien, en ce monde, ne peut apporter à notre âme une plus profonde tristesse que le spectacle de ces glaciers du Spitzberg, dont les fantastiques falaises, d'un bleu sombre, surplombent, avec des hauteurs de quatre ou cinq cents mètres, l'océan Glacial. Les vagues, quelquefois furieuses, s'engouffrent avec fracas sous leur base, qu'elles rongent et transforment en cavernes. Lorsque la mer se calme, on peut, au moyen d'une barque, explorer ces voûtes profondes, qui, éclairées par les rayons pâles d'un soleil horizontal, produisent des mirages grandioses. Mais de semblables excursions sont souvent dangereuses, car de temps en temps ces longs promontoires, si bizarrement dentelés et suspendus en équilibre, se détachent de la côte avec le bruit et la rapidité de la foudre, se précipitant au fond de l'eau pour reparaître et flotter plus loin au gré des courants et de la tempête : ce sont les montagnes de glace. Elles dépassent quelquefois le niveau des vagues de quatre-vingts ou cent mètres, tandis que leur base plonge de quatre ou cinq fois autant. Malheur au bâtiment qui a pour compagnon de route ces montagnes, dont quelques-unes ont près d'une lieue de tour. Quelquefois le vent les rapproche et les soude entre elles en broyant les navires. D'ailleurs l'eau dissolvant peu à peu leur base, ne tarde pas à les mettre en équilibre instable, en sorte que la moindre brise, le plus léger choc les retournent, le sommet en bas et la base en l'air. Que de victimes ces brusques renversements ont faites parmi les bâtiments pêcheurs qui traversent ces parages, presque toujours couverts de brume !

Il en est ainsi du Groënland, dont les nombreux fleuves solides viennent, non pas se verser, mais s'écrouler dans l'océan Glacial, d'où ils envoient, portés sur des montagnes de glace, dont quelques-unes ont soixante ou quatre-vingts mètres de hauteur et deux ou trois mille mètres de tour, des échantillons des roches boréales jusqu'au milieu de l'Atlantique. Les phénomènes de ce genre, bien qu'amoindris aujourd'hui, ont autrefois produit des changements si profonds à la surface du globe, tant par les glaciers polaires que par ceux qui sont descendus de toutes les chaînes de montagnes, qu'on les a tous rapportés à une époque à laquelle les géologues ont donné le nom de *période glaciaire*. Nous assistons, maintenant encore, aux derniers efforts de ce travail de nivellement. Sera-t-il terminé, les glaces seront-elles fondues avant la destruction complète de nos montagnes ? Il est permis d'en douter.

La nuit commençait à s'étendre sur les solitudes désolées que nous venions de parcourir, quand nous arrivâmes au chalet du mont Anvert, où nous ne fûmes pas trop fâchés de trouver du feu, un souper quelconque et un lit.

— J'aurais encore, me dit Matheüs avant de s'endormir, bien des choses curieuses à vous dire sur tout ce que nous venons de voir ensemble et bien des excursions à vous proposer, car nous n'avons fait qu'effleurer

cette étude attachante des glaciers; mais un homme comme vous ne supporte la science qu'à petite dose, et il me reste, d'ailleurs, à chercher avec vous ce que tout cela présage pour l'avenir de notre globe. Aussi nous reprendrons, dès demain, le chemin de nos pénates, pour nous donner rendez-vous plus tard sur les bords de l'Océan.

Ce Matheüs, pensai-je en m'arrangeant confortablement dans mon lit et en étirant mes membres fatigués, a une véritable organisation de fer. Tandis que, comme le héros de la Manche après sa rencontre avec les muletiers, je me sens incapable de remuer une jambe sans gémir, lui, trouverait tout naturel d'entreprendre dès demain une excursion nouvelle et m'accuse de n'aimer la science qu'à petite dose. Il faut que je ne sois pas du bois dont on fait les chevaliers errants et les géologues, car je me sens rompu. Quitter, le sac au dos, son gîte avant l'aurore; marcher presque à tâtons, par la brume froide du matin, dans des chemins creusés par les torrents, qui ne sont pas précisément des ingénieurs habiles; gravir ensuite, à l'ardeur du soleil, des escarpements si rapides que les griffes d'un chat n'eussent pas été de trop pour s'y cramponner sans danger; puis, le front baigné de sueur, se lancer tout à coup au milieu des neiges d'une nature polaire et sauter, comme un ours blanc, de glaçon en glaçon, au risque d'être précipité, en un clin d'œil, au fond d'un de ces gouffres bleuâtres dont le souvenir me fait frissonner; sentir enfin à chaque instant le sol se dérober sous ses pas, et, à la moindre distraction, disparaître jusqu'aux coudes dans la neige sans savoir au juste si l'on s'arrêtera avant d'être étouffé; ajoutez à tout cela la douce perspective d'être subitement anéanti comme une bulle de savon par un de ces quartiers de rochers de la grosseur d'une maison qui tombent fréquemment du haut du couloir sur le glacier, pour rompre la monotonie de la route, et il vous semblera peut-être, comme à moi, que Matheüs exagère en me traitant avec ce superbe dédain! Ma conscience, et les bleus sans nombre dont mon corps est émaillé, me prouvent, au contraire, que j'ai bien mérité de la science.

Malgré quelques chutes, heureusement fictives, que je fis encore en rêve pendant mon sommeil, je m'acquittai si complétement du soin de réparer mes forces, que, le lendemain, je pus, sans trop de peine, quitter le mont Anvert pour redescendre à Chamounix. Chemin faisant, nous vîmes encore de nombreux exemples des effets destructeurs des glaciers et de la part qu'ils prennent encore aujourd'hui, malgré leurs moindres proportions, au nivellement des terrains et à l'érosion des roches les plus dures. Les sources de l'Arveyron surgissent à travers un amas immense de ruines entassées au pied du glacier des Bossons. On marche littéralement, dans toute la longueur de la vallée, sur les débris arrachés aux sommets de cette partie de la chaîne des Alpes qui encadre d'une façon si pittoresque cet imposant paysage : les granits, les quartz, les porphyres, les micas, les marbres, en un mot, tous les échantillons des plus anciennes assises du globe, apportés, pêle-mêle, des différentes hauteurs et des affleurements divers par le travail incessant de la glace, forment le sol actuel de la vallée. Celle-ci servit autrefois, à n'en pas douter, de lit à un gigantesque glacier, dont l'extrémité inférieure s'appuyait sur les premiers contre-forts du Jura. Nous suivîmes, sans les perdre un instant de vue, les témoins irrécusables du travail des glaciers anciens jusqu'à Genève, d'où, grâce au chemin de fer, nous gagnâmes rapidement Paris.

### III. — L'OCÉAN.

J'avais à peine eu le temps d'arranger sur une étagère quelques minéraux rapportés en souvenir de notre dernière excursion; j'achevais par quelques coups de crayon un dessin pris entre deux onglées sur la Mer de Glace, quand je vis apparaître l'intrépide Matheüs, armé de pied en cap, et fort étonné de ne pas me trouver déjà le bâton à la main.

— Vous êtes un vrai Juif errant, mon cher maître, lui dis-je avec quelque mauvaise humeur. Comment, c'est encore meurtri des chutes que j'ai faites au service de la science que vous venez m'entraîner à de nouveaux périls et m'arracher au repos de quelques jours que, sans aucune prétention, je crois avoir bien mérité. C'est à donner sa démission de géologue amateur.

— Je vous l'avais bien dit, mon cher et délicat élève, répondit Matheüs en s'asseyant, que des tempéraments comme le vôtre ne supportent la science qu'à petite dose; aussi, malgré mon désir de continuer avec vous au plus tôt cette étude, je me serais bien gardé de revenir aussi vite, si je n'eusse, moi-même, été pressé par le temps. Dans les derniers jours du mois où nous sommes, un congrès de géologues s'assemble à Philadelphie, et je tiens à y aller soutenir l'honneur de la science française. Nous avons, comme vous voyez, avant que je traverse l'Atlantique, à peine le temps de visiter quelques points des côtes de Bretagne pour nous édifier sur ce qui s'y passe. Donc, déjeunons, faites votre paquet et... en route.

Devant une énergie pareille et un sentiment patriotique si respectable, je pris le parti de m'incliner le plus gracieusement possible, remettant à l'époque où Matheüs serait en Amérique le soin de guérir mes contusions passées et à venir.

Comme je faisais la réflexion qu'il eût alors mieux valu, puisque nous étions il y a quelques jours encore dans les Alpes, nous diriger vers le Dauphiné pour gagner la mer par la route de Gap, Matheüs me répondit qu'il le regrettait comme moi, mais que nous eussions perdu plus de temps. — Sans doute, dit-il lorsque nous fûmes installés, dès le soir même, dans un wagon du chemin de fer de l'Ouest, il eût été beaucoup plus rationnel, comme vous me le disiez tantôt, de nous rendre au pied de la Grimsel, de prendre le Rhône au bas du glacier qui lui donne naissance, et de le suivre jusqu'à son embouchure; mais nous aurions à ce voyage consacré beaucoup plus de temps que nous ne pouvons l'un et l'autre donner à cette étude pour le moment. Cela nous eût, d'ailleurs, entraîné bien loin du port où je dois m'embarquer. Nous n'eussions pas un seul instant, en réalisant ce projet, perdu de vue le travail de ce grand fleuve, entraînant pendant quarante lieues, avec la rapidité vertigineuse du torrent, les débris des Alpes jusqu'au fond du lac de Genève qu'il comblera sans doute un jour, et où il fait une première station. Nous l'eussions vu sortir limpide du lac, mais assez furieux encore pour se précipiter, au fort de l'Écluse, à travers les roches, au fond d'un gouffre où il disparaît sous le sol qu'il creuse pour reparaître plus loin chargé de nouveaux matériaux, s'enrichir ensuite de ceux que lui apportent un nombre considérable de torrents, dont les principaux sont : le Gier, l'Isère, la Drôme, l'Ardèche, la Durance et le Gard. Tous descendent des montagnes par des chutes

élevées et des pentes tellement rapides, que leurs galets, après avoir comblé les bassins par lesquels ils passent et avoir créé les plaines de Valence, celles de la Drôme et de l'Ardèche, la vallée de l'Isère, celle de Vaucluse et la petite Camargue, apportent encore au fleuve les puissants matériaux qui, de jour en jour, changent l'aspect du grand delta qu'on appelle les bouches du Rhône. Nous eussions vu ce grand et beau fleuve, si bien encadré dans les systèmes de montagnes qui forment les Alpes, la Drôme, l'Ardèche, les Cévennes, suivre son œuvre de destruction et de transport jusqu'à Avignon, où il commence à se calmer, à se diviser en une foule de branches, dernières issues qui, pour gagner la mer, lui sont restées au milieu du delta que ses dépôts ont autrefois formé et qui s'augmente chaque année. Ils s'étendent aujourd'hui depuis la petite Camargue jusqu'aux confins de la Crau, vaste plaine de galets que recouvre en quelques endroits une mince couche d'un chétif humus qui, l'hiver, grâce aux pluies, entretient une maigre végétation. Celle-ci, sous l'influence de l'humidité, se développe néanmoins assez vite pour donner asile aux nombreux troupeaux que la neige chasse des montagnes; mais, aux premières ardeurs du soleil, elle est entièrement brûlée, en sorte que ces plaines redeviennent, l'été, de brûlants déserts aussi infranchissables que les sables du Sahara.

Il nous eût été facile de suivre ces dépôts jusqu'à la mer, de reconnaître leur identité bien loin des côtes au moyen de quelques sondages; mais la Méditerranée n'est qu'un bassin comparable à un lac, dans lequel le flux et le reflux n'existent pas d'une manière appréciable.

L'étude que nous voulons faire n'y est donc pas facile, les phénomènes que nous tenons à voir n'y étant pas tranchés comme sur les côtes de l'Atlantique, où nous pourrons faire à pied sec quelques excursions sous-marines, grâce aux retraits quotidiens de la mer.

— Je me réjouis fort, dis-je à Matheüs, de voir avec vous ces côtes de Bretagne que je n'ai jamais parcourues qu'en artiste, c'est-à-dire en flâneur. Je suis curieux de les interroger en détail et de reconnaître que, si elles ont un aspect pittoresque, elles ne sont pas créées pour le seul plaisir de nos yeux.

— La terre, reprit mon compagnon de voyage, n'est pas seulement au figuré fille de l'Océan; elle l'est bien en réalité. La poésie antique et la science moderne sont d'accord en cela. L'étude des couches qui composent aujourd'hui les assises et le sol des continents prouve que les matériaux dont ils se composent ont presque tous séjourné au fond des mers, où le travail sous-marin les a préparés pendant des milliers d'années pour leur présente destination. Que serait la terre sans l'Océan? Un globe incandescent recouvert d'une écorce purement minérale sur laquelle la vie serait absente. C'est par l'action énergique des eaux, agissant chimiquement et mécaniquement sur les éléments de cette écorce, que les roches ont été désagrégées, triturées, mélangées, pulvérisées, de manière à constituer cette couche féconde dans laquelle les racines des plantes s'enfoncent et puisent une partie de leur nourriture.

Oui! la terre est bien, comme le disent tous les anciens mythes, la fille de l'Océan. Oui! la terre nouvelle qui remplacera celle que nos pieds foulent aujourd'hui sortira encore un jour de son sein. Des continents aujourd'hui submergés surgiront sans doute un jour des *profondeurs du grand abime*.

Tandis que, comme nous l'avons vu, les montagnes actuelles retournent à l'Océan qui les transforme, de nouvelles terres se préparent pour se substituer à celles sur lesquelles nos cités sont bâties; nous assistons aujourd'hui aux phénomènes précurseurs de ces grands événements. La science en suit la marche avec certitude, et pourrait presque en prédire l'époque. Ses progrès dans cette voie ont été considérables dans ces dernières années. L'histoire du globe a bien grandi depuis l'époque, peu éloignée pourtant, où Voltaire, avec sa verve souvent paradoxale, prétendait que les amas de coquilles marines qui forment des bancs puissants sur les plateaux élevés du Jura y avaient été oubliés par des pèlerins du moyen âge se rendant à travers l'Europe à Saint-Jacques de Compostelle.

Ces agents qui sapent le sommet des monts, les ravinent, les abaissent, les ébranlent et les précipitent au fond des vallées; ces moyens gigantesques de destruction et de ruine, qui comblent les lacs, élargissent les gorges, nivellent le sol et arrondissent tous les angles, c'est la mer qui les envoie. Sa formidable et irrésistible armée, ce sont ces vapeurs, d'un aspect si inoffensif, qui s'élèvent de son sein et flottent dans l'atmosphère. Ces glaciers que nous avons vus poussant dans les vallées leurs puissantes moraines, ce sont les nuages venus de l'Océan qui, sous forme de neige, les entretiennent, en remplissant sans cesse des réservoirs semblables à celui que nous venons d'explorer à la Mer de Glace. Ces torrents d'eau qui pénètrent dans les profondeurs du sol, dissolvant les rochers, creusant des grottes et entraînant ensuite à la surface, d'où elles surgissent quelquefois bouillantes, des substances minérales puisées dans les premières assises du globe, que sont-ils sinon l'Océan lui-même, dont les eaux superficielles, vaporisées par la chaleur solaire, se condensent ensuite en pluie pour retourner par les chemins les plus différents vers les bassins d'où elles sont sorties? Enfin, comme dès demain nous pourrons nous en assurer, c'est encore l'Océan qui, rongeant, sapant et pulvérisant ses limites, entraîne dans ses profondeurs la marge sans cesse rétrograde des terres actuelles pour les façonner et les transformer en nouvelles assises.

— A-t-on, demandai-je à Matheüs, une idée à peu près exacte des profondeurs dont vous parlez?

— Grâce aux travaux modernes, dit-il, l'Océan n'est plus « *l'infranchissable abîme.* » Plus de deux cent mille navires le parcourent, et les deux millions de marins qui en font pour ainsi dire leur patrie transportent journellement d'un continent à l'autre des marchandises et un nombre incalculable de voyageurs. Excepté les deux pôles où des espaces considérables sont fermés par les glaces, la surface des mers est à peu près entièrement connue et mesurée. Mais il n'en est pas encore tout à fait de même de leur profondeur.

Une chose est pourtant certaine : c'est que le sol sous-marin n'offre pas les brusques inégalités que l'on remarque sur les continents. En général, il s'étend en longues ondulations et en pentes douces. On peut se rendre compte de la physionomie des reliefs sous-marins à la vue des contrées émergées à une époque relativement récente. Les landes de Bordeaux, les terres basses qui ont remplacé l'ancien golfe du Poitou, le Sahara, les pampas de la Plata, peuvent être considérés comme représentant l'inclinaison qu'offre, en général, le fond de la mer.

Les alluvions fluviales et les restes de ces nombreux

organismes que nous verrons dans quelques jours à l'œuvre remplissent les inégalités, se déposant partout au pied des rochers à pic pour y créer des pentes qui relient leurs crêtes à leurs bases. Les anciens se sont, au reste, beaucoup exagéré, tout porte à le croire, les profondeurs sous-marines. Bien que les instruments actuels soient encore imparfaits et qu'on n'ait guère fait de sondages dans un but purement scientifique, mais seulement pour les besoins de la navigation, du commerce et de la télégraphie, on peut affirmer qu'il est peu de points de l'Atlantique et du Pacifique qui dépassent en profondeur l'élévation des plus hautes montagnes. La partie la plus creuse de l'Atlantique du Nord est située entre les Açores, Terre-Neuve et les Bermudes. La sonde y a mesuré des profondeurs de plus de huit mille mètres : un peu moins de deux fois la hauteur du mont Blanc.

Le bassin septentrional du Pacifique présente une moyenne plus grande : à l'est des Philippines, la sonde a donné cinq mille neuf cent soixante-quinze mètres, et, dans plusieurs autres parties, de cinq mille à six mille six cents mètres. Enfin, entre le Pacifique et la mer des Indes, le fil aurait atteint des longueurs doubles.

L'astronome Herschel estimait le poids total des eaux

Les glaciers du Spitzberg. Dessin de F. Thorigny.

à trois millions deux cent soixante-dix milliards de mille kilos, ce qui, vu la difficulté qu'on éprouve à se faire une idée, même approximative, d'un pareil nombre, ne semble pas considérable.

— Comme toutes les eaux qui courent à la surface du globe se rendent finalement à la mer, cette dernière, dis-je à Matheüs, doit contenir toutes les matières solubles que nous connaissons.

— Sans doute, me répondit-il ; mais, vu la quantité de liquide, c'est dans des proportions tout à fait insignifiantes. Par les procédés d'analyse les plus délicats, on arrive à y constater la présence d'un nombre de matières minérales en dissolution qui peut être porté à une trentaine ; mais une d'elles les domine toutes : c'est le sel commun, que les chimistes nomment le chlorure de sodium. Il entre, en effet, pour les trois quarts dans le poids des matières dissoutes. L'eau de mer tient en dissolution, en outre de quelques gaz, comme l'oxygène, l'azote, le chlore, beaucoup de corps inorganiques. On y trouve le carbone, le brome, l'iode, le fluor, le soufre, le phosphore, le silicium, le sodium, le potassium, le bore, l'aluminium, le magnésium, le calcium, le strontium, le baryum et presque tous les métaux, y compris l'argent, qu'un chimiste, M. Forchhammer, a extrait d'un zoophyte. La plupart de ces corps y sont en combinaisons solubles, c'est-à-dire à l'état de sels.

Cela, comme vous voyez, forme un ensemble assez

complexe pour expliquer une foule de réactions nouvelles qui se produisent dans ces vastes laboratoires, sous l'influence d'énormes pressions, à l'abri de la lumière et dans le calme le plus absolu. Nous verrons le triage curieux de tant de substances diverses s'opérer sous l'influence de la vie organique, et vous serez étonné, comme moi, de l'ordre qui règne dans ce travail incessant d'analyse, par lequel chacun des milliards d'êtres qui habitent la mer sait choisir dans ce mélange inextricable l'atome qu'il doit s'assimiler.—Toutes les mers ne contiennent pas la même proportion de sel commun. Celle-ci dépend de la quantité d'eau douce que reçoivent les différents bassins, de l'évaporation plus ou moins active que leur surface éprouve sous l'influence des rayons solaires, de la température ambiante et de celle des eaux. Plus cette dernière est élevée, plus le sel s'y dissout vite. Plus le soleil est ardent, plus la dissolution se concentre; plus les apports des fleuves sont abondants, plus au contraire elle s'étend. Dans la Baltique, mer peu profonde, sous un ciel assez froid et où viennent se jeter tant de rivières, le contingent de sel n'est que de un demi pour cent; tandis que la mer Rouge, qui ne reçoit aucun fleuve et est soumise à l'action d'un soleil presque vertical, en contient quatre fois autant. De grands courants, permanents ou périodiques, provoqués soit par l'atmosphère, comme les moussons et les alizés, soit engendrés par la différence de température des eaux, comme le gulf-stream, tendent sans cesse à rétablir l'équilibre entre les mers ouvertes communiquant entre elles, en sorte que les différences de salure que je vous indique ne sont frappantes qu'entre ces dernières et les bassins à peu près fermés.

Pendant que Matheüs me donnait ces petites intructions, les prairies, les bois, les collines, les rivières, les villes et les villages passaient sous mes yeux en sens contraire de notre marche, avec une telle rapidité, qu'on aurait pu s'imaginer les voir, animés d'une terreur instinctive, fuyant l'Océan qui doit les dévorer et les engloutir un jour. Le couchant se bordait de lignes rouges entremêlées de vapeurs brunes, quand nous nous arrêtâmes à Brest, pour prendre dès le lendemain le chemin de la côte.

A. BERTSCH.

(*La fin prochainement.*)

# BULLETIN SCIENTIFIQUE.

## LES HOTES DU LOGIS (1).

Ce mois-ci, notre tâche sera facile. MM. Garnier frères ont bien voulu nous communiquer les épreuves des *Hôtes du logis*, le nouveau volume que publie en ce moment notre collaborateur M. S. H. Berthoud, nous autorisant à en détacher quelques pages en faveur des lecteurs du *Musée des Familles*. On sait si M. H. Berthoud excelle à traiter ces questions de science familière où l'esprit et la belle humeur ne sont pas moins indispensables que l'érudition et le savoir.

*Les Hôtes du logis!* c'est-à-dire tout ce qui remue, s'agite, vit autour de nous, sous nos yeux, voire même les objets inanimés dont l'habitude ou le besoin a peuplé nos maisons. Cadre aussi vaste que bien rempli. Pourquoi donc aller chercher bien loin la causerie instructive et intéressante, quand nous l'avons là, sous la main? Parmi tous ces chapitres qui s'appellent *le Monde végétal des appartements, les Insectes, les Déprédateurs, les Plantes, les Odeurs, les Aliments, les Boissons, le Gaz*, etc., il nous suffit de choisir, et c'est ce que nous faisons en nous empressant de céder la parole à l'auteur.

Le docteur X***.

### LES INSECTES.

Les êtres d'une organisation plus élevée se trouvent au moins en aussi grand nombre dans nos appartements que les végétaux visibles et invisibles.

J'ouvre, par exemple, un vieux volume de ma bibliothèque, que je n'avais point consulté depuis l'automne dernier, une précieuse édition d'Olivier de Serres, contemporain de son auteur, et j'en trouve deux cents pages percées d'outre en outre par un petit trou régulier. On dirait que ce trou est l'œuvre d'un poinçon.

Assez désappointé, je feuillette brusquement ces pages, et je vois au fond du couloir étroit creusé au milieu d'elles, sur la dernière feuille qui le ferme, et qui en forme l'impasse, un petit être replié sur lui-même, et qui s'enfuit avec une agilité de saltimbanque et force sauts de trapèze et de carpe. Indépendamment de son agilité, il porte un costume qui justifie le nom de saltimbanque que je viens de lui donner : des écailles d'argent, étincelantes de paillettes, brillent sur son corps svelte, preste et long de deux à trois millimètres; deux antennes ou plutôt deux aigrettes parent sa tête noire, sur laquelle elles tremblent et s'agitent au moindre mouvement, comme les plumes d'une toque de danseur de corde.

Ce joli et dangereux parasite des in-folio et des in-quarto porte, je ne sais pourquoi, le nom de *lépisme*, emprunté à un mot grec qui signifie *pelure;* Daubenton, plus logique, voulait qu'on l'appelât *forbicine* (petit forban), et les enfants, plus poétiques, le nomment *poisson d'argent*. Le mot de *lépisme* a prévalu, grâce aux entomologistes.

Comment les lépismes pénètrent-ils dans l'intérieur d'un livre relié, fermé et serré entre d'autres volumes sur les rayons d'une bibliothèque hermétiquement close elle-même? Comment, sans possibilité de recul, aplatis entre deux feuilles, avec leurs mandibules dentelées et qui ne paraissent ni bien tranchantes ni bien robustes, parviennent-ils à creuser ces puits, d'un millimètre, et parfois longs de deux à trois centimètres, dans lesquels ils se procurent le gîte et la nourriture? Ce sont là autant de questions sur lesquelles les naturalistes restent muets.

Quoi qu'il en soit, dès qu'un lépisme a élu son domicile dans une bibliothèque, si l'on ne prend des mesures énergiques contre cet implacable fouisseur, on peut dire adieu aux trésors qu'elle renferme; tous subiront des ravages qui finiront par en déprécier singulièrement la valeur.

Heureusement la nature, qui oppose toujours une force de destruction à une autre force de même espèce, a créé le *chelifer* ou *pince*. Vous trouverez le chelifer, comme le lépisme, dans vos livres, derrière leurs cou-

(1) Un beau volume grand in-8°, illustré de nombreuses gravures sur bois par Yan' Dargent.

vertures, entre leurs pages, sans savoir de quelle façon il y pénètre et par quel privilége il ne s'y trouve point écrasé. Vous le prendrez d'abord pour une petite araignée; mais votre doigt, en se posant et en pesant légèrement sur ce corps brun et luisant, sentira une résistance de nature à démontrer que vous avez affaire, non pas à un corps mou revêtu de peau comme celui des arachnides, mais à une carapace cornée et solide.

En effet, le chelifer cancroïde, — chelifer veut dire *porte-pince*, — qu'on appelle encore *scorpion-araignée*, appartient à la famille des scorpions. Une véritable armure couleur de fer rouillé le recouvre et se divise en cuissards, en brassards, en cuirasse et en casque, ni plus ni moins que l'équipement d'un chevalier du moyen âge. Ses deux robustes pattes se terminent par des pinces velues, et ses tranchantes mandibules dépassent sensiblement la lèvre supérieure, lèvre elle-même solide et profondément échancrée.

Le chelifer, né dans nos appartements, on ne sait comment, est l'ennemi de tous les êtres qui font la guerre à nos étoffes de laine, à nos fourrures et surtout à nos livres. Acharné à la chasse des lépismes, dont il se montre plus friand que de toute autre proie, il les poursuit jusque dans les puits que ces derniers se creusent au milieu des volumes, se glisse au fond de leur étroit tuyau, et arrive ainsi jusqu'à sa victime, qu'il dépèce et dévore en un instant. Après ce repas, digne du formidable *sac à digestion sans mesure* de Gargantua, — un lépisme est aussi grand et aussi gros qu'un chelifer, — le gastronome repu se couche sur les débris de l'insecte qu'il vient de manger, s'y blottit et s'y endort souvent pendant une ou deux semaines, jusqu'à ce que sa digestion se trouve complétement opérée. Alors, il se remet énergiquement en chasse, et, s'il ne trouve plus dans les livres de gibier à forcer et à manger, il se dirige vers les armoires qui contiennent des étoffes et des fourrures, et là, il déclare la guerre au *dermeste pellio* ou *dermeste des pelleteries*.

Le dermeste pellio atteint à peine la grosseur d'une graine de millet. Noir, chacune de ses élytres marquée d'une tache blanche, les antennes courtes et terminées en massue, il produit une larve d'un brun jaunâtre recouverte de soies courtes et rampant sur des pattes basses. La grosse tête de cette larve, munie de dents tranchantes, coupe tout à fait à leur base les poils des fourrures, comme un moissonneur le ferait pour ses blés avec sa faucille. Les poils tombent amoncelés en véritables gerbes, dont les meilleurs brins servent à fabriquer un vêtement au faucheur, et le reste s'agglomère en petits paquets enchevêtrés solidement, qui, lorsqu'on vient par un soin tardif et inutile à secouer les pelleteries avariées, s'envolent de toutes parts et laissent la peau à nu.

La larve de la *vrillette* ne se montre pas moins acharnée contre les fourrures, et l'on ne rencontre que trop souvent, au plus épais de la toison ravagée, son ver charnu à demi roulé sur lui-même et dormant avec toutes les apparences de l'innocence.

L'insecte parfait de la vrillette n'épargne pas plus les livres que les peaux précieuses, et s'en prend en outre aux meubles, aux solives et aux collections entomologiques. Le type général de ce coléoptère, dont on connaît cinq ou six espèces, caractérisées chacune par leur spécialité de destruction, consiste en longues antennes et en élytres niellées de mille petits dessins ponctués en relief. Les vrillettes cachées dans les boiseries y produisent, la nuit, ce bruit singulier, analogue au battement d'une montre, que les paysans appellent l'*horloge de la mort*, et qui donne lieu dans les campagnes à tant de légendes et à tant de terreurs.

Les vrillettes, d'après les entomologistes, qui, je le crains, n'en étaient pas bien sûrs, recourraient à ce singulier mode d'appel pour s'indiquer mutuellement leur présence et s'adresser l'invitation réciproque de se réunir. Elles le produiraient en se servant de leurs mandibules, avez lesquelles elles heurteraient d'un coup sec les parois des boiseries qui leur servent de refuge. En admettant cette hypothèse, il resterait à expliquer comment la tête microscopique d'un insecte de si petite taille parvient, par son seul choc, à produire un son qui s'entend d'une extrémité à l'autre d'une vaste chambre et qui se prolonge sans interruption pendant douze à quinze heures. Quelle force posséderait donc la vrillette pour résister à une pareille fatigue?

Le naturaliste Degeer raconte que, par une nuit d'automne de 1809, durant un voyage entomologique qu'il fit en Bretagne, où il n'était point alors bien commode de voyager, il alla un soir demander l'hospitalité à la maison de campagne d'un de ses amis, qu'il croyait rencontrer chez lui et qu'une affaire importante et imprévue venait de faire partir brusquement pour Paris. Degeer eut assez de peine à se faire admettre par le paysan chargé de veiller à ce logis en l'absence du propriétaire.

— Quand notre maître n'est pas là, finit par dire sinistrement cet homme, nous ne pouvons donner que la *chambre du mort;* tant pis pour vous s'il vous y advient malheur.

Degeer, non-seulement se mourait de faim, mais encore savait qu'il ne se trouvait pas d'autre habitation à sept ou huit kilomètres à la ronde.

— Eh bien, je logerai dans la chambre du mort, répliqua-t-il; seulement donnez-m'y à souper et faites-m'y dresser un lit.

— Le lit y est, fit le paysan, et personne n'y a couché depuis *lui*, à moins qu'il n'y couche encore.

— Comment cela?

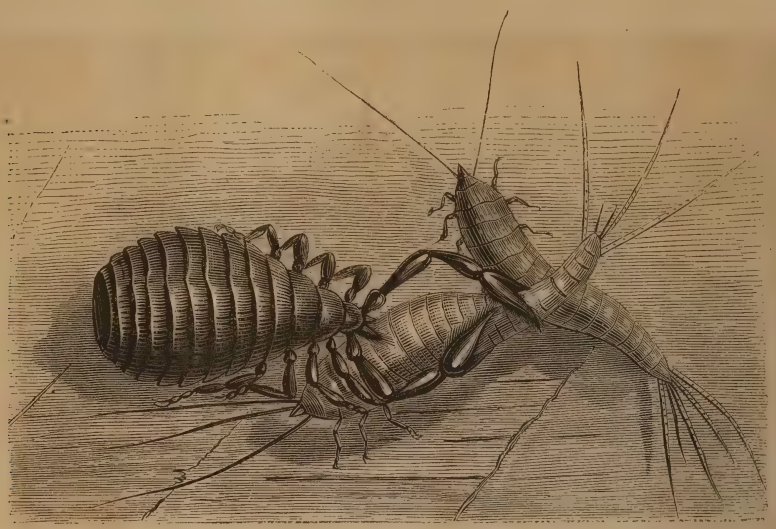
— Chaque nuit, je vous en préviens, il revient dans cette chambre l'âme d'un officier des bleus, surpris et tué en bonne et légitime défense par les chouans, qui découvrirent le gîte où il se tenait caché. L'officier mort, les paysans se partagèrent ses dépouilles, et la montre de l'officier échut à mon oncle, qui l'apporta tout joyeux au logis, l'enferma dans la chambre en question et se mit à examiner avec soin le beau bijou en or dont il se trouvait propriétaire. Par malheur, il ne tarda pas à reconnaître que la montre était à demi brisée et qu'elle ne pouvait plus ni sonner les heures, ni marcher en aucune façon. Malgré cette déconvenue, qui diminuait singulièrement la valeur de sa prise, il mit la montre sous son oreiller et s'endormit. Quand il s'éveilla dans l'obscurité, jugez de sa terreur! le bruit d'une montre se faisait entendre près de lui. Il se leva, il regarda partout, il ne put rien découvrir. Le tic-tac infernal de la montre se taisait et recommençait tout à coup. Il eut beau, dès le lendemain, vendre la montre et en donner le prix à l'église pour faire dire des messes en faveur de l'âme du bleu, l'horloge de la mort se fit entendre plus que jamais dans la chambre ensorcelée, où mon oncle ne voulut plus coucher, et qui, depuis lors, resta inhabitée.

— Eh bien, donnez-moi un souper en échange de

cet écu de six livres, et je me charge d'exorciser l'esprit qui hante votre logis, répondit Degeer.

Le paysan se signa comme s'il eût entendu un blasphème et donna en rechignant un souper à son hôte. Après quoi, se signant de plus belle, il l'introduisit dans la pièce hantée, dont il referma précipitamment la porte, qu'il n'avait ouverte qu'avec de minutieuses précautions et en baignant d'eau bénite le seuil redoutable.

Il ne fut pas difficile à Degeer de comprendre la cause



Chelifer attaquant un lépisme.

du tic-tac de la prétendue montre et de découvrir le gîte des deux vrillettes qui le produisaient. Habitué à la chasse des insectes même les plus difficiles à atteindre, il fit prisonnières les deux tapageuses et les enferma dans sa boîte de fer-blanc. De retour à Paris, après les avoir piquées sur l'élytre gauche, il les fit figurer entre des milliers d'autres coléoptères, dans les tiroirs de sa collection, et il les montra au propriétaire de la *chambre du mort*, qui ne l'écouta qu'avec défiance et ne le crut qu'à moitié.

Dermeste pellio.

Néanmoins, quand ce dernier revint habiter sa maison de campagne, il constata, non sans joie, qu'on pouvait désormais passer la nuit sans peur dans la chambre maudite, « qu'un *sorcier de passage* avait désensorcelée, » lui raconta son concierge.

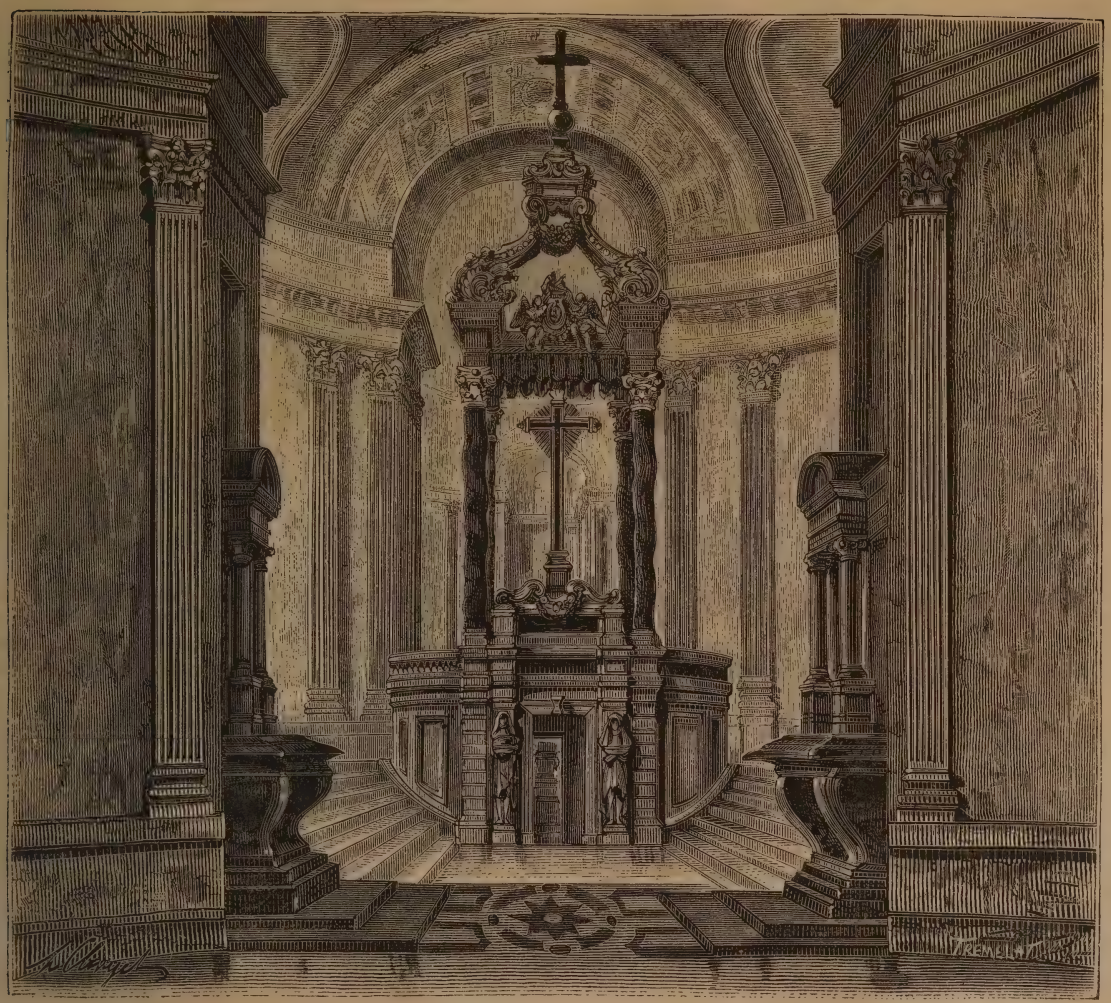
Le même Degeer a constaté que la vrillette se laisse brûler à petit feu, plutôt que de donner le moindre signe de vie lorsqu'on la fait prisonnière.

« On ne pouvait pas attendre moins, ajoute-t-il, d'un insecte qui passe à peu près partout pour relever du démon, père de l'entêtement. »

S.-H. BERTHOUD.

# PARIS ANCIEN ET NOUVEAU.

## LES INVALIDES (1).



Le tombeau de Napoléon Ier. Dessin de H. Clerget.

### V. — LES RÉFECTOIRES.

En ce moment le tambour bat, et ce tambour annonce que la soupe est servie!

On se dirige vers les réfectoires.

Vous voyez arriver à la file tous ces glorieux mutilés : aux uns, les deux bras manquent; aux autres, les deux jambes! Les privilégiés sont ceux qui n'ont laissé sur le champ de bataille qu'un bras ou une jambe!

Hélas! en voici auxquels il manque les deux yeux!

Munis de leur bâton, ils tâtonnent pour trouver leur chemin...

Les salles à manger ont à peu près toutes le même aspect; chaque table se compose de douze couverts; les assiettes sont en étain, et au lieu de la bouteille ordinaire, un broc à gros ventre, d'une capacité de six bouteilles, occupe le centre de la table.

Beaucoup d'invalides ne se sont pas dirigés, au bruit du tambour, vers les salles à manger, et en voici la cause :

Dans l'origine, il n'était point permis d'emporter les vivres destinés à chaque pensionnaire, et cette interdiction devenait souvent cruelle.

Et, en effet, grand nombre d'invalides sont mariés, et si l'État se charge, comme le porte l'édit de Louis XIV, de leur nourriture et *entretènement*, l'État ne leur donne

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

rien de plus, si ce n'est une somme de *deux francs* par mois *pour le tabac.*

Par suite donc de la modification des premiers règlements, l'invalide marié peut aujourd'hui dîner dans sa chambre, et faire partager à sa famille le dîner qui, pour lui seul, aurait été surabondant.

A la vue de ces glorieux mutilés mis à l'abri du besoin, on se rappelle involontairement cette énergique exclamation de l'Anglais Young :

« Désormais, l'on ne verra plus les soldats mendier, avec le seul bras qui leur reste, le long des royaumes que leur valeur a sauvés ! »

Si l'on pénètre dans les réfectoires, tout y respire le bien-être. Si l'on s'aventure dans les cuisines, oh ! alors, quel tableau !

Représentez-vous un *pot-au-feu* dont la capacité reçoit journellement environ quinze cents livres de viande ! Figurez-vous encore, brillante comme un diamant sous un rayon de lumière, une batterie de cuisine sans pareille au monde ; des cuves immenses qui s'appellent modestement soupières, des paratonnerres passés à l'état de broches. *Douze cents* muids d'eau, ni plus ni moins, sont nécessaires pour le service de cette phénoménale cuisine !

Dans le réfectoire de MM. les officiers, l'art de la peinture ajoute aux agréments de l'art culinaire ; on y remarque des fresques, sinon remarquables par leur perfection, du moins intéressantes par les sujets qu'elles représentent.

M. Achille Jubinal nous a jadis raconté qu'en 1835 un *cicerone* de l'hôtel, vieux soldat de l'Empire, lui avait fait les honneurs de ces fresques en termes précieux à retenir.

A notre tour, en 1862, nous avons eu le plaisir d'entendre un autre *cicerone ;* mais, quel que soit le mérite incontestable de ce dernier, nous trouvons à celui de M. Jubinal un plus grand talent descriptif. En conséquence, nous lui accordons la parole.

« Ce tableau que vous voyez là, monsieur, dit le vétéran au visiteur de 1835, représente le Roi sur les nuées environné des Grâces, revêtu de toute la valeur des Romains, représentée par leurs habits, ayant à ses pieds la Justice, la Force, la Prudence, et mettant en fuite l'Ignorance, la Crainte et l'Aveuglement ! »

Cette phrase, débitée sans prendre haleine, fit respirer bruyamment, non le *cicerone*, mais le savant visiteur.

L'invalide reprit :

« Dans cet autre groupe, monsieur, vous apercevez la France... qui rend grâces au ciel d'un si grand présent, ayant à ses côtés l'Abondance et la Magnificence de ce règne. Le Dieu des combats et les Génies de la guerre paraissent dans le ciel de ce tableau, pour marquer que le grand cœur de ce Monarque soumettra toutes les diverses provinces, qu'un petit Amour mesure de son compas sur le globe de la terre ! ! ! »

Ouf !

« Dans cet autre groupe, monsieur, continua imperturbablement le noble débris, vous apercevez, etc... »

Mon *cicerone* ne me fit pas subir un supplice moindre, mais un hasard favorable vint me soustraire aux beautés épiques qui précèdent pour me rejeter dans un simple dialogue de mortel !

Mon invalide cita, je ne sais plus à quel propos, le fameux *quos ego* du fondateur de l'hôtel.

— Ah ! ah ! mon brave, lui dis-je, enchanté de sortir des *nuées* et de la compagnie des *Génies* et des *Grâces ;* ah ! vous savez le latin ?

— C'est beaucoup dire, monsieur, me répondit avec modestie le vétéran, mais je dois avouer qu'à une certaine époque, j'ai dû, à cause des devoirs de ma profession, chercher un peu à m'instruire, et comme j'ai de la mémoire, j'ai par-ci par-là retenu...

— Comment, dis-je, votre profession ?...

— Oui, monsieur. J'ai eu le corps entamé de deux coups de lance, de trois coups de baïonnette, et de plus ou moins de coups de sabre. En outre, une balle n'a jamais voulu sortir de ma poitrine. Mais tout cela, bagatelles ! Je n'ai perdu aucun de mes quatre membres... Or, monsieur, ayant dû me retirer du service après Wagram ! je songeais à suivre une carrière qui, même dans les camps, avait toutes mes sympathies.

— Et y a-t-il indiscrétion à vous demander quelle était cette carrière ?

— La carrière dramatique, dit l'invalide en relevant fièrement la tête...

Je restai stupéfait.

— Oui, monsieur, et je crois avoir parcouru cette carrière avec honneur.

— Et quel était votre emploi au théâtre ?

— Pendant dix ans, monsieur, j'ai été le peuple romain !

— Le peuple romain ?

— Oui, monsieur, à la suite de Talma !

Et le soldat de Wagram ajouta en soupirant :

— Mais les infirmités, hélas ! les infirmités m'ont forcé à abandonner *les Français* pour *les Invalides !*

En entendant les regrets bien sentis de mon *cicerone*, je lui fis comprendre, par un vigoureux serrement de main, combien je sympathisais à l'amertume de ses souvenirs !...

L'ex-artiste dramatique voulut me faire, en personne, les honneurs de l'infirmerie.

Cette infirmerie se divise en sept salles qui contiennent environ trois cents lits. De nombreuses sœurs de charité sont chargées du service. Anges visibles, ces sœurs soignent les *invalides* avec ce zèle courageux au-dessus de tous les courages, comme il est au-dessus de tous les éloges ; par leurs soins, elles donnent à ces pauvres vieux soldats, mutilés et souffrants, comme une prescience de ce bien-être éternel promis à ceux qui ont honoré leur vie par d'héroïques ou touchantes actions.

Dans ce séjour des douleurs acquises au service de la patrie, on se sent pénétré tout d'abord par une respectueuse et profonde émotion. Que de misères, que de douleurs !

Au moment de sortir de l'infirmerie, mon *cicerone* me désigna du doigt un invalide, décoré de l'ordre de la Légion d'honneur, et dont la figure respirait une singulière expression d'énergie et de grâce féminine.

— Savez-vous, me dit l'invalide, ce qu'a été jadis ce chevalier ?

— A coup sûr, un joli garçon, répondis-je.

— Bien mieux, monsieur, une fort jolie femme !

Et voici ce que mon *cicerone* me raconta :

« *Cette invalide* se nomme la veuve *Brulon ;* elle est née en 1771 et elle a été fille, sœur et femme de militaires morts en activité de service : son père avait servi trente-huit ans sans interruption (de 1757 à 1795) ; ses deux frères ont été tués sur le champ de bataille en Italie ; son mari est mort à Ajaccio, en 1801, après sept ans de service.

« Entrée, en 1792, dans le 42e régiment d'infanterie, où son mari était mort et où son père servait encore, elle se fit aussitôt remarquer par une conduite si honorable, soit comme femme, soit comme militaire, qu'elle fut autorisée à rester au service malgré son sexe.

« Mme veuve *Brulon* a servi sept ans et fait sept campagnes (1792 à 1799) dans le régiment devenu la 83e brigade, en qualité de fusilier, de caporal, de caporal-fourrier et de sergent-major. Elle se distingua, le 5 prairial an II (1794), à l'affaire du fort de Gesco, où elle reçut à la fois un coup de sabre d'un Anglais, et un coup de stylet d'un rebelle corse. Angélique-Marie-Josèphe Duchemin, veuve Brulon, dit un document du temps, s'est comportée à Gesco ainsi qu'une véritable héroïne! Blessée de nouveau au siége de Calvi, elle fut admise, le 24 frimaire an VII, à l'hôtel des Invalides. Enfin, en 1822, sur la proposition faite à Louis XVIII par le général Latour-Maubourg, elle reçut le grade de *sous-lieutenant!* et fut décorée, en 1851, sur la proposition du général Randon! »

Après cette biographie de l'héroïne, l'ex-artiste dramatique commença d'autres récits; mais ses narrations devenant par trop intimes, je crois devoir n'en conserver que *l'esprit*, sans tenir compte *de la lettre*.

Je dirai donc simplement que lorsque, en 1717, Pierre Ier de Russie vint à Paris, l'hôtel des Invalides attira surtout son attention. Il le parcourut dans tous les sens, causa longuement avec les soldats, et but à pleine rasade à leur santé... dans un pot d'étain!

Un écrivain de mérite, dont l'emphase est malheureusement le péché mignon, Thomas, dans sa *Pétréide*, nous fait part en ces termes de la visite du czar :

Vers les bords où la Seine, abandonnant Paris,
Semble de ces beaux lieux, où son onde serpente,
S'éloigner à regret et ralentir sa pente,
D'un immense palais le front majestueux,
Arrondi dans la nue en dôme somptueux,
S'élève et peuple au loin la rive solitaire.
Pierre y porte ses pas. La pompe militaire
Des tonnerres d'airain, des gardes, des soldats,
Tout présente à ses yeux l'image des combats.
Mais cet éclat guerrier orne un séjour tranquille.
« Tu vois de la valeur, tu vois l'auguste asile,
Lui dit Lefort 1) : jadis, pour soutenir ses jours,
Réduit à mendier d'avilissants secours,
Dans un pays ingrat, sauvé par son courage,
Le guerrier n'avait pas, au déclin de son âge,
Un asile pour vivre, un tombeau pour mourir.
L'État, qu'il a vengé, daigne enfin le nourrir.
Louis, à tous les rois, y donne un grand exemple.
— Entrons », dit le héros...
Tous étaient dans le temple.
C'était l'heure où l'autel fumait d'un pur encens.
Il entre; et de respect tout a frappé ses sens.
. . . . . .

Mais bientôt le czar s'écrie avec émotion :

« Soldats du grand Turenne, êtes-vous dans ces lieux? »
Trois cents guerriers, debout, parurent à ses yeux.
Tels que ces troncs vieillis, ces vénérables chênes
Que consacraient à Mars les légions romaines,
Dont les rameaux chargés des dépouilles des rois
Redisaient aux guerriers les antiques exploits.
. . . . . .

Le 19 juin 1718, Louis XV vint aux Invalides entendre le salut, le dimanche dans l'octave de la Fête-Dieu, et le Dauphin, père de Louis XVI, y vint à son tour en 1743.

C'est peu de temps après cette visite que nous trouvons aux Invalides, en qualité de gouverneur, un véritable soldat de Fontenoy, un digne compagnon du maréchal de Saxe : nous avons nommé le baron d'Espagne. Il nous est particulièrement agréable de citer ce nom connu de tous les artistes contemporains, et que les armes ont cédé aux beaux-arts. Qui n'a, en effet, visité la magnifique galerie de tableaux du comte Charles d'Espagne, si souvent ouverte au profit de la caisse de secours des artistes? Dans cette galerie figure une œuvre fort originale, rappelant que le grand-oncle du comte Charles a mérité d'avoir son nom inscrit solennellement parmi les hommes qui ont illustré les Invalides. En effet, sur un pilastre de l'église, on lit cette glorieuse épitaphe :

LE BARON D'ESPAGNAC DE SAHUGUET,
DARMAZET,
LIEUTENANT GÉNÉRAL, ETC.
IL FUT LE COMPAGNON D'ARMES, L'AMI
ET L'HISTORIEN DU MARÉCHAL
MAURICE DE SAXE.

Sous ce gouverneur, l'hôtel reçut quelques visites royales, entre autres, celle de Christian VII, roi de Danemark; son médecin, le fameux *Struensée*, l'accompagnait. Une députation de l'Académie lui rendit les mêmes honneurs qu'il avait déjà reçus à Cambridge.

Peu d'années après, ce fut le tour de Gustave III, roi de Suède, celui qui tomba quelques années plus tard sous le poignard d'Ankarstroëm. Et si les armées suédo-norvégiennes ont aujourd'hui un lieu de retraite pour leurs vétérans, c'est à la visite faite par Gustave III aux Invalides qu'elles le doivent.

En 1867, enfin, l'hôtel vient d'être visité par l'empereur de toutes les Russies, ainsi que par Sa Hautesse le *sultan*.

Avec la révolution commencèrent pour les *Invalides* des jours agités, mais il ne nous appartient d'effleurer même une question qui touche à la politique. Bornons-nous à rappeler que, pendant l'expédition d'Egypte, nos braves vétérans redemandèrent des armes pour marcher de nouveau à l'ennemi. Aussi, devenu premier consul, Bonaparte s'empressa-t-il de donner aux Invalides une preuve de sa haute satisfaction.

A propos de l'anniversaire de la journée du 14 juillet 1789, il ordonna pour cette fête un programme qu'il ne dédaigna pas de revoir, de corriger et d'augmenter de sa propre main. La fête se passa aux Invalides. Toutes les autorités remplirent l'enceinte du *temple de Mars*. Plusieurs centaines de musiciens composaient les orchestres. M. de Fontanes avait écrit un chant de triomphe dont Méhul avait fait la musique.

On remarqua surtout ce vers :

Un grand siècle finit, un grand siècle commence.

Mais ce qui fit sur l'assemblée la plus profonde impression, ce furent ces mots :

Tu meurs, brave Desaix!

Les soldats qui avaient servi sous ce général fondirent en larmes.

Quelques années plus tard, on célébrait encore l'an-

(1) Un Français, d'origine génevoise, lequel initia le czar à la civilisation.

niversaire du 14 juillet, mais les temps étaient changés ! le général Bonaparte se nommait désormais l'Empereur Napoléon !

Or, le 14 juillet, l'Empereur reçut le serment des membres de la Légion d'honneur présents à Paris. Le *temple de Mars* était redevenu l'église du Christ. Le gouverneur présenta les clefs de l'hôtel, le cardinal-archevêque de Paris, suivi de son clergé, s'avança pour recevoir le souverain jusqu'à la porte du dôme, lui donna l'eau bénite, et le conduisit processionnellement au trône splendide élevé pour le recevoir.

Le grand maître des cérémonies prit les ordres de Sa Majesté, et invita le cardinal-légat à commencer la célébration de l'office divin.

L'office fut suivi d'un discours du grand chancelier, après lequel, s'étant couvert, l'Empereur s'exprima ainsi :

« Commandants, officiers, légionnaires, citoyens et soldats, vous jurez sur votre honneur de vous dévouer au service de l'Empire, et à la conservation de son territoire dans son intégrité ; à la défense de l'Empereur, des lois de la république et des propriétés qu'elles ont consacrées; de combattre par tous les moyens que la justice, la raison et les lois autorisent, *toute entreprise qui tendrait à rétablir le régime féodal ; enfin vous jurez de concourir de tout votre pouvoir au maintien de la liberté et de l'égalité,* bases premières de nos institutions. »

. . . . . .

A quelques années de là, Napoléon se retrouvait encore au milieu de ses chers vétérans, mais ce n'était plus dans un jour de fête féerique, c'était au lendemain des sinistres jours de Moscou ! ! !

1812 fut une année de deuil pour l'hôtel. Des neiges de la Russie on vit péniblement s'avancer les débris épars d'une armée horriblement mutilée. On remit aux invalides le cœur de plusieurs généraux. Entre autres, le cœur de Baraguey-d'Hilliers et celui de Lariboisière. Enfin, le 5 mars 1813, Napoléon vint lui-même faire sa dernière et triste visite officielle. A voir la physionomie abattue de l'Empereur en regardant ses soldats, on eût dit qu'il pressentait l'avenir et une séparation bientôt éternelle ! Il s'arrêta surtout avec attendrissement à l'aspect de quatre centenaires, combattants de Fontenoy !

Étrange coïncidence des choses d'ici-bas. L'Empereur s'éloigna brusquement de son cortége, et il resta longtemps, rêveur... à la place même où plus tard il devait avoir son tombeau !

## VI. — LE TOMBEAU.

Nous voici en face de l'église : ce monument complète heureusement l'*hôtel*. A l'extérieur, il s'élève sur un perron de plusieurs degrés, décoré des ordres *dorique* et *corinthien ;* un fronton triangulaire le couronne. Deux statues colossales de Charlemagne et de saint Louis remplissent deux niches placées à l'entrée du portail. Un troisième ordre de colonnes corinthiennes règne autour du dôme.

A l'intérieur, on est d'abord frappé de la simplicité architecturale de l'édifice, et le regard s'anime lorsqu'il s'élève aux voûtes de la nef : cent victoires y sont écrites ! Jadis, la République, le Consulat et l'Empire avaient orné cette nef de neuf cent soixante drapeaux enlevés à l'ennemi ; mais, en 1814, les *invalides* eux-mêmes brûlèrent ces drapeaux... Ils ne voulurent point les rendre à l'ennemi.

La France peut brûler ses trophées, certaine de les remplacer bientôt. Voyez plutôt cette haute nef, qui disparaît déjà sous de nouveaux étendards, conquis dans de nouvelles victoires !

Quant au dôme, chef-d'œuvre de Mansart, il est d'une magnificence sans égale : peu d'édifices allient dans une proportion aussi parfaite l'ampleur et la grâce, la solidité et la hardiesse. Coypel, Lafosse, Jouvenet et Boullogne en ont orné les murs ; les sculptures sont de Michel Corneille, Girardon, etc.

Au centre du dôme s'ouvre la crypte où sont déposés les restes mortels de l'Empereur Napoléon Ier, reçus pompeusement aux Invalides le 15 décembre 1840.

La crypte, magnifiquement décorée par Visconti, est ornée de bas-reliefs d'un fini irréprochable. Un escalier de marbre, une porte en bronze, y donnent accès. Au pied de l'escalier sont deux statues : la *Force civile* et la *Force militaire.*

Sur la porte de bronze, on lit, sur un marbre noir, cette inscription :

JE DÉSIRE

QUE MES CENDRES REPOSENT SUR LES BORDS DE LA SEINE

AU MILIEU DU PEUPLE FRANÇAIS QUE J'AI TANT AIMÉ.

Le sol de la crypte est recouvert d'un marbre multicolore. Une immense étoile d'un jaune d'or, au travers des rayons de laquelle court une couronne de chêne en mosaïque, y est incrustée. Dans les intervalles, sont gravés ces noms immortels :

RIVOLI. — PYRAMIDES. — MARENGO.

— AUSTERLITZ. — IÉNA. — FRIEDLAND. — WAGRAM. —

LA MOSKOWA.

Le cercueil a quatre mètres de long sur deux de large, et quatre mètres cinquante centimètres de hauteur. Il est formé de quatre blocs et posé sur un socle de granit vert.

Ainsi se sont réalisées les dernières volontés du César moderne !

Autour de son tombeau, une galerie circulaire enregistre, en symboles de marbre, sur des bas-reliefs d'un haut style, tous les titres de gloire de l'Empereur. — Jetons un coup d'œil sur ces bas-reliefs, en leur donnant d'abord leur nom allégorique.

LE CODE NAPOLÉON.

L'Empereur, assis sur un trône, indique, par un double geste, que l'ancienne législation a cessé d'exister, et qu'une loi unique régira désormais la France. Un vieillard et un jeune homme, placés sur les degrés du trône, personnifient le droit ancien et le droit nouveau. Sur les marches du trône, on lit cette inscription : *Mon seul Code, par sa simplicité, a fait plus de bien en France que la masse de toutes les lois qui m'ont précédé.*

LES GRANDS TRAVAUX.

Ceint d'une couronne rayonnante, Napoléon montre du geste deux tables où sont inscrits les grands travaux publics exécutés sous son règne. L'art et la science soutiennent ces tables. Sur ce bas-relief on lit : *Partout où mon règne a passé, il a laissé des traces durables de son bienfait.*

LA LÉGION D'HONNEUR.

Napoléon, couronné de lauriers et placé entre deux

autels sur lesquels est sculptée l'*Étoile de la Légion d'honneur*, avec la devise : *Honneur et patrie*, récompense le mérite civil et la valeur guerrière : « J'ai excité toutes les émulations, récompensé tous les mérites et reculé les limites de la gloire ! »

LE CONCORDAT.

Rome et la France, représentées par deux jeunes femmes, se réconcilient par Napoléon. La première est coiffée de la tiare et tient la double croix ; la seconde a le casque en tête et une lance à la main. Un jeune homme relève la croix, une jeune fille et un vieillard se prosternent devant ce signe sacré de la foi chrétienne. Le bas-relief porte : *l'Église gallicane renaît par les lumières et la concorde.*

Le *Concordat* fut signé, à Paris, le 15 juillet 1801.

Enfin, autour de l'hémicycle, douze statues colossales, dernière œuvre de Pradier, adossées à la galerie, veillent sur le sarcophage.

Il semble que les glorieuses dépouilles apportées là, à travers les mers, étaient attendues dans ce monument : le tombeau de l'Empereur achève et consacre le dôme et l'hôtel des Invalides ; on ne peut plus séparer par la pensée ce dôme et ce tombeau !

La cuisine des Invalides. Dessin de H. Clerget.

L'épée d'Austerlitz est placée sur le cercueil. A côté se trouve la couronne d'or offerte par la ville de Cherbourg, et auprès de la couronne, les décorations portées par l'Empereur. Soixante drapeaux enlevés à l'ennemi forment un immense trophée.

Peut-on n'être pas saisi de respect, lorsqu'en descendant dans les caveaux, on lit sur les tombeaux des noms que la gloire a tous consacrés :

Le vicomte de Turenne ; le maréchal Lannes ; le général Baraguey-d'Hilliers ; le maréchal Bessières, duc d'Istrie ; le maréchal Duroc, duc de Frioul ; le général d'Hautpoul ; le maréchal duc de Coigny ; le général Kléber ; le maréchal Jourdan ; le maréchal Mortier, duc de Trévise ; le maréchal comte Lobau ; le maréchal comte Vallée ; le baron Duperré, amiral de France ; le maréchal Serrurier ; le général Bertrand ; le maréchal Oudinot, duc de Reggio ; le maréchal Vauban ; le maréchal Bugeaud, duc d'Isly ; le maréchal comte Molitor ; le maréchal comte Gérard, etc., etc.

Bertrand et Duroc reposent des deux côtés du sarcophage de Napoléon, leur Empereur (1) ; Turenne, Vauban, dorment dans leurs mausolées, sous le dôme élevé par Louis XIV, leur Roi.

Louis BERGER.

(1) Le mardi 3 juillet 1861, ont eu lieu les funérailles du prince Jérôme, gouverneur des Invalides, sous la présidence de son neveu.

Le mardi 3 juillet, douze des cent-gardes placèrent le cercueil sur le même char funèbre qui avait conduit précédemment au tombeau le duc de Berry, Louis XVIII et le duc d'Orléans ! L'hôtel des Invalides était tendu de noir à la façade et les vieux soldats formaient la haie. Le frère de Napoléon Ier fut descendu à sa dernière demeure, crypte souterraine de la chapelle Saint-Augustin, dans l'église des Invalides.

# CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

## Mme DE SWETCHINE.

On trouverait dans la ville de Paris (mais il y faudrait mettre un grand zèle) certains côtés favorisés du ciel, qu'habitent de préférence, attirées l'une par l'autre, les belles âmes, loin du bruit, à l'abri de la foule, uniquement occupées des grandes contemplations que ne connaîtra jamais le vulgaire. Or, ceci est justement le beau côté de la grande ville, et nous plaignons les esprits indifférents à la philosophie, à la sagesse, à la contemplation, qui ne se sont jamais inquiétés de ce monde à part.

Dans cette retraite, humble et discrète, où les ambitions terrestres n'entrent guère, vivait, il n'y a pas longtemps, une femme éloquente et cachée entre toutes, peut-être le plus grand esprit que la Russie ait produit dans tous les genres, et que la France a adoptée avec orgueil, Mme de Swetchine. Après avoir mené chez nous une humble vie, consacrée entièrement aux belles œuvres, dans une incessante communication avec des hommes considérables par leur mérite et par leurs vertus, Mme de Swetchine a disparu de ce bas monde en laissant après elle, avec le parfum de ses grâces, une suite de lettres, travaux, confidences, rêves voisins du ciel. En même temps, elle laissait, digne héritier de ses idées et de ses volontés suprêmes, un disciple, disons mieux, un enfant de son génie, intelligence égale à la sienne, écrivain excellent, grand orateur, plein de courage et de persévérance : en un mot, M. le comte de Falloux. Quand il eut bien étudié l'ensemble et le détail des écrits de Mme de Swetchine, M. le comte de Falloux a pensé qu'il fallait, avant tout autre soin, raconter la vie et la mort de cette mère de l'Eglise, et comme il était plein de son sujet, il a raconté, dans le véritable accent, la vie et la mort de cette femme illustre. Il voulait la faire connaître, sachant bien qu'il n'était pas de meilleure façon de la faire aimer, et, grâce à lui, ce nom si bien caché est dans toutes les mémoires; ces livres qui n'étaient pas destinés à voir le jour sont dans les mains de tous les honnêtes gens.

Aux premiers jours de la révolution française, à l'heure où commençait l'émigration (la grande Catherine venait de mourir), il y avait à la cour de l'impératrice Marie, dans la réunion des plus nobles filles de la Russie, une jeune demoiselle d'honneur, qui déjà brillait par les grâces et la vivacité de son esprit. Placée heureusement sur les limites de l'ancien régime et du nouveau monde qui commençait, la jeune demoiselle d'honneur se sentit prise d'une sympathie ardente pour ces princes français, tristes jouets d'une si grande révolution. Déjà elle choisissait ses lectures parmi nos illustres écrivains, et ses amis parmi les hommes les plus sérieux de Saint-Pétersbourg. Si jeune, elle voyait de très-haut toute chose, elle était un juge excellent des vrais mérites. Elle avait déjà le style ingénieux, simple et vrai qui devait donner plus tard à sa correspondance une force impérissable. « Je me suis arrêté, nous dit M. de Falloux dans sa préface, aux lettres de Mme de Swetchine, par la crainte d'imposer les périls de la publicité à une personne qui n'en avait *ni le goût ni la prévision*... » Mais M. de Falloux se rassure bien vite, en retrouvant dans ces pages, empreintes des meilleures convictions d'un noble cœur, le charme ingénu de ces amitiés si durables et si longues qui ne finissent qu'avec la vie : un zèle, un choix, un discernement, dont l'effet tout-puissant dépasse et bien au delà tout ce que nous savons des compositions ordonnées avec le plus d'habileté par les plus grands artisans de la chose écrite. A ce compte, les lettres de Mme de Swetchine représentent quatre ou cinq histoires, dont chacune a son commencement, son milieu, son dénoûment.

La première de ces touchantes histoires pourrait s'intituler : *la Comtesse Edling*. Une vie entière, et la plus belle, et la plus vaillante, est contenue en ces lettres adressées à Roxandre Stourdza. Mlle Roxandre Stourdza, dès l'âge de seize ans, était demoiselle d'honneur près de l'impératrice Elisabeth, femme de l'empereur Alexandre, tout comme Mme de Swetchine, au même âge, avait été demoiselle d'honneur de l'impératrice Marie, épouse de l'empereur Paul Ier. Ces deux jeunes personnes, qui se trouvaient naturellement liées l'une à l'autre par la communauté des mêmes devoirs, des mêmes petits chagrins, s'étaient prises à s'aimer, tout d'abord, de l'amitié la plus tendre, et dans cette amitié, sérieuse et douce à la fois, Mme de Swetchine avait mis toute son âme et tout son cœur. Elle aimait l'amitié; elle ne savait rien de plus charmant et de plus rare.

« Autrefois, disait-elle, quand j'étais jeune, il y a trois ou quatre ans encore, j'étais avide de connaître et de voir : je serais partie avec délices pour les Grandes Indes, sans d'autre but que de satisfaire une insatiable curiosité. Aujourd'hui, c'est bien différent : si l'on ne me montre pas un intérêt d'affection ou l'espoir d'être utile au bout de la carrière, loin de songer à la parcourir, un mouvement machinal me fait enfoncer dans mon fauteuil, et mes bras et mes jambes tombent en signe d'un laisser-aller complet. »

Savez-vous rien de plus joli que le tableau de cette jeune vieille, à ce point découragée? Elle est toute semblable en ceci à saint François de Sales, un des saints de sa préférence : « Ah! disait-il, je désire peu de chose, et le peu que je désire je le désire si peu. » Dans le même sens, Mme de Swetchine disait si bien : « Il y a longtemps que j'ai placé ma fortune sur la tête de ceux que j'aime; leur bien-être, leurs espérances sont la rente qui me fait vivre. » Et de même que déjà elle cachait sa vie, elle cachait ses amitiés : « En toute chose, il ne faut pas se montrer, mais se laisser voir... En amitié, la durée est la meilleure des pièces justificatives... La vanité seule est incommode ou exigeante... La franchise n'a jamais tort; elle ne blesse jamais; elle est inoffensive; il est vrai que les gens francs sont quelquefois durs et maladroits. » Tels étaient les préceptes de cette amitié vigilante et bienveillante, éveillée à toutes heures, avec des grâces et des tendresses toutes semblables aux douces choses que voici :

« Mon amie, c'est à moi qu'il appartenait de faire votre comparaison du château; c'est vous qui êtes pour mon cœur oppressé, froissé et toujours triste, un vrai lieu de refuge; en un mot, cette chambre ouatée de toutes parts qu'on imagine pour le roi d'Angleterre, où

le malade, en ses plus mauvais moments, ne pourrait risquer de se blesser. C'est à travers cet abri moelleux et solide que les bruits de l'orage ne passeront qu'adoucis, et c'est encore lui qui, entretenant la chaleur dont j'ai besoin pour vivre, me fera défier l'automne et toutes ses tristesses... Il me semble qu'un être vraiment aimé, qui est le centre des affections les plus douces et les plus réelles, doit trouver le joug de la vie assez léger. »

Voilà de ces traits qui arrêtent le lecteur. Il cherchait un écrivain du premier ordre, il trouve une âme incomparable; une âme à la fois tendre et forte; une volonté, une énergie, une passion; car cette femme au besoin serait morte, si par sa mort il lui eût fallu appuyer son témoignage. « Ne vous trompez pas à mon extérieur jugé doux et coulant; je sais, plus que ne peuvent le croire ceux qui me connaissent superficiellement, me raidir contre ce qui paraît arbitraire ou ridicule, et alors ma volonté est de fer; mais il faut pour cela que les bombes ou les petits traits ne puissent atteindre que moi. Je suis invulnérable dès que je m'isole, et tout ce qu'il y a de plus facile à blesser dans ceux que j'aime. » L'instant d'après, comme si elle était épouvantée de ce qu'elle vient de dire, elle se compare à Tarquin le Superbe, et des hauteurs de son orgueil, elle revient à sa vraie tâche, à savoir, le renoncement : « Je sais abattre d'une main courageuse ces fleurs de la vie qui s'élèvent au-dessus des autres, et ce triste nivellement m'est devenu si familier, que je remplis ma tâche sans murmurer et sans plainte. » Elle aimait l'amitié comme elle aimait la vertu, l'honneur, le dévouement : « J'ai du sang de Décius dans mes veines » est un mot de son juste orgueil. Elle disait aussi à son amie : « Il n'y a que le bonheur qui rende bon. » Et plus loin : « Envoyez-moi des coups de crayon, des coups de patte, et m'épargnez les *coups d'épingle.* » On la pouvait chagriner pourvu que ce fût avec justice. Elle haïssait le coup d'épingle uniquement parce qu'il est injuste et vulgaire. Elle comparait l'espérance à une nourriture un peu creuse qui fatigue sans restaurer, et qui lui donnait des *crampes dans l'esprit.* Toutefois, au milieu de ces gentillesses et de ces grâces charmantes, faut-il donner à sa chère Roxandre un bon conseil, l'avertir qu'elle se trompe, et qu'elle va manquer de dévouement à l'impératrice, sa souveraine, aussitôt ces mêmes lettres deviennent énergiques et toutes remplies du zèle et de l'ardeur du devoir. L'ordre et le devoir, deux mots de grand profit pour toutes les femmes bien nées. Mme de Swetchine en profita plus que toute autre. A peine Mlle Stourdza devint la comtesse Edling, elle accepta une lourde tâche, et, loin de la cour, sa patrie, elle se mit courageusement, avec son mari, à cultiver une immense étendue de terres incultes, à dix lieues d'Odessa.

C'est cette même comtesse Edling qui, dans les jours affreux de la peste, assemblait les ouvriers et les laboureurs de son domaine, et leur disait sans pâlir : « Enfants, la peste est parmi nous; croyez-moi, restons ensemble unis dans la même confiance en Dieu. Je ne vous quitte pas, et si quelques-uns parmi vous sont assez lâches pour s'enfuir et porter la peste au loin dans tout le canton, ils commettront un grand crime, et que Dieu leur pardonne! » Ah! comme elle était bien la digne amie de Mme de Swetchine, et qu'elle portait bien cette heureuse devise : *Plus de foi que de vie!* En même temps, comme on se plaît à les trouver jusqu'à la fin, si dignes l'une de l'autre, avec tant de confiance en Dieu, tant de courage et si peu d'ennui!

« J'ai souvent pensé, disait Mme de Swetchine à Mme Edling, que c'était par le cœur qu'on ne s'ennuyait jamais, les deux héros de l'ennui, M. de Chateaubriand et Benjamin Constant, m'ayant mise sur la voie de cette vérité, en démontrant bien que ce n'est pas l'esprit qui en sauve. »

Elle avait un autre axiome : elle disait que *l'âme fait son corps,* en convenant, toutefois, que son âme, en ce qui concernait sa demeure mortelle, avait été assez négligente. Hélas! la comtesse Edling mourut la première; elle était lassée! elle avait tant travaillé, tant aimé! Elle mourut, et Dieu sait les larmes de Mme de Swetchine! A son lit de mort elle parlait encore de cette amitié si chère et sitôt brisée.

Elle avait une autre amie, et celle-là était l'une des plus grandes dames de la Russie. Elle tenait, par sa famille, à toutes les gloires de ce vaste empire, et c'est pourquoi, sans doute, on trouvera dans les lettres à Mme de Nesselrode un accent plus élevé et moins tendre. Ici, dans un horizon plus vaste, nous rencontrons tous les noms célèbres de la France sous le règne de S. M. le roi Charles X, et dans les années paisibles qui suivirent la révolution de Juillet. On ne saurait lire sans un très-vif intérêt les pages consacrées par Mme de Swetchine à ces femmes justement célèbres, à des titres si différents : Mme la marquise de Pastoret, la comtesse de Saint-Aulaire, Mme la duchesse de Duras, qui disait avec tant d'énergie : *Un des malheurs de ce siècle, c'est qu'aucun roi ne sait mourir!*

La plupart de ces lettres à Mme de Nesselrode ont les allures de l'histoire; ainsi, par exemple, ce portrait de M. de Chateaubriand, d'une vérité si parfaite aux yeux de tous ceux qui l'ont connu :

« Singulier homme que M. de Chateaubriand! il les réunit tous; la médaille du héros a son revers, et tous les instincts de la vertu se manifestent dans son âme, sans que, dans aucune ligne, son caractère ait assez de force pour le faire aller jusqu'au bout. On me contait un trait de lui qui le peint bien. Laborie, il y a quelques années, en parlant de Mme de Chateaubriand à son mari, se servit de l'expression : *Cette bonne madame de Chateaubriand.* M. de Chateaubriand l'arrête et lui dit : « Dites une excellente femme et non pas une *bonne* « femme. » En dernier lieu, Laborie, je ne sais à la suite de quoi, lui rappela cette rectification d'épithète - « Eh bien, reprit M. de Chateaubriand, si Mme de Cha« teaubriand, au lieu d'être une *excellente* femme, n'avait « été qu'une *bonne* femme, les Bourbons seraient en« core aux Tuileries. »

Il y a du remords dans cette phrase, à savoir le repentir d'une hostilité à son roi légitime, et nous comprenons fort que Mme de Swetchine ait voulu conserver le souvenir de ce juste repentir. Elle avait toutes les qualités des cœurs fidèles. Elle était vraiment Française, avec tous les respects dévoués d'une Moscovite. Elle aimait Paris, justement parce qu'elle l'avait compris et deviné, surtout parce que la cité pleine de fièvres lui avait été hospitalière et douce. Elle disait : *Paris* : comme elle eût dit : *ma chapelle!* avec la même joie et le même orgueil.

Mais sa grande admiration, sa tendresse vraiment maternelle, appartenait principalement à son génie adoptif, au jeune et très-éloquent Lacordaire, à ce grand chrétien qui devait lui fermer les yeux.

Tout à coup, la mort sans pitié, qui avait brusquement interrompu la douce et aimable correspondance entre la comtesse Edling et Mme de Swetchine, interrompit d'une façon plus cruelle encore la correspondance éloquente entre Mme de Nesselrode et son amie. Le soir du 18 août 1847, Mme de Nesselrode, frappée aux bains d'Ischl d'une apoplexie foudroyante, expirait à quatre heures du matin ; mais cette fois nous laisserons parler M. de Falloux :

« A cette nouvelle horrible, il me fut impossible de pressentir la profondeur de la blessure qui allait s'ouvrir dans le cœur de Mme de Swetchine.

« J'étais moi-même aux eaux de Néris ; je partis en toute hâte pour Vichy. J'y arrivai dans la soirée, m'annonçant comme venant de faire une visite dans le voisinage. Après les premiers compliments, je dis à Mme de Swetchine que j'avais reçu une lettre qui me parlait avec inquiétude de la santé de Mme de Nesselrode. Elle repoussa cette première ouverture. « Vous ne pouvez « en avoir de nouvelles plus fraîches que moi, me dit-« elle. Voici une lettre d'elle-même que je reçois préci-« sément ce matin. » Et elle se mit à me parler du projet de la rejoindre bientôt avec une telle vivacité d'affection et de joie que je n'eus plus le courage de remplir ma triste mission, et qu'après avoir balbutié quelques mots de doute, je me résolus à lui laisser du moins le bénéfice d'une nuit calme.

« Le lendemain, je revins de bonne heure, et je ramenai encore la conversation sur la santé de Mme de Nesselrode. Pour cette fois, elle se troubla aussitôt. « Il est bien singulier que vous essayiez ainsi de m'in-« quiéter ! » Puis soudain fondant en larmes, et se laissant tomber à la renverse dans son fauteuil : « Elle est morte ! « elle est morte ! » Pendant longtemps, les sanglots ne lui permirent ni de proférer ni d'écouter une seule parole. Lorsque enfin elle eut repris un peu de calme, je lui présentai et je lui lus la douloureuse lettre qui contenait les seuls détails qu'il fût possible de lui donner. « Une mort subite ! encore une mort subite ! s'é-« cria-t-elle en joignant les mains, avec un accent que « rien ne peut rendre... elle est morte comme mon « pauvre père ! »

Ici tout est complet : le dévouement, l'amitié, l'intime émotion, le deuil, le regret, la douleur, tout ce qui fait vivre éternellement une heure après la mort.

CH. WALLUT.

*(La fin à la prochaine livraison.)*

Paris. — Typ HENNUYER ET FILS, rue du Boulevard, 7.

## LES BEAUX-ARTS A L'EXPOSITION UNIVERSELLE. (PAYS-BAS.)

*Le Dernier Souffle*, tableau d'Israels. Dessin de A. Duvivier.

# OURSON TÊTE-DE-FER.

## ÉPISODE DES GUERRES DE LA FLIBUSTE (1).

Cartagena de las Indias, d'après une vieille estampe. Dessin de F. Lix.

### XIV. — COMMENT OURSON TÊTE-DE-FER, GRACE A SON MATELOT, EUT UNE FORT AGRÉABLE SURPRISE.

Les deux hommes marchaient d'un pas allongé, aussi ne leur fallut-il que quelques minutes pour atteindre le village. Les rues étaient sombres, silencieuses et désertes.

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

Barthélemy tourna la maison du gouverneur et s'arrêta devant une porte basse percée dans le mur du jardin.

— Nous voici arrivés, dit-il à son compagnon.

— Entrons, répondit vivement Tête-de-Fer.

— Rien ne presse, la personne qui doit nous introduire ne sera pas derrière cette porte avant un quart d'heure.

— On nous attend donc?

— On m'attend, moi, frère; quant à toi, on n'ose pas espérer ta présence. Mais viens avec moi dans ce bosquet d'orangers et de limoniers, nous serons à l'abri des regards indiscrets et nous pourrons, tout à notre aise, causer de nos affaires.

Ourson le suivit sans répondre, puis, lorsque tous deux se furent assis sur l'herbe, Barthélemy reprit la conversation d'une voix contenue.

— Quelle est ton intention en venant sur cette côte, avec deux navires sans doute chargés de monde?

— Je te répondrai nettement, frère, et loyalement selon ma coutume. J'aime doña Elmina; cet amour, elle l'ignore; cependant, lorsque je me séparai d'elle, je lui jurai que si un jour elle avait besoin de ma vie, cette vie lui appartenait; que, sur un mot, un signe, j'accourrais à son secours. Elle m'a appelé, je suis venu.

— Tu sais que son père veut la marier?

— Oui, avec un Mexicain.

— Le connais-tu, ce Mexicain?

— Comment le connaîtrais-je?

— C'est juste. Lorsque tu auras accompli la tâche que tu t'imposes, quelle récompense attends-tu de ton dévouement?

— Aucune, répondit le capitaine en hochant la tête avec mélancolie; je n'espère rien, je n'ose descendre en moi-même ni interroger mon cœur, je deviendrais fou; j'aime, je souffre, voilà tout.

Barthélemy lui serra la main.

Il y eut un long silence.

— A propos, dit tout à coup le boucanier, qu'est devenu ton ancien maître?

— Boute-Feu?

— Oui.

— Il a été condamné par le conseil de la flibuste et est mort abandonné sur l'îlot du Requin.

— Tu es bien sûr qu'il est mort?

— Supposerais-tu le contraire?

— Je ne suppose rien, frère; seulement, à mon avis, ce n'est pas assez d'écraser la tête du serpent, il faut la lui arracher pour être certain qu'il a cessé de vivre.

— Que veux-tu dire?

— Je ne puis parler plus clairement; j'ai donné ma parole et tu sais que je n'y manque jamais. Ne m'interroge donc pas davantage; mais, un dernier conseil: quoi que tu fasses, sois prudent.

— Merci, frère.

— Maintenant, viens, on doit nous attendre.

Ils se levèrent et se rapprochèrent de la porte, contre laquelle Barthélemy gratta légèrement.

Une voix douce fit entendre ce seul mot:

— Foi!

— Espérance, répondit aussitôt le flibustier.

La porte s'entr'ouvrit, les deux hommes se glissèrent par l'entre-bâillement.

— Vous n'êtes pas seul? s'écria doña Lilia avec un léger cri de surprise et presque de frayeur.

— Rassurez-vous, señorita, dit respectueusement le flibustier: ainsi que je vous l'avais presque promis, je vous amène le capitaine.

— Vous êtes bon et je vous remercie, señor, reprit la jeune fille avec émotion; et, s'inclinant avec grâce devant les deux hommes: Suivez-moi, señores, ajouta-t-elle; Elmina n'osait espérer tant de bonheur. Ne craignez aucune surprise: tout le monde dort dans la maison.

Les flibustiers s'inclinèrent et marchèrent à grands pas derrière la jeune fille, qui courait joyeuse devant eux. Ils arrivèrent à l'entrée d'un bosquet où doña Elmina se tenait immobile, anxieuse et pâle, la tête penchée en avant, essayant sans doute de se rendre compte des bruits vagues qui depuis quelques instants frappaient son oreille.

— Vous! s'écria-t-elle avec une indicible émotion en apercevant le capitaine.

Celui-ci s'arrêta, mit un genou en terre et se découvrant respectueusement:

— Vous m'avez appelé, señorita, dit-il, me voici.

La jeune fille porta la main à son cœur et s'appuya contre la charmille. Doña Lilia s'élança pour la soutenir, mais doña Elmina repoussa doucement sa cousine, et tendant la main au capitaine:

— Relevez-vous, señor, lui dit-elle d'une voix tremblante, cette posture appartient aux suppliants et non aux libérateurs; mon cœur ne m'a pas trompée, je comptais sur vous.

Ourson se releva, après avoir imprimé un respectueux baiser sur la main de la jeune fille, et s'inclinant devant elle:

— Disposez de moi, señorita; dites-moi comment je puis vous servir. Je vous le jure, si grands que soient les obstacles, les périls, Dieu sera avec moi et je vous délivrerai de vos ennemis.

— Je n'ai qu'un ennemi, señor, mais cet ennemi peut tout à Carthagène.

— Je croyais que votre père commandait seul dans cette ville.

— C'est vrai, señor, mais cet homme, ou plutôt ce démon, s'est emparé de l'esprit de mon père; don José Rivas ne voit et ne pense que par lui; il y a un mois, dans cette maison même où nous sommes en ce moment, il lui a accordé ma main.

— Et cet homme vous ne l'aimez pas, señorita?

— Moi! s'écria la jeune fille en frissonnant, je le hais, il m'épouvante, je mourrai plutôt que de lui appartenir.

Le capitaine se redressa, et lançant autour de lui un regard plein d'éclairs:

— Rassurez-vous, señorita, vous n'épouserez pas cet homme, dit-il, il est condamné, il mourra; n'est-il pas Mexicain?

— Il passe pour tel.

— Supposez-vous donc...?

— Il ressemble à s'y méprendre à un autre homme.

— Et cet autre homme?

— Vous le connaissez.

— Moi?

— Oui, souvenez-vous de la partie terrible que vous avez jouée contre un boucanier dont j'étais la prisonnière.

— Mais ce boucanier est mort, señorita...

— Est-il mort? en êtes-vous sûr?

— Oh! capitaine, dit doña Lilia en se pressant trem-

blante contre sa compagne ; c'est lui, ce doit être lui, une telle ressemblance est impossible.

Un nuage passa sur le front du capitaine ; il se tourna vers Barthélemy, qui se tenait à deux ou trois pas en arrière, appuyé sur son fusil, et, lui tendant la main :

— Frère, lui dit-il avec tristesse, tu dois savoir la vérité ; pourquoi refuses-tu de parler?

A cette interrogation subite et si nettement formulée, le flibustier tressaillit, un tremblement nerveux agita tout son corps ; il pâlit, et frappant la terre de la crosse de son fusil :

— Pourquoi me demander cela, dit-il d'une voix étranglée, lorsque tu sais que je ne puis te répondre?

— Pardonne-moi, Barthélemy, j'ai eu tort, dit franchement le capitaine, mais j'en sais assez maintenant pour prendre mes mesures. Señorita, ajouta-t-il en se tournant vers la jeune fille, comment se nomme cet homme?

— Don Enrique Torribio Moreno.

— C'est bien cela, murmura Tête-de-Fer. Et quand doit avoir lieu cette union? reprit-il.

— L'époque n'est pas encore fixée, mais elle ne saurait tarder longtemps à l'être.

— Je vous le répète, señorita : rassurez-vous, ce mariage ne se fera pas, je le jure sur mon honneur.

— Hélas! que pouvez-vous faire contre tant d'ennemis, vous, étranger, presque seul dans ce pays? J'ai eu tort de vous appeler à mon aide ; laissez-moi accomplir ma triste destinée ; n'entamez pas cette redoutable partie, je vous en supplie, capitaine.

— Señorita, lorsqu'un homme comme moi a fait un serment, aucune puissance humaine ne saurait l'empêcher de le tenir.

— Mais vous risquez votre vie pour moi que vous connaissez à peine, pour moi qui appartiens à une race étrangère, ennemie.

— Señora, ma vie est trop peu de chose pour qu'il me convienne de la ménager, lorsqu'il s'agit de votre bonheur.

— Et si je ne veux pas que vous mouriez, moi! s'écria la jeune fille avec égarement.

— Dieu décidera, señorita, répondit tristement le capitaine ; je vous sauverai ou je périrai ; Dieu vous garde!

Il salua respectueusement les jeunes filles et s'éloigna accompagné par Barthélemy et suivi de doña Lilia, qui leur montrait le chemin.

Demeurée seule, doña Elmina resta un instant immobile ; puis tout à coup elle tomba sur les genoux, joignit les mains, et, levant vers le ciel ses yeux baignés de larmes :

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écria-t-elle, protégez-le!

## XV. — OU DON TORRIBIO MORENO COMMENCE A S'INQUIÉTER.

Cependant don Torribio Moreno était inquiet ; malgré l'argent prodigué à pleines mains, et les précautions prises pour assurer la réussite du coup hardi qu'il méditait, il sentait, par un de ces pressentiments instinctifs qui ne trompent jamais, que l'horizon se rétrécissait autour de lui, et commençait à se charger de nuages menaçants.

Pourtant rien en apparence ne semblait changé ; ses amis étaient toujours aussi attentifs auprès de lui, ses connaissances le saluaient avec la même obséquiosité intéressée, le gouverneur et le commandant de la garnison le recevaient avec le même sourire. Deux fois il avait rendu visite à doña Elmina, et deux fois la jeune fille, se départant de sa réserve accoutumée, avait causé presque amicalement avec lui.

Que se passait-il donc? et d'où venait cette inquiétude vague qui agitait don Torribio Moreno?

Un soir, vers cinq heures, il se rendit à bord de la *Santa-Catalina*, mouillée, ainsi que nous l'avons dit, en grande rade ; au moment où il accostait la goëlette à tribord, une embarcation qu'il ne put voir déborda par la hanche de bâbord, et le capitaine Barthélemy, après avoir échangé un signe muet avec les gens qui la montaient, se hâta de traverser le pont et s'élança à sa rencontre.

Tout, en ce moment, portait ombrage à don Torribio ; l'empressement de Barthélemy, l'homme le moins esclave de l'étiquette qu'il connût, lui parut suspect ; il fronça imperceptiblement le sourcil :

— Que faisais-tu donc là? lui demanda-t-il en jetant un regard louche autour de lui.

— Là? où cela? répondit le flibustier.

— Penché sur la lisse à bâbord.

— Je prenais congé du lieutenant de ce navire que tu vois là-bas, mouillé à deux encablures. Il est entré cette nuit, et il avait amarré un grelin sur nous afin de s'affourcher plus facilement.

Don Torribio regarda.

— C'est singulier, dit-il d'un air pensif, il me semble que je le connais, ce navire.

— Il n'y aurait là rien de bien extraordinaire, fit Barthélemy. Est-ce que tu as quelque chose à me dire?

— Moi? non, rien ; je viens te voir.

— Voilà tout?

— Oui, répondit don Torribio d'un air distrait ; puis il ajouta en forme d'*aparte* : Il est évident que je connais ce navire.

Le flibustier sourit.

— Tu as eu bonne idée de venir, dit-il, je t'attendais avec impatience.

— Ah!

— Oui, car moi aussi j'ai à causer avec toi.

— Parle, mais sois bref.

— Ce que j'ai à te dire est grave ; personne ne doit nous entendre ; suis-moi dans ma chambre.

Don Torribio regarda le flibustier en face, celui-ci souriait.

— Ainsi, c'est sérieux? murmura le Mexicain.

— Très-sérieux, tellement sérieux que si tu n'étais pas venu, j'aurais été obligé de descendre à terre.

— Oh! oh! De quoi s'agit-il donc?

— Viens, et tu le sauras.

Don Torribio se décida enfin à suivre le capitaine, après avoir jeté un dernier et long regard sur le navire inconnu, dont les allures lui semblaient suspectes sans qu'il sût pourquoi.

Le capitaine sortit une bouteille de rhum et deux verres d'une armoire, offrit un siége à don Torribio, et après avoir versé deux larges rasades :

— A ta santé, dit-il.

— A la tienne.

Barthélemy bourra sa pipe, l'alluma, et se renversant sur le dossier de son siége :

— Notre affaire tient-elle toujours? demanda-t-il en s'enveloppant d'un épais nuage de fumée.

— Toujours.

— Pour après-demain?

— Pour après-demain ; mais pourquoi me demandes-tu cela?

— Parce qu'il me semble qu'il serait temps de régler un peu nos comptes.

— Régler nos comptes! quels comptes?

— Mais ceux que nous avons ensemble. T'imagines-tu par hasard que je vais te servir les yeux fermés, sans savoir ce que cela me rapportera? Les affaires sont les affaires, et celles dans lesquelles tu m'as embarqué me paraissent d'une nature assez scabreuse pour que je prenne mes précautions.

— Si c'est pour me parler de cela que tu m'as fait venir ici, dit don Torribio, j'en suis bien fâché, mais il m'est impossible de rester davantage; plus tard, je serai tout à toi.

Il vida son verre et se leva.

— A ton aise, reprit Barthélemy sans bouger de place, mais tu as tort.

— Bath! dit don Torribio en faisant un mouvement vers la porte.

— Au revoir. A propos, j'ai été averti hier qu'une escadre flibustière croisait en vue des côtes.

— Hein! s'écria le Mexicain en revenant précipitamment sur ses pas, une escadre flibustière?

— Oui.

— Tu en es sûr?

— Je l'ai vue. Mais pourquoi donc prends-tu cet air effaré, au lieu de te réjouir?

— Soupçonnes-tu les projets des Frères de la Côte?

— Certes, non-seulement je les soupçonne, mais encore je les connais : l'expédition est forte de quinze cents hommes au moins; ils veulent tout simplement s'emparer de Carthagène.

— S'emparer de Carthagène, mais c'est de la folie!

— Ce n'est pas leur opinion, ils espèrent réussir, au contraire.

Don Torribio était retombé sur son siége, il tremblait de tous ses membres; son visage était livide. Barthélemy feignit de ne pas remarquer l'état de son *ami*.

— C'est une audacieuse entreprise, hein? dit-il.

— Très-audacieuse, oui; mais comment es-tu si bien informé de tout cela?

— Parce que je me suis abouché avec les chefs. Perdu dans ce pays, où je suis presque prisonnier, je n'ai pas voulu laisser échapper l'occasion qui s'offrait de redevenir libre. Je me suis rendu à bord du bâtiment amiral.

— Continue.

— Ah! il paraît que cela commence à t'intéresser?

— Beaucoup; va.

— Les chefs m'ont demandé certains renseignements que naturellement je me suis empressé de leur donner.

— Et quels sont ces chefs?

— L'Olonnais, le Poletais, Pierre Legrand, d'autres encore.

— Ourson est-il à bord?

— Quel Ourson? Tête-de-Fer?

— Oui.

— Je ne sais pas, je ne l'ai pas vu.

Don Torribio respira.

— Continue, dit-il.

— J'ai à peu près fini. Je me suis mis à la disposition de nos amis pour les aider, j'ai même ajouté que nous étions ici deux Frères de la Côte en position de leur être très-utiles; n'ai-je pas bien fait?

— Ainsi ils savent que je suis ici?

— C'est-à-dire ils savent que nous sommes ici deux Frères de la Côte, moi et un autre.

— Mais cet autre, c'est moi, mille diables!

— Eh bien! après?

— S'ils échouent, je suis ruiné.

— Pourquoi cela? Personne ne te connaît, tu es si bien entré dans la peau de ton Mexicain...

— Ici, c'est possible; mais eux, les flibustiers...

— Ils ne te connaissent pas non plus. Te figures-tu que j'ai été assez niais pour leur dire ton nom, avant que d'être certain de la réussite de l'entreprise?

— Vrai! s'écria don Torribio en saisissant la main du capitaine, ils ignorent mon nom?

— Parfaitement.

— Ecoute, Barthélemy, je ne sais pas encore ce qui arrivera; laisse-moi réfléchir, je te répondrai ce soir. Quant à présent, sache bien ceci : Tu m'as demandé à régler nos comptes. Eh bien, je te jure que si tu m'es fidèle ami et bon camarade, ta récompense dépassera tout ce que tu as pu désirer.

— Merci, dit le capitaine d'un air narquois, je retiens ta parole.

— Mais de ton côté...

— Silence complet, c'est entendu.

Don Torribio s'élança hors de la cabine, descendit dans son embarcation, et quitta immédiatement le navire.

— Tout cela est fort beau, murmura le flibustier dès qu'il fut seul, mais deux précautions valent mieux qu'une : je ne le perdrai pas de vue, c'est un serpent dont il faut se méfier.

## XVI. — PLAN D'ATTAQUE.

Après son entrevue avec doña Elmina, Ourson Tête-de-Fer avait rejoint ses compagnons.

Un conseil avait été tenu entre les flibustiers, conseil auquel Barthélemy avait naturellement été appelé à prendre part.

Ce n'était pas une mince affaire que de s'emparer d'une ville comme Carthagène, bien fortifiée et gardée par une garnison nombreuse et résolue.

Mais les difficultés mêmes excitaient le courage des flibustiers et les poussaient à persévérer dans leur projet.

Barthélemy, depuis longtemps déjà dans le pays, donna des renseignements précieux sur l'état des forces de la ville, ses côtés faibles et les moyens qui devaient être employés pour s'en rendre maître.

Carthagène, comme la plupart des villes hispano-américaines de cette époque, n'était défendue en réalité que du côté de la mer; c'était, en effet, par mer que l'on devait attendre les ennemis, quels qu'ils fussent; du côté de terre, on n'avait aucune attaque à redouter, aussi un simple mur en *adobas*, haut d'une dizaine de pieds au plus et en très-mauvais état en plusieurs endroits, formait-il l'enceinte de la cité; quatre portes, qui ne se fermaient jamais, étaient percées dans ce mur.

D'après les conseils de Barthélemy, ce fut par terre que l'on résolut de tenter l'attaque la plus sérieuse.

Voici ce dont on convint :

Trois cents hommes d'élite, choisis parmi les plus adroits tireurs et commandés par l'Olonnais, seraient débarqués avec des vivres et cachés dans la caverne, où ils demeureraient jusqu'au moment choisi pour donner l'assaut.

Cette caverne n'était éloignée que de deux lieues au plus de Carthagène.

Cent autres Frères de la Côte, sous les ordres du Poletais, seraient introduits un par un dans la ville même,

par Barthélemy, qui les installerait au fur et à mesure dans les vastes magasins servant d'entrepôt aux marchandises du riche Mexicain don Torribio Moreno ; ces cent hommes se tiendraient prêts à agir au premier signal.

Vingt flibustiers conduits par Alexandre l'engagé s'embusqueraient dans les bois et surveilleraient l'habitation de don José Rivas ; au moment de l'attaque, ils s'empareraient de cette habitation, où ils se retrancheraient, afin de veiller au salut de doña Elmina et de doña Lilia, qui, si l'expédition échouait, serviraient d'otages aux Frères de la Côte.

Le *San-Juan-Bautista*, auquel on rendrait, pour la circonstance, ses allures honnêtes et pacifiques, viendrait mouiller dans le port même de Carthagène, à deux encablures de la *Santa-Catalina*. Il serait placé sous le commandement de Pierre Legrand et aurait un équipage de cent cinquante hommes ; cinquante seraient mis à bord de la goëlette.

Enfin Ourson Tête-de-Fer, avec la *Taquine*, forcerait la passe, et tandis qu'elle s'embosserait sous le feu du premier fort, le second et le troisième seraient enlevés par les compagnies de débarquement, de façon à ce que les trois forts, attaqués simultanément, ne pussent croiser leurs feux et se soutenir.

Ce plan audacieux, qui seul pouvait réussir par sa témérité même, en jetant le désordre parmi les Espagnols, fut proposé aux chefs flibustiers par Ourson Tête-de-Fer, qui en avait d'abord posé les bases avec Barthélemy.

Barthélemy à l'œuvre. Dessin de F. Lix.

Les Frères de la Côte l'acceptèrent joyeusement, et l'avis du conseil fut unanime pour qu'on le mît immédiatement à exécution.

Tête-de-Fer était plus pressé encore que ses compagnons de commencer sa téméraire tentative. Lorsque tout fut bien convenu et arrêté, les flibustiers retournèrent à bord de la frégate, où ils arrivèrent un peu avant le lever du soleil.

Barthélemy, après s'être séparé de ses compagnons, avait repris le chemin de l'habitation de don José Rivas.

Le digne capitaine, pendant la conversation d'Ourson Tête-de-Fer avec la jeune fille, n'avait pas perdu son temps ; il connaissait depuis longtemps le jardin dans lequel il avait introduit son ami : il savait que ce jardin, très-vaste et surtout très-touffu, se terminait du côté de la campagne par une espèce de kiosque dans lequel on n'entrait jamais ; il avait alors réfléchi qu'il serait préférable de cacher les vingt hommes d'Alexandre dans ce kiosque même, au lieu de les embusquer dans les bois, où le hasard les pourrait faire découvrir.

Dès qu'il se retrouva auprès de la maison, au lieu d'y entrer, il longea tranquillement le mur en dehors, et atteignit enfin le kiosque.

C'était une construction massive, mais presque en ruine ; deux fenêtres grillées à balcon ouvraient sur la campagne, à une hauteur d'une quinzaine de pieds. Après s'être assuré qu'il était seul, le flibustier prit une longue corde roulée autour de sa ceinture ; il attacha une pierre à un des bouts, puis il la lança sur le balcon,

de façon à ce que la pierre passât à travers les spirales en fer et retombât de son côté.

C'est ce qui arriva ; la corde fut si adroitement jetée que la pierre, après avoir passé par-dessus le balcon, s'engagea dans un des jours du treillis et revint en dehors.

Barthélemy la saisit, et après s'être assuré que la corde était solidement maintenue, il s'élança, et en quelques secondes il se trouva sur le balcon.

Il fit alors, avec la pointe de son poignard, jouer le pêne de la serrure, qui s'ouvrit aussitôt.

Le flibustier sauta dans l'intérieur du kiosque.

Le kiosque se composait d'une pièce unique assez grande, encore garnie de quelques meubles, siéges, tables en mauvais état. Deux larges fenêtres donnaient sur le jardin, elles étaient fermées ; mais à travers des persiennes il était facile de voir au dehors.

Barthélemy regarda ; le jardin était désert.

Le flibustier se frotta joyeusement les mains ; il ouvrit la porte placée en face du balcon et se trouva sur une espèce de palier auquel aboutissait un escalier ; Barthélemy descendit cet escalier, ouvrit une seconde porte et pénétra dans une chambre à peu près semblable à celle du haut, mais encombrée de meubles de toutes sortes. Après s'être frayé à grand'peine un passage, il s'assura que la porte qui ouvrait sur le jardin était bien fermée ; par surcroît de précaution, il l'assura intérieurement au moyen de deux forts pieux ; puis il remonta dans la salle du haut, sortit sur le balcon, referma la persienne, sauta à terre, enleva sa corde, et reprit gaiement le chemin de Carthagène, où il arriva vers huit heures du matin.

La nuit suivante, le débarquement commença.

Le jour où don Torribio était venu à bord de la goëlette et avait eu avec son ami la conversation que nous avons rapportée, le plan d'Ourson Tête-de-Fer était en partie exécuté.

La mine était chargée ; les flibustiers n'attendaient plus que le signal de leur chef pour donner l'assaut.

Ce signal ne devait pas se faire attendre.

### XVII. — Où don Torribio Moreno s'aperçoit que ses pressentiments ne le trompaient pas.

A peine débarqué, don Torribio se rendit au palais du gouverneur. Le valet de chambre de confiance de don José Rivas de Figaroa se présenta aussitôt, et annonça au Mexicain que son maître, après l'avoir longtemps attendu, ne le voyant pas arriver et supposant que quelque motif grave l'avait retenu, s'était rendu à sa maison de campagne où il priait le señor don Torribio Moreno de le rejoindre au plus vite, car il avait à lui communiquer des nouvelles de la plus haute importance.

Don Torribio se fit seller un cheval et partit au galop, dans l'espoir de rejoindre don José, qui, au dire du valet de chambre, n'avait quitté Carthagène que depuis vingt minutes à peine.

Tout en galopant, le Mexicain réfléchissait. Quelles étaient ces nouvelles importantes que don José Rivas voulait lui communiquer ? avait-il connaissance de l'arrivée des flibustiers dans les eaux de Carthagène ?

Cependant son cheval avançait rapidement, quand don Torribio jeta machinalement les yeux sur la mer, dont l'immense nappe bleue s'étendait à sa droite jusqu'aux dernières limites de l'horizon ; tout à coup il jeta un cri de surprise et s'arrêta.

A trois portées de canon de la côte tout au plus, une magnifique frégate louvoyait bord sur bord ; il ne fallut qu'un regard à l'ancien boucanier pour la reconnaître.

— La *Taquine* ! murmura-t-il avec effroi en épongeant la sueur qui inondait son front, la *Taquine*, la frégate de Ourson Tête-de-Fer ! Barthélemy m'a trompé ! C'est lui qui commande l'expédition ! Oh ! mes pressentiments ! Il n'y a pas à hésiter, il me faut, coûte que coûte, prendre l'avance ! Je suis perdu si je ne les perds !

Et, enfonçant les éperons aux flancs de son cheval qui hennit de douleur, il partit ventre à terre.

Si rapide que fût sa course, don Torribio atteignit cependant l'habitation sans avoir rejoint don José Rivas. En entrant dans le patio, il aperçut plusieurs chevaux tenus en bride par des noirs.

Don Torribio mit pied à terre.

— Palombo, demanda-t-il à un esclave, le señor gobernador est-il ici ?

— Oui, mi amo, répondit le noir, il arrive à l'instant ainsi que don Lopez Aldao.

— Le colonel don Lopez est ici ?

— Oui, mi amo.

— C'est étrange, murmura don Torribio à part lui. Où sont-ils ? demanda-t-il au nègre.

— Dans le salon avec les niñas.

Le Mexicain lui jeta la bride de son cheval et il s'élança dans la maison.

Au moment où il ouvrait la porte du salon, une main se posa sur son épaule ; il se retourna et vit la figure narquoise de Barthélemy.

— Toi ici ? s'écria-t-il.

— Tu y es bien, répondit le boucanier.

— Moi, cela se conçoit, mais toi ? m'expliqueras-tu...?

— Tout à l'heure, entrons toujours, j'ai des nouvelles.

— Ah çà, tout le monde a donc des nouvelles aujourd'hui ?

— Il paraît, fit légèrement le boucanier ; et il ouvrit la porte en souriant de cet air qui avait le privilége de donner le frisson au Mexicain.

Ils entrèrent.

Le gouverneur et le commandant de la garnison de Carthagène, don Lopez Aldao, étaient debout au milieu du salon : ils causaient avec doña Elmina et doña Lilia ; la conversation semblait être fort animée et montée sur un ton presque menaçant.

En apercevant don Torribio, doña Elmina se tourna vivement vers lui.

— Devant cet homme, s'écria-t-elle, puisque le hasard l'amène ici, je vous dirai, mon père, que jamais je ne consentirai à être sa femme.

— Ma fille ! interrompit don José en frappant du pied avec colère, prenez garde.

— Señorita ! murmura don Torribio, que se passe-t-il donc ? j'ignore...

— Taisez-vous, s'écria la jeune fille avec violence, de quel droit osez-vous élever la voix ici ?

— Assez, ma fille ! s'écria don José ; vous épouserez don Torribio, je le veux.

La porte du salon s'ouvrit avec fracas, un homme parut sur le seuil, escorté de deux chiens énormes et de deux sangliers.

Tous les assistants poussèrent, en l'apercevant, un cri de surprise et d'effroi.

Cet homme était Ourson Tête-de-Fer.

Il portait son costume de boucanier et tenait son fusil à la main.

Le flibustier fit deux pas en avant, et, d'une voix calme :

— Doña Elmina n'épousera pas ce misérable, dit-il.

Il y eut un moment de stupeur.

A l'entrée du capitaine, Barthélemy était allé sans affectation se placer devant la porte de façon à fermer le passage.

— Un flibustier, un ladron ici! s'écrièrent les deux Espagnols en portant la main à leur épée.

— Pas de cris, pas de menaces, reprit Ourson toujours impassible. Señor don José Rivas, connaissez-vous bien l'homme dont vous prétendez faire votre gendre?

— Mais... murmura l'Espagnol dompté malgré lui par l'accent ferme et loyal du Frère de la Côte.

— Vous avez courte mémoire, caballero, continua Tête-de-Fer. Cet homme qui vous a indignement volé toute votre fortune, qui feint de vouloir épouser votre fille et qui est marié, cet homme je vais vous dire qui il est, moi.

— Avant tout, reprit don José avec hauteur, car il avait repris tout son sang-froid, dites-moi qui vous êtes vous-même, et de quel droit vous vous êtes introduit dans cette maison.

— Qui je suis? je suis un flibustier, señor, ainsi que vous-même l'avez reconnu; je suis l'homme auquel vous devez votre liberté et l'honneur de votre fille. De quel droit je suis ici? du droit que s'arroge tout homme de cœur, de protéger la faiblesse, persécutée par ceux-là mêmes qui devraient la défendre.

— Tant d'audace ne restera pas impunie, señor, je saurai châtier comme il convient...

— Trêve de menaces, caballero; et vous, señoritas, retirez-vous dans vos appartements. Ne craignez rien, doña Elmina, vous êtes sous ma sauvegarde, je vous défendrai contre tous, même contre votre père.

Il salua profondément les jeunes filles, qui s'inclinèrent et sortirent lentement sans répondre.

Don José voulut s'élancer et barrer le passage à sa fille, mais Barthélemy se plaça brusquement devant lui :

— Arrêtez, señor, dit-il, et écoutez le capitaine, car, sur mon âme, la chose en vaut la peine.

Barthélemy avait été obligé de démasquer la porte devant laquelle il s'était tenu jusqu'alors : don Torribio profita de la voie qui lui était si providentiellement ouverte pour se précipiter au dehors. Presque aussitôt on entendit un cheval s'éloigner au galop.

Cette fuite s'était opérée si rapidement que les assistants stupéfaits n'avaient pu s'y opposer.

— Bon voyage, dit en riant Barthélemy.

— Señores, dit alors Ourson Tête-de-Fer avec noblesse, Carthagène est en ce moment attaquée par terre et par mer; allez vous mettre à la tête de vos soldats, je ne violerai pas les lois de l'hospitalité en vous retenant prisonniers; rendez grâce à doña Elmina, c'est pour elle seule que j'agis ainsi que je le fais.

— Misérable! s'écria don José avec rage, je me vengerai de cette trahison infâme.

Le capitaine sourit avec dédain.

— Celui qui vous a trahi, dit-il, est l'homme dont vous voulez faire votre gendre, votre ancien maître de Santo-Domingo, le boucanier renégat que ses frères avaient condamné à mourir et que le démon a sauvé, Boute-Feu enfin!

— Boute-Feu! s'écria don José avec une ironie terrible.

— Le sang lave toutes les fautes, et je vous laisse le moyen de mourir en soldat.

Don José hésita une seconde, une larme brûlante aussitôt séchée humecta ses yeux.

— Ma fille! s'écria-t-il.

— Je vous la rendrai après la bataille; elle et sa compagne sont sous la sauvegarde de mon honneur.

— Au revoir donc, au milieu du combat; Dieu veuille que j'y trouve la mort.

La porte s'ouvrit, les deux jeunes filles s'élancèrent :

— Mon père! mon père! s'écria doña Elmina en tombant aux genoux de don José.

— Arrière! dit celui-ci en la repoussant durement; arrière, je ne vous connais plus!

Et il se précipita hors de la salle; don Lopez fit un mouvement pour le suivre mais il s'arrêta, pressa sa fille sur son cœur et la poussant dans les bras de Tête-de-Fer :

— Veillez sur elle! s'écria-t-il avec douleur.

Et il sortit.

Les jeunes filles étaient évanouies.

— Alexandre! cria Ourson.

L'engagé parut.

— Tu me réponds de ces deux dames sur ta tête, dit le capitaine.

— C'est entendu.

— Et nous? demanda Barthélemy.

— Allons vaincre ou mourir avec nos frères.

## XVIII. — OU DON JOSÉ RIVAS DE FIGAROA SE CONFESSE A DON LOPEZ ALDAO SANDOVAL.

Les deux officiers espagnols, montés sur d'excellents chevaux, dévoraient l'espace dans la direction de Carthagène.

Don José, le front pâle, les sourcils froncés, les lèvres serrées, sans chapeau, l'épée à la main, pressait incessamment sa monture.

— Bafoué! murmurait-il, trahi, abandonné par tous, ne devoir qu'à la pitié d'un misérable ladron la faveur de mourir en soldat.

— Cet homme n'est pas un misérable, répondit don Lopez en hochant la tête.

Don José se retourna brusquement :

— Vous, vous aussi vous me trahissez! s'écria-t-il avec une douloureuse colère.

— Je ne vous trahis pas, don José, puisque je suis à vos côtés, prêt à mourir avec vous. Le chagrin vous égare.

— C'est vrai, j'ai tort, pardonnez-moi, mon ami; mais vous ne savez pas ce que je souffre.

— Et moi, est-ce que je ne souffre pas, don José? Je suis père aussi; eh bien, sur mon honneur, je vous le jure, j'ai la conviction que ma fille est aussi en sûreté avec cet homme que si elle était près de moi.

— Eh! s'écria don Rivas avec impatience, ne sais-je pas cela aussi bien que vous?

Don Lopez le regarda avec étonnement.

— Je ne comprends pas, dit-il.

— Vous ne pouvez pas me comprendre, en effet, murmura don José Rivas avec amertume.

Ils continuèrent silencieusement leur route. Bientôt ils se trouvèrent en vue de Carthagène, qui n'était plus éloignée que de quelques centaines de pas à peine.

Tout était calme; malgré ce que le boucanier avait dit, l'attaque n'était pas commencée.

Les deux cavaliers avaient traversé un petit bois de goyaviers qui touchait presque le mur d'enceinte de la ville.

Don José s'arrêta et mit pied à terre.

— Laissons souffler nos chevaux, dit-il, rien ne nous presse, l'ennemi est loin encore.

Don Lopez descendit, ils attachèrent leurs chevaux au tronc d'un arbre.

Le gouverneur était livide, il se laissa tomber sur le sol et demeura plusieurs minutes, l'œil atone, les traits crispés, la sueur au front, semblant ne plus avoir conscience de ce qui se passait autour de lui.

— Qu'avez-vous, don José? demanda avec intérêt le commandant, vous sentez-vous mal?

— C'est le cœur qui souffre. Écoutez-moi, don Lopez, je veux faire mon testament de mort.

— Mon ami...

— Ne m'interrompez pas. La bataille qui bientôt s'engagera me sera fatale, j'en ai le pressentiment. Je ne veux pas emporter dans la tombe un secret qui me tue et que trop longtemps j'ai renfermé dans mon cœur; écoutez-moi donc. Moi mort, vous agirez comme vous le jugerez convenable et comme votre honneur l'exigera. Je serai bref. Deux haines implacables ont depuis vingt ans déchiré mon cœur : je hais les ladrones, je hais Elmina.

Boute-Feu démasqué. Dessin de F. Lix.

— Votre fille! s'écria don Lopez.

— Doña Elmina n'est pas ma fille! reprit sèchement don Rivas.

Sa voix était rauque, son accent saccadé, son débit pressé, comme s'il eût eu hâte d'en finir au plus vite avec la confession étrange qu'il faisait.

— J'étais marié depuis trois ans, continua-t-il; j'habitais, avec ma femme et ma fille, âgée alors de deux ans, une maison de la petite ville de San-Juan de Goyava. Une nuit, les boucaniers surprirent la ville, qu'ils incendièrent. Ma maison, après une résistance désespérée, fut prise d'assaut; tous mes serviteurs furent tués; je m'échappai par miracle à travers l'incendie; ma femme et ma fille périrent dans les flammes.

— C'est horrible, s'écria don Lopez.

— Oui, n'est-ce pas? Écoutez, je n'ai pas fini. J'aime l'or, non point pour lui-même, mais pour les jouissances qu'il procure : l'or est tout pour moi. D'après une des clauses de mon mariage, toute la fortune de ma femme devait retourner à sa famille au cas où elle mourrait sans enfant. Cette fortune était immense, plus de deux millions de piastres. Moi, je n'avais rien que la cape et l'épée, j'étais cadet de famille; la mort de ma fille me ruinait, et je voulais être riche, conserver la fortune de ma femme à tout prix. Dans le tumulte qui suivit le sac de la ville, je parvins à sortir dans la campagne. Je rencontrai un boucanier ivre, je le tuai et je m'emparai de ses vêtements, que j'endossai; puis je marchai droit devant moi, au hasard, à l'aventure, m'arrêtant seulement lorsque la fatigue m'accablait, vivant je ne sais comment; j'étais presque fou de désespoir. Le troisième jour, j'entrai dans une ville : cette ville, je le sus

plus tard, était le Port-Margot. Le costume que je portais me déguisait si bien que personne ne me remarqua. Je parle le français presque aussi bien que ma langue maternelle. Je m'arrêtai à la première maison que je rencontrai et je demandai l'hospitalité; on me l'accorda. Mon hôte était un habitant arrivé depuis peu à Saint-Domingue avec sa femme et sa fille : sa fille, vous entendez bien, qui avait juste l'âge de celle que j'avais si malheureusement perdue.

— Ainsi doña Elmina...?

— Est la fille de mon hôte, oui; voici comment cela se fit. Quelques jours après mon arrivée chez lui, Guichard, mon hôte se nommait Guichard, s'engagea sur un navire monté par le fameux Montbarts, et il partit en me confiant sa femme et sa fille. La nuit même qui suivit son départ, vers minuit, j'entrai à pas de loup dans la chambre de mon hôtesse. Elle dormait; j'allai au berceau de l'enfant. Au bruit de mes pas, la mère s'éveilla; je la tuai, puis j'enveloppai la petite fille dans mon manteau et je m'enfuis. Quatre jours plus tard, j'arrivai à San-Juan de Goyava. Il était temps, continua don José avec un rire strident qui n'avait rien d'humain : mes héritiers faisaient déjà main basse sur mes biens. Mon retour imprévu lse déconcerta : ma femme était morte,

Retour à Carthagène. Dessin de F. Lix.

mais ma fille vivait; je conservai ma fortune; un mois plus tard, je partis pour le Mexique.

— Oh! c'est affreux! s'écria don Lopez avec horreur.

— Eh bien, mon ami, malgré tout ce que j'ai fait pour elle, cette enfant ne m'a jamais aimé; son instinct lui a révélé que nous ne sommes pas du même sang, elle est attirée malgré elle vers ces misérables ladrones.

— Mais son père?

— Je n'en ai jamais entendu parler; il aura sans doute été tué. Voilà le secret que je voulais vous confier avant de mourir.

— Pauvre enfant! murmura le commandant.

Don José se mit à rire.

— Ne la plaignez pas, reprit-il : il lui sera facile, si elle le veut, de retrouver sa famille. J'ai oublié de vous dire que les ladrones ont la coutume de marquer leurs enfants. Doña Elmina porte au bras droit un tatouage grand comme un réal. Vous comprenez maintenant, n'est-ce pas, ma haine pour les ladrones, ces éternels ennemis que toujours j'ai rencontrés sur ma route, et qui toujours m'ont vaincu; vous comprenez combien j'ai dû souffrir de l'héroïsme de ce misérable qui m'a, dans ma maison même, imposé sa protection, et si dédaigneusement laissé échapper, lorsque j'étais en son pouvoir. Partons maintenant.

Il se leva brusquement et détacha son cheval. Son ami le suivit, en proie à une horreur indicible. Cette épouvantable révélation l'avait atterré.

— Un mot encore, dit don José.

— Parlez.

— J'avais reconnu ce misérable qui devait être mon gendre, dit don José avec un ricanement terrible. Je savais qui il était. Le mariage que j'imposais à doña Elmina devait être ma dernière et ma plus complète vengeance.

— Oh! assez! s'écria don Lopez; vous êtes un monstre!

L'Espagnol eut un rire diabolique et lâcha les rênes.

Les deux cavaliers s'élancèrent à toute bride.

A peine se furent-ils éloignés, qu'un homme se leva du milieu des broussailles, où jusque-là il était demeuré caché :

— Pardieu! dit-il en se frottant joyeusement les mains, c'est quelquefois bon de se mettre aux écoutes! Quel ténébreux coquin que cet honorable hidalgo! Mon *ami* Boute-Feu est presque un saint auprès de lui!

Tout en parlant ainsi, il rentra dans le bois, alla chercher son cheval, se mit en selle, et partit au galop dans la direction de Carthagène.

Cet homme était Barthélemy.

### XIX. — DÉNOUMENT.

Malgré ce qui avait été arrêté d'abord, Ourson Tête-de-Fer avait pris le commandement des troupes de débarquement, laissant celui de la frégate à l'Olonnais.

Ourson n'avait voulu confier à personne le soin de veiller sur doña Elmina.

La frégate, qui ne s'était pas assez élevée au vent, n'avait pas pu donner dans la passe à l'heure convenue; de là le retard apporté dans l'attaque de la ville.

Cependant, lorsque le combat commença enfin, les Espagnols, qui n'avaient pas eu le temps nécessaire pour organiser la défense, et qui virent les ennemis surgir de tous les côtés à la fois, ne firent qu'une assez molle résistance; la ville aurait été prise presque sans coup férir, si le gouverneur et le commandant de la garnison, retirés dans le fort San-Juan avec l'élite des troupes, n'avaient pas résolu de continuer la lutte jusqu'à la dernière extrémité.

Là, le combat fut rude; si partout la défense avait été aussi énergique, jamais les boucaniers ne se seraient rendus maîtres de Carthagène.

Le fort commandait complétement la ville; il fallait s'en emparer à tout prix.

Dix fois les boucaniers montèrent bravement à l'assaut, dix fois ils furent précipités du haut des murailles.

La nuit approchait; il fallait en finir.

Ourson réunit autour de lui ses plus braves compagnons, et, suivi de l'Olonnais et des chefs les plus célèbres de la flibuste, il résolut de tenter une dernière et suprême attaque.

Mais avant de donner l'ordre de l'assaut, il appela Barthélemy.

— Eh bien? lui demanda-t-il.

— Rien, répondit le boucanier.

— Il faut trouver cet homme, il médite sans doute une dernière trahison.

— J'en ai peur, fit Barthélemy en hochant la tête; il est revenu à Carthagène, il a réuni les mauvais drôles qu'il avait placés à bord de la goëlette, et il a disparu avec eux.

— Ce Boute-Feu est mon mauvais génie, murmura Tête-de-Fer devenu rêveur. Écoute, prends une cinquantaine d'hommes avec toi, montez à cheval et courez à l'habitation. C'est là qu'il doit être.

— Oui, tu as raison, s'écria Barthélemy, il est là et non ailleurs! Je pars, ajouta-t-il avec un soupir de regret. J'aurais cependant bien voulu assister à la dernière bataille. L'assaut sera superbe.

— Je le crois, ils se défendent comme des lions; mais qui sait si toi aussi tu n'auras pas un beau combat là-bas?

— Enfin! tu le veux?

— Je t'en prie. Embrasse-moi, frère, et que Dieu te guide.

— Adieu, frère, et bonne chance!

Au moment où Barthélemy s'éloignait avec les hommes qu'il avait recrutés, il entendit la voix d'Ourson.

— A l'assaut, frères! criait le capitaine; à l'arme blanche! Cette fois, il faut en finir.

— Sont-ils heureux? grommela Barthélemy.

Une heure plus tard, lui et sa troupe arrivaient comme un ouragan en vue de Turbaco.

Une vive fusillade se faisait entendre du côté de l'habitation.

—J'entends les Gelins! s'écria Barthélemy; nos frères sont attaqués! En avant, vive Dieu, en avant!

Ils entrèrent au galop dans la cour de la maison.

Là tout était tranquille.

Le combat se livrait dans le jardin.

— En avant! reprit Barthélemy en sautant à bas de son cheval.

Les boucaniers le suivirent.

Le jardin était jonché de cadavres; au milieu d'une pelouse dont un énorme mezquite occupait le centre, Alexandre et huit boucaniers, seuls survivants de vingt qu'ils étaient d'abord, tous plus ou moins blessés, formés en cercle autour du tronc du mezquite et faisant face de tous les côtés à la fois, se défendaient comme des lions aux abois contre une centaine d'Espagnols qui les attaquaient avec fureur.

— Feu et à l'arme blanche! cria Barthélemy.

Une effroyable fusillade retentit et les boucaniers se ruèrent sur les Espagnols, la crosse haute, en poussant leur terrible cri de guerre :

— Flibuste! flibuste!

Il y eut alors une mêlée effroyable.

Les Espagnols, pris entre deux feux et voyant que la fuite était impossible, se firent tuer jusqu'au dernier.

Pas un seul n'échappa.

— Eh là-bas! cria Barthélemy en couchant en joue un individu qui essayait de se glisser dans les buissons, un moment! s'il vous plaît!

Le coup partit, l'homme tomba en poussant un cri de rage.

Le boucanier s'élança vers lui.

— Tu voulais nous fausser compagnie, mon brave Boute-Feu, lui dit-il en l'attachant solidement et le confiant à deux de ses compagnons.

Boute-Feu lui jeta un regard farouche, mais il ne répondit pas.

La balle de Barthélemy lui avait brisé la jambe droite; le boucanier n'avait pas voulu tuer le renégat de la flibuste, il avait seulement voulu l'empêcher de s'échapper et il avait réussi.

Boute-Feu mis sous bonne garde, Barthélemy rejoi-

gnit Alexandre, qui était occupé à panser deux blessures assez graves qu'il avait reçues.

— Les jeunes filles, lui demanda-t-il ?

— Elles sont ici, répondit l'engagé, sous cet amas de euillages et de branches.

— Saines et sauves ?

— Oui, mais il était temps que tu arrivasses.

— Je le vois.

— Crois-tu que Tête-de-Fer sera content de moi ?

— Enchanté.

— Alors tout va bien.

Et l'engagé se remit tranquillement à panser ses blessures.

Les jeunes filles avaient été si bien enfouies sous les feuilles par leurs défenseurs, qu'elles n'avaient pas reçu une écorchure; mais elles étaient à demi mortes de terreur.

Ourson avait calculé juste en supposant que Boute-Feu attaquerait l'habitation. Quelques minutes plus tard et le misérable aurait réussi dans son odieux projet.

Barthélemy, sans perdre un instant, organisa tout pour retourner le plus promptement possible à Carthagène.

— Mon père? s'écria doña Lilia.

— Bientôt vous le reverrez, je l'espère, répondit le boucanier.

— Vous l'avez vu ?

— De loin, oui : c'est un brave soldat.

— Et mon père à moi, vous ne m'en parlez pas, señor? dit doña Elmina avec agitation.

— Le vôtre, señorita, je ne le connais pas.

— Comment ! vous ne connaissez pas don José Rivas.

— Pardonnez-moi, señorita.

— Eh bien?

— Eh bien...

Le boucanier s'arrêta.

— Parlez, au nom du ciel, reprit doña Elmina avec douleur; mon Dieu, serait-il blessé?... vous ne répondez pas... il n'est pas mort ?

Le boucanier fit un violent effort sur lui-même et prenant résolûment son parti :

— Bah ! murmura-t-il, mieux vaut tout lui dire.

— Mon Dieu ! vous me faites trembler.

— Calmez-vous, señorita.

— Il est blessé ?

— Je ne sais pas, mais ce que je sais pour le lui avoir entendu dire à lui-même, c'est qu'il n'est pas votre père, pas même votre parent : vous êtes la fille d'un brave Frère de la Côte ; voilà !

— Don José n'est pas mon père, s'écria doña Elmina en joignant les mains, mon Dieu ! mon Dieu !

Et, s'affaissant sur elle-même, la jeune fille roula sans connaissance sur le gazon.

Barthélemy la regarda d'un air effaré.

— Au diable les femmes ! s'écria-t-il en se donnant sur la tête un coup de poing à assommer un bœuf, moi qui croyais lui annoncer une si bonne nouvelle.

— Vous êtes un sot, señor, lui dit doña Lilia en lui riant au nez.

— Je commence à le croire, répondit le boucanier avec une conviction profonde.

Barthélemy rentra vers huit heures du soir à Carthagène. Les flibustiers occupaient la ville.

Le dernier assaut avait réussi ; après un combat acharné corps à corps, les défenseurs du fort avaient été contraints de mettre bas les armes.

Contrairement à leur coutume, les Frères de la Côte, grâce à l'énergique volonté de leur chef, ne déshonorèrent pas leur victoire par des cruautés inutiles.

Don Lopez Aldao, après une résistance héroïque, avait remis son épée à Ourson lui-même. Celui-ci l'avait obligé à la reprendre.

Quant à don José Rivas, il s'était fait justice en se brûlant la cervelle plutôt que de tomber entre les mains de ses ennemis.

Le soir même, le commandant espagnol avait révélé aux chefs supérieurs de la flibuste l'histoire de doña Elmina. La jeune fille avait été aussitôt adoptée par les Frères de la Côte.

L'occupation de Carthagène dura huit jours, puis l'expédition repartit pour Saint-Domingue, enlevant avec elle un butin immense.

Un mois plus tard, Ourson Tête-de-Fer épousa doña Elmina. Les témoins de la mariée furent M. d'Ogeron et Montbarts l'Exterminateur.

Grace à un cartel d'échange sollicité par M. d'Ogeron au nom du roi de France, doña Lilia et son père assistèrent au mariage de doña Elmina.

Quant à Boute-Feu, il avait fait la traversée de Carthagène à Saint-Domingue pendu à la vergue de misaine de la frégate *la Taquine*.

Vers la fin du règne de Louis XIV, doña Elmina parut à la cour de Versailles, où elle fut présentée au roi par Mme de Maintenon elle-même; mais alors son mari avait repris son nom et son titre, et certes personne n'aurait reconnu dans cet élégant et fier gentilhomme Ourson Tête-de-Fer, le redoutable boucanier qui avait si longtemps fait trembler les Espagnols sur toutes les mers américaines.

GUSTAVE AIMARD.

FIN.

# LA TRANSFORMATION FUTURE DE LA TERRE.

## ÉTUDES FAMILIÈRES DE GÉOLOGIE (1).

### III. — L'OCÉAN (SUITE).

Lescoff est un joli petit hameau à peine abrité des vents du large, dans un pli des hautes falaises qui surplombent l'Océan de près de 300 pieds. Le cap sauvage et redouté que forment les rochers à pic de ces falaises, sentinelles avancées du Finistère sur l'Atlantique, s'appelle la *pointe du Ratz*. Entre la baie d'Audierne et celle de Douarnenez, à l'extrémité sud du petit golfe sinistre qu'on nomme la *baie des Trépassés*, Lescoff est merveilleusement situé pour servir de quartier général à l'explorateur des côtes, si toutefois celui-ci n'est pas trop soucieux du confortable de son gîte. Il peut, de là, sans grande fatigue, visiter les rivages les plus intéressants et les plus pittoresques du monde. De ce hameau primitif et misérable, on rayonne aisément sur une foule de sites vraiment uniques au point de vue de l'art et à celui de

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

la science; car on peut se rendre en quelques heures à l'île de Sein, aux rochers du Van, au cap de la Chèvre ou sur les grèves riches en coquilles de Pratarbolsh, au fond de la baie d'Audierne.

Nous arrivâmes le soir, par un vent d'ouest qui commençait à souffler en tempête et faisait trembler les fenêtres du modeste logis que nous venions occuper chez un brave épicier, marchand de toutes sortes de choses, et exerçant à la fois une foule de petits métiers qui le faisaient un peu passer pour sorcier parmi les habitants superstitieux de l'endroit. Malgré tous ses talents, la cuisine n'était, hélas! pas son fort, car ses connaissances sur ce chapitre se bornaient à l'omelette au lard, à la soupe aux choux, aux pommes de terre frites et à la galette de sarrasin. Brave homme, du reste, et le cœur sur la main, il nous reçut du mieux qu'il put.

Dans une nuit de tempête, lorsque le vent siffle violemment par le trou des serrures, et qu'on entend au loin les mugissements de la mer, on éprouve une sorte de jouissance égoïste à se sentir dans un lit passable et, avec quelque confiance dans la solidité des murs qui vous protégent, on se laisse voluptueusement aller, bercé par la tempête, à un sommeil délicieux. Donc ce ne fut pas sans un certain déplaisir que je me sentis, le lendemain matin, tiré de cet état heureux par l'infatigable Matheüs, déjà armé de pied en cap. En peu d'instants je fus moi-même sur mes jambes, prêt à suivre mon maître, en élève peut-être plus soumis que zélé.

— Ce n'est pas sans dessein, me dit Matheüs, quand nous eûmes à grand'peine escaladé les rochers de la pointe du Ratz, que je vous ai conduit ici dans cette saison. Au moment de l'équinoxe d'automne, le vent vient presque toujours, comme aujourd'hui, de la haute mer. Déjà, vous le voyez, les vagues sont assez fortes, mais demain, si mes prévisions ne me trompent pas, le vent sera encore plus au sud-ouest, et nous ferons connaissance avec des gaillardes venant en droite ligne des Florides, des Antilles ou même de Bahia, au delà de l'équateur, car devant nous l'Atlantique est libre jusqu'à la pointe est de l'Amérique du Sud.

— Je me contente de ce que je vois aujourd'hui, lui répondis-je, on ne peut demander un plus imposant spectacle.

A peine, en effet, pouvions-nous rester debout sur ces rochers déchirés qui surplombent la mer de plus de 200 pieds. Quant aux vagues, le bruit épouvantable qu'elles faisaient en battant la base de notre observatoire nous empêchait de nous entendre, malgré la distance qui nous en séparait. Elles arrivaient du large pressées, moutonneuses, déferlant sur tous les récifs, s'engouffrant dans les cavernes du littoral avec une telle rage, que les rochers en tremblaient. Leur écume lancée vers le ciel retombait en brouillard sur nos têtes, ou ressortait des gouffres avec la blancheur et la furie des avalanches.

A nos pieds, le long de la côte à pic, de nombreuses et grosses aiguilles de granit, sapées à leur base par l'action des vagues, gisant couchées sur le sable, comme des géants vaincus, semblaient subir avec une passive résignation les derniers outrages de ces flots en fureur.

Quelle grande chose que la mer! rien au monde peut-il donner l'idée de la destruction comme cet acharnement sans paix ni trêve de la vague sur le granit? A notre droite, Matheüs me montrait du doigt une sorte de grand cirque entouré de hauts rochers à pic, déchiquetés, percés de sombres cavernes, semés de récifs anguleux contre lesquels la mer brise mugissante et désordonnée.

Il m'entraîna vers ce point de vue et me fit, pour que nous pussions contempler de plus près ce site sauvage, passer au moyen d'une simple planche au-dessus d'un antre profond percé dans le roc à ciel ouvert et au bas duquel la mer imite le bruit de l'artillerie lointaine. Je fus, à ce passage, saisi d'un tremblement d'effroi.

— Nous sommes au-dessus de ce que les paysans appellent l'*Enfer*, dit Matheüs, en s'arrêtant sur le pont fragile qu'il m'avait de la main aidé à franchir. Vous voyez que, néanmoins, ce ne sont point des démons qui l'habitent, à moins qu'ils n'aient pris la forme d'inoffensifs goëlands, de blanches mouettes ou d'hirondelles de mer.

Effectivement, à notre approche, des milliers d'oiseaux effarouchés avaient, en poussant des cris aigus, quitté les flancs noirâtres de cette grotte sinistre.

— A nos pieds et en face de nous, reprit Matheüs, vous voyez la baie des Trépassés. Celle-là mérite son nom, car aucun point de la côte n'a été témoin de plus de naufrages.

J'avais sous les yeux un vaste golfe entouré de hautes roches granitiques dont la base ne présente que des récifs effrayants. Cette baie, qu'on ne peut regarder sans frémir, même les jours de calme, serre le cœur par les gros temps. La mer y tourbillonne comme saisie de vertige ; les flots s'y précipitent l'un contre l'autre comme des ennemis dans la mêlée, et semblent cependant s'entendre pour réunir leurs efforts gigantesques contre l'ennemi commun, les rochers qui les menacent de toutes parts. S'ils semblent parfois reculer en grondant devant ces fiers obstacles, ce n'est que pour reprendre haleine et revenir plus pressés, plus redoutables, assiéger les robustes gardiens de nos côtes, et cela nuit et jour, sans repos, jusqu'à ce que l'ennemi soit terrassé, englouti, pulvérisé.

Comme je m'étonnais de cette guerre acharnée livrée partout, autant que la vue peut s'étendre, contre les marges du continent dont la chair rongée, si je puis m'exprimer ainsi, laisse à nu le squelette, Matheüs me fit remarquer que nous n'assistions là qu'à une guerre d'escarmouche, car la mer, prétendait-il, était dans un jour de bonhomie.

— Voyez, me dit-il, ces énormes sillons semés de grottes obscures à mi-hauteur des falaises. C'est là que la mer peut atteindre dans ses jours de colère, quand la marée et la tempête viennent ensemble des mêmes points de l'horizon. Dans ces tourmentes qui portent l'inquiétude sur tous les points du littoral, les vagues ont 30 pieds de haut, sapent, à leur base, à 100 pieds de profondeur, ces forteresses de granit, les étreignent pour ainsi dire à la ceinture et leur flagellent le visage. C'est alors comme un cataclysme qui ferait croire à la fin du monde ceux qui n'y sont pas habitués. Et cela n'est rien en comparaison de ce qu'on peut voir dans l'hémisphère sud, qui n'est, pour ainsi dire, qu'un vaste océan. J'ai contemplé des vagues de 100 pieds de haut assiégeant sans relâche les rochers du cap Horn, dans le voisinage duquel on n'a jamais vu la mer aussi calme qu'elle l'est ici aujourd'hui. Je vous laisse à penser ce que cela doit être et si l'on peut se croire en sûreté, même à plusieurs kilomètres de ces parages dangereux, où j'ai entendu le mugissement de la mer à plus de deux lieues de la côte. La vague ne détruit pas seulement les rochers sur lesquels son sommet s'abat.

Les expériences directes de Weber établissent que son action s'étend dans le sens vertical jusqu'à trois cent cinquante fois sa hauteur. Une lame de 10 mètres se fait, par conséquent, sentir à plus de 3 kilomètres au-dessous de la surface. Il est vrai qu'à cette profondeur le mouvement est insignifiant, car il décroît en proportion géométrique ; mais à 50 ou 60 mètres, les vagues conservent encore une force suffisante pour produire, lorsqu'elles frappent des roches profondes, de puissants remous qui, remontant à la surface, constituent pour les bâtiments de sérieux dangers. De là, ces lames sourdes et inattendues, ces mers houleuses, même par les temps calmes, ces marées formidables qui jaillissent des profondeurs de l'Océan pour remonter les plages en détruisant tout ce qu'elles y rencontrent. C'est aux assauts de ces vagues de fond que sont probablement dues en grande partie les brèches que la mer creuse dans les falaises et dans les travaux de défense élevés par les hommes. C'est ainsi que, dans les Hébrides, Thomas Stephenson a vu se déplacer de plus d'un mètre un bloc de pierre de 43,000 kilogrammes. A l'île de la Réunion, un bloc madréporique de près de 400 mètres cubes a été détaché du récif par ces sortes de vagues, qui l'ont ensuite poussé dans la campagne comme

La pointe du Ratz. Dessin de A. de Bar.

une simple planche. Les masses d'eau qui se gonflent ainsi lorsqu'elles rencontrent un obstacle profond prennent parfois des dimensions énormes. Les vagues qui, dans les grandes tempêtes, engloutissent par intervalles le phare d'Eddystone et s'élancent à 100 pieds au-dessus du fanal, n'ont pas moins de 2,000 ou 3,000 mètres cubes et pèsent autant qu'un vaisseau à trois ponts. Comprenez-vous maintenant, ajouta Matheüs, que cette prétendue tranquillité de la terre ne soit qu'apparente et que le calme actuel n'existe qu'aux yeux de l'habitant sédentaire des villes situées loin des foyers où s'opèrent les transformations futures ? D'abord, n'est-il pas évident que les îles souvent d'une grande étendue, que les îlots et les écueils rocheux situés dans le voisinage de côtes de constitutions analogues sont une dépendance naturelle des terres auxquelles ils se rattachaient autrefois ?

A la base des caps avancés comme celui sur lequel nous sommes, on peut voir sous la surface de l'eau une suite de récifs dont la mer, à marée basse, laisse quelques-uns à découvert. Ceux que nous voyons se continuent jusqu'à l'île de Sein, qui faisait autrefois évidemment partie de la terre ferme et que les vagues feront un jour disparaître tout à fait. Le même phénomène se rencontre sur toutes les côtes abruptes et principalement aux environs des promontoires. Un faible détroit,

simple échancrure où se précipitent les vagues, vient d'abord séparer le cap d'une terre moins élevée. Puis cette échancrure, sur laquelle il suffisait de jeter une planche pour passer, s'élargit d'année en année, devient une passe, puis un détroit. La terre ainsi détachée forme une île. Sur toutes nos côtes rocheuses, le même phénomène s'est produit. L'île d'Aurigny, près de Cherbourg, n'est évidemment qu'un morceau détaché du cap de la Hague. J'en dirais autant de Jersey et de Guernesey, que les Anglais nous ont ravies.

Belle-Ile, Houat et Hoëdic faisaient partie du territoire de Quiberon, de même que l'île de Croix tenait à celui de Lorient. La Norwége, l'Ecosse occidentale, le Groënland sont ainsi bordés d'innombrables îles qui changent en labyrinthes les rivages rocheux de ces pays.

Les choses ne se sont pas passées différemment pour la Grande-Bretagne et l'Irlande. Il est certain que ces terres faisaient autrefois partie du continent. La conformation, l'inclinaison et la nature du sol sur l'une et l'autre rive du Pas-de-Calais, le démontrent jusqu'à l'évidence. Le détroit, simple brèche faite autrefois par les vagues entre deux golfes qu'un isthme séparait, est de formation relativement récente et s'agrandit tous les jours. Depuis l'époque romaine, les eaux ont gagné plus de 6 kilomètres sur la côte orientale du comté de Kent, engloutissant peu à peu les vastes domaines du comte Goodwin, remplacés aujourd'hui par de dangereux bancs de sables. Chaque année, les fermiers de la côte anglaise perdent environ un mètre de terrain, tandis que, chez nous, au cap Gris-Nez, la falaise se recule de 25 centimètres seulement par année. Les Anglais périront donc avant nous. De la même manière, l'Irlande a été séparée de l'Angleterre dans la période géologique actuelle.

Pendant que Matheüs me racontait toutes ces choses, je calculais approximativement sur mes doigts l'époque où l'Angleterre pouvait encore tenir à la France, et je trouvais que nous devions être un même peuple, il y a environ dix-huit mille ans. Je songeai alors que, vu cette époque éloignée, nous ne pouvions en conscience et sous aucun prétexte invoquer le principe des nationalités pour revendiquer la perfide Albion, qui, de son côté, me parut, par les mêmes motifs, n'avoir aucune bonne raison à donner pour s'approprier l'Irlande. La géologie, comme on le voit, n'est pas aussi étrangère à la politique qu'on paraît généralement le croire. Je me donnai bien de garde, au reste, de faire part de cette réflexion philosophique à Matheüs, qui n'entend jamais la plaisanterie et déteste, d'ailleurs, cordialement les Anglais; ce qui prouve que les savants eux-mêmes ne sont pas plus que d'autres exempts de préjugés.

Tout en le suivant dans la descente périlleuse des rochers sur lesquels nous étions grimpés, je le laissai continuer ses appréciations scientifiques.

— Ainsi, dit-il, le groupe des îles australiennes, comme l'archipel de la Sonde, pouvaient bien se rattacher autrefois aux anciens continents. J'en dirai autant des îles de la mer Égée, de celles du Danemark et de la plupart des terres qui avoisinent les côtes. Dans le nouveau monde, l'archipel polaire, les îles Magellan sont également, sans nul doute, des fragments séparés de la terre ferme par le travail incessant de la mer. Quant aux grandes îles de la Méditerranée, Chypre, la Crète, la Sicile, la Sardaigne, la Corse, ce sont les restes de terres plus étendues ayant, à la fin de la période actuelle, fait partie de l'Europe, de l'Asie ou de l'Afrique. Leurs terrains et leurs fossiles sont les mêmes; les animaux et les plantes qui y vivent aujourd'hui ne diffèrent pas de ceux des continents voisins.

Que d'annexions possibles je rêvai encore à propos de ces territoires, tous revendicables par les États voisins, au nom de la géologie!

Pendant ce temps, nous descendions toujours, en sorte que nous arrivâmes presque à marée basse, au hameau de Kerloch, derrière les grèves qui forment le fond de la baie des Trépassés. Aussitôt, fiers de nous emparer du sol que la vague venait de quitter, nous suivîmes la plage de sable qui fait face à l'entrée du golfe, afin de voir de près et de toucher du doigt ces grands rochers éternellement assiégés par l'Océan. Nous parvînmes même à pénétrer dans quelques-unes de ces cavernes que tapissent des algues submergées à marée haute. Rien n'est réellement plus triste que ces souterrains ruisselants et noirâtres : la voix y résonne comme au fond d'un tombeau. Songeant que si on avait le malheur de s'y oublier quelques moments, quand la mer monte, on n'aurait qu'à y attendre une mort affreuse, je me hâtai d'en sortir, bien que nous eussions six heures devant nous.

— Ce n'est pas seulement par la force des lames que la mer vient à bout des rochers granitiques, me dit Matheüs. Elle exerce encore, par les sels qu'elle contient, une action particulière qui, avec le concours de l'air, les désagrége et en réduit la base en poudre sans en changer la forme et en lui conservant une apparente solidité.

Pour me montrer combien était énergique cette propriété de l'eau de mer, il fit en un instant avec ses ongles, dans une paroi granitique, un trou assez profond pour y engager son bras tout entier. Rien ne me parut plus curieux que cette décomposition pour ainsi dire intime de la roche, qui, tout en lui conservant son aspect, la rend aussi tendre que de la terre glaise. Je me mis avec mon couteau, tout en écoutant mon géologue, à tailler en plein bloc un sphinx, qui prit bientôt une assez belle apparence. Sa silhouette obscure se détachait peu à peu sur le fond d'or du ciel, car nous étions au déclin du jour, et il projeta bientôt, avec toute la majesté d'un symbole antique, son ombre sur la grève qui nous entourait, paraissant placé là comme une sentinelle chargée d'interdire l'approche de cette anse dangereuse.

— Si quelque chose peut émouvoir, c'est l'aspect du soleil se plongeant dans l'Océan presque toujours furieux qui forme l'horizon de cette baie, me dit Matheüs; si même on n'en connaissait pas les dangers, ce spectacle serait encore attristant. Malheur au vaisseau qui ne passe pas au large de ce golfe inhospitalier! Un courant traîtreusement l'y entraîne; les vagues de fond que vous avez vues du haut de la falaise s'entre-choquer en désordre, l'étreignent à en arracher les bordages, l'obligent à s'échouer sur cette grève ou à se briser sur les écueils. Ce lieu a fait, ajouta-t-il, pendant bien des années, la fortune des paysans établis derrière ces falaises, car, en ce monde, le malheur des uns fait quelquefois la joie des autres. Ils ne cultivaient pas; ils n'avaient pas de métiers; pour vivre, ils n'avaient rien à faire qu'à attendre; leur nourrice était la tempête. Peu de semaines se passaient, en effet, sans qu'un vaisseau venant d'Amérique ou d'ailleurs ne fût victime des courants qui tourbillonnent aux environs de la pointe du Ratz. Plus tard, heureusement, les cartes ma-

rines étant mieux faites, les naufrages devinrent plus rares. On passait plus au large, au sud de Tévennec, pour raser l'île de Sein par le travers du Pont du Chat. Mais alors que firent les habitants? Pour que le nombre des victimes ne diminuât pas sensiblement, venez voir ce qu'ils imaginèrent; les vestiges en subsistent encore.

Matheüs me conduisit à quelques pas derrière la grève et je vis parmi les ajoncs un large fossé creusé parallèlement au fond de la baie.

— Dans ce fossé, dit-il, à la nuit tombante, ils faisaient descendre des bœufs après leur avoir attaché une lanterne entre les deux cornes. De loin, par les mouvements que font ces animaux soit en broutant, soit en ruminant, ils imitaient parfaitement le balancement d'une barque portant à la poupe un fanal. Vous devinez ce qui fatalement arrivait. Les vaisseaux, voyant cela du large, avançaient sans défiance dans la direction de ce port imaginaire. Le fatal et invincible courant s'emparait de ces trop confiantes victimes, et en quelques instants, hommes et navire, tout était perdu, broyé, jeté à la côte, où les épaves se partageaient, dit-on, avec une équité hiérarchique. Ce commerce abominable, les paysans de ces contrées sauvages l'exerçaient encore presque sans entrave il y a quatre-vingts ans. Depuis, malgré la surveillance la plus vigilante, quelques tentatives se sont parfois renouvelées. Mais aujourd'hui que la lumière a peu à peu pénétré partout, les populations ne regardent plus la mer comme devant être la complice de convoitises impies, et une étoile, qui chaque soir s'allume là-haut sur la pointe du Ratz, avertit les navires qu'ils doivent rapidement s'éloigner de la côte.

Mon sphinx, de plus en plus noyé dans l'ombre, n'apparaissait plus à l'entrée de la baie des Trépassés que comme une masse fantastique; la mer montante commençait sournoisement à profiter de nos distractions pour nous lancer de loin quelques flocons d'écume; le vent qui tournait au sud-ouest gagnait en violence comme l'avait prévu Matheüs. La nuit menaçait d'être terrible; nous jugeâmes prudent de regagner Lescoff avant qu'elle fût tout à fait venue.

— Demain, si le gros temps continue, me dit mon compagnon pendant que nous dévorions notre modeste souper, il se sera fait bien des changements sur ces côtes où la mer aura, sans doute, gagné contre le continent quelque nouvelle bataille. Favorisée comme elle l'est par ce vent qui ne manque pas d'une certaine violence, la marée peut monter à plus de 30 pieds, ce qui portera la crête des vagues à mi-corps des falaises; bien des géants seront abattus.

Le fait est que notre pauvre maison tremblait et que ce fut à peine si je me crus en sûreté dans mon lit, où j'eus mille peines à trouver le sommeil.

Les jours se suivent et ne se ressemblent pas : nous eûmes à notre réveil une preuve éclatante de cette banale vérité. Le calme s'était fait autour de nous; un rayon fauve de soleil filtrait à travers nos vitres, car le ciel paraissait aussi bleu qu'il peut l'être en Bretagne.

— La guerre est finie, me dit Matheüs, le canon ne s'entend plus que dans le lointain, l'ennemi se retire; c'est le cas d'aller visiter le champ de bataille.

Nous fûmes bientôt en route, et je dois dire que je ne me fis pas prier. Il me tardait de contempler les résultats du combat. Pour cela, il nous fallut gagner la plage par un assez long détour; les rochers ne laissant, même à la marée basse, que des chemins dangereux entre eux et le flot. Nous prîmes donc la route d'Audierne pour descendre à la mer près du loch, où l'on rencontre une bordure de rochers sur laquelle il est facile de se tenir. Je fus effrayé du désordre qu'une seule nuit de tempête cause sur ces rivages. Des montagnes de pierres énormes amoncelées aux pieds des falaises, comme des projectiles contre les murs d'une forteresse battue en brèche; des masses de fucus, de goëmons, d'algues de toutes sortes, mêlés de coquillages, de méduses, d'actinies, de débris de poissons, accumulés dans des grottes percées à plus de 5 mètres au-dessus de nos têtes; de grandes aiguilles de pierre tombées les unes sur les autres formaient entre elles des ponts en équilibre au-dessous desquels le flot vainqueur grondait encore. Puis, plus bas, un rempart mouvant de gros galets que les vagues emportaient et rapportaient sans cesse, les usant les uns contre les autres, les pétrissant pour ainsi dire pour les arrondir et les réduire finalement en grains de sable.

— C'est là le dernier travail que l'Océan fait subir aux débris des continents, me dit Matheüs. Porphyre, basalte, silice, calcaire, rien ne résiste à ce moulin liquide chargé de faire des mondes nouveaux avec les débris des anciens. A la finesse de ce sable, vous reconnaîtrez l'habileté de l'ouvrier qui nous fera tous passer par son crible.

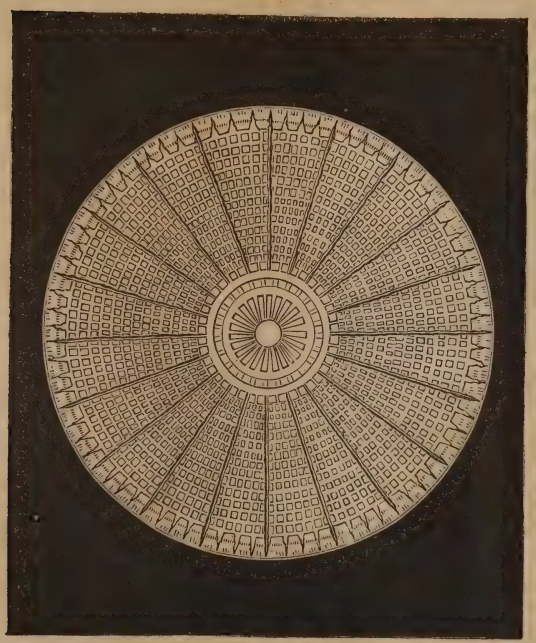
— Mais cependant, dis-je à Matheüs, que je commençais à soupçonner d'une grande partialité en faveur de la mer, si les continents perdent d'un côté, ils gagnent de l'autre, ce qui, ne vous en déplaise, établit une compensation, ou prouve au moins que votre grande destructrice n'est pas partout victorieuse. Ne pourriez-vous convenir, en juge impartial, que : à frontière entamée, frontière conquise?

— Vos prétendues conquêtes, mon brave champion des continents, me répondit Matheüs, n'ont absolument rien de réel, car vous remarquerez qu'elles se font à peu près exclusivement à l'embouchure des rivières, où elles forment des plages basses d'un envahissement très-facile. Le travail de mouture, commencé bien loin d'ici dans les glaciers, continué comme nous l'avons vu par les torrents, se termine presque entièrement dans les fleuves. C'est principalement du sable qu'ils déposent à leur embouchure. Aussi, comme s'il savait que, sous la forme de deltas, ces alluvions ne lui donneront aucune peine à transformer, l'Océan ne semble pas effectivement beaucoup s'en occuper pour le moment. Mais s'il les laisse empiéter sur son domaine, soyez assuré que, comme un général habile permettant aux ennemis de pénétrer dans son camp, c'est pour mieux les entourer et les disperser à son heure. Soyez tranquille, ils seront submergés un jour, car l'eau monte toujours. Pour nous, dont la vie est si courte, ces phénomènes sont peu sensibles; mais cependant l'expérience des autres et notre raison suffisent pour nous les faire apprécier. Que de villes déjà détruites, que de pays submergés!

Comme à la surface du globe une goutte d'eau ne peut se perdre, les débris de nos montagnes et ceux des falaises, qui viennent s'engloutir au fond de la mer, ne peuvent qu'en élever le niveau général. Répartie sur une surface qui forme environ les trois quarts de celle de la terre, cette élévation des mers reste bien longtemps insensible, tandis que les empiétements du sable, limités à quelques points insignifiants des côtes, nous paraissent au contraire considérables. Songez que les atterrissements du Nil, les plus importants de tous, s'opèrent sur le rivage d'une mer intérieure presque aussi tran-

quille qu'un grand lac, et qui n'a ni flux ni reflux. Supputez néanmoins ce qu'est la masse de sables accumulée dans le delta et comparez-la à celle des terrains qui ont, en disparaissant, transformé en îles toutes les terres autrefois jointes aux continents, et vous serez bien habile si vous parvenez à trouver une compensation.

Aigues-Mortes, où s'embarqua saint Louis, est maintenant, il est vrai, à 3 kilomètres de la mer; les Sables-d'Olonne se sont étendus et s'étendent encore, grâce au travail de l'homme. Mais qu'est cela auprès des terres submergées chaque jour? On conserve encore ici le souvenir de grandes forêts disparues sur les côtes de la Normandie et sur celles où nous sommes. On les appelle *forêts sous-marines*, et les pêcheurs en arrachent de temps en temps au large des troncs de chêne incrustés de matières minérales qui les rendent durs comme de la pierre. Le détroit s'est élargi, depuis les temps historiques, de plus de 6 kilomètres au détriment de notre littoral et de celui de l'Angleterre. Une partie du Cotentin, toute la baie du mont Saint-Michel ont tenu à la terre ferme longtemps encore après la conquête des Gaules par Jules-César. Si nous faisions le calcul des côtes disparues dans les temps modernes, et si nous en retranchions les quelques plages émergées, vous seriez effrayé de la rapidité relative avec laquelle marche partout la destruction des terres actuelles.



Diatomée vue au microscope. Dessin de Fellmann.

Maintenant, ajouta Matheüs, que je vous ai fait toucher du doigt les premiers résultats de cette guerre incessante et grandiose, je puis vous montrer que l'Océan n'est pas un révolutionnaire aveugle; car s'il démolit avec rage, il construit en même temps autre part avec une prévoyante intelligence. Ses ouvriers pour cet objet ne sont pas les mêmes que ceux qu'il emploie à détruire. S'il charge les brouillards, les neiges et les vagues de lui broyer et de lui fournir des matériaux, ses constructeurs sont des plantes et des animaux dont les plus grands sont à peine visibles, et dont les plus petits travaillent, par parenthèse, avec le plus de courage et d'activité.

Tout en parlant, Matheüs s'était assis commodément sur un débris de roche, il avait posé son microscope sur une sorte de table un peu plus élevée, et ayant pris à ses pieds avec la pointe d'un cure-dent quelques parcelles de sable qu'il étala sur une lame de verre, il me demanda ce que je voyais.

— Rien, lui répondis-je, qu'un peu d'eau trouble.

Il mit alors la lame de verre au foyer de son microscope et me poussa la tête sur l'oculaire.

Tout un monde de petits coquillages de formes variées, ornés de ravissantes arabesques, m'apparut alors. De petits boucliers ciselés, des sphères semées de pointes aiguës, de charmants paniers munis de leurs anses semblaient jetés pêle-mêle dans le champ de lumière.

Foraminifères vues au microscope. Dessin de Fellmann.

Tout cela sculpté, quadrillé et magnifiquement orné des couleurs les plus éclatantes.

— Voilà, me dit Matheüs avec un véritable enthousiasme, les principaux ouvriers employés par l'Océan pour sa transformation de la terre. S'ils ne sont pas bien gros, puisque vous en pourriez tenir plus d'un mille sur le bout de votre doigt, ils suppléent à leur faiblesse par le nombre et travaillent avec un grand courage. Vous en voyez sous vos yeux de deux espèces principales; chacune est chargée d'un rôle spécial. Les savants nomment les unes des *diatomées* et les autres des *foraminifères*.

Allons nous asseoir plus commodément à l'ombre, un peu loin du bruit assourdissant que font les galets de la plage, et je vais vous raconter leur histoire.

A. BERTSCH.

*(La fin à une prochaine livraison.)*

# HISTOIRE ANECDOTIQUE DE LA TABATIÈRE.

## DÉCADENCE DE LA PRISE ET GRANDEUR DU CIGARE.

Le tabac. Fumeurs et priseurs. Composition de Maubert.

Le moins sobre des animaux. — Jean Nicot et Catherine de Médicis. — Mérite de la prise. — Le mouchoir du duc de Vendôme. — Avantages de la tabatière sur le cigare. — La pipe de lord Evens. — Le tabac à la cour. — Louis XV. — Marquis, soufflez-moi dans l'œil. — Un héros. — La Révolution de 1830 et la tabatière. — Le cigare et la famille. — Priseurs illustres. — Le grand Frédéric. — Fleury, Lablache et Vernet. — Tom-Pouce et un Anglais. — La tabatière de Napoléon et le jambon d'Attila. — Louis XVIII et M. de Corbière. — Stratagème d'un étudiant. — La Civette et la duchesse de

Chartres. — Le ratafia du roi. — Variétés de tabatières. — Turgot et le cardinal de Rohan. — Le Raphaël de la tabatière. — Un Anglais et son chien. — M. de Bocarmé. — Mort de Santeuil. — La tabatière et les gourmets. — Du goût et de l'odorat. — Anacréon et les fleurs. — Conclusion gastronomique.

Si l'homme est bien réellement le plus raisonnable des animaux, sa sobriété ne le prouve guère.

Il me semble qu'après avoir bien mangé et bien bu, il aurait pu se reposer.

Mais il ne s'est pas montré satisfait.

Il a pris une herbe et l'a fourrée dans son nez, après l'avoir réduite en poudre.

Cela s'est appelé *priser*.

Plus tard, il a allumé cette herbe et l'a promenée dans sa bouche en aspirant la fumée.

Cela s'est appelé *fumer*.

Enfin, il s'est mis à la mâcher tout bonnement comme une brute.

Cela s'est appelé... pardon, j'allais d'un peu plus vous le dire. Le mot commence comme *chicot*.

Ces trois exercices absurdes et malpropres rapportent des millions aux gouvernements. Aussi quelle reconnaissance ne doivent-ils pas à l'ambassadeur Jean Nicot, car ce fut lui qui, en 1559, apporta en France le premier spécimen de tabac pour l'offrir à Catherine de Médicis !

La tabatière s'en va ; la prise, aujourd'hui, est abandonnée aux diplomates et aux cuisinières. C'est tout au plus si elle est encore goûtée de quelques ecclésiastiques campagnards et de bureaucrates nés avec le siècle. Le cigare l'a détrônée.

Est-ce un progrès ? je ne le crois pas.

Un mérite de la tabatière, c'est d'offrir des jouissances renouvelables à l'infini.

A moins que vous ne soyez Milon de Crotone ou Louis XIV, vous ne pourrez guère faire plus de quatre repas par jour.

A moins que vous ne soyez locomotive, cheminée ou bourgmestre, je vous défie bien de fumer dix heures de suite ; à moins que vous ne soyez Bassompierre, éponge ou le duc d'York, il vous sera impossible d'avoir toujours le verre à la main.

Au contraire, le premier nez venu, serait-il petit et mignon comme celui de Cendrillon, ou n'aurait-il qu'une seule narine comme celui de Louise de Pologne, peut absorber, sans péril et sans déshonneur, deux cents prises par jour.

Sans doute, je ne vous garantirai pas la blancheur de votre mouchoir, que vous ferez bien de choisir dans les couleurs sombres, à moins que vous ne vous mouchiez *cum digitis*, à l'instar de M. le duc de Vendôme.

Voici encore un avantage incontestable de la tabatière sur le cigare ; celui-ci se convertit en fumée qu'emporte le vent ; celle-là reste. C'est une compagne, c'est une amie ; elle aime votre poche, se plaît dans votre main et dort sous votre oreiller.

Au fond de la tabatière, vous trouvez quelquefois une inspiration. La prise éveille, distrait et console. Au bout du cigare il n'y a qu'un peu de cendre et beaucoup d'abrutissement.

Mais la pipe, me direz-vous, n'est-elle pas aussi une société, une amie ? D'abord, il y a la bonne et la mauvaise société, et puis de quelle pipe me parlez-vous ? On en compte, je crois, autant que d'espèces de fromages et de sectes protestantes. Il y a la pipe de mon cordonnier et celle du Grand Turc.

La seule *convenable* (excusez-moi le mot) est la pipe orientale à bout d'ambre et à long tuyau. Elle fera très-bien dans la chambre d'un sous-officier, entre un sabre et un cornet à pistons.

Mais si vous n'êtes pas Chinois, Touareg ou marchand de dattes, je ne vous conseille pas de la fumer dehors ; vous auriez l'air de porter votre canne au bout des lèvres, et les passants vous regarderaient comme si vous vous promeniez en habit noir, un sabre sous le bras.

La pipe ne jouit pas d'une très-grande considération. Mieux vaut être surpris portant à la bouche un cigare d'un sou qu'une pipe de deux mille francs.

Cette infortunée n'est bien reçue qu'à l'estaminet, à l'écurie et de l'autre côté du Rhin.

Les Allemands ne se font pas scrupule d'enfumer leurs enfants, leurs femmes et leurs jambons.

Si j'avais l'infirmité de fumer la pipe, j'imiterais lord Evens, qui mettait toujours une paire de gants quand il voulait fumer la sienne. Précaution qui ne l'empêchait pas ensuite de se laver les mains.

La tabatière fut en grand honneur sous l'ancien régime.

C'était un luxe comme la canne et l'éventail. Non-seulement les seigneurs se fourraient dans le nez des prises copieuses, mais il était de bon ton de faire priser également son jabot et ses dentelles.

Un jour, le roi Louis XV se promenait sur la terrasse de Saint-Germain.

Un coup de vent souleva quelques grains de tabac de dessus le jabot d'un courtisan et les lança très-irrespectueusement dans l'œil du roi.

Aussitôt Sa Majesté se livra à une pantomime des plus comiques ; puis se tournant brusquement vers le marquis d'Hauteville, elle lui dit :

— Marquis, soufflez-moi dans l'œil.

Celui-ci, quoique un peu troublé, obéit avec une grâce et un succès qui lui valurent les félicitations de toute la cour.

Il fut le héros de la journée et peut-être de la semaine.

Longtemps après, un de ses descendants, après avoir énuméré les hauts faits de ses aïeux, ne manquait jamais d'ajouter :

— Et mon grand-oncle, Jean-Ladislas-Maxence d'Hauteville, eut l'honneur, le 3 mars 17.. de souffler dans l'œil du roi ! !

C'est la révolution de 1830 qui a fermé la tabatière ; c'est elle aussi qui a allumé le cigare et fait pousser les moustaches. Bien que Napoléon Ier fût un priseur consommé, la prise, il faut l'avouer, n'a rien de bien martial et complète assez mal le harnais militaire, aussi les gardes nationaux de 1830 se hâtèrent-ils de répudier la tabatière pour arborer le cigare, qui était bien autrement belliqueux.

Mais en rentrant chez eux, à la suite de leurs exercices guerriers, les malheureux oublièrent de l'éteindre.

Voilà comment la pipe passa du corps de garde au foyer, vint empester les familles et faire tousser les pauvres femmes.

Je reviens à la tabatière.

Au premier rang des priseurs illustres il faut placer Frédéric le Grand. Il avait une collection de plus de trois cents tabatières, toutes d'une richesse incomparable ; il en était fier comme de ses grenadiers et de son titre de *philosophe*.

Voici à quelle occasion sa tabatière favorite passa entre les mains du célèbre acteur Fleury.

Quand le prince Henri de Prusse, frère du grand Frédéric, vint à Paris, le Théâtre-Français donna en son honneur la comédie des *Deux Pages*.

Après le spectacle, le prince fit appeler Fleury, qui s'était surpassé dans le rôle du roi, et lui dit :

— Grâce à votre talent, monsieur, j'ai cru tout à l'heure revoir mon illustre frère. Je vous remercie de cette douce illusion, mais permettez-moi de vous faire une critique : le roi avait une façon à lui de prendre sa prise de tabac et que vous ignorez sans doute ; je vais vous la montrer.

Le prince sortit de sa poche une tabatière magnifique, prisa et rendit la boîte à l'acteur en lui disant :

— A vous, monsieur.

Fleury répéta le jeu du prince, mais quand il voulut rendre la tabatière :

— Veuillez la garder, lui dit Henri de Prusse. C'était la tabatière favorite du roi mon frère.

Elle valait une dizaine de mille francs.

C'est d'ailleurs chez les comédiens qu'on trouve les plus belles collections de tabatières.

Ne pouvant leur donner la croix, les princes leur donnent une boîte. — C'est toujours cela. — Dernièrement on a vendu la collection de Vernet, qui représentait un capital énorme, tout comme les brillants qui décoraient la poitrine de l'autre Vernet.

Lablache, l'illustre chanteur, avait reçu de tous les monarques d'Europe plusieurs tabatières toutes enrichies de perles et de diamants.

Cet artiste fortuné réalisait ainsi la légende de la belle Edwige qui, chaque fois qu'elle ouvrait la bouche, laissait tomber des flots de perles et de rubis.

En entrant chez Lablache, on se trouvait en plein musée de tabatières. Les unes jouaient des valses et les autres des quadrilles. Si vous ouvriez celle-ci, un arlequin vous sautait à la figure ; si vous introduisiez vos doigts dans celle-là, vous étiez pris par un ressort, et le grand artiste était obligé de venir à votre secours.

Ces tabatières constituaient une véritable fortune.

Qu'on me permette de *sortir* un instant de la tabatière et de conter une anecdote à propos de Lablache :

Lablache, qui avait six pieds et, je crois, un ou deux pouces, habitait le même hôtel qu'avait habité le fameux nain Tom Pouce.

Un jour, un Anglais vient sonner à sa porte.

Lablache était seul ; il va ouvrir.

— Que voulez-vous ? dit-il au visiteur.

— Je voudrais beaucoup voir M. Tom Pouce.

— Eh bien, c'est moi, répond Lablache, en se redressant de toute sa hauteur.

— Vous ! s'écrie l'Anglais stupéfait. Mais j'ai vu hier M. Tom Pouce et il n'était pas plus haut qu'un pain de sucre.

— En public, c'est possible, riposte le géant, mais chez moi, je me mets à mon aise. Et ouvrant majestueusement une de ses tabatières, — où le général Tom Pouce eût tenu tout entier, — il offrit une prise à l'Anglais ahuri, mais persuadé ; puis lui ferma la porte au nez, le laissant méditer profondément sur les illusions de l'optique.

Nous avons parlé du grand Frédéric ; disons un mot de son ami Voltaire, qui était aussi un adorateur de la prise. On raconte que chaque fois qu'il venait de décocher une malice, il sortait aussitôt sa tabatière et savourait une prise abondante. On peut juger par là de la quantité effroyable de tabac qu'il a absorbée dans sa vie.

Quelqu'un qui ne prisait pas moins que Voltaire et Frédéric, c'était l'empereur Napoléon.

Il paraît qu'il mettait tout simplement son tabac dans la poche de son gilet.

Ce n'était peut-être pas très-propre, mais c'était expéditif.

Atilla, roi des Huns, qui était aussi un homme très-occupé, plaçait bien son jambon sous la selle de son cheval, ce qui le dispensait de descendre à l'hôtel.

L'empereur cependant portait quelquefois une tabatière, comme le prouve cette anecdote.

Un jour, le maire d'une petite ville lui faisait une harangue en vers où il disait à Sa Majesté :

> En épousant Marie-Louise,
> Vous ne fîtes pas une sottise.

— Prisez-vous ? interrompit brusquement Napoléon.

— Beaucoup, Sire.

— Eh bien, acceptez cette tabatière,

> Et, quand vous prendrez une prise,
> Songez, monsieur, à Marie-Louise.

Voici le joli mot d'un illustre priseur, M. de Corbière, ministre de Louis XVIII : Un jour qu'il travaillait avec le roi, il lui arriva, dans la chaleur de la discussion, de poser sur la table son portefeuille, puis son mouchoir, puis sa canne, puis sa tabatière.

— Mais, lui dit le roi, vous videz vos poches, monsieur de Corbière ?

— Sire, répondit le ministre, cela ne vaut-il pas mieux que si je les remplissais ?

Une tabatière fort connue et très-redoutée des étudiants, c'était la tabatière de M. D..., professeur à l'Ecole de droit.

Aux jours d'examen, elle siégeait à son côté ; si le candidat s'enferrait dans les contrats ou s'égarait dans la vente, le professeur ouvrait brusquement sa tabatière et reniflait bruyamment une prise copieuse, présage infaillible d'une boule noire.

Un jour qu'un pauvre étudiant pataugeait dans les servitudes, M. D... saisit tout à coup sa tabatière et l'ouvrit. C'en était fait ! le malheureux était perdu ! mais aussitôt il lui vient une idée et il allonge vers la boîte fatale une main suppliante.

— Vous en usez ? demanda le savant professeur avec un mélange d'étonnement et de satisfaction ; car on est toujours un peu content de rencontrer ses défauts chez les autres.

— Pour six sols par jour, répliqua gravement le patient ; je me sers à la Civette.

Le professeur tendit sa tabatière en souriant.

L'étudiant renifla des deux narines avec une harmonie parfaite, éternua, se moucha et fut reçu.

Nous venons de prononcer le nom de la Civette.

Cet établissement, connu de toute l'Europe et situe depuis plus d'un siècle aux abords du Palais-Royal, a la réputation de fournir un tabac d'une qualité supérieure.

Son origine mérite d'être racontée.

La duchesse de Chartres s'intéressait à une jeune femme qui vendait du tabac dans une humble boutique, à l'enseigne de la Civette.

Voulant lui faire du bien d'une façon délicate et aussi très-économique, elle s'avisa d'un expédient qui lui réussit à merveille.

Un jour, elle fit arrêter ses équipages devant la Civette, et, suivie de ses écuyers et de ses dames d'honneur, elle entra dans la petite boutique, qui ne pouvait contenir tout ce monde. Elle fit remplir sa boîte et dit à sa protégée que nulle part on ne vendait d'aussi bon tabac que chez elle. Les badauds, qui, comme toujours, étaient là en très-grand nombre, répétèrent dans la ville les paroles de la princesse, et c'en fut assez pour faire courir tous les priseurs de la capitale et, qui par goût, qui par courtisanerie, qui par imitation, courut à l'enseigne de la Civette.

La femme fit fortune en moins de deux ans.

Cette histoire me rappelle un fait non moins singulier et non moins heureux.

Le roi, étant un jour à la chasse, se trouva au port de Neuilly et eut envie d'un verre de ratafia; il s'arrêta à la porte d'un cabaret, et, par le plus heureux des hasards, il se trouva que ce pauvre cabaretier en avait une bouteille.

Le roi, après avoir bu un petit verre, s'avisa d'en demander un second en disant que de sa vie il n'avait jamais rien bu de meilleur.

Le ratafia du bonhomme de Neuilly fut réputé le plus fin de l'Europe, et toute la cour vint en brillants équipages goûter de l'excellente liqueur.

L'année d'après, le cabaretier fit bâtir une magnifique maison avec cette enseigne :

Ex liquidis solidum.

On compte une variété infinie de tabatières : tabatière à la charte, à répétition, à musique, à diable, à tiroir, à secret, à canne, à glace, à épigramme, etc.

Cette dernière fut très à la mode sous le ministère Turgot, dont les réformes économiques furent tant moquées à la cour. Les chansons se faisaient alors tabatières.

On en fit en carton qui étaient très-plates et qu'on appelait indifféremment *platitudes* ou *turgotines*.

Quand le cardinal de Rohan, raconte M. Edouard Fournier, eut été déchargé de toute accusation de complicité dans la fameuse affaire du Collier de la reine, le public, qui ne croyait pas à cet arrêt d'innocence, mit son opinion en tabatières. On en vit paraître qui, sauf un petit point blanc dans le milieu, étaient toutes rouges comme la robe du cardinal et qu'on appelait : le cardinal blanchi jusqu'à un certain point.

C'était bien long pour être spirituel.

Une tabatière qui fit également beaucoup de bruit, ce fut la tabatière *libérale*.

Tous les partisans du progrès se faisaient un devoir d'en avoir dans leurs poches.

Ces tabatières représentaient le roi sous la forme d'une oie entourée d'oisons très-reconnaissables pour ses ministres.

On lisait au bas du tableau : Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ?

Nous sommes décidément un peuple bien spirituel.

De toutes les tabatières, au dire des amateurs, c'est la plus simple qui est la meilleure, c'est-à-dire celle où le tabac conserve le mieux sa fraîcheur et son parfum. Cette tabatière coûte dix centimes.

Elle est faite d'écorce de cerisier et répond au nom modeste, mais populaire, de queue de rat.

Nous allions oublier la tabatière de l'*avare*, qui est très-répandue dans les campagnes.

C'est une boîte en corne, percée de deux trous étroits pour toute ouverture.

Les doigts indiscrets s'y introduisent très-difficilement et ne peuvent saisir qu'une petite quantité de tabac. Il va sans dire que le propriétaire de cette boîte économique en a dans sa poche une autre d'un accès plus facile.

C'est ici le lieu de parler du célèbre Russe Serge Baradins, surnommé le Raphaël de la tabatière; il en a peint plus de deux mille, dont beaucoup sont des chefs-d'œuvre. Un jour, un lord aussi original que millionnaire vint le trouver et lui dit : Monsieur Baradins, ce paysage représente mon château, ce portrait est celui de ma femme, miss Arabelle; cet autre, celui de mon chien Ritter. Je voudrais que vous reproduisiez le tout sur cette tabatière, qui est celle du fameux brigand Thomas Woor. Je l'ai payée fort cher. Maintenant, j'ai à vous faire une recommandation relativement à Ritter. J'exige qu'il rentre dans sa niche dès qu'on le regardera.

Baradins prit d'abord cet étrange client pour un mystificateur, mais il comprit bientôt qu'il avait affaire à un original de la plus forte espèce.

— Ce que vous me demandez, lui dit-il, est bien délicat; cependant je puis vous satisfaire, mais pas à moins de cinq mille francs.

— Ça m'est bien égal, répondit l'Anglais en remettant la tabatière à l'artiste.

Quelques jours après, Baradins présente son travail.

— C'est bien cela, dit l'Anglais; voilà mon château, voilà ma femme, voilà la niche, mais je ne vois pas Ritter.

— C'est tout simple, répondit le peintre, vous l'avez regardé et il est rentré dans sa niche.

— Je comprends, répliqua l'Anglais, en donnant les cinq mille francs.

Mme de Stael appelait la tabatière une boîte à *poison*. Le tabac, en effet, est un poison énergique.

Nos lecteurs se rappellent sans doute le fameux procès Bocarmé, où la nicotine joua un si grand rôle.

On sait aussi que, dans un grand dîner, chez le prince de Conti, un seigneur s'amusa à jeter quelques pincées de tabac dans le verre de Santeuil, et que le malheureux poëte mourut de cette gentillesse.

Dernièrement, aux environs de Lisbonne, les médecins n'ont pu sauver un jeune enfant qui s'était empoisonné en mâchant un cigare.

Je ne connais point de vrais gourmets qui fument; presque tous prisaient.

Grimod, Cussy, Cambacérès, d'Aigre-Feuille et Brillat-Savarin avaient tous leurs tabatières. A cela vous me direz que Lucullus ne fumait pas non plus, par d'excellentes raisons.

— Au dessert, dit le spirituel auteur de la *Physiologie du goût*, une prise absorbée à propos réveille l'esprit alourdi par la bonne chère.

N'en déplaise à Brillat-Savarin, je condamne la prise comme je rejette le cigare.

Je terminerai cette monographie par le mot d'un dramaturge célèbre, qui, en fouillant dans sa tabatière, vantait à un ami la supériorité du tabac chinois.

— Je croyais, dit l'ami, que le meilleur tabac à priser était le tabac d'Espagne ?

— Pour moi, répondit d'Ennery, la meilleure prise a été la *Prise de Pékin*.

FULBERT-DUMONTEILH.

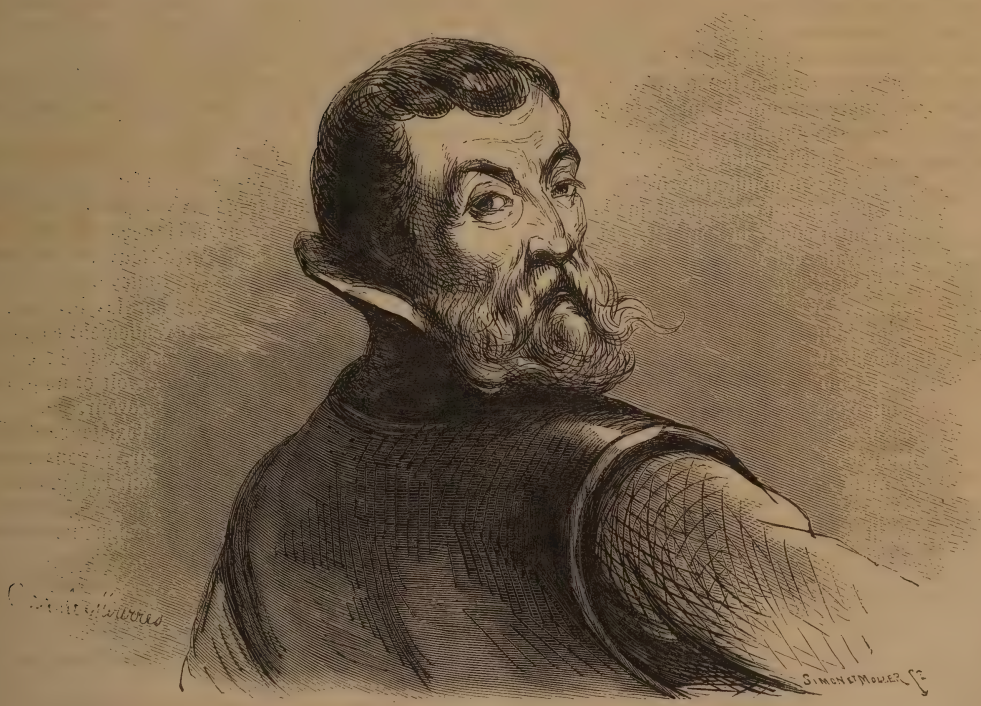
# LES AVENTURIERS DE LA MER.

## JACQUES CARTIER.

I

Quand je prends la plume pour raconter la vie de quelqu'un des grands aventuriers de la mer, du quinzième et du seizième siècle, je suis toujours tenté d'employer la formule usitée dans les vieux récits fantastiques et populaires : « Il y avait une fois, etc., » tant ces récits me semblent pleins de choses en dehors de l'ordinaire et faites pour émerveiller les imaginations.

Tous ces aventuriers qui s'en allaient quérir des mondes, un peu en savants, un peu en curieux, soldats en partie, poëtes en quelques points, ambitieux pardessus tout, mais la plupart ambitieux de gloire, beaucoup plus que de fortune, devenant conquérants par hasard, fondateurs, sans le vouloir, de royaumes immenses, ne gardant pour eux que l'honneur du succès et donnant des empires à qui savait les désirer, tous ces aventuriers, dis-je, ont dans l'histoire de ces temps presque fabuleux des physionomies et des caractères à part. Leur vie est une épopée. Ils chassent des chimères, ils partent pour l'inconnu, à commencer par Christophe Colomb lui-même ; puis, chemin faisant, comme si, à la vue de l'immensité et des spectacles nouveaux, leur esprit s'éclairait soudainement, ils soufflent sur la chimère et sur le rêve, ils se mettent à la poursuite des réalités, et s'en reviennent racontant des découvertes inattendues et rapportant des résultats solides et pour ainsi dire palpables.



Jacques Cartier. Dessin de C. Mourres.

Qui étaient-ils, pour la plupart ? d'où sortaient-ils ? On ne sait rien ou presque rien de leur passé avant le jour où leur œil, s'ouvrant sur les profondeurs des horizons gigantesques, entrevoit la chimère dont ils parlent ! D'où leur venaient ces enseignements ? On l'ignore. Tous les cinq ans, tous les dix ans, quelqu'un de ces hommes, inconnu jusqu'alors, comme ce Jacques Cartier dont nous allons raconter la vie, se présentait affirmant qu'il possédait les notions indiscutables pour découvrir ce mystérieux chenal qui conduisait directement dans l'Inde. C'était la préoccupation de tous. Christophe Colomb, lui aussi, avait eu cette vision.

Comme tous les autres, Jacques Cartier, le Malouin, sortit pour ainsi dire de dessous une vague, un beau jour, pour entreprendre la première grande campagne maritime qui fût signée d'un nom français. On raconte que François Ier, irrité des découvertes que les Espa-

gnols et les Portugais faisaient en Amérique, avait dit avec mauvaise humeur :

— Les rois de Portugal et d'Espagne s'empareront-ils donc, à ma barbe, du nouveau monde tout entier, sans me laisser ma part? Où donc est le passage du testament d'Adam qui leur a légué l'Amérique ?

Au moment où François Ier prononça ces paroles, il y avait déjà trente-sept ans que Terre-Neuve avait été découverte par Cabot, pour le compte de l'Angleterre (1497). Et quoi qu'en ait dit le roi chevalier, les Français avaient déjà établi, à côté des Anglais, d'importantes pêcheries sur les côtes de Terre-Neuve. L'amiral Chabot de Brion en savait quelque chose, si le roi l'ignorait; car, en sa qualité d'amiral de France, il pressurait assez convenablement les pêcheurs qu'il avait obligés à lui payer des redevances considérables, et il ne souhaitait rien tant que de voir le nombre des établissements normands et bretons s'augmenter dans ces parages et même s'étendre sur d'autres points.

Chabot, frappé des paroles de son roi, se mit en tête de trouver l'homme qu'il fallait pour les réaliser. Savait-il qu'en allant frapper à la porte de Jacques Cartier il devait rencontrer l'intrépide auxiliaire dont il avait besoin, ou bien était-ce le hasard qui l'avait si bien servi? L'histoire est muette sur ce point. Il n'est pas même une page de chronique qui raconte quelque part ni le passé du marin malouin, ni les hauts faits de ses ancêtres. Il est probable que c'était un de ces enfants de génie perdus dans la foule et que les circonstances élèvent, tout à coup, au sommet de la fortune. De son père, il n'avait reçu vraisemblablement d'autre éducation que celle de l'expérience acquise en se jetant tout jeune dans les bras de l'Océan. C'était, comme nous dirions aujourd'hui, un bon matelot, et quelqu'un de ceux qui avaient battu les bancs de Terre-Neuve, depuis que nos barques y allaient faire de ces pêches fécondes, inconnues sur nos côtes.

Toujours est-il que Jacques Cartier et l'amiral Chabot de Brion se trouvèrent un jour tête à tête et devisant de ce nouveau monde dont François Ier voulait sa part.

Ceci se passait dans les derniers jours de l'année 1533. Jacques Cartier avait trente-trois ans ou trente-neuf ans ; les uns le faisant naître en l'année 1500, les autres en l'année 1494, « au moment même, » fait observer M. Édouard Charton, où Christophe Colomb mettait le pied sur le rivage de la Jamaïque. Jacques Cartier était donc dans toute la force de son âge, ayant de plus acquis au métier de la mer la somme de science pratique qu'on pouvait demander à un homme aux mains de qui l'on allait confier le succès de découvertes propres à illustrer son siècle.

La première question que Chabot de Brion adressa à Jacques Cartier fut s'il croyait à la possibilité de découvrir aux « Terres-Neuves » des pays inconnus encore? Jacques Cartier ne chercha point sa réponse ; elle fut nette, brève, précise :

— Oui ! répondit-il avec cet accent de l'homme sûr de soi. Ah ! monseigneur, ajouta-t-il, pendant mes stations au milieu des pêcheurs, j'ai bien souvent plongé les yeux dans ces horizons sans fond, et ma pensée les a bien souvent sillonnés en rêve ! Que de fois j'ai regretté qu'il ne fût pas possible d'arracher à ses ancres un de ces navires que je voyais se balancer oisifs sur les flots, comme on dérobe un cheval à son écurie, le monter seul, le lancer à travers les vagues écumeuses, comme un coursier à travers les plaines, et dévorer l'espace, allant à la recherche de l'inconnu ! Ah ! monseigneur, vous songez donc à me permettre de réaliser mon rêve, que vous me parlez de la sorte?

Chabot de Brion contemplait avec une sorte d'admiration cet homme dont l'enthousiasme enflammait les yeux. Jacques Cartier ne pensait pas à retenir les larmes qui roulèrent sur ses joues hâlées par le grand air de la mer, ni à comprimer les battements de son cœur. L'amiral prit les deux mains du Malouin et lui dit :

— Vous réaliserez votre rêve. Combien vous faut-il de navires?

— Un seul ! Et si petit qu'il soit, pourvu qu'il puisse tenir tête à la lame et me porter où je veux aller, je m'en contenterai. J'ai sous la main quelques vieux matelots aguerris comme moi ; ils m'accompagneront où je voudrai les conduire. Chacun d'eux vaut dix hommes par le courage, par la force d'âme, par l'obéissance, comme par le dévouement et l'affection qu'ils me portent.

— Sur quel point des « Terres-Neuves » mettrez-vous le cap?

— Je ne sais encore.

— Eh bien, dit Chabot de Brion, en présentant au Malouin un papier roulé, voici une carte qui peut vous aider.

— Qu'est cela?

— La carte du voyage d'un pilote de Honfleur, nommé Denys, qui trace un voyage accompli par lui, il y a vingt-cinq ans, avec la découverte d'un grand golfe dans les parages de Terre-Neuve.

Jacques Cartier repoussa le rouleau.

— Je ne veux, dit-il, aller sur les brisées de personne. Si Denys a découvert réellement ce golfe dont il parle, pourquoi ne l'a-t-il pas exploré? Quiconque n'approfondit point ce qu'il entrevoit et ne prouve pas ce qu'il avance est un fou ou un rêveur.

— Mais si, comme preuve de l'existence de ce golfe découvert par Denys, de Honfleur, je vous disais que des aventuriers partis à sa suite ont ramené des naturels du pays?

— Je vous demanderais, monseigneur, si vous les avez vus?

— Non.

— Eh bien, moi non plus ; et j'ajouterai qu'il est étrange que depuis vingt-cinq ans, si un homme avait découvert le golfe que vous dites et en avait ramené des naturels, l'idée ne soit venue à personne, ni en France, ni en Espagne, ni en Portugal, ni en Angleterre, d'aller vérifier le fait !

— Et qui vous dit, répliqua Chabot de Brion, que l'aventure n'ait pas été tentée par des gens qui n'en sont point revenus?

— Qu'importe ! s'écria Jacques Cartier en accentuant ses paroles ; s'il existe un golfe dans les parages des Terres-Neuves, je le découvrirai bien, et s'il existe, croyez-moi, monseigneur, c'est le passage du Cathay ; c'est là qu'est la route de l'Inde.

Chabot de Brion présenta Jacques Cartier au roi. François Ier l'accueillit avec une extrême bienveillance, et fut si frappé de la grande mine du matelot malouin et si charmé de l'entendre affirmer sa confiance dans le succès en mâles accents et d'une voix pleine d'autorité, qu'il ordonna qu'on mît deux navires bien équipés au lieu d'un seul à la disposition de Cartier, voulant aussi que le départ eût lieu avec solennité.

La générosité du roi François Ier nous paraîtrait bien mesquine aujourd'hui. Nous nous imaginons volontiers que quand un roi se mêle de faire les choses, il les fait grandement; nous nous imaginons volontiers que, pour aller courir les aventures de l'inconnu et braver des dangers dont le nombre, la gravité et la durée ne pouvaient se calculer, les deux navires mis royalement à la disposition de Jacques Cartier devaient être quelque chose comme ces colosses de bois et de fer que nous voyons aujourd'hui traverser les mers ou dont nous entendons vanter les courses rapides; qui volent d'un monde à l'autre à tire-d'aile pour ainsi dire!

Mais Jacques Cartier, on s'en souvient, avait répondu à l'amiral Chabot : « Donnez-moi un navire, si petit qu'il soit! » Il fut servi à souhait, et il ne pouvait l'être autrement. Le roi François Ier avait accordé à Jacques Cartier ce qu'il était possible de lui accorder : sa générosité était allée jusqu'à doubler, le nombre de navires, hélas! sans pouvoir les faire plus grands.

Les deux navires qui firent voile de Saint-Malo, le 20 avril 1534, après avoir été passés en revue par le vice-amiral de France, le seigneur Charles de Mouy de la Meilleraye, étaient deux embarcations de soixante tonnes, montées chacune par trente hommes d'équipage; — deux coquilles de noix que Jacques Cartier était plus fier de commander qu'aucun chef d'escadre ne l'est, aujourd'hui, de commander dix vaisseaux de haut bord.

Si Jacques Cartier ne vit pas, comme l'Anglais Francis Drake, une reine agiter son mouchoir sur le rivage en signe d'adieu, le vent lui apporta les vœux et les prières d'une population tout entière regardant s'enfoncer dans les clartés éblouissantes de l'horizon ces voiles blanches qui disparurent tout à coup derrière le grand rideau plein de mystères.

## II

Les petits navires de Jacques Cartier marchèrent droit sur les parages de Terre-Neuve. Le vent et le flot les portèrent comme par enchantement, et, le 10 mai suivant, ils atterrirent au cap Bona-Vista, sur la côte occidentale, juste au point où, neuf ans auparavant, Verrazzani, le navigateur italien enrôlé sous le pavillon de la France, avait arrêté ses investigations. Jacques Cartier mit le cap sur le nord; mais il rencontra bientôt une telle quantité de ces montagnes de glace errantes semblables à de grands vaisseaux sur la mer et qui sont aujourd'hui un objet de curiosité, même de terreur pour les marins, qu'il vira de bord et regagna le sud. Là s'ouvrit devant lui une grande baie; il y entra, croyant trouver le fameux passage du Cathay. Sa déception ne le troubla point. Il continua sa route, traversa le golfe Saint-Laurent à peine observé, pénétra dans une baie où le pays, dit-il dans sa relation, « est plus chaud que n'est l'Espagne, et le plus beau qu'il est possible de voir, tout végétal et uni, et il n'y a lieu si petit où il n'y ait des arbres. »

Jacques Cartier, dans son enthousiasme, appela cette baie « le golfe de la Chaleur, » nom qui lui est resté, malgré l'observation d'un des historiens de la *Nouvelle-France*, Lescarbot, qui dit : « On a voulu faire une règle perpétuelle d'un accident de chaleur, car le golfe, étant au 48e degré et demi, ne peut être si chaud mêmement en ce pays-là. » Là encore, point de passage conduisant en Chine. Cartier ne s'intimida pas pour si peu.

— Au large! cria-t-il.

Et voilà nos deux navires, chargés de leurs voiles, remontant de nouveau vers le nord, longeant la côte de Terre-Neuve, qui commence à perdre aux yeux de Cartier son caractère de continent. Un pas de plus, et il aura fait une découverte importante. Il va toujours; rencontre une nouvelle baie, « la baie de Gaspé, » et y jette l'ancre en voyant le rivage se couvrir d'une foule de gens parmi lesquels deux hommes se jettent à genoux en levant les bras au ciel. C'est un spectacle saisissant pour nos marins, qui, à peine le pied mis à terre, sont entourés par la foule.

— Comment se nomme ce pays? demanda Cartier aux deux hommes qui s'étaient agenouillés en voyant arriver nos navires.

Ceux-ci se regardèrent, et, faisant un geste de désespoir, répondirent :

— *Aca nada!* (Il n'y a rien!)

Cartier, lui, comprit que c'était le nom du pays; qu'il s'appelait *Canada*, et le nom lui est resté. Qui étaient-ils, ces gens qui lui avaient parlé ce langage du désespoir? Comment se trouvaient-ils au milieu de ces sauvages, ne différant plus de ceux-ci ni par le costume, ni par les mœurs, ni presque par le langage? Cartier se souvint de ces mots de l'amiral Chabot : « N'est-il pas possible que des navigateurs partis sur les traces de Denys, le pilote de Honfleur, ne soient pas revenus de leur excursion? » Cartier pensa qu'un naufrage avait pu laisser ces deux malheureux Espagnols sur les rivages où il les retrouvait. Il leur fit l'offre de les prendre à son bord et de les ramener avec lui en Europe. Ils s'y refusèrent en montrant une terreur véritable, et parurent vouloir en appeler à la protection de la foule. Cartier sentit qu'il y allait de son intérêt de ne point insister, et déclara aux deux Espagnols que loin de lui était la pensée de les violenter, qu'il approuvait, au contraire, leur attachement à leur nouvelle patrie, et leur demanda en preuve d'amitié d'assurer ses bonnes relations avec les sauvages.

L'aventure qui avait conduit là ces deux Espagnols explique la terreur que leur inspira l'arrivée de Jacques Cartier. Il y avait une dizaine d'années qu'un capitaine espagnol avait entrepris une expédition semblable à celle du pilote malouin. Il avait passé un hiver terrible, bloqué dans les glaces, sur des côtes que les matelots ne purent préciser. La chasse et la pêche avaient à peine suffi à nourrir l'équipage aux abois et décimé par la maladie. A de telles épreuves, le courage de ces hommes ne survécut point. Quand revint le printemps, qui rendit la liberté au navire, le capitaine commanda de lever l'ancre pour continuer sa course aventureuse. Ses compagnons s'y refusèrent, ne voulant, dirent-ils, reprendre la mer que pour retourner au pays natal, tant ils redoutaient d'avoir à affronter une seconde fois les dangers et les misères qu'ils venaient de supporter.

Le capitaine espagnol parla en maître, on lui désobéit; il pria, on lui répondit par des menaces. Il voulut prendre ses compagnons par la patience, l'orage de la révolte commença de gronder autour de lui.

Une nuit qu'il pleurait de rage dans sa cabine, des matelots pénétrèrent jusqu'à lui, lui lièrent les membres et le traînèrent sur le pont. Les coupables se firent juges et bourreaux. Le malheureux capitaine fut condamné à mort. Mais, à ce moment suprême, parmi ces bourreaux, il s'en trouva un qui éprouva un mouvement de pitié ou un accès d'ironie cruelle.

— Ne souillons pas nos mains d'un meurtre, dit-il,

et puisqu'il plaît au capitaine de poursuivre sa chimère, qu'il la poursuive seul, à moins que quelqu'un de vous n'ait le désir de l'accompagner.

Conformément à l'avis ouvert par ce misérable, on descendit le capitaine dans une chaloupe où furent déposés un mousquet et quelques vivres, ce qu'il en fallait pour lui donner le temps d'aller mourir un peu plus loin. Le capitaine n'avait soufflé mot jusqu'alors. Au moment où la chaloupe allait s'éloigner du navire, il demanda une boussole. Sa préoccupation de navigateur avait pris le dessus. Sans doute il espérait conduire cette frêle chaloupe où son rêve avait voulu conduire le navire. Un moment, du haut des mâts du bâtiment, on suivit la frêle embarcation, heurtée par les montagnes de glace, puis elle s'éloigna... s'éloigna... et disparut aux regards des bourreaux.

L'équipage révolté hissa les voiles; le navire, à son tour, bondit sur les flots, mais à la façon d'un coursier qui ne se sent ni frein ni cavalier pour le guider. On ne saurait dire qu'il navigua « à la grâce de Dieu, » car Dieu ne pouvait ouvrir son œil de miséricorde sur cette poignée de bandits. Le bâtiment maudit s'enfonça dans les ténèbres et dans les hasards d'une course effrénée, voguant de tempête en tempête, poussé vers des côtes inconnues, et sombrant, finalement, brûlé par un coup de foudre, en face du rivage où les deux Espagnols avaient trouvé asile.

Ce récit, que l'un d'eux avait fait à Jacques Cartier,

La plantation de la croix. Dessin de C. Mourres.

donna à réfléchir à celui-ci sur sa conduite à venir et sur le degré de confiance qu'il fallait accorder à des compagnons de fortune qui n'avaient ni l'amour de la gloire ni la patience dans les épreuves. Sur le serment que Jacques Cartier leur fit de ne point les violenter pour un crime qui lui avait ouvert le chemin d'une si belle conquête, les deux Espagnols s'engagèrent à faire respecter la croix, haute de trente pieds, que les Français plantèrent à la « pointe de l'entrée du port. » Au milieu de cette croix, Cartier attacha un écusson avec trois fleurs de lis, et ces mots : VIVE LE ROI DE FRANCE ! furent entaillés dans le bois.

Cette cérémonie, grâce aux explications des deux Espagnols, produisit une grande impression sur les sauvages, surtout quand on leur eut fait comprendre que sur cette croix était mort Celui qui s'était dévoué au salut des hommes ; — « de quoi ils s'émerveillèrent beaucoup, » rapporte Jacques Cartier dans la relation de son voyage, « se tournant entre eux, puis regardant cette croix. » Joignez à cela quelques petits cadeaux, et les sauvages s'apprivoisèrent si bien, que leur chef permit aux Français d'emmener deux de ses fils; puisqu'ils avaient marqué l'entrée du port, c'est qu'ils comptaient bien y revenir. Les Espagnols avaient beaucoup encouragé le chef sauvage à confier ses fils au capitaine français; aussi bien, celui-ci devant embarquer quelqu'un, on comprend que les Espagnols préférèrent que ce fussent les deux jeunes Indiens, plutôt qu'eux-mêmes, — et pour cause.

En quittant la baie de Gaspé, Jacques Cartier découvrit la grande rivière canadienne qui devait plus tard s'appeler le Saint-Laurent. Il ne fit que constater son

existence, se réservant de l'explorer ultérieurement. La saison s'avançait. Cartier se rappela l'existence terrible du capitaine espagnol, et ne se soucia pas, après un premier voyage si heureux, de tenter le dévouement et l'affection de ses compagnons en les condamnant à hiverner dans ces parages inconnus. Il cingla vers le nord et fit ce dernier pas, qui lui permit d'établir que la « Terre-Neuve » n'était point un continent, comme on l'avait cru jusqu'alors, mais une île.

Jacques Cartier rentra à Saint-Malo le 5 septembre 1534, après avoir tenu la mer pendant quatre mois et demi, et il termina modestement sa narration par ces simples mots d'une modestie trop grande : « Voilà tout ce que nous avons découvert. »

III

François Ier accueillit avec joie le capitaine malouin. Les résultats de ce voyage étaient faits pour flatter l'orgueil du roi, qui demanda à Jacques Cartier à quels honneurs il voulait être élevé.

— Je ne demande, répondit le navigateur, que l'honneur d'entreprendre une seconde expédition, pour revoir les parages que j'ai parcourus et pour agrandir les conquêtes de la France dans ces pays nouveaux.

Terre-Neuve. Dessin de H. Clerget.

— A merveille! s'écria le roi, qui ordonna tout aussitôt d'armer, d'équiper et d'approvisionner pour quinze mois autant de navires qu'en voudrait avoir Jacques Cartier, que, par une commission datée du 30 octobre 1534 (moins de deux mois après son retour), il nomma « capitaine et pilote royal. »

Jacques Cartier, à la discrétion de qui le roi mettait toute la marine de France, se contenta, en homme prévoyant et expérimenté, de demander, pour entreprendre son expédition, trois bâtiments : *la Grande-Hermine*, qu'il monta, de 120 tonneaux ; *la Petite-Hermine*, de 60 tonneaux, et *l'Emerillon*, de 40 tonneaux.

Jacques Cartier eût été bien empêché sans doute, à son premier voyage, de recruter des compagnons hors des rangs des hommes faisant métier des aventures de la mer. Mais l'accolade du roi le mit en peine de pouvoir choisir, cette fois, parmi tous les jeunes gentilshommes qui réclamèrent l'honneur de l'accompagner dans le nouveau monde. C'était comme une fête dont chacun voulait sa part. En un jour Jacques Cartier avait monté au sommet de la fortune.

Le dimanche 16 mai 1535, jour de la Pentecôte, l'évêque de Saint-Malo, François Botrier, donna la bénédiction aux trois navires, dont les équipages, Jacques Cartier en tête, se confessèrent et reçurent la communion dans la cathédrale de Saint-Malo, et le quatrième

jour après la cérémonie religieuse, le 19 de mai, les trois bâtiments mirent à la voile. Ils tombèrent dès le surlendemain au beau milieu d'une tempête qui les sépara pour ne leur permettre plus de se rencontrer que près de deux mois après, le 15 juillet, dans le nord-est de Terre-Neuve, au détroit de Belle-Ile.

Jacques Cartier retrouva tous les golfes, toutes les baies, tous les ports qu'il avait découverts à son premier voyage, et la croix qu'il avait plantée au nom du Christ et du roi de France, et les deux Espagnols. Avec quel orgueil Jacques Cartier fit pour ainsi dire les honneurs de son domaine à ses nouveaux compagnons de voyage !

Il découvrit, le 15 août, une grande île qu'il nomma l'Assomption (on l'appelle aujourd'hui l'île Anticosti), située à l'embouchure du fleuve Saint-Laurent, qui n'avait fait qu'apparaître la première fois aux yeux de Jacques Cartier. Il avait pris la grande rivière pour une baie. Les sauvages lui apprirent que cette rivière, qu'ils nommaient l'Hochelaga, était longue, longue...

— Si longue, lui dirent-ils finalement, qu'on n'avait jamais ouï dire que personne fût allé jusqu'au bout.

C'était donner à Jacques Cartier l'envie d'être le premier à tenter ce que personne avant lui n'avait essayé. Il piqua droit sur l'entrée du Saint-Laurent ou de l'Hochelaga, et reconnut d'abord un groupe d'îles ; l'une d'elles était si abondamment plantée de vignes, qu'il la nomma l'île de Bacchus. La politique et la flatterie l'emportèrent plus tard sur la mythologie, et l'île de Bacchus devint l'île d'Orléans. Mais entre la résolution de Jacques Cartier d'explorer le fleuve Hochelaga et la réalisation de ce projet se placèrent le mauvais vouloir et les craintes de Donnacouna, « le seigneur de Canada, » comme Cartier appelle le chef sauvage. Les deux jeunes Indiens, qu'il avait emmenés avec lui et ramenés dans leur patrie, lui servirent heureusement d'interprètes. Le rapport qu'ils firent des bons traitements et des soins qu'on leur avait prodigués valut à Cartier des témoignages de gratitude de la part du « seigneur de Canada, » qui donna au capitaine français la plus grande marque d'amitié que l'étiquette des déserts comportait : il lui baisa les bras.

Mais quand il s'agit de pousser jusqu'à sa capitale, « le seigneur de Canada » trouva mille objections auxquelles Jacques Cartier répondit en invoquant les ordres de son roi, qui lui prescrivaient d'aller le plus avant qu'il lui serait possible. Ce n'étaient pas là des raisons propres à convaincre Donnacouna. N'osant recourir aux moyens violents, quoique bien résolu, tout en baisant et en rebaisant les bras du capitaine français, à empêcher le voyage à Hochelaga, il employa la ruse et imagina une petite scène de diablerie comique sur l'effet de laquelle il avait eu la naïveté de compter. Il va sans dire que les deux jeunes sauvages ramenés par Jacques Cartier, et chez qui la senteur du pays avait ravivé les instincts de trahison, s'étaient faits les complices de Donnacouna, avec qui ils vivaient à terre beaucoup plus qu'à bord des navires.

Un matin, Jacques Cartier vit donc descendre de la rivière une barque portant trois personnages vêtus de peaux de chiens noirs et blancs, le visage entièrement peint de noir et la tête surmontée de cornes de la longueur du bras. La barque passa à quelque distance des navires français, qui commencèrent par s'amuser de cette mascarade. L'un des trois personnages de la barque était debout et prêchait à haute voix en étendant les mains, tantôt du côté du fleuve, tantôt du côté du rivage, où ils abordèrent sans avoir paru entendre les rires qui éclataient des bâtiments français, et sans s'inquiéter des quolibets qu'on leur adressait.

Quand la barque eut accosté la terre, les sauvages accoururent en tumulte, enlevèrent les trois diablotins sur leurs épaules et les transportèrent au fond d'un bois assez peu éloigné des navires, pour que, du haut des vergues, on pût voir ce qui s'y passait. Les sauvages se rangèrent en un grand cercle autour des trois nouveaux venus ; ceux-ci se mirent à prêcher alternativement sur le même ton et avec les mêmes gestes que l'un d'eux avait fait dans la barque, en entremêlant leur sermon de danses et de gambades. Cette burlesque cérémonie dura environ une demi-heure, après quoi les diablotins disparurent comme si la terre les eût engloutis. Une députation des sauvages s'embarqua alors dans des canots amarrés au rivage et se dirigea vers les navires. Les deux interprètes étaient à la tête de cette députation. On leur fit bon accueil sur le pont de la *Grande-Hermine*, sans prendre garde à leurs mines piteuses et désolées, qui donnaient plutôt matière au rire qu'à l'inquiétude. L'un des deux interprètes se présenta, les mains jointes et les yeux tournés vers le ciel, en murmurant par trois fois :

— Jésus ! Jésus ! Jésus !

Le second s'avança, et, prenant la même attitude que le premier, s'écria :

— Jésus ! Maria ! Jacques Cartier !

— Que se passe-t-il donc ? demanda le capitaine français en maîtrisant son rire, et quelles nouvelles m'apportez-vous ?

— Nenni est-il bon (elles ne sont pas bonnes), répondirent ensemble les deux interprètes en branlant la tête et en poussant de gros soupirs, avec des mines plus piteuses encore qu'auparavant.

— Dites-moi ce dont il s'agit, fit Jacques Cartier, aux pieds de qui Donnacouna s'était humblement agenouillé, en lui baisant les bras et les mollets.

L'interprète raconta alors que les trois personnages arrivés le matin étaient des envoyés de leur dieu Cudouagny ; ils étaient venus avec la mission de faire savoir qu'il y avait à Hochelaga et dans le pays environnant tant de glace et tant de neige qu'ils y périraient tous. Jacques Cartier comprit que derrière cette mission il y avait un piége et qu'il fallait prendre l'affaire au sérieux, en opposant puissance à puissance, ruse à ruse.

— Ton dieu Cudouagny, dit-il à l'interprète, est un maladroit et un sot qui lit mal dans la nature ; rapporte-le à ses messagers. C'est mon Dieu, à moi, celui de qui tu prononçais le nom tout à l'heure, Jésus, que nous t'avons appris à prier, qu'il faut croire.

— Lui avez-vous parlé ? demanda le sauvage.

— Tu ne te souviens donc pas qu'au moment de quitter la France nous avons eu une grande cérémonie où les prêtres de Jésus nous ont bénis et nous ont parlé en son nom ?

Les interprètes devinrent sérieux en se rappelant la solennité de la Pentecôte, qui les avait profondément impressionnés et émus, et ils baissèrent la tête.

— Eh bien, reprit Jacques Cartier, ce jour-là, les prêtres de Jésus nous ont dit, au contraire, que nous aurions beau temps à Hochelaga et partout où nous irions. Raconte au seigneur Donnacouna ce que tu as vu de la majesté de Jésus, et qu'il faut plutôt croire ce qu'il dit que ce que dit ton dieu Cadouagny. J'irai

donc à Hochelaga et partout où il me plaira d'aller, en toute confiance, et il n'arrivera aucun malheur ni à moi ni à mes compagnons.

La députation quitta le pont de la *Grande-Hermine* pour aller rapporter ces paroles à la foule qui l'attendait sur le rivage. Les sauvages se retirèrent au fond du bois pour délibérer. Soit que les deux jeunes interprètes indiens eussent mis une grande éloquence à raconter les splendeurs de la fête catholique à laquelle ils avaient assisté, soit arrière-pensée perfide de la part des sauvages, toujours est-il qu'ils s'élancèrent soudainement du bois et accoururent sur le rivage tumultueusement, en dansant, en chantant, en poussant des cris de joie, en étendant les bras dans la direction des navires. Bientôt après, Donnacouna fut sur le pont de la *Grande-Hermine*, en compagnie de cinq ou six de ses principaux lieutenants et des deux interprètes, et baisant les bras de Jacques Cartier :

— Puisque ton Dieu, lui dit-il, a parlé dans un autre sens que Cudouagny, et qu'il est visiblement plus grand et mieux instruit que le nôtre des secrets de la nature, je t'accompagnerai à Hochelaga.

Le lendemain, les trois bâtiments français levèrent l'ancre et commencèrent de remonter cet admirable fleuve, navigable aujourd'hui pour les plus grands vaisseaux jusqu'à cent cinquante lieues marines de son embouchure, c'est-à-dire jusqu'à Québec, et jusqu'à soixante lieues plus haut encore, c'est-à-dire jusqu'à Montréal, pour les navires de 600 tonneaux; fleuve admirable qui, de son embouchure à Québec, a l'ampleur et les allures d'une mer plutôt que d'un fleuve.

Jacques Cartier laissa deux de ses navires à la rivière qu'il appela Sainte-Croix (aujourd'hui la rivière Saint-Charles), un des principaux affluents du Saint-Laurent, et remonta avec le plus petit des trois, l'*Émerillon*, jusqu'au lac Saint-Pierre. Là, craignant de rencontrer des obstacles, il embarqua une douzaine d'hommes dans des canots, et, prenant la tête avec Donnacouna, il continua sa course. A un détour du fleuve, « le seigneur de Canada », qui se tenait debout, sérieux et rêveur, à la proue de l'embarcation, se retourna vers Jacques Cartier et, étendant la main dans la direction de la rive gauche, il lui dit avec un accent solennel :

— Voilà Hochelaga.

Jacques Cartier se leva, tourna ses regards vers l'amas de roches escarpées que lui désignait le sauvage, et aperçut une ville « toute ronde, » comme il le dit dans la relation de son voyage, « et close de bois à trois rangs en façon d'une pyramide croisée par le haut. » La ville d'Hochelaga était bâtie sur le revers et au pied d'une colline que le capitaine français voulut gravir. Arrivé au sommet, il poussa un cri d'admiration à la vue des forêts, des montagnes, des cours d'eau, qui s'étendaient à des distances incommensurables.

— C'est un spectacle vraiment royal! s'écria-t-il. Puis se retournant vers un des officiers qui l'accompagnaient : — C'est le cas de nommer cette colline le Mont-Royal, car ce n'est pas un village, mais une capitale d'État qui conviendrait à ce lieu splendide. Qui sait? ajouta Jacques Cartier en poussant un soupir.

Le rêve de l'illustre navigateur se réalisa. La colline a conservé le nom de Montréal, et c'est de ce nom aussi que s'appelle une des plus importantes cités que les Européens aient élevées dans ce nouveau monde, et qui a joué un si grand rôle dans les guerres entre la France et l'Angleterre se disputant la possession du Canada ou plutôt de cette *Nouvelle France*, qui comprenait le Canada actuel et tous les territoires formant les États de l'est de l'Union américaine, en attendant qu'elle s'étendît jusqu'au golfe du Mexique.

L'accueil que Jacques Cartier reçut des habitants d'Hochelaga parut impressionner désagréablement le « seigneur de Canada. » Malgré les danses et les cris de joie des sauvages, Jacques Cartier ne tarda pas à s'apercevoir que l'esprit de la population avait été travaillé; car il rencontra bientôt de la froideur et même de la défiance chez ceux-là mêmes qui avaient montré le plus d'enthousiasme à son arrivée. Les petits cadeaux qu'il eut soin de répandre avec habileté et opportunité lui ramenèrent les bonnes grâces de ses rusés adversaires, qui se faisaient tirer l'oreille pour fournir des renseignements sur les pays d'alentour. Jacques Cartier ne tarda pas à s'apercevoir que l'esprit de malice était développé chez les sauvages à un point enviable par les peuples les plus civilisés. Leurs bouderies n'étaient, le plus souvent, qu'une spéculation, car elles fondaient comme neige devant la distribution des petits miroirs et des verroteries, pour renaître et pour se calmer de nouveau. Jamais enfants capricieux n'entendirent aussi bien que ces fils des déserts l'exploitation du cadeau, qui amène les caresses ou provoque l'indifférence calculée.

XAVIER EYMA.

*(La fin à la prochaine livraison.)*

# CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

## Mme DE SWETCHINE (1).

A son tour, Mme Swetchine, après une longue suite de souffrances, après avoir énergiquement lutté contre la mort, devait disparaître; et le souvenir de ces heures suprêmes, au moment où l'éternité commence, est encore une des grandes pages sorties de l'âme et du cœur de M. de Falloux. Il n'y eut qu'une voix dans la France entière et dans la Russie, la première patrie de cette femme admirable, pour répéter sa douce louange; et, d'un consentement unanime, les deux premiers tomes de ses *œuvres* (c'est un mot qu'eût refusé sa modestie) furent acceptés comme un de ces dons trop rares d'un honnête esprit dévoué à tout ce qui est honnête, utile et charitable.

A l'heure où nous écrivons, les lettres et les pensées de Mme Swetchine sont devenues le charme et le repos des familles sérieuses; elles ont conquis leur place au premier rang de ces bons livres que chacun lit et consulte. On retrouve en ces pages bienveillantes la grâce et l'accent des saintes paroles : conseils, louanges, exemples, bénédictions, le doux rire ingénu, les colères généreuses, les larmes qui soulagent, la pitié qui console. On ne se souvient plus des souffrances mortelles de cette vaillante femme; on ne voit plus que sa grâce et sa vertu.

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

Lord Byron, parlant d'une dame sérieuse, a dit quelque part : *Elle était comme un astre et vivait seule.*

Véritablement, pour peu qu'on ait été quelqu'un appartenant à quelque chose aux environs de la révolution de 1830, on reste étonné tout d'abord, après la lecture des dernières lettres de Mme de Swetchine, que cette intelligente et très-éloquente personne, qui tenait tant de place au milieu de la société française, se soit isolée à ce point des poëtes et des écrivains que nous avons le plus aimés, des ouvrages de l'esprit que nous avons le plus sincèrement admirés. En vain, dans ces lettres remplies de tant d'émotions, de curiosité, de bel esprit, d'intérêt, vous cherchez à retrouver vos propres émotions des temps qui ne sont plus, tout vous échappe; et le lecteur se demande à chaque instant si véritablement cette dame illustre, habitante de Paris, et vivant en reine de Paris, dans la meilleure compagnie, a vécu à la même époque et dans la même société que nous-mêmes; si vraiment elle parlait le même langage, elle obéissait aux mêmes passions. Non, non, vous dites-vous tout bas, ce n'est pas là notre temps, notre vie et la société accoutumée. Et plus vous allez dans ces lettres, semblables à de beaux rêves, moins vous trouvez, en effet, le monde réel et l'art nouveau, qui fut la bataille et l'enchantement de nos jeunes années : Victor Hugo dans sa gloire naissante; Alexandre Dumas s'emparant en maître absolu de l'ancien théâtre et le soumettant à son joug; Balzac, qui sera bientôt l'exemple et l'inspiration de la société russe; Frédéric Soulié, dont l'Europe entière savait les contes; Alfred de Musset, qui vient de naître. Et si vous remontez plus haut dans les lettres et dans les sciences de cette grande époque, au collége de France, à la Sorbonne, aux pieds de ces chaires solennelles où les trois maîtres de la génération nouvelle : M. Villemain, M. Cousin, M. Guizot, donnent l'éveil à l'esprit moderne; ou bien si vous cherchez dans la science le nom de Cuvier, de Geoffroy Saint-Hilaire, de M. de Sacy, d'Arago; dans les arts, celui de Paul Delaroche, Ary Scheffer, Eugène Delacroix, Ingres, Decamps. Que disons-nous? même au théâtre, aux temps de la Malibran, de la Sontag, de la Pasta, de Garcia, quand Rossini éclate et brille à la façon d'un météore, à la mort de Talma, aux débuts de Mme Dorval, aux calmes et sereines clartés de Mlle Mars, ô la chose étrange! on ne retouve même pas un seul de ces victorieux dans les lettres de cette dame intelligente au degré suprême. Elle n'a pas vu Mlle Taglioni dans *la Sylphide*, elle n'a pas entendu *Robert le Diable* et *les Huguenots* de Meyerbeer; elle n'a pas vu passer dans la ville en deuil le cercueil de Bellini, expirant le lendemain de son plus bel ouvrage. De Casimir Delavigne et de Béranger, pas un mot; pas un mot des œuvres les plus délicates d'Alfred de Vigny, de M. Mérimée, de George Sand. Elle n'a pas entendu Lablache et Rubini non plus que Duprez; elle n'a pas vu débuter Mlle Rachel. Ces longues tragédies, ces chutes profondes et sans rémission, ces crimes inouïs dont le bruit se répand dans toute l'Europe, de Mme Lafarge et M. de Praslin; ces révoltes, ces conspirations, ces régicides, ces procès à la Cour des pairs, ces succès de la tribune où brillaient d'une irrésistible autorité M. Thiers, M. le duc de Fitz-James et M. de Chateaubriand, M. Royer-Collard (ombre et poussière), tout notre siècle, en un mot, dans tout ce qu'il a de bruit, d'éclat et de fumée, échappe à Mme de Swetchine. On dirait qu'elle a entendu cette parole de Bossuet à M. le maréchal de Bellefonds : *Qu'il vaut bien mieux écouter Dieu en silence que de prêter l'oreille à toute la terre.* Ou bien, si parfois quelque grand événement se présente en Europe auquel son attention ne puisse absolument échapper, elle en parle en si peu de paroles, qu'il est impossible d'en moins dire :

« J'habite la chambre de Mme la Dauphine, les pauvres murs où sa dernière nuit à Vichy a été troublée par la funeste nouvelle. »

. . . . . .

« Voilà donc ce bon roi Charles X en présence du Dieu dont la foi lui donnait une impression si sensible! De tous le hommes, c'est toujours celui qui en se trompant m'a paru se tromper de meilleure foi. »

Et voilà tout ce que Mme la Dauphine et S. M. le roi Charles X obtiendront de cette grâce et de cette pitié. Ce n'est pas en vain qu'elle écrivait à Mme de Nesselrode :

« J'ai toujours présentes les paroles de saint François de Sales : *Nous serons bientôt dans l'éternité, et lors nous verrons combien toutes les affaires de ce monde sont peu de chose, et combien il importait peu qu'elles se fissent ou ne se fissent pas.* »

Nous doutons cependant que saint Francois de Sales lui-même ait poussé l'indifférence aussi loin que Mme Swetchine pour toutes les œuvres et pour tous les hommes de son temps. Seul, un poëte entre tous nos poëtes, M. Édouard Turquety (1), obtient pour son compte l'insigne honneur de plusieurs belles lettres impérissables. Elle a lu tous les poëmes de son poëte adoptif : *Amour et foi, Poésies catholiques, Hymnes sacrés*, et de toutes ses forces, elle l'encourage. Ah! lui disait-elle, avec ce rare bon sens qui ne la quittait jamais, croyez-moi, pas de tristesse inutile, croyez-moi, pas de tristesse inutile.

« Quand la vie nous est triste, c'est nous qui avons tort. Croyez-le bien, elle n'est triste que jusqu'au jour où elle est belle; c'est un écheveau très-embrouillé, jusqu'au moment où on le prend par le bon bout. »

Et plus loin : « Mon cher et excellent enfant, je vous en conjure, résistez à ces entraînements de tristesse dont les commencements sont doux, hélas! comme d'autres commencements, et la fin amère. Ayez courage. Le jour où je serai tranquille pour vous sera un de mes meilleurs jours, sachons le gagner, et, pour cela, sachons l'attendre. »

Une des plus belles élégies de son poëte favori fut naturellement adressée à sa protectrice, et tout de suite elle la garda pour elle seule; elle lui défendit de la publier dans ses œuvres. Sa modestie ainsi le voulait sans doute, et peut-être aussi le peu d'estime que lui inspiraient, à son insu, les plus beaux vers.

En revanche elle aimait la belle prose; elle s'y était faite de bonne heure à l'école de son premier précepteur, le terrible et doux M. de Maistre. Et d'ailleurs elle avait une poësie à son usage. Elle aimait les soirs, *les beaux soirs*, les vastes campagnes, *les fontaines favorables*, mais surtout la solitude; ajoutons, la bienfaisance :

(1) M. E. Turquety, âme paisible, esprit voué à la contemplation, très-caché et très-retiré dans un coin du doux village de Passy, non loin de la maison de Mme G. Delessert, vient de mourir (24 novembre 1867) comme il a vécu, en grand silence. Il aimait les beaux livres; il en avait recueilli un grand nombre, et sa collection des anciens poëtes français soulèvera bien des convoitises parmi les bibliophiles de ce temps-ci.

« Des pauvres, le ciel, les bois, la mer et Dieu par-dessus tout ! Il n'y a pas de souvenirs tristes, d'impressions attristantes, de regrets qui ne soient doucement bercés par ces consolations vraies, consolations qui sont à la fois un présent de la miséricorde par excellence et un gage de ses grâces à venir. »

L'Aigle de Meaux, Bossuet, une âme si tendre sous les apparences de la plus grande austérité, a très-bien défini ce genre de poésie : *une âme qui se sent n'être rien, et contente de son néant.*

Au plus fort de ses souffrances :

« Hélas ! disait-elle en se considérant elle-même, l'activité de l'âme aux prises avec des organes malades n'a vraiment que deux refuges : la foi de ce qui nous aime, et le monde du dedans, où tout se colore et se met davantage en saillie à mesure que l'autre jour baisse. »

A chaque instant, elle découvrait dans ce corps frêle et si maltraité une nouvelle souffrance...

« Cette même nuit, du dimanche au lundi, je veux me moucher, et en faisant ce mouvement, je reste stupéfaite, ahurie sous des élancements rapides et successifs comme des éclairs, tranchants et douloureux comme des coups de lancette. J'essaye de nouveau ; les mêmes douleurs aiguës se renouvellent, s'étendent tout le long de la joue ! Au même moment je fus saisie de terreur, je mesurai la gravité du mal et l'appelai par son terrible nom : le tic douloureux ! Depuis ce jour-là, le mal n'a cessé d'augmenter ; il me poursuit en mangeant, en parlant, en marchant, à chaque mouvement que je fais et dans l'immobilité même. »

Voilà toute sa plainte ! Et nous autres, injustes, qui lui reprochions tout à l'heure de ne pas s'inquiéter de nos peines fugitives ? Elle a bien d'autres soucis, et sa tâche est autre part ; sa tâche est d'être utile et de croire. Elle avait ses amitiés, ses adorations, son cher entourage, et ce qu'elle appelait : *son adoption.*

Le premier dans cette adoption infatigable et le plus cher de tous, c'est son ami, j'ai presque dit son enfant, ce grand orateur, mort si vite, et que l'Église ne retrouvera pas de nos jours, le révérend père Lacordaire. De quelle sollicitude elle l'entoure ! avec quelle tendresse infinie elle en parle ! absent, elle attend ses lettres avec une impatience pleine de fièvre ; il parle, elle écoute avec ravissement : « J'entends au fond de mon âme les éclats de cette parole éloquente... Je ne sais pas une plus admirable vertu que la sienne, une vertu plus faite pour s'élever à la sainteté, si cette vertu veut se courber et s'enfermer dans l'obéissance. »

Savez-vous, cependant, la grande ambition de Mme Swetchine ? Elle finira par présenter au jeune père Lacordaire un des futurs capitaines dans les grandes batailles de l'Église, et peut-être le plus vaillant de tous, M. l'abbé Dupanloup ; elle présentera à ces deux fils de son adoption, cet homme qui était trois fois docteur, le père de Ravignan. Dans son *adoption*, elle compte avec orgueil, ce poétique et vaillant M. de Montalembert, dont elle *aimait la candeur et le charmant naturel*, MM. Ampère, Albert de Broglie, Ozanam, Alexis de Tocqueville, le prince Augustin Galitzin, enfin M. de Falloux, dont la main pieuse devait lui fermer les yeux.

Mais dans le mouvement de ces grands esprits qui se faisait autour d'elle, sans cesse et sans fin, elle revient à son enfant préféré, au révérend père Lacordaire. Elle écoute avec transport la parole éloquente et l'inspiration de ce jeune et digne héritier de la chaire de Bossuet. Elle prend sa part, superbe et modeste, dans les louanges de Paris enthousiaste et charmé : « On l'écoute, on l'admire, ou l'on se dit : c'est la sagesse elle-même qui parle par la voix de ce jeune homme. »

Elle l'a suivi dans toutes ses épreuves ; elle l'a vu revenir de Rome en cet habit de dominicain, sa gloire et son péril ; elle a reçu du révérend père Lacordaire la bénédiction suprême, et, nouvelle sainte Monique, elle s'est courbée, triomphante, sous la main de son fils.

Une des plus belles pages de la langue française, en tenant compte de la sincérité, de la tendresse et de l'émotion de l'historien, c'est la mort de Mme Swetchine, racontée par un témoin oculaire, M. le comte de Falloux. Rien de plus touchant, de plus rare et de plus exquis. Simple est la douleur, naturelle est l'expression. A chaque instant de cette agonie intelligente et résignée, on se surprend à regretter cette femme qui va mourir. Elle seule, avec sa force en Dieu, elle est calme en ce moment suprême.

L'esprit grandit à raconter ces grands caractères. On est fier de montrer aux regards charmés ces belles et sévères images. Maintenant, pour compléter le spectacle auguste de cette grande âme, il nous faudrait raconter la correspondance du père Lacordaire avec Mme Swetchine. On le tentera peut-être un autre jour.

CH. WALLUT.

---

# REVUE DE L'ANNÉE.

## LA NUIT DE LA SAINT-SYLVESTRE.

Peut-être nos lecteurs se rappellent que, l'an passé, à la même heure, en ces tristes jours où tout recommence, où tout s'achève, un homme étrange et sans nom leur racontait la vie et la mort de l'année 1866. Ce récit douloureux fut écouté avec la sympathie et le respect que les jeunes esprits accordent aux choses sincères. Or, par une réserve assez naturelle, il est advenu que nous avons effacé tout le dénoûment de ce récit funèbre, en nous privant d'un effet certain, auquel les vrais artistes en inventions ne sauraient manquer, pour peu qu'ils préfèrent leur propre succès à la sensibilité de leurs lecteurs.

Nous avions même négligé de dire ici le nom du héros de cette aventure, et maintenant qu'il est mort et que rien ne nous gêne, il s'appelait le docteur Sigismond Quéniau. Allemand d'origine, et Français par habitude, il avait gardé de sa patrie un grand fond de tristesse et de méditation ; il avait puisé dans la nôtre un doute immense. Il appartenait tout à la fois à son compatriote Jean-Paul Richter, à l'inépuisable conteur maître Hoffmann, dont la verve étincelait dans ces longs verres tout remplis de la bière de Munich. Les contes de Voltaire et les paradoxes de Diderot avaient complété l'éducation du docteur Sigismond. Les simples d'esprit en avaient peur ; les esprits forts n'y croyaient guère ; comme il était modeste et bon, les pauvres gens le bénissaient. Il était de haute taille ; on eût dit qu'il marchait la tête dans le nuage, et que ses deux yeux noirs lançaient la flamme. Il vivait seul, se montrant par accès, quand on avait besoin de lui.

Cette vision qu'il eut l'an passé, et que lui-même il nous a racontée avec tout le frisson de la fièvre, il en disait volontiers les moindres détails : comment il avait rencontré l'année expirante, et comment il avait reçu sa confession suprême. Il nous dit enfin que le grand fantôme avait ajouté : « Je vais devant toi; tu me rejoindras dans six mois... » Six mois après, à l'heure annoncée, le docteur Sigismond mourait entre mes bras, de mort subite. On le vit soudain se dissoudre à la façon du nuage. Il n'essaya pas de se défendre : « Allons, dit-il, j'obéis ! »

Certes, ce dernier acte, ajouté au drame, en eût accru l'intérêt, la curiosité, la terreur. Nous n'avons pas osé aller si loin, et si nous vous disons aujourd'hui la vérité, c'est qu'ayant à vous confier une histoire approchante de celle-là, nous espérons recueillir votre intérêt et votre pitié.

C'est un fait que beaucoup trouveront incroyable, mais que nous ne saurions nier pour notre compte, la nuit de la Saint-Sylvestre appartient d'ordinaire aux êtres de l'autre monde. On dirait que les fantômes, délivrés des liens de la mort, se mêlent une dernière fois aux vivants, comme s'ils voulaient, les voyant incertains, sans guide et sans appui, sans boussole et sans nord, exposés aux plus cruelles douleurs, se consoler eux-mêmes d'avoir perdu la vie avec tous les soucis de la vie.

Avant d'être initié aux amères découvertes de son voisin le docteur Sigismond, celui qui écrit ces pages, avait été, jusqu'à l'âge sérieux de quarante ans, parfaitement dégagé du souci de ces révolutions sombres qui nous viennent on ne sait d'où, mais qui se font sentir de toutes parts, dans l'agitation du rêve, au milieu des brouillards qui s'élèvent des eaux silencieuses; parfois même au sein des clartés d'en haut, quand chaque étoile resplendit de mille feux. Mais, l'autre soir, dans la solitude et la nuit d'un quartier du Paris désert, j'ai rencontré tant d'aventures et de choses étranges, que si vous étiez encore de ce monde, ô mon cher docteur, je vous demanderais pardon d'avoir négligé vos sages conseils, oublié votre mort funeste, affronté les dangers que vous m'aviez signalés ! Certes, j'aurais dû rester obstinément dans mon calme et tiède logis. Ainsi le voulait la plus simple prudence, et si j'avais bien regardé les caractères mystérieux que vous aviez tracés sur mon seuil, pas une force humaine ne m'eût entraîné hors de mon logis.

Donc, j'étais assis au coin de mon feu, dans ce grand salon tendu d'anciennes tapisseries, sur lesquelles vous voyez, d'un côté, resplendir les arbres d'or du jardin d'Armide, et, d'autre part, les flammes du bûcher où Philippe le Bel a brûlé misérablement les meilleurs chevaliers du Temple. Ainsi, d'un côté le charme, et d'autre part le supplice. Enfin, si le vent du nord, pénétrant par quelque brèche, agite à son gré ces scènes de meurtre et d'amour, il faut vraiment être un esprit fort pour ne pas ressentir au fond de son âme une certaine épouvante. Heureusement que j'y suis fait dès mon enfance, et que ces visions ont cessé de me troubler.

C'est pourquoi je m'étais cru, jusqu'à ce jour, un esprit fort, me disant qu'il n'y a rien de surnaturel, et que les accidents les plus étranges obéissent aux causes les plus simples. Je ne savais même pas, le soir dont je parle, que le genre humain entrait pour vingt-quatre heures dans un grand péril, et, fatigué de lire ou de rêver, je me couvris de mon manteau pour promener au dehors ma fantaisie. Il n'y a pas loin de ma demeure aux premiers arbres du bois de Vincennes. Dans les jours de tempête, on entend gémir les vieux chênes contemporains de saint Louis. Le donjon menaçant domine au loin les vallons, les rivages, le lac mystérieux, les grandes ombres aux grands bras, qui font de grandes enjambées, sitôt qu'un peu de jour se montre au ciel blafard. J'avais rarement vu un spectacle à la fois plus triste et plus solennel. La forêt était comme une confusion de tous les silences; le carrefour était sombre et menaçant, les sentiers parcourus par les fauves s'entremêlaient l'un dans l'autre. Enfin, moi, qui connais la forêt presque autant que le petit jardin que j'ai planté, je n'eus pas fait cinq cents pas dans ces abîmes de feuilles mortes, qu'il me fut impossible absolument de retrouver mon chemin. Plus je marchais, et plus la voûte s'épaississait sur mon front plein de sueur. J'étais en même temps attiré et repoussé par le charme. Une voix me disait, la voix même du docteur Sigismond : « Prends garde, et reviens sur tes pas. Tu ne saurais trop te méfier de la rencontre qui m'a perdu. Quelque chose est là-bas qui se lamente et qui se meurt. Si tu l'écoutes et si tu lui tends la main, tu es un homme mort. » Oui; mais en même temps, une autre voix : « Il s'agit, disait-elle, de venir en aide à une créature qui souffre. Honte à tes lâches frayeurs! Qui te dit, après tout, que tu n'es pas le jouet d'un conte fantastique, et que ce vieux savant ne t'a pas imposé ses derniers rêves? » Une irrésistible curiosité s'ajoutait aux chances diverses de ce combat intérieur. Que vous dirai-je? ma volonté même était impuissante à me conduire, et j'obéissais à ces grandes voix, tristes et mystérieuses, de la vaste forêt, que le temps a semée en ces parages pleins de silence et d'ombre.

A la fin, quand j'eus bien tourné sur moi-même, et pris, repris, changé ces petits sentiers dont le nombre est infini, même à la clarté du jour, je me sentis saisi d'une invincible épouvante, à la seule idée de passer la nuit dans ces lieux où la solitude était reine.

Tout à coup (vous pouvez m'en croire, ce n'était pas une vision) je découvris, assise au bord du fossé, et les deux pieds ballants dans les herbes, la vision qui, l'an passé, avait frappé le docteur Sigismond. C'était bien elle ! Une femme assez grande et vêtue avec toutes sortes d'oripeaux et de haillons qui naguère avaient fait la grande mode à Paris, à Berlin, à Londres, à Saint-Pétersbourg, dans le boudoir des coquettes, dans le palais des rois. Un manteau brodé de jais couvrait à peine ses épaules frissonnantes. La tête, où la chevelure immense avait pris toutes les teintes du blond et du noir, supportait une espèce de chapeau sans coiffe, et qui semblait défier le vent du nord. Tout était misérable, abject et touchant dans cette personne anéantie. A son regard, où brillait une flamme incertaine et mourante, on voyait qu'elle avait longtemps commandé aux nations, aux peuples, aux armées, aux grands esprits, même aux volontés les plus rebelles. Son attitude affaissée indiquait une voyageuse aux pays lointains. Ses pieds saignaient sous les ronces et les cailloux de la route; elle s'appuyait, en guise de bâton, sur l'un de ces vieux sceptres vermoulus que la fortune arrache aux mains débiles; dans un cabas entr'ouvert, on voyait les restes d'une couronne brisée. Rien n'était plus lamentable, et cependant je me sentais tenu à distance de cette immense agonie moins encore par l'épouvante que par le respect.

Après un long silence, il me sembla que cette étrangère tenait sur ses genoux une petite créature qui venait de naître. Elle avait fait à ce triste enfant un berceau de mousse desséchée ; un voile en dentelle de Malines couvrait cette tête à demi formée. Hélas ! quelle misère, et comme en ce moment je regrettais mon fauteuil et le coin du feu !

En vain j'aurais voulu revenir en arrière, une force irrésistible en ce lieu me tenait cloué ; mais bientôt mes jambes chancelantes me forcèrent de m'asseoir à côté de la vieille dame, et quand je dis : la vieille dame, il y avait encore sur ce visage, dévasté par la misère et par les passions, mille fois plus de beauté que dans toutes les nymphes et toutes les déesses de l'Opéra ou de la Porte-Saint-Martin. Bref, cette femme était un mystère, et chacun sait que le mystère attire et subjugue en un clin d'œil les plus tenaces volontés.

Quand elle m'eut regardé de ses yeux clairs, reconnaissant à mon attitude, à mes respects, que je n'étais pas un ennemi, elle prit l'enfant qui dormait sur ses genoux ; puis, quand elle l'eut balancé trois fois au-dessus de sa tête, comme si elle eût offert un holocauste aux quatre vents du ciel, elle déposa ce précieux fardeau dans mes mains tremblantes d'émotion. O miracle ! ce tout petit enfant à peine éclos pesait déjà plus qu'un écolier de rhétorique au collége de Louis-le-Grand, et peu s'en fallut qu'il ne tombât sur la terre humide. Heureusement je le retins dans mes bras.

La dame alors, d'une voix impérieuse et sépulcrale :

— Acceptez, me dit-elle, un dépôt si considérable que pas un des enfants, poëtes ou capitaines, qui sont venus au monde à la même heure, et pas un philosophe, un orateur, sauveurs ou gardiens de la liberté des peuples, ne sauraient se comparer à ce nouveau-né qui sera tantôt le maître et le dominateur des nations.

La dame, ainsi parlant, disait toutes ces choses considérables sans nulle emphase, au contraire, dans un accent plein de modestie et de simplicité. Plus elle était simple, et plus il me semblait que la vérité sortait par sa bouche. Il n'y a rien de plus facile à croire qu'un grand miracle, accompli par la simple imposition des mains, mieux encore, un simple commandement : la multiplication des pains, l'eau changée en vin pour les noces de Cana ; ou bien, quand le Dieu qui dort au sein de la tempête est réveillé par ses disciples, soudain l'ouragan s'apaise, et le vent calmé s'en va du côté de Tibériade, en chantant la louange de Jésus.

Déjà il me semblait que l'enfant, si petit tout à l'heure, allait à chaque instant prenant des forces nouvelles, et la mère ôtant le voile qui couvrait le nouveau-né :

— Tu portes, reprit-elle, l'enfant-roi de la défunte année. Rien n'est plus vrai : Voilà le nouvel an ! Voilà ton maître et seigneur ! le maître et seigneur du genre humain ! Lui et moi, nous ne saurions vivre en même temps. Je serai morte aussitôt qu'il aura la force de vivre. Il le faut, c'est la nécessité !

Elle pleurait, tantôt en silence et tantôt avec des sanglots.

— Pourvu, disait-elle en se tordant les mains, que le nouvel an n'aille pas apprendre à maudire sa mère ! Hélas ! j'ai fait bien des fautes, mais ce n'est pas ma volonté, c'est le destin qui les a faites. L'année elle-même obéit aux décrets d'en haut.

— Madame, lui répondis-je en m'inclinant, Dieu merci je ne suis point votre juge. Il faudrait, pour vous absoudre ou pour vous condamner, quelqu'un de ces historiens incomparables qui tiennent dans leurs vaillantes mains l'arrêt, la condamnation ou l'absolution éternelle. Il y faudrait un Tacite, un Bossuet; M. Thiers et M. Guizot auraient peine à formuler le décret de cette implacable justice.

— Mais, disait la vieille année en rougissant, j'ai pourtant fait de grandes choses ! J'ai accompli, à moi seule, l'Exposition du Champ de Mars. Le monde entier disait que c'était impossible... il est venu s'assurer par ses yeux de la majesté de l'œuvre et de la beauté du travail. Toutes les forces, toutes les gloires, tous les beaux-arts ont répondu à l'appel de la vieille année, et de l'enclume du forgeron au pinceau délicat du peintre, et des turbines à la charrue, du taureau au ver à soie, et de la fleur au charbon, tout m'obéissait, tout arrivait à mon premier ordre. Il n'est pas de nation si lointaine qui ne m'ait apporté ses hommages ; il n'est pas de roi si puissant qui n'ait baisé le bas de ma robe où brillaient toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Voilà mon œuvre, et sans doute elle me fera pardonner bien des fautes et bien des crimes. Dans tous les cas, plaise à Dieu que fautes et crimes ne retombent pas sur la tête innocente de mon héritier !

— O reine ! j'en conviens, vous avez accompli de vrais miracles, mais parmi les miracles innocents, rappelez-vous tous ces engins de guerre et de meurtre. O fatale année entre toutes ! vous avez inventé des fusils qui peuvent abattre en un seul jour quarante mille hommes sur les champs de bataille ; vous avez imaginé des canons et des boulets qui d'un seul coup renversent les citadelles les plus hautes. Si le navire, au milieu de l'Océan, rencontre un engin flottant ou submergé, aussitôt, même le plus grand vaisseau, même le vaisseau amiral, brisé en mille pièces, vole au ciel, et retombe, écrasant tous les bateaux d'alentour. Votre œuvre est la destruction, le néant. Voilà votre nom de baptême. Ainsi, ne vous vantez pas des luttes pacifiques du Champ de Mars. Vingt-quatre heures ont suffi, d'ailleurs, pour anéantir tous ces miracles, pour rendre au hasard des grands chemins et de l'Océan ces inventions dont vous étiez si fière. En moins de huit jours, la ruine et la désolation ont fait un désert de ce vaste emplacement qui était devenu le rendez-vous de l'univers. L'invincible ouragan qui renversait là-bas des capitales a saccagé même les fleurs délicates que la serre abritait sous ses haleines printanières. Dans ces lieux splendides, plus rien que le ravage. On dirait que c'est là ta condamnation, reine déshéritée.

— Et pourtant, disait-elle, tu ne saurais nier les grands artistes dont j'avais réuni les chefs-d'œuvre en ce Champ de Mars dévasté aujourd'hui. Les belles œuvres que c'étaient : les Belges, les Français, les Anglais même et l'Italie, et l'art naissant de l'Amérique ! On venait de toutes parts pour saluer le *Napoléon mourant* du maître Véla. Leys, Knauss, Meissonier, Kaulbach, Corot et Théodore Rousseau brillaient de tout l'éclat d'un talent sans égal. T'en souviens-tu ? Et les poëtes, leurs compagnons, comme ils avaient leur part de cette gloire ! A peine arrivés, les étrangers s'en allaient, comme en un pèlerinage sacré, pour s'incliner devant M. de Lamartine. Ils recherchaient, à vingt pas de là, l'illustre auteur de *Lucrèce* et de *Charlotte Corday*, du *Galilée* et du *Lion amoureux*. Les vieillards, qui ne veulent jamais mourir, demandaient au Jardin des Plantes l'immortalité que M. Flourens leur avait pro-

mise. Entre le toit de Lamartine et de Ponsard, s'élevait le palais italien de l'auteur du *Barbier* et de *Guillaume Tell*. En même temps, je sollicitais de tous les poëtes un cantique à l'union universelle des peuples; tout ce que je pouvais faire, je l'ai fait; tous mes devoirs, je les ai accomplis, et les hommes qui me reprochent de n'avoir pas fait davantage, sont injustes.

Un instant elle se plongea dans les regrets, j'allais presque dire dans les remords.

— Aussi vrai, repris-je enfin, que vous m'inspirez une pitié profonde, j'hésite à vous répondre, et pourtant la vérité est due à qui va disparaître. J'en conviens, vous avez évoqué tous les grands génies de la France, mais, sur les plus célèbres, vous avez posé la main inexorable de la mort. Qu'avez-vous fait de M. Ingres? Il expire en vous maudissant. Le philosophe entre tous éloquent, M. Cousin, disparaît sous le soleil de l'Italie, et le poëte illustre, admirable, M. de Lamartine, vous le retenez encore sur son lit de douleur.

Vous avez torturé jusqu'à la moelle ce malheureux nommé Ponsard. Vous avez employé douze mois à l'accabler de vos tortures. On l'entendait se plaindre et gémir dans les plus belles nuits de l'été; les rossignols de la Muette, à cette plainte horrible, se taisaient. Il est mort, vous l'avez voulu. En passant dans ces campagnes désolées, vous rencontriez Brascassat, et vous l'emportiez comme un oiseau tombé de son nid. Rousseau lui-même, un malheureux qui fut malheureux toute sa vie, un combattant du dernier jour, comme il venait enfin de gagner sa bataille, et d'être salué, sans obstacle, un fidèle enthousiaste de toutes les beautés de la terre et du ciel, vous l'avez poursuivi dans ces mêmes vallées de Fontainebleau où tombait naguère, écrasé sous l'écorce d'un peuplier, le grand peintre Decamps. Voilà des morts qu'il faut mettre à ton compte, ô malheureuse! Je t'en prie, en même temps, ne parle pas des poëtes à qui tu dictais ces beaux cantiques. Le ridicule en a fait justice. A eux tous, ils n'ont pas produit un seul couplet que la postérité conserve. Oubli pour ces écrivains de bonne volonté, mais de peu de talent! Le grand Rossini, lui-même, pour avoir pris au sérieux une cantate, a fait dédaigner sa musique, au bruit impuissant des cloches, des canons, des trompettes et des tambours. Voilà ton bilan, ma vieille année, et tu ne saurais t'enorgueillir de tant de misères amoncelées sur tes pas.

CH. WALLUT.

*(La fin à la prochaine livraison.)*

Paris. — Typ. HENNUYER ET FILS, rue du Boulevard, 7.

## LES BEAUX-ARTS A L'EXPOSITION UNIVERSELLE (FRANCE).

*Chacun pour soi*, tableau de Philippe Rousseau, dessin de A. Duvivier.

# LE SALON DE 1867.

## UN TABLEAU D'HEILBUTH.

*Le Vestibule*, tableau d'Heilbuth, dessin de A. Duvivier.

Si M. Heilbuth est Allemand, comme son acte de naissance l'affirme, ses toiles sont essentiellement françaises par la finesse de la touche et l'esprit. Il excelle à saisir sur le vif la tournure, la physionomie et jusqu'au caractère de ses personnages. Rome surtout lui est familière. Qui n'a doucement souri à la vue de ses *Cardinaux se rencontrant sur le monte Pincio*? Hier encore nous décrivions ce petit chef-d'œuvre : *le Vestibule*, et nous sommes heureux d'en offrir aujourd'hui à nos lecteurs la fidèle reproduction.

C. W.

# VARIÉTÉS SCIENTIFIQUES.

## LES FALSIFICATIONS PARISIENNES.

Je suis chimiste, célibataire et Périgourdin. Avant de mourir, j'ai voulu voir Paris. J'ai pressé la main de ma vieille gouvernante et je suis monté en waggon, pour la première fois de ma vie, avec une émotion que je ne crains pas d'avouer.

Je suis arrivé le soir tout juste pour me coucher : neuf heures sonnaient à toutes les horloges de la capitale. Le lendemain je voyais lever l'aurore, selon mon habitude et malgré les fatigues du voyage. J'avais faim. De ma fenêtre j'aperçois une crémerie ; je descends, j'y entre, je demande un bol de lait bien chaud avec un petit pain. Horreur ! savez-vous ce qu'on me sert ? Un affreux composé de cervelles d'animaux pilées, de jaunes d'œuf, de caramel, de cassonade, de gélatine et de jus de réglisse ; le tout coloré avec des pétales de soucis et des carottes cuites au four !... Voyons le pain : hélas ! sa blancheur, d'ailleurs fort remarquable, ne fait pas sa pureté. Je découvre aisément que le carbonate de magnésie, le plâtre, le sulfate de zinc, la farine d'orge et la terre de pipe ont usurpé la place du froment. On m'apporte du beurre : l'aile de mon serin n'est pas d'un plus beau jaune, mais c'est à la baie d'asperge qu'il doit sa riche couleur, et il n'est exempt ni de fécule, ni de suif de veau. Je paye, je salue et je m'enfuis.

Voici un bien beau café ! Si je prenais une tasse de chocolat ? entrons ; on verse ; je goûte ; pas un atome de cacao ! en revanche, on a prodigué le carbonate de chaux, l'amidon et toute espèce de haricots.

Je sors : me voilà dans ma chambre, midi sonne ; je tombe d'inanition. Tout à coup un parfum de civet embaume le corridor ; pourquoi ne pas me commander un bon dîner ? Je me mets à table. Versons-nous à boire ; ah ! mon Dieu, quelle complication ! Ce vin, ou plutôt ce poison, contient de l'alcool, du sucre, de la craie, du plâtre, de la mélasse, des amandes amères et, pour couronner cette mixtion infernale, des feuilles de laurier !... il y a aussi du suc de betterave et du bois de campêche.

Quant au jus de la treille, c'est bon pour les chansons !

Voilà pour le liquide, passons au solide : ce poulet, bien sûr, est mort poitrinaire, et je soupçonne fort cette sole d'avoir pris un bain de potasse.

La potasse est la Providence du cuisinier parisien. Voici un maquereau qui n'est pas mort d'aujourd'hui et une carpe qui ne sent pas l'œillet. Eh bien ! attendez ; on les plonge dans la potasse, comme on trempa le jeune Achille dans les eaux du Styx, et le prodige est opéré : le maquereau est rajeuni et la carpe ne sent plus rien, pas même la carpe ! Par exemple, voilà une andouillette que je ne mangerai pas ; il y a quarante-huit ans que je fais de la chimie, mais il me serait impossible d'indiquer les viandes mystérieuses qui la composent.

Je comprends maintenant pourquoi l'honorable M. Gisquet, préfet de police, mit un jour la main sur trente-quatre mille boudins, quarante-huit mille saucisses et soixante-quinze mille cervelas qu'il fit jeter dans les bassins de Montfaucon.

Cette romaine est appétissante ; tâchons de nous dédommager. La salade réjouit le cœur, dit Brillat-Savarin. Mais, au lieu de vrai sel, je reconnais de l'argile et du plâtre en poudre, du reste très-habilement dissimulés. La science, depuis vingt ans, a fait de grands progrès, on ne saurait le nier. Le vinaigre est tout ce que l'on voudra ; et l'huile, de la simple huile à brûler, dans laquelle on aura délayé du miel et de la graisse.

Je renonce à me réjouir le cœur.

Ces confitures de groseille sont du plus beau rose et n'ont qu'un défaut : il n'y a pas plus de groseilles que dans ma main. C'est tout uniment de la pectine colorée avec du suc de betterave et solidifiée avec de la gélatine.

Il faut donc que je meure de faim ! à moins que je ne dîne avec ce fragment d'oie confite que Thérèse, ma bonne et prévoyante gouvernante, a glissé dans ma valise. Mais il faudra me résoudre à avaler ensuite un verre d'eau de Seine, de cette eau trouble, sale et tiède, aromatisée par les égouts. Il paraît que les Parisiens se disposent à aller puiser leur eau en Champagne, c'est un peu loin, mais je déclare qu'ils feront bien !

Sortons prendre l'air. Ce n'est certainement pas ce qu'il y a de moins falsifié dans Paris ; car cet air, obscurci par le charbon, le bitume et la poussière, est infecté par le gaz, et l'on voit planer sur les rues je ne sais combien de mètres cubes de fumée de tabac.

Je cours me réfugier dans un café somptueux et je me laisse aller à commander une demi-tasse.

Dans un petit plateau argenté, ciselé, éclatant, je prends un morceau de sucre qui renferme de la fécule, du sable, de la craie et du plâtre. Du plâtre ! encore et toujours du plâtre ! Ne trouvez-vous pas que c'est abuser singulièrement de cette matière et traiter comme un plafond l'estomac de l'homme ? Quant au café, il contient de l'avoine, du seigle, de la chicorée, beaucoup de chicorée, de la mélasse et... de la terre glaise !

Je demande de la bière... Oh ! je connais ce goût-là ! c'est du buis, c'est encore du trèfle d'eau, du tilleul, des têtes de pavots colorées avec du jus de réglisse.

Quant au houblon, il est resté dans les plaines de l'Alsace.

Je fumerais bien, mais je viens de lire que certains marchands de tabac ont été condamnés pour avoir mêlé à leurs marchandises, qui de la sciure de bois, qui de la râpure de tan, qui de la poudre de mottes à brûler ; cependant je choisis un cigare que j'allume hardiment, mais mon manille n'est qu'un assemblage ingénieux de feuilles de rhubarbe adroitement roulées. Pour la première fois de ma vie, j'ai mal à l'estomac, et franchement n'y a-t-il pas de quoi ?

Une tasse de thé me soulagera peut-être. J'entre dans un magasin et je demande tout ce qu'il y a de meilleur. Sainte Vierge ! mais je ne me trompe pas... ce sont bien des feuilles de peuplier, de saule, de frêne, de prunier sauvage, etc., colorées soit en vert, avec du sel de cuivre, soit en noir, avec du bois de campêche.

*Aux neuf cent mille palétots !* Quel beau magasin ! quelle étendue ! quel luxe ! Vingt-cinq francs cet habit bleu barbeau ! mais c'est pour rien, c'est donné ! Et mon habit noisette qui m'en a coûté soixante-quinze en 1832 ! Il ne sera pas dit que j'aurai manqué une pareille occasion. J'entre ; j'essaye ; il me va comme un gant et me

rajeunit de dix ans. J'ai l'air de mon neveu Théodore. Mais, hélas ! j'attrape une ondée et voilà mon habit tourné en chiffon. Je remarque au collet une grosse tache verte qui devient jaune, puis lilas, puis groseille; ce matin la tache a disparu, il y a un trou.

O mon habit noisette ! tu me coûtais soixante-quinze francs en 1832, mais voilà trente ans que je te porte et tu es toujours bien beau !

Tel est, monsieur, le récit consciencieux et véridique des vingt-quatre heures que j'ai passées à Paris. Vous trouverez peut être que j'ai eu la main malheureuse, et vous me répondrez qu'à Paris comme ailleurs on trouve du bon drap et des soles fraîches. C'est possible, Paris est si grand et le hasard aussi. Toutefois, si mon récit vous paraissait suspect ou exagéré, veuillez bien consulter les savants, vous en apprendrez bien d'autres : tel membre de l'Institut, par exemple, vous dira qu'on rencontre souvent dans le thé non-seulement des feuilles de prunier, mais (oserai-je bien l'écrire?) des excréments de vers à soie... C'est la même forme, la même couleur; mais l'arome, monsieur, pensez-vous que ce soit le même arome ?

Encore, si la falsification s'en tenait aux confitures et aux habits bleus barbeau ! Mais le monde intellectuel et moral de Paris est-il plus à l'abri de ses ravages que le monde physique ?

Je ne suis qu'un humble chimiste; en parlant littérature je sors de mon rôle. Je viens cependant de lire trois journaux et un roman ! Eh bien ! monsieur, il m'a semblé que les sentiments, les idées, voire même le style, s'y trouvaient aussi falsifiés que la bière et le lait que je n'ai pu avaler.

J'entre au Palais pour entendre les princes du barreau parisien, et je remarque que presque tous plaident des séparations de corps, d'où j'ai conclu qu'au sein de la capitale l'amour conjugal se trouvait quelquefois falsifié.

Et les réputations, monsieur, et les fortunes ! combien y en a-t-il qui ressemblent à mon pauvre habit barbeau ! Ne voit-on pas souvent un grand personnage descendre du faîte des honneurs en police correctionnelle ? Et pouvez-vous répondre que ce millionnaire qui passe, salué jusqu'à terre, aura de quoi dîner demain ? Enfin les visages eux-mêmes, dans Paris, sont envahis par la lèpre de la falsification. Sur le boulevard, je rencontre un monsieur qui me tend la main et que je ne connais pas.

— Eh ! comment allez-vous, mon cher Berlingard, me dit-il; vous ne me remettez pas? Mailletoux ! votre ami Mailletoux !

Ancien huissier à Périgueux, maintenant homme d'affaires à Paris, Mailletoux, autrefois borgne, chauve et édenté, me montre aujourd'hui une rangée de dents éblouissantes et me regarde avec deux yeux irréprochables, tandis qu'il caresse du bout de ses doigts gantés les boucles d'une chevelure abondante et parfumée.

Certes, Mailletoux n'a jamais été beau, mais depuis qu'il s'est fait réparer, je le trouve dix fois plus laid. Il m'a fait l'effet d'une ruine badigeonnée.

Un râtelier ! passe encore ! il faut bien manger ! Mais un œil de verre, à quoi peut-il servir? Serait-ce à attraper les alouettes?

A Périgueux, quand on est laid, on reste laid; quand on se fait vieux, on se résigne ; quand on est infirme, on trouve que c'est assez, et l'on ne se rend pas ridicule par-dessus le marché.

CASSIUS BERLINGARD, chimiste;
*Et pour copie conforme,*
FULBERT-DUMONTEILH.

# VOYAGES SUR LES CHEMINS DE FER FRANÇAIS. PARIS A LA MEDITERRANÉE.

## DE VALENCE A LA CAMARGUE (1).

### I. — VALENCE, ORANGE, SOYONS, PONT-SAINT-ESPRIT, AVIGNON.

J'avais visité le midi de la France, il y a dix ans, et j'avais conservé de ce voyage un très-agréable souvenir; un de mes amis, grand chasseur, ou qui du moins se vantait de l'être, me tenait en haleine, et toutes nos conversations roulaient sans cesse sur Orange, la ville romaine, Avignon et Vaucluse, la cité des papes et le jardin de Pétrarque, Arles, le cimetière de trois nationalités. Bref, un beau jour, l'ami Nemrod prit un port d'armes, son fusil et sa gibecière. Je me munis d'un simple passe-port, et, sans nous arrêter dans aucune des villes flétries par nous du titre de ville froide du Nord, nous nous dirigeâmes sur Valence, où la température, la couleur, l'accent et les mœurs du Midi commencent à s'accuser nettement.

Dans mes précédents voyages, je n'avais eu pour moyens de transport que le Rhône et les bateaux à vapeur. Accoutumé aux perspectives et aux paysages du grand fleuve, j'imaginais que le chemin de fer n'allait pas m'offrir de sites comparables à ceux des bords du Rhône. Mais dès Lyon, je pus me rassurer. Le spectacle d'aujourd'hui diffère du spectacle d'hier, mais il l'égale en beautés et en splendeurs. Le railway ne s'écarte guère du Rhône; parfois il en traverse la vallée, et le fleuve montre alors ses îles verdoyantes et ses bancs de cailloux étincelants au soleil. La plaine du Dauphiné et celle de Vaucluse que les voyageurs entrevoyaient à peine, se déroulent tout entières sous l'œil du voyageur. Les côtes du Vivarais se dressent tout à coup, comme de gigantesques murailles, s'entr'ouvrant parfois pour laisser l'œil s'égarer sur des vallées profondes; les Alpes sont à l'horizon, et les Cévennes tantôt proches, tantôt lointaines, viennent ici et là baigner leurs pieds dans le fleuve que longe le convoi. Partout et toujours l'œil repose sur un jardin plantureux aux productions variées, et, si l'horizon se rétrécit, si, aux campagnes fertiles succèdent quelques plans arides, ils semblent placés là comme contraste et pour rehausser l'éclat et la richesse du pays.

Quand nous arrivâmes, Valence était en fête. On y préparait une course de taureaux, et les vignerons, contents de leurs vendanges, devaient donner ce jour-là le spectacle d'une cavalcade travestie. La coïncidence de ces deux divertissements nous valut le plaisir d'assister à une course de taureaux où tout le monde était travesti et masqué. Tout se passa bien jusqu'à l'arrivée d'un taureau sauvage qui, la queue en l'air, l'œil irrité, les naseaux fumants, se précipita dans l'arène, comme un

1 Voir, pour la série des Voyages en France, les tables de la collection.

ouragan. Tout le monde applaudit. Une minute plus tard tout le monde trembla. Le taureau, exaspéré par la vue et les cris de la multitude, prit sa course, renversa les barrières, bondit et disparut dans les rues, où toutes les personnes qui n'avaient point assisté à la course paradaient masquées et costumées, comme en carnaval. Parmi les masques, il en était un qui avait intrigué bien des gens sous son travestissement de diable. Tout à coup les cris : « Gare le taureau ! gare le taureau ! » dispersent la foule. Chacun fuit, les portes sont trop étroites pour la populace qui les assiége. Le taureau poursuit sa course ; tout à coup il s'arrête, soulève avec ses pieds de devant la poussière du sol, mugit, secoue sa tête puissante, fixe devant lui ses yeux sanglants, les referme et s'élance, car il a choisi sa victime. L'habit rouge, les cornes du diable ont mis le comble à sa rage. Mais il a affaire à un adversaire digne de lui. Le beau diable attend la bête, et d'un pied léger saute sur sa tête, entre

Tour penchée de Soyons. Dessin de Laurens.

ses cornes ; puis, profitant de l'élan, il tourne sur lui-même et tombe juste sur les pieds de derrière de l'animal furieux, s'y arc-boute, saisit la queue du taureau, et voilà l'animal et le diable qui courent par la ville l'un portant l'autre. C'était un rude jeu ; le taureau, tout en se livrant à ses accès de colère, réfléchissait aux moyens de se venger. L'occasion se trouva bientôt. Le diable, las de sa position comique sur le dos de la bête, se laissa tomber à terre. Le taureau n'attendait que ce moment ; il fit volte-face, saisit l'infernal personnage, et se préparait à lui faire subir un méchant quart d'heure. Mais il se trouva que sous l'habit du diable, il n'y avait plus de diable, en sorte que le monstre exaspéré eut à dépenser ridiculement sa rage sur un monceau de vêtements ; mais il comprit bientôt ce qu'il y avait de sottise dans une semblable vengeance, et, se calmant tout à coup, il prit son élan et s'enfuit dans les pâturages.

Tous ceux qui avaient assisté à la bataille jugèrent sur cette escapade que le taureau n'était pas si dangereux qu'il en avait l'air. Mais un ami de Nemrod, que nous avions rencontré dans les arènes, déclara que jamais il n'avait vu un animal qui pût lui être comparé, et que, pour sa part, il allait l'acheter coûte que coûte. Il se présenta donc chez le maquignon qui avait amené à Valence les taureaux de la course, et, quelques heures après, il rentrait en ville menant en laisse, comme un petit chien, le taureau complétement dompté, mais qui reprenait sa férocité aussitôt qu'il voyait approcher une autre personne.

Au reste, entre Belzebuth et Torero, — c'est ainsi qu'on avait baptisé l'animal et son maître, — il y avait une incontestable affinité.

Le maître, Torero, était un homme court, d'environ quarante ans, carré des épaules, rond de l'abdomen, et aussi solidement campé qu'un hippopotame sur des jambes courtes et musculeuses qui se mouvaient sous lui, écartées et arrondies. Quand il parlait, il agitait deux bras gros et longs qu'on voyait danser à droite et à gauche comme un télégraphe détraqué. Au reste, élégant à sa manière et affectant de la tenue, se faisant remarquer par un déploiement de velours qui dépassait la mesure du goût ordinaire, ainsi que par une exhibition de chaînes, breloques et bagues qui aurait fait la richesse d'un bijoutier.

Nemrod me présenta à Torero et Torero me présenta à Belzebuth. Grâce au maître, je pus admirer en connaisseur cet animal énorme, au regard foudroyant, aux cornes bien plantées et aiguës comme des aiguilles, aux jarrets d'acier, à la robe fine et noire comme l'ébène.

— Belzebuth fera ma fortune, disait Torero triomphant. J'ai résolu d'exploiter les courses de taureaux. Pour cela il me fallait un animal exceptionnel, et le voilà ! Avez-vous remarqué comme il s'est conduit dans sa lutte avec son chimérique lutteur. Dès qu'il a senti qu'il n'avait pas de prise sur une étoffe pleine de vent, il a maîtrisé sa colère inutile, il a demandé des armes à sa raison contre sa rage, chose rare pour un taureau, et qui prouve que mon Belzebuth est susceptible d'observer, de calculer, de se dominer.

Torero nous montra alors un wagon qu'il avait fait aménager, comme un boxe, afin d'utiliser les longues heures du voyage à dresser son monstrueux élève, et il nous annonça que si nous l'acceptions pour compagnon, il partagerait les hasards de notre excursion dans les campagnes qui séparent Valence de la ville d'Orange, où Belzebuth ne devait arriver que dans quatre jours. Nous n'eûmes garde de refuser.

Une heure après, nous quittions Valence et, d'un pied ferme, nous prenions la direction de Soyons.

En somme, Torero était un compagnon très-divertissant, c'est lui qui nous racontait toutes les légendes du pays que nous traversions.

Nemrod, brillamment vêtu en chasseur des gravures de mode, paradait sur les routes, dans la plaine et sous bois, comme un vrai saint Hubert. Que d'exploits étonnants nous avons vus s'accomplir entre Valence et Vaucluse ! Il avait acheté un malheureux chien de cuisine, qu'il appelait César, et que nous nommions Laridon. Il voulut le dresser, et le dressa à sa façon ; il lui attacha un canard au cou avec une ficelle pour lui donner la piste. Lui-même tirait au vol des poules effarées qu'il attachait au bout de son fusil, et, avec son bon cœur et l'horreur du sang naturelle à tant de braves gens, il détournait la tête au moment où il lâchait la détente.

Ainsi chassant et devisant, nous visitâmes le château de Lavoulte, baronnie jadis puissante, et dont les seigneurs prétendaient être parents de la mère de Dieu. Les Rohan succédèrent aux Lavoulte, et, s'ils ne se disaient pas cousins de la Vierge Marie, ils affichaient des prétentions non moins orgueilleuses, en écrivant dans leur devise : « Prince ne daigne, roi ne soucie, Rohan suis. »

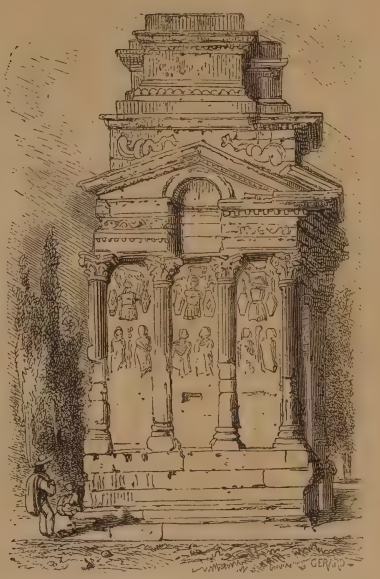
Nous nous arrêtâmes à Soyons et nous en visitâmes la tour penchée. La maçonnerie et la roche s'enchâssent si bien qu'on se demande si c'est un ouvrage de l'homme ou un phénomène naturel. Ici, la tradition populaire fait naturellement la guerre à la géologie. Suivant elle et, dans un siècle qu'elle se garde bien de citer, un géant, qui sans doute n'avait rien de mieux à faire pour le moment, s'en alla un beau jour dans ces parages, passa en revue les monts de la contrée, et en ayant trouvé un à son gré, l'arracha de sa base, et s'en revint le déposer au milieu de la plaine, juste à l'endroit où s'élève la tour; mais, après l'avoir déchargé de ses épaules, il oublia de le redresser, et voilà pourquoi la tour est penchée.

Cependant quelques gouttes d'eau commençaient à tomber et nous nous estimâmes fort heureux de trouver asile dans une masure voisine où déjà s'étaient attablés quelques buveurs. Torero, en habile cuisinier, alluma du feu, pluma quelques poulets et les mit à la broche. Nous l'aidâmes de notre mieux, et Laridon, ainsi qu'il lui arrivait chaque fois que nous quittions la chasse pour la table ou la cuisine, se montra d'une bonne volonté exemplaire. Il regardait les poulets évoluer à la broche devant le feu, comme s'il étudiait les favorables effets du rôtissage, et nous crûmes un moment qu'il allait lui-même tourner la broche. Nous invitâmes tous les buveurs rassemblés dans la masure à dîner avec nous. Le repas fut très-gai, chacun conta son histoire, et nous apprîmes qu'outre la légende que j'ai racontée, la tour penchée de Soyons était dotée d'un fantôme, de deux fantômes, devrais-je dire.

Un châtelain, qui avait voyagé pour ses affaires pendant quelques semaines, revenait dans sa propriété, aux environs de Soyons, lorsque, près de la tour penchée, il rencontra un convoi funèbre; il arrêta son cheval et demanda quelle était la personne qu'on conduisait à sa dernière demeure. En apprenant que c'était sa femme, qu'il avait toujours grandement aimée, il tomba évanoui. Quand on le releva, il était mort. On l'enterra avec sa femme près de la tour penchée, et depuis ce temps, un *monsieur* et une *dame* se promènent chaque nuit, bras dessus, bras dessous, aux alentours de la ruine célèbre. On les rencontre tous les deux, dit la légende, depuis que le monde est monde; ils sont vêtus de noir, ont cinquante pieds de haut. Lui, c'est un *monsieur*, elle, c'est une *dame*, car ils suivent les modes. On les a vus, au dernier siècle, elle, attifée dans le goût de ce temps-là, lui, en habit noir, culotte courte, souliers à boucles, l'épée au côté. Aujourd'hui le ménage s'habille comme vous et moi.

Le lendemain nous fîmes une excursion au pont Saint-Esprit, ainsi baptisé à la suite d'un miracle que Torero nous raconta :

— La tradition rapporte, nous dit-il, qu'un moine vit en rêve, par une belle nuit de l'année 1263, des langues de feu qui se posaient de distance en distance sur les flots du Rhône. Au récit de cette aventure, son supérieur comprit que Dieu ordonnait au couvent de construire un pont dans l'endroit du fleuve où les langues de feu s'étaient arrêtées. Mais comme la communauté manquait d'argent, il envoya ses moines recueillir des offrandes dans le pays d'alentour. Au bout de deux ans les fonds étaient prêts, et le prieur commença les travaux. Tout à coup, au moment où l'on achevait la première arche, un astre lumineux descendit du ciel et se posa sur la partie supérieure. Quand l'astre s'évanouit, l'on trouva sur la pierre des signes mystérieux. Le pont fut continué. A la seconde arche, même miracle, et ainsi de suite jusqu'au jour où le pont fut terminé. Alors un pieux ermite du voisinage lut couramment sur chaque pierre visitée par le feu céleste un nom de saint sous lequel les arches furent aussitôt baptisées. Elles ont encore aujourd'hui conservé ces noms qui servent, en cas d'accident, à désigner le point où il faut porter secours, et l'arche contre laquelle le bateau en perdition s'est heurté.



Arc de triomphe d'Orange. Dessin de Laurens.

Notre excursion pédestre dura quatre jours, puis, un beau matin, Orange nous apparut à l'horizon.

L'avenante et gaie petite ville se présente au pied de la colline, laissant émerger de la ceinture arborescente qui l'encadre, son gigantesque théâtre romain, tout radieux sous le soleil. Orange compte parmi les plus vieilles cités; mais son histoire ne date que du jour où César y entra en maître. Les Gaulois la prirent aux Romains, qui la conquirent de nouveau, la fortifièrent et l'occupèrent militairement. Plus tard, les barbares l'envahissent à leur tour, les Sarrasins s'en emparent; enfin Charlemagne l'englobe dans son vaste empire et l'érige en principauté. Mais les bourgeois d'Orange regrettent leurs libertés municipales, ils ont l'humeur remuante, et les seigneurs se trouvent en face de vassaux indomptés. Au seizième siècle, Orange réformée se révolte; Serbilloni, chef des troupes pontificales, la pille et massacre tous les habitants qui n'ont pu fuir. Les protestants rentrent avec Montbrun. Ils sont vaincus de

nouveau. Plus tard, c'est contre la maison de Nassau que, par deux fois, Orange s'ameute, et pour exterminer la guerre civile, Louis XIV détruit et les fortifications qui protégent la bourgeoisie, et le château qui protége le seigneur. La guerre civile devient impossible, mais Orange s'endort et s'annule ; désormais ses monuments, son théâtre romain et son arc de triomphe la signalent seuls à la curiosité du voyageur.

L'arc d'Orange, très-heureusement restauré par MM. Caristie et Renaud, est un des monuments les plus justement admirés que possède la France méridionale. Il a été construit sous Auguste, dans le but de consacrer le souvenir des conquêtes romaines, depuis Sextius jusqu'à César. Les dévastations des hommes ont avancé sa destruction. Les princes d'Orange avaient brutalement assis contre l'arc romain leurs murailles féodales. Mais si quelques détails sont irréparablement perdus, la nature a dédommagé le chef-d'œuvre de tant d'outrages ; elle a revêtu ces antiques murailles de la splendide et chaude teinte d'or qui contraste si harmonieusement avec l'azur intense et la coloration puissante des campagnes du Midi. L'arc mesure vingt-deux mètres en hauteur ; il est large de vingt et un mètres, épais de six, et percé de trois arcades. Des trophées d'armes comblent l'espace compris entre les colonnes et le plein-cintre des arcs latéraux. Sur les colonnes s'étale un attique couvert de trophées maritimes qui indique que l'arc était consacré aux armées de terre et de mer. Les éperons des navires, les mâts, les vergues, les cordages, entassés dans un désordre apparent, sont assemblés très-pittoresquement. L'ensemble du monument est couronné par un grand stylobate, dont les bas-reliefs représentent les épisodes des grandes batailles romaines. Des deux faces latérales, celle de l'ouest n'offre plus aux yeux que des débris informes ; celle de l'est, mieux conservée, est décorée de quatre colonnes corinthiennes. Sur les plats du mur, aux entre-colonnements, des bas-reliefs nous montrent encore une troupe de vaincus, d'une exécution minutieuse, qui traduit avec une incomparable éloquence les humiliations et les désespoirs de la défaite.

Le théâtre d'Orange s'appuie à la colline. Quoique détruits en partie, on reconnaît encore les gradins de l'amphithéâtre. Le mur de la scène a mieux résisté. Il est composé de blocs gigantesques à peine entamés. La façade est décorée avec une simplicité grandiose. Trois portes donnent accès dans ce théâtre, dont les magnifiques proportions rendent mesquin et ridicule tout ce que l'art contemporain a créé dans ce genre.

Nous visitâmes avec soin tous les environs d'Orange, puis nous reprîmes le chemin d'Avignon. En route, Torero saisit l'occasion de nous raconter la légende suivante relative au pont Benezet, qui est aux portes d'Avignon.

— Un jeune pâtre d'Aviland, dans le Vivarais, conduisait un troupeau dans une vallée rocheuse des Cévennes. Tout à coup une vive lumière inonde la campagne. Jésus apparaît dans sa gloire au gardeur de moutons, qui tombe à genoux ; il lui ordonne de jeter là sa houlette et de s'en aller construire un pont sur le Rhône.

Benezet, c'était le jeune pâtre, s'empressa d'obéir ; à peine avait-il fait quelques pas, qu'il rencontra un ange sous les habits d'un pèlerin. Avec un tel guide, il arriva promptement au Rhône. Mais à la vue de l'immense fleuve, le petit pâtre, saisi d'effroi, s'écria :

— Mon Dieu ! quelle large rivière ! Comment y bâtir un pont ?

Et d'un regard suppliant il interrogea son conducteur céleste. Celui-ci, au lieu de répondre, disparut dans un rayon de feu.

Un batelier fit traverser le fleuve à Benezet moyennant trois des six oboles qui composaient toute sa fortune. A peine débarqué, Benezet alla droit au palais du viguier et lui dit :

— Je suis envoyé par le Christ pour bâtir un pont sur le Rhône.

Le viguier entra dans une grande colère.

— Toi, misérable ! Comment ferais-tu pour mener à bien une œuvre devant laquelle Charlemagne, le grand empereur, a reculé ?

— Laissez-moi libre et je l'accomplirai, reprit Benezet d'une voix calme.

— Eh bien ! puisque tu es si présomptueux, descends dans la cour de ce palais, regarde la pierre qui se trouve au milieu, et, si tu la soulèves, je croirai à ta mission ; elle sera la première pierre de ton édifice. Sinon tu mourras !

Benezet se rendit au lieu indiqué, suivi de la foule qui l'accablait d'insultes et de railleries. Au milieu de la cour du palais du viguier se dressait un fragment de roc énorme. Trente hommes se réunirent pour l'ébranler et n'y réussirent pas ; l'enfant s'en approcha, la souleva comme un caillou, la mit sur son épaule et descendit vers le fleuve d'un pas aussi léger que s'il n'eût été chargé que de sa panetière. Arrivé au Rhône, il jeta au milieu des eaux frémissantes ce quartier de roc, qui devint, en effet, la première pierre du pont, dont les importants débris frappent encore d'admiration les archéologues et les artistes.

Benezet travailla sept ans à la construction du pont et mourut sans l'avoir achevé. On l'ensevelit dans la petite chapelle qui s'élève entre la troisième et la quatrième arche, et il fut canonisé quelques années après.

Lorsque Louis XIV voulut faire détruire le pont de Benezet, on raconte que des jets de feu et de flammes dévorèrent les ouvriers, et le pont dut être respecté.

Cependant, à mesure que nous marchons, la plaine s'élargit dans la direction du Rhône, les montagnes s'écrasent, puis le terrain ondule, et bientôt Avignon se dessine nettement dans le bleu pur d'un horizon lumineux.

Le noir et taciturne génie qui a inspiré le moyen âge a semé toute la campagne de châteaux rébarbatifs, qui préparent à l'avance l'esprit aux sinistres architectures de la cité des papes. Déjà, avant Sorgues, le Château-Neuf du pape avait vivement frappé notre imagination avec son enceinte de murailles percées de quatre portes louches et soupçonneuses, avec ses massives tours et ses énormes donjons, quand, derrière les platanes qui bordent les remparts et l'enceinte d'Avignon, nous apparut le château des papes dans son austère majesté.

Avignon, citadelle de la papauté au moyen âge, est bâti contre le vent, le soleil, les habitants, l'ennemi, l'étranger et le diable. Ses rues sont tortueuses, étroites, montent ou descendent, quand elles ne se terminent pas en échelles ou en escaliers. Dans ce labyrinthe, on se perdrait à chaque pas si, de même que tout chemin conduit à Rome, toutes les rues d'Avignon ne convergeaient vers le château des papes. Au détour d'une petite rue montueuse, mon regard heurta tout à coup une arche de pierre colossale jetée au-dessus de la rue.

Je levai les yeux : j'étais au pied du château de la papauté. Un régiment de ligne y tient garnison. Malgré l'étrange alliance de l'élément moderne et de l'élément antique, je me sentis saisi par la poésie de ce formidable monument. Le château des papes, c'est le moyen âge tout entier aussi visiblement écrit sur la pierre des murailles que l'histoire de Rhamsès sur le granit des pyramides. C'est le quatorzième siècle avec ses querelles religieuses, son église militante et guerrière. Art, luxe, agrément, tout y est sacrifié à la défense. C'est, d'ailleurs, le seul modèle complet qui reste de l'architecture militaire de cette époque. Devant lui, on ne voit que lui; derrière lui, tout Avignon disparaît. La formidable construction domine tout dans la ville et dans la lointaine campagne.

Le palais, commencé par Jean XXII, en 1336, ne fut achevé que trente-quatre ans plus tard. Les dimensions, bien que calculées sur une envergure dont le périmètre immense renfermait toute une église et le palais épiscopal précédent avec ses dépendances, parurent insuffisantes à Benoît XII, qui fit démolir presque entièrement les premières constructions et éleva la partie septentrionale d'après les plans de Pierre Obrieri, le Vauban de l'époque.

Clément VI ajouta la façade actuelle, la grande chapelle basse, qui servit ensuite d'arsenal. On doit à Innocent VI la grande chapelle haute et tout le corps de logis formant la partie méridionale. Urbain V fit travailler à la partie orientale donnant sur les jardins; il nivela le roc et termina entièrement le palais et ses sept grandes tours. La tour du nord surmonte un corps de logis qui s'enfonce profondément dans l'angle de la vaste masse. Dans le fond sont les prisons de l'inquisition et la tour Saint-Jean, privée de sa corniche. C'est de cette tour que le vieux pape Jean XXII regarda défiler le convoi funèbre de l'anti-pape Pierre Cornaro. Derrière cette tour, une immense muraille reliait jadis la citadelle du *Cardinal blanc*, ainsi que l'on nommait le pape dans Avignon, aux murs de la cathédrale. Puis vient le chef-d'œuvre d'Obrieri, la tour de Trouillas, décapitée de son couronnement, spectre lugubre et menaçant au milieu du gouffre de pierre où il se dresse.

La façade de l'est présente un singulier amalgame de courtines et de tours distribuées avec une sauvage bizarrerie. Au midi, tout l'édifice s'élève à pic, et le passant est obligé d'en raser les murs le long d'un étroit défilé creusé dans la roche vive. Un arc-boutant énorme soutient la masse formidable, qui semble toujours prête à s'écrouler.

Les autres façades sont moins sévères. De la tour Saint-Laurent, on découvre un admirable panorama. Sur la façade occidentale s'élevaient de gracieux pavillons, et la tour des Anges, qu'Urbain V enrichit de splendides peintures. Cette tour fut abattue en 1664, par ordre du vice-légat Colonna, et remplacée par des fortifications et des ponts-levis.

Aujourd'hui, tout le vaste ensemble du palais frappe les yeux par la vigueur abrupte de sa construction et sa bizarre irrégularité. Les tours ne sont pas carrées, les fenêtres ne sont point alignées; on ne rencontre pas un seul angle droit, et ce n'est que par des circuits effrayants et sans fin que l'on communique d'un corps de logis à l'autre.

L'intérieur répond, comme forteresse, aux dispositions du dehors, toutes prises à l'encontre de l'assaut ou de l'insurrection. De hautes courtines et des tours dominent de toutes parts la grande cour. Vainqueur à cette porte et à cette cour, l'assaillant n'est encore maître de rien; le siége est à recommencer. Vainqueur une seconde fois, il rencontre des obstacles imprévus. Enfin, toutes les défenses emportées, il reste une tour à forcer. La porte est brisée : l'assaillant se précipite sur l'escalier; les degrés sont gravis. Tout à coup l'escalier se perd dans la muraille. Au-dessus se dresse un palier, où des cordes ou des échelles déjà retirées donnent seules accès, et sur ce palier se tiennent des soldats nombreux prêts à faire expier chèrement une victoire éphémère.

Dans ce corps de logis se trouvent les prisons, l'inquisition et la salle des tortures.

Le génie sombre qui a créé le palais des papes semble avoir présidé à la construction de tous les monuments qu'a conservés Avignon. L'on se demande avec étonnement comment cette cité, qui fut si profondément travaillée par la domination romaine, n'a gardé aucun vestige de cette antique civilisation. C'est que les Francs, puis les Ostrogoths, puis Charles-Martel, puis les comtes de Provence et ceux de Toulouse, qui s'emparèrent successivement d'Avignon, y ruinèrent, y anéantirent tous les monuments d'origine romaine.

Au treizième siècle, Avignon, devenue une sorte de république municipale, s'imposa, à l'exemple des villes italiennes, la dictature des podestats. Mais à peine commençait-elle à sortir de ses ruines, que la cité commit l'imprudence d'embrasser la cause des Albigeois. Le pape lança l'anathème, et le roi de France, Louis VIII, arriva de Lyon avec une armée de cinquante mille hommes, pour châtier la ville hérétique. Après trois mois d'un siége meurtrier, une ruse lui livra enfin Avignon, et le légat qui l'accompagnait ordonna de combler les fossés, de raser les murs, de détruire toute fortification. Le marteau des démolisseurs eut vite terminé la destruction commencée par la hache des Francs et de Charles-Martel, et lorsqu'après la lutte si dramatique de Philippe le Bel avec l'Église, Avignon remplaça Rome, les architectes purent à leur aise tout reconstruire sans contrôle et sans imitation, sous l'inspiration directe des troubles terribles et des passions funestes qui agitaient alors le monde entier.

Clément V fut le premier pape qui s'établit à Avignon, où il se logea au couvent des Frères-Prêcheurs. Il n'y acheva point sa vie, changea plusieurs fois de résidence et finit par se retirer à Carpentras. Là, il fit frapper des monnaies à son effigie avec le titre de comte de Venaissin. Telle était en ce moment la déchéance de la papauté, que l'un des successeurs de Grégoire le Grand se glorifiait, non d'être pape, mais de posséder un titre féodal.

Jean XXII, qui succéda à Clément V, releva le pouvoir pontifical, renonça à Rome et s'installa définitivement à Avignon. Il aimait cette ville, où il avait été évêque, et résolut d'y construire un palais digne des hôtes qui devaient l'habiter.

Benoît XII et Clément VI continuèrent son œuvre. Clément VI, lui aussi, aimait sa résidence nouvelle, et, pendant tout son pontificat, les Avignonais purent espérer que leur ville hériterait de Rome et resterait la capitale de la chrétienté. Ils virent successivement le roi de Naples venant rendre hommage au pape; les ambassadeurs vénitiens, la chaîne au cou, prosternés aux pieds du pontife en témoignage du repentir de leur

république, qui avait enlevé Gênes au saint-siége; l'anti-pape Pierre Cornaro abjurant ses erreurs sur l'échafaud; les envoyés du Grand Khan des Tartares; le moine grec Balaam, chargé par l'empereur Andronic de tenter la réunion des deux églises; et, enfin, les fêtes et les bals donnés en l'honneur de Charles IV, comme pour le dédommager des conditions humiliantes auxquelles il venait d'acheter la couronne impériale. C'est sous ce même pontificat que se conclut l'achat, par les papes, de la ville et de l'État d'Avignon. Jeanne de Naples, les mains encore trempées du sang de son premier mari, s'était rendue à Avignon pour y demander l'absolution de son crime. Quand elle voulut rentrer avec Louis de Tarente, son nouvel époux, dans ses États d'Italie, les Napolitains refusèrent de la recevoir. Alors, comme elle manquait d'argent pour lever une armée, elle vendit à Clément VI l'État avignonnais et la cité au prix de quatre-vingts florins d'or. Ce marché fut conclu le 9 juin 1348. Dès lors, les papes furent chez eux dans Avignon, et Clément VI, voulant y assurer sa domination, fit bâtir la plus grande partie de l'enceinte.

Le projet des papes de transférer le saint-siége à Avignon fut traversé de beaucoup d'obstacles. Pétrar-

Château du pape à Avignon. Dessin de H. Clerget.

que sollicita vivement Jean XXII et Benoît XII de retourner à Rome; il ne fut écouté ni par eux, ni par Clément VI, qui leur succéda. Rienzi se joignit à Pétrarque et trouva Clément VI inébranlable. On sait quelles furent les suites de cette décision. Rienzi, de retour à Rome, y établit pour un instant une république dont il fut le tribun, puis le dictateur; mais bientôt, trahi, livré, il se vit enfermer dans une des tours du palais, le pied attaché à une chaîne rivée par son premier anneau à la voûte de la prison.

Cependant les fortifications d'Avignon s'élevaient menaçantes pour les ennemis de la papauté, ce qui n'empêcha pas l'archiprêtre Arnoux (1360), puis Duguesclin (1366), de lever sur la ville des impôts de quatorze mille écus et de cent mille livres.

Urbain V revint à Rome; mais, contrairement à ce qui s'était passé sous Jean XXII, les cardinaux refusèrent de quitter Avignon.

Ces plaintes émurent Urbain. Arrivé à Rome, lui-même se prit à regretter Avignon. Il y rentra et n'en sortit plus. Ce fut Grégoire IX qui replaça à Rome le saint-siége, qui y est resté jusqu'à nos jours. Cet important événement eut lieu le 13 janvier 1377. La papauté avignonnaise s'était maintenue soixante-huit ans.

Après le départ des papes, Avignon fut gouvernée par des légats. Mais bientôt l'esprit municipal s'y réveilla; l'aristocratie et le peuple en vinrent aux mains, et plus d'une fois le sang coula dans les rues. Les rois de France se mêlèrent à ces luttes et favorisèrent le parti populaire, qui désirait la réunion du Comtat au royaume. En effet, tout conspirait pour cette réunion. La France dominait dans les sciences, dans les lettres, dans les arts, à la place de l'Italie. La civilisation n'avait plus son foyer au delà des Alpes. D'ailleurs, Avignon, par sa situation même au milieu du territoire français, voyait le travail de ses habitants, les produits de ses fabriques annihilés par le réseau de douanes qui l'entouraient de toutes parts. C'est alors qu'éclata la révolution. On sait les excès de tous les partis à cette funeste époque, les exploits de Jourdan Coupe-Tête, ceux des émules de Trestaillon et l'assassinat du maréchal Brune. L'hôtel où périt le glorieux soldat de l'empire existe encore. On a conservé, dans la chambre où il fut frappé, les traces des balles meurtrières. On a transformé le palais des papes en caserne. En 1816, on y logea un régiment corse qui a irréparablement gâté les fresques précieuses de la tour Saint-Jean, faussement attribuées au Giotto, mais qui sont dignes de lui.

Le développement de l'industrie, qui fut la suite de la révolution, rendit à Avignon une importance qui grandit chaque jour. La population, très-réduite à la fin du dix-huitième siècle, recommença à devenir importante. La cité papale, peuplée aujourd'hui de plus de quarante mille habitants, se transforme en ville industrielle. Son commerce remue plus de quatre-vingts millions par an. La culture de la garance fait sa richesse.

Château de Cavaillon (*Château de Pétrarque*). Dessin de Laurens.

C'est à Dalthen, fils de l'ambassadeur de Thamas Koulikan, qu'est due l'introduction de cette culture dans le Comtat. Entraîné avec son père dans la chute de son maître, il se réfugia à Smyrne, auprès du consul de France. De là, il se rendit à Marseille avec une provision de semence de garance, s'exposant à la peine de mort qui punissait toute exportation de la graine précieuse. Le Comtat lui parut le lieu le plus favorable à la production de la garance; il s'y établit, puis il se ruina et mourut, lui et sa fille, dans une misère horrible. La culture de la garance rapporte aujourd'hui au département de Vaucluse plus de vingt millions par an. Il y a quelques années, le conseil général voulut glorifier la mémoire de l'étranger qui avait apporté la richesse à toute une contrée; on résolut de lui ériger une statue, et on en confia l'exécution à M. Brian, qui représenta le pauvre Persan avec son expression calme et douce et ses longs vêtements orientaux. La statue en bronze domine le rocher des Doms, contre lequel s'appuie le palais des papes.

Mais le lecteur trouve peut-être qu'il est temps de revenir à nous.

### II. — VAUCLUSE, LE CHATEAU DE CAVAILLON. — LE JARDIN DE PÉTRARQUE. — PÉTRARQUE ET LAURE.

On ne saurait passer par Avignon, sans aller visiter Vaucluse. La charmante route qui conduit à la célèbre fontaine ressemble beaucoup à celle qui mène de Rome à Frascati. Même fond de montagne, même horizon se baignant dans la limpidité de l'atmosphère. Au loin se dresse le campanile d'une église qui, selon la légende, doit sa fondation à saint Véran.

Saint Véran passait un jour dans la contrée, suivi de son chien. Un lac se présente devant eux : le saint le passe à pied sec. Tout à coup, au milieu du lac, le chien se poste en arrêt : le saint regarde et aperçoit un bloc de marbre. Il le déblaye de la vase qui le cache et tombe à genoux devant une miraculeuse statue de la Vierge. Si pesante que soit la statue, le saint la met sur son épaule et reprend son chemin. Arrivé à l'îlot où s'élève aujourd'hui la ville de Vaucluse, le saint a faim; il ordonne à son chien de pêcher quelques poissons. Le chien s'élance dans la Sorgues et revient avec des truites, des anguilles et des écrevisses. Bientôt le feu est allumé, le dîner préparé, et le saint apaise sa faim. Cependant la nuit est venue, le disciple de Jésus veut se lever pour se choisir un abri; mais il se sent comme attaché au sol. Il appelle son chien : le chien aboie, mais ne peut dégager ses pattes rivées à la terre par une force divine. Alors le saint se retourne vers la statue miraculeuse, qui brille dans la nuit comme un astre lumineux.

— Mère de Dieu, dit-il, ordonne; que veux-tu que je fasse?

— Bâtis une église.

— Dans ce désert?

— Ici-même.

— Tout seul?

— Tu n'es pas seul : ton chien t'aidera.

En effet, le chien se trouve à l'instant délivré de ses entraves mystérieuses, et va deçà, delà, choisissant des pierres et, malgré leur grosseur, les apportant entre ses dents à son maître. Celui-ci les prend, et, du doigt, la statue lui montre la place que chacune doit occuper.

Saint Véran travailla sans relâche toute la nuit. Puis, quand le soleil se leva le matin, il s'endormit de fatigue. A son réveil, l'église miraculeuse se dressait splendide avec ses vitraux, ses orgues, ses beaux tableaux, ses ornements de toute sorte, ses portes et leurs ferrures et la statue divine placée sur le maître-autel.

Le saint se mit à genoux et pria avec ferveur; puis il reprit son chemin. Quand il repassa à travers les eaux de la Sorgues, il se rappela le repas qu'il avait fait la veille et bénit le fleuve. Depuis, le poisson y abonde, et les truites, les écrevisses et les anguilles qu'on y pêche sont les meilleures de toute la contrée.

L'église bâtie, les habitants s'assemblèrent sous ses murs; les gourmets y vinrent pour la belle friture qu'on mangeait dans la ville nouvelle. Puis Pétrarque acheta un jardin dans le voisinage; il célébra dans d'inimitables vers la fontaine qui avoisine Vaucluse, et toute la contrée fut désormais immortelle.

Pour arriver à la fontaine, on remonte la vallée de Vaucluse. Bientôt les sinuosités de la route se rompent et s'évasent en demi-cercle de rochers à pic, dont l'élévation imposante domine soudain tout l'horizon. On s'aventure alors à travers d'énormes falaises calcinées, et, brusquement, on se trouve arrêté, au bout du défilé, par une roche rougeâtre et gigantesque. C'est là, au niveau du sol, dans la partie inférieure et au centre de ce rempart granitique, que s'ouvre et s'enfonce, dans l'obscurité mystérieuse d'une grotte naturelle, la trouée béante, la fontaine auguste et vénérée que le poëte a célébrée.

La hauteur de l'arc irrégulier qui ferme l'entrée de la caverne est de dix-neuf mètres. L'on dirait que le sol vient d'être bouleversé par une convulsion volcanique. Les pierres et les quartiers de calcaire vernis par les éruptions aquatiques ont formé à l'entrée une dune qui cache les abords du goufre. Le bassin a un circuit de soixante pas, à peu près.

Lorsque nous le visitâmes pour la première fois, les orages terribles qui avaient signalé les jours précédents avaient fait affluer l'eau à la fontaine, et, en trois jours, le bassin s'était élevé de plus de cent trente pieds et couvrait presque entièrement le figuier qui sert à marquer l'étiage. La fontaine présentait en ce moment un spectacle imposant et magnifique. La masse liquide retombait en mille cascades bouillonnantes. Ce n'était pas une nappe d'eau qu'on voyait s'échapper de la source : c'était une écume éblouissante qui jaillissait de rocher en rocher, jusqu'au moment où elle se fondait dans le lit de la Sorgues débordée.

A notre seconde visite, l'eau avait baissé, et, à l'aide des saillies, des pierres et des rochers, il nous fut facile de descendre dans le vaste entonnoir. L'eau maintenant ne coulait plus au dehors, mais nous dérobait encore le fond de son lit. A mesure que mon regard pénétrait sous la grotte immense, le faible rayonnement du jour extérieur semblait y pâlir et s'y effacer. Plus loin, ce n'était que comme à travers un mirage que je pouvais suivre la nappe liquide toujours calme et muette et de plus en plus assombrie, s'aplatissant dans la nuit sous la voûte sans fin et laissant pressentir quelque inabordable lac, gouffre noir dont il est impossible de deviner l'origine, de mesurer l'étendue, de calculer la profondeur.

A l'équinoxe du printemps, après la fonte des neiges, les eaux captives grandissent, envahissent le dernier ourlet du bassin, bouillonnent à ciel ouvert, sautent par-dessus la digue qu'elles se sont formée elles-mêmes, se précipitent en cascade sur les roches, et roulent orageuses et rugissantes dans le lit de la Sorgues; puis, l'eau diminue, s'apaise et reprend son atone et muette immobilité.

Non loin de la fontaine de Vaucluse, au milieu d'un bois touffu, s'élevait autrefois le château des évêques de Cavaillon. L'un d'eux, Philippe Cabassol, fut l'admirateur de Pétrarque. De là l'opinion que le manoir féodal où le poëte trouva souvent une amicale hospitalité, lui avait servi d'habitation. La vérité est que la maison de Pétrarque, qui n'avait ni tours ni courtines, et dont, au siècle dernier, on voyait encore les ruines sur une pointe de rocher, était située sur la déclivité du mont, tout au fond de la vallée, en face d'une charmante petite île dont le poëte avait fait son jardin.

La forêt a disparu; la vieille forteresse est aujourd'hui ruinée; mais elle semble encore garder l'entrée du vallon, et on l'appelle le *Château de Pétrarque*.

La maison et le jardin de Pétrarque ont également disparu; mais le souvenir de l'homme est resté et anime encore cette solitude.

La femme angélique et tant célébrée, cette Laure, objet mystérieux d'une affection si pure, demeurait non loin de là, dans un château bâti sur une autre éminence, qu'un vallon riant séparait de la villa de Pétrarque. C'est en 1307 qu'elle naquit. Son père était échevin de Noves. Elle avait un frère et une sœur qui prit le voile. Laure était l'aînée. Belle, noble et riche, elle épousa Hugues de Sades, dont les ancêtres, depuis deux ou trois générations, exerçaient les premières charges municipales à Avignon. Le contrat fut signé à Noves, le 16 janvier 1325. Laure avait alors dix-sept ans, et son époux, vingt et un. Elle eut pour dot quatre-vingt

mille francs environ, somme énorme pour l'époque, et deux habits complets, l'un vert, l'autre écarlate, avec une fourrure de menu-vair, une couronne d'argent du prix de vingt florins d'or. Le rang de son mari l'obligea de paraître dans la cour brillante des papes, et elle en fut bientôt l'ornement le plus remarqué. C'est à Avignon où il était venu, à peine adolescent, avec son père, vieux compagnon d'exil du Dante, que Pétrarque rencontra Laure pour la première fois, le 6 avril 1327, lundi, et non point vendredi, de la semaine sainte, et conçut pour elle cette affection pure et constante qui fit le bonheur, le tourment et la gloire de sa vie. L'exaltation du poëte fut toute mystique. Chanter Laure, s'efforcer d'être digne d'elle, l'admirer en silence dans les assemblées et les promenades publiques, ne négliger ni l'amitié, ni la patrie, ni les arts, ni les sciences, pratiquer tous les grands hommes, visiter tous les pays remarquables, telle fut, dès lors, la vie de Pétrarque. Nous insisterons là-dessus, car tout le monde ne sait pas que le grand poëte fut en même temps un noble ami de son pays. Il est beau de le voir chargé d'importantes ambassades, agir non en diplomate qui ruse, mais en arbitre souverain dont la décision loyale fait loi et impose le respect. Pétrarque eut encore cette gloire de sentir le prix des beaux-arts comme celui des lettres et de la poésie, et il contribua puissamment à faire connaître aux Romains leurs antiques monuments et leurs précieux manuscrits. Tourmenté par son noble amour, voulant le fuir lui-même, il voyagea pendant presque tout le cours de sa vie, il parcourut la France, l'Allemagne, toutes les parties de l'Italie; il visita l'Espagne et se lia d'amitié avec tous les savants, tous les poëtes, tous les philosophes d'un bout de l'Europe à l'autre. Avec Boccace et Dante, il donna à l'Italie une langue qui, dans la bouche de ces trois hommes, semble rivaliser avec les beaux idiomes de la Grèce et de Rome, et qui, certainement, était très-supérieure à toutes les langues parlées alors en Europe; on peut dire qu'il révéla au monde le sentiment du beau; aussi ne fut-ce pas l'Italie seule qui prépara à Rome le triomphe du poëte, ce fut en quelque sorte l'Europe reconnaissante qui couronna Pétrarque au Capitole.

Lorsque, en 1342, il revint à Avignon le front ceint du laurier poétique, Laure était déjà célèbre, grâce à lui. Tous les étrangers qui venaient à la cour du pape voulaient la voir. L'empereur Charles IV étant arrivé en 1346, on lui donna un bal où étaient réunies toutes les beautés de la ville et de la province. Charles aperçut Laure, écarta par un geste les autres dames, s'approcha d'elle et lui baisa les yeux et le front. Tout le monde applaudit. Déjà, cependant, le temps, les fatigues des fêtes, les ennuis domestiques avaient altéré ses traits. Quelque surprise se mêlait à l'admiration de ceux qui la voyaient alors pour la première fois.

— Eh quoi! disait un roi, c'est là cette merveille qui fait tant de bruit et qui a tourné la tête à Pétrarque?

Mais, lui, continuait à voir en elle cette beauté mystérieuse que le cœur sait seul comprendre.

En 1347, quand, partant pour un nouveau voyage, Pétrarque vint faire ses adieux à son amie, Laure se trouvait dans un cercle de femmes, sérieuse et pensive, sans perles, sans fleurs, sans parure. Ses yeux exprimaient le pressentiment du mal qui si tôt devait la tuer. Pétrarque chercha vainement des paroles. Ses lèvres restèrent muettes, et il dut se retirer pour cacher ses larmes. Laure le suivit d'un doux et honnête regard, où se lisait l'annonce d'une éternelle séparation.

En effet, quelques mois après le départ du poëte, une peste affreuse se déclara à Avignon. Cent mille âmes périrent en sept mois. Laure ressentit les atteintes du mal, le 3 avril, et, du premier jour, comprenant que tout était fini, elle se prépara tranquillement à la mort. Ses parents, ses amis, bravant la contagion, pleuraient autour de son lit et lui prodiguaient leurs soins. Laure, assise, l'air calme et serein, recueillait déjà en silence les fruits d'une vie innocente et pure. Elle expira sans agonie. Des songes sinistres, des visions effrayantes avaient préparé Pétrarque à ce coup terrible. Il en reçut la nouvelle à Parme. Dès lors, ses souvenirs, ses regrets, ses chants se nourrirent uniquement de la morte à jamais bénie, et désormais ses vers respirent une vraie et touchante douleur.

Laure fut ensevelie dans l'église des Cordeliers; mais les bons pères oublièrent assez promptement le précieux dépôt. Deux siècles après, un savant lyonnais, Maurice de Sève, découvrit ce tombeau, dont on avait fini par ignorer l'emplacement. On l'ouvrit : on y trouva une médaille représentant une femme qui se déchire le sein, et un sonnet de Pétrarque, le tout renfermé dans une boîte de plomb.

François Ier, accompagné de Marot, passant à Avignon la même année, rendit visite au modeste monument; il jura d'en faire bâtir un autre plus digne de Laure; mais il oublia sa promesse ou ne se soucia pas de la tenir. Il se contenta de faire enlever les ossements, commanda à Marot quelques vers qu'il copia, signa et fit déposer dans le cercueil, à côté du sonnet de Pétrarque.

En 1730, un Anglais, ayant pour complice un sacristain, vola les vers de Pétrarque et ceux du roi. Un autre Anglais, pour expier cette profanation, fit élever à ses frais, à la mémoire de Laure, un modeste monument, situé dans la rue des Lices. En 1793, avant la démolition de l'église des Cordeliers, on enleva les ossements qui étaient dans les églises pour les enterrer dans les cimetières. On trouva dans le tombeau de Laure huit dents et des cheveux, qui furent remis au procureur de la commune, et qui ont été perdus.

La dépouille mortelle de Pétrarque repose dans un sarcophage élevé à Arqua, village de montagne qui a vu mourir le poëte et qui a recueilli sa cendre. C'est là qu'il passa ses derniers jours. Pendant les quatre ou cinq mois qui précédèrent sa mort, il resta dans un état de continuelle langueur, et, le 19 juillet 1374, on le trouva mort dans sa bibliothèque, sa tête penchée sur un livre... Parmi les précieuses reliques d'Arqua, on montre encore sa chaise, qui est authentique.

De retour à Avignon, nous y retrouvâmes notre ami Torero; il avait exhibé son taureau dans plusieurs arènes, et tout ce qu'il avait prévu s'était réalisé. Son taureau lui valait des trésors inespérés; mais Torero comptait bien ne pas s'arrêter en si beau chemin.

Quelques jours après, nous partîmes pour Arles.

Mais nous devions auparavant nous arrêter à moitié route, dans une châtellenie appartenant à un ami de Nemrod, et où se trouvaient réunis, pour une chasse, un très-grand nombre de veneurs.

Il y avait — elle existe encore — dans la contrée une bande de chasseurs qui ne savaient comment contenter leur goût. Ils se réunirent un jour et fondèrent une société pour l'exploitation, comme chasse, d'une forêt

qu'ils prirent à bail. Dans cette forêt, la plus civilisée des forêts de France et de Savoie, les loups sont inconnus; les renards y pullulent si peu, que les propriétaires voisins lâchent leurs poules dans les clairières. De sangliers, on n'en voit jamais la queue d'un. Pourtant la société prend à tâche de perpétuer, dans ce bois transformé en parc, les grandioses épopées des chasses d'autrefois. Tous les ans, tant que la chasse est ouverte, les membres de la société endossent des habits verts, galonnés en argent, loués au costumier du théâtre; ils se coiffent de chapeaux réformés du corps royal de la maréchaussée, et, dans cet accoutrement, ne représentent pas mal des piqueurs. Ils montent alors chacun sur un cheval; — quel cheval! — ils appellent leurs chiens; — quels chiens! — ils embouchent leurs trompes et sonnent des fanfares; — quelles trompes et

Laure. Dessin de Laurens.

quelles fanfares! — Le tout vu d'un peu loin et avec beaucoup de bonne volonté, ressemble assez à une chasse à courre. Des complaisants simulent les comparses.

Tel est le spectacle qui nous fut donné.

— Mais où vont ces braves gens? demandions-nous.

— Dans la forêt.

— Qu'y vont-ils faire?

— Ils vont chasser à courre.

— Mais la forêt est dépeuplée?

Et c'était vrai! Pourtant, expliquons-nous.

Dans cette forêt déserte, il y a encore un cerf, un seul, déjà vieux et célibataire par profession. Mais quel cerf! un cerf dix cors pour le moins et une bête sans pareille, un cerf qui a été chassé sans trêve pendant des années innombrables, et qui a toujours échappé aux chiens, aux balles, aux couteaux, aux piqueurs, aux chasseurs; — il eût échappé à saint Hubert lui-même! — un cerf fantastique, enfin, qui nulle part n'a trouvé son maître. Mais je me trompe, car notre cerf — cerf et serf sous tous les rapports — est la propriété de la société de nos chasseurs; le noble animal est hébergé, nourri, médicamenté aux frais de ladite société. Sa position sociale serait une vraie sinécure, n'étaient quelques menus soucis qui se renouvellent malheureusement chaque année, dès l'ouverture de la chasse jusqu'au printemps. Ces soucis sont de se laisser courre par la meute, de feindre une panique terrible, et de fuir devant les chiens et les chasseurs jusqu'à ce que le simulacre de chasse ait lassé ces messieurs.

Notre cerf, qui est un vieux routier, a compris le manége : il sait que la vénerie proprement dite n'entre pour rien dans cette affaire; que sa mort est ce que les sociétaires redoutent le plus; aussi il s'est civilisé, et, dans ce steeple-chase, qu'il considère comme un exercice hygiénique, il s'arrange pour ne s'agiter que juste ce qu'il faut pour gagner appétit et faire honneur aux soins paternels de la société. Il arrange même les choses avec esprit et grâce. Sent-il les chiens sur sa trace? il se prête avec bonhomie à ce qu'on réclame de lui, il simule des feintes, il vient, il va; bref, il exerce de son mieux son métier de cerf pensionnaire. Puis, quand il est las, il déserte la chasse, prend à côté, trouve sur la route un endroit déjà connu; il s'y jette, et là, en toute sécurité, il lampe et broute la verdure et l'onde fraîche qu'une prévoyante hospitalité lui tient en réserve, pendant que des valets, postés à l'avance, rompent les chiens sur sa piste.

Telle est la belle vie de ce cerf imprenable. Pourtant il arrive parfois que notre bête s'ennuie de cette comédie monotone où, en somme, elle joue le rôle le moins glorieux. Alors le malicieux compère se venge en une fois et berne les chasseurs.

Un jour qu'il rêvait de quelque biche absente, il entendit les trompes prochaines. La mauvaise humeur le saisit, il trouva gênant de se fatiguer ainsi pour le plaisir de ces beaux messieurs. La meute arrive et le talonne. Il faut partir, il part; il s'élance, il détire ses jambes engourdies, puis, comme l'éclair, il bondit, prend de l'avance, et improvisant un itinéraire qui n'avait pas été prévu, dépiste les chiens; enfin, quand il a ainsi mis l'espace entre la meute, les chevaux et les veneurs, notre matois fait un crochet, et sûr de n'être pas poursuivi, se dirige paisiblement à petits pas dans le faubourg prochain, aux portes de la ville. Là, il s'arrête devant une auberge où des buveurs attablés lui offrent amicalement de la limonade et des dragées; puis, sans façon, il entre dans la maison et se couche nonchalamment près du foyer, laissant les femmes et les enfants caresser sa jolie tête, et recevant avec une fière courtoisie les politesses et les friandises qu'on multiplie autour de lui.

Cependant, quelques chiens qui, par exception, avaient du nez, reprirent la piste et ramenèrent la chasse en plein faubourg. Le gros de la meute suivit, et ils se précipitèrent tous dans l'hôtellerie, bousculant les tables et dispersant les buveurs.

L'aubergiste s'empressa de fermer les portes de son établissement. Il eût été au désespoir de violer, à l'encontre du cerf, les lois saintes de l'hospitalité. Bientôt après arrivèrent les chasseurs, crottés, harassés, eux et leurs montures légèrement poussives. Ils payèrent le dommage, on leur rendit leur cerf. Et qui dira leur joie?

car si la bête eût été perdue, comment la remplacer Un cerf, cela devient rare, et celui-ci était un vieil ami, un antique serviteur. On recoupla la meute, on mit notre animal dans une tapissière, on lui fit les honneurs de la chasse et on le réintégra dans sa forêt. Il y est encore ; mais les ans sont venus ; il n'a plus ses jambes d'autrefois et il a pris la goutte. Quant à sa ramure, il y a longtemps qu'on en a, et pour toujours, dépouillé sa tête, comme d'un ornement qui gênait trop sa course. On assure que, pour l'attacher à la forêt dont il est l'hôte unique, la société prévoyante lui a cherché une femme et l'a marié. C'est maintenant un cerf établi et sans doute père de famille. Si jamais Arles ou Avignon est attaqué, on le fera garde national.

### III. — ARLES ET LA CAMARGUE.

Le lendemain nous arrivâmes à Arles, cimetière et musée de l'architecture antique. L'art importait peu à mes compagnons de voyage. Pendant que Nemrod passait son temps chez les armuriers, pendant que Torero complétait l'éducation de Belzebuth, je profitai de la solitude qui m'était faite pour parcourir la ville et aller moi-même à la découverte. Chaque jour, du matin au soir, je m'aventurais sans guide dans le labyrinthe inextricable d'Arles et je m'égarais dans ses ruelles étroites, sales, tortueuses, inégales qui circulent à travers des masures et de magnifiques ruines antiques, enterrées sous d'ignobles ruines modernes.

Un des côtés que je fréquentais le plus hors la ville, c'étaient les Aliscamps, cimetière romain devenu cimetière chrétien, et qui semble être le champ de repos de plusieurs nations entassées.

Les Aliscamps ont aussi leur légende. La voici :

Quand saint Trophime eut converti la contrée arlésienne, il convoqua une assemblée de pieux personnages afin de bénir le cimetière et les monuments païens dont il avait chassé les antiques dieux. Aucune des personnes présentes ne voulut, par humilité, accepter l'honneur d'officier en une circonstance aussi solennelle. Le débat durait depuis longtemps et menaçait de ne pas finir, lorsque le Christ parut au milieu des assistants et bénit lui-même le cimetière. Un des évêques, qui était aveugle, n'ayant pas reconnu le Rédempteur que signalait une beauté éblouissante, s'étonna de tant d'audace, et, allant à lui, l'invita à se retirer. Tous ses compagnons se récrièrent à l'instant ; mais le Christ s'approcha de l'évêque aveugle, imposa les mains sur ses yeux et le guérit. La bénédiction du cimetière terminée, le Christ se retira, dit la légende, dans une chapelle souterraine du rocher de Mont-Majeur ; la messe dite par saint Throphime et servie par notre Sauveur, le Christ entendit la confession de tous les pécheurs et de toutes les pécheresses qui venaient lui demander l'absolution de leurs fautes. On montre encore aux visiteurs la niche où le Fils de Dieu était assis pour écouter les pénitents ; c'est une espèce de fauteuil taillé dans la pierre.

Les chrétiens d'Arles ne se contentèrent pas d'emprunter aux païens leurs temples. Du jour où ils eurent consacré les Aliscamps, les tombes païennes furent vidées, et les cendres patriciennes firent place à celles des chrétiens pour qui on achetait le droit d'être enterré aux Aliscamps. Il suffisait de mettre le cadavre avec son cercueil sur une petite barque portant une croix, de déposer le prix des funérailles dans une urne en évidence et de lancer la barque sur le fleuve. Quand les marins du Rhône rencontraient ces esquifs tout tendus de noir et balançant sur le flot leurs cierges allumés, ils les saluaient d'un signe de croix, persuadés que l'ange gardien du défunt le guidait jusqu'au port.

Les Aliscamps sont un cimetière mort, Arles est un cimetière vivant. Ce qui donne, en effet, à cette ville une mélancolie pleine de charme, c'est que les souvenirs du passé apparaissent de tous côtés dans la vieille cité. L'empreinte de Rome s'y est conservée plus visible qu'en aucune autre ville française. Les maisons modernes y ont l'air austère d'une ruine. Les colonnes, les sarcophages, les tronçons mutilés de tous les âges et de tous les styles, sortent de terre à chaque pas. Tel chapiteau romain s'encadre dans la maçonnerie d'une échoppe, et le banc de pierre qui garde la masure du paysan est un tombeau qui renferme les cendres d'un sénateur ou d'un patricien.

Pétrarque. Dessin de Laurens

De tous ces restes d'un passé glorieux, l'amphithéâtre est le plus justement admiré ; il est presque l'égal du Colisée romain. Le beau style et l'incomparable exécution de cet admirable monument fixent sa construction au plus glorieux temps de l'architecture romaine. Il est composé, dans son ensemble, de deux rangs de portiques à arcades superposées ; le premier dorique, le second corinthien. Ces portiques, au nombre de soixante, sont à jour et d'inégale grandeur, à cause de la forme ovale de l'édifice, dont le plus grand diamètre mesure environ cent quarante mètres et le plus petit cent quatre.

Trente mille spectateurs pouvaient y tenir à l'aise ; quatre portes donnaient accès dans l'intérieur.

L'intérieur a été plus dévasté que l'extérieur. Aujourd'hui tout est déblayé ; mais, pendant plusieurs siècles, de grossières bâtisses avaient tout envahi. Après les guerres du moyen âge, l'amphithéâtre fut livré à la po-

pulation des campagnes dont les habitations avaient été détruites par les soldats. Au commencement de ce siècle, on voyait encore au milieu des arènes toute une ville du moyen âge, avec ses rues étroites aboutissant à une place ornée d'une croix.

L'amphithéâtre comptait à son intérieur quarante-trois gradins. Trois galeries circulaires, pratiquées sous l'édifice, s'avançaient jusqu'à l'arène.

Dans ce Colisée français, le sanglier a été chassé, les bêtes féroces ont combattu, les gladiateurs se sont entre-tués. Aujourd'hui la *ferrade* des taureaux est le seul drame qui s'y accomplisse, car l'on peut donner ce nom à un spectacle qui n'est pas toujours sans danger. Le but de la ferrade est d'imprimer au jeune taureau la marque du maître, afin que chacun reconnaisse ses bestiaux parmi les troupeaux qui vivent et paissent à l'état sauvage dans les déserts marécageux de la Camargue. Cette opération, à cause de son importance, des frais considérables qu'elle entraîne, des difficultés qui l'accompagnent et du nombre de personnes qu'elle emploie, ne peut passer inaperçue dans les solitudes où la vie champêtre n'est pas l'idylle de nos théâtres et de nos livres, mais une suite de rudes travaux et de mâles plaisirs. De toutes les coutumes populaires qui se conservent et se perpétuent dans le midi de la France, la ferrade est, sans contredit, la plus grandiose, la plus pittoresque. Aussi à peine est-elle annoncée, de Bayonne à Arles, toutes les populations accourent, les voitures, les charrettes se rangent sur les deux côtés et en face de l'estrade officielle, en deux immenses courbes concentriques, les piétons se groupent sur l'estrade. Le teint brun, l'allure virile des fermières de la Camargue et de la Crau y contrastent avec la délicatesse, l'élégance arlésienne. Dans l'arène circulent, soit à pied, soit à cheval, ceux qui doivent prendre part à l'action.

Tout à coup, des tourbillons de poussière, de lointains mugissements annoncent l'arrivée de trois ou quatre cents taureaux bondissants, poussés à coups de pique par une troupe de cavaliers qui, avant l'aube, ont été les surprendre dans les profondeurs de leurs pâturages. Une seule issue s'ouvre, l'avalanche s'y précipite.

Une immense clameur les salue. Épouvantés de ce fracas insolite, les sauvages habitants des marais silencieux rompent la ligne des gardiens et reprennent en courant le chemin de leurs retraites; de longs efforts et une habile manœuvre les ramènent à l'entrée du cirque. A chaque instant, de cet escadron sombre se détachent quelques groupes, aussitôt lancés dans le cirque où leurs ennemis les attendent. Contre le taureau qu'il choisit le ferradeur s'élance seul, portant en croupe sa femme ou sa fille, pour qui ces luttes sont un jeu ; les fermières, chevauchant seules et le trident en main, harcèlent la bête irritée, comme elles font au pâturage; parfois un taureau rebelle franchit l'arène et se précipite les cornes en avant, le mufle en feu à travers les rangs des spectateurs. Dans ce cas, il n'est pas rare de voir l'intrus arrêté soudain par la force intrépide d'un simple curieux. Le taureau s'irrite, bondit, mais en vain : deux mains de fer l'ont cloué sur le sol, au milieu des bravos et des bouquets de fleurs que les femmes font pleuvoir sur le vainqueur. Déjà quatre gardiens se sont emparés de lui, et le tiennent immobile, terrassé pendant qu'on lui applique un fer rouge sur l'épaule. Autrefois l'honneur d'imprimer la marque était décerné aux reines de la fête, et plus d'une jeune campagnarde ambitionne encore cette faveur qu'on n'accordait qu'à la beauté, à l'élégance et au courage.

Après la première moitié du spectacle, la foule se répand dans la plaine, et partout où se trouvent l'herbe et l'ombre s'organise un repas champêtre. Là, provoquée par le spectacle, surexcitée par le vin du crû, la gaieté méridionale s'épanouit en saillies folles. Soudain, galoubets et tambourins font retentir leur mélopée sautillante et bizarre. La foule bondit : toutes les conditions, tous les âges se mêlent, toutes les mains s'étreignent, et une orageuse farandole s'improvise, déroulant jusqu'à l'horizon le tourbillon d'une ronde immense. La reprise de la ferrade met seule fin à la danse. Chacun regagne sa place comme il peut, et le spectacle recommence, naturellement plus animé encore et plus brillant.

Le turf des génisses est, dans notre Midi français, un sport spécial et national. Ces courses sont populaires dans les Pyrénées et sur tout le littoral méditerranéen, dans les Landes et à Marseille, Nîmes, Montpellier, Toulon, Arles, etc.

Parfois aussi, à Arles, les inoffensives courses de génisses font place aux véritables courses de taureaux. Depuis que nous étions arrivés, nous entendions parler sans cesse d'une fête de ce genre qui devait se donner prochainement. Torero, toujours invisible, s'occupait mystérieusement de son taureau, et nous comprîmes que le prétendu étalon de Durham était en réalité l'habile jouteur sur lequel se basait la fortune de notre ami.

Enfin le jour de la lutte arriva. Torero nous avait ménagé d'excellentes places. Les groupes multicolores des habitants d'Arles et des environs encombraient les gradins ruinés du vieil amphithéâtre. Six taureaux bataillerent terriblement et finirent par mordre la poussière. Mille cris de joie, de mépris ou de colère, saluèrent tour à tour les prouesses ou la lâcheté des combattants, hommes ou taureaux. Les paris allaient grand train.

Tout à coup un cri partit de toutes les poitrines. Un taureau magnifique, frémissant, terrible, venait de s'élancer dans l'arène. Parmi les lutteurs, un mouvement d'hésitation se fit sentir.

L'*espada* avait reconnu le taureau de notre compagnon. Chacun comprenait maintenant que la victoire allait être disputée. Une immense rumeur flottait comme un brouillard au-dessus de la foule palpitante. Le taureau, calme et fier, attendait l'attaque. On voyait qu'il n'ignorait aucune des ruses du métier, et qu'il vendrait chèrement sa vie. Aussi, dans le commencement, la course parut-elle un peu froide; mais, insensiblement, l'on s'anima des deux côtés, et, alors, la lutte devint vraiment magnifique.

Cependant Torero tenait tous les paris, et entassait des piles d'argent. L'espada lui-même vint jusqu'au coin des parieurs et jeta en courant son enjeu. Torero, content des bénéfices déjà faits, paria avec lui contre son taureau, par un acte de bon goût et d'habileté, dont l'avenir, du reste, devait le récompenser.

L'espada monté à cheval, s'y tenait comme un admirable écuyer qu'il était; tout à coup il s'élança contre le taureau. Belzebuth prit le cheval sous le ventre, releva la tête et lui fit quitter terre complétement. L'espada, dans cette position périlleuse, ne vacilla même pas sur sa selle, ne perdit pas les étriers et tint si bien son cheval, qu'il retomba sur les quatre pieds.

Il avait gagné la course et Torero son pari; mais, hélas! notre ami devait y perdre son taureau. Belzebuth, furieux, avait enfoncé une des portes basses et s'était élancé au dehors. On le chercha de tous côtés, mais vainement.

Le lendemain, nous partions pour la Camargue, où Nemrod avait juré de tuer une outarde.

La Camargue n'a pas toujours eu l'aspect sauvage que nous lui voyons aujourd'hui. De belles cités s'y élevaient jadis. Les Saintes-Maries, Aigues-Mortes rivalisaient, comme ports de mer, avec Cette et Marseille. Mais bientôt les inondations et les atterrissements du Rhône vinrent changer les conditions de la contrée et ruiner son agriculture, son commerce et son industrie. Ce fleuve bizarre et désordonné amoncelle, près de la Méditerranée, des débris qu'il entraîne des Alpes et mêle aux détritus des animaux et des végétaux en décomposition. Ainsi s'est formé le terrain de la Camargue, qui offre les plus singuliers contrastes. Sur les bords du Rhône, on ne rencontre que champs aux épis d'or, vertes prairies, arbustes aux fruits veloutés. Dans l'intérieur, le spectacle change. C'est un marais immense. Un profond étang en occupe le milieu; dans la plaine verdâtre, à demi liquide, on ne rencontre que des bois de pins ou des landes sablonneuses. Le paysage est triste, mais calme, silencieux, et tout empreint de la majesté des déserts.

Cependant partout autour de nous s'élevaient, s'enfuyaient, s'envolaient des animaux étranges comme le sol où ils vivaient : oiseaux lourds et grisâtres; hirondelles de mer affamées et criardes, effleurant la terre ou l'eau de leurs pattes palmées; mouettes bleuâtres glissant avec lenteur sur le bord des marais; grues et macreuses; flamants aux ailes de feu.

Mais Nemrod, bien qu'il dépensât des trésors de poudre et de plomb, ne mettait jamais rien dans son carnier. Les flamants même ne le tentaient pas. Ce qu'il cherchait, c'était une outarde.

Pour être plus heureux dans sa chasse, il avait pris un garde. Celui-ci, homme habile, lui chargeait son arme; il avait rempli cette fonction auprès de Charles X avant 1830. A chaque pièce qui se levait, il s'écriait :

— Votre Majesté, à droite! Votre Majesté, à gauche!

Et, s'apercevant de sa méprise, il adressait des excuses à notre ami! Mais Nemrod ne songeait guère à se fâcher; le titre de Majesté, reçu en face, lui produisait un singulier effet. Noblesse oblige. Il donnait au garde un petit écu de plus, pour soutenir son rang, et celui-ci, qui n'était pas maladroit, répétait avec ferveur :

— Votre Majesté, à droite! Votre Majesté, à gauche!

Pourtant, ni l'un ni l'autre n'était satisfait. C'est que le garde, bon chasseur, voyait que son maître était un maladroit, et que Nemrod, un peu fat, accusait le garde de sa maladresse.

A force de l'entendre se plaindre, nous en vînmes à accuser, nous aussi, le garde et à lui réclamer ou une outarde ou un courre à la grosse bête.

Le garde, piqué, jura de nous jouer un tour.

Par une belle matinée, comme nous étions sortis à cheval, et que nous visitions le canal où paissaient en liberté les taureaux sauvages, le garde se rapprocha de Nemrod, et, se dressant sur les étriers, lui désigna un large fourré de roseaux et de tamarins.

— Feu! dit-il.

Notre ami épaule, le coup part. Tout à coup les roseaux se courbent, se divisent, et aussitôt un énorme taureau apparaît à nos yeux stupéfaits.

— Mais ce n'est pas une outarde! s'écrie Nemrod, effrayé.

— Parbleu! c'est Belzebuth.

Ce nom produisit une commotion électrique. Heureusement Torero ne perdit pas la tête. Allant bravement à l'animal, il le saisit par les cornes, et, fixant sur les yeux rouges de la bête ses yeux calmes et puissants de force et de volonté, il se rendit en un instant maître de Belzebuth. Alors il lui passa une corde dans les naseaux, et nous reprîmes le chemin de la ferme où nous devions dîner, Nemrod et moi, tout honteux de notre déconvenue, Torero tout fier d'avoir retrouvé son taureau, vainqueur du diable.

A la ferme, Torero voulut qu'on fêtât le retour de l'enfant prodigue. Nous bûmes beaucoup de champagne. Le garde s'assit à côté de Nemrod, qui lui avait pardonné sa dangereuse plaisanterie. Bientôt ils causèrent tous les deux comme amis et compagnons et choquèrent souvent leurs verres.

— Majesté, disait le garde, est-ce que vous croiriez, par hasard, que c'est un taureau que vous avez tiré ce matin?

— Mais non, disait Nemrod; c'était un gibier aussi gros qu'un taureau, voilà toute la différence.

— Mais, Majesté, dites-moi, ce gros gibier était-il à poil ou à plume?

— A plume, du vrai gibier à plume, depuis les cornes jusqu'à la queue.

Et ils continuaient à boire le champagne.

— C'était un oiseau comme on n'en voit plus, reprit le garde : il avait des ailes régulièrement mélangées de roux et de fauve. Je ne serais pas éloigné de croire que c'était une outarde de la grosse espèce.

— Une outarde, en es-tu bien sûr?

A la troisième bouteille, le garde reprit.

— Vous savez, Majesté, cette outarde que vous avez tuée aujourd'hui, quel beau coup! Vous avez visé au cœur, et paf! l'outarde est tombée.

— Ai-je visé au cœur? Je crois que c'est à la tête!

— Voici, Majesté. Il y avait deux outardes.

— Deux outardes?

— Oui, Majesté! le mâle et la femelle.

— Es-tu bien sûr?

— Sans doute, Majesté! Vous avez visé le mâle à la tête et la femelle au cœur. Voilà, Majesté.

On apporta la dernière bouteille :

— Aux deux outardes que j'ai tuées aujourd'hui! fit Nemrod en levant son verre.

Nous n'eûmes garde de le contredire.

Du reste notre ami, après ce bel exploit, était tombé la tête sur la table et ronflait comme un sourd.

Le lendemain, nous escaladions à Arles les wagons de l'express. Torero et son taureau se dirigeaient vers l'Espagne, Nemrod et moi reprenions le chemin de Paris.

Nemrod a renoncé à la chasse.

— Quand on a tué un aussi beau couple d'outardes, a-t-il dit un jour, quel attrait peut offrir un coup de fusil?

Mais si Nemrod ne chasse plus, dans son cabinet on voit une splendide panoplie. Au milieu, on admire sous cloche, et merveilleusement empaillées, ma foi! deux outardes de la grande espèce. Au-dessous repose, sur un dais de velours, un fusil, chef-d'œuvre d'art, signé Devisme. Le garde de la Camargue est devenu le valet

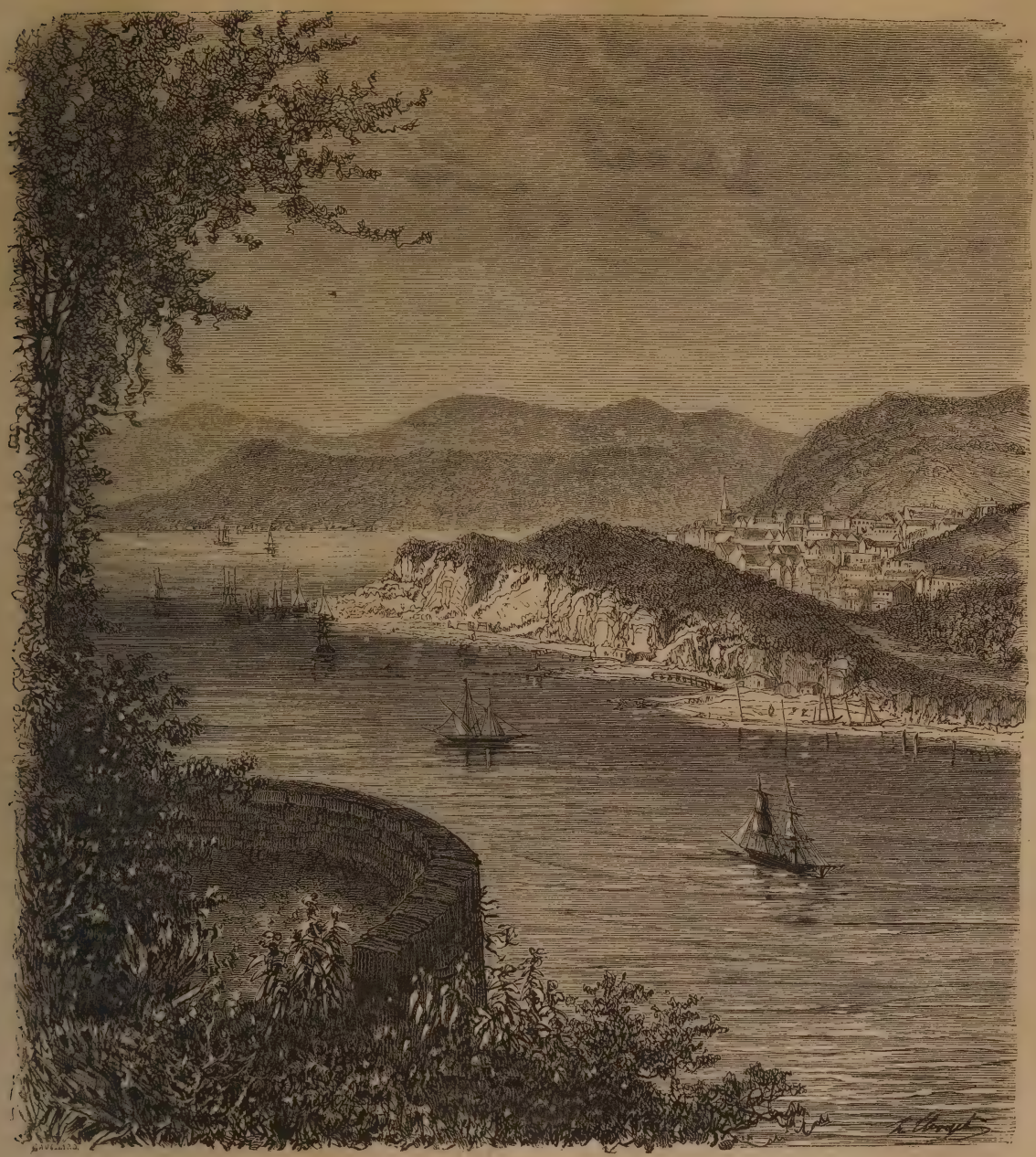
Arènes d'Arles. Dessin de Laurens.

de chambre de Nemrod, qu'il appelle toujours Majesté. Son travail consiste à contempler les deux outardes empaillées et à raconter à chaque visiteur par quel miracle l'habile chasseur, qui est son maître, a tué la dernière famille d'outardes que la France ait possédée.

MAURICE CRISTAL.

# LES AVENTURIERS DE LA MER.

## JACQUES CARTIER (1).



Le Saint-Laurent. Dessin de H. Clerget.

IV

Jacques Cartier avait fait là une heureuse et fructueuse expédition. La prudence lui conseilla de ne point la pousser plus loin ; en même temps, il ne pouvait oublier qu'il avait charge d'âmes, et qu'il avait laissé, à deux stations du fleuve, ses trois navires et le plus gros de son monde. Il retrouva l'*Émerillon* au lac Saint-Pierre, et rejoignit la *Grande-Hermine* et la *Petite-*

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

*Hermine* à la rivière Sainte-Croix, où les choses s'étaient moins bien passées que dans le haut du fleuve.

Les équipages des deux navires avaient dû, pour se garantir des mauvaises dispositions flagrantes des sauvages, construire devant les navires un fort « tout clos, selon son rapport, de grosses pièces de bois plantées debout, joignant les unes aux autres, et tout alentour garni d'artillerie. » Il ne parut pas douteux à Jacques Cartier que le « seigneur de Canada » jouait avec lui un double jeu, et que, tout en lui prodiguant des caresses à Hochelaga, il avait envoyé des émissaires et donné des instructions pour qu'on détruisît les navires restés sans leur chef. Si ces plans avaient réussi, Donnacouna eût eu, ensuite, meilleur marché de la poignée d'hommes qui accompagnait le capitaine et, par conséquent, de celui-ci lui-même. S'il ne commença point par là, ce qui était plus simple et lui eût été facile d'exécuter, c'est que Jacques Cartier imposait à ce maître sauvage, par l'autorité, par le caractère, par le commandement qu'il exerçait. Ce perfide naïf s'imaginait qu'une fois les hommes sur lesquels il commandait disparus, le prestige du capitaine blanc disparaîtrait aussitôt. Il comptait, alors, avoir bon marché de lui.

Jacques Cartier eut ces détails de l'un des deux interprètes sauvages, qui, pris de colère contre Donnacouna après le refus de celui-ci de lui accorder une de ses filles en mariage, ne crut pas pouvoir se venger mieux que de mettre entre les mains du commandant français les cartes du « seigneur de Canada. » Ces révélations et aussi l'épuisement des petits miroirs, qui commençait, décidèrent le départ de Jacques Cartier pour la rivière Sainte-Croix, où les mesures de précaution prises par ses équipages confirmèrent les confidences du jeune Indien. Jacques Cartier ne crut pas superflu d'ajouter de nouveaux moyens de défense à ceux dont ses compagnons avaient eu l'initiative, en renforçant « le fort tout alentour de gros fossés larges et profonds, avec porte et pont-levis. »

Le récit que Jacques Cartier fit à ses équipages du merveilleux pays qu'il avait parcouru, la description qu'il leur donna des sites splendides, dont la vivacité de son langage mettait, pour ainsi dire, le tableau sous leurs yeux, le cri d'admiration qu'il leur arracha en dépeignant sa propre admiration à son arrivée au sommet du Mont-Royal, ses espérances qu'il leur communiqua et leur fit partager sur la conquête d'une contrée si riche et d'une telle étendue que son regard et son ambition n'avaient pu la mesurer, — ces récits et ces confidences, dis-je, confirmés par ceux des officiers qui avaient accompagné le capitaine, allumèrent une telle confiance et un tel enthousiasme dans l'âme des aventuriers, qu'ils acceptèrent sans hésiter la proposition de passer l'hiver dans ces parages, pour remonter le fleuve au prochain printemps.

Jacques Cartier, dans la mémoire de qui était resté le souvenir des lugubres aventures du capitaine espagnol, accueillit avec une satisfaction dissimulée l'engagement pris par ses compagnons, et qu'il parut subir plutôt que de l'avoir provoqué. Il n'avait pas cru inutile de se mettre en mesure avec l'avenir. Heureuse prévision! Qui sait si les épreuves et les misères qu'ils eurent à subir n'auraient pas poussé à quelque acte de désespoir, et peut-être de révolte, les compagnons de Jacques Cartier? Les sauvages, tenus en respect par l'énergique attitude des Français, n'osèrent point les attaquer de face; mais il n'est point de piéges qu'ils ne leur tendirent pour les attirer hors de la forteresse, piéges trop grossiers cependant pour que nos aventuriers s'y laissassent prendre; les diableries et les actes de sorcellerie semblables à la visite des envoyés du dieu Cudouagny firent partie de ces piéges, au grand amusement des équipages français.

Des ennemis plus cruels que les sauvages, et avec lesquels il n'y avait pas à composer, les visitèrent bientôt. Ce furent d'abord les neiges et les glaces qui, dans l'espace d'une nuit, s'amoncelèrent autour des navires en telle quantité que le seigneur Donnacouna s'éveilla avec l'espoir que les trois bâtiments et leurs équipages devaient être ensevelis sous cette avalanche. Il ne fut pas peu surpris de constater le contraire; mais il ne perdit pas l'occasion de chercher à effrayer nos aventuriers en leur faisant remarquer combien le dieu Cudouagny avait eu, en leur faisant annoncer par ses envoyés la catastrophe présente, la vue supérieure à celle de leur Dieu à eux, qui leur avait prédit le beau temps. Donnacouna, ivre de ce triomphe inattendu, ne manqua pas d'en tirer avantage pour faire entrevoir à Jacques Cartier bien d'autres maux et bien d'autres épreuves. Chaque matin, du haut d'un bloc de glace voisin des navires, il s'épuisait en sinistres prophéties, gesticulant, criant, racontant ses visions nocturnes, les visites incessantes des envoyés de Cudouagny, et recommençant ses exhibitions de diablotins.

Moins de grimaces eussent peut-être entamé le courage, la fermeté et la résignation des aventuriers; les forfanteries et les pantalonnades de Donnacouna les égayaient au contraire.

Malheureusement, les rigueurs de l'hiver se compliquèrent d'un fléau inconnu encore aux navigateurs. Jacques Cartier ne nomme point la terrible maladie qui, en moins de cinq jours, avait tué huit de ses hommes et atteint plus de cinquante d'entre eux; mais, à la description qu'il en donne, on reconnaît le scorbut. A mal inconnu, il n'y a pas de remède; le fléau allait donc croissant. « A la mi-février, rapporte Jacques Cartier, de cent dix hommes que nous étions, il n'y en avait pas dix sains, tellement que l'un ne pouvait secourir l'autre, ce qui était chose piteuse, considéré le lieu où nous étions. » Le pire était que les sauvages s'aperçurent de cette déplorable invasion du mal chez nos aventuriers; et, comme les corbeaux s'appellent autour d'un champ de morts, le nombre des Indiens augmentait sur la rive du fleuve. On les y comptait par milliers. Cela n'était pas rassurant pour les Français. Il fallait payer d'audace et imposer à ces sauvages, sous peine d'être massacrés par eux avant qu'il fût longtemps. Jacques Cartier, que le mal avait providentiellement épargné, était au niveau de la responsabilité que les événements faisaient peser sur sa tête. Ses compagnons avaient, heureusement aussi, une confiance illimitée en son courage, en sa bonté et en son esprit. Il semble toujours que, dans les grands désastres, Dieu épargne à dessein ceux de qui c'est le rôle et le devoir de relever les cœurs abattus et d'entretenir chez les hommes la force de l'âme. Il leur inspire une énergie nouvelle, et si j'osais dire de circonstance, des élans d'un caractère à part, des paroles, des actions qui donnent la patience et rendent presque la joie aux désespérés. C'est ainsi qu'au milieu d'une bataille, le regard d'un chef, le ton de son commandement, l'accent de sa voix, paternel ou brutal, enlèvent les bataillons, ébranlent les masses et

changent en lions et en héros les agneaux et les timides.

Jacques Cartier avait le don et le secret de cette influence merveilleuse sur ceux qui l'entouraient. Ni les souffrances ni la mort n'arrachèrent une plainte, un murmure, un reproche à ces malheureux. La préoccupation de Jacques Cartier était de ne point permettre aux sauvages de soupçonner sa misère. Et, d'abord, à défaut de médicaments pour combattre l'horrible mal inconnu, il eut recours aux prières et à l'intervention divine. Seul, un samedi matin, il traversa les neiges et les glaces, bravant les Indiens intimidés par son audace, pour aller clouer une image de la Vierge contre un arbre, « distant du fort d'un trait d'arc, » et décida que le lendemain dimanche, valides et invalides, les équipages iraient en procession autour de cet arbre, « chantant les sept psaumes de David avec la litanie. » De plus, Jacques Cartier fit vœu de pèlerinage à Notre-Dame de Roquemadou, si Dieu lui faisait la grâce de retourner en France.

C'était un coup hardi, de la part des Français, de montrer aux Indiens leurs visages hâves, leurs membres amaigris; de promener leurs squelettes au milieu de cette foule hostile. Il faut croire que les sauvages ne virent que l'altière et mâle figure de Jacques Cartier, marchant à la tête de ses compagnons, et qu'ils en furent intimidés, s'imaginant le capitaine invulnérable, car, d'un coup de main bien frappé, ils eussent détruit en quelques minutes cette bande de moribonds.

L'interprète indien, de qui les trahisons et les retours avaient déjà rendu des services à Jacques Cartier, profita de la procession autour de l'image de la Vierge pour abandonner les Français et s'enfoncer dans les forêts natales, comme une bête fauve qui rompt sa chaîne. Il faut dire que ce malheureux avait été atteint du fléau; il allait donc ou mourir comme un lion blessé dans quelque tanière obscure, ou demander à la science des médecins sauvages le remède à son mal. La première pensée de Jacques Cartier fut que ce misérable dévoilerait à l'ennemi le triste état des aventuriers, et révélerait leur feinte énergie dans cette promenade pieuse. Il comprit qu'il devait redoubler de ruse avec les sauvages. Hélas! que d'efforts et d'intelligence il fallut à ces martyrs pour ne paraître point arrivés à leur dernier souffle, à ces moribonds pour paraître des vivants encore!

Du milieu de novembre 1535 au mois d'avril 1536, les neiges et les glaces n'avaient fait que s'accumuler; elles avaient atteint, au rapport de Jacques Cartier, « plus de deux brasses d'épaisseur, » et sur la terre il y en avait « à la hauteur de quatre pieds, tellement qu'elle était plus haute que les bords des navires. » La maladie avait tellement envahi les malheureux aventuriers que, à certains jours, il n'y avait plus un seul homme en état de descendre à terre pour chercher à boire aux autres. Dans ces cas-là, Jacques Cartier, toujours miraculeusement protégé, se faisait le serviteur de tous; il descendait aux soins les plus abjects, aux services les plus vulgaires. Ce chef d'une armée de moribonds était, en même temps, le valet des morts. Combien de fois ne porta-t-il pas sur ses épaules les cadavres raidis de ceux de ses compagnons que le fléau foudroyait, pour les inhumer dans la neige, faute de pouvoir creuser la terre.

Tous ces faits, s'ils doublaient la reconnaissance et l'attachement des aventuriers pour leur chef, n'échappaient point aux Indiens, qui devenaient de plus en plus arrogants et inquiétants, à mesure qu'ils comptaient le nombre des morts dont Jacques Cartier avait confié les cadavres au grand linceul de la neige. Hélas! vingt-cinq parmi les meilleurs et les plus solides avaient payé leur tribut au terrible fléau. Dans les calculs des sauvages, le mal devait avoir fait un si grand ravage à bord des navires, que les aventuriers seraient hors d'état de résister à une attaque. Ils semblaient s'y préparer et n'attendre plus que le moment propice. Jacques Cartier, qui avait l'œil ouvert sur tous les mouvements de l'ennemi, de nuit et de jour, comme si le ciel l'eût doué d'une somme de force, d'énergie et de volonté supérieures à celles de tous les humains, Jacques Cartier, dis-je, comprit que c'en était fait de lui et de ses équipages, s'il ne trompait les sauvages par quelques bonnes ruses qui leur laissassent croire à la vigilance et à la solidité de son monde.

Il choisit parmi ses hommes trois ou quatre des moins abattus et des moins ravagés, et leur recommanda de sortir après lui des navires, puis de l'enceinte du petit fort, en feignant d'échapper à sa surveillance, et comme s'ils voulaient prendre du bon temps à se promener et à se divertir. Le corps grelottant de froid et décharné par la maladie, ces malheureux se prêtèrent à cette petite comédie. Cartier était censé les surprendre en escapade, et du ton bourru du commandement, et les menaçant même du bâton, il les faisait rentrer au logis. Comme Donnacouna s'étonnait que le capitaine blanc maltraitât ainsi ses hommes :

— Ne faut-il pas, répondit Cartier, qu'ils travaillent comme leurs camarades? Pourquoi ceux-ci se promèneraient-ils et se divertiraient-ils pendant que les autres besognent à bord, à radouber les navires, à faire le pain et à préparer les viandes?

Cette comédie, reprise à deux ou trois fois, releva le crédit des aventuriers auprès des Indiens, qui ne soupçonnèrent pas la mystification. Pour la rendre plus complète, en variant ses ruses, Cartier s'avisa, quelques jours après, de permettre aux sauvages, ce qu'il ne tolérait plus depuis longtemps, de pénétrer dans l'intérieur de sa palissade et, sans monter à bord, d'approcher des navires. Il avait commandé à tous ses hommes de frapper, qui avec des cailloux, qui avec des marteaux, contre les planches et sur le pont des bâtiments, pour laisser croire au dehors qu'ils étaient fort occupés à l'intérieur. Les sauvages, curieux et défiants, voulurent, en effet, avoir le cœur net des dires de Jacques Cartier, et ils s'assurèrent ainsi qu'il ne les avait pas trompés en leur parlant de la besogne qui se faisait à l'intérieur. Donnacouna fut, en quelque sorte, obligé de se rendre à l'évidence, et recommença à montrer de la considération pour Cartier; il lui offrit même quelques gibiers de sa chasse, qui furent les bienvenus au milieu des privations de toutes les sortes dont souffraient nos aventuriers.

De telles misères physiques, de si merveilleux efforts d'esprit et de cœur ne planent-ils pas comme un souvenir poétique et légendaire sur cette poignée d'hommes héroïques?

## V

Vers la fin de l'hiver, un jour qu'il était monté dans les vergues de son navire pour interroger l'horizon, Jacques Cartier aperçut, à quelques pas de la porte de son petit fort, une lutte engagée par un Indien contre une bande de huit ou dix sauvages, parmi les-

quels était Donnacouna. Il lui parut que l'Indien cherchait à pénétrer dans l'enclos de palissade, tandis que les autres voulaient s'y opposer. En suivant avec intérêt et curiosité cette lutte disproportionnée, Jacques Cartier crut reconnaître, dans l'Indien exposé aux violences des compagnons de Donnacouna, l'interprète qui s'était enfui le jour de la procession autour de l'arbre décoré de l'image de la Vierge.

Cet homme était parti, horriblement atteint par la maladie qui ravageait les équipages français. Or, pour lutter avec tant de vigueur et de succès contre huit des siens, il fallait qu'il revînt guéri de son excursion. Un rayon d'espérance et de joie traversa le cerveau de Jacques Cartier. Délivrer l'Indien, quelle que fût son intention en voulant pénétrer dans la petite forteresse, lui parut un devoir doublé peut-être d'un immense intérêt. Jacques Cartier descendit rapidement de son observatoire, en deux bonds il se trouva mêlé aux lutteurs, sans qu'aucun des siens eût pu deviner ce qu'il allait faire et eût eu le temps de le suivre. En traversant le pont du navire, il avait seulement lancé ces mots, sans s'inquiéter même s'il avait été entendu :

— A moi deux hommes !

Jacques Cartier tomba comme un lion au milieu des lutteurs, les sépara comme on sépare un groupe de chiens qui s'entre-dévorent, c'est-à-dire en jouant des poings, des pieds, des genoux, des épaules, et, avant que les autres eussent pu se relever de terre ou revenir de leur stupéfaction, il avait empoigné son Indien déserteur, lui avait fait franchir la porte du fort et l'avait en quelque sorte porté au bout de son bras jusque sur le pont du navire. L'Indien se jeta à genoux devant Jacques Cartier en implorant sa grâce, et voulant la mériter, disait-il, par un grand service rendu aux Français.

Il raconta alors qu'il avait déserté pour aller consulter les sorciers sauvages sur le mal dont il était atteint et leur demander sa guérison. C'était sur sa dénonciation que les étrangers étaient ravagés par le même mal, et que le nombre des Indiens avait grossi autour des navires comme autour d'une proie prochaine.

— Mais, ajouta le déserteur, dès que je fus guéri, je me suis souvenu des bons traitements que vous m'aviez prodigués, et j'ai voulu vous rejoindre pour vous apprendre le remède secret ; ce que voyant, Donnacouna a tenté de m'empêcher de pénétrer jusqu'à vous. Vous m'avez sauvé la vie, je la sauverai à mon tour à tous vos compagnons.

— Tu sais donc le secret des médecins? demanda Jacques Cartier tout ému.

— Oui.

A ce mot, il y eut comme un frémissement de joie à bord du navire, parmi ces moribonds qui entouraient l'Indien. Comme le paralytique qui se leva et marcha sous le toucher de la main du Christ, ils semblèrent, eux aussi, avoir retrouvé déjà leurs forces et la souplesse de leurs membres. On eût dit que le souffle de la guérison avait passé sur eux.

— Où est ce remède souverain ? demanda Cartier à l'Indien.

— Il est là, répondit celui-ci en montrant du doigt un arbre dont le tronc et les rameaux se dressaient à quelque distance des palissades. — C'était précisément l'arbre auquel avait été clouee l'image de la Vierge, le jour de la procession. — L'Indien expliqua que l'écorce de cet arbre, infusée dans de l'eau, était le remède contre la maladie.

Jacques Cartier s'élança jusqu'à l'arbre et en rapporta une poignée d'écorces. Quand le breuvage fut prêt, certains doutes s'élevèrent soudainement parmi les malades.

— Si l'Indien nous trahissait encore ! disaient-ils ; si ce breuvage était un poison, au lieu d'être un remède !

Jacques Cartier, voyant cette hésitation, saisit une des coupes et l'approcha de ses lèvres ; ce que voyant, un de ses officiers la lui arracha des mains et l'avala d'un trait.

— Vous êtes plus utile que moi à ces braves gens, capitaine, lui dit-il. Si l'Indien nous trahit, ma mort ne tuera que moi ; la vôtre nous tuerait tous.

Il y eut un instant d'angoisse indicible parmi cette poignée de moribonds. Leurs visages amaigris se couvrirent d'une pâleur de sépulcre, leurs poitrines étaient oppressées, leurs regards indécis et flottants ne se détachaient pas de ce dévoué compagnon dont ils suivaient tous les mouvements avec une anxiété fébrile. Lui souriait et, sans émotion apparente, attendait l'effet tonique du breuvage, pendant que Jacques Cartier, l'œil fixé sur l'Indien, analysait tous les traits de son visage et y épiait un indice, un mouvement qui permît de soupçonner une trahison. L'Indien était impassible ; le calme d'une conscience tranquille se reflétait dans son attitude.

— L'homme sera guéri, murmura-t-il d'une voix claire.

Quelques heures se passèrent sans que le moindre symptôme inquiétant se manifestât dans l'état du courageux officier.

— Eh bien ! murmura de nouveau l'Indien, pourquoi les autres hommes ne boivent-ils pas le breuvage du salut?

Vers le soir, l'officier éprouva un retour sensible à la santé. Dans tous les cas, l'action du poison, si poison il y avait eu, se fût déjà fait sentir. L'Indien n'avait point trahi les Français. Avant la nuit, l'arbre qu'il avait désigné, et qui n'était autre, croit-on, que l'épine-cerisette, était abattu, transporté à bord, dépouillé de son écorce.

Huit jours après, les équipages de Jacques Cartier étaient délivrés du fléau. Ce fut comme une résurrection générale à bord de ces navires, transformés si longtemps en tombeaux.

En même temps que la santé était revenue à nos aventuriers, le printemps avait fait fondre les neiges et les glaces, et le soleil fortifiant d'avril avait achevé la cure de l'Indien.

Jacques Cartier n'était plus équipé de façon à poursuivre une campagne de découvertes. Ses navires avaient souffert au moins autant que ses hommes ; ceux-ci, quoique délivrés du mal, étaient singulièrement affaiblis. Chez beaucoup d'entre eux, le désir de revoir la patrie s'était énergiquement manifesté. Cartier résolut donc de rentrer en France. Il sentit la nécessité, faute de bras suffisants, de sacrifier un de ses navires qu'il incendia au milieu du Saint-Laurent ; mais, avant de lever l'ancre, il voulut prendre possession du pays au nom du roi de France.

Le 3 mai 1536, il fit planter, au confluent de la rivière Sainte-Croix et du Saint-Laurent, une belle croix, de la hauteur de trente-cinq pieds, et y attacha un

écusson en bosse aux armes de France, sur lequel il avait écrit ces mots en lettres antiques :

FRANCISCUS PRIMUS, DEI GRATIA,
FRANCORUM REX, REGNAT.

Jacques Cartier profita de l'intérêt de curiosité que la cérémonie de la translation de la croix avait excité parmi les sauvages pour capturer le « seigneur de Canada, » Donnacouna, et deux ou trois autres de ses sujets, qu'il conduisit à bord et garda prisonniers, non par esprit de vengeance, mais dans l'unique dessein de les présenter comme des certificats vivants à l'appui de la narration qu'il allait faire de ses découvertes.

Le 6 mai, Cartier appareilla de Sainte-Croix avec ses deux navires. Il se dirigea d'abord sur Terre-Neuve, dont il explora de nouveau les ports, afin de se confirmer définitivement dans les découvertes qu'il avait faites antérieurement sur ces côtes, et le 16 juillet 1536 il rentra à Saint-Malo, tout glorieux d'avoir ébauché dans le nouveau monde un empire que la France garda mal pendant deux siècles.

Étrange contradiction ! cruelle et injuste surprise ! Ce royal cadeau que l'illustre navigateur venait de faire à son pays fut à peine accepté, ou du moins on ne l'accepta ni avec enthousiasme, ni peut-être même avec gratitude. Du récit que Jacques Cartier fit des immenses contrées qu'il avait découvertes du sommet du Mont-Royal, de la description qu'il donna du grand et superbe fleuve dans les eaux duquel il avait promené les carènes de ses navires, et des rivières qui y affluaient,

Le scorbut. Dessin de C. Mourres.

et les golfes profonds, et des ports nombreux qui s'ouvraient sur ces côtes, on ne sembla vouloir retenir que l'épopée de ses souffrances, de ses luttes, de ses misères, et le tableau de ces amas de glaces et de neiges où étaient restés enfouis les cadavres de vingt-cinq de ses compagnons ! Eh ! qu'était-ce qu'un pays d'où l'on ne rapportait ni or ni pierreries, alors que les moindres coins de terre que découvraient les Espagnols et les Portugais ruisselaient de richesses ? A quoi bon perdre son temps, risquer des vaisseaux, sacrifier à l'avance sa vie, s'exposer à des maux inconnus, pour conquérir à la France « quelques arpents de neige, » selon l'expression dont Voltaire devait se servir plus tard pour justifier l'odieux traité qui livra la Nouvelle-France à l'Angleterre ?

Ni gloire ni richesses à rencontrer dans ces lointains parages ! Tel fut le cri de dédain ou d'indifférence avec lequel on salua le récit de Jacques Cartier.

Si l'intrépide navigateur eût été un peu plus « charlatan ; » si, au lieu de la vérité, qui n'avait rien que d'encourageant, il eût publié le mensonge ; si, au lieu de raconter ses souffrances et celles de ses compagnons, dont il avait droit de s'enorgueillir, il eût fait de ce rude hiver passé entre des murailles de glace et si fécond en péripéties, un tableau bucolique, sans doute on l'eût écouté, sans doute on lui eût rendu justice ; sans doute quatre années, — le temps d'oublier les plus grands et les plus nobles services ! — ne se fussent pas écoulées avant qu'on se rappelât Jacques Cartier.

## VI

Le célèbre auteur américain de l'*Histoire des Etats-Unis*, Bancroft, attribue en partie à la guerre reprise entre la France et l'Empire le peu d'attention que l'on accorda aux rapports de Jacques Cartier et à ses projets de colonisation, car, « à peine, dit-il, une courte paix eut-elle mis fin à la troisième guerre entre François Ier et Charles-Quint, que l'attention se dirigea de nouveau vers l'Amérique. » Mais, il faut le dire, hélas ! ce ne fut pas au profit de Jacques Cartier.

Il se trouva, en effet, en 1540, un gentilhomme de Picardie, du nom de François de la Roque, seigneur de Roberval, à qui le roi octroya, le 15 janvier, le titre de gouverneur lieutenant général et vice-roi du Canada, d'Hochelaga, de Terre-Neuve. Et Jacques Cartier, qui avait découvert ces pays dont on disposait en faveur d'un solliciteur puissant? Et Jacques Cartier ? on se souvint de lui six mois après, au mois d'octobre de la même année, pour lui donner le commandement des vaisseaux de l'expédition avec mission de « faire plus amples découvertes qu'il n'avait fait dans les précédents voyages. » C'est-à-dire que les services qu'il avait rendus étaient comptés pour peu de chose et qu'il lui fallait les compléter. Vainement peut-on penser que la sollicitation couronnée de succès de Roberval étant dans les mœurs du temps, le roi François Ier montrait encore une grande confiance à Jacques Cartier; que Roberval n'était qu'un instrument magnifique, tandis que Jacques Cartier demeurait l'âme de cette expédition ! Il faut bien se le dire pour ne pas supposer l'injustice qui paraissait flagrante de la part du royal distributeur de faveurs. Et puis, Jacques Cartier n'était pas sur le chemin qui, alors, conduisait aux honneurs.

D'après les ordres du roi, cinq navires furent affectés à cette expédition. Soit malice de Jacques Cartier, qui se sentait un petit grain de mauvaise humeur, soit hasard ou imprévoyance, les cinq bâtiments qu'il choisit se trouvèrent insuffisants à recevoir le matériel considérable, et notamment l'artillerie, que Roberval avait commandé pour l'expédition. De l'artillerie ! Jacques Cartier n'avait pas eu l'occasion de livrer une seule bataille, de tirer un seul coup de fusil, dans le cours de ses deux voyages, pour conquérir à la France des territoires immenses. Il leva les épaules en voyant ce luxe d'engins, comme s'il s'était agi de faire campagne contre Charles-Quint.

Roberval dut se résigner à faire transporter son formidable matériel à Honfleur, où il disposa deux navires pour le recevoir. Pendant ce temps, Jacques Cartier préparait l'armement de ses cinq navires, qu'il « fournit de victuailles pour deux ans, » et fit voile de Saint-Malo le 23 mai 1541.

— Partez toujours, lui avait écrit Roberval, gonflé de confiance, je vous rejoindrai bientôt.

Avec quelques-uns de ses anciens compagnons, sur le dévouement, l'expérience et la patience desquels il savait devoir compter, Jacques Cartier avait embarqué le personnel de la future colonie, recrutée en partie dans les prisons, sauf parmi les gens « accusés de trahison » et parmi les « faux-monnayeurs. » Des assassins, des voleurs, des banqueroutiers, admis à choisir entre la potence et l'exil volontaire, formaient le noyau de cette infâme « cargaison. » L'étonnement des premières impressions que produit la mer, la satisfaction pour quelques-uns d'échapper à un sort pire que le sort présent, ce je ne sais quoi atttaché au spectacle grandiose des horizons sans fin, s'emparèrent, aux premiers jours, de ces bandits, comme la bonté sévère de ce chef adoré de ses anciens compagnons qui racontaient son courage et son abnégation au milieu des épreuves endurées, lui attira, d'abord, le respect de ces échappés de la corde.

Il en fut ainsi tant que les flots et les vents se montrèrent cléments, tant que les cinq bâtiments composant cette petite flotte purent naviguer de conserve, toujours à portée du regard, quelquefois à portée de la voix. Ces gens-là se sentaient des liens entre eux; il leur semblait qu'ils étaient encore dans la même patrie pour ainsi dire, qu'ils respiraient le même air. Mais dès que les tempêtes eurent soulevé ces flots calmes jusqu'alors; dès que les orages eurent fondu sur ces navires frères et les eurent dispersés aux quatre coins de l'horizon, comme perdus les uns pour les autres; dès que l'isolement se fut fait, et que les regards de ces hommes, pour qui de telles émotions étaient nouvelles, ne virent plus devant eux que des montagnes d'eau qui menaçaient sans cesse de les écraser, et qu'ils n'entendirent plus que le mugissement des lames qui couraient, en hurlant le sinistre langage de la mort, le long des planches du navire, — leurs sentiments changèrent. Poursuivis par le fantôme de leurs crimes, les uns s'imaginèrent que c'était au supplice qu'on les menait; d'autres, prenant leur mal et leurs souffrances plus au positif, croyaient que c'étaient des tortures d'un genre nouveau qu'on leur infligeait. La colère succéda au respect dans leur esprit, la rage à la perspective d'un sort meilleur promis comme un leurre.

Sur les autres navires, Jacques Cartier avait eu la précaution d'embarquer les moins mauvais de cette armée de bandits et y avait placé le plus possible de ses anciens compagnons au courage et en l'honneur desquels il avait le plus de foi. Fort de son autorité personnelle, du prestige de son commandement, de l'influence qu'il se savait sur les hommes, il avait gardé à son bord les pires de ces bandits, et le nombre qu'il fallait de ses fidèles équipages pour imposer à cette troupe de bêtes fauves. Après quelques jours d'une première tempête, l'exaspération arriva au comble chez ces misérables. S'étant comptés et ayant compté aussi ceux qui les tenaient sous le joug, se sentant les mains libres, voyant des armes à leur portée et tout pouvant leur servir d'armes, ils résolurent d'échapper aux supplices où on les menait, croyaient-ils. Piliers de prisons, ils avaient la liberté en perspective et l'unique occasion de la prendre. A ce qui leur était réservé, ils ne songèrent pas; comment ils conduiraient ce navire privé de son chef, c'est-à-dire privé d'âme, ils ne s'en inquiétèrent pas. On eût dit que, comme tous les révoltés de cette espèce, ils s'imaginaient que le navire suivait un courant et qu'il s'en irait droit à son but, comme un brin d'herbe suit le fil d'un ruisseau.

— Je suis là ! leur avait dit un matelot faisant partie de la bande. Et ils avaient cru en la parole de cet homme comme en celle d'un prophète.

Entre la première tempête et les signes annonçant la seconde, il n'y eut pour ainsi dire que l'intervalle d'un soupir et d'un repos pour l'Océan en fureur.

— Regardez et écoutez autour de vous, dit aux bandits leur futur sauveur, ces grondements lointains qui semblent le choc des nuages entre eux; ce ciel que nous pourrions presque toucher de nos mains, tant il

est près de nos têtes ; cette mer plus sombre encore que le ciel qu'elle reflète ; ces éclairs qui, par intervalles, sillonnent l'espace comme des flèches incendiaires ; ces gouttes de pluie larges comme des écus et lourdes comme des balles d'arquebuse ; eh bien, ce sont là les symptômes d'une tempête. Vous savez déjà ce que cela est... Vous savez, pour l'avoir vu une première fois, qu'une tempête met le désordre à bord d'un navire, comme un ouragan dans un champ de blé... Eh bien, il faut profiter de la tempête qui va éclater pour vous débarrasser de tous ceux qui nous retiennent prisonniers... Je saurai aussi bien que Jacques Cartier comment manœuvrer le navire au milieu de cette orgie des éléments, et je sais aussi une contrée où je vous conduirai, où vous serez libres enfin.

L'homme qui parlait ainsi, qui était-il ? comment se trouvait-il à bord ? Nul ne le sut jamais. Il avait été embarqué avec les prisonniers, et il ne sortait pas des prisons ; aucun des bandits ne le connaissait. Ce misérable avait-il été placé là par un mauvais génie, pour faire avorter l'expédition, pour ruiner la gloire de Jacques Cartier?

Toujours est-il qu'à l'instant où la tempête du ciel allait éclater au-dessus et au-dessous du navire, la révolte fit explosion dans les flancs du bâtiment.

Jacques Cartier était là, ferme et calme, mesurant de son regard expérimenté l'intensité de la tempête, lorsque la foule se rua sur le pont avec des cris de menace et de mort. Cartier comprit le péril; il s'adossa contre le mât d'arrière, et, faisant face à l'émeute :

— Que ceux, dit-il d'une voix énergique, qui sont restés fidèles à la discipline et à l'obéissance qu'ils me doivent, se rangent derrière moi !

Les anciens compagnons de Jacques Cartier et une dizaine environ des nouveaux émigrants, ébranlés par le ton d'autorité du capitaine, l'entourèrent comme d'un rempart, les uns l'épée ou le couteau à la main, les autres offrant leurs poitrines nues aux coups des révoltés. Jacques Cartier écarta ses défenseurs et s'avança au-devant de la masse compacte et menaçante intrépidement, les bras croisés, avec le sourire du mépris sur les lèvres et la fierté du commandement dans le regard. La foule des bandits recula de quelques pas devant cette bravoure froide et sans forfanterie. Cette retraite des premiers rangs rencontra une résistance et se heurta à un groupe d'une douzaine d'individus qui murmurèrent à mi-voix :

— Lâches ! vous avez peur d'un homme ! Vous avez peur d'une poignée qu'ils sont là, quand nous sommes plus de cent ici !

Il se fit alors un mouvement en avant sans que Jacques Cartier reculât d'une semelle, si bien que sa poitrine se heurta à celle des premiers assaillants. Les fidèles du capitaine l'attirèrent à eux, de crainte qu'il ne se trouvât enveloppé dans cette foule, qui, une fois maîtresse de sa proie, l'eût dévorée. Ce contact de Jacques Cartier avec les émeutiers lui avait permis de distinguer d'un rapide coup d'œil l'homme à qui cette masse obéissait, l'âme de ce complot. Jacques Cartier avait mesuré le danger de cette révolte ; l'apaiser ne serait qu'ajourner le mal, il fallait la vaincre, et, sans hésiter, se montrer impitoyable au plus coupable de ces malheureux. Jacques Cartier se dégagea des mains de ses amis, et, se jetant comme un taureau sur ses ennemis, il écarta leurs rangs, marcha droit au misérable, qui fit mine de l'attendre de pied ferme. Cartier le saisit d'abord d'une poigne vigoureuse, comme pour l'ébranler sur sa base, puis, le soulevant dans ses deux bras, il le lança par-dessus le bord. La vague qui reçut ce corps l'étreignit d'abord contre les flancs du navire, et, en se retirant, emporta un cadavre, qui, après avoir flotté un instant aux yeux terrifiés des spectateurs de cette exécution, ballotté d'une lame à l'autre, disparut tout à coup.

Les insurgés, frappés de stupeur, se dispersèrent, l'effroi peint sur le visage, et, une heure après, lorsque la tempête fit entendre ses tonnerres, on les vit à la manœuvre commune, obéissant à la voix de Jacques Cartier, et souples au commandement comme si aucune mauvaise pensée n'eût jamais traversé leur cerveau.

La traversée fut longue et pénible ; les cinq navires se retrouvèrent, à quelques jours de distance, au cap de Bona-Vista, où Jacques Cartier avait abordé pour la première fois la côte de Terre-Neuve. Là, il attendit, patiemment d'abord, le vice-roi Roberval avec son artillerie. Ne le voyant pas poindre à l'horizon, Jacques Cartier leva l'ancre et se dirigea vers le Saint-Laurent, qu'il remonta de nouveau jusqu'à l'endroit du grand fleuve où est bâtie la ville de Québec. Le découragement avait dû déjà pénétrer dans son esprit, car il hiverna dans le Canada sans faire aucune tentative sérieuse soit pour découvrir de nouvelles terres, soit pour organiser un établissement. Il semblait qu'il voulût en laisser toute la gloire à Roberval. Si une pareille pensée lui vint quelquefois, il dut l'accompagner d'un amer sourire de dédain et de scepticisme.

Au retour du printemps, ce découragé reprit la mer, résolu à rentrer en France. A Saint-Jean de Terre-Neuve, il se rencontra avec Roberval, qui lui ordonna de l'accompagner au Canada. Jacques Cartier, ne prévoyant qu'insuccès et déboires, s'y refusa. L'insurrection qu'il avait dû comprimer d'une façon si violente avait laissé dans son âme une trace profonde. Ses efforts, quels qu'ils fussent, devaient se heurter à des obstacles inconnus, imprévus. Tous les malheurs, toutes les fautes à venir lui seraient inévitablement imputés. Jacques Cartier avait compris également que les éléments de colonisation qu'on avait mis sous sa main portaient en eux le germe de la désorganisation et de la destruction, et que le génie lui-même sombrerait dans cette tentative marquée de mort à l'avance.

Il ne voulut pas associer son nom à un désastre. C'est pourquoi il refusa au vice-roi de l'accompagner, et, afin d'échapper à toutes obsessions, à toutes prières, à tous ordres, il profita des ténèbres de la nuit pour sortir secrètement du port avec son navire, emmenant ses vieux compagnons avec lui. Il fit voile pour la France, laissant à Roberval tout le personnel corrompu et honteux de la colonie projetée.

## VII

Je ne sais si de nos jours la conduite de Jacques Cartier passerait pour être conforme aux lois de la discipline ; mais, en ces temps d'aventures, à une époque où chacun travaillait beaucoup pour soi, il ne parut pas qu'on y trouvât à redire. Si Roberval se plaignit, ses plaintes ne trouvèrent guère d'écho. Il n'est pas présumable que l'expérience de Jacques Cartier eût empêché aucune des fautes que commit cet homme entêté de sa toute-puissance et enivré de son titre de vice-roi. Ces fautes furent nombreuses, et s'accrurent de tous les vices qui régnaient dans cette petite société, que Ro-

berval ne parvint à contenir qu'avec le fouet et la potence. Rentré en France pour chercher des secours, il se rembarqua pour poursuivre la conquête de sa vice-royauté; mais il ne reparut jamais, et si « on suppose que la mer lui servit de tombeau », comme dit un des historiens de cette ridicule et sinistre épopée, on peut croire aussi que ses « sujets » lui firent payer de la vie les honneurs qu'il avait ambitionnés.

C'est ainsi que la plus importante des découvertes auxquelles se rattache le nom de la France, dans le nouveau monde, demeura infructueuse. Une faveur inhabilement accordée, au mépris des droits acquis et des services rendus, c'est-à-dire l'ingratitude, appelons la chose par son nom, produisit la ruine là où il pouvait y avoir gloire et fortune pour le pays. Mais l'histoire ne peut oublier l'honneur qui revient à Jacques Cartier, et, lorsque, près de soixante ans plus tard, une expédition française se dirigea de nouveau vers le Canada, y préparant l'œuvre glorieuse de Champlain, on retrouva les débris de la grande croix qu'avait plantée Jacques Cartier, au confluent de la rivière Sainte-Croix et du Saint-Laurent. Ceux qui avaient été les témoins du martyre de l'énergique capitaine de la *Grande-Hermine* n'étaient plus là pour raconter son héroïsme et son dévouement inspiré; mais quelque chose en avait passé dans les traditions des sauvages, et il sembla à Champlain que les arbres de ces gigantesques forêts exhalaient dans leur murmure le nom du glorieux capitaine blanc.

Saint-Malo. Dessin de H. Clerget.

Et lui, qu'était-il devenu après sa fuite nocturne de Saint-Jean de Terre-Neuve?

Jacques Cartier était rentré à Saint-Malo au mois d'octobre 1542. Le dégoût qui l'avait pris là-bas le suivit dans sa patrie. Il se retira dans la retraite, ne demandant plus rien aux hasards des voyages, n'ambitionnant plus aucune gloire.

« L'hiver, dit M. Cunat, auteur de *l'Histoire de Saint-Malo*, Jacques Cartier habitait Saint-Malo; l'été, il se retirait à Limoilou, village où il avait fait bâtir une jolie maison de campagne, qu'on désigne encore sous le nom de: *les Portes-Cartier*. A son nom de famille, notre grand navigateur, anobli par François Ier, ajouta le titre de seigneur de Limoilou. »

A quelle époque mourut Jacques Cartier? On l'ignore, mais on suppose que ce fut en 1552 : « C'est à cette époque seulement, dit M. Édouard Charton, que son nom figura sur les actes authentiques laissés à Saint-Malo. »

Les héros, quand ils se résignent à devenir de simples bourgeois, prennent plaisir à effacer toutes traces de leur lumineux passage dans ce monde. Le silence, succédant aux bruits de la gloire, est une jouissance nouvelle pour eux. Ne paraître rien, ou pas plus que le plus modeste de leurs voisins, après avoir été tout et supérieurs à quiconque, est une coquetterie, si ce n'est pas une autre phase de l'ambition. Cincinnatus, qu'on allait chercher à sa charrue pour le mettre à la tête des armées romaines, n'est pas le seul exemple de ces abnégations hautaines.

XAVIER EYMA.

# CONTES ET LÉGENDES.

## TOUT DE BON CŒUR.

*Le bailli et Satan. Dessin de A. Duvivier.*

Il ne faut rien négliger, sitôt que l'on exerce avec un certain zèle la profession des belles-lettres. Tout sert, ou du moins tout peut servir. Qui dirait que, dans un vieux recueil de sermons en latin, sans date, mais qui sent son seizième siècle d'une lieue, un dominicain sans nom a recueilli (*Sermones discipuli de tempore*) deux cent douze histoires dramatiques pour tous les dimanches et les principales fêtes de l'année? « J'ai appelé ces sermons : les sermons du néophyte, parce qu'il n'y a rien de magistral dans ces histoires innocentes, et

que le premier écolier venu les pourrait écrire, et mieux inventer. » Si bien que les jeunes prédicateurs, quand ils voudront tenir leur auditoire attentif, n'auront qu'à puiser à pleines mains parmi ces contes dont la naïveté fait tout le mérite. Ceci dit, le dominicain entre en matière, et, parmi ces historiettes, nous choisissons la présente histoire du diable et du bailli.

Ce bailli était le fléau d'une douzaine de malheureux villages du Jura, groupés autour d'un misérable château fort, où la dévastation, l'incendie et la guerre avaient laissé leur formidable empreinte. On respirait la tristesse en ces lieux désolés de longue date; si l'on eût cherché un domicile à l'anéantissement... le plus habile homme n'eût rien trouvé de plus propice que cet amas de souffrances et d'ennuis. La nature même, en ses beautés les plus charmantes, avait été vaincue à force de tyrannie. En ce lieu désolé, l'écho avait oublié le refrain des chansons; le bois sombre était hanté par des hôtes silencieux; l'orfraie et le vautour étaient les seuls habitants de ces sapins du Nord dont on entendit les cris sauvages. Sur le bord des lacs dépeuplés, ce n'étaient que coassements. Le bétail avait faim; l'abeille errante avait été chassée, ô misère! de sa ruche enfumée. Il n'y avait plus de sentiers dans les champs, plus de ponts sur les ruisseaux, plus un bac sur la rivière. Il y avait encore un moulin banal, mais pas une gerbe à moudre; un four banal, mais pas un pain pour la fournée. On racontait cependant qu'autrefois les villageois cuisaient dans ce four leurs galettes de sarrasin, et, la veille des bonnes fêtes, un peu de viande au fond d'un plat couvert, mais le plat s'était brisé. L'incendie et la peste avaient été les seules distractions de ces maisons douloureuses. La milice avait emporté les forts, la fièvre avait emporté les petits. Quelques vieux restaient pour maudire encore. A travers le cimetière avaient passé l'hyène et le loup dévorants. L'église était vide, et la geôle était pleine. Autel brisé, granges dévastées; le curé était mort de faim; la cloche, au loin, ne battait plus, faute d'une corde, avec laquelle le prévôt, par économie, avait pendu les plus malheureux. C'était la seule charité que ces pauvres gens pussent attendre. Ainsi, du Seigneur d'en haut et du seigneur d'en bas, pas une trace. En vain il est écrit : « Pas de terre sans seigneur, et pas de ciel sans un Dieu! » C'était vrai pourtant, Dieu n'était plus là! Le marquis de Mondragon, le maître absolu de cette seigneurie, était absent; sa femme n'y venait plus, ses enfants n'y venaient pas. La honte et le déshonneur avaient précédé cette ruine. Ah! rien que des lambeaux pour couvrir les vassaux de cet homme, et rien que des herbes pour les nourrir! Les sangsues avaient à peine laissé sur ces pauvres un peu de chair collée sur leurs os! Malheureux! ils avaient supporté si longtemps les gens de guerre, les gens d'affaires, les gens du roi, des princes du sang, des officiers de la couronne et des gentilshommes au service de Sa Majesté, autant d'oiseaux de proie et de rapine. A la fin, quand on les vit tout à fait réduits au néant, rois, princes et seigneurs, capitaines et marquis semblèrent avoir oublié que ce petit coin de terre existât. C'était une relâche, et cette race, taillable et corvéable à merci, eût peut-être fini par retrouver l'espérance et quelques épis, si monsieur le marquis n'eût pas laissé monsieur son bailli dans son marquisat dévasté.

Ce bailli, avec un peu plus de courage, eût été homme d'armes au compte de quelque ravageur de province. Il s'était fait homme de loi, parce qu'il n'eût pas osé porter une torche ou toucher une épée. Il s'était donné la tâche unique, ayant droit de basse et haute justice à dix lieues à la ronde, et jugeant souverainement, de ne rien laisser dans les masures, pas un œuf, pas un flocon de laine, un morceau de pain, une botte de paille. Il revenait de chaque expédition, rapportant quelque chose et soupçonnant ses paysans de cacher leur argent et leur bétail. Quatre fois par an, ce bourreau entrait en campagne, et, sauve qui peut! Les femmes en couches tremblaient pour le lange de leur enfant.

Or, par un jour sombre et pluvieux de l'automne, au moment où déjà la bise et l'hiver s'avancent, M. le bailli des sires de Mondragon sortit du château, chaudement enveloppé sous le manteau d'un malheureux fermier qu'il avait envoyé aux galères. Deux serfs le suivaient portant deux sacs vides. Il était monté sur un cheval bien nourri d'avoine et de foin, de si belle avoine, que les chrétiens de céans en auraient fait leur pain de fiançailles. L'aspect de cet homme était terrible. Il s'avançait cependant, d'un pas réservé, dans la solitude et le silence. Il comprenait que la haine était à ses trousses, et que la vengeance allait devant lui. Mais rien ne l'arrêtait dans ces expéditions suprêmes.

Quand il eut dépassé le cimetière et l'église, au détour du chemin, il entra dans une lande aussi stérile que tout le reste, et dans un espace de vieux arbres qu'il fallait absolument franchir avant d'arriver dans les villages de la seigneurie. Peu à peu, ne rencontrant personne, il se sentait rassuré, lorsque d'un vieux chêne, dont la tête se perdait dans les cieux, il vit sortir un homme... ou tout au moins un fantôme, qui posa sa main puissante sur la croupe du cheval. Le cheval en éprouva un soubresaut par tout son corps. Alors, le cavalier, tournant la tête, osa contempler ce compagnon silencieux. C'était moins un corps qu'une image, une ombre. On voyait briller dans sa face implacable deux yeux noirs, dont le blanc même était noir. Ça brillait, ça menaçait, ça brûlait. M. le bailli n'eut pas grand'peine à reconnaître qu'il venait de rencontrer son grand-père, le diable en personne, et celui-ci, d'une voix de l'autre monde :

— Je sais où tu vas, dit-il, et je vais de ce côté. Voyageons ensemble...

Ils allèrent donc, lorsqu'ils rencontrèrent au carre four de la forêt (c'est incroyable et c'est vrai pourtant) un paysan traînant après lui un porc qui revenait de la glandée. Il avait sauvé ce porc par grand miracle et l'emmenait dans son logis, tremblant d'être aperçu par quelque assesseur du bailli. Certes, celui-ci n'eût pas mieux demandé que d'enfouir la bête au fond d'un sac et de rentrer dans le château, pour se remettre en campagne le lendemain, mais le cheval obéissait à la main ténébreuse. En même temps, le pourceau refusait d'aller plus loin et se débattait de toutes ses forces :

— Que le diable t'emporte! s'écria le paysan.

A ces mots, le bailli, qui commençait à trembler fort, se sentit tout rassuré. Car c'est l'usage entre les démons de l'autre monde et les démons de celui-ci, sitôt que le diable a trouvé sa proie, il faut nécessairement qu'il l'accepte et s'en aille au loin chercher une autre aventure. Ainsi, vous rencontreriez Satan lui-même et vous lui donneriez à emporter la première créature qui s'offrirait à ses yeux :

— *Tope là*! dirait Satan.

Alors il faudrait bien qu'il se contentât d'une poule noire, ou d'un mouton, moins encore, d'une grenouille

au milieu du chemin. — Ces sortes de pactes, cependant, ne lui déplaisent pas, parce que le hasard et Satan sont deux bons amis. Plus d'une fois il lui est arrivé de rencontrer le vieux père, ou la femme, ou le fils de ce même compagnon, qui déjà s'en croyait quitte à si bon compte.

Hélas ! c'est l'histoire d'Iphigénie ou de la fille de Jephté !

Donc, le bailli, de son petit œil narquois, disait à cet œil noir :

— Puisqu'on te le donne, ami fantôme, prends ta proie, et va-t'en loin d'ici. Eh bien, que tardes-tu ? c'est le pacte, me voilà délivré de tes griffes.

A quoi l'homme noir répondit par un rire silencieux et de petites flammes bleues qui sortaient de sa bouche :

— Oui, dit-il, je tiens ma proie, on me la donne, et je te quitte, à moins pourtant que ce bonhomme ne m'ait pas donné son porc de bon cœur. C'est le bon cœur qui fait le présent, tu le sais bien. Il ne s'agit pas de donner de bouche, il faut que la volonté y soit tout entière. Attendons !

Comme il disait ces mots, le diable et le bailli virent accourir, du milieu des feuillées, une douzaine de charbonniers, qui, voyant le porc allant de leur côté, poussèrent des cris de joie :

— Ah ! mon Dieu ! disaient-ils, ami Jean, où donc as-tu trouvé tant de provende ?

Et les voilà entourant la bête et son guide. Ils ne contenaient pas leur joie ; ils dansaient en rond et chantaient : Ami pourceau ! quelle fête et quel bonheur ! Nous mangerons ton sang, nous mangerons ta chair ! Nous ferons des saucisses, des boudins, des grillades ; ta tête et tes pieds nous reposeront d'un long jeûne !

Et tous ils étaient si contents, si joyeux, qu'ils ne virent pas même le bailli. Celui-ci poursuivit son chemin.

— Tu le vois bien, lui disait son camarade, avec son méchant rire, ces paysans affamés ne m'ont pas donné le pourceau de bon cœur.

Le bailli baissa la tête en se demandant : Où donc en voulait venir le prince des ténèbres ? Il savait que, de tous les logiciens de l'école d'Aristote, le diable était le plus grand de tous. Pas un argument qu'il ne rétorque, et pas un syllogisme dont il ne trouve à l'instant même le défaut.

Cependant ils arrivèrent à la porte d'une cabane, et sur le seuil ils trouvèrent une humble vieille qui filait sa quenouille en agitant de son pied lassé un petit berceau. L'enfant criait et gémissait ; il appelait sa mère ; il avait faim. La mère était au loin qui ramassait des branches mortes, et l'enfant criait toujours :

— Ah ! maudit enfant, disait la vieille, que le diable t'emporte !

Ici, le méchant bailli eut encore un certain espoir. La vieille était si pauvre ! un enfant de plus dans cette cabane était une bouche de plus. Ce triste bailli s'imaginait que la corvée avait réduit ces hommes et ces femmes à n'être plus que des bêtes sauvages dans les bois. On eût dit que son compère aux pieds fourchus partageait ses idées. Déjà même il tendait la main pour s'emparer de la frêle épave, et c'en était fait, le diable était vaincu... Mais sitôt que l'ombre eût touché le berceau, la vieille, aux bras vigoureux encore, emporta le petit enfant du côté de sa mère. Elle arrivait, celle-ci, chargée de ramée :

Messire loup, n'écoutez mie
Mère Tenchant, son fieu qui crie.

— Arrive donc ! ma fille, s'écria la mère-grand. L'enfant t'appelle, il a soif, il a faim, et je ne puis que le bercer.

La jeune mère, à l'instant même, et jetant son fardeau, découvrit sa mamelle féconde et la montra de loin à l'enfant, qui se prit à sourire.

— Ah ! je te plains, dit le démon à son compagnon ; tu vois que j'y mettais de la bonne volonté, mais tu ne saurais soutenir que la vieille m'ait donné son petit enfant de bonne grâce. Allons, courage, et cherchons autre chose. Nous avons encore du chemin à faire avant d'arriver à tes besognes. Mais aussi je suis bien bon d'écouter ces paroles en l'air ; un vieux conte l'a dit avant moi.

Et ils poursuivirent leur chemin.

Plus ils marchaient, plus le ciel devenait sombre, et pourtant midi n'avait pas encore sonné. Ils allaient entre deux haies, le bailli songeant à sa destinée, et cherchant quelque ruse en son arsenal, le démon marmottant une antienne, en dérision ; les deux porteurs de sacs, parfaitement indifférents à ce qui se passait autour d'eux, car leur infime condition les mettait à l'abri de la colère du prince des ténèbres. On eût dit que la solitude était agrandie, et que le chemin s'allongeait de soi-même. Il n'y avait rien de plus triste à voir que ces quatre monotones voyageurs.

Il y eut cependant une éclaircie inattendue : une maison neuve et de gaie apparence. Elle était bâtie en belles pierres et recouverte en tuiles avec des carreaux de vitre, très-rares en ce temps-là, qui resplendissaient au soleil. On eût dit que ce chef-d'œuvre avait été apporté, tout fait, dans la nuit, à l'exposition du soleil levant, sur le penchant de la colline. Une grande aisance, un ordre excellent présidaient à cette habitation. On entendait chanter le coq vigilant ; les chiens jappaient ; une belle vache à la mamelle remplie errait librement dans l'herbe épaisse ; on entendait sur le toit roucouler les pigeons au col changeant ; des canards barbotaient dans la mare, et le long du potager s'élevait la vigne en berceau.

Le démon contempla sans envie une si grande abondance, et, se tournant vers le bailli stupéfait :

— M'est avis, maître égorgeur, que voilà un logis oublié dans tes procédures. Prends garde à toi, j'irai le dire à ton maître, et sans nul doute il mettra à la porte un comptable si négligent que toi.

Le bailli, cependant, ne savait que répondre. Il était, tout ensemble, heureux d'avoir rencontré cette nouvelle mainmortable, et honteux de n'avoir pas encore exploité cette fortune. Il en avait tant de convoitise, qu'un instant il oublia son compagnon. A la fin, et s'étant bien assuré qu'il avait son cornet à ses côtés et du parchemin à la marque de monseigneur (c'était un pot qui se brise, image parlante de la féodalité), il chercha quelque porte entr'ouverte, afin d'instrumenter contre un vassal assez hardi pour être un peu mieux logé que son seigneur. Les portes étaient fermées, mais la fenêtre était ouverte, et du haut de son cheval, M. le bailli put contempler tout à l'aise les crimes contenus dans cette honnête maison.

Le premier crime était une belle table en noyer, couverte d'une nappe blanche, et sur la nappe, ô forfait ! un pain blanc, et du sel blanc dans une salière ; un morceau de venaison sur un grand plat de riche étain, plus brillant que l'argent, annonçait un repas tel qu'on en faisait avant la croisade sous le roi saint Louis. Deux gobelets d'argent étaient remplis, jusqu'au bord,

d'une liqueur vermeille. Un hanap, ciselé par un maître, et de belles assiettes représentant la reine et le roi de France, ajoutaient leur splendeur à toutes ces richesses bourgeoises. L'ameublement n'était pas indigne de tout le reste. Enfin, deux jeunes gens, la femme et le mari, dans tout l'éclat de la force et de la jeunesse, étaient assis, entourés de trois beaux enfants vêtus comme des princes, et peu affamés, sans nul doute, à les voir riant et jasant entre eux.

Pendant que M. le bailli dévorait des yeux ce repas qu'un ancien chevalier de la chevalerie errante eût trouvé cuit à point, et comme il faisait déjà l'inventaire de ces richesses suspectes, une grande et vive dispute s'éleva soudain entre la femme et le mari. Il semblait que celle-ci avait acheté, sans le dire à celui-là, un collier d'or à la ville voisine, et le mari lui reprochait sa dépense. Après la première escarmouche, ils en vinrent bien vite aux gros mots, pour finir toujours par celui-là, si rempli de dangers pourtant : *Ma femme au diable! — Au diable mon mari!*

En ce moment, nous convenons que même pour le diable la tentation était grande, et que la proie était belle. Une femme de vingt ans, un mari à peu près du même âge. Emporter cela tout de suite, représentait une heureuse et diabolique journée.

— Ami! qui t'arrête? disait le bailli à son camarade. Où trouveras-tu deux plus belles âmes et plus de larmes que dans les yeux de ces trois enfants? Prends ta part, j'ai la mienne, et quittons-nous bons amis.

Donc, tout semblait perdu. Le bailli triomphait, la belle maison tremblait jusqu'en ses fondements. Les enfants pleuraient. Le père et la mère étaient damnés... Mais au fond de leur âme ils s'aimaient trop pour être ainsi brouillés si longtemps.

— As-tu bien fait, ma mignonne; as-tu bien fait, s'écriait le jeune homme au cou de sa femme, et suis-je un mécréant de t'avoir, pour si peu, grondée! Un brin d'or! te reprocher un brin d'or, quand je devrais te couvrir de diamants et de perles!

— Non, non s'écriait la jeune épouse, avec de grosses larmes dans les yeux, c'est ma faute et non pas la tienne. Où donc avais-je, en effet, si peu de cœur, que de dépenser en vanités la dot de nos enfants?

Alors, quittant le cou de son mari, elle baisait avec ardeur les deux petits garçons et la belle petite fille aux yeux bleus, les enfants ne sachant plus s'ils devaient rire ou pleurer. Et lorsque enfin ils eurent tous les cinq essuyé ces douces larmes et retrouvé leur sourire, ils posèrent le petit collier sur la tête de la madone, en guise d'ex-voto, et tous les cinq agenouillés sous les yeux de la divine mère, ils récitèrent, les mains jointes : *Nous vous saluons, Marie, pleine de grâces!*

Ici le diable se sentit si touché, qu'une larme s'échappa de ses yeux et tomba sur sa joue. On entendit : *Pst!* le bruit d'une goutte d'eau sur le fer brûlant. Le bailli, lui, ne fut pas touché le moins du monde. Il sentit grandir sa furie, et pour toute chose, il eût voulu revenir sur ses pas. Mais avec le diable il faut marcher toujours en avant. Il est la voix qui dit : — *Marche! et marche!*

En vain voulez-vous faire halte en ce bel endroit du paysage enchanté : *Marche! et marche!* En vain la ville offre à vos yeux des beautés singulières : *Marche! et marche!* En vain le libertin demande un moment de répit pour quitter les mauvaises mœurs, et se marier à quelque innocente : *Allons! marche! et marche!* Il y a même des instants où le traître et le tyran feraient trêve assez volontiers à leurs manœuvres criminelles : *Marche en avant! Tu as laissé passer le repentir; arrive, en boitant, le châtiment qui va te prendre!* Ainsi l'ambitieux, quand il renonce à l'ambition, l'avare à l'argent, le soldat aux meurtres et le débauché à ses plaisirs d'un jour : *Marche! et marche!* il faut obéir jusqu'à l'abîme entr'ouvert. C'est la nécessité.

M. le bailli marchait donc. Toutefois, comme il était rusé et passé maître en diableries, lui aussi :

— C'est mon droit, dit-il à son compagnon, d'aller en avant par le chemin que je choisirai.

— C'est ton droit, reprit l'autre, incontestablement.

Sur quoi le bailli, rassuré, prit un petit sentier par la montagne. Or ce sentier allongeait le voyage d'une grande lieue, et le diable (on l'attrape assez facilement) eut quelque soupçon qu'il était joué par le bailli.

— Tu me tends un piége? dit-il. Jouons, comme on dit, *cartes sur table*, et que chacun de nous soit content.

— Monseigneur, reprit le bailli, chacun son tour. Vous me teniez tout à l'heure, et maintenant c'est moi qui vous tiens. Maladroit! c'était bien la peine de courir toute la contrée, et de me tendre ainsi tous ces piéges, pour tomber dans mon embuscade! Où sommes-nous, en ce moment, mon camarade? Ne vois-tu pas que nous entrons dans le sentier qui mène au couvent de Sainte-Croix? Le couvent a disparu, c'est moi qui l'ai rasé, et je me suis emparé de tous ses domaines. Mais j'ai respecté le calvaire, élevé sur ces hauteurs le jour même de la Passion, et dans ce calvaire sont contenues les reliques de saint Pierre martyr, de saint Eutrope, de saint Barthélemy, de sainte Catherine, vierge et martyre, et des dix mille crucifiés. C'est là que je vous attends, messire démon, et nous verrons si vous osez me poursuivre à l'ombre de la croix.

Qui fut contrarié de cette déclaration? ce fut Satan. Il s'en voulait d'avoir négligé ce formidable rempart que les saints avaient dressé de leurs mains pieuses sur la montagne. Il savait d'ailleurs la force et l'autorité de certaines reliques enfouies dans ce calvaire. Il s'en voulait, enfin, d'être une dupe de ce bailli de la plus pire espèce, et d'avoir rencontré plus fin que lui. C'était sa bataille de Pavie :

— Je prendrai ma revanche une autre fois, se dit-il en maugréant.

Cependant, comme il ne voulait pas s'en aller les mains vides :

— Je m'en vais chercher fortune ailleurs, dit-il au bailli, si du moins tu veux me donner ces deux vilains hommes qui marchent à ta suite... Est-ce dit? est-ce fait?

— Vous n'aurez pas ça de moi, reprit le bailli, en faisant craquer contre sa dent jaune un ongle aigu. Ces deux hommes sont nécessaires à ma haute et basse justice. Celui-ci est le bourreau de nos domaines. Pas un, mieux que lui, ne s'entend à fustiger de verges sanglantes un rebelle, à flétrir d'un fer chaud marqué de deux fleurs de lis un braconnier, à river la chaîne au cou d'un forçat destiné à ramer à perpétuité dans les galères de Sa Majesté. Cet autre est le concierge de nos prisons et le porteur de nos sentences; il excelle à pendre un débiteur insolvable, et plus d'une fois il a fait rentrer de belles sommes dans nos coffres. De l'un et de

l'autre il m'est impossible de me passer. Partez donc comme vous êtes venu, les mains vides, et bonsoir, maître démon.

Ainsi parlant, la montagne était déjà gravie à moitié. Le diable allait partir, lorsqu'il s'avisa de se hausser sur ses ergots.

— Là, voyons, dit-il, avec un rire de mauvais présage, au moins promets-nous d'épargner quelqu'un de ces malheureux?

— Pas un seul, reprit le bailli, ils m'ont causé trop d'ennui depuis ce matin.

— Épargne du moins, bailli de malheur, les habitants de la maison neuve!

— Oh! pour ceux-là, leur compte est fait. J'aurai ce soir dans ma poche le collier d'or, et si tu repasses dans un mois d'ici, la ronce et le chaume rempliront tout cet espace.

— Mais le petit enfant à la mamelle!...

— Il payera le lait de sa mère!

— Et le pourceau?

— Mes acolytes et moi, nous le mangerons ce soir!

— Enfin, ni pardon ni pitié?

— Ni pitié ni par...

Ici, l'épouvante arrête la voix du bailli dans sa gorge... Il regarde! il ne voit plus le calvaire. En vain son regard interroge et fouille en tous sens... la croix sainte qui devait le protéger est abattue.

— Oui-da, reprit Satan, tu cherches en vain ta force et ton appui. Les malheureux que tu as faits ont abattu le calvaire. A force de misère, ils ont cessé d'espérer et

Le châtiment. Dessin de A. Duvivier.

de croire. Insensé! voilà les ruines que ta malice et ta lâcheté devaient prévoir. Ces désespérés se sont vengés sur les reliques des martyrs, et, maintenant, c'est toi qui seras châtié des profanations de tous ces malheureux.

A cette révélation dont il comprenait toute la justice, le bailli tomba de son cheval, et le cheval, soulagé de son double fardeau, l'homme et la main du diable, repartit au galop en faisant une telle pétarade, avec tant de soleils, de bombes, de fusées et d'artifices, qu'elle eût suffit à solenniser la fête du plus grand roi de l'univers. Voyant l'homme écrasé sous la honte et la peur, Satan le releva doucement, comme eût fait un tendre père pour son fils unique, et tous les quatre ils descendirent la pente assez douce qui conduisait aux divers villages de cette abominable seigneurie. Ils frôlèrent les premières maisons, sans entendre autre chose que des gémissements et des larmes, mais pas encore une malédiction. Ces gens avaient peur et tremblaient de tous leurs membres. Le malade arrêtait son souffle et l'enfant brisait son jouet; la femme, épouvantée, allait se cacher dans quelque fente, et les chiens oublaient d'aboyer. Mais enfin, quand ils eurent ainsi parcouru toute une rue, on entendit sortir de ces chaumières en débris des murmures, des cris, des plaintes, des malédictions; la malédiction unanime allant sans cesse et grandissant toujours. Au second village, voisin du premier, la colère avait remplacé la plainte, et ces malheureux criaient :

— Arrière le brigand qui m'a volé mon fils! mort au scélérat qui fit périr mon père sous le bâton! Voilà le

monstre impitoyable ! Et les enfants de jeter des cailloux et des pierres à ce fauteur d'incendie.

— Rends-nous le pain, disaient les femmes ! Rends-nous l'honneur, disaient les hommes ! rends-nous les lits et les berceaux ! Regarde, la faim nous mine, et nos mains défaillantes ne pourraient plus tenir les outils que tu nous as volés.

A ce bruit immense, où les dents grinçaient, où les yeux flamboyaient, où de ces poitrines hâves et desséchées sortaient des sons rauques et des sifflements pleins de fièvre, accouraient villageois et villageoises, et de leur doigt vengeur, désignant cet homme impie, ils criaient tous :

— Au diable ! au diable ! au diable !

Et l'écho répétait :

— Au diable ! au diable !

Alors Satan, d'une voix qui remplit la plaine et le mont :

— Camarade ! il était convenu que je n'accepterais qu'un présent fait de bonne grâce et tout d'une voix, sans que pas un des donataires y trouvât à redire. Eh bien, que t'en semble ? et que dis-tu de cette unanime malédiction ? Pour le coup, tu es à moi, bien à moi. Pas un qui te réclame ou te pardonne.

Et prenant le bailli par les deux épaules, il le suspendit à un chêne qui n'avait pas moins de soixante pieds de hauteur. Toute la contrée applaudit à cet acte de vengeance ! Hélas ! à défaut de justice, on se venge, et voilà pourquoi il faut être juste avant tout (1).

(1) Incipientibus autem appropinquare loco ad quem tendebant, homines a villa longe videntes, et causam ejus adventus non ignorantes, omnes una voce simul clamabant, dicentes : Diabolus te habeat, ad diabolo venias. Quo audito, diabolus caput movens, cachinans ait advocato : ecce isti dederunt te mihi ex intimo corde, et ideo meus es ; ac rapuit eum in ipsa hora diabolus, et quid de eo fecerit ignoratur.

Cet homme étant disparu de ce domaine, on vit peu à peu reparaître en ces lieux dévastés l'ordre et la paix. L'église fut rebâtie, et, de nouveau, la cloche appela les fidèles à la prière ; ils obéirent à l'appel sacré, justement parce qu'ils avaient cessé d'être misérables. Les femmes furent les premières à quitter leurs haillons pour des habits simples et de bon goût. Les hommes revinrent à la charrue, à la herse, à tous les instruments qui font vivre et réjouissent l'humanité. Le pourceau, sauvé par miracle, eut une progéniture abondante. Le petit enfant grandit et devint un grand justicier, chef d'un parlement dont la voix était souveraine. On ne s'étonna guère, lorsqu'un matin le vieux château fut éventré, dont les matériaux servirent à faire un aqueduc, un pont, une chaussée. Enfin, vous avez deviné que le nouveau seigneur était justement le jeune homme de la maison neuve. Ils avaient commencé par renoncer à leur droit de potence, à leur droit de galères et de gibet. Ils avaient fait de la potence une indication pour guider les voyageurs dans la forêt.

Nous avons encore à raconter une aventure, et tout sera dit : le jour où disparut le bailli, les anciens du village qui avaient gardé leur sang-froid avaient très-bien vu que Satan, de sa main pleine d'éclairs, avait gravé on ne sait quoi sur la branche la plus haute du vieux chêne. Le vieux chêne mourut de vieillesse, et les bûcherons, en le dépouillant de sa couronne, y trouvèrent ce mot mémorable, écrit en traits de feu : JUSTICE !

JULES JANIN.

## REVUE DE L'ANNÉE.

### LA NUIT DE LA SAINT-SYLVESTRE (FIN).

Comme la vieille dame restait sans répondre :

— Il faut bien vous dire aussi, repris-je, puisque les deux mondes en ont retenti, votre plus grand crime, un crime ineffaçable et sans pardon. Pour régner on ne sait sur quel peuple sans foi ni loi, vous avez été chercher, dans une antique et royale famille qui remonte à Jules César, un jeune prince enivré de tous les bonheurs de la vie humaine. Quand il eut vingt-cinq ans, il rechercha la belle main royale de la petite-fille d'une sainte femme, et, l'ayant obtenue, on eût dit que désormais il n'avait plus rien à demander à la fortune. Il fallut le prier longtemps pour qu'il acceptât ce vaste et lointain empire. A la fin, il partit pour cette illustre et dangereuse conquête, emmenant avec lui, pleine de force et de santé, la jeune impératrice. Ils se firent connaître à leurs sujets par leur bienfaisance. Il plaisait aux vieux généraux par son langage ; elle attirait à elle tous les cœurs par son charme, son esprit, sa beauté. Soudain, tout change, à la façon d'un ciel clair et serein qui se couvre d'un nuage. Où l'on ne voyait que le flot obéissant, tremblez ! voici la tempête. A peine si la jeune impératrice eut la force de tourner sa voile, et de revenir pour chercher l'aide et le secours. L'infortunée ! en son chemin elle perdit sa raison, déjà chancelante, et la voilà, vivante encore, écrasée, ô misère ! sous le désastre de ses sens.

Cependant, le jeune homme, au milieu de ces ruines, se défendait encore. Excepté la trahison, il pouvait supporter toutes les déceptions. Mais le sujet qui vous vend à l'ennemi, le capitaine ouvrant, la nuit, la porte assiégée, et l'abandon de toute une armée, il n'y a pas d'âme assez forte pour résister à tant de coups. Marchandé, payé et vendu par les traîtres, le jeune empereur brisa son épée, et, condamné à mourir par des juges impies, il tomba misérablement, et c'est à grand'peine si son cadavre, réclamé par le droit des gens, fut ramené sanglant et dépouillé dans le caveau funèbre des Hapsbourg. Encore une fois, voilà ce qui s'appelle un crime, et je comprends ta peine et tes sanglots.

En ce moment, l'enfant nouveau-né prenait la taille et l'aspect d'un adolescent. Sur son visage on lisait déjà l'indignation de ces forfaits abominables que l'on rencontre à chaque page de nos histoires.

— Ah ! disait la mère, voilà déjà mon enfant qui se prend à maudire sa mère. Misère à ma longue agonie, et malheur sur toi, mortel, qui m'es venu relancer dans cette immense clairière où j'espérais mourir !

Mais quoi ! ce soir-là j'étais impitoyable. Il y avait dans mon âme un secret plaisir de confondre et d'irriter cette infortunée. Il me semblait que cet enfant muet souriait à mes vengeances, et que son rire, encore incertain, ajoutait une ironie à toutes ces recherches de ma cruauté. Et je reprenais, regardant la mère dans les yeux de l'enfant :

— O méchante année! as-tu fait assez de mal? as-tu confondu tous les raisonnements, et bouleversé toutes les consciences? Hier encore, au milieu de Rome délivrée et rendue au souverain pontife, il y avait un homme admirable entre tous, un grand seigneur dont les aïeux, par une suite de travaux et de vertus dans la paix et dans la guerre, avaient brillé à la cour de nos rois. Louis XIII et le cardinal de Richelieu s'étaient appuyés sur ces épées vaillantes et sur ces conseillers sans peur. Ils avaient mêlé et confondu leur mémoire avec les souvenirs les plus vivants de Fénelon et de ce duc de Bourgogne, que le ciel enviait à la terre. Enfin, il y avait peu de noms plus grands dans les annales de Versailles. Moins modestes, ils auraient pu dire à leur tour : *Le roi, c'est nous!* Eh bien, ce grand seigneur paré de deux duchés : Luynes et Chevreuse, ce digne voisin des solitaires de Port-Royal si longtemps protégés et défendus même contre Louis XIV, à l'ombre auguste du château de Dampierre, un si brave homme, innocent de toute action mauvaise et de toute pensée immodeste, aimé pour sa bonté, honoré pour son courage, le courage civil, le plus difficile de tous; ce père de famille qui s'en va, dans l'ardente mêlée, au milieu des blessés et des morts, cherchant un homme à sauver, quel mal t'avait-il fait, pour l'arracher violemment à sa mission dernière? et maintenant, par toi, le voilà mort. Les pauvres le pleurent; ses amis se désolent. Tout est sombre autour de cette maison. Ce grand nom s'est voilé de deuil. Les beaux-arts, éperdus, cherchent en vain qui les protége. Il était l'espérance et la consolation de tant de gens! Il prodiguait, d'une main si discrète, une suite incroyable de tant de bienfaits! Les âmes ulcérées, les esprits irrités se calmaient, au nom seul de M. le duc de Luynes! Qu'il soit mis à ton compte, et que ton fils se réjouisse de n'avoir pas été l'exécuteur de cette loi violente qui veut que nous mourions tous.

Cependant l'enfant confié à ma garde semblait grandir encore. Ici redoubla la confusion, c'est pourquoi je ne saurais affirmer tous les détails que je raconte. Le vent soufflait; les ombres se lamentaient; l'étoile au ciel brillait livide; on eût dit ces tristes lumières recherchées par les meurtriers : elles éclairent et ne dénoncent pas.

Jusqu'à présent, il me semblait que j'avais joué le beau rôle, le rôle éloquent rêvé par les maîtres, mais j'eus peine à garder mon sang-froid, quand j'entendis cette vieille au désespoir qui murmurait entre ses dents les obscènes chansons qu'elle-même elle avait mises à la mode. Elle avait fait de la musique un art frivole; elle avait changé les tempêtes des *Huguenots* et de *Robert le Diable* en frou-frou. Elle n'avait aimé que les petits airs sautillants, à l'usage des duchesses de Gérolstein et autres lieux. Et maintenant, voilà que tout ce fatras lamentable lui revenait en mémoire à l'heure de la mort. Quel plus triste *De profundis*, et quelle disgrâce au bord du tombeau!

L'enfant, de son côté, dans un transport d'enthousiasme, et semblable au dieu des vendanges répondant à l'appel des bacchantes, entonnait : *Bu qui s'avance!* et chantait : *Si j'étais roi de Béotie!* Il avait appris ces chansons misérables dans le sein de sa mère; il n'en savait pas d'autres. Quoi de plus triste que ce duo de la mère et de l'enfant, l'enfant joyeux comme le coq au matin, la mère éteinte, et tournant en lamentations ces tristes gaietés?

— C'est ma faute aussi, reprit l'année, j'ai bâti tant de temples à la matière, que le temps m'a manqué pour en élever un seul à l'intelligence, à l'âme humaine, à Dieu.

La vieille année avait raison. Il est aussi honteux, quand on a régné sur un grand peuple, de le laisser oublieux du grand art que rétréci dans ses frontières.

Feu l'année, en ce moment, se relevait du tertre où elle était assise, et j'entendis sortir de ses poches remplies un bruit de vieille ferraille qui n'annonçait pas grande fortune.

— Eh bien, dit-elle, en me montrant toutes sortes de médailles d'un petit module, or, argent ou bronze, on ne dira pas, du moins, que j'étais intéressée, et voilà tout ce que j'ai gagné à convoquer, d'un bout du monde à l'autre, tous les fabricants de l'univers! J'ai ramassé, dans les débris du Champ de Mars, ces récompenses misérables avec lesquelles messieurs les grands juges de tous les arts croyaient récompenser des efforts plus qu'humains. « Gardez vos médailles, disaient les hommes « affligés de ces distinctions, nous n'en avons pas besoin, « et faites-en l'aumône aux pauvres du chemin ! » Je les ai gardées par économie et je les jette ici par prudence, comme autant de témoignages d'une ingratitude ou d'une injustice.

Alors, elle jeta dans un fossé ces reliques menteuses. Dans mille ans d'ici, quelque honnête savant de l'Académie des sciences, déterrant ces morceaux de bronze ou d'argent, composera quelque lumineux mémoire afin de démontrer que les Phéniciens, les Babyloniens ont traversé le bois de Vincennes à une époque dont la date est incertaine. Ils prendront le nom de nos filateurs et de nos forgerons pour une suite de rois inconnus. La chronologie aura remporté ce jour-là son plus beau triomphe et les musées s'arracheront ces médailles, refusées même par les fabricants de bonnets de coton.

Cependant la vieille portait dans l'autre poche une suite de récompenses, sinon recherchées avec empressement, du moins acceptées et tolérées même par des chefs d'industrie. Ils se paraient volontiers de ces rubans, de ces plaques, de ces décorations, de ces emblèmes. Mais quand les rois voyageurs les eurent prodigués, d'une main insensée, à tous les exposants du Champ de Mars, la valeur alla bientôt décroissant, et ces échantillons aux noms de tous les saints du paradis, au nom de Mahomet lui-même, le peuple exposant avait fini par ne plus les solliciter.

Si ce n'est point un des crimes de feu l'année, au moins est-ce une de ses fautes. Elle a chargé les plus simples boutonnières des honneurs les plus rares, et maintenant l'homme est vraiment distingué des autres hommes qui renonce à porter ces marques trop nombreuses pour qu'on s'y reconnaisse.

— En voulez-vous quelques-unes, me disait la bonne dame, en me tendant sa main ridée?

Et voyant mon peu d'empressement à choisir, elle laissa retomber ces insignes de la vanité.

Minuit allait sonner. Tout était dit pour elle; elle semblait chercher son chemin.

— Voici, me dit-elle, une étrange inquiétude à laquelle je ne m'attendais pas. Je suis incertaine de savoir, dans ce grand Paris, ma patrie, où je puis honnêtement me faire enterrer. Non contents d'avoir défait et refait les maisons des vivants, les voilà qui menacent l'asile des morts, et je ne crois pas qu'il soit bien convenable, après le grand rôle que j'ai rempli, de m'aller mettre en quelque cimetière éphémère où

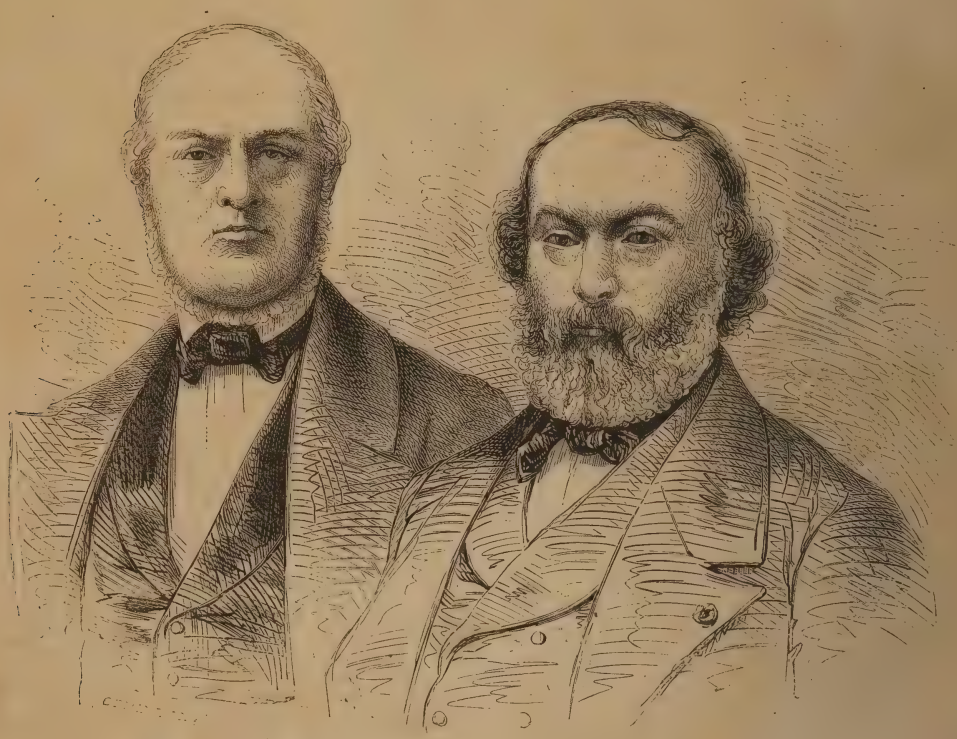
le fossoyeur, entrant à main armée, aura bientôt dérangé l'asile inviolable et suprême.

Je fus touché de la tristesse de cette aïeule incertaine du lieu de son repos.

— Si vous étiez, madame, une de ces grandes années fécondes en sages victoires, en chefs-d'œuvre, en nations délivrées, la reconnaissance publique aurait bientôt trouvé quelque tombeau digne de vos bienfaits. Mais c'est tout au plus si vous avez droit à quelque sépulture modeste, et je vous conseillerai, évitant les nécropoles menacées, d'aller vous cacher en quelque sombre vallée, au bord du chemin clément, jusqu'à l'heure de la récompense ou du châtiment mérités.

On eût dit que l'agonisante n'attendait plus que ce dernier conseil pour disparaître en toute hâte, ne voulant pas être surprise à la pointe d'un jour qui n'était point de son bail. Cependant elle chercha, pour l'embrasser une fois au moins, avant de lui dire adieu, l'enfant qu'elle avait mis au monde... Il était déjà si grand et si fort qu'il ne daigna pas se baisser pour saluer sa mère; et, la misérable! elle disparut dans le lointain en sanglotant.

Je me sentis délivré d'un grand malaise aussitôt que l'espace eut emporté ce qui avait été la vie et l'espoir de tant de millions d'hommes, au milieu de toutes les plaines, au sommet de toutes les montagnes, sur le bord de tous les océans. Après avoir tenu cette immense place et pesé sur toutes les destinées, elle disparut, faisant moins de bruit que l'un de ces fusils, sa joie et son orgueil.



M. le duc de Luynes, Théodore Rousseau. Dessin de Bocourt.

L'enfant qu'elle laissait à sa place, héritier de l'immensité, pénétra sans hésiter dans le grand chemin qui conduit de Vincennes à Paris. La première heure du nouvel an sonnait au sommet du donjon. C'était l'investiture universelle de toutes les grandeurs et de toutes les misères que l'an nouveau devait accomplir. Il avait en ce moment l'apparence et l'intelligence d'un jeune homme enivré de toutes les fièvres de la jeunesse. Il marchait comme un conquérant dans sa conquête, un héritier dans son héritage, un maître absolu dans les domaines de sa toute-puissance. En traversant l'espace où s'élevait la Bastille, il y aura dans vingt ans tout un siècle, j'entendis retentir son pied formidable. Un instant il s'arrêta sur cet emplacement funeste où tant de larmes ont détrempé la terre, où tant de soupirs l'ont ému. On eût dit qu'il puisait en ce lieu des forces contre l'injustice et qu'il se recueillait un instant avant d'aborder les abîmes. A la fin il disparut à son tour et j'entendis dans le nuage une voix qui disait : Honneur aux années bienveillantes! paix aux hommes de bonne volonté!

Il était dix heures du matin. Un vif rayon de soleil brillait dans ma chambre à coucher, lorsque enfin je me retrouvai assis dans le même fauteuil où je m'étais endormi. Avais-je été cette nuit-là le jouet d'un rêve? ou bien la réalité même avait-elle passé sous mes yeux? Il faudrait le demander au docteur Sigismond.

CH. WALLUT.

Paris. — Typ. HENNUYER ET FILS, rue du Boulevard, 7.

# LES RÉVOLUTIONS D'AUTREFOIS.

## LES COMMUNIERS DE L'AMIÉNOIS.

La grand'place de Corbie, la veille du dimanche des Rameaux, en 1115. Dessin de Delannoy et F. Lix.

### I. — LE MAYEUR DE CORBIE.

Vers la fin du mois de mars de l'année 1115, la veille du dimanche des Rameaux, Pierre Bazu, maître armurier de la ville de Corbie, était assis sur le palier de sa porte, savourant comme un lézard les premiers rayons du soleil printanier. Mollement renversé dans un large fauteuil garni de cordouan, Bazu frisait sa barbe brune

entre ses doigts calleux et ses grands yeux gris admiraient avec orgueil le beffroi dentelé de la cité, qui se dressait au milieu de la place.

C'était une superbe tour octogone à colonnettes surmontées de chapiteaux enrichis de feuillages d'une délicatesse exquise. Des trèfles et des roses ornées de moulures, de rinceaux et de fleurs tellement fouillées qu'on les aurait crues suspendues le long des filets, déployaient leur luxe merveilleux sur chacun de ses côtés, et une élégante flèche, finement sculptée aux angles, terminait gracieusement l'édifice, recouvrant la cloche maîtresse ou d'alarme et le carillon argentin qui babillait joyeusement pour les bonnes nouvelles et les jours de fête.

Au commencement du douzième siècle, le beffroi tenait une place importante dans la vie des habitants d'une ville érigée en commune. C'était un drapeau, une sorte de palladium, l'emblème des franchises achetées au prix du sang. A côté de leur cathédrale ou du palais de leurs magistrats, toutes les cités émancipées eurent un beffroi, autour duquel les citoyens se rassemblaient à l'heure du danger.

Pierre Bazu était un des premiers notables de Corbie; il occupait dix ouvriers compagnons et cinq apprentis. Sa maison, spacieuse, solidement construite, située dans le plus beau quartier, jouissait d'une réputation méritée.

Bazu n'était pas lettré, peu d'artisans eussent pu se vanter de savoir lire, au douzième siècle, mais il avait une intelligence remarquable, du courage et un grand cœur, qualités qui, tout en lui assurant une considération exceptionnelle parmi ses concitoyens, lui avaient mérité le poste de *mayeur* (maire) lors de l'érection de Corbie en commune.

Au temps où se passe notre récit, ce cri de commune résonnait d'un bout de la France à l'autre. Les vieux municipes romains qui subsistaient encore en partie sur les côtes de la Méditerranée avaient poussé les villes du centre en avant; la Normandie s'était emparée du mouvement, l'avait communiqué au Maine, puis à la Picardie, puis à toute l'ancienne Gaule.

Cet événement, un des plus mémorables de notre histoire, a besoin d'être rappelé rapidement pour l'intelligence de ce que nous avons à raconter.

Les successeurs de Charlemagne, trop faibles pour conserver un empire créé par les armes, laissèrent entamer, morceler leur territoire, par grandes divisions d'abord, puis par une infinité de petites, si bien que, deux cents ans après la mort du premier empereur des Français, ils ne possédaient plus que Paris et Orléans; encore avaient-ils toutes les peines du monde à se rendre de l'une à l'autre de ces villes.

Souvent ils faillirent être enlevés par quelque petit seigneur, tel que celui de Montlhéry, par exemple.

La multiplicité du pouvoir, et du pouvoir le plus absolu, engendra l'anarchie. Chaque comte, chaque duc, chaque baronnet, chaque hobereau trancha du souverain. Élevés dans des habitudes de guerres continuelles, ne connaissant d'autre loi que celle de leur épée, d'autre droit que celui de la force, rien ne tempérait la rudesse de leurs mœurs, pas même l'instruction la plus élémentaire.

Le vol à main armée sur les grands chemins paraissait si naturel, que les rois de France eux-mêmes, Philippe Ier en tête, ne rougirent pas de détrousser les marchands qui passaient à travers leurs possessions.

Les féodaux n'ayant aucune idée de l'économie politique, ignorant que la vraie richesse d'une nation est dans l'agriculture, dans l'industrie, n'encourageaient rien, décourageaient tout.

Les droits seigneuriaux étaient innombrables et changeaient selon le bon plaisir du suzerain.

« Le sire, dit Beaumanoir, peut prendre à ses vassaux tout ce qu'ils ont, les tenir en prison, soit à tort, soit à raison, tant qu'il lui plaira, les faire pendre si bon lui semble et n'est tenu d'en répondre à personne, fors à Dieu ! »

On payait pour tout, et toujours.

Nul ne pouvait avoir de moulin, de four, de pressoir, de rouissoir; il fallait aller à ceux du seigneur, qui ne prêtait jamais *gratis*.

On a peine à se faire une idée de la multiplicité des péages et des redevances.

Après le seigneur, venaient ses gens, qui n'avaient souvent d'autres gages que les exactions qu'ils pouvaient glaner après leurs maîtres. Ces derniers devaient, il est vrai, en échange des charges imposées, aide et protection; mais ils n'entendaient jamais cette protection qu'en ce qui concernait leur propre défense, puisque les malfaiteurs exerçaient impunément leur métier moyennant une faible rétribution.

Les corvées, les guerres continuelles, amenèrent bientôt la famine, et, avec la famine, les épidémies, les pestes, la lèpre, le mal des ardents. La détresse fut telle à cette époque, que l'on crut à la fin du monde et qu'on annonça l'an 1000 comme le terme de toutes choses. Un boisseau de grain valait une fortune, et l'anthropophagie montra ses dents hideuses dans presque toutes nos provinces. On en vint jusqu'à vendre sur les marchés de la chair humaine grillée.

Grégoire VII écrivait à ce propos au clergé de France, en 1074 : « ... Les massacres, les incendies, toutes les horreurs de la guerre sont innombrables dans votre pays. Mais ce n'était pas assez, et voici qu'aujourd'hui une perversité nouvelle a atteint ces hommes et les ravage comme une épidémie; ils commencent à commettre des forfaits tellement exécrables, *qu'on n'ose les dire*, et ils les commettent sans que rien les y pousse. Les citoyens de la même contrée, les proches, les parents s'arrêtent réciproquement par cupidité, et le plus fort torture son captif pour lui arracher ses biens. On regarde comme rien les parjures, les sacriléges, les assassinats par trahison. Tout ce qui se peut faire de honteux, de sanguinaire, d'abominable, se pratique impunément et une longue licence consacre ces horreurs comme un usage héréditaire ! »

La guerre était un état normal. On se battait partout et quand même; entre chaque tour, entre chaque château, dans les rues, sur les chemins; on dut publier la trêve de Dieu pour mettre un frein à ces boucheries, qui menaçaient de tout engloutir.

Les paysans, traqués comme des bêtes fauves, se réfugiaient souvent aux pieds des croix plantées en grand nombre dans la campagne; les seigneurs n'osaient les arracher de ce signe de miséricorde; plus tard, le clergé ouvrit ses couvents et ses églises aux malheureux. C'est l'origine des lieux d'asile.

Les populations des campagnes essayèrent, mais en vain, de secouer ce joug insupportable. Les représailles de la Jacquerie compromirent même, aux yeux de l'histoire, une cause sacrée; mais les habitants des villes, les bourgeois, plus intelligents, plus policés, moins igno-

rants, comprirent qu'ils devaient unir leurs efforts contre l'ennemi commun, cette nuée de petits tyrans qui usurpaient partout l'autorité royale, et ils agirent en conséquence. Les municipes romains, les ghyldes allemandes inspirèrent les bourgeois normands et ceux du Vermandois, qui les premiers (car les villes du Midi conservaient encore quelques-unes de leurs constitutions antiques) donnèrent le signal du grand mouvement de l'émancipation des communes.

La lutte coûta beaucoup de sang, beaucoup d'argent; mais, forts de leur bon droit et de leur union, les bourgeois finirent par triompher. Corbie fut une des premières villes du Nord qui s'érigèrent en *communion;* le mot de *commune* n'éveillait pas alors l'idée que nous pourrions nous en faire d'après nos divisions départementales.

La commune ou communion était une association des habitants d'une cité ayant pour devise : *tous pour un et un pour tous.* Chacun devait apporter à cette association ses deniers quand elle en avait besoin, ses deux bras quand elle était menacée.

Corbie, anciennement *Corbeia*, qui dut son nom à un petit cours d'eau, affluent de la Somme, Corbie, aujourd'hui simple chef-lieu de canton de deux mille huit cents habitants, était autrefois une bonne ville industrielle, bien peuplée.

Sa fondation remonte à Clotaire III et à sa mère, la reine Bathilde, qui établit, en 657, sur son futur emplacement, une riche abbaye de bénédictins.

Les religieux surent attirer autour de leur domaine des agriculteurs et des artisans ; ils augmentèrent prudemment les priviléges de ceux-ci de 859 à 880 pour les intéresser davantage à repousser les hordes normandes qui, à cette époque, infestaient l'empire, puis les déclarèrent libres moyennant une prestation annuelle.

La population de Corbie était turbulente; elle fut même excommuniée plusieurs fois pour rébellion, entre autres, par le pape Grégoire IX, en 1238; mais elle rachetait ce défaut par de solides qualités.

Corbie passait pour un des plus forts marchés de grains, de draps et de liquides du Nord; on citait partout ses fabriques d'armes; une enquête de 1202 y constate l'existence d'un *molin à oliette, à than et us coustiaux*, pour polir et aiguiser le fer, et, vers l'an 1025, les comtes d'Amiens crurent prudent de faire alliance avec elle, autant pour s'assurer son appui que pour n'avoir plus à redouter ses attaques.

Revenons maintenant à Bazu, que nous avons laissé en contemplation devant le beffroi de la cité.

Bazu était plongé dans une sorte d'extase, quand un de ses apprentis vint, le bonnet à la main, lui demander conseil sur une paire de brassards.

Il se leva, non sans regret, prit l'ouvrage, l'examina, et renvoya l'apprenti avec quelques compliments. A ce moment, sept ou huit cents bourgeois, sortant de l'église métropolitaine, se répandirent par la place, au pied de la tour ou devant la maison de Bazu, qu'ils saluèrent.

Tous, la tête haute, le geste expressif, la parole vive, discutaient sur l'avenir de leur confrérie et sur le mouvement politique des cités voisines.

— Par mon patron! disait le tanneur Pons après avoir serré la main à Bazu, j'ai peur qu'une lourde charge ne nous tombe prochainement sur les bras.

— Laquelle?

— Ignorez-vous que nos alliés les Amiénois, que Dieu garde! sont à la veille de succomber, depuis que Thomas de Marle, qui tenait pour eux, est repassé dans les rangs de son père, Enguerrand de Boves, sire de Coucy, leur maître et seigneur?

— Je le sais.

— On dit que Thomas de Marle a reçu mille livres d'argent et deux coupes d'or pour prix de sa trahison.

— C'est vrai, répondit tristement Bazu; nos voisins ont eu tort de se confier à un pareil homme.

— Vous verrez, reprit le tanneur, que nous serons encore obligés de rétablir leurs affaires.

— Je le souhaite de tout mon cœur, cousin, répondit l'armurier d'un ton pénétré; les Amiénois sont nos confrères, nous leur devons aide et protection, et, s'ils ont besoin de nos épées, nous les fabriquons assez bonnes et nous savons trop bien les manier pour ne pas voler à leur secours au premier appel.

Un murmure approbateur appuya les paroles du mayeur.

— Au surplus, continua-t-il, je ne crois pas leur état aussi désespéré que vous le pensez. Thomas de Marle s'est réuni au sire de Coucy son père, c'est vrai; mais le vidame de l'évêché et Adam, le châtelain du roi, qui occupe une forte position, tiennent toujours pour eux. On m'assure même que notre généreux souverain, que saint Denis protége! s'avance à marches forcées au secours d'Amiens, sollicité par l'évêque Geoffroy et Mgr Yves de Chartres, le prélat de Beauvais.

— Louis sixième est brave et maintiendra la paix publique, affirma un charpentier.

— Puissiez-vous dire vrai, compère, repartit un autre, et fasse le ciel qu'il tourne les yeux vers nous et reconnaisse nos chartes!

A cet instant, des cris retentirent du côté de la porte Sainte-Bathilde, située à l'ouest de la ville; un tourbillon de poussière s'éleva de la rue poudreuse, et l'on vit arriver ventre à terre un cavalier, qui s'arrêta brusquement devant la maison du mayeur.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, et tandis que la foule se pressait avec curiosité autour de lui, il sauta à bas de cheval et vint tomber dans les bras de Bazu en répétant d'une voix entrecoupée :

— Maître! maître!

— Mon enfant! exclama le mayeur surpris.

Il se fit un silence.

Le nouvel arrivant était un jeune homme de trente à trente-trois ans, bien taillé, aux traits vigoureusement accentués. Sous une tunique de laine brune, il portait une fine chemise de mailles, dont les anneaux scintillaient sur ses genoux; un casque d'acier poli couvrait sa tête, et à son côté pendaient une épée et une miséricorde. Une blessure qu'il avait reçue au front laissait tomber par moments des gouttelettes de sang sur sa moustache brune, son col était couvert de déchirures et ses brassards étaient tailladés en plusieurs endroits. On voyait qu'il venait d'essuyer un rude combat. Son cheval même avait reçu au-dessous de l'œil un coup de hache à moitié détourné.

— Eh bien, mon enfant, qu'y a-t-il? demanda l'armurier après un moment.

— Maître, repartit précipitamment le jeune homme, tout est perdu!

— Comment?

— Nous sommes trahis!

— Trahis?

— Oui; je viens implorer du secours. Au nom du

Dieu puissant, faites sonner à l'instant la cloche d'alarme; que vos confrères se réunissent, il faut que je leur parle! il y va de la vie!

— Pons, dit aussitôt Bazu s'adressant au tanneur, donnez le signal de l'assemblée et que dans une heure toute la communion soit réunie au pied du beffroi; il y a des nouvelles.

L'armurier prononça ces paroles d'une voix assez forte pour que tous ceux qui l'entouraient pussent les entendre : elles roulèrent d'un bout à l'autre de la place, puis enveloppèrent la ville comme le flot mugissant d'une marée montante, tandis que le bourdon de la tour civique lançait dans les airs ses lugubres notes.

Assis devant la porte de l'armurier, le jeune homme recevait les soins qu'exigeait son état; ses yeux s'étaient fermés, sa tête penchait en arrière, il respirait à peine. Bazu lui baigna le front avec de l'eau fraîche, et la vieille gouvernante de la maison lui humecta les lèvres avec un cordial.

Quel pouvait être celui que le mayeur de Corbie appelait son enfant et auquel il paraissait s'intéresser si fort? Quelques mots suffiront pour nous l'apprendre.

Jean Chapuy (c'était son nom), fils d'un marchand ruiné par les pillards, avait été recueilli chez l'armurier à l'âge de dix ans. Intelligent, actif, dévoué, il gagna vite l'affection de son maître, dont il devint en peu de temps un des meilleurs ouvriers, dont il serait même devenu le gendre et le successeur s'il n'eût aimé ailleurs. Quand Chapuy se maria, Bazu lui donna mille livres et lui céda une succursale très-achalandée de sa fabrique d'armes qu'il possédait à Amiens. C'était son cadeau de noce.

Il y avait huit ans de cela.

La reconnaissance de Chapuy ne s'était pas démentie un seul instant, et le mayeur savait par expérience qu'en tout temps et à toute heure son ancien élève donnerait sa fortune et sa vie pour lui : c'est pourquoi il l'aimait comme il eût aimé son fils.

Bientôt Chapuy leva la tête, regarda autour de lui avec égarement, puis laissa tomber son front sur la poitrine de son maître en sanglotant.

Les larmes d'un homme font mal; on sent qu'elles ne peuvent jaillir que d'une vraie douleur; on les respecte, on ne peut les voir couler sans en être touché.

L'armurier mit doucement la main sur le front de Jean, releva ses cheveux comme aurait fait une mère, et, d'un ton qu'il essaya de rendre calme :

— Parle! dit-il.

— On m'a ravi ma femme! s'écria Chapuy avec un accent poignant de désespoir.

— Ta femme?

— Oui, ma femme, ma Louise adorée, ma vie, mon sang, mon âme!

— Qui?

— Ah! c'est toute une histoire, exclama Jean avec une exaltation croissante; je vais vous la raconter, maître, et à vous aussi, compères, fit-il en s'adressant aux bourgeois qui l'entouraient.

— Calme-toi, mon enfant, dit Bazu.

Chapuy se recueillit un instant, puis commença :

— Vous savez, dit-il d'un ton entrecoupé, que les Amiénois luttent depuis deux ans pour conquérir leurs franchises; vous savez que Thomas de Marle, après nous avoir offert ses services, après avoir combattu pour nous et avec nous, s'est laissé corrompre, ce qui n'était pas difficile, par son digne père, Enguerrand de Boves.

— Je le sais.

— Mgr Geoffroy, notre évêque, un saint celui-là, écrivit au roi pour le conjurer de venir à notre secours. Le roi promit, leva des troupes et se mit en marche.

— C'est d'un roi vaillant et bon.

— Attendez, poursuivit Jean avec une douloureuse amertume, le bon sire a jugé plus nécessaire d'aller punir des sujets rebelles que de venir secourir ceux qui sont en danger, et, à cette heure, il est à Laon, qu'il traite en ville conquise.

Le mayeur baissa la tête et un murmure de réprobation courut parmi la foule.

— Ce n'est pas tout, reprit Chapuy; il nous restait deux défenseurs sur lesquels nous devions compter : le vidame de l'évêché qui commande le quartier de la métropole, et le châtelain du roi, dont le castel renferme deux cents hommes et tient en respect le repaire de Thomas de Marle.

— Eh bien?

— Eh bien! le châtelain nous a trahis à son tour.

— Le châtelain! répéta-t-on de tous côtés avec stupeur.

— Oui, dit Jean; Adam est, à cette heure, réuni aux Coucy; le vidame ne nous soutient plus que faiblement; nous sommes cernés, traqués comme des bêtes fauves; mais nous défendons le terrain pas à pas, et chacune des places que nous abandonnons à nos bourreaux est arrosée de notre sang!

Bazu fit un mouvement pour parler.

— Attendez, maître, je n'ai pas fini, continua Jean, tandis que de grosses larmes roulaient le long de ses joues. Vous connaissez ma belle et bonne Louise, la joie de ma vie, la mère de ma petite Blanche, que vous avez tenue sur les fonts baptismaux; eh bien, le châtelain ne s'est pas contenté de trahir son roi, sa ville et son évêque, il a rivalisé de lâcheté avec les voleurs et les routiers. Avant-hier, pendant que j'étais en faction devant la tour du castillon, Adam s'est introduit chez moi, la nuit, escorté de douze archers, douze brigands! et ils m'ont enlevé ma femme, maître. Quand je suis rentré chez moi, je n'ai plus trouvé que la vieille mère de Louise, pleurant devant le berceau de sa petite-fille!...

Un frémissement courut parmi la foule.

— Le soir, hier, reprit Jean, un homme vint frapper à ma porte.

« Je suis sergent de sire Adam, me dit-il; mon maître retient ta femme en otage, rien ne peut l'arracher de ses mains : cependant, consens à lui livrer la ville, et il te rendra celle que tu aimes. Sire Adam sait la puissance dont tu disposes; si le marché te convient, nous nous présenterons en force demain à la première heure de la nuit; fais en sorte d'endormir la vigilance de tes confrères. Sitôt que les barricades et les principaux quartiers seront en notre pouvoir, on t'enverra ta femme, j'en jure par mon salut et celui de mon maître, dont je suis chargé de te présenter le cachet en signe de foi jurée. »

— C'est horrible! murmura Bazu, blême d'indignation.

— Je ne saurais vous expliquer ce qui se passa en moi en écoutant cette proposition. Le sergent sortit en me disant que l'on me donnait jusqu'au lendemain pour réfléchir, et que le signal de mon acceptation serait l'oriflamme de monseigneur flottant au clocher de l'évêché, dont j'étais gardien.

Maître, continua Jean d'une voix plus ferme, vous

connaissez l'amour immense que j'ai pour ma Louise, vous pouvez penser ce que j'ai souffert toute la nuit; mais, grâce au ciel! le devoir triompha de ma douleur. Au point du jour, j'assemblai mes confrères, je leur racontai ce qui m'était arrivé, et, après avoir reçu la bénédiction de notre évêque, je vins supplier les communiers de Corbie de nous prêter aide, car nous n'espérons plus qu'en eux!

— Tu as bien fait d'espérer, mon enfant, repartit Bazu d'un ton assuré; les Corbiens te sauront gré de ta confiance; il n'en est pas un qui ne soit fier et heureux de secourir ses frères et alliés.

— Certes! répondirent unanimement les bourgeois.

Le jeune homme, déjà considérablement affaibli par ses blessures, s'affaissa un instant, épuisé par le récit qu'il venait de faire. L'armurier fit apporter une cruche d'un bon vin champenois et força son élève d'en prendre quelques gouttes.

Le beffroi avait cessé de tinter; la population, au nombre de dix mille âmes environ, s'était massée sur la place, où chacun se répétait avec chaleur les nouvelles.

L'exaspération était à son comble, et, lorsque le mayeur monta sur l'estrade de planches apprêtée contre la tour pour les assemblées extraordinaires, qui ne pouvaient avoir lieu dans la salle de l'échevinage, la réponse de la commune était déjà prête.

Un héraut sonna du cor à trois reprises, réclama le silence et annonça de graves communications, après quoi le mayeur s'exprima en ces termes :

— Frères et communiers, vous connaissez déjà le motif qui nous rassemble?

— Oui, oui, oui! crièrent mille voix.

— Nos alliés les Amiénois souffrent et combattent pour leurs franchises comme nous serions prêts à le faire pour les nôtres. Seuls, ils soutiennent une lutte sanglante et inégale. A bout de ressources, ils viennent aujourd'hui se confier à votre courage et à votre loyauté. Laisserez-vous leur prière sans réponse?

— Non, non, non!

— Un de leurs plus dignes notables, mon élève, mon enfant d'adoption, continua l'armurier, mettant la main sur l'épaule de Jean, un brave et digne cœur que vous connaissez tous, a lancé vers nous un cri de suprême agonie. Comment y répondrons-nous?

— En courant aux armes! exclama spontanément l'assemblée entière.

— Bien, je n'en attendais pas moins de vous. C'est avec de semblables sentiments que notre cité conservera ses chartes et se fera respecter et bénir. Que demain donc, au point du jour, mille d'entre vous soient prêts à partir; votre mayeur, toujours fier de vous commander, vous attendra au pied de ce beffroi, et, s'il plaît au ciel, notre bannière flottera bientôt sur les murs du manoir d'Enguerrand!

— Vive notre mayeur! s'écrièrent avec enthousiasme les assistants.

— Vive notre commune! répondit Bazu d'une voix solennelle.

— Vive la commune! répétèrent les bourgeois, agitant en l'air leurs bonnets.

A ce moment, le bourdon de la cathédrale tinta l'*Angelus*, le silence se rétablit instantanément sur la grand'place, la foule s'agenouilla, et, tandis que Chapuy tombait, en pleurant de reconnaissance, dans les bras de son maître, les communiers se mirent à prier pour le succès de leurs armes.

### II. — SAINT GEOFFROY ET LES AMIÉNOIS.

Quand Amiens fut conquise par César, elle portait le nom de *Samarobriva*, c'est-à-dire pont sur la Somme (*Samarus*). C'était la capitale d'une des plus vaillantes tribus de la Gaule belgique, les *Ambiani*. Après la conquête, les Latins l'appelèrent *Ambianum*, de son dérivé *Ambientibus aquis*, entouré d'eau. Amiens était, en effet, entourée par la Somme et par d'innombrables marais qui rendaient ses abords difficiles. Grâce à sa position, elle devint bientôt une des places les plus fortes du nord de la Gaule, eut un amphithéâtre, un palais impérial, des temples, des fabriques d'armes et de toile, et saint Firmin y vint prêcher l'Evangile et y souffrit le martyre en 303. L'invasion des Francs arrêta la prospérité d'Ambianum, qui parut reprendre un peu de son ancienne splendeur vers l'an 436, époque à laquelle Clodion le Chevelu en fit le siége de son gouvernement; mais les Mérovingiens la délaissèrent, et les invasions normandes achevèrent de la ruiner.

A cette époque, la langue romane remplaça, par corruption, *Ambianum* par *Amiens*.

Les habitants de cette malheureuse ville avaient, cependant, conservé quelques-unes de leurs lois romaines : au dixième siècle, ils prenaient encore part à l'élection de leur évêque, et ce n'est que sous leurs comtes qu'ils perdirent toutes leurs anciennes institutions.

A l'époque où se passe notre histoire, les Amiénois, chargés de taxes, de tailles, de corvées, et à bout de patience, se révoltaient, encouragés par Geoffroy, leur évêque, pour s'ériger en commune.

Geoffroy est un des religieux du moyen âge que l'Eglise compte au nombre de ses saints. Son savoir, ses vertus, son amour immense pour ses fidèles, ses efforts suprêmes pour amener le progrès et les lumières partout où sa parole puissante pouvait être entendue, le placent au rang de ces hommes qui rayonnent comme des météores au milieu des enfantements laborieux des empires.

Geoffroy fut pour Amiens ce que Van Arteveld devint, plus tard, pour la cité de Gand. Un des premiers, il vit les dangers du gouvernement féodal; un des premiers il s'indigna des misères des populations; le premier, peut-être, lorsqu'il arriva à l'épiscopat, il affranchit ses vassaux dans toute l'étendue de ses domaines.

Les réformes de Geoffroy avaient été vues d'un mauvais œil par Enguerrand de Boves, sire de Coucy, alors comte d'Amiens, car, aux émancipations proclamées par le vénérable prélat, les vassaux du noble sire s'étaient émus, puis soulevés.

Coucy leur répondit en dressant des potences et des bûchers. Mais les vassaux ne se laissèrent point intimider; soutenus par Geoffroy, son vidame et par le châtelain du roi, ils levèrent franchement l'étendard de la révolte.

La lutte dura cinq ans.

Jamais, pendant ce temps, les vertus de l'évêque ne se démentirent. Cependant, après la trahison de Thomas de Marle, le digne prélat eut un moment de découragement profond, et c'est alors qu'il s'exila volontairement au monastère de Cluny, puis à la grande Chartreuse, près Grenoble; mais, bientôt rappelé par ses fidèles, que les cruautés des sires de Coucy avaient achevé d'exaspérer, il s'arracha de sa retraite, ac-

courut à Amiens, et, secondé par l'archevêque de Beauvais, écrivit à Louis le Gros pour lui demander du secours, tout en organisant la résistance.

Les Capétiens n'avaient qu'un désir, au douzième siècle : reconstituer leur royaume, démembré depuis la mort de Charlemagne. Les soulèvements des villes servaient admirablement leurs projets ; aussi les encouragèrent-ils de tout leur pouvoir, certains de ramasser après la bataille, soit un morceau de terre, soit une somme d'argent.

Louis VI, en particulier, s'employa ardemment à cette reconstitution de la France. S'il ne fit pas tout ce qu'il aurait pu pour son peuple, c'est qu'il ne comprit pas le mouvement régénérateur du tiers état ; mais il se montra constamment roi chevalier, et défendit toujours ce qu'il crut la bonne cause.

Louis VI avait donc promis son aide à l'évêque, et, presque aussitôt, il était parti avec quelques compagnies levées à la hâte.

Geoffroy avait annoncé ce secours inespéré.

Par malheur, nous l'avons dit, au lieu de voler à Amiens, où sa présence était si urgente, Louis s'était dirigé sur Laon, pour la punir de sa dernière révolte.

Les habitants de Laon s'étaient, en effet, livrés à de graves excès, au milieu desquels leur prélat avait été massacré.

Telle était la situation politique de l'Amiénois à l'époque où s'ouvre notre récit.

Revenons, maintenant, sur la grand'place de Corbie, où les communiers, après avoir prié, venaient de jurer solennellement, une dernière fois, de secourir leurs alliés, et se séparaient pour aller veiller aux apprêts de leur expédition.

Quand tout le monde se fut éloigné, Bazu rentra chez lui avec son élève.

On servit le souper en famille, puis l'heure du retour sonna.

Chapuy prit congé de son maître, monta à cheval et sortit de la ville, escorté par les deux plus décidés compagnons de l'armurier, qui avaient tenu à honneur de partager avec lui les dangers de la route.

La nuit était noire, la lune se montrait rarement ; les trois hommes avançaient avec hésitation, la main sur leurs dagues.

Chaque bruissement du feuillage, chaque mugissement du vent dans les bouquets de bois leur semblait une embuscade ; souvent ils s'arrêtaient l'épée haute, prêts à fondre sur ceux qui auraient osé leur barrer le passage.

Enfin ils atteignirent, sans accident, les remparts de la ville, du côté de l'évêché, et franchirent le pont-levis au moment où la deuxième heure de la nuit sonnait à Saint-Firmin, la cathédrale.

La ville était morne, lugubre ; on n'entendait, à travers la plainte de la bise, que le pas lourd des bourgeois veillant aux coins de chaque rue, le cliquetis des armes, et le cri rauque de quelques oiseaux de proie venant chercher pâture sur les cadavres qui gisaient dans les fossés et sur les places.

Jean traversa, le cœur serré, l'espace qui le séparait de l'évêché, semant l'espoir sur son passage, et arriva rapidement à la porte de la grande salle du palais, où Geoffroy et les échevins étaient restés en permanence.

L'évêque vint vivement à lui et l'accabla de questions.

Quand Chapuy eut annoncé l'arrivée des Corbiens pour le matin même, des larmes de reconnaissance coulèrent sur toutes ces figures creusées par les souffrances, et Geoffroy commanda des actions de grâces au distributeur de toutes choses. Alors on entendit, sous la voûte, une prière suprême jaillissant de cent poitrines qui battaient à l'unisson, et du sein desquelles semblaient s'élancer vers le ciel ces trois mots chers et sublimes : *Dieu, patrie, liberté!*

Les échevins se répandirent aussitôt par la ville, pour annoncer l'heureuse nouvelle, et Jean se dirigea du côté de son quartier.

Un cri de rage folle s'échappa de ses lèvres, lorsqu'il aperçut les tours massives du château projetant dans l'ombre leurs silhouettes grises ; mais, comprenant son impuissance, il continua sa marche, la mort dans le cœur, et arriva chez lui en quelques minutes.

La maison de Chapuy, située à cent mètres environ du palais du vidame, était construite en chêne sculpté ; deux cariatides, supportant un élégant chapiteau servant de balcon, formaient la porte d'entrée ; un magasin d'armes occupait une partie du rez-de-chaussée sur le devant, et le reste était partagé en salle à manger, cabinet de travail et atelier. A l'étage supérieur, se trouvaient les logements des maîtres et des gens de la fabrique : deux apprentis et trois compagnons. Tout était propre, tout respirait l'ordre.

Un des ouvriers de Chapuy, l'arbalète au bras, faisait le guet devant la porte ; quatre autres veillaient dans le magasin, étendus sur des peaux de mouton.

Jean fut reçu comme un homme adoré des siens. Il donna de chaudes poignées de main à l'un et à l'autre, raconta en deux mots le succès de son voyage, et monta à sa chambre, où sa belle-mère berçait sa petite Blanche.

La bonne femme psalmodiait cette ancienne chanson romane, que les paysans répétaient tout bas quand ils allaient battre les fossés du château ou les étangs qui l'avoisinaient, pour empêcher les grenouilles de troubler par leurs cris le sommeil du seigneur :

Paix, paix, grenouille,
Monseigneur dort !
Paix, paix, grenouille.
Chante moins fort.
Que rien ne grouille
Ou c'est la mort !
Paix, paix, grenouille,
Monseigneur dort ! ! !

L'armurier s'arrêta sur le seuil de la chambre éclairée faiblement par une lampe fumeuse, et ses yeux se portèrent, avec une égale émotion, tantôt sur le petit être rose qui s'endormait souriant, tantôt sur cette pauvre vieille brisée par le chagrin.

Puis il s'avança vers le berceau, déposa un léger baiser sur les lèvres de l'enfant, et resta debout pendant un moment.

Alors, la bonne femme revint à elle, ses regards rencontrèrent ceux de son gendre, leurs souffrances se croisèrent, et tous deux détournèrent la tête en pleurant.

Jean s'agenouilla devant la grand'mère, baisa ses cheveux blancs et sortit.

Un instant après, il était assis au sommet d'une barricade de la ville, la tête entre ses mains, les yeux attachés sur les tours du château.

A. DUBARRY.

*(La fin à la prochaine livraison.)*

# NOUVELLES ET VOYAGES.

## GRANDEUR ET DÉCADENCE D'UNE OASIS (1).

A M. JULES VERNE.

Mon cher ami,

C'est la lecture de vos petits chefs-d'œuvre, *Cinq semaines en ballon*, *le Voyage au centre de la terre*, *De la Terre à la Lune*, etc., qui m'a inspiré la pensée de mon *Oasis*. N'est-il donc pas juste de vous l'offrir comme un double témoignage de mes sympathies littéraires et de ma vieille amitié. C. W.

### I. — COMMENT LE CAPITAINE ONÉSIME LAFOURCHE PRIT A SON BORD HOLMAN HUNT, ESQUIRE, ET DE L'EXCELLENT ACCUEIL QU'IL NE LUI FIT PAS.

Le 28 février 1815, au matin, la *Jeune-Adèle*, larguant ses amarres, profitait d'un vent favorable pour sortir du port de Marseille et gagner la haute mer.

La *Jeune-Adèle* était un brick de trois cents tonneaux qui faisait un service régulier de marchandises entre Marseille et Messine. Son équipage se composait de dix hommes, tous rudes marins que le traité de paix d'avril 1814 avait enlevés à leur honorable métier de corsaires, et son capitaine n'était autre que le fameux Onésime Lafourche, dont les rivages méditerranéens garderont longtemps le souvenir.

Comment le capitaine Onésime Lafourche, qui fut pendant vingt ans la terreur des Anglais depuis le détroit de Gibraltar jusqu'au cap Matapan, comment le capitaine Lafourche se trouvait-il réduit, en 1815, à commander un simple et modeste brick de commerce, c'est ce que nous allons dire en quelques mots.

Vers la fin de janvier 1814, le capitaine Onésime Lafourche croisait à la hauteur de Bonifacio avec sa goëlette *la Mouette*. Depuis huit grands jours, il n'avait pas rencontré le moindre navire suspect, lorsque tout à coup, à travers les brumes du matin, la vigie signala sous le vent un trois-mâts anglais, d'apparence honnête et de dimensions tout à fait inoffensives, qui, toutes voiles dehors, semblait vouloir rallier les côtes d'Italie.

La *Mouette* prit chasse sur-le-champ.

En deux heures elle fut dans les eaux du trois-mâts, et tira un coup de canon à poudre pour lui intimer l'ordre d'amener.

L'Anglais laissa tranquillement arriver.

Puis, quand la *Mouette* se trouva par son travers, à une portée de pistolet, il démasqua tout à coup sa batterie de tribord, qui montra par ses embrasures entr'ouvertes la gueule de vingt pièces de canon, et une volée de mitraille balaya le pont de la goëlette.

Le capitaine Lafourche, pris au piége, poussa un juron qui dut faire frémir tous les saints du paradis; mais, comme il ne se démontait pas facilement, il jeta à son équipage décimé le cri terrible : « A l'abordage ! » et, les deux bâtiments étant alors bord à bord, il s'accrocha à la première manœuvre qui lui tomba sous la main et escalada la muraille ennemie.

Par malheur, les Anglais étaient dix contre un. Cependant on ne peut dire comment la chose se serait terminée, si le capitaine Lafourche, en mettant le pied sur le pont ennemi, n'eût reçu une balle en pleine poitrine et, bientôt après, un coup de pique dans l'œil droit. Il tomba, et sa chute mit fin au combat.

Une heure après, comme le sergent Orchardson, sans égard pour le grade du capitaine, se préparait à lui faire accomplir par-dessus bord son dernier voyage, Onésime Lafourche ouvrit un œil, le seul, hélas ! qui lui restât, et, voyant à ses côtés le sac et le boulet traditionnels, il comprit les intentions du sergent

— Mille diables ! s'écria-t-il, ne va pas si vite en besogne.

— Si on les croyait, répartit flegmatiquement Orchardson, il n'y en aurait pas un seul de mort.

Belle et philosophique pensée que les historiens ont prêtée à tort au fusilier Duriveau, au caporal Peruzzi, au sergent Meyerheim, et au lieutenant Bogoliouboff, c'est-à-dire aux plus honorables représentants de toutes les armées européennes. L'impartialité nous oblige de convenir que l'Angleterre seule, en la personne du sergent Orchardson, a le droit de la revendiquer.

Quoi qu'il en soit, le capitaine Lafourche ne fut pas jeté à la mer, mais conduit à Plymouth, où il resta pendant six mois, d'abord sur les pontons, puis à l'hôpital, car la paix venait d'être signée.

Il finit toutefois par guérir, mais sans retrouver son œil droit naturellement, ce qui ajouta encore aux charmes d'une physionomie dont la douceur n'avait jamais passé pour le trait distinctif.

Ajoutons que le chirurgien anglais ne se donna pas la peine de rechercher et d'extraire la balle qui resta dans la poitrine du capitaine. La blessure se cicatrisa d'elle-même, et la balle, mécontente sans doute de la place que le hasard lui avait assignée, se mit tout doucement à glisser vers les extrémités inférieures du corps.

Au moment où commence notre histoire, l'hôte du capitaine avait déjà déménagé d'un étage et logeait près de la hanche droite, la hanche de tribord, comme disait M. Onésime Lafourche. Cette cohabitation extraordinaire ne laissait pas d'incommoder un peu le digne homme, qui, à chaque instant, secouait sa jambe, dans l'espoir d'accélérer la descente.

On comprendra facilement que cette série d'aventures, où le capitaine ne joua pas le beau rôle, ne fut pas de nature à le réconcilier avec messieurs les Anglais. Mais, s'il continua à détester cordialement le Royaume-Uni en général, ce fut au commodore Leslie qu'il réserva sa plus furieuse rancune. Le commodore Leslie était le commandant de la corvette la *Fireball* (1), qui avait si traîtreusement malmené la pauvre *Mouette*.

Cependant la conclusion de la paix venait de mettre fin aux hostilités au moment où le capitaine débarqua au Havre. Il ne fallait pas songer, de sitôt du moins, à prendre sa revanche, il fallait songer à vivre, attendu que M. Onésime Lafourche avait gagné plus de blessures que de millions dans son métier de corsaire.

Il s'estima donc très-heureux d'entrer au service de la maison Bernier et fils, de Marseille, et accepta avec reconnaissance le commandement du brick de commerce *la Jeune-Adèle*. Du reste, surprise à laquelle il

(1) Traduction et reproduction formellement interdites, sauf autorisation expresse de l'auteur.

(1) *Fireball*, en anglais, boule à feu ou grenade.

ne s'attendait guère, et qui lui fut très-agréable, il devait retrouver à bord de son nouveau bâtiment bon nombre des anciens marins qui avaient jadis servi sous ses ordres, le second, M. Aubert, les matelots Blanchet, dit *le Parisien*, Roscoff, Grivel, Chauvelot, Bryant, et jusqu'au mousse de la *Mouette* Michel Denys, dit *le Petit Miche*.

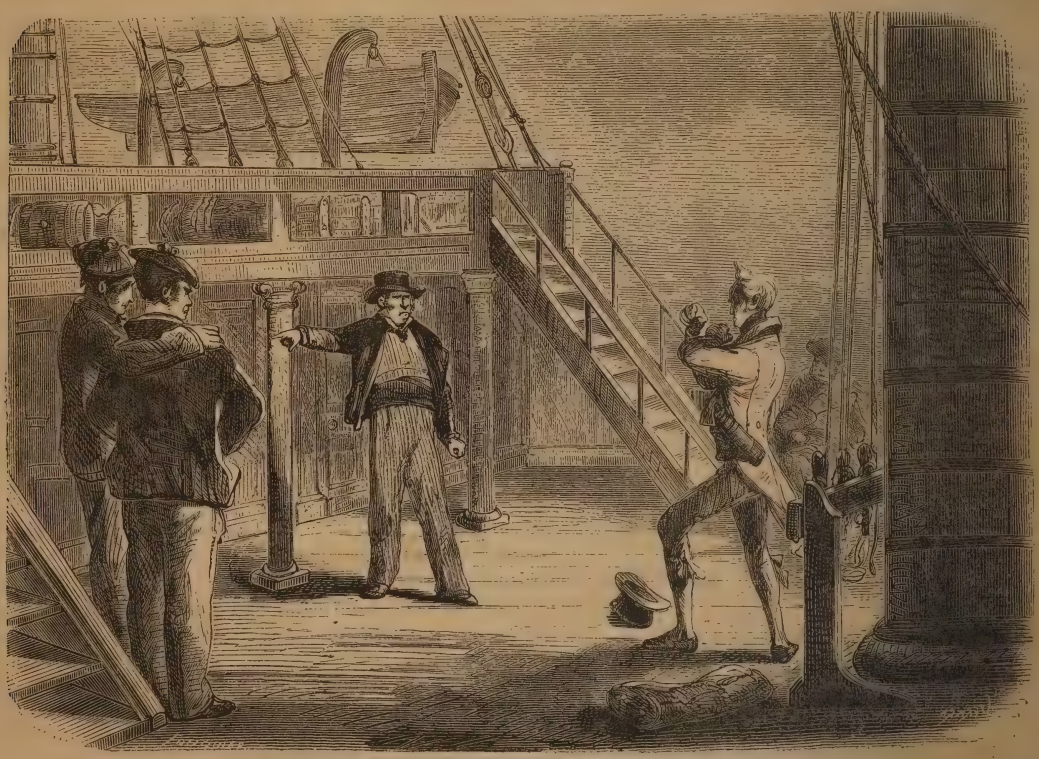
Comme M. Onésime Lafourche, tous ces braves gens avaient émigré de la marine sinon militaire, du moins militante, dans la marine marchande, et ils témoignèrent une grande joie à revoir leur ancien capitaine.

L'ex-corsaire approchait alors de la cinquantaine.

C'était un gros petit homme, jadis blond, aujourd'hui poivre et sel, aux bras courts, aux épaules rondes. Visage aussi large que haut, encadré dans d'épais favoris grisonnants. Un peu de ventre, mais pas trop. Des jambes, légèrement arquées, qui ouvraient leur vaste compas et donnaient au corps une base solide. En somme, un rude gaillard.

D'opinions politiques, le capitaine Lafourche n'avait jamais eu la fâcheuse idée de s'embarrasser jusque-là. Empereur ou roi, peu lui importait, pourvu qu'il pût courir sus aux Anglais. Cependant, du jour au lendemain, il passa tout à coup, avec armes et bagages, dans le camp des plus fougueux bonapartistes.

La raison de ce rapide changement, est-il besoin de la dire? Avec les Bourbons, c'était la paix, donc une revanche indéfiniment ajournée; avec Napoléon, au



La première entrevue de M. Holman Hunt et du capitaine Onésime Lafourche. Dessin de Foulquier.

contraire, c'était la guerre à outrance, et si jamais le dieu des batailles remettait le corsaire en présence du commodore Leslie...

Le capitaine n'achevait pas sa pensée, mais une grimace significative complétait la phrase d'une très-éloquente façon.

On le voit, les principes n'avaient rien à voir dans les opinions politiques de M. Onésime Lafourche; mais les principes ne servent d'ordinaire qu'à défaut des sympathies ou des intérêts.

Donc la *Jeune-Adèle*, chargée de marchandises diverses, huiles, vins et articles de Paris, en destination de Messine, venait d'appareiller.

Au moment où elle doublait la jetée, une barque, venant de terre, fit force de rames pour rejoindre le brick, qui n'avait pas encore pris le vent.

— Une barque à bâbord! cria M. Aubert.

— Je n'attends personne, l'équipage est au complet, dit le capitaine. Voyons cependant ce qu'on nous veut.

Un homme se leva dans la barque, pendant que les deux rameurs laissaient tomber leurs avirons, et commença une explication dont le bruit de la mer ne laissa pas arriver un traître mot aux oreilles de M. Onésime Lafourche.

— Si vous voulez que je vous entende, cria l'ex-corsaire, accostez et montez à bord.

La barque se rangea à bâbord, et, s'aidant d'une tire-veille qu'on lui jeta, l'inconnu grimpa comme un singe sur le pont de la *Jeune-Adèle*.

C'était un homme de quarante à quarante-cinq ans, grand, maigre, yeux bleus, favoris tirant sur le roux, physionomie douce. Si jamais nationalité fut écrite sur

un visage, c'était certainement sur le sien. Il portait sous le bras une petite valise de cuir.

Il s'approcha du capitaine, qui avait fait quelques pas à sa rencontre, et, le saluant avec une politesse exquise :

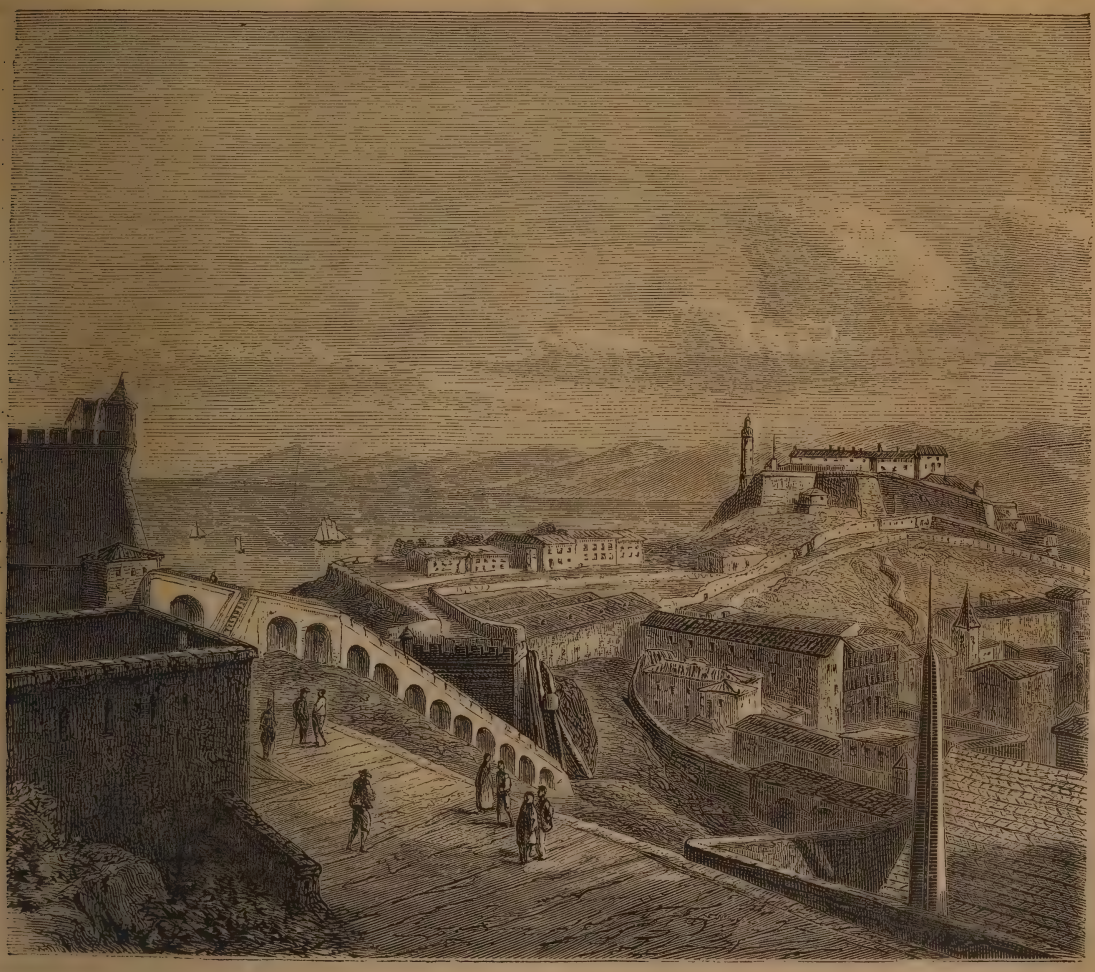
— I am Holman Hunt, esquire, dit-il. I am now going to Sicily, commissioned by the London's geographical Society for scientifical works concerning the antiquities of the Anapo's river. I have been told that your vessel was sailing for Messina, and I hope that you would be kind enough to take me on your board (1).

En entendant cette phrase débitée tout d'un trait, le capitaine Lafourche recula comme s'il eût reçu un biscaïen en pleine poitrine.

— Un Anglais! s'écria-t-il quand il fut revenu de sa première stupeur. Un Anglais ! Il ne manquait plus que cela. Hors d'ici, monsieur, je ne vous connais pas.

M. Holman Hunt, esquire, regarda l'ex-corsaire d'un air étonné, et, s'imaginant qu'il n'avait pas été compris, il reprit, cette fois en français :

— Il est entendu, monsieur, que je payerai mon passage.



Porto Ferrajo. Dessin de A. Girard.

— La *Jeune-Adèle* ne prend pas de passagers, repartit le capitaine d'un ton brusque.

— J'ai l'habitude de la mer, et saurai m'arranger de façon à ne gêner en rien la manœuvre du bâtiment.

— Il s'agit bien de cela, répliqua l'ex-corsaire, que le calme de l'insulaire exaspérait. Il paraît, monsieur, que vous ne savez pas à qui vous parlez. Sans cela, j'imagine que vous ne fussiez pas monté à mon bord. Je m'appelle le capitaine Onésime Lafourche.

A ce nom, bien connu de l'Angleterre entière, M. Holman Hunt recula à son tour, et, se retournant, il chercha des yeux la barque qui l'avait amené ; mais, depuis quelques instants déjà, celle-ci avait viré et s'éloignait rapidement, poussée par ses deux vigoureux rameurs.

Quand il vit la retraite coupée, le correspondant de la Société géographique de Londres fit contre fortune

(1) « Je suis Holman Hunt, esquire. Je me rends en Sicile, chargé par la Société géographique de Londres de recherches scientifiques sur les antiquités de la rivière l'Anapo. J'ai appris que votre navire faisait voile pour Messine, et j'ai pensé que vous voudriez bien me prendre à votre bord. »

bon cœur, et, revenant au capitaine, qui l'attendait de pied ferme, les sourcils froncés :

— J'aurais voulu, monsieur, dit-il, vous débarrasser de ma présence, qui ne semble vous plaire que médiocrement; mais vous voyez que c'est impossible.

— Impossible ou non, répondit M. Lafourche, vous allez démarrer, et plus vite que ça, si vous ne voulez pas piquer une tête par-dessus bord.

Ce disant, le digne capitaine fit deux pas en avant, et, comme sa balle le gênait vraisemblablement en ce moment, il commença à secouer sa jambe droite d'un mouvement convulsif.

— Aoh ! fit M. Hunt, qui crut sans doute que l'ex-corsaire allait mettre sa menace à exécution, et, instinctivement, il s'arc-bouta, serra les poings et prit la position défensive qu'affectionnent les professeurs de boxe.

A cette vue, le capitaine Lafourche fut saisi d'une invincible envie de rire, et sa colère tomba sur-le-champ.

— Au fait, dit-il quand il eut repris son sérieux, vous avez raison, et je me suis conduit envers vous comme un mal-appris. Je déteste les Anglais, mais la paix est signée. Donc, veuillez oublier la brusquerie de mon premier accueil, et, puisque vous m'avez fait l'honneur de monter à mon bord, jusqu'à Messine, monsieur, vous êtes ici chez vous.

M. Hunt, rassuré, tendit la main au capitaine; mais celui-ci, sans attendre ses remercîments, lui tourna le dos avec un reste de mauvaise humeur, et alla reprendre son poste accoutumé sur la dunette du brick.

Le savant anglais ne crut pas devoir se montrer trop exigeant dans ses rapports avec le terrible M. Onésime Lafourche, et, ramassant la valise qu'il avait déposée sur le pont, il disparut bientôt par l'une des écoutilles.

Cependant la *Jeune-Adèle* continuait tranquillement sa route. Bien que le temps fût beau, une large frange d'écume marquait au large la présence de la pleine mer. Le château d'If, et les îles de Calasareigne et de Jaros estompaient dans la brume du matin leurs silhouettes indécises.

Tout avait repris à bord son aspect accoutumé. Le capitaine Lafourche, sa pipe entre les dents, arpentait le tillac d'un pas égal, interrogeant de temps à autre l'horizon, où le soleil se levait dans son majestueux éclat. M. Holman Hunt, qui sans doute avait trouvé à installer quelque part son petit bagage et sa grande personne, était revenu sur le pont, et, assis, le dos appuyé au mât de misaine, consultait et annotait au crayon une excellente carte de Sicile, publiée l'année précédente sous les auspices de la Société géographique de Londres.

Chaque fois que la promenade du capitaine le ramenait du côté de son hôte, l'ex-corsaire détournait la tête, comme s'il eût voulu éviter une nouvelle conversation. Quant à M. Hunt, insensible en apparence à ce petit manége, il continuait tranquillement le travail commencé.

Bref, si les hostilités avaient cessé de la France à l'Angleterre et de l'Angleterre à la France, ne semble-t-il pas qu'entre ces deux pays tout traité de paix recèle dans ses flancs un bon petit *casus belli* adroitement ménagé?

Cependant, à midi et à cinq heures, le capitaine ne crut pouvoir se dispenser d'engager M. Hunt à partager son modeste ordinaire, et M. Hunt, de son côté, se crut obligé d'accepter l'invitation. Mais ni l'un ni l'autre ne desserrèrent les dents, si ce n'est pour manger, bien entendu.

Comme ils se levaient de table après dîner :

— Une voile à bâbord sous le vent ! cria la vigie.

## II. — QUELLE RENCONTRE FIT LE CAPITAINE ONÉSIME LAFOURCHE, LE 28 FÉVRIER 1815, EN SORTANT DU GOLFE JUAN.

M. Onésime Lafourche remonta sur le pont, suivi de M. Holman Hunt, et braqua sa longue-vue sur l'horizon, où le bâtiment signalé se détachait comme un point noir.

Mais, comment cela se fit-il? Fut-ce négligence du capitaine? fut-ce mauvais état de l'instrument? au moment où M. Lafourche mettait la lunette au point, le dernier tube se détacha et tomba à la mer.

— Mille sabords ! s'écria l'ex-corsaire furieux. Une lunette dont je me sers depuis vingt ans, et la seule que j'aie à bord.

— Si vous voulez bien me permettre de vous offrir la mienne, capitaine, dit poliment M. Hunt, en détachant une longue-vue qui pendait attachée à son côté en bandoulière.

M. Lafourche regarda l'Anglais entre les deux yeux, sans répondre. Il accepta néanmoins; puis, après avoir regardé un instant :

— Excellente lunette, monsieur, dit-il.

— Elle vient de chez Alfred Elmore, 1, Saint-Alban's-street, répondit M. Hunt.

— Brick français, reprit le capitaine. Il vient sur nous.

En effet, les deux bâtiments se trouvaient exactement sur la même ligne, et, si leur orientation restait toujours la même, ils devaient infailliblement passer à quelques encablures l'un de l'autre.

C'est ce qui arriva. Peu à peu, le brick signalé grandit, ses formes devinrent plus nettes, et vers sept heures il était à portée de voix de la *Jeune-Adèle*. Mais, à sept heures du soir, le 28 février, le soleil a déjà disparu de l'horizon, et le capitaine Lafourche eut beau essuyer les verres de l'excellente lunette d'Alfred Elmore, 1, Saint-Alban's-street, il en fut réduit à regretter sa vieille longue-vue.

— Ohé ! du navire ! cria-t-il avec son porte-voix.

— Ohé ! répondit-on.

— Comment s'appelle le bâtiment?

— Le brick *l'Inconstant*, capitaine Chautard. Et vous?

— Le brick *la Jeune-Adèle*, capitaine Onésime Lafourche.

— Le capitaine Lafourche, dit une voix à bord de l'*Inconstant*, je connais çà, un vieux loup de mer.

L'ex-corsaire tressaillit. Il lui sembla que ce n'était pas la première fois qu'il entendait cette voix; mais l'obscurité s'épaississait d'instant en instant, et il ne put distinguer la personne qui avait parlé.

— D'où venez-vous? reprit-il.

— De Porto-Ferrajo.

— Ah ! Et comment se porte S. M. l'Empereur?

— A merveille ! répondit la même voix dont le timbre avait déjà frappé M. Lafourche.

— Et où allez-vous?

— En France.

— Bonne route !

— Merci, fit la voix inconnue.

— Mille sabords! qui êtes-vous? exclama l'ex-corsaire, vous que j'entends et que je ne vois pas.

— Au revoir, capitaine Lafourche, au revoir, dit encore la voix d'un ton railleur, pendant que l'*Inconstant*, débordant la *Jeune-Adèle*, se perdait dans les ombres de la nuit.

Bientôt le sillage même du navire s'effaça. La *Jeune-Adèle* naviguait alors à l'entrée du golfe Juan.

Le capitaine rendit à M. Hunt sa longue-vue en le remerciant.

— Capitaine, dit celui-ci, avez-vous remarqué une chose?

— Quelle chose?

— Ne vous a-t-il pas semblé, comme à moi, voir reluire des canons de fusil sur le pont du brick?

— Des canons de fusil! un brick de commerce! Vous êtes fou, mon cher monsieur, répondit le capitaine en haussant les épaules.

M. Hunt n'insista pas, et, comme la nuit arrivait rapidement, il regagna sa cabine.

Cependant, quoi qu'il en eût ou parût en avoir, M. Onésime Lafourche était préoccupé.

Le brick *l'Inconstant* cachait évidemment un mystère. Le capitaine avait fait la même remarque que M. Hunt; comme lui, il avait cru voir reluire des baïonnettes à travers les sabords entr'ouverts; mais, ne s'expliquant pas cette étrange rencontre, il n'avait pas voulu en convenir.

De plus, cette voix qui, à quatre reprises, avait éveillé en lui comme un lointain souvenir, cette voix, à qui appartenait-elle?

De sorte que, grâce à ces préoccupations, l'ex-corsaire ne se coucha pas, et passa toute la nuit à se promener de l'avant à l'arrière et de l'arrière à l'avant.

Le lendemain, au point du jour, M. Holman Hunt remonta sur le pont, où il trouva M. Onésime Lafourche.

Un simple coup d'œil lui suffit pour reconnaître que la *Jeune-Adèle* avait changé d'allures, et, au lieu de longer la Corse, inclinait à bâbord vers les côtes italiennes.

— Eh mais! capitaine, dit-il, il me semble que nous ne sommes plus dans notre route?

— Que vous importe! répondit M. Lafourche.

— Il m'importe beaucoup. Je suis attendu sur les rives de l'Anapo par une commission composée d'honorables savants de tous les pays, et, si votre brick s'amuse à vagabonder en chemin, il me paraît évident que je manquerai le rendez-vous.

— Où serait le mal? Les honorables savants de tous les pays qui composent la commission sauront bien retrouver sans vous leurs vieilles médailles rouillées et leurs vieux pots cassés.

— Vous en parlez bien à votre aise.

— J'en parle comme j'en dois parler, reprit M. Lafourche d'un ton plus sérieux. D'ailleurs, je suis maître à mon bord, et n'ai de comptes à rendre qu'à mes armateurs et à Dieu.

M. Hunt vit qu'il n'avait rien à tirer de l'irascible capitaine et coupa court à la conversation en allant reprendre sa place au pied du mât de misaine.

Il était neuf heures du matin.

En ce moment, le Petit Miche, perché dans les hautes vergues, cria :

— Terre! terre!

C'était l'île d'Elbe, dont les rivages escarpés émergeaient du sein des flots bleus de la Méditerranée.

Vers midi, la petite ville de Porto-Ferrajo apparut, dominée par la citadelle du Faucon.

A deux heures, le capitaine Lafourche fit mouiller; puis, pendant qu'on parait un canot, il descendit dans sa cabine, ouvrit une armoire fermée à clef et y prit une lettre sur l'enveloppe de laquelle on eût pu lire la suscription : « A M. le général Bertrand, grand maréchal du palais. »

Il serra la lettre dans la poche de sa vareuse.

L'embarcation n'attendait plus que lui pour partir.

— Venez-vous à terre avec moi, monsieur, demanda le capitaine à M. Hunt.

M. Hunt leva le nez de dessus sa carte de Sicile.

— Merci, monsieur, répondit-il simplement.

Et il se remit à étudier les rives de l'Anapo.

Décidément, ces deux hommes avaient beaucoup de chemin à faire avant de devenir des amis intimes.

Le capitaine Lafourche n'insista pas, et, se laissant affaler dans le canot, il s'assit à la barre, tandis que quatre matelots saisissaient les avirons.

En quelques coups de nage, l'embarcation eut débordé la *Jeune-Adèle*, et s'engagea entre les deux jetées qui s'ouvrent sur la pleine mer.

Deux heures après, elle était de retour.

La figure de l'ex-corsaire rayonnait, son œil unique lançait des éclairs.

— C'était lui! s'écria M. Lafourche du plus loin qu'il aperçut M. Hunt.

— Qui? lui, demanda l'Anglais sans s'émouvoir.

— Parbleu! lui! Qui voulez-vous que ce soit. Lui! l'empereur Napoléon.

— Aoh! fit M. Hunt, que son flegme abandonna cette fois, et qui se leva comme mu par un ressort.

— Et moi qui ne l'ai pas reconnu; triple animal, bête brute que je suis, poursuivit M. Lafourche en s'administrant des coups de poing comme s'il eût voulu se punir de son défaut de perspicacité.

— Comment! M. de Bonaparte...

— M. de Bonaparte, comme vous dites, a quitté l'île d'Elbe il y a trois jours, avec le général Bertrand et onze cents hommes de la vieille garde. C'est lui que nous avons rencontré hier soir à la hauteur du cap Corse. Ce sont bien les baïonnettes de ses grenadiers que nous avons aperçues, et vous ne vous trompiez pas, M. Hunt. C'est bien l'Empereur qui m'a parlé; il n'a pas oublié mon nom : « le capitaine Onésime Lafourche, un vieux loup de mer, » a-t-il dit. Vive l'empereur!

Et l'ex-corsaire, dans sa joie délirante, esquissa un entrechat, qu'une douleur soudaine arrêta dès le premier élan.

— Maudite balle! murmura-t-il avec un juron.

M. Hunt réfléchissait.

— Eh mais! j'y pense, reprit M. Lafourche après un instant, à l'heure où je parle, aujourd'hui, 1er mars 1815, l'*Inconstant* a dû atterir au golfe Juan, l'empereur a mis le pied sur le sol français; donc la guerre est déclarée, M. Hunt, j'en suis fâché pour vous, mais vous êtes mon prisonnier.

A cette étrange conclusion, à laquelle sans doute il ne s'attendait pas, M. Hunt ne trouva d'autre réponse que de reprendre immédiatement sa position de boxeur.

Il paraît qu'en Angleterre les savants comprennent et pratiquent le fameux adage : *Utile dulci*.

Du reste, l'effet fut instantané chez le capitaine Lafourche. Décidément, il ne pouvait voir le grand corps de M. Hunt se replier sur lui-même, ses grandes jambes

développer leur vaste compas, ses grands bras s'arrondir avec autant de grâce que d'énergie, sans être pris sur-le-champ d'un fou-rire inextinguible. Et, si féroce que fût le capitaine, quand il riait, un enfant l'eût mené à la lisière.

Aussi, quand le premier accès de gaieté fut passé :

— Allons ! allons ! milord Goddem, reprit-il, amarrez-moi ces jambes et ces bras dont vous n'avez que faire, mille sabords ! J'ai vu le moment où vous alliez me lâcher une bordée de coups de poing dont le diable eût pris les armes. Je n'ai qu'un œil à votre service, M. Hunt, respectez-le. Nous ne sommes pas des forbans. J'ai voulu plaisanter. Vous êtes libre, M. Hunt, parfaitement libre.

— Aoh ! dit M. Hunt, I will not remain a minute longer on board the *Young Adele* (1).

— Et pourquoi cela ? M. Hunt. Me garderiez-vous rancune d'une mauvaise plaisanterie ?

— Oh ! yes, fit M. Hunt, qui, sans le remarquer lui-même, se reprenait à parler sa langue maternelle toutes les fois qu'une vive émotion l'agitait. I ! prisoner ! Prisoner of war ! What an infamy ! I am willing to land (2) !

M. Lafourche retrouva soudain son sérieux.

— Remettez le canot à la mer, cria-t-il au maître d'équipage.

Puis, s'adressant à M. Hunt :

— Vous avez une triste idée des corsaires français, monsieur, ajouta-t-il avec une dignité qu'on n'eût pas attendue de lui.

Comme l'ordre donné par le capitaine s'exécutait, un coup de canon retentit, et un boulet vint ricocher dans les eaux du brick.

— Qu'est-ce que cela ? s'écria M. Onésime Lafourche. Mille millions...

En même temps, comme il tournait la tête du côté d'où le coup était parti, la surprise arrêta la moitié du juron dans son gosier.

### III. — COMMENT LA CORVETTE DE SA MAJESTÉ BRITANNIQUE LA FIREBALL DONNA LA CHASSE AU BRICK LA JEUNE-ADELE ET DE CE QUI S'ENSUIVIT.

A quatre milles dans le vent, une magnifique corvette, toutes voiles dehors, et le pavillon d'Angleterre flottant à la corne de son grand mât, arrivait sur la *Jeune-Adèle*, et la façon tant soit peu brutale dont elle avait salué le brick français ne laissait aucun doute sur ses intentions.

M. Onésime Lafourche poussa un cri de rage.

— La *Fireball !* fit-il en reconnaissant la corvette.

Malheureusement pour la *Jeune-Adèle*, elle était au mouillage, toutes voiles carguées, et avant qu'elle eût pu appareiller et prendre le vent, la distance qui la séparait de son ennemi allait diminuer d'instant en instant.

Mais déjà M. Lafourche s'était élancé sur la dunette, et saisissant son porte-voix :

— Attention, enfants, tout le monde sur le pont, cria-t-il ! larguez le grand et le petit hunier, le grand et le petit perroquet, le grand et le petit cacatois. Hardi ! les enfants, il y va de l'honneur de la France.

Tout l'équipage s'était élancé sur les bras.

— Second, reprit le capitaine, à quelle distance sommes-nous de la *Fireball* ?

— A deux milles et demi, répondit M. Aubert.

En ce moment, un boulet, qui enfila le brick en coupant quelques cordages, confirma l'estime du second.

La *Jeune-Adèle* sembla comprendre comme un être animé le danger qu'elle courait ; elle s'inclina sur le côté du vent, et sa quille commença à fendre la lame, rasant les flots comme une hirondelle de mer.

M. Lafourche avait suivi la manœuvre d'un œil attentif.

— Ah ! dit-il, quand il vit la *Jeune-Adèle* prendre son aire, au lieu d'un pauvre brick qui n'a ni bec ni ongles pour se défendre, si j'avais sous mes pieds ma pauvre vieille *Mouette*, je jure Dieu que je ne refuserais pas sa revanche au commodore Leslie.

Puis, revenant à M. Hunt qui, pendant toute cette scène, n'avait pas soufflé mot :

— Excusez-moi, monsieur, si je ne vous débarque pas, comme vous m'en avez exprimé le désir, mais vous voyez, je l'espère, que je n'ai pas de temps à perdre.

— Very well, I understand (1), répondit le flegmatique M. Hunt, qui alla s'asseoir sur les bastingages de l'arrière, et braqua sa longue-vue sur la corvette.

Un bâtiment qui prend le vent n'acquiert pas immédiatement sa vitesse normale, et les manœuvres s'exécutent moins vite sur un navire de commerce que sur un navire de guerre, qui dispose d'un équipage plus nombreux. Aussi la *Fireball* avait elle visiblement gagné sur la *Jeune-Adèle*.

— Toute toile dessus ! cria l'ex-corsaire.

Les mâts de la *Jeune-Adèle* gémirent, l'extrémité de son beaupré plongea dans la mer, puis le brick remonta hardiment à la lame et s'élança en avant, poussé par un effort nouveau.

Il y eut un instant d'anxiété profonde. Tous les yeux étaient attachés sur la corvette, qui, à l'instar de la *Jeune-Adèle*, venait de se couvrir de toile.

— Nous gagnons ! dit M. Aubert.

— De combien ?

— De peu de chose.

— N'importe ! nous gagnons, c'est tout. Pourvu qu'un boulet ne vienne pas maintenant nous couper jambe ou aile.

Comme s'il n'eût attendu que la permission du capitaine, un boulet siffla qui brisa la longue-vue de M. Hunt.

— Votre compatriote vous envoie sa carte de visite, dit M. Onésime Lafourche d'un air narquois.

M. Hunt se leva, sans que sa figure décélât la moindre émotion, et regardant la voilure du brick :

— Bon bâtiment, dit-il, mais trop de toile.

— Pardieu ! repartit M. Lafourche, je le sais bien, mais j'aime mieux sombrer sous voiles que de retourner à Plymouth.

Un quart d'heure encore s'écoula. La *Jeune-Adèle* avait pris son aire.

— Trois milles ! cria M. Aubert.

— Enfoncés, messieurs les Anglais ! et vive la France ! exclama l'ex-corsaire.

En effet, le boulet qui suivit tomba à l'arrière du brick et fut salué par les huées de l'équipage.

C'était un fin voilier que la *Jeune-Adèle*, maniable

(1) « Je ne veux pas rester une minute de plus à bord de la *Jeune-Adèle* »

(2) « Oh ! oui. — Moi prisonnier, prisonnier de guerre ! Quelle infamie ! Je veux débarquer. »

(1) « Très-bien ; je comprends. »

à la main, et qui coupait la lame aussi bien qu'un *cutter*. Et fort heureusement pour elle, car, on ne pouvait s'y tromper, la *Fireball* n'avait pas renoncé à la poursuite. Sans aucun doute, le commodore Leslie venait d'apprendre le départ de Napoléon, et le débarquement du capitaine Lafourche à Porto-Ferrajo l'avait convaincu d'une connivence du reste toute fortuite.

Donc, la corvette appuyait vigoureusement la chasse, et, si le premier danger était passé, M. Onésime Lafourche ne se faisait guère d'illusion sur une situation encore fort précaire. D'abord, le vent pouvait tomber, et alors les embarcations de la *Fireball* eussent eu facilement raison d'un simple bâtiment de commerce. Ensuite, la *Jeune-Adèle* courait grand risque de se trouver prise entre deux feux, car de nombreux vaisseaux anglais croisaient sur les côtes d'Italie.

Depuis que la *Fireball* avait mis toutes voiles dehors, la distance se maintenait la même entre les deux navires. La brise soufflait du sud-sud-est, et cette circonstance, tout en écartant la *Jeune-Adèle* de sa route, était favorable au brick, qui serrait le vent au plus près.

Enfin, le soleil n'allait pas tarder à disparaître, et le capitaine Lafourche comptait bien profiter de l'obscurité pour dépister l'Anglais.

Dès que la nuit fut venue, une nuit épaisse et sans étoiles, dès que le point noir qui indiquait la position

Gibraltar Dessin de H. Clerget.

de la *Fireball* à l'horizon se fut effacé, l'ex-corsaire donna l'ordre d'éteindre toutes les lumières qui se trouvaient à bord, même la lampe de l'habitacle.

Puis il fit amener les voiles hautes, et ne laissa que le grand, le petit hunier et les basses voiles. La *Jeune-Adèle*, que toute sa voilure fatiguait, sembla respirer plus à l'aise.

— Chacun à son poste pour virer, cria le capitaine.

Le brick arriva peu à peu; bientôt il roula bord sur bord, puis il revint au vent sur l'autre bord, le cap à l'est.

L'intention de M. Onésime Lafourche était des plus simples. En se rapprochant des côtes d'Italie, il laissait le champ libre à la *Fireball*, qui, continuant sa route en ligne droite, devait passer sur la hanche de tribord du brick, et cela sans l'apercevoir. C'est pourquoi toutes les lumières avaient été éteintes. Dans dix heures, quand le jour se lèverait, les deux bâtiments, naviguant à angle droit, devaient avoir mis entre eux une distance suffisante pour enlever à l'Anglais toute chance de succès, peut-être même se seraient-ils perdus de vue.

Le plan était sagement conçu, et le brave capitaine Lafourche en fut si satisfait, qu'il se départit de sa raideur vis-à-vis de M. Hunt, et, le rencontrant sur le pont, il le salua presque cordialement.

— Le commodore Leslie en sera pour ses frais, dit-il, et quand demain matin, cherchant la *Jeune-Adèle*, il ne verra devant lui que la mer et les flots, il fera une laide grimace.

— Le commodore Leslie n'est pas un sot, répondit M. Hunt.

— Que voulez-vous dire par là? reprit le capitaine, dont le front se rembrunit.

— Je veux dire que la ruse me paraît par trop grossière pour qu'un des officiers les plus distingués de S. M. George III s'y laisse prendre.

— Ne croirait-on pas, monsieur, que vous faites des vœux pour lui.

— Et quand cela serait?

— Pour le coup, c'est trop fort.

— D'abord, capitaine, je vous ferai remarquer que, si vous êtes Français, je suis Anglais, moi, Anglais de cœur comme de race. Partant, tout ce qui est de nature à constater l'infériorité de l'Angleterre vis-à-vis d'une nation quelconque blesse horriblement mon patriotisme. Le seul motif qui pût me mettre de votre côté était l'espoir que la *Jeune-Adèle* me débarquerait à Messine, à temps pour rejoindre mes honorables confrères sur les bords de l'Anapo; mais il me semble, — de cela je ne vous fais pas un reproche, — il me semble, dis-je, que vous vous préoccupez peu de cette question.

— Il est vrai, fit M. Lafourche, qui ne put s'empêcher de sourire.

— Donc, ne vous étonnez pas si je désire vivement voir la *Fireball* capturer votre brick, ou le couler, si elle le préfère.

— Même au risque de couler vous-même avec lui?

— J'aime mieux l'honneur de mon pays que ma propre vie, capitaine.

L'ex-corsaire regarda M. Hunt en face pour voir s'il parlait sérieusement. La figure du savant correspondant de la Société géographique de Londres exprimait à la fois un courage si calme et une si froide résolution, que le vieux marin se sentit ému, et la boutade de M. Hunt fit plus pour rapprocher ces deux hommes que toutes les concessions et tous les traités de paix.

— Je vous comprends, monsieur, dit le capitaine, vous êtes un brave.

Et il lui tendit la main.

Puis, M. Lafourche, à qui les pronostics de son hôte donnaient fort à réfléchir, alla se jeter tout habillé sur le cadre qui lui servait de lit.

Il avait recommandé au second de l'éveiller à l'instant où le jour commencerait à poindre.

Toute la nuit le vent se maintint au sud-sud-est, et la *Jeune-Adèle* poursuivit tranquillement sa route.

Au point du jour, M. Onésime Lafourche remonta sur le pont, et son premier regard fut pour l'horizon, qui commençait à s'éclairer.

Le digne capitaine poussa un cri de désappointement et de rage. M. Hunt avait deviné juste, le commodore Leslie n'était pas un sot. La *Fireball* naviguait entre la *Jeune-Adèle* et la côte, et, comme elle se trouvait au vent, l'avantage était maintenant pour elle.

Quant à M. Hunt, assis à son poste ordinaire, contre le mât de misaine, il semblait encourager la corvette, sinon de la voix, du moins du regard.

Il n'y avait pas un instant à perdre. La *Fireball* arrivait sur le brick comme un cheval de course qui va toucher le but. M. Onésime Lafourche fit mettre sur-le-champ la barre dessous et virer vent devant. La *Jeune-Adèle* évolua gracieusement, puis toutes ses voiles furent larguées.

Aussitôt la corvette imita la manœuvre du brick, et la chasse recommença.

— Ah! ah! dit l'ex-corsaire, le commodore Leslie y met de l'entêtement. A son aise! Si cela peut lui être agréable, je lui ferai faire du chemin.

— Diable! diable! murmura M. Hunt, voilà qui m'éloigne singulièrement de Messine et des rives de l'Anapo. Décidément j'ai eu tort de prendre passage à bord de ce brick français.

Il est vrai qu'il était un peu tard pour risquer cette réflexion saugrenue.

La journée s'écoula sans modifier sensiblement la position respective des deux bâtiments. Leur vitesse était à peu près égale, une fausse manœuvre pouvait seule déranger cet équilibre. Aussi le capitaine Lafourche ne quitta-t-il pas le pont un seul instant, surveillant tout, sans cesse prêt à réparer la moindre erreur.

Le soir, à bord du brick, le matelot de vigie signala une terre qui fuyait dans le nord. C'était le cap Spartivento.

Le lendemain, les côtes de Sardaigne avaient disparu. Hélas! pourquoi n'en pouvait-on dire autant de l'éternelle *Fireball*, qu'on apercevait toujours à trois ou quatre milles par la hanche du brick.

Vers trois heures, la brise fraîchit; de petits cyrrhus blancs voilèrent le disque lumineux du soleil.

— Hum! hum! fit le capitaine Lafourche, d'un air inquiet, après avoir consulté le baromètre.

Il n'en maintint pas moins la *Jeune-Adèle* sous toute sa voilure.

A huit heures, les cirrhus avaient envahi tout le ciel, et le vent, devenu assez vif, sautait du sud-sud-est au nord-nord-est.

Il n'y avait pas à s'y tromper, c'était une tempête, pour le moins, un fort grain qui s'annonçait.

La *Jeune-Adèle* et la *Fireball* marchaient alors vent arrière, ce qui, par une mer assez forte, ne laisse pas que d'offrir de graves dangers. Il faut alors apporter la plus grande attention au gouvernail pour replacer le navire dans sa direction, s'il en est écarté par la force des vagues. Quand la lame court aussi vite que le navire, le gouvernail est nécessairement paralysé; quand elle court plus vite, le gouvernail agit en sens inverse de l'effet ordinaire. Enfin, le bâtiment perd une partie de son aire dans le bouillonnement des eaux, et son pont risque d'être balayé par un paquet de mer.

Le capitaine Lafourche était un marin trop expérimenté pour n'avoir pas compris toute la gravité de la situation. Mais la façon dont la *Jeune-Adèle* s'était comportée les jours précédents lui avait inspiré une grande confiance dans les qualités nautiques du brick, et, l'amour-propre aidant, il eût préféré deux fois le risque d'un naufrage à la honte d'amener son pavillon.

La poursuite continua donc ce jour-là et le jour suivant.

La vigie signala successivement dans le sud les côtes de la régence d'Alger et du Maroc.

L'ex-corsaire avait bien pensé d'abord à chercher un refuge dans un des ports des États barbaresques, mais la *Fireball* le suivait de si près, que virer eût été présenter le flanc aux canons de la corvette.

Le vent augmentait d'heure en heure et, le troisième jour, tourna bien décidément à la tempête.

Les deux bâtiments durent serrer une partie de leur voilure. La *Jeune-Adèle* ne conserva que la misaine, le petit hunier au bas ris et le petit foc; encore M. Lafourche se demandait-il s'il ne serait pas bientôt forcé de serrer la misaine.

La *Fireball* n'avait suivi que plus tard cet exemple, gagnant ainsi un mille sur le brick ; mais l'ex-corsaire ne s'en inquiéta guère, car la corvette devait être moins pressée de rejoindre son adversaire que de lutter contre la tempête, qui prenait d'heure en heure des proportions plus inquiétantes.

La *Jeune-Adèle* fatiguait beaucoup. Déjà plusieurs fois la lame lui avait fait faire des embardées, et, avant que le navire pût reprendre sa position, la lame suivante avait inondé son pont. Une voie d'eau s'était produite dans les œuvres vives et obligeait l'équipage à se relayer aux pompes.

La situation devenait d'autant plus critique, que les côtes d'Espagne et d'Afrique, en se rapprochant, rétrécissaient le champ de course des deux navires.

Gibraltar commençait à dessiner sur la droite le profil de son gigantesque rocher. A gauche, les rivages du Maroc se prolongeaient, se relevant vers le nord.

Cependant le capitaine Lafourche refusait de s'avouer vaincu, quand, vers cinq heures, il crut remarquer à bord de la corvette anglaise un mouvement dont il ne se rendit pas bien compte. Il lui sembla que la *Fireball* virait lof pour lof.

Craignant d'être le jouet d'une erreur, il pria M. Hunt de monter sur le pont pour contrôler son observation. M. Hunt s'exécuta de la meilleure grâce, et, — ce qui prouve que tous les Anglais sont venus au monde entre le mât de misaine et le grand mât, — du premier coup d'œil il reconnut que la corvette avait changé sa direction et mis le cap sur le nord. Ce ne fut pas toutefois sans un certain sentiment de mauvaise humeur qu'il constata le fait.

Quant au capitaine Lafourche, il ne se sentait pas de joie et d'orgueil. Au moment où lui-même agitait sérieusement la question d'amener son pavillon, avoir forcé son vieil ennemi à abandonner la partie, n'était-ce pas un triomphe qui devait faire oublier les déceptions et les rancunes du passé ?

— Hourra ! hourra ! pour les Anglais, s'écria-t-il en jetant son chapeau en l'air.

L'équipage joignit ses vivats à ceux du capitaine, et accompagna de ses rires moqueurs la corvette, qui, bien décidément, allait chercher un refuge à l'abri du rocher de Gibraltar.

M. Hunt ne disait mot, mais ses sourcils froncés, son regard irrité parlaient avec une éloquente tristesse.

Cependant, malgré le départ de la *Fireball*, la position de la *Jeune-Adèle* ne s'était guère améliorée.

Elle se trouvait alors à la hauteur des côtes du Maroc, entre Peñon de Velez et Ceuta, par 7 degrés 12 minutes de latitude et 33 degrés 42 minutes de longitude.

La nuit venait, sans que la tempête eût rien perdu de sa violence ; la mer continuait à déferler sur le flanc du brick, le jetant sous le vent, et faisant plonger dans la lame les bras de ses basses vergues.

Les bordages se disjoignaient ; on avait vainement essayé d'aveugler la voie d'eau qui faisait d'effrayants progrès, la cale était à moitié pleine, les pompes ne fonctionnaient plus.

Tout à coup une lumière apparut à bâbord, perçant l'obscurité profonde, puis deux, puis trois, puis dix.

Ces lumières s'abaissaient, s'élevaient, s'entre-croisaient en tout sens ; on eût dit autant de feux follets qui dansaient à deux ou trois milles en travers du brick.

— Qu'est-ce que cela ? demanda M. Hunt.

L'ex-corsaire branla la tête d'un air inquiet.

— Je n'ai jamais navigué dans ces parages, dit-il, mais, ou je me trompe fort, ou ces lumières ne me présagent rien de bon. Il n'y a pas de port, que je sache, sur ces rivages du Riff entre Peñon de Velez et Tétouan, et c'est peut-être un piége qu'on nous tend. N'importe ! ajouta-t-il, après un instant de silence, nous n'avons pas le choix, et la *Jeune-Adèle* ne peut plus tenir la mer ; dans deux heures elle sombrerait sous voiles. C'est dommage, n'est-ce pas ? La *Jeune-Adèle* était un joli brick et qui méritait un meilleur sort. Et puis, je me trompe peut-être, et nous avons encore la chance de nous échouer sur un banc de sable. Enfin, j'ai fait ce que j'ai pu pour sauver le navire, il est temps de penser aux hommes, si nous ne voulons pas tous boire à la grande tasse.

Ce disant, le capitaine fit mettre le cap sur terre.

La *Jeune-Adèle* vira avec peine, le gouvernail étant à moitié engagé. Cependant elle lofa, et, comme un fier coursier qui retrouve des forces pour un suprême effort, elle s'élança en avant.

Un quart d'heure plus tard, un choc violent fit craquer toute la membrure du navire, le mât de misaine se brisa.

La *Jeune-Adèle* venait de donner tête baissée contre un énorme rocher à fleur d'eau.

En même temps les lumières s'éteignirent et mille cris joyeux s'élevèrent qui dominèrent un instant les éclats de la tempête.

## IV. — L'AKKABAH.

Dix mois environ après les événements que nous avons racontés dans les chapitres précédents, c'est-à-dire dans les derniers jours de février 1816, une agitation extraordinaire régnait dans la ville de Fez, une des capitales de l'empire du Maroc.

Fondée en 793, Fez est aujourd'hui singulièrement déchue de sa splendeur première. Le temps est loin où elle renfermait sept cents temples, comme l'affirme Léon l'Africain (1), où sa population dépassait plusieurs centaines de mille âmes. Fez était alors un lieu de pèlerinage pour les musulmans qui ne pouvaient se rendre à la Mecque, et l'*Emir-al-Moumenin*, le sultan des Almoravides, ou le prince des fidèles, comme on appelait l'empereur, en faisait une de ses résidences ordinaires.

Mais, depuis le douzième siècle, de nombreuses révolutions s'étaient succédé qui avaient ruiné des cités plus florissantes encore, et bien que la nouvelle Fez, qui date du siècle suivant, ait eu aussi ses jours de grandeur et de prospérité, le voyageur reconnaîtrait difficilement la ville d'aujourd'hui, d'après les descriptions de la ville d'autrefois.

Des rues étroites et sombres, des maisons bâties en briques, en pierre ou plus simplement en terre, quelques mosquées, parmi lesquelles celles d'El-Karoubin et de Mouley-Edris, que surmontent des minarets de cent pieds de haut, de rares jardins en terrasse, tel est l'aspect qu'offrait Fez à l'époque où nous sommes arrivés.

Sa population estimée à 20,000 âmes par Callié, à 100,000 par Aly-Bey, à 380,000 par Jackson, et qui paraît être en réalité de 88,000 environ, se compose, du reste, comme celle de l'empire tout entier, d'un étrange mélange de nationalités différentes. Ce sont d'abord les *Maures*, la race conquérante, qui, des

(1) Malte-Brun.

vertus de leurs ancêtres, n'ont gardé qu'un orgueil intraitable et les dehors d'une majesté superbe. Quelques-uns descendent d'anciennes familles grenadines et andalouses, mais, fils dégénérés, ils ne se distinguent aujourd'hui que par leur mauvaise foi, leur poltronnerie, leurs basses passions. Ce sont ceux qui possèdent toutes les richesses, tous les honneurs, toutes les dignités.

Après le Maure, l'*Arabe*, pasteur ou guerrier, ignorant, crédule, facile à l'enthousiasme, brave du reste; puis le *Berbère*, qui paraît avoir été le plus ancien habitant du Maroc. Un écrivain moderne (1) suppose, non sans quelque apparence de raison, que la race berbère primitive a dû être modifiée par le mélange des populations du Nord, lors des invasions des barbares en Afrique, et, à l'appui de cette opinion, il fait remarquer qu'on retrouve, chez beaucoup de Berbères, les traits distinctifs des anciens Normands; ils sont grands et vigoureux; un grand nombre ont le teint clair, les yeux bleus, les cheveux blonds ou roux. Le Berbère est guerrier, chasseur, pasteur et agriculteur; il obéit à des chefs héréditaires et indépendants, et n'a jamais reconnu l'autorité des sultans. Certaines pratiques religieuses, l'usage du tatouage en forme de croix, l'invocation *à la Vierge Marie* prouvent que le christianisme a laissé des traces de son passage au sein de ces peuplades.

Après le Berbère, le *Nègre* et le *Juif*.

Le Nègre, originaire du Soudan, est un grand enfant avec tous les défauts et les qualités de l'enfance, aimant

La cour du caravansérail. Dessin de Foulquier.

le clinquant et la verroterie, la musique bruyante et les danses bizarres, avec cela, susceptible d'éducation, en somme, égal, sinon supérieur, à ses maîtres, par l'intelligence.

Le Juif, race maudite, est parqué dans un quartier séparé, la *Mellah*, où il doit rentrer chaque soir, au coucher du soleil, bien que sa boutique soit au centre de la ville. Sa condition est celle que l'Europe chrétienne lui fit au moyen âge. Il est rangé parmi les animaux immondes; il est condamné à ne porter que des vêtements noirs; s'il passe devant une mosquée, il doit ôter sa chaussure. A toutes les injures, à tous les coups, il ne peut répondre que par la fuite. L'usage du cheval lui est défendu. Et cependant le Juif tient entre ses mains le commerce, la fortune de l'empire. C'est lui qui exerce toutes les industries que dédaigne l'indolence mauresque. Esclave en apparence, il exerce en réalité l'ascendant que donnent la richesse et la conscience de sa force.

Le Maure, le Juif et le Nègre habitent les villes; l'Arabe, les plaines; le Berbère, les montagnes. C'est à cette dernière race que se rattachent les Touareg, les Kabyles algériens, et les montagnards du Riff.

Cependant, si déchu que soit le Fez d'aujourd'hui, quand on le compare au Fez d'autrefois, c'est encore un centre intellectuel et commercial d'une certaine importance. On y trouve plusieurs écoles renommées dans toute l'Afrique, une bibliothèque assez considé-

(1) Narcisse Cotte. *Le Maroc contemporain.*

rable et riche surtout en vieux manuscrits, des manufactures de soieries, de tissus de laine, de tapis, de maroquin rouge et de poudre à canon (1).

Enfin Fez est le rendez-vous habituel des *akkabah* ou caravanes, qui chaque année font le voyage de Tombouctou.

Fez. Dessin de H. Clergel.

Or le prochain départ de l'akkabah semblait être précisément la cause de l'agitation que nous avons constatée en commençant.

De tous les points de la ville, par toutes les rues, des groupes nombreux se dirigeaient vers le caravansérail de Sidi-Hassem, situé derrière le bazar de la *Caïsseria*. Dans ces groupes, on pouvait remarquer tous les types que nous avons décrits : l'Arabe vêtu de son double bournous blanc et noir; le Maure drapé dans son long manteau de laine transparente, bordé de soie et d'or; le Berbère au costume varié, le Nègre à moitié nu, le Juif perdu dans ses vêtements sombres, les uns à pied,

(1) Malte-Brun.

les autres montés sur des ânes, sur des chevaux ou des mulets, quelques-uns sur des dromadaires.

Le caravansérail de Sidi-Hassem, grande maison blanche, aux murs peints à la chaux, sans autre ouverture sur l'extérieur qu'une vaste porte qui ne se fermait que la nuit, ne se composait guère que d'une immense cour carrée autour de laquelle régnait une double ligne de hangars pavés. De place en place, des anneaux scellés dans la muraille servaient à attacher les chevaux.

Au moment où nous reprenons notre récit, la cour était encore à peu près déserte. Quelques Maures seulement s'y promenaient avec cette gravité qui convient à de fidèles sectateurs de l'islam, fumant leurs longues pipes, ou échangeant de temps à autre une rare parole. Dans le coin de droite, abrité par le hangar contre les rayons d'un soleil déjà vif, un homme se tenait assis ou plutôt accroupi. A la blancheur de sa peau, que le hâle n'avait pas encore bronzée, à ses vêtements, faits d'une étoffe grossière, on reconnaissait facilement un de ces malheureux Européens que les hasards de la guerre ou de la vie ont réduits à l'esclavage.

La conversation des Maures fut soudain interrompue par l'arrivée des groupes que nous avons vus se diriger vers le caravansérail de Sidi-Hassem. Peu à peu la cour se remplit de monde.

C'étaient les marchands qui devaient composer l'akkabah ; c'étaient aussi des femmes, des enfants, des vieillards qui venaient porter leurs adieux aux voyageurs.

Bientôt ce fut un tumulte indescriptible, un concert assourdissant de cris, de hurlements de toutes sortes, concert dans lequel les ânes surtout faisaient harmonieusement leur partie.

Indifférent en apparence jusqu'alors à tout ce qui se passait autour de lui, l'Européen dont nous avons parlé leva la tête au bruit, et, tout à coup, il tressaillit. Son regard venait de rencontrer celui d'un homme, vêtu comme lui du costume des esclaves, qui avait paru sur le seuil du caravansérail.

Profitant de l'inattention des Marocains occupés de leurs propres affaires, le nouveau venu se rapprocha, et :

— How do you do ? captain (1), dit-il.

— M. Holman Hunt ! fit l'autre étonné.

— Moi-même, monsieur Onésime Lafourche, mais parlons bas, s'il vous plaît, il y a ici trop d'oreilles intéressées à entendre ce que nous disons.

— M. Hunt ! répéta l'ex-corsaire, comme s'il n'eût pas voulu en croire le témoignage de ses yeux, ou plutôt de son œil.

— Moi-même, en chair et en os, mon digne capitaine, affirma M. Hunt, et après moi vous allez bientôt voir paraître la plupart de vos anciens amis, tout l'équipage de la *Jeune-Adèle*, et bien d'autres encore.

— Que signifie ?

— Vous voudrez bien aujourd'hui vous contenter d'une explication sommaire.

— Mais encore ?

— Quand notre naufrage nous eut fait tomber entre les mains de ces damnés Riffains, qui nous avaient attirés sur les rochers de la côte grâce à leurs feux trompeurs, on nous vendit les uns à droite, les autres à gauche. Pour ma part, je fus acheté par un riche Maure d'Ouazzan, qui fait le commerce avec le désert. Je ne sais si vous avez eu beaucoup à vous louer de votre maître, capitaine; quant à moi, j'étais tombé sur le plus abominable coquin.

— Ah ! parlons d'Abd-el-Djebar, le marchand de dattes, grommela M. Lafourche. Un aimable homme, lui aussi. Des coups de bâton pour déjeûner, des coups de bâton pour dîner, et, pour souper, encore et toujours des coups de bâton. A ce régime-là, monsieur Hunt, vous voyez ce qu'est devenu mon ventre.

Et l'ancien capitaine de la *Jeune-Adèle* abaissa tristement son regard sur cette partie de son individu.

M. Hunt ne put réprimer un sourire.

— Au bout de six mois, reprit-il, comme je ne voyais pas approcher le moment de notre délivrance, une idée me vint.

— Et cette idée ?

— Je fis savoir à M. Jackson, consul de Sa Majesté Britannique à Mogador, que nous étions retenus ici contre le droit des gens, et je le priai de nous réclamer.

— Et M. Jackson ?

— M. Jackson envoya d'abord une note au gouverneur de Fez, et, cette note étant restée sans réponse, il en référa au gouvernement anglais.

— Et le gouvernement anglais répondit qu'il avait assez d'affaires importantes sur les bras pour ne pas s'occuper d'une pareille misère, dit M. Lafourche, avec une teinte d'ironie.

— Et le gouvernement anglais, reprit M. Hunt sans relever la boutade de son interlocuteur, envoya une escadre sur les côtes du Maroc, avec ordre de bombarder et de raser Salé, Mogador et Tanger, si la liberté n'était rendue sur-le-champ, non-seulement à moi, mais encore à vous, capitaine, et à tous vos compatriotes retenus ici en esclavage, contre le droit des gens.

— Hein ! exclama l'ex-corsaire. Il a fait cela, le gouvernement anglais ?

— Il l'a fait, mais en quoi cela vous étonne-t-il ? capitaine.

M. Lafourche ne répondit pas. Toutes ses idées semblaient bouleversées. Il réfléchissait.

— Nous sommes ici dix, vingt, cent Français peut-être, reprit-il après un instant, à voix basse, comme s'il se fût parlé à lui-même, et le gouvernement français ne dit mot ; il y a un Anglais, un seul, et le gouvernement anglais menace de bombarder les ports, de couler les navires, de raser les villes, de déclarer la guerre en un mot, si l'on ne délivre sur l'heure le prisonnier.

— L'Angleterre est une grande nation, fit M. Hunt, dont le regard brilla d'orgueil.

— Oui, répondit M. Lafourche, presque involontairement, une grande nation. Mais j'y pense, reprit-il, en passant à un autre ordre d'idées, alors nous sommes libres.

— Pas encore !

— Comment ! vous croyez que l'empereur du Maroc osera...

(1) « Comment vous portez-vous ? capitaine. »

(1) Cette menace de l'Angleterre n'était pas un vain mot. Le 26 août 1816 lord Exmouth parut devant Alger, avec trente-deux bâtiments de guerre, dont six frégates hollandaises, et, sur le refus d'Omar de délivrer sans rançon *tous* les esclaves chrétiens, il bombarda la ville et incendia les navires à l'ancre dans le port. Après une résistance opiniâtre, le dey fut contraint, par les officiers mêmes de sa milice, de souscrire aux conditions dictées par l'amiral anglais.

— L'empereur allait céder, quand ses ministres lui ont suggéré un moyen de ne pas rendre les prisonniers, tout en évitant la guerre.

— Et ce moyen?

— La grande caravane qui, chaque année, fait la traversée du désert part aujourd'hui même de Fez pour Tombouctou.

— Eh bien?

— Eh bien! « Enrôlez tous les esclaves chrétiens dans la grande caravane, a-t-on dit à l'empereur, bien fin sera M. Jackson s'il va les chercher jusqu'au fond du Sahara. »

— Mille millions de cartouches! exclama M. Lafourche; Tombouctou! pourquoi pas Pékin? c'est une plaisanterie.

— Rien n'est plus sérieux!

— Et nous partons pour le désert?

— Dans une heure.

— Allons donc! mon cher monsieur Hunt, vous voulez voir jusqu'où ira ma crédulité, vous apprêtant à me rire au nez, si j'ajoute foi à vos paroles.

— A votre aise.

— Si nous devions partir dans un instant, comme vous dites, pour affronter mille dangers, mille morts, est-ce que vous seriez aussi tranquille, aussi souriant que vous êtes?

— D'abord, mon cher capitaine, vous vous exagérez, je le crois, les périls du voyage; ensuite, à vous parler franchement, je ne serais nullement fâché, en ma qualité de savant, de voir le désert, de pénétrer dans ces pays inconnus où nul Européen, avant nous, n'a mis le pied. Et puis, qui sait?

— Parlez!

En ce moment un individu passa près de M. Hunt, et, sans affectation, lui toucha l'épaule, en mettant son doigt sur ses lèvres.

— Silence! fit M. Hunt, on nous observe.

— Quel est ce particulier-là?

— Le Juif Ben-Samuel, qui s'est chargé de porter ma lettre à M. Jackson, et à qui j'ai promis mille livres sterling le jour où nous serions libres.

CH. WALLUT.

*(La suite à la prochaine livraison.)*

# LA TRANSFORMATION FUTURE DE LA TERRE.

## ÉTUDES FAMILIÈRES DE GÉOLOGIE (1).

### III. — L'OCÉAN (FIN).

Les phénomènes naturels acquièrent un haut degré d'intérêt et nous en conservons bien mieux le souvenir quand ils nous sont racontés sur les lieux mêmes où ils s'accomplissent. Aussi n'ai-je, je pense, rien oublié de tout ce que me dit Matheüs pendant cette journée trop courte que nous passâmes parmi les ruines grandioses de cette côte pittoresque de Bretagne. Le ciel était calme et légèrement voilé, les flots semblaient nous dire par leur bruit cadencé qu'ils n'avaient point encore oublié leur fureur de la veille et paraissaient s'exercer pour de nouveaux combats. Devant nous, l'espace sans bornes; sous nos pieds, les épaves de la dernière bataille; au-dessus de nos têtes, ces vieux vétérans de granit, mutilés, mais encore debout: tout cela formait un ensemble recueilli, grandiose et sévère qui engageait à l'étude.

— Lorsque, par le frottement des unes contre les autres, me dit Matheüs, les substances minérales apportées par les fleuves et arrachées par la tempête aux flancs de la falaise sont réduites en poudre impalpable, l'eau de mer a la propriété d'en dissoudre la majeure partie. Ce qui en reste est entraîné loin de la plage par les mouvements journaliers du flux et du reflux, par les courants et par le travail des lames de fond. Transportées par toutes ces causes, déposées en partie chemin faisant, quelques-unes de ces substances, parmi les moins lourdes, arrivent jusque dans l'hémisphère austral.

— En sorte, dis-je, que ce sable qui est là sous nos pieds pourra bien être dans quelques années au fond de la mer des Indes.

— Cela ne serait pas impossible, reprit Matheüs. Il pourrait, en outre, accomplir ce long voyage en compagnie d'une foule d'objets naturels ou fabriqués, dont le poids spécifique, à peu près égal à celui de l'eau, ne s'opposerait pas à leur transport par les courants dont je viens de vous parler. C'est ainsi que nous trouvons parfois dans les terrains de l'Europe, que justement pour cela on nomme terrains de transport, des plantes fossiles originaires de l'équateur. C'est pour la même raison que cette couche intéressante renferme souvent les vestiges curieux de l'industrie rudimentaire de peuples éloignés. Mais revenons, je vous prie, à nos petites parcelles de sable.

A côté du sel marin, le chimiste, comme je vous l'ai déjà dit, trouve dans l'eau de mer la plus limpide et la plus éloignée de toute côte une foule d'éléments minéraux, dissous presque tous à l'état de combinaison. Quelques-uns y sont en faibles proportions; d'autres, au contraire, comme la chaux, la silice, la magnésie, l'alumine, s'y rencontrent en quantités considérables. La masse de ces substances s'accumulerait indéfiniment dans l'eau de la mer, n'ayant pour effet que de rendre celle-ci de jour en jour plus lourde, si les êtres qui vivent dans l'Océan n'avaient, au nombre de leurs fonctions, celle de les en extraire à leur profit.

Les plantes s'assimilent principalement la silice, matière transparente qui constitue le cristal de roche, le grès et un grand nombre de pierres très-dures. Elles absorbent, en outre, en les dégageant de leurs combinaisons, la soude, l'iode, le brome, le soufre, etc.

Les animaux, parmi lesquels il faut surtout compter les mollusques et les crustacés, ont pour mission d'extraire de l'eau la chaux carbonatée: les premiers, pour en façonner leurs coquilles; les derniers, pour servir de base solide à leur squelette, qui chez eux est extérieur.

La nacre qui tapisse l'intérieur des coquilles vient donc des sels calcaires arrachés aux continents par les fleuves et apportés tout dissous à la mer. En l'élaborant par couches d'épaisseurs inégales et en la polis-

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons d'octobre, novembre et décembre 1867 et janvier 1868.

sant au moyen d'une matière visqueuse qu'il sécrète et qui la rend solide, l'animal en fait cette parure irisée et à reflets changeants que nous admirons. Les perles et la craie sont donc une même substance, dont la valeur change avec la manière dont les molécules sont arrangées. A l'extérieur des coquilles, les couleurs admirables dont elles sont si régulièrement diaprées proviennent de substances métalliques assimilées dans des conditions différentes suivant les espèces. Les sels à base de fer sont ceux qui se rencontrent le plus communément dans ces ornements.

Comparée à la vie qui se manifeste à la surface des terres émergées, celle de l'Océan est infiniment plus active, car il n'est pas une goutte d'eau dans cette immensité, pas un pouce de ce sol sous-marin formant les trois quarts du globe qui ne contienne des travailleurs grands et petits.

Les matériaux que la vie transforme sont, à la vérité, dans ce milieu complexe, extrêmement nombreux. Indépendamment des substances minérales concrètes, l'eau de mer contient encore à l'état de dissolution un grand nombre de gaz et d'acides libres, qui, se renouvelant sans cesse, aident les éléments disjoints à entrer dans de nouvelles combinaisons.

A la faveur de l'acide carbonique, la chaux, l'alumine et plusieurs autres matières terreuses sont dissoutes. Le chlore, les acides sulfurique, azotique et chlorhydrique s'y emparent des métaux, tandis que l'oxygène consume les matières organiques et que l'acide fluorhydrique transporte la silice dans de nouveaux composés.

Il y aurait un volume à écrire rien que sur les actions chimiques qui se passent dans ce vaste laboratoire où tous les produits se rassemblent et où tous les corps de la nature peuvent se rencontrer le plus souvent à l'état d'atomes naissants.

Comme à la surface du globe, un échange continuel se fait entre les végétaux et les animaux de la mer. Ces derniers respirent l'oxygène et rendent l'acide carbonique, lequel à son tour est absorbé par les plantes qui s'approprient le carbone et expirent l'oxygène. C'est donc à la fois sous l'influence de la vie et sous celle de l'action chimique que naissent les produits nouveaux qui préparent le sol sous-marin à ses futures destinées. Les différentes assises que je vous ai montrées sur le flanc des montagnes, où souvent elles affleurent le sol à cause de leur inclinaison, sont presque toutes formées par les dépôts lents d'anciennes mers. C'est sur ces fondements, aujourd'hui solides, que sont bâties nos villes.

Nous tirons de ce sol, semblable à celui qui se forme maintenant au fond des eaux, presque tous nos matériaux de construction. La plupart de nos pierres sont les restes agglomérés de petits êtres dont les cadavres se sont déposés et accumulés pendant des milliers de siècles au fond des eaux tranquilles.

Je n'ai pas la prétention de vous faire assister aux phases nombreuses de ce prodigieux travail, d'abord parce que le temps nous manque, et ensuite parce qu'il vous aurait fallu, pour le bien comprendre, faire quelques études préalables. Je veux cependant vous parler de quelques-uns des plus intéressants phénomènes de cette vaste et permanente genèse.

Je vous ai montré, ce matin, des êtres si petits que, sans le microscope, jamais vous ne vous fussiez douté de leur existence. Je vous ai dit que, malgré leur dimension qui les rend invisibles à l'œil, ils sont, par leur nombre prodigieux, les agents les plus actifs des transformations qui se produisent au fond de la mer. Prenons d'abord les foraminifères, parce qu'ils sont de beaucoup les plus gros, bien qu'on en puisse compter plus de mille dans un gramme de sable pris au hasard sur presque toutes les plages. Si nous admirons les animaux supérieurs à cause de leurs belles proportions et du rôle important qu'ils nous semblent jouer dans la nature, nous n'avons pas moins à nous incliner devant la puissance créatrice, en songeant que des êtres si éphémères et si petits ont reçu la mission de remplir de solides assises les plus profonds bassins de l'Océan. C'est cependant la vérité. Niveleurs infatigables, ils s'accumulent dans toutes les fissures, élèvent le niveau des vallées, réunissent les chaînes de montagnes, adoucissent partout les pentes et préparent des pierres que les générations futures pourront utiliser dans la suite des siècles. Combien vivent ces petits êtres ? Sans doute, bien peu de temps ; mais leur nombre est si prodigieux, ils se reproduisent si vite, qu'une très-grande partie de nos terrains actuels sont entièrement composés de leurs débris. Leur fécondité et leur activité ne semblent pas s'être ralenties de nos jours. Ils travaillent sans relâche à constituer les continents de l'avenir. Le port d'Alexandrie en est depuis longtemps comblé ; ils s'accumulent chaque jour dans les passes, à l'embouchure des fleuves, en quantité si prodigieuse, qu'ils forment à la navigation des obstacles inquiétants pour la génération qui suivra la nôtre. Partout le sol sous-marin s'exhausse et se nivelle. Les foraminifères se conservent si bien à l'état fossile dans leurs petites coquilles, que la matière gélatineuse dont leur corps est composé peut se dissoudre dans l'eau bouillante et constituer aujourd'hui encore un aliment. En Chine, dans les temps de disette, malheureusement si fréquents en ce pays, des bancs considérables de foraminifères sont exploités et vendus sous le nom de *farine minérale*. Des populations affamées se jettent quelquefois sur cette piètre nourriture qui date d'avant le déluge.

Mêlés à d'autres coquilles, les foraminifères forment la matière de presque tous nos marbres, de nos bancs de craie, de nos pierres calcaires actuelles. Nos maisons, nos édifices sont en substance leur œuvre, en sorte qu'on peut dire de beaucoup de nos constructions qu'elles ont été autrefois vivantes ! Les foraminifères se rencontrent principalement à l'embouchure des cours d'eau, qui leur apportent toute dissoute la chaux qu'ils élaborent pour faire leurs carapaces ou plutôt leurs coquilles, variées à l'infini, bien que chacune d'elles soit invisible à l'œil. C'est de là qu'après leur mort, le flot les entraîne sans cesse pour les déposer, comme une poussière impalpable, au fond des eaux qui jouissent d'une absolue tranquillité. Les bassins se remplissent ainsi peu à peu d'énormes bancs horizontaux, d'une épaisseur qui s'augmente chaque jour de quelques millièmes de millimètre. C'est là, au plus profond des mers, à des pressions de plusieurs milliers d'atmosphères qui interdisent aux êtres vivants l'approche de ces abîmes ; c'est dans le silence et le calme absolu, à l'abri de la lumière et des courants, que la nature appartient tout entière aux actions chimiques. Qui peut connaître les transformations que subissent les matières minérales à cette distance de 10,000 à 12,000 mètres de la surface, sous cette énorme masse d'eau dont le poids écraserait

un globe de fer creux de l'épaisseur de plusieurs centimètres? C'est sous ces pressions, dont nous nous faisons à peine l'idée, car elles dépassent 14,000 à 15,000 kilogrammes par centimètre carré, que, rendues imperméables à l'eau, les couches inférieures de ces dépôts se trouvent comprimées avec des forces que ne peut produire aucun de nos mécanismes. Sans doute, tous ces débris se cimentent, se soudent de manière à constituer des marbres, des albâtres, de la craie et une foule de combinaisons minérales compactes organisées pour les besoins de l'avenir.

Nous n'avons encore parlé que d'une seule famille de ces êtres microscopiques. Mais si nous ajoutons celle plus puissante encore des diatomées, des navicules et de tous les petits organismes qui s'y rapportent, nous entreverrons bientôt la possibilité de transformations plus complexes.

Tandis que les foraminifères, les crustacés et les mollusques sont chargés d'extraire principalement la chaux de l'eau de mer qui l'a dissoute, tandis que tout ce qui est exclusivement calcaire leur appartient en fait de produits nouveaux, les diatomées, les navicules et

Polypes et polypiers. Dessin de Fellmann.

les plantes marines travaillent avec une aussi grande activité à l'extraction de la silice. Les foraminifères sont des animaux; les diatomées ont, suivant les naturalistes, une origine végétale.

La pierre à fusil, les agates, les meulières, le tripoli et presque toutes les pierres siliceuses sont leur œuvre. Comparés aux navicules et aux diatomées, les foraminifères sont des colosses, car une grande partie des espèces qui entrent dans cette première famille n'est visible qu'avec un microscope capable d'augmenter d'un million la surface de l'objet qu'on lui soumet.

En me disant cela, Matheüs avait tiré de son sac son marteau, sa petite enclume d'acier et un flacon plein de liquide. Il se mit à réduire en poussière un fragment de caillou jaune et presque transparent ramassé à ses pieds.

— Voici, me dit-il, un morceau de silex. C'est ce qu'on nomme en minéralogie du silicate de chaux. J'aime mieux appeler cette substance un calcaire siliceux, ce qui est plus juste; c'est d'ailleurs tout simplement de la pierre à briquet.

Il prit un peu d'eau dans laquelle il tritura longtemps cette poudre, qu'il mit enfin sous le microscope dans une petite capsule de verre.

— Regardez, me dit-il, avec beaucoup d'attention, car cette matière est très-complexe.

Je fus, en effet, fort longtemps à distinguer quelques formes dans le champ éclairé où les grains de pous-

sière avaient pris les dimensions de mon poing. Un courant rapide semblait les entraîner loin de ma vue aussitôt qu'ils apparaissaient, en sorte qu'il ne m'était pas possible de les suivre. Enfin, tout se calmant peu à peu, je pus reconnaître, en maint endroit, de nombreux débris de foraminifères semblables à ceux que nous avions sous nos pieds. A peine avais-je eu le temps de contempler ces restes conservés d'un ancien monde, que la scène changea tout d'un coup. Au milieu d'un boulevaris épouvantable, toutes les coquilles disparurent comme volatilisées, et je vis bientôt flotter, au milieu du liquide devenu transparent, de petites nacelles, striées, quadrillées et presque toutes taillées en forme de pirogue.

— Comment cela s'est-il produit? demandai-je à Matheüs.

— Bien simplement, me dit-il. J'ai pris dans ce flacon, au bout de cette épingle d'or, un peu d'eau-forte que j'ai laissée tomber au milieu de ces poussières. Les coquilles, dont la substance est de la craie, se sont dissoutes; les foraminifères ont disparu, et il n'est plus resté que les navicules, dont l'enveloppe siliceuse est inattaquable par cet acide.

Vous voyez que cette petite pierre a, comme beaucoup d'autres, vécu sous d'autres formes, il y a bien des siècles. Vous auriez eu à peu près le même spectacle si, au lieu de ce caillou, j'avais pris un morceau de pierre meulière.

— N'est-ce pas, demandai-je, avec cette pierre que l'on fait le macadam?

— Oui, me dit Matheüs. En la mêlant à une certaine quantité de silex et de chaux hydraulique, on constitue un enduit résistant et très-solide.

— Vous voulez plaisanter, repris-je en riant, ou plutôt il ne vous est jamais arrivé de traverser Paris un jour de pluie; car si quelquefois vous aviez pataugé dans cet océan jaunâtre, semi-liquide, au milieu duquel le pied disparaît et dont les voitures vous envoient de nombreux échantillons jusque dans la figure, vous n'appelleriez pas cela un enduit solide. N'en déplaise à vous et à votre définition plus bienveillante que véridique, je ne connais pas, pour ma part, d'invention plus sotte, plus barbare, plus antisociale que cette infranchissable mixture qu'un rayon de soleil transforme en poussière aveuglante, et dont quelques gouttes d'eau font une bouillie nauséabonde de laquelle l'homme le plus adroit ne peut sortir sans d'ineffaçables souillures. Non, tout le respect que je puis avoir, à partir d'aujourd'hui, pour les foraminifères, les navicules et les diatomées, ne pourra m'empêcher, chaque fois que je rentrerai chez moi chaussé de nankin et moucheté comme une borne en granit, de maudire le citoyen Mac-Adam ainsi que l'invention qui fait sa gloire, et d'envoyer au diable les importateurs maladroits de cette fange, dégoûtante mixture qui s'interpose absolument pendant la moitié de l'année entre nous et nos meilleurs amis et forme un infranchissable obstacle à nos plus agréables relations.

— Continuons, dit Matheüs, sans répondre à cette incartade. Les diatomées, les navicules et une foule de petits êtres analogues croissent avec profusion au milieu de la faune sous-marine. Les plantes en sont partout couvertes. Il n'est pas un pouce de la surface de ces algues qui n'en contienne des milliers. Leur squelette est formé de la même matière que celle du cristal de roche. Infiniment plus petits, mais incomparablement plus nombreux que les animaux dont je viens de vous parler, ils entrent dans la composition de presque toutes les pierres dures d'origine lacustre et sous-marine. Leurs cadavres forment au fond des eaux aujourd'hui, comme autrefois, des bancs considérables quelquefois homogènes, mais le plus souvent résultant de leur mélange avec les matières calcaires.

La ville de Berlin est bâtie sur un banc considérable de diatomées fossiles. Leurs dépôts ont été reconnus dans plusieurs parties de l'Allemagne, de la Laponie, en Toscane, à l'île de France et dans presque tous les points du globe un peu explorés par les géologues. Un gisement considérable de ces petits êtres, présentement exploité dans le département de l'Ardèche, fournit à l'industrie une substance tout à la fois dure et friable, connue sous le nom de *tripoléenne*, et qui sert à polir les métaux. Mêlés à l'argile, les débris des diatomées forment, par la cuisson, les meilleures briques à employer pour la construction des fourneaux d'usine, parce que, étant très-réfractaires, elles résistent aux plus fortes chaleurs. Ce mélange d'argile et de diatomées se trouve quelquefois tout formé dans la nature, en sorte qu'il n'y a comme main-d'œuvre, pour certaines fabriques établies sur ces terrains, que le moulage et la cuisson de la matière. Un de ces établissements exploite en Bohême une couche où l'on rencontre plus de quarante mille millions de diatomées dans un pouce cube.

Les navicules, ainsi nommées parce qu'elles ont la forme de petites barques, sont encore de moindre dimension. Il pourrait tenir dans la longueur d'un millimètre jusqu'à soixante de ces petites nacelles les unes au bout des autres, et si l'on en superposait un mille dans le sens de leur largeur, elles n'atteindraient pas l'épaisseur d'une feuille de papier. C'est vous dire que, sans le microscope, nous ne soupçonnerions pas l'existence de ces ouvriers si actifs. Leur enveloppe extérieure est, comme celle des diatomées, composée de silice, ornée de stries, de dessins compliqués, et, comme celle-ci est transparente, on voit que leur intérieur est occupé par une substance limpide dans laquelle nagent plusieurs corps arrondis, d'une matière verte et contenant elle-même des grains ou globules. On n'a pu jusqu'à présent, à l'aide des meilleurs microscopes, reconnaître aucun organe externe chez les navicules, et pourtant elles se meuvent spontanément, comme déterminées à changer de place sous l'empire de la volonté. Le caractère siliceux de leur carapace a porté les naturalistes à les ranger parmi les végétaux, parce que, dans la nature, on ne trouve la silice que dans les plantes, tandis que les enveloppes et les squelettes des animaux sont toujours calcaires. Peu nous importe d'ailleurs, puisqu'il ne s'agit simplement pour nous que de leurs débris. Ils sont la base d'un grand nombre de nos substances minérales actuelles et nous forment une réserve considérable de matériaux pour les âges futurs.

Ce que me racontait là Matheüs de ces êtres infiniment petits avait confondu mon imagination, car l'homme, rapportant tout à lui, comparant toutes les tailles à la sienne, s'étonne aussi bien de la grandeur du soleil que de la petitesse des êtres microscopiques.

— Les dimensions des êtres organisés, dis-je à Matheüs, n'ont certainement pas de limite. Rien n'empêche de penser que les navicules se nourrissent d'êtres beaucoup plus petits qu'elles-mêmes, et que, à leur tour, ceux-ci trouvent des proies plus petites encore.

Dans cette voie, on ne saurait réellement s'arrêter qu'à l'infini, c'est-à-dire jamais.

— J'en suis fâché pour vos rêves, me répondit Matheüs, mais un raisonnement bien simple m'a depuis longtemps convaincu que l'infini n'est pas plus dans la matière inorganique que dans la matière animée. Voici sur quoi je me fonde. Tous les êtres, grands ou petits, végétaux ou animaux, respirent l'air : leur existence étant à ce prix.

Ensuite, l'expérience démontre que tous les corps sont poreux : depuis l'éponge, le bois, le marbre, jusqu'aux substances les plus compactes, comme le cristal, le porphyre et les métaux.

Or, malgré cela, beaucoup de corps ne laissent pas pénétrer l'air à travers leurs pores. Donc, les molécules d'air, si petites que nous puissions les concevoir, ont encore une dimension plus grande que celle des pores qui séparent entre elles les parties constituantes d'un grand nombre de substances.

Vous voyez, en conséquence, mon cher ami, qu'un être quelconque, plante ou animal, ne peut être plus petit qu'une molécule d'air, car, autrement, comment pourrait-il la respirer et se l'assimiler pour entretenir sa vie?

Quelle que soit l'ardeur de votre imagination, vous ne pourrez donc supposer, sans manquer à la logique, un animal assez petit pour passer à travers une substance dans laquelle l'air lui-même ne passerait pas. Il en est absolument de même, en sens contraire, de tous les astres. Si grands que nous les concevions, leur qualité de corps est justement ce qui impose une limite fatale à leur dimension.

Si un seul était d'une grandeur infinie, comment pourrions-nous dire que c'est un corps, puisque, étant sans limites, il n'aurait point de forme, et où serait d'ailleurs la place des autres? L'infini ne peut être dans la matière.

Mais en voilà assez sur ce chapitre, étranger à nos études. Revenons à nos petits travailleurs. Comme ils sont chargés par la nature de faire un premier triage des sédiments, leurs ateliers sont toujours à l'embouchure des fleuves. Quelques expériences faites anciennement et de nos jours par les ingénieurs nous permettront d'apprécier l'importance des matériaux mis en œuvre par les diatomées et les foraminifères.

Rennel a calculé que le Gange entraîne à la mer 860,000 mètres cubes de terre par heure, et que le Nil dépose dans le même temps 6,000 mètres cubes de limon à son embouchure. Le Mississipi y apporte 2,742 mètres; le fleuve Jaune, en Chine, 686 mètres. Le Rhône, dont le débit annuel est de 54 ou 55,000 millions de mètres d'eau, jette à la mer 21 millions de mètres cubes de sable chaque année. La Seine, dans les grandes eaux, contient une moyenne de deux cent cinquante grammes de matières solides par mètre, en sorte que si vous buviez deux litres de cette eau dans une journée, vous introduiriez dans votre estomac un gramme de substances minérales. En nous éloignant des fleuves, nous trouvons partout, depuis le pied des falaises jusqu'aux plus profonds estuaires où peuvent draguer nos engins de pêche, une innombrable quantité de mollusques et de crustacés élaborant la chaux au profit de leurs coquilles et de leurs carapaces; tout cela vient de nos continents. Une flore abondante de forêts, de fucus, d'algues, de varechs, qui s'assimilent le carbone, la silice, la soude, l'iode, le brome, et dont les débris ne sont pas moins puissants à combler les vallées profondes, complète l'ensemble de cette action de la vie sur le monde minéral.

Il n'est pas un récif, une épave, une digue, une forteresse, une jetée qui ne soit couverte, dans la partie immergée, d'animaux et de plantes, à des épaisseurs que le temps augmente rapidement.

Si vous voulez, mon cher ami, vous rendre compte d'un travail de transformation qui s'accomplit au fond des mers avec une énergie beaucoup plus grande encore que celle que je vous signale ici, il faut, par la pensée du moins, quitter cette plage, trop voisine du pôle, c'est-à-dire trop froide, pour que la vie y puisse acquérir son maximum d'activité. Il faut venir assister avec moi aux constructions grandioses qui envahissent les mers équatoriales.

Voyez ces nombreux archipels, qui forment comme une ceinture au Pacifique, depuis les îles Marianes, les Carolines, les îles Viti, Taïti, les Marquises, les îles Pomotou; voyez ces bas-fonds qui relient ces dernières aux îles Galapagos, tandis que, par des plateaux analogues, les premières viennent rejoindre l'Australie : tout cela me semble n'être que les points saillants, les jalons, les repères des continents nouveaux qui se préparent.

Dans ces parages comme dans la mer Rouge, comme dans le golfe du Mexique et dans la mer des Antilles, le travail de nivellement est confié à des êtres que l'on a longtemps confondus avec les plantes et que pour cela les naturalistes nomment encore des *zoophytes*. Ils forment la grande famille des alcyonides, des polypiers, des madrépores et des coraux. Ces singuliers animaux, d'une organisation extrêmement simple, puisque chaque individu se compose d'un tube étroit, mou et membraneux, terminé par un épanouissement qui constitue la bouche, ne vivent pas isolément et ont mis en pratique cette vérité que l'union fait la force. Ils s'associent donc par milliards pour bâtir des demeures communes, où chaque individu a néanmoins sa maison ou plutôt sa case séparée, dans laquelle il se retire solitaire et à l'abri de ses ennemis. Quoique très-variées dans leurs formes, dans les détails de leur architecture, de leurs ornements et de leurs couleurs, ces maisons, ou plutôt ces villes immenses, car plusieurs ont des centaines de lieues, ressemblent toujours à des forêts de végétaux pétrifiés. Ce sont tantôt des milliers de branches sortant d'un tronc unique comme les rameaux d'un arbre, tantôt des cylindres ou feuilles épaisses, articulées les unes au-dessus des autres comme les tiges des cactus et des nopals. Souvent ils ressemblent à de gigantesques choux-fleurs, à des oranges sans écorce, à des lichens, à des fougères, enfin aux plantes les plus diverses. Aussi les a-t-on longtemps considérés comme appartenant au règne végétal. Dans toutes les mers, la matière dont se composent les demeures des polypiers est toujours du carbonate de chaux, c'est-à-dire la substance qui constitue la craie et le marbre; seulement les uns bâtissent des maisons assez fragiles pour que le marteau les brise, tandis que d'autres font les leurs aussi dures que l'agate. Parmi ces dernières se trouve le corail, de la famille des alcyonides.

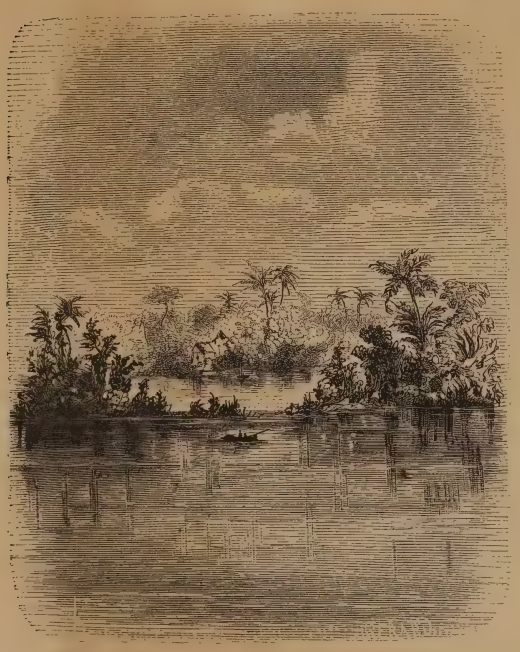
— Comment, dis-je à Matheüs, le corail, cette pierre si dure et d'un si beau rouge, est produite par un animal?

— Oui, me dit-il, comme les perles, la nacre et une

foule de matières encore qui servent à la toilette des femmes ou à l'ornement de nos mobiliers.

Le corail est un polypier qui ressemble tout à fait à un petit arbuste dépouillé de ses feuilles et fixé aux rochers par une espèce de racine. Ce qui rend plus frappante encore l'analogie de cet animal ou plutôt de cette association d'animaux avec une plante, c'est que l'espèce d'écorce qui enveloppe la partie centrale et rouge des branches, et qui est composée de petits tubes calcaires dans chacun desquels vit un animal, offre de nombreux orifices à l'extérieur desquels, pour se nourrir, l'animal vient présenter une sorte de bouche terminée par quatre pétales en étoile, d'une couleur blanche et dont l'ensemble a l'apparence d'une fleur.

Dans les mers calmes et transparentes, on voit, lorsque l'eau n'est pas très-profonde, le corail fleurir aux rayons du soleil; mais, si on jette une pierre, toutes



Formation d'une île sur le cratère d'un volcan.
Dessin de Fellmann.

ces fleurs si bien épanouies rentrent comme par enchantement, parce que l'animal est effrayé.

La pêche du corail a de toute antiquité constitué une branche importante de commerce. Le corail de la Méditerranée est des plus estimés, et sur les côtes de France il est moins beau que sur celles d'Afrique.

La mer Rouge doit son nom et sa couleur aux coraux et aux plantes qui en tapissent le fond jusqu'à une grande distance des côtes; mais le corail n'y est pas d'une belle teinte.

Ne pouvant supporter de hautes pressions, les polypiers ne construisent leurs demeures qu'à une distance relativement petite de la surface, et ils ne dépassent jamais cette dernière, ne pouvant vivre que dans l'eau. Aussi n'habitent-ils que des terrains déjà exhaussés par les amas de coquilles et n'en voit-on jamais dépasser le niveau de l'eau. On en trouve rarement à plus de 1,000 mètres de profondeur.

En revanche, toutes les chaînes de montagnes sous-marines en sont couvertes. Ils relient les crêtes les unes aux autres, formant quelquefois des ponts gigantesques entre deux sommets. C'est de cette façon qu'ils réunissent par des chaussées invisibles des îles souvent fort éloignées les unes des autres. L'amiral Bérard, qui fit, comme vous savez, deux expéditions autour du monde avec Dumont d'Urville, me racontait que, dans l'archipel de la Polynésie, il avait quelquefois rencontré en pleine mer, sur ces chaussées à fleur d'eau, des tribus de sauvages émigrant avec armes et bagages et passant d'une île à l'autre à des distances de plus de vingt lieues.

Les coraux construisent aussi de préférence sur la crête des cratères de volcans sous-marins. En général, vous le savez, les sommets de ces montagnes se composent d'un immense cirque en pente douce à l'extérieur, abrupte à l'intérieur.

Au milieu de ces cirques, se trouvent isolés un ou plusieurs cônes de matières volcaniques qui dépassent souvent de beaucoup le niveau de la mer. Eh bien, les polypiers s'établissent en même temps sur la crête du cratère et sur la base de ces cônes. Peu à peu, leur travail forme une île centrale entourée d'un anneau. Chose étrange ! l'Australie, si étendue qu'on compte cette île immense au nombre des continents, présente exactement cette constitution : une grande terre entourée d'un anneau de récifs madréporiques ne laissant plus aujourd'hui que quelques passes pour pénétrer à la côte.

— Ici je vous arrête, dis-je à Matheüs, car je ne comprends plus. Vous avez, si je ne me trompe, assigné la surface de la mer comme imposant une limite aux constructions des coraux, des polypiers et des madrépores. Comment donc ces dernières peuvent-elles former des îles, puisqu'elles sont condamnées à demeurer un peu au-dessous de la surface des eaux ?

— Vous avez raison, me répondit mon géologue. J'avais oublié de vous donner un détail des plus importants. Si la vie animale est très-active au fond des mers, la vie végétale ne s'y manifeste pas avec moins de vigueur. Les plantes que l'on nomme des algues forment de nombreuses familles qui comprennent à la fois des genres microscopiques et des espèces qui, par leur grandeur, ne peuvent se comparer à nos végétaux terrestres. Tandis qu'il faudrait quarante ou cinquante mille de certaines algues pour couvrir une surface d'un millimètre, on trouve dans quelques parties de l'Océan, dans la mer des Sargaces, par exemple, et dans la mer Rouge, des espèces dont les longues feuilles couvrent sans interruption des espaces de 200 à 300 kilomètres. Les laminaires, les fucus, les varechs poussent avec tant d'abondance, surtout dans les mers chaudes, que souvent, détachés des rivages en masses considérables par la tempête, ils s'en vont, transportés par les courants, flotter comme d'énormes bancs de verdure à plusieurs centaines de lieues des côtes. Une espèce de laminaire qu'on nomme le fucus géant, parce que ses feuilles forment des rubans souvent d'une longueur de 60 à 80 mètres, continue à végéter en flottant, même sans racines, pendant plusieurs mois.

Malheur aux navires qui rencontrent dans les mers tranquilles de ces bancs de plantes vivantes qui les entourent, les immobilisent ou les obligent à suivre leur propre marche.

Il faut un vent puissant, même une tempête, pour sortir de cet inextricable et épais réseau. — Vous com-

prenez que quand ces îles flottantes rencontrent les constructions des polypiers, elles s'y accrochent pour former un premier sol que la vague ne fait que fixer et enchevêtrer davantage. Sur ces fucus, que le soleil décompose et réduit peu à peu en terreau, les graines que les courants transportent ne tardent pas à germer. Les fougères y prospèrent, et vous savez que, sous les tropiques, les fougères sont des arbres ; les cocotiers, les palmiers, les lianes de toutes sortes poussent et s'enlacent, formant des forêts impénétrables à l'action des vents.

Voilà l'ébauche d'une île nouvelle. Elle est encore inhabitable néanmoins, car elle n'a d'eau douce que la pluie. Mais que des milliers de générations végétales se

La terre en l'an... . Composition de Pellmann.

succèdent et leurs débris élèveront le sol. Si tout cela se passe autour d'un de ces pitons volcaniques dont le sommet domine la mer comme un haut récif, le bassin extérieur se comble, tout se réunit, l'île habitable est formée, car le piton condense les vapeurs, les rivières coulent, les ravins se forment, et les réservoirs d'eau douce sont fondés à tout jamais.

L'Australie ressemble en très-grand à une des îles dont j'essaye de vous esquisser la formation. A l'extérieur, comme autour d'un cratère immense, un large cordon de coraux faisant une ceinture presque continue de récifs. A l'intérieur, des cônes volcaniques dont les bases réunies entre elles forment le sol, et, chose étrange, des fleuves, ou plutôt de maigres ruisseaux, qui, au lieu de se rendre à la mer comme nos rivières, coulent vers la partie centrale, encore tout à fait maré-

cageuse et déprimée. Et voilà, mon cher élève, comment ces terres nouvelles, en voie de formation, s'élèvent avec les débris des anciens mondes dont ils utilisent les ruines.

Mais, comme vous le voyez en même temps, à part quelques-unes qui peuvent avoir, ainsi que l'Australie, des pics dominant la mer, les terres nouvelles n'ont en général pour point de départ que des fondations à fleur d'eau. Elles n'atteindront donc jamais le relief des continents anciens, car leur origine les condamne à s'élever médiocrement au-dessus du niveau de la mer et par conséquent à être rarement habitables. Le monde végétal peut seul en prendre possession.

Pourtant, la ruine des terres actuelles est manifeste, rien ne saurait l'arrêter. Les montagnes s'écroulent, les vallées se comblent, le sol se nivelle et le bassin des océans se remplit. Si je songe que, sur une sphère de trois mètres de circonférence, la chaîne des Alpes peut être représentée par l'épaisseur d'une feuille de papier, tandis qu'un simple coup d'ongle y donnerait l'idée des plus grandes profondeurs de l'Océan, je vois le nivellement facile. L'abîme des mers, dépression imperceptible, sera comblé dans la suite des siècles par les terres qu'y apportent chaque jour les causes diverses que nous venons d'étudier, et le niveau de l'Océan s'élèvera en conséquence peu à peu au-dessus des rivages actuels. Je vois l'eau envahir les plaines basses, et, passant sur les déserts aujourd'hui arides, monter de plateau en plateau, détruisant les villes, les forêts, sapant les collines, rongeant les obstacles, et, enfin, battant en brèche, sans intermédiaire, les restes amoindris des chaînes de nos plus hautes montagnes.

La permanence des phénomènes qui se passent sous nos yeux depuis les temps historiques implique fatalement et nécessairement la disparition des terres actuelles sous une nappe d'eau dont il nous est facile de calculer la profondeur exacte.

Si de nouvelles révolutions, occasionnées, comme les précédentes, par l'écroulement partiel de l'écorce solide sur le noyau encore en fusion qui forme le centre et la plus grande masse de notre planète; si de nouveaux frémissements de cette frêle écorce ne viennent pas soulever d'autres continents ou relever davantage ceux que nous habitons, notre pauvre terre est condamnée aux dernières phases qu'elle a traversées avant de porter des êtres respirant l'air de l'atmosphère. Elle ne sera plus qu'un globe liquide et monotone où vivront, sans partage, les plantes marines et les poissons gigantesques dont nous trouvons aujourd'hui, comme autant de témoins d'un ancien envahissement des eaux, les vestiges jusque sur nos montagnes. Ces vestiges nous disent à chaque instant et en tous lieux : l'Océan fut ici. Nous pouvons leur répondre : A coup sûr, il y reviendra !

J'interrompis Matheüs, car, malgré moi, je me sentais saisi de terreur. J'avais beau me dire que, si tout cela est bien réel, ni nous, ni les enfants de nos enfants, ni bien des générations encore après eux, ne seront les témoins de ces affreux événements : une tristesse profonde m'envahissait. J'eus hâte d'entraîner Matheüs loin de cet Océan sans miséricorde, dont la voix toujours grondante, me poursuivant jusque dans mon lit, semblait me dire de loin que je lui appartiendrais un jour.

Combien je fus heureux, le lendemain, de reprendre le chemin de Paris ! car, pendant la nuit, j'avais rêve qu'il nous était poussé des nageoires, et que Matheüs et moi, nous étions devenus cachalots.

BERTSCH.

FIN.

# LA SCIENCE EN FAMILLE.

## UN BOTANISTE A TRAVERS CHAMPS.

Il faut d'abord vous faire savoir que si j'ai pour principe de respecter chez autrui les idées, les ridicules, les défauts même qui me semblent ne menacer ni la tranquillité privée des citoyens, ni le bon ordre de la chose publique, je ne crois pas cependant devoir pousser la déférence jusqu'à partager indistinctement toutes les façons de voir, tous les travers de mon prochain.

Sachez, en outre, que je compte au nombre de mes amis un honnête garçon qui professe sur ce point des sentiments diamétralement opposés. Mon ami Fernand, — c'est Fernand qu'on le nomme, — qui pourrait passer à bon droit pour le plus effréné amateur-collectionneur de médailles, n'admet pas qu'on ne soit pas possédé du même goût ou, mieux, de la même fureur que lui. — Je me trompe : il comprend fort bien qu'un certain nombre d'individus vivent dénués de tout penchant spéculatif; mais c'est pour lui quelque chose d'inexplicable que, la passion s'éveillant, elle n'ait pas pour inévitable direction la recherche et la conservation du *grand* et *moyen bronze*, des *consulaires*, des *autonomes*, des *grecques*, des *puniques*...

Or, je suis, moi, — les lecteurs du *Musée des Familles* ont pu déjà s'en apercevoir, — quelque peu amoureux des plantes; et c'est là ce qui exaspère mon ami le numismate. Il y a un mois environ, j'ai failli me faire, comme on dit, une mauvaise affaire avec lui pour être resté sinon entièrement indifférent, au moins assez calme, alors qu'il m'annonçait, avec un véritable enthousiasme, la trouvaille faite, en plein Paris, de quelques centaines de médailles romaines magnifiquement conservées, et parmi lesquelles un *Auguste* à peu près unique. (Cet *Auguste*, il avait obtenu de le voir, de le toucher; et je suis sûr que pour le posséder il eût consenti sans hésitation à se séparer de quelque fragment de sa propre personne.) Ah ! les plantes, en la compagnie desquelles il me trouva ce jour-là, — car je rentrais d'une excursion, avec un petit butin végétal, — en entendirent de belles, je vous jure :

— Çà, mon cher, me diras-tu bien ce que tu comptes faire à un moment donné de tout le fourrage que tu emmagasines brin à brin dans ton cabinet qui, par parenthèse, va prenant de plus en plus des senteurs de fenil? Tu me répondras sans doute qu'un jour viendra où, par suite des manipulations réitérées de tes momies végétales, tu seras à même de saluer par son nom latin, — et peut-être français, — jusqu'à la moindre herbette qui se trouvera sous tes pas. Je te vois, ou plutôt, je t'entends à cette époque fortunée : « Eh !

bonjour, monsieur *Polycnemum !* Ah ! madame *Beccabunga*, votre humble serviteur ! Mademoiselle *Medicago*, je vous présente mes hommages. Mais je n'aperçois pas ce brave *Himantoglossum* ; en revanche, voilà là-bas mon ami *Onobrychis*, avec le beau *Tetragonolobus* et la belle *Ptérothéca*. » Ce sera charmant, en vérité. Pour ma part, depuis que, fourrant par hasard le nez dans ton herboristerie, j'ai eu la joie ineffable d'y cueillir les cinq ou six noms que je viens de proférer, je t'assure que je les répète toujours avec une délectation nouvelle ; et, partant, je m'explique la volupté que tu devras éprouver quand tu te verras en état d'en baragouiner à bon escient quelques milliers du même acabit. N'est-ce pas Cyrus qui connaissait le nom de tous ses soldats ? Eh bien ! tu ne seras pas en reste sur Cyrus, et si la postérité ne te tient pas compte des prodiges mnémotechniques par toi opérés, c'est qu'on ne lui aura rien rapporté des nobles efforts au prix desquels tu as acquis d'aussi merveilleux résultats.

— Ainsi, répliquai-je, il est avéré pour toi que s'occuper de connaître les plantes, c'est uniquement faire provision de noms plus ou moins harmonieux ?

— Certes !

— Mais voyons. Quand tu t'escrimes, toi, à déchiffrer, à classer tes rondelles de métal, que fais-tu, sinon lire des noms, et rien que des noms, que tu disposes ensuite par séries ?

— Des noms, oui, se récria-t-il, mais des noms qui sont les jalons de l'histoire. En classant ces « rondelles de métal », comme tu les appelles, c'est l'ordre des temps que je rétablis, ce sont les événements fameux que j'évoque ; les rois, les empereurs, les grands citoyens que je ressuscite. (Notez, je vous prie, que le gaillard ne rétablit, ne ressuscite rien du tout : il arrange, contemple, caresse ses morceaux d'argent ou de cuivre, et il est au comble de l'ivresse. Je ne critique ni ne blâme, je constate.)

— Et crois-tu donc, repris-je, que ces herbes, je dis même les plus simples, les plus communes de celles qui végètent dans nos champs, soient, en dépit du mépris dont tu les couvres, entièrement muettes ? qu'à aucune d'elles ne se rattache la mémoire de quelque personnage notable ou glorieux ? Crois-tu donc que les plantes n'aient pas aussi, d'aventure, leurs fastes, leurs chroniques ? que leur passé ne se lie en rien au passé de l'humanité ? ou qu'au moins certaines d'entre elles ne réveillent pas en tel ou tel d'entre nous qui les cueillons, qui les observons, quelque cher souvenir personnel ? — Si telle est ton opinion, tu te trompes singulièrement ; car il est au contraire bien peu de mes amies des champs qui n'aient quelque récit historique à me faire, ou quelque causerie intime à m'offrir. Je t'affirme que mes médailles sont, comme les tiennes, éloquentes à divers degrés. C'est même en cela, — outre l'admiration qu'elles m'inspirent pour leur sublime auteur, que réside pour moi le charme principal de leur compagnie. Je puis t'affirmer aussi...

Mais mon ami Fernand m'interrompit, et, levant énergiquement les épaules et hochant la tête : « Laisse-moi donc tranquille avec ton fourrage, fit-il ; des noms ! des noms ! et rien que des noms !... » Et il s'en alla.

Je ne l'ai pas revu depuis. Mais à cela rien d'étonnant ; car il devait partir le lendemain de notre discussion pour une excursion dans une certaine petite localité perdue, où il a su que des paysans avaient mis à nu quelques sépultures anciennes, et partant des médailles. Je m'attends à le voir reparaître, chargé de vieille monnaie verdegrisée, qu'il viendra me faire contempler.

Toujours est-il que, resté sous le coup de ses blessantes conclusions, qui ne tendent à rien moins qu'à me transformer en une sorte de machinal fabricant de listes botaniques, et empêché de réclamer devant un accusateur aussi sourd que partial, j'ai formé dès le jour même un dessein. « J'en appellerai, me dis-je, à des arbitres désintéressés avec lesquels je procéderai ainsi : — Leur ayant proposé une partie d'école buissonnière, je les emmènerai vagabonder avec moi du bois à la prairie, des marges du sentier aux rives du ruisseau, des sommets escarpés aux bas marécages ; chemin faisant, je leur répéterai les propos que me tiendront les herbes dans lesquelles je suis censé ne trouver que des porte-étiquettes. Et quand nous aurons pendant quelque temps erré ainsi, je prierai mes compagnons de décider si mon ami Fernand est dans l'absolue vérité quand il va disant avec un superbe dédain : « Des noms ! des noms ! et rien que des noms ! »

Or, voilà que j'exécute maintenant mon projet. L'arbitrage est ouvert. Qui veut bien être juge, me suive. Je pars... Je suis en campagne...

A peine ai-je gagné le bout de la rue, que, dans un terrain vague qui attend des constructions, j'aperçois, étalant ses fraîches étoiles lilas sur les décombres, la mauve, ainsi nommée du verbe grec *malasso*, j'amollis, et...

— Bien ! bien ! direz-vous, sans doute, nous la connaissons, ainsi que ses douces vertus. Son histoire doit être exclusivement affaire d'officine ou d'hôpital ; et nous ne supposons pas qu'à ce titre elle ait rien de fort intéressant à nous conter.

— Pour nous en assurer, interrogeons-la.

« Je ne suis plus pour vous, nous dit-elle d'un air piteux, qu'un remède vulgaire ; mais les anciens jugeaient mieux de moi, qui me mettaient au nombre des aliments les plus recherchés, les plus estimables. Mon ère glorieuse fut au temps du grand Pythagore : « Nour-« rissez-vous de la *feuille sainte*, disait-il à ses dis-« ciples, et votre pensée s'élèvera, et votre âme se « gardera pure et placide. » La feuille sainte, c'était moi. Et les disciples, à l'exemple du maître, professaient pour moi une véritable vénération.

« Mais ce ne fut pas seulement chez ces apôtres de la frugalité que je trouvai des partisans. « J'ai sur ma « table l'olive, la chicorée et la *mauve* légère, » a dit Horace, qui ne passa jamais, vous en conviendrez, pour mépriser les jouissances gastronomiques. Toutefois, vous ne voudrez peut-être voir là que la boutade d'un épicurien qui, trop abondamment repu, rêve des douceurs de la continence. Soit. Mais voici venir Cicéron, ce foudre harmonieux d'éloquence. Il n'a pas laissé que des harangues. Feuilletez ses épîtres, et vous verrez comme quoi un jour la mauve flattant outre mesure son palais, il en mangea à ce point de croire qu'il ne monterait plus jamais à la tribune. Et d'ailleurs, allez de nos jours demander aux sujets du *Fils du ciel* si je ne suis bonne qu'à être pendue en guirlandes de petits paquets raccornis devant la boutique de l'herboriste. Ah ! comme ils me soignent, ces braves Chinois ! et en retour, quels mets délicats je fournis à leurs tables ! Là-bas, je me crois encore à mon beau temps de la Grèce et de Rome. — Hein, pensez-vous que cela sonne assez bien pour un pauvre petit végétal que vous laissez

croître, comme on dit, à l'aventure du bon Dieu, mais qui ne demanderait pas mieux que de répondre à la sollicitude dont il serait l'objet. — Mais non, vous ne songez à moi que lorsque la souffrance vous visite. Alors, rendez-moi cette justice, vous n'avez jamais à me chercher bien loin, car je ne quitte guère les environs de vos demeures. Peut-être est-ce de ma part une manière indirecte de vous faire entendre que je serais encore disposée à vous servir aussi bien pendant la santé que pendant la maladie. Mais vous êtes sourds. »

Sur ces mots, la mauve se renferme dans un morne silence. Mais presque aussitôt une voix rêche, aigrelette, se fait entendre :

« Pardieu ! voilà une pécore bien fière pour avoir suscité un hémistiche à l'ami de Virgile, pour avoir causé une indigestion au victorieux rival de Catilina, et pour être encore en honneur chez les magots. Mais moi aussi j'ai figuré dignement dans les repas de l'Attique. Aristophane en fait foi, qui dit qu'on me cueille « avant le retour de l'hirondelle » ; moi aussi j'ai rassasié les fils de Romulus : Perse, le satirique, peut vous l'attester ; moi aussi je suis encore recherchée par les peuples du Nord...

— Et même par les génisses, les poules pondeuses et les dindonneaux de notre pays, dis-je, sans dissimuler un certain sentiment d'antipathie, car la réclamante n'est autre que l'ortie, une citoyenne ordinairement peu gracieuse, comme vous pouvez le savoir.

— Au surplus, reprend-elle, cet Horace lui-même, dont le souvenir enorgueillit si fort ma voisine, n'a-t-il pas fait mention de moi dans ses vers au philosophe Iccius : « *Si forte herbis vivis et urtica* — Si par hasard tu te nourris d'herbages et d'*ortie ?* »

— J'en suis fâché, ma belle, mais, dussé-je affliger même certains traducteurs qui ont commis par inadvertance l'erreur que vous commettez par amour-propre, il s'agit évidemment ici de l'ortie de mer, espèce de poulpe qui abondait sur le marché de Rome, et qui n'a de commun avec vous que son étrange façon d'accueillir les gens qui ont l'imprudence de la trop approcher.

— Pensez-vous, monsieur ?

— J'en ai peur pour votre gloire.

— Mais vous avez sans doute lu Juvénal.

— Oui, et j'ai vu qu'il reproche au dieu Mars, ancêtre des Romains, de les avoir fustigés comme avec des *orties*. Est-ce là le fait dont vous voudriez tirer vanité ?

— Eh bien, non ! Mais ne m'accorderez-vous pas qu'une famille très-utile aux hommes me doit son nom ? Le chanvre qui vous habille, le houblon qui vous désaltère sont des *urticées*.

— Plus aujourd'hui, ne vous déplaise. Nos botanistes ont changé tout cela. Le chanvre (*cannabis*) est devenu chef de race, et le houblon est une *cannabinée*.

— Ah ! par exemple ! et pourquoi cela, je vous prie ?

— Ils auront trouvé que l'ancienne dénomination semblait attribuer une origine quelque peu suspecte à des individus de mœurs très-bénignes, très-honorables.

— Çà, mais vos botanistes modernes finiront par vouloir que je reste seule de ma famille.

— Mon Dieu ! madame, avec l'amabilité qui vous distingue, on s'attire tôt ou tard de ces charmantes attentions-là.

— Vous vous moquez, je crois, fait l'ortie en agitant son feuillage venimeux.

Croyez-moi, prenons le large ; mais tout en nous éloignant par prudence, laissez-moi cependant vous dire qu'au lieu de chercher à se réhabiliter à nos yeux par les louables qualités de ses proches parentes, l'ortie aurait pu s'attribuer certains de ces mérites à elle-même ; car Olivier de Serres, le père de l'agriculture en France, nous apprend qu'il a vu faire au seizième siècle « de belles et déliées toiles avec l'exquise matière de l'ortie » ; d'autre part, nous savons que ses fibres corticales, analogues à celles du chanvre, et rouies, peignées, filées comme celles-ci, fournissent aux habitants du Kamtschatka des filets, des cordages, du fil à coudre ; on assure aussi qu'on en a fait en Allemagne de très-beau papier. A vrai dire, c'est plus généralement la grande ortie qui est employée à cet usage, tandis que c'est à la petite ortie que nous venons d'avoir affaire...

Mais arrêtons-nous pour fixer très-attentivement nos regards sur cette plante aux rameaux ténus et maigres qui se dresse au bord du chemin. Quelques pauvres feuilles crispées habillent les bas étages de sa tige, qui va ensuite se divisant en maintes brindilles frêles, au bout desquelles s'épanouissent, par petits bouquets, trois ou quatre fleurettes d'un violet chlorotique. Peut-être allez-vous trouver que cette créature, à l'aspect aussi humble que chétif, ne semble pas mériter la moindre attention ? Et pourtant regardez-la bien, car elle se nomme *la verveine*.

— Eh bien, la verveine ? quoi ! après ?

— Comment, ce nom ne vous dit rien ? En ce cas, attendez : « Verveine, ma mie, si tu voulais nous conter ton histoire ? »

Point de réponse. Elle n'aura pas entendu. Je vais répéter en élevant la voix : « Verveine, ma mie... » Même silence. Qu'est-ce que cela signifie ?

— Eh ! eh ! eh ! Ah ! ah ! ah ! Je le sais bien, moi, ce que cela signifie, et pour peu que vous teniez à le savoir, je suis plante à vous le rapporter de point en point. Eh ! eh ! eh ! Ah ! ah ! ah !

C'est un gros *bouillon-blanc*, dodu, velu, qui s'exprime ou plutôt qui s'égaye de la sorte, installé lui aussi au bord de la route, où, par parenthèse, son magnifique embonpoint, non-seulement contraste d'une étrange façon avec la maigreur de sa voisine, mais encore nous porte à douter que les éléments d'une santé aussi florissante puissent lui être fournis par le sol pierreux, poudreux au-dessus duquel il se carre, se prélasse ; — mais, il est des gens qui semblent nés pour vivre gras et radieux là où d'autres ne savent que languir et broyer du noir : affaire de caractère, dit-on. Quoi qu'il en soit, profitons de l'offre du jovial compère.

— Bouillon-Blanc, mon brave, vous avez la parole.

— Eh ! eh ! eh ! moi, pas fier, je la prends sans me faire prier ; et, sans m'embarrasser dans de grands discours, je vous fais savoir que si vous ne pouvez obtenir un mot de cette sotte, ce n'est pas qu'elle ait perdu la parole ; mais tout uniment parce qu'elle est prise d'un grand dépit contre les humains d'aujourd'hui, et qu'elle croit sans doute se revancher magnifiquement en affectant de ne pas vous entendre, ou de ne pas vouloir vous répondre. Ah ! la vieille sempiternelle, que ne boude-t-elle contre nous aussi bien que contre vous ! nous aurions les oreilles délivrées de ses lamentations, de ses hélas qui n'en finissent plus. Vrai ! il ne fait pas bon habiter le même quartier qu'une dolente de cette espèce. Ah ! si vous l'entendiez rabacher l'histoire de

sa prétendue grandeur passée !... Vous pensez bien le cas que nous faisons de son insipide radotage.

— Et vous avez tort, mon ami, car si, dans le monde dont vous êtes un des honorables citoyens, il y eut jamais personnage entouré de respect et réputé puissant, c'est à coup sûr cette verveine dont vous accueillez avec un profond dédain les justes doléances. Pour les Grecs, elle était l'*herbe sacrée* par excellence, et chez les Romains elle n'avait rien perdu de son merveilleux crédit. Les dévots ne se présentaient jamais devant l'autel des dieux que le front couronné et les mains pleines de verveine. C'était avec un bouquet de verveine qu'on devait purifier les dalles des sanctuaires. C'était avec de l'eau où la verveine avait baigné qu'on aspergeait les demeures d'où l'on voulait éloigner les divinités malfaisantes. Un rameau de verveine était mis aux mains des hérauts chargés d'annoncer la paix; par l'influence de la verveine les nœuds de l'amitié ou de l'amour étaient rendus plus étroits, plus constants, et de mortels ennemis se trouvaient réconciliés. On la voyait suspendue, comme préservatif des maléfices, dans les maisons païennes, comme on voit aujourd'hui des branches de buis bénit dans les habitations catholiques. Et pendant que les Latins lui reconnaissaient d'aussi hautes vertus, les Gaulois, nos aïeux, en faisaient encore peut-être un plus grand cas; car ils l'honoraient à l'égal du fameux *gui de chêne*, ce qui n'est pas peu dire. Ils ne la cueillaient qu'avec de grandes et nombreuses cérémonies. C'était au point du jour, à l'époque de la canicule que les druides allaient l'arracher, après avoir offert des fruits et du miel en sacrifice à la Terre, et après avoir proféré de longues et saintes invocations.

L'auteur causant avec les fleurs. Dessin de E. Morin.

La verveine ainsi cueillie guérissait tous les maux et chassait tous les sorts contraires. Dans les repas, on en répandait sur les tables et sur la tête des convives, et ce soin avait pour effet de communiquer à tous la plus heureuse, la plus agréable gaieté. Les druidesses, qui étaient généralement douées du don de prophétie, ne trouvaient l'inspiration sacrée que sous l'influence de la verveine dont elles se couronnaient. Notre mot *verve* n'aurait pas, croit-on, d'autre origine. Des mains des prêtres et prêtresses de la Gaule, la verveine passa dans celles des sorciers et enchanteurs de la France qui, pendant bien des siècles, n'ont cessé d'opérer, avec son aide, des prodiges inouïs. Ce qu'ils ont chassé de demons, rétabli de malades, découvert de trésors avec un seul brin de verveine, coupé sur la plante à telle heure de la nuit, aux aboiements d'un chien noir, en tel lieu, en tel mois, en prononçant certaine formule cabalistique est vraiment incalculable.

— Çà, monsieur, parleriez-vous sérieusement?

— Comment donc, Bouillon-Blanc, mon ami, mais le plus sérieusement du monde, je vous jure.

— Sérieusement; l'ai-je bien entendu?

> Quoi! se peut-il, monsieur, qu'avec l'air d'homme sage,
> Et cette large barbe au milieu du visage,
> Vous soyez assez fou...

— Halte-là, Bouillon-Blanc. Pour être empruntée à Molière, votre réflexion n'en est pas moins impertinente. Remarquez, je vous prie, que j'ai dit: « Prodiges inouïs, incalculables. » Or croyez-vous qu'on ait jamais ouï ou calculé ce qui n'exista jamais? Mais il ne s'ensuit pas pour cela que vous soyez dans la voie de l'équité, quand vous affirmez que votre voisine se targue sans droit aucun d'une antique et singulière célébrité.

— Mais, monsieur, cette célébrité, je la reconnais comme vous, et j'admets en outre que ma voisine éprouve quelque regret de se trouver ainsi délaissée, après s'être vue à ce point recherchée, honorée; mais,

je vous le demande, n'est-ce pas le train de ce monde ? aujourd'hui en haut, demain en bas ; et ne faut-il pas se déclarer satisfait du moment où l'on occupe tranquillement une petite place au « banquet de la vie ? » — (Décidément Bouillon-Blanc a dévoré force poëtes.) — Je lui dis : « Voyez-moi. Est-ce que je m'attriste pour n'être pas grand seigneur végétal ? Est-ce que je me dessèche parce que les honneurs de la serre ou du parterre ne me sont pas dévolus ? Et pourtant, puisqu'on s'était épris de vous, on aurait tout aussi bien pu s'enticher de moi. Croyez-vous donc que, l'abandon venu, je m'en tracasserais ? Ma foi non ! Le bonheur n'est pas dans la grandeur. Il est dans le repos d'esprit et la suffisante substantation du corps. Voyez-moi, voisine ; voyez-moi. » On ne saurait mieux parler, n'est-ce pas, monsieur ? Eh bien ! chansons pour elle que tous ces sages raisonnements, car — et c'est là ce qui me fait bondir — elle s'obstine dans la ridicule idée qu'elle possède vraiment toutes les vertus que des fripons ou des dupes lui attribuaient jadis ; et que la plus grande iniquité commise sous le ciel est celle qui consiste à ne lui rendre aucun hommage.

— Que voulez-vous, mon ami ? C'est l'histoire des rois déchus. Or, toutes les opinions qui se produisent honorablement étant respectables...

— Quoi ! monsieur, vous viendrez m'exhorter à respecter de pareilles billevesées ? Quoi ! je devrais reconnaître à telle plante le pouvoir d'indiquer les trésors cachés, à telle autre, de chasser les démons ou de les évoquer ? Vous croiriez cela, vous ?

— Mon Dieu ! Bouillon-Blanc, si cela doit vous faire plaisir, je dirai que je ne crois rien du tout ; mais j'imagine que je saurai au besoin vous démontrer par des faits personnels comment ces croyances ont pu s'établir.

— Eh bien ! voyons ces faits personnels.

E. MULLER.

*(La suite à la prochaine livraison.)*

## CHRONIQUE DU MOIS.

Dans ces jours de froidure et de nuages de toutes sortes que nous venons de traverser ; par ce rude hiver qui s'est fait sentir d'un bout du monde à l'autre, nous avons entendu prononcer un mot formidable, une menace impie et presque un blasphème. On a parlé de la famine ! et comment depuis tant d'années le pain avait manqué, pour la première fois, à des populations entières. Triste chose, que nous pensions reléguée à jamais dans les lois inintelligentes des siècles passés. La famine ! elle tue après un long supplice ; elle fait disparaître, au milieu des plus terribles angoisses, le jeune homme et le vieillard, le mari, l'épouse et l'enfant. Sitôt qu'elle étreint une contrée, il est impossible, absolument, d'échapper à son étreinte. Elle va lentement, mais d'un pas sûr ; elle frappe à toutes les portes, elle entre sans résistance. En vain ces hommes affamés lèvent au ciel leurs mains suppliantes, le ciel est sourd à leurs prières. En vain ils se traînent à travers la campagne et dans les champs naguère couverts de moissons, la campagne est inexorable ; elle ne donnera plus rien aux laboureurs avant le prochain été ; c'est à peine si le laboureur peut guider encore la charrue. Il a dévoré les compagnons de son travail ; il a vendu la vache nourricière ; à peine s'il a sauvé la chèvre qui se nourrit de si peu. Bonté divine ! il faut attendre six mois encore, et dans six mois tout sera mort ! Seigneur ! Seigneur ! donnez-nous notre pain de chaque jour !

La famine a surtout sévi dans notre province d'Alger. Le pain a manqué sur ces terres fécondes ; l'épi est tombé sans attendre la faucille, l'herbe s'est desséchée, les ruisseaux se sont taris ; l'arbre s'est épuisé sans avoir donné son fruit ; le peu qui restait de verdure au bord des sillons, voilà tout à coup la sauterelle immonde, et plus nombreuse que les sables de l'Océan, qui dévore ces derniers vestiges. Bientôt, à son tour, elle tombe de misère, et de son cadavre empesté remplit l'étendue. La gazelle a cessé de bondir dans la plaine, et le coursier favori de l'Arabe implore en vain sa poignée accoutumée d'orge ou de blé noir. Même le chameau, le stoïcien de ces grands chemins dont il sait tous les secrets, il refuse d'aller plus loin. Quelques dattes le nourrissaient et le maintenaient superbe et fort dans son travail de chaque jour... les dattes ont manqué comme le reste, et la bête a succombé à son tour. Au milieu des oasis dont le puits était intarissable, il y avait naguère des troupeaux qui donnaient aux bergers leur lait, leur toison et leur chair. La famine a tout tué, la famine est reine et maîtresse. Les femmes se lamentent, les hommes se taisent ; ils n'ont plus espoir que dans la bienfaisance et la charité des Français, leurs maîtres. On les voit qui se traînent jusqu'aux portes de nos villes, et quand ils se sont bien assurés de la misère et du néant d'alentour, ils se couchent dans la poussière, et chacun se prépare à mourir. « Je les ai vus, moi qui vous parle, écrivait l'évêque d'Alger ; je les ai vus, invoquant leur prophète, et puis se coucher le long du chemin, la tête couverte de leur dernier haillon. On dirait des voyageurs endormis qui reprendront le lendemain leur course à travers l'immensité. »

Rien de plus triste, et l'on ne sait ce qu'il faut admirer davantage de la patience ou du courage de ces malheureux qui vont mourir. Les uns, restés fidèles à Mahomet, l'appellent encore à leur aide, en se tournant du côté des saints pèlerinages ; les autres, convertis à l'Evangile, murmurent tout bas les prières nouvelles. Ils ont appris de bonne heure la toute-puissance de la sainte Vierge et les mérites de l'Enfant Jésus, c'est pourquoi ils espèrent encore, en levant vers ce ciel de fer leurs yeux remplis de larmes. Mais quelle que soit la religion de ces peuples ; qu'ils tendent la main à leur évêque ou à leur émir ; qu'ils se prosternent sur les tapis de la mosquée ou sur les dalles de l'église, ils gardent le respect de leur propre misère. Ils auraient honte de faire entendre une plainte inutile. Ils attendent ; ils se résignent ; ils meurent. Seulement, celui qui va mourir se détache en silence du groupe infortuné de ceux qui vivent encore ; à l'abri de leur manteau, ils rendent à Dieu leur âme intelligente. Ces malheureux ne sont un danger pour personne ; ils respectent la maison, la ville et le grand chemin. On ne les verra point, de leurs mains pleines de furie, envahir le grenier et le four du boulanger. On n'en-

tendra pas dans les places publiques leur murmure et leur appel à la guerre impitoyable, horreur des mères.

Où donc trouverions-nous, en fait de *chronique*, une chronique plus intéressante? En même temps où trouverions-nous une plus honorable aumône à faire, et quel plus digne exemple à suivre que l'exemple éloquent de Mgr l'évêque d'Alger? Dieu merci, la charité publique et la sympathie universelle n'ont pas manqué à ces misères françaises, s'il est vrai que l'Algérie appartienne à la France, et que la France en fin de compte ait mérité de lui enseigner sa piété, ses croyances avec ses beaux-arts.

La belle action que nous voulons raconter à cette heure porte en soi-même un enseignement si touchant, elle représente un si doux exemple de bonté et de charité, que nous penserions mal faire en la passant sous silence. On la racontera plus tard dans les veillées de l'Arabe conteur; elle prendra sa place à côté de ses longs poëmes, le repos du voyage et l'enchantement de l'oasis. Ce sera désormais pour la France un grand honneur, une louange suprême, de pouvoir se vanter de cette héroïne inconnue et si dignement inspirée par toutes les vertus de la bienfaisance qui se cache et s'honore elle-même. Et Dieu veuille enfin que nous racontions cette action charmante, comme elle s'est faite, innocemment et simplement.

Chacun sait que notre province d'Alger se divise en de très-grandes fermes, cultivées par des hommes intelligents, énergiques et qui de bonne heure ont appris à se suffire. Ils n'ont pas quitté leur village natal, leurs champs paternels et le cimetière où reposent leurs aïeux rustiques, sans avoir médité longtemps la peine et les dangers de leur nouvelle entreprise. Il fallait, certes, un grand courage, une grande force aussi pour briser tant de liens qui les rattachaient à la mère patrie, et pour s'en venir, de si loin, dans ces régions inconnues semer le blé, arroser la prairie, ouvrir la forêt, tracer des chemins sur la montagne. C'est pourquoi les meilleurs laboureurs ont seuls accepté cette tâche ingrate, et parmi ceux-là plusieurs ont succombé qui n'étaient pas au niveau de ces labeurs. Les femmes ont suivi la condition de leurs maris, et celles-là aussi furent choisies parmi les plus vaillantes. Et voilà comment, au bout de longues années, se sont fondés certains villages normands, picards, dauphinois, parlant le même langage, et vivant dans l'exercice assidu des mêmes travaux.

L'un de ces villages où l'accent de Normandie s'est conservé avec le costume et la beauté de ces têtes charmantes que tant de grands peintres se plaisent à reproduire, était voisin de la ville d'Oran. Les hommes y venaient à tous les marchés, les femmes à toutes les fêtes. Or, le jour dont nous parlons était le jour même de Noël. Une bise inaccoutumée avait envahi ces sentiers pleins de neige et de frimas. Pas un voyageur n'eût reconnu dans cette misère et dans cet abandon le vent tiède et les grands herbages de l'an passé. L'hiver sans pitié avait remplacé l'été sans fin. Tout était juin naguère, tout était décembre aujourd'hui. Une jeune fermière normande s'en allait donc à Oran, à cheval sur un courtaud arabe. Arrivée, elle remit la bride aux serviteurs qui l'accompagnaient, entra dans l'église, et bientôt, dans sa prière fervente, elle s'entoura de tous les gens qu'elle aimait: le mari, les grands parents, les grands enfants, l'enfant nouveau-né, les serviteurs. Sa prière fut longue. Elle écouta la parole de Dieu que prêchait, justement, l'ancien abbé de Val-Fleury, où la dame était née il y avait tantôt vingt-cinq ans. Et Dieu sait si elle s'enchanta à ces paroles chrétiennes, qui avaient le tour même et la simplicité des Évangiles de là-bas. Le prêtre en avait le geste, et l'on voyait facilement à sa bonne et paisible figure empreinte d'intelligence et d'un brin de malice qu'il avait été là-bas enfant de chœur, qu'il avait annoncé le doux *Alleluia* du mois de mai, et chanté les rogations dans les campagnes d'avril, à l'heure où le pommier est dans sa fleur.

Quand elle eut passé ces doux instants dans la maison du Seigneur, et salué ses meilleurs voisins en se félicitant de la naissance de l'enfant de Bethléem, la jeune fermière, en toute hâte, sortit de l'église, et comme elle allait rejoindre sa monture à l'auberge, elle se trouva tout à coup, éperdue et consternée au milieu d'un rassemblement d'Arabes. Figurez-vous un tas de misérables, à moitié morts de faim, attirés par ce dernier espoir que l'Église chrétienne était féconde autant que charitable. Ils avaient marché tout le jour, ils avaient marché toute la nuit; plusieurs étaient restés en chemin, et maintenant, les yeux fixés sur le Christ de la grande place, ils attendaient immobiles et silencieux. Hâtez-vous, chrétiens qui les voulez secourir, il ne sera plus temps avant qu'il soit une heure.

— Ah! les malheureux, s'écria la fermière! et la voilà, tout à coup, s'arrêtant devant un spectacle à briser le rocher. Une femme, une mère s'était traînée expirante jusqu'à la limite fatale, et entre ses deux bras amaigris elle tenait deux enfants frêles comme elle, et qui n'avaient plus que le souffle. En vain leurs petites mains débiles pressaient ces seins taris..., la faim, la fatigue et la fièvre avaient tout épuisé.

Par une inspiration soudaine et maternelle, on vit alors cette aimable femme accomplir la belle action que je vous annonçais tout à l'heure. Elle commença par s'asseoir sur les degrés de la croix, au milieu de ces mourants et ces morts; puis d'un geste pudique, avec toute la dignité que le grand sculpteur a prêtée à ses vierges, soulevant un des enfants elle l'approcha de sa mamelle remplie. A chaque aspiration, le petit moribond semblait renaître, et d'une lèvre ardente il puisait dans ce sein généreux la force et la santé. La belle et fière nourrice, la tête penchée, admirait le miracle, oubliant tous ces hommes qui l'entouraient.

Mais voyez comme ici la récompense est voisine du bienfait! Tous ces hommes, ces sauvages, par reconnaissance et par respect pour cette charité presque divine, avaient détourné leurs regards de ce touchant spectacle, et le père lui-même avait renoncé au suprême bonheur de cette contemplation.

Lorsqu'enfin le bel enfant repu quitta le sein de sa nourrice, alors la mère arabe tendit à sa sœur française l'autre enfant tombé d'inanition. La Française, à son tour, sourit à sa sœur arabe; elle fit pour le second enfant ce qu'elle avait fait pour le premier, et le bon Dieu voulut que ce jour-là cette hospitalière mamelle fût intarissable.

Ainsi les deux enfants furent sauvés; mais, pendant que la nourrice ramenait sur sa poitrine ses chastes voiles, la femme arabe expirait, payant de son dernier regard, plein de grâce et d'immortalité, le bienfait de cette étrangère. Les deux enfants s'étaient endormis sur ce pauvre cœur qui ne battait plus.

Après un grand silence, et quand ils eurent fermé sous un dernier baiser les yeux de la pauvre femme, on

vit le père arabe et le grand-père, un vieillard renommé pour sa sainteté, prendre à deux mains les petits enfants.

— Ah! dirent-ils dans leur langage poétique, accepte, ô femme chrétienne, ces enfants sauvés par ta charité. Ils ont bu de ton lait; leur père et leur aïeul te les donnent. Sois bénie entre toutes les femmes!

CH. WALLUT.

Paris. — Typ. HENNUYER ET FILS, rue du Boulevard, 7.

## LES BEAUX-ARTS A L'EXPOSITION UNIVERSELLE (FRANCE).

*Le Martyre de saint Sébastien*, tableau de Corot, dessin de A. Duvivier.

# LES RÉVOLUTIONS D'AUTREFOIS.

## LES COMMUNIERS DE L'AMIÉNOIS (1).

La cathédrale d'Amiens. Dessin de Delannoy.

### III. — UN PRÊCHE DEVANT LOUIS LE GROS.

Le lendemain, ou plutôt le matin, qui était le dimanche des Rameaux, pendant que le cor résonnait sur les créneaux de la citadelle, pendant qu'Adam et les sires de Coucy passaient la revue de leurs soldats, les cloches de Saint-Firmin appelaient les bourgeois à la conférence.

Jeunes et vieux, faibles et forts accouraient de tous

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

côtés, et, sauf les hommes préposés à la garde des barricades, la ville entière se trouva bientôt réunie sur la place et dans l'église.

Geoffroy, entouré de son chapitre, devait officier solennellement.

On attendait les Corbiens avec anxiété.

L'échevinage, au premier rang duquel se trouvait Chapuy, était rangé sous le portail de la cathédrale.

Chacun comptait les instants !

Tout à coup, et tandis que le jaquemart de Saint-Firmin frappait lentement la huitième heure, le cri de : « Commune ! commune ! » retentit du côté de la porte du Nord; les cors, les trompettes lancèrent leurs bruyants éclats, et l'on vit s'avancer, en ordre, douze cents Corbiens, commandés par Pierre Bazu.

Une exclamation suprême de soulagement jaillit du sein de l'assemblée, et, comme si cette apparition eût porté bonheur, on entendit au même instant, à l'opposé, du côté de la porte du Sud, un bruit plus retentissant encore de trèbles, de buccins, d'instruments de toutes sortes, et l'on put voir flotter, à travers une forêt de piques, l'oriflamme rouge et les bannières de la plupart des vassaux de l'Ile-de-France.

C'était Louis le Gros qui venait secourir les bourgeois d'Amiens, après avoir puni ceux de Laon !

En une minute, tout fut oublié : l'abandon, les fatigues, les trahisons, les souffrances ; et les Amiénois recevaient, sur la grande place, leur souverain Louis sixième et leurs alliés, aux cris enthousiastes et mille fois répétés de : « Vive le roi ! vivent les Corbiens ! » pendant que les hôtes de la citadelle et du château, stupéfiés, regardaient, serrés contre les embrasures des meurtrières, les deux armées déployer leurs rubans d'acier par les rues de la ville.

Des acclamations folles saluèrent le monarque lorsqu'il mit pied à terre. C'était du délire ; on ne parlait pas : on pleurait, on criait, on s'embrassait !

Geoffroy s'avança, suivi de ses vicaires.

Louis était d'une stature imposante ; sa figure large, son front bombé et un peu dégarni, sa barbe finement plantée, ses grands yeux gris bleu donnaient à sa physionomie un aspect royal, rehaussé par le développement précoce de ses formes, développement qui lui avait déjà mérité le surnom de *Gros*. Il portait une belle chemise de mailles, un casque surmonté d'une couronne garnie d'émeraudes, une longue épée sur laquelle il s'appuyait, et un manteau pourpre, tombant jusque sur ses bottines brodées de fil d'or et recouvertes d'écailles d'acier.

Les royaux et les Corbiens, étant arrivés par des côtés différents, se trouvèrent face à face devant l'église.

Geoffroy se plaça entre eux.

Son visage rayonnait.

Il fléchit le genou devant le roi.

Louis le releva et lui dit, d'un ton ferme :

— Mon père, partout où nos sujets bien-aimés auront besoin de notre protection, nous nous ferons un devoir de la leur accorder. Nos peuples sont nos enfants ; l'Eglise est notre mère sainte, et nous serons toujours disposé à tirer notre épée pour le respect de l'une et la défense des autres.

L'évêque s'inclina respectueusement, remercia le roi, puis, se tournant vers Pierre Bazu, auquel il tendit une main que celui-ci effleura pieusement de ses lèvres, il le présenta à Louis le Gros.

Le mayeur, à son tour, courba le front devant son souverain ; puis tous entrèrent dans la cathédrale.

Les cloches sonnaient à toute volée.

Le vaste vaisseau de Saint-Firmin, la place et tous les abords regorgeaient de peuple et de soldats.

Bientôt les chantres entonnèrent l'*Hosanna*, qui commence la cérémonie de Pâques fleuries, et les enfants de chœur firent monter sous la voûte de l'abside des tourbillons de fumée d'encens.

La porte cintrée de l'église était restée ouverte et laissait voir, du bout de la place, le maître-autel, où Geoffroy officiait au milieu de ses diacres, ayant derrière lui le roi de France, la noblesse et un peuple immense.

Louis VI était calme, sévère ; Bazu serrait, de temps à autre, la main de son élève pour lui donner du courage ; un saint enthousiasme courait parmi l'assemblée.

La bénédiction donnée, Geoffroy monta en chaire, et, dans une improvisation sublime, sut faire passer à travers les cœurs de ceux qui l'écoutaient un peu de ce feu divin qui l'avait soutenu dans la noble tâche dont il entrevoyait alors le succès : l'affranchissement de la ville d'Amiens !

— Allons, mes frères, s'écria-t-il en terminant, allons sur le tombeau de saint Acheul (1), le prier d'intercéder en notre faveur auprès du Tout-Puissant ! Allons le prier de bénir les armes que nous levons pour la défense de nos droits les plus sacrés, de nos vies et de nos libertés ! Mais, ajouta-t-il sans laisser à Louis le Gros le temps de s'étonner de ces paroles, avant tout, mes frères, prions pour la prospérité de notre auguste souverain, que l'on rencontre toujours partout où il y a des faibles à protéger et des torts à redresser !

Et le peuple s'agenouilla ; et Louis, portant une main sur son cœur et l'autre à son épée, leva le front vers la voûte, et sembla prendre à témoin de la pureté de son dévouement, de sa ferme volonté de délivrer la ville, ce Dieu qu'on implorait pour lui.

Quelques instants après, Geoffroy, couvert d'un cilice et pieds nus, conduisait le peuple et le roi au tombeau de saint Acheul.

Quand les reliques du bienheureux furent reposées dans leur châsse, le cortége revint à la cathédrale ; l'évêque bénit les armes ; les deux armées organisèrent ensuite leurs campements, apprêtèrent leurs engins, leurs machines de guerre, et le roi, après avoir donné ses derniers ordres et recommandé la surveillance la plus active, rentra au palais épiscopal, où les appartements de l'évêque lui avaient été préparés à la hâte, en annonçant l'assaut pour le lendemain.

Les Amiénois et les royaux environnaient la citadelle ; les Corbiens le château. Leur mayeur avait planté sa bannière en tête du pont-levis. Une compagnie d'Amiénois, commandée par Chapuy, s'était jointe aux Corbiens pour diriger l'attaque.

La nuit était venue. La lune, perçant les nuages, éclairait de sa lumière nacrée tout ce qui se passait sur la plate-forme de la citadelle.

Comme ils ne redoutaient pas de surprise, les défenseurs de la cité prirent un peu de repos, et bientôt on n'entendit plus, d'un bout à l'autre d'Amiens, que la voix des hommes en faction répétant : *Sentinelles, prenez garde à vous !*

Le mayeur et son élève s'occupèrent, toute la soirée,

(1) Ancien monastère fondé par Firminus (saint Firmin) en l'honneur d'Acheul, dont on avait retrouvé les ossements.

de la surveillance du camp, de l'installation des avant-postes, et, vers deux heures du matin, ils allèrent, eux aussi, demander au sommeil la réparation de leurs forces.

Quant au digne évêque, il attendit debout le jour qui devait éclairer le triomphe ou la perte définitive d'Amiens.

### IV. — LES SIRES DE COUCY.

Pendant que tout s'apprêtait dans la ville pour l'assaut du lendemain, les hôtes de la citadelle et du château se préparaient à une résistance énergique.

Ce n'était pas la première fois que des seigneurs féodaux tels qu'Enguerrand se mesuraient avec les manants d'une province, avec le roi même; mais c'était bien certainement la première fois qu'ils avaient affaire à des forces aussi imposantes.

L'armée de Louis VI comptait trois mille cinq cents hommes; celle des Corbiens, douze cents, et celle des Amiénois, quatre mille; total : neuf mille soldats environ, chiffre très-respectable pour l'époque.

De son côté, Adam n'avait pas moins de deux cents hommes d'armes, et les sires de Coucy mille à peu près, abrités derrière des remparts presque inexpugnables et possédant des vivres pour un an.

Dans ces conditions, un siége n'avait donc rien d'excessivement inquiétant pour eux, car ils savaient par expérience que la désertion des seigneurs qui entouraient la bannière royale obligerait bientôt Louis VI à se retirer, et que les Corbiens retourneraient à leurs affaires si la reddition tardait trop longtemps. Ce qu'ils redoutaient donc, ce n'était pas le blocus, mais l'assaut, et c'est à repousser cet assaut qu'ils songeaient uniquement.

La citadelle d'Amiens, tombée aujourd'hui en poussière, était une des places les plus fortes de France. Bâtie sur l'emplacement d'un palais romain, près de la Somme, elle avait cette physionomie imposante de tous les nids des aigles du moyen âge, et cette difficulté d'accès qui constituait la principale sécurité d'une place de guerre, dans un temps où les armes de jet étaient peu redoutables et la poudre inconnue. Un fossé profond entourait sa première enceinte, percée de barbacanes et de meurtrières; un mur garni de *hourdis*, de créneaux et de machicoulis, surplombant sur le fossé, cachait la seconde enceinte, entourée comme la première, et l'on ne pénétrait dans la troisième cour, où se dressait le bâtiment principal, que par un pont-levis sans garde-fou, au-dessus duquel pendaient, clouées comme trophées, vingt à trente têtes de loup et de sanglier.

A gauche s'élevaient les écuries, les cuisines, les magasins de vivres, l'arsenal, les logements des hommes d'armes et des varlets; à droite, les caves, les cachots et l'entrée du souterrain qui conduisait à un quart de lieue dans la campagne.

Les étages supérieurs étaient réservés aux maîtres et aux officiers.

Mais le corps de bâtiment le plus fortifié de la citadelle était le *Castillon*, tour énorme située à l'extrémité nord de la place.

Trois fossés profonds et pleins d'eau, trois murs énormes bordés d'ouvrages formidables, protégeaient ses abords. La tour elle-même, qui passait pour imprenable, ne présentait aucune ouverture à fleur de terre; on y entrait au moyen de cordes et de poulies.

Thomas de Marle comptait beaucoup sur cette position.

L'intérieur de la citadelle d'Amiens avait, comme tous les châteaux de ce genre, un aspect morne, solitaire; tout y était sacrifié à la défense.

Enguerrand de Boves et son fils, Thomas de Marle, représentaient le type accompli des nobles de ce temps.

L'un était un vieillard de soixante-dix ans, encore aussi vigoureux que le plus jeune de ses sergents; l'autre, un homme de quarante-cinq ans, dans toute sa force.

Tous deux se ressemblaient, si ce n'est que l'un avait les cheveux blancs, l'autre les cheveux noirs.

Les sires de Coucy, depuis le déclin du jour, tenaient conseil, dans la grande salle du château, avec les officiers du ban et de l'arrière-ban de leurs domaines, autour d'une table en fer à cheval et devant une vaste cheminée, où brûlait un arbre entier. Quelques lampes fumeuses, accrochées aux piliers de bois qui soutenaient le plafond, formé de solives épaisses, projetaient leur pâle clarté sur les araignées filant leurs toiles dans les angles des poutres noires, tandis que quatre chiens faisaient la chasse aux souris dans les coins obscurs de la salle. Les murailles disparaissaient sous des trophées d'armes, des oriflammes, des bannières, des enseignes, des boucliers, au milieu desquels se distinguait l'écusson des maîtres de la maison.

Une harpe, une mandore et deux ou trois autres instruments de musique pendaient contre les parois de la cheminée.

Tandis que les chefs discutaient, la femme de Thomas de Marle, belle et grande personne de trente ans, brodait une écharpe de tapisserie au milieu de ses pages et de ses servantes. Quoique son inquiétude fût grande, elle se taisait, ne levant ses yeux, par moments, que pour sourire aux gambades d'un nain qui s'appliquait à la distraire.

La discussion était vive, animée. Au dehors, on n'entendait, à travers les mugissements du vent dans les corridors, que la voix des sentinelles et les cris des grues, des butors, des cormorans, des cigognes, dans les joncs des marais.

— Par la mort! disait Thomas de Marle répondant à une objection d'un des vassaux de son père et en frappant du poing sur la table, ne sommes-nous pas en force? n'avons-nous pas de bons magasins de vivres et de bonnes murailles? ne savons-nous pas tous nous servir de nos épées? Pour ma part, je me charge de tenir en échec pendant dix ans, dans la seule tour du Castillon, tous les rois de France, d'Allemagne et d'Italie. N'est-ce pas votre avis, comte? fit-il en se tournant du côté d'Enguerrand.

— Vous avez raison, mon fils, répondit ce dernier. Craindre en pareille circonstance serait presque de la lâcheté. Qu'avons-nous à redouter, au surplus? quelques mauvaises compagnies de routiers, plus disposés à piller la ville qu'à la défendre; quelques centaines de manants à peine armés! Le roi! me direz-vous. Qu'est-ce que le roi ici? Nous nous sommes tous mesurés avec lui. Lesquels ont été vaincus? Aucun. Le roi est maître dans son domaine; nous le sommes dans le nôtre. De quel droit vient-il prendre part à nos querelles? Ne devrait-il pas rougir, ce monarque ventru, de soutenir contre nous la canaille du royaume? Pour moi, dussé-je rester seul sur les ruines de mon manoir, je défendrai mes droits jusqu'à la dernière goutte de mon sang!

— Moi de même ! dit Thomas de Marle.

— Nous sommes tous dans des dispositions semblables, riposta un baron ; cependant, vous n'ignorez pas que ces misérables serfs, que je méprise pour le moins autant que vous, ont remporté dernièrement des victoires qui doivent nous donner à réfléchir. Ceux de Laon, du Mans et de plusieurs autres cités de la langue d'oc et de la Normandie ont triomphé, dans beaucoup d'endroits, et institué cette chose qu'ils nomment *commune*, et dont l'invention vient très-certainement de Satan ou du sabbat des sorciers et des sorcières.

— Les féodaux qui se sont laissé vaincre de la sorte étaient des femmelettes, riposta rudement Thomas de Marle.

— J'en ai connu des plus vaillants ! repartit le baron sur le même ton.

— Soit, reprit Enguerrand ; mais alors ils n'avaient ni notre force, ni nos moyens de défense. Depuis trois ans, nous jetons l'épouvante autour de nous ; vingt fois nous avons mis la ville rebelle à deux doigts de sa perte ; vingt fois nous avons contraint cet évêque d'aller mendier des secours à droite et à gauche ; donc, croyez-le, malgré Louis et les communiers de Corbie, et avec l'aide du châtelain Adam qui, maintenant, marche avec nous, Amiens périra ou rentrera dans le devoir !

— J'apprécie toute la valeur de la coopération de sire Adam ; pourtant, insista le baron, je maintiens que nous ne devons négliger aucun moyen de défense ; car, si nous n'avons pas lieu de nous effrayer, après l'arrivée des Corbiens et de l'armée royale, nous n'avons pas non plus sujet de nous rassurer outre mesure.

— Baron, répondit de Marle avec un accent de colère mal déguisé, je vous donne ma foi que la nouvelle lune ne verra pas Louis sixième au pied de nos murs ; qu'avant ce temps la ville sera livrée à nos hommes d'armes, et tout l'échevinage pendu aux gargouilles de nos créneaux !

— Voilà qui réjouira fort les manants d'Amiens, ricana le nain, qui sautillait à ce moment autour de Thomas.

— Tais-toi, fou, il n'est pas temps de rire ! fit ce dernier d'un ton bref en envoyant, d'un violent coup de pied, le nain rebondir contre un des piliers de la salle.

La comtesse releva la tête, les chiens grognèrent, les pages rirent ; puis tout se tut.

Le nain se releva en se tenant les côtes et s'en alla dans un coin en boitant.

En ce moment, un des officiers de la citadelle se présenta suivi d'un archer du châtelain.

Tous les yeux se tournèrent vers lui.

— Quelles nouvelles, Annet ? demanda Enguerrand sitôt qu'il aperçut le soldat et en l'attirant au milieu du cercle.

— De bonnes, monseigneur, répondit l'archer ; mon maître m'envoie vous assurer de sa fidélité ; il tiendra jusqu'à la dernière extrémité et ne se rendra, s'il le faut, que sur un monceau de ruines et de cendres. Mon maître désire, toutefois, savoir ce que vous avez décidé, pour agir en conséquence.

— Nous avons décidé de battre le *Gros*, répondit Enguerrand d'un ton plus assuré que précédemment, de le renvoyer à Paris ou à Orléans faire la police de ses seigneuries, et de pendre autour des fossés tous les communiers qui nous tomberont sous la main.

— Mon maître est dans les mêmes intentions, monseigneur ; je pourrai donc lui dire... ?

— Que nous comptons sur lui comme il peut compter sur nous. Attends, poursuivit de Boves retenant l'archer, qui se disposait à sortir ; comment as-tu pu pénétrer jusqu'ici ?

— La chose n'était pas facile, monseigneur, répondit Annet avec une feinte modestie en tournant son casque dans ses mains. Les royaux sont campés le long de la Somme, les Corbiens enveloppent nos remparts, et les manants de la ville occupent toutes les autres issues ; mais, grâce à mon patron, je sais passer invisible à travers le camp le mieux gardé, et, malgré le clair de lune qui, cent fois, a failli me trahir, j'ai pu gagner la poterne du nord, où il n'y a aucun poste avancé ; arrivé là, je me suis fait ouvrir, en poussant, à plusieurs reprises, les cris de la cigogne et du cormoran, par l'officier, qui connaît ce signal.

— Et tu retourneras ?...

— Sans plus de mal, je l'espère

— As-tu compté les ennemis ?

— Ils peuvent être dix mille environ, monseigneur.

— Dix mille ?

— Mais mal organisés, à peine armés.

— Tu penses donc... ?

— Qu'il suffirait d'une sortie pour les mettre en fuite.

— Nous pourrons en essayer, dit Enguerrand.

Puis, s'adressant de nouveau à l'archer :

— S'il en était besoin, serais-tu capable de revenir ?

— Oui, monseigneur.

— Bien ; j'aime les hommes comme toi. Tiens, prends ces quatre écus d'or, et, lorsqu'on sonnera le sac de la ville, tu auras une part d'officier sur le butin, et dix manants dont tu pourras disposer à ton gré.

— Je saurai me montrer digne des bontés de monseigneur.

Et l'archer se retira, suivi de l'officier qui l'avait introduit, tandis que le nain, blotti près de la porte, s'apprêtait à lui donner un croc-en-jambe qui, heureusement, n'eut pas tout le succès désiré.

— Messeigneurs, dit de Marle après un instant, je n'ai pas changé d'avis depuis l'arrivée de l'envoyé de notre fidèle Adam. Ma résolution est toujours de disputer pied à pied la citadelle, quoique je sois persuadé, maintenant, que les choses n'iront pas jusque-là. Etes-vous prêts à agir de même ?

— Oui, oui, oui ! répondirent vingt voix.

— Aux créneaux, donc !

Les vassaux des sires de Coucy sortirent alors de la salle pour se rendre à leurs postes respectifs, et laissèrent, autour de l'âtre, la comtesse, ses femmes et le nain, qui se tenait prudemment à l'écart en marmottant :

— C'est égal, malgré le rapport de ce coquin d'Annet, qui est bien le plus grand brigand du comté, le cousin Enguerrand ferait bien de se méfier un peu plus des petits coustils des communiers.

## V. — L'ASSAUT.

A peine, du haut du Castillon, la *guaite* (sentinelle de la tour) eut-elle annoncé le jour à son de cornet, que tout fut sur pied dans Amiens : on allait, on venait, on se transmettait les ordres, et, déjà, les machines s'avançaient contre la citadelle et contre le château.

Louis VI se dirigea vers son camp, au milieu duquel son premier écuyer devait achever de l'armer.

L'animation n'était pas moins grande chez les assiégés. Adam, surtout, semblait fort anxieux; il est vrai qu'il ne se battait pas, lui, comme les sires de Coucy, pour maintenir ses priviléges, et que sa rébellion contre son souverain n'avait pas d'excuse.

Du reste, cette inquiétude avait valu à la jeune femme de Chapuy de ne pas être maltraitée davantage; le châtelain s'était contenté de la faire enfermer soigneusement près de la première plate-forme en pensant :

— C'est toujours un bon otage dont on pourra se servir au besoin !

La garnison était pourvue d'armes de jet et d'armes défensives, et comptait un corps nombreux de frondeurs, d'archers et d'arbalétriers.

Enguerrand, son fils et leurs officiers portaient le *haubert* et la *haumée*, espèce de casque à une seule ouverture, le ventail, entre les yeux et le menton. Ils étaient armés du fléau, de la masse et de la lance, dont ils devaient faire un terrible usage pour repousser ceux qui monteraient aux échelles contre les murailles.

Des projectiles de toutes sortes, des blocs de pierre, des matières inflammables pour incendier les machines de siége, s'entassaient, de distance en distance, autour des créneaux.

De leur côté, les assiégeants n'avaient rien négligé pour égaliser les chances de succès.

L'assaut. Dessin de F. Lix.

Des balistes, des catapultes, des béliers puissants se dressaient contre les portes et les endroits les plus faibles des remparts, et deux cents mantelets, sous lesquels quatre hommes pouvaient se mettre à couvert, avaient été construits pour l'attaque des poternes des courtines.

Les troupes royales, moins bien équipées que celles des Coucy, ne portaient que le *hoqueton* et le bonnet de fer; un tiers seulement avait des boucliers. Une compagnie de cent arbalétriers devait protéger l'assaut.

Les Corbiens semblaient mieux équipés que leurs auxiliaires.

Quant aux habitants d'Amiens, leur désir de vaincre quintuplait leurs forces. Les marteaux, les piques, les haches, tout, entre leurs mains, devenait une arme redoutable. Quelques bourgeois même n'avaient que le *coustil* (couteau); d'autres, de longs bâtons ou des barres de fer.

Quand Louis VI sortit de l'évêché, il portait sa plus lourde cotte de mailles et un épais gaubisson; un morion, d'où pendaient des lambrequins d'or, préservait seul sa tête; son visage paraissait à découvert.

Bientôt les trompettes sonnèrent et les troupes se rangèrent en bataille.

Le roi entra sous sa tente, suivi de ses principaux officiers et de Geoffroy.

Louis ne put s'empêcher de témoigner à l'évêque l'admiration que lui causait son courage.

— Sire, répondit Geoffroy, ma conduite est bien simple : un pasteur doit être un père. Les Amiénois sont

mes enfants; je les aime, comme vous aimez le prince votre fils, et, pour eux, pour leur bonheur, je donnerais mille fois ma vie !

Louis passa alors en revue sa petite armée. Partout il fut accueilli aux cris cent fois répétés de : Vive le roi !

Il examina chaque poste, visita les chariots, les machines, les béliers, et, après une courte mais énergique allocution, commanda le silence et ordonna aux hérauts d'annoncer la messe.

Alors, sur un petit tertre disposé à cet effet contre la tente du roi, l'évêque commença le service divin ; et, aussitôt après, les cloches, les cors et les trompettes annoncèrent l'attaque.

Ainsi que nous l'avons dit, l'objectif des royaux et des Amiénois était la citadelle, et les Corbiens se déployaient devant le château. Chapuy avait obtenu l'honneur de commander ces derniers, conjointement avec leur mayeur.

— Aux échelles ! cria-t-il d'une voix stridente, dès que le signal de la bataille eut retenti.

— Aux échelles ! répétèrent Bazu et les communiers, qui s'élancèrent derrière lui.

Le soleil achevait de se lever à l'est; le ciel était gris et le vent fraîchissait.

Louis dirigea des catapultes et des béliers contre le pont-levis de la citadelle, et essaya de briser les chaînes qui tenaient ce pont relevé ; mais le poste qui en défendait l'entrée fit pleuvoir sur les royaux une grêle de traits, et ceux-ci durent bientôt lâcher pied.

Plus loin, de hautes machines s'avançaient contre les endroits les plus bas des créneaux, tandis que le bélier ébranlait les poternes et brisait les barbacanes.

Soudain le vidame de l'évêché, qui dirige l'une des ailes, parvient à enfoncer une courtine. Un hourra retentit; un pont de planches est lancé en travers du fossé, et le vidame, suivi d'une vingtaine de soldats, pénètre dans la première enceinte par une poterne basse.

Aux cris d'alerte ! poussé par les assiégés, Thomas de Marle accourt à l'endroit menacé.

Seul, dans cet étroit passage où deux hommes ne peuvent marcher de front, il tient tête aux assiégeants.

Les coups d'épée, de masse, de fléau, pleuvent sur les casques, les boucliers ; les armures des deux chefs volent en éclats, et chacun épie, cherche le défaut de la cuirasse de son adversaire.

Bientôt une immense clameur emplit la poterne.

Le vidame vient de blesser mortellement Thomas de Marle, qui se recule en rugissant comme un lion et va tomber au milieu de la première cour, livrant ainsi passage aux gens du roi. Le vidame s'élance; mais, à peine a-t-il fait dix pas dans la cour, qu'il rencontre le comte Enguerrand qui, appuyé par une centaine d'hommes d'armes, accourt venger son fils; à leur tour, les royaux sont repoussés avec perte. Le vidame recule, défendant pas à pas le terrain conquis. Il va repasser le pont volant lancé en travers du fossé, lorsque un énorme bloc de roc, précipité de la plate-forme, l'écrase contre la poterne, brise le pont et entraîne dans sa chute trente combattants.

Des cris de victoire retentissent dans la citadelle ; le désordre se met parmi les royaux, qui fuient sur toute la ligne.

Au château, l'attaque n'est pas plus heureuse. Les Corbiens comptent déjà une centaine de morts. Les royaux et les Amiénois en ont au moins le double.

Les pertes d'Enguerrand de Boves, au contraire, sont insignifiantes, si l'on en excepte celle de son fils.

Le découragement gagne l'armée ; le visage de Louis VI s'assombrit.

Geoffroy parcourt les rangs, encourage les uns, soutient les autres, et pousse chacun à la rescousse au cri de *Montjoie Saint-Denis!*

Les soldats ont entendu la devise de la couronne; ils ont vu le souverain s'élancer contre la citadelle ; électrisés, ils reviennent à la charge.

Le combat reprend plus opiniâtre.

Malheureusement, l'armée royale ne possède plus qu'un petit nombre d'archers, ce qui donne beau jeu aux frondeurs et aux arbalétriers de la citadelle.

Louis fait prendre les mantelets à une moitié des troupes, et lui ordonne de former la tortue, tandis que l'autre moitié essayera de combler les fossés. En un instant, les pierres, les fascines, les débris de machines, les poutres s'entassent.

Quand les fossés sont pleins, la tortue s'avance. Protégés sous ce rempart mobile, les assiégeants se cramponnent aux lézardes des murs, aux ouvertures des barbacanes, se hissant, pour atteindre la plate-forme, malgré la pluie de traits, de pierres, de plomb fondu, d'huile bouillante et de tisons enflammés dont les assiégés les accablent.

C'est un combat à outrance, sans merci.

De leur côté, les Corbiens font merveille contre le château. Là aussi, les assiégés se défendent avec vigueur. Adam dirige lui-même ses soldats et se porte, en personne, sur les points les plus menacés. Vingt fois, Chapuy s'est attaché à ces murs maudits qui renferment tout ce qu'il aime, et vingt fois il en a été repoussé.

Son armure est brisée, son front ruisselle, ses membres sont couverts de sang, sa poitrine est haletante.

Bazu ne l'a pas quitté d'un instant. Il le soutient, le protége.

Tout à coup, une exclamation de triomphe retentit.

Un bélier bien dirigé vient de pratiquer une large trouée dans le mur.

Les Corbiens s'y précipitent en foule.

Prompt comme l'éclair, déjà Jean a saisi une échelle, qu'il pose contre la déchirure de la muraille.

Mais, cette fois encore il se heurte contre Adam et ses hommes d'armes, tandis que, du haut des créneaux, les assiégés criblent de traits les assaillants, et les font reculer indécis.

Bazu s'indigne de ce mouvement.

— La brèche est pratiquée, crie-t-il, nous entrerons coûte que coûte !

Il ordonne à dix de ses meilleurs archers de se poster derrière une maison en ruine, et de protéger l'attaque en tirant sur quiconque se montrera aux créneaux. Puis, prenant avec lui cent hommes décidés, il tourne le rempart, et arrive sur le point le plus escarpé du château avant que personne se soit aperçu de son dessein. Ce point, fortifié naturellement, n'est gardé que par une sentinelle. Sans lui laisser le temps de donner l'alarme, le mayeur et ses compagnons posent leurs échelles, lancent leurs cordes, leurs crampons, escaladent les créneaux, précipitent le soldat en bas des remparts, et s'avancent dans la place, dont ils sont enfin maîtres d'un côté.

Cependant, Jean a continué la lutte. Il manœuvre sa longue épée à deux mains avec une force surhumaine;

chaque coup d'estoc, chaque coup de taille abat des bras, fend des crânes, brise des boucliers.

En même temps, dès qu'un archer apparaît aux créneaux, un trait, lancé par une main invisible, le couche par terre. La place n'est plus tenable. Quinze hommes d'armes ont déjà payé de leur vie l'imprudence de se montrer à découvert.

Chapuy et ses compagnons gagnent du terrain.

Le châtelain voit l'imminence du péril; il a reconnu Jean; s'il le laisse arriver à la plate-forme, tout est perdu. Que faire?

Un sourire étrange passe alors comme un éclair sur ses lèvres : il donne ordre d'amener sur le rempart la femme de l'armurier.

A cet instant, les assiégeants se sont arrêtés.

Alerte ! Le roi, dit-on, vient d'être frappé mortellement d'une flèche; il est tombé dans le fossé; on l'en a retiré souillé de sang et de boue, et il gît dans sa tente, au milieu de ses officiers consternés. Alerte!

A cet instant, un archer amène Louise sur la plate-forme.

Jean pousse un cri.

Le châtelain saisit la jeune femme, lève sur elle sa miséricorde :

— Un pas de plus, et je la tue ! dit-il.

Un nuage sanglant passe devant les yeux de Jean, et il roule évanoui sur la brèche !

. . . . . .

Quand il reprit ses sens, il était étendu sur la plate-forme du château, et sa femme, agenouillée à son côté, cherchait à le ranimer, tandis que des hourras de victoire retentissaient de la base au faîte du sombre donjon; Bazu se tenait debout devant lui, et le châtelain gisait à dix pas de là, le crâne fendu.

### VI. — APRÈS LA BATAILLE.

Ce qui s'était passé, nos lecteurs l'ont deviné, sans doute.

Les Corbiens, au nombre de trois cents environ, s'étaient engagés dans le chemin frayé par leur mayeur, et le château était à peu près en leur pouvoir, quand ils arrivèrent sur la plate-forme.

Arrêter le bras du châtelain au moment où il allait l'abaisser sur la jeune femme, lui ouvrir le crâne d'un coup de hache fut, pour le mayeur, l'affaire d'une seconde, et, presque aussitôt, la bannière de Corbie flotta sur la tour maîtresse du donjon, dont tous les défenseurs avaient péri ou s'étaient rendus à merci.

Voilà où en étaient les choses quand l'armurier revint à lui.

Son premier regard, sa première étreinte furent pour sa femme; son premier serrement de main pour son maître !

La joie la plus bruyante régnait parmi les Corbiens, qui se pressaient à toutes les portes du château en criant : Victoire ! Les uns mettaient le feu au bâtiment principal; d'autres, à l'aide de pioches ou de barres de fer, démolissaient déjà ce repaire de la tyrannie; quelques-uns dévastaient les appartements, vidaient les caves, le cellier; quelques autres entassaient sur les créneaux un énorme trophée des armes des vaincus.

C'était un pêle-mêle extraordinaire, un va-et-vient général.

Bazu surveillait l'effervescence de sa petite troupe.

Mais qu'est devenue l'armée royale? a-t-elle vaincu? a-t-elle été battue? Et, dans ce dernier cas, les Corbiens seront-ils assez forts pour se maintenir contre Enguerrand de Boves? A cette pensée, les compagnies se reforment sur les murs du château. Cependant, aucun messager n'est venu annoncer la déroute, et le bruit que l'on entend sur le bord de la Somme permet d'espérer que les royaux continuent la bataille avec avantage.

Au milieu de cette anxiété, une clameur prolongée arrive jusqu'aux Corbiens.

Que vient-il de se passer? On se tait, on écoute, on attend !

— Victoire ! victoire ! crie un héraut de l'armée royale accourant, de toute la vitesse de ses jambes, du côté du mayeur.

— Victoire?...

— Oui, mayeur, victoire ! le roi vient de se rendre maître de la citadelle.

— Le roi?... Il n'est donc pas mort?

— Pas plus que moi, mayeur. Il a reçu, en effet, une blessure à la poitrine; mais c'est peut-être à cet accident que nous devons la victoire.

— Comment?

— Loin d'abattre les nôtres, cette blessure les a animés davantage; le roi lui-même, après son pansement, est revenu, plus intrépide, à l'assaut, et, grâce aux efforts des Amiénois, la citadelle a été emportée avec une promptitude, un entrain merveilleux.

— Et Coucy?

— Coucy s'est réfugié dans la tour du castillon, avec une centaine de soudards; tout le reste est en notre pouvoir.

Un vivat bruyant couvrit ces dernières paroles, et, tandis que, dans la citadelle, les trèbles, les buccines, les trompettes royales annonçaient la fin de la bataille, les Corbiens lancèrent dans les airs les éclatantes fanfares de leurs cors, auxquelles répondirent de tous les points les acclamations de la population d'Amiens.

Le lendemain, les cloches de la ville carillonnaient joyeusement; la cathédrale, pavoisée comme aux grands jours, renfermait un peuple immense, et le saint évêque Geoffroy chantait un *Te Deum* d'actions de grâces, après lequel Louis VI octroyait solennellement des chartes communales à la cité d'Amiens, décrétait la démolition des deux bastilles, dépossédait Enguerrand et sa famille, et confisquait leurs biens au profit de la couronne !

Le soir de ce jour mémorable, le mayeur de Corbie était attablé en famille dans la maison de son élève. Les refrains des bourgeois en délire retentissaient au dehors; les cloches, les trompettes sonnaient de côté et d'autre, et les rues, encore barricadées, s'illuminaient joyeusement.

Jean ne pouvait se lasser de regarder sa Louise, qu'il avait crue perdue, et souvent sa main pressait furtivement celle de Bazu.

— Ne t'avais-je pas dit que je te la rendrais? dit ce dernier en souriant.

. . . . . .

Enguerrand de Boves, nous l'avons vu, s'était réfugié dans la tour du castillon. Espérant un secours qui ne vint pas, le noble sire se maintint durant deux ans dans cette tour, dont Louis VI avait ordonné le blocus avant de partir; mais, incapable d'incommoder les bourgeois avec sa petite troupe, il y perdit son temps et sa peine.

Quant à Geoffroy, il put voir réalisé, avant de mourir, le rêve de toute sa vie : la liberté des Amiénois.

ARMAND DUBARRY.

# NOUVELLES ET VOYAGES.

## GRANDEUR ET DÉCADENCE D'UNE OASIS (1).

### V. — DE FEZ AU TAFILET ET A BENI-ABBES. LA DIA.

Les akkabahs marocaines mettent d'ordinaire cent trente jours pour traverser le désert. Partant de Fez, elles se dirigent par Ouadi Noun sur Akka ou Tatta, d'où elles gagnent ensuite Tagazza, Arouan et Tombouctou (2).

Mais la guerre civile qui désole périodiquement l'empire et arme l'une contre l'autre les tribus berbères, oblige souvent les caravanes à modifier leur itinéraire.

C'est ce qui arrivait précisément pour l'akkabah, qui, ce jour-là même, allait se mettre en route. La révolte des tribus de l'Oued-Noun et de l'Oued-Drâa lui fermait la route de Tatta et l'obligeait à incliner vers l'est par le Tafilet et le Touat (1).

Au départ de Fez, la caravane ne se composait guère que de cent cinquante à deux cents marchands et esclaves, et de trois à quatre cents chameaux, mais elle devait être rejointe au Tafilet par la caravane venant d'Ouatcha, et au Touat par celle venant de Laghouat.

La caravane. Dessin de A. de Bar.

Le *khébir* (conducteur) qui la commandait était un targui (3) nommé Bou-Békeur, qui avait déjà fait cinq fois le voyage de Tombouctou, homme d'une bravoure et d'une adresse éprouvées, mais sur le compte de qui couraient certains bruits qui n'étaient pas à son avantage.

Le khébir, dit M. le général Daumas (4), sait s'orienter par les étoiles; il connaît, par l'expérience de voyages précédents, les chemins, les puits et les pâturages; les dangers de certains passages et les moyens de les éviter; tous les chefs dont il faut traverser le territoire; l'hygiène à suivre selon les pays; les remèdes contre les maladies, les fractures, la morsure des serpents, et les piqûres du scorpion. Dans ces vastes solitudes, où rien ne semble indiquer la route, où les sables, souvent agités, ne gardent pas toujours les traces du voyageur, le khébir a pour se diriger mille points de repère. La nuit, si pas une étoile ne luit au ciel, à la simple inspection d'une poignée d'herbe ou de terre qu'il étudie du

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente. Traduction et reproduction formellement interdites, sauf autorisation spéciale de l'auteur.

(2) Malte-Brun.

(3) *Targui*, singulier de Touareg.

(4) *Le grand Désert*.

(1) C'est à peu près l'itinéraire suivi en 1864 par le voyageur allemand Gerhard Rohlfs.

doigt, qu'il flaire et qu'il goûte, il devine où l'on est, sans jamais s'égarer. Quand une caravane a fait choix d'un khébir, elle se donne entièrement à lui; mais il est responsable devant la loi, et, sous peine d'amende, il doit la préserver de tous les accidents qui ne viennent pas de Dieu.

Une caravane ressemble fort à une cité qui se met en marche; elle a ses *chaouchs* (serviteurs), ses *chouafs* (voyeurs), pour éclairer le pays, un *khodja* (écrivain), pour présider aux transactions, un crieur public, pour faire les annonces, un *moudden*, pour appeler à la prière, un *iman* enfin, pour la dire aux fidèles.

Chacun des voyageurs, armé d'un sabre et d'un fusil de fabrication anglaise, emportait comme provisions un saâ de couscoussou, des dattes, de la viande séchée, une outre de beurre, et deux outres pleines d'eau, qu'il devait renouveler aux puits du désert.

Comme l'avait annoncé M. Hunt, M. Lafourche vit successivement arriver tous ses anciens amis de la *Jeune-Adèle*, sans compter une vingtaine d'esclaves

L'Atlas. Dessin de A. de Bar.

espagnols, italiens et maltais, et le plaisir de se retrouver au milieu d'eux lui fit oublier un instant ses tristes préoccupations.

Cependant, sur les trois heures de l'après-midi, la caravane se mit en ordre, et, précédée de Bou-Békeur, le khébir, commença à défiler dans les rues de Fez.

La population tout entière l'accompagna jusqu'aux portes de la ville. Les marabouts crièrent :

— Allah akbeur ! allah akbeur (1) !

Les femmes aspergèrent d'eau fraîche la croupe des chameaux, en disant :

— S'il plaît à Dieu, vous réussirez (1).

Puis la caravane continuant sa route, dépassa les dernières maisons de Fez.

Devant les voyageurs s'étendaient la plaine de Sour, et plus au sud la vaste plaine de Siz (2).

Le soir, on fit halte au village d'Ouled-Sidi-Hassem,

(1) « Dieu est le plus grand. »

(1) M. le général Daumas. *Le Grand Désert.*
(2) Gerhard Rohlfs.

et l'on dressa les tentes. Les chameaux furent déchargés, et on leur distribua en abondance le maïs et les fèves.

On n'avait guère parcouru qu'une dizaine de lieues. La vitesse des caravanes est d'environ trois mille cinq cents mètres par heure, et l'on ne marche pas plus de dix à douze heures par jour.

Le lendemain, au lever du soleil, l'akkabah se remit en route et atteignit le *douar* (village) d'Hadj-Saïd qu'habitent les Beni-M'tir. Contrairement aux habitudes des tribus marocaines, les femmes de Beni-M'tir ne sont pas voilées ; mais leurs vêtements de couleurs voyantes ne font que rendre leur laideur et leur saleté plus repoussantes.

D'Hadj-Saïd la caravane se dirigea vers le douar d'Ait-Omogol ; puis, laissant à sa droite Asro, la capitale des Beni-M'gill, elle s'engagea dans une vaste forêt de mélèzes, qui s'étage sur les flancs de l'Atlas. Bientôt elle atteignit un haut plateau d'où elle put découvrir les sommets de la montagne, toujours chargés de neige, et, redescendant la pente opposée, elle traversa l'Oued-Giga et campa, dans la vallée de l'Oued-Sabou, à Tesfront.

Les voyageurs avaient alors devant eux la chaîne du Tamarakuit, une des ramifications de l'Atlas, qui court de l'ouest à l'est. Après en avoir franchi les premiers gradins, ils aperçurent le magnifique Daya (lac des Abeilles), entouré de tous côtés d'une ceinture de montagnes.

Les journées suivantes conduisirent l'akkabah à Boulayoul-Tajaanit et à la chaîne de l'Aïaschin, au centre de laquelle s'ouvre le défilé de Tisint-el-Riout. Sans s'arrêter aux *kçars* (villages) de l'Oued-Guer, les voyageurs, côtoyant le lit sinueux de la rivière, laissèrent Tialalin sur leur gauche et ne s'arrêtèrent qu'à Ifri. C'est à Ifri qu'ils rencontrèrent les premiers palmiers.

Jusque-là, bien que pénible, la marche n'avait pas présenté de sérieux obstacles. Depuis Fez, le pays, sillonné par de nombreux cours d'eau et assez bien cultivé par les tribus berbères, offrait à la caravane toutes les ressources dont elle pouvait avoir besoin.

Grâce à l'élévation du plateau (1), on ne souffrait pas encore de la chaleur, les nuits mêmes et les matinées étaient fraîches.

Mais, à quelques heures de marche d'Ifri, en sortant de la montagne, on allait entrer dans les vastes plaines du Sahara.

Ce n'est point encore cependant, à proprement parler, le désert. Les oasis se succèdent presque sans interruption sur les bords de l'Oued-Ziz. La première que l'on rencontre est celle de M'dagra, une des plus riches du Tafilet. Elle mesure quatre lieues de longueur sur une lieue de largeur, et compte de nombreux kçars dont les habitants récoltent les dattes, le blé, l'huile, les abricots, les pêches, les prunes, et presque tous les fruits de l'Europe.

A M dagra, la caravane faillit être arrêtée par un incident assez grave.

Les Arabes sont essentiellement voleurs. Or un d'eux ayant voulu s'approprier une partie des bagages de M. Hunt, celui-ci trouva le procédé de mauvais goût et essaya de défendre son bien. L'Arabe alors leva son bâton, mais M. Hunt, qui n'avait pas eu depuis longtemps l'occasion de se livrer à son exercice favori, détacha à son voleur un si furieux coup de poing sur la tempe gauche que l'Africain roula par terre presque assommé. Une heure après, il était mort.

Aussitôt grand émoi dans toute la population de M'dagra, et, le lendemain matin, au moment où les esclaves rechargeaient les chameaux, la *djemâa* (*assemblée des notables*) envoya au khébir une députation pour lui demander la *dia* (*le prix du sang*).

L'usage de la *dia*, une des lois les plus anciennes et les plus respectées parmi les tribus de l'Atlas et du Sahara, remonte au temps d'Abd-el-Mettaleb, l'aïeul du prophète Mahomet.

Abd-el-Mettaleb, qui n'avait qu'un enfant, adressa un jour à Dieu cette prière :

« Seigneur, si vous me donnez dix enfants, je jure de vous en immoler un en action de grâce. »

Dieu exauça la prière d'Abd-el-Mettaleb et le rendit père neuf fois encore. Alors Abd-el-Mettaleb s'en remit au sort du soin de décider quelle serait la victime, et le sort désigna Abdallah.

Mais la tribu tout entière s'opposa au sacrifice, et il fut décidé qu'Abdallah serait mis d'un côté et dix chameaux de l'autre ; que le sort serait de nouveau consulté jusqu'à ce qu'il se prononçât pour l'enfant, et qu'autant de fois qu'il se prononcerait contre lui, dix chameaux seraient ajoutés aux premiers.

Abdallah ne fut racheté qu'à la onzième épreuve, et, par conséquent, cent chameaux furent immolés à sa place.

C'est depuis ce temps que le prix du sang, la *dia*, est fixé à cent chameaux (1).

Heureusement pour l'akkabah, il fut facile de prouver que M. Hunt, bien qu'un peu vif, n'avait fait qu'user du droit de légitime défense, et l'incident n'eut d'autre suite que de valoir à l'ex-correspondant de la Société géographique de Londres une considération toute particulière parmi ses compagnons.

De M'dagra, les voyageurs poursuivirent leur route par Ertib, Marka, Douera et Tissimi, oasis situées sur les bords de l'Oued-Ziz. Plus on avançait, plus le pays revêtait un aspect triste et désolé (2). Les champs dévastés, les aqueducs détruits, les kçars partout fortement barricadés à l'extérieur, les arbres fruitiers coupés, témoignaient à chaque pas que la guerre civile avait passé par là.

Cependant l'akkabah ne fut pas inquiétée.

A Douera finit l'encaissement du plateau à travers lequel coule le Ziz, et la plaine du Tafilet s'étend à perte de vue. La contrée est plate, tantôt sablonneuse, tantôt pierreuse. Le vent du désert commençait à se faire sentir, et envoyait aux yeux des voyageurs des nuages de poussière.

Les chaouchs signalèrent la présence de plusieurs partis de Touareg qui battaient la campagne, montés sur leurs méhara, et Bou-Békeur doubla le nombre des sentinelles chargées chaque soir de veiller au salut de tous.

De Tissimi à Abouam, on ne compte guère que trois heures de marche à travers une plaine fertile, mais qui manque de puits.

Abouam (3), l'oasis la plus importante du Tafilet, est

(1) Gerhard Rohlfs. En moyenne, huit cents mètres au-dessus du niveau de la mer.

(1) M. le général Daumas. *Le Grand Désert* Il ne s'agit ici que du meurtre involontaire. L'homicide volontaire est puni de la peine du talion.

(2) Gerhard Rohlfs.

(3) Abouam, le Boheim de Caillié.

célèbre par le tombeau du chérif Mouley-Aly, le fondateur de la dynastie qui règne actuellement au Maroc, et le marché le mieux approvisionné du désert occidental.

On y trouve tous les produits de l'Algérie et du Maroc, du Touat, de l'Oued-Drâa et du Soudan. Chaque commerce occupe une rue particulière : ici les marchands de kifta (restaurants), là les menuisiers, les tailleurs, les bouchers.

Du reste, l'aspect de la ville n'a rien de séduisant ; faute de bois de construction, toutes les maisons sont bâties en terre glaise, et ont la forme d'une taupinière.

L'akkabah venant de Figuig attendait à Abouam l'akkabah de Fez et lui apporta un renfort de cent hommes et de deux cents chameaux.

Ce renfort n'était pas à dédaigner ; car d'Abouam aux bords de l'Oued-Guer, s'étend une vaste plaine, la Hammada, de vingt-cinq lieues de largeur, où l'on ne rencontre ni un arbre ni un buisson. De petites pierres pointues, qui couvrent le sol, rendent la marche plus pénible encore et, par une température qui atteint quarante degrés centigrades à l'ombre, l'absence ou la rareté des puits expose souvent les caravanes à de graves dangers.

La distance fut cependant franchie sans accidents, et, quatre jours après leur départ d'Abouam, les voyageurs atteignaient l'oasis de Berda, située sur les bords de l'Oued-Guer.

La vallée de l'Oued-Guer est d'une rare fertilité, et les Douemeni qui l'habitent se livrent avec succès à l'agriculture et à l'élève des troupeaux. Cependant, comme presque toutes les rivières qui descendent de l'Atlas, l'Oued-Guer n'a de l'eau qu'après les pluies d'hiver ; mais l'humidité du sol, à la surface, indique aux Douemeni la présence d'une eau souterraine, et il suffit de creuser le sable de quelques pieds pour la rencontrer en abondance.

De Berda, en inclinant vers le sud, la caravane gagna le kçar d'Igly, au confluent de l'Oued-Guer et de l'Oued-Zaura, puis Masseder, où commence la région des dunes, qui s'étendent, au nord, jusqu'à Abiod-Sidi-Cheick, à l'ouest, jusqu'à El-Goleâa.

La chaleur devenait de plus en plus forte, le thermomètre dépassait, à midi, quarante-deux degrés, pour tomber, la nuit et le matin, à dix et à douze (1). Ces brusques variations, causes de maladies fréquentes, ne sont pas un des moindres inconvénients du climat du Sahara.

Aussi, quand l'akkabah arriva à Beni-Abbès, sur le bord d'une source abondante, au milieu d'une forêt de palmiers, l'annonce d'une halte de trois jours fut-elle accueillie par la caravane entière avec une vive satisfaction.

Après un voyage qui durait déjà depuis un mois, le repos était devenu indispensable à tous et particulièrement aux Européens qui, peu habitués à une pareille route, et marchant la plupart du temps à pied, souffraient cruellement de la chaleur et de la fatigue.

Cependant, M. Hunt faisait contre fortune bon cœur, bien que l'usage de l'eau saumâtre eût singulièrement altéré sa santé ; il n'avait qu'un regret, celui de ne pouvoir prendre des notes sur chacun des pays qu'il avait traversés, pour envoyer un mémoire à la Société géographique de Londres.

Quant à M. Lafourche, qui ne se piquait pas d'être savant, et, par conséquent, ne voyait aucune compensation aux maux qu'il endurait, il pestait tout à son aise, et sa mauvaise humeur se traduisait en toute occasion de la façon la moins équivoque.

Il faut croire que M. Hunt représentait une opinion tout à fait isolée, car tous ses compagnons pensaient absolument comme l'ex-capitaine de la *Jeune-Adèle*.

Du reste, à mesure que la caravane s'enfonçait dans le désert et que les chances d'évasion diminuaient, la surveillance dont les Européens avaient d'abord été l'objet de la part des chaouchs se relâchait d'heure en heure, et, au campement du soir, on leur permettait de se réunir pour causer et préparer leurs aliments en commun.

Donc, ce jour-là, assis sous l'ombrage des palmiers autour de la marmite où cuisait le couscoussou, MM. Holman Hunt, Onésime Lafourche et leurs compagnons devisaient et échangeaient leurs impressions.

— Splendide pays ! disait M. Hunt, et qui, à chaque pas, offre un aspect nouveau. On représente d'ordinaire le désert comme une immense plaine aride où l'œil cherche en vain un arbre, une touffe d'herbe ; rien de moins exact. A la dune de sable succède la colline pierreuse ; un peu plus loin, des vallées profondes, de vertes oasis dont la fraîcheur vous invite au repos. Et puis des populations étranges, des types inconnus, des mœurs dont notre vieille Europe civilisée ne saurait donner une idée. Est-ce payer trop cher tout cela que de l'acheter au prix de quelques fatigues et de quelques ennuis ?

On ne sait jusqu'où serait allé l'enthousiasme de M. Hunt, si M. Lafourche ne l'eût interrompu.

— Tenez, mon digne ami, dit l'ex-corsaire, ne parlez pas ainsi, vous achèveriez de m'exaspérer. Ce splendide désert est, à mon sens, le plus exécrable pays qui soit sous le soleil. Le jour, on cuit ; la nuit, on gèle. Le vent souffle dans vos yeux une poussière qui aveugle. Les insectes vous dévorent. Pas une minute de tranquillité. Pour boisson, une eau dont les canards de Normandie ne voudraient pas ; pour nourriture, des dattes, toujours des dattes ; et cet infâme couscoussou dont la vue seule me fait frémir.

— Allons ! allons ! mon cher capitaine, reprit M. Hunt, vous exagérez singulièrement la couleur locale. Je ne prétends pas que le Sahara soit cousin-germain du Paradis terrestre, mais on y vit, et tous ces braves gens qui nous entourent ne changeraient pas leur patrie désolée contre votre opulente Normandie. Que direz-vous donc d'ailleurs quand nous aurons pénétré dans le vrai Sahara, car nous ne sommes encore, ne vous y trompez pas, qu'à la limite du désert ? Mais ne comptez-vous pour rien la gloire d'avoir les premiers foulé aux pieds cette terre inconnue et les ovations qui nous attendent en Europe quand nous raconterons notre voyage ?

— Je me soucie de la gloire comme de la cendre de ma pipe, répondit M. Lafourche. Et puis, vous me la baillez belle ; l'Europe, est-ce que nous la reverrons jamais ? Nous laisserons nos os dans cet abominable pays.

— Je vois que vous êtes dans vos humeurs noires, capitaine, mais souvenez-vous qu'au désert surtout il faut conserver sa force de caractère et sa présence

(1) M. le comte d'Escayrac de Lauture. *Le Désert et le Soudan.*

d'esprit. Qui sait si, d'un instant à l'autre, l'occasion ne se présentera pas de reconquérir cette liberté qui vous tient si justement à cœur.

— Et que voulez-vous que nous fassions, quarante pauvres diables qui n'avons pas même un bâton pour nous défendre, contre trois cents gaillards armés de sabres et de fusils. Croyez-vous que, si la révolte eût offert la moindre chance de succès, j'eusse attendu jusqu'à ce moment?

— Où la force ne peut rien, la ruse réussit parfois, dit une voix derrière le capitaine.

M. Lafourche se retourna.

Celui qui avait parlé n'était autre que Ben-Samuel. Le Juif s'assit dans le cercle formé par les Européens.

— J'espère, dit l'ex-corsaire à l'oreille de M. Hunt, que, si vous avez un projet, vous n'avez pas commis l'imprudence de le confier à cet homme?

Si bas que M. Lafourche eût parlé, l'oreille de Ben-Samuel avait entendu ses paroles.

— Ben-Samuel n'est pas un traître, dit le Juif d'un ton calme; ce qu'il a promis, il le fera.

— Ta race est une race maudite, reprit M. Lafourche. Elle a vendu Jésus-Christ pour trente deniers, pour moins encore tu nous vendrais tous.

Un éclair brilla dans l'œil du Juif.

— Ma race n'a pas vendu Aïssa (1), qui était peut-être un Dieu, à coup sûr un juste. J'appartiens à cette fraction de la tribu de Roboam, qui a quitté la Judée plutôt que de suivre ses frères à Babylone, sept siècles avant la mort du Nazaréen. Donc, le sang de l'innocent n'est pas sur mes mains (2).

A cette déclaration inattendue, il y eut un mouvement général de surprise parmi les Européens.

— Je savais cela, reprit M. Hunt; je savais aussi que Ben-Samuel est fidèle à la parole donnée ; aussi n'ai-je pas craint d'en faire le confident de mes projets.

— Et tu as sagement agi, dit Ben-Samuel, car moi seul connais le désert, et moi seul peux vous sauver. Mais d'abord écoute.

Le Juif promena son regard autour de lui, pour s'assurer qu'il n'avait à redouter aucune oreille indiscrète. M. Lafourche et les autres s'étaient rapprochés instinctivement.

— Le khébir est un traître, reprit Ben-Samuel d'une voix lente. Voilà trois nuits que je l'épie, et trois nuits qu'il quitte le campement.

— Pourquoi cela? exclama M. Lafourche.

Le Juif haussa imperceptiblement les épaules.

— Celui que ses amis appellent *le capitaine*, dit-il, n'a-t-il pas, depuis trois jours, remarqué certaines empreintes sur le sable du désert?

— Parbleu, ce sont les empreintes de l'akkabah.

— L'akkabah ne possède que des djemels (chameaux) et les empreintes que j'ai vues sont celles du méhari.

— Méhari ou chameau c'est tout un.

— Tu crois; dans ton pays confonds-tu le cheval de trait et le cheval de guerre? Le djemel est né esclave, le méhari a du sang noble dans les veines; le djemel n'est bon qu'à porter des fardeaux, le méhari est l'ami et le compagnon du Targui ; le djemel enfonce pesamment son pied dans le sable ; le méhari glisse sur le sol, y laissant à peine la trace de ses pas ; le djemel blessé trahit sa douleur par ses beuglements, le méhari blessé se tait pour ne pas révéler la présence de son maître (1).

— Soit ! conclus.

— Hier encore, après la prière de l'*Aser*, alors que l'ombre de l'homme atteint douze fois la hauteur d'une semelle (2), Bou-Békeur a quitté l'akkabah. Il allait en avant, disait-il, pour éclairer la marche. Je l'ai suivi de loin, me cachant derrière les tamarix. A une lieue du camp, de l'autre côté de la dune, trois Touareg l'attendaient; leurs méhara (3) broutaient autour d'eux quelques rares touffes d'alfa et d'armoise. Le khébir a causé une heure avec les Touareg. Je n'ai pas entendu ce qu'ils disaient; mais, à deux reprises, il a désigné du doigt la vallée où campe l'akkabah, et alors les Touareg ont mis dans sa main plusieurs pièces d'or. Puis il est revenu pendant que les étrangers disparaissaient dans le sud.

— Alors nous devons nous attendre à être bientôt attaqués, dit M. Hunt.

— Bientôt non; nous sommes ici au milieu des oasis, et les Touareg n'oseraient s'y aventurer en troupe nombreuse ; mais les espions entourent l'akkabah, et quand nous aurons dépassé le Touat, les fusils partiront tout seuls.

— Mille sabords! j'aime autant ça, s'écria M. Lafourche, si nous devons périr, au moins ce ne sera ni de faim ni de soif. Touchez là, monsieur Hunt, et toi aussi, mon brave Samuel. Voilà qui me raccommode un peu avec le Sahara.

### VI. — LE TOUAT. — LE SAHARA. — LE MARABOUT D'ABD-EN-NEBI.

Le 3 avril, cinq semaines après son départ de Fez, l'akkabah quitta le campement de Beni-Abbès, et reprit sa route au sud-est, vers le Touat, en suivant les bords de l'Oued-Zaura.

Bêtes et gens avaient mis à profit leur séjour dans l'oasis; la gaieté et la santé avaient reparu sur tous les visages.

On partit avant le lever du soleil, car la chaleur, qui devenait accablante, rendait la marche de nuit moins pénible que la marche de jour.

A droite de l'akkabah, se dressait une ligne de collines rocheuses qui va s'abaissant jusqu'à Karsaz, à gauche des dunes de sable ou *areg*. Quant à l'Oued-Zaura, à défaut d'eau, il était envahi par les palmiers, ce qui lui vaut, dans cette partie de son cours, le nom caractéristique de *Rhaba* (la forêt). Les *Cheurfa* qui habitent les bords de l'Oued-Zaura, jouissent de la plus détestable réputation, mais leur lâcheté égale leur amour du pillage, et ils n'osent s'attaquer qu'aux cara-

(1) Les Juifs désignent d'ordinaire Jésus-Christ sous le nom d'*Aïssa*.

(2) M. Narcisse Cotte (*le Maroc contemporain*) semble confirmer ce fait. « J'ai entendu dire, écrit-il, par quelques indigènes dignes de foi, qu'il existe parmi les Berbères du Maroc une tribu juive dont les mœurs n'ont rien de commun avec celles de leurs coreligionnaires *civilisés*. Ils sont pasteurs, agriculteurs, guerriers. Ils prétendent être venus en Afrique plusieurs siècles avant Jésus-Christ Ils sont très-fiers de n'avoir pas participé à la mort de Jésus, et sont d'ailleurs fidèles à la foi antique, ce qui ne diminue en rien l'estime et les bons sentiments des autres Berbères à leur égard. »

(1) M. le général Daumas. *Le Grand Désert.*

(2) M. le comte d'Escayrac de Lauture. *Le Désert et le Soudan.*

(3) *Méhara*, pluriel de *méhari*.

vanes sans défense. Aussi l'akkabah ne fut-elle pas inquiétée.

Cette rapacité du Cheurfa s'explique du reste par la pauvreté du pays, le lit du fleuve n'offrant qu'une étroite bande de terre cultivable qui ne suffit pas à nourrir ses habitants (1).

Le 5 avril, les voyageurs atteignaient Karsaz, ville de deux mille âmes, capitale de l'Oued-Zaura et centre d'un commerce assez actif avec l'Algérie, le Maroc et le Soudan. Ils n'y séjournèrent que vingt-quatre heures, pour renouveler leurs provisions, et se remirent en marche le lendemain.

Trois jours après, l'akkabah campa près du petit kçar de Timmoudi; et le 11 elle apercevait l'oasis de Tsabit, la plus septentrionale du Touat.

Le Touat, habité par trois races distinctes : les Nègres, les Arabes et les Berbères, forme une confédération qui reconnaît la souveraineté religieuse des empereurs du Maroc et lui envoie même des présents; mais là se bornent ses relations avec les souverains de Fez.

Le territoire est fertile et bien arrosé, la population dense et industrieuse. Le Touat, disent les Arabes, compte autant de villages qu'il y a de jours dans l'an-

Le désert. Dessin de A. de Bar.

née. Les oasis succèdent aux oasis : après Tsabit, Sba, Timmi, Adrar, Tamentit, Tetataf, Aoulef, Taourit. Malheureusement, l'absence de tout pouvoir central, les rivalités de tribu à tribu, les divisions sociales et religieuses enlèvent à la république touatienne l'importance politique que sa situation sur une grande route commerciale devrait lui donner (2).

L'akkabah traversa le Touat du nord au sud, et, le 27 avril, elle atteignait Taourit, au confluent de l'Oued-Zaura et de l'Oued-Akaraba.

C'est après Taourit, au delà du fleuve, que commence réellement le grand Désert.

Depuis l'extrémité orientale, c'est-à-dire depuis les oasis de l'Égypte et de la Nubie jusqu'à l'Océan, le Sahara mesure douze cents lieues de longueur sur cinq cents de largeur, du nord au sud. Sa superficie, évaluée à cinq cent mille lieues carrées, dépasse celle de l'Europe (1).

Tous les voyageurs s'accordent dans la description qu'ils font du Sahara, tant est profonde l'impression que produit l'aspect de « cette mer figée. »

(1) Gerhard Rohlfs.

(2) H. Duveyrier. *Les Touareg du Nord.*

(1) Malte-Brun.

« C'est l'immensité stérile et nue, dit M. le général Daumas, la mer de sable dont les vagues éternelles, agitées aujourd'hui par le *choub*, demain seront amoncelées immobiles, et que sillonnent lentement ces flottes appelées caravanes. »

« Si le désert des plateaux, dit M. Martins, est l'image d'une mer figée pendant un calme plat, le désert de sable nous représente une mer qui se serait solidifiée pendant une violente tempête. Des dunes, semblables à des vagues, s'élèvent l'une derrière l'autre jusqu'aux limites de l'horizon, séparées par d'étroites vallées qui représentent les dépressions des grandes lames de l'océan, dont elles simulent tous les aspects. Tantôt elles s'amincissent en crêtes tranchantes, s'effilent en pyramides, et s'arrondissent en voûtes cylindriques. »

« Dans tout cela, écrit M. E. Fromentin, peu de variété, peu d'accidents, peu de nouveautés, sinon le soleil qui se lève sur le désert et va se coucher derrière les collines, toujours calme, dévorant, sans rayons; ou bien des bancs de sable qui ont changé de place et de forme aux derniers vents du sud. De courtes aurores, des midis plus longs, plus pesants qu'ailleurs, presque pas de crépuscule; quelquefois une expansion soudaine de lumière et de chaleur, des vents brûlants qui donnent momentanément au paysage une physionomie menaçante, et qui peuvent produire alors des sensations accablantes; mais, ordinairement, une immobilité radieuse, la fixité un peu morne du beau temps, enfin une sorte d'impassibilité qui, du ciel, semble être descendue dans les choses, et des choses avoir passé sur les visages. »

Enfin Ptolémée compare la surface du grand Désert à une peau de panthère; le pelage jaune représente les plaines de sable, et les taches noires les oasis.

L'altitude du Sahara est très-inégale et varie de cinquante à mille mètres. Dans le nord, on rencontre même des zones plus basses que le niveau de la Méditerranée. Nul doute que le désert ne soit le bassin desséché d'une mer intérieure. Diodore parle d'un *lac des Hespérides* mis à sec par un tremblement de terre; peut-être les régions de l'Atlas, autrefois entourées d'une double méditerranée, ont-elles formé cette célèbre *île Atlantique* qu'on cherche partout et qu'on ne retrouve nulle part. Les dépouilles d'animaux marins, les amas de coquillages qu'on découvre dans le Sahara autorisent d'ailleurs cette hypothèse scientifique.

Le Sahara est, à proprement parler, la véritable patrie des Touareg.

Cependant, depuis son entrée dans le désert, l'akkabah avait modifié son ordre de marche. Elle s'était divisée en cinq groupes qui s'avançaient à cent pas d'intervalle l'un de l'autre, mais prêts à se rejoindre en cas de danger.

Cette disposition avait pour but d'éviter le choc des chameaux entre eux, l'encombrement aux puits, et, comme conséquence forcée, le gaspillage de l'eau, si précieuse aux caravanes.

Derrière chacun des groupes, quelques esclaves à pied veillaient au bon ordre et piquaient les chameaux retardataires.

Du reste, ce qui allonge singulièrement les distances, les akkabahs ne suivent pas une ligne droite, mais inclinent tantôt à gauche, tantôt à droite, suivant la situation connue des oasis et des aiguades.

Les premiers jours de marche n'offrirent aucun incident remarquable. Le désert, plateau immense, dont l'horizon s'arrondit comme celui de la mer, présentait de tous côtés une ligne monotone, rompue de temps en temps par un sommet pierreux ou une dune de sable. Aucune route, le vent, dès qu'il souffle, effaçant les empreintes fugitives des caravanes.

A chaque instant, devant les voyageurs, se levaient des lièvres et des lapins, sortant de dessous les buissons épineux; quelquefois aussi des autruches, des gazelles apparaissaient au loin pour disparaître presque aussitôt. Mais le khébir avait sévèrement défendu de s'écarter de la route suivie, et personne ne se fût avisé de transgresser les ordres du khébir. La nuit seulement, lorsque les chacals et les hyènes rôdaient de trop près autour du camp, il était permis de leur envoyer quelques coups de fusil.

Le voyage s'annonçait donc sous de favorables auspices, et n'eussent été les ossements blanchis d'hommes et d'animaux que l'on rencontrait comme des jalons indiquant le chemin, on eût pu croire à la sécurité absolue de la grande route du désert.

La caravane avait déjà dépassé Bir-Tirichoumin, oasis située sur les bords de l'Oued-Tedjant, qui va se perdre à l'est dans les sables; Hassi-Imméragouen, et Hassi-Oualten, qui commandent l'entrée et la sortie de la Baten-Ahenet (1), Sed-Jenjanet, Teguidit, Hassi-Azenazzan, Am-Gannan; elle avait traversé à pied sec l'Oued-Gued, sans que rien fût encore venu confirmer les appréhensions de Ben-Samuel. Le Juif s'était-il trompé? avait-il mal interprété un fait sans conséquence, ou Bou-Békeur attendait-il, pour livrer l'akkabah à ses ennemis, qu'elle se fût enfoncée plus avant dans le désert? M. Hunt et M. Lafourche partageaient la première opinion, ce qui n'empêchait pas Ben-Samuel de conserver ses doutes et ses soupçons.

En tous cas, Bou-Békeur était vraiment un homme habile et de grande expérience : le jour, la déclinaison du soleil; la nuit, la position des étoiles suffisaient à le guider, aussi bien que le compas et la boussole. Le khébir connaissait tous les puits du désert, même ceux que les Touareg cachent sous des branchages et des peaux de chameau qu'ils recouvrent ensuite de sable. A chaque campement, il redoublait d'activité et de prudence, multipliant le nombre des chaouchs, se levant à toute heure pour tenir les sentinelles éveillées.

Le 7 mai, après trois jours d'une marche fatigante, au sortir d'une vallée étroite, encaissée entre deux dunes de sable, la caravane aperçut avec joie, à une lieue devant elle, le marabout d'Abd-en-Nebi. Ce marabout n'est qu'une simple construction en pierres sèches, surmontée de quatre minarets, mais il est situé au milieu d'un petit bois de dattiers qu'arrose une source d'eau vive. Abd-en-Nebi, célèbre de son vivant par ses vertus, s'était retiré jadis dans le désert pour y prier en paix et y exercer l'hospitalité. A sa mort, la piété des fidèles bâtit le marabout à la place même où le saint homme avait vécu, de sorte que, même aujourd'hui, Abd-en-Nebi continue sa protection aux pèlerins et aux voyageurs.

La vue de ces frais ombrages rendit le courage à tous. Depuis le matin, le vent soufflait du nord-est par bouffées brûlantes. L'air semblait embrasé. Le ciel, toujours si pur et si transparent, avait pris une teinte

(1) H. Duveyrier. *Baten*, montagne ou colline allongée.

violacée. A plusieurs reprises, Ben-Samuel avait branlé la tête d'un air inquiet.

Quand M. Hunt lui demanda la cause de cette inquiétude, le Juif se contenta de lui désigner du doigt un point noir à peine perceptible à l'horizon sur l'azur du ciel.

— Le simoun ! ajouta-t-il.

Le simoun, c'est-à-dire le vent du désert, le kramsim des Egyptiens, qui anéantit jadis l'armée de Cambyse, et qui, en 1805, ensevelit sous le sable une caravane composée de dix-huit cents chameaux et de deux mille personnes (1).

Les phénomènes observés par Ben-Samuel n'avaient sans doute pas échappé au khébir, car il donna l'ordre de presser la marche.

Mais, comme les voyageurs allaient atteindre le marabout d'Abd-en-Nebi, soudain cent cinquante Touareg montés sur des méhara, parurent à la lisière du petit bois de dattiers.

Un d'eux se détacha de la troupe, et, s'approchant de la caravane qui s'était arrêtée court à cette vue :

— Que le chef de l'akkabah vienne au-devant de moi, dit-il.

Personne ne répondit.

— Vos oreilles sont-elles fermées? Que le chef de l'akkabah vienne au-devant de moi, répéta le Targui.

Aucun des marchands ne comprenait la langue des Touareg. Enfin le khébir fit quelques pas et :

— Que demande mon frère? dit-il.

— Ah ! c'est toi, Bou-Békeur. Qu'Allah soit avec toi. Sais-tu que toute akkabah qui traverse le territoire des Touareg doit payer le tribut?

— Je le sais.

— Et cette akkabah a-t-elle payé le tribut?

— Non.

— Pourquoi?

— Parce qu'elle se croit assez forte pour n'avoir rien à craindre.

— Ah ! fit le Targui. Eh bien ! répète mes paroles à tes compagnons. Je veux, pour droit de passage, la moitié des richesses de l'akkabah.

Le khébir retourna vers les marchands et leur fit part des exigences des Touareg.

Les marchands sont gens pacifiques par nature, mais pourvu qu'on ne touche pas à leur bourse. Les Marocains ne font pas exception à la règle commune.

Ils se consultèrent, et comptant du regard le petit nombre de leurs adversaires :

— Réponds que nous ne donnerons rien, dirent-ils à Bou-Békeur.

Et, en même temps, ils se préparèrent à soutenir la lutte qui allait s'engager.

Tout à coup, une seconde troupe de Touareg sortit d'un ravin sur le flanc droit de la caravane.

### VII. — LE SIMOUN.

La situation de l'akkabah était critique. La tête seule avait dépassé le ravin qu'elle venait de traverser; le centre et la queue restaient encore engagés entre les deux dunes de sable, et dans l'impossibilité absolue de se déployer.

A n'en pas douter, le lieu avait été choisi et bien choisi pour une embuscade.

Au moment où les premiers Touareg paraissaient à la lisière du bois de dattiers, Ben-Samuel et les Européens se trouvaient à l'extrémité de la caravane, c'est-à-dire d'après l'ordre de marche que nous avons décrit, à une assez grande distance. Ils ne s'aperçurent de l'événement qu'au reflux de l'akkabah, qui recula en se tassant sur elle-même, non sans quelque désordre, parmi les chameaux.

Mais alors M. Lafourche et quelques-uns de ses compagnons voulurent s'élancer aux premiers rangs.

Ben-Samuel les arrêta du geste.

— Le sage ne se mêle jamais de ce qui ne le regarde pas, dit-il. Ce sont leurs affaires et non les nôtres. Il sera temps de prendre un parti plus tard. Les fous, ajouta-t-il en désignant l'horizon, ils vont s'égorger à l'instant où la colère de Dieu est sur leurs têtes.

En effet, depuis quelques moments, l'azur du ciel pâlissait de plus en plus ; à travers les épaisses vapeurs de l'atmosphère, le soleil ne projetait plus qu'une lumière pâle et indécise ; le point noir, à peine perceptible une heure auparavant, grandissait à vue d'œil, s'allongeant et formant de l'est au nord un cercle immense qui étreignait l'horizon.

Cependant, le vent ne se faisait encore sentir qu'à la surface du sol, ne dépassant pas quelques pieds de hauteur ; le sable soulevé fouettait les jambes des voyageurs, mais sans atteindre leur poitrine.

Les Arabes disent que le vent de la mer marche horizontalement, tandis que celui du désert sautille et galope en creusant le sable (1).

En ce moment, quelques coups de fusil et des hurlements sauvages indiquèrent que la lutte était engagée à l'avant-garde et sur le flanc droit de la caravane.

— Venez, dit Ben-Samuel ; et, prenant la main de M. Hunt, il escalada rapidement avec lui la dune qui s'élevait à sa gauche.

M. Lafourche et ses compagnons suivirent cet exemple.

Arrivés au sommet de la dune, ils se retournèrent.

Mieux armés que leurs adversaires qui, pour la plupart, n'avaient pas de fusils, mais seulement des lances d'un bois solide et léger, les marchands marocains se défendaient avec courage; de leurs chameaux agenouillés, ils avaient fait à la hâte sur le front et sur le côté menacé une espèce de barricade derrière laquelle ils dirigeaient contre les Touareg un feu vif et meurtrier.

Mais les méhara, animaux spécialement dressés pour la guerre, donnaient aux assaillants un immense avantage. Leur haute taille dominait la barricade, et les Touareg, plongeant leurs longues lances dans les rangs pressés des Marocains, y faisaient des vides sanglants.

Cependant la victoire restait encore incertaine, quand tout à coup, le khébir et les chaouchs firent volte-face, et, passant à l'ennemi, lui ouvrirent une large brèche dans la muraille vivante qui protégeait l'akkabah. Les Touareg se précipitèrent tête baissée dans la trouée.

(1) Plusieurs auteurs nient ces effets terribles du simoun, et le représentent comme plus incommode que réellement dangereux. D'après eux, l'armée de Cambyse aurait été engloutie dans les sables mouvants de la Libye. Ils conviennent cependant que le concours de certaines circonstances peut rendre le simoun mortel.

(1) M. le comte d'Escayrac de Lauture. *Le Désert et le Soudan.*

Alors commença une lutte corps à corps, une lutte où les armes à feu devenaient inutiles.

Se sentant perdus, les Marocains vendirent courageusement leur vie.

Bientôt ce ne fut plus qu'un affreux massacre, les hurlements des vainqueurs étouffant jusqu'aux gémissements des vaincus.

Du haut de la position qu'ils occupaient, les fugitifs avaient assisté silencieux au combat.

Quand Ben-Samuel vit son fatal dénoûment :

— Nous n'avons qu'une chance de salut, dit-il, c'est la fuite. Dans l'enivrement du combat, les Touareg ne nous ont peut-être pas aperçus ; pendant une heure encore le pillage absorbera toute leur attention ; il faut que, dans une heure, nous ayons mis une lieue entre eux et nous.

Et redescendant la rampe opposée de la dune, il entraîna derrière lui ses compagnons épouvantés.

Il était temps ; les Touareg, qui ne rencontraient plus d'obstacle devant eux, se répandaient de tous côtés dans le ravin.

Heureusement pour les fugitifs, l'élévation de la dune les dérobait à la vue de leurs ennemis ; mais le khébir, qui connaissait leur existence, ne s'apercevrait-il pas

Le marabout d'Abd-en-Nebi. Dessin de Foulquier.

bientôt de leur disparition, et, s'en apercevant, ne se mettrait-il pas à leur poursuite ?

Dans ce cas, pour eux, désarmés, c'était la mort, une mort horrible, avec tous les raffinements de la plus barbare cruauté.

Cette pensée leur rendit la force qui commençait à leur manquer, et ils hâtèrent le pas.

Ils se trouvaient dans une vallée étroite que fermait, à trois cents pas devant eux, une colline de sable qui courait parallèlement à celle qu'ils venaient de descendre.

L'important était d'atteindre cette colline et de la dépasser, afin que les Touareg, s'ils poursuivaient Ben-Samuel et ses compagnons, ne les aperçussent pas du haut de la première dune.

Mais, à peine avaient-ils faits quelques pas, le sol mouvant céda sous leurs pieds ; ils enfoncèrent jusqu'aux genoux. Impossible d'aller plus loin.

En même temps, une bouffée d'un air épais, mélangé de sable, vint fouetter leur visage.

— C'est le simoun, s'écria Ben-Samuel, couchez-vous en cercle, le dos du côté du vent. Enveloppez-vous la tête dans vos vêtements, pour que le sable embrasé ne vous étouffe pas ; si le sable s'amoncelle à vos côtés, faites-le glisser sous vous, mais sans découvrir votre tête. Et que la volonté de Dieu s'accomplisse !

C'était bien le simoun qui arrivait, terrible, impétueux, irrésistible. En un instant le soleil se voila, le ciel s'obscurcit, des tourbillons d'une poussière rougeâtre, soulevée par le vent, envahirent l'atmosphère. On ne voyait pas à deux pas devant soi.

Les fugitifs s'étaient empressés d'obéir, et, groupés en une masse compacte, ils essayaient de se prêter l'un à l'autre un mutuel appui.

La poussière impalpable pénétrait dans leurs yeux, leurs narines, leur bouche, séchant la peau, allu-

mant dans la poitrine une soif ardente, inextinguible.

Cela dura une demi-heure environ, une demi-heure de souffrances inouïes, de désespoirs mortels.

Puis, la tourmente parut se calmer un peu, et Ben-Samuel, se dégageant du sable qui le couvrait, se releva et d'un œil inquiet consulta l'horizon.

Le centre de l'ouragan s'était déplacé; à l'est, l'azur du ciel reparaissait à travers une lumineuse éclaircie; mais, au nord, des nuages sombres, chassés par un vent contraire, s'amoncelaient, roulant avec un bruit sinistre.

— Ce n'est plus le simoun, c'est la trombe, dit le Juif épouvanté, si elle passe sur nous, cette fois nous sommes perdus (1).

La trombe. Dessin de A. de Bar.

En effet, une immense colonne noirâtre, de quarante pieds de diamètre, et dont la tête se perdait dans les nuages, se précipitait du côté des fugitifs, avec la vitesse d'un cheval lancé au galop. Animée d'un mouvement giratoire continu, elle ramassait sur son passage sable et cailloux qui, disparaissant dans son orbite, développaient sa force de projection. On eût dit un colosse antédiluvien, un spectre gigantesque évoluant sur lui-même, exécutant une danse vertigineuse.

(1) La rencontre de deux courants atmosphériques opposés et un peu obliques l'un à l'autre donne, comme on le sait, naissance à des tourbillons capables souvent de déraciner les arbres, de retourner des masses pesantes, et de les transporter assez loin. (M. le comte d'Escayrac de Lauture. *Le Désert et le Soudan.*)

Muets d'horreur, sans même songer à fuir, les fugitifs voyaient le monstre glisser sur le sol en tourbillonnant avec les sifflements et les contorsions d'un serpent irrité. Il s'avançait sur eux en ligne droite. Soudain la colonne sembla s'arrêter un instant, puis, reprenant son mouvement, elle tourna sur elle-même, obliqua vers la droite, franchit la colline de sable et continua sa course affolée vers le marabout d'Abd-en-Nebi.

Presque aussitôt, comme si la nature eût épuisé ses forces dans ce suprême effort, le vent tomba, l'atmosphère reprit sa limpidité, le soleil se ralluma dans le ciel éclairci.

Les fugitifs se regardèrent étonnés, stupéfaits d'avoir échappé à un si terrible danger.

— Dieu est grand ! dit Ben-Samuel, son souffle a effacé la trace de nos pas.

Chacun se releva, se secoua, fit tomber le sable dont ses vêtements étaient couverts.

M. Hunt ne fut pas le dernier sur pied.

— Splendide ! merveilleux ! s'écria-t-il avec un éternument sonore, je ne donnerais pas les émotions d'aujourd'hui pour une année de ma vie. Jamais, même en Angleterre, je n'avais vu chose pareille.

A cet aveu qui, sans nul doute, dût coûter beaucoup à l'orgueil national de son ami, M. Lafourche, malgré la gravité de la situation, ne put réprimer un sourire.

— La trombe s'est dirigée vers le marabout d'Abd-en-Nebi, reprit Ben-Samuel ; c'est là que se trouvaient l'akkabah et les Touareg. Je veux voir ce qui est arrivé. Attendez-moi ici.

Et le juif, escaladant la dune, disparut aux regards de ses compagnons.

Dix minutes à peine s'étaient écoulées, ceux-ci entendirent de grands cris, et bientôt ils aperçurent Ben-Samuel qui leur faisait signe de le rejoindre.

Ils reprirent le chemin qu'ils avaient parcouru une heure auparavant et, arrivés au sommet de la colline, un spectacle s'offrit à eux qui glaça le sang dans leurs veines.

En s'engageant dans l'étroite vallée, la trombe avait rencontré d'abord le marabout qu'elle avait renversé, les arbres qu'elle avait déracinés, tordus comme des fétus de paille, puis... sans doute les Touareg ne l'avaient pas vu venir, sans doute elle les avait surpris dans leur œuvre de pillage et de mort, car ils étaient tous là, étendus sur le sable, meurtris, broyés, défigurés. Leurs corps, masses inertes qui avaient perdu jusqu'à l'apparence humaine, gisaient pêle-mêle auprès des cadavres des Marocains égorgés.

Cent pas plus loin, la trombe en s'affaissant, avait formé sur le sol trois ou quatre cônes de plusieurs mètres d'élévation.

Le tableau était si affreux, si épouvantable, que le premier mot de M. Hunt fut :

— Fuyons !

Mais Ben-Samuel, avec un accent prophétique :

— Le doigt de Dieu est là, dit-il. Ce que Dieu fait est bien fait Celui qui frappera de l'épée, périra par l'épée, a dit Aïssa ; et Aïssa était un grand prophète. Puisque Dieu a détourné la trombe de nos têtes, c'est qu'il ne voulait pas notre mort, et, ne voulant pas notre mort, il nous donne les moyens de vivre et de traverser le désert.

Les fugitifs comprirent la sagesse de ces paroles ; perdus au milieu des sables du Sahara, sans armes, sans provisions, l'akkabah n'était-elle pas pour eux le navire échoué sur la côte, auquel le naufragé demande tout d'abord ses premières ressources?

Aussi, malgré l'horreur qui les dominait, se laissèrent-ils glisser dans le ravin.

Là, une première déception les attendait. Le simoun avait desséché toutes les outres qui contenaient la provision d'eau, et ils ne purent trouver une goutte pour étancher la soif qui les dévorait.

La source d'Abd-en-Nebi du moins leur restait. Nouvelle déception ! Le sable avait comblé le bassin, et si bien nivelé le sol, qu'il leur fut impossible d'en découvrir même l'emplacement.

Alors un sombre découragement s'empara de ces malheureux, en proie à toutes les tortures de la soif. Ils allaient, couraient à droite, à gauche, cherchant et ne découvrant rien, mornes, désespérés.

A quoi leur servait-il d'avoir échappé à la lance des Touareg, au simoun, à la trombe, s'ils devaient, sur le sable brûlant du désert, expirer de la plus douloureuse des agonies !

Mais, cette fois encore, l'expérience de Ben-Samuel vint à leur secours. S'il n'apaisa pas leur soif, il trouva le moyen de la tromper en leur faisant avaler quelques gouttes de beurre fondu, qui se trouvait en abondance dans les bagages de l'akkabah.

Les fugitifs s'occupèrent alors de réunir tous les objets qui pouvaient leur être de quelque utilité, les armes d'abord, puis les provisions, le couscoussou, la viande sèche, les dattes, le maïs, enfin les ballots et les tentes que le vent avait dispersés de tous côtés.

Comme ils entassaient ces dernières épaves du naufrage, se demandant de quelle façon ils les emporteraient, ils furent très-agréablement surpris en voyant venir à eux sept chameaux et quatre méhara qui, plus heureux que leurs maîtres, avaient su fuir devant la trombe et éviter sa mortelle atteinte.

Précisément, dans le nombre, il y avait cinq femelles dont le lait rafraîchissant acheva la cure que le beurre fondu avait déjà commencée.

Un peu remis, envisageant l'avenir avec plus de confiance, à mesure qu'ils comptaient les richesses qui les entouraient, les fugitifs sentirent l'espoir renaître en eux.

En effet, l'akkabah, exclusivement composée de marchands, emportait avec elle tous les objets qui servent aux échanges entre le Maroc et le Soudan, depuis les étoffes de laine et les tissus de coton, jusqu'aux aiguilles et aux verroteries si fort appréciées de la race nègre. Les ballots regorgeaient de pièces de draps, de fer forgé et non forgé, de produits chimiques, de graines de toute espèce (1).

Il fallut faire un choix, les chameaux et les méhara dont on disposait ne pouvant suffire à emporter tout ce bagage. Pour un long voyage, la charge d'un chameau ne dépasse guère deux cents kilogrammes (2). On dut donc renoncer à tous les objets qui ne furent pas jugés d'une absolue nécessité.

Du reste, il ne pouvait être question de demeurer dans un lieu aussi stérile, aussi désolé que le marabout d'Abd-en-Nebi. D'un commun accord il fut décidé qu'on se remettrait en route le soir même, et le commande-

(1) M le comte d'Escayrac de Lauture. *Le Désert et le Soudan*. Voir le chapitre intitulé : *Articles offerts et demandés par le Soudan*.

(2) *Id.*

ment de la nouvelle caravane fut, à l'unanimité, confié au Juif Ben-Samuel.

De quel côté se dirigerait-on ? Là était la grande difficulté. Revenir sur ses pas, par le Maroc, c'était s'exposer à retomber entre les mains des Marocains, ou, pis encore, des Touareg. Poursuivre la marche vers le sud, à travers les plaines immenses du Sahara, sans provision d'eau, sans connaissance des puits du désert, c'était courir à une mort presque certaine.

Dans l'ouest, peut-être rencontrerait-on quelque oasis, quelque tribu hospitalière. Si faible que fût cet espoir, c'était la seule chance qui restât.

Après une délibération où chacun fut appelé à donner son avis, la marche vers l'ouest réunit donc tous les suffrages.

Cependant, avant de quitter le marabout, M. Hunt voulut s'assurer qu'ils n'abandonnaient derrière eux aucun être vivant ; et, accompagné de M. Lafourche, il alla successivemont relever tous les cadavres étendus sur le sol.

Parmi eux il reconnut Bou-Békeur, le khébir, dont la main contractée serrait encore la bourse pleine d'or qui avait payé sa trahison.

— Les vautours et les chacals du désert pourvoiront à sa sépulture, dit M. Lafourche en poussant le cadavre du pied avec dégoût.

Jusque-là, les recherches de M. Hunt étaient demeurées sans résultat, quand il entendit l'ex-capitaine de la *Jeune-Adèle* s'écrier :

— Mille bombes ! En voilà un, ce me semble, qui n'est pas mort. Ne faisons pas, à son égard, comme le sergent Orchardson voulait faire au mien.

M. Hunt se retourna et vit son compagnon agenouillé auprès d'un nègre aux formes athlétiques, au type caractéristique de la race soudanienne. En sentant la main de M. Hunt qui se posait doucement sur sa poitrine, le nègre poussa un sourd gémissement, ses yeux s'entr'ouvrirent pour se refermer tout aussitôt.

— Ce malheureux n'est pas mort, dit M. Hunt, peut-être le sauverons-nous, et cela nous portera bonheur.

Le nègre fut hissé sur un des chameaux, parmi les bagages, et, une heure après, la petite caravane s'ébranlait, se dirigeant vers l'ouest.

### VIII. — LES PHÉNOMÈNES DU DÉSERT.

La caravane marchait depuis trois jours, un peu à l'aventure, perdue dans les immenses plaines qui s'étendent entre les plateaux d'Adghagh au sud et de Tasili au nord. Aucune trace de végétation n'apparaissait ; le sable succédait au sable aussi loin que l'œil pouvait embrasser l'horizon. On avait cessé de rencontrer les touffes d'alfa, cette herbe du Sahara, et les buissons épineux, cette triste et dernière verdure qui marque l'extrême limite des régions parcourues par les akkabahs.

Les lièvres, les lapins, les hérissons, les gazelles, les autruches, les chacals eux-mêmes et les hyènes avaient disparu ; les seuls hôtes de ces déserts étaient la vipère cornue (*Vipera cerastes*), au front surmonté de deux cornes, à la tête déprimée, obtuse, renflée derrière les yeux, et tronquée en avant ; la vipère minute, dont le nom sinistre dit assez que sa morsure ne fait pas attendre longtemps la mort ; plusieurs espèces de lézards, parmi lesquels le fouette-queue et le varan (*Varanus arenarius*), gros saurien que les Arabes appellent *ouaran-el-ard*, et dont la taille atteint parfois un mètre trente centimètres.

Au-dessus d'eux, guettant leur proie, parfois l'aigle à tête blanche, le néophron et le gypaète traçaient dans l'air leurs orbes immenses, étonnés, mais non effrayés à la vue de l'homme qui osait venir leur disputer l'empire du désert.

Comme M. Lafourche s'étonnait de ne pas rencontrer de lions :

— Il y a donc chez vous des lions qui boivent de l'air et broutent le sable, répondit Ben-Samuel. Chez nous, il faut au lion de l'eau courante et de la chair vive.

Le quatrième jour, la caravane n'avait encore fait qu'une vingtaine de lieues dans l'ouest. A chaque instant il fallait s'arrêter pour donner quelques heures de repos aux hommes et aux animaux. Pendant la grande chaleur, on dressait les tentes, on préparait le repas, presque exclusivement composé de maïs, de dattes et de viandes sèches. L'usage de cette nourriture ne contribuait pas peu à accroître la soif dévorante des voyageurs. On souffrait cruellement du manque d'eau. Le lait des chamelles s'épuisait.

Quand les étoiles reparaissaient au ciel, on se remettait en marche.

Les premières étapes avaient usé les chaussures, et le sable brûlant causait aux pieds nus des Européens d'intolérables douleurs (1). Heureusement Ben-Samuel, toujours ingénieux, sut fabriquer avec une peau de chameau des espèces de sandales qui, pour ne pas briller par l'élégance, n'en rendirent pas moins un service signalé.

Plus on avançait, plus la confiance diminuait. Des symptômes de maladies étranges s'accusaient d'heure en heure davantage. L'œil s'injectait de sang, donnant à toute chose une teinte rougeâtre, la vue se troublait, un besoin impérieux de sommeil, une rêverie profonde engourdissaient tous les membres.

Seuls, soutenus par leur énergie, Ben-Samuel, M. Hunt et M. Lafourche essayaient de rendre le courage à leurs compagnons. Ils y réussissaient rarement.

Le Juif éclairait la marche, M. Hunt et M. Lafourche venaient les derniers, excitant, relevant, ramassant les traînards.

Le cinquième jour, un Maltais nommé Philippi se coucha sur le sable, jurant qu'il n'irait pas plus loin et qu'il aimait mieux mourir que d'endurer de pareilles souffrances.

A bout d'arguments, M. Hunt dut le faire hisser de force sur un des chameaux.

Le lendemain, ce fut le tour de Perès, l'Espagnol, puis de deux Italiens.

M. Hunt ne savait où donner de la tête. Il fallait ou abandonner ces malheureux, et l'abandon c'était la mort, ou sacrifier quelques-uns des bagages, car les chameaux, déjà exténués, ne pouvaient recevoir ce surcroît de charge.

Il est vrai que le nègre recueilli au marabout d'Abd-el-Nebi se rétablissait rapidement. Grâce à des compresses de beurre fondu, ses blessures s'étaient cicatrisées dès le deuxième jour, et il avait pu céder sa place au Maltais Philippi.

Il s'appelait Aly et était l'esclave d'un des marchands marocains.

(1) Le sable produit une véritable brûlure, le *haffa*, aux pieds de ceux qui marchent sans chaussures. (M. le général Daumas. *Le Grand Désert.*)

Dès qu'il comprit comment il avait été sauvé, dès qu'il sut à qui il devait la vie, il témoigna à M. Hunt et à M. Lafourche une vive reconnaissance.

Cependant les jours se succédaient sans apporter aucun soulagement aux souffrances de la caravane. Au contraire. On ne marchait plus, on se traînait sur le sol aride.

Le septième jour, trois hommes moururent. On leur creusa une tombe dans le sable, et l'on planta une croix sur cette tombe.

Dans la nuit qui suivit, M. Lafourche et plusieurs de ses compagnons furent atteints d'une affection particulière au désert, et à laquelle les Arabes ont donné le nom de *ragle*.

Le ragle est une sorte d'hallucination qui affecte tous les sens. On perd la perception exacte des objets et des lieux. Une pierre devient une montagne; une touffe d'herbe, une forêt. Les surfaces horizontales se redressent, l'horizon se rétrécit et vous presse de toutes parts. Le bruit des pas, le sifflement du vent prennent l'apparence de chants, de cris, de sons harmonieux (1).

Cette nuit-là, il fallut s'arrêter. On dressa les tentes. Mais, malgré la fatigue, ou plutôt à cause de la fatigue, personne ne dormit. Beaucoup se couchèrent qui pensaient bien ne pas se relever le lendemain.

M. Lafourche, étendu sur une peau de chameau, avait la fièvre et divaguait.

Près de lui, M. Hunt veillait.

Vers deux heures du matin, M. Lafourche se redressa sur son coude, et sembla prêter l'oreille à un bruit que son compagnon ne percevait pas. Tout à coup :

— C'est la grêle, dit-il.

M. Hunt regarda son ami avec inquiétude et lui prit le bras.

— Non! non! reprit M. Lafourche, je n'ai pas le délire. Je vous dis que c'est la grêle. Ne l'entendez-vous pas résonner sur la toile de la tente.

M. Hunt secoua la tête.

— Je vous dis que c'est la grêle, répéta M. Lafourche avec une insistance particulière. Allez voir, je vous prie.

Par condescendance pour le désir de son ami, M. Hunt souleva la portière qui fermait la tente.

Le ciel, d'un bleu sombre, resplendissait d'étoiles. L'atmosphère avait cette transparence, privilége des pays secs et chauds, qui paraît supprimer les distances, tant les objets dessinent avec netteté leurs contours.

Donc, M. Lafourche était le jouet de son imagination surexcitée par la fièvre.

Cependant, en ramenant ses regards vers le sol, il sembla à M. Hunt que le sable avait perdu sa couleur ordinaire. Étonné, il se baissa et en ramassa une poignée qu'il examina avec soin. Il tenait dans sa main un certain nombre de petits grains grisâtres, arrondis, anfrantueux, de la grosseur d'un pois.

En ce moment Ben-Samuel passa devant la tente. M. Hunt lui montra sa découverte.

— Qu'est-ce que cela? demanda-t-il.

Le Juif tressaillit. Une expression indéfinissable de joie se peignit sur son visage.

— Cela, dit-il, c'est l'*ousseh-el-ard* (1), la manne qui nourrit les Israélites pendant leur voyage de quarante ans à travers le désert. Je vous avais bien dit que Dieu ne nous abandonnerait pas (2).

L'*ousseh-el-ard* était-il tombé du ciel ou sorti de terre, se demanda tout d'abord M. Hunt, en sa qualité de savant et de savant anglais. Si le capitaine Lafourche jouissait de sa pleine raison, son observation eût été un argument péremptoire en faveur de la première opinion, mais jouissait-il de sa pleine raison? De sorte que, dans le doute, M. Hunt fut forcé d'ajourner la solution de la question.

La bonne nouvelle ne tarda pas à se répandre dans le camp. Au levér du soleil, chacun s'empressa de ramasser le précieux cryptogame qui couvrait le sol sur une épaisseur de près de deux pouces. En outre, comme il arrive presque toujours en pareille circonstance, la température s'était notablement abaissée, une rosée abondante mouillait les tentes et les bagages, et, si faible que fut ce soulagement, chacun l'accueillit comme le gage d'un avenir meilleur.

Bouilli dans le lait des chamelles, l'*ousseh-el-ard* fournit une pâte gélatineuse, un peu fade, avec un léger arome de champignon, mais qui contenait tous les principes assimilables des meilleurs aliments végétaux, et réveilla l'appétit des voyageurs fatigués du régime des viandes sèches et des dattes.

Il n'y eut pas jusqu'à ce nom de *manne* qui ne produisît son effet sur l'esprit de tous. Ne rappelait-il pas le secours providentiel que le Dieu des Juifs avait envoyé à son peuple? Donc, si Dieu, cette fois encore, manifestait sa toute-puissance, c'est qu'il continuait sa protection à la caravane.

Vers midi, on se remit en route, sinon avec confiance, du moins avec courage. M. Lafourche, encore souffrant, avait pris place sur un méhari.

On marchait depuis deux heures environ, quand Ben-Samuel et M. Hunt, qui précédaient leurs compagnons à une certaine distance, revinrent précipitamment sur leurs pas.

Ils venaient de reconnaître sur le sable des traces d'hommes et d'animaux qui se dirigeaient du sud au nord et coupaient à angle droit le chemin suivi par les voyageurs.

La rencontre d'une caravane est chose si importante au désert, elle peut avoir des conséquences si graves, surtout dans la situation où se trouvaient les Européens, que chacun retrouva des forces pour aller, de ses propres yeux, vérifier l'exactitude du fait.

C'étaient bien, en effet, des traces d'hommes et

(1) « Il m'est arrivé, dit le comte d'Escayrac de Lauture, de trouver des murailles qui reparaissaient toujours devant moi; mon bras, allongé, plongeait dans la maçonnerie, mon corps ne la rencontrait jamais : elle s'ouvrait pour me livrer passage.

« Un jour, dit encore le même voyageur, j'entendais le tic-tac d'un moulin. Cherchant à rappeler ma raison et à m'expliquer l'origine de ce bruit, je vis que c'était la boucle de mon ceinturon qui frottait sur le pommeau de ma selle, où mon sabre était accroché. »

(1) Textuellement, l'excrément de la terre.

(2) Les auteurs ne sont pas d'accord sur la nature du cryptogame dont il est question ici, et qu'Acharius appelle *Lichen esculentus*, Pallas, le *Canona esculenta*, les peuplades de l'Arabie, *Takaout*, et les Algériens *Ousseh-el-ard*. Les uns prétendent qu'il tombe du ciel, les autres qu'il sort spontanément du sol pendant la nuit. Il est probable que ses spores, transportées par le vent, se développent à la faveur de l'humidité qui se condense grâce au refroidissement nocturne. « Tel qu'il existe, dit le docteur O'Rorke, le *Lichen esculentus* est d'un prix inestimable pour les tribus errantes du désert, qui lui doivent de n'être pas mortes de faim dans les années de famine ou les diverses circonstances critiques qui accompagnent leur vie irrégulière. » (A. Mangin. *Le Désert et le Monde sauvage.*)

d'animaux, d'inégales dimensions, tantôt légères, tantôt profondes.

Déjà Aly s'était agenouillé sur le sol et examinait minutieusement chaque empreinte.

— Eh bien, demanda Ben-Samuel, que penses-tu?

— Je pense, répondit le nègre, que c'est une tribu entière qui émigre, et qu'elle a passé ici hier ou ce matin.

— A quoi reconnais-tu cela? demanda M. Hunt.

— Regardez, dit Aly, les traces sont encore fraîches, et le vent n'a pas eu le temps de les faire disparaître. Donc, elles sont récentes. Maintenant, ce pied si léger qu'à peine il a marqué le sable est celui d'un enfant; ces empreintes plus allongées sont celles d'un pied de femme; ici, ces quatre trous également espacés et de forme particulière sont les traces d'une chèvre; plus loin, voici les empreintes profondes des djemels pesamment chargés (1).

M. Hunt regarda le nègre d'un air étonné.

— Les caravanes, conclut celui-ci, n'emmènent avec elles ni chèvres, ni femmes, ni enfants. Donc, ces traces ne sont pas celles d'une akkabah, mais celles d'une tribu.

— Et pourquoi cette tribu émigre-t-elle? reprit M. Hunt.

Le mirage. Dessin de A. de Bar.

— Le nègre sait lire sur le sable du désert, répondit Aly, il ne sait pas lire dans le cœur des hommes.

— Sans doute, fit Ben-Samuel, parce que l'oasis ou les pâturages qui nourrissaient cette tribu ont cessé de lui fournir des ressources suffisantes, parce que les sources se sont taries.

— Soit! j'admets l'hypothèse. Mais alors quelle route devons-nous prendre? Faut-il suivre ces traces ou remonter à leur point de départ?

— Les tribus qui émigrent n'attendent pas pour se mettre en route que l'oasis soit devenue inhabitable. Dans cette oasis, dont quelques lieues peut-être à peine nous séparent, nous avons l'espoir de trouver un asile au moins momentané. D'ailleurs, ce qui ne suffit pas à une tribu peut suffire à une quarantaine d'hommes. En nous dirigeant vers le nord, au contraire, Dieu seul sait où nous arriverons.

— C'est aussi mon avis, dit M. Hunt; du reste, l'état de la caravane ne nous permet pas les longs voyages.

(1) « Mille indices, qui échapperaient à notre observation, permettent aux Arabes de faire à chaque instant la chronique du désert... Sur les vestiges les moins apparents, les guides bâtissent souvent toute une histoire, dont on est surpris d'abord, mais dont on ne tarde pas à reconnaître plus tard l'exactitude singulière. » (Comte d'Escayrac de Lauture. *Le Désert et le Soudan.*)

La proposition de Ben-Samuel, soumise à ses compagnons, fut aussitôt adoptée, et la caravane, inclinant vers le sud, suivit les traces marquées sur le sol.

Elle marchait alors sur un sable quartzeux, finement granulé et mélangé de sel.

Vers les quatre heures du soir, M. Lafourche, qui s'était laissé gagner par le sommeil, se réveilla tout à coup à un mouvement brusque que fit son méhari. Il ouvrit l'œil, et poussant une exclamation de joie :

— L'oasis ! s'écria-t-il.

M. Hunt accourut et regarda dans la direction que lui désignait l'ex-capitaine de la *Jeune-Adèle*. Comme lui, il crut distinguer une longue ligne de palmiers qui se profilaient à l'horizon. Seulement, l'image lui apparut renversée, la tête des palmiers plongeant dans le sable et leurs racines se perdant dans l'azur du ciel.

— L'oasis ! répéta-t-il.

— Non ! *le lac des gazelles* (1), dit Ben-Samuel.

N'importe ! l'oasis ne peut être loin. Le mirage rapproche les distances, il ne saurait montrer ce qui n'existe pas. En avant ! en avant !

Ces paroles de Ben-Samuel coururent comme une traînée de poudre dans les rangs de la caravane.

— En avant ! en avant ! répétèrent toutes les voix.

Et tous, malades et valides, pressèrent le pas.

En même temps, l'instinct des chameaux venait confirmer l'appréciation du guide. Ces intelligents animaux tendirent le cou dans la direction du sud, aspirant longuement les humides vapeurs que le vent du désert leur apportait.

Trois heures après, au moment où le soleil disparaissait à l'horizon, la caravane atteignait enfin l'oasis si ardemment désirée.

CH. WALLUT.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

(1) Les Arabes donnent au mirage le nom poétique de *bahr-el-gazal* (lac des gazelles), parce que, la plupart du temps, il présente aux yeux l'image d'une nappe d'eau limpide. Le phénomène du mirage est dû à la réverbération des rayons solaires sur le sable, et à la dilatation intense des couches inférieures de l'atmosphère. Les rayons lumineux éprouvent une refraction en traversant des milieux gazeux de densités inégales. Le ciel se réfléchit sur les couches d'air raréfié en contact avec le sol, et l'image des objets terrestres se reproduit, souvent renversée, sur les couches supérieures plus denses. Le phénomène a été observé et décrit par Monge pendant l'expédition d'Egypte. Quant aux récits qui représentent le mirage comme reproduisant l'image d'objets qui n'ont pas une existence réelle, ils doivent être rangés dans la catégorie des fables.

# LES ANGLAIS EN ABYSSINIE.

## THÉODOROS ET LES ABYSSINS.

### I

L'Abyssinie est une véritable Suisse : partout des montagnes, d'âpres sommets, des cascades, des torrents et même des glaciers. A la place de chaînes rayonnant d'un point central, comme dans la Confédération helvétique, figurez-vous un immense plateau dominant les plaines voisines à une hauteur de quinze cents mètres et formant un triangle dont chaque côté peut avoir cent cinquante lieues d'étendue.

Au milieu de cet imposant massif, serpente, dans les anfractuosités des vallées, le Nil Bleu, une des têtes du roi des fleuves d'Afrique. Il se recourbe comme le sabre abyssin, franchit le lac Tana, se replie de nouveau sur lui-même, s'élance définitivement vers le nord et va mêler ses eaux bleuâtres aux flots laiteux du Nil Blanc.

Le climat, salubre dans les montagnes, grâce à leur altitude souvent considérable, est torride et malsain dans les plaines. Le ciel, pur dans le mois de décembre, de janvier et de février, devient nuageux dans les premiers jours du printemps. Le mauvais temps éclate dans toute sa fureur au mois de juin. Un terrible hivernage commence. Tout est submergé. La Providence prépare dans les montagnes du Sémen l'inondation qu'attend avec impatience l'Egypte. Les travaux cessent alors forcément. Chacun rentre sous la tente. On laisse à la nature ses droits impérieux, sans chercher à la combattre. La lutte serait impossible. Les Anglais, qui pénètrent au cœur du pays, ont moins à redouter l'arrogant négus que son implacable auxiliaire,— l'hivernage. *Caveant consules.*

Qu'on ne se méprenne pas sur le peuple abyssin ; il n'appartient pas à la race nègre, mais bien à la race caucasique ; il n'est ni païen, ni musulman ; il est chrétien et plus foncièrement que bien des nations européennes. Le chiffre actuel des habitants est d'environ cinq millions. Chaque village a son église, et naturellement son pasteur. Les demeures consacrées à Dieu sont considérées comme inviolables. L'épée s'incline à leur porte. Malheur à celui qui, professant un autre culte, oserait en franchir le seuil ; il serait bâtonné religieusement.

Les prêtres dirigent l'enseignement populaire, qui est gratuit en Abyssinie. Il est vrai que l'instruction n'est pas ordinairement poussée très-loin ; les jeunes gens apprennent le plain-chant, un peu de grammaire, la Bible, l'Evangile, l'art de composer des hymnes, et cela suffit. En résumé, ce peuple montagnard a plus l'esprit guerrier que l'intelligence littéraire. Il préfère les émotions de la guerre aux joies paisibles de l'étude, et malheureusement il n'est pas le seul.

Les bataillons de braves que le négus a mis sur pied contre les Anglais se composent de quarante mille hommes. Les fantassins sont armés d'une lance, d'un long sabre, d'un bouclier et parfois d'une carabine.

Ils se précipitent contre leurs adversaires à la manière des turcos, en poussant des hourras frénétiques. La cavalerie est admirablement montée ; c'est le corps d'élite seul capable d'une résistance sérieuse. Les chevaux, qui rappellent ceux des Arabes, répondent à la moindre pression des genoux ; ils sont merveilleusement dressés ; avec eux, les rênes sont inutiles. Ils s'élancent contre l'ennemi avec une rapidité foudroyante et s'arrêtent tout d'un coup au moindre signal de leurs maîtres. C'est alors que les cavaliers jettent leurs longs javelots avec une incroyable sûreté de coup d'œil. Il est rare qu'ils manquent leur but.

II

Parlons maintenant du souverain. Théodoros, qui s'intitule le roi des rois d'Ethiopie, a quarante-huit ans; il est de taille moyenne, vigoureux et très-jaloux de le paraître. Sa physionomie est expressive, quelque peu rude, plutôt fine que cruelle. Son coup d'œil est froid, observateur, rapide comme l'éclair. Son regard ne se repose pas, il vole. Son teint est brun noir; ses cheveux foncés sont onduiés, mais non crépus. On le prendrait volontiers pour quelque Arabe brûlé par le soleil du désert. Au moral, il tient d'Alexandre, de Caligula et de Pierre le Grand. Son esprit est remarquable; il ne faiblira pas devant le péril, il le bravera jusqu'au bout. C'est un grand homme barbare; qui sait? En Occident, il eût peut-être été un Charlemagne ou un Napoléon; il a les tendances religieuses de l'un et le génie militaire de l'autre. Les faits esquisseront mieux, du reste, cette étrange personnalité qu'on ne pourrait le faire en cherchant directement à la peindre.

C'est un parvenu, dont le véritable nom est Kasa; sa mère vendait, il y a moins de trente ans, des graines de kousso, célèbre vermifuge dont les pauvres Abyssins n'ont que trop besoin. Chacun connaît son origine, mais il est peu prudent de s'en souvenir en sa présence. Plusieurs personnes ont manqué payer de leur vie cette témérité. Un officier, accusé de cette maladresse, fut jeté dans un cachot et condamné avant tout à un jeûne absolu. Vingt-quatre heures après, il reçut du négus cette dépêche d'une ironie peu rassurante :

« Comment as-tu passé la nuit, mon frère? comment as-tu passé le jour? Que le Seigneur t'accorde un peu de patience. Afflige-toi avec moi, car hier maman est restée au marché toute la journée sans pouvoir vendre une seule dose de kousso. Je n'ai donc pas de quoi acheter à souper pour toi ni même pour moi. Que Dieu te fasse durer, mon frère! Que Dieu brise tes chaînes! C'est Kasa qui te le dit. »

Le lendemain, un jeune espiègle lui apporta pareil message. Au troisième jour, Théodoros lui adressait de nouveau les mêmes souhaits, mais lui annonçait une nouvelle joyeuse : « Maman, disait-il, vient enfin de vendre une petite dose de kousso en échange d'un pain, je me hâte de te l'envoyer. »

Dans une circonstance analogue, il se vengea gaiement de grands feudataires, ses ennemis devenus ses prisonniers, qui s'étaient permis de parler de la marchande de kousso.

Le jour même de la victoire, il les fit amener à sa table et avec les plus grands égards. Il ordonna que des mets exquis fussent apportés à ses lieutenants, tandis que les prisonniers voyaient apparaître un brouet noir d'horrible apparence.

Le souverain se tourna vers eux et leur dit avec courtoisie : « Mes amis, je ne suis, comme vous l'avez répété, que le fils d'une pauvre marchande de kousso, et cela me fait souvenir que ma mère n'a rien vendu encore aujourd'hui. J'ai pensé que vous ne me refuseriez pas de faire honneur à sa marchandise, et si elle n'est pas plus appétissante, recevez-en mes excuses! »

Et il les força à boire à pleins verres l'affreux purgatif. Les prisonniers furent heureux d'en être quittes aussi aisément.

III

Une des passions de Théodoros, c'est de rendre la justice. Il résout les questions en quelques secondes. Rien ne l'embarrasse. Des difficultés imprévues se présentent-elles, il ne s'arrête pas pour si peu, et passe outre. Il se croit très-sérieusement aussi sage que Salomon!

Jour et nuit le terrible justicier dicte des arrêts; le cri de *Djan-ho! Djan-ho!* retentit sans cesse. C'est le *haro* des anciens Normands, le cri des plaideurs qui viennent prendre place. L'exécution suit immédiatement la sentence; aussi, que de bras, que de jambes ont été coupés depuis l'heureux avénement du négus!

La grande vertu, si c'en est une, du grand juge abyssin, c'est de ne rester jamais en défaut. Un assassin lui est amené. Le misérable est un malin compère et veut éblouir la justice.

— Pourquoi as-tu tué? lui demande le négus.

— Je ne sais pas; c'est le diable qui est entré en moi.

— Voilà, s'écrie Théodoros, un diable bien indiscret. Je ne vois qu'un moyen de l'expulser. Qu'on coupe la tête à ce brave homme!

Arrivé de si bas et en quelques années au faîte de l'autorité et d'une autorité sans contrôle, Théodoros a cru que sa bonne étoile pouvait lui accorder un monde à gouverner. Sa puissance l'a ébloui. Il a traité d'égal à égal les monarques d'Europe, écrivant à l'empereur de Russie une lettre absurde dans laquelle il l'invitait à partager avec lui la souveraineté du globe; adressant, dit-on, à la reine Victoria une demande de mariage; que sais-je? Son ambitieuse folie n'a plus de bornes. Il a pensé un moment, et peut-être y songe-t-il encore, abattre de fond en comble l'islamisme et, nouveau croisé, se rendre à Jérusalem, à la tête de bataillons de triomphateurs chrétiens. Il a commencé par provoquer en combat singulier le vice-roi d'Egypte, qui s'est hâté de ne pas accepter ce cartel. Voici le texte de la lettre chevaleresque qu'il écrivit à Saïd-Pacha :

« Fils de l'Erreur,

« Tes prédécesseurs, par surprise et par trahison, enlevèrent à mes ancêtres les riches provinces du Soudan.

« Rends-les moi, nous serons amis.

« Si tu refuses, c'est la guerre.

« Ecoute et réfléchis. Je te provoque en un combat singulier.

« Revêtu de toutes tes armes et moi de celles de mon pays, viens; entre nous deux, Dieu jugera.

« Un combat à mort. Au vainqueur, l'univers.

« J'attends. »

Il aime à passer pour fervent chrétien : il jeûne; il assiste aux offices religieux. Je me souviens d'une anecdote qui montre au grand jour son caractère pieux et despotique. Théodoros apprend qu'un grand nombre d'habitants de Gondar sont encore musulmans; il s'indigne, il s'irrite. Il veut obtenir immédiatement la conversion de ces misérables.

« Les prêtres, s'écrie-t-il, sont d'une lenteur désespérante! Je saurai bien faire des chrétiens de toute cette bande de mahométans! »

Il fait ranger sur une grande place de Gondar tous les partisans de l'islam et ordonne à ses troupes de défiler devant eux, le fusil au poing et prêt à partir. Alors arrivent avec solennité une centaine de prêtres précédés d'un large bassin d'eau lustrale.

Théodoros se présente, promène son regard d'aigle sur les mécréants, et, montrant d'un côté ses soldats

et de l'autre les prêtres armés du goupillon, il s'écrie :

— Choisissez !

Ce mot suffit. Tous reçurent le baptême. Le lendemain, Théodoros disait avec bonheur : « Mes États comptent six mille chrétiens de plus ! »

IV

Il est peu d'existences plus intéressantes pour un biographe que celle de ce souverain, assez fou ou assez grand pour tenir tête à toute l'Europe. Le bouffon se mêle au lugubre dans le récit de son histoire : son génie bizarre, fatal, a quelque conformité avec celui d'Hamlet. Sa philosophie est sombre, son rire satanique. Lorsqu'il châtie, il se croit l'arbitre de la destinée ; il tue au nom de la très-sainte Trinité. Ce pouvoir qu'il est parvenu à acquérir à force de courage, de pénétration

Théodoros. Dessin de Bocourt.

et d'audace, il y tient plus par vanité que pour satisfaire ses passions et jouir d'une grande fortune. Il croit à sa mission. Son orgueil sans bornes a des naïvetés fort réjouissantes. En voulez-vous un exemple?

Un jeune Irlandais avait,—il y a quelques années,— l'intention de devenir un personnage à la cour du négus. Il eut l'idée de lui apporter un présent, un hommage délicat. Il acheta, en passant en France, un tapis où se trouvait représenté Jules Gérard, en costume de spahis, visant un lion et le tuant. Notre confiant Européen était ravi; il pensait déjà au poste de premier ministre que ne manquerait pas de lui valoir une introduction aussi ingénieuse.

Il obtient une audience de Théodoros, déroule à ses pieds le fameux tapis ; mais le maître, loin de le remercier, demeure silencieux et roule des yeux irrités. Le pauvre Irlandais ne comprend rien, absolument rien à ce mécontentement. Il a dû commettre quelques fautes d'étiquette.

— Que sur-le-champ cet insolent soit mis aux fers! s'écrie le souverain. Ces étrangers sont par trop audacieux. Ne voyez-vous pas que celui-ci ose me prédire en face que je serai tué par les Turcs, moi, le lion abyssin?

Le négus avait pris Jules Gérard pour un Turc et le lion pour son propre emblème. Le malheureux Irlandais figure depuis au nombre des prisonniers, à côté du consul anglais, M. Cameron.

V

Avant de terminer, il faut que j'explique rapidement la cause principale du conflit qui a éclaté entre la Grande-Bretagne et le roi des rois d'Ethiopie.

Il y a environ six ans, l'Angleterre envoya en Abyssinie un représentant, un vice-consul, M. Cameron. Sur

Carte d'Abyssinie.

un soupçon sans fondement de complicité avec ses ennemis, le négus le fit jeter dans un cachot. Les amis qui voulurent intercéder en sa faveur eurent le même sort. En quelques mois, les forteresses de Magdala et de Débra-Tabor se refermèrent sur une vingtaine d'Européens, au mépris de toute justice et contre le droit des gens.

L'irascible monarque méritait de recevoir une leçon. On le prévint que les Européens tireraient de lui une éclatante réparation ; il se drapa dans son orgueil et mit au défi ses ennemis. La Grande-Bretagne a accepté le cartel. Les Anglais ont débarqué à Adulis, et ont gravi, non sans peine, le plateau abyssin. L'or n'a pas été ménagé. Il le fallait. Qu'importe si l'on a dépensé huit à neuf millions pour sauver chaque prisonnier de Théodoros ! Une nation véritablement grande protége ses enfants sans songer à son budget.

RICHARD CORTAMBERT.

# LA SCIENCE EN FAMILLE.

## UN BOTANISTE A TRAVERS CHAMPS (1)

L'enfant et la circée. Dessin de E. Morin.

Il y a quelques années — j'habitais alors Meudon, dont les environs offrent aux botanistes, comme aux simples promeneurs, de très-intéressantes excursions, et il va sans dire qu'à mes loisirs, j'allais explorant le bois en tous sens — le directeur d'un journal d'enfants m'avait demandé un conte, une histoire, et je m'étais engagé à travailler pour son petit public. « Voulez-vous faire un civet? prenez un lièvre, » dit la *Cuisinière bourgeoise*. « Si tu veux faire un conte? trouve d'abord un sujet, » est obligé de se dire l'écrivain. Or une après-midi je rôdais dans la forêt, et tout en disant bonjour aux fleurs qui, la plupart, étaient pour moi d'anciennes et intimes connaissances, je cherchais le motif du futur récit.

J'étais sorti plein d'idées riantes. Le riant spectacle de la nature en fête — car il faisait un temps magnifique — ajoutait à cette heureuse disposition. Laissant les chemins couverts, je marchais le long des sentiers pleins de douce lumière, sur la marge feuillue desquels je croyais entendre s'ébattre de gracieuses légions d'esprits aimables, venus pour m'inspirer une légende aussi gaie que coquette, dont je voyais déjà se grouper les gracieux personnages, et déjà aussi j'apercevais la troupe de mes jeunes lecteurs mise en liesse par la sémillante narration que je leur préparais.

Voilà que dans le fond d'un fourré humide, obscur, je remarque une fleur que je crois ne pas reconnaître. Je descends, je me baisse, je la cueille, je l'examine, mais il ne me souvient pas l'avoir jamais rencontrée jusqu'alors, et comme je n'ai point de répertoire botanique avec moi, ce ne sera qu'après mon retour à la maison que je pourrai savoir le nom qu'elle porte. J'en prends donc plusieurs tiges, dont je fais un petit bouquet, et, ce bouquet à la main, je poursuis ma promenade et ma rêverie.

Ce qu'il advint alors de moi, de mes idées, je serais

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

bien en peine de le définir, d'en rendre fidèlement compte. Je sais seulement que sans m'en apercevoir — car ce ne fut guère que plus tard que j'en fis la remarque — au lieu de chercher d'instinct les chemins clairs et spacieux, je me trouvais comme poussé à me perdre sous les voûtes sombres des épaisses futaies. Je sais qu'insensiblement les tableaux qui étaient venus s'épanouir radieux dans mon imagination se couvrirent de teintes sinistres ; que la fable joyeuse, auparavant incertaine dans les sphères heureuses, s'accusa, drame terrible dans l'élément funèbre ; que le sujet qui m'était d'abord apparu secouant les grelots d'une douce folie, revêtit définitivement la livrée du deuil et de la désolation. Jamais fiction aussi navrante, aussi lugubre n'était éclose dans mon esprit.

Et comme, enfoncé dans la plus noire profondeur de la forêt, je goûtais un triste charme à remuer ces tristes idées, un fracas horrible se fit tout à coup entendre... au-dessus de ma tête la tempête tordait, entre-choquait, aux lueurs des éclairs, les branches des grands chênes. — Les éclats de la foudre répercutés en longs échos dans le vallon, faisaient trembler la terre en déchirant les nues. L'eau qui tombait par nappes courait en fauves torrents sur la pente ravinée. Jamais plus formidable orage.

Baigné, transi, je pus enfin rentrer chez moi, toujours tenant la plante inconnue, dont je m'inquiétai de rechercher le nom, aussitôt que je fus quelque peu remis.

Le livre consulté m'apprit qu'elle s'appelait de son nom classique : la *circée*, et de ses noms vulgaires : *herbe aux sorciers, herbe à la magicienne*. Puis au-dessous de ces dénominations caractéristiques, je lus cette remarque que faisait l'auteur du livre : « On ne comprend pas pourquoi le nom de la fameuse enchanteresse mythologique a pu être donné à cette plante des bois humides, qui n'attire guère l'attention que par ses petites fleurs en épis blancs contrastant avec son feuillage sombre ; on se demande comment elle a pu être employée dans les siècles d'ignorance à composer des philtres néfastes, à opérer des maléfices ; et pourtant un des articles les plus secrets de la science des magiciens enseignait les moyens de la reconnaître, le jour et le moment de la cueillir, et les cérémonies terribles, mystérieuses qui devaient accompagner son emploi. Aujourd'hui à peine lui concède-t-on une faible vertu médicale. »

C'est ainsi que je fis connaissance avec la magique *circée*.

— Voudriez-vous, monsieur, nous donner à entendre que les sombres inspirations qui vous vinrent, que l'orage qui éclata furent dus à l'influence de ?...

— Permettez, Bouillon-Blanc ; je n'ai pas fini. Deux mois, plus tard, sur un autre point du même bois, le hasard me conduisit dans un carrefour où je trouvai un enfant qui, le visage ensanglanté, les habits souillés, se roulait sur lui-même en poussant des cris douloureux. Je me fus bientôt assuré que le sang dont il était couvert provenait seulement de quelques légères égratignures au front et aux joues ; mais je pus constater en même temps qu'il avait un poignet luxé et une jambe fortement meurtrie. — Tout en donnant au pauvret les quelques soins que j'étais à même de lui offrir, je ne laissai pas de le questionner sur les causes de son accident ; ne lui dissimulant point que j'étais tout porté à croire que, par imprudence ou par étourderie, il avait largement contribué à la mésaventure qui l'avait mis en ce piteux état :

— Tu auras voulu aller prendre quelque nid sur un arbre, les branches auront manqué dans tes mains ou sous tes pieds, et alors...

— Oh ! non, monsieur, je vous assure. Ça m'est bien arrivé sans que je sache comment. Je passais par ce petit chemin qui est là au-dessus, je m'en retournais tranquillement, en arrangeant un gros bouquet que je venais de cueillir, et que j'emportais pour maman. Tout d'un coup — il n'est cependant pas bien étroit ce chemin, ni bien mauvais, j'y ai passé vingt fois sans que pareille chose m'arrivât — tout d'un coup, le bord où je marchais s'effondre, et vlan ! me voilà roulant sans pouvoir m'arrêter jusqu'au bas du talus, à travers les épines et les pierres, qui m'ont fait le mal que j'ai... Et à preuve que je ne mens pas, voyez, toutes les fleurs de mon bouquet sont encore éparpillées là où j'ai dégringolé. »

Je regardai.

L'enfant disait vrai. Mais la première fleur que je reconnus parmi celles qui jonchaient le sol n'était autre qu'une *circée*.

— Et vous allez inférer de là, s'écrie Bouillon-Blanc, que...

— Patience donc, sceptique. Je n'infère rien : je raconte. — L'année d'après, pendant que j'étais en visite dans ma famille, en province, à la campagne, un de mes cousins assistant par hasard à une licitation de biens mis en vente par lots, se rendit adjudicataire, presque en façon de plaisanterie, d'une parcelle de bois, moyennant, je crois, cent cinquante ou deux cents francs : une idée qui lui était venue séance tenante, et dont on s'égaya fort, quand il nous fit part de son importante acquisition. Quoi qu'il en fût, on décida d'aller le jour même visiter la *forêt* du cousin, pour en prendre solennellement possession.

Jeunes et vieux, petits et grands veulent être de la partie. On se met joyeusement en route. La caravane est dirigée par le cousin, qui affecte d'être singulièrement enorgueilli à l'idée de possession d'un aussi considérable domaine.

Le bois est en vue. Des hourras retentissent. Le propriétaire réclame et obtient sans conteste le droit de poser le premier le pied sur ce sol dont il veut nous faire les honneurs. Nous nous arrêtons. Il franchit seul la limite.

Puis, quand il a fait deux ou trois pas sur sa terre, nous le voyons qui se courbe ; puis se retournant vers nous, avec une tige fleurie dans la main :

— Regardez, mon cousin, les jolies fleurs qui croissent dans mon bois, me dit-il.

Et comme il s'aperçoit que je considère cette fleur d'une singulière façon :

— Ça, reprend-il, est-ce que par hasard vous ne la connaîtriez pas, vous qui vous vantez de les connaître toutes ? Et il ajoute avec un long éclat de rire, qui éveille de nombreux échos : Qui sait ! il n'y a peut-être que mon bois qui en produit de semblables, ce qui fait que tout naturellement elle ne peut que vous être complétement étrangère, puisque vous n'êtes jamais venu dans mon bois.

Et les rires de redoubler.

Mais moi, très-sérieusement :

— Pardon, mon cousin, je la connais, c'est la *circée*...

— Et ensuite, monsieur ? dit Bouillon-Blanc.

— Ensuite ? La promenade s'acheva aussi gaiement, aussi follement qu'elle avait commencé ; et je ne tardai pas à oublier cet incident qui, malgré moi, et sans que

je crusse devoir faire part à personne de cette impression, m'avait paru comme un point sombre sur cette radieuse journée. Mais quatre ans plus tard, et presque jour pour jour (1), le brave garçon, qui se rendait à une fête de famille, trouvait une mort affreuse dans une catastrophe de chemin de fer. Et alors, malgré moi encore, il me ressouvint de l'avoir vu cueillant un jour, dans son bois, la *circée*.

— Et vous avez conclu ?...

— J'en ai conclu que pour peu que j'eusse l'esprit porté aux superstitions, je ne manquerais pas d'attribuer à cette plante quelque influence vraiment funeste. Et c'est ainsi, en tout cas, que je m'explique comment il s'est fait...

— Que vous croyez à la funeste influence de la circée, car je vois où le bât vous blesse. Vous n'osez pas l'avouer en face de gens qui, comme moi, se moqueraient de vous, mais vous croyez bel et bien à toutes ces sottes histoires.

— Ça, Bouillon-Blanc !...

— Vous y croyez, monsieur; ne me dites pas le contraire. Vous êtes superstitieux ; et je ne vous en fais pas mon compliment, car ces idées biscornues ne peuvent que troubler l'existence, et l'on a toujours assez de tracas sans aller encore s'en forger. Si la crainte du ridicule ne vous retenait, ah ! le bon client que vous feriez pour la verveine, et aussi pour quelques autres que j'ai d'aventure entendu me rapporter leurs glorieux souvenirs.

Le *millepertuis* m'a notamment bien diverti en me contant une fois tous les prétendus exorcismes obtenus par sa merveilleuse intercession. Lui, au moins, il ne croit, ni n'a jamais cru le premier mot des sornettes débitées sur son compte. On l'appelait *chasse-démons* : il en riait. Aujourd'hui les bonnes femmes, pour qui la médecine ressemble singlièrement à une science occulte, viennent encore demander à ses feuilles, à ses fleurs toute espèce de guérison : ça le divertit beaucoup ; et, d'ailleurs, comme il dit : « Mon Dieu ! du moment où je ne leur fais point de mal, je me flatte d'être en somme un assez grand médecin. » — Une autre plante dont il m'est revenu de bizarres histoires, c'est la violette *des sorciers, des morts*...

— Vous voulez parler de la *pervenche*. En ce cas, mon cher esprit fort, je vous arrête. Moquez-vous, si cela vous amuse, des talismans, mais respectez au moins les symboles. Trop de gens aujourd'hui tendent à dépoétiser tout, comme si vraiment le corps seul était intéressé à la vie. Grâce donc pour les symboles, qui parlent à l'âme ; et, autant que je puis croire, la pervenche, même sous les noms les plus étranges, ne fut jamais que symboliquement honorée.

— Pourtant, monsieur, ce nom de violette des sorciers indique nécessairement...

— Ce nom lui fut donné, si j'ai bonne mémoire, parce qu'elle tapisse communément les rochers, et partant les grottes où les soi-disant sorciers se retiraient pour procéder à leurs évocations. Quant à celui de violette des morts — on devrait d'ailleurs dire des *mortes* — elle le doit à cela qu'ayant été longtemps, et chez beaucoup de peuples l'image de la candeur, de l'innocence, on avait autrefois coutume lorsqu'une vierge mourait, de la couronner de pervenches pour la porter au tombeau. En Belgique, on en jonchait le passage des jeunes mariés. Dans certains pays, lors des réceptions des souverains dans les villes, on en tressait des guirlandes qu'on suspendait aux maisons comme emblème de pure fidélité. — Aujourd'hui, dans le langage des fleurs, elle signifie *doux souvenir*. Et c'est à une circonstance de la vie de J.-J. Rousseau que remonte cette poétique attribution : « J'allais, raconte-t-il, m'établir aux Charmettes avec Mme de Warens : en marchant elle vit quelque chose de bleu dans la haie, et me dit : « Voilà de la pervenche encore en fleur. » Je n'avais jamais vu de la pervenche, je ne me baissai pas pour l'examiner, et j'ai la vue trop courte pour distinguer à terre la plante de ma hauteur. Je jetai seulement en passant un coup d'œil sur celle-là ; et près de trente ans se sont écoulés sans que j'aie revu de la pervenche, ou que j'y aie fait attention. En 1764, étant à Grenier, avec mon ami M. du Peyron, nous montions une petite montagne au sommet de laquelle il y a un salon qu'il appelle avec raison *Bellevue*. Je commençais alors d'herboriser un peu. En montant et regardant parmi les buissons, je pousse un cri de joie : « Ah ! voilà de la pervenche. » Et c'en était en effet. » — Ce simple cri d'émotion du philosophe botaniste a fait la renommée définitive de la pervenche. Bernardin de Saint-Pierre, le premier, s'avisa de l'appeler *la fleur de Jean-Jacques*, et la postérité a consacré ce baptême.

Il se peut, cependant, que le célèbre citoyen de Genève ne soit à nos yeux qu'un rêveur misanthropique et subversif; et il s'ensuivra que la joie à lui causée par une fleur ne vous semblera constituer pour celle-ci qu'un médiocre titre de gloire. Tâchons de lui en trouver quelque autre.

Cent ans auparavant — à cette époque, comme encore aujourd'hui, selon beaucoup de gens, le suc de la pervenche était réputé souverain dans le traitement des mères qui cessent d'allaiter leurs enfants — convaincue que Mme de Grignan devait à cette plante le rétablissement de sa santé un moment gravement altérée, Mme de Sévigné écrivait à son adorée fille : « Cette chère pervenche, ah ! que je suis ravie que vous l'ayez trouvée à votre point; on dirait qu'elle a été faite pour vous. Quand vous redevintes si belle, on disait : « Mais sur « quelle herbe a-t-elle marché ? » Je répondais : « Sur « de la pervenche. » — Vous voyez qu'après avoir voulu dire en même temps *candeur* et *fidèle attachement*, elle pourrait encore signifier *joie maternelle*, aussi bien que *heureuse souvenance*. Je vous ferai en outre observer qu'elle est d'une famille à laquelle se rattache un des souvenirs les plus importants de notre histoire primitive...

— C'est possible, monsieur, mais laissez-moi vous dire que je fais mes réserves sur cette opinion, qu'une commune origine implique une solidarité quelconque entre descendants ou collatéraux. Je vous étonne, je vous scandalise sans doute, car vous me faites l'effet d'être démesurément indulgent aux préjugés, tandis que moi, je n'en admets aucun, — et pour de bonnes raisons, comme j'aurai l'honneur de vous le démontrer tout à l'heure ; — mais voyons, je vous prie, le fait qui est propre, selon vous, à rendre plus brillante encore la réputation de votre sentimentale héroïne.

— Eh bien ! le voici tel que je le trouve rapporté par un auteur : « Les sages de Ceylan, ayant démontré que leur île avait été le siége du paradis terrestre, ont cherché à découvrir quel était l'arbre du fruit défendu, et ils l'ont trouvé dans le *Divi ladner*, de la famille des *Apocynées* (la pervenche est un apocynée). La beauté

(1) Rigoureusement historique.

de son fruit et le parfum de ses fleurs avaient de quoi tenter la mère des humains ; et d'ailleurs le fruit porte encore la marque des dents de la première femme. Jusqu'alors ce fruit avait été délicieux, mais dès que le péché de désobéissance eut été commis, il devint terriblement vénéneux, et depuis il n'a pas cessé de l'être.

— Bon ! c'est, ma foi, très-original, et je ne pensais pas que je dusse trouver dans votre témoignage même un argument de plus en faveur de ma manière de voir, qui est diamétralement opposée à la vôtre. Vous avez voulu faire rejaillir sur l'humble pervenche un rayon de l'antique gloire de son proche parent ; vous croiriez-vous moins logique en la rendant responsable, elle innocente personne, des empoisonnements qui ne peuvent manquer d'être portés de temps en temps au compte du *Divi ladner?* Or je me trouve absolument dans le même cas, moi. Chacun pourra vous certifier, je crois, que je joue dans le monde un rôle suffisamment probe, car je ne fais sciemment de tort à personne, et d'aventure même quelques individus se trouvent pour venir, comme à mon camarade le millepertuis, me demander de prétendus services et pour se figurer que je les leur rends, quand je teins et parfume tant soit peu de mes fleurs le breuvage qu'ils s'administrent, avec une foi naïve en laquelle réside tout mon pouvoir. Bref, je suis de cette grande classe inerte qu'on est convenu d'appeler *les honnêtes gens ;* et pourtant Dieu sait si ma famille est *mêlée ;* Dieu sait quel bizarre assortiment de personnages éminemment utiles, éminemment fourbes ou éminemment scélérats la compose. J'en citerai seulement quelques-uns : la pomme de terre, cette souveraine bienfaitrice de l'humanité; le tabac, cet étrange amuseur ; la jusquiame, la belladone, ces redoutables empoisonneuses ; la mandragore, qui, non moins meurtrière, matériellement parlant, pourrait, au point de vue moral, symboliser l'imposture dans tout ce qu'elle a de plus froidement perfide, de plus indignement malicieux. — Vous a-t-on quelquefois dit les infâmes duperies auxquelles elle se prêta ? Savez-vous qu'à une certaine époque elle jouit, comme plante merveilleuse, d'une réputation universelle ? Vous a-t-on conté, par exemple, que pendant qu'elle était tenue en vénération dans toute l'Asie, les anciens Germains transformaient ses racines en idoles devant lesquelles ils se prosternaient, et qu'ils consultaient dans les circonstances difficiles ? Avez-vous lu dans Théophraste qu'avant de l'arracher, il fallait tracer avec la pointe d'une épée trois cercles autour de la mandragore ; que celui qui la cueillait devait se tourner vers l'Orient, tandis qu'un acolyte dansait en proférant des paroles indécentes ? Avez-vous vu affirmé par les auteurs qu'elle poussait d'horribles gémissements quand on l'arrachait, et qu'il fallait, pour avoir le courage d'accomplir cette barbare opération, se boucher hermétiquement les oreilles, afin de ne pas se laisser attendrir par ses lamentations ? Enfin, vous a-t-on rapporté que, parmi les nombreuses et scandaleuses vertus qui lui étaient attribuées, figurait en première ligne celle de faire que celui qui avait su se l'approprier dans les conditions exigées n'avait plus qu'à désirer pour qu'aussitôt tout lui réussît, tout lui échût selon ses vœux.

— Il m'est, en effet, revenu quelque chose de cela. Et même, à ce propos, écoutez une histoire :

« Il a la mandragore ! c'est un damné ! Au bucher le païen ! Qu'on le brûle ! Pillons sa maison ! A mort le sorcier ! il a la mandragore ! Il a la mandragore ! » — Ainsi criait, vociférait, il y a bientôt trois cents ans, la populace de La Rochelle, ameutée devant la boutique d'un faiseur et marchand de chandelles, qui au su de chacun était entré pauvre en commerce, et qui, en quelques années, avait réalisé un certain avoir.

Était-ce vraiment par le secours de la plante magique que ce résultat avait été obtenu, et par là pouvait-on s'expliquer l'indignation du populaire qui s'apprêtait à lui faire un mauvais parti ? ou bien le succès légitimement acquis, mais peut-être un peu rapide, avait-il excité contre lui la jalousie, la haine de ses concurrents moins habiles ou moins favorisés de la clientèle, et ceux-ci, semant de méchants bruits sur son compte, avaient-ils aisément trouvé à les accréditer parmi les gens sans aveu qu'alléchaient le désordre et l'espoir du pillage ?

Ne nous prononçons pas encore.

Toujours est-il qu'en voyant cette tourbe s'agiter devant sa demeure, et en entendant les menaces qu'elle proférait, le marchand pouvait sérieusement croire sa dernière heure venue ; car il savait bien que ses meilleurs arguments ne prévaudraient pas contre l'aveugle animosité dont il était l'objet.

Mais Dieu permit que la garde et la conduite de la ville fussent alors confiées à un digne et courageux citoyen, qui, au premier bruit de l'affaire, accourut en la compagnie de quelques hommes d'armes déterminés, dont la mâle contenance, l'énergique intervention suffirent à inspirer de prudentes réflexions aux vagabonds, aux pillards qui se dispersèrent.

Le marchand de chandelles était sauvé ; mais si les effets de l'attroupement avaient été conjurés, les motifs ou plutôt le prétexte qui y avait donné lieu ne subsistait pas moins. Partout encore on entendait dire et répéter dans la ville que le marchand de chandelles devait sa fortune à des pratiques mécréantes, qu'il avait fait pacte avec Lucifer, à qui son âme était vendue, qu'enfin il avait la fameuse mandragore. Et il y avait à craindre non-seulement que la populace ne revînt à la charge, mais encore qu'elle ne fût appuyée ou encouragée par maintes gens d'honnête et chrétienne condition, qui croiraient sincèrement faire œuvre pie en prêtant les mains au châtiment d'un infâme citoyen.

A quelques jours de là, le prince Henri de Béarn, alors roi de Navarre, qui devait plus tard gouverner la France sous le nom de Henri IV, arriva dans la ville. L'aventure lui fut contée. Il approuva, il loua la conduite du gouverneur ; mais comme on lui apprit que la rumeur continuait à désigner le marchand à la vindicte publique :

— Oh ! dit le roi, voilà qu'il faudrait aviser à faire cesser.

— Sire, hasarda un des assistants, peut-être qu'une bonne ordonnance...

— Une ordonnance ! y pensez-vous ? Ce serait vraiment le moyen d'envenimer l'affaire encore plus.

Et comme s'il eût dédaigné de s'occuper davantage de cette question, le roi détourna l'entretien ; et la journée s'acheva sans qu'il eût parlé de nouveau du marchand de chandelles.

Vers le milieu de la nuit, et alors que tout dormait dans la cité, à l'exception de Henri de Béarn et de quelques gentilshommes et bourgeois, avec lesquels, après souper, il s'était attardé à deviser, selon sa coutume : « Çà, messieurs, fit le roi, si nous allions un peu visiter

cet homme qui a la mandragore. Venez, conduisez-moi. »

La petite troupe arrive dans la rue où demeure le marchand.

Le roi, qui marche le premier, commande à ses gens de s'arrêter à quelques pas de la boutique qu'on vient de lui désigner.

Puis, seul, il s'avance, et frappant lui-même du poing contre le volet :

— Eh ! l'ami chandelier !

— Qui va là ? répond de l'intérieur la voix quelque peu effarée d'un homme subitement arraché au sommeil.

— C'est, réplique le prince, un bourgeois qui n'a pas de chandelle pour rentrer chez lui, et voudrait vous prier de lui en vendre une petite.

— Bien, l'ami, je me lève et vous sers.

Ce qui fut dit fut fait. Le marchand sortit de son lit, ouvrit la porte, donna la chandelle à son client qui lui en paya la mince valeur, souhaita la bonne nuit, et alla se recoucher.

Et le roi de s'écrier en rejoignant ses compagnons, qui d'ailleurs n'avaient rien perdu de l'incident : « Eh bien ! messieurs, qu'en pensez-vous ? — Voilà la mandragore de cet homme. Il ne perd aucune occasion de gagner ; c'est le moyen de s'enrichir. — Demain, dites ce que vous avez vu. »

Ils le dirent, en effet ; et leur récit fit ce que n'au-

Henri IV et le marchand de chandelles. Dessin de E. Morin.

rait pu faire la plus sévère des ordonnances. Le bon esprit du prince l'emporta sur la superstition et l'envie. L'honnête industriel put continuer à faire fortune sans que le loyal profit de son travail fût imputé aux influences du démon et de la mandragore.

Là-dessus, Bouillon-Blanc, mon ami, comme je pense m'être quelque peu réhabilité à vos yeux par cette narration essentiellement rationaliste, permettez-moi de vous offrir mes salutations, et de poursuivre ma promenade.

— Un mot encore, je vous prie, monsieur, un simple mot, ou plutôt une simple question.

— Voyons.

— Autant que je puis croire, vous allez d'ici et de là, procédant à travers le monde végétal à une sorte d'enquête physiologique et historique ; le chapitre des mœurs et coutumes ne doit donc pas vous être indifférent.

— Certainement non.

— Eh bien ! vous qui devez savoir que les végétaux ont précédé l'homme sur la terre, me direz-vous comment il se fait que, par certaines conditions de leur existence, certaines plantes semblent intimement liées à l'existence de l'homme ?

— Comment l'entendez-vous ?

— Un exemple. Quand il n'y avait point d'hommes sur la terre, y avait-il des chemins, des habitations, des jardins, des murailles, des puits, etc. ? Non, n'est-ce pas ? — Or il est telles plantes qu'on ne voit jamais établies que le long des chemins, ou autour des habitations, ou dans les lieux cultivés, ou dans les fentes des murs, ou aux parois intérieures des puits, etc. —

Où s'établissaient-elles avant que tout cela existât?... Mais, pour n'attirer votre attention que sur un seul de ces points, comment vivaient celles qui, comme moi, semblent ne pouvoir habiter que les bords d'un chemin? Et en quoi l'existence d'un chemin peut-elle modifier la nature, la manière d'être du sol, pour que ces plantes en fassent leur séjour en quelque sorte exclusif? — C'est le double problème que je vous donne à résoudre.

— Vous feriez bien mieux de le résoudre vous-même : il n'y a là aucun mystère pour vous, tandis que pour moi ce n'est rien moins qu'inexplicable.

— Cherchez.

— Mais enfin, puisqu'il vous serait si facile...

— Moi, je n'en dis plus mot.

Et il s'obstine, en effet, à garder le silence. Faux bonhomme qui n'est pas fâché d'avoir, comme on dit, le dernier. Et je vous avoue en toute humilité, ami lecteur et compagnon, qu'il se l'est bel et bien assuré; car cette question qu'il vient de me poser, je me la suis mainte fois adressée moi-même, et je n'ai jamais réussi qu'à jeter ma langue aux chiens. Si donc vous êtes plus heureux, mieux avisé que moi; si la solution vous vient, je compte que vous voudrez bien m'en faire part. Mais poussons plus loin.

EUGÈNE MULLER.

*(La suite à la prochaine livraison.)*

# CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

## UN VOYAGE EN ORIENT.

Nous venons de faire un voyage intéressant, en très-belle et bonne compagnie, à la suite d'une dame éloquente entre toutes les femmes de ce temps-ci qui tiennent la plume avec honneur. Mme de Gasparin sera donc, s'il vous plaît, notre guide et notre historien dans ces sentiers charmants, sur ces fleuves célèbres qui conduisent au pays du soleil. Embarquons-nous tout de suite avec elle; entrons dans le bateau qui va nous conduire à travers le flot calme et superbe du vieux Danube, et répétons la description merveilleuse de Mme de Gasparin : « Le Danube! Ne voyez-vous pas, du fond des âges, se lever les multitudes bulgares, avec leurs troupeaux, leurs chariots, femmes, enfants, une tempête humaine poussée en avant par le doigt de Dieu, et qui balaye tout? Le Danube! Regardez maintenant, ce sont les bandes croisées, vilains, seigneurs, moines et clercs, un ouragan toujours; et le Comnène, l'empereur de Byzance, immobile au centre de sa toile, entre la peur et la rapine, attend sa proie, qui finira par l'étouffer. Le Danube! on dirait que, par ce beau printemps, il a neigé sur les prairies. Les turbans blanchis brillent au soleil... »

Pourquoi, cependant, partir avec tant de hâte, et ne pas s'arrêter quelques jours à Vienne, un musée, une bibliothèque, avec tant de souvenirs? Non, non, dit la dame, on ne nous attendrait pas sur le *François-Joseph*, qui est un navire impérial, et la voilà déjà qui s'arrange en quelque place heureuse, au milieu de ce beau navire. Allons! nous voilà partis. Le *François-Joseph* contient tout un monde, et même des musiciens et des chanteurs pour charmer la traversée. Il n'y a rien de plus rare et de plus gai que ce vaste rivage aux aspects changeant toujours. L'histoire aussi marche et change avec le paysage, et les plus savants disent le nom de ces peuples si divers. Notre voyageuse est moins savante, mais elle excelle à faire un portrait ressemblant et à le bien choisir parmi ces nombreux passagers : « Nous avons près de nous une Arménienne pâle, un peu grasse, une figure à la Paul Véronèse, qui tient un petit enfant dans ses bras. L'expression est modeste, les longues paupières restent abattues, une dignité tempérée de langueur règne dans l'attitude; les sourcils, abondants et peints, se séparent en deux arcs épais, le menton garde quelque mollesse, le visage a trop de rondeur, on se sent en présence d'un ordre de beauté très-différent de nos idées, pourtant il faut l'admirer. Et, pendant que la jeune mère allaite son enfant comme ferait une madone, on contemple ce cou blanc et plein qui s'épanouit sans voile; huit rangs de perles s'enroulent sur la poitrine; les bras, ronds, portent de larges bracelets; des anneaux, constellés de turquoises, de rubis et de diamants, ornent les doigts effilés; une veste de soie rose laisse flotter des manches de gaze; les cheveux, ondulés, se tordent sous le mouchoir de soie à fanfreluches. L'Arménienne reste immobile; son petit garçon, les joues rebondies, la chevelure ébouriffée, pris tout d'une pièce dans son vêtement brodé d'or et d'argent, s'accoude aux genoux de la mère; de l'autre côté, la sœur appuie son visage blême, où brillent de grands yeux noirs, sur sa main fluette; et le mari, un homme jeune, mince, au nez droit, au long profil, erre autour des siens, enveloppé d'un cafetan amaranthe, que double une épaisse fourrure d'astracan, par quarante degrés de chaleur. »

Voilà ce qui s'appelle un portrait fait de main de maître. Eh bien, ce qui vaut mieux que ces images et nous intéresse encore davantage, ce sont les sentiments, disons mieux, les palpitations de ce noble cœur. « En ce moment, nous dira la voyageuse éloquente, nous sommes vraiment heureux et nous respirons tout à notre aise. » Or savez-vous d'où lui vient ce parfait contentement? c'est qu'elle se voit entourée uniquement de bonnes gens, d'honnêtes gens. Ils se rapprochent volontiers les uns des autres au moment où le Bosphore ouvre en plein ses magnificences entre ces antiques rochers que franchissaient les Argonautes. C'est le plus beau passage d'un monde à l'autre que le soleil ait éclairé de ses rayons. Le Pont-Euxin, la mer Noire, un océan de saphir, un vrai chemin d'azur! Voilà vraiment un monde nouveau, voilà bien les avant-postes de l'Asie. Admirez et contemplez ces chemins glorieux que les premières familles humaines ont tracés sur la terre féconde.

Nous avons lu bien souvent, et jamais sans intérêt, quelqu'un de ces beaux voyages dans le pays des chimères; eh bien, même en comptant le *Voyage en Orient* de M. de Lamartine, un si grand poëte, nous ne pouvons rien comparer, pour la grâce et pour l'émotion, au

voyage de Mme de Gasparin. Rien ne l'étonne; elle a de l'admiration pour toutes les beautés, de la pitié pour toutes les infortunes. A Constantinople, un jour, elle rencontre une vingtaine de galériens que l'on mène au travail. Pensez-vous qu'elle s'éloigne avec dégoût? Ce serait mal la connaître. Elle s'arrête avec pitié. Ils sont couverts de haillons; ils traînent des chaînes pesantes, mais ils jasent avec leurs gardiens et traversent la foule d'un pas délibéré. La haine a disparu du regard de ces malheureux; ils savent que le peuple ne les hait pas. La fatalité... Tout s'explique. C'est seulement par la haine que les hommes sont misérables. Au contraire, un peu de bienveillance a bientôt racheté tous les crimes.

Cette inépuisable sympathie, Mme de Gasparin la porte même à la bête de proie. Il n'y a rien, disait-elle, de si triste qu'un vautour, un tigre, une bête affamée et jamais repue. Elle tue, elle est tuée, et pas un moment de répit entre le meurtre et l'assassinat. La voyageuse vous dit ces belles choses à propos d'un vautour qui la guette et d'un bouledogue qui la suit. Puis, de sa main vaillante, elle jette au chien et au vautour le reste de son repas.

On n'a jamais mieux parlé que dans ce beau livre de la vertu du musulman. Il est calme, il est paisible; il ne sait ni se moquer ni se mettre en colère. On n'entend pas dans les rues de Constantinople les cris discordants d'une ville d'Europe, et tant de batailles à coups de poing, tant d'injures violentes, tant de menaces. L'Oriental est un rêveur; il hait le bruit, il garde précieusement sa dignité; son visage est sérieux, son sourire est un bon sourire. Ces hommes d'Orient habitent des villes faites pour eux et dignes d'eux. Le ciel qui les couvre est d'une teinte riante et douce; leurs maisons légères posées sur un rivage enchanté. Des platanes *non plantés* (c'est un mot d'Horace) abritent de leur ombre ces têtes rêveuses. On n'entend que le bruit des fontaines, le roucoulement des pigeons sous la feuillée, des murmures, des prières. Des voix chantent l'heure aux passants du haut des minarets; les vivants se reposent dans le champ des morts. Les fraîches ramées protégent le toit des cafés silencieux. Le repos oriental, c'est le repos complet, définitif. Cela se dit d'un mot intraduisible : *le kief*. Ils ont des bateaux faits exprès pour dompter le Bosphore; ils ont, tant qu'ils en veulent, des massifs de jonquilles, de lilas, de tulipes, de roses et de cythises en fleur. Tant d'oiseaux, de si beaux kiosques; tous les enchantements des eaux douces et de la Corne d'or, et, dans leur cerveau, contes, féeries, enchantements. Ils excellent à préparer des cachemires pour les dames d'Europe, et des linceuls pour eux-mêmes, doux comme un duvet d'oiseau. Quoi encore? des bois de cyprès, des tapis merveilleux, des mosquées pleines de silence et d'ombre, une langue harmonieuse, une poésie abondante; des diamants, en veux-tu? des perles, en voilà! des antiquités, vieilles autant que Mahomet. Et, tout le long du jour, de l'eau fraîche, ou, tout au moins, une limonade glacée, ou quelque belle tranche de neige au citron.

Il n'est pas jusqu'au château des Sept-Tours, rempli de tragédies que Racine et Voltaire n'ont pas dédaignées, qui ne possède une suite de beaux jardins, de vieux noyers et de belles vignes. La vigne, en Orient, est tout un poëme. Elle est indomptable, indomptée; elle se plie et se replie, et se tord, et s'élance en mille aspects d'une infinie et charmante variété. Tous les passants sont les bienvenus à dormir sous ses pampres, à se rafraîchir de ses fruits. C'est une amie, une compagne, une gaieté; elle se mêle aux lauriers roses, aux lauriers blancs, au rayonnement des eaux, à la nuance claire des sapins. Ah! qu'il fait bon vivre et qu'il fait bon mourir dans ces contrées bénies du ciel!

Mais surtout ce sont les femmes d'Orient qui appellent la sympathie et l'intérêt de la voyageuse. Elle porte à ces belles ignorantes une pitié toute chrétienne. Avant même de pénétrer dans ces maisons, disons mieux, dans ces prisons domestiques régies par la loi musulmane, Mme de Gasparin avait étudié cet esclavage à part, si rempli de vanité, de misère et d'ignorance. On comprend tout d'abord, rien qu'à la voir pénétrer dans ces murailles si bien défendues, qu'il ne s'agit point d'une partie de plaisir ou d'une simple curiosité; c'est une sœur aînée qui entre dans la prison de ses sœurs inconnues pour les plaindre et pour les consoler. Mme de Gasparin raconte à merveille la visite qu'elle a faite à la propre fille de Kiamil-Pacha : « Vous entrez par une porte discrète dans une salle immense, pavée de marbre, que recouvre une natte chinoise. Un demi-jour s'y verse en douce clarté dans une fraîcheur suave. Les hautes fenêtres laissent à peine entrevoir ce Bosphore éblouissant, tout chargé de barques légères. Le plafond est soutenu par des poutres de cèdre odorant; au milieu de la salle, un jet d'eau dans sa vasque, et, dans l'eau qui tombe, quelques œillets rouges. Dans le pavillon qui s'ouvre à l'extrémité de la salle, on peut voir la princesse à demi couchée sur des coussins, entourée de gaze et de mousseline. Contre la muraille, en demi-cercle, se tiennent les jeunes esclaves, immobiles, sans un geste, à peine un regard. Une écharpe de mousseline entoure à plaisir leur taille svelte; le cou nu, sans ornements. On dirait des statues antiques, les mains cachées dans leur tunique flottante. Rien de plus; mais quand les regards sont habitués au moindre détail de cette oasis, vous reconnaissez dans ces jeunes filles empressées à servir leur maîtresse, le calme et la beauté de la race. Elles vont dans l'ombre et les bras croisés, les lèvres sérieuses, les yeux alanguis; pas une inquiétude et pas une espérance, à peine un sourire enfantin. Mais le féroce ennui est le véritable habitant de ces demeures, l'ennui sans rémission, l'ennui sans contrainte. En vain celle-ci raconte à celle-là les historiettes de la vie, on ne l'écoute guère et l'on bâille. Elles chantent en bâillant, elles dînent en bâillant. Elles se parent, pourquoi faire? A quoi bon ces diamants, ces bijoux, ces vestes brodées, ces écharpes, ces flacons précieux, ces habits de la nuit et du jour? Tant de peine, hélas! pour s'ennuyer. Pas d'artifice; elles ont le henné pour toute coquetterie. Le henné donne à ces doigts charmants une teinte rosée; à ces beaux cheveux, un noir d'ébène; à ces joues pâlies, les teintes de l'ambre. Ainsi parée, une dame d'Orient n'a plus rien à faire, et, pour ce jour-là, du moins, toute sa destinée s'est accomplie. Tantôt la chibouque garnie de pierreries, tantôt quelque boisson rafraîchissante, suffisent à réveiller la princesse. Hélas! tant de douces clartés et si peu de lumières! tant d'oiseaux et peu de bonheur!

« Vous êtes-vous promené, par une matinée d'avril, dans un verger tout en fleurs? vos yeux se sont-ils abaissés sur la terre jonchée de calices? Une récolte est là, fraîche, parfumée, poudrée, et rien ne manquait, pas plus aux fleurs semées sur le sol qu'aux fleurs épanouies sur les rameaux, rien ne manquait pour vivre, et boire

les rosées, et s'imprégner de rayons, et traverser les métamorphoses de juillet, et donner tout ce qu'attend l'automne. Seulement celles-ci, qui couvrent le gazon, ne donneront rien; durant quelques matins encore, elles resteront odorantes, puis elles se flétriront, l'herbe qui croît les ensevelira dans ses fourrés, et nul ne se doutera qu'une aurore les a vues entr'ouvertes, balancées dans les airs, les pétales doucement soulevés par la brise, et qu'elles avaient le droit de vivre, et qu'elles étaient une des gloires du printemps. »

Cette visite à cette fille des rois, dans cette prison digne du paradis de Mahomet, est vraiment d'une ineffable tristesse, et lorsque enfin la chrétienne se sépare de sa chère princesse, des larmes véritables mouillent ces yeux qui n'ont jamais pleuré; ce cœur paisible a soupiré; cette âme enfin va regretter l'amitié de cette inconnue. Adieu! adieu! Cet adieu est solennel comme une bénédiction.

Pour finir dignement ce voyage, où elle a laissé une part de sa vie et de son cœur, la voyageuse a voulu franchir le puissant massif de cet Olympe qui fut le berceau de la poésie éternelle. L'Olympe, à son tour, est tout un poëme. Il faut traverser un immense espace, un vrai désert; tant de montagnes, de ruisseaux, de sable et de verdure; tant d'histoires aussi, tant de ruines et tant de souvenirs. C'est là surtout que ce grand style est à l'aise et que la description, sans cesse et sans fin, accomplit son chef-d'œuvre éloquent : « Mes poumons se dilatent. La montagne, qu'elle dresse ses sommets en Asie, qu'elle asseye ses piliers de granit au désert,

Le Danube. Dessin de A. de Bar.

qu'elle profile ses crêtes de marbre sur les bleus horizons de la Grèce antique, la montagne est à nous; et quand nous respirons les senteurs agrestes, quand la nuit des feuillées nous enveloppe de ses ombres, nous avons trouvé notre pays, nous marchons en rois. Mais les forêts incendiées que nous traversons à cette heure, ces champs de morts aux troncs blanchis, ce n'est pas notre pays cela. Souiller d'un tel stigmate ces pentes grandioses, des sauvages seuls ont pu le faire. Là où s'étendaient les couverts épais, où croissaient les plantes de bonne odeur, où se suspendaient les lianes, dans l'ombre tout imprégnée des rayons du soleil où gémissaient les tourterelles, vous ne voyez plus que des souches dressées par milliers, avec un jour criard que le contact d'une telle dévastation rend lugubre. Les ruines des villes sont moins tristes. Ce que la main de l'homme a bâti, la main de l'homme peut l'abattre. Mais il semble que l'œuvre de Dieu ne puisse être défaite, il semble que l'éternelle séve ne puisse être arrêtée... »

L'inspiration est un don presque divin que possède au plus haut degré cette femme à la main délicate et vaillante. Jusqu'à la fin de son livre, elle est la même, et pas un moment de défaillance ou de doute. Elle est calme, et si parfois l'indignation pénètre dans ce noble cœur, c'est à l'aspect de certaines misères inguérissables et de ces obstinations qui viennent de l'abîme.

CH. WALLUT.

Paris. — Typ HENNUYER ET FILS, rue du Boulevard, 7.

# ÉTUDES HISTORIQUES.

## LA CHRONIQUE DE VERSAILLES.

La chapelle de Versailles. Dessin de Delannoy.

Les hommes de ce temps-ci, qui étaient jeunes aux environs de l'an de grâce 1830, ne sauraient oublier le triste aspect, mais très-imposant et très-solennel, du château de Versailles, tel que l'avait laissé le peuple en fureur, lorsque, par une épouvantable journée, il s'en vint arracher du palais de Louis XIV le roi, la reine et M. le dauphin. Tout dormait dans ces murailles si longtemps habitées par la majesté royale, et voici que sou-

dain, aux premières clartés du jour, le palais est envahi par des hordes sauvages. Les portes sont brisées, les gardes sont égorgés ; la reine est appelée à grands cris par les meurtriers qui la cherchent et qui fouillent le lit royal de leurs piques et de leurs baïonnettes. Un instant a suffi pour détruire et ravager tous ces chefs-d'œuvre.

Hier encore, à chaque pas que faisait l'étranger dans ces augustes demeures que l'Europe entière croyait inviolables, il rencontrait l'ordre et la règle exacte en ces appartements, dont chacun représentait une obéissance à part, un service, un respect.

O miracle de l'histoire ! grandeur des souvenirs ! on aurait grand'peine à vous retrouver, aujourd'hui qu'un roi magnifique a réparé, à l'usage de toutes les gloires nationales, ce palais qui avait peine à contenir la gloire d'un seul homme. Eh bien, quels que soient l'intérêt et la majesté du palais changé en musée, il y a des esprits rebelles, et nous sommes du nombre, qui regrettent les tristesses, les douleurs, la pitié, le charme enfin de l'ancien château de Versailles dans ses beaux jours. Un abîme et, que dis-je ? une suite imposante de révolutions séparent le Versailles d'aujourd'hui du Versailles de 1681. Que ces vastes demeures seraient étonnées si elles pouvaient se reporter par la pensée et par le souvenir à leurs premiers jours de grandeur, quand il n'y avait à cette place chargée de pierres et de marbres que des chênes séculaires ! Henri IV venait relancer le cerf, Louis XIII quittait les chênes de Saint-Germain pour les bois de Versailles, et quand la nuit le surprenait, le roi couchait dans un cabaret, sur la route.

Enfin, en 1660, le véritable enchanteur du palais de Versailles, celui qui devait élever ces murailles et les peupler d'hôtes de génie, Louis XIV paraît. A sa voix cet immense chaos est remplacé par une magnificence pleine d'art et de goût. En vain la nature, et la disposition des lieux et l'aridité du terrain semblent mettre autant d'obstacles invincibles aux volontés du jeune monarque ; présidé par Louis XIV, un conseil d'hommes de génie se réunit pour édifier ces superbes demeures. Mansart élève les plafonds que Lebrun charge de chefs-d'œuvre ; Le Nôtre dispose les jardins et répand dans ces terrains stériles des fleuves entiers, détournés de leur cours naturel par une armée de travailleurs ; Girardon et le Puget peuplent ces rivages, ces bosquets, ces grottes humides, d'une armée de nymphes, de tritons, de satyres, de tous les dieux de la gracieuse mythologie ; et quand enfin le palais fut bâti et digne du roi Louis XIV, Colbert, le grand Condé, tous les maîtres du dix-septième siècle en prirent possession comme de leur demeure naturelle, et avec eux tous les esprits de cette belle époque, les rois de la pensée et de la poésie. Et n'oublions pas d'autres puissances qui voyaient à leurs pieds les rois ainsi que les poëtes : Henriette d'Angleterre et Mlle de La Vallière, Mme de Montespan et Mme de Maintenon.

Louis XIV, le roi de toutes les grâces et de toutes les élégances, le tout-puissant qui avait en lui-même le sentiment de toutes les grandeurs, avait fait de ce palais le seul asile qui fût digne de sa gloire, de ses amours, le seul abri de ses travaux et des sévères préoccupations de sa vieillesse, empreinte de majesté, de tristesse et de résignation. Sa vie entière, sa florissante jeunesse, son âge mûr respecté, son déclin, derniers rayons du soleil, elle s'est écoulée dans ces murs. Eaux jaillissantes, marbres, bronzes, vieux orangers chargés de fleurs, vaste pelouse foulée par tant de rois, de reines, tant d'ambassadeurs, tant de saints évêques, tant de beautés profanes, royauté d'autrefois qui se peut suivre à la trace dans ces magnifiques jardins, il est impossible de vous saluer de sang-froid. Chaque pas que l'on fait dans ces sombres allées est un souvenir, chaque pas que l'on fait dans ce château funèbre est une élégie. En vain ces murs sont recouverts de toiles nouvelles ; en vain sont-ils chargés de bas-reliefs et d'emblèmes ; en vain toutes sortes de statues se tiennent debout dans ces galeries splendides... on respire en ces lieux magnifiques je ne sais quelle senteur de mort qui épouvante.

Voici la chambre auguste où devait mourir le grand roi ; le lit est orné de la draperie brodée à Saint-Cyr par Mme de Maintenon ; le portrait de *Madame*, « une des têtes de morts les plus touchantes de Bossuet, » sourit, comme autrefois, de ce sourire attristé par tant de malheurs. La balustrade où si peu de gens avaient le droit de pénétrer, la voilà fermée à jamais ; sur le prie-Dieu, une main pieuse a posé le livre de prières ; le précieux couvre-pieds, en deux morceaux, a été retrouvé, une moitié en Allemagne, et l'autre part en Italie. Les deux tableaux, de chaque côté du lit, représentent une *Sainte Famille* de Raphaël, une *Sainte Cécile* du Dominiquin ; le plafond peut compter parmi les miracles du grand Vénitien, Paul Véronèse ; l'empereur Napoléon lui-même, au plus beau moment de ses conquêtes, a rapporté cette toile superbe de la galerie du conseil des Dix. Les portraits, inestimable ornement de ces portes du palais du Soleil, sont dignes de Van Dick, qui les a signés.

Si plus loin, encore ébloui de ces splendeurs, vous entr'ouvrez d'une main pieuse cette porte à demi cachée, aussitôt quelle retraite austère ! Là s'agenouillait Louis XIV aux pieds de son confesseur ! Quelle vie bien remplie ! quelle vieillesse abreuvée de chagrins ! quelle mort ferme et chrétienne !

Dans cet autre appartement, qui a conservé je ne sais quel aspect funèbre malgré les peintures riantes, expira, non pas sans peines et surtout sans remords, le roi Louis XV.

C'est ainsi que, dans ce long voyage à travers les magnificences du vieux palais de Versailles, vous passez du triomphe à la défaite, de la royauté au néant. Ce roi si jeune et si brillant, adoré plus qu'un dieu, le même tout-puissant qui se promenait dans ces jardins magnifiques, au bruit de tant de jets d'eau qui se taisaient toutes les nuits, vous le verrez tout à l'heure étendu sur son lit de mort.

Mais de tous ces rois, le plus humain, le plus honnête homme et le plus bienveillant pour les peuples, où donc le retrouverez-vous, juste ciel ? Vous le retrouverez sous la main du bourreau.

Vanité des vanités ! vanité de la ruine et de la résurrection ! Tous ces rois sont morts ; celui-là est mort à son tour, qui relevait ces tristes débris ! Regardez ! on dit que cette dévastation est l'*Œil-de-Bœuf*, l'Œil-de-Bœuf, cette antichambre à l'usage des plus humbles courtisans... Quelle solitude après tant de foule, et quel silence après tant de bruits ! Où donc êtes-vous, rois du génie et de l'esprit français, Bossuet, Corneille, La Fontaine, Molière, Fénelon, Despréaux, Racine ? Autant de rêves !

Nous voilà maintenant dans la chapelle, à l'heure où Bourdaloue et Massillon remplissaient ces voûtes dorées

de leur voix éloquente. En vain vous chercheriez les orateurs et leur auditoire... Autant de fantômes. Le P. Bourdaloue ne viendra pas; Massillon ne viendra pas; le roi n'est plus même dans son cercueil de plomb des caveaux de Saint-Denis; Mme de Maintenon dort depuis plus d'un siècle du sommeil éternel. Chapelle inutile! et pourtant la revoilà tout entière. En ces murs silencieux, brillent encore les vingt-huit statues de pierre; le maître-autel est de marbre et de bronze, les murs sont chargés de bas-reliefs. La tribune a conservé ses vitraux; la voûte, à son sommet lumineux, porte encore la composition de Coypel. Ah! comme un seul homme du grand siècle remplirait ce silence, animerait ces solitudes! comme on croirait alors à cette résurrection!

Qui voyait Versailles, autrefois, assistait à la vie entière de Louis XIV. De même qu'il disait : *L'État, c'est moi*, le maître souverain de tant de millions d'hommes aurait pu dire : Versailles, *c'est tout mon règne*. Or, c'est justement ce grand règne et ce grand roi que nous allons rechercher avec le zèle et le respect de sujet fidèle et d'honnête historien.

Le palais de Versailles, dans son ensemble et dans ses moindres détails, obéissait à des règles tracées à l'avance, qu'il était impossible de franchir. Chaque homme ici présent — et chaque dame — avait son droit et son devoir.

Tous les pas étaient comptés; chaque place était indiquée; il y avait les grandes et les petites entrées, les privances, les capitaineries, la domesticité, les *services* et les *honneurs*.

Il ne fallait pas confondre le domestique et l'officier, les grandes charges de la couronne avec les emplois militaires, la chambre avec le cabinet, les grands appartements et les petits appartements, la grande écurie et la petite écurie, les chiens du grand veneur avec les chiens du cabinet. L'aumônerie avait ses lois et la chapelle avait les siennes. Il y avait le conseil royal des finances et le conseil des dépêches.

Le *tabouret*, le *carreau*, le *tapis*, le *fauteuil*, le *pliant*, la *chaise longue*, représentaient un chapitre à part. C'était une grande question de savoir si *Monsieur*, en reconduisant *Mademoiselle* sa fille, après le mariage, irait à droite ou prendrait à gauche? Les dames d'honneur et les demoiselles d'honneur n'avaient pas les mêmes priviléges. La question du carrosse! il fallait avoir fait certaines preuves de noblesse pour monter dans les carrosses du roi. Il y avait le *grand coucher*, le *petit coucher*, où le roi faisait donner le bougeoir à qui lui plaisait; le grand lever et le petit lever, et si le roi se levait de mauvaise humeur, tant pis pour le capitaine des gardes qui avait l'honneur d'ouvrir les rideaux.

La maison militaire du roi était une grosse affaire. Brevet pour toute chose : il y avait même des *justaucorps à brevet*.

Mme la Dauphine, au commencement de chaque bal, nommait les cavaliers qui devaient conduire les princesses. Le carrousel même avait ses juges du camp, ses chefs de quadrille et ses livrées désignées : or et vert, noir et or, orange et ponceau, tant de trompettes et de timbaliers, et tant d'aubades.

Quand le doge arriva à Versailles, où *ce qui l'étonna le plus, c'était de s'y voir*, le cérémonial était réglé à l'avance : il devait entrer par telle porte; il devait avoir un maréchal de France à sa gauche, et tant de sénateurs génois à sa suite. Il devait être aussi reconduit par les princes et les princesses, mais les princesses du sang restèrent sur leur lit, pour ne pas avoir à le reconduire. Partout des cérémonies : cérémonie à Versailles, à Trianon, à la Ménagerie, au dîner du roi, à la collation; cérémonie pour les fontaines du jardin. Un grand honneur, c'était de donner au roi sa chemise, et le roi lui-même donnait la chemise aux princes du sang, le soir de leur mariage.

Chaque cour avait son nom : la cour de la chapelle, la cour du balcon. Cérémonies à Marly. Le roi voulait qu'on lui demandât une invitation pour Marly; on saluait jusqu'à terre en disant : « Marly, Sire. » Heureux les invités! mais le refus même était accompagné d'un sourire.

Celui-là eût été perdu de réputation qui, parmi les divers officiers du roi, n'eût pas distingué le premier gentilhomme de la chambre du grand chambellan, le premier écuyer du chevalier d'honneur, les menins des gardes de la Manche. Même aux sceaux, il y avait la cire verte pour les arrêts, la jaune pour les expéditions courantes, et la rouge pour la Provence et le Dauphiné. La cire blanche était réservée à l'ordre du Saint-Esprit, qui avait son chancelier à part. Le grand deuil était en noir. Une princesse, en dînant avec Mme la Dauphine, témoigna un jour quelque chagrin que Mme de Biron n'eût pas baisé le bas de sa robe... il fut décidé que la princesse avait tort. Premier carrosse et second carrosse, où chaque dame avait sa place désignée.

Il y avait un cérémonial pour les premières audiences des nonces du pape et des ambassadeurs des têtes couronnées. Quand le roi admettait un cardinal à sa table, il le faisait asseoir sur un pliant et servir par le contrôleur général de sa maison. Ce n'était pas le même honneur d'être introduit par le grand maître des cérémonies et par l'introducteur des ambassadeurs. Le roi, buvant à la santé du pape, ôtait son chapeau et se levait de son siége. Le pape n'écrit jamais le premier à personne, et les princes qui n'ont pas encore écrit à Sa Sainteté, le nonce ne leur doit pas de visite.

On ferait un gros tome avec la seule charge de capitaine des gardes du corps du roi. C'était une question considérable, en ce temps-là, de savoir si le roi allant dîner à la maison de ville, la femme du prévôt des marchands aurait l'honneur de dîner avec Sa Majesté? Le roi décida qu'elle dînerait à sa table, et la pauvre femme en mourut de joie. Il y avait un capitaine des becs-de-corbin, qui tenait à son emploi tout autant que le premier gentilhomme de la chambre. Il y avait le confesseur du roi, qui tenait une place immense en ce château de Versailles. La préséance et l'ancienneté, pour être reconnues, exigeaient des lettres patentes. Quand la question était en doute, et qu'il fallait la décider tout de suite, on écrivait dans les registres : *A la prière du roi*. Si nous voulions réunir dans un seul exemple les difficultés de cette préséance, qui tenaient la cour attentive, il nous suffirait de relater la réception de M. le duc du Maine au Parlement de Paris. Quand il fut en âge d'être établi, et même un peu plus tôt, les ducs et pairs s'inquiétèrent fort du rang qu'il allait prendre, et voici ce qui fut décidé après maintes délibérations :

« M. le duc du Maine, au Parlement, *aura beaucoup des traitements qu'on fait aux princes du sang;* mais, en beaucoup de choses aussi, il ne sera traité *que comme pair*, car il prêtera le serment ordinaire; *il ne passera point dans le parquet*, et le premier président, en lui

demandant son avis, le traitera de comte d'Eu; on ne nomme les princes du sang par aucune qualité; les traitements de prince du sang qu'on lui fera seront que le premier président le haranguera au nom du Parlement, *qu'il lui ôtera son chapeau* en lui demandant son avis. M. du Maine, avant d'être reçu, ira voir le premier président, tous les présidents au mortier, les avocats généraux, le procureur général, le doyen du Parlement et le rapporteur; *mais il les fera avertir* avant que d'y aller; il n'ira voir aucun des ducs. »

La mort de Mme la Dauphine, au milieu de cette grande et sincère douleur, est entourée à tel point de cérémonies funèbres, qu'on la peut citer comme un exemple de l'étiquette consacrée à la cour. Mme la Dauphine, après avoir essayé des remèdes de tous les charlatans, expire après une agonie de sept heures et demie, et le roi lui ferme les yeux. Puis on la transporte de son petit lit dans le grand lit d'honneur, et, la dame d'atour ayant réclamé le droit de donner la chemise à la défunte, le roi décide qu'il en doit être ainsi :

« Le roi a réglé qu'on rende les mêmes honneurs à Mme la Dauphine qu'à la feue reine; il n'en prendra point le deuil, parce que c'étoit sa belle-fille, *et qu'un père ne porte point le deuil de ses enfants;* elle était sa parente par beaucoup d'endroits; mais la qualité de fille efface toutes les autres parentés. Comme le roi ne prend pas le deuil, *les princes étrangers et les officiers de la couronne ne feront point draper,* il n'y aura que les princes du sang *et les domestiques.* Les dames ont commencé à garder le corps de Mme la Dauphine aujourd'hui à neuf heures du matin, et elles se relèvent d'heure en heure; il y en a quatre auprès d'elle; il y a toujours auprès du corps les aumôniers, les pères de la Mission, les récollets de Versailles, et les feuillants de Paris, qui ont le droit d'assister; le clergé est à la droite du lit; on a mis deux autels dans sa chambre, où on a commencé à dire la messe dès le point du jour. Sur les sept heures du soir, vingt-quatre heures après la mort, on fit l'ouverture du corps, la dame d'honneur et la dame d'atour étant présentes. Quand le chevalier d'honneur, la dame d'honneur, la dame d'atour, les duchesses, les maréchales de France viennent pour donner de l'eau bénite, *les hérauts d'armes leur donnent des carreaux,* la femme du chevalier d'honneur en a aussi. Mme la Dauphine *a eu le visage découvert* jusqu'à ce qu'on l'ait ouverte, *et on a fait une faute;* c'est que pendant ce temps-là les dames, qui n'ont pas droit d'être assises devant elle pendant sa vie, ont été devant son corps à visage découvert, *ce qui ne devoit pas être.*

« Jusqu'ici les dames ont été garder le corps de Mme la Dauphine sans être nommées par le grand maître des cérémonies, *ce qui est contre l'étiquette.* »

Tout est réglé, tout est compté. On ne tendra pas la porte de l'avant-cour, parce que l'on ne tend que pour le maître ou la maîtresse de la maison. Tant de chandeliers, tant de fauteuils, tant d'évêques; tant d'intervalle entre le duc d'Anjou et le duc de Berri, entre la grande-duchesse et Mme de Guise. A M. de Meaux, à Bossuet, appartient l'honneur de donner le goupillon à toute la famille royale, mais c'est l'aumônier de quartier qui le donne aux princes et princesses. Ceci fait, l'aumônier de quartier remet le goupillon au héraut d'armes, et le héraut d'armes le donne à son tour aux ducs et pairs.

Tout ceci est de la pure étiquette; mais faites éloigner un instant le maître des cérémonies, le second maître, les dames d'atours, les dames d'honneur, faites entrer Bossuet, le maître de l'éloquence et l'un des Pères de l'Église française, et confiez à ses mains tremblantes d'une indicible émotion le cœur de l'illustre princesse, aussitôt nous ne voyons plus que le grand spectacle d'une immense douleur. Peu nous importe en ce moment que l'évêque de Meaux soit accompagné de la vieille princesse et de la jeune princesse de Conti, que la dame d'honneur et la dame d'atour occupent les deux portières, et que ce carrosse plein de deuil ait un cortége de trente-six gardes à cheval portant des flambeaux, sans compter les pages, les valets de pied et les laquais de la princesse expirée : il nous semble, à cette heure de minuit, que nous voyons entrer sous les voûtes du Val-de-Grâce, où l'attendent l'abbesse et les religieuses, ce noble cœur qui ne bat plus. Quelles ont été, en ce moment, les paroles de l'illustre orateur? quelles ont été ses prières sur cet autel improvisé, où il déposa le cœur de Mme la Dauphine? Ici, la plus simple expression est la meilleure, et l'étiquette même a son éloquence :

« Les princesses étoient dans les bancs hauts, les dames d'honneur et d'atour étoient dans les bancs bas, le chevalier d'honneur à la droite, et le premier écuyer à la gauche, auprès de la représentation. Après les prières et les encensements, M. de Meaux reprit le cœur, et on marcha processionnellement jusqu'à la chapelle Sainte-Anne, dans le même ordre où l'on étoit venu. On y trouva une autre représentation, sous laquelle sont des tiroirs dans lesquels on a mis les cœurs des reines et des enfants de France, chacun avec des couronnes en haut, selon son rang, et non selon le temps de sa mort. Là, on recommença les prières, les encensements, et à donner de l'eau bénite, et puis on ressortit en passant par les mêmes lieux. »

Voilà pour les deuils de la cour. Tous ceux qui viendront plus tard subiront les mêmes règlements. On n'y peut rien changer. La grande et l'éternelle différence est celle-ci : l'oraison funèbre prononcée par Bossuet! C'est celui-là qui donne l'immortalité. Toutes les grandeurs qu'il n'aura pas signalées ne seront que des grandeurs passagères. Versailles peut tomber et tombera, la parole de Bossuet, éternellement vivante, ira d'âge en âge et grandissant toujours.

Mais quoi! nous ne faisons pas ici l'histoire du roi Louis XIV; c'est l'histoire même du palais de Versailles. Nous n'en voulons pas sortir; nous y resterons jusqu'à la fin, avec la chronique et les chroniqueurs. Nous ramassons, çà et là, les causeriers de Marly et de Trianon, du grand lever et du petit lever.

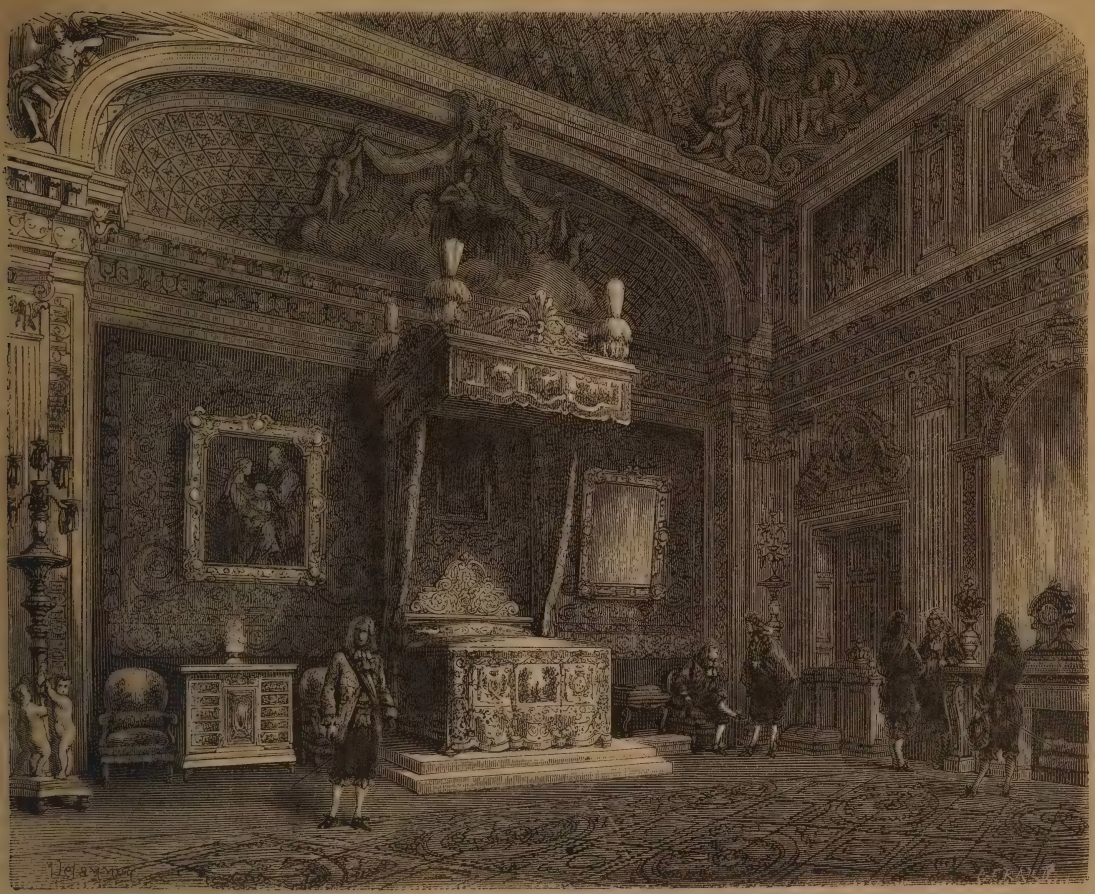
Si le roi se porte bien, tout le palais est en fête : grande chasse au matin, grand jeu le soir, des masques, des loteries, des musiques tant qu'on en veut. Le roi distribue au hasard des lots d'or et d'argent; les joueurs, vêtus en comédiens italiens, tiennent le jeu du roi et de Mme de Montespan, qui perd souvent mille louis sur une carte.

Marly est tout semblable à un bal masqué; les princesses, mêlées aux comédiens, dansent les intermèdes du *Bourgeois gentilhomme.* Dans les boutiques, tenues par les duchesses, sont exposés les plus belles étoffes, le plus beau linge et les plus agréables pierreries qui se puissent voir. On joue à tout gagner, à ne rien perdre.

Après le jeu, la comédie; après la comédie, le sou-

per. A la fête des rois, l'empressement redouble avec la dépense :

« Le soir, à huit heures, le roi entra dans son grand appartement avec beaucoup de dames. Monseigneur et Mme la Dauphine étoient à la comédie, qu'ils avoient fait commencer de bonne heure, et vinrent ensuite trouver le roi. Avant souper, on joua à toutes sortes de jeux, puis on servit cinq tables pour les dames, qui furent tenues par le roi, par Monseigneur et par Mme la Dauphine, par Monsieur et par Madame ; et, outre cela, il y eut dans le billard une grande table pour les seigneurs. Le repas se passa fort gaiement ; on fit des rois à toutes les tables ; il y avoit musique dans les deux tribunes de la salle où l'on mangea ; il y avoit soixante-dix dames, outre les cinq personnes qui tiennent les tables ; et cependant il y en eut encore à Versailles qui ne furent point priées. Un peu après que Mme la Dauphine fut arrivée, le roi lui dit, en lui montrant un grand coffre de la Chine qui étoit demeuré là avec plusieurs habillements de la dernière loterie qu'il avoit faite, qu'il la prioit de se donner la peine de l'ouvrir. Elle y trouva d'abord des étoffes magnifiques, puis un coffre nouveau dans lequel il y avoit force rubans, et puis un autre où il y avoit de fort belles cornettes ; et enfin,



La chambre du roi. Dessin de Delannoy.

après avoir trouvé sept ou huit coffres ou paniers différents, tous plus jolis les uns que les autres, elle ouvrit le dernier, qui étoit un coffre de pierreries fort jolies, et dedans il y avoit un bracelet de perles, et dans un secret au milieu du coffre un coulant de diamants et une croix de diamants-brillants magnifiques. Mme la Dauphine distribua les rubans, les manchons et les tabliers aux demoiselles qui l'avoient suivie. »

Une autre fois, à peine arrivé à Marly, le roi, qui était de très-bonne humeur, mena les dames dans son appartement, où il avait « un cabinet magnifique, avec trente tiroirs pleins chacun d'un bijou d'or et de diamant. Il fit jouer toutes les dames à la rafle, et chacune eut son lot. Le cabinet vide fut pour la trente et unième dame. Dans chaque lot il y avoit un secret, et dans chaque secret des pierreries qui augmentoient fort la valeur du lot. Il n'y a pas eu une dame qui n'ait été très-contente de ces chiffonneries. Il y en avoit pour quatre mille pistoles. »

Au mois de juin 1688, le soleil étant très-chaud et les bains très-courus, Mme de Maintenon donnait à Mme de Chevreuse un équipage de bain, tout entier de point d'Alençon et des plus magnifiques. Le même soir, on entendit un petit concert de très-jolis airs, com-

posés par Mme la Dauphine sur des paroles de Fontenelle. Il se glisse habilement dans tous ces lieux de plaisirs, M. de Fontenelle. Il se fait humble et caché avec autant de soin que les autres poëtes en prennent pour se faire voir. On louerait vraiment sa modestie, si l'on y pouvait croire. Il mènera pendant cent ans cette heureuse vie, et M. le régent d'Orléans lui commandera, plus tard, une déclaration de guerre contre les Anglais.

Notez bien que la musique était partout, dans Versailles, à Marly. Les *petits violons du roi*, comme on disait alors, représentaient tout un orchestre. Il y avait parmi ces petits violons des trompettes, des clairons et des tambours; ils faisaient danser les danseuses du grand appartement; ils accompagnaient les princesses dans les caveaux de Saint-Denis. Quand on buvait à la santé du roi, les petits violons chantaient en musique : VIVE LE ROI ! au bruit des orgues, des trompettes et des timbales. Que de *Te Deum* ils ont célébrés, et combien de *De profundis !*

Manger avec le roi était le plus grand honneur que Sa Majesté pût faire à l'un de ses sujets. Quand M. de Vauban eut élevé cette formidable ligne de défenses sur nos frontières du Nord, quand il eut renversé tant de villes ennemies, le roi lui donna cent mille francs, et le pria à dîner. Jamais M. de Vauban n'avait eu l'honneur de manger avec le roi; c'est pourquoi vous ne croirez pas un mot de cette étrange histoire de Louis XIV invitant Molière à déjeuner.

Quant aux sujets des causeries de Versailles, ils sont innombrables. Tous les bruits de la ville arrivent aux oreilles de la cour. Chacun de ces salons habités par les dames, jusque sous les combles du palais, répète en véritable écho les actions les plus fabuleuses, les anecdotes les moins croyables. Surtout les morts de chaque jour tiennent une grande place en ces menus propos :

— Le comte de Bussy-Rabutin est mort dans ses terres, en Bourgogne. Il était en pleine disgrâce, et pas un des courtisans ne songe à reconnaître en cet homme, insolent avec les petits, prosterné devant les grands, un véritable écrivain.

— Mme de Brégi, femme de chambre de la reine mère, a fait une restitution de deux cent cinquante mille livres à Monsieur, qui n'a pas été fâché de cette heureuse aubaine.

— Mme de la Sablière, à qui nous devons de charmantes poésies, est morte aux Incurables, en vrai poëte.

Écoutez cependant la fameuse dispute entre le grand maître de la garde-robe et le maître de la garde-robe qui va entrer en année : M. de Larochefoucault prétend que M. de Souvray lui doit porter chez lui les robes de chambre qu'on a faites pour le roi, et M. de Souvray prétend que le maître de la garde-robe n'est point obligé de rendre ce devoir-là au grand-maître de la garde-robe.

Le chevalier de Forbin est arrivé ce matin au lever du roi, avec le fameux Jean-Bart. Prisonniers de guerre en Angleterre, ils se sont échappés de leur prison. Le roi les a faits capitaines et leur a donné de l'argent. L'argent du roi, en ce temps-là, était un grand honneur, et les plus grands seigneurs tendaient la main volontiers et publiquement.

M. le Dauphin ayant commandé vingt-cinq justaucorps magnifiques pour la chasse du loup, les courtisans qu'il oublia dans sa distribution furent au désespoir. Qu'on ne s'étonne plus, après cela, de Mme Geoffrin donnant des culottes de velours aux beaux esprits de son salon.

Pendant que l'on causait à perte de vue pour savoir si le capitaine des gardes avait, oui ou non, le droit de prêter serment l'épée au côté, à peine si l'on accordait une ou deux minutes d'attention à la mort de la reine de Suède, la fameuse Christine, morte à Rome, à l'âge de soixante-cinq ans, dans la plus grande solitude, et dans un silence voisin du mépris. — Ce grand musicien, le bouffon de Versailles, qui faisait rire aux éclats le grand roi dans ses plus mauvais jours, Baptiste Lully, est mort; on a trouvé chez lui trente-sept mille louis d'or, vingt mille écus en espèces, et beaucoup d'autres biens. Le privilége de l'Opéra a été laissé à sa femme et à ses enfants. — M. Dacier, que sa savante femme a rendu célèbre, obtient à peine une mention honorable dans les discours de Versailles. — Quinault lui-même, un des grands amuseurs de ces beaux lieux, celui qui présidait, avec Corneille et Molière, aux *fêtes de l'île Enchantée*, à l'inauguration de Versailles, il est mort, repentant de toutes ses belles comédies. — A son tour, Lebrun, le peintre fameux à qui la grande galerie de Versailles devait son plus riche ornement, il disparaît de la scène du monde, et le roi n'a pas un mot pour son peintre ordinaire. — Mais l'étonnement redouble à la mort de Mme la duchesse de Schomberg. Peu de gens se souviennent, dans ces domaines de l'oubli, que cette aimable duchesse de Schomberg avait été le chaste amour de Louis XIII; qu'elle pouvait jouer un grand rôle à la cour d'un roi si timide, et qu'elle s'en était effacée, heureuse de sauver sa bonne renommée, et de ne pas laisser un remords à ce jeune roi qui l'aimait. Pourtant, la cour entière était partagée, au moment de la mort de Mme de Schomberg, entre Mme de Montespan déclinante et Mme de Maintenon qui grandit chaque jour. — Au dernier Marly, Mme de Montespan, se voyant seule, avec un triste sourire, disait au roi : « Me voilà pourtant réduite à divertir l'antichambre ! » et des larmes soudaines envahirent ses grands yeux pleins d'éclairs.

Chaque jour, comme on voit, amenait sa curiosité, grande ou frivole.

Aujourd'hui, Despréaux prononce un discours à l'Académie, et le roi lui sait bon gré de ses belles paroles.

Huit jours après, le roi est à Chambord avec Molière, chargé du *divertissement*. On vient dire au roi que le *bonhomme* Corneille est mort la veille, et le roi, qui le laissait mourir de faim, ne s'inquiète guère du poëte, impérissable honneur du grand siècle.

Le même jour, disparaît le *bonhomme* Mignard, presque centenaire. Il était premier peintre du roi. Toutes les gloires et toutes les beautés du siècle de Louis le Grand avaient posé devant l'infatigable artiste. — On perdit, le même soir, M. Nicole, un des grands écrivains de Port-Royal, le digne ami de M. Arnauld. Vous trouverez dans toutes les lettres de Mme de Sévigné le nom austère et charmant de M. Nicole. A toutes les grâces d'un écrivain très-élevé, il unissait l'accent même et la foi d'un chrétien. Très-bonhomme, il disait un jour à M. Arnauld, qui lui proposait un grand travail :

— Mais enfin, monsieur, je voudrais bien me reposer avant de mourir !...

— Y pensez-vous, monsieur, s'écriait M. Arnauld, vous avez toute l'éternité pour vous reposer !

Courageuse et fière parole ! Ces noms-là ne plaisaient

guère aux oreilles du roi ; les meilleurs esprits de sa cour s'entretenaient tout bas des vertus de Port-Royal.

Mais voici bien une autre mort, et celle-là irréparable. On apprenait, le jeudi 26 avril 1696, que Mme la marquise de Sévigné venait de mourir dans le château de Grignan, sans que pas un, autour d'elle, et sa fille elle-même, eût prévu cette fin subite d'une si belle vie. On peut dire, avec assurance, que Mme la marquise de Sévigné, non moins que Mme de Montespan et Mme de Maintenon, tient sa place au premier rang des intelligences à qui la langue française est redevable de la plus grande part de son charme et de sa clarté. Pas un écrivain plus que Mme de Sévigné n'a parlé dignement du château de Versailles. Elle en savait toutes les grandeurs, elle en disait toutes les gloires, et le roi, qui la connaissait bien, ne manquait pas d'aller au-devant d'elle et de lui offrir son bras pour la conduire au milieu de ces enchantements. Élégante et charmante en sa vie, elle fut résignée et simple dans sa mort : « Ma fille, écrivait-elle peu de temps avant l'heure fatale, j'ai bien vécu ; Dieu me prendra dans sa grâce, je l'espère, et, quant à ma fortune, je mourrai sans dettes et sans argent comptant : c'est toute l'ambition d'une chrétienne. »

En ce moment, apparaît à cette cour, dont elle fut la joie et le deuil, la princesse de Bourgogne, le dernier printemps de la cour de France. Nous avons raconté son histoire ici même (1), et nous ne reviendrons pas, Dieu soit loué, sur les détails lamentables de cette mort inexplicable, inexpliquée. — Un grand esprit en latin (le latin tenait encore à la langue universelle), appelé Santeuil, remplissait la ville et la cour de ses vives saillies. Il n'était pas fou, il était bizarre. Un brin de génie et l'amitié de Despréaux, sans oublier la protection de Bossuet, voilà Santeuil. Ses belles hymnes, toutes remplies de l'inspiration de l'ode antique, adoptées par toute l'Église de France, étaient chantées dans les grands jours, et lui-même il s'enivrait de sa propre inspiration. Mais ce bonhomme (et voilà cette fois le mot juste) se plaisait un peu trop à la suite des grands seigneurs. Comme il dînait à la table de M. le prince de Condé et que chacun se plaisait à l'entendre, le prince eut l'idée abominable de jeter dans le verre de Santeuil une poignée de tabac d'Espagne, et le malheureux expira dans les convulsions les plus atroces. C'est au souvenir de cette catastrophe impunie que le grand justicier de ce siècle, La Bruyère, écrivit plus tard : *Ce que j'envie aux plus grands seigneurs, c'est qu'ils sont servis par des hommes qui valent mieux qu'eux.* C'est bien le même homme qui s'indignait en voyant *les comédiens en carrosse éclabousser Corneille à pied.*

Cependant, nos armes sont malheureuses. Nos meilleurs généraux se laissent battre. En vain nous nous prosternons devant la reine et le roi d'Angleterre, hôtes passagers du château de Saint-Germain, la nécessité nous force enfin de saluer la majesté du roi Guillaume et d'implorer la paix du même prince que le roi ne voulait pas reconnaître. Il est vrai que, la paix conclue, ordre fut donné aux musiciens de la chapelle de ne rien chanter qui pût chagriner les hôtes de Saint-Germain. M. Dangeau, l'historien des jours heureux et des jours sombres, quand à peine il inscrit dans ses pages le nom de Guillaume d'Orange et de la reine Marie, aussitôt qu'un rayon se lève et resplendit du côté de l'Espagne, a grand soin de raconter par quel miracle et soudain : *il n'y a plus de Pyrénées.* L'historien entre alors dans les moindres détails du duc d'Anjou devenu roi d'Espagne ; les fêtes, les plaisirs, les comédies, le grand appartement, la duchesse et le duc de Bourgogne représentant devant les deux rois (les trois rois, en comptant celui d'Angleterre) *les Plaideurs* de Racine. Un instant maltraités au Théâtre-Français, *les Plaideurs* s'étaient relevés à Versailles, la cour ayant cassé l'arrêt de la ville, et maintenant les acteurs de cette heureuse pièce, outre le duc et la duchesse de Bourgogne, n'étaient rien moins que la duchesse de Guiche, Mme d'Heudicourt, la comtesse d'Ayen, Mmes d'O et de Mongon, et Mlle de Normanville.

Racine, hélas ! n'eut pas l'honneur de cette représentation royale. Il se mourait, à l'heure même où *les Plaideurs* remplissaient l'appartement de leurs gaietés. Racine était pis que malade, il était en disgrâce pour avoir écrit en faveur des pauvres gens un mémoire que Mme de Maintenon lui avait commandé. Quand il fut mort, le premier vœu de son testament fut d'être enterré à Port-Royal, *ce qu'il n'eût pas osé faire de son vivant,* disaient MM. les courtisans, qui riaient de tout. Le roi, cependant, le regretta, et donna une pension de deux mille livres pour sa veuve et ses enfants. Il avait pleuré Molière un peu moins que Racine, et s'était à peine inquiété de ses funérailles.

Sur la même page on lit (car tous les mortels sont égaux à Versailles) : M. Soupir, capitaine aux gardes, est mort pour s'être fait couper un cor au pied. — La reine de Portugal est morte pour s'être fait percer les oreilles. — Le général des carmes a salué le roi, conduit par M. de Saintot, introducteur des ambassadeurs. — Le roi de Maroc a demandé en mariage Mme la princesse de Conti. Notons ici une fête, un *masque* à Marly, dans les jours gras de 1700 :

« Mme la duchesse de Bourgogne soupa chez Mme de Maintenon avec les dames qui devoient se masquer avec elles; ces dames étoient les duchesses de Sully et de Villeroy, la comtesse d'Ayen, Mlles de Melun et de Bournonville ; elles étoient habillées en Flore, et la mascarade étoit fort magnifique. Mlle de Saint-Génié, qui entend fort bien cela, avoit eu soin de toute la parure de Mme la duchesse de Bourgogne, et la coiffa elle-même. Dès que le roi fut hors de son souper, il entra dans le salon ; Mme la duchesse de Bourgogne y entra avec toute sa troupe ; Mme la duchesse de Chartres et Mme la Duchesse s'étoient masquées de leur côté avec plusieurs dames, et Mme la princesse de Conti s'étoit masquée avec Mmes de Villequier et de Châtillon ; les dames masquées avec Mme la duchesse de Chartres et Mme la Duchesse étoient les duchesses de Saint-Simon et de Lauzun, Mlle d'Armagnac, Mme de Souvray et Mlle de Tourbes. Quand toutes les troupes de masques furent placées, le roi dit au petit Bontems de faire entrer une mascarade qu'il avoit préparée : c'étoit la reine des Amazones, avec des instruments de guerre; cela fut mêlé d'entrées de voltigeurs, de faiseurs d'armes, d'entrées de ballet que dansoient Balan et Dumoulin, et tout cela entremêlé de chansons par les filles de la musique et les meilleurs musiciens du roi. On fit ensuite sortir cette dernière mascarade, et l'on commença le bal, qui dura jusqu'à deux heures, et où le roi fut toujours. »

J. JANIN.

(1) Voir le *Musée des Familles*, juin et juillet 1865, t. XXXII.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

# LA SCIENCE EN FAMILLE.

## UN BOTANISTE A TRAVERS CHAMPS (1).

Lançons-nous à travers cette plaine entrecoupée de prairies, de vergers, de champs de blé.

Et toutefois voici, au pied d'un mur, une plante encore aussi frêle qu'obscure, auprès de laquelle nous devons nous arrêter un instant. C'est l'*Erysimum officinale* de Linné, l'herbe au chantre du vulgaire. Pourquoi l'herbe au chantre? Est-ce un botaniste ou un médecin, ou un pharmacien qui va nous l'apprendre? Non. Ce sera un grand, un illustre poëte, à propos d'un rimeur non moins fameux.

Boileau est aux eaux de Bourbon, pour s'y faire guérir d'une extinction de voix, et la cure n'avance guère. Alors Racine lui écrit ceci :

« J'ai trouvé chez M. Nicole un médecin qui me paraît fort sensé... Il m'a assuré que si les eaux de Bourbon ne vous guérissaient pas, il vous guérirait infailliblement. Il m'a cité l'exemple d'un *chantre* de Notre-Dame à qui un rhume avait fait perdre entièrement la voix depuis six mois, et qui était près de se retirer; ce médecin l'entreprit, et avec une tisane d'une

Dioclétien à Salone. Dessin de E. Morin.

herbe qu'on appelle, je crois, *Erysimum*, il le tira d'affaire, en telle sorte que non-seulement il parle, mais il chante, et a la voix aussi forte qu'il l'ait jamais eue. J'ai conté la chose aux médecins de la cour, ils avouent que cette plante est très-bonne pour la poitrine, etc. »

Boileau répond : « Au pis aller, nous essayerons cet hiver l'*Erysimum*. Mon médecin et mon apothicaire, à qui j'ai montré l'endroit de votre lettre où vous parlez de cette plante, ont témoigné tous deux en faire grand cas. Mais M. Bourdier (le médecin) prétend qu'elle ne peut rendre la voix qu'à des gens qui ont le gosier attaqué, et non pas à un homme qui a comme moi tous les muscles embarrassés. » Et le satiriste ajoute ce trait qui sent son Molière d'une lieue : « Peut-être, si j'avais le gosier malade, prétendrait-il que l'*Erysimum* ne saurait guérir que ceux qui ont la poitrine attaquée. »

Quoi qu'il en fût, Boileau recouvra la voix sans l'aide de l'*Erysimum*, qui devint néanmoins fameux sous le nom d'*herbe au chantre*, mais qui s'appellerait peut-être l'*herbe au poëte*, si l'auteur du *Lutrin* lui avait dû son rétablissement.

C'est bien, je crois, tout ce que l'*Erysimum* pourrait nous dire. Passons donc, et marchons droit à cette éblouissante nappe dorée. — Qu'est cela? — Eh! mon Dieu, tout simplement, tout prosaïquement un champ de *colza* en fleur. Or qu'est-ce que le colza?... Si vous adressiez cette demande à un paysan, il vous répondrait : « C'est une plante que nous semons un peu après la moisson, pour en récolter, l'année d'ensuite, la graine, qui donne une huile aussi utile qu'abondante, employée pour l'éclairage, la fabrication des savons, la préparation des cuirs, et même pour la table... » Si

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

vous eussiez parlé à un botaniste, il vous aurait vraisemblablement répondu : « Le colza n'est autre, selon la science, que le *chou* à son état originel ; car n'ayant retrouvé spontané en aucune région notre chou, nous avons été conduit par des remarques minutieusement corroborées à conclure qu'il a pour type le colza, que nous voyons croître en liberté sur plusieurs points de l'Europe. » C'est donc en face du chou *pur sang* que nous sommes. Bel honneur—penserez-vous peut-être—que de se trouver en tête-à-tête avec le plus vulgaire, le plus grossier des légumes. Vulgaire et grossier légume, soit ; mais oubliez-vous que les plus grands noms de la grande Rome n'eurent d'autre origine que l'excellence des soins donnés par ceux qui les reçurent à tel ou tel légume? Ainsi, les Fabius ou cultivateurs de fèves, les Lentulus ou cultivateurs de lentilles, les Cicéron ou cultivateurs de pois chiches. A vrai dire, cela se passait au temps où il était tellement dans l'ordre d'aller chercher aux champs les chefs de la république, qu'il y avait des messagers désignés pour cet emploi ; au temps où les généraux en apprenant la mort de leur métayer, demandaient à interrompre le cours de leurs victoires—chose qui ne leur était point accordée, car alors le Sénat se déclarait lui-même administrateur de leur héritage, qui était alors cultivé aux frais de l'Etat ; au temps où, comme dit Pline, la gloire et le froment portaient le même nom, car une mesure de blé était la plus magnifique récompense qu'un citoyen pût recevoir. — Mais pour en revenir à ce chou que vous ne semblez pas tenir en grande considération, savez-vous que son nom latin, *brassica*, dérive d'une locution grecque, qui signifierait tout simplement le *légume*, d'où il faudrait déduire qu'il était regardé comme l'herbe potagère par excellence — dénomination qui, tout respect gardé et toute différence établie, est en quelque sorte analogue à celle de nos anciens livres

La légende du myosotis. Dessin de E. Morin.

saints dont l'ensemble a été appelé *Bible*, de *biblos*, le livre. — Vertu-chou ! ou, si vous aimez mieux, par la vertu du chou, disaient nos aïeux, à l'écho d'un de leurs rois. Ils n'avaient pas inventé ce juron, car déjà du temps d'Homère, dans cette Ionie dont la langue était aussi harmonieuse que le nom, on jurait, on attestait le chou, comme on jurait ailleurs le Styx. Ce même Pythagore qui prescrivait la mauve comme aliment, indiquait le chou comme remède à tous les maux, et il faut croire que son avis n'était pas tout à fait dénué de fondement, car on raconte que les Romains, après avoir décidé l'exclusion, le bannissement de tous les médecins, restèrent pendant cinq ou six siècles sans autre Esculape que le chou, et ne s'en portèrent pas plus mal. Le grand philosophe avait consacré un volume tout entier aux vertus curatives de ce végétal. D'autres l'imitèrent, parmi lesquels le célèbre Caton — le censeur — qui, à son tour, publia un gros volume pour célébrer le chou, aussi bien comme aliment que comme remède. Diogène, le philosophe au tonneau, ne vivait que de choux. Un jour, voyant passer Aristippe, qui faisait consister la sagesse dans l'art de jouir délicatement :

— Si tu savais manger des choux, lui cria-t-il, tu ne serais pas obligé de faire la cour aux grands.

— Et toi, répliqua Aristippe, si tu savais faire la cour aux grands, tu ne serais pas réduit à manger des choux.

Aristote a consigné dans ses écrits cette opinion généralement reçue dans l'antiquité, que si l'on mangeait du chou au commencement du repas, on pouvait ensuite se livrer impunément aux excès de Bacchus ; opinion fondée, paraît-il, sur cette autre, que le chou ne saurait végéter à côté de la vigne sans lui nuire ; aussi voyons-nous dans tous les auteurs anciens qui ont traité

de l'économie rurale l'épithète d'*ennemi de la vigne*, accolée sans cesse au nom du chou.

S'il faut en croire Caton, c'était d'après la culture des choux qu'on appréciait les anciens laboureurs ; et comme ce soin regardait ordinairement la femme, on jugeait, lorsque le jardin était négligé, que la maîtresse de la maison n'entendait rien au ménage, parce qu'il fallait alors aller au marché et à la boucherie.

« Mais, dit un historien, le peuple-roi méprisa bientôt ce régime simple. Après la conquête de l'Asie, il lui fallut des mets plus friands, plus recherchés... Le goût de la bonne chère fit encore des progrès lorsque la république dégénérée fit place à l'empire. A l'exception d'Auguste, tous les empereurs furent gourmands ; mais il faut le dire à la louange de ce stupide Claude, ce fut lui qui releva le chou, par l'amour qu'il portait au petit salé. « Pères conscrits, s'écria-t-il un jour en entrant au « Sénat ; dites-moi, je vous prie, est-il possible de vivre « sans petit salé ? » Et l'honorable compagnie de répondre aussitôt en chœur : « Non ! seigneur, plutôt « mourir que de se passer de petit salé. » Et de ce moment les sénateurs, pour faire leur cour à Claude, se régalèrent de petit salé aux choux. Et voilà comment la lâcheté des courtisans, si fatale aux rois, fait pourtant quelquefois revivre de bonnes choses méprisées ou tombées en désuétude. »

Maintenant rappelez-vous combien nous avons de proverbes, de locutions où le chou figure. « Faire ses choux gras » remonte, autant qu'on peut croire, à l'époque où les paysans romains qui se livraient à la culture du chou en retiraient de forts bénéfices.

Peut-être avez-vous rêvé comme but d'une laborieuse et difficile carrière de pouvoir un jour « planter tranquillement vos choux ? »

A qui croyez-vous devoir la pacifique formule à l'aide de laquelle vous traduisez votre innocente ambition ? Je vais peut-être vous la dépoétiser ; mais, ma foi, tant pis ! Eh bien ! votre précurseur n'est autre que Dioclétien, le cruel destructeur des derniers priviléges du sénat romain, l'implacable persécuteur des chrétiens. Malade, lassé des agitations et des soins du pouvoir, Dioclétien, abdiquant le rang suprême, s'était retiré à Salone — aujourd'hui Spalatro — où il vivait en simple particulier. Pressé un jour de ressaisir le pouvoir par Maximin, qui avait été son collaborateur à l'empire, et qui ne s'accommodait pas comme lui de l'humilité et du repos, il l'emmène dans son jardin et lui faisant admirer une magnifique plate-bande de choux : « Non, répond-il ; je n'avais jamais joui du soleil ; laisse-moi me rassasier de sa belle et bienfaisante lumière ; je ne vivais pas avant d'être ici ; laisse-moi vivre ; laisse-moi « planter mes choux. »

Ne disons-nous pas aussi, mais alors sans que le souvenir des Romains ait rien à y voir : « *Chou* pour *chou*, Aubervillers vaut bien Paris ? » Ne tenons-nous pas instinctivement en méfiance les gens qui « ménagent la chèvre et le *chou* ? » Celui qui se vante un peu trop n'est-il pas, pour nous, « l'homme qui fait bien valoir ses *choux* ? » Ne reprochons-nous point à tel autre d'être comme « le chien du jardinier qui ne mange point de *choux*, et qui ne veut pas qu'un autre en mange ? » Et, pour finir par où j'aurais dû peut-être commencer, n'est-ce pas « sous un *chou* » que nous fûmes trouvés tous à notre arrivée dans ce monde ? »

Tiendrez-vous encore pour indigne d'attention l'être dont le rôle a une pareille importance ? Je ne le suppose pas ; mais vous ne voudriez point lui faire répéter son histoire. Demandons-lui qu'il nous entretienne de ses proches, car il a une nombreuse parenté.

— Tu as entendu, mon petit chou ? — (Bon ! encore une locution usuelle pour laquelle il peut réclamer des droits d'auteur) ; parle, nous écoutons.

— Oui, ma famille est grande, mais c'est plus par l'utilité que par la fantaisie et le pittoresque que brille le passé de la plupart de mes frères. Vous parlerai-je du *cresson*, cette providence du marin ? vous dirai-je, pour ramener vos auditeurs là où vous les aviez conduits tout à l'heure, que dans les rues de l'ancienne Athènes aussi bien que dans celles du moderne Paris, ils auraient pu entendre crier « la santé du corps ? » Leur apprendrai-je que chez les Perses, au temps du grand Cyrus, on accoutumait les enfants à ne vivre que de pain, de cresson et d'eau ? Leur rappellerai-je que, au dire de Martial, la *rave* est encore l'aliment de Romulus dans le ciel ? Qu'à une époque plus rapprochée de nous, le chanoine Charron, auteur d'un livre de *la Sagesse* qui fut célèbre, avait pris pour figure de ses armoiries un *navet*, symbole de la frugalité ? Leur dirai-je les services que rend aux Groenlandais le *cochlearia*, qui, en quelques jours, lorsque la neige est fondue, se développe, fleurit et fournit à ces pauvres peuples un aliment sain pour toute l'année ? Leur ferai-je remarquer que la *moutarde* n'est autre que le fameux *sénevé* de la parabole évangélique, et trouveront-ils quelque intérêt à savoir que le pape Clément VII, d'orageuse mémoire, avait tant de goût pour ce condiment, qu'il comblait de faveurs ceux de ses familiers qui le lui préparaient le mieux ? Nommerai-je la *roquette* dont Pline, Théophraste, Dioscoride ont fait mention, mais seulement au point de vue de ses irritantes qualités ? — Tout cela me semble assez peu divertissant. A la vérité, je n'aurais peut-être qu'à prononcer le nom de ma sœur la *giroflée*, pour qu'aussitôt des idées plus riantes se réveillassent dans l'esprit de vos compagnons ; mais que pourrais-je dire qu'ils ne connussent, qu'ils n'eussent chanté, alors qu'ils

... Se mêlaient aux rondes enfantines.

J'ai encore pour frère le *pastel*, qui peut-être fut le plus fastueusement célèbre de tous les membres de la famille ; mais, hélas ! sa gloire a passé comme passeront toutes les gloires. Les anciens Bretons, qui avaient remarqué que, par la fermentation, ses feuilles donnaient un suc colorant, s'en servaient pour se teindre le visage et le corps, ce qui fit que les Romains les appelèrent *Pictes*, peints. Plus tard, au lieu d'une couleur vert-sombre, on apprit à en extraire un bleu magnifique, et la teinture au pastel eut une vogue immense. En Languedoc, où la culture de cette plante était très-répandue, les *pains* de pastel avaient reçu le nom de *cocagne*, et comme les habitants de cette contrée, par le seul fait de la production du pastel, vivaient dans la plus grasse et facile aisance, il s'ensuivit qu'on l'appela le *pays de Cocagne*. L'histoire serait intéressante, je crois, à vous conter des luttes qui eurent lieu, quand après la conquête des Grandes-Indes arriva l'indigo, pour se substituer au pastel. En France, en Angleterre, en Allemagne, on légiféra, on décréta contre l'intrus. On le qualifia « d'aliment du diable », de « couleur corrosive. » Il fut défendu de l'employer, puis de le mélanger en grandes proportions avec le pastel... Colbert, le grand Colbert lui-même, qui pourtant était homme

de progrès, le proscrivit encore... Mais, en dépit de cette acharnée résistance, le pastel qui, paraît-il, avait fait son temps, dut céder la place. Aujourd'hui il n'est guère cultivé que comme plante fourragère, et il n'y a plus, dit-on, de pays de Cocagne, sinon dans l'imagination de quelques rêveurs...

— Hélas !

— Vous voyez ; loin de vous divertir, je ne fais que vous pousser à de mélancoliques réflexions. Vous ferez bien de chercher un interlocuteur plus jovial.

Il a raison ; mais à qui nous adresserons-nous ?

Vous me montrez du doigt le *bouton-d'or* qui domine, coquet et brillant, le vert velours du pré. Vous vous rappelez l'avoir maintes fois cueilli dans votre enfance, et il doit, pensez-vous, ne savoir évoquer que des idées souriantes, des souvenirs heureux. Eh bien ! prions le bouton-d'or de se mettre pour nous en frais de mémoire, et même invitons-le à choisir parmi ses souvenirs ceux qui lui sembleront les plus riants.

— Vous voulez, dit-il, des souvenirs riants. Ecoutez alors. Il me souvient qu'autrefois, dans les champs de la Sardaigne, croissait un bouton-d'or dont la racine avait la propriété de faire que ceux qui en avaient mangé étaient pris de convulsions des muscles du visage, et avaient l'air de rire comme des fous, tandis qu'ils éprouvaient intérieurement une grande douleur, dont ils mouraient ordinairement. De là est venue l'expression de rire *sardonien*, pour qualifier l'apparente gaieté de certaines gens. Voilà qui est drôle, ou je ne m'y connais pas.

— Heu ! Mais votre racine, à vous, ne participe pas de cette étrange vertu, je suppose ?

— Non. Pas le moins du monde.

— Ainsi les enfants qui se font tous une fête de vous rencontrer et qui ne savent s'empêcher de vous cueillir quand ils vous aperçoivent, pourraient croquer votre racine sans être pris de ce rire funeste ?

— Oh ! ils ne riraient point, je vous jure ; toutefois il pourrait se faire qu'ils mourussent tout de même.

— Hein !

— C'est une idée qui nous est commune à nous autres les renoncules — car vous n'ignorez pas que je m'appelle renoncule — de ne pas aimer à ce qu'on nous croque. Malheur à qui s'en avise !

— Oh ! la méchante race !

— Méchante race, dites-vous. Je voudrais pardieu bien vous y voir, si l'on parlait de vous mettre sous la dent. Les hommes sont étonnants, parole d'honneur ! Pour peu qu'on se regimbe, pour peu qu'on se défende par les armes qu'on a, on est aussitôt décrété de perfidie et de cruauté. Ils ont pour principe de tout asservir, de tout immoler, de tout détruire, et toutes leurs victimes ne devraient avoir à leurs yeux que le droit de se laisser faire ! Ah ! mais non, par exemple !

Qu'en pensez-vous, lecteur ? Si nous brûlions la politesse à ce maussade raisonneur. Oui, allons.

Mais il crie après nous : « Eh ! voyez donc ? ils ne savent pas même entendre la vérité ! Aux tyrans, il ne faut que des adulateurs. »

Laissons-le dire ; et pour ne pas être exposé à ses violentes récriminations, poussons, si vous voulez, jusqu'à ce petit bois qui couvre le penchant du coteau.

Il nous faut pour cela rejoindre et cotoyer un instant la rivière qui glisse tranquille et profonde entre deux bordures de *roseaux*, aux pieds desquels se baignent les *véroniques*, les *myosotis*.

Je ne vous ferai pas l'outrage de croire que vous ignorez la charmante légende inspirée aux Allemands par le *myosotis*. Mais peut-être ne l'avez-vous jamais lue dans les termes mêmes où elle fut rendue populaire en France par le plus fougueux de nos orateurs : « Le myosotis — écrit Mirabeau — eût été chez les anciens le sujet d'une touchante métamorphose, peut-être moins touchante que la vérité. J'ai entendu raconter en Allemagne que, dans les temps anciens, deux jeunes fiancés, à la veille de s'unir, se promenaient sur les bords du Danube. Une fleur d'un bleu céleste se balance sur les vagues qui semblent près de l'entraîner. La jeune fille admire son éclat et plaint sa destinée. Aussitôt l'amant se précipite, saisit la tige fleurie, et tombe englouti dans les flots. On dit que, par un dernier effort, il jeta cette fleur sur le rivage, et qu'au moment de disparaître pour jamais il s'écriait encore : « Aimez-moi, ne m'oubliez pas. »

Et depuis la petite fleur s'est appelée *ne m'oubliez pas*.

J'ai demandé aux étymologistes pourquoi la *véronique* s'appelle ainsi. L'un m'a répondu « du nom d'une princesse. » Me voilà bien avancé. Une princesse, laquelle, s'il vous plaît ? — L'autre m'apprend, avec une honnête naïveté, que c'est parce qu'elle est dédiée à sainte Véronique. Eh bien, vrai ! je m'en serais douté, — dédiée, mais par qui ? — A coup sûr, ce ne doit pas être par un savant en *us*, mais par quelque élan spontané de la foi populaire qui n'aura pas trouvé une aussi jolie fleur indigne d'un aussi joli baptême. Mais, soyez tranquilles, les savants en *us* n'ont pas perdu leurs droits sur elle pour cela. Arrivés trop tard pour nommer tout le groupe (car les véroniques sont nombreuses), au moins ont-ils eu l'honneur d'immatriculer celle que vous voyez, sous le gracieux vocable de *beccabuaga*, un des noms qui font grincer des dents à mon ami Fernand, comme vous avez pu le voir par la tirade que je vous ai rapportée au début de notre entretien. Ah ! ces savants, ces savants ! c'est sur mon dos et sur celui de tous ceux qui sont attirés par la vertu poétique d'une étude qu'on les fustige. Aussi n'en vont-ils que plus résolûment leur train endiablé, et il faut voir la besogne qu'ils font. Un exemple, un seul, pour que vous jugiez de leur manière d'agir.

Rumphius — il s'appelait tout bonnement Rumph, comme son brave Allemand de père ; mais il lui fallut absolument prendre la finale traditionnelle ; laissons-la-lui ; et, en passant, avouez qu'avec un nom pareil on doit être instinctivement porté à en attribuer de charmants aux créatures du bon Dieu — donc Rumphius, se trouvant dans une des îles Moluques, où il recueillait, étudiait et *baptisait* des plantes, en rencontre une dont les divers échantillons ne lui semblent pas accuser une constante uniformité. C'est la même plante, mais elle n'est pas dans tous les cas identiquement la même. Laquelle de ces formes est, par conséquent, la vraie, l'originale ? « M'arrêterai-je à celle-ci ou à celle-là pour décrire le type ? Du diable si j'en sais rien ! Eh bien ! attends, ma mignonne, pour t'apprendre à plonger ainsi les savants en *us* dans l'embarras, tu t'appelleras « *quisqualis*. » Et il l'appelle *quisqualis*. Et quisqualis doit, je crois, signifier, en cette occurrence, quelque chose comme « quelle est celle-là ? » — Attrape, plante inconstante. Ne trouvez-vous pas que la voilà bien châtiée ?

E. MULLER.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

# BULLETIN SCIENTIFIQUE.

## LES ENGRAIS CHIMIQUES.

Une des questions qui, à bon droit, préoccupent le plus l'esprit public est celle de l'arrêt très-marqué qui s'est produit depuis quelques années dans l'augmentation de la population en France. De 1826 à 1846, cette population s'était accrue de 3,543,000 âmes; de 1846 à 1866, l'augmentation n'est plus que de 1,991,000; dans la deuxième période de cinq ans enfin, elle descend à 680,333. A ce compte, il faudrait à la France cent trente et un ans pour doubler sa population, tandis que les Etats-Unis atteindraient le même résultat en vingt-cinq ans, l'Angleterre en quarante-sept, la Russie en cinquante, et la Prusse en soixante-neuf. Il y a donc là un grave péril qu'il est du devoir de tous de chercher à conjurer.

Les économistes ont donné chacun une explication de ce fâcheux état de choses; mais on comprendra facilement qu'il ne nous soit pas permis, dans un journal littéraire, de les suivre sur un terrain qui touche de si près à l'économie sociale, s'il n'est pas l'économie sociale elle-même.

Cependant il est un point qui rentre essentiellement dans le cadre de notre publication et qu'à ce titre nous demandons la permission d'exposer à nos lecteurs.

On a remarqué que, si la population reste à peu près stationnaire dans l'empire français considéré dans son ensemble, elle a continué à s'accroître dans les grands centres industriels, tandis qu'elle diminue dans les arrondissements uniquement agricoles. Depuis vingt ans, cent quatre-vingt-cinq arrondissements sur deux cent quatre-vingt-neuf ont perdu de 1,000 à 12,000 âmes; Vesoul, Pau, Mauléon, Saint-Gaudens ont vu, de 1846 à 1866, leur population diminuer de 11,000 âmes; Riom, de 10,300; Argentan, de 14,000.

Quelle cause doit-on assigner à cette contradiction?

Evidemment les conditions fâcheuses de l'agriculture, qui n'offre plus aux populations rurales des ressources proportionnées à leurs besoins.

En d'autres termes, la terre ne produit pas assez.

En France, le rendement moyen d'un hectare ensemencé en blé est de 14 hectolitres. Encore si l'on retranche certains départements privilégiés, tels que le Nord, le Pas-de-Calais, le Calvados, l'Eure, la Somme, la Seine-Inférieure, etc., cette moyenne tombe à 7 ou à 8 hectolitres.

De sorte que les paysans abandonnent l'agriculture et les campagnes, qui ont cessé de les nourrir, pour demander à l'industrie et aux grandes villes des salaires plus rémunérateurs.

La préoccupation de la science entière doit donc être de développer la production végétale.

Le problème posé, M. Georges Ville espère l'avoir résolu.

M. Georges Ville est un savant jeune encore, à qui ses travaux et peut-être aussi un peu ses succès ont valu autant d'adversaires acharnés que d'enthousiastes amis. Mais on nous permettra de négliger l'homme pour ne nous occuper que de l'œuvre.

Le gouvernement, ému des premiers résultats obtenus par M. Ville, lui confia, il y a quelques années, une chaire de physique végétale, puis, pour faciliter la continuation de ses expériences, l'appela à la direction de la ferme impériale de Vincennes.

Le public n'a pas oublié sans doute l'impression produite par une lettre d'un député, M. d'Havrincourt, qui, rendant compte d'une visite faite à la ferme de Vincennes, attestait les merveilleux succès dont il avait été témoin.

Un champ divisé par bandes parallèles avait été semé en pommes de terre. Ces bandes avaient été alternativement cultivées d'après les procédés de M. Ville et d'après les procédés anciens. Or les premières présentaient aux yeux une magnifique et splendide végétation, tandis que les secondes n'offraient que quelques plantes malingres et à moitié flétries par la maladie.

Quel était le secret de M. Ville?

Le jeune savant n'en faisait mystère à personne, c'était l'emploi des engrais chimiques.

La théorie de M. Ville est basée sur cette vérité incontestable que, pour prévenir l'épuisement du sol, il faut lui restituer les substances que la végétation s'est assimilées. De là découle cette autre vérité que, chaque culture absorbant un principe fécondant différent, c'est ce principe même et non pas un autre qu'on doit rendre à la terre.

Or les engrais ordinaires présentent ce grave inconvénient que, composés d'éléments multiples, souvent ils communiquent largement au sol des richesses dont il n'a que faire et très-parcimonieusement celles dont il aurait grand besoin.

Il en est tout autrement des engrais chimiques, qui peuvent varier, selon la nature de la terre et les mille conditions diverses de la culture.

L'examen des procédés et des théories de M. Ville nous entraînerait au delà des bornes que nous nous sommes fixées; nous nous contenterons donc de renvoyer ceux de nos lecteurs que la question intéresserait particulièrement aux deux ouvrages que le directeur de la ferme impériale de Vincennes vient de publier sous le titre de LES ENGRAIS CHIMIQUES et LA VÉGÉTATION.

Cependant, avant de finir, disons que les expériences faites par plusieurs agriculteurs distingués ont pleinement confirmé les promesses de M. Ville. En pleine Champagne pouilleuse, M. Ponsard, président du comice agricole d'Omey, avec 80,000 kilogrammes de fumier de ferme à l'hectare, a obtenu un rendement de 13 hectolitres, et avec 1,200 kilogrammes d'engrais chimique, un rendement de 33 hectolitres. La culture au fumier a donné une perte de 480 francs, celle à l'engrais chimique un bénéfice de 430 francs.— M. Payen, à Bocourt (Aisne), n'a pas été moins heureux. Il a choisi deux parcelles de terrain siliceux de très-mauvaise nature. La première a reçu 40,000 kilogrammes par hectare de fumier de ferme; la seconde aussi par hectare 400 kilogrammes de superphosphate de chaux, 200 kilogrammes de nitrate de potasse, 250 kilogrammes de sulfate d'ammoniaque et 350 kilogrammes de sulfate de chaux, composant l'engrais complet de

M. Ville. Or l'hectare de sable traité sur engrais complet a donné 28 hectolitres de blé et 6,070 kilogrammes de paille, tandis que l'hectare traité sur bon fumier de ferme n'a donné que 8 hectolitres 50 litres de blé et 1,696 kilogrammes de paille. Le même sol sans engrais n'a donné que 1 hectolitre 56 litres.

Nous pourrions multiplier nos citations à l'infini, mais celles qui précèdent ne répondent-elles pas éloquemment aux reproches et aux attaques dont la découverte de M. Ville a été l'objet?

## LES RÉVÉLATIONS DE L'ANALYSE SPECTRALE.

Chacun sait que la lumière solaire, décomposée par le prisme, donne naissance à sept nuances ou couleurs principales qui sont, dans leur ordre naturel : le rouge, l'orangé, le jaune, le vert, le bleu, l'indigo et le violet. En effet, la lumière blanche semble être le résultat d'une infinité de rayons de couleurs diverses, plus ou moins réfrangibles, qui se séparent en traversant le prisme. C'est ce que l'on est convenu d'appeler le *spectre solaire*.

Aussi bien que la lumière du soleil, toutes les autres lumières sont susceptibles de se décomposer ; mais chacune produit un spectre différent, de sorte que, sans voir le corps qui brûle, on peut, à la seule inspection de son spectre, reconnaître la nature particulière du corps. Déjà l'application de cette méthode a permis d'enrichir l'industrie de trois nouveaux métaux, le *rubidium*, le *cæsium* et le *thallium*. La médecine, à son tour, s'est emparée avec succès de la découverte nouvelle, pour rechercher par la combustion des organes, les traces d'empoisonnement. Mais l'astronomie surtout, semble être la science appelée à tirer le plus merveilleux parti de l'analyse spectrale qui lui révélera bientôt la nature et peut-être les mystères des mondes innombrables semés dans l'espace.

Un astronome anglais, M. Huggins, dans une brochure intitulée *l'Analyse spectrale*, fait connaître à cet égard les résultats déjà obtenus. Nous lui empruntons les faits principaux :

Les spectres, qui diffèrent entre eux sous des rapports importants, peuvent cependant être ramenés à trois ordres :

1° Les spectres du premier ordre se distinguent par la continuité des bandes colorées qui ne sont interrompues par aucune raie sombre ou brillante. Sans révéler à l'observateur la nature chimique du corps incandescent, ce caractère spécial lui apprend que le corps est opaque, et très-probablement à l'état solide ou liquide ;

2° Les spectres du second ordre sont formés de raies colorées, séparées les unes des autres. La lumière, en ce cas, est produite par un corps à l'état de gaz, et, chaque corps lumineux, à l'état gazeux, se distinguant par un groupe de raies qui lui sont propres, ces raies peuvent servir d'indication sur la nature du corps générateur ;

3° Dans le troisième ordre, qui comprend les spectres des corps solides ou liquides incandescents, les bandes colorées sont interrompues par des raies sombres produites par les vapeurs que la lumière a traversées. Tels les spectres du soleil et des étoiles.

La lune et les planètes n'ayant pas de lumière propre, leur spectre doit être semblable à celui du soleil, modifié seulement par le passage des rayons à travers leurs atmosphères ou par la réflexion à leur surface. C'est ainsi que M. Janssen a déjà observé la présence de la vapeur d'eau dans les atmosphères de Mars et de Saturne. Et voyez la conséquence qu'il en tire :

« Toutes ces planètes, dit-il, forment donc comme une même famille, elles circulent autour du même foyer central qui leur distribue la chaleur et la lumière. Elles ont chacune une année, des saisons, une atmosphère, et dans cette atmosphère même, des nuages remarqués dans plusieurs d'entre elles. Enfin l'eau, qui joue un rôle si immense dans l'économie de toute organisation, l'eau est encore un élément qui leur est commun. Que de puissantes raisons pour penser que la vie n'est pas le privilége exclusif de notre petite terre, sœur cadette de notre grande famille planétaire ! »

Après les planètes, les étoiles. Grâce à l'observation spectrale, nous savons qu'elles ressemblent au soleil, au point de vue de la constitution générale ; que leur lumière, comme celle de cet astre, émane d'une matière chauffée au blanc intense, et traverse une atmosphère de vapeurs absorbantes ; que chaque étoile diffère des autres par sa constitution chimique ; qu'enfin l'hydrogène, le sodium, le magnésium et le fer, c'est-à-dire les éléments les plus indispensables à la vie terrestre, sont aussi ceux qui sont le plus largement représentés dans le monde des étoiles.

Il n'est pas jusqu'aux *nébuleuses*, ces points à peine lumineux qui se détachent sur le fond sombre du firmament, auxquelles l'analyse spectrale n'ait demandé leur secret. Étaient-ce, comme on l'avait cru, des astres en germe qui attendaient leur complet développement avant de faire leur apparition sur la scène du ciel? Était-ce simplement le faisceau des rayons de soleils innombrables, situés à des distances inaccessibles? Maintenant l'analyse spectrale nous a appris que certaines nébuleuses sont non des *amas d'étoiles distinctes*, mais une matière à l'état gazeux, dont elle a su déterminer les éléments.

« J'avais choisi, dit M. Huggins, pour premier essai, en août 1864, un des astres de la classe des nébuleuses, très-petite, mais relativement brillante. Ma surprise fut grande, lorsqu'en regardant à travers la petite lunette de l'appareil spectral, je reconnus que son spectre n'avait plus cette apparence de bande lumineuse colorée, qu'une étoile aurait pu faire naître ; et qu'au lieu de la bande continue, on n'apercevait plus que trois raies brillantes isolées. »

Depuis lors, M. Huggins a continué ses observations sur une soixantaine de nébuleuses, et ces observations, d'accord d'ailleurs avec les observations télescopiques (ce qui est une preuve de leur justesse), ont démontré qu'un tiers environ appartient à la classe des corps gazeux, et que les autres, pour la plupart, doivent être rangées parmi les étoiles.

Du beau travail de M. Huggins et des études faites en général sur le spectre des étoiles, il semble désormais acquis que ces astres ne diffèrent que fort peu du soleil dans leurs principes essentiels et constitutifs, et doivent être, comme lui, le centre d'un monde qu'ils retiennent par leur attraction, éclairent et vivifient par leur lumière. La présence, dans les étoiles, des principaux éléments les plus indispensables à la vie humaine autorise l'opinion que ces mondes sont habités ou du moins peuvent être habités.

Avais-je tort d'affirmer que l'analyse spectrale nous promettait de merveilleuses révélations? Encore a-t-elle dit son dernier mot? a-t-elle levé le dernier voile?

Le docteur X.

# NOUVELLES ET VOYAGES.

## GRANDEUR ET DÉCADENCE D'UNE OASIS (1).

### IX. — L'OASIS ABANDONNÉE.

On rencontre en Afrique trois espèces d'oasis : les premières, qu'arrose un fleuve ou un cours d'eau abondant, sont les plus grandes et les plus riches ; elles forment parfois un royaume entier comme le Fezzan, le Darfour, à l'ouest du Cordofan, et l'Egypte, à qui sa prodigieuse fertilité valut jadis le surnom de *grenier de l'empire romain*. Puis viennent les oasis des vallées d'érosion, arrosées par des puits artésiens, naturels ou artificiels ; ainsi l'oasis d'Asber et celle d'Ouargla, au sud de l'Algérie. Enfin, les oasis du désert de sable ne possèdent en général que des puits suffisants tout au plus aux premiers besoins des habitants. Là, les palmiers sont plantés dans des trous coniques de six à dix mètres de profondeur, et leurs cimes semblent sortir du sable comme de grosses touffes de gazon, pendant que leurs racines se désaltèrent à la nappe d'eau qui forme une mer souterraine sous cette partie du continent africain. « Le palmier, dit l'Arabe, doit plonger ses pieds dans l'eau et sa tête dans le feu du ciel. »

L'existence de ces dernières oasis est essentiellement précaire ; que le simoun vienne à combler les puits, que le sable sans cesse chassé par le vent étouffe les palmiers sous son étreinte irrésistible, l'oasis meurt et le désert reprend possession de son domaine.

Les ruines éparses sur toute la surface du Sahara attestent la richesse de nombreuses oasis qui ont péri, parce que, un jour, l'eau, condition première de leur existence, leur a fait défaut.

Or, telle apparut l'oasis que la caravane venait d'atteindre au prix de si grandes souffrances, et pour les malheureux à qui leur imagination montrait déjà les forêts ombreuses, les prairies verdoyantes et les sources limpides, la déception fut doublement cruelle.

Si l'oasis n'était pas morte, à coup sûr, elle se mourait.

Autour d'elle, le désert, mer perfide, se resserrait de toutes parts, et ses vagues victorieuses semblaient monter à l'assaut des frêles remparts que l'industrie humaine leur avait longtemps opposés. Déjà les troncs des palmiers qui faisaient bordure disparaissaient ensevelis sous le sable ; leur têtes seules se dressaient encore, dépouillées de leurs feuilles et semblables aux mâts de navires échoués. Ainsi, dans les Landes de la Gascogne, les dunes s'avancent sans cesse, refoulant les étangs, enterrant les villages, et forçant l'homme à reculer pied à pied devant l'irrésistible invasion.

Cependant, en pénétrant à l'intérieur de l'oasis, on pouvait reconnaître que l'œuvre de destruction n'était pas encore tout à fait accomplie ; une herbe rare et sèche tachait le sol de place en place ; çà et là quelques palmiers, quelques arbres fruitiers présentaient une apparence de verdure : deux puits à moitié comblés avaient conservé un reste d'eau saumâtre.

De cette eau il fallut bien se contenter.

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précédentes. Traduction et reproduction formellement interdites, sauf autorisation expresse de l'auteur.

Continuant leurs recherches, les voyageurs arrivèrent au centre d'une petite clairière où s'élevaient une vingtaine de maisons, si l'on peut donner ce nom à de misérables cabanes, bâties en pierres sèches, avec leur couverture en feuilles de palmiers. Elles étaient désertes. Des feux à peine éteints, des débris de repas témoignaient du récent départ de leurs habitants.

A la vue de cette misère et de cet abandon, les voyageurs faillirent succomber à un sombre désespoir.

— Eh quoi ! disaient-ils, voilà donc cette oasis qui devait nous offrir un refuge. Pour l'atteindre, nous avons enduré mille souffrances, nous avons bravé mille morts. Enfin nous touchons au port, nous arrivons, et, malheur ! cette terre promise se change en une lande aride.

Cependant la nuit venait, nuit transparente, ciel parsemé d'étoiles.

Alors l'un se coucha dans son burnous, l'autre sur le sol, et, si grande était la lassitude, que chacun s'endormit bientôt d'un lourd sommeil.

Le lendemain, les rayons d'un gai soleil les réveillèrent. Autour d'eux, tondant l'herbe courte, les chameaux et les méhara se dédommageaient d'un jeûne trop prolongé ; dans les branches des palmiers, l'hirondelle, le moineau des arbres, le perroquet multicolore lançaient vers le ciel leur note aigue et monotone ; sous les touffes d'alfa, la sauterelle babillarde leur répondait de loin.

Était-ce l'effet d'un sommeil réparateur ? était-ce le spectacle de la nature qui comme eux s'éveillait ? les voyageurs se sentirent moins abattus, moins découragés que la veille.

Puisque ces animaux, ces oiseaux, ces insectes vivaient bien sur cette terre inféconde et maudite, pourquoi l'homme, créature intelligente, esprit industrieux, n'y pourrait-il pas vivre ?

Aussi, quand M. Hunt rassembla ses compagnons pour discuter ensemble ce qu'il convenait de faire, décida-t-on qu'on passerait quelques jours dans l'oasis, pour réparer les forces perdues. Alors il serait temps de prendre un parti définitif.

Cette décision arrêtée, on dressa les tentes, on s'installa du mieux qu'on put.

Pendant que M. Lafourche allait à la découverte, dans l'espoir de rencontrer quelque gibier, Ben-Samuel et Aly se rendirent aux puits où les chameaux les avaient précédés.

Le blindage en bois de palmier qui soutenait les parois avait cédé sous la pression du sable, l'un des puits était complétement obstrué, l'autre à peu près.

Si l'on ne voulait pas mourir de soif, le premier soin était donc de déblayer le sable.

Les puits artésiens, naturels ou artificiels, sont connus des peuplades du Sahara depuis la plus haute antiquité. Les *r'tass* (puisatiers) forment une corporation qui jouit, en Afrique, de grands priviléges. Armés d'outils grossiers et tout à fait primitifs, de pioches et de paniers, ils commencent à creuser le sol, rejetant sur les bords le sable qu'ils ont enlevé ; puis ils rencontrent plusieurs couches de gravier et d'argile, et atteignent enfin une

espèce de pierre, croûte schisteuse qui ressemble à l'ardoise. C'est sous cette croûte que coule la nappe souterraine, le *bahar toht el erd* (mer au-dessous de la terre), comme disent les Arabes. Un dernier coup de pioche, et l'eau va jaillir, parfois avec une telle abondance, une telle impétuosité que le malheureux puisatier risque fort de périr étouffé, suffoqué, avant que ses compagnons aient eu le temps de le hisser à la surface (1).

Souvent des eaux d'infiltration qu'il est impossible d'éviter ou d'épuiser, envahissent le puits avant qu'on ait atteint le banc qui recouvre la couche aquifère. Alors les *r'tass* doivent plonger et travailler sous des colonnes d'eau de quarante mètres de hauteur. C'est à peine, à chaque voyage, s'ils rapportent quelques poignées de sable. Aussi la besogne avance-t-elle lentement et des puits de cent à deux cents brasses de profondeur ont-ils exigé souvent plusieurs années de travail.

« Quelquefois, dit M. Ch. Laurent, ingénieur distingué, chargé, en 1855, par le gouvernement français d'étudier la constitution géologique des oasis du Sahara septentrional, quelquefois il arrive que le plongeur est suffoqué, soit avant d'arriver au fond, soit pendant son travail, soit pendant qu'il accomplit son ascension pour revenir au jour. Un de ses compagnons qui tient alternativement la corde servant à la fois de direction et de signal, averti par quelques secousses du danger que court le patient, se précipite à son secours, tandis qu'un autre le remplace à son poste d'observation, qu'il quitte aussi à un nouveau signal pour aller au secours de ses deux camarades (2). »

Ben-Samuel et Aly se mirent immédiatement à nettoyer le puits le moins engorgé ; mais, réduits au simple travail de leurs mains, ils se découragèrent vite. A chaque poignée de sable qu'ils enlevaient, les parois non soutenues s'effondraient de nouveau, comblant le trou à peine commencé.

Quand M. Hunt les rejoignit, il constata qu'en procédant de la sorte, plusieurs années ne suffiraient pas à déblayer le puits. Il fallait donc recourir à d'autres moyens.

Heureusement M. Hunt n'était pas un de ces savants qui n'ont jamais franchi la porte de leur cabinet et bornent leur gloire à résoudre des problèmes sur le papier. Jadis il avait même (que les savants lui jettent la pierre !) négligé quelque peu la théorie pour la pratique, et passé une partie de sa jeunesse dans les districts houillers du pays de Galles. Il savait donc comment le mineur fore les puits et perce les galeries souterraines.

Or, nous l'avons dit, les voyageurs possédaient du fer en abondance ; il ne s'agissait plus que d'en fabriquer les instruments nécessaires au sondage artésien.

En quelques instants une forge fut établie, ou du moins quelque chose qui y ressemblait. Qu'elle rendît les services qu'on attendait d'elle, c'était vraiment tout ce qu'on était en droit d'exiger.

En même temps huit hommes, à coups de hache, abattaient plusieurs palmiers dont les troncs grossièrement équarris fournirent les planches qui devaient maintenir le sable sur les parois du puits.

Cependant la journée s'avançait.

Vers cinq heures, M. Lafourche revint au campement. Il rapportait une demi-douzaine de pintades qu'il avait tuées pendant sa chasse et dont la chair fut jugée excellente. Si l'eau n'eût manqué, jamais festin n'eût été fêté par un meilleur appétit ; mais on avait l'espoir de la rencontrer bientôt et cet espoir soutenait les courages.

Quand le dernier os de pintade eût été consciencieusement rongé, M. Lafourche donna quelques renseignements sur l'oasis qu'il venait de parcourir en tous sens.

Elle pouvait mesurer trois kilomètres dans sa plus grande longueur sur deux kilomètres de large. Une forêt de palmiers-dattiers la couvrait dans toute son étendue, abritant sous son dôme des abricotiers, des grenadiers, des figuiers, voire même quelques pêchers, quelques pommiers à fruits acides, et des touffes isolées de blé, d'orge, de sorgho, des plants d'aulx, de tabac et d'oignons que sans doute la tribu émigrante avait négligé de récolter, le tout, il est vrai, en assez mauvais état.

Le terrain était plat, sauf à l'est, où deux petites collines de sable enserraient une étroite vallée.

Le digne capitaine n'avait rencontré aucun animal féroce, mais en revanche des bandes nombreuses de pigeons, de pintades et d'autres oiseaux, deux ou trois chèvres sauvages, et une gazelle que, vu l'éloignement, il n'avait pu tirer.

A la description qu'en fit M. Lafourche, M. Hunt reconnut sans peine la gazelle *dorcas*, cette charmante espèce au pelage jaune isabelle sur le dos, blanc sous le ventre, avec une bande noirâtre sur le flanc.

Décidément l'oasis n'était pas si déshéritée qu'elle avait paru le premier jour. Telle fut la réflexion générale, et, quand vint le moment du repos, chacun commençait déjà à envisager l'avenir sous des couleurs moins sombres.

Le lendemain on régla définitivement l'ordre du travail. M. Lafourche et Philippi le Maltais se chargèrent de fournir la petite colonie de provisions fraîches, ce qui ménageait d'autant les provisions apportées ; les autres devaient s'occuper exclusivement de la grande question d'où dépendait la vie de tous, le forage du puits.

Donc M. Hunt retourna à la forge et se mit incontinent à l'œuvre. Il fabriqua d'abord une sorte d'immense cuillère destinée à enlever le sable, puis un trépan ter-

(1) Voyage de Shaw dans plusieurs provinces de la Barbarie.

(2) Il était réservé à l'administration algérienne de substituer les procédés de la science moderne aux moyens primitifs employés par les Arabes dans les sondages artésiens. Le 1er mai 1856, M. Jus, ingénieur civil, frappa le premier coup de sonde à Tamerna, oasis de l'Oued-Kir. Cinq semaines après, comme on arrivait à une profondeur de soixante mètres, la sonde ayant percé la croûte schisteuse, des entrailles de la terre un immense torrent jaillit, qui fournissait plus de quatre mille litres par seconde. A la nouvelle de cet heureux résultat, les habitants de Tamerna et des oasis voisines accoururent, chacun voulant assister au miracle et voir de ses propres yeux cette eau que les Français avaient, en si peu de temps, arrachée du sol. Les femmes et les enfants se précipitaient en foule vers la source. Le marabout de Tamerna la consacra, la bénit, et lui donna le nom de *Fontaine de la paix*. Depuis lors, dans les oasis limitrophes du Sahara, de nombreux puits ont été forés, qui ne donnent pas moins de cent mille mètres cubes d'eau par vingt quatre heures. Il est donc permis d'espérer que la science, en apportant le bien-être et la richesse dans ces contrées naguère déshéritées, étendra peu à peu les pacifiques conquêtes de la civilisation.

En France, le premier puits artésien a été creusé en 1126, dans la province de l'Artois, d'où le nom de puits artésien donné aux fontaines jaillissantes artificielles.

miné par plusieurs dents, pour briser la roche, si on venait à la rencontrer, ce qui malheureusement n'était que trop probable.

Ces divers travaux absorbèrent plusieurs jours. Dans l'intervalle, Aly avait continué le curage à la main, et, le sable retenu par le blindage ayant cessé de s'effondrer, il était bientôt arrivé à une couche humide au-dessous de laquelle apparut un mince filet d'eau.

Assez pour subvenir aux premiers besoins, trop peu pour assurer le sort de l'oasis.

Mais M. Hunt venait d'achever sa fameuse cuillère, dont la forme excentrique excita tout d'abord la verve railleuse de M. Lafourche.

— Patience! patience! dit le savant. Rira bien qui rira le dernier.

En effet, emmanchée au bout d'une longue tige de

L'oasis abandonnée. Dessin de A. de Bar.

fer et manœuvrée par deux hommes qui se relayaient d'heure en heure, la cuillère fit merveille. A chaque coup elle pénétrait profondément dans le sable meuble, et en enlevait des quantités considérables qu'on rejetait au dehors. A mesure que le travail avançait, de nouveaux blindages en bois de palmiers consolidaient les parois du puits et prévenaient tout risque d'éboulement.

Le cinquième jour, on avait déjà creusé quatre mètres, quand la cuillère rendit un son mat en frappant la roche.

Ce fut au tour du trépan d'intervenir.

Mais la tâche devenait autrement rude, autrement difficile.

La roche présentait une surface unie sur laquelle les

dents du trépan s'émoussaient sans réussir à y mordre.

M. Hunt se grattait le nez, ce qui était chez lui un signe évident d'embarras. M. Lafourche le regardait d'un air narquois.

— Parbleu! s'écria tout à coup le savant, je vois ce qu'il faut.

— Et que faut-il?

— Doubler la force d'impulsion en ajoutant à la pesanteur de l'instrument.

Aussitôt M. Hunt fit retirer le trépan. A sa partie inférieure, un peu au-dessus des dents, il adapta un fort disque de fer, et au sommet de la tige il attacha un câble de chanvre, puis il donna l'ordre de laisser retomber le trépan.

L'oasis ressuscitée. Dessin de A. de Bar.

La roche se fendit.

On essaya de recommencer la même manœuvre; dix hommes tirèrent sur le câble, mais le trépan ne vint pas. Il était évident que les forces réunies de tous les travailleurs n'y suffisaient point.

— Allons! allons! dit M. Lafourche, il paraît que nous n'avons pas encore trouvé ce qu'il faut.

M. Hunt se grattait le nez de rechef. L'impossibilité de mouvoir cette masse énorme de fer était un obstacle auquel il n'avait pas songé.

En ce moment ses yeux s'arrêtèrent par hasard sur les méhara, qui broutaient tranquillement à quelques pas de lui.

— Eureka, fit-il. Voilà des paresseux qui se reposent pendant que nous travaillons; à eux de travailler pendant que nous nous reposerons.

Quatre heures après, son projet était déjà mis à exécution. Une potence faite de deux troncs de palmiers fut dressée à la margelle du puits, la branche horizontale surplombant l'orifice. A cette branche on vissa une poulie solide dans laquelle le câble vint s'enrouler. Puis deux méhara, qui certes ne s'attendaient pas à semblable réquisition, furent attelés à l'extrémité de la corde, et M. Hunt lui-même cingla un vigoureux coup de fouet sur la croupe de ses nouveaux auxiliaires.

Les méhara partirent au galop. Le câble se tendit. Le trépan remonta jusqu'à la poulie. Mais alors la résistance arrêta net la belle ardeur des ouvriers à quatre pattes.

— Ce n'est pas plus difficile que cela, dit M. Hunt. Maintenant ramenez-moi ces deux gaillards et recommençons.

Les méhara firent un demi-tour à droite et revinrent vers le puits.

Le câble se déroula et le trépan retomba avec bruit.

Cette fois la roche était brisée.

— Bravo! s'écria M. Lafourche, en battant des mains, et hourra! pour notre ami M. Hunt.

— Hourra! pour M. Hunt! firent toutes les voix.

M. Hunt s'inclina en rougissant. Aussi modeste que savant, tel était l'ex-correspondant de la Société géographique de Londres.

Cependant, grâce à l'ingénieuse combinaison imaginée par M. Hunt, combinaison qui se rapprochait fort du reste des moyens employés en Europe, le forage du puits marcha avec une rapidité que personne n'eût osé espérer.

La roche enlevée, on rencontra une seconde couche de sable mélangé d'argile qui n'offrit pas une résistance sérieuse, puis une croûte schisteuse qui nécessita de nouveau l'emploi du trépan.

Mais on connaissait désormais la manière de s'en servir et les méhara firent la plus grande partie de la besogne.

Enfin le vingt et unième jour, comme on avait atteint une profondeur de quarante mètres environ, le trépan s'enfonça tout à coup de plusieurs pieds.

— Le câble est cassé, s'écria M. Lafourche.

— Ou nous avons de l'eau, répliqua M. Hunt.

Presque instantanément un sifflement aigu se fit entendre, et un flot d'eau jaunâtre jaillit des entrailles de la terre, inondant les travailleurs.

## X. — L'OASIS RESSUSCITÉE.

Tandis que le forage du puits artésien se poursuivait avec autant de zèle que d'intelligence, d'autres travaux importants s'accomplissaient.

Ne sachant combien de temps devait durer leur séjour dans l'oasis, M. Hunt avait vivement insisté pour qu'on s'y installât comme si on eût dû y rester toujours.

On avait donc déblayé le pied des palmiers et tracé tout autour d'eux de petits bassins circulaires destinés à concentrer et à conserver l'humidité.

On avait retourné plusieurs hectares de terre, et on les avait ensemencés en blé, en orge, en tabac et en sorgho.

On avait réparé, agrandi les maisons.

On avait fabriqué les meubles et les instruments les plus indispensables, tels que chaises, bancs, tables, charrues, etc.

La petite colonie comptait dans son sein des ouvriers de presque tous les métiers, et, pour ce que l'on ne savait pas faire, les conseils de M. Hunt tenaient lieu d'expérience.

Tout allait donc pour le mieux, la chasse fournissait des ressources abondantes, la santé des colons se rétablissait peu à peu, lorsque, comme nous l'avons dit dans le chapitre précédent, le vingt et unième jour, l'eau jaillit du puits artésien.

De jaunâtre qu'elle était d'abord, elle ne tarda pas à s'éclaircir; mais, rien n'étant préparé pour la recevoir, elle se fraya un lit à droite et à gauche, et ne tarda pas à se perdre dans le sable.

Dès le lendemain, M. Hunt s'occupa d'utiliser le précieux liquide. Un bassin carré de quinze mètres de côté, sur deux mètres de profondeur, fut creusé au centre de la petite clairière où s'élevaient les habitations. On garnit le fond et les parois de pierres plates, pour prévenir autant que possible les fuites.

Ce bassin, où l'eau fut amenée par un tuyau en bois de palmier, devait servir à la fois d'abreuvoir pour les animaux et de réservoir pour les besoins domestiques de la colonie.

Le trop plein s'écoula par quatre rigoles qui, dirigées vers chacun des points cardinaux, se promenèrent en capricieux méandres à travers l'oasis tout entière.

Un fait se produisit alors, auquel les fugitifs n'avaient pas songé. L'humidité amena ou développa presque instantanément des légions d'insectes et notamment de moustiques qui, durant les premiers jours, incommodèrent fort les habitants de l'oasis. M. Lafourche passait la majeure partie de son temps à se gratter, et, si grand que fût le respect de M. Hunt pour les convenances, le digne gentleman se surprit plus d'une fois à suivre cet exemple.

Pourtant il faut croire que la peau des Européens finit par se cuirasser contre ces importuns ennemis, car peu à peu les plaintes cessèrent et bientôt M. Hunt revint à des habitudes plus conformes à son savoir-vivre ordinaire.

Cependant les bords des ruisseaux se couvraient d'une herbe épaisse, les palmiers, les arbres fruitiers, largement arrosés, poussaient de nouvelles feuilles; sous leur ombre protectrice, les moissons sortaient de terre. En quelques jours l'oasis avait changé d'aspect.

Si subite à la fois et si complète fut la métamorphose, qu'elle frappa tous les yeux.

La nature semblait revenir à la vie. La végétation, longtemps endormie, se réveillait enfin, et, comme désireuse de regagner le temps perdu, une séve abondante et riche circulait dans ces branches à moitié mortes, ranimait cette verdure à moitié desséchée.

Cependant le moment approchait que les colons avaient fixé pour leur départ. Mais de ce départ, il n'était que rarement question. On semblait même éviter ce sujet de conversation.

Un jour que M. Hunt et M. Lafourche se promenaient sous les frais ombrages, admirant cette résurrection de toutes choses :

— A coup sûr, dit M. Hunt, si la tribu qui habitait cette oasis eût su comme nous opérer ces prodiges, jamais elle ne l'eût quittée.

— Parbleu! se contenta de répondre l'ex-capitaine de la *Jeune-Adèle*.

Satisfait de ce laconique assentiment, M. Hunt reprit :

— Où aurait-elle rencontré des sources plus lim-

pides, des ombrages plus épais, de plus gras pâturages?

Cette fois M. Lafourche ne répliqua point. Ce qui n'empêcha pas son interlocuteur d'ajouter:

— Dieu sait les épreuves et les misères qu'elle a endurées dans son exode à travers le désert.

— La faim, dit M. Lafourche, la soif surtout, cette soif abominable dont le souvenir suffit à m'altérer encore aujourd'hui!

— Elle eût pu être si heureuse ici!

La conversation en resta là, aucun des deux amis n'osant conclure.

Mais le lendemain, encouragé par les ouvertures de la veille, M. Lafourche revint à la charge.

— Cher monsieur Hunt, dit-il, auriez-vous par hasard laissé dans la vieille Angleterre une femme et des enfants?

— Moi, dit M. Hunt étonné, pourquoi cette question?

— Pour savoir si quelqu'un vous attend là-bas.

— Heu! heu! murmura le savant en secouant la tête. A moins que mes honorables confrères envoyés sur les rives de l'Anapo pour étudier les antiquités grecques et romaines...

— Oh! ceux-là auront dû perdre patience.

— Je le crains, fit M. Hunt avec un sourire.

Il y eut un moment de silence.

— Vous êtes-vous jamais représenté le paradis terrestre, reprit M. Lafourche, avant que nos premiers parents eussent goûté à la fatale pomme?

— Voulez-vous dire, répliqua M. Hunt, que cette oasis.....

— Et quand cela serait?

— Pour être flatté, le portrait n'en est pas moins ressemblant.

— Ah! vous en convenez, ce n'est pas malheureux.

Il y eut un nouveau silence.

— De sorte, reprit M. Lafourche, que rien ne vous rappelle en Europe?

— Rien! absolument rien.

— Voyez comme cela se trouve. De mon côté je ne connais plus personne là-bas. L'empereur est bien décidément tombé et la paix faite pour longtemps. Adieu les belles courses en mer, et la revanche promise au commodore Leslie.

A ce souvenir le digne capitaine ne put réprimer un soupir.

— Concluez! poursuivit M. Hunt.

— Et puis, reprit M. Lafourche, qui hésitait toujours à sauter le pas, il y a encore ce grand diable de désert qui m'effraye. A quelle distance sommes-nous de la côte algérienne?

— A trois cents lieues au moins.

— Mettons quatre cents, s'il vous plaît.

— Quatre cents, soit! mais concluez!

— Conclure! conclure! vous en parlez à votre aise. La proposition que j'ai à vous faire est si bizarre, si extraordinaire, pour ne pas dire si extravagante, si insensée...

— Allez toujours!

M. Lafourche prit enfin son parti.

— Eh bien, si je vous disais : Nous sommes bien ici, restons-y... que me répondriez-vous?

— Je vous répondrais : Touchez là, capitaine, je suis votre homme.

— Hein! vraiment.

— Vous possédez, mon cher ami, une éloquence si persuasive, si entraînante, vous savez faire des choses un portrait si flatteur ou si terrible à votre gré, que vous avez triomphé de mes hésitations.

M. Lafourche regarda son interlocuteur entre les deux yeux, pour voir s'il parlait sérieusement.

— D'autant, reprit M. Hunt avec un sourire, que, depuis quinze jours j'ai la même proposition sur les lèvres.

— Il n'y a que les gens d'esprit pour se rencontrer ainsi, dit le capitaine enchanté.

Le soir même, M. Hunt se chargea de soumettre le projet à leurs compagnons.

A dire vrai, l'offre de rester définitivement dans l'oasis fut accueillie avec moins d'enthousiasme que d'étonnement.

Sans doute quelques-uns des colons avaient laissé chez eux certaines de ces affections qui s'enracinent profondément dans le cœur de l'homme. En outre, la perspective de la vie au désert les effrayait tous un peu.

Mais il faut croire que le capitaine n'avait pas dépensé le matin tous ses trésors d'éloquence, car il retrouva des arguments péremptoires pour démontrer les dangers du retour et les charmes de l'oasis.

Bref, il sut vaincre toutes les résistances et rallier tous les avis.

Seulement la résolution nouvelle imposait à la petite colonie de nouvelles obligations. En vue de dangers qui n'existaient pas encore, mais que la prudence devait prévoir, on devait, en premier lieu, se montrer économe des provisions et surtout de la poudre, et songer à se créer des ressources permanentes et durables.

Il fallait donc tout d'abord renoncer à la chasse, et constituer des réserves d'animaux et d'oiseaux qu'on pût mettre plus tard en coupe réglée.

Pour les pigeons et les pintades, rien ne semblait plus facile. Ces oiseaux, autrefois domestiques, ne savaient encore que faire de leur liberté. On eût dit qu'ils regrettaient leur premier état de servitude.

Il suffit donc de leur distribuer, chaque matin, quelques poignées de graines. Au bout de quinze jours, pigeons et pintades avaient pris l'habitude d'accourir au premier signal pour recevoir leur provende, et bientôt ils nichèrent et pondirent dans les abris de feuillage qu'on leur construisit à portée des habitations.

Il en fut tout autrement des chèvres, qui semblaient tout à fait retournées à l'état sauvage.

Du plus loin qu'elles apercevaient les colons, elles détalaient au plus vite. On eût pu, il est vrai, les tirer à coups de fusil, mais leur nombre était si restreint (on en avait à peine rencontré une demi-douzaine) qu'il avait été sévèrement défendu de les tirer, ce qui eût été d'ailleurs un singulier moyen de domestication.

On usa de ruse. On tendit des collets assez lâches pour ne pas les étrangler; on creusa des fosses qu'on dissimula sous des branches de palmiers.

Rien n'y fit. Les chèvres éventèrent fosses et collets.

En revanche on s'empara de deux de ces gazelles *dorcas* que M. Hunt avait aperçues le second jour de son arrivée dans l'oasis. Quand on trouva ces charmants animaux au fond des fosses, la terreur les avait tellement paralysés, qu'ils se laissèrent prendre et emporter sans opposer la moindre résistance.

La gazelle *dorcas* a la taille d'un chevreuil, mais les formes beaucoup plus longues et plus légères; son pelage d'un fauve plus ou moins foncé en dessus, est

blanc en dessous, avec une large bande noire en travers des flancs ; ses cornes, rondes à leur base, portent treize à quatorze anneaux saillants (1).

D'un caractère doux et timide, la gazelle *dorcas* se montre sensible aux caresses et s'apprivoise facilement.

Or, les deux individus dont les colons venaient de se rendre maîtres étaient un mâle et une femelle.

On s'empressa de leur établir un petit enclos où la femelle mit bas quelques mois plus tard.

Quant aux chèvres, désespérant de les prendre par la ruse, les colons se décidèrent à organiser une grande battue. Ils partirent un matin, munis de bâtons et de cordes, et cernèrent la petite vallée où les chèvres se réunissaient d'ordinaire.

Se voyant sérieusement menacées, celles-ci grimpèrent sur la colline de droite, et là, comme si elles eussent voulu défendre courageusement leur liberté, elles s'arrêtèrent pour voir venir leurs adversaires.

Le cercle se rétrécissait autour d'elles, l'intervalle qui les séparait des chasseurs diminuait à chaque pas.

Enfin les colons arrivèrent au bas de la colline et se mirent à l'escalader.

Mais, au moment où ils allaient atteindre le sommet, les chèvres s'élancèrent, et, d'un bond, passèrent pardessus leurs têtes.

Le mouvement avait été si prompt, que les colons, en se retournant, virent celles qu'ils considéraient déjà comme leurs prisonnières disparaître dans toutes les directions.

La chasse se fut donc terminée au grand désappoin-

Le combat du capitaine Lafourche et de la chèvre. Dessin de Foulquier.

tement et à la grande honte des chasseurs, si un incident tragi-comique et inattendu ne se fût produit, qui modifia singulièrement le dénoûment.

M. Lafourche souffrait depuis quelques jours de son ancienne blessure et de la balle qui, bien décidément, avait pris le chemin de son pied droit. Il n'avait donc pu suivre ses compagnons que de loin, et se trouvait en ce moment à quelques pas en arrière.

Or une des chèvres, lancée en ligne droite', vint précisément donner tête baissée contre lui et, du choc, le renversa.

Mais le digne capitaine n'était pas homme à accepter facilement une défaite humiliante. D'une main il saisit la bête par les cornes, tandis que de l'autre il lui détachait de vigoureux coups de poing, et, sans lâcher prise, il se laissa traîner sur le sol en appelant à son aide.

Les chasseurs accoururent, et, leurs efforts réunis eurent bientôt raison de l'énergique résistance de l'animal.

(1) Boitard. *Le Jardin des Plantes.*

M. Lafourche s'était relevé et se frottait les côtes, riant le premier du duel étrange où il avait joué un si plaisant rôle.

On rapporta la chèvre en triomphe et on l'enferma dans une des habitations.

D'abord elle refusa de manger ; mais le surlendemain, la faim l'emportant sur la rancune, peu à peu elle s'apprivoisa.

Par un hasard heureux, la chèvre était pleine, et, quelques jours après, elle donnait naissance à deux petits chevreaux.

Ce fut le commencement du troupeau tant désiré, que de nouvelles captures et de nouvelles naissances ne tardèrent pas à augmenter.

Sur les bords d'un des ruisseaux, à côté de l'enclos des gazelles, on traça un parc de plusieurs hectares que l'on ferma par des haies solides de tamarix et d'arbustes épineux. Là, les chèvres s'accoutumèrent vite à la domesticité qui, en retour d'une liberté précaire, leur promettait une vie abondante et facile, et

ainsi se trouva résolu un des problèmes les plus importants pour l'avenir de la colonie.

Vers la même époque, M. Hunt fit une découverte assez curieuse au point de vue scientifique, celle de plusieurs poissons qui avaient été entraînés par les eaux artésiennes (1).

Ces poissons vivent-ils, comme quelques auteurs l'ont affirmé, dans les eaux souterraines? s'étaient-ils introduits dans les puits voisins pour y frayer? Double question que M. Hunt fut réduit à poser sans pouvoir la résoudre (2).

Cependant les palmiers-dattiers commençaient à entrer en floraison.

Le dattier est l'une des plus grandes richesses, la plus grande richesse, pourrait-on affirmer, des oasis. « En échange de nos dattes, disent les habitants, les Arabes nous donnent des graines, de la viande, du beurre, des vêtements ; nous vivons de nos palmiers comme ceux de la tente vivent de leurs troupeaux ; c'est la tête de notre fortune. »

En revanche, la culture du dattier exige des soins incessants. Il doit être abondamment arrosé ! A chaque printemps, il faut sarcler et relever la terre en entonnoir autour du pied. Au moment de la floraison, il faut féconder les *régimes* femelles avec le pollen des fleurs mâles, car il y a des dattiers mâles et des dattiers femelles. Quand l'arbre dépérit, on le saigne en pratiquant une incision au-dessous de la base des feuilles. De cette blessure découle un liquide qu'on reçoit dans des vases pouvant contenir une quinzaine de litres. Par le goût et la couleur il ressemble au lait de coco et au vin de palme de l'*élaïs guineensis ;* on en fait une grande consommation dans les oasis, et, après fermentation, les Juifs le convertissent en une eau-de-vie, de qualité du reste assez médiocre.

Les dattiers ne produisent guère qu'une année sur deux, à moins qu'on n'ait soin de soulager l'arbre en enlevant une partie des régimes ; ces régimes, verts, fournissent une excellente nourriture aux chameaux et autres animaux domestiques.

La datte se consomme, soit fraîche, sous le nom de *tamr*, soit sèche, *bela*, et sert alors à la préparation de diverses pâtes et de l'eau-de-vie.

Le dattier se propage par boutures ou par semis. Le premier de ces procédés a l'avantage de mieux assurer la conservation des espèces.

On compte un grand nombre de variétés de dattes, depuis la datte *monakir* et le *déglé*, qui sont les plus estimées, jusqu'à la datte *halig*, la plus commune de toutes (3).

M. Hunt, il faut en convenir, n'avait jamais serré de près la question du palmier-dattier, et il eût été assez embarrassé, si l'expérience d'Aly ne fût venue à son aide. Nommé chef général des cultures de l'oasis, Aly justifia la confiance de ses compagnons par son zèle et son habileté. Au mois d'octobre suivant, sans être très-abondante (les palmiers se ressentaient encore des souffrances passées), la récolte des dattes récompensa amplement les colons de leurs peines et de leurs travaux.

En même temps, les autres moissons donnaient des résultats inespérés. Le blé, l'orge, le tabac, le sorgho, les légumes, les arbres fruitiers avaient réussi à souhait et rassuraient les habitants de l'oasis contre toute crainte de disette.

Plusieurs chamelles avaient mis bas, le troupeau de chèvres continuait à prospérer, et les colons voyaient approcher le jour où ils pourraient sans danger commencer à user de ces précieuses ressources.

### X. — RÉFLEXIONS SUR L'ORGANISATION POLITIQUE ET RELIGIEUSE DES SOCIÉTÉS.

Six mois s'étaient écoulés depuis l'arrivée de la caravane à l'oasis, et, du moins en apparence, la petite colonie jouissait d'un calme profond.

Cependant un fait se produisit alors qui attira l'attention vigilante de M. Hunt.

La colonie se composait de trente-neuf habitants, appartenant, comme nous l'avons dit, à plusieurs nationalités, des Français, des Espagnols, des Italiens, un Anglais, le digne correspondant de la Société géographique de Londres ; enfin, deux représentants de la race africaine, Aly et Ben-Samuel.

Aussi longtemps que ces hommes avaient eu à lutter contre un danger visible, l'intérêt commun les avait facilement rapprochés ; mais, le danger s'éloignant, les différences de races et d'idées reprenaient le dessus et menaçaient de créer à la colonie de sérieux embarras intérieurs.

Ces dissentiments ne s'étaient pas encore traduits par des faits graves, mais plutôt par une tendance à discuter des ordres donnés, à remplacer l'effort collectif par l'idée individuelle.

Que, dans une société organisée, le citoyen tende à se soustraire à la tutelle administrative et apprenne à compter uniquement sur lui-même, rien de mieux. C'est l'initiative personnelle qui a fait de la république américaine la grande nation que nous admirons aujourd'hui ; mais dans un état naissant, où tout doit converger à un but unique : la défense, la dissémination des forces est une cause infaillible de faiblesse et de dissolution.

Aussi, dès que M. Hunt crut remarquer ces symptômes fâcheux, essaya-t-il sur-le-champ d'y porter remède, en établissant une autorité forte et reconnue de tous, et, pour ce faire, il proposa à ses compagnons de constituer un *gouvernement*.

Des sourires et des railleries unanimes accueillirent d'abord ce mot de *gouvernement*. Un gouvernement! à quoi bon? Pourquoi pas une armée permanente, des gendarmes, une cour de cassation, deux chambres et un pouvoir exécutif? Une administration avec tous ses rouages compliqués pour une colonie de trente-neuf individus perdus au milieu des sables, à trois cents lieues de toute terre habitée. Autant faire de chacun un fonctionnaire public avec le privilége ordinaire des fonctionnaires publics : l'irresponsabilité.

M. Hunt laissa dire, sachant bien que les idées les plus justes ne sont pas celles qui font le plus vite leur chemin, et attendant du temps un argument décisif.

Or, l'argument ne se fit pas longtemps attendre.

Quelques jours après, une discussion assez vive s'éleva entre M. Lafourche et le Maltais Philippi, sous un prétexte insignifiant. Le parc des chèvres commençait

(1) M. H. Duveyrier (*les Touareg du Nord*) a rapporté deux espèces fournies par les puits artésiens de l'Ouad-Righ, *le Cyprinodon doliatus* et le *Cyprinodon cyanogaster*.

(2) M. Louis Figuier (*la Terre et les Mers*) donne à ces poissons le nom de *cynodontes*.

(3) M. le comte d'Escayrac de Lauture, *Le Désert et le Soudan*.

à devenir trop petit, le troupeau s'augmentant chaque jour. Il s'agissait donc de savoir si l'on agrandirait le parc, ou si l'on en créerait un second dans une autre partie de l'oasis. Le Maltais soutenait la première opinion, parce que, disait-il, l'agrandissement exigerait moins de temps et de travail. Le capitaine pensait au contraire qu'il était bon de diviser le troupeau, en vue d'accidents possibles. Or, si M. Lafourche avait la tête dure, Philippi, en revanche, avait la tête chaude, et aucun des deux ne consentait à céder.

Le Maltais, nature ardente, énergique, avait su conquérir un certain ascendant sur l'esprit de ses compatriotes. De son côté, l'ex-corsaire était toujours resté, aux yeux de son ancien équipage, le capitaine de la *Jeune-Adèle*, c'est-à-dire le maître à son bord, après Dieu. De sorte que, la discussion s'aigrissant, M. Hunt vit approcher le moment où la colère allait mettre les armes aux mains des deux partis.

C'est alors qu'il intervint et proposa de soumettre la question à un conseil de trois personnes nommées par tous les colons indistinctement. On acclama cette proposition qui prévenait un conflit imminent, et, sur l'heure, M. Hunt, Ben-Samuel et l'Espagnol Perez furent désignés. M. Lafourche et le Maltais jouissaient dans la colonie d'un crédit assurément plus grand que Perez, mais, engagés personnellement dans le débat, ils eurent le bon esprit de ne pas se mettre sur les rangs, et, en signe de réconciliation, ils échangèrent même une cordiale poignée de main.

Le conseil donna raison au capitaine, et l'affaire en resta là. Mais, quelque temps après, de nouvelles difficultés ayant surgi, qui furent réglées de même à la satisfaction générale, l'idée d'un pouvoir central gagna chaque jour de nouveaux partisans, et chacun finit par reconnaître la sagesse des avis de M. Hunt.

Le projet une fois accepté, restait à déterminer la forme du *gouvernement*.

Donc, un beau matin, la monarchie et la république, l'empire et le régime parlementaire se trouvèrent en présence du suffrage universel qui, ce jour-là, fit ses premières armes.

Imbu des idées gouvernementales de son pays, M. Hunt, naturellement, inclinait vers la monarchie, de même que M. Lafourche volontiers eût proposé l'empire, pour peu qu'il eût eu dans sa poche la monnaie d'un empereur. Mais nul n'est prophète dans son pays, et l'homme accepte difficilement la supériorité d'un voisin ou d'un ami. Quand il veut se choisir un chef, c'est au loin, à des races étrangères qu'il va le demander. L'histoire du monde a vingt fois démontré cette vérité philosophique. Des quinze ou vingt monarchies qui forment aujourd'hui la confédération européenne, trois ou quatre seulement possèdent des dynasties nationales (1). S'il en est ainsi pour les grands États, à plus forte raison la règle s'applique-t-elle au petits États, où tout le monde se connaît, donc se jalouse plus ou moins. Il n'y a pas, a-t-on dit, de grand homme pour son valet de chambre ; il n'y a pas, pourrait-on dire aussi justement, de supériorité sociale entre gens qui ont vécu de la même vie et souffert des mêmes souffrances.

(1) Les Bourbons d'Espagne, les Bernadotte de Suède, sont d'origine française, comme la maison de Savoi -Carignan (Italie) et hier encore les Bourbons de Naples Les Cobourg de Belgique, les Orange-Nassau de Hollande, les Glucksbourg de Danemark et de Grèce, la maison de Hanovre qui règne en Angleterre, sont d'origine allemande. Les Bonaparte de France sont Italiens etc Aux seizième, dix-septième et dix-huitième siècles, la Pologne, monarchie élective, a successivement demandé ses souverains à la France et à l'Allemagne.

Des réflexions qui précèdent, il est facile de conclure que la république devait sortir à une grande majorité des discussions de la petite colonie. C'est ce qui eut lieu en effet. On décida qu'un président serait nommé pour une année seulement, et non rééligible. Un conseil de trois membres fut chargé de l'assister, et, au besoin, de le combattre, comme eût dit M. Prudhomme, une vingtaine d'années plus tard. Si le droit de déclarer la guerre et de faire la paix ne fut pas expressément retiré au président, c'est que la paix et la guerre n'apparaissaient pas très-distinctemement dans les probabilités de l'avenir. Du reste, une autorité ainsi circonscrite n'avait certes plus rien qui pût inquiéter ou humilier les aspirations égalitaires des citoyens. On prenait des précautions contre les coups d'État.

Les choses ainsi réglées, on offrit la présidence à M. Hunt, qui la refusa. Il avait compris que, seul Anglais de la colonie, son isolement lui refuserait longtemps encore sur ces compagnons l'influence nécessaire à l'accomplissement de ses délicates fonctions. Il se contenta donc de faire partie du grand conseil, que Ben-Samuel et le Maltais complétèrent, et pria ses partisans de reporter leurs voix sur M. Lafourche.

Grâce à cet appui, l'ex-capitaine de la *Jeune-Adèle* fut nommé, et le *gouvernement* définitivement constitué.

Un des premiers soins du président républicain fut de donner un nom à l'oasis et à ses principaux établissements.

Cette fois, M. Hunt ne marqua pas le même désintéressement, et, en sa qualité de fidèle sujet du roi George, il demanda que l'oasis fût appelée la *Nouvelle-Angleterre*. La proposition, vivement combattue par M. Lafourche, fut repoussée, à la grande mortification du digne savant. Il est vrai que la *Nouvelle-France* et l'*Oasis Napoléon* n'eurent pas plus de succès. Ce qui consola M. Hunt, les ennuis des autres ayant d'ordinaire le privilége de diminuer nos propres ennuis. Bref, on s'arrêta à un nom qui avait du moins l'avantage de ne mécontenter personne, et l'oasis fut baptisée la *Terre promise*.

Pour les divers établissements de la colonie, une transaction amiable intervint qui calma les susceptibilités nationales surexcitées. M. Hunt consentit à ce que la petite cité s'appelât *Napoléonville*, à la condition que le puits artésien s'appellerait *le puits du roi George*, et Philippi fit payer son adhésion en obtenant pour le bassin central le nom de *lac de Cosme*. Il n'y eut pas jusqu'aux quatre ruisseaux qui reçurent les noms pompeux de la Tamise, de la Seine, du Tibre et de l'Ebre. Alors chacun se déclara satisfait. Heureux les hommes, quand c'est la géographie qui paye les frais de leurs querelles.

Une autre question autrement sérieuse préoccupait M. Hunt depuis quelque temps.

La grande majorité des habitants de la Terre promise professait la religion catholique. M. Hunt était protestant, Ben-Samuel, juif. Quant à Aly, il eût été fort embarrassé de dire s'il croyait à Jésus, à Mahomet ou aux divinités qu'on adore dans le Soudan. Il va de soi que la liberté de conscience avait été proclamée comme un des articles organiques de la constitution. Mais liberté

de conscience ne signifie pas indifférence en matière religieuse, et il est certain que la première préoccupation des besoins matériels avait singulièrement affaibli dans l'esprit de chacun l'idée de ses devoirs envers la divinité.

Or, toute société a besoin de religion, mais surtout une société qui débute. Les fondateurs d'empires ont été plus ou moins législateurs et prophètes. Agir sur l'esprit des masses en invoquant le nom de la divinité, en se donnant comme son représentant visible, a été de tout temps un des grands moyens d'influence, disons mieux, de moralisation.

Il est vrai que, dans la Terre promise, il ne pouvait être question de prêcher une religion nouvelle. Où aurait-on pu, d'ailleurs, trouver une morale plus pure, un dogme plus parfait que dans la religion enseignée par le Christ? Il ne s'agissait donc que de réveiller des sentiments que les événements avaient pu endormir, sans les étouffer.

Le catholicisme a mieux résisté au grand ébranlement de la réforme dans le sud que dans le nord de l'Europe, parce que, parlant à l'imagination aussi bien qu'au cœur de l'homme, il a trouvé plus d'écho dans les populations impressionnables du Midi que dans les races septentrionales, prédisposées par leur nature positive à l'esprit de critique et de libre examen.

Précisément, M. Hunt s'adressait à des Italiens, à des Espagnols, à des Français que leur rude métier de marins, en les mettant chaque jour en présence des imposantes manifestations de la puissance divine, rappelait sans cesse à l'idée d'un Dieu protecteur.

Donc, au premier abord, la tâche semblait facile.

Malheureusement, la colonie ne possédait pas de prêtre, et la religion catholique, exclusive sur ce point, réserve à ses seuls ministres l'exercice du culte.

Comment célébrer la sainte messe? Comment administrer les sacrements?

M. Hunt eut beau chercher à vaincre la difficulté. Tout au plus parvint-il à la tourner. Il fut convenu que, chaque dimanche, la colonie se réunirait, et qu'un de ses membres serait chargé de réciter à haute voix des prières auxquelles tous ses compagnons s'associeraient.

Cette habitude eut les meilleurs résultats, et ne contribua pas peu à maintenir la bonne harmonie entre les divers habitants de la Terre promise.

### XI. — QUELQUES NOTES SUR LA MÉTÉOROLOGIE DU SAHARA.

Aux paragraphes 173, 184 et 185 de son livre IV, Hérodote dit en parlant du désert de Libye :

« Les Atarantes maudissent le soleil qui passe au-dessus de leurs têtes, et lui adressent toutes sortes d'outrages, parce que sa chaleur consume les hommes et la contrée...

« Le souffle du notus (sud-est) dessécha tout ce qui contenait de l'eau. D'après les Libyens, les Psylles marchèrent en armes contre le notus. Or, quand ils arrivèrent au désert de sable, notus souffla de plus belle et les ensevelit tous...

« Le pays est désert, sans eau, sans bêtes fauves, sans arbres; on n'y trouve nulle humidité. »

Hérodote a-t-il trop aveuglément ajouté foi à des récits empreints d'exagération? Le climat du Sahara s'est-il modifié sous l'influence de circonstances inconnues? Toujours est-il que les renseignements fournis par les voyageurs les plus récents contredisent sur plus d'un point les assertions du savant d'Halicarnasse.

M. le comte d'Escayrac de Lauture divise, sous le rapport du climat, l'Afrique en quatre zones : celle des pluies hivernales, qui comprend toute la région méditerranéenne jusqu'à l'Atlas; la zone privée de pluies, c'est-à-dire le Sahara jusqu'au dix-septième parallèle; la zone des pluies estivales, qui embrasse la plus grande partie du Soudan; enfin, la zone des pluies incessantes, qui s'étend jusqu'à l'équateur.

Mais, même dans le Sahara, si la pluie est un accident peu fréquent, ce n'est cependant pas un phénomène inconnu.

A des périodes de sécheresse, qui durent parfois de six à douze années, succèdent des périodes humides coïncidant en général avec les pluies qui tombent en Europe et dans le Soudan.

Ce qui indiquerait que le Sahara n'est pas complétement en dehors de l'action des grands courants atmosphériques.

La rosée, le brouillard et la neige s'observent rarement, la gelée blanche, jamais; car, sur les hauts plateaux sahariens, l'air ne contient pas plus d'humidité en hiver qu'en été.

Du reste, les orages qui amènent les pluies se produisent indistinctement pendant tous les mois de l'année, et les saisons ne se distinguent en réalité que par l'élévation ou l'abaissement de la température; encore les variations ne s'accusent-elles très-sensibles que le matin, avant le lever du soleil.

L'hiver, c'est-à-dire de décembre à mars, le thermomètre descend parfois au-dessous de zéro, pour remonter quelques heures après à trente et trente-cinq degrés. L'été présente des transitions moins brusques qui se renferment d'ordinaire entre trente et quarante-cinq degrés.

Pas de saisons intermédiaires, ni printemps, ni automne.

Les écarts atmosphériques produisent en général chez l'homme un certain sentiment de souffrance le matin et de lassitude pendant le jour, sans cependant porter une atteinte grave à la santé.

La température du sol varie de quatre degrés au-dessous de zéro à soixante-sept au-dessus, soit un écart de soixante-onze degrés, peut-être davantage. Aussi la faune et la flore du Sahara sont-elles limitées à des espèces spécialement créées pour lui, et Hérodote a-t-il pu dire avec raison que la chaleur consume les hommes et *le fonds même de la contrée.*

Les oasis font seules exception à la règle du désert. L'eau, l'ombrage des palmiers y entretiennent une végétation luxuriante et une fraîcheur relative auxquelles le voisinage des sables embrasés prête de nouveaux charmes.

### XII. — UNE ATTAQUE INATTENDUE.

Si Onésime Lafourche Ier ne fut pas un grand prince, s'il ne rêva ni les coups d'État, ni les gros budgets, ni les conquêtes lointaines, en revanche il se consacra tout entier au bonheur de la petite république.

Les ressources de l'oasis suffisaient aux besoins de la colonie. Grâce à la fertilité du sol, le blé, l'orge, les céréales et les légumes de toutes sortes donnaient chaque année une double récolte. Mais il fallait prévoir le cas où un accident quelconque viendrait interrompre cette ère de prospérité et se mettre en mesure de tra-

verser sans trop de peine une période moins heureuse.

En conséquence, M. Lafourche fit construire de vastes magasins dans lesquels s'entassa l'excédant de la récolte, puis un moulin que les eaux de la Tamise se chargèrent de mettre en mouvement.

La gazelle *dorcas*. Dessin de Fellmann.

Le bois ne manquait pas, les bras non plus, et la forêt de palmiers fournissait aisément tous les matériaux nécessaires à ces divers travaux.

Bien en prit à M. Lafourche, car, quelques mois plus

Le criquet pèlerin. Dessin de Fellmann.

tard, un événement imprévu allait mettre la jeune colonie à deux doigts de sa perte.

Un matin, M. Hunt, M. Aubert et le Maltais avaient poussé jusqu'à l'extrémité orientale de l'oasis, pour surveiller des blés nouveaux qui sortaient de terre, quand, en levant les yeux vers le ciel, M. Hunt fut frappé d'un phénomène dont, tout d'abord, il ne se rendit pas un compte exact.

Le soleil, qui venait de se lever à l'horizon, semblait avoir disparu tout à coup derrière un rideau de sombres vapeurs. Le reste du ciel cependant avait conservé sa sérénité ordinaire. Pas un nuage, pas un signe indicateur d'un mouvement atmosphérique.

M. Hunt montra du doigt l'est à ses compagnons.

— C'est un orage qui se prépare, dit Philippi.

— Non, fit M. Hunt. Les orages sont toujours accompagnés d'un développement considérable d'électricité. Tous les êtres vivants, animaux ou plantes, en ressentent également l'approche ; les premiers cherchant un abri contre le danger, les autres frissonnant sous le souffle qui dessèche la séve de leurs veines. Ici rien de semblable. Nos chèvres ne donnent aucun signe d'inquiétude, ces jeunes tiges se balancent mollement bercées par la brise.

— Alors que croyez-vous ? demanda M. Aubert.

L'autruche. Dessin de Fellmann.

— Je ne crois rien, je ne sais rien. Mais nous ne tarderons pas à connaître le mot de l'énigme, car, ou je me trompe fort, ou le nuage s'avance avec rapidité de notre côté, et bientôt il aura atteint la lisière de l'oasis.

M. Hunt disait vrai. Le nuage se rapprochait. On pouvait déjà distinguer ses formes. Il ressemblait à une ellipse allongée et paraissait composé de milliers de petits points noirs indépendants les uns des autres, et animés d'une vie et d'un mouvement individuels.

— N'entendez-vous pas comme un bruissement d'ailes, dit M. Aubert en prêtant l'oreille.

M. Hunt se frappa le front.

— Vous avez raison, s'écria-t-il. Comment n'y avais-je pas songé ! C'est un nuage de sauterelles

— De sauterelles, fit le Maltais.

— Pressons le pas, reprit M. Hunt, avec une nuance d'inquiétude dans la voix.

Ils reprirent le chemin du campement, où ils arrivèrent un quart d'heure après. Leurs compagnons,

prévenus par Ben-Samuel et Aly, s'étaient rassemblés devant les habitations, dans l'attente de ces ennemis d'un nouveau genre.

Les sauterelles arrivaient avec un bruit sinistre. Le ciel en était obscurci. Dès qu'il atteignit les premiers palmiers, le nuage, se divisant à gauche et à droite, décrivit un orbe immense qui parut embrasser toute l'oasis.

Jusqu'au dernier moment, les colons avaient refusé de croire à cette étrange attaque; quand ils virent les sauterelles s'abattre sur les arbres et les plantations, il fallut bien se rendre à l'évidence.

Alors chacun saisit l'arme qui lui tomba sous la main; mais que faire contre ces innombrables légions qui se succédaient sans interruption, s'entassaient les unes sur les autres, frappaient les Européens au visage, les aveuglaient à coups d'ailes, les assourdissaient de leurs cris stridents?

— Mille millions de...! s'écria M. Lafourche; mais comme il allait compléter son juron, il poussa un éternument qui n'avait rien d'humain. Une sauterelle, profitant de la porte qui s'ouvrait devant elle, avait audacieusement poussé une pointe jusque dans la gorge du digne marin. Quelques secondes de plus, le premier

L'invasion des sauterelles. Dessin de Foulquier.

président de la Terre promise mourait suffoqué. Par bonheur, son éternument rejeta l'insecte trop hardi.

Cet incident moitié sérieux, moitié grotesque, avait un instant détourné l'attention des colons. Mais déjà, assaillis de tous côtés, aveuglés, étourdis, ils allaient renoncer à une lutte impossible, quand des alliés sur lesquels ils ne comptaient pas rétablirent soudain le combat.

Ces alliés n'étaient autres que tous les oiseaux de l'oasis : pigeons, pintades, moineaux, merles, etc., qui accouraient à tire-d'aile, s'appelant, se bousculant pour donner la chasse au gibier que la Providence leur envoyait.

Ce fut pendant quelques moments une mêlée indescriptible où les vaincus tombaient sans demander merci, où les vainqueurs ne faisaient pas de quartier.

Enfin vigoureusement refoulées à leur tour, les phalanges des sauterelles commencèrent à se débander et à battre en retraite. Alors ce ne fut plus un combat, mais un immense carnage, une vaste hécatombe, jusqu'à ce que l'armée envahissante se dispersât et disparût dans toutes les directions.

Hélas! le mal était fait. Partout où le nuage ailé s'était abattu, les champs dévastés, les récoltes coupées au ras du sol, les arbres dépouillés de leurs fruits, de leurs fleurs, de leurs feuilles, offraient l'image de la désolation.

M. Lafourche, hébété, ahuri, regardait sans parler toutes ces richesses sitôt détruites.

— Soyons philosophes, mon cher président, dit M. Hunt, nous nous arracherons les cheveux une autre fois,... quand nous en aurons le temps. Maintenant le mieux est de tirer des circonstances le meilleur parti possible. Et d'abord, avant que nos alliés aient dévoré la dernière sauterelle, occupons-nous de ramasser les morts et les blessés.

— Eh! que voulez-vous que nous fassions de ces misérables insectes? s'écria M. Lafourche.

— Demandez-le à Ben-Samuel et à Aly, ils vous répondront que la sauterelle est une excellente nourriture pour les hommes et les chameaux. Hérodote nous apprend que, de son temps déjà, on la faisait sécher au soleil pour la réduire en poudre, que l'on mélangeait avec du lait. Aujourd'hui encore, toutes les populations de l'Afrique septentrionale s'en montrent très-friandes.

— Pouah! fit l'ex-corsaire avec une grimace significative.

— Baste! vous avez failli en avaler une toute crue, et c'est cela qui vous dégoûte. Mais attendez qu'on les ait fait cuire entre deux couches de charbon et vous m'en direz des nouvelles.

Tout en parlant, M. Hunt avait ramassé un des insectes, qu'il examinait avec toute l'attention d'un savant.

— Jolie petite bête! reprit-il. Voyez cette belle couleur jaune verdâtre, ces élytres tachetées de noir, ce corselet surmonté d'une crête, ces mandibules tranchantes qui pincent jusqu'au sang. C'est bien le criquet-pèlerin (*acridium peregrinum*), l'Attila des moissons, le prince des Dévorants, qui visita pour la dernière fois la France en 1715, et ravagea plus de quinze mille arpents de blé aux environs d'Arles et de Marseille.

— Vilaine bête! interrompit M. Lafourche qui, en sa qualité d'ex-marin, ne voyait pas les choses au même point de vue que son ami. Si vous me faites goûter de votre affreux ragoût...

— Pourquoi seriez-vous, cher président, plus difficile que les prophètes du Carmel et les prophètes musulmans qui, vraisemblablement, n'avaient pas d'autre régal à leur dîner et à leur déjeûner? N'est-ce pas, Ben-Samuel?

— Comme on demandait à Omar, dit le Juif, si l'usage des sauterelles était permis : « J'en voudrais avoir un plein panier pour les croquer, » répondit-il.

— Là! vous entendez!

— Mahomet le Prophète a dit : « Meriem Bent Aomran (1) ayant demandé à Dieu la faveur de manger une chair qui n'eût pas de sang, Dieu lui envoya des sauterelles. »

— Etes-vous convaincu, reprit M. Hunt, ou vous faut-il d'autres preuves? J'avoue que si les disciples de Mahomet sont unanimes au point de vue gastronomique, ils sont moins d'accord sur l'origine des sauterelles. Parce que le Prophète, qui n'était que de seconde force en histoire naturelle, a dit : « les sauterelles sont le produit de la fiente des poissons, » les uns les font venir de la mer, les autres de la terre, comme si un animal créé pouvait avoir d'autres parents que des individus de son espèce.

(1) Meriem Bent Aomran (Marie, fille d'Aomran, la Vierge mère du Christ). Le Coran, comme l'Evangile, reconnaît la maternité miraculeuse de la sainte Vierge.

Pendant cette conversation, les colons avaient rempli plusieurs grands sacs de sauterelles. Un instant après Aly procédait à leur préparation, c'est-à-dire leur enlevait les pattes, les ailes et la tête et les faisait griller sur un feu de charbon.

Mais, à l'exception du Nègre et du Juif, chacun trouva le régal détestable, et on l'abandonna sans partage aux chameaux et autres animaux domestiques.

Cependant l'invasion des sauterelles avait porté un rude coup aux cultures de la colonie. Ce fut avec un véritable sentiment de douleur que le lendemain on constata l'étendue du dommage. Bien peu de palmiers et d'arbres fruitiers, bien peu de récoltes avaient échappé à la faux tranchante des insectes. On eût dit qu'un vaste incendie avait promené ses ravages sur l'oasis entière.

Alors on s'applaudit vivement de la prudence qui avait mis en réserve une partie des richesses. Grâce à cette prévoyance, au moins on pouvait attendre la moisson nouvelle.

Cet événement fit comprendre encore davantage la nécessité d'accroître les ressources animales de la colonie. On ne possédait guère que des chèvres, des chameaux et quelques oiseaux domestiques. Mais, isolée au milieu du sable comme une île au sein de l'Océan, la Terre promise semblait condamnée à se suffire à elle-même, et toute acquisition nouvelle apparaissait aux yeux de tous comme un problème insoluble.

### XIII. — OU M. ONÉSIME LAFOURCHE SE TROUVE TOUT A COUP ET SANS S'EN DOUTER LE PÈRE D'UNE NOMBREUSE FAMILLE.

Cependant la petite république commençait à réparer ses désastres et à se relever de ses ruines, quand expira la présidence d'Onésime Lafourche. L'ex-capitaine de la *Jeune-Adèle*, qui n'était dévoré d'aucune ambition, s'empressa de déposer ses pouvoirs avec une satisfaction sans mélange.

— Ouf! fit-il en poussant un soupir de soulagement.

M. Hunt fut nommé à sa place; mais s'il intrigua, ce ne fut pas certes pour être élu.

— Je ressemble, dit-il, au célèbre cardinal La Balue, l'inventeur des cages de fer, qui fit assez piteusement sur lui-même la première expérience de son invention.

— Vous oubliez, mon cher savant, que je vous ai donné l'exemple, répondit M. Lafourche.

Singulier pays où chacun était si peu pressé de monter les marches du trône, si désireux de les descendre. Il est vrai qu'il s'appelait la *Terre promise!*

La présidence de M. Hunt fut marquée par une précieuse conquête pour la république.

Déjà, à plusieurs reprises, les colons avaient observé aux limites de l'oasis des traces d'animaux sur le sable.

En les examinant avec soin, Ben-Samuel crut y reconnaître des traces d'autruches.

La chose valait la peine d'être vérifiée. Mais sans doute, les oiseaux ne se rapprochaient de l'oasis que pendant la nuit, car, quelle qu'eût été la vigilance des colons, ils n'avaient pu réussir encore à en apercevoir un seul.

Comprenant toute l'importance d'une pareille acquisition, M. Hunt installa des postes de nuit chargés de surveiller le désert.

Quelques jours après, en effet, on signala la présence d'un troupeau de cinq ou six autruches qui venaient

chaque soir se désaltérer aux sources de l'oasis et regagnaient les sables au lever du soleil.

Aussitôt M. Hunt résolut de leur donner la chasse.

Comme dans toutes les circonstances importantes, on tint conseil, et chacun fut appelé à émettre son opinion.

— Si nous creusions des trappes dans les passages suivis par les autruches, proposa M. Lafourche.

— Le procédé nous a mal réussi pour les chèvres de l'oasis, répondit M. Hunt. Les mœurs de l'autruche ne sont encore qu'imparfaitement connues. Sur la foi de récits qu'ils ne se donnent pas la peine de contrôler, certains voyageurs ont affirmé notamment que l'autruche, quand elle se voit au moment d'être prise, cache sa tête sous son aile ou derrière une pierre, s'imaginant que le chasseur ne la voit pas parce qu'elle ne voit pas le chasseur. D'autres, au contraire, lui prêtent une intelligence extraordinaire et prétendent qu'en fuyant elle lance avec ses pattes des pierres qui peuvent blesser, tuer même ceux qui la poursuivent. Autant de contes, bons tout au plus pour amuser les enfants. Les savants eux-mêmes ne savent comment la classer : ceux-ci la placent dans le genre des échassiers, ceux-là dans le genre des coureurs ou des gallinacées. Ce qu'il importerait de connaître, ce sont les moyens employés par les Arabes pour s'en emparer.

— L'autruche ou l'*oiseau-chameau*, comme l'appellent les habitants du désert, dit Ben-Samuel, l'autruche ne se laisse pas approcher. Sa fuite est si rapide qu'elle défie le coursier le plus léger. Elle ne vole pas, elle court en développant ses ailes comme les voiles d'un navire.

— Un oiseau qui ne vole pas ne mérite pas le nom d'oiseau, objecta M. Lafourche.

— C'est un privilége, répondit M. Hunt, que l'autruche partage avec le nandou, le casoar, le dronte et beaucoup d'autres encore. Sa pesanteur n'est pas du reste le seul obstacle qui l'empêche de s'élever; ses ailes, formées de plumes effilées et de barbes de soie, détachées les unes des autres, ne sauraient offrir à l'air une résistance suffisante. Il me paraît même plus que douteux qu'elles lui soient d'un grand secours pour courir. Mais revenons, s'il vous plaît, aux procédés dont usent les Arabes.

— Ce n'est que par la ruse qu'on peut s'en rendre maître, reprit Ben-Samuel. L'oiseau, en fuyant, ne suit pas une ligne droite, mais décrit de grands cercles que le chasseur doit couper pour éviter à son cheval une partie du trajet.

— Nous n'avons pas de chevaux, dit M. Hunt.

— Mais nous avons des mehara, interrompit M. Lafourche.

— Le mehari n'obéit pas, comme le cheval, à la main de son cavalier, dit le Juif.

— Ah! fit l'ex-corsaire désappointé.

— Il est encore un autre moyen, reprit Ben-Samuel.

— Lequel?

— C'est de se couvrir d'une peau d'autruche et d'imiter la démarche et le cri de l'oiseau, qui se laisse alors approcher sans défiance.

— Comme les sauvages d'Amérique se déguisent en chevreuil, pour surprendre les chevreuils.

— Par malheur, reprit M. Lafourche, il y a en France un vieux proverbe qui dit : pour faire un civet, il faut un lièvre. Mais, au fait, avant de nous donner tant de peine, je ne serais pas fâché de savoir à quoi peut bien nous servir l'autruche.

— D'abord, répondit M. Hunt, sa chair, sans être très-délicate, est mangeable. Les Romains, qui se connaissaient en cuisine ne la dédaignaient pas, et Apicius a même indiqué, dans la *Cuisinière bourgeoise* du temps, la sauce qui lui convenait le mieux, une sauce un peu piquante pour relever sa saveur légèrement fade. Buffon nous rapporte qu'Héliogabale, un empereur original qui avait l'habitude de ne manger chaque jour qu'une seule viande, se fit servir dans un seul repas la cervelle de six cents autruches.

— Et il ne mourut pas d'indigestion!

— Il paraît. Je continue. Des peuplades entières ont reçu le surnom de *struthophages* de leur coutume de se nourrir de la viande d'autruche. Enfin, encore aujourd'hui, les habitants de la Nubie entretiennent de nombreux troupeaux d'autruches dont la chair constitue leur nourriture presque exclusive.

— Des autruches privées! On est donc parvenu à apprivoiser cet oiseau?

— Très-facilement. On le monte même comme on monte un cheval. Lors de l'expédition d'Égypte, les Français, qui formèrent un régiment de dromadaires, aussi aisément auraient pu former un régiment d'autruches. Le tyran Firmius, qui régnait en Égypte à la fin du troisième siècle de l'ère chrétienne, avait dix autruches dans ses écuries. Un de nos compatriotes, Adanson, raconte qu'il rencontra au comptoir de Podor deux autruches encore jeunes, dont la plus forte courait plus vite que le meilleur cheval anglais, bien qu'elle portât deux nègres sur son dos (1). Je pourrais multiplier ces exemples à l'infini. Qu'il me suffise d'affirmer que l'autruche est très-susceptible d'éducation.

— Et comment s'y prend-on pour dompter leur nature sauvage?

— Comme pour la plupart des animaux, avec des soins. Mais, comme vous l'avez très-bien dit tout à l'heure, mon cher capitaine, pour faire un civet, il faut un lièvre, et je crains fort...

— S'il est à peu près impossible de s'emparer d'une autruche vivante, interrompit Ben-Samuel, ne pourrions-nous pas nous contenter de ses œufs?

— C'est, ma foi, vrai, exclama M. Hunt, et dès demain nous nous mettrons en quête.

Dès le lendemain, en effet, les colons explorèrent le désert à deux lieues à la ronde dans l'espoir de trouver des œufs d'autruche, mais en vain. Ils ne furent pas plus heureux les jours suivants; ils allaient, en désespoir de cause, renoncer à une recherche infructueuse, quand, un matin, ils virent revenir M. Lafourche, qui pliait sous le poids d'une douzaine d'œufs pesant pour le moins trois ou quatre livres chacun.

L'ex-capitaine de la *Jeune-Adèle* avait les mains et la figure en sang.

— Oh! oh! mon digne ami, demanda M. Hunt, que vous est-il donc arrivé? auriez-vous eu quelque combat à soutenir?

— Vous ne pensez pas dire si juste, répondit M. Lafourche, après s'être débarrassé de son fardeau. Un vrai abordage, s'il vous plaît, et dont je suis sorti à mon honneur.

— Quant à cela, je n'en doute pas; mais racontez-nous, je vous prie, ce qui s'est passé.

(1) Buffon.

— Volontiers. Depuis deux jours, de mon observatoire de nuit j'avais cru remarquer une grande coquine d'autruche qui se dirigeait chaque soir derrière le petit bouquet de palmiers qui fait pointe sur le désert. Il y a quelque mystère là-dessous, pensai-je, et je me promis de tirer la chose au clair. Donc, ce matin, avant le soleil levé, je mets le cap du côté des palmiers en question. A peine ai-je doublé le promontoire, dans une demi-obscurité, j'aperçois mon autruche qui, au lieu de fuir, selon son habitude, me regarde venir d'un air inquiet. — Je brûle, me dis-je. Je continue ma marche en tirant des bordées. L'autruche ne bouge pas plus que si elle eût jeté l'ancre sur un fond de roches. De mon côté, comme vous vous l'imaginez sans peine, je ne la perdais pas de vue et j'avançais toujours, quand tout à coup je trébuche et je manque de tomber. Je regarde à mes pieds, et qu'est-ce que j'aperçois? un amas de sable et de cailloux, et au milieu, comme dans un nid grossier, une douzaine d'œufs énormes qui ressemblaient assez à des boulets de quinze livres. Je me baisse pour les ramasser; mais voilà que je reçois dans le dos un renfoncement à démolir une corvette. C'était mon autruche qui m'attaquait à l'abordage; une fière bête, je vous assure, six pieds de haut, un bec solide et des pieds dont mon gaillard d'arrière gardera longtemps le souvenir. Mais bah! j'en ai vu bien d'autres. Je me relève furieux, comme vous pensez, et j'allonge à mon adversaire un terrible coup de bâton sur la tête. Il me riposte par un coup de bec que j'esquive; je réponds par deux ou trois arguments bien sentis. Bref, après dix minutes d'une conversation vive et animée, mon autruche se déclare satisfaite et me laisse maître du champ de bataille.

Chacun félicita le capitaine de sa belle conduite, pendant qu'il essuyait le sang qui découlait de sa figure.

— Et maintenant, reprit M. Lafourche, qu'allons-nous faire de ma chasse?

— Quelques auteurs, dit M. Hunt, et Buffon tout le premier, affirment que la chaleur du sable suffit à faire éclore les œufs d'autruche, mais il y aurait imprudence à nous y fier. Donc, mon avis est de les faire couver.

— Couver! Et par qui, s'il vous plaît? fit M. Lafourche étonné.

— Eh! dit M. Hunt, qui pourrait mieux achever cette tâche que celui qui l'a si bien commencée.

— Moi! s'écria le capitaine en faisant un bond sur lui-même, tant la proposition lui parut extraordinaire, extravagante, inouïe.

— Vous-même, mon cher ami, et je ne doute pas que votre dévouement à la cause commune ne vous rende le sacrifice facile.

— Pour le coup! c'est trop fort, et si vous avez compté sur moi, vous avez compté sans votre hôte. Je ne suis pas resté garçon jusqu'à l'âge de cinquante ans pour me donner une famille, et qui plus est, une famille d'autruches.

Tout le monde riait, et de la demande de M. Hunt et de la figure bouleversée du capitaine, si bien que ce dernier, à son tour, se laissa gagner par l'hilarité générale.

Or, le lecteur connaît assez les habitudes de M. Lafourche pour savoir que chez lui le rire triomphait aisément de toute résistance.

Il finit par trouver l'idée amusante et la perspective d'une paternité si originale lui sourit.

Il se mit donc à couver très-sérieusement sa douzaine d'œufs. Comment s'y prit-il? c'est ce que nous ne saurions trop dire, la pudeur du digne capitaine ayant gardé son secret. Ne négligea-t-il pas de temps à autre ses nouveaux devoirs? C'est ce que nous n'oserions affirmer. Mais, toujours est-il que, quinze jours après, grâce à ses soins, dix petites autruches éclosaient, alertes, bien portantes, et ne demandant qu'à vivre.

A peine couvertes d'un duvet qui ressemblait plus à du poil qu'à des plumes, elles allaient et venaient autour des habitations, recevant leur nourriture de toutes mains, mais empressées auprès de l'ex-corsaire qui, au moindre signe, les voyait accourir aussitôt.

Et c'est ainsi que la colonie se trouva pourvue d'hôtes nouveaux, et M. Lafourche d'une famille sur laquelle il n'avait pas compté.

CH. WALLUT.

*(La fin à la prochaine livraison.)*

# CHRONIQUE DU MOIS.

## UN BIBLIOPHILE. LA GALERIE DE SAN-DONATO.

*Heureux les peuples qui n'ont pas d'histoire,* a dit un sage. Il ne savait pas les embarras de la CHRONIQUE, aussitôt que l'histoire s'arrête un instant. Toutefois, pour peu qu'on s'applique, on finit toujours par trouver le sujet d'une honnête narration. Le présent mois se recommande à notre attention par deux ventes qui resteront célèbres : une vente de livres, une vente de tableaux. Cette aimable passion des belles choses se peut appeler d'un nom générique : la curiosité. Le *curieux* est d'ordinaire un homme oisif, d'un goût délicat, un raffiné de bel esprit, dont la passion, çà et là, vagabonde, est en quête continuelle d'un fragment, d'une ruine, et parfois même d'une œuvre complète. Les gens positifs, le père de famille occupé de l'avenir de sa maison, le laborieux qui gagne à grand'peine un argent dont il a grand besoin, les prudents, les prévoyants ne comprennent guère les passions du curieux et ce bonheur qui consiste à jeter aux quatre vents du ciel toute une fortune. Mais quoi! ne soyons pas trop sévères pour l'antiquaire et le curieux. Ils ont sauvé des chefs-d'œuvre qui seraient perdus sans leur dévouement; ils ont agrandi les domaines de l'histoire ; ils ont formé des musées; ils ont donné plus d'un exemple aux artistes à venir. Ajoutez quelle innocente passion! En fin de compte, on s'arrangerait volontiers d'un antiquaire pour ami, et d'un curieux pour voisin. Plus d'un, même, après avoir soulevé d'injustes murmures pendant sa vie, a fini par être béni de ses héritiers, tant le jour suprême de la vente a donné raison à ces prodigues conservateurs!

Donc, le présent mois a commencé par la vente des livres du plus habile et du plus heureux des bibliophiles français, M. Jacques Brunet. Cet homme illustre parmi tous les lettrés est un exemple excellent d'une vie

utile et savante, entièrement consacrée à l'histoire des livres. Dès l'âge de vingt ans, il s'est mis à étudier les historiens, les poëtes, les philosophes, les romanciers, les théologiens; en un mot, toute la race écrivante. Il a divisé tous les livres adoptés par les nations éclairées, en genres, en familles, en castes, et chaque objet de ses études a conservé dans la description du maître sa physionomie propre. Il nous a dit les ascendants et les descendants de toutes ces créations si diverses; très-versé dans les origines, il nous a menés, à travers des sentiers par lui connus, jusqu'au moment où le livre, ayant subi tant de fortunes si diverses, réglé des empires, gouverné des nations, amusé les Français, et peut-être indigné les Anglais, n'est plus qu'une lettre morte, une page oubliée et qu'on ne lit plus.

Voilà comment fut composé par M. Brunet le *Manuel du libraire et de l'amateur de livres*, sous la forme d'un dictionnaire dans lequel sont indiqués, par un nomenclateur qui s'y connaît, les ouvrages les plus dignes de nos recherches et de nos respects. L'infatigable auteur du *Manuel* vous dira, de chaque tome étudié par lui, le prix, le titre, la conservation, la juste valeur, souvent même le contenu, tout, jusqu'au moindre détail de la reliure qui l'enveloppe. Il a tenu dans sa main savante les livres dont il parle, et plus d'une fois il a retenu les plus beaux. Tant la passion est contagieuse : on commence par être un faiseur de catalogues, on est bientôt un bibliophile.

Seulement, cette fois, exemple assez rare, M. Brunet faisait une grande fortune avec son *Manuel*, et d'une part de cette fortune il achetait son admirable bibliothèque. Il avait encore ce privilége (qu'il partageait du reste avec M. Debure), en sa qualité de libraire, on lui apportait à choisir parmi tant d'épaves qu'il reconnaissait d'un coup d'œil. Ainsi furent composés, un par un, les quarante mille articles que représente le *Manuel du libraire*. On peut donc mettre au nombre des hommes heureux l'auteur de ce fameux livre. Il s'est enrichi en obéissant à toutes ses passions. Enfin, plein de jours, et sachant bien que les œuvres modernes ne seraient pas classées de sitôt, il n'a pas voulu mourir sans laisser un souvenir de son passage ici-bas : dix mille francs aux pauvres de Paris, et tous les trois ans, un prix de mille écus aux hommes studieux qui marcheront dans les sentiers tracés par le *Manuel*.

Le second étonnement de feu le mois passé s'est retrouvé à la salle des ventes, sous le marteau du commissaire-priseur. Ce marteau d'ivoire est une autorité sans réplique. A son commandement, les héritages changent de maître. *Adjugé!*... tout est dit. Tant qu'il ne s'agit que d'un bien vulgaire, un meuble, un tableau, une pendule, pas un ne s'inquiète, hormis deux ou trois acheteurs ou revendeurs clair-semés, que la chose intéresse. Mais pour peu qu'une œuvre inaccoutumée arrive en ces lieux de désolation et qu'elle attire un public à part, choisi parmi les meilleurs juges, soudain le marteau d'ivoire, et ce cri sonore : *adjugé!* prennent une importance incroyable. On l'a bien vu le jour de cette vente de la galerie de San-Donato, qui fut si longtemps un des ornements de Florence.

Pendant de longues années, cette admirable collection s'était enrichie, à chaque vente illustre, à chaque grande exposition, de quelque toile capitale. Les peintres français furent des premiers à ce rendez-vous de chefs-d'œuvre. M. Ingres était représenté sur ces murailles des féeries, par la *Stratonice*; Paul Delaroche, par la *Jane Grey*. En même temps que ces deux maîtres, Ary Scheffer envoyait cette admirable élégie empruntée à l'*Enfer* du Dante : *Françoise de Rimini*. Le terrible et flamboyant Eugène Delacroix épouvantait ces Italiens, peu habitués à tant de furie. Les paysagistes aimés de la nature, amis du printemps, poëtes de l'automne, Marilhat, Decamps, Troyon, Cabat, Corot, Rousseau qui vient de mourir, prenaient, non pas sans joie et sans orgueil, le chemin de Florence. Horace Vernet avait composé pour San-Donato un portrait de Napoléon le Grand; Raffet, le génie et l'esprit de ce beau lieu, rapportait de ses voyages des compositions d'une vérité saisissante. Enfin parmi les marbres se faisaient remarquer les plus belles œuvres de Bartolini, le digne ami de M. Ingres, et la nymphe de Pradier qui luttait avec les nymphes de Coysevox. Mêlez toutes ces beautés au miroir des eaux profondes, à la variété infinie des plantes du Nord, des fleurs du Midi; représentez-vous ces gazons foulés par le pied léger des chevreuils bondissants; toutes les surprises du jardin rustique, s'ajoutant à toutes les beautés naturelles, faites pour le plaisir des yeux, vous aurez à peine une idée approchante de cette oasis entre Florence et Rome, où l'art flamand avait jeté d'une main charmante ses kermesses, ses marines, ses pastorales, ses grasses hôtelleries. Tous les étrangers, Français, Italiens, Russes, Allemands, Anglais, saluaient en passant cet *ancien port de Gênes*, par Nicolas Berghem. Dans ce tableau plein de mouvement, vous retrouvez les anciens navires marchands que le Génois Christophe Colomb, quand il avait vingt ans, regardait en songeant que si la république eût voulu lui confier cette barque ornée à plaisir, il reviendrait de son voyage apportant un nouveau monde.

Après Berghem, arrivait, tout rempli de la même grâce et du même talent, le charmant peintre Albert Cuyp, et nous voilà, nous aussi, nous promenant dans la longue avenue. Elle conduisait à ce petit château que vous voyez là-bas sur la lisière de ce grand pré où tout chante, où tout bêle. Au loin la ville de Dordrecht étincelle de mille feux.

Albert Cuyp est aussi l'auteur de ce doux paysage au vaste horizon. Dans l'eau limpide, un pasteur oublie un instant le troupeau confié à sa garde.

A la belle place de la rotonde, et sous le jour le plus beau, brillaient deux tableaux d'Hobbema : la terre est ferme et l'eau est profonde. A perte de vue, un berger là-bas se promène.

On s'arrêtait même à ces deux petits cadres de Miéris, qui tenaient si peu de place : un magistrat de la bonne ville de Haarlem, calme et doux, sous cet habit de velours d'une conservation parfaite. Il jetait un regard de père et de mari sur la dame en robe blanche, garnie de rubans rose-ponceau.

Deux perles encore de cette inestimable galerie : *la Visite* par Metzu, et *la Curiosité* de Terburg.

De ce même Terburg, voici une toile estimable et digne de Tacite lui-même : *le Congrès de Münster*. C'est l'heure où le traité, accepté par tous ces hommes convaincus, sera complet sitôt qu'il aura reçu leurs signatures. Il n'y a rien de plus simple et de plus solennel tout ensemble, et l'œil s'arrête avec respect en présence de ses mains levées en signe d'approbation. Le prince de Condé lui-même assiste à cette conférence imposante. Ainsi fut rédigé ce traité de Westphalie, au mois d'octobre 1648, par quatre-vingt-six députés de France,

d'Espagne, de Suède et de Venise. Ils sont tous debout, attestant l'unanimité de cette paix féconde. A chaque nation contractante fut remis un acte authentique du traité de Münster : Abel Servien pour la France, le comte Guzman de Penoranda pour l'Espagne, le baron Oxenstiern pour la Suède, le président Adrien Pauw pour les États-Généraux, le chevalier Contarini pour la république de Venise.

On espérait que ce tableau, qui n'a pas son pareil, nous ne dirons pas son égal dans notre galerie nationale, aurait enfin le Louvre pour son dernier asile... espérance trompée! A 182,000 francs ce morceau de cuivre de 45 centimètres de hauteur, et large de 58 centimètres! Le Louvre a reculé, mais il a le temps d'attendre, et tôt ou tard il deviendra le propriétaire du *Congrès de Münster*.

Une *Marine* de Van de Velde : au lever du soleil, la barque a quitté le rivage et disparaît dans le lointain. — *Les Foins* de Philippe Wouwermans : le faucheur, vautré sur l'herbe, en ce moment se repose. La prairie exhale une douce odeur de foin nouveau... — Plus loin, voici *le Grand village* de Van Ostade, un fouillis champêtre : enfants, villageois, chariots, attelage et tout le train de la basse-cour.

Il y avait de Ruysdaël : *les Dunes de Scheweningen*, sous un ciel voilé, triste et solennelle composition qui vous attire à ses graves splendeurs.

Du bon Teniers, l'auteur du *Cabaret* où tout jase, où tout danse, il y avait à San-Donato : *la Tentation de saint Antoine* et *le Déjeuner de jambon*. Le cabaret est en fête ; un ménétrier, sur son tonneau, souffle dans sa musette. Un homme heureux et la servante endimanchée invitent, par leur exemple, les buveurs à la danse. On danse au fond de la salle, et sur le devant de la salle on déjeune. Ils sont là, assis à la table rustique, une douzaine de bons vivants ; le jambon est entamé, le pain est coupé, la troisième chope est pleine encore ; un vieux chien regarde, attend, espère. Tourné contre le mur, cet homme... est la signature de Teniers. L'homme au coin de la muraille pour Teniers, le petit chien pour Terburg ; mais l'épagneul se conduit beaucoup plus décemment que le buveur de bière. — *La Tentation de saint Antoine* appartient à la pure fantaisie, et, d'ailleurs, le Louvre possède une première Tentation de saint Antoine, où, cette fois, Teniers a déployé à plaisir une imagination toute-puissante.

Au reste, un voisinage non moins redoutable pour Teniers, c'est *la Vieille Femme* et *la Jeune Fille* de Rambrandt. Sur la tête âgée, l'artiste a réuni toutes les beautés sévères de la vieillesse ; en revanche, il a doté la fillette en son renouveau, de toutes les beautés printanières. Un jour doré resplendit sur ce front joyeux.

Enfin, pour compléter ces miracles, arrivait *le Pâturage* de Paul Potter.

Nous donnons ici, très-exactement, le compte de ces vingt-trois tableaux, adjugés en une heure et demie, à 1,363,650 francs, ce qui représente, au bas mot, 7,000 francs le centimètre de peinture, et 20,000 francs par minute. De mémoire d'antiquaire et d'amateur, on n'avait pas encore vu des tableaux, même des plus grands peintres, atteindre à ces prix fabuleux.

1. Berchem, *l'Ancien Port de Gênes*, 25,000 francs, à M. Durlacher, de Londres.

2. Albert Cuyp, *l'Avenue de Dordrecht*, 140,000 francs, à M. le baron James de Rothschild?

3. A. Cuyp, *Bestiaux au bord d'une rivière*, 50,000 fr., à M. Louis d'Olivier.

4. Hobbema, *une Forêt*, 110,000 francs, à M. le baron Sellières.

5. Hobbema, *Site aux environs de Haarlem*, 98,000 fr., à lord Hertford.

6. Metzu, *la Visite*, 51,000 francs, à M. X.

7 et 8. Mieris, portrait d'homme et portrait de femme, 10,700 francs, à M...

9. Isaac Van Ostade, *le Grand Village*, 104,000 francs, à M. le baron J. de Rothschild.

10. Paulus Potter, un *Pâturage*, 112,000 francs, à la National Gallery de Londres.

11. Rembrandt, *Portrait de vieille femme*, 55,000 fr., à M. Naritschine.

12. Rembrandt, *Portrait de jeune fille* (la sœur de Rembrandt), 21,600 francs, à lord Hertford.

13. Rubens, *le Christ pleuré par les saintes femmes*, 25,000 francs, à lord Hertford.

14. Jacob Van Ruysdaël, *les Dunes de Scheweningen*, 60,000 francs, à M. le duc d'Aumale.

15. Jan Steen, *Moïse frappant le rocher*, 12,900 fr., à M. Hulot.

16. Teniers, *le Déjeuner de jambon*, 77,000 francs, à M. le baron Sellières.

17. Teniers, *Tentation de saint Antoine*, 16,500 francs.

18. Terburg, *le Congrès de Münster*, 182,000 francs, à M. le baron J. Rothschild.

19. Terburg, *la Curiosité*, 71,000 francs, à M. le baron Sellières.

20. W. Van de Velde, *Marine*, 68,000 francs, au duc d'Aumale.

21. Philips Wouwermans, *la Récolte des foins*, 50,000 francs, à M. Naritschine.

22. Flinck, *le Calvaire*, 4,700 francs.

23. Mierevelt, portrait d'homme, 2,250 francs, à M. Calley Saint-Paul.

Cependant, ne soyons pas injustes pour l'art moderne, et, si redoutables que soient les souvenirs de la galerie San-Donato, puisque l'exposition annuelle vient de s'ouvrir, voulez-vous y faire, en notre compagnie, une première visite?

## LE SALON DE 1868.

Un des travers de l'esprit humain est d'exalter le temps passé aux dépens du temps présent. On dirait que l'admiration envers nos contemporains coûte singulièrement à notre amour-propre et qu'il nous plaît trouver des termes de comparaison pour diminuer les regrets que nous donne une admiration involontaire. Donc, chaque année, l'ouverture du Salon devient, pour tous les journaux, l'occasion de tirades plus ou moins éloquentes sur la décadence de l'art et la médiocrité de nos artistes.

Ces critiques sont-elles fondées? N'en croyez rien. Quand on compare le présent au passé, c'est l'année 1868 que l'on met en parallèle avec le travail de cinq siècles et l'on oublie que, autrefois comme aujourd'hui, l'on faisait beaucoup de mauvaise peinture et que les chefs-d'œuvre nous sont seuls parvenus à travers la suite des âges. En histoire comme en géographie, la perspective semble rapprocher les distances. — Vous allez à New-York, disait un Parisien à l'un de ses amis, en passant, je vous serais obligé de prendre des nouvelles de M. X., qui habite la Nouvelle-Orléans. — Ainsi raisonne le vulgaire, qui volontiers croirait que le Corrége, le Titien,

Raphaël le divin et le Léonard, Rubens, Rembrandt et Murillo ont vécu à la même époque et dans le même pays.

Par exemple, un fait qui se dégage incontestable à chaque exposition, c'est la disparition de la peinture historique. Les artistes mêmes qui lui sont restés fidèles ont compris que les conditions et les habitudes de la vie moderne en devaient modifier les lois et les proportions. La peinture historique est devenue une peinture de chevalet. Voyez plutôt les deux toiles de M. Gérome : *Jérusalem* et *le 7 Décembre* 1815.

Le Christ vient d'être crucifié. Les bourreaux, les soldats romains et la foule curieuse regagnent la ville sainte, qui profile à l'horizon la silhouette de ses remparts, de ses maisons et de son temple. Le soleil s'est éclipsé, un crépuscule livide enveloppe la terre. A droite, sur le sol crayeux, s'allongent trois ombres lugubres, fantastiques, étranges. L'idée est ingénieuse, à coup sûr, et pittoresque. L'ombre de ces gibets impressionne plus vivement que la vue des gibets eux-mêmes, mais trop d'esprit ! et à cette façon de comprendre et d'exprimer le plus grand drame de l'histoire humaine, je préfère la foi naïve de nos anciens maîtres.

*Le 7 Décembre* 1815 procède de la même rhétorique théâtrale. Sur le devant de la toile, une tache noire, le corps du maréchal Ney, tombé en avant, comme tous ceux que les balles frappent au cœur, le visage un peu tourné de côté. A quelques pas, le chapeau a roulé. Au fond, un mur de plâtre, sale, ignoble, constellé d'inscriptions contradictoires, égratigné par le rejaillissement des balles. A gauche, le peloton chargé de l'exécution s'éloigne, et l'officier qui le commande se retourne une dernière fois pour saluer d'un regard empreint de tristesse le héros que vingt champs de bataille ont respecté. A terre, les bourres déchirées des cartouches fument encore. Un jour gris et blafard, un jour de décembre, répand sur la toile une teinte glaciale. On se sent froid à regarder cette peinture que la minutieuse observation du détail rend plus douloureuse encore.

M. G. Doré nous a paru en progrès. Sans prétendre au chef-d'œuvre, le *Néophyte* est incontestablement supérieur au *Tapis vert* de l'an dernier. Les têtes sont bien étudiées et méritent l'attention par la variété des attitudes méditatives ou distraites. La *Siesta* est une de ces scènes espagnoles qui donnent une libre carrière à la verve et à l'imagination de l'artiste.

M. Fromentin expose des *Arabes attaqués par une lionne*, toile excellente, et des *Centaures*, toile assez contestable. M. Heilbuth a délaissé ses cardinaux et ses laquais pour nous montrer *Job* sur son fumier, et un portrait de femme, très-magistralement brossé. M. Antigna a signé une charmante idylle, *A quoi tient l'amour*, et M. Bisschop, *Une Brouille*, qui rappelle, sans trop de désavantage, sa composition de l'an dernier. M. J. Breton nous ramène à la vie rustique avec sa *Récolte de pommes de terre*.

Oh ! oh ! monsieur Courbet ! quel singulier mendiant ! Sa main doit avoir plus l'habitude de demander, voire même de prendre, que de donner, et je sais une personne au moins qui n'aimerait guère à rencontrer votre *Bonhomme*, au coin d'un bois, de minuit à une heure du matin. Votre *Chevreuil aux écoutes* vaut mieux ; mais vous-même, monsieur Courbet, valez mieux que votre Chevreuil aux écoutes.

M. Lix, un nom bien connu ici, n'est pas moins heureux au Salon que chez nous et nous le remercions d'avoir bien voulu dessiner pour le *Musée* sa *Mauvaise Conscience*, que nous reproduisons plus loin.

Mais j'imagine que nous avons assez causé peinture aujourd'hui et que nous pourrions remettre au mois prochain la fin du Salon de 1868.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

## LE MARÉCHAL NARVAEZ. S. M. THÉODOROS.

Pendant que nous vous entretenons de ces belles choses et de ces arts innocents, un grand événement se passe en Espagne. Hier encore plein de force et de vie, le maréchal Narvaez vient de passer de vie à trépas, et tout un royaume se demande : Où donc allons-nous ? Il y a cinq mois à peine, un autre grand capitaine qui était aussi, dit-on, un grand ministre — on passe vite grand capitaine et grand ministre en Espagne — O'Donnell précédait Narvaez dans la tombe. O'Donnell est mort à Bayonne, presque exilé, Narvaez à Madrid, dans la plénitude du pouvoir suprême. Si O'Donnell eût su attendre quelques mois encore, peut-être... Ces choses là se sont vues, même en Espagne... mais que disons-nous là, et en quoi ces aventures nous regardent-elles ?

Un autre héros du mois précédent vient de terminer assez tristement sa carrière, c'est le roi Théodoros, dont notre collaborateur et ami M. Richard Cortambert vous racontait naguère les hauts faits et les exploits. Les Anglais ont dispersé son armée, pris sa dernière forteresse, et le malheureux prince a été tué dans la bagarre. Si vous pensez comme moi, vous trouverez que feu Théodoros n'a eu que ce qu'il méritait. Pourquoi s'obstiner à retenir ce digne M. Cameron qui ne demandait qu'à s'en aller ? John Bull s'est fâché, et quand John Bull se fâche, il est toujours dangereux d'affronter sa mauvaise humeur. Le négus l'a appris à ses dépens.

## UNE SÉANCE A L'ACADÉMIE.

Si le lecteur nous le permet, nous consacrerons la fin de cette chronique, déjà bien longue, à la dernière séance académique. L'Académie française, éternellement mourante, et sans cesse occupée de sa propre résurrection, comme elle avait un mort à remplacer, un mort illustre entre tous, M. Cousin, traducteur de Platon, l'Académie a choisi... un avocat, M. Jules Favre, et, dans une séance solennelle, où les Parisiens les plus occupés et les Parisiennes les mieux vêtues se portaient en foule, nous avons entendu de cette bouche éloquente la louange funèbre du philosophe qui n'est plus. Certes, M. Jules Favre est un vaillant esprit ; il excelle à démontrer la justice de sa cause, à rétorquer l'argument de son adversaire, à parler aux juges attentifs ; il possède au plus haut degré le geste, le style et l'accent de la tribune ; mais sitôt que vous forcez maître Jules Favre à prendre une plume, vous n'avez plus que l'ombre et l'écho du défenseur de la veuve et de l'orphelin. Rarement les grands avocats savent écrire : — « Eh, disait l'un des plus illustres, vous voulez que j'écrive et que je lise un discours ? Je ne sais ni lire, ni écrire. » Il disait juste, celui-là ; il se connaissait lui-même ; il tenait à sa robe, au théâtre animé de la joute oratoire. Il méprisait la plume, instrument indocile. Ainsi M. Jules Favre : orateur tant qu'il est libre, il ne sait plus que faire aussitôt que vous lui mesurez l'espace, et c'est pourquoi, sans doute, il a mécontenté à peu près tout le monde. Il va trop loin, disaient les uns ; où donc va-t-il ? disaient les autres. Pas assez, murmurait-on à droite, et, à gauche : Beaucoup trop. Un des Quarante,

un bel esprit, quand M. Jules Favre fut à bout de ses périodes : « Notre nouveau confrère, disait-il à son voisin, a donc voulu se recevoir lui-même ? » et, de sourire. On assure aussi qu'un sifflet invisible a retenti dans un coin de ce vaste salon, tout rempli d'ordinaire de louanges et d'applaudissements.

Nous ne suivrons pas M. Jules Favre en son discours, un peu long, un peu diffus, mais rempli cependant de beaux passages. Nous avons recueilli principalement cette apostrophe aux écrivains si dédaignés de l'Académie, et nous voilà tout charmé de trouver dans un avocat un juste défenseur des droits imprescriptibles du poëte et de l'historien. Cette fois, le nouvel académicien, se rappelant qu'il tenait la place d'un lettré, a fait une amende honorable, et son invocation à toutes les muses de la parole a rencontré cette fois l'unanime approbation :

« Aussi lorsque, dans mon dénûment absolu des titres académiques, je cherche, à défaut de services rendus, par quelles bonnes dispositions j'ai pu provoquer la faveur inespérée dont j'ai été l'objet, je ne découvre en moi d'autre mérite, et il est bien faible, que celui d'avoir toujours ardemment aimé les lettres et poussé aussi loin qu'il m'était possible le sentiment de leur grandeur. »

A ce discours, moins durable que l'airain, a répondu M. de Rémusat. Celui-là n'est pas un avocat, Dieu merci, c'est un écrivain. Son style est du meilleur temps, plein de courtoisie et d'élégance. M. de Rémusat préfère aux grands bruits une parole écoutée; à la violence, un

Salon de 1868 : *Une Mauvaise conscience*, tableau de M. F. Lix, dessin de l'auteur.

sourire, et Dieu sait la joie et le contentement de ce public choisi, heureux d'entendre un habile artiste en belle prose. M. de Rémusat a très-bien expliqué l'intervalle qui sépare l'écrivain de l'avocat :

« Le talent de l'écrivain, en effet, si difficile et si précieux, n'est que l'effort tranquille de l'intelligence solitaire. Le talent oratoire, qui vit au milieu de la foule et se déploie dans le trouble, réclame ensemble toutes les forces de l'âme.

. . . . . .

« L'une soutient la liberté, l'autre la défend. Il semble que ce vœu soit comme la moralité naturelle d'une séance où le nom de Cousin et le vôtre, monsieur, ont été si souvent prononcés. Et (me sera-t-il permis de le dire en finissant ?) celui dont la voix se fait entendre une fois encore ne pouvait espérer un devoir plus heureux qu'un public hommage à rendre aux deux vaillantes gardiennes de la dignité humaine, la philosophie et l'éloquence. »

La dernière phrase est belle, et nous a rappelé cette auguste parole de Bossuet, célébrant le prince de Condé : « Au lieu de déplorer la mort des autres, grand prince, dorénavant je veux apprendre de vous à rendre la mienne sainte; heureux, si, averti par ces cheveux blancs du compte que je dois rendre de mon administration, je réserve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint. »

Ch. WALLUT.

Paris. — Typ Hennuyer et fils, rue du Boulevard, 7.

# ÉTUDES HISTORIQUES.

## LA CHRONIQUE DE VERSAILLES (1).

La salle de spectacle de Versailles. Dessin de Delannoy.

Nous avons vu comment on s'amusait à la cour. A Paris, les jeunes gens, impatients d'un nouveau règne, cou-

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.



raient la rue avec des brandons de paille, et mettaient le feu aux enseignes. Chez Mme de Maintenon, le roi chantait avec les dames ; il enseignait au jeune duc d'Anjou tout le détail d'une couronne à porter. L'éducation du roi

d'Espagne a duré plus d'une année, et quand il fallut que le nouveau roi s'en fût prendre enfin possession de son royaume, il y eut bien des larmes versées de part et d'autre. Huit jours après, reparaissaient les danses aux chansons, mais c'est en vain que les fêtes anciennes remplissaient de leurs mille bruits ces échos attristés par tant de funérailles. La mort est proche; elle abat sans pitié les têtes les plus hautes. Elle menace, elle frappe, elle est sans respect. Elle s'attaque au Dauphin, au duc d'Orléans, le vieux frère de ce roi qui vieillit. Elle trouve, oublié dans son coin, le roi Jacques, et va l'enfouir chez les Bénédictins anglais, réfugiés dans un faubourg de Paris. Qui l'eût jamais cru? M. Fagon, premier médecin du roi, est considérablement malade; il meurt... le roi va courre le cerf à Marly. Ce docteur Fagon est toute une figure; il a joué dans la santé du roi le plus grand rôle. Il tenait un registre exact du moindre accident de la chambre et de la garde-robe du roi. Ne riez pas! tout ce qui touche à Sa Majesté Louis XIV est très-sérieux.

Pour peu que l'on ait assisté aux comédies écrites par les contemporains de Molière et par Molière en personne, on comprendra que ces détails d'alcôve ne déplaisaient pas à Louis XIV bien portant. Au contraire, il riait volontiers de son médecin inutile, et prenait sa part des rires de don Juan, quand le damné disait : « Un médecin est un homme que l'on paye pour conter des fariboles dans la chambre d'un malade, jusqu'à l'heure où le malade est emporté par le remède, s'il n'est pas tué par le médecin. » Ce siècle, heureux entre tous, n'a pas manqué de médecins célèbres : Valot, Brayer, Desfougerais, Guénaut, le médecin du cardinal Mazarin, dont il est parlé dans la *Satire* de Despréaux :

Guénaut, sur son cheval, en passant m'éclabousse...

Un jour qu'il traversait les halles, une dame de l'endroit s'écriait : *Faisons place, mes commères, à celui qui nous a délivrés du Mazarin.* En dépit de ces moqueries populaires, la charge de médecin du roi était une charge importante. Il marchait au premier rang des grands officiers de la maison royale; il prêtait serment entre les mains du roi; il n'obéissait qu'au roi; il avait droit à tous les priviléges et honneurs du grand chambellan. On l'appelait : *Monsieur le comte;* il portait une couronne de comte dans ses armes, et la transmettait à ses enfants. Conseiller d'État, il en avait le costume; il intervenait dans toutes les causes de la profession. Le médecin du roi eut l'honneur de défendre au Parlement l'émétique et la circulation du sang.

Et de même que le jeune roi fut un des premiers à se purger avec l'émétique, un des premiers il essaya le quinquina, et s'en étant bien trouvé, il en acheta le secret d'un empirique anglais, nommé Talbot, moyennant quarante-huit mille livres, deux mille francs de pension viagère et le titre de chevalier. C'était payer royalement, et le remède acheté, le prince en fit présent à son peuple, avec l'approbation de la Faculté de Paris et de la Faculté de Montpellier.

*Rabelais, docteur de la Faculté de Montpellier!*

Donc, il y avait à Versailles, dans la chambre du roi, un grand-livre aux armes royales, écrit en partie double et jour par jour, et de la main du premier médecin, lequel livre était intitulé : *Journal de la santé du roi.* De tous les livres qui s'écrivaient au dix-septième siècle (et Dieu sait que les chefs-d'œuvre ne manquaient pas!), ce *Journal de la santé du roi* est, sans contredit, le plus considérable et d'un intérêt tout-puissant. C'est surtout dans ces pages inattendues en pareille histoire que vous trouverez, en dépit de Molière, un témoignage authentique en l'honneur de ces médecins, tant moqués quand le roi était jeune. A chaque instant, à chaque ligne de ce grand-livre, on frémit en songeant à l'état où serait le roi de France s'il était exposé aux malédictions de M. Purgon : « Je vous abandonne à votre mauvaise constitution, à l'intempérie de vos entrailles, à la corruption de votre sang, à l'âcreté de votre bile, à la féculence de vos humeurs! »

Ah! que ce roi Louis XIV, illustre entre tous les rois de France, une si grande image, un si beau type, un prince avec toutes les apparences des héros, le regard de l'aigle et la démarche auguste de Jupiter Tonnant, si vous quittez la grande histoire et la représentation quotidienne de cette illustre majesté pour pénétrer dans les secrets de sa garde-robe, était bien le digne fils de ce roi Louis XIII, à qui son médecin, le docteur Bouvard, infligea en une seule année, deux cent quinze médecines, deux cent douze lavements et quarante-sept saignées! Il est rempli, ce grand-livre pharmaceutique, de toutes sortes de fameux chapitres : *Potions pour le roi; emplâtres pour le roi; lavements pour le roi.* A ce mot : *lavement*, on s'étonne; il nous semblait que l'Académie, interrogée à ce sujet par le docteur Fagon, avait répondu qu'il fallait dire : *un remède!* « Sire, le remède de Votre Majesté! » Oh, c'était l'usage à la cour : la chaise du roi, les jours ordinaires, était portée par les pages de sa chambre; aux jours de médecine, elle était portée par MM. les gentilshommes. Il n'y avait donc pas à s'en dédire et rien à cacher, et la cour entière savait, le même soir, le résultat de toutes ces formules :

*Recipe : Olei amygdalini dulcium* ℥j.
*Mellis violacei* ʒjß.
*Electuarii lenitivi* ʒjß.

*Dissolve in decocto hordei. — Fac clister. injiciend. hodie mane.*

Singulière façon de vivre, et bien triste! A chaque instant, ce roi gourmand, glouton, morose, et sujet, de bonne heure, à de légères congestions cérébrales, est purgé ou saigné de main de maître. A vingt ans déjà commençait cette inquisition de tous les jours : « Le roi a trop dansé! le roi a trop mangé! le roi a bu trop d'eau glacée! » Et le sirop de chicorée, et le séné, et la rhubarbe, et le tamarin, et les juleps d'entrer en danse. Longtemps sa bonne constitution résiste et se défend contre la pharmacie et la médecine. « Mais enfin, vous dira le docteur Fagon, après avoir bien attendu, je fus obligé d'en venir aux remèdes, commençant par la saignée et la purgation, et, en suite de ces deux remèdes, j'ai ordonné les spécifiques, comme les opiats de conserve de fleurs de pivoine, roses rouges, magistère de perles, corail et le diaphorétique; ensuite, je me suis servi des préparations les plus exquises de mars, tantôt en opiats, d'autres fois en conserves, tablettes, liqueurs et autres préparations, entre autres mon esprit spécifique de vitriol, de cyprès et celui qui se prépare avec la pivoine et la mélisse après sa purification, qui ont toujours bien réussi à apaiser les accès de ces mouvements turbulents. » O Molière! auriez-vous ri, lisant ces ordonnances... si le nom du roi ne s'y fût pas rencontré! Il faut dire aussi qu'il y avait tant de fêtes, de baptêmes, de collations, de soupers, de grandes chasses,

de petits déjeuners à Versailles, à Saint-Germain, à Marly, à Chambord, et que le roi se faisait tant de bile avec *les gloutons* de la cour, et puis *un ventre si mal réglé, une tête si remplie de vapeurs*, et tant de *mélancolies!* La victoire et la défaite avaient leur action inévitable sur les entrailles du roi; les jours du carnaval et l'abstinence du carême lui étaient également funestes. Ajoutez la goutte à tous ces malaises. Il eut son premier accès de goutte, et, Dieu soit loué, c'était bien fait, le jour funeste où il signa la révocation de l'édit de Nantes! On l'opéra de la fistule un mois plus tard; il eut la fièvre à la mort de M. de Louvois, une fièvre suivie d'un grand mal de tête. En revanche, il fut très-bien portant dans sa campagne de Flandre. En ces mêmes instants où tant de médecins contemplaient le bassin du roi, pour en tirer tant de pronostics, il y avait dans le Nord un prince, appelé Charles XII, qui s'endormait, tout botté, sur la glace, et qui faisait dix lieues à cheval, après être resté cinq jours sans boire ni manger!

Cet homme était de fer; Louis XIV, en un seul jour, absorbait plus de médecines que Charles XII n'en prit en toute sa vie, et comme il eût souri de pitié, le Suédois, si on lui eût raconté que le roi, son frère, avait été purgé, onze fois en un seul jour!

Quoi donc! toutes ces intrigues, toutes ces amours, ces guerres sans fin, ces monuments, ces poëtes, ces flatteries, autant de travail pour la garde-robe? Et comme on s'étonne aussi de cette chambre à coucher du palais de Versailles où le *froid* pénètre, et de ce lit royal dont les *punaises* empêchent le roi de dormir un soir que Sa Majesté avait mangé beaucoup d'esturgeon et de sardines salées avec du ragoût de bœuf aux concombres, quantité de gibier et beaucoup de fromage et raisin muscat.

Les courtisans d'autrefois auraient écouté tout ce récit avec l'intérêt qu'ils portaient aux contes de Perrault. Les lecteurs d'aujourd'hui (il n'y a plus de courtisans, Dieu merci!) trouveront peut-être que nous pouvions ne pas aller si loin; mais le moyen d'effacer tout un gros tome, écrit par des mains si savantes? Permettez-nous cependant un dernier détail dans lequel la lâcheté des hommes apparaît dans tout son jour. Tant que le roi est resté le tout-puissant, le journal de sa santé est écrit d'une main prise; aussitôt que disparaît sa fortune, on voit disparaître en même temps le souci de sa garde-robe. Enfin, quatre ans avant sa mort, dans ces derniers jours où la santé des vieillards est soumise à tant de variations, le premier médecin a cessé de rien écrire. Il ne s'inquiète plus de la santé du roi!...

C'est même une chose incroyable de voir que soudain tout diminue et s'assombrit dans le palais de Versailles. La vieillesse habitait avec la majesté ce logis des fêtes et des splendeurs. Il y avait déjà quatre ou cinq ans que le marquis de Dangeau écrivait sur son registre :

« Le roi est entré aujourd'hui dans la soixante-cinquième année de son règne, chose dont il n'y a aucun exemple en Europe depuis la naissance de Notre-Seigneur. »

La mort accomplissait autour du roi ses œuvres les plus cruelles, frappant sans pitié les premiers compagnons de son règne, et ses héritiers encore au berceau. Tel un vieux chêne de la forêt de Fontainebleau : tout périt à son ombre, et lui seul il résiste à l'assaut des orages et des années. Les poëtes meurent en même temps que les capitaines : Vauban et Despréaux disparaissent le même jour, lassés de vivre, et plus inquiets de leur salut que de la faveur du roi. Le peuple, appauvri par le faste de son maître et par la famine, a déjà fait entendre au loin les premiers murmures :

« Mme de Maintenon alla à Meudon, et vit Monseigneur dans sa petite galerie du château neuf : messeigneurs les ducs de Bourgogne et de Berri y étaient. Monseigneur lui fit beaucoup d'honnêtetés, malgré l'incognito. Elle était partie de Vincennes à midi; et le peuple, dans le faubourg Saint-Antoine, voyant passer deux carrosses à six chevaux, commençoit à dire des insolences, et elle fut fort aise de trouver les mousquetaires qui la firent passer. »

Ces plaintes des faubourgs iront grandissant toujours. Mais aussi, que d'aventures étranges dans cette noblesse impatiente de l'autorité du maître! Un duc de Mortemart perd aux dés son régiment, contre le prince d'Isenghein. On introduit à Versailles même un charlatan qui fait de l'or. La guerre est partout avec sa défaite, et Dangeau lui-même écrit ceci, parlant de son dieu sur la terre : « Le roi est accablé de lassitude et de chagrins. » Déjà se manifeste, au milieu des vices inconnus à cette cour, le jeune duc de Fronsac, qui sera plus tard le maréchal duc de Richelieu. Ainsi, le passé s'efface; ainsi, chaque instant emporte un débris du règne. En moins d'un an, trois dauphins, le grand-père, le père et le fils avec la dauphine. Il y avait encore, oubliées et vivantes, reines des belles années et des beaux jours, Mlle de La Vallière et Mme de Montespan, dont l'ineffable beauté avait inauguré ces palais, ces jardins, ces poésies et ces histoires... les voilà mortes. Mais il est réservé à ce grand écrivain nommé Saint-Simon de nous montrer ces deux images :

« Mme de La Vallière mourut en ce temps-ci (1710) aux carmélites de la rue Saint-Jacques, où elle avait fait profession, le 3 juin 1675, sous le nom de sœur Marie de la Miséricorde, à trente et un ans. La fortune et la honte, la modestie, la bonté dont elle usa, la bonne foi de son cœur sans aucun autre mélange, tout ce qu'elle employa pour empêcher le roi d'éterniser la mémoire de sa faiblesse et de son péché, ce qu'elle souffrit du roi et de Mme de Montespan, ses deux fuites de la cour, la première aux bénédictines de Saint-Cloud, où le roi alla en personne se la faire rendre, prêt à commander de brûler le couvent, l'autre aux filles de Sainte-Marie de Chaillot, où le roi envoya M. de Lauzun, son capitaine des gardes, avec main-forte pour enfoncer le couvent, qui la ramena; cet adieu public si touchant à la reine qu'elle avait toujours respectée et ménagée, et ce pardon si humble qu'elle lui demanda, prosternée à ses pieds devant toute la cour, en partant pour les carmélites; la pénitence si soutenue tous les jours de sa vie, fort au-dessus des austérités de sa règle; cette suite exacte des emplois de la maison; ce souvenir si continuel de son péché; cet éloignement constant de tout commerce et de se mêler de quoi que ce fût, ce sont des choses qui, pour la plupart, ne sont pas de mon temps ou qui sont peu de mon sujet, non plus que la foi, la force et l'humilité qu'elle fit paraître à la mort du comte de Vermandois, son fils. Mme la princesse de Conti (sa fille) lui rendit toujours de grands devoirs et de grands soins, qu'elle éloignait et qu'elle abrégeait autant que possible. Sa délicatesse naturelle avait infiniment souffert de la sincère âpreté de sa pénitence de corps et d'esprit, et d'un cœur fort sensible dont elle cachait ce qu'elle éprouvait. Mais on découvrit qu'elle

l'avait portée jusqu'à s'être entièrement abstenue de boire pendant toute une année, dont elle tomba malade à la dernière extrémité. Ses infirmités s'augmentèrent; elle mourut enfin dans des douleurs affreuses, avec toutes les marques d'une grande sainteté, au milieu des religieuses dont sa douceur et ses vertus l'avaient rendue les délices, et dont elle se croyait et se disait sans cesse être la dernière, indigne de vivre parmi des vierges. »

L'héritière de cette innocente beauté, la femme illustre à qui Mme de Maintenon devait succéder dans les déférences et dans les respects du roi son époux, appartient encore à M. le duc de Saint-Simon, et ce n'est pas nous qui voudrions la lui disputer :

« Mme de Montespan mourut brusquement, aux eaux de Bourbon, à soixante-six ans, le vendredi 27 mai (1707), à trois heures du matin... A la fin, Dieu la toucha. Son péché n'avait jamais été accompagné de l'oubli; rien ne lui aurait fait rompre aucun jeûne ni un jour maigre. Des aumônes, estime des gens de bien, jamais rien qui approchât du doute ni de l'impiété; mais impérieuse, altière, dominante, moqueuse, et tout ce que la beauté et la toute-puissance qu'elle en tirait entraîne après soi. Résolue enfin de mettre à profit un temps qui ne lui avait été donné que malgré elle, elle chercha quelqu'un de sage et d'éclairé, et se mit entre les mains du P. de la Tour, ce général de l'Oratoire si connu par ses sermons, par ses directions, par ses amis, et par la prudence et les talents de gouvernement. Depuis ce moment jusqu'à sa mort, sa conversion ne se démentit point, et sa pénitence augmenta toujours.

« Peu à peu, elle en vint à donner presque tout ce qu'elle avait aux pauvres. Elle travaillait pour eux plusieurs heures par jour à des ouvrages bas et grossiers. Sa table, qu'elle avait aimée avec excès, devint la plus frugale; ses jeûnes fort multipliés, et à toutes les heures elle quittait tout pour aller prier dans son cabinet. Ses macérations étaient continuelles; ses chemises et ses draps étaient de toile jaune la plus dure et la plus grossière. Elle portait sans cesse des bracelets, des jarretières et une ceinture à pointes de fer, et sa langue, autrefois si à craindre, avait aussi sa pénitence. Elle était, de plus, tellement tourmentée des affres de la mort, qu'elle payait plusieurs femmes dont l'emploi unique était de la veiller. Elle couchait tous ses rideaux ouverts, avec beaucoup de bougies dans sa chambre; ses veilleuses autour d'elle, qu'à toutes les fois qu'elle se réveillait, elle voulait trouver causant, jouant ou mangeant, pour se rassurer contre leur assoupissement.

« Parmi tout cela, elle ne put jamais se défaire de l'extérieur de reine qu'elle avait usurpé dans sa faveur et qui la suivit dans sa retraite. Il n'y avait personne qui n'y fût si accoutumé de ce temps-là, qu'on n'en conservât l'habitude sans murmure. Son fauteuil avait le dos joignant le pied de son lit; il n'en fallait point chercher d'autre dans la chambre... Belle comme le jour jusqu'au dernier moment de sa vie; sans être malade, elle croyait toujours l'être et aller mourir. Cette inquiétude l'entretenait dans le goût de voyager, et dans ses voyages elle menait toujours sept ou huit personnes de compagnie. Elle en fut toujours de la meilleure, avec des grâces qui faisaient passer ses hauteurs et qui leur étaient adaptées. Il n'était pas possible d'avoir plus d'esprit, de fière politesse, d'expressions singulières, d'éloquence, de justesse naturelle qui lui formaient comme un langage particulier, mais qui était délicieux et qu'elle communiquait si bien par l'habitude, que ses nièces et les personnes assidues auprès d'elle, ses femmes et celles qui, sans l'avoir été, avaient été élevées chez elle, les prenaient toutes, et qu'on le sent et qu'on le reconnaît encore aujourd'hui dans le peu de personnes qui en restent. C'était le langage naturel de la famille, de son père et de ses sœurs. »

Nous ne porterons pas ces doubles funérailles au compte de Louis le Grand, mais au compte du dix-septième siècle agonisant dans l'indifférence publique.

Dans les revers de ces dernières années, et quand ce roi superbe eut supporté l'extrême humiliation d'implorer, disons le mot, le pardon de ces Hollandais qu'il regardait comme des marchands, il sut trouver encore de grandes et nobles paroles dignes de son ancienne majesté. Ces Hollandais victorieux eurent le grand tort de manquer de déférence et de respect pour ce digne porteur d'une si belle couronne. A peine s'ils daignèrent écouter les ambassadeurs du roi, M. l'abbé de Polignac et M. le maréchal d'Uxelles, l'héroïque défenseur de Mayence. Pas un peuple ayant conservé la sagesse, qui n'eût accepté avec reconnaissance les propositions de ces deux négociateurs. Ils proposaient l'abandon de l'Alsace, une de nos meilleures provinces, dont la conquête nous avait donné tant de gloire, et bien plus, ils s'engageaient, au nom de la France, à donner aux États de Hollande un million par mois, qui devait servir aux alliés pour précipiter Philippe V, un prince Bourbon, du trône d'Espagne. Ah! quelle misère et quelle honte! et combien les Hollandais furent mal inspirés quand ils rejetèrent cette paix si chèrement payée de notre argent et de notre honneur! « Messieurs, leur disait l'abbé de Polignac, nous rendons grâces au ciel de votre aveuglement. Mais prenez garde aux décrets de la Providence; elle se lassera de votre orgueil, et s'il plaît à Dieu, puisque, en effet, vous abusez de la victoire, avant qu'il soit peu de temps, nous traiterons de vous, chez vous et sans vous. » C'était noblement parler, c'était dignement servir la France. Elle était indispensable, en effet, à l'équilibre européen, et maintenant que les deux couronnes de France et d'Espagne étaient heureusement séparées, il importait à la sécurité de l'Europe de ne pas écraser cette antique monarchie et cette France, honneur des nations. Définitivement, par un de ces retours de fortune qui n'appartiennent qu'aux grands peuples, le maréchal de Villars sauva la France à Denain, et le grand roi, résolu à s'ensevelir sous les ruines de sa propre monarchie, eut du moins le suprême honneur de laisser une France agrandie et prépondérante dans les destinées de ce bas monde.

Donc, à soixante et quatorze ans, le vieux roi se retrouva jeune et victorieux. La paix qu'il avait mais en vain implorée, il eut l'honneur de la dicter à ses ennemis implacables, et lui-même, il entonna ce dernier *Te Deum* dans la chapelle de Versailles, où s'étaient rendus, par députations, le parlement, la Chambre des comptes, la Cour des monnaies, la Cour des aides, l'Hôtel de ville, le grand Conseil, l'Université, l'Académie française. Le roi eut un dernier sourire pour les lettres et donna huit cents livres de pension au traducteur d'Homère. On n'est pas fâché de rencontrer enfin ce grand nom d'Homère sous la plume de Louis XIV; on n'est pas fâché que, le lendemain de ce dernier *Te Deum*, les comédiens ordinaires aient joué le *Mariage forcé*.

Tels étaient la règle et l'ordre en toute cette existence royale, où chaque heure avait son emploi, qu'à

lire en ces pages écrites par un courtisan de Versailles, on finit par trouver que toutes ces journées se ressemblent. A huit heures du matin, le premier valet de chambre en quartier (il avait couché dans la chambre du roi) éveillait Sa Majesté. Le premier médecin et le premier chirurgien entraient dans la chambre; le roi changeait de chemise. Au même instant, arrivaient le grand chambellan et le premier gentilhomme, avec les grandes entrées. Le capitaine des gardes ouvrait les rideaux du lit et présentait l'eau bénite, et, si quelqu'un de ces seigneurs avait quelque chose à dire au roi, c'était le moment, chacun s'éloignant et le laissant libre. On présentait ensuite à Sa Majesté le livre qui contenait l'office du Saint-Esprit (tous les chevaliers de l'ordre y étaient obligés), et l'office étant dit, l'un des seigneurs donnait au roi sa robe de chambre, pendant que les secondes entrées assistaient à sa toilette. En ce moment, le roi se livrait à son barbier, et prenait, sur un plat d'or, une serviette, mouillée d'un côté, sèche de l'autre, avec quoi il se lavait. Puis, il s'agenouillait à son prie-Dieu, ses aumôniers agenouillés avec lui, tous les autres restant debout. Le roi passait de là dans son cabinet. Sa journée étant arrangée, il restait seul avec ses architectes, ses jardiniers et ses principaux domestiques. Toute la cour, moins le capitaine des gardes qui ne perdait jamais le roi de vue, attendait dans la galerie, et si quelques audiences étaient accordées, il recevait les ministres étrangers ou les ambassadeurs. Ceci fait, le roi allait à la messe, où la musique chantait chaque jour un motet. Après la messe, le roi allait au conseil. Tel

La pièce d'eau du miroir. Dessin de Delannoy.

était l'emploi de sa matinée. Au conseil, assistaient tous les ministres. Le vendredi, après la messe, appartenait au confesseur. Le roi dînait à midi, seul, dans sa chambre, sur une table carrée, à la fenêtre du milieu. Il mangeait de beaucoup de plats et de trois services, sans compter le dessert. Aussitôt que la table était apportée, entraient les principaux courtisans; le premier gentilhomme avertissait le roi et le servait, se tenant derrière le fauteuil. Si M. le Dauphin était présent, il donnait la serviette au roi et restait debout. Bientôt le roi lui donnait la permission de s'asseoir; le prince faisait la révérence et s'asseyait jusqu'à la fin du dîner.

Le roi parlait peu à son dîner. Au sortir de table, il rentrait dans son cabinet, mais il s'arrêtait un instant sur le seuil, et c'était encore un moment favorable pour lui parler. L'instant d'après, il s'amusait à donner à manger à ses chiens couchants, puis on l'habillait, en présence de peu de gens, les plus considérés, que laissait entrer le premier gentilhomme de la chambre. A peine habillé, il sortait par un escalier dérobé dans la cour de marbre pour monter en carrosse, et, dans le trajet, aller et retour, lui parlait qui voulait. Il aimait le grand air; il ne redoutait ni le froid ni la chaleur. Il sortait même par la pluie, et sa grande joie était de chasser dans les forêts de Versailles, de Marly ou de Fontainebleau. Il était très-adroit et de bonne grâce, et pas un chasseur qui tirât mieux que lui. C'était encore un de ses plaisirs de voir travailler ses ouvriers, de se promener dans ses jardins, de donner la collation aux dames, et de faire avec elles le tour du canal, les dames

et les courtisans dans leurs plus riches habits. *Le chapeau, messieurs,* disait le roi, quand il permettait aux courtisans de se couvrir.

La chasse au cerf était de plus grande cérémonie, et ceux qui la suivaient étaient vêtus d'un justaucorps orné de galons d'or et d'argent. Cela s'appelait *un justaucorps à brevet.* Qu'on le suivît à la chasse, à la promenade, le roi était content. Que l'on jouât gros jeu dans le salon de Marly, le roi applaudissait. Lui-même, il était bon spectateur des joueurs de paume. A quatre heures, il y avait un conseil de ministres, et le reste du temps, le roi le passait avec les dames, à la promenade en été, et le soir venu, quelque loterie où les dames gagnaient, à coup sûr, de riches étoffes, de l'argenterie, des bijoux. A dix heures, le roi ayant changé d'habit, le souper était servi dans l'antichambre de Mme de Maintenon, toujours au grand couvert, avec la maison royale, c'est-à-dire uniquement les fils et filles de France et grand nombre de dames, tant assises que debout. C'était le moment où les courtisans disaient au roi : *Sire, Marly?* Il ne déplaisait pas au roi d'en être importuné.

Après souper, le roi se tenait quelques moments debout au balustre du pied de son lit, environné de toute la cour. Puis, avec des révérences aux dames, il passait dans son cabinet, où se trouvaient les princes et les princesses de sa famille. A onze heures, Sa Majesté donnait le bonsoir à tout le monde d'une inclination de tête. Chacun sortait ; seules, les grandes entrées attendaient, pour sortir, que le roi se mît au lit. Le colonel des gardes prenait l'ordre, et, la prière étant faite, les aumôniers se retiraient. « Le roi, disait Saint-Simon, n'a manqué la messe qu'une fois dans sa vie, à l'armée, un jour de grande marche. Il a toujours fait maigre, à moins qu'il ne fût très-malade. Il exigeait l'abstinence du carême; il se tenait très-respectueusement à l'église, et trouvait fort mauvais s'il entendait parler à l'office divin. »

Il communiait en grand habit, en rabat, en manteau, et le collier de l'ordre à son cou. Il disait son chapelet à la messe, et toujours à genoux. Les jours ordinaires, il portait un habit de couleur brune, orné d'une légère broderie, et des pierreries à ses souliers seulement. Rien n'était pareil au soin, aux égards, à la politesse du roi pour ses hôtes de Marly ou de Fontainebleau. Mais, dans les dernières années, chacun portait impatiemment la fin d'un si long règne. Le palais de Versailles était las de ces longues cérémonies toujours les mêmes. Paris finissait par ne plus supporter ce joug, que chaque jour rendait plus lourd. Les provinces étaient à bout de leurs sacrifices. L'oubli était général des merveilles dont s'honoraient les quarante premières années de ce grand règne. Il était temps, enfin, que le roi disparût et fît place au nouveau règne. Ainsi, dans les ardeurs de l'été brûlant, le laboureur invoque les rayons du soleil couchant. Juste à l'heure qu'elle avait désignée aux horloges de Versailles, la mort frappait à la porte même de la chambre royale, après avoir visité toutes les autres. A son tour, le roi est touché. Il comprend que son heure est venue. Il souffre; il est en proie à la fièvre ardente, et pourtant il travaille encore. Rien n'est changé : les tambours et les hautbois donnent sous les fenêtres l'aubade accoutumée; il dîne à son grand couvert, pendant que les vingt-quatre violons jouent leurs sarabandes dans l'antichambre. En ce moment, le roi revoit d'un coup d'œil toute sa vie ; il serait volontiers son propre juge. A deux serviteurs qui pleurent au pied de son lit : « Pourquoi pleurez-vous, dit-il? Est-ce que vous pensiez que j'étais immortel? » C'est qu'en effet, dans ce palais de Versailles, chacun pensait que le grand roi ne pouvait pas mourir.

« Le samedi 31 août 1715 (c'est encore Saint-Simon qui parle, et nos lecteurs ne s'en plaindront pas), la nuit et la journée furent détestables. Il n'y eut que de courts et rares instants de connaissance. La gangrène avait gagné le genou et toute la cuisse. On lui donna du remède de feu abbé Aignan, que la duchesse du Maine avait envoyé proposer. Les médecins consentaient à tout, parce qu'il n'y avait plus d'espérance. A onze heures du soir, on le trouva si mal, qu'on lui dit les prières des agonisants. L'appareil le rappela à lui. Il récita les prières d'une voix si forte, qu'elle se faisait entendre à travers celle du grand nombre d'ecclésiastiques et de tout ce qui était entré. A la fin des prières, il reconnut le cardinal de Rohan, et lui dit : « Ce sont là les der-« nières grâces de l'Église. » Ce fut le dernier homme à qui il parla. Il répéta plusieurs fois : « *Nunc et in hora* « *mortis* ; » puis, dit : « O mon Dieu, venez à mon aide, « hâtez-vous de me secourir ! » Ce furent ses dernières paroles. Toute la nuit fut sans connaissance, et une longue agonie, qui finit le dimanche 1er septembre 1715, à huit heures un quart du matin, trois jours avant qu'il eût soixante-dix-sept ans accomplis, dans la soixante-douzième année de son règne.

« Il s'était marié à vingt-deux ans, en signant la fameuse paix des Pyrénées en 1660. Il en avait vingt-trois quand la mort délivra la France du cardinal de Mazarin, et vingt-sept lorsqu'il perdit sa mère en 1666. Il devint veuf à quarante-quatre ans en 1683, perdit Monsieur à soixante-trois ans en 1701, et survécut à tous ses fils et petits-fils, excepté à son successeur, au roi d'Espagne, et aux enfants de ce prince. L'Europe ne vit jamais un si long règne, et un roi si âgé.

« Pour l'ouverture de son corps, qui fut faite par Maréchal, son premier chirurgien, avec l'assistance et les cérémonies accoutumées, on trouva toutes les parties de son corps si entières, si saines, et tout si parfaitement conformé, qu'on jugea qu'il aurait vécu plus d'un siècle, sans les fautes des médecins, qui lui mirent la gangrène dans le sang. On lui trouva aussi la capacité de l'estomac et des intestins double au moins des hommes de sa taille, ce qui est fort extraordinaire, et ce qui était cause qu'il était si grand mangeur et si égal.

« Ce fut un prince à qui on ne peut refuser beaucoup de bon, même de grand, en qui on ne peut méconnaître plus de petit et de mauvais, duquel il n'est pas possible de discerner ce qui est de lui ou emprunté ; et, dans l'un et dans l'autre, rien de plus rare que des écrivains qui en aient été bien informés, rien de plus difficile à rencontrer que des gens qui l'aient connu par eux-mêmes et par expérience, et qui soient capables d'en écrire, en même temps assez maîtres d'eux-mêmes pour en parler sans haine ou sans flatterie, et de n'en rien dire que par la vérité nue en bien et en mal. »

M. le duc de Saint-Simon, parlant de Louis XIV, après s'être si longtemps incliné sous sa loi souveraine, a manqué, sinon de respect, tout au moins d'indulgence. Il commence par refuser ce qu'il appelle un grand esprit à ce jeune roi de vingt-trois ans, qui grandit si vite et si bien, au milieu de tant de beaux génies, espoir de la guerre, honneur de la paix. Tant de grands poëtes, de ministres habiles, de généraux aimés de la

victoire. En même temps, les femmes les plus considérables par leurs grâces et par leur beauté, qui enseignèrent au jeune prince l'élégance et la politesse. Il était né avec la majesté, et pas un de ses sujets n'a jamais pensé qu'il pût être autre chose qu'un grand roi. Il le sentait lui-même; il comprenait les devoirs du règne. Il avait près de lui, pour lui enseigner le gouvernement, le grand ministre Colbert. A peine roi, il fut appelé hors de ses frontières par des guerres nationales; il agrandit la France; il fit sentir l'autorité française en Italie, en Allemagne, en Espagne, et de très-bonne heure il habitua l'Europe à dire tout simplement : *le roi !* sans ajouter : le roi de France. *Le roi est mort !* retentit dans le monde entier. En même temps, que de chefs-d'œuvre éclos à l'ombre éclatante de ce grand trône! Il avait Molière à ses ordres; Racine, initié dans les passions de sa jeunesse, les transportait sur le théâtre. Il y eut dans le jardin de Versailles de telles fêtes, que la poésie en devait garder le souvenir. Des paroles furent prononcées, dans cette chapelle de Versailles, d'une solennité si grande, que l'écho doit s'en prolonger jusqu'à la fin des siècles : le sermon sur *le petit nombre des élus*, par exemple. Adoré des uns, redouté de tous, admiré du grand nombre, il était le maître, il était l'arbitre, et pas un sujet qui refusât de donner pour le roi sa vie et sa fortune. Il ne voyait qu'obéissance autour de son trône : obéissance de son frère, obéissance de son fils unique, obéissance des princes de la maison de Condé, obéissance de la ville et de la cour, des Parlements, des provinces, avec tant de dignité qui ne l'a pas quitté un seul jour, non pas même à son agonie. Et quand il fut au cercueil, ses serviteurs les plus proches s'étonnèrent qu'il n'eût que la taille ordinaire des hommes, pas un n'ayant osé le regarder face à face. Il faisait toute chose; il était le commencement et la fin de toutes les fortunes de son siècle. Il tenait les maréchaux de France sous sa dépendance immédiate, et de son cabinet il leur envoyait le plan de leurs campagnes tracé de sa main. En même temps, plus de seigneurie et plus de seigneurs; Richelieu avait abattu les têtes les plus hautes, et, désormais, qui voulait vivre accourait à Versailles, trop heureux quand le roi lui accordait un coup d'œil, et lui faisait donner le bougeoir, lorsqu'au sortir de sa prière, il désignait le courtisan favorisé qui le devait accompagner jusqu'au seuil de sa chambre. Il voulait être accompagné et suivi partout : à Meudon, à Versailles, à Marly, à Fontainebleau, demandant pour quel motif celui-ci s'était absenté la veille? et bien persuadé qu'un homme était mort, qui ne l'avait pas salué depuis huit jours. Pas de secrets pour le roi; il voulait tout savoir, il savait tout. Des gens à lui violaient le secret des lettres, et lui rapportaient les mystères les plus cachés de chaque famille. Il savait la valeur de son sourire, et le prix de son moindre regard. Telle était sa politesse, qu'il levait son chapeau pour toutes les femmes, les connues, les inconnues. Chacun s'extasiait devant ses révérences. Il avait inventé cette définition : *que l'exactitude était la politesse des rois*. Exact jusqu'à la minutie, il disait une fois : *J'ai pensé attendre !* Enfin, si profonds étaient les respects dont on l'entourait, qu'ayant envoyé une lettre au duc de Montbazon, gouverneur de Paris, par l'un de ses valets de pied, M. le duc de Montbazon fit dîner ce valet à sa table, et le reconduisit jusqu'au milieu de sa cour. Quoi de plus juste? Il était venu de la part du roi! En revanche, il était toujours à sa tâche, et sans un instant de répit, dans la décence et dans la grandeur. Superbe à pied, à cheval, en carrosse, à la promenade, au repos. Très-habile à conduire, en ses jardins, quatre petits chevaux vifs comme la poudre. Ami du luxe, amoureux de magnificence, il ne savait pas le nombre de ses maisons, de ses pavillons, de ses forêts bien percées pour la chasse à courre. Il ne connaissait pas d'obstacles, et s'il fallait tyranniser la nature, il y mettait une constance impitoyable, abaissant la montagne, aplanissant le vallon, cherchant les eaux absentes à main armée, et ce fut ainsi qu'il éleva Versailles, *ce favori sans mérite*, dont il fit le rendez-vous universel de toutes les grandeurs du grand siècle. Versailles finit par l'emporter sur toutes les maisons d'alentour. C'est ainsi que l'on vit Marly l'emporter sur les grands arbres du château de Compiègne. Ce qu'il n'avait pas fait, lui déplaisait. Dans ces lieux de sa création, il a promené les plus rares beautés d'une époque heureuse et féconde en beautés de tous genres : aujourd'hui, Mme de Soubise, Mlle de La Vallière, et, plus tard, Mme de Montespan; Mme Thianges eut son tour; Mlle de Fontanges, un instant, traversa ces splendeurs. Mlle de Ludres, un peu plus tard, et lorsque Mme de Maintenon apparut, modeste et triomphante, alors Versailles ne connut plus qu'une souveraine (1).

Alors reparut l'ordre, oublié si longtemps dans les transports de la jeunesse. Il redevint tout à fait le roi, quand il vit à ses côtés, sérieuse et de bon conseil, une reine véritable. Mme de Maintenon fut longtemps en grande haine parmi le peuple de France; aujourd'hui, sa renommée, dégagée du nuage, ne rencontre plus guère que des respects. Elle a porté le poids de toute la vieillesse royale, elle a partagé cet ennui qui s'appesantissait chaque jour. Elle fut le témoin patient et courageux de ces misères domestiques, et de tant de malheurs douloureux qui éprouvèrent la constance royale. Accablé au dehors par des ennemis irrités qui le croyaient perdu sans ressources, le roi résista par sa propre force. Accablé chez lui par des malheurs incomparables, avec tant de soupçons de crime et de poison, il se montra si fièrement au-dessus de son malheur, qu'il finit par arracher la pitié de l'Europe, épouvantée à l'aspect de tant d'humiliations, et de cette fin misérable d'un règne éclatant entre tous les règnes. Il disait en ses derniers moments : *Quand j'étais roi !* Mais à son accent on comprenait qu'il était resté le roi!

Ce grand courage, on l'a vu, l'a soutenu jusqu'à la fin; ajoutez la confiance en Dieu. Plus il s'humiliait sous la main puissante, et plus il se relevait plein de confiance dans le Dieu qui pardonne. Il se confessa publiquement d'avoir trop aimé la guerre. Il parla comme un père et comme un roi au pauvre enfant qui devait porter sa lourde couronne, et voilà par quelles vertus, ce grand roi, le plus grand du monde, après tant de justes et violentes attaques, et tant d'accusations sans rémission, a fini par sauver sa gloire.

La Révolution même, qui le devait arracher de ces caveaux du monastère de Saint-Denis, où reposaient tant de monarques ses aïeux, ne devait pas enlever à Louis XIV la place à part qu'il tient justement dans l'histoire des grands rois.

JULES JANIN.

(1) Voir le *Musée des Familles*, t. XXIX, p. 337.

# PORTRAITS HISTORIQUES.

## LE CHASSEUR DE GRIVES.

All is true!
SHAKSPEARE.

La peste de Florence. Dessin de C. Mourres.

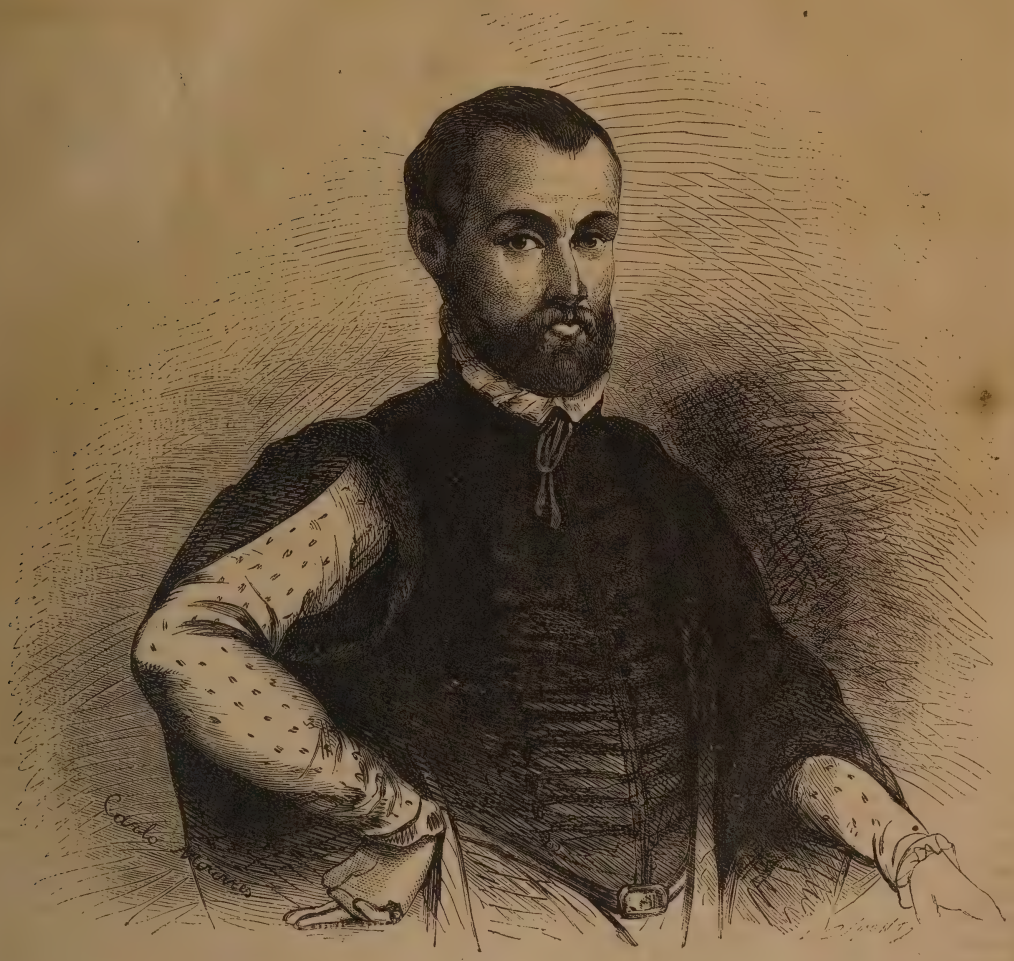
Vers la fin de l'automne 1526, deux hommes descendaient à petits pas le coteau chargé de vignes qui domine le bourg de San-Casciano, à huit milles de Florence. Le soleil s'abaissait déjà vers l'horizon, l'air était tiède et doux. Le ciel avait cette splendeur profonde que l'on ne connaît que lorsque l'on a visité l'Italie. Nul bruit, nul mouvement dans le paysage que dominait un vieux château entouré de quelques constructions rustiques dans le plus triste état. Le bâtiment principal ne faisait pas plus d'honneur à la richesse ou aux soins du propriétaire; la toiture à moitié effondrée, les pans de murs lézardés attristaient les regards. Celui qui abritait sa tête sous ces murailles menaçantes devait, chaque soir, se demander si les poutres du toit privées d'appui ne le feraient pas, par leur chute, passer des bras du sommeil dans ceux de la mort. C'était cependant vers cette demeure d'apparence si peu hospitalière que semblaient se diriger nos deux personnages.

De stature moyenne, l'un d'eux portait un justaucorps et des chausses d'un drap brun vieilli et usé. Sa tête était couverte d'une mauvaise toque à pointes et à retroussis de même étoffe. Ses mains blanches et fines ne permettaient pas de croire qu'il se livrât au travail des champs : de l'une, il tenait suspendu un chapelet de six grives; de l'autre, il portait un paquet de gluaux. Il marchait lentement, avec quelque difficulté, ainsi qu'un soldat affaibli par des blessures, et non point comme un vieillard éprouvé par l'âge, car il ne paraissait pas avoir plus de cinquante-cinq ans. A première vue, le visage de ce chasseur de grives n'attirait pas l'attention, mais, à le considérer quelques instants, on était frappé du caractère mélancolique de cette tête au teint olivâtre, au nez droit attaché fermement à un front large et puissant, de l'expression ironique qui soulevait des lèvres épaisses, et de l'éclat des yeux enchâssés sous un sourcil noir dessiné comme avec un pinceau. Tout autre était l'aspect de son compagnon. Il avait la grande tournure que Véronèse a donnée à ses immortelles créations. De haute taille, il portait avec une rare élégance un costume de buffle tout chamarré de broderies de soie violette : à son regard fier, à sa mine hautaine, on sentait que sa main devait être prompte à jouer du poignard damasquiné qui pendait à sa ceinture. Pour coiffure il avait une toque comme le chasseur de grives, mais la sienne était en velours violet orné d'un petit bouquet de plumes droites. Beaucoup plus jeune que son compagnon, il marchait

avec déférence au pas de celui-ci, et, de temps à autre, il le regardait avec un étonnement mêlé de respect.

— La journée a été heureuse, disait le plus âgé des deux hommes : d'abord la surprise de votre visite, puis une bonne chasse, car j'ai pris six grives, ce qui ne m'arrive pas souvent, mes bûcherons ont assez bien travaillé, et la vieille Ancilla m'a promis, pour ce soir, un melon exquis et un poulet tendre au citron, ce qui, avec mon gibier et un ou deux pots de vin, constituera un excellent souper. Je suis sûr que je vais gagner *a cricca* (au trictrac) soit le maître de l'auberge où nous allons faire une pause, soit le boulanger ou le meunier qui m'y attendent... Pourquoi me regardes-tu avec des yeux étonnés? ce sont de braves gens; tous les jours je m'encanaille avec eux : on se dispute, on crie comme des aigles; pour un *quattrino* on se bat. Je raille ainsi ma mauvaise fortune (1). Après tout, la vie que je mène est celle que je devais mener, car je suis né pauvre, et j'ai plutôt appris à souffrir qu'à jouir.

Si amère était l'expression de ces paroles, que celui



Machiavel. Dessin de C. Mourres.

à qui elles s'adressaient baissa la tête et ne répondit pas.

Bientôt nos deux compagnons touchèrent au seuil d'une auberge, dont la façade peinte en rouge avait été décorée par un artiste de passage, *pictorissimo!* d'une colonnade et de quelques ceps de vigne d'un ton violent. Suivi de son ami, le chasseur entra dans la salle, où sa présence fut accueillie par les *Per Bacco! Per la Madona!* jurements sacrés et profanes familiers, aujourd'hui encore, aux lèvres italiennes.

— Mes compères, dit le nouvel arrivant aux habitués du cabaret qui fêtaient si joyeusement sa présence, aujourd'hui pas de *cricca*, vous jouerez sans moi, j'ai reçu la visite d'un ami de Florence, il faut que je cause longuement avec lui; à demain, bonne chance à tous!

Cela dit, il s'éloigna, au grand désappointement des joueurs, et les deux promeneurs se dirigèrent silen-

(1) Tous ces détails se trouvent dans une lettre à Vettori, en date du 10 décembre 1513. — Autant que nous le pourrons, nous nous servirons, du reste, des paroles mêmes de l'homme extraordinaire que nous mettons en scène. Son style vaut mieux que le nôtre.

cieusement vers le vieux château nommé dans le pays la Strada.

Dans la cour déserte, personne pour les recevoir; un chien ne vint pas même tendre sa tête intelligente aux caresses du maître; celui-ci, après avoir traversé avec son ami une vaste cuisine qu'habitait la vieille Ancilla, entra dans une pièce dont tout l'ameublement consistait en une table et quelques chaises de bois.

— Asseyez-vous, Tomaso, dit l'hôte, je vous quitte pour donner mes grives à Ancilla; elles sont grasses.

Ces mots dits, il disparut. Son absence se prolongea quelques instants, et Tomaso, après avoir regardé avec tristesse les lieux délabrés où il se trouvait, était tombé dans une rêverie profonde, lorsque s'ouvrit une petite porte et parut un homme qu'il était difficile de reconnaître pour le vulgaire chasseur de grives. C'était bien lui pourtant. Il était vêtu d'une longue robe de velours; il avait la tête nue, et ses cheveux, qu'il portait soigneusement peignés et rejetés légèrement en arrière, laissaient à découvert son front magnifique. Son visage et ses yeux avaient pris une expression de calme et de fermeté admirables.

A la vue de cette transfiguration, Tomaso se leva en s'écriant :

— Ah ! je vous retrouve enfin ! Voilà Nicolo Macchiavelli ! le grand secrétaire de la république (1).

— Oui, tu as raison, voilà le misérable proscrit qui s'appelle Nicolo Macchiavelli. Tous les soirs je me dépouille de mes habits de paysan pleins de boue et de souillure, et décemment vêtu j'entre dans les anciennes cours des hommes antiques. Ils me reçoivent avec bienveillance, et oubliant misères, proscriptions, torture, je passe à les écouter de longues heures, et j'écris ensuite ce que m'a enseigné leur sagesse.

— Leur sagesse ? Macchiavelli...

— Oui, enfant ; j'entends bien ce que tu veux dire... Pendant la veillée je te raconterai ma vie, le sens de mes œuvres, et tu me jugeras ensuite.

Ancilla servit alors le souper et, tout en devisant, les deux convives y firent honneur ; plus d'une fois la vieille cuisinière dut renouveler le pot de vin. La nuit tomba ;

— Passons, fit Macchiavelli, dans mon cabinet de travail, nous y causerons plus à l'aise.

Et, après avoir allumé une chandelle de résine, il introduisit Tomaso dans une petite pièce, remplie de livres et de manuscrits soigneusement rangés sur des tablettes. Quand les deux amis furent assis, le célèbre secrétaire de la république florentine s'exprima ainsi :

— Je vais remplir la promesse que je t'ai faite et te raconter ma vie. Je suis né à Florence, le 14 mai 1469, d'une vieille famille noble qui tenait à ces marquis de Toscane dont, en 1076, hérita la comtesse Mathilde, que l'on a appelée la *grande Italienne*. Les Macchiavelli exercèrent à Florence des magistratures importantes ; parmi mes ancêtres, je compte treize gonfaloniers de justice et cinquante-trois prieurs. Mon père était jurisconsulte et pauvre. Ma mère, qui descendait des comtes de Borgonuovo, fut une femme lettrée ; elle a écrit des vers charmants. Je ne te parlerai point de mon enfance, elle n'offre rien de remarquable. Mon maître fut Marcello Virgilio. En 1498, pour mon malheur, mais je ne me plains pas, je fus, au concours, nommé chancelier de la deuxième chancellerie et, l'année suivante, secrétaire des Dix de liberté et de paix (1) ; j'avais alors trente ans. Ces fonctions, avec quelle fidélité les ai-je remplies ? ma pauvreté l'atteste, et, quoique j'aie aimé Barbara et d'autres dames encore que j'ai chantées, la république sait si j'ai passé ma vie à jouer ou à dormir, ou si je l'ai consacrée à mon devoir et à l'étude des affaires de l'État. Souvent j'ai ri et dirigé des sérénades, parce que je n'avais pas d'autres moyens d'exhaler les angoisses de ma pauvreté ; pauvreté qui fut toujours grande, et, cependant, j'avais dans ma charge la correspondance pour la politique extérieure et intérieure, l'enregistrement des délibérations des magnifiques seigneurs les Dix et la rédaction des traités. De plus, j'ai été employé dans vingt-trois ambassades. A ma place combien d'autres seraient devenus riches ! mais moi, j'ai repoussé du pied la fortune, comme chose vile, pour rester fidèle à Florence. Chaque fois que j'ai pu l'honorer, à mes risques et périls, je l'ai fait, car un homme doit tout à sa patrie, l'existence d'abord, ensuite tout ce que le bonheur peut lui donner, et vraiment celui qui, d'intention ou de fait, devient l'ennemi de son pays, alors même qu'il a été offensé par lui, on peut l'appeler un parricide (2). Combien j'en ai vu de ceux-là ! La lâcheté et les autres compagnes de l'ambition, voilà les blessures par lesquelles s'est écoulée la vie de l'Italie. Qui veut savoir ce que les hommes peuvent souffrir, que celui-là nous regarde (3). Où es-tu, Dante, avec tes vers d'or (4), avec ton enfer vengeur ?

Vivement ému, Macchiavelli s'arrêta et prit dans une petite boîte placée devant lui une pilule qu'il avala (5). Après quelques secondes de silence :

— Je le sais bien, Tomaso, continua-t-il, on pourra dire qu'il n'était pas triste, l'homme d'État qui écrivait des comédies (6) ? Ces comédies sont-elles indignes de Florence, et n'était-ce pas servir encore mon pays que de travailler à sa gloire littéraire ? Du reste, ces jeux de mon esprit ne m'ont point distrait de mes travaux ; à la demande des Dix, je rédigeai des mémoires sur *la soumission de la Valdichiane*, sur *les finances*, sur *l'institution des milices nationales*, sur les *moyens de reprendre Pise* et de *fortifier Florence*.

En 1500, la république m'envoya en ambassade en France, où je devais, hélas ! retourner si souvent pour les intérêts menacés de Florence (7). C'est un grand pays que la France, Tomaso, depuis qu'elle possède la Guyenne, la Bretagne et la majeure partie de la Bourgogne ! Son infanterie est mauvaise, mais ses hommes d'armes n'ont pas de pareils au monde. Les Français sont insouciants du bien et du mal présents, des injures et des bienfaits passés. Ils aiment l'argent plus que la gloire, et toute leur libéralité s'envole en paroles. Incapables de vous être utiles, ils se confondront en offres de service ; pouvant vous servir, ils vous refuseront. Humbles dans l'adversité, la prospérité les rend insolents. Le peuple est soumis, il vénère ses rois et vit de

(1) En français, l'orthographe Machiavel a prévalu.

(1) L'office des dix magistrats de liberté et de paix constituait le pouvoir exécutif de Florence libre.

(2) *Dialogo sulla lingua.*

(3) *Capitolo sul'a ambitione.*

(4) Allocution à une magistrature.

(5) Les pilules de Machiavelli ont été longtemps célèbres; on leur attribuait toute sorte de qualités.

(6) Machiavelli a laissé cinq comédies : *la Mandragore, Clizia. l'Adrienne*, et deux autres sans titre.

(7) Machiavel vint trois fois en France : en 1500, en 1503, en 1510.

peu ; il paye au bon plaisir de ses maîtres force impôts sur le sel, le pain, la viande, etc., etc., et ne porte jamais de soie (1). Les charges publiques y sont très-largement rétribuées : le grand chancelier reçoit dix mille écus.

Je ne fus jamais envoyé en France comme *Oratore* (2). Je figurai toujours en sous-ordre, mon peu de fortune le voulait ainsi, et, comme j'étais le plus utile et le plus pauvre, je fus toujours le plus mal payé ; je recevais vingt florins par mois. Affreuse misère dans une cour toujours en voyage, allant de Blois à Nantes et de Nantes à Paris. J'étais logé par les soins du fourrier du roi, il est vrai, mais je payais la cire et la nourriture, et au partir, pour éviter le salut des gens de la maison, je faisais, le matin, par un de mes valets, dire une parole d'adieu aimable à la chambrière et au garçon d'écurie ; il fallait bien qu'ils s'en contentassent, et je me sauvais à petit bruit. Cependant qui était la pensée et l'homme de l'ambassade? Était-ce Francesco Casa, Nicolo Valori, Roberto Acciajoli ou le pauvre Macchiavelli qui, dans toutes ses lettres, implorait en vain la générosité des Magnifiques Seigneurs? As-tu appris, Tomaso, que, dans ces tristes épreuves, mon âme républicaine ait jamais faibli et que j'aie jamais trahi les intérêts de la malheureuse Florence toujours mise en péril par l'Espagne, la France ou l'Allemagne et, ô malheur qui est presque un crime ! par Venise et par Rome? En Italie, personne n'aime l'Italie. N'ai-je pas vu naître les Sforza, mourir ce fou sublime de Savonarole et triompher Lucrèce et César Borgia, son frère ; n'ai-je pas vu le sang dans toutes les rues et le poison dans tous les banquets, et, comble d'infortune, siècle funeste ! la peste enlever deux cent mille habitants à la république de Florence.

Les boutiques étaient fermées ; plus de justice, plus de tribunaux, plus de cours, plus d'élections. On vole, on tue dans la solitude des places et des marchés devenus des sépulcres et des repaires de bandits. On marche seul, plus d'amis ; le frère évite son frère, la femme son mari. Quoi encore? Les pères et les mères abandonnent leurs enfants. Pour se dérober à la contagion, celui-ci porte des fleurs ; celui-là, des éponges imbibées d'odeur ou des flacons remplis de préservatifs. Dans l'admirable et vénérée église Santa-Maria-Reparata il n'y avait plus que trois prêtres : l'un disait la messe, l'autre tenait le chœur et les orgues, le troisième attendait pour confesser dans la nef principale. A la messe assistaient trois vieilles femmes, chacune s'était mise dans une stalle écartée et dans le chœur erraient trois vieillards appuyés sur leurs béquilles ; c'était cependant un jour de fête : il faut l'avoir vu pour le croire. Je m'imaginai que la population avait été attirée par la revue des troupes ; je voulus m'en assurer. Là, je ne rencontrai que des bières et des brancards chargés de cadavres... Sur la place Santa-Croce, les fossoyeurs dansaient en rond en criant : « Bienvenue la peste ! bienvenue la peste ! (3) » Et les hommes, je le répète, Tomaso, étaient plus affreux encore que ce fléau de Dieu.

Ce César Borgia, ce duc de Valentinois, par exemple, avec sa face rouge couverte de boutons purulents, son œil de feu, son œil au regard vipérin, sa force prodigieuse et son mépris de la justice et de l'humanité, ne fut-il pas pour l'Italie plus terrible que la peste? Et telle était l'horreur de nos divisions intestines, Pise contre Florence, Rome contre Venise, les Français, les Espagnols, les Allemands partout, que, pendant un instant, ce monstrueux César fut mon homme et mon espoir. Car il y a une chose que je n'ai pas dite et que je ne pouvais pas dire, Tomaso, c'est que si j'ai toujours tendrement aimé Florence, j'aime encore mieux l'Italie que Florence. Mon cœur saigne à la voir trahie par ses enfants et livrée à l'étranger. Dans les princes italiens, je cherchai celui qui, par ses défauts, ses vices et sa puissance pouvait fermer les Alpes et le Tyrol. Est-ce ma faute à moi, si ce Borgia appuyé sur Alexandre VI me parut seul capable d'affranchir l'Italie?...

A ces mots Tomaso qui se tenait la tête penchée, la releva et dit :

— Et tu as écrit *le Prince* (1) ; tu as donné le Borgia, sa vie et ses meurtres, comme un enseignement à suivre à tous ceux qui voudraient exercer la tyrannie? Ces pages maudites, tu les écrivais en quittant la cour des hommes antiques, comme tu disais en commençant ton récit? Est-ce Cicéron et Tite-Live qui t'ont dicté tant de fatales maximes? Tu ne pourrais pas, tu n'oserais pas les calomnier ainsi, toi qui, dans les jardins de Ruccelai, enflammais la jeunesse de Florence, toi qui ne parlais qu'avec amour de Cassius et de Brutus... Tu avais perdu tes offices, tu étais à demi proscrit, car défense t'était faite d'entrer dans le palais du gouvernement ; plus tard, les Médicis t'avaient torturé, et cependant tu dédies *le Prince* à Laurent de Médicis, tu le conjures de « regarder quelquefois dans les lieux bas pour voir combien à tort tu souffres la rude persécution du destin. »

— Tu es cruel, Tomaso ! Oui, j'ai souffert et cruellement souffert. Lors de la conjuration de Soderini pour mettre la république en liberté, j'ai été livré à la torture, la corde a broyé mes os ; dans un cachot affreux mon corps brisé a été abandonné en pâture à la vermine (2), cependant je n'ai rien avoué.

— C'est vrai, tu n'as rien avoué ; pour ta gloire, tu as fait pis. A la demande du Médicis qui s'appelle Léon X, tu as dressé un mémoire pour la réforme, c'est-à-dire pour l'asservissement de Florence (3) en étouffant la voix des *arts* (4), en faussant les élections. Tu n'as pas rougi de tendre la main à ceux qui t'avaient torturé. Tu t'es abaissé à envoyer des grives et des sonnets à Julien de Médicis ; tu as écrit au sage Vettori : « Je voudrais que les seigneurs Médicis m'employassent, « dussent-ils me faire rouler des pierres (5). »

A ces terribles paroles, Macchiavelli se leva et frappant du pied :

— La postérité, car elle existera pour moi, s'occu-

(1) *Della natura dei Francesi.* Dans d'autres pages, Macchiavelli témoigne de son admiration pour notre pays ; mais nous avons voulu faire acte de modestie en donnant le portrait qu'on vient de lire.

(2) Titre des ambassadeurs de Florence, *l'Orateur*.

(3) *Description de la peste de Florence*, par Macchiavelli.

(1) Ce livre célèbre parut en 1515. Il ne fut condamné par Rome que sous le pontificat de Clément VIII, 1592-1605.

(2) Sonnet de Machiavel à Julien Médicis.

(3) *Discorso sopra il reforma di Firenze, fatto ad instanza di papa Leon X.*

(4) On nommait *arts*, à Florence, ce que nous appelions, en France, *corps de métier*. Les arts, à Florence, étaient divisés en *arts majeurs* et en *arts mineurs* : les sept majeurs étaient : 1° les juges et les notaires ; 2° les marchands d'étoffes françaises ; 3° les changeurs ; 4° l'art de la laine (le plus puissant de tous) ; 5° les médecins, pharmaciens et droguistes ; 6° les marchands de soie, les merciers ; 7° les pelletiers et les marchands de peau tannée. — Les Médicis, comme leur nom l'indique, étaient du cinquième art.

(5) Lettre à Vettori précitée.

pera-t-elle de mes grives et de mes sonnets... Oui, peut-être, il y aura des époques où ma pensée sera méconnue et mon nom calomnié, mais, sois en sûr, de grands esprits défendront ma mémoire. Ma pauvreté me protégera, et d'ailleurs si les Médicis croyaient à ma corruption, ne serais-je pas l'hôte du palais Riccardi (1)?

— Oui, c'est vrai, ton nom ne périra pas; l'homme qui a écrit les *Histoires florentines*, le *Discours sur l'histoire de Tite-Live*, les admirables *Dialogues sur l'art de la guerre* ne sera jamais oublié. Tu resteras comme une éternelle énigme; mais puissent les doctrines du *Prince* être à jamais maudites!

Un long silence suivit ces paroles; Tomaso le rompit le premier :

— Ne revenons pas, Macchiavelli, sur ce qui vient d'être dit; mais, puisque tu as parlé de Borgia, apprends-moi comment, par trahison, il mit à mort Olivaretto da Fermo et Vitellozo.

— Je le veux bien, j'ai été témoin de ces faits. César avait résolu d'attaquer Jean Bentivogli, tyran de Bologne, pour réunir cette ville à son duché de Romagne. Les Vitelli, les Orsini s'entendirent avec Olivaretto di Fermo, Giampagolo Baglioni, tyran de Pérouse, et Pandolfo Petrucci, prince de Sienne, pour s'opposer aux desseins envahisseurs du Borgia, dont l'ambition les menaçait tous. Les gens d'Urbain, qui souffraient de son joug, résolurent de mettre à profit les circonstances et de s'emparer de la citadelle de Saint-Léon, où ses troupes tenaient garnison. Le commandant était en train de réparer les défenses de la forteresse, et, comme on y faisait entrer des chariots, quelques conjurés se concertèrent de manière que des poutres, dont les travailleurs avaient besoin, encombrassent, à une certaine heure, le pont-levis. Les choses se passèrent comme ils l'avaient voulu; ils sautèrent sur le pont et du pont dans le château, qui fut enlevé. Tout le pays se souleva : les Orsini, les Vitelli secondèrent les gens d'Urbain et s'emparèrent de tout ce qui, par là, restait à Borgia.

Cela fait, les seigneurs confédérés demandèrent à Florence de se liguer avec eux, mais Florence ne les aimait pas; et la république, bien loin de condescendre à cette proposition, m'envoya à Imola, près de César, pour lui offrir son aide. Borgia avait peur, il était à peu près désarmé, et le peu de troupes qu'il gardait furent défaites par les Orsini et les Vitelli. Alors, il se mit à traiter, et si bien endoctrina-t-il ses ennemis qu'ils envoyèrent vers lui Pagolo pour s'entendre d'un accord. Pendant ce répit, César était parvenu à réunir des troupes et cinq cents lances françaises. Il pouvait vaincre, il préféra négocier et signer la paix. Il paya quatre mille ducats aux confédérés, leur promit de respecter leurs terres, de ne point attaquer le Bentivogli, et s'interdit de les contraindre à venir en personne auprès de lui, autrement qu'il ne leur conviendrait. Le jour de la signature de cette paix, Agapito, le secrétaire de César, me dit en riant : « Cet arrangement n'est qu'un « attrape-« nigaud. »

Quelque temps après, César se rendit, en effet, à Fano, et, avec toute la ruse imaginable, il persuada aux Orsini et aux Vitelli de l'attendre à Sinigaglia; puis, après s'être confié à huit de ses fidèles, il leur ordonna de s'emparer au premier signal de Vitellozo, de Pagolo Orsini, duc de Gravina et d'Olivaretto, qui devaient, pour lui faire honneur, venir à sa rencontre. Tout réussit; Sinigaglia fut mise au pillage, le soir Vitellozo et Olivaretto furent étranglés, et, quelques jours après, Pagolo et le duc de Gravina Orsini eurent le même sort à Castel-Pieve.

— Et voilà le misérable, Macchiavelli, dont tu as célébré le génie !...

— Assez, Tomasso! Laissons les choses sérieuses; nous ne nous entendrions jamais : toi, tu n'es qu'un Florentin; moi, je suis un Italien.

Un beau sourire plein de jeunesse et de vie illumina le visage de Macchiavelli, et il reprit d'une voix joyeuse :

— Causons de Florence, de notre belle et bien-aimée Florence, la fleur des villes! Dante, proscrit comme moi, la maudissait et mourait d'amour pour elle. Mais l'exil ne me tue pas, moi; sais-tu pourquoi? C'est que, lorsque la solitude me pèse trop, lorsque Tite-Live ou Cicéron n'ont plus le don d'enchaîner mon esprit, je ferme ces livres sans prix, et, d'un pied jeune encore, je me glisse, bravant tout péril, sous l'ombre silencieuse des palais de Florence. Mais comme ces nuits-là sont pour moi les nuits bienheureuses, je ne vais point frapper à la porte de ma femme; elle ne me parlerait que de ses aïeux, les Corsini, de son rang perdu, de la pauvreté qui accable notre maison : je me glisse furtivement dans les demeures d'amis restés fidèles. Il y a quelque temps, je m'introduisis ainsi chez Gerolamo del Garbo. Je le trouvai pâmé comme un poisson hors de l'eau : il avait perdu sa femme. Maintenant, il est ragaillardi et veut à toute force se remarier; il ne me parle plus que de ses projets conjugaux. Le comte Orlando, lui aussi, est amoureux d'une créature de Raguse. Quant à Donato, dans sa nouvelle boutique, il ne songe qu'à élever des pigeons (1). Je laisse ces maniaques de côté et vais où le plaisir m'attend. Je passe une meilleure nuit que Médicis en riant avec Filippo Nerli (2) et quelques dames qui, voulant bien oublier que je suis vieux, pauvre et proscrit, me font gracieusement l'aumône de leurs beaux sourires.

Mais en voilà assez, Tomasso, tu dois être fatigué; va prendre quelques heures de repos. Demain, quand tu seras de retour à Florence, tu iras de ma part saluer ma femme et tu diras à mes fils Guido, le chevalier de Jérusalem, à Pietro qui est un bon prêtre, à ma fille Baccia et à mon gendre Giovanni de Ricci que je les aime et que ma santé n'est ni meilleure ni pire : je souffre toujours de l'estomac. Bonne nuit, mon hôte, et pense quelquefois à tout ce que je t'ai dit.

Macchiavelli conduisit Tomasso dans une immense salle où il y avait un bien petit lit, et les deux amis se séparèrent. Ils dormirent peu : l'un pensa aux rudes vérités qui lui avaient été dites, et l'autre se demanda si, les disant, il avait eu raison.

Quelques mois après la scène que nous venons de retracer, Macchiavelli, de plus en plus souffrant et complétement ruiné, reçut la permission de rentrer dans sa chère Florence. Son exil avait cessé à la fin de mai 1527. Le 20 juin suivant, se sentant plus malade, — son corps était usé, — sans appeler de médecins, il prit quelques-unes de ses pilules; le mal empira et la tendresse filiale accusa, bien à tort, les pilules d'avoir hâté la catastrophe qui eut lieu le 22, comme on le verra par la lettre que nous allons citer. Elle est adressée par Pietro Macchiavelli à Nelli, professeur à Pise :

(1) Demeure des Médicis.

(1) Lettres familières.

(2) Ancien gouverneur de Modène, dont ses contemporains célébraient l'esprit.

« Très-cher François, je ne puis retenir mes larmes parce qu'il faut que je vous dise que, le 22 de ce mois, notre père est mort de douleurs de ventre produites par un médicament pris le 20. Il se laissa confesser de ses péchés par le frère Matteo, qui l'a assisté jusqu'à sa fin; notre père est mort dans la dernière pauvreté, comme vous le savez. Étant pressé, je ne vous dirai rien de plus, sinon que je me recommande à vous. »

L'illustre secrétaire de la république de Florence, — mais, hélas! la république n'existait plus! — fut enterré à Santa-Croce, ce panthéon des grands florentins. Son convoi dut être pauvre et triste. On déposa sa dépouille mortelle dans le tombeau de sa famille; nuls honneurs ne lui furent rendus.

Par les soins de lord Clavering-Nassau, comte Cowper, le siècle dernier lui éleva un monument funèbre dans cette même église, à côté de celui de Michel-Ange. Sur la pierre tumulaire on lit ces mots si simples et si solennels :

TANTO NOMINI NULLUM PAR ELOGIUM.
NICOLAUS MACCHIAVELLI.
OBIIT ANNO A. P. V. MDXXVII (1).

A. GENEVAY.

(1) « Après un si grand nom, nul éloge ne vaut. — Nicolas Machiavel. — Il mourut l'année 1527. »

# LA SCIENCE EN FAMILLE.

## UN BOTANISTE A TRAVERS CHAMPS (1).

La légende du roseau. Dessin de E. Morin.

Le récit que nous a fait tantôt le grand tribun a dû vous mettre en goût de métamorphoses. C'est donc le moment d'ouvrir Ovide, si nous voulons savoir comment naquit le *roseau*.

Syrinx était la plus belle des hamadryades d'Arcadie. En vain les satyres et les autres divinités champêtres

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

avaient tâché de lui plaire. Elle avait méprisé les vœux et les hommages de tous. La chaste Diane était la déesse qu'elle honorait... et on aurait pu aisément la prendre pour Diane elle-même, si l'arc de la nymphe, qui n'était que de corne, eût été d'or comme celui de la déesse. Malgré cette différence, on ne laissait pas encore de s'y méprendre. Le dieu Pan, couronné de branches de pin, la rencontra un jour comme elle descendait du Lyncée, et lui parla ainsi : « Cédez, belle nymphe, aux vœux d'un dieu qui désire devenir votre époux... » Il voulut en dire davantage, mais Syrinx, peu sensible à ce discours, se mit à fuir; elle était arrivée déjà près du fleuve Ladon, où, se trouvant arrêtée, elle pria les nymphes ses sœurs de la recevoir. Pan, qui la suivait, voulut la saisir, mais au lieu d'une nymphe, il ne saisit que des roseaux... Alors il soupira, et les roseaux agités poussèrent un son doux et plaintif. Ce dieu, touché de ce qu'il venait d'entendre, et apprenant un art qu'il ignorait, prit quelques-uns de ces roseaux d'inégale grandeur, et les ayant joints avec de la cire, il en forma cette sorte de flûte qui porte le nom de *syrinx*, — chez nous *flûte de Pan*.

Et voilà comment il se fit qu'un peu plus tard, quand le barbier du roi Midas eut déposé dans un trou le secret qu'il craignait de trahir, les roseaux se trouvèrent tout inventés pour croître au-dessus de ce trou, que le barbier avait soigneusement rebouché, et pour répéter, agités par le vent : « Midas, le roi Midas a des oreilles d'âne. »

Ce qui, par parenthèse, n'était pas fort généreux de leur part, car vous savez que Midas n'avait été affligé de ces majuscules appendices auriculaires, que pour avoir préféré aux accords d'Apollon les airs que le dieu Pan modulait sur sa flûte de roseaux.

Du reste, la mythologie n'y regardait pas de si près. Quand elle alla jusqu'à imaginer un barbier discret, il faut, à mon avis, la reconnaître capable de tout, et ne pas s'étonner du discrédit où elle est tombée.

Mais ce n'est pas seulement dans la Fable que les roseaux ont joué un rôle de quelque importance, car on lit au deuxième livre de l'Exode :

« Un homme de la maison de Lévi se maria avec une fille de Lévi, laquelle eut un fils, et voyant qu'il était beau, elle le cacha, parce que le roi Pharaon avait dit à ses officiers et à son peuple : « Jetez dans le fleuve « tous les fils qui naîtront aux Hébreux; mais laissez « vivre toutes les filles. » Or comme, au bout de trois mois, la mère de l'enfant ne pouvait le tenir caché plus longtemps, elle prit un coffret de jonc, et l'enduisit de bitume et de poix, et mit l'enfant dedans, et le posa parmi les *roseaux* sur le bord du Nil. Or la fille de Pharaon descendit au fleuve pour se baigner; et ses suivantes se promenaient sur le bord du fleuve. Et, ayant vu le coffret au milieu des *roseaux*, elle envoya une de ses servantes pour le prendre... Quand l'enfant fut devenu grand, on le ramena à la fille de Pharaon, qui dit : « Je l'appellerai Moïse, parce que je l'ai sauvé des eaux. »

J'ai nommé le Nil, et, ma foi, je serais tenté de me croire sur ses rives, pour peu qu'un effet d'optique voulût bien élargir le lit de notre petite rivière, car voici les roseaux, et là-bas j'aperçois le *nénufar*, ce digne frère du fameux lotus dont le fleuve égyptien était couvert, lorsqu'au dire d'Hérodote, « il s'emplissait jusque-là de former comme une mer. »

Nénufar : ne trouvez-vous pas que ce nom qui, au reste, nous vient en droite ligne du pays de Pharaon, résonne avec une sorte de sereine grandeur, bien propre à donner une idée vraie de la majestueuse créature qui le porte?

Le nénufar est la plus superbe, comme aussi la plus singulière de nos fleurs. Chaque soir, pendant que le soleil se couche, elle se ferme et rentre dans les eaux pour y passer la nuit. L'aurore la fait émerger et s'ouvrir de nouveau. Rien de beau comme la surface d'une eau dormante où flottent les vastes feuilles luisantes du nénufar, et que parsèment ses coupes d'argent au fond de vermeil.

Les anciens Égyptiens, qui, épris du merveilleux, avaient remarqué le mouvement quotidien de cette fleur, pensèrent qu'entre elle et le soleil une sympathie surnaturelle existait. Le lotus fut donc par eux consacré à l'astre du jour, qu'ils figurèrent souvent au-dessus de cette fleur. Osiris, leur premier dieu, que l'on croit d'ailleurs être le Soleil lui-même, était représenté avec un lotus au front. Le lotus couronnait les rois, les prêtres; il était empreint sur les monnaies. Nous le voyons sur les obélisques. On en tatouait ou peignait l'image sur le corps des momies.

Pour aller du grand au petit, je puis vous dire que j'ai, moi, un souvenir très-intime du nénufar, notre lotus. La première fois que j'en vis — j'étais alors dans toute la jeune ardeur de mon noviciat botanique — je n'hésitai pas à me mettre à la nage pour aller m'en emparer; et je sais que, m'étant embarrassé dans les longues tiges qu'il déploie pour apporter ses feuilles et ses fleurs au-dessus de l'eau, tandis que gisent au fond ses lourdes racines charnues, peu s'en fallut que je ne fusse dès lors empêché de vous affirmer aujourd'hui que je ne lui garde pas la moindre rancune du mauvais tour qu'il aurait bien pu me jouer.

Il me souvient que je revins au bord avec une fleur attachée à une tige qui ne mesurait guère moins de trois mètres, encore n'étais-je pas allé, en plongeant, la détacher au ras de la souche d'où elle partait; et je sais que cet étrange et innocent trophée ne me sembla pas alors trop cher payé du danger que j'avais couru. Peut-être aujourd'hui — que d'ailleurs je n'ai plus besoin d'aller voir, pour le savoir, comment les nénufars sont installés dans leur élément — peut-être réfléchirais-je à deux fois avant de leur rendre une pareille visite; mais c'est tant pis pour moi en somme! La circonspection est une sainé mais froide chose : elle conserve, mais elle glace. Je ne le sais que trop, car plus d'une fois déjà je me suis surpris soupirant : « Où est le temps où je m'exposais gaiement pour un nénufar? »

Et pourtant ce nénufar lui-même pourrait devenir chez nous le symbole de la prévoyance, s'il faut en croire un naturaliste, et voici comment : la feuille du nénufar sort du collet des racines dès les premiers jours de l'automne. Elle reste très-petite et totalement roulée au fond de l'eau pendant toute cette saison et la suivante. Aux approches de la belle saison, elle commence à grandir et à se dérouler peu à peu. Son pétiole, d'abord à peine sensible, s'allonge, monte insensiblement à mesure que le temps s'échauffe, restant à son point dès qu'il survient quelque refroidissement dans l'atmosphère, jusqu'à ce qu'enfin les beaux jours du mois de mai, ramenant d'une manière durable la chaleur printanière, elle parvient d'abord à fleur d'eau, puis se déploie à la surface. Cette apparition des feuilles du nénufar n'a si bien lieu qu'après que les gelées sont

totalement passées, que plusieurs jardiniers l'attendent pour sortir en toute assurance les orangers de la serre. Notre naturaliste affirme que, dans le courant de septembre 1788, se promenant le long d'un étang, dans lequel croissaient beaucoup de nénufars, il fut surpris de voir qu'il n'en paraissait plus aucune feuille hors de l'eau, quoiqu'il y en eût vu ordinairement jusqu'à la fin d'octobre. Il présuma que les gelées auraient lieu de très-bonne heure, et que l'hiver serait rude. Et Dieu sait que l'événement confirma son pronostic, car l'hiver de 1788-1789, qui commença de sévir le 24 novembre, est un des plus rigoureux dont on ait souvenance. (A Paris, le thermomètre descendit à 22 degrés, et les oliviers, les grenadiers de la Provence périrent presque tous.)

Je déclare donc, pour ma part, que j'aimerais à ce que des observations fussent faites pour vérifier la valeur de cette assertion, car si on arrivait à la reconnaître fondée, au lieu de voir à chaque automne et à chaque printemps les indices précurseurs de la température prosaïquement enregistrés dans les journaux au compte du passage des grues, des oies et des canards sauvages, peut-être lirions-nous : « L'hiver sera doux, puisque les nénufars n'ont pas encore disparu sous les eaux. » Ou bien : « On peut regarder les beaux jours comme définitivement arrivés, puisque les nénufars ont quitté leurs derniers quartiers d'hiver. »

Mais « allons au bois », car nous devons faire certainement là plus d'une rencontre. Nous trouverons, à n'en pas douter, le *fraisier*, à qui l'illustre Linné dut la guérison d'une goutte obstinée, et à qui Fontenelle, le spirituel centenaire, prétendait devoir sa verte longévité; le fraisier, dont je vous engage à chercher l'histoire dans le livre charmant dont *Paul et Virginie* n'était d'abord qu'un épisode. Bernardin de Saint-Pierre avait formé le dessein d'écrire une histoire générale de la nature; et il disposait déjà toutes les parties de cet immense et présomptueux travail, lorsqu'un pauvre petit fraisier, qui végétait sur sa fenêtre, attira son attention. Le poëte-philosophe observe son fraisier — lisez, je vous en prie, le récit de ses observations — mais vous l'avez lu, et vous savez qu'il conclut que la description, l'étude d'une seule plante pourraient absorber l'existence de plusieurs hommes, et ainsi rappelé à lui, il ne médite plus que les *Études de la nature*, sorte de modestes essais qui n'en sont pas moins une des plus belles hymnes d'admiration qui aient jamais été entonnées à la louange du sublime ouvrier qui fit le soleil et le brin d'herbe.

Nous trouverons aussi, je pense, la *germandrée*, qui, déjà célèbre à l'époque du siége de Troie (puisqu'elle reçut alors le nom de Teucrium, frère d'Ajax), resta en réputation jusqu'à ce qu'il fut publié qu'elle avait été impuissante à guérir Charles-Quint, qui en avait pris pendant deux mois. Peut-être verrons-nous l'*origan*, ou, si vous aimez mieux, la *marjolaine*, dont le nom si harmonieux est venu prendre place dans maint et maint refrain :

Qui est ce qui frappe ici si tard ?
Compagnon de la marjolaine.

Les anciens la connaissaient, qui l'avaient nommée *amaracus*, en l'honneur d'un beau jeune homme qui mourut de douleur pour avoir renversé un vase de précieux parfum. Le fameux, le divin *dictame* avec lequel Vénus guérit la blessure de son fils Énée est une marjolaine, dont les vertus furent, dit-on, révélées aux hommes par les cerfs qui, s'ils étaient blessés par les chasseurs, allaient en manger quelques feuilles, et se trouvaient aussitôt délivrés des flèches plantées dans leurs corps. Peut-être rencontrerons-nous encore quelque *muguet* en fleur.

Ah ! pour quiconque l'a une fois cueilli et respiré par un beau jour de mai, il ne saurait y avoir de plus frais, de plus riant souvenir : chez moi il éveille en outre la mémoire d'une naïve chansonnette dont il est le héros, et que chez nous s'en vont redisant les « bachelettes, filant leur quenouillette en paissant leurs blancs moutons. » Voulez-vous que je vous la dise? — Oui, nous n'en irons que plus gaiement notre chemin.

Belle s'en fut au bois joli ;
Muguets fleuris elle *trouvit*.
Au bois joli,
Muguets sont fleuris.
Muguets fleuris
Sont au bois joli.

Et quand muguets furent cueillis,
Belle aussitôt s'en *couronnit*.
Au bois joli
Muguets sont fleuris.
Muguets fleuris
Sont au bois joli.

Le roi passant la *rencontrit* :
« Belle, je serai ton mari. »
Au bois joli.
Muguets sont fleuris.
Muguets fleuris
Sont au bois joli.

Puis à Paris, il l'*emmenit*
Dans son château tout d'or bâti.
Au bois joli
Muguets sont fleuris.
Muguets fleuris
Sont au bois joli.

Vous ne vouliez pas le croire quand on vous disait qu'on « vit des rois épouser des bergères. » Oserez-vous en douter maintenant? Aurez-vous l'irrévérence de contredire la mignonne conteuse qui vous l'affirme de par l'autorité de son mignon refrain tout en fleurs. Et...

Comme j'en suis là du récit de notre fictive excursion (que je me promettais de pousser bien plus loin, car je n'ai littéralement fait qu'entr'ouvrir les chroniques du monde végétal), la porte s'ouvre. J'ai reconnu le pas : c'est mon ami Fernand. Je savais bien qu'il n'était pas pas perdu. Les fouilles sont achevées, gare les vieux sous !... respectons sa manie, cependant. — Mais que vois-je, est-ce bien lui? Il est blême, décharné, il marche courbé, et, qui plus est, il tient une fleur, un véritable échantillon d'herbier à la main. Je ne le reconnais plus ; on me l'aura changé.

— Çà ! d'où sors-tu? Qu'est-ce que cela signifie?

Mais il pose la plante à moitié desséchée devant moi, et il me dit avec une impatience effarée :

— Comment s'appelle cette fleur? dis-moi son nom?

— Qu'en veux-tu faire?

— Son nom. Parle.

— Lequel? le latin ou le français?

— Celui que tu voudras.

— Je te préviens que son nom latin n'est rien moins qu'harmonieux, encore qu'il vienne directement du grec.

— Quel qu'il puisse être, je trouverai que les anges n'en ont pas de plus doux.

— Tu l'ordonnes : *Glechoma hederacea*. En français, *gléchome à feuilles de lierre*, et chez l'herboriste du coin : *lierre terrestre*.

— Lequel, n'est-ce pas? est reconnu, réputé, acclamé pour un spécifique souverain dans un grand nombre de graves affections?

— Heu! oui, autrefois, — à ce qu'on dit.

— Comment autrefois!

Et Fernand, qui a posé une de ses mains amaigries sur mon épaule, me secoue avec une fièvreuse indignation :

— Mais autrefois comme aujourd'hui, entends-tu bien? et aujourd'hui comme autrefois! je suis là pour en rendre témoignage, moi, qu'il a réchappé du...

— Du tombeau?

— Ne ris pas, sans lui j'y serais, mon cher. Pris de je ne sais quoi dans un hameau, à cinq ou six lieues de toute civilisation, me voilà alité, oppressé, torturé, incapable de dire : « Soignez-moi, » plus qu'un souffle à rendre, quoi! Mais une bonne vieille vient : « Faites-lui boire de la *terrette*. — C'est ainsi qu'on l'appelle là-bas, cette chère petite plante, — beaucoup de *terrette*, rien que de la *terrette*. » Ah! j'en ai bu, va!

— Et la *terrette* t'a sauvé! Et grâce à elle, te voilà, je parie, réconcilié avec les autres plantes. Tu comprends maintenant qu'on les recherche, qu'on les aime...

— Qu'on les adore! Païen, je dresserais un autel à la *terrette*.

— Je le comprends. Mais alors mon plaidoyer devient inutile, je n'ai plus qu'à le jeter au feu.

— Quel plaidoyer?

— Celui-là. Et je lui montre les feuillets épars sur ma table. Puis, pendant qu'il les parcourt : Tu vois comment je t'y traite. Il ne serait donc pas généreux à moi de publier cela, puisque tu t'amendes.

— Publie quand même, il y a sans doute d'autres incrédules à convaincre.

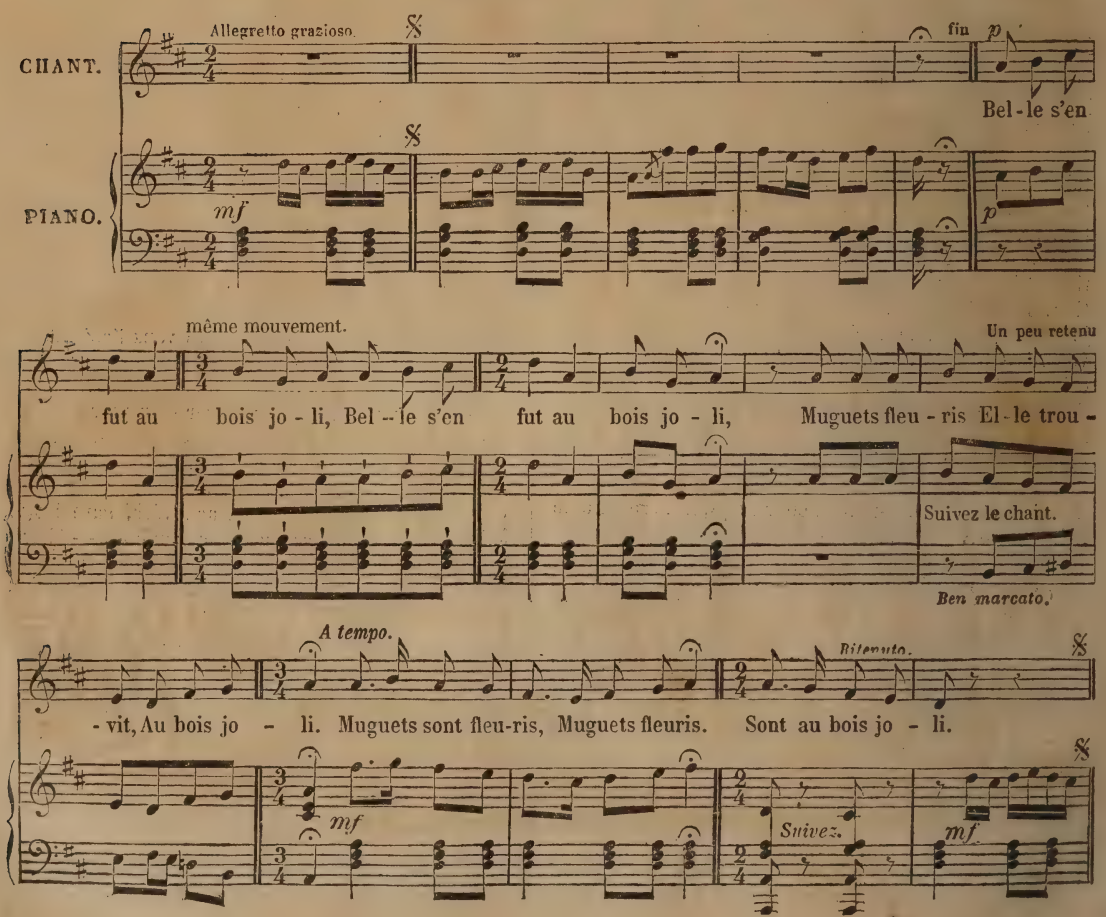
— Mais les convaincrai-je?

Fernand, le convaincu, répond : « Oui! »

Si vous alliez dire : « Non!... »

EUGÈNE MULLER.

## MUGUETS FLEURIS.




Paroles et musique recueillies par E. Muller, accompagnement de J. Pillevestre.

# PARIS ANCIEN ET NOUVEAU.

## LE PAVILLON DE FLORE.

Le pavillon de Flore. Dessin de Delannoy.

L'achèvement du Louvre et sa réunion aux Tuileries devaient amener, tôt ou tard, la reconstruction de ce dernier palais, dont le style et la vétusté contrastaient également avec les bâtiments nouveaux. Cette reconstruction, bien que poussée avec une moindre activité que les travaux de 1852, n'en permet pas moins de voir

dès aujourd'hui ce que sera, dans un temps prochain, l'ensemble de ces deux palais.

Les travaux ont dû commencer par le pavillon de Flore, déjà reconstruit, il y a moins de cent ans, après l'incendie de 1786. Toutefois, soit indifférence de la cour, qui ne quittait plus Versailles, soit maladresse des architectes, qui oublièrent le dangereux voisinage du fleuve, le pavillon était dans le délabrement le plus complet. De plus, sous tous les derniers règnes, cet angle presque isolé des Tuileries avait été fort maltraité par ses habitants de toute sorte, intendants et concierges, qui en louaient fort cher les moindres compartiments.

En même temps qu'il faisait décider la reconstruction du pavillon de Flore, M. Lefuel obtenait la réédification de la galerie du bord de l'eau, au moins dans la partie comprise entre le pavillon de Lesdiguières et le pavillon de Flore. L'architecture de l'ancien Louvre a déterminé le style riche et ornementé du nouveau pavillon que représente notre gravure. Pour ceux qui ne connaissent pas le pavillon démoli il y a cinq ans, il suffit de traverser la cour du Carrousel ou le jardin des Tuileries, et de voir le pavillon de Marsan, qui le rappelle sans le faire regretter, et qui disparaîtra à son tour pour faire pendant au pavillon de Flore. Par suite, toute la double façade des Tuileries prendra elle-même une physionomie nouvelle en harmonie avec les constructions récentes.

La richesse du pavillon de Flore consiste surtout dans les sculptures, panneaux, rinceaux, frontons qui le décorent et le surmontent sur ses deux faces. Du côté du quai, le grand groupe de la France triomphante, dû au ciseau de M. Carpeaux; au-dessous, la France pacifique; sur le quai, une autre France qui semble tenir des deux précédentes ; et partout, entre les croisées, sur les pilastres, de la base au faîte, des enroulements, du feuillage, des entrelacements, des sphinx, des médaillons, des faunes, des faisceaux, des griffons, des N, et, finalement, le millésime encadré, d'une façon nouvelle, dans une plaque circulaire de marbre noir.

Le pavillon de Flore doit servir à la résidence du prince impérial. Tout y est aménagé et préparé, dès maintenant, pour que le prince puisse y vivre, selon le cours des choses, enfant, jeune homme et marié.

EDMOND RENAUDIN.

# NOUVELLES ET VOYAGES.

## GRANDEUR ET DÉCADENCE D'UNE OASIS (1).

### XIV. — LE PREMIER DEUIL.

Les années qui suivirent furent pour la petite république des années d'épreuves.

Un des colons mourut.

C'était un Espagnol du nom d'Antonio.

Un jour, comme il poursuivait un debb (2) qui venait de regagner son trou, il voulut plonger son bras dans le terrier, et soudain il poussa un cri de douleur. Il avait été piqué par une vipère cornue (3).

En un instant, sa main et son avant-bras enflèrent et prirent une teinte violacée.

Ben-Samuel, appelé en toute hâte, visita la blessure, et, secouant la tête :

— Depuis combien de temps l'homme a-t-il été piqué? demanda-t-il.

— Depuis une heure.

— Il est bien tard. Cependant essayons toujours. La vipère venait de boire et l'eau avait lavé son venin.

Antonio s'était évanoui. On commença par lier fortement l'artère au-dessus de la piqûre et, avec un couteau rougi au feu, on cautérisa profondément la plaie.

Au contact du fer brûlant, le patient revint à lui.

— Maintenant, reprit le Juif, faites fondre du beurre et préparez un onguent avec du musc, de l'ail et de l'oignon.

On obéit. Quand le beurre fut fondu, Ben-Samuel en fit avaler une tasse pleine au malade qui parut éprouver un certain soulagement; puis il étendit l'onguent sur la plaie et le maintint par une bande de toile.

Tous les colons suivaient d'un œil anxieux les différentes opérations du pansement.

Antonio s'était assoupi de nouveau.

Comme M. Hunt interrogeait Ben-Samuel du regard :

— Si Dieu veut qu'il guérisse, il guérira, répondit le Juif, que son séjour parmi les populations de l'islam avait pénétré à son insu de l'idée du fatalisme.

Cependant, vers le soir, le mal fit d'effrayants progrès et l'enflure gagna jusqu'à l'épaule.

L'Espagnol souffrait peu. De loin en loin seulement il poussait un soupir étouffé.

Sur les instances de M. Hunt, Ben-Samuel renouvela le pansement.

Mais en vain. Le poison avait pénétré dans l'économie générale, et Antonio expira vers le milieu de la nuit.

Cette mort produisit la plus pénible impression parmi les colons. Depuis leur arrivée à la *Terre promise*, c'était la première fois que l'un d'eux payait son tribut à la déesse inexorable. C'était le premier compagnon qui les quittait.

Ils n'avaient pas pensé à cela ; il fallait y songer cependant. C'est une loi des sociétés humaines : ceux qui s'en vont sont vite oubliés, parce que la vie comble les vides de la mort, les générations se renouvelant sans cesse et l'enfant succédant au vieillard.

Dans la petite république africaine, rien de semblable. Personne ne viendrait prendre la place inoccupée. Et tous ainsi se voyaient condamnés à disparaître les uns après les autres, tous jusqu'au dernier.

Et celui-là, le dernier, sans aide, sans ressources, sans compagnons, que deviendrait-il, à son tour perdu dans ces déserts de sable? Qui lui fermerait les yeux? Qui lui rendrait les suprêmes devoirs?

Ce n'étaient donc pas ceux qui ouvraient la route, c'étaient ceux qui la fermeraient qu'on devait plaindre. La maladie, les accidents ne fissent-ils plus de nou-

(1) Pour les premières parties, voir les livraisons précédentes. Traduction et reproduction formellement interdites, sauf autorisation expresse de l'auteur.

(2) Espèce de gros lézard inoffensif.

(3) *Vipera cerastes.*

velles victimes, le temps, hélas! suffirait à cette tâche, et la république était vouée à une lente mais inévitable agonie.

Sombres réflexions, qui étendirent un voile de tristesse sur toute la petite colonie.

Antonio fut enterré, non loin des habitations, sous le frais ombrage des palmiers. La tête découverte, chacun l'accompagna à sa dernière demeure et répéta les prières des morts que Philippi récitait à haute voix. Une simple croix de bois marqua la place où l'Espagnol dormait du dernier sommeil.

### XV. — DEUX VISITEURS INCOMMODES.

La pénible impression produite par la mort d'Antonio commençait à se dissiper, lorsque M. Hunt et plusieurs de ses compagnons furent atteints d'une ophthalmie assez grave.

L'ophthalmie, maladie fréquente parmi les populations qui habitent le Sahara, est due, d'ordinaire, à la réverbération solaire, aux sables charriés par le vent, aux variations extrêmes de la température entre la nuit et le jour, à la sécheresse de l'air ou aux effluves salines qui se dégagent du fond des lacs desséchés.

Les méthodes curatives employées par les Touareg sont plutôt de nature à aggraver qu'à guérir le mal.

Aussi M. Hunt agit-il sagement en se refusant au traitement empirique proposé par Ben-Samuel. Il se contenta d'appliquer des compresses d'eau fraîche et les autres colons suivirent son exemple.

L'ophthalmie ne tarda pas à céder à ce remède essentiellement primitif, mais M. Hunt et ses compagnons conservèrent une faiblesse des organes visuels dont ils souffrirent plusieurs mois encore.

Quelque temps après, les colons eurent un nouveau sujet d'inquiétude.

En songeant à la sécurité dont ils jouissaient depuis plusieurs années, ils avaient fini par croire la Terre promise bien décidément à l'abri de tout danger venant de l'extérieur.

Cependant un jour, en allant visiter l'enclos des gazelles dorcas, M. Lafourche vit avec surprise une large brèche dans la haie qui l'entourait. Les branches des arbustes épineux étaient brisées à la hauteur d'un pied et le sol portait des empreintes de pas d'une forme particulière.

— Oh! oh! fit l'ex-corsaire, quelqu'un ou quelque chose a passé par là.

Il entra dans l'enclos.

Les gazelles couraient, bondissaient en tout sens, donnant des signes d'une folle terreur.

M. Lafourche les compta. Il en manquait deux.

En même temps le capitaine remarqua sur l'herbe des traces de sang.

Il revint en toute hâte vers ses compagnons et leur raconta ce qu'il avait vu.

— C'est grave, dit M. Hunt; mais, quel que soit le danger, mieux vaut le connaître.

Là-dessus il alla chercher son fusil, y glissa une balle de gros calibre et, suivi de M. Lafourche, de Ben-Samuel et d'Aly, qui l'avaient imité, il reprit le chemin de l'enclos.

En arrivant, un spectacle étrange frappa leurs yeux.

Un animal d'assez grande taille, mais dont, à travers l'herbe épaisse, on ne pouvait distinguer que le pelage brun, marqué de taches jaunâtres, se tenait en arrêt devant le troupeau de gazelles qui, entassées dans un des angles du parc, présentaient de toutes parts à l'ennemi le rempart de leurs cornes aigues.

— C'est une panthère, dit Ben-Samuel à voix basse en mettant un doigt sur ses lèvres pour recommander le silence. Elle ne nous a pas vus.

Cependant le fauve semblait hésiter à commencer l'attaque. Il se repliait sur lui-même comme s'il eût voulu s'élancer, puis il se relevait, étirait ses membres souples, décrivait autour des gazelles un cercle qui se rétrécissait chaque fois, et s'arrêtait de nouveau.

— Est-ce que ce gaillard-là va continuer longtemps à tirer des bordées? murmura M. Lafourche. J'ai envie de lui loger une balle dans la tête.

— Prenez garde, dit Ben-Samuel, c'est une femelle, le mâle ne doit pas être loin. D'ailleurs, nous sommes hors de portée. Approchons.

Les colons firent quelques pas en se dissimulant derrière les touffes de tamarix.

Soudain, la panthère fit un bond en avant.

Aussitôt un coup de feu retentit. C'était Aly qui venait de tirer.

L'animal, blessé à l'épaule, retomba lourdement en poussant un rugissement de douleur.

Le nègre s'élança pour l'achever, quand au premier rugissement un second répondit, et à la brèche de l'enclos apparut un nouvel ennemi.

— Diable! diable! fit M. Hunt. Ben-Samuel avait raison. Le mâle n'était pas loin.

La situation d'Aly, qui s'était assez imprudemment découvert, ne laissait pas d'offrir un sérieux danger. — A sa gauche, la panthère blessée, mais menaçante encore, qui se roulait par terre, mordant sa patte ensanglantée; à droite, la seconde panthère qui s'enlevait par bonds inégaux, haletante de colère, ivre de vengeance. Pour armes, un fusil déchargé et un mauvais couteau. Enfin, aucun secours à attendre des colons, qui ne pouvaient tirer sans risquer d'atteindre leur compagnon, placé sur la même ligne que ses deux adversaires.

Heureusement, Aly avait assisté plus d'une fois à de semblables chasses, et n'était pas homme à perdre la tête. Quand il vit arriver la seconde panthère, il s'effaça prestement, et le fauve, dans son élan, passa à quelques pieds de lui. Alors, saisissant son fusil par le canon, le nègre en asséna un coup furieux sur la tête de l'animal qui roula étourdi. Aussitôt Aly dégaina son couteau et, revenant sur la panthère, le lui plongea dans la gorge jusqu'au manche.

Ce duel étrange, terrible, avait duré quelques secondes à peine.

Chacun félicita Aly de son courage et de sa présence d'esprit.

La panthère mâle gisait sans vie, et, quant à la femelle, un coup de feu tiré à bout portant dans l'oreille, en eut facilement raison.

Les colons rétablirent tant bien que mal la clôture du parc; puis, avec quatre grosses branches, ils fabriquèrent deux civières sur lesquelles ils placèrent les cadavres des fauves.

Malgré l'heureuse issue de l'aventure, M. Lafourche était soucieux.

— Si nous devons recevoir souvent de semblables visites, dit-il, l'oasis ne sera plus tenable. Nous ne pourrons plus sortir qu'armés jusqu'aux dents, et tous nos troupeaux y passeront.

— Le fait est peu probable, repartit Ben-Samuel. Les

carnassiers s'aventurent rarement dans le désert, qui ne leur offre ni l'eau ni la nourriture nécessaires. Quelquefois seulement ils le traversent à la poursuite d'une proie qui fuit devant eux. C'est ce qui a dû arriver dans la circonstance présente.

— Superbes bêtes ! disait de son côté M. Hunt, qui, préoccupé du côté scientifique de la question, n'avait pas entendu les observations de M. Lafourche. Elles mesurent pour le moins quatre pieds et demi de long, non compris la queue. N'admirez-vous pas comme moi ce magnifique pelage d'un fauve jaunâtre en dessus, blanc en dessous, avec ses rangées de taches noires qui ressemblent à des roses ?

— Je n'admire rien du tout, répondit l'ex-corsaire d'un ton brusque, et, à moins que vous ne soyez travaillé encore cette fois de vos velléités d'acclimatation.....

— Dieu m'en garde, reprit M. Hunt en souriant. D'ailleurs je ne vois guère à quoi ce nouvel hôte pourrait nous être utile. La panthère, d'un caractère inflexible et fier, se dompte, mais ne s'apprivoise pas. Tôt ou tard son naturel sauvage reprend le dessus.

— Ne l'a-t-on pas cependant dressée à la chasse ?

— C'est de l'once que vous voulez parler, non de la panthère. L'once est la petite panthère d'Oppien. Son corps ne dépasse pas trois pieds et demi de long, et son poil est d'un gris blanchâtre qui va s'éclaircissant depuis le dos jusqu'au-dessous du ventre. Le voyageur Tavernier, qui vivait en 1666, raconte que les cavaliers persans, partant pour la chasse, emportent sou-

La panthère et les gazelles dorcas. Dessin de Fellmann.

vent en croupe avec eux des onces auxquelles ils ont bandé les yeux. Sitôt que le gibier passe à portée, le chasseur enlève le bandeau de l'once qui bondit, en quelques sauts atteint sa proie et l'étrangle. Gemelli Carreri, Chardin et le père Lafiteau confirment en tous points le récit de Tavernier.

Tout en discourant, les colons rentrèrent à Napoléonville.

### XVI. — LE TARGUI.

Cinq années s'écoulèrent encore sans apporter à la situation de la Terre promise un changement qui mérite d'être signalé. Tour à tour MM. Lafourche, Hunt, Philippi et Aubert s'étaient succédé dans les délicates fonctions de président. Tout marchait à souhait, récoltes, troupeaux prospéraient ; les dernières traces des dégâts causés par l'invasion des sauterelles avaient disparu, et, l'oasis n'ayant plus reçu de fâcheuses visites, le souvenir des dangers passés allait s'affaiblissant.

En revanche, la mort avait creusé de nouveaux vides dans les rangs des colons. Roscoff, un des matelots de la *Jeune-Adèle*, s'était tué en tombant d'un palmier, au moment de la récolte des dattes. Un Italien, du nom de Dônato, avait été enlevé par les fièvres ; enfin, Vicente, l'Espagnol, avait succombé à une seconde atteinte d'ophthalmie aiguë.

Quatre croix se dressaient maintenant dans le champ du repos.

Ces morts successives qui réduisaient à trente-cinq individus la population de l'oasis avaient une fois en-

core ramené l'esprit des colons vers les idées de tristesse et de découragement.

Vers la fin de 1829, un incident se produisit, qui devait avoir pour les Européens les plus graves conséquences.

Dans l'espoir de réagir contre les fâcheuses influences qui affaiblissaient le moral de ses compagnons, M. Hunt avait organisé de petites expéditions de chasse ou de découverte tout autour de l'oasis.

La plupart du temps on ne découvrait rien et l'on rapportait moins encore, mais ces excursions, qui duraient parfois deux ou trois jours, avaient l'avantage d'occuper et de distraire les colons.

Cependant, un jour, Ben-Samuel et M. Hunt firent une rencontre inattendue.

Comme ils s'étaient éloignés de quelques lieues au nord de l'oasis, le soir les surprit, et, résolus de passer la nuit dans le désert, ils allumèrent du feu et dressèrent leur tente, plutôt pour se mettre à l'abri de la fraicheur du matin, que dans la crainte d'une attaque de fauves.

Tous ces préparatifs faits, M. Lafourche allait se livrer au sommeil, quand il lui sembla entendre à une distance assez rapprochée comme l'écho d'une voix humaine. Il réveilla Ben-Samuel qui dormait déjà, et tous deux prêtèrent l'oreille.

Ainsi que M. Lafourche, le Juif crut reconnaître un gémissement dans les bruits que la brise apportait.

Ils se levèrent et sortirent, leur fusil à la main.

La nuit était sombre et l'éclat du feu allumé devant la tente faisait, à dix pas en arrière, l'obscurité plus profonde encore.

Ils ne distinguèrent rien et commençaient déjà à croire à une illusion de leurs sens, quand tout à coup, dans le cercle lumineux du foyer, une forme humaine surgit.

Si le premier mouvement de M. Lafourche trahit quelque émotion, le digne capitaine dut se rassurer aussitôt, tant l'aspect du nouveau venu excluait toute idée de danger.

A son costume composé d'une chemise longue en toile de coton (*tikamist*) d'un pantalon large (*karteba*), d'une seconde blouse (*tikamist koré*), d'une ceinture en coton bleu (*tamentika*), d'une calotte rouge de Tunis (*tekoûmbout*) à laquelle pendait un gland de soie, enfin d'un voile (*tigualmoust*) qui cachait le bas de son visage ne laissant à découvert que des yeux qui brillaient d'une flamme sombre, à sa peau bronzée par les ardeurs du soleil africain et recouverte d'une teinte d'indigo, à son type qui rappelait le type caractéristique dans toute sa pureté, il était facile de reconnaître un Targui.

Du reste, ses vêtements en lambeaux, et, par-dessus tout, sa démarche chancelante, ses traits altérés par la souffrance, étaient plus faits pour inspirer la pitié que la crainte.

Cependant Ben-Samuel se reculant d'un pas en arrière avait armé son fusil. M. Lafourche en abaissa vivement le canon.

—Mille sabords! s'écria-t-il, que craignez-vous donc, camarade? Ne voyez-vous pas que ce pauvre diable est déjà à moitié mort.

— Raison de plus pour l'envoyer dans l'autre monde, répondit le Juif, puisque la moitié de la besogne est déjà faite.

— Pas de plaisanterie, s'il vous plaît. Rien ne nous prouve que cet homme soit un ennemi.

— Au désert, tout homme qu'on ne connaît pas est un danger.

— En tout cas, le danger ne me paraît pas bien redoutable.

Pendant que M. Lafourche et Ben-Samuel échangeaient entre eux ces quelques mots, le Targui s'était rapproché du foyer et regardait les deux interlocuteurs d'un air étonné.

— Ah! ça, là-bas, qui êtes-vous et que voulez-vous? reprit le capitaine.

Le Targui garda le silence.

— Il ne vous comprend pas, dit Ben-Samuel.

— Alors, puisque vous connaissez sa langue, interrogez-le à ma place.

Le Juif traduisit la question du capitaine en langue *temachek'*.

Le Targui lui répondit dans le même idiome.

— Que dit-il? demanda M. Lafourche.

— Il dit qu'il se nomme Hamma et appartient à la grande confédération des Azdjer; que, séparé de ses compagnons, après un combat contre une tribu voisine, il erre dans le désert depuis cinq jours, sans pouvoir retrouver le chemin de sa tribu.

— Ensuite?

— Que, sans armes, sans provisions d'aucune sorte, il allait périr de fatigue, de soif et de faim, lorsqu'il a aperçu notre feu. Alors il s'est dirigé de ce côté.

— Bien... et il demande?

—Un peu de couscoussou et surtout quelques gouttes d'eau.

— Soit! dites-lui qu'il trouvera tout cela ici.

Quand Ben-Samuel eut fait connaître les intentions bienveillantes du capitaine, le Targui s'inclina profondément en signe de remercîment, puis les trois hommes entrèrent dans la tente.

M. Lafourche plaça devant Hamma toutes les provisions que contenait le bivouac, mais le Targui se contenta d'eau pure et de quelques pommes de terre cuites sous la cendre. Il refusa le poisson et les œufs d'oiseaux.

— Sa religion lui défend cette nourriture, dit Ben-Samuel.

— Alors demandez-lui s'il veut faire ses ablutions.

— C'est inutile, les Touareg ne se lavent jamais ni la figure, ni les mains, ni aucune partie du corps, parce que l'eau rend la peau plus impressionnable au chaud et au froid.

En effet, le Targui était d'une malpropreté révoltante, et, rien qu'à voir ses vêtements couverts de vermine, instinctivement M. Lafourche se sentit pris de démangeaisons subites.

Cependant, ses premiers besoins satisfaits, Hamma s'était étendu sur le sol, comme s'il eût voulu se livrer au sommeil, mais, en s'approchant, le capitaine vit ses deux grands yeux noirs fixés sur lui avec une expression indéfinissable.

— Dis-lui qu'il peut dormir, qu'il est notre hôte, fit le capitaine.

— Tu peux dormir, tu es notre hôte, répéta Ben-Samuel en langue *temachek'*.

La flamme du foyer, qui allait s'éteindre, mettait le corps d'Hamma en pleine lumière. C'était un homme de haute taille, maigre, sec, nerveux, qui paraissait âgé d'une trentaine d'années au plus; front large, nez droit,

pommettes saillantes, lèvres fines, cheveux lisses et noirs. Ses mains, d'une petitesse remarquable, ressemblaient à des mains de femme.

M. Lafourche s'était assis sur la peau de gazelle qui lui servait de siége.

— Que comptez-vous faire de ce Targui, demanda Ben-Samuel après un instant de silence?

— Que voulez-vous que nous en fassions? nous ne pouvons l'abandonner dans le désert où l'attend une mort certaine. Demain nous reprendrons la route de l'oasis et nous l'emmènerons avec nous.

— Et s'il essaye de s'échapper?

— Hein?

— S'il retourne à ses compagnons et leur livre le secret de la colonie?

Le capitaine tressaillit. Il se leva sans répondre, fit deux ou trois pas dans la tente, puis s'arrêta devant le Targui.

Ben-Samuel se rapprocha du dormeur et tira son couteau de sa ceinture.

— Non! fit M. Lafourche qui arrêta son bras. Nous aurions pu le laisser mourir; nous l'avons sauvé, il faut achever notre œuvre.

## XVII. — QU'IL EST PROUVÉ QUE PARFOIS LA PRUDENCE EST UNE MAUVAISE CONSEILLÈRE.

Le lendemain, M. Lafourche et Ben-Samuel regagnaient l'oasis, ramenant leur prisonnier avec eux. La vue d'Hamma causa une vive surprise parmi les colons. Depuis le marabout d'Abd-en-Nebi, c'était le premier visage étranger qui leur apparaissait. Quant au Targui, la tête haute, la démarche grave, lente, saccadée, il soutint sans embarras tous les regards fixés sur lui. Comme les Arabes et presque toutes les races africaines, les Touareg mettent leur orgueil à paraître ne s'étonner de rien.

Cependant Ben-Samuel prit M. Hunt à part pour lui communiquer les appréhensions qu'il avait conçues.

— Vous pouvez avoir raison, dit M. Hunt, quand le Juif lui eut raconté tous les détails de leur rencontre, et peut-être eût-il été plus sage de ne pas amener cet homme à l'oasis; mais, maintenant qu'il y est, je ne souffrirai pas qu'il lui soit fait le moindre mal.

— Que la volonté de Dieu s'accomplisse, murmura Ben-Samuel.

L'entretien en resta là. Néanmoins M. Hunt était trop sage, il avait une idée trop nette de la responsabilité qui lui incombait, pour ne pas admettre sur le champ la nécessité de prendre, en vue de la sécurité commune, certaines mesures indiquées par la prudence.

Aussi fut-il convenu que, du moins pendant les premiers temps, et jusqu'à ce que le Targui eût donné des preuves incontestables de sa loyauté, ses moindres actions seraient soumises à une rigoureuse surveillance, mais, autant que possible, sans qu'il s'en aperçût.

Non-seulement, on s'abstint de lui confier des armes à feu, mais encore on lui dissimula les principales ressources de l'oasis.

De son côté, Hamma ne témoignait aucune curiosité indiscrète; son ignorance presque absolue de la langue parlée par les colons ne lui permettant du reste que des questions insignifiantes.

Ben-Samuel et Aly seuls pouvaient converser avec lui. Le Juif avait profité de cette circonstance pour se constituer son gardien assidu. Exagérant les mesures de prudence recommandées par M. Hunt, il ne le perdait pas de vue; le jour il l'accompagnait partout, la nuit il couchait sous le même toit.

Le Targui ne tarda pas à deviner la surveillance dont il était l'objet, et, sans exprimer de plainte, il en conçut une vive irritation. Il devint sombre, taciturne, fuyant la société des colons, passant de longues heures couché sur le sable, en contemplation devant le désert.

A plusieurs reprises M. Hunt voulut l'interroger. Hamma secoua la tête sans répondre.

— Prenez garde, dit un jour M. Hunt à Ben-Samuel, Hamma a compris que l'hôte est devenu un prisonnier. Sa fierté blessée pourrait bien le dégager des liens de la reconnaissance.

Le Juif promit d'être plus circonspect à l'avenir, et l'on accorda un peu plus de liberté au Targui, qui tout d'abord ne sembla pas vouloir en profiter.

Un mois se passa ainsi, puis, un matin, comme on ne voyait paraître ni Ben-Samuel ni Hamma, on pénétra dans la cabane qui leur servait d'habitation, et l'on trouva le Juif étendu sans vie, le cœur percé d'un coup de poignard.

Le Targui avait disparu.

On le chercha de tous côtes, on fouilla l'oasis entière, mais en vain. On s'aperçut seulement qu'un des mehara avait été détaché, et l'on retrouva ses traces qui se perdaient dans le sable du désert, dans la direction de l'est.

On essaya de suivre ces traces, mais l'avance que le Targui avait sur les colons, ainsi que sa connaissance du pays, laissaient bien peu d'espoir de l'atteindre; et, en effet, la petite troupe envoyée à sa poursuite revint dès le lendemain, les mains vides.

Le cas était grave. Les circonstances qui avaient accompagné la fuite d'Hamma disaient assez ses intentions; le meurtre de Ben-Samuel n'était-il pas le présage du sort réservé à tous ses compagnons?

M. Hunt ne se fit pas d'illusion. Si le Targui avait réussi à rejoindre sa tribu, il fallait s'attendre à une attaque prochaine, et alors la mort de Ben-Samuel privait les colons d'un inappréciable concours; mais le moment était mal choisi pour s'abandonner à de stériles regrets; le temps pressait, si l'on voulait éviter une surprise.

Donc, après avoir rendu les derniers devoirs au fidèle compagnon des jours d'épreuves et de succès, on s'occupa sur-le-champ d'assurer la sécurité de l'oasis.

Des palmiers furent abattus, dont les troncs formèrent bientôt, autour de Napoléonville, une double ceinture de palissades et de fortifications. On emmagasina le plus possible de récoltes et de provisions de toutes sortes. On remit toutes les armes à feu en état; heureusement, elles étaient nombreuses; et, grâce à la prudence prévoyante de M. Hunt, la poudre ne manquait pas. Enfin, au cas où les deux premières lignes de palissades seraient emportées, au centre du village on construisit, en pierres sèches, une espèce de forteresse percée de meurtrières, qui pouvait servir de dernier refuge aux assiégés. Ces travaux occupèrent les colons pendant plusieurs mois.

Quand tout fut terminé, on fit rentrer dans l'enceinte une partie des animaux domestiques; il fut expressément défendu de s'écarter, sous un prétexte quelconque, et des sentinelles furent placées en observation sur tous les points qui dominaient le désert, avec

ordre, au premier danger, de se replier sur Napoléonville.

Cependant les jours se succédaient sans que rien confirmât la crainte que la fuite d'Hamma avait fait naître. Peut-être aussi s'était-on inquiété à tort; peut-être le Targui avait-il trouvé la mort dans les vastes solitudes qui séparaient l'oasis des territoires de sa tribu, et, comme le désert restait muet et tranquille, quelques-uns parfois se prenaient à l'espérer.

### XVIII. — GO ON! OLD ENGLAND!

On était alors aux premiers jours de juin 1830. Il y avait donc bientôt quatorze ans que les fugitifs avaient abordé à l'oasis. Quatorze ans!... Que de souvenirs à la fois doux et cruels tenaient dans ces deux mots! Que de souffrances! mais aussi que de joies! De ce sable qu'on avait trouvé naguère stérile et inhospitalier, on avait fait un sol riche et fécond. Pas un pouce de cette terre qui n'eût été arrosé des sueurs de tous, mais comme Dieu avait béni ces efforts!

Or, ces précieuses conquêtes, ce bien-être si chèrement payé, tout cela se trouvait remis en question. Du moins les colons ne pouvaient plus en jouir qu'au prix d'alarmes continuelles.

Ces tristes réflexions faisaient presque désirer à M. Hunt une catastrophe qui précipitât les événements dans un sens ou dans un autre. Tout valait mieux que cette incertitude.

La catastrophe arriva.

Un soir, les colons, réunis sur la place de Napoléonville, virent accourir M. Aubert. L'ex-second de la *Jeune-Adèle* escalada vivement la palissade, et, en quelques pas, il fut au milieu de ses compagnons.

— Qu'y a-t-il? demanda le capitaine, frappé de l'inquiétude qu'il lisait sur le visage de M. Aubert.

— Il y a, répondit celui-ci, qu'il se passe en ce moment quelque chose d'extraordinaire dans le désert.

— Qu'avez-vous remarqué?

— Des nuages épais de poussière, comme si une troupe nombreuse de cavaliers faisait voler le sable sous ses pas.

— Allons voir cela, dit M. Hunt.

M. Hunt, M. Lafourche, M. Aubert et Aly se rendirent à la place indiquée, à la lisière orientale de l'oasis; mais le capitaine eut beau regarder, il ne vit devant lui que l'immense plaine coupée çà et là par quelques areg de sable. M. Hunt ne fut pas plus heureux.

Le soleil commençait à baisser à l'horizon, empourprant de ses dernières lueurs le monotone paysage.

— Vous êtes bien sûr de ne pas vous être trompé, mon cher Aubert, reprit M. Lafourche.

— Parfaitement sûr, capitaine.

— Mais n'était-ce pas le vent qui soulevait cette poussière?

— Non! Dans ce cas, la poussière eût envahi tout le ciel, tandis que le nuage se concentrait là, tenez, autour de cette colline.

Et M. Aubert désignait du doigt un areg de sable, dans la direction de l'est, à deux lieues environ de l'oasis.

— Avant de semer l'alarme parmi nos amis, intervint M. Hunt, il serait bon de nous assurer de la réalité même du danger.

— Vous en doutez! fit M. Aubert.

— Eh! parbleu oui, j'en doute; d'abord parce que nous aimons, en général, à douter de ce qui nous est désagréable, ensuite, parce que cette façon de procéder me semble absolument contraire aux habitudes des Touareg, qui ne se montrent guère en plein jour, et attendent la nuit pour surprendre leurs ennemis.

— Peut-être, hasarda M. Lafourche, se croyent-ils si sûrs de ne rencontrer aucune résistance, qu'ils dédaignent toute précaution.

— C'est encore possible; mais, je le répète, nous devons nous en assurer. Si ce sont effectivement des Touareg, ils se seront dissimulés derrière cette colline qui les cache en ce moment à nos yeux. Il faut donc que l'un de nous aille reconnaître la position

— Je suis prêt, dit M. Lafourche.

— Nous vous accompagnerons, ajoutèrent M. Aubert et Aly.

— Un homme suffit, reprit M. Hunt, et il est inutile de risquer trois existences. Aly remplira la mission mieux que tout autre.

— Mais ne devons-nous pas prévenir nos amis?

— M. Aubert s'acquittera de ce soin.

— Et si les Touareg nous attaquent avant le retour d'Aly?

— Cela n'est pas à craindre.

Là-dessus, M. Hunt donna ses dernières instructions à Aly et à M. Aubert, qui s'éloignèrent ensuite, le premier dans la direction de la colline, le second dans celle du village.

Le nègre rampait plutôt qu'il ne marchait, profitant de tous les accidents de terrain, du plus mince buisson pour se glisser inaperçu. Au bout de quelques instants, il disparut.

La nuit venait rapide.

Restés seuls, M. Hunt et M. Lafourche s'assirent sur le sable, attendant. Leurs yeux cherchaient à percer les ténèbres qui s'épaississaient de plus en plus, leurs oreilles se tendaient au moindre bruit. Mais le désert, sombre et silencieux, gardait son secret.

Une heure se passa, puis une seconde.

Rien.

— Si Aly avait été découvert? murmura M. Lafourche.

— Aly est armé, il se serait défendu et le bruit de la lutte serait venu jusqu'à nous, répondit M. Hunt.

— A deux lieues de distance!

— Au désert, la pureté et la transparence de l'air facilitent singulièrement la transmission du son.

— Soit! Attendons encore.

La troisième heure était presque écoulée, quand le capitaine crut entendre à quelques pas un frôlement semblable à celui que produit le passage d'un serpent dans les herbes. Il se retourna. Aly se tenait immobile devant lui.

— Ah! fit M. Lafourche avec un soupir de soulagement. Eh bien?

— Ce sont les Touareg, répondit Aly.

— Combien sont-ils?

— Cent à cent cinquante, autant que j'ai pu compter.

— Ont-ils des fusils?

— Quelques-uns seulement, cinq ou six.

— Hamma?

— Hamma est avec eux.

— Alors, plus de doute, c'est à l'oasis qu'ils en veulent. Nous n'avons pas une minute à perdre.

Quelques instants après, les trois hommes avaient rejoint leurs compagnons.

Prévenus par M. Aubert, ceux-ci n'étaient pas restés inactifs. Ils avaient fait rentrer une partie des animaux,

renforcé la double enceinte, mis le fort en parfait état de défense.

D'un seul coup d'œil, M. Lafourche s'assura que ses ordres avaient été fidèlement exécutés.

Alors il divisa sa petite armée en trois corps de onze hommes chacun, dont il confia la direction à M. Aubert, à Perez et à M. Hunt, se réservant à lui-même le commandement supérieur, que personne, du reste, ne songea à lui disputer.

L'approche du danger semblait avoir rajeuni l'ex-corsaire de vingt ans. On eût dit qu'il se croyait encore sur le dont de la *Mouette*, au moment d'un abordage.

Il allait, venait, inspectant tout, relevant les courages, communiquant à chacun la confiance qui l'animait.

Les préparatifs de défense une fois terminés, les trois troupes se rendirent aux postes qui leur étaient assignés, de façon à se prêter un mutuel secours.

Cependant la nuit s'avançait, sans que rien fût encore venu troubler son silence imposant. Mais ce silence même était plein de menaces.

Tout à coup, un hurlement prolongé, fait de cent cris humains, déchira l'air.

– Enfin ! murmura le capitaine entre ses dents.

L'attaque. Dessin de Foulquier.

En même temps le sol trembla sous le pied pesant des mehara, et une centaine de sombres visages apparurent sur la crête de la première palissade.

— Feu ! s'écria M. Lafourche, dont l'œil unique jeta un éclair.

Trente coups de feu éclatèrent à la fois et balayèrent le mur.

Les Touareg s'étaient rejetés en arrière. Ils ne s'attendaient pas à pareille réception.

Mais ce premier succès des colons fut de courte durée. Les assaillants se reformèrent bientôt à l'abri des palmiers, et, changeant de tactique, se disséminèrent autour du village.

M. Lafourche comprit alors la faute qu'il avait commise en étendant démesurément ses lignes de défense. Le petit nombre d'hommes dont il disposait ne lui permettait pas de faire face à l'ennemi de tous les côtés à la fois.

Il donna donc l'ordre de se replier sur la seconde enceinte, ordre qui fut exécuté sur-le-champ.

Il était temps. Les Touareg, s'aidant les uns les autres, se faisant la courte échelle, ou, s'accrochant aux troncs raboteux des palmiers, escaladaient le premier mur en vingt endroits différents.

Au moment où ils reprenaient pied, le dernier colon disparaissait derrière la seconde ligne de fortifications.

Le mal n'eût donc pas été grand, si M. Lafourche eût pu faire rentrer tous les animaux parqués dans la première enceinte, mais le temps manqua et une partie tomba au pouvoir de l'ennemi.

Les Touareg saluèrent cette revanche par des cris de triomphe qui retentirent comme un glas funèbre aux oreilles des assiégés.

Jusque-là cependant, les colons n'avaient pas essuyé de pertes sérieuses; au contraire, quinze ou vingt de leurs adversaires étaient déjà tombés, tués ou blessés.

Mais le combat décisif allait seulement commencer.

Les armes des Touareg consistent en un sabre droit et long, tranchant des deux bords, un poignard, une lance de deux mètres soixante-dix centimètres à trois mètres, pourvue, au-dessous du fer, de crochets latéraux qui font l'office d'un harpon et arrachent les chairs, quand on ramène la lance, un javelot disposé de même, un arc, des flèches, quelquefois, mais rarement, un fusil.

Le bouclier, grand disque en peau d'antilope, qui couvre tout le corps, moins la tête et les pieds, est leur seule arme défensive.

Une dizaine de Touareg à peine possédaient des fusils; encore ne savaient-ils guère comment s'en servir. Au point de vue de l'armement, l'avantage était donc du

L'incendie. Dessin de Foulquier.

côté des colons. Il est vrai que peu de coups portaient, l'obscurité protégeant les assaillants.

Aussi, bientôt, dans la crainte d'épuiser les munitions, M. Lafourche ordonna-t-il d'arrêter le feu.

Les Touareg crurent que les assiégés s'avouaient vaincus, et, ne doutant plus du succès, ils se ruèrent sur la barricade. Si irrésistible fut leur élan, que, presque sans obstacle, ils parvinrent jusqu'au sommet.

Mais là une décharge générale les accueillit, qui de nouveau les rejeta en arrière et joncha le sol de leurs cadavres.

— Maintenant à l'arme blanche! matelots! s'écria le capitaine, et finissons-en avec cette vermine.

Et M. Lafourche, payant d'exemple, franchit à son tour la barricade, suivi de quelques hommes et se précipita sur l'ennemi.

Mal lui en prit. Les Touareg opéraient en ce moment un retour offensif, et, en un instant, les colons se virent entourés. Cette fois, dans une lutte corps à corps, où l'usage des armes à feu devenait impossible, la disproportion du nombre donnait aux Africains une supériorité écrasante.

M. Lafourche ne le comprit que trop. Il voulut retourner en arrière. La retraite était coupée.

Les colons se sentirent perdus. Déjà quatre d'entre eux étaient tombés sous les coups de ces terribles lances

qui tuent et ne blessent pas, déjà les autres ne songeaient plus qu'à vendre chèrement leur vie, quand, à dix pas devant lui, le capitaine aperçut un Targui de haute taille, dont la vue le fit tressaillir.

— Hamma! s'écria-t-il, ah! traître, au moins nous ne mourrons pas sans vengeance.

Et, s'élançant sur son ennemi, d'un coup de la crosse de son fusil, il lui fendit le crâne.

Au même instant une voix bien connue arriva à son oreille :

— Go on, old England (1).

C'était M. Hunt qui, devinant le danger que couraient ses amis, avait tourné les Touareg, et se jetait avec sa petite troupe dans la mêlée.

Si jamais secours arriva à propos, ce fut bien celui-là.

Pris en tête et en queue, les Touareg ne tinrent pas contre cette nouvelle attaque, et, lâchant pied, se sauvèrent en désordre.

Quelques minutes après, la place était libre et les colons maîtres du champ de bataille.

Hélas! ils avaient chèrement acheté la victoire; quand ils se comptèrent, dix ne répondirent pas à l'appel, et douze autres, plus ou moins grièvement blessés, gisaient sur le sable ensanglanté.

Parmi ces derniers, M. Aubert et Perez l'Espagnol.

## XIX. — LE DÉSASTRE.

Les Touareg sont braves, mais il est rare qu'une résistance sérieuse ne les arrête pas. Tout combat étant pour eux une question de butin, ils calculent d'avance ce que la lutte doit leur coûter, ce qu'elle peut leur rapporter, et si la balance penche du mauvais côté, sagement ils prennent le parti de la retraite.

— Un sac de dattes ou une chamelle ne vaut pas la vie d'un homme, disent-ils.

Cependant, toute la nuit, les colons veillèrent et firent bonne garde, dans l'attente d'une nouvelle attaque qui ne se produisit pas. Les blessés, transportés dans l'intérieur des retranchements, avaient reçu les premiers soins.

Vers deux heures du matin, une vive lueur envahit soudain le ciel, dans trois directions différentes, à l'ouest, à l'est et au nord.

— Voyez donc! s'écria M. Lafourche. On dirait un incendie.

— Trois incendies, si vous le voulez bien, répondit M. Hunt.

— Est-ce que les Touareg auraient la prétention de nous rôtir tout vifs.

— Ils n'y réussiraient pas. Le village est au centre d'une clairière, et je défie bien le feu de nous atteindre.

Quoi qu'il en fût, l'incendie grandissait d'instant en instant. Du haut de leurs retranchements, les colons pouvaient voir la flamme courir sur la tête des épis mûrs, se tordre et s'enrouler le long du tronc des vieux palmiers.

— Ah çà, reprit le capitaine, allons-nous laisser brûler l'oasis?

— Le feu s'éteindra de lui-même, faute d'aliments, répliqua M. Hunt. Qui nous dit d'ailleurs que ces incendies ne cachent pas un piége pour nous attirer au dehors? Or, dans l'état où nous sommes, nous ne pouvons songer à faire une sortie, la première ne nous a pas déjà si bien réussi. Donc le mieux est d'attendre que le jour se lève et nous montre les choses sous leur véritable aspect. Alors nous aviserons et agirons en conséquence.

— Attendons le jour.

M. Hunt avait raison. La forêt de palmiers se composant de bouquets d'arbres séparés les uns des autres souvent par de grands espaces découverts, le feu pouvait difficilement se propager, et, au point du jour, il jetait ses dernières étincelles.

Quant aux Touareg, un nuage de poussière qui voilait le soleil levant indiquait que la bande des pillards venait de reprendre le chemin qui l'avait amenée.

Mais, en même temps, un spectacle inattendu, terrible, frappa les colons de stupeur et d'épouvante.

Les Touareg avaient voulu laisser un souvenir ineffaçable de leur passage. Ce que le feu avait épargné, le fer l'avait détruit. Le puits était comblé, les blindages brisés, les canaux ensablés, les clôtures des parcs arrachées, les arbres abattus, les récoltes dévastées. L'oasis, la veille encore, verdoyante et fertile, se confondait presque maintenant avec le sable aride du désert. A peine çà et là quelques troncs à moitié consumés, quelques touffes d'alfa, quelques épis oubliés marquaient la place des bois ombreux, des grasses prairies, des riches moissons. Les autruches, les chèvres, les gazelles couraient, bondissaient de tous côtés, affolées, éperdues.

A la vue de ce désastre, M. Lafourche poussa un cri de rage.

— Ah! fit-il en montrant le poing à l'horizon, les triples gueux!

Le digne capitaine n'en put dire davantage; un sanglot lui monta aux lèvres, et, quelque effort qu'il fit pour l'arrêter, une larme glissa silencieuse le long de sa joue.

Ses compagnons n'étaient ni moins attérés ni moins émus que lui.

M. Hunt lui-même avait perdu toute confiance.

— C'est fini, dit-il, pas d'illusions, l'oasis est morte, bien morte. Eussions-nous la foi et le courage, la force et les bras nous manqueraient pour la ressusciter. On n'accomplit pas deux fois une œuvre semblable. Pauvre Terre promise! tu étais devenue pour nous une patrie, tu nous avais reçus, nourris; ton ombre devait abriter nos tombeaux; nous t'aimions comme le marin aime le port après l'orage. Et, dans quelques mois, dans quelques jours peut-être, tout sera fini, le sable reprendra possession du domaine que le génie de l'homme lui avait arraché.

— Cependant, objecta M. Aubert, ne pourrions-nous pas déblayer le puits, planter de nouveaux palmiers...?

— En supposant que nous réussissions à retrouver l'eau, reprit M. Hunt, cinq années au moins s'écouleront avant que ces palmiers ne nous donnent leur ombrage et leurs fruits.

— Mais nos autres récoltes...?

— Nos autres récoltes ne peuvent vivre qu'à l'ombre des palmiers. La chaleur implacable du désert les dévorerait. Tenez, voyez plutôt.

En effet, sous les rayons d'un soleil torride, les rares épis épargnés par le fer et le feu de Touareg inclinaient déjà leur tige desséchée, flétrie.

— Alors que devons-nous faire? demanda M. Aubert.

M. Hunt garda un instant le silence, puis, d'une voix grave :

— Attendre quelques jours, dit-il, que nos blessés soient en état de supporter de nouvelles fatigues, puis

(1) « En avant! la vieille Angleterre! »

reprendre, à travers le désert, la route interrompue il y a quatorze ans.

Un murmure de découragement accueillit cette conclusion.

— Parbleu ! interrompit brusquement M. Lafourche, il faut ce qu'il faut ! à moins que vous ne préfériez crever ici jusqu'au dernier. Croyez-vous que je sois plus impatient que vous de dangers et de souffrances? Mais M. Hunt nous a dit le seul espoir de salut. Décidez-vous !

— Et décidez-vous promptement, ajouta M. Hunt, toute heure perdue est une chance de moins.

— Dans quelle direction nous dirigerons-nous? reprit M. Aubert.

— Vers le nord. Là seulement nous pouvons rencontrer des pays habités.

— Mais les Touareg ?

— Aimez-vous mieux mourir ici de soif et de faim?

— Partons donc ! firent les colons d'une voix unanime.

Quelque hâte qu'on eût, il fallait toutefois prendre le temps d'enterrer les morts et donner deux ou trois jours de repos aux blessés.

Cinq de ces derniers avaient déjà succombé, et Perez l'Espagnol ne valait guère mieux. Un coup de lance lui avait ouvert le ventre, ses entrailles pendaient arrachées ; une soif ardente le dévorait. Il expira le lendemain.

Heureusement M. Aubert et les autres, atteints de blessures moins graves marchaient vers un prompt rétablissement.

Pendant ce temps les colons s'étaient occupés à réunir tous les objets nécessaires au voyage. Ils possédaient une réserve de dattes, de viandes sèches et de farine emmagasinée avant l'attaque de l'oasis, et le bassin renfermé dans l'enceinte du village était encore plein d'eau, ce qui permit de remplir toutes les outres.

On rendit la liberté aux animaux domestiques, leur laissant le soin de pourvoir eux-mêmes désormais à leurs besoins. On répara les tentes et l'équipement des mehara.

Le sixième jour, 15 juillet 1830, tous les préparatifs étaient achevés.

Le lendemain matin, les colons, dans un pieux recueillement, se rendirent au *champ du repos*, et, agenouillés devant l'emblème de la rédemption, ils prièrent longuement pour les compagnons dont ils abandonnaient les dépouilles mortelles.

M. Hunt prononça un petit discours qui arracha des larmes à tous les assistants.

— Adieu, dit-il en terminant, adieu, amis qui nous avez précédés dans la mort et qui dormez ici de l'éternel sommeil ; peut-être avez-vous choisi la part la meilleure, et, de ceux qui vous survivent, plus d'un peut-être enviera votre sort.

Les colons se relevèrent, et, faisant le signe de la croix :

— Amen ! dirent-ils.

Une heure après, la petite troupe jetait un dernier regard de regret sur l'oasis agonisante et se mettait en route vers le nord. Elle se composait de dix-huit hommes et de quinze mehara.

### XX. — COMMENT LE SALUT PEUT QUELQUEFOIS SORTIR DU DANGER LUI-MÊME.

Dans les conditions favorables où se trouvent d'ordinaire les caravanes, un voyage à travers le désert est déjà une entreprise pleine de hasards et de dangers ; sans guides, sans connaissance des routes et des puits, c'était, il faut bien l'avouer, un véritable acte de folie. M. Hunt pouvait le dissimuler à ses compagnons, il ne se le dissimulait pas à lui-même. Deux cent cinquante à trois cents lieues au moins séparaient l'oasis des côtes de la Méditerranée. Comment franchir cet immense espace, fait de solitudes sans fin ou peuplé de tribus ennemies ? La seule excuse de M. Hunt, c'était la nécessité qui s'imposait, absolue, inexorable.

Aly avait pris la conduite de la troupe, qui s'avançait dans un morne silence. On marchait de nuit, en ligne droite, se guidant sur l'étoile polaire ; le matin, on dressait les tentes et l'on prenait un peu de repos jusqu'au soir.

Le cinquième jour, on rencontra un puits abandonné qui renfermait encore un reste d'eau saumâtre. On en profita pour remplir les outres, déjà à moitié vides.

M. Hunt estima qu'on avait fait une quarantaine de lieues. A ce compte, il fallait plus d'un mois pour atteindre la chaîne de l'Atlas.

Le huitième jour, la provision d'eau commença de nouveau à s'épuiser. Chaque homme fut mis à la demi-ration.

Cela dura jusqu'au onzième jour ; ce jour-là, les outres ne renfermaient plus une goutte d'eau.

On tua un mehari. On mangea sa chair. On but son sang.

Triste ressource ! C'était pourtant la seule.

Le surlendemain, il fallut sacrifier un second mehari, puis un troisième.

Nous n'entreprendrons pas de raconter de nouveau ces longues heures de souffrances que rien n'apaise, ces tortures de la soif que les ardeurs d'un ciel de feu allument dans la poitrine du voyageur, ces visions trompeuses du désert qui s'évanouissent bientôt pour faire place à la réalité sans espoir.

On n'avait jusque-là aperçu aucun parti de Touareg ; le Sahara s'allongeait à perte de vue, vaste plaine de sable, sans un arbre, sans une touffe d'herbe.

La caravane n'avançait plus que lentement. Trois hommes avaient déjà succombé aux fatigues et aux privations.

Le matin du quinzième jour, on rencontra le lit d'un oued desséché. Les énormes pierres arrondies qui garnissaient le fond du torrent témoignaient du volume et de la violence de ses eaux, pendant la saison des pluies ; malheureusement, les voyageurs n'y découvrirent pas la moindre trace d'humidité.

Ils campèrent cependant dans le lit même de l'oued, dont les rives escarpées leur offraient un abri contre les rayons du soleil.

— D'ailleurs, pensa M. Hunt, tout torrent indique le voisinage d'une montagne, et, au désert, toute montagne fait espérer la présence de l'homme.

M. Hunt ne se trompait pas.

Le soir, comme on allait se remettre en route, Aly, qui éclairait la marche, revint en toute hâte.

A son air inquiet, M. Lafourche comprit qu'il devait se passer quelque chose d'insolite. Était-ce un danger ? Dans la situation où se trouvait la caravane, un danger même était le bienvenu.

En ce moment, on entendit des aboiements lointains que dominait par instants le rugissement du lion.

— Qu'est-ce que cela signifie ? exclama M. Lafourche.

Si je n'étais perdu au fond du Sahara, je jurerais que c'est une chasse que j'entends. Il n'y manque que la voix du chasseur et le bruit de la poudre.

A peine le capitaine avait-il dit, qu'un cri traversa l'air, bientôt suivi d'un coup de feu.

— Eh ! mais il n'y manque plus rien. Voyons donc ce qui se passe, reprit M. Lafourche, qui se leva et saisit son fusil.

M. Hunt en fit autant, et, laissant ses compagnons au campement, il s'élança sur les traces de son ami et gravit la rive septentrionale de l'oued.

De cette élévation, l'œil découvrait au loin une succession de petits plateaux qui s'étageaient en amphithéâtre jusqu'à l'horizon. Sans doute un des plis du terrain cachait les chasseurs, car on ne les apercevait pas, bien que les aboiements des chiens indiquassent leur position.

Les deux Européens pressèrent le pas.

Soudain, arrivés au sommet de la seconde colline, ils s'arrêtèrent.

A leurs pieds, dans un ravin profond, un lion d'une merveilleuse beauté, la crinière hérissée, l'œil en feu, tenait tête à une douzaine de chiens, de l'espèce des lévriers, qui, intimidés par l'aspect menaçant de leur adversaire, se contentaient de tournoyer autour de lui, en aboyant. Un peu plus loin, armés de fusils et montés sur des chevaux du Touât, trois Touareg encourageaient la meute de la voix et du geste.

Tout à coup, le lion se replia sur lui-même, prit son élan et franchit le cercle qui l'entourait. Puis, à peine

La chasse au lion. Dessin de Foulquier.

eut-il touché le sable, qu'il s'enleva de nouveau, bondit, et retomba sur la croupe du cheval le plus rapproché de lui.

Le cheval se cabra de douleur et se renversa entraînant son cavalier, dont le pied droit resta engagé dans l'étrier.

C'en était fait du Targui. Déjà il sentait les griffes du lion lui labourer l'épaule, sa chaude haleine lui brûler le visage, quand deux coups de feu retentirent, qui se confondirent en un, et le fauve, frappé au front et au cœur, poussa un sourd rugissement et lâcha prise.

Il était mort.

— Pas trop mal visé, s'écria M. Lafourche.

A cette intervention inattendue, les Touareg levèrent la tête, et seulement alors ils aperçurent les deux Européens appuyés sur leurs fusils, qui fumaient encore.

Pendant que l'un d'eux aidait le blessé à se relever, l'autre, un vieillard à la barbe blanche, s'avança vers les étrangers, et, prenant leurs mains, les baisa. Puis il leur adressa quelques mots auxquels naturellement ceux-ci ne comprirent rien.

— Décidément, murmura le capitaine, quand on est jeune, on a tort de négliger l'étude des langues étrangères.

Heureusement, la pantomime du Targui parlait pour lui; plus heureusement encore, attiré par le bruit des coups de feu, Aly ne tarda pas à rejoindre les deux amis et leur servit d'interprète.

Le vieillard, qui s'appelait El-Hadj, était le cheik de la tribu des Ifôghas, une tribu puissante qui habitait à

quelques lieues de là dans les montagnes. Parti le matin même avec son fils à la poursuite d'un lion qui décimait ses troupeaux...

— Ah ! ah ! interrompit M. Lafourche, c'est son fils que nous avons tiré de ce mauvais pas ! Je commence à croire que nous n'avons pas perdu notre poudre.

En échange du service rendu, le Targui offrait aux Européens l'hospitalité dans son kçar et une escorte pour traverser le désert, dès qu'ils seraient remis de leurs fatigues.

On juge si la proposition fut acceptée.

### XXI. — UN MOIS CHEZ LES TOUAREG. — LE RETOUR.

Les souffrances et les épreuves des colons touchaient à leur terme. Pendant le mois qu'ils passèrent sur le territoire des Ifôghas, ils furent de la part de leurs hôtes l'objet des soins les plus assidus. Le vieux cheik surtout avait pris M. Lafourche en grande amitié.

Quant à M. Hunt, il n'eût certes pas mérité le titre de savant, s'il eût négligé cette occasion unique d'étudier de près l'organisation politique et sociale des Touareg. Les résultats de cette étude sont consignés dans le beau livre qu'il publia, en octobre 1832, chez Philipps Mulready, 17 bis, Sommerset-street, London (1), sous le titre de *Quinze années dans le Sahara*, et dont M. Onésime Lafourche daigna accepter la dédicace. Nous y renverrons-nous ceux de nos lecteurs que ces détails pourraient intéresser.

Qu'il nous suffise de dire que les Touareg se divisent en deux groupes distincts, les Azdjer et les Ahaggâr, qui sont constitués en confédérations aristocratiques sous l'autorité supérieure de cheik héréditaires (*amghar*), et se subdivisent eux-mêmes en un grand nombre de tribus. Parmi ces tribus, les unes sont nobles (*ihaggaren*) ; les autres, serves (*imrhad*) et placées sous la dépendance absolue des premières ; d'autres, mixtes, achètent la liberté en payant l'impôt de la *gharâma;* d'autres, enfin, sont des tribus de marabouts (*inislimin*), qui remplissent le rôle de modérateurs, de conciliateurs, rôle important dans une société qui n'est soumise à aucune forme de gouvernement régulier.

Les Ifôghas, qui appartiennent à la confédération des Azdjer, sont une tribu de marabouts. Excellentes gens, hospitaliers, communicatifs, ils n'ont qu'un défaut : ils sont mendiants; mais ils se dédommagent sur ce défaut-là de tous les autres qui leur manquent. Ils habitent, aux environs de Rhât, des oasis et des petites vallées arrosées par des sources et des cours d'eau, et se livrent, avec succès, à la petite culture et à l'élève des bestiaux.

Cependant, les forces des colons se rétablissaient peu à peu. Enfin le moment arriva où ils se sentirent en état de reprendre leur route ; et, un jour, M. Lafourche rappela au cheik la promesse qu'il lui avait faite de leur fournir une escorte.

El-Hadj essaya de le retenir.

— Reste avec nous, lui dit-il, nous t'aimons. Es-tu donc malheureux ici? Quelqu'un de nous aurait-il manqué aux égards qu'il te doit ?

— Non, cheik, répondit le capitaine, loin de là. Mes compagnons et moi avons reçu dans ta tribu un accueil dont notre cœur gardera toujours le souvenir. Mais, comprends-moi bien, je me fais vieux, je n'ai plus que quelques années à vivre, et je ne voudrais pas mourir avant d'avoir revu mon pays.

— Ton pays, reprit El-Hadj, la France ; une grande nation, n'est-ce pas?

— Oui, cheik, une grande nation.

— Ses soldats sont plus nombreux que les grains de sable de nos plaines, plus forts que le lion de nos forêts. Ils seront victorieux, n'est-il pas vrai?

M. Lafourche regarda le vieillard avec étonnement.

— Que veux-tu dire? demanda-t-il.

— Les nouvelles vont vite au désert, répondit El-Hadj.

— Quelles nouvelles?

En ce moment le fils du cheik entra sous sa tente. C'était un homme de trente à trente-cinq ans, au regard fier, à la physionomie intelligente. Il s'approcha du capitaine, et lui baisa la main avec respect.

— 'Othman, dit le vieillard en s'adressant à son fils, apprends à notre hôte les nouvelles que tu sais.

— Les Francs ont débarqué sur la plage de Sidi-Ferruch, le 14 juin dernier, dit 'Othman. Cinq jours après, ils ont dispersé à Staoueli l'armée du dey, comme le simoun disperse une bande d'oies sauvages, et le 5 juillet, ils sont entrés vainqueurs à Alger.

— Hein ! s'écria M. Lafourche stupéfait.

— Je ne te retiens pas, reprit El-Hadj, je comprends ton impatience. Pars donc. Mon fils lui-même te servira de guide. Dans quelques jours tu reverras tes frères. Dis-leur que, s'ils viennent en Afrique pour détruire l'exécrable oppression des Turcs, ils trouveront dans les Touareg des alliés fidèles qui leur ouvriront peut-être un jour la grande route du désert. Il y aura longtemps alors que mes os auront blanchi dans le cimetière du kçar, mais 'Othman me remplacera. A chacun son œuvre. La jeunesse a le temps pour elle. 'Othman connaît et aime les Européens. S'il n'a pu sauver le compatriote de ton compagnon, le major Laing, du moins il a vengé sa mort (1). Adieu, ami, embrasse-moi, et que les bénédictions de Dieu t'accompagnent.

Encore ému des paroles du vieillard et des nouvelles qu'il venait d'apprendre, M. Lafourche prit congé du cheik en l'assurant, une fois encore, de son éternelle reconnaissance.

Le lendemain, pourvus de toutes les provisions nécessaires, et escortés de vingt Touareg en tête desquels marchait 'Othman, les colons quittaient la tribu hospitalière.

Deux jours après, ils atteignirent Rhât ; puis, grâce aux précautions prises par leur guide et à son ascendant partout respecté, ils gagnèrent sans accident Ghadamès, Ouargla, Methlili et Laghouat.

Au delà de Laghouat, on dut redoubler de prudence,

(1) 2 volumes in-8°, avec planches dans le texte, d'après les dessins de l'auteur.

(1) Le major Alexandre Gordon Laing fut, en effet, conduit à In-Salah, par 'Othman, en 1828 ; et, lorsqu'il fut assassiné, à son retour de Tombouctou, ce fut encore 'Othman qui se chargea de recueillir et d'envoyer au consul anglais de Tripoli les notes et papiers laissés par le célèbre voyageur. Enfin, 'Othman devait, le premier des Touareg, venir à Paris, en 1862, pour établir des relations commerciales entre son pays et l'Algérie. Il fut, on s'en souvient, vivement frappé des merveilles de la civilisation européenne. Homme d'une haute intelligence et d'une loyauté rare, 'Othman, dont le nom complet est 'Othman-ben-el-Hadj-el-Bekri-ben-el-Hadj-el-Faggi-ben-Mohammed-Bouya-ben-si-Mohammed-ben-si-Ahmed-es-Souki-ben-Mahmoud, consacre aujourd'hui sa grande fortune et son immense influence à poursuivre l'œuvre commencée par son père : la création des routes et le forage des puits artésiens.

le pays étant sillonné de goum que les cheik arabes appelaient à la guerre sainte contre les infidèles.

Mais, cette fois encore, 'Othman sut préserver de tout malheur les hôtes confiés à sa garde ; et le 2 septembre, la petite caravane arrivait sous les murs d'Alger, où M. Lafourche put voir flotter dans les airs le pavillon aux trois couleurs.

Le capitaine sentit ses yeux se mouiller de larmes.

— Vive la France ! s'écria-t-il, et vive l'Angleterre ! ajouta-t-il en serrant la main de M. Hunt.

. . . . . .

M. Onésime Lafourche, ex-corsaire, ex-commandant de la *Mouette* et de la *Jeune-Adèle*, ex-président de la Terre promise (il n'en était pas plus fier pour ça), est mort aujourd'hui. Beaucoup l'ont connu. On le rencontrait souvent sur les boulevards. En 1842, c'était encore un vieillard vif et alerte, bien qu'il traînât un peu la jambe. Mais, l'année suivante, la balle à laquelle il ne pensait plus guère, cette fameuse balle qui avait descendu tant d'étages, *sa* balle en un mot, lui joua un vilain tour. Ne détermina-t-elle pas une espèce de gangrène sénile qui nécessita l'amputation du pied. Bref, le digne homme en mourut.

Quant à M. Hunt, il retourna en Angleterre avec Aly, qu'il prit à son service. Nous les avons vus l'un et l'autre, lors de la dernière exposition de Londres. M. Hunt avait conservé d'excellents rapports avec le capitaine, qu'il venait visiter chaque printemps. Il fut vivement affecté de sa mort. La publication de : *Quinze années dans le Sahara* a valu à M. Hunt le titre de vice-président de la Société géographique.

CH. WALLUT.

(FIN.)

# CHRONIQUE DU MOIS.

## LE SALON DE 1868. (FIN.)

J'ai dit ce que je pensais de l'ensemble du salon. Il me suffira donc maintenant de consacrer quelques lignes aux toiles qui me paraîtront le plus dignes d'attention.

La peinture religieuse se meurt, la peinture religieuse est morte. Voyez plutôt les rares tableaux de sainteté qui s'accrochent de loin en loin aux murailles du Salon. Tous sont d'une déplorable faiblesse. Après cela, dira-t-on, les vierges et les madones s'accommodent mal du voisinage des nymphes et des dames court-vêtues, et mieux vaut pour elles la voûte de nos églises que les panneaux du palais de l'Industrie.

La mythologie est de plus facile composition, et ses vieilles fables ont conservé pour nos artistes le prestige de l'éternelle jeunesse. La *Naissance de Minerve*, par M. Mazerolle, est une toile lumineuse et claire, conçue dans la gamme des couleurs qui conviennent à la peinture décorative. La déesse s'élance, armée et triomphante, du cerveau de Jupiter, qui, en sa qualité de dieu de première classe, ne semble pas trop surpris de cette paternité exceptionnelle. J'aime moins, ou plutôt je n'aime pas la figure allégorique *le Jeu*, que M. Puvis de Chavannes destine au cercle de l'Union artistique. Certes, le jeu est une très-vilaine passion, et loin de moi la pensée de prendre son parti ; mais est-ce une excuse pour prêter à son image une si complète collection de laideurs ?

Voici plusieurs années que M. Ch. Muller se tient systématiquement en dehors de nos expositions. Il fait aujourd'hui sa rentrée sans tambour ni trompette. On reconnaîtrait difficilement le grand style et la savante composition de l'auteur de *l'Appel des condamnés* dans sa *Desdémone*, figure consciencieusement peinte, mais qui ressemble plus à une jeune première de l'Ambigu-Comique qu'à l'héroïne de Shakspeare. Son *Ecolier* vaut mieux. La facture en est agréable et solide à la fois.

M. Jaroslaw Czermack, un peintre de la Bohême (il n'est pas question ici de la bohème si finement et si douloureusement décrite par H. Murger), M. Czermack a donné un pendant au tableau qui, il y a quelques années, a consacré parmi nous sa réputation. Il s'agit, cette fois encore, de *Jeunes Filles chrétiennes enlevées par des Bachi-Bouzoucks*, et destinées au marché d'Andrinople. A l'horizon, fument les ruines du village dévasté. Sur le devant, des jeunes filles et des femmes sont réunies en groupes serrés, et gardées par des Bachi-Bouzoucks, dont les types d'insouciance brutale contrastent avec la beauté touchante de leurs victimes. La jeune fille debout est charmante, dans son pittoresque costume national, avec ses vastes soutachées et ses colliers de sequins. Auprès d'elle une femme est couchée, dont les vêtements sombres font ressortir la pâleur. Sa petite fille essaye en vain de la consoler, ignorante du sort qui l'attend. Peut-être, dans cette toile, recommandable à plus d'un titre, pourrait-on reprocher à M. Czermack l'abus des teintes grises, si fort à la mode aujourd'hui.

M. Ribot a traité dans des proportions un peu grandes la fable de *l'Huître et les Plaideurs*. Le sujet ne comportait pas un si vaste cadre. Mais, en revanche, quelle touche savante et ferme, quelle facture magistrale et puissante ! M. Ribot est un artiste très-contesté. Au temps où toute son ambition se bornait à peindre des marmitons et des « enfants de cuisine », on le trouvait personnel, original, et volontiers on eût reconnu en lui un descendant du Valentin ou de l'Espagnolet. Depuis, M. Ribot a abordé des sujets plus dignes de son pinceau. En 1865, il présentait un *Saint-Sébastien*, et en 1867 un *Supplice des coins*, qui ont figuré à l'Exposition universelle, et qui, à notre sens du moins, indiquaient un immense progrès dans la manière de l'artiste. De ce jour-là précisément la critique a commencé à se montrer sévère. Elle lui a reproché de voir tout en noir, comme M. Chaplin voit tout en rose et M. Hamon tout en gris. Elle lui a contesté jusqu'à l'originalité et n'a plus voulu reconnaître dans ses toiles que des pastiches plus ou moins réussis de l'école espagnole. Rien ne nous paraît plus injuste qu'un semblable arrêt, et pour permettre au public de se prononcer en connaissance de cause, nous publierons dans un de nos prochains numéros ce tableau de *l'Huître et des Plaideurs*, si chaudement applaudi par les uns, si vertement critiqué par les autres.

M. Roybet n'a qu'une toute petite toile, *les Joueurs de trictrac*, mais traitée avec un soin infini et de la facture la plus serrée.

La peinture officielle porte rarement bonheur. Le *Couronnement du roi de Prusse à Kœnigsberg* de M. Menzel, et *l'Impératrice à Amiens* de M. Guéric n'échappent pas à la loi commune. La nécessité de grouper les personnages dans un ordre voulu, de satisfaire certains amours-propres plus susceptibles qu'on ne pense, donnent à ces compositions un air de raideur, une apparence *de programme* que le talent de l'artiste est souvent impuissant à dissimuler.

Comme M. Ribot, M. Meynier a emprunté son sujet au *bonhomme* La Fontaine. *Le Meunier, son Fils et l'Ane* est une agréable peinture, sans prétention, mais non sans mérite. L'auteur a choisi le moment où, trois filles passant, l'une se met à dire :

... C'est grand'honte
Qu'il faille voir ainsi clocher ce jeune fils,
Tandis que ce nigaud, comme un évêque assis,
Fait le veau sur son âne et pense être bien sage.

M. Ch. Marchal obtient un succès incontesté avec ses deux figures de *Pénélope* et de *Phryné;* l'antithèse s'accuse d'une façon discrète et juste. Ici, l'épouse laborieuse, en robe de soie grise, au regard honnête et chaste, debout devant sa table à ouvrage ; là la courtisane, dont la toilette étudiée rehausse la provocante beauté. A l'élégance de MM. Toulmouche et Dubufe, M. Marchal allie la distinction et la fermeté. Sous l'agrément mondain qui séduit le public, se cache la science qui désarme la critique.

M. Alma-Tadema s'est trompé, sa *Sieste* est une œuvre manquée. Autour d'une table chargée des restes d'un frugal repas, un vieillard et un jeune homme, contemporains d'Alcibiade, sont couchés, rêveurs et assez insensibles aux accords qu'une esclave tire de sa double flûte. Comme dans toutes les toiles du disciple de M. le baron Leys, les accessoires sont finement traités et rendus, mais les physionomies manquent de caractère et d'expression.

Je ne sais si je me trompe, mais les peintres de batailles me paraissent à la veille de déserter le champ d'honneur. Les romans d'Erckman-Chatrian seraient-ils pour quelque chose dans cette défection? Je l'ignore, mais cela fût-il, je n'en garderais pas rancune aux auteurs du *Conscrit*. Au demeurant, la note belliqueuse est moins dominante en 1868 qu'aux salons précédents. Comptons ! voici les *Sapeurs des cuirassiers de la garde* de M. Regamey, qui s'avancent, montés sur leurs chevaux noirs et drapés dans leurs grands manteaux rouges. Le ciel verse ses cataractes sur leurs têtes, mais l'eau ne doit guère effrayer des gaillards qui ont vu le feu. En somme, une peinture solide et vigoureuse. — Le *Retour de l'île d'Elbe* de M. Armand Dumarescq, qui rappelle, sans l'égaler, le tableau de H. Bellangé ; — l'*Entrée à Mexico* et le *Combat de la Yerba-Buena* de M. Beaucé ; — *Un Épisode de la bataille de l'Alma*, de M. Eugène Bellangé ; — enfin *la Grande Halte*, qui marque une transformation heureuse du talent de M. Protais, talent un peu pâle, un peu délicat jusqu'ici et qui acquiert aujourd'hui l'éclat et la vigueur. N'importe ! à cette liste si vite fermée, H. Vernet se fût voilé la face !

Si la peinture religieuse et la peinture militaire abdiquent, la peinture de genre continue à régner en souveraine au palais des Champs-Élysées. Tous les sujets, tous les théâtres, tous les temps lui sont bons, et aussi volontiers elle s'arrange de l'histoire, du roman et de la scène de mœurs ; du boudoir, de l'atelier, de la chaumière et de la grand'route ; de l'Égypte, de la Grèce, du Paris d'il y a cent ans et du Paris d'hier. Heureux l'artiste qui sait relever la saveur de sa composition d'une petite pointe d'archéologie. C'est un habile, celui-là ; pour un rien, on dirait : un penseur, et demain ses moindres toiles se couvriront d'or. Ainsi M. Gérome a commencé, et M. Hamon de même. Mais l'un a marché, il a presque atteint le but ; l'autre a perdu haleine, il est resté en route. Je connais encore un sentier qui mène à la fortune, un sentier semé de roses. *Faites joli*, prenez une poupée, au besoin une gravure de modes suffira ; puis habillez-la des étoffes les plus riantes ; par exemple ne ménagez ni le velours ni la soie. Quant au reste, ne vous en inquiétez pas ; le reste, je veux dire la couleur et le dessin, accessoires. Vous vous en occuperez plus tard, — si vous avez le temps. A l'appui de cette thèse, si cette thèse avait besoin de preuves, vingt noms de peintres (je n'ose dire d'artistes) et des plus médaillés, se pressent au bout de ma plume ; mais, à quoi bon les écrire ? On les connaît. Je me hâte donc de fermer ma parenthèse.

Aimez-vous l'idylle? Arrêtez-vous un instant devant *l'Arc-en-ciel* et *les Lilas* de M. Émile Lévy, les *Enfants endormis* de M. Bouguereau et les *Marguerites* de M. Jundt. Elle est charmante, dans sa grâce naïve, cette Vénus villageoise de M. Jundt, et je parierais que ses cheveux d'or ne doivent rien à personne.

M. Vautier a une excellente toile, la *Première Leçon de danse*. Toutes les qualités de simplicité, de finesse et de goût qui distinguaient son *Courtier wurtembergeois*, et son *Repas de funérailles* se retrouvent dans sa composition d'aujourd'hui, avec une nuance de gaieté en plus.

Mais je m'aperçois que le temps me presse. A peine pourrai-je saluer en passant *la Sœur aînée* de M. Anker, le *Louis XVII au Temple* de M. Baumes, l'*Atelier parisien* de M. Brandon, *la Lecture de la Bible en Alsace* de M. Brion, *les Porcherons* et *la Vente à la criée* de M. Dansaert, *la Quêteuse* de M. de Jonghe, *les Premières Fredaines* et *le Berceau vide* de M. Duvergier, *le Coup de foudre* de M. Van Thoren, un *Mariage in extremis* de M. Firmin Girard, *les Dormeuses* de M. Israels, *les Petits Fumeurs* de M. Schloesser, l'étude de femme de M. J. Lefebvre, *la Romance à la mode* de M. Worms, *le Deuil de cœur* de M. Saintin, les *Femmes mauresques* de M. Landelle, *les Braconniers* et *les Rivaux* de M. Luminais, *le Fou* de M. Zamacois, *le Déjeuner* de M. Tissot, et les toiles lilliputiennes de MM. Plassan et Fichel.

Autant en dirai-je des portraits de MM. Cabanel, Chaplin, Dehodencq (*Théod. de Banville*), Jalabert, Dubufe, Leleux, Pérignon, de Pommayrac et Viénot (*S. M. l'Impératrice*) ; — des animaux de MM. A. Bonheur (*le Berger et la mer*), Schenck (*la Dernière Heure, Autour de l'auge*, sept têtes d'ânes, ou sept portraits de familles, a dit un mauvais plaisant).

Voici maintenant le nombreux bataillon des paysagistes, et, à leur tête, M. Hanoteau, qui vient de gagner ses épaulettes de capitaine. Son *Garde-manger des renardeaux*, que nous reproduisons par la gravure, est une de ces œuvres qui classent un artiste au premier rang. A travers les branches et le feuillage de l'arbre immense qui couvre le tableau de son ombre,

l'air circule, la lumière se joue, la campagne et le ciel se déroulent dans une perspective infinie. Après M. Hanoteau, M. Guillaumet. Rarement l'infini du désert a été représenté d'une façon plus simple, plus grandiose, plus émouvante que dans le *Sahara* de M. Guillaumet. Sous un ciel de feu, le sable ondule en vagues immobiles jusqu'au bord extrême de l'horizon que dessine la ligne rouge du soleil couchant. Au premier plan, le squelette d'un chameau, la tête décharnée s'allongeant sur le sol, les côtes saillantes, jalonne le chemin suivi par la caravane. — Deux belles toiles, encore inspirées par l'Orient : *Un Soir en Égypte* de M. Belly, et *les Femmes fellahs sur le bord du Nil* de M. Mouchot. Ici un troupeau de buffles entre dans une eau vaseuse qu'ombragent les chênes noueux et les verts palmiers. Une chaude et transparente lumière inonde les cimes des grands arbres. Ne sentez-vous pas, à travers l'atmosphère embrasée, courir le souffle orageux du Kramsin? Là, de pauvres créatures fatiguées, flétries, portant sous le bras ou sur la tête les lourdes cruches de Balbas. Composition ingénieuse, pittoresque, couleur éclatante et solide.

Il y a bien du talent aussi dans *la Rue de Torre del Greco* de M. Achenbach, le *Lavoir aux environs de*

Salon de 1868. *Le Garde-manger des renardeaux*. Tableau de M. Hanoteau, dessin de A. Duvivier.

*Rome* de M. Anastasi, *les Bords du Furan* de M. Appian, la *Vue prise de Lanslebourg* de M. A. de Bar (un vieil ami du *Musée*), *le Lever de l'aurore* et *l'Ondée* de M. Chintreuil, *le Printemps* et *le Lever de lune* de M. Ch. Daubigny, *les Regains* de M. Français, le *Souvenir de la Meurthe* de M. d'Harpignies, *le Matin* et *le Soir* de M. Corot, *les Ruines de Pierrefonds* de M. P. Huet, *les Bouleaux* de M. Lavieille, *les Ruines de Palmyre* de M. Th. Frère, *la Prairie* de M. Sauvageot, *Un Indiscret* de M. Saal, *la Curée du chevreuil*, de M. Otto Weber, *les Environs de Fécamp*, de M. Morel-Fatio, *le Souvenir d'Auvergne*, de M. Lapito, etc., et je voudrais en parler dignement, mais je me suis attardé en route, j'ai fait l'école buissonnière et il me faut regagner le temps perdu.

Je profite donc des quelques lignes qui me restent pour signaler à l'attention du lecteur la magnifique collection d'armes de M. Vollon, les fleurs parfumées de MM. Ph. Rousseau, E. Morin et Maisiat, les beaux bijoux de M. Desgoffes, et enfin la charmante et poétique composition de M. L. Joulin, *Adieu l'amour*, *Adieu les roses*, que j'ai gardée pour clore ma visite au Salon de 1868, afin que la dernière impression fût aussi une des meilleures.

Ch. WALLUT.

Paris. — Typ. Hennuyer et fils, rue du Boulevard, 7.

# LES BEAUX-ARTS A L'EXPOSITION UNIVERSELLE (FRANCE).

## UN TABLEAU DE H. BELLANGÉ.

*Un Épisode de la retraite de Russie,* tableau de H. Bellangé, dessin de A. Duvivier.

Nos lecteurs n'ont pas oublié la biographie d'Hippolyte Bellangé publiée, il y a quelques années, dans le *Musée des Familles;* nous n'y reviendrons donc pas, et nous nous contenterons de reproduire aujourd'hui une des toiles les plus célèbres de l'artiste regretté que la mort a ravi sitôt à ses nombreux admirateurs. Les œuvres d'un peintre ne sont-elles pas sa meilleure et sa plus éloquente biographie?

« Dans l'*Épisode de la retraite de Russie*, dit M. Francis Wey, la science de peindre les âmes s'élève à la sublimité. Perdue dans la neige des déserts hyperboréens, l'armée s'émiette en groupes épisodiques. Une vivandière en haillons, une traînée de soldats démoralisés, blessés, faméliques et perclus, suivent, tels qu'une colonne lumineuse, un vieux soldat d'Égypte, chevronné, ridé, éclopé, mais roide, le front et les membres habillés d'appareils et de bandelettes, couvert de haillons, exténué mais calme, accablé du malheur de tous, à qui la vie échappe, et qui, n'espérant plus rien, encourage et soutient tout le monde. Il ne peut plus sourire; son œil, où il craint qu'on ne lise, est replié en lui-même; mais toute la dignité du devoir et du courage résistent et prêchent d'exemple sur les traits de ce héros ascétique de la résignation militaire...

« Ces expressions-là, comme ces morales et ces poésies, appartiennent à Hippolyte Bellangé et n'ont été réalisées complétement que par lui seul. »

C. W.

# LE SPECTACLE EN FAMILLE.

## UNE PARTIE DE CHASSE.

COMÉDIE.

PERSONNAGES.

Le capitaine PRUDENT.
MARCEL.
SIMÉON, son ami.
CLÉMENCE, femme de Marcel et fille du capitaine.
STÉPHANIE, vieille servante.

La scène se passe à deux ou trois lieues de Paris, de nos jours.
Un petit salon de campagne donnant sur un jardin.

### SCÈNE I.

Le capitaine PRUDENT, MARCEL, SIMÉON et CLÉMENCE, *prenant le café sur un guéridon.*

LE CAPITAINE, *gesticulant, sa cuiller à la main.*

Parbleu! monsieur, ce que vous appelez si éloquemment un préjugé barbare me paraît aussi indispensable à notre civilisation que ce fauteuil où vous vous prélassez est...

SIMÉON.

Pardon, capitaine : je ne vois pas bien le rapport qu'il peut y avoir entre un fauteuil et le sujet qui nous occupe.

LE CAPITAINE.

Aucun, j'en conviens; mais enfin toujours est-il que... Voilà un café qui sent furieusement la mélasse.

CLÉMENCE.

Eh bien, mon père, je vais dire qu'on vous en prépare d'autre?

LE CAPITAINE.

Non, Clémence; non, merci. D'ailleurs, je ne hais point ce goût. Et puis tu feras bien, une autre fois, de ne pas m'interrompre. (*A Siméon.*) Tenez, supposons qu'un franc vaurien, de ceux que la nature a doués d'une force d'Hercule, vous administre un superbe et solide coup de poing, en manière de passe-temps, à vous qui ne me paraissez point doué d'une complexion à enclouer des obusiers. Eh bien?

SIMÉON.

Je ne me battrais pas avec lui.

LE CAPITAINE, *faisant un bond sur sa chaise.*

Ah! ah!

SIMÉON.

Par la toute simple raison que, moi, homme d'honneur, je n'irais point risquer ma vie contre celle d'un... vaurien.

LE CAPITAINE.

Mais, mille canons! supposons que ce vaurien fût un parfait honnête homme?

SIMÉON.

Alors il ne m'administrerait pas un superbe et solide coup de poing en manière de passe-temps.

LE CAPITAINE.

Cependant, dans la vie, à toute heure, on est exposé...

SIMÉON.

Au coup de poing du vaurien susdit, je ne vous dis pas le contraire, capitaine.

LE CAPITAINE.

Et alors il faut bien dégaîner, à moins de passer pour un...

SIMÉON.

Quoique l'agresseur soit un spadassin de profession? (*A part.*) Il m'agace, le capitaine.

LE CAPITAINE.

C'est un malheur pour l'insulté. Que voulez-vous que j'y fasse? On est homme ou on ne l'est pas. On ne va pas sur le terrain pour s'amuser.

SIMÉON.

C'est justement pour cela qu'il n'y faut aller que pour une cause juste et sérieuse, avec un adversaire d'honorabilité reconnue et surtout avec cette conviction que les choses ne peuvent mieux s'arranger.

LE CAPITAINE, *à Marcel.*

Voyons, toi, Marcel, qu'est-ce tu dis de cela?

CLÉMENCE.

Il dit, mon père, ainsi que son visage vous l'exprime, que votre discussion n'est pas amusante du tout.

LE CAPITAINE.

Je ne te demande point ton avis. (*A Marcel.*) Réponds-moi donc? Le fait est que tu as l'air singulièrement préoccupé. Voyons, que penses-tu de la discussion?

MARCEL.

Je pense que Siméon a raison en vous disant que le duel est une coutume barbare, un sauvage préjugé de la bêtise humaine et que vous n'avez pas tort en lui soutenant que tout homme qui se respecte doit venger l'insulte qu'on lui a faite.

LE CAPITAINE.

Certainement que tout homme doit venger l'insulte qui... Eh! tenez, moi, qui vous parle, j'ai eu quatorze duels, monsieur. Quatorze!

SIMÉON.

Diable! Pour des causes sérieuses, sans doute?

LE CAPITAINE.

C'est selon. Au régiment, où j'entrai fort jeune, quelques railleurs prirent l'habitude de faire sur mon nom de Prudent des jeux de mots qui ne me plaisaient point du tout. Ah! ce nom insignifiant dans la vie civile, me causa, dans la vie militaire, plus d'ennuis que vous n'avez de cheveux. Les uns m'appelaient le hardi Prudent; les autres, l'audacieux Prudent; d'autres encore, le téméraire Prudent. Vous comprenez bien que je ne pouvais point me laisser molester. Et pif! paf! des soufflets pour commencer, des coups d'épée pour finir, tant et si bien, qu'ils apprirent tous qu'il fallait compter avec la pointe de mon sabre.

SIMÉON.

En tuâtes-vous beaucoup, capitaine?

LE CAPITAINE.

Aucun, grâce à Dieu! D'ailleurs, on ne se bat pas en duel pour tuer son semblable. La mort, en pareille circonstance, est toujours un événement très-regrettable.

SIMÉON.

D'accord. Mais alors pourquoi se bat-on?

LE CAPITAINE.

On se bat, monsieur, on se bat... parce que l'on se bat... pour se battre enfin... Est-ce que je sais, moi?

SIMÉON.

Ah! je croyais que c'était pour tuer son adversaire...

LE CAPITAINE.

Le tuer! comme vous y allez! Vous êtes féroce, vous!

SIMÉON.

Non, je suis logique.

LE CAPITAINE.

Logique tant que vous voudrez; on ne tue pas un homme comme une mouche, une égratignure suffit. Au premier sang, comme on dit.

SIMÉON.

Il me semble alors qu'un bon coup de poing sur le nez ferait tout aussi bien l'affaire. Il y a des gens qui saignent très-facilement du nez.

LE CAPITAINE.

Un coup de poing sur le nez! Pourquoi pas tout de suite le lui écraser. Décidément, vous êtes féroce, vous. (*A Marcel.*) Il me déplaît, ton ami.

SIMÉON.

Allons, je vois, capitaine, qu'il ne fait pas bon vous regarder de travers.

CLÉMENCE.

Mon père est bien le meilleur homme que je connaisse. (*Ils se lèvent. Clémence pousse le guéridon dans un coin.*)

LE CAPITAINE.

Sans doute, je ne suis pas un vampire; mais, comme dit monsieur, il ne faut point me regarder de travers. (*A Marcel.*) Est-ce que tu souffrirais, toi, qu'on te regardât de travers?

MARCEL.

Moi, je... certainement non.

LE CAPITAINE.

Je le pense bien.

SIMÉON.

Vous avez raison, capitaine. Et maintenant, permettez-moi de détourner légèrement le cours de cette intéressante causerie.

LE CAPITAINE, *à Marcel.*

Il est à bout d'arguments. Il s'avoue battu. (*Haut.*) Déjà sept heures! Ah! mais j'y songe, je parie que Stéphanie a oublié de donner la pâtée à Soliman. Elle est négligente, Stéphanie. Il faut que j'aille voir ça. (*A Marcel.*) Qu'est-ce que tu as donc à te promener ainsi de long en large, toi?

MARCEL.

Moi, rien.

LE CAPITAINE, *à Siméon.*

Soliman, en voilà un chien qui a du courage et qui n'aime pas qu'on le regarde de travers. Ah! le bon chien!

SIMÉON.

Alors cette honorable bête dut avoir bien des affaires d'honneur dans sa vie.

LE CAPITAINE, *assez sèchement.*

Oui, monsieur. (*A part.*) Il me déplaît, ce jeune homme. (*Haut, à Clémence.*) Dis-moi, Clémence, le petit, est-ce qu'il n'est pas encore couché?

CLÉMENCE.

Je vais aller m'en informer moi-même... (*A Siméon.*) si monsieur veut bien me le permettre.

SIMÉON.

Certainement, madame.

LE CAPITAINE.

Allons voir Soliman. (*Clémence et le capitaine sortent.*)

## SCÈNE II.

SIMÉON, MARCEL.

SIMÉON.

Il n'en démordra pas, le brave homme.

MARCEL.

Et il est bien loin de se douter qu'il remuait une corde furieusement tendue.

SIMÉON.

Je ne te comprends pas.

MARCEL.

Je me bats.

SIMÉON.

Comment, tu te...

MARCEL.

Eh bien, oui, je me bats en duel.

SIMÉON.

Parles-tu sérieusement?

MARCEL.

Sérieusement, mon cher Siméon, et c'est pour cela que je t'ai écrit de venir.

SIMÉON.

Ah! diable!

MARCEL.

Et il faut que tu me serves de témoin.

SIMÉON.

Dispose de moi. Mais, avant tout, la raison de ce duel?

MARCEL.

La raison? elle est déraisonnable, comme toutes celles, à peu près, de ces sortes d'aventures. En deux mots, la voici : C'était à Paris, dans un café. Un certain personnage, plus mal-appris que méchant, à la suite d'une discussion vive où mon avis différait du sien, laissa tomber une épithète malséante que j'aurais dû, peut-être, ne pas ramasser. Je le priai de se rétracter, il s'y refusa; j'insistai; nouveau refus de sa part. Bref, il fallait me démettre de mes prétentions, et c'était reculer, ou bien suivre la voie agressive que lui-même il me traçait. C'est ce que je fis. Nos cartes furent échan-

gées, et, maintenant, j'attends la moralité de cette histoire.

SIMÉON.

Tu as, peut-être, été trop vite aussi. Que diable!

MARCEL.

Ne vas-tu pas me faire un sermon, par hasard?

SIMÉON.

Non, mon ami, il serait inutile à cette heure. Et pourtant, tu aurais dû songer qu'en livrant ton existence entière à un étranger, sans doute indigne de se mesurer avec toi, tu dépossédais ta femme et ton enfant, auxquels cette existence est précieuse et utile.

MARCEL.

J'y ai songé,... mais quand il n'était plus temps. Et, d'ailleurs, pouvais-je me conduire autrement, et invoquer, en face d'un tel affront, ce lien de la famille, si indifférent aux préjugés du monde? Vois-tu, Siméon, l'orgueil humain est un gouffre insondable où s'engloutit chaque jour ce que l'homme a de meilleur. Je voudrais

LE CAPITAINE : Supposons qu'un franc vaurien... (Scène Ire.)

ne point me battre; je sens, comme tu me le dis, que ma vie est utile à ceux que j'aime, et je devrais... Eh bien, non, je ne le peux pas. Veux-tu être mon témoin?

SIMÉON, *lui serrant la main.*

Je suis ton ami.

MARCEL.

Eh bien, convenons vivement de ce qu'il nous reste à faire.

SIMÉON.

Quelles sont les armes?

MARCEL.

Comme c'est à moi de choisir, ne sachant pas tirer l'épée, je me déciderai pour le pistolet.

SIMÉON.

Hum! Es-tu adroit, au moins?

MARCEL.

Tu sais bien que je suis myope.

SIMÉON.

Mais, malheureux! tu vas te faire...

MARCEL.

Assassiner, je ne dis pas le contraire. Mais le point d'honneur!!! Et d'abord, il faut que je puisse m'en aller d'ici sans éveiller aucun soupçon. Écoute-moi. Dans ma lettre qui te priait de venir en toute hâte, tu te souviens que je te recommandais d'arriver ici comme si tu y venais d'inspiration, de toi-même, enfin sans une invitation préalable? As-tu suivi ma recommandation?

SIMÉON.

De point en point; scrupuleusement.

MARCEL.

Alors, tu vas comprendre le reste. Le motif de ta visite, le voici : tu viens m'inviter à une partie de chasse. Tu possèdes justement une propriété quelque peu giboyeuse; tu m'emmènes pour deux ou trois jours... et... c'est tout...

SIMÉON.

Ah! mon ami! quelle pénible mission!

MARCEL.

Hésiterais-tu à la remplir?

SIMÉON.

Je suis ton ami, compte sur moi.

MARCEL.

A propos, voici quelques papiers que tu remettras à Clémence, si je... (*Il les lui donne.*).

SIMÉON.

Veux-tu bien te taire.

MARCEL.

Il faut tout prévoir.

SIMÉON, *prenant les papiers.*

Soit. Est-ce que nous partons ce soir?

MARCEL.

Sans doute. Ces sortes d'affaires n'admettent aucun retard. Il nous faut trouver un second témoin, et ce n'est pas chose facile...

SIMÉON.

Ah çà, j'espère bien que nous irons passer deux ou trois heures dans un tir quelconque.

MARCEL.

Je ferai ce que tu voudras. (*Le capitaine entre.*)

## SCÈNE III.

LES MÊMES, plus le CAPITAINE.

LE CAPITAINE.

Ce gredin de Soliman! La bonne correction! sa peau en fume encore. C'est-à-dire que monsieur se permettait de trembler devant un gros chat qui vient la nuit effrayer mes poules. — Soliman, cours après le chat! kiss! kiss! au chat! au chat!... Mais baste! il ne bougeait pas plus que s'il eût été empaillé. Et l'autre, qui jurait en faisant le hérisson. — Soliman, ici! kiss! kiss! au chat! au chat!... Soliman ne bougeait point. La patience m'échappe; je le prends par le chignon du cou, et allez donc! Mais pas un cri... Il a du caractère, ce chien-là, de l'énergie. Un vrai troupier, quoi! Seulement il se fait vieux. Et puis, dame! un chien d'arrêt, vous comprenez... Il se croyait dans l'exercice de ses fonctions. C'est égal, je n'aime pas les clampins, moi. Eh bien, vous ne me répondez ni l'un ni l'autre. Est-ce que je parle à des sourds?

SIMÉON.

Du tout, capitaine. Nous avons fort bien entendu : Soliman, kiss! kiss! au chat! au chat! Et puis vous lui avez administré une correction, et puis il se fait vieux,

un chien d'arrêt... et cætera, et cætera. Vous voyez bien que nous avons entendu.

LE CAPITAINE.

C'est égal, vous avez l'air diantrement préoccupé, ô pacifique jeune homme! Et toi, Marcel, tu ne dis rien non plus?

MARCEL.

Pardon, je vous écoutais... Où est Clémence?

LE CAPITAINE.

Elle endort le petit. (*A Siméon.*) Vous ne l'avez pas vu, le petit, vous?

SIMÉON.

Non, capitaine.

LE CAPITAINE.

C'est dommage. Un beau brin d'enfant, tout de même. Trois ans bientôt. Il en paraît quinze. C'est moi qui l'éduquerai; et je vous assure bien, mon cher monsieur, que j'en ferai un homme solide. En voilà un qui ne reculera pas devant un coup d'épée.

SIMÉON.

Comme Soliman.

LE CAPITAINE, *regardant Marcel.*

Est-il heureux, ce gaillard-là! Une jolie femme, un bel enfant. Le paradis sur terre, quoi! Est-il heureux!

SIMÉON.

Très-heureux, en effet. (*A part.*) Il m'agace, le capitaine.

LE CAPITAINE.

Satané Soliman! quelle dégelée! Je n'aime pas les clampins, moi.

SIMÉON.

Capitaine, voilà déjà deux fois que vous répétez ce facétieux adjectif.

LE CAPITAINE.

Eh bien, après? Vous ne le prenez pas pour vous, je suppose?

SIMÉON.

Oh! pour cela, non. Les vieux et braves militaires comme vous n'insultent jamais les honnêtes gens comme moi. Seulement...

LE CAPITAINE.

Vous ne partagez point mon opinion. Je le déplore; mais je vous excuse, par cette raison seule que vous ne portez point l'épaulette et que vous ne pouvez comprendre l'utilité d'une institution qui touche au point d'honneur et que...

SIMÉON.

Cette institution, je la hais; je la trouve immorale, barbare et stupide.

LE CAPITAINE.

Monsieur Siméon, dès que mon avis diffère du vôtre, je ne comprends pas que vous osiez, en ma présence, employer de telles expressions pour soutenir une thèse qui n'est point la mienne.

SIMÉON.

Tenez, monsieur Prudent, parlons d'autre chose, si vous le voulez bien.

LE CAPITAINE.

Du tout, monsieur, du tout. Je ne suis pas une girouette. Vous employez des termes qui... que... enfin, voici mon *ultimatum* : Tout individu qui recule devant un coup d'épée pour venger un affront, quand l'occasion s'en présente, me paraît indigne de porter le nom d'homme. J'ai dit.

SIMÉON, *à part.*

Il m'agace, le capitaine! Il m'agace! il m'agace!!! (*Haut, avec colère.*) Ah! vous approuvez ces choses-là, vous! Ah! il vous faut des coups d'épée, des coups de pistolet, des combats, des tueries... Eh bien, capitaine, soyez satisfait : votre gendre, le mari de votre fille, se bat demain.

MARCEL, *à Siméon.*

Siméon, qu'as-tu fait?

LE CAPITAINE.

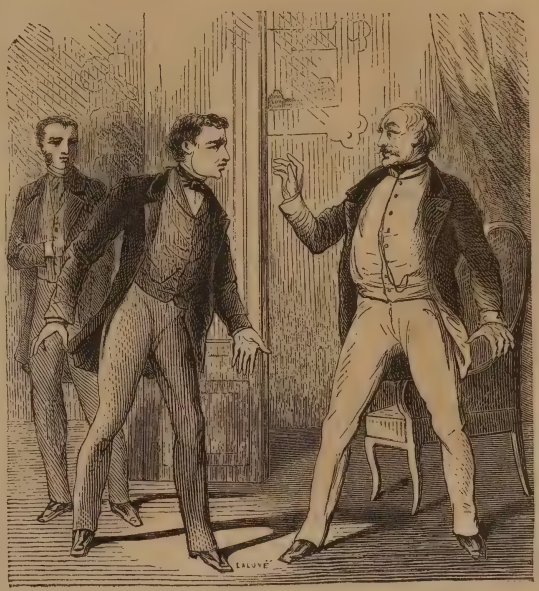
Comment? vous dites?

SIMÉON.

Que votre gendre se bat demain et que je l'emmène ce soir, parce que je lui sers de témoin, moi, l'homme pacifique. Mais sautez-moi donc au cou.

LE CAPITAINE, *légèrement goguenard.*

Vraiment? il se bat demain? Voyez-vous cela! vous n'êtes pas assez fin pour moi, mon cher monsieur; et votre innocente plaisanterie ne saurait un seul instant ébranler mes convictions.



LE CAPITAINE : Mille canons! ce n'est pas possible. (Scène III.)

SIMÉON.

Comment, vous ne me croyez pas?

LE CAPITAINE.

A d'autres, jeune homme! Je les connais ces malices-là.

SIMÉON.

Capitaine, je vous jure sur l'honneur que je vous dis la vérité.

LE CAPITAINE, *faisant un bond.*

Mille canons! ce n'est pas possible!

SIMÉON.

Cela est possible, cela est vrai. Il nous manque un témoin; si vous voulez nous faire l'honneur d'être le nôtre.

LE CAPITAINE.

Monsieur!... Voyons, parlons sérieusement. N'est-ce pas que vous voulez vous moquer de moi? Avouez-le, je ne me fâcherai point.

SIMÉON.

Me moquer de vous, moi, monsieur!... Vous avez des cheveux blancs!

LE CAPITAINE.

C'est vrai, je suis un vieux barbon, une vieille ganache. Je déraisonne, je radote. Mais dites-moi, monsieur, que vous voulez me faire peur.

SIMÉON.

Vous faire peur! à vous, un soldat!...

LE CAPITAINE.

Et toi, tu ne dis rien? N'est-ce pas, Marcel, que ton ami se trompe, qu'il veut se jouer de ma crédulité, se venger de mon entêtement à lui soutenir des billevesées? N'est-ce pas que tu ne te bats point?

MARCEL.

Si! je me bats. Seulement Siméon a eu tort de vous l'apprendre.

LE CAPITAINE.

Mille canons! et ma fille! et ton enfant!

SIMÉON.

Ah! voilà! le cri du cœur ou plutôt celui de l'égoïsme. On encourage un préjugé de la sauvagerie humaine; on vous force à le subir. On vous dit : « On t'insulte, va, il faut te battre. » On regarde, on applaudit. Mais sitôt que le danger menace un intérêt privé, celui-là même qui acclamait le plus cette chose monstrueuse vous crie de toute la force de ses poumons : « Et ma fille! et ton enfant! » Et les convenances sociales, monsieur? La femme sera veuve peut-être, l'enfant deviendra orphelin; mais l'honneur sera satisfait.

LE CAPITAINE.

Vous êtes cruel, monsieur! Tenez, vous avez raison. J'ai mérité cette inexorable punition. (*A Marcel.*) Mais tu n'iras point; je prendrai ta place. Quelques années de plus ou de moins à vivre, baste! Mon sac est fait d'avance. Et, d'abord, je le tuerai, ton adversaire.

MARCEL.

Vous ne prendrez pas ma place.

LE CAPITAINE.

Si, si! Mais, récapitulons. La chose n'en vaut peut-être pas la peine. Raconte-moi cela. Je veux que tu me dises pourquoi tu te bats.

MARCEL.

Parce que j'ai été insulté.

LE CAPITAINE.

Insulté, insulté... Mais il fallait lui donner un coup de poing sur le nez. Voyons, mauvaise tête, l'adresse de ton homme. J'irai le trouver, ce monsieur. Je te promets d'être calme. Il ne sait peut-être pas, cet homme, que tu es père de famille. Il comprendra, il te fera des excuses... D'abord, s'il ne t'en fait pas, je l'extermine... Mais je t'assure que je serai très-poli.

SIMÉON.

Capitaine, tout cela me paraît impraticable. Vous devez rester ici, auprès de votre fille.

LE CAPITAINE.

Du tout, du tout. Je ne veux pas qu'il se batte, et il ne se battra point!

SIMÉON.

Vous savez bien qu'il ne peut pas faire autrement.

LE CAPITAINE.

Tenez, c'est vous qui l'encouragez. C'est vous qui le conduisez à la mort. Vous êtes un duelliste, un bretteur, un spadassin!

SIMÉON.

Monsieur, vous connaissez mes opinions sur le duel. L'événement qui se prépare ne peut contribuer à les modifier. Cependant, je me vois forcé d'en appeler sérieusement à votre loyauté, à votre honneur, à votre courage. Oubliez vos sentiments de père et laissez Marcel se conduire comme vous vous conduiriez si vous étiez à sa place. Marcel a été gravement offensé, il ne peut pas et ne veut pas reculer.

LE CAPITAINE.

C'est vrai, monsieur Siméon, c'est vrai! Il faut qu'il aille se battre. Dieu me frappe, pour me punir, sans doute, de mes instincts... belliqueux. (*A Marcel.*) Va te battre, mon garçon, je ne t'en empêcherai plus. Donnez-moi la main, monsieur Siméon, et pardonnez-moi mes emportements. C'est que, voyez-vous, j'ai du vitriol dans les veines! (*Se frappant le front.*) Ah! mille canons! j'y songe. (*Il arpente la scène en ayant l'air de chercher, et, après avoir fureté dans tous les coins, il prend une canne, et, la présentant à Marcel.*) Tiens! prends cela. Suppose que ce soit un fleuret. (*Marcel prend la canne, qu'il tient gauchement. Le capitaine s'empare d'une cravache et se met en garde en face de Marcel.*) Ah! le misérable! Il tient cela comme un cierge! Mais il va se faire éventrer tout vif! Tu ne sais donc pas tenir une épée, animal?

MARCEL.

Ma foi, non.

LE CAPITAINE.

Et tu veux te battre, idiot! (*Il jette sa cravache avec colère.*) Tires-tu passablement, au moins! (*A part, après avoir réfléchi.*) Ce n'est pas possible d'essayer. Ça ferait du bruit... et elle! (*Il prend un livre, et, le présentant à Marcel.*) Tiens, prends cela. Je vais faire vingt-cinq pas. Tu me le jetteras à la tête. Ce n'est point tout à fait la même chose, mais je verrai toujours si tu as le coup d'œil juste. (*Il compte les pas et se met en face de Marcel.*) Allons, va! et tâche de m'attrapper.

MARCEL.

C'est inutile, je suis myope.

LE CAPITAINE.

C'est vrai, il est myope, l'animal! Va toujours. Flanque-moi ça en pleine figure. Mais, va donc, imbécile!

MARCEL, *posant le livre sur la table.*

Puisque je vous dis que je suis myope.

LE CAPITAINE.

Il est myope, il ne sait point tirer, et il se bat! (*A part.*) Ces pékins sont vraiment d'une outrecuidance!... Nous savons nous battre, nous, mais eux... Va te promener. Un mot de travers, ils vont sur le terrain, et ils s'embrochent bêtement. (*Haut.*) Monsieur, quand on est myope, quand on ne sait pas le premier mot d'escrime, on va chez un médecin, afin qu'il vous rende sourd. De cette façon, on n'entend pas les propos offensants. (*A Siméon, avec désespoir.*) Ah! mon cher monsieur, il est perdu!

SIMÉON.

Vous exagérez, capitaine. Tout ceci se terminera, sans doute, mieux que vous ne le supposez. Tant tués que blessés, il n'y aura personne de mort. (*Silence.*)

MARCEL.

Mon père, comme il faut absolument que nous nous en allions ce soir, j'ai prié Siméon de dire à Clémence qu'il m'emmenait passer deux ou trois jours pour chasser ensemble... Vous voudrez bien, n'est-ce pas?...

LE CAPITAINE.

Avoir l'air de tomber dans le panneau, je comprends. J'aurai du courage, je ne dirai pas un mot.

SIMÉON.

Au contraire. Il vaudrait peut-être mieux que vous... quelques paroles insignifiantes, vous comprenez? Il faut que la femme de Marcel ne se doute de rien, et votre silence...

LE CAPITAINE.

C'est vrai... mille canons! ce sera dur! (*A Marcel.*) Viens donc m'embrasser! Enfant, va! Il fallait donc lui donner un coup de poing sur le nez... (*A part.*) J'irai dire une neuvaine demain matin. Il y a pourtant bien longtemps que je ne suis entré dans une église. J'ai eu tort. Mais le bon Dieu est bon, il me pardonnera. J'attacherai ma croix au bras du petit Jésus. (*Clémence entre.*)

MARCEL, *l'apercevant.*

Chut! elle vient.

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, plus CLÉMENCE.

CLÉMENCE, *à son père.*

Eh bien, mon père, vous êtes-vous mis d'accord avec ces messieurs?

SIMÉON, *vivement.*

Cela n'a pas été difficile, madame.

LE CAPITAINE.

Et le petit?

CLÉMENCE.

Il dort.

MARCEL, *à Siméon.*

Parle.

SIMÉON.

Je vais, madame, vous demander un petit sacrifice.

CLÉMENCE.

Lequel? monsieur.

SIMÉON.

C'est de... (*A part.*) Mauvais début. (*Haut.*) C'est de vouloir bien me confier votre mari. (*A part.*) Confier n'est pas heureux. (*Haut.*) Pour quelques jours. Depuis longtemps, nous devions chasser ensemble, et, si vous le permettez, nous profiterons du moment où le gibier abonde pour nous en aller tous les deux faire l'école buissonnière. (*A part.*) Ouf!

CLÉMENCE.

Je ne saurais, monsieur, priver mon mari du plaisir qu'il doit trouver auprès de vous. Quant à la permission, j'avoue sincèrement que je vous la donne à regret. Mais je vous la donne.

SIMÉON.

Merci, madame.

CLÉMENCE.

Je vous avouerai aussi que j'eusse préféré que ce fût pour une autre partie de plaisir. La chasse me fait peur. Il arrive tant d'accidents. N'est-ce pas, mon père?

LE CAPITAINE.

Des accidents,... il en arrive et il n'en arrive pas... D'ailleurs, est-ce que je sais, moi? (*A part.*) Comme je tremble, comme je tremble!

MARCEL, *regardant la pendule.*

Déjà huit heures! Apprête-toi, Siméon. Nous n'avons juste que le temps.

CLÉMENCE.

Comment, vous vous en allez ce soir!

MARCEL.

Oui, ma chère amie. Il faut que nous prenions le chemin de fer à neuf heures, et nous avons au moins trois quarts d'heure de marche d'ici à la gare,

CLÉMENCE.

Vous allez traverser la forêt! à pied, la nuit! et peut-être faire de mauvaises rencontres.

SIMÉON.

Il n'y a aucun danger, madame. Nous sommes deux.

CLÉMENCE.

N'importe! vous feriez mieux de partir demain matin.

MARCEL, *embrassant sa femme.*

Impossible, ma chère amie.

CLÉMENCE, *à Siméon.*

Vous ne me le garderez pas longtemps, au moins?

SIMÉON.

Deux ou trois jours, pas davantage.

CLÉMENCE.

Deux ou trois jours! Ah! mais non. C'est après demain le 25 septembre, jour anniversaire de notre mariage. Ah! par exemple! il faut que Marcel soit revenu après-demain. (*A Marcel.*) N'est-ce pas, Marcel, que tu seras ici après-demain?

MARCEL.

Oui, oui, ma chère Clémence.

CLÉMENCE.

C'est pour le coup que mon père t'enverrait un cartel si tu n'étais pas ici après-demain. Et tu serais obligé de te battre en duel avec lui. N'est-ce pas, mon père?

LE CAPITAINE.

Tu dis des bêtises.

CLÉMENCE, *à Marcel.*

Surtout, prends bien garde aux accidents. Il en arrive si souvent à la chasse!

SIMÉON, *à part.*

Pauvre femme! elle me fend le cœur!

MARCEL.

Voyons, Siméon, dépêchons-nous; il est l'heure.

CLÉMENCE.

Ne le pressez donc pas tant, monsieur. (*A Marcel.*) Tu t'en irais comme cela, sans embrasser Fernand! Oh! les vilains chasseurs! (*A Siméon.*) Vous ne l'avez pas encore vu, monsieur? Vous mériteriez bien de ne le voir jamais, pour vous punir de nous enlever son père. Je ne vous fais pas entrer dans ma chambre, qui est en désordre; mais je vais vous l'amener, notre Fernand. (*Elle sort.*)

## SCÈNE V.

LES MÊMES, moins CLÉMENCE.

MARCEL, *à Siméon.*

Ces adieux me brisent.

LE CAPITAINE.

Moi, il y a vingt ans que je n'avais pleuré! (*Il s'essuie les yeux.*)

SIMÉON, *au capitaine.*

Du courage, monsieur.

LE CAPITAINE.

C'est bon, c'est bon. Je ne suis pas un enfant. (*A part.*) Mille canons! voilà ma plus rude campagne! (*Clémence entre en traînant le berceau avec une précaution toute maternelle.*)

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, plus CLÉMENCE.

CLÉMENCE.

Il dort... mais il ne s'éveille pas. Il a le sommeil dur,

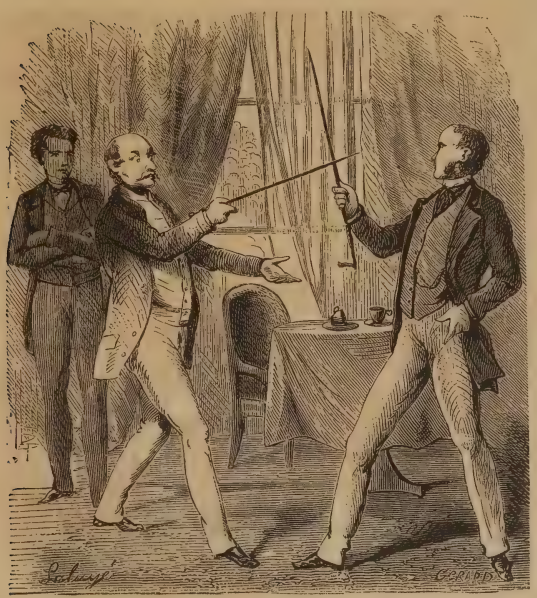
le cher ange. (*Elle écarte doucement le rideau du berceau. A Siméon.*) Regardez, monsieur, comme il est beau. (*Marcel se précipite sur le berceau de son fils et embrasse l'enfant avec effusion. A Marcel.*) Tu l'as réveillé. Vois comme il te sourit. Est-il aimable! Voilà un enfant qui ne pleure jamais quand on le réveille. Il y en a tant d'autres qui jetteraient les hauts cris. — Papa, mon cher ange, nous quitte pour aller faire la guerre aux moineaux. C'est un méchant, papa! — Ah! mon Dieu! l'on dirait qu'il a la joue toute mouillée. (*Marcel se retourne et essuie vivement ses yeux. Puis il sonne avec violence. Stéphanie entre.*)

MARCEL, *à Stéphanie.*

Stéphanie, descendez-moi donc mon sac de voyage. Vous le trouverez dans ma chambre, tout préparé.

STÉPHANIE.

Bien, monsieur. (*Elle sort en chantonnant.*)



LE CAPITAINE : Ah! le misérable! Il tient cela comme un cierge. (Scène III.)

LE CAPITAINE.

Quand donc aurez-vous fini de chanter, vous?

CLÉMENCE.

La pauvre femme! laissez-la chanter, mon père.

LE CAPITAINE.

Non, je ne veux pas qu'elle chante, moi. Ça réveille le petit. (*A mi-voix.*) Brute!...

CLÉMENCE, *à Siméon.*

Il est de mauvaise humeur, parce que vous m'emmenez mon mari.

LE CAPITAINE.

Je suis de mauvaise humeur, parce que... je suis de mauvaise humeur. Je voudrais que le diable... (*Sur un signe de Siméon, il cherche à se donner un semblant de gaieté. A Clémence.*) Qui est-ce qui dit que j'étais de mauvaise humeur, fillette? Je suis on ne peut plus joyeux, au contraire. Ah! les chasseurs! vont-ils s'en donner! sont-ils heureux! Moi, j'aime la chasse. (*Chantonnant,*)

Chasseur diligent,
Quelle ardeur te *transporte!*
Tu pars dès l'aurore
Toujours *joyeux.*

CLÉMENCE, *au capitaine.*

Mais il ne rime pas, votre couplet.

LE CAPITAINE.

Ah! il ne rime pas!... Au fait! puisque c'est un opéra. (*Stéphanie rentre, rapportant le sac de nuit.*)

STÉPHANIE, *à Marcel.*

Voilà vot' sac de nuit, monsieur. (*Elle sort.*)

MARCEL, *à Siméon.*

Partons... Adieu, Clémence. (*Il l'embrasse avec effusion.*)

CLÉMENCE.

Au revoir, monsieur le chasseur féroce. (*Au capitaine.*) Mon père, Marcel s'en va. (*Le capitaine, sans dire une parole, donne une poignée de main à Marcel. Marcel va furtivement au berceau de son fils, et, ne pouvant y résister, écarte le rideau et embrasse l'enfant. Mais, voyant que Clémence l'a vu, il revient vivement sur le devant de la scène.*)

CLÉMENCE : Regardez, monsieur, comme il est beau. (Scène VI.)

MARCEL, *avec embarras.*

C'est que je croyais avoir laissé tomber quelque chose sur le berceau.

CLÉMENCE.

Quelque baiser, sans doute... et tu viens de le ramasser. (*Au capitaine.*) Comme il l'aime!

LE CAPITAINE, *bas à Siméon.*

Je vous le recommande, monsieur.

SIMÉON, *de même.*

Soyez tranquille, capitaine,... je ferai tout mon possible.

MARCEL.

Adieu, Clémence,

CLÉMENCE.

C'est-à-dire, au revoir. Ah! j'oubliais... (*Elle ouvre un meuble et prend une boîte qu'elle donne à Marcel.*)

MARCEL.

Qu'est-ce que c'est que cela?

CLÉMENCE.

Tes pistolets. Il ne faut pas voyager sans armes.

MARCEL, *avec une émotion contenue.*

Ah! c'est vrai. Merci. (*Stupéfaction du capitaine et de Siméon. Silence. Marcel va serrer la main au capitaine.*)

LE CAPITAINE, *à Marcel.*

Ce n'est pas assez. Embrasse-moi. (*Après l'avoir embrassé.*) Je ne croyais point l'aimer autant que cela. (*Siméon salue Clémence et le capitaine. Marcel jette un dernier regard sur sa femme et sur le berceau de son fils; puis il sort, accompagné de Siméon. Clémence se met à la fenêtre pour le voir partir. Le capitaine s'assied d'un air sombre, puis se cache la tête dans les deux mains.*)

CLÉMENCE : A vous la pose! (Scène VII.)

CLÉMENCE, *à la fenêtre.*

Surtout, ne manque pas de revenir après-demain... sans faute, n'est-ce pas? Au revoir, Marcel, au revoir. Adieu, monsieur.

## SCÈNE VII.

LE CAPITAINE, CLÉMENCE.

LE CAPITAINE, *à part.*

Pourvu qu'elle ne voie pas que j'ai pleuré. (*Il va furtivement baisser la lampe, dont la clarté ne donne plus qu'une faible lumière. Clémence rentre le berceau.*)

CLÉMENCE, *revenant.*

Ils sont partis. J'aurais bien préféré que ce monsieur Siméon ne vînt pas aujourd'hui. Tiens, la lampe qui s'éteint. (*Elle va pour la remonter.*)

LE CAPITAINE, *brusquement.*

Laisse-la donc tranquille, cette lampe.

CLÉMENCE.

Mais on n'y voit plus.

LE CAPITAINE.

Mais puisque je te dis de la laisser tranquille... m'obéiras-tu? C'est moi qui l'ai baissée : cette grande clarté me faisait mal aux yeux.

CLÉMENCE, *allant à la fenêtre.*

C'est différent. Oh! mon Dieu! comme la nuit est sombre! Pourvu qu'il ne lui arrive rien.

LE CAPITAINE, *brusquement.*

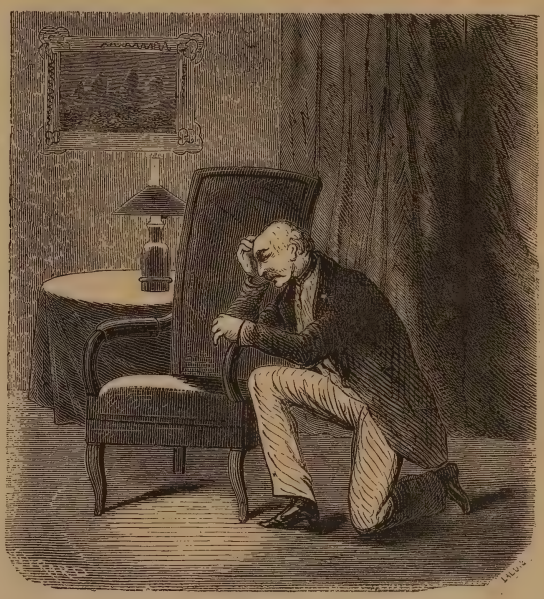
Qu'est-ce que tu veux qu'il leur arrive?

CLÉMENCE.

Je n'en sais rien; mais j'ai peur. Avez-vous remarqué comme Marcel avait l'air ému en nous quittant?

LE CAPITAINE, *haussant les épaules.*

Tu dis des absurdités! (*Clémence va prendre une pipe appendue au mur et la présente à son père.*)



LE CAPITAINE : Frappe-moi tout seul, mon Dieu! j'ai la peau dure. (Scène VIII.)

LE CAPITAINE.

Qu'est-ce que c'est que cela?

CLÉMENCE.

Votre pipe, que vous avez l'habitude de fumer après votre dîner.

LE CAPITAINE.

C'est vrai. Je n'y songeais plus. (*Il bourre machinalement sa pipe, et, sans songer à l'allumer, il la porte à ses lèvres. Clémence met une table devant son père et dispose dessus un jeu de dominos.*) Pourquoi déranges-tu cette table?

CLÉMENCE.

Mais pour faire votre partie. Vous savez bien que vous en avez aussi l'habitude.

LE CAPITAINE.

Certainement. A quoi jouons-nous?

CLÉMENCE.

Aux dominos, comme toujours.

LE CAPITAINE.

Ah! oui, aux dominos! J'aime beaucoup les domi-

nos. Un bien joli jeu ! (*A part.*) Dans un pareil moment !... (*Clémence, tout en regardant son père avec inquiétude, s'assied devant la table.*)

CLÉMENCE.

Eh bien, prenez, mon père. (*Le capitaine prend convulsivement une poignée de dominos.*)

LE CAPITAINE.

Voilà, je suis prêt.

CLÉMENCE.

A vous la pose.

LE CAPITAINE.

Tu dis ?...

CLÉMENCE.

Je dis : à vous la pose.

LE CAPITAINE.

Tiens, voici du trois.

CLÉMENCE.

Du quatre, voulez-vous dire.

LE CAPITAINE.

Ah ! oui, du quatre. (*Petit silence, durant lequel ils jouent tous les deux d'un air distrait.*)

CLÉMENCE.

Tenez, mon père, nous jouons tout de travers, l'un et l'autre. Si vous m'en croyez, nous en resterons là.

LE CAPITAINE, *se levant d'un bond.*

Tout comme tu voudras, ma fillette. (*Le capitaine s'apercevant que sa fille le regarde furtivement de temps à autre, se met à chantonner.*)

As-tu vu la casquette,
La casquette?
As-tu vu la casquette?

CLÉMENCE.

Vous avez quelque chose, mon père.

LE CAPITAINE.

Quelque chose, moi ! Allons donc.

CLÉMENCE.

Oh ! oui. Je ne vous ai jamais vu si... bizarre. Vos habitudes les plus douces, c'est à peine si elles vous laissent quelques souvenirs. Vous fumez dans votre pipe sans vous apercevoir qu'elle n'est pas allumée. Vous paraissez inquiet, agité comme si vous appréhendiez quelque malheur. Moi-même, en vous voyant ainsi, je me sens le cœur serré, et les larmes me viennent aux yeux sans que pourtant je puisse en verser une seule.

LE CAPITAINE, *se faisant violence.*

Folle !... Je n'appréhende aucun malheur; je suis même très-gai. Je vais allumer ma pipe. Donne-moi du feu. (*Clémence lui présente une allumette enflammée.*) Merci, ma fillette. (*Il allume sa pipe.*) Merci. Ah ! que c'est bon, la pipe. Et, maintenant, va te reposer. Tu parais fatiguée... va dormir... il est l'heure.

CLEMENCE.

Eh bien, oui, je vais m'en aller; mais je ne dormirai pas.

LE CAPITAINE.

Pourquoi ne dormiras-tu pas ?

CLÉMENCE.

Parce qu'il se passe ici quelque chose d'étrange; parce que le malheur semble planer sur notre maison; parce que je ne vous vis jamais cet air inquiet, ce visage qui, sous la grimace du sourire, cache les contractions de la douleur. Voyons, mon petit père, avoue-moi toute la vérité.

LE CAPITAINE.

La vérité sur quoi ?

CLÉMENCE.

Le sais-je? Et pourtant, il me semble que je m'en doute. Si mon cœur ne me trompe pas, il s'agit de Marcel, de son départ précipité, de son trouble en me quittant..., des craintes, des regrets, des remords... (*Avec une conviction subite.*) Il allait à un... Il me trompe, peut-être !

LE CAPITAINE.

Lui ! Ah ! le pauvre garçon !

CLÉMENCE.

Je sais bien que si cela était... D'ailleurs, vous, vous n'en sauriez rien ! Je dis des folies. Tenez, mon père, j'aimerais mieux, je crois, qu'il fût allé se battre que... (*Mouvement du capitaine.*) Ah ! oui, un duel... Mais non, vous ne l'auriez pas laissé partir... Et pourtant, si ! vous aimez ces choses-là, vous.

LE CAPITAINE.

Sans doute, je suis un ogre, un vampire, un bourreau ! (*A part.*) Ah ! malheureux ! malheureux !

CLÉMENCE.

Oui, un duel ! c'est cela.

LE CAPITAINE.

Mais non, je t'assure que ce n'est point cela.

CLÉMENCE.

Vous voyez bien qu'il y a quelque chose. Vous l'avouez vous-même.

LE CAPITAINE.

Comment, je l'avoue moi-même !

CLÉMENCE.

Certainement... vous dites : « Je t'assure que ce n'est pas cela. »

LE CAPITAINE, *abasourdi.*

Ah ! j'ai dit : « Je t'assure que ce n'est pas cela? » (*A part.*) Idiot ! (*Haut.*) Il y a quelque chose en effet. Je voulais te le cacher, parce que... Ton mari a, par malheur, fait une *spéculation* qui le jette dans une *situation*... Des fonds imprudemment placés... d'autant plus que la *spéculation* était hasardée... Enfin, son ami l'a prévenu à temps et nous espérons que cette *situation* n'aura point de mauvaise *solution* pour la *spéculation* qui.. que... d'abord... (*A part, s'essuyant le front.*) Je suis en eau ! (*Haut.*) Tu comprends ?

CLÉMENCE.

Non, je ne comprends pas. Mais demain, je chercherai à mieux comprendre. (*Elle regarde son père fixement, puis elle prend un flambeau.*) Bonsoir, mon père. (*Elle l'embrasse.*)

LE CAPITAINE.

Bonsoir, bonsoir. Et surtout ne te mets pas inutilement la cervelle à l'envers, et dors bien. (*Clémence sort, après avoir jeté un dernier regard à son père.*)

## SCÈNE VIII.

LE CAPITAINE, *seul.*

Quelle nuit ! (*Il se promène de long en large durant quelques instants comme un homme agité, ayant peine à rassembler ses idées. Soudain, il s'arrête, se frappe le front, va regarder à la porte par laquelle Clémence est sortie, ferme les fenêtres, tire scrupuleusement les rideaux, et, se découvrant avec respect, il va s'agenouiller près d'un vieux fauteuil.*) O mon Dieu ! j'ignore comment il faut s'exprimer pour être entendu de toi. Je suis un vieux militaire qui ne sait point parler aux grands; un peu prompt à la riposte, mais sans méchanceté aucune, et point malhonnête du tout. Quelques peccadilles sur

la conscience ! Eh bien, oui, mon bon Dieu ! Des duels, mais c'était par vanité, par bêtise. Des batailles, mais c'était pour l'honneur de mon pays, et jamais je n'ai frappé un ennemi à terre. Si je t'ai offensé, mon bon Dieu ! si j'ai oublié d'honorer ton saint nom vénéré, frappe-moi tout seul, j'ai la peau dure ; mais laisse-le vivre, lui, qui est la joie et le soutien de ma fille et de son petit. Ainsi soit-il ! (*Siméon et Marcel, qui sont entrés sur ces mots :* mais laisse-le vivre, lui, qui est le soutien, etc., etc., *s'arrêtent au seuil de la porte du fond et attendent que le capitaine ait terminé sa prière. Se relevant.*) Mille canons ! ça réchauffe tout de même ! (*Siméon et Marcel s'avancent. Celui-ci se fait voir du capitaine.*)

## SCÈNE IX.

LE CAPITAINE, SIMÉON, MARCEL.

MARCEL.

Dieu vous a exaucé, mon père.

LE CAPITAINE, *se reculant, presque épouvanté.*

Ah ! ah ! c'est toi ! c'est vous !

SIMÉON.

Oui, capitaine, c'est lui, c'est nous !

LE CAPITAINE, *à Marcel.*

Tu n'es pas blessé, au moins ?

SIMÉON.

A moins que la blessure ne fût venue par le télégraphe électrique, je ne vois pas comment... Il y a deux heures à peine que nous sommes partis.

LE CAPITAINE.

C'est vrai. Suis-je godiche... Alors, tu ne t'es point battu ?

SIMÉON.

Il ne s'est pas battu, et il ne se battra pas.

LE CAPITAINE, *étonné.*

Ah !...

SIMÉON.

Il a changé d'idée. (*Marcel va pour parler, mais Siméon le fait taire.*)

LE CAPITAINE.

Ah ! c'est l'autre qui n'a point voulu ?

SIMÉON.

L'autre ? nous ne l'avons pas vu.

LE CAPITAINE.

Ah ! Je n'y comprends plus rien.

SIMÉON.

C'est pourtant facile à comprendre : il part pour se battre, et il revient sans s'être battu. Voilà.

LE CAPITAINE, *se grattant l'oreille.*

Oui, mais... c'est que... (*Marcel fait un signe à Siméon, qui lui répond par un autre signe négatif.*)

SIMÉON.

On dirait, capitaine, que vous regrettez que ce duel n'ait pas lieu ?

LE CAPITAINE.

Non, mille canons ! je ne le regrette point. J'en suis même on ne peut plus satisfait. Seulement je voudrais savoir pourquoi, puisqu'il partait pour se battre...

SIMÉON.

Mais, puisqu'il a changé d'idée.

LE CAPITAINE.

Mais, s'il a changé d'idée, son adversaire ne se trouve peut-être pas dans la même disposition, et alors vous devez comprendre que celui-ci peut s'arroger le droit de l'insulter partout où il le rencontrera, en l'accusant d'avoir manqué à un rendez-vous d'honneur... C'est grave !

MARCEL.

Rassurez-vous, mon père. Ce monsieur ne m'accusera pas, car il a pris la peine de s'accuser lui-même et de s'excuser. (*Présentant une lettre au capitaine.*) Lisez. (*Le capitaine prend la lettre et la lit.*)

SIMÉON, *à Marcel, à mi-voix.*

Il ne fallait rien lui dire encore. (*A part.*) Cette fois, il ne m'agaçait plus, il m'amusait, le capitaine.

LE CAPITAINE, *rendant la lettre à Marcel.*

Me voilà satisfait. C'est un homme charmant, que cet homme. Il a tort, et il en convient par écrit. (*A part.*) Le poltron ! Mais où diable et comment as-tu reçu cette lettre ?

MARCEL.

Au moment où nous allions monter en wagon, le facteur m'a vu ; il m'a reconnu, et, au lieu de m'apporter cette lettre ici, il me l'a remise en mains propres.

LE CAPITAINE.

En effet ; rien de plus naturel.

MARCEL, *regardant autour de lui.*

Et Clémence ? et mon fils ? Il me semble qu'il y a un siècle que je ne les ai vus.

LE CAPITAINE.

Ta femme ? Oh ! tu peux aller la voir sans crainte de la réveiller. Je t'assure bien qu'elle ne dort point. Elle m'a fait passer un rude quart d'heure. (*Clémence entre et se jette dans les bras de Marcel.*)

## SCÈNE X.

LES MÊMES, plus CLÉMENCE.

CLÉMENCE.

Bien sûr, je ne dors pas. Est-ce que cela m'était possible ?

MARCEL.

Je gage que tu nous écoutais.

CLÉMENCE.

On n'a pas des oreilles pour rien, et les portes ne sont pas faites seulement pour s'ouvrir et se fermer.

MARCEL.

Nous qui avions tant pris nos précautions pour rentrer sans bruit.

CLÉMENCE.

Eh bien, mon père, tout ce qui vient de se passer ne vous prouve-t-il pas que votre théorie sur le duel avait tort ?

LE CAPITAINE.

Du tout, du tout. Les événements ne changent rien à mes opinions. Je ne suis pas une girouette, moi. Le duel est un malheur, j'en conviens ; mais il est nécessaire.

SIMÉON.

Hum !

LE CAPITAINE, *à Siméon.*

Oui, monsieur. (*A part.*) Décidément, il m'impatiente, celui-là !

CLÉMENCE.

Tenez, mon père, faisons-nous chacun des concessions : je vous passe le duel ; mais ne me parlez pas de la chasse. (*Elle jette un regard malicieux à son mari* (1).

LÉOPOLD LALUYÉ.

(1) Les dessins de cette comédie sont de M. L. Laluyé.

# LA SCIENCE EN FAMILLE.

## LA PLUIE ET LE BEAU TEMPS.

Les jeudis de Mme X***. — En tête-à-tête. — Les lieux communs. — *La pluie et le beau temps.* — Entre Anglais. — Entre Français. — Moralité, selon les femmes. — Les phénomènes de l'atmosphère et la météorologie. — Science et prescience. — Le couronnement de l'édifice. — Une conférence improvisée. — L'atmosphère. — L'air et la lumière. — Qu'il n'y a pas de ciel. — L'air et la chaleur. — La vapeur d'eau. — Le soleil et la lune. — Instruments météorologiques. — Les girouettes. — Les vents. — Le vent, porteur d'eau.

J'arrivai entre huit et neuf heures, un de ces derniers jeudis, chez Mme X***. C'était tôt, et il faisait un temps affreux ; sans quoi je me fusse grandement étonné de la trouver seule. Ses jeudis sont, en effet, non-seulement très-suivis, mais très-recherchés par un certain petit monde, dont le grand monde fait peu de cas, et qui, à son tour, ne se soucie guère du grand monde. Ce qui l'attire à ces jeudis paisibles, ce n'est point, je me hâte de le dire, la beauté de la maîtresse de la maison, ni sa jeunesse, ni sa fortune, ni sa qualité de veuve — bien qu'elle ne soit ni laide, ni vieille, ni pauvre. Mais elle a passé l'âge de la coquetterie, et chacun sait qu'elle est résolue à ne point se remarier. On ne danse pas chez elle, au moins le jeudi ; on y joue encore moins. On y fait, à l'occasion, de la musique ; mais surtout on y cause ; on y cause de tout — excepté de choses vulgaires. Mme X*** professe, à l'endroit des banalités, des lieux communs, une aversion que partagent ses amis. Parlez chez elle de littérature, d'art, de politique, de morale, parlez de science ou de philosophie, vous serez écouté et vous trouverez toujours quelqu'un pour vous donner la réplique ; mais si de tels sujets ne vous intéressent pas, si votre esprit est uniquement occupé de vos affaires personnelles ou de celles de votre prochain, de bals, de toilettes, de courses, de chasse, croyez-moi, ne vous faites pas présenter chez Mme X*** : vous vous y ennuieriez.

— Vous êtes bien courageux, me dit-elle, d'être venu par un si vilain temps ; vous risquez fort de rester en tête-à-tête avec moi, et ce tête-à-tête pourra se prolonger jusqu'à une heure avancée ; car je ne vous laisserai pas partir tant que durera cette vilaine pluie.

— Prenez garde, madame, lui répondis-je : si la pluie durait toute la nuit !...,

— Ah ! croyez-vous ?

— Il se pourrait.

— Mais enfin, que vous en semble ?

— Il n'est pas impossible.

— Et demain aurons-nous encore ce vilain temps ?

— Je n'en serais pas étonné.

— Vous me désespérez : j'ai justement demain des visites à faire. Dois-je donc les ajourner ?

— Selon la rencontre.

— Ah çà, mais nous jouons ici une scène du *Mariage forcé*. Vous avez pris le rôle du docteur Marphurius et vous vous moquez de moi.

— Ah ! madame !...

— Ne protestez point. C'est la juste punition de ma sottise. Cela m'apprendra à vous parler de la pluie et du beau temps !

— Eh ! madame, pourquoi ne causerions-nous pas de cela aussi bien que d'autre chose ?

— Parce que nous avons, vous et moi, les lieux communs en horreur, et que celui-là est le lieu commun par excellence, l'éternelle et pitoyable ressource des pauvres d'esprit.

— Il est vrai, madame ; mais un proverbe dit : « Il n'y a pas de sots métiers, il n'y a que de sottes gens. »

— Proverbe contestable.

— Très-contestable, c'est mon avis. Aussi je le paraphrase et je dis : Il n'y a pas de sots sujets de conversation, il n'y a que de sottes gens — et j'ajoute, des usages plus sots encore : par exemple, celui qui nous oblige, en mainte occasion, à causer avec des personnes auxquelles nous n'avons rien à dire. Deux Anglais se croisent dans la rue. Ils ne s'arrêtent pas : le temps c'est de l'argent, *time is money ;* ils ne se découvrent pas : leur chapeau tient à leur crâne autant que leur chevelure, s'ils en ont une. Ils se font un signe de la main et se jettent d'un trottoir à l'autre ces mots :

« — *Fine weather* (joli temps !)

« — *Beautyful, indeed* (beau, en vérité !) »

Ou bien :

« — *Bad weather* (mauvais temps !)

« — *Very bad, yes indeed!* (très-mauvais, oui, ma foi ! ) »

Et ils passent.

Deux Français se rencontrent. Ils s'abordent, se saluent et pourraient s'en tenir là. Mais des Français ont toujours du temps à perdre, et la politesse exige qu'ils échangent quelques paroles :

« — Que dites-vous de ce temps-là ?

« — Heu ! je crains que la journée ne se passe pas sans pluie.

« — Croyez-vous ? Il fait bien chaud.

« — Je trouve qu'il fait lourd : un temps malsain.

« — Oh ! la saison est si mauvaise !

« — En effet, nous n'avons pas été gâtés jusqu'ici.

« — Espérons que cela va changer : nous entrons demain dans la nouvelle lune.

« — Ah ! tant mieux ! Au revoir.

« — Au plaisir !... Bien des choses chez vous. »

Quelquefois l'entretien se prolonge. On parle de la poussière ou de la boue, de l'influence du temps sur les « biens de la terre », de la *lune rousse* qui *grille* les plantes, de la durée insolite de l'hiver ou de la brièveté de l'été, des jours qui deviennent plus longs ou plus courts, etc., etc. Rentré chez lui, l'un des deux interlocuteurs dit à sa femme :

« — J'ai rencontré un tel.

« — Ah ! que t'a-t-il conté de nouveau ?

« — Absolument rien.

« — Quoi ! il ne t'a rien dit du bal de Mme A*** ?

« — Non.

« — Ni du mariage de Mlle B*** ?

« — Non.

« — De quoi donc avez-vous parlé ?

« — Je ne sais... De la pluie et du beau temps. »

L'autre personnage, de son côté, fait à son épouse

un rapport identiquement semblable. D'où ces dames concluent « que les hommes ne savent jamais rien. » Et elles ont raison. Si elles s'étaient rencontrées, au lieu de s'occuper du froid et du chaud, de la pluie et du vent, elles auraient parlé du bal de Mme A***, du mariage de Mlle B***, des réceptions de Mme C***, et elles se seraient appris réciproquement, sur ces événements, une foule de choses qu'elles auraient ensuite racontées par le menu à leurs maris. C'est un grand avantage que les femmes ont sur nous, et dont nous leur saurions gré si nous étions moins ingrats. Mais au lieu de leur rendre justice, nous leur reprochons d'être bavardes. Elles ne le sont pas plus que nous. Seulement elles parlent entre elles de ce qu'elles savent et qui les intéresse ; au lieu que nous parlons de ce que nous ne savons pas, et dont nous n'avons d'ailleurs nul souci. En quoi nous avons triplement tort : *primo*, parce qu'il vaut mieux se taire que de parler pour ne rien dire ; *secundo*, parce qu'on ne devrait jamais discourir sur ce qu'on ignore ; *tertio*, parce que ces mêmes choses dont nous parlons à tout propos et hors de propos sans les connaître, sont précisément celles qu'il nous importerait le plus d'étudier.

Parmi les milliers, les millions de gens qui parlent tous les jours du temps, qui se mêlent d'en pronostiquer et d'en commenter les variations, combien en est-il qui se doutent seulement de ce que c'est que l'air, le ciel, les nuages, la pluie, le vent, la grêle ou le tonnerre, le froid, le chaud, les équinoxes et le reste? L'immense majorité n'a de tout cela aucune notion et n'en disserte qu'avec plus d'assurance. Donc, ce qui est banal et inepte, ce n'est pas le sujet lui-même ; ce sont les phrases toutes faites que chacun sait par cœur et répète sottement chaque fois que l'occasion s'en présente.

— Vous pourriez bien avoir raison, me dit Mme X***.

— En voulez-vous une preuve irrécusable? Au lieu de deux bourgeois désœuvrés, mettons en présence deux hommes de science. Ils pourront, eux aussi, s'entretenir de l'humidité et de la sécheresse, du froid et du chaud, du vent, des ouragans, des climats et des saisons, en un mot, des *phénomènes de l'atmosphère ;* ce qui est, en des termes plus relevés, absolument la même chose que *la pluie et le beau temps ;* mais ils en parleront d'autre façon, et la rengaîne (passez-moi cette expression empruntée à l'argot artistique et littéraire), la rengaîne insipide de tout à l'heure sera devenue une question scientifique du plus haut intérêt. Car les phénomènes de l'air sont l'objet d'une science qui s'appelle la *météorologie ;* science secondaire et composite, qui emprunte ses éléments aux sciences primordiales : à la physique, à l'astronomie, à la mécanique, à la chimie. Il faudrait donc, avant de l'aborder, posséder au moins un petit capital de connaissances, qui fait complétement défaut au commun des mortels. D'où vient que les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des gens qui se mêlent de parler de la pluie et du beau temps n'en disent rien qui vaille ; tandis que s'ils voulaient se donner la peine d'étudier la matière, ils y trouveraient, non-seulement un sujet de conversations nullement banales, mais encore une occupation utile et attrayante.

— Fort bien ; mais dites-moi, est-ce bien long et bien difficile à apprendre, ce qu'il faut savoir pour parler *congrûment* de la pluie et du beau temps ?

— La question est un peu embarrassante. Aussi aurais-je envie de vous répondre encore, comme le docteur Marphurius : Selon la rencontre.

— Expliquez-vous ?

— Si, par ces mots « parler congrûment », vous entendez interpréter les phénomènes météorologiques, discuter les théories par lesquelles on s'efforce de les expliquer, en proposer même de nouvelles et traiter avec compétence les questions très-controversées que soulève l'étude des mouvements de l'atmosphère, de leurs causes, de leurs effets, des lois qui les régissent, je vous répondrai qu'il faut pour cela être presque un savant ; qu'alors l'initiation, sans présenter de grandes difficultés, est cependant un peu longue et exige un travail soutenu. Mais si l'on veut se contenter de connaissances élémentaires permettant d'observer les phénomènes et de s'en rendre compte, soit directement, soit avec le secours des instruments les plus usuels ; si l'on veut se résigner à ne savoir que ce qu'on sait, et comprendre que toute assertion qui n'est pas fondée sur des principes évidents, sur des faits bien constatés et sur des lois bien établies, est de nulle valeur, on peut, sans beaucoup de peine et en peu de temps, se mettre en état de parler de la pluie et du beau temps comme on devrait faire de toutes choses, c'est-à-dire avec des idées qu'on tire de son propre fonds et non avec des formules banales empruntées au répertoire vulgaire. Ce premier point acquis, on est conduit tout naturellement à augmenter peu à peu son instruction ; l'intérêt, le plaisir croissent avec la somme des résultats obtenus et avec le désir de plus en plus vif d'y ajouter chaque jour quelque chose...

— Peut-on alors prévoir et prédire avec quelque certitude les changements de temps ?

— Prévoir, prédire ! Comme vous y allez, madame ! Ce que vous demandez là ce n'est ni plus ni moins que le but même de la science, le couronnement de l'édifice ; et qui sait si nous l'atteindrons jamais ?

— Quoi ! les savants eux-mêmes ne savent pas aujourd'hui si l'été sera sec ou pluvieux ; si l'automne se comportera comme il faut ?...

— Ils ne savent même pas au juste, madame, quel temps il fera demain.

— Alors que savent-ils donc, vos savants ?

— Ils savent qu'ils ne savent pas et pourquoi ils ne savent pas ; c'est déjà beaucoup.

— Vous avez raison ; c'est ce qui manque aux ignorants. En ce cas, que faut-il penser des prédictions de feu M. Mathieu (de la Drôme) et de ses successeurs ?

— Ceci, madame, demande quelques développements.

— Tant pis pour vous, cher monsieur. Je n'ai que vous sous la main pour m'apprendre ce que je désire savoir ; vous m'avez affirmé qu'on pouvait dire, à propos de la pluie qui tombe, tout autre chose que des lieux communs ; vous l'allez montrer sur l'heure, en faisant ici, pour moi toute seule, une conférence sur ce sujet plein d'actualité.

— Vous me voyez, madame, tout prêt à vous obéir ; cependant...

— Vous avez besoin de toute mon indulgence, n'est-ce pas? Voilà un lieu commun dont vous auriez dû vous abstenir.

— Mais je ne l'ai pas dit.

— Vous alliez le dire.

— Vous vous trompez, madame ; j'allais simplement vous prier de me faciliter un peu ma tâche.

— Moi? Et comment le puis-je ?

— En me questionnant et en m'interrompant autant qu'il vous plaira.

— Oh ! parfait ! Faut-il commencer tout de suite?

— Si bon vous semble, madame.

— Eh bien ! voyons, monsieur le professeur ; vous m'avez dit, je crois, il y a un instant, que la *mé-té-ré*... Ah ! répétez donc ce mot, je vous prie ; il sent le grec d'une lieue, et, comme Henriette, je ne sais pas le grec.

— *Mé-té-o-ro-lo-gie*, madame ; cela sent le grec naturellement, parce que cela en vient, comme presque tous les termes scientifiques. Cela signifie science, étude, traité des choses élevées, ou, pour mieux dire, des choses qui se passent en haut, dans l'atmosphère.

— J'entends ce grec-là. Et qu'est-ce au juste que l'atmosphère ?

— Encore un mot tiré du grec, madame : *Athmos* signifie vapeur ou gaz, et *sphaïra*, sphère. L'atmosphère est donc une sphère de gaz qui enveloppe la sphère terrestre de toutes parts. Ce gaz, c'est l'air que nous respirons. Vous me dispensez, n'est-ce pas, au moins pour le moment, de vous faire connaître sa composition chimique et de vous expliquer son rôle physiologique. Nous avons assez à faire de le considérer au point de vue physique et mécanique. Sous ce rapport, l'air atmosphérique remplit, dans l'économie générale du globe, quelques fonctions d'une extrême importance. Par sa pression, il oppose à l'évaporation des liquides, et, en particulier, de l'eau, une résistance sans laquelle les lacs, les fleuves, les rivières et les mers ne tarderaient pas à se dessécher. C'est, en outre, grâce à sa transparence et à sa fluidité, un agent récepteur, conservateur et distributeur de la chaleur et de la lumière.

— Comment cela, je vous prie ?

— L'air jouit, par rapport à la lumière, de propriétés très-remarquables. Vous savez d'abord qu'il est transparent, puisqu'il laisse arriver jusqu'à nous les rayons du soleil et des autres astres. En outre, il réfracte ces rayons ; c'est-à-dire qu'il les dévie de leur direction primitive. C'est grâce à cette réfraction que le jour paraît avant que le soleil se lève au-dessus de l'horizon, et dure encore un certain temps après que le soleil est couché. Ce n'est pas tout : l'air ne réfracte pas seulement la lumière, il la réfléchit et la décompose en partie ; il réfléchit les rayons bleus plus que les autres rayons colorés dont la réunion constitue la lumière blanche. C'est pour cela que nous le voyons bleu dans sa profondeur.

— Quoi ! ce n'est donc pas le ciel qui est bleu ?

— Non, madame. Le ciel est un mot, une apparence, ou plutôt, c'est le vide, l'espace infini. Il est noir et on le voit tel sur le sommet des hautes montagnes, là où l'air est très-raréfié. Biot compare l'air à un brillant voile d'azur qui nous enveloppe, multipliant et propageant la lumière du soleil par une infinité de répercussions. Il n'y a pas, dit-il, de lieu si retiré, pourvu que l'air puisse s'y introduire, où la lumière ne pénètre aussi, quoique les rayons du soleil n'y arrivent pas directement. Si l'atmosphère n'existait pas, chaque point de la surface terrestre ne recevrait de lumière que celle qui lui viendrait directement du soleil. Quand on cesserait de regarder cet astre ou les objets éclairés par ses rayons, on se trouverait aussitôt dans les ténèbres. Les rayons solaires, réfléchis par la terre, iraient se perdre dans l'espace, et l'on éprouverait toujours un froid excessif.

— Toujours comme sur les hautes montagnes, n'est-il pas vrai ?

— Oui, madame, et plus encore. En effet, l'air se comporte, relativement à la chaleur, de la même façon que relativement à la lumière. Il est *diathermane*, ou perméable à la chaleur ; mais il ne laisse pas de retenir et de réfléchir en tout sens une partie du calorique que le soleil nous envoie, et qu'il sert à emmagasiner, pour ainsi dire, à notre profit, en quantité d'autant plus grande qu'il est plus près de la surface du sol. Plus l'atmosphère a de densité, plus elle est susceptible de s'éclairer et de s'échauffer. Mais il résulte des recherches d'un physicien anglais, M. John Tyndall, que la plus grande densité de l'air dans ses couches inférieures n'est pas la seule cause de l'accroissement de son pouvoir absorbant par rapport à la chaleur, et que cet accroissement est dû surtout à la présence d'une plus forte proportion de vapeur d'eau.

— Ceci m'explique pourquoi, en été, par les temps humides, on a plus chaud que par les temps secs.

— Votre remarque est juste, madame. J'ajouterai que la chaleur, en outre qu'elle est alors plus forte, est aussi plus gênante, parce que la vapeur répandue dans l'air s'oppose à l'évaporation de notre transpiration.

— Voilà qui est moins clair pour moi.

— Nous touchons à un des points les plus importants de notre sujet : celui de la saturation de l'air par la vapeur d'eau.

— Saturation ! Je comprends de moins en moins.

— Rien n'est plus simple. Un certain espace ne peut jamais contenir qu'une quantité limitée de vapeur. Cette quantité est la même, que l'espace dont il s'agit soit ou non privé d'air. Dans les deux cas, lorsqu'un espace ou un volume d'air donné a absorbé toute la vapeur qu'il est capable de recevoir, on dit qu'il est *saturé*.

— J'entends : il n'a plus soif.

— C'est cela. Et voilà pourquoi, dans un air saturé de vapeur d'eau, la transpiration ne s'évapore plus : ce qui augmente pour nous la sensation de la chaleur et le malaise qui l'accompagne. Je poursuis. Le point de saturation varie avec la température. Notez cela, madame, je vous prie. En d'autres termes, plus l'air s'échauffe, plus est grande la quantité de vapeur qu'il peut absorber ; et réciproquement, cette quantité diminue à mesure que la température s'abaisse. Je me borne à vous rappeler ce principe élémentaire, sur lequel repose toute la théorie de la formation des brouillards, des nuages, de la pluie, de la neige, de la rosée, que mon savant ami le docteur Tavernier (de la Nièvre) vous a fort bien exposée dans le tome XXVIII[e] du *Musée des Familles*.

— Ah ! oui, je m'en souviens.

— C'est la chaleur du soleil qui provoque incessamment la formation des vapeurs ; c'est la chaleur qui maintient ces vapeurs en dissolution dans l'air jusqu'à ce qu'il soit saturé. C'est la diminution de la chaleur, ou, pour parler plus correctement, c'est l'abaissement de la température qui amène la condensation et la précipitation des vapeurs. Vous voyez déjà que le soleil est l'agent principal et presque unique de ces phénomènes. Nous retrouverons bientôt sa toute-puissante intervention dans les mouvements de l'air ; nous verrons se justifier pleinement l'heureuse expression de M. Babinet, qui appelle le soleil « le grand agitateur des masses aériennes », et nous reconnaîtrons que sur notre globe comme aussi probablement sur les autres planètes de son cortége, c'est bien le soleil qui « fait la pluie et le beau temps. »

— Oh ! la lune y est bien aussi pour quelque chose ?

— Nous examinerons un peu plus tard cette question, et vous pouvez vous préparer, madame, à perdre bien des illusions à l'égard de l'aimable Phœbé. Il est vrai qu'en lui ôtant les mérites qu'on lui prête, j'aurai à la disculper des méfaits dont on l'accuse. Mais n'anticipons pas et revenons à l'humidité de l'air. J'ai à peine besoin maintenant de vous expliquer ce qu'il faut entendre par là. L'air est humide lorsqu'il est très-près de son point de saturation ; lorsqu'il en est très-loin, on dit qu'il est sec. L'air est saturé à 0 degré avec 5 centigrammes par litre ; à 10 degrés avec 9 centigrammes ; à 20 degrés avec 18 centigrammes ; à 30 degrés avec 33 centigrammes ; à 40 degrés avec 58 centigrammes. Pour mesurer le degré de la saturation de l'atmosphère d'un lieu, on se sert d'instruments appelés *hygromètres* ou *psychromètres*. L'hygromètre, le thermomètre et le baromètre, tels sont les instruments les plus indispensables aux observations météorologiques ordinaires. Pour les observations plus complètes et plus scientifiques, on emploie encore les *anémomètres*, qui servent à mesurer la vitesse du vent ; les *pluviomètres*, qui servent à mesurer la quantité de pluie tombée dans un endroit et pendant un temps donné. On doit encore, dans certains cas, consulter l'électromètre, le magnétomètre, la boussole d'inclinaison et la boussole de déclinaison. Mais il ne s'agit pour nous que des observations élémentaires, auxquelles chacun peut se livrer sans sortir de son appartement.

— Il me semble que, parmi les instruments d'observation ordinaire, vous en avez oublié un qui a bien sa valeur.

— Lequel, madame ?

— La girouette. Mon mari, qui n'était pas un ignorant et qui s'occupait un peu des phénomènes de l'atmosphère, savait bien me dire le matin, d'après la direction du vent, le temps qu'il ferait jusqu'à la fin de la journée, et rarement il se trompait.

— Il est très-vrai, madame, que la direction du vent est, avec la hauteur du mercure dans le baromètre, un des meilleurs signes du temps prochain. Mais les girouettes, malgré leur réputation proverbiale, sont loin d'avoir toujours la mobilité nécessaire pour indiquer à chaque instant, avec exactitude, cette direction, qui peut d'ailleurs être modifiée par les obstacles environnants. D'ailleurs le courant aérien qui agit sur les girouettes, même lorsque celles-ci sont placées au faîte d'édifices élevés, n'est jamais qu'un courant de surface. Il y a très-souvent, à de plus grandes hauteurs, d'autres courants, et c'est, en général, de ces derniers surtout que dépend le beau ou le mauvais temps. L'observateur doit donc regarder plus haut que le toit de son voisin, plus haut même que le clocher de son église ; et une fois qu'il sait bien s'orienter, c'est la marche des nuages qu'il doit examiner de préférence.

— Et quand il n'y a pas de nuages ?

— Alors, faute de mieux, il consulte la girouette, ou mieux, la fumée qui s'échappe des cheminées du voisinage.

— Je prends note de ces renseignements ; mais il me tarde d'apprendre comment il se fait que le vent exerce sur le temps une si grande influence.

— On peut dire, madame, que le vent est le temps même. Nous savons déjà que ce sont les changements de température qui déterminent alternativement la formation et la précipitation des vapeurs. Si l'atmosphère était toujours également chaude ou froide dans toutes ses parties, elle conserverait toujours la même humidité ; elle se serait saturée de vapeurs une fois pour toutes, et son état hygrométrique ne varierait plus ; il ne se formerait plus de nouvelles vapeurs. Celles qu'on produirait artificiellement se condenseraient aussitôt sur place ; mais elles ne pourraient s'accumuler en assez grandes masses pour donner naissance à des nuages, à des brouillards ou à de la pluie. Il n'y aurait pas non plus de vent ; car le vent n'est dû qu'aux inégalités et aux changements de la température à la surface du globe. Un éminent physicien, M. le professeur Jamin, a dit, dans un article de la *Revue des Deux Mondes* (1), que « si elle était immobile et comme attachée au sol, l'atmosphère serait toujours saturée sur la mer, où il pleuvrait à chaque refroidissement ; qu'elle serait toujours sèche au-dessus des continents, qui ignoreraient la pluie. » Mais, dans cette hypothèse, il n'y aurait pas de refroidissement, ou alors il y aurait du vent ; l'un est la conséquence fatale de l'autre. Tout changement, toute inégalité de température dans une région quelconque se traduit par une dilatation ou par une contraction de l'air dans cette région ; l'équilibre ainsi rompu tend immédiatement à se rétablir, et cela par le déplacement de l'air, c'est-à-dire par le vent, qui n'est, en résumé, autre chose que de l'air en mouvement. L'air, étant un corps inerte, ne se meut pas spontanément ; il faut, pour le mouvoir, l'intervention d'une cause physique ou mécanique. Cette cause, je le répète, c'est la chaleur. Or, la chaleur d'où nous vient-elle ? Du soleil. Il luit pour tous, ce bon et bel astre ; mais il ne luit pas pour tous à la fois ; ses révolutions apparentes, qui, en réalité, sont celles de notre planète, lui font répandre tour à tour, avec des inégalités périodiques, sa lumière et sa chaleur sur les diverses zones de la sphère terrestre. De là le jour et la nuit, de là les saisons, de là de continuels changements de température, des alternatives d'échauffement et de refroidissement ; de là les vents et les tempêtes ; de là la pluie et la sécheresse ; de là le beau et le mauvais temps. Vous voyez donc, madame, que M. Babinet a eu raison d'appeler le soleil le grand agitateur des masses aériennes. Ce que le soleil laisse faire aux autres agents modificateurs de l'état de l'atmosphère se réduit à bien peu de chose, et nous pouvons le négliger, au moins pour le moment.

C'est avec non moins de raison que M. Jamin dit, dans un langage pittoresque et familier : « Le vent fait le métier de porteur d'eau. » Le vent, en effet, va puiser l'eau aux mers des zones tropicales ; il nous l'apporte, à nous, habitants de la zone tempérée, et nous la verse le plus souvent sous forme de pluie. Aux habitants de la zone glaciale, il ne la donne guère qu'à l'état de neige. La distribution faite, il retourne vers l'équateur renouveler sa provision, revient à nous avec ses outres pleines, qu'il vide çà et là sur son chemin ; et ainsi de suite.

— Allons ! interrompit Mme X***, suspendons la séance... Votre voix faiblit et vous devez trouver que la météorologie est « salée en diable », comme les fagots de l'honnête Sganarelle. Voici justement qu'on apporte le thé. Je vous rendrai la parole dans une demi-heure, lorsque vous vous serez reposé, désaltéré et restauré.

ARTHUR MANGIN.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

(1) Du 15 février 1867.

# LE SALON COMIQUE, PAR CHAM.

2100. Corps de cavalerie combattant une paire de rideaux. — 1078. Giacomotti. Serait-ce une... puce? on frémit d'y penser. — 608. L'aumône, par le petit Courbet, âgé de quatre ans, enfant n'annonçant aucune disposition pour la peinture. — 1178. Un chameau qui n'a pas lieu de se plaindre de son entourage. — 1166. Un enfant place un polichinelle dans les cheveux de sa mère. La mode, aujourd'hui, en fait bien d'autres. — 2188. Résidence de Walter Scott. A la vue de sa coiffure, on devine que ce romancier se livrait au commerce des crayons, à l'instar du grand Mangin. — 817. Gustave Doré. Plus on est de moines, moins on rit. — 1022. Fromentin. Où nous en viendrons avec la manie du sport. — 2168. Singes se livrant à l'interprétation de l'*Othello* de Shakspeare. — 3605. Fremiet. Modèle de cavalier adopté par la Société protectrice des animaux, afin de ne pas fatiguer les chevaux outre mesure. — L'exposition des fleurs finissant par avoir raison de l'exposition de sculpture.

# CHRONIQUES DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

## L'AMI FRANÇOIS.

Le château de Préfontaine. Dessin de Rouyer.

### I. — VIEUX CHATEAU, JEUNE AMI.

Le château de Préfontaine, dont il ne reste plus aujourd'hui que quelques ruines enfouies sous l'herbe, était un bon vieux manoir normand, sis en pleine vallée d'Auge.

Son origine se perdait dans la nuit des temps; il avait eu jadis quelque splendeur; mais, à l'époque où commence cette histoire, en 1638, ce n'était plus que le castel délabré d'un piètre hobereau campagnard.

Pour toutes dépendances, il ne lui restait plus que son verger, son jardin, un dernier herbager dans le val et quelques arpents de bois sur la hauteur.

Les fières tourelles se crevassaient, s'affaissaient,

coiffées de travers par leurs grands toits en forme d'éteignoir. Chaque orage enlevait quelques ardoises ; on ne les remplaçait plus. Les girouettes, tordues par le vent, ressemblaient à ces fantastiques panaches que venait de crayonner Jacques Callot. Les ailes et les communs tombaient en ruine ; mais le corps de logis tenait bon, soutenu par sa robuste charpente. Le lierre, la vigne vierge, la clématite, toutes sortes de plantes grimpantes escaladaient librement la façade et couronnaient les combles d'un réseau de feuillage et de fleurs. C'était un pittoresque séjour, une ruine charmante.

Mais le baron de Préfontaine n'était pas un rêveur. C'était un vieux soldat, rudement éprouvé par de longues guerres. Sa santé, sa fortune s'en ressentaient gravement. Il y avait autant d'hypothèques sur le domaine que de blessures et de rhumatismes sur le châtelain.

L'aîné de ses fils avait dû déchoir et se contenter d'une place de maître d'hôtel chez la duchesse de Rohan. Sans la pension qu'il servait à son père, celui-ci eût été fort en peine de soutenir sa noblesse.

Au reste, M. le baron vivait d'une façon fort modeste. Il n'avait que deux serviteurs : un valet chargé de l'écurie et du jardin ; une servante, appelée la Simonne, qui suffisait à tous les soins de la maison.

A la vérité, le maître était veuf et n'avait avec lui que son plus jeune fils, François.

Sauf quelques leçons que lui donnait le curé de Blangy, François grandissait en toute liberté, presque comme un fils de paysan. Son père ne s'en occupait que fort peu, par boutades. Deux passions dominantes l'absorbaient tout entier : la chasse et le jeu, le jeu surtout. Quand il ne traquait pas le cerf ou le sanglier, on était certain de le trouver à quelque brelan, dans un château des alentours : Fervacques, Montgomery, Bonneville, ou bien encore chez les gouverneurs de Pont-l'Évêque, ou de Lisieux, ou de Honfleur.

Il en revenait trop souvent le gousset vide, le front pâli, l'humeur morose. C'était un de ces joueurs malheureux qui s'acharnent d'autant plus contre le sort, que le sort leur est contraire. Plus d'une métairie avait déjà subi la malechance du lansquenet ou du trictrac ; quelque jour le château lui-même y passerait.

Après chaque nouveau désastre, le vieillard avait un accès de goutte, et restait enfermé, inabordable, intraitable. La Simonne seule pénétrait dans sa chambre, et, tout en le soignant, ne lui épargnait pas les semonces.

C'était une fidèle et dévouée servante du bon vieux temps, âpre à la besogne, mais ayant son franc-parler, comme on en voit dans Molière. Son maître finissait par avouer qu'il avait tort et jurait qu'on ne l'y reprendrait plus. Serment de joueur ! Il s'en retournait bien vite à ses cartes ou à ses dés, sitôt qu'il avait reçu un quartier de sa pension, vendu quelque lopin de terre ou rencontré quelque bonne aubaine.

Un jour, ce fut une forte somme d'argent. D'où provenait-elle ? Mystère. L'homme qui l'apporta amenait avec lui un enfant. Arrivé le soir, dès l'aube du lendemain, il disparut. L'enfant resta.

C'était un petit garçon de cinq ou six ans, à la mine aristocratique et charmante.

Le vieux Préfontaine dit à sa servante :

— C'est le fils d'un ancien ami. Jusqu'au retour de son père et de sa mère, qui sont partis pour un long voyage, j'en ai la garde ; tu l'élèveras, tu l'aimeras comme s'il était mon enfant.

— Avec plaisir ! répliqua la Simonne. Il est si mignon, si avenant ! Ne dirait-on pas le fils d'un prince ! Comment s'appelle-t-il ?

— Tancrède.

— Un beau nom !... et qui lui sied bien ! Voulez-vous permettre que je vous embrasse, monsieur Tancrède ?

L'enfant, tout d'abord interdit, se laissa faire de bonne grâce et, déjà gagné par le franc sourire de la joyeuse Normande, il sourit à son tour.

— Quel bijou ! quel trésor ! s'écria la Simonne. On le mangerait de baisers !... Je l'aime déjà. Mais, regardez donc, monsieur, comme il a de petits pieds, de belles petites menottes !... Et ses longs cheveux bouclés et dorés !... Tiens ! là, juste au milieu du front, un épi d'argent, une mèche blanche !

— En effet, balbutia le vieux Préfontaine qui paraissait troublé ; c'est un singulier hasard.

— Dites plutôt un trait de famille, un signe auquel sa mère, quand bien même elle ne reviendrait que dans vingt ans, le reconnaîtrait tout de suite. Comment se nomme-t-elle, ta maman, mon agneau ?

— Je n'ai pas de mère ! répondit l'enfant d'un ton triste.

Simonne regarda son maître :

— Mais qu'est-ce que vous me disiez donc, monsieur ?...

— Laissez cet enfant, reprit le vieillard d'un ton bourru. Je ne veux pas qu'on l'interroge ainsi. Il se nomme Tancrède... que cela vous suffise. Allez me querir mon fils et me l'envoyez ici.

A peine Simonne se fût-elle éloignée que Préfontaine attirant à lui le petit Tancrède :

— Ecoute-moi, mon enfant, dit-il ; quand on te parlera de tes parents, réponds que tu ne t'en souviens plus...

— Que je ne m'en souviens plus ? répéta le jeune Tancrède avec un étonnement naïf ; mais, en vérité, monsieur, je ne les connais pas.

— C'est juste, murmura le vieillard.

En ce moment même, François accourait, tout essoufflé, tout ébouriffé, grignotant une pomme verte.

C'était un garçon de treize ans, au teint brun, presque un sauvage.

— Corbeuf ! fit-il, dès en entrant ; la Simonne a raison : c'est un vrai chérubin que ce petit Tancrède !

— Ah ! fit le père, vous savez déjà son nom ?

— Oui, la Simonne m'a tout conté. Bonjour, camarade ; veux-tu que je sois ton ami ?

— Mon fils, reprit le vieux Préfontaine, je vous prends au mot. Soyez son camarade, son ami, son frère. Je n'ai guère le loisir de m'en occuper, moi... Chargez-vous-en... Amusez-le... Protégez-le... Apprenez-lui ce que vous savez... ce ne sera pas grand'chose, mais enfin, plus tard on verra.

Et le vieillard disparut.

Déjà Tancrède s'était jeté au cou de l'ami François, qui, l'asseyant à califourchon sur son cou, l'emporta dans la campagne ainsi qu'un cheval échappé. Le cavalier poussait des cris de joie, battait des mains. Les arbres, les coteaux, les bestiaux, tout lui semblait superbe. C'étaient des étonnements, des ravissements qui faisaient plaisir à voir.

— Ah çà ! petit frère, demanda François, tu ne con-

nais donc pas la verte et libre nature du bon Dieu? Mais d'où sors-tu? d'où viens-tu?

— De Paris.

— Bah! Une belle ville, à ce qu'on assure?

— Je ne sais pas. Il y a beaucoup de grandes maisons qui sont grises et beaucoup de rues qui sont pleines de monde et de boue.

— Pas d'herbages comme celui-ci?

— Oh! non.

— Pas de forêts comme celle-là?

— Non.

— Pas même un pommier?

— Pas même.

— Mais c'est un affreux pays.

— Ah! s'écria Tancrède, c'est beau, le soleil!... et c'est bien bon, le grand air!

Par sa bouche toute grande ouverte, par ses narines frémissantes, l'enfant aspirait la brise qui se jouait dans ses longs cheveux.

Puis c'était l'espace qui l'émerveillait, qui l'enivrait, tandis que l'ami François, galopant çà et là, lui baillait tantôt une fleur, tantôt un fruit. On rencontra des tas de foin fraîchement coupé. Tancrède voulut s'y rouler. Plus loin, ce fut une bonne grosse vache normande, sur les reins de laquelle son franc compagnon l'assit un moment... ou bien encore les grands chiens de chasse qui vinrent gambader autour du bambin, lui souhaitant la bienvenue par leurs abois, léchant ses mains et son visage.

— Ce sont des amis! disait le jeune Préfontaine; encore des amis... et peut-être les meilleurs.

Ce n'était pas seulement un sauvage, l'ami François, c'était encore un philosophe.

Tout à coup, comme on s'en revenait vers le manoir, une cloche retentit.

— C'est le souper, dit François. As-tu faim?

— Si j'ai faim! répliqua Tancrède, en montrant ses dents impatientes comme celles d'un jeune loup.

La Simonne, sur le seuil, faisait les grands bras, comme toute émue de colère et d'indignation.

— Qu'as-tu, ma mie? demanda François, en lui mettant un cordial baiser sur chaque joue.

— C'est encore votre père! répondit-elle. J'en étais sûre, il a décampé! Gageons qu'il s'en est allé perdre au jeu toute la sacoche.

— Quelle sacoche?

— Celle que lui a donnée l'homme qui apportait le petit.

— Bast! chacun son plaisir. Le nôtre est de courir à travers champs... Pas vrai, Tancrède? Hé! vivement, la Simonne... du pain bis... un morceau de lard, de la galette... un pichet de cidre!

Jamais Tancrède n'avait mangé de si bon cœur. Il trouvait tout excellent. Au dessert, François l'emporta derechef au dehors et l'installa dans un grand cerisier:

— Les cerises sont mûres, petit frère. Faisons comme les moineaux, becquetons à même.

C'était en plein printemps; c'était le soir. Un ciel pur, un vent frais, un magnifique coucher de soleil.

— Mon Dieu! que c'est grand!... que c'est beau!... répétait le petit Parisien.

— Il y a quelque chose de plus beau, de plus grand encore, répondit le jeune Normand.

— Quoi donc?

— La mer!

## II. — UNE VOCATION.

François de Préfontaine voulait être marin.

A chaque marée, il descendait au bord de la Touques, et, respirant avec volupté la brise saline, il regardait monter le flot jusqu'aux herbages.

Puis quand le flot redescendait vers l'Océan:

— Ah! murmurait-il avec envie, que ne puis-je en faire autant!

Il n'y a que trois lieues du château de Préfontaine à la mer. Dès le lendemain de l'arrivée de Tancrède, François les franchissait avec lui.

Pendant les trois quarts de la route, il l'avait porté sur son épaule.

Des dunes de sable s'élevaient alors aux approches de la grève. Le petit Parisien ne voyait pas encore l'Océan, mais il l'entendait mugir.

— Quel est ce bruit? demanda-t-il. Comme le vent souffle fort!... Tiens! c'est salé, ajouta-t-il, en passant la langue sur ses lèvres.

Tout à coup, au sommet d'une dernière éminence, l'Océan apparut à ses yeux.

— Qu'en dis-tu? demanda l'ami François.

Son jeune compagnon ne répondit pas. Immobile, les yeux tout grands ouverts, la bouche béante, il restait frappé d'admiration, muet d'extase.

Mais un instant plus tard, il courait sur la grève, il piétinait dans le flot, en jetant des cris aigus comme ceux des mouettes.

Quelque chose de blanc passa à l'horizon.

— Un oiseau? demanda Tancrède.

— Non pas!... une voile... une barque.

Cette barque s'approchait rapidement, descendant, remontant, bondissant à la crête des lames.

— Doux Jésus! s'écria l'enfant, j'y vois des hommes!

— Sans doute, ce sont des matelots, des marins...

— Et tu veux être marin, toi?

— Oui.

Tancrède, éperdu, l'étreignit dans ses bras:

— Je ne veux pas! fit-il, je ne veux pas...

Non sans peine, François parvint à le calmer, à le distraire. La mer se retirait, laissant à découvert un beau sable doré, des roches moussues, des algues et des coquillages.

Ce fut toute une série d'émerveillements, d'enchantements pour Tancrède. Tout l'intéressait, l'amusait. Il ne voulait plus s'en retourner au logis.

— Nous reviendrons ici tous les dimanches, dit le jeune Préfontaine.

Il faisait nuit quand ils rentrèrent au château.

La Simonne était furieuse:

— Si ce n'est pas une horreur! s'écria-t-elle, me donner tant d'inquiétude! Mais vous allez donc vous comporter comme monsieur votre père?

— Est-ce qu'il n'est pas de retour?

— Lui!... jamais!...

— Il me semble, dit François, que ça sent la soupe aux choux?

— C'en est! répliqua la Simonne, et de la fameuse, je m'en vante!...

— A table, alors!

Nos deux gamins mangèrent comme quatre et dormirent à poings fermés.

Le baron ne reparut qu'au bout de huit jours, mais tout ragaillardi, tout équipé de neuf. Il avait gagné.

Fatale victoire! elle l'encouragea dans son vice; ses

absences se multiplièrent... on ne le voyait presque plus au manoir.

Un soir enfin, il reparut, l'oreille basse et la mine longue. La Simonne l'avait vu venir de loin ; elle l'attendait, les bras croisés, le bonnet de coton sur les sourcils :

— Ah ! vous voilà, monsieur le baron ! Pour sûr, il ne vous reste plus rien.

— Si fait, ma mie... la goutte !

— Ainsi... tout est perdu?...

— Fors l'honneur.

— Quelque jour l'honneur y passera comme le reste.

— Aïe ! fit le baron avec une grimace. Aide-moi donc à monter !... Ne vois-tu donc pas que je souffre l'enfer ! L'assaut fut rude.

Un mois durant, notre joueur garda le lit ; un autre mois, le fauteuil. Excepté la Simonne, nul ne l'approchait.

Quels beaux serments il lui fit ! Jamais plus il ne remuerait un cornet ! jamais plus il ne toucherait un tarot ! La Simonne se taisait, mais en branlant la tête.

Effectivement, la sagesse, ou plutôt la goutte, cessa comme par enchantement, à la fin du trimestre, lorsque l'argent arriva, tant de chez Préfontaine le fils, que de chez les parents de Tancrède. Aussitôt sa poche regarnie, le baron recommença de plus belle.

Les deux enfants vécurent donc et grandirent presque seuls.

Au bout d'une année, on aurait difficilement reconnu le petit Parisien aux joues pâles, aux formes délicates. C'était maintenant un jeune gars alerte et robuste. Le hâle et le soleil avaient bruni son visage ; l'exercice, la liberté, l'air pur de la côte normande avaient endurci son corps, affranchi son allure. Sa chevelure même devenait moins blonde, et rendait plus apparente encore la mèche blanche qui se dressait à son front. Mais il conservait quand même cette distinction native, ce fin regard, ces grands airs enfantins dont s'ébahissait la Simonne.

— Pour sûr, répétait-elle de temps en temps, c'est le fils d'un roi !

Et la digne femme se perdait en conjectures. Elle était curieuse cependant, et plus d'une fois, à la veillée, elle avait adroitement interrogé l'enfant.

Mais lui ne se souvenait que d'une femme très-belle et très-triste, qui pleurait toujours en l'embrassant.

— Elle avait l'air très-noble, n'est-ce pas? disait Simonne.

— Oui ! oui !

— Parbleu ! la reine...

A cette interprétation de la Simonne, François éclatait de rire.

— Chut ! chut donc ! reprenait la servante ; ne l'empêche pas de se rappeler. Eh bien ! Tancrède, eh bien ! tu ne m'entends plus?... tu pleures !

— Oui, Simonne ; je ne peux jamais penser à cette dame, sans qu'il me vienne des larmes dans les yeux...

— Pauvre mignon ! Et pourtant elle ne t'a jamais dit : Je suis ta mère !

— Non.

— Mais tu le crois?

— Oui. Ce doit être bien bon d'avoir une mère !

Alors la Simonne lui mettait un baiser au front. Après quoi, ses coudes sur ses genoux, le menton dans ses mains :

— Si nous parlions du roi? reprenait-elle.

— Quel roi?

— Et, tu sais bien, ce grand seigneur... déguisé... qui vint te voir chez ta nourrice, il a trois ans?... ton père?...

— Il ne m'a pas appelé son fils.

— Oui, je sais, mais ton cœur te l'a dit... Il faut toujours écouter la voix du cœur, mon enfant. C'était un beau cavalier, n'est-ce pas?... Il avait comme toi, dans ses cheveux, l'aigrette blanche ?

— Oui.

— Plus de doute ! c'est comme qui dirait ton extrait de naissance que le bon Dieu lui-même a écrit sur ton front... Mais cherche bien dans ta mémoire... Est-ce que le seigneur, la dame, ta nourrice, est-ce que personne ne t'a jamais donné d'autre nom que celui de Tancrède ?

— Jamais.

Tancrède finissait par s'endormir sur les genoux de Simonne, tandis qu'auprès de la table, sous la clarté de la lampe, l'ami François, peu curieux de sa nature, sifflotait un refrain maritime, en fabriquant avec son couteau toute sorte de petits navires.

Il en avait des flottilles qui naviguaient sur les étangs du château. Sa vocation s'affirmait de plus en plus. Souvent, lorsque tout dormait au manoir, il s'esquivait sans bruit, courait jusqu'à la plage et, dans une crique, rejoignait un pêcheur qui l'attendait pour gagner le large. Quelle joie lorsqu'il se sentait enfin sur son élément favori, lorsque le vent gonflait la voile et que la mer était houleuse ! Il y passait la nuit tout entière ; il ne reparaissait que le lendemain, trempé jusqu'aux os, les cheveux en désordre et rapportant quelque poisson qu'il montrait comme un trophée :

— Voilà ma part ! voilà ma pêche !...

Bientôt cette gloire ne lui suffit plus. Dans le port de Honfleur, il y avait de grands vaisseaux, des vaisseaux de guerre. François s'en allait jusqu'à Honfleur, causait avec les matelots, se faufilait à bord et grimpait dans les hautes vergues.

C'était le temps des exploits de Sourdis et de Brézé, le temps des victoires de Gênes et de Guétaria. Il prêtait une oreille avide au récit de toutes ces prouesses navales, et, sitôt de retour, il les racontait à Tancrède, à la Simonne. Quel feu dans son regard ! quel enivrement dans sa voix !

— Nous avons battu les Anglais !... nous avons coulé bas toute une escadre espagnole !... Vive Richelieu ! vive le grand cardinal !... C'est plutôt le grand amiral qu'on devrait dire... Il fait construire des vaisseaux, il demande des marins... Quand pourrai-je m'embarquer à mon tour ?

— Ingrat ! répondait la Simonne, tu n'as donc jamais vu une pauvre poule qui a couvé des canards, et qui, les voyant s'en aller à l'eau, court au bord, toute désolée de ne les pouvoir suivre? Ainsi serai-je quand tu partiras, mon enfant.

Avec un élan spontané, François embrassait la digne femme.

— Ah ! reprenait-il ensuite, je sais bien que personne ne m'aimera comme toi, la Simonne. Je t'aime bien, va ! j'aime aussi Tancrède... je me jetterais dans le feu pour lui... pour toi... Mais vivre sur le plancher des vaches... renoncer à l'Océan... c'est plus fort que moi... il ne faut pas m'en vouloir, je ne pourrais pas !

— Alors, disait Tancrède, emmène-moi.

— Je ne dis pas non... quand tu seras en âge.

— Hé ! j'ai huit ans. Est-ce qu'il n'y a pas les mousses?

Deux années s'étaient écoulées depuis l'arrivée de Tancrède à Préfontaine. Il était grand, vigoureux, résolu ; sa brave réponse enchanta l'ami François.

— Vivat ! s'écria-t-il, ce serait le moyen de ne jamais nous quitter. Reste à savoir, petit frère, si la vocation te viendra.

— Pour essayer, répliqua Tancrède, je t'accompagnerai à Honfleur.

— Soit, mais nous prendrons la *Grise*.

La *Grise* était une bonne vieille jument que montait M. le baron dans ses équipées lointaines.

Pour le moment, il était engagé dans une partie acharnée avec le cadet de Montgomery, un voisin qui habitait le château de Breuil. La bataille durait depuis huit jours et menaçait de se prolonger encore ; le vieux Préfontaine avait renvoyé la *Grise* au logis.

Dès l'aube du lendemain, François partit au grand trot, avec Tancrède en croupe. Comme ils approchaient de la ville, un bruit formidable ébranla la terre et le ciel.

— On dirait le tonnerre ? murmura Tancrède.

— Non, dit François, c'est le canon... Hue donc, la *Grise !* au galop !

Ils atteignirent promptement le sommet de la côte.

La revue. Dessin de Ch. Gaildreau.

De là, le regard plonge sur le port. Plus loin, la Seine qui finit, l'Océan qui commence.

Ce jour-là surtout, 18 septembre 1638, c'était un magnifique spectacle. Les remparts, les forts, les flancs des navires, tout tonnait à la fois. Les monuments, les maisons, les mâts, même ceux des barques de pêcheurs, étaient pavoisés.

— Quelle fête est-ce donc ? murmura Tancrède.

— Nous le saurons en bas, descendons vite !

La fête qu'on célébrait ainsi, c'était la naissance d'un dauphin, la naissance de Louis XIV.

A travers la foule endimanchée, sous les drapeaux flottants, sous les guirlandes de verdure, François entraîna vivement Tancrède vers les bassins, vers les quais.

Là, il lui fit admirer les frégates et les lougres, les bricks et les corvettes, toute l'escadre enfin qui, rangée comme pour une attaque, simulait le branle-bas de combat.

— Hein ! petit frère, que c'est beau !

— Oui, superbe ! répondit l'enfant.

Mais il regardait vers l'esplanade où manœuvrait un escadron de cavalerie : les trompettes sonnaient leurs fanfares, les chevaux piaffaient ; les cuirasses, les casques, les épées resplendissaient au soleil.

— Oh ! oh ! dit François, comprenant ce qui causait l'admiration de Tancrède, tu ne seras pas marin, toi... tu seras soldat.

— Oui... soldat !... répondit Tancrède avec enthousiasme. Je voudrais être ce beau capitaine que voici là-bas. Regarde ! regarde donc comme il a l'air fier et vaillant, avec sa grande moustache et sa grande rapière ! Sais-tu son nom, François ?

— C'est le capitaine Taillefer de Barrière. Il commande ici les gardes-marine que vient de créer le cardinal de Richelieu. Mais garons-nous, les voici qui chargent !

En passant près de Tancrède, le capitaine Taillefer de Barrière s'arrêta tout à coup, le regardant avec étonnement, avec émotion.

Mais ce ne fut qu'une courte halte. Son escadron arrivait, il lâcha la bride et piqua des deux.

— Hein ! murmura François, qui fronçait le sourcil, qu'a-t-il donc, ce capitaine ? on aurait dit qu'il t'avait reconnu, qu'il voulait te parler ?... Un secret instinct me met en défiance... J'ai ouï dire que c'était un méchant homme... Le voilà qui s'arrête et regarde encore vers nous... il appelle son brigadier... il te désigne à lui... Alerte, petit frère ! tu es sous ma garde !

Il venait de l'enlever... il l'emportait dans ses bras. Non loin de là, au bord d'un bassin, se trouvaient des marches de pierre, au bas desquelles des canots étaient amarrés. François descendit rapidement cet escalier, sauta dans une de ces embarcations, assit Tancrède à l'arrière, prit les rames, et, louvoyant entre les navires, qui déjà les masquaient aux regards, il atteignit l'autre bord.

Il était temps ; le brigadier arrivait sur le quai, cherchant des yeux sa proie.

— Bredouille ! fit narquoisement François, qui, reprenant son cher fardeau, se jeta dans une ruelle et, par des chemins détournés, regagna l'auberge où les attendait la *Grise*.

— Mais qu'as-tu donc ? répétait Tancrède. Jamais je t'ai vu ainsi... Pourquoi fuir ?

— Je ne sais pas... mais il y a les pressentiments... Pour la première fois de ma vie, j'ai peur !

### III. — CATASTROPHE.

L'instinct du jeune Préfontaine ne le trompait pas. De sombres nuées s'amoncelaient sur le château ; l'orage et le malheur allaient y fondre à la fois.

Le baron venait de rentrer, chancelant, consterné, livide. Suivant sa coutume, il s'était enfermé ; on l'entendait d'en bas maugréer et geindre.

— Je ne sais pas ce qu'il a perdu, dit tout bas la Simonne, mais jamais encore je ne l'ai vu d'aussi massacrante humeur.

Comme elle achevait ces mots, un épouvantable ouragan se déchaîna dans la vallée. Les portes, les fenêtres, les vieux murs, les vieilles boiseries, toute la maison se lamentait, tremblait, craquait, comme prête à s'effrondrer sous le souffle de la tourmente.

Personne ne dormit, pas même l'enfant.

La tempête enfin se calma. Tancrède et François en profitèrent pour faire la grasse matinée. Le baron ne se montrait pas et pour cause ; seule, la Simonne était à son poste, le bonnet de coton en tête et le balai en main.

Depuis déjà plus d'une heure, elle s'évertuait à réparer les désastres de la nuit précédente, lorsque trois cavaliers, trois gardes-marine, entrèrent dans la cour.

— Est-ce ici le château de Préfontaine ? demanda l'un d'eux, le brigadier.

— Comme vous le dites, répliqua la Simonne en le regardant de travers.

Le brigadier mit pied à terre :

— Où est le baron ? dit-il.

— Il dort... On n'entre pas...

— Tête-bleue ! se récria le soldat, vous n'êtes pas hospitalière, la vieille. Je ne peux cependant pas m'en retourner ainsi ; que dirait mon capitaine ?

— Ah ! c'est votre capitaine qui vous envoie ?

— Oui.

— Pourquoi ça ?

— Je m'en vais le dire à votre maître.

Et la botte du brigadier touchait le perron.

— Déguerpissez ! s'écria vertement la Normande, ou dites-moi ce que vous venez faire céans.

— Il paraît que nous sommes une servante-maîtresse ? reprit en riant le garde-marine. Eh bien, soit... Je viens chercher un enfant.

— Un enfant ?

— Nommé Tancrède.

— Bonté divine ! qu'en prétendez-vous faire ?

— Je prétends le porter au capitaine Taillefer de Barrière, qui m'a dit ce matin : « Brigadier La Tulipe, allez me cherchez ce marmot, je le veux ! »

— Et si nous ne voulons pas le livrer, nous autres ?

— On se passera de la permission, voilà tout. Au large donc... faites-moi passage, ou je dégaîne.

Tout à coup, au premier étage, un volet s'ouvrit avec fracas et le vieux Préfontaine apparut, tenant un mousquet.

— Jour de Dieu ! cria-t-il, qui donc ose parler ainsi dans ma maison ?

A peine achevait-il que, par une autre fenêtre, François se montra :

— Tenez bon, mon père ! Je monte charger la coulevrine !

Le brigadier La Tulipe rétrograda vivement.

— Tout beau, messieurs ! c'est au nom du capitaine Taillefer de...

— Allez au diable ! interrompit le baron. Votre capitaine n'est qu'un impertinent. Passe encore s'il était venu lui-même... mais m'envoyer un sergent, un maraud ? Ne sait-il donc pas que je suis gentilhomme ?

Ce mot de gentilhomme jouissait alors de tout son prestige. Le brigadier baissa le ton, retira son feutre :

— Excusez-moi, monsieur le baron...

— Tu commences à m'échauffer les oreilles.

— Mais, vieil entêté...

— Il m'insulte, je crois ! fit le vieux Préfontaine.

— Mon père, cria François, faut-il tirer le fauconneau ?

Et sans même attendre la réponse, il fit feu.

Le boulet de pierre alla se perdre dans les pommiers.

— Ah ! c'est ainsi ? fit La Tulipe en remontant à cheval. Vous aurez affaire au capitaine !

Déjà ses deux acolytes battaient en retraite ; il s'empressa de les rejoindre.

— Victoire ! cria François qui, les mains et le visage tout noirs de poudre, arborait sur le grand toit, dépourvu de la moitié de ses ardoises, la vieille bannière des Préfontaine.

Quand il redescendit auprès de son père, le vieillard, pour la première fois depuis bien longtemps, lui donna l'accolade.

— Bravo, mon jeune faucon! C'est chasser de race!

Tancrède lui-même, enorgueilli, enchanté, brandissait une hallebarbe trois fois grande au moins comme lui.

Fort heureusement, la Simonne conservait son bon sens. Elle accourut, tout effarée, tout inquiète :

— Monsieur le baron, dit-elle, ne perdez pas une minute. Ils vont revenir en force... Votre vieux manoir n'est plus en état de soutenir un siége. Il faut mettre cet enfant en sûreté.

— D'accord, fit le vieillard; allons au Breuil.

L'évacuation fut promptement accomplie, avec armes et bagages.

Au moment de quitter la maison de ses pères, le baron se retourna vers elle une dernière fois, comme pour un dernier adieu.

— Il le fallait! murmura-t-il,... il le faut... pour payer ma dette!

Une larme roula sur sa joue ridée... Dans son sourire, dans son regard, il y avait un amer chagrin, peut-être un remords.

En moins d'une heure on fut au Breuil.

Le Breuil, dont il reste encore quelques bâtiments transformés en filature, le Breuil était alors un vrai château féodal, avec ses fossés, son pont-levis, sa herse, ses tours, ses créneaux. Il appartenait à la puissante famille des Montgomery. Un de ses moins dignes rejetons l'habitait, moitié châtelain, moitié intendant.

Ancien compagnon du baron de Préfontaine, il était, depuis quelques années, son plus rude adversaire au jeu. Rien qu'à le voir accourir à sa rencontre avec un air superbe et réjoui, vous auriez deviné que, dans la dernière bataille, il était resté vainqueur.

— Et bonjour, baron! lui dit-il. Tu viens t'exécuter, mon pauvre ami!

— Dette d'honneur! répondit tristement le vieux Préfontaine qui l'attirait à l'écart. Voici les clefs du manoir... Voici l'écrit pour le tabellion. Je viens te demander asile.

— Pour toi?

— Pour cet enfant... Allons un peu plus loin, je t'expliquerai tout.

Lorsque le baron eut terminé sa confidence :

— Veux-tu nous recevoir, chevalier? conclut-il.

— Certes! répliqua l'autre, mais sans me brouiller avec les gens du roi. Ecoute. Vous allez vous installer au château... Moi, je ne sais rien. Je m'en vais à mes affaires et, qui sait, par la même occasion, je trouverai peut-être un moyen d'arranger les tiennes.

— Que veux-tu dire?

— Rien; je m'entends... tu verras.

C'était un égoïste, ce chevalier de Montgomery. De plus, un malin compère. A peine eut-il ouvert sa porte et mis à la disposition de ses hôtes les gens de sa maison, que tout aussitôt il disparut.

Le baron se ressouvint de sa goutte et, ni plus ni moins que s'il eût été chez lui, il redevint invisible.

Deux jours se passèrent dans une tranquillité parfaite. Mais le troisième soir, vers l'entrée de la nuit, des coups violents, des cris de menace retentirent soudainement à la porte du château.

Devant le pont-levis, une troupe nombreuse de cavaliers; çà et là dans les alentours, une cuirasse, un casque, une arme, qui brillaient aux rayons de la lune.

Le château était cerné.

— Qui va là? demanda le vieux Préfontaine.

Une voix arrogante et railleuse lui répondit :

— Ce n'est plus le brigadier, c'est le capitaine... moi, Taillefer de Barrière. Ouvrez!

— Que demandez-vous?

— Eh! vous le savez bien. Ouvrez-moi, par tous les diables; ou je fais mettre des fascines dans le fossé, un pétard sous la porte, et la herse saute en même temps.

Préfontaine hésitait.

Sur la dernière marche de l'escalier, la Simonne avança la tête en murmurant :

— Vous pouvez leur ouvrir, monsieur,... j'ai si bien caché le petit qu'ils ne le trouveront pas.

Quelques instants plus tard, le baron donnait l'ordre de lever la herse.

Taillefer entra le premier, fit un grand salut.

— Monsieur le baron, votre serviteur. Où est l'enfant?

— En route pour Paris.

— Oh! oh! Vous me la baillez belle. Il est ici, nous le trouverons... fallût-il démolir le manoir pierre à pierre.

— Essayez.

Sur un signe de leur capitaine, les soldats allumèrent des torches, et se répandirent dans la maison, fourrageant dans les armoires, sondant les murailles.

Tancrède tremblait au fond de sa cachette.

C'était dans une salle basse, derrière la plaque de l'âtre à la lessive.

On sait combien la Simonne aimait à balayer. En balayant ce réduit aux trois quarts obscur, elle avait fait jouer le ressort d'un mystérieux refuge où pouvait se blottir un homme et, mieux encore, un enfant. Elle venait d'y cacher Tancrède; elle restait là, la brave fille, pour veiller encore sur lui, tout en feignant d'essorer du linge.

Quant à François, elle l'avait dépêché vers les appartements supérieurs pour tout observer, pour tout voir.

Quelques soldats traversèrent la buanderie.

— Hé! la lessiveuse, dit l'un, n'avez-vous pas vu celui que nous cherchons? le petit Tancrède?

— Je ne le connais point, répondit niaisement la Normande.

Et, dissimulant son angoisse, elle se mit à fredonner le refrain d'une vieille ronde :

Les moutons vivent d'herbe,
Les papillons de fleurs.
Et vous et vous, jeune bergère,
Vous ne vivez que de langueurs.

— Ainsi donc, l'enfant n'est pas ici?

— Je ne l'ons point vu, mes beaux messieurs; cherchez.

Les moutons dans la plaine,
Sont en danger des loups.
Et vous et vous, jeune bergère,
Vous êtes en danger de l'amour.

Après avoir bousculé cuviers et bahuts, les soldats s'éloignèrent. Alors Simonne tomba sur les genoux, les yeux à la voûte, et les mains jointes.

Cependant le tumulte se prolongeait dans la maison. François ne revenait pas.

Par le soupirail, le bruit d'un carrosse arriva. Que se passait-il? L'inquiétude gagna le cœur de la Simonne. Elle remonta l'escalier, à la recherche du jeune Préfontaine.

Un instant plus tôt, par ce même chemin, François s'efforçait de rejoindre son père. Comme il allait soulever une tapisserie, ces mots frappèrent son oreille :

— Voyons! cent pistoles?... Puisque vous ne voulez pas le donner pour rien, je paye.

C'était le capitaine Taillefer qui parlait.

— Je ne suis pas à vendre, répliqua le baron.

— Il ne s'agit peut-être que d'y mettre le prix? dit une troisième voix, une voix de femme.

Le jeune Préfontaine écarta légèrement la tapisserie, regarda dans la chambre.

La femme était enveloppée dans un ample manteau de velours noir. Un masque couvrait son visage. Sans doute elle venait d'entrer, car le baron semblait encore surpris de son apparition soudaine.

C'était le chevalier de Montgomery qui l'amenait.

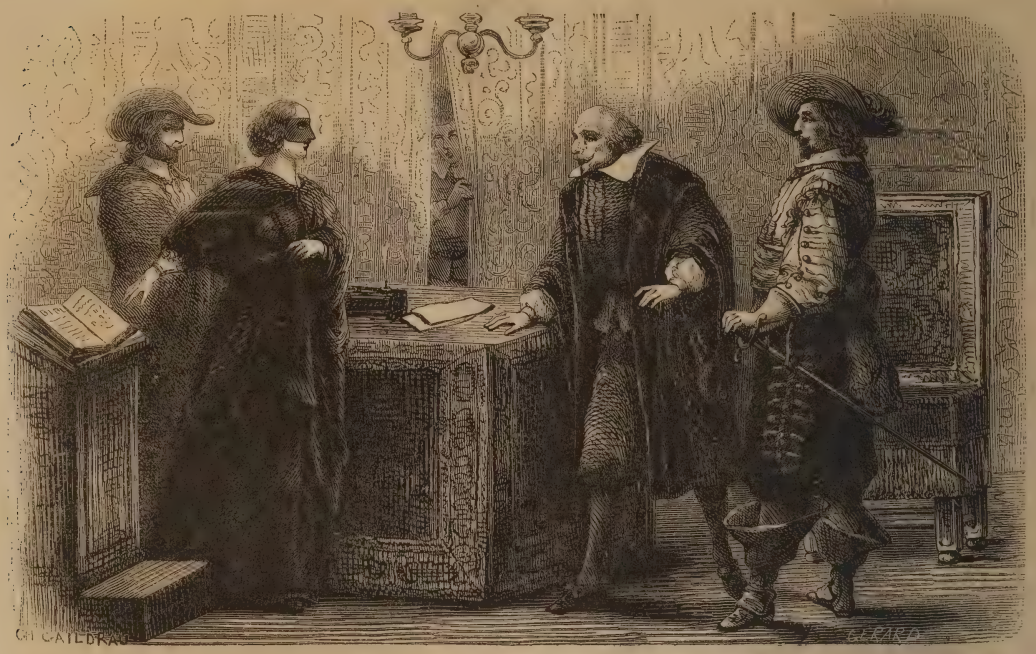
— Mon cher Préfontaine, dit-il, ne vous gendarmez pas. Vous allez me remercier tout à l'heure. Cette dame connaît votre situation; écoutez-la.

Cette scène se passait dans un grand salon, à peine éclairé par une lampe. La lumière tombait en plein sur le visage anxieux et pâle du vieux baron. Dans l'ombre, on voyait briller, à travers les trous du masque, les yeux ardents de la femme inconnue. Un instant elle se pencha dans le rayon lumineux; François crut entrevoir à son front cette même aigrette blanche qui distinguait celui de Tancrède.

— Monsieur, reprit l'inconnue, vous avez tout perdu, votre argent, votre maison. Vous la devez au chevalier; je la rembourse. Partant quittes. De plus, dix mille écus; finissons-en!

Dans la voix qui venait de prononcer ces paroles, il y avait quelque chose d'impérieux, quelque chose de strident et de glacial qui faisait froid à l'âme. Le cœur de François se serra affreusement: son père hésitait!

— Mais, s'écria-t-il tout à coup, qu'en voulez-vous donc faire, de ce pauvre enfant?



Le marché. Dessin de Ch. Gaildreau.

— L'éloigner, répondit la dame, le faire disparaître à jamais. Voilà tout.

— Oh! si j'étais certain qu'on ne le tuera pas!

— Je vous le jure.

— Jurez-le-moi sur l'Évangile?

Le livre saint se trouvait-là,... ouvert sur un prie-Dieu. Le baron le désigna du doigt... La dame étendit la main. Puis, jetant sur la table un portefeuille :

— Je tiens ma promesse, dit-elle. A votre tour.

— Ah! balbutia le vieillard, que répondrai-je à ceux qui me l'ont confié!... à sa mère!

— Sa mère? dit l'inconnue, vous lui ferez savoir qu'il est mort... Maintenant, où est-il?

— Mais... je ne sais...

— Il est introuvable, dit Taillefer.

— Je le trouverai, moi, fit le chevalier. En chasse!

François se rejeta vivement en arrière et faillit renverser la Simonne. Elle aussi, elle avait tout entendu.

— Viens! lui dit son jeune maître... Viens me donner Tancrède et nous fûirons ensemble...

Ils se précipitèrent vers la salle basse avec une fiévreuse promptitude. La plaque de la cheminée fut ouverte et l'enfant délivré. François le prit dans ses bras, s'engagea dans un passage souterrain, atteignit une poterne et s'élança au dehors.

La lune en ce moment était voilée, la nuit était noire. Tout semblait protéger sa fuite.

Déjà François, se glissant dans l'ombre, remontait la berge du fossé. Au delà, c'étaient des broussailles, puis un bouquet de bois.

L'œil et l'oreille au guet, retenant son souffle, il rampait, il courait, il allait toujours...

— Frère, murmurait Tancrède, frère... je te fatigue... laisse-moi donc marcher... je me sens fort... je n'ai pas peur.

Mais son compagnon le serrait encore plus étroi-

tement contre sa poitrine en lui répondant tout bas :

— Il faut aller vite... tais-toi... silence !

Tout à coup, dans le fourré voisin, ce cri se fit entendre :

— Qui va là?... Halte!... halte!... ou je te mets du plomb dans l'aile...

Le fugitif, loin de s'arrêter à cette menace, précipita sa course.

Une détonation retentit. Une balle siffla dans l'air.

— Tancrède, es-tu blessé? demanda François.

— Non... mais toi, frère, tu chancelles?

— Eh! qu'importe, pourvu que je te sauve?

Tancrède ne répondit à François qu'en lui jetant son bras autour du cou.

Cependant le cri d'alarme s'était répété. Des cavaliers accouraient. Ils les entourèrent.

Le brigadier La Tulipe, qui tenait une torche, demanda :

— Lequel de vous se nomme Tancrède?

— Moi! répondit François.

— A d'autres! tu n'as pas la mèche blanche.

Et, décoiffant Tancrède, dont il éclaira le front :

— Voici celui qu'il nous faut. Portons-le dans le carrosse.

Vainement François voulut défendre son ami. Il fut

L'arrestation. Dessin de Ch. Gaildreau.

terrassé, garrotté, bâillonné; d'ailleurs la balle avait effleuré son épaule. Il perdait son sang, il s'évanouit.

La dame masquée, avertie de la capture, était prête au départ. L'enfant fut placé dans le carrosse, en face d'elle. Un instant après, le carrosse partait, escorté par les cavaliers.

## IV. — SUR LA PISTE.

Par une fenêtre du château, la Simonne avait vu revenir presque en même temps Tancrède et François. Celui-ci, son jeune maître, était porté par deux soldats. Il ne bougeait plus; on eût dit un cadavre.

La vieille servante courut à sa rencontre.

Mais les deux soldats ne montaient pas par le grand escalier. La Simonne les chercha longtemps. Lorsqu'elle parvint à les rejoindre, François n'était plus dans leurs mains... il avait disparu.

L'un d'eux tenait un falot, l'autre refermait une lourde porte toute bardée de fer.

— Qu'avez-vous fait de mon enfant? demanda la Simonne.

L'homme qui fermait la serrure se retourna; c'était le brigadier La Tulipe.

— La Normande, dit-il, calmez vos alarmes. Votre garnement n'en mourra pas. Il est là-dedans, sous clef. Voici le bijou... je vais le rendre à qui de droit.

Ce bijou, c'était une véritable clef de cachot, monstrueuse et sinistre.

La Tulipe pivota sur les talons, redescendit l'escalier. La Simonne le suivait de loin, les yeux fixés sur la clef.

Cette clef fut remise au châtelain, qui, debout sur le seuil, saluait d'un dernier geste la dame masquée.

Puis La Tulipe rejoignit ses camarades. Le chevalier rentra dans le salon. C'était lui maintenant qui avait la clef; ce fut lui que suivit la Simonne.

Le baron de Préfontaine était encore à la même place, la pâleur sur le visage et la main tendue vers le portefeuille qu'il n'osait pas toucher.

Au bruit des pas, il se laissa tomber sur un siége.

— Ah ! baron ! baron ! fit le chevalier, c'est par trop de scrupules... ce qui est fait est fait; n'y pensons plus. Vous êtes en fonds. Vous avez besoin de vous étourdir... Un brelan !... Je vous offre votre revanche ?

Chez Préfontaine, le joueur aussitôt se réveilla.

— Ah ! ah ! reprit l'autre, vous acceptez, baron ? Voici des cartes... Mais il nous faut de la lumière, du feu, quelque breuvage fortement épicé... Holà ! hé ! mes gens... Ventrebleu ! les drôles ont disparu comme daims effarouchés... Heureusement voilà la Simonne... Tu m'as entendu, ma mie ? Sers-nous promptement. Ton maître le permet... N'est-il pas vrai, baron ?

Au nom de la Simonne, celui-ci releva la tête. Leurs regards se croisèrent ; il baissa les siens.

— Monsieur, dit la vieille servante, votre fils est blessé, enfermé...

— Sornettes que tout cela ! s'écria le chevalier. N'ayez crainte, baron... Rassure-toi, la Simonne... François dort et dormira jusqu'à demain... Il le faut, d'ailleurs... c'est juré. Nul autre que moi n'ouvrira sa cage. Allons, baron, battez le jeu.

Tout en parlant ainsi, lui-même il avait préparé la table. Il y posa la clef.

A cette vue, la Simonne fit un mouvement. Puis elle reprit aussitôt son humble apparence et, d'un ton résigné, murmura :

— Puisque tel est le vouloir de mon maître, j'obéis.

La Simonne alla chercher du bois, fit un grand feu, puis elle alluma deux chandelles de cire, et mit les flambeaux sur la table.

La clef était là, sous sa main.

Mais le chevalier la regardait.

— Ouais ! fit-il, nous voudrions délivrer le prisonnier. N'y compte pas, ma mie. Je suis un vieux geôlier qu'on ne met pas en défaut.

Et, dans un tiroir, la clef disparut.

— Ne te tourmente donc pas, la Simonne, dit le baron. François ne court aucun danger. Que diantre ! Je suis son père... Dans quelques heures, nous lui rendrons sa liberté. Va nous faire un grand bol de ce fameux hippocras qui est ton triomphe... et surtout que ce soit bien chaud... Va !

A ce mot d'hippocras, un éclair rapide brilla dans les yeux de la vieille servante, qui, s'empressant d'obéir, disparut aussitôt.

La cuisinière, ou plutôt la *saucière*, comme on disait alors, se trouvait de retour. Elle se chargea de fournir le vin, le miel, les épices et les aromates qui composaient le liquide en question. Quand tout fut sur le fourneau, la Simonne, congédiant sa collègue, l'envoya se coucher. Après quoi, d'un pas leste et furtif, elle monta à son tour dans la chambre qui lui avait été dévolue.

Là, sous le chevet de la couchette, se trouvait un sac en vieux velours d'Utrecht, contenant, outre le bagage particulier de Simonne, toute une pharmacie qui lui servait à combattre les rhumatismes et la goutte de son vieux maître.

Parmi les onguents, les herbes et les breuvages, elle prit une petite fiole rouge sur laquelle, en lettres noires, était écrit ce mot : *Opium* ; puis elle redescendit en murmurant :

— Quand il souffre, ça l'endort.

Déjà l'hippocras commençait à bouillir, exhalant une odorante fumée. Au bout d'un instant, la Simonne le retira du feu et le versa dans une nef d'argent qu'elle posa sur un plateau, entre deux hanaps finement ciselés. Puis, sortant la fiole de sa poche, elle la déboucha, non sans une certaine hésitation.

— Je sais ce qu'il en faut pour lui, se dit-elle... mais ils sont deux... et la fièvre du jeu les tient éveillés... Bah !... doublons, triplons la dose !

Presque tout le contenu de la fiole y passa.

Le brelan s'animait déjà lorsque la Simonne reparut, saluée par les acclamations des deux joueurs.

— Hein ? quel fumet ! dit le baron. C'est un nectar, chevalier. Vous allez m'en dire des nouvelles. Va te reposer, la Simonne !

Elle feignit de s'éloigner, mais alla se blottir derrière les lourdes tapisseries qui formaient portière à l'entrée du salon.

— Aïe ! fit tout à coup le chevalier, c'est brûlant !

— Terminons le coup, proposa le baron.

La Simonne eut un mouvement de dépit ; c'était du temps perdu. Déjà la nuit s'avançait.

Durant quelques minutes, elle n'entendit que la respiration haletante des deux joueurs. De temps en temps, une exclamation, un coup frappé sur la table. Enfin le baron jeta un cri de joie : il avait gagné.

— Buvons ! dit-il... Eh bien, qu'en pensez-vous ?

— Excellent ! répliqua le chevalier... Ma revanche ?

Après chaque coup, libation nouvelle. En moins d'une heure le bol fut vidé. Le sommeil n'arrivait pas.

La Simonne frémissait d'impatience.

Bientôt cependant le baron fit entendre un bâillement sonore.

— C'est étrange ! dit-il ; ma tête s'alourdit... je ne vois plus les cartes.

— Bah ! riposta l'autre, forçons les enjeux pour nous éclaircir la vue.

Mais, quelques minutes plus tard, ce fut à son tour de demander grâce.

— Décidément, baron, je crois qu'il se fait tard... Je propose une trêve... hein ?... plaît-il ?... vous dormez ?... ma foi, j'en fais autant.

La Simonne souleva le coin du rideau.

Les deux joueurs s'étaient tournés vers la cheminée, allongeant les pieds sur les cendres chaudes. Après quelques minutes d'un profond silence, ils ronflèrent.

— Enfin ! dit la Simonne, qui, sans bruit, s'avança.

Par malheur, le bras gauche du chevalier était étendu sur la table, juste en travers du tiroir.

Notre Normande eut un trait de génie. Penchant un des flambeaux, elle fit tomber quelques gouttes de cire sur la main du chevalier. Celui-ci tressaillit et retira son bras.

Il n'avait pas même entr'ouvert les yeux.

Ouvrir le tiroir, y prendre la clef, s'enfuir, ce fut pour la Simonne l'affaire d'un instant. Elle courut droit au cachot.

— Ah ! s'écria François, ah ! je t'attendais, brave fille !

— Silence ! fit-elle.

— Qu'est devenu Tancrède? demanda François à voix basse.

— Ils l'ont emmené, les bandits !

— Je le retrouverai ! je le sauverai !...

— Mais tu es blessé, mon pauvre garçon?

— Qu'importe ?... Puisque mon père a laissé s'accomplir le mal, c'est à moi de le réparer.

La digne servante l'embrassa.

— Sois prudent, dit-elle, mais relève l'honneur de ton nom... Tiens, voilà dix écus... c'est tout ce que je possède. Ne perds donc pas de temps à me remercier... Va !... Bon courage et bonne chance !

François retrouva la poterne, sortit du château.

Le jour commençait à poindre.

Il rejoignit les traces du carrosse et s'élança sur cette piste; elle le conduisit jusqu'à la route de Paris.

Là, les empreintes se bifurquaient.

François, sagace comme un jeune sauvage, les examina avec soin. Le gros de l'escadron s'en était retourné vers Honfleur ; le carrosse, escorté de quelques cavaliers seulement, avait poursuivi sa route vers Lisieux.

François fit de même.

Mais il avait plus de quatre heures de retard. De plus, il était à pied.

Dans un herbage, voisin de la route, des chevaux paissaient en liberté. Il y courut, attrapa l'un d'eux par la crinière, sauta sur son dos, lui jeta sa ceinture en guise de bride et partit à fond de train sur les traces des fugitifs.

Ces traces restèrent apparentes jusqu'aux environs de Lisieux, puis elles se confondirent avec d'autres empreintes de toutes sortes. C'était jour de marché. Déjà grand nombre de charrettes avaient passé par là, sans compter les piétons et les bestiaux.

A mesure que s'avançait le jeune Préfontaine, l'affluence augmentait. On commençait à le remarquer. Il était sans chapeau, tout débraillé. Sa monture ne lui appartenait pas. Si on l'accusait de l'avoir volée! n'avait-il pas la mine d'un voleur ?

A peine ces réflexions, ces craintes se furent-elles présentées à son esprit, que tout aussitôt il se laissa glisser à terre, abandonna son cheval au beau milieu de la foule, joua des coudes et des jambes, gagna promptement du terrain et atteignit la maison de poste. Dans la cour, un palefrenier rangeait des carrioles.

— Mon ami, dit François, en lui donnant un écu, un carrosse n'a-t-il pas relayé chez vous, cette nuit ?

— Oui, mon gentilhomme, vers trois heures du matin. Aussitôt les chevaux attelés, fouette postillon ! Ah ! la dame était pressée, je vous l'assure.

— Une dame masquée ?

— Oui.

— Avec un enfant ?

— Non. Elle était seule.

— Seule ?... Mais son escorte ?

— Pas d'escorte.

— Tu auras mal vu, tu dormais.

— Jarnigoi ! j'avais les yeux bien ouverts. Tenez ! voilà Catherine qui vous confirmera mon dire ; elle a trait sa vache pour servir à la dame une tasse de lait chaud.

François bondit vers Catherine et tira de sa poche un second écu.

Ses réponses furent identiques avec celles du palefrenier. Elle avait vu de plus près la dame, et la description qu'elle en fit ne permettait plus de douter.

C'était bien elle. Qu'était devenu Tancrède ?

Machinalement, tout songeur, le jeune Préfontaine alla jusqu'à la porte de Paris, interrogea le portier qui s'était levé pour ouvrir au carrosse.

Le portier n'avait pu voir dans l'intérieur. Sur le siége, un domestique, porteur du sauf-conduit. Derrière, aucun cavalier

Allégé d'un troisième écu, François s'en revint à la porte de Pont-l'Évêque, où, moyennant une même largesse, il obtint pareille déclaration.

Ni l'enfant ni l'escorte n'étaient entrés dans la ville. Par quel chemin avaient-ils disparu ?

L'ami François n'était pas de ceux qui perdent le temps à réfléchir. Il reprit en courant la route par laquelle il était venu, ralentit le pas, quand les traces devinrent plus rares, et bientôt retrouva celles qu'il cherchait.

A cette époque, en dehors d'un certain rayon de la capitale, il ne passait guère de carrosse sur le chemin du roi. La double empreinte des roues ne tarda pas à être la seule qui se dessinât nettement sur la route de Pont-l'Evêque. Dans l'intervalle, alentour, aucun piétinement de chevaux. C'était la preuve évidente, qu'en cet endroit déjà, les cavaliers ne l'escortaient plus.

Qu'on se figure le pauvre François, lancé au pas de course, le front baigné de sueur, la poitrine haletante, le regard avidement fixé sur la piste. Il la remonte sans dévier, sans broncher, jusqu'à ce qu'il y reconnaisse enfin l'empreinte des chevaux de l'escorte.

La voici... Le sol en est comme labouré... Les cavaliers ont fait halte, puis ils sont repartis au galop vers la droite... par ce chemin de traverse... c'est celui de Pont-Audemer... François ira jusqu'à Pont-Audemer. Pour rejoindre le compagnon de son enfance, François irait jusqu'au bout du monde.

Mais s'il se trompait cependant !... S'il ne suivait pas la bonne voie... Tout à coup, en traversant un bois dont les arbres s'entre-croisent au-dessus du chemin, à la branche d'un hêtre, il aperçoit une toque de velours vert, ornée d'une plume de goëland... Le bonnet de Tancrède... Vivat ! courage ! c'est le bon chemin !

Avez-vous vu quelquefois de bons chiens de chasse redoubler d'ardeur à la vue du cerf aux abois? Tel était François. Il ne courait plus maintenant ; il volait, il avait des ailes.

Deux heures plus tard, éperdu, épuisé, hors d'haleine, il tombait à l'entrée d'un couvent, sous la porte duquel se perdait la piste. La tourière, — c'était un couvent de religieuses, — avait entendu son dernier cri. Aidée d'une sœur converse, elle l'introduisit, elle le porta dans une de ces chambres intérieures où les étrangers étaient admis. L'évanouissement du pauvre garçon se transforma en un profond sommeil.

Quand il se réveilla, quand ses grands yeux étonnés reconnurent les bonnes sœurs, ce cri, ce nom s'échappa de ses lèvres :

— Tancrède ! Où est Tancrède?

— Calmez-vous, répondit la tourière. C'est le nom

du petit gentilhomme à qui nous avons donné l'hospitalité cette nuit ?

— Est-il encore ici ?

— Quand vous êtes arrivé, mon fils, il venait de repartir avec ceux qui l'avaient amené.

— Oh ! les misérables ! Quels sont-ils ?

— Un capitaine, un brigadier, deux soldats. L'enfant m'a dit que le capitaine s'appelait Taillefer.

Le jeune Préfontaine se redressa violemment.

— Par où sont-ils allés ?... Répondez-moi ?

— Pas avant que vous vous soyez réconforté, mon enfant. Voici votre repas tout prêt.

Il fallut, bon gré, mal gré, que François fît honneur à la cuisine du couvent. Après quoi la bonne tourière, lui désignant le chemin de Quillebœuf :

— C'est par là, lui dit-elle. Dieu vous conduise !

Au bas de la Risle, vers le soir, il loua un cheval de halage et continua de chevaucher ainsi, tout ensommeillé de fatigue. Vers le matin, à l'auberge où il devait laisser sa monture, de nouveaux renseignements lui furent donnés sur les ravisseurs. Ils y avaient passé la première moitié de la nuit, puis ils étaient repartis, du côté de Caudebec.

François suivit la même route, il passa la Seine dans la même barque. Sur l'autre rive, il épuisa ses dernières forces, il dépensa ses derniers écus, retrouvant la piste, la perdant de nouveau, s'acharnant toujours.

Un soir enfin, il arriva au sommet de la côte qui domine Dieppe. Quatre cavaliers la remontaient : deux gardes-marine, le brigadier La Tulipe, le capitaine Taillefer de Barrière.

Tancrède n'était plus avec eux.

Le capitaine passa, clignant de l'œil avec un sourire hautain.

— Trop tard ! fit le brigadier ; l'oiseau a pris son vol.

Le brigadier avait eu comme un geste, comme un regard vers l'Océan, vers le port. Précisément un lougre en sortait, gagnant le large à toutes voiles.

Averti par un pressentiment du cœur, François se dit que Tancrède était à bord de ce navire. Il descendit, il roula jusqu'au bas de la côte, traversa la ville, courut jusqu'à l'extrémité du môle, et là, chancelant, brisé, tomba sur les genoux, les bras étendus vers l'immensité, le visage baigné de larmes.

Un homme à l'allure maritime s'arrêta devant lui :

— Qu'as-tu, mon garçon ? Pourquoi te désespérer ainsi ? dit-il.

— Là !... là !... mon frère ! On me l'enlève !... Oh ! si j'étais marin, je pourrais peut-être le retrouver un jour !

— Marin... tu veux être marin ?

— Oui.

— Eh bien ! viens avec moi, nous partons demain... Je suis Duquesne.

### V. — A L'UNIVERSITÉ DE LEYDE.

Neuf ans se sont écoulés, nous sommes à Leyde.

Une riche et belle ville hollandaise, avec ses larges rues, ses élégants clochers, ses superbes remparts, ses environs délicieux, son grand fleuve et ses innombrables canaux : la Venise du Nord.

Leyde était célèbre alors par son université, l'une des plus savantes de l'Europe. Permettez-moi de vous présenter deux de ses élèves.

C'est jour de congé. Ils viennent de sortir de la ville par la porte du Rhin ; ils se promènent lentement sous les arbres, ils vont s'asseoir tout à l'heure sur ce tertre verdoyant qui domine le cours majestueux du fleuve.

L'aîné de nos deux étudiants paraît avoir une vingtaine d'années ; il se nomme Daniel Elzévir.

Vous la connaissez, cette illustre famille d'imprimeurs, dont les œuvres, éternellement recherchées, attestent que la conscience et la perfection dans le travail peuvent aussi conquérir l'immortalité.

Leur principale maison était à Leyde. Daniel, qui devait largement contribuer à sa gloire, venait d'être reçu docteur. Il allait partir pour Paris, afin de s'y perfectionner dans la langue française. Puis il reviendrait au pays pour succéder à son père.

C'était alors un studieux jeune homme, au maintien modeste, à l'honnête et douce physionomie. On y devinait la sincérité, la droiture, la bonté. Il parlait peu, mais disait toujours des choses justes. Sous une apparence froide et grave, il avait l'esprit jeune et le cœur chaud. C'était un ami sûr et capable au besoin d'un énergique dévouement.

En ce moment, avec une souriante complaisance, il écoutait son jeune camarade, qui paraissait l'honorer d'une intime et longue confidence.

Celui-là n'avait guère plus de dix-sept ans. Il était svelte et naturellement distingué. Sur ses traits allongés et fins, dans sa mate pâleur, il y avait une certaine mélancolie ; mais dans l'expression, dans le regard, de la vivacité, de la fougue. Ce n'était pas un fils de la Hollande ; ce devait être un Français, un gentilhomme. On l'appelait mein herr Karl ; mais ailleurs, en d'autres temps, il s'était appelé Tancrède. Rien qu'à l'aigrette blanche qui se remarquait parmi ses beaux cheveux, maintenant d'un châtain mordoré, vous l'eussiez reconnu tout de suite.

— Daniel, disait-il, puisque tu as le bonheur d'aller en France, laisse-moi tout te raconter, tout te dire. Tu t'informeras... tu verras... qui sait !... peut-être trouveras-tu quelque indice, quelque preuve qui m'apprenne enfin qui je suis !... Où en étions-nous ?... Ah ! à Dieppe. Un frère du capitaine Barrière, le capitaine La Sauvetat, nous y attendait. Tu l'as pu voir ici. Il est, je crois, au service du stathouder. Le lougre qui l'avait amené nous remporta tous les deux. Ce fut lui qui me plaça chez Simon Cernolles, dans cette école du Wœsterland, où j'ai passé de si tristes années ! Un village ! Pour compagnons, des petits paysans qui ne savaient pas un mot de français, et se croyaient en droit de me mépriser parce que je ne les comprenais pas, parce que je n'avais pas de mère !... Pas de mère !... Oh ! comme je les enviais, ces fils de pêcheurs ou de poissonniers qui connaissaient leur mère ! Je me souviens qu'un soir, au milieu de la récréation, le pédagogue cria d'une fenêtre : « Karl ! Karl ! au parloir... sa mère le demande ! » Je m'élançai. Une folle espérance m'enivrait le cœur. Oh ! comme je l'eusse aimée, cette femme, cette mère qui était là, qui tendait les bras !... Hélas ! un autre Karl s'y jetait déjà, celui qui en avait le droit, son fils ! Moi, je tombai, sanglotant, évanoui.

— Pauvre ami ! murmura Daniel ; pauvre Tancrède !

— Ce nom, on me l'a défendu... volé, comme tout le reste ! Et jamais, jamais ce La Sauvetat n'a rien voulu me dire ! Il sait tout, cependant... il doit tout savoir ! Oh ! je le forcerai bien à parler ! Un jour, comme je venais d'atteindre ma douzième année, il reparut tout à à coup, me conduisit à Leyde et me fit inscrire à l'Académie. Puisqu'on s'est résolu à me donner de l'éducation, c'est donc que je suis quelque chose !

— Calme-toi, reprit Daniél, espère en la bonté de Dieu. La rigueur de ton sort ne s'est-elle pas adoucie déjà; tu pouvais être mis en pension chez quelque bourgeois rigide, acariâtre... et ta bonne étoile a fait choisir mein herr Potenicq, qui est bien le meilleur homme du monde.

— D'accord! s'écria Karl. Oh! je ne suis pas un ingrat. J'aime bien papa Potenicq, maman Potenicq et ma gracieuse sœur, Ève Potenicq, fiancée de mon ami Daniel.

A ces derniers mots, le jeune Elzévir avait rougi comme une jeune fille.

— Bon Daniel! poursuivit chaleureusement Tancrède, tu as raison... j'ai tort d'accuser la Providence, qui me console par des affections telles que les vôtres!... Ne m'avait-elle pas déjà donné l'ami François!... la Simonne!... Oh! je ne les oublie pas non plus, ceux-là! et bien souvent, lorsque je me tourne vers mon pays, vers la France, il me prend des envies de crier comme autrefois : « Ohé! la Simonne!... à moi, François! »

Tancrède essuya une larme. Puis, se tournant vers le midi, aspirant l'air qui soufflait du pays natal, le front haut, l'œil étincelant, il poursuivit, avec une exaltation croissante :

— Oh! les souvenirs de l'enfance! oh! la patrie! la patrie!... j'aurais dû désapprendre jusqu'à son langage, qui, durant trois années, ne charma plus mon oreille! Eh bien, non! non, non, pas un mot, pas un son n'était sorti de ma mémoire... et si je t'aimai tout de suite, Daniel, c'est que, le premier, tu me reparlais français. Tous ceux qui viennent de France, je les interroge... Tout ce qui s'y passe de grand, de glorieux, je le sais...

L'Italien. Dessin de Ch. Gaildreau.

Les victoires de Rocroy, de Fribourg, de Nordlingen, m'ont fait battre le cœur!... Tout dernièrement, à la nouvelle de la prise de Dunkerque, j'ai failli devenir fou de joie!... J'aime Condé, j'aime Turenne, je voudrais être un de leurs soldats! Ce que je demande, ce n'est pas une épée, c'est un mousquet... c'est le droit de combattre et de mourir pour mon pays, pour la France!

— Plus bas! dit Daniel; plus bas, mon cher Karl.

— Eh! je ne suis plus Karl, je suis Tancrède!

— Silence, donc! ne vois-tu pas qu'on nous a suivis, qu'on t'écoute!

Daniel désignait du regard un sournois personnage, vêtu de noir, qui, peu à peu, sans bruit, s'était rapproché des deux jeunes gens et marchait dans leur ombre, avançant la tête, prêtant l'oreille.

— Qu'est-ce? que voulez-vous? lui demanda Tancrède d'un air de menace.

— Per Dio! répliqua l'inconnu, ne vi fâchez pas, signor. Ze souis oun étranzer, oun Italien... Ze cherche la grande piazze.

— En dehors de la ville! dit Daniel; il vous faudrait d'abord y rentrer.

— Voici la porte là-bas, ajouta Tancrède, tournez-nous vivement les talons!

L'Italien ne se formalisa nullement de cette rebuffade. Il salua jusqu'à terre, et répondit avec un cauteleux sourire :

— Gratia, signor... All' piacer di reveder vi!

— Quel reptile! murmura Tancrède, comme l'inconnu disparaissait, non sans s'être retourné plusieurs fois. Visage d'espion... allure de traître!

— Ami, dit Elzévir, tu dois être prudent. J'ai déjà vu cet homme rôder autour de l'Académie... et c'était peut-être à ton intention. Hier soir, il a rendu visite à ton tuteur et causé longuement avec lui. A l'issue de cet entretien, maître Potenicq était tout inquiet. Il m'a recommandé de veiller sur toi.

— Et tu ne m'en avais rien dit, Daniel?

— A quoi bon t'alarmer d'avance? Je suis de ceux qui ne parlent que lorsque le moment d'agir est venu... Eh! voici le quart moins de midi qui sonne. On va t'attendre.

Les deux amis pressèrent le pas, et, rentrant en ville, se dirigèrent vers la maison.

Maître Potenicq était mercier, le premier mercier de Leyde. D'ordinaire, les chalands se pressaient dans la boutique. Mais, ce jour-là, jour de fête, la boutique était fermée. En revanche, la porte de la maison était toute grande ouverte. Un seigneur de haute mine en sortait, reconduit par maître Potenicq.

— Je ne me trompe pas, fit Daniel en le reconnaissant, c'est le comte d'Estrades, l'ambassadeur de France.

Comme les deux jeunes gens s'approchaient, ils purent entendre ces derniers mots du comte :

— Décidément, vous me laissez partir sur un refus?

— Je le regrette, répondit le mercier; mais je ne saurais manquer à ma parole.

— Vous êtes obstiné, maître Potenicq.

— Je suis Hollandais, monseigneur.

Et le comte s'éloigna.

— Arrivez donc! fit Potenicq à voix basse et d'un air mystérieux.

Puis, dès que nos deux amis furent entrés, refermant bien vite la porte à double tour :

— Ouf! reprit le mercier, j'avais craint pour toi, mon pauvre Karl, et suis enchanté de te tenir ici, sous deux bons verrous... c'est plus sûr!

— Que se passe-t-il donc? demanda Tancrède.

— Je t'expliquerai ça là-haut... Ne laissons pas refroidir le dîner.

CHARLES DESLYS.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

# CHRONIQUE DU MOIS.

## LORD BROUGHAM ET M. DE CORMENIN.

Il n'est rien de plus encourageant que la vie et la mort d'un homme de bien. Tel qui fut un exemple au milieu des vivants, reste encore un exemple, enfoui dans le tombeau. Nous avons vu longtemps sur les confins de la France, au lieu même où commence l'Italie, un citoyen d'Angleterre et de France, appelé *lord Brougham*. Il appartenait à la race éloquente, obstinée, qui fait volontiers, de son inspiration propre, la loi suprême. Il avait commencé par être un de ces avocats anglais tout remplis de la science et de l'autorité du droit romain, et tout animés du sentiment de la justice. Il avait appris de très-bonne heure à se reconnaître en ce dédale inexplicable de toutes sortes de lois qui concourent à l'administration du peuple anglais. Jeune homme, il avait adopté la cause d'une reine indignement outragée, et, seul contre toutes les forces d'un roi puissant, injuste et mal élevé, par une suite de plaidoiries très-admirées, très-admirables, il avait fait enfin rétablir dans ses droits d'épouse, de reine, cette infortunée Caroline de Brunswick. Heureux chez nos voisins, l'orateur, l'écrivain, l'homme d'État qui attire à soi l'attention du peuple et ses respects. Pas une position si haute à laquelle il ne puisse aspirer. Ainsi l'avocat Brougham était devenu lord et chancelier de l'Angleterre. Nous ne le suivrons pas dans cette éclatante fortune; il nous suffira de dire ici que lord Brougham, dans ces heures paisibles que le sage à soin de mettre entre le travail et l'éternité, comme il se promenait dans nos terres du Midi, découvrit (c'est le mot) l'emplacement où bientôt, grâce à lui, devait s'élever la ville de Cannes. Quelle position délicieuse au milieu de ces vastes prairies, frais ruisseaux, vieux ombrages, printemps éternel. Vous connaissez le passage de l'Évangile : « Ici, Seigneur, nous sommes bien, dressons-y, s'il vous plaît, trois tentes... » Sous ce beau ciel, le vieil athlète bâtit sa maison de refuge; on venait le saluer de tous les coins de l'Europe, et pas un voyageur ne se lassait de contempler cette énergique et puissante vieillesse. Il est mort à quatre-vingt-dix ans, dans ce bel endroit de sa prédilection, et les habitants de ces campagnes songent déjà au monument commémoratif du père de la charmante cité.

Un autre mort qui fit, lui aussi, bien du tapage, il y a vingt-cinq ans, s'appelait, de son nom civil, *M. de Cormenin*, et *Timon* de son nom de guerre. Il s'était placé sous le patronage insolent de ce Timon d'Athènes, dont Shakspeare a fait un héros de comédie, et dont nous savons tous l'amusante histoire. Une fois que ce Timon passait sur la place publique, les Athéniens furent très-étonnés, le voyant monter à la tribune : « Athéniens, dit-il en secouant ses haillons dignes de sa femme Hipperchia et de son maître Diogène, écoutez mon avertissement. Je possède en mon jardin un figuier desséché, où plusieurs Athéniens, qui étaient de grands avares, de grands sots, de grands lâches et de grands coquins, mais pas plus que vous, mes frères, ont trouvé quelque plaisir à se pendre. Ils étaient parfaitement libres de s'arranger comme il leur plaisait, et je n'étais pas là pour les empêcher de se pendre. Aujourd'hui, me voilà forcé de déraciner ce vieil arbre, et j'avertis mes chers concitoyens qu'ils n'ont plus guère qu'une vingtaine de jours, s'ils veulent mettre à profit les branches solides. » Cela dit à haute et intelligible voix, Timon le Cynique descendit de la tribune, aussi fier que Démosthène lorsqu'il eût prononcé son fameux discours *pour la Couronne*.

A ce compte, on ne pouvait pas s'attendre à trouver beaucoup de charité, d'indulgence et de grandes louanges dans le Timon français. M. de Cormenin était né mécontent, mécontent de toute chose. Il excellait dans la satire, et jamais plume de fer ne fut mieux acérée. En quelques traits, il faisait un portrait frappant de ressemblance; il était impitoyable; il indiquait le plus léger défaut; il ne vous faisait pas grâce d'une verrue ou d'un cheveu blanc. Malheur à qui passait sous ses fourches caudines! Plus tard, le Timon de Paris se calma tout à coup; sa satire devint louange, et sa cruauté fit place à l'état le plus pacifique. Avant qu'il soit cinquante ans, ces changements trop brusques seront oubliés, et l'on ne verra plus qu'un bel esprit qui savait écrire et mettre au jour les plus habiles méchancetés.

## LE PRINCE MICHEL DE SERVIE.

Nous sommes fâché d'inscrire ici un meurtre abo-

minable, un guet-apens, dans lequel est tombé, misérablement, le prince Michel de Servie, un très-galant homme. Il se promenait dans ses jardins, accompagné d'une jeune fille, sa parente, et la belle enfant cueillait des fleurs au moment où le malheureux prince était frappé sous ses yeux. Aussitôt voilà la jeune fille appelant à son aide et défiant les meurtriers... Un coup de feu la renverse.

## L'*AGAMEMNON* DE SÉNÈQUE.

Saluons, en revanche, une résurrection inattendue. On disait que la tragédie était morte,... elle a donné signe de vie, et nous avons revu, sur la terre athénienne du théâtre français, l'*Agamemnon* de Sénèque le Tragique, écrite en beaux vers par le vicomte Henri de Bornier. M. de Bornier est un vrai poëte; il sait choisir parmi les œuvres antiques, et, retrouvant le roi des rois, qui s'en revient, vainqueur de Troie, en son palais de Mycènes, où l'attend Clytemnestre un poignard à la main, il a fait de cet *Agamemnon* une imposante élégie. M. de Bornier a très-habilement conservé les chœurs de la tragédie, et, certes, il ne pouvait mieux réussir à nous montrer qu'il était plein du feu sacré :

CHŒUR DES FEMMES D'ARGOS.

I

Que notre joie enfin renaisse :
Les Grecs vainqueurs sont de retour;
Chante les dieux, belle jeunesse !
Chantons d'abord le dieu du jour :
Apollon aux flèches ailées,
Nos chevelures déroulées
Et ces fleurs aux lauriers mêlées,
Nous te les offrons, dieu des vers;
Vois cette foule qui s'incline :
Ce sont les vierges d'Erasine,
D'Ismène, de Thèbes, d'Egine
Et de l'Eurotas aux flots verts !

II

Par toi nous goûterons encore
La paix, ce doux présent des dieux;
Détache ton carquois sonore
Et prends ton luth mélodieux;
Phœbus! prodigue à notre oreille
La douceur de tes chants, pareille
Au bruit des ailes d'une abeille
Et qui charme les doctes sœurs;
Dis-nous, sur un rhythme sublime,
Les Titans plongés dans l'abîme
Et Jupiter, de cime en cime,
Foudroyant ces envahisseurs !

III

O protectrice de Mycènes!
Par toi s'accomplit, ô Junon !
La chute des cités hautaines,
Puis le retour d'Agamemnon;
Fille du maître du tonnerre,
Pallas, terrible aux jours de guerre
Ta lance a renversé naguère
Les murs des Troyens éperdus.....
Ces fleurs, ces flambeaux qui vont luire,
Ce peuple heureux dans son délire,
Ces chants suaves de la lyre,
Tous ces hommages vous sont dus!

## LES *MÉDITATIONS* DE M. GUIZOT.

Nous vous parlerons aussi, comme on parle à des esprits intelligents, du livre éloquent de M. Guizot : *Méditations sur la religion chrétienne.* Il est déjà dans toutes les mains, tant sont grandes les déférences pour cette âme austère et tendre, également habile à plaire, à convaincre, à toucher les esprits les plus rebelles. A peine avez-vous entendu les premières paroles de cet orateur tout-puissant par le génie et la vertu, soudain vous êtes attentif. Écoutez! le voilà qui retrace avec l'ardeur généreuse d'un cœur tout rempli de jeunesse, le réveil de la vie chrétienne dans le présent siècle. Et ne craignez pas qu'il dissimule un seul des obstacles de cette admirable renaissance. Au contraire, il invoque les principaux systèmes qui se sont brisés contre le christianisme, et quand il les a bien expliqués, il vous dit par quels miracles la pensée religieuse, au milieu de tant d'attaques et de tant d'épreuves, suffit merveilleusement aux instincts spontanés, aux besoins invincibles de l'humanité tout entière. Il démontre aux esprits les plus rebelles comment la religion et la liberté sont nécessaires l'une à l'autre, et que la morale et la foi ne sauraient être désunies. Bientôt, le voilà attestant la vérité des saints livres, et suivant l'Église chrétienne à travers tant de siècles, tant de dangers et tant de crises. C'est surtout aux générations de son temps que s'adresse, avec tant de piété paternelle, ce vrai sage et ce digne ami de l'heure présente : « Plus j'observe de près ces générations dont j'ai tant à cœur l'honneur et la destinée, car mes enfants leur appartiennent, plus deux faits me frappent et m'inquiètent : d'une part, le sentiment général de fatigue et d'incertitude qui se manifeste dans la société et dans les âmes; d'autre part, non-seulement la grandeur, mais la complication inusitée des questions qui s'y élèvent. »

Ce chrétien, vous le savez, est doublé d'un grand historien. L'histoire, en sa main vaillante, est un flambeau dont la clarté se prolonge sur tous les ténèbres. Il sait mieux que personne la question dominante de chaque époque : au seizième siècle, la réforme religieuse; au siècle suivant, la monarchie absolue; au dix-huitième siècle, la liberté philosophique et politique, et plus tard, de nos jours, une suite de questions remplaçant les grandes questions d'autrefois : « La question des races, la question des nationalités, la question des petits Etats et des grandes unités politiques, la question de la souveraineté populaire et de ses droits hors des limites comme au sein des peuples, tous ces problèmes s'élèvent, repoussent dans l'ombre, comme une routine usée, l'ancien droit public, les maximes de l'équilibre européen, et aspirent à régler l'organisation territoriale et les relations extérieures des Etats. »

Cette invasion d'idées et de questions nouvelles n'a pas mis au néant les anciennes traditions. La guerre et le droit de conquête ont résisté à toutes les révolutions. L'équilibre européen, le droit des petits Etats à l'existence se sont maintenus parmi tant de changements si divers. Tour à tour nous passons de la révolte à l'obéissance; aujourd'hui, le capital est le maître, et le lendemain, tous les politiques s'occupent de la main-d'œuvre : « Il y a plusieurs années, dit M. Guizot, j'adressais à un grand manufacturier de Manchester, qui avait été maire de cette grande cité industrielle, cette question : « Quelle est, chez vous, la proportion entre les ouvriers « laborieux et honnêtes qui vivent bien dans leur mé- « nage, mettent à la caisse d'épargne et demandent des « livres à la bibliothèque populaire, et les ouvriers pa- « resseux et désordonnés qui passent leur temps à la ta- « verne et ne travaillent qu'autant qu'il le faut pour avoir

« de quoi vivre? » Après un moment de réflexion, il me répondit : « Les deux tiers. » Je l'en félicitai et j'ajoutai : « Permettez-moi encore une question. Si vous aviez, « chez vous, de grands désordres, des attroupements sé- « ditieux, des émeutes, qu'arriverait-il? — Chez nous, « monsieur, me dit-il sans hésitation, les honnêtes gens « sont plus braves que les mauvais sujets. » Je le félicitai bien plus encore. »

Et, pour venir en aide à l'affirmation du fabricant de Manchester, l'auteur des *Méditations chrétiennes* appelle à son aide une anecdote qui tient très-bien sa place dans ces sages et bienveillantes leçons : « Le maréchal de Gouvion Saint-Cyr, l'un des hommes en qui j'ai rencontré le plus d'idées simples et de convictions fortes, exposait un jour ses raisons contre les gardes royales ou impériales et tous les corps priviligiés dans l'armée : « Il y a peu de vrais braves, disait-il; il ne faut pas les « mettre tous ensemble; ce qu'on a de mieux à faire, « c'est de les disséminer dans les rangs où chacun d'eux, « par sa présence et son exemple, fera huit ou dix bra- « ves autour de lui. »

Eh bien, malgré l'affirmation de ce grand capitaine, M. Guizot vous dira qu'il y a des jours solennels, où, pour obtenir d'une nation tout ce qu'elle peut faire, il n'est rien de plus efficace que de former dans son sein des groupes d'élite, animés du même esprit et marchant résolûment au même but.

Pourquoi donc M. de Chateaubriand et le père Lacordaire ont-ils obtenu cette grande influence sur les jeunes générations de leur temps, c'est que, l'un et l'autre, ils avaient, par des degrés et par des procédés différents, prouvé à la France qu'ils savaient la comprendre et qu'ils étaient ses dignes fils. Ils se préoccupaient d'idées religieuses, ils avaient le secret sentiment de l'importance pratique de ces grandes questions.

Quand M. Guizot détourne ses regards de ces lutteurs admirables pour les reporter sur lui-même, il n'y a rien de plus touchant que d'entendre ses adieux suprêmes aux passions de toute sa vie. Il a beaucoup vu, il a beaucoup agi; il est resté plein d'espérance et de courage. Expérience et détachement, voilà M. Guizot tout entier. Depuis tantôt vingt ans déjà il a pris la mesure de son tombeau. A ce tombeau, la France entière apportera ses larmes et ses couronnes; les chrétiens, leurs prières; les hommes d'Etat, leurs souvenirs; les vieillards, leurs sympathies, et les jeunes gens leur reconnaissance avec tous leurs respects.

C'est par un arc de triomphe, en un mot, que cet homme illustre et bon entre tous descendra dans ce tombeau qu'il essaye avec tant de courage et de résignation.

CH. WALLUT.

Paris. — Typ. HENNUYER ET FILS, rue du Boulevard, 7.

## LA MYTHOLOGIE MODERNE.

Le supplice de Prométhée. Composition de L. Breton.

# HISTOIRE ANECDOTIQUE.

## LES FOYERS DU THÉATRE-FRANÇAIS.

M. Samson, ex-sociétaire de la Comédie française, d'après une photographie. Dessin de Duvivier.

Dans ma jeunesse, loin de fuir la société des vieillards, j'aimais à les entendre causer, surtout quand ils avaient pour le théâtre un peu de cette passion que j'ai ressentie de si bonne heure. Je m'attachais surtout aux amateurs de la Comédie française, et je n'avais pas de peine à faire arriver sur leurs lèvres ces chers souvenirs dramatiques qui les rajeunissaient. Le foyer du Théâtre-Français les avait entendus plus d'une fois; là, dans les

soirées d'hiver, assis autour de la cheminée, ils se racontaient ce qu'ils s'étaient déjà raconté si souvent ; et lorsqu'ils rencontraient autour d'eux quelques hommes moins ridés par l'âge et que leur entretien semblait intéresser, surtout quelques jeunes auditeurs attentifs (car, quoi qu'on dise, les vieux sont en général attirés vers les jeunes), rien ne manquait à la félicité de ces *dilettanti* de notre vieille scène. Leur conversation se composait de ce qu'ils avaient vu et de ce qui leur avait été raconté par les survivants de l'époque précédente. C'était une tradition orale, un cours d'histoire ancienne à l'usage de la génération nouvelle.

Aujourd'hui cette race d'amateurs fidèles et passionnés est à peu près éteinte, et l'habitué du foyer de la Comédie française commence à n'être plus qu'un souvenir.

L'histoire du théâtre s'y effacerait avec lui, si elle n'était écrite dans les images de nos célèbres auteurs dramatiques reproduites par la peinture et la sculpture. C'est ainsi que le foyer, la longue galerie qui y est jointe, les corridors et jusqu'aux escaliers, chargés de statues, de bustes et de tableaux, offrent une sorte de musée qui raconte la gloire dramatique de la France, comme le Musée de Versailles en retrace la gloire militaire.

A côté du foyer du public est situé le *foyer des acteurs*, salon intime qui ne s'ouvre que pour les auteurs, les comédiens et leurs amis, hôtes assidus qui se regardent, disent-ils plaisamment, comme faisant partie du mobilier de la maison. Ce sont, en général, des célibataires qui y vieillissent, et j'en ai connu qui n'ont quitté cette demeure du soir que pour l'éternelle demeure. On s'accoutume difficilement à ne les plus revoir, et ils laissent un vide parmi les fidèles du lieu. Hélas! de nos habitués de 1826, époque de mon apparition sur ce théâtre où je suis resté trente-sept ans, bien peu, je crois, existent encore, et je survis à près de deux générations.

Aucun document ne nous fait connaître la date exacte de la création de ces deux foyers. Molière qui, dans l'*Impromptu de Versailles*, met à nu l'intérieur de son théâtre, n'en dit pas un seul mot. Regnard, dans le prologue des *Folies amoureuses*, qui fut joué pendant quelque temps avec la comédie, fait dire à une actrice :

« Voici bien un autre embarras !
« L'auteur dans les foyers se fait tenir à quatre ;
« Il ne veut point laisser jouer sa pièce. »

Ici le mot *foyer* est au pluriel ; cela veut-il dire qu'il y en avait deux à cette époque ?

Il paraît que, vers la fin du dix-septième siècle, il existait dans la salle une loge appelée *loge à la limonade*. Cette dénomination semble indiquer un endroit où le public allait, quand la toile était baissée, se faire servir des rafraîchissements ; on y attendait sans doute la fin de l'entr'acte. C'est vers le milieu du dix-huitième siècle que les comédiens commandèrent des bustes et achetèrent des meubles pour l'ornement de la salle. Voilà donc le premier foyer public du Théâtre-Français. Il est certain d'ailleurs qu'il y avait dans la salle située rue de l'Ancienne-Comédie une longue chambre faisant face au café Procope, et que cette pièce était un lieu de réunion pendant les entr'actes.

Quant au foyer des acteurs, ceux-ci ont eu besoin, à toutes les époques, d'un salon pour les lectures et pour les assemblées où ils s'occupaient de l'administration qui leur appartenait en qualité de sociétaires, et ce salon devait être d'une certaine étendue, puisqu'à la réunion des deux troupes des comédiens français qui jouaient alors à Paris, en 1682, on comptait vingt-huit sociétaires.

J'ai parlé du café Procope. Il y avait, en effet, rue de l'Ancienne-Comédie, en face du théâtre, un lieu qu'on pouvait, sous certains rapports, considérer comme un annexe du foyer public : c'était le café Procope, aujourd'hui le café Zopi. Là se réunissaient des critiques de profession, des littérateurs de tout genre, parmi lesquels figuraient de célèbres auteurs dramatiques, juges, en général peu indulgents, des productions de leurs confrères, et dont les arrêts n'étaient pas sans influence sur l'opinion du public. Les épigrammes du café traversaient la rue, et, parcourant le parterre, se traduisaient souvent en coups de sifflet. Aujourd'hui la clientèle de ce café n'est plus la même ; elle se recrute parmi les étudiants des écoles de droit et de médecine. Un magasin de papiers a remplacé la Comédie-Française. De très-grands talents ont brillé sur cette scène, qui a offert l'exécution dramatique la plus merveilleuse.

Au temps de Molière, Lagrange, son camarade et son ami, tenait un registre des recettes et des dépenses, dans lequel étaient relatés les événements qui intéressaient le théâtre, situé alors au Palais-Royal. Le livre de Lagrange, devenu célèbre, compte parmi les frais journaliers de la comédie le pain et le vin des répétitions. Comme les représentations avaient lieu dans la journée, les comédiens eussent couru le risque de répéter et de jouer même à jeun, sans ce supplément si nécessaire de dépense quotidienne.

La mort de Molière ayant amené une notable diminution dans les recettes, il fallut faire des économies ; elles portèrent d'abord sur *le pain et le vin des répétitions*, qui ne furent plus que de qualité inférieure, en attendant de meilleurs jours.

Ces repas de Spartiates se faisaient sans doute dans un endroit de ce foyer transformé en buvette ; ils exigeaient peu de place et on pouvait les prendre debout.

Ces coutumes primitives n'existent plus. Le Théâtre-Français ne se charge plus du déjeuner des comédiens, quelque frugal qu'il puisse être. Le foyer est le lieu où les acteurs attendent, en causant ou en jouant aux dames, au trictrac ou aux échecs, le moment où ils doivent paraître en scène dans les pièces répétées le matin et représentées le soir. Il y a un luxe de salons pour l'administrateur général, les assemblées et les employés supérieurs. Les garçons de théâtre peuvent lire les journaux dans de petites pièces fort convenables, dont ils n'ont pas à rougir. Si Molière et son ami Lagrange revenaient au monde, ils admireraient toute cette moderne élégance et s'étonneraient d'avoir pu se passer de ce confort, devenu, comme le superflu, *chose très-nécessaire*.

Le foyer du public offre un aspect très-animé les jours de première représentation.

On sait que tout ce qui occupe à Paris un certain rang dans les mondes divers dont la grande ville se compose, ne manque pas une première représention dans les grands théâtres pour voir et se faire voir. Ces jours-là, il y a dans la salle peu de ces spectateurs qu'on peut appeler des *levers de rideau*, entrant lorsqu'il n'y a pas encore de monde dans la salle, n'en sortant que quand il n'y en a plus, et ayant la singulière prétention d'entendre la première pièce au milieu des stalles qui se lèvent, des loges qui s'ouvrent, des petits

bancs qui tombent, des programmes qu'on achète et des grands journaux qu'on déploie. Ils sont remplacés par de laborieux dévouements et d'intrépides admirations. Puis arrivent lentement les sommités de tous genres, militaires, littéraires, artistiques, financières; les journalistes, cette puissance des temps modernes; les jolies femmes, cette puissance de tous les temps. Enfin la sonnette se fait entendre; les trois coups sont frappés; le rideau se lève : moment solennel! Que d'émotions sur le théâtre! Je les ai connues, et je me félicite souvent d'y échapper.

Cependant quelquefois, lorsque j'assiste à un éclatant succès, je regrette un peu, je l'avoue, de ne m'y associer que par mes applaudissements. Quoi d'étonnant à cela? Souhaiter, regretter, c'est la vie.

A peine le rideau se baisse-t-il, que les spectateurs font invasion dans le foyer public. Là circulent les jugements les plus divers sur la pièce et les acteurs jusqu'à ce que le bruit de la sonnette vienne rappeler les juges sur leurs siéges. Autrefois, presque toujours, en vertu de l'unité de lieu, un seul décor suffisait; la toile ne tombait pas à la fin de chaque acte; seulement les musiciens, pendant quelques minutes, jouaient le commencement d'une symphonie d'Haydn, que le public se faisait un devoir de ne pas écouter, vu la réputation trop bien établie de l'orchestre (il est entendu que je ne parle pas de l'orchestre actuel). Quand la foule était grande, ces bons symphonistes étaient remplacés par des spectateurs payants, et le public ne s'en plaignait pas. A moins qu'un changement de costume n'exigeât un peu plus de temps, très-peu d'intervalle séparait les actes. La durée d'une pièce en cinq actes était de deux heures, de deux heures et demie au plus. Il y a dans l'ancien répertoire deux comédies dont chacune suffisait seule à composer tout le spectacle : c'étaient le *Bourgeois gentilhomme* et le *Mariage de Figaro*, comédies à entr'actes.

Les *levers de rideau* furent introduits à la Comédie française peu de temps avant 1830. Jusque-là on commençait à sept heures par l'ouvrage principal. Mais l'heure du dîner n'était plus d'accord avec celle du spectacle. Le souper étant supprimé, le dîner, que j'avais vu, dans mon enfance, fixé à deux heures, était arrivé graduellement à trois, quatre, cinq et même six heures. Il résultait de ce changement dans les habitudes que Talma, en commençant à sept heures, avait le chagrin de jouer presque la moitié de son rôle devant des loges qui ne se garnissaient que vers la fin de la tragédie. Il tenta vainement de faire supporter aux acteurs des petites pièces le vide de la salle; tout Talma qu'il était, il ne put opérer cette réforme. Maintenant tout est changé, et en général on commence à huit heures.

Les entr'actes sont longs : c'est ce qui rend les foyers d'autant plus indispensables.

Grimod de la Reynière, qui fut un gastronome fameux, était passionné pour le Théâtre-Français, ses acteurs et son répertoire. Il publia, de 1797 à 1798, une feuille intitulée *le Censeur dramatique*, dont les jugements sur l'art du comédien et sur le talent des acteurs de cette époque sont dignes de faire autorité. Il est question, dans son journal, d'une limonadière qui, entendant parler d'un opéra nouveau qu'on devait donner sur un théâtre voisin de son établissement, s'informa s'il y aurait des entr'actes dans la pièce. — Assurément, lui répondit-on, puisque l'ouvrage est en trois actes. — Ah! je m'entends bien, reprit-elle; c'est qu'à présent on ne fait plus d'entr'actes. A peine un acte est-il fini que l'autre commence; et comme on avait rejoué *la Mère coupable* au théâtre Feydeau, avec un grand succès, elle ajoutait : Elle attire un monde prodigieux. Eh bien, on ne baisse pas une seule fois la toile dans tout le cours de la pièce; on n'y vend pas seulement une bavaroise.

Cette femme se plaçait, pour juger l'art dramatique, à un point de vue qu'on avait négligé jusque-là. Les meilleurs ouvrages pour elle étaient ceux qui avaient les entr'actes les plus nombreux et les plus longs. Je crois qu'aujourd'hui elle serait moins mécontente.

Le foyer des acteurs du Théâtre-Français s'est toujours fait remarquer par un bon ton traditionnel. On s'y tient la tête découverte; il en est de même dans les coulisses, et l'avertisseur est chargé de rappeler cet usage à ceux qui viennent voir les comédiens.

On sait que les grands seigneurs de l'ancien régime ne dédaignaient pas de venir s'asseoir au foyer des artistes. Je ne dis pas qu'ils y fussent attirés par le pur amour de l'art, mais l'art en profitait. Ils offraient aux comédiens des types d'élégance et de distinction reproduits si fidèlement par ceux-ci, que les copies devenaient d'admirables modèles pour les jeunes bourgeois qui aspiraient aux airs de cour. La révolution bannit des foyers les gentilshommes, qui y avaient élu domicile sous la monarchie. Cependant ils y reparurent en assez grand nombre au temps du consulat et de l'empire.

Le marquis de Ximenès y venait fréquemment, après s'être distingué jadis à la bataille de Fontenoy; il avait, comme on dirait aujourd'hui, *commis* des vers et des tragédies de grand seigneur qui l'avaient mis en relations avec Voltaire. Il était laid, ne se piquait pas d'une extrême propreté et s'habillait de la façon la plus bizarre. Il arrivait souvent au foyer avant le commencement du spectacle et s'installait dans un fauteuil en face de la cheminée. Je l'y ai vu quelquefois tout seul.

Le marquis de Ximenès se plaisait à donner des louanges moqueuses aux amours-propres les plus intrépides. Delrieu, peu connu aujourd'hui, était sa victime habituelle et de plus sa victime heureuse. Sa tragédie d'*Artaxerce* ayant obtenu du succès, Delrieu se croyait un poëte de premier ordre; il avait une bonhomie de vanité vraiment incroyable, et si loin qu'on poussât les louanges envers lui, il les acceptait avec candeur, ne soupçonnant pas qu'il pût venir à l'esprit de qui que ce fût de railler un seul de ses hémistiches.

Le marquis de Ximenès, du plus loin qu'il l'apercevait, commençait à lui parler de son *Artaxerce* dans les termes de la plus vive admiration : « Monsieur Delrieu, lui disait-il avec un grand sérieux, vous avez fait un ouvrage sublime; il n'y avait que vous pour enfanter un tel chef-d'œuvre. Si vous me permettez de vous dire toute ma pensée, Corneille, le grand Corneille, avec tout son génie, ne l'aurait pas fait. » Et il ajoutait à voix basse : « Il s'en serait, pardieu! bien gardé. »

Ici Delrieu se livrait à des efforts de modestie qui devaient lui coûter un peu, et le vieux railleur reprenait : « Non, monsieur, non, monsieur, Corneille ne l'aurait pas fait, votre *Artaxerce!* »

Quand le marquis mourut, il dut être bien vivement regretté de l'auteur tragique que sa mort privait de ces louanges dont il avait si longtemps savouré la douceur. Du reste, Delrieu s'en consolait en se payant à lui-même

le tribut d'admiration qu'il jugeait lui être dû. On causait souvent de lui à notre foyer, et j'y ai entendu raconter qu'ayant fait représenter à l'Opéra-Comique *Michel-Ange*, opéra en un acte, musique de Nicolo, il arriva qu'on donna quelquefois le même jour les deux pièces de Delrieu. Ces jours-là, l'auteur allait se poster devant les affiches, et lorsqu'il ne voyait autour de lui personne qui le connût, il entamait avec lui-même la conversation suivante : « Théâtre-Français, *Artaxerce*, tragédie de M. Delrieu... Oh ! oh ! un chef-d'œuvre, j'irai le voir. » Puis, arrêtant ses regards sur l'affiche de l'Opéra-Comique : « Comment ! s'écriait-il, on donne *Michel-Ange* ce soir. Un vrai bijou, musique fort agréable, poëme délicieux !... Diable ! cela devient embarrassant pour moi, qui ne manque jamais de voir ces ouvrages-là. Ah ! continuait-il, je suis sauvé ! *Artaxerce* sera fini à peu près vers neuf heures ; *Michel-Ange* ne commencera guère qu'à neuf heures et demie ; je puis aller voir les deux pièces. Quelle belle soirée ! Je ne la donnerais pas pour tout l'or du monde. »

On dit aussi qu'à la première représentation d'un de ses ouvrages, Delrieu, qui était derrière la toile du fond, entendit quelques sifflets :

— Qui est-ce qui a manqué de mémoire ? demanda-t-il aussitôt.

Il me poursuivait au foyer et dans ma loge pour me faire accepter un rôle dans une pièce en vers, qui devait s'appeler *le Tartufe indien*. Il me pria d'en entendre la lecture. Je l'invitai à venir déjeuner avec moi, et, notre modeste repas terminé, il se mit en devoir de commencer sa lecture.

D'abord, selon sa coutume, il mit habit bas. Il est vrai qu'il faisait très-chaud. Au second acte, il ôta sa cravate ; au troisième, son gilet, et, enfin, au cinquième, ce fut le tour de sa perruque. Ajoutez à cela l'accent méridional et emphatique du poëte tragique, et vous n'aurez qu'une faible idée de tout le grotesque de cette séance.

Dès le commencement de la lecture, ma situation devint pénible. Seul en face des alexandrins de Delrieu, condamné à maintenir ma physionomie à l'état d'admiration perpétuelle pour ne pas blesser l'amour-propre excessif de mon lecteur, je rouvrais incessamment des yeux hébétés que la fatigue d'une telle séance venait bientôt refermer. J'abaissais machinalement la tête en signe d'approbation, et je disais, de temps à autre, d'une voix faible et mourante :

— Très-bien ! bravo !...

Mais tous ces efforts n'attestaient que mieux l'impuissance de ma lutte. Enfin, l'auteur arriva à une scène où un Indien (je ne dirai pas si c'était le Tartufe) s'attache à prouver la divinité du soleil ; son interlocuteur le réfute par une tirade où se trouve le vers suivant :

Eh ! comment croire un dieu qu'obscurcit un nuage ?

O malheur ! mes yeux, en ce moment, subissaient le sort du dieu indien. Le moderne Corneille, qui avait compté sur l'effet de ce vers, mécontent de mon silence, le répéta deux fois avec une espèce de fureur, et, comme je persistais dans mon sommeil involontaire :

— Que dites-vous de ce vers, sacredié ? (le juron fut plus énergique).

— Je dis que c'est très-beau, sacredié ! répondis-je en me secouant, pour sortir de mon état de torpeur.

Alors il me cria à tue-tête :

— A la bonne heure !

Et le bourreau eut la barbarie de continuer.

La lecture terminée, je me livrai à de grands éloges, mêlés cependant de quelques critiques ; car, devant être au nombre de ses juges dans le comité, je ne voulais pas engager mon vote. Il me dit qu'il avait fait pour moi le personnage du Tartufe indien.

Je le remerciai en lui disant que je ne croyais pas avoir les qualités nécessaires pour le rôle.

— Pourquoi donc ? s'écria-t-il. On m'a assuré que vous aviez très-bien joué à Rouen le Tartufe de Molière.

— Mais le Tartufe de Molière n'est pas Indien, et je crains de manquer tout à fait de couleur locale.

Il y eut une discussion entre nous, moi m'obstinant à refuser la marque de confiance dont il m'honorait, lui me soutenant que je serais un Indien accompli et que ce rôle me ferait beaucoup d'honneur. Nous nous séparâmes, en somme, les meilleurs amis du monde.

— On me reproche, me disait-il, d'être un classique féroce ; mais je sais faire cependant des concessions au goût moderne ; la preuve, c'est que j'ai mis un *car* dans une de mes nouvelles tragédies.

Le pauvre homme mourut sans avoir pu lire au comité son *Tartufe indien*, dont la représentation me paraissait douteuse.

Le marquis de Ximenès, connu par ses bons mots, l'était aussi par sa mémoire extraordinaire.

Un jour, devant M^me^ Denis, comme il se vantait de savoir tous les vers qui avaient été dits au Théâtre-Français, la nièce de Voltaire en improvisa un.

— Où se trouve celui-ci ? lui demanda-t-elle.

— Dans *la Chercheuse d'esprit*, repartit à l'instant le marquis.

Il était, quand je le connus, doyen des chevaliers de Malte ainsi que des colonels français ; il mourut âgé de quatre-vingt-seize ans.

J'ai eu quelquefois l'occasion de voir dans notre foyer le comte de Lauraguais, contemporain du marquis de Ximenès, mais un peu moins âgé. Amateur des sciences et des lettres, il avait aussi quelques tragédies à se reprocher ; c'était, comme le marquis, un homme à bons mots et à excentricités. Il affichait des idées très-avancées pour son temps, ce qui le fit quelquefois emprisonner ou exiler ; mais on le revoyait bientôt à la cour ; son esprit était trop plaisant pour qu'on le prît longtemps au sérieux. Il voyageait souvent en Angleterre. On raconte qu'une fois Louis XV lui ayant demandé ce qu'il allait faire chez les Anglais,

— Sire, répondit avec quelque prétention Lauraguais, j'y vais apprendre à penser.

— Des chevaux ? repartit le roi.

Le comte niait avec chaleur cette anecdote, dont son amour-propre était blessé. Des biographes en ont conclu qu'elle était vraie. La conséquence n'est pas rigoureusement juste. En général, la moitié des bons mots et des anecdotes dont on défraye la conversation est inventée et l'autre est douteuse.

Le comte de Lauraguais était doué d'un aplomb imperturbable. Un jour, on avait donné une pièce dont le rôle principal était joué tantôt par Molé, tantôt par Fleury. Rencontrant celui-ci dans le foyer, le comte s'avance vers lui en lui disant :

— Vous avez joué hier comme un ange, mon cher Fleury ; je vous en fais mon compliment.

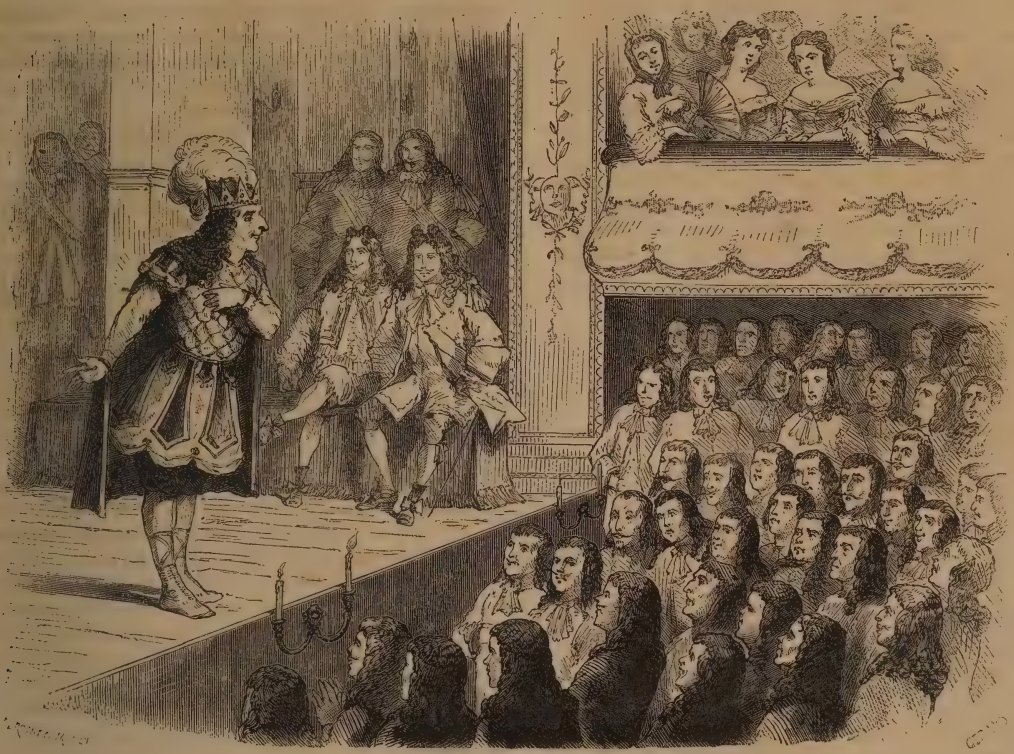
— Pardon, monsieur le comte ; c'était Molé qui jouait.

— C'est égal ; c'était très-bien, reprend le grand seigneur ; comme un ange, comme un ange.

Il avait ses entrées à la Comédie française, et il les devait à la reconnaissance des sociétaires.

On sait qu'il y avait autrefois sur la scène des banquettes et des gradins destinés aux spectateurs, et presque toujours occupés par la meilleure compagnie, car ces places se payaient assez cher. Ces spectateurs, trop voisins des comédiens, gênaient l'action théâtrale par le *sans-gêne* de leur langage et de leur tenue, et par le bruit qu'ils faisaient. L'acteur entrait trop tard ou bien avait de la peine à sortir. Ce ridicule usage était une source de scandales sans nombre. Le comte Lauraguais fit ôter les banquettes en indemnisant, à ses frais, les sociétaires de la perte que cette innovation leur avait fait subir. Le public, à cette époque, se tenait debout au parterre, et, pour tromper sa fatigue, il sifflait les acteurs ou interpellait les spectateurs des gradins, qui ripostaient souvent avec avantage. Cette lutte entre l'aristocratie et la démocratie semblait être déjà le prélude des luttes sociales qui devaient bientôt éclater.

Un autre usage contribuait encore à perpétuer l'agitation : c'était l'annonce du spectacle qu'on devait donner le lendemain, annonce faite pendant l'entr'acte par un acteur qui y ajoutait quelquefois une harangue de circonstance, huée ou applaudie par les auditeurs. On l'interpellait sur les ouvrages qu'on ne jouait pas



Legrand et le parterre. Dessin de Desroches-Valnay.

assez souvent et sur ceux que l'on jouait trop. Peu de soirées se passaient sans orages.

Le parterre avait, parmi les comédiens, des victimes préférées dont l'entrée en scène était toujours accompagnée de sifflets ou de murmures, et qui auraient presque dit, si ce bruit leur avait manqué :

— Est-ce qu'on ne m'a pas reconnu ?

Parmi ceux-ci, il faut citer le comédien Legrand, homme d'esprit, et qui, comme auteur, était applaudi au Théâtre-Français et à la Comédie italienne : comme acteur, il réussissait moins. Il était engagé pour les rois et les paysans : c'était l'usage alors de confier au même sujet des personnages si opposés. Legrand, applaudi comme paysan, était un roi perpétuellement sifflé. On exigeait des rois de théâtre moins de laideur et de vulgarité qu'il n'en apportait dans la tragédie, et son jeu était insuffisant à compenser les qualités qui lui manquaient.

On rapporte qu'un jour où le public l'accueillait plus mal que de coutume, il s'avança et adressa ces mots au parterre :

— Messieurs, il vous est sans contredit bien plus facile de vous faire à ma figure qu'à moi d'en changer.

On rit et l'on fut désarmé... jusqu'au jour où il s'offrit encore avec les insignes d'une royauté nouvelle.

Une autre fois, la salle était pleine et pleine de mécontents qui sifflaient à outrance la tragédie de *Mithridate*, mal jouée, du moins selon eux, et ils manifestaient cette opinion avec une telle énergie, que les acteurs épouvantés étaient d'avis de rendre l'argent. Legrand s'y oppose, et, semblable au personnage des *Saltimbanques*, qui s'écrie :

— Sauvez la caisse !

Il veut, lui, sauver la recette.

— Laissez-moi faire, dit-il à ses camarades tristement rassemblés au foyer.

Il entre en scène et prononce cette courte harangue :

— Messieurs, les premiers sujets du théâtre jouent ce soir à la cour ; nous sommes désolés de n'avoir pas leur talent et de les remplacer si mal ; nous avouons que la pièce que nous vous offrons ne sera pas fort bien jouée, car vous ne savez pas encore ce qui vous attend, vous n'avez pas vu tous les acteurs : c'est moi, messieurs, je ne dois pas vous le cacher, c'est moi qui joue Mithridate.

Là-dessus, grands éclats de rire, bruyants applaudissements ; on se résigne et la recette est sauvée. C'est ainsi que, chez Legrand, l'homme d'esprit protégea toujours le comédien. Il en est peu à qui les sifflets aient aussi bien réussi. Il composa, en collaboration, deux parodies sur des tragédies jouées au Théâtre-Français, et elles réussirent au Théâtre-Italien. Un soir qu'il remplissait le personnage de Glaucias, dans *Pyrrhus*, tragédie de Crébillon, mécontent d'un long monologue qu'il avait à réciter pour l'exposition de l'ouvrage, Legrand improvisa ces deux vers en voyant Crébillon entrer au foyer :

Il est temps que j'apprenne aux murs de ce logis
Ce que c'est que Pierrot qui passe pour mon fils.

Crébillon, mécontent, de son côté, du jeu de l'acteur, riposta à l'instant même par l'impromptu suivant :

Mauvais auteur de parodies,
Legrand, laisse mes vers en paix :
C'est bien assez masquer mes tragédies
Que d'y jouer comme tu fais.

Cette fois, ce ne fut pas Legrand qui eut les rieurs de son côté.

Pour en revenir aux scènes déplorables qui se passaient au théâtre, du temps où les banquettes occupaient la scène, je citerai l'outrage sanglant que Dancourt, auteur et comédien bien supérieur à Legrand, eut un jour à subir.

Le marquis de Sablé était sur le théâtre où Dancourt jouait une de ses comédies, intitulée : *l'Opéra de village*. Le marquis s'était grisé ce soir-là, et cuvait son ivresse avec assez de tranquillité, lorsqu'en entendant chanter ces deux vers :

En parterre il bouta nos prés;
Choux et poireaux seront sablés,

il y crut voir une insulte à son nom, et, se levant aussitôt, il donna un soufflet à l'auteur-comédien que le roi honorait de sa faveur ; car Dancourt était quelquefois admis dans le cabinet de Louis XIV pour lui lire ses ouvrages avant la représentation ; et, un jour qu'il s'y était trouvé mal à cause de l'excessive chaleur, ce fut le roi lui-même qui prit la peine d'ouvrir la fenêtre. On dit aussi qu'un autre jour, Dancourt, venant parler à Louis XIV au sujet d'affaires du théâtre, l'aborda au moment où il sortait de la messe, et se vit obligé de marcher devant le roi, à reculons ; s'exprimant avec chaleur, il se trouvait sur le bord d'un escalier qu'il ne pouvait voir, et eût fait une chute épouvantable, si Louis XIV ne l'eût retenu par le bras en lui disant :

— Prenez garde, Dancourt, vous allez tomber.

Et il ajouta, en se tournant vers les seigneurs qui l'entouraient :

— Il faut convenir que cet homme parle bien !

Quand on songe à l'idée qu'on se faisait alors de la royauté et de Louis le Grand, ces simples marques d'intérêt, qui consistent à empêcher quelqu'un de tomber et de se trouver mal, sont des témoignages de la plus haute bienveillance, et cependant ils ne protégeaient pas un homme, distingué par son esprit et ses talents, contre les brutalités d'un ivrogne titré.

Je suis fâché que le récit s'arrête là ; j'aurais voulu connaître l'impression produite sur le public et sur les comédiens par ce honteux oubli des convenances.

Que dit-on ce jour-là aux deux foyers ? y fut-on d'avis que Dancourt avait eu raison de se taire et de garder le soufflet ? y eut-il un comédien assez indigné pour dire tout haut :

— Ah ! je réponds qu'avec moi la chose ne se fût point passée ainsi !

Et de le dire de manière à ce que le marquis l'entendît.

C'eût été une grave imprudence, me dira-t-on. J'en tombe d'accord ; mais l'imprudence, souvent excusable, n'est-elle pas honorable en certaines circonstances ?

La Comédie française a toujours compté parmi ses actrices des femmes jolies et spirituelles : c'est une tradition qui n'a pas été interrompue.

Mlle Louise Contat avait l'esprit à la hauteur de son talent et passait pour une des causeuses les plus brillantes du foyer. Elle maniait l'épigramme le plus gracieusement du monde, et malheur à qui s'attaquait à elle ! Un duc, qui se croyait spirituel, quoiqu'il ne rappelât Ésope que par une défectuosité dorsale, affecta un soir de mettre la conversation sur l'âge de la célèbre actrice, qui touchait à une époque où les femmes aiment mieux qu'on parle d'autre chose devant elles. Il ne faisait que lui rappeler des événements d'une date ancienne en répétant sans cesse :

— Que voulez-vous ? mademoiselle Contat, nous ne sommes plus jeunes ; il faut savoir en prendre son parti ; ainsi, moi, je sais bien que je suis bossu, mais qu'y faire ? Heureusement, la bosse est regardée comme un signe d'esprit.

— *Vous, bossu ?* repartit la malicieuse comédienne avec son plus aimable sourire ; ah ! monsieur le duc, vous vous calomniez : *vous n'êtes que contrefait.*

Le duc garda le silence et ne se permit plus de réflexions chronologiques avec Mlle Contat.

Il y avait au Théâtre-Français, sous le premier empire, un pensionnaire moins remarquable par son talent que par son zèle, dont il donna une notable preuve en 1813. Les premiers sujets de la Comédie étaient à Dresde, où ils jouèrent pendant trois mois devant l'empereur et plusieurs autres têtes couronnées. Les sociétaires restés à Paris, craignant, en raison de la saison et de l'absence de leurs camarades, une diminution considérable dans les recettes, donnèrent à Faure (c'est l'acteur en question) les pouvoirs d'un semainier général, ou plutôt d'un régisseur général ; il sut, en variant les spectacles, en remettant au répertoire des pièces qui en avaient été éloignées, attirer le public, et le bénéfice pour chaque part entière fut de cinq cents francs pendant les mois de juin, juillet et août. Faure regardait le sociétariat, ce bâton de maréchal des comédiens français, comme une récompense due à ses services et qu'on ne lui pouvait refuser. Le souf-

fleur, à qui il confiait ses espérances, ne se lassait pas de lui répondre :

— *Tu seras bien heureux si l'on ne te renvoie pas.*

Faure m'a raconté plus d'une fois avec une douleur comique que lorsqu'il sollicitait la voix de Fleury pour son admission dans la société, celui-ci lui répondit :

— Qu'avez-vous besoin du titre de sociétaire? Vous avez joué de beaux rôles, vous avez été applaudi du public et loué dans les journaux : n'est-ce pas là une honorable récompense de vos services et pouvez-vous souhaiter quelque chose de plus?

Le souffleur avait été prophète, et, comme le Michonnet d'*Adrienne Lecouvreur*, Faure ne put jamais obtenir le titre de *sociétaire* demandé par lui à tous les comités et à tous les gouvernements qui se succédèrent. Pour l'en dédommager, on le nomma *metteur* en scène : ce fut une fiche de consolation. Le premier ouvrage qu'il eut à mettre en scène était une tragédie de Bis, intitulée : *Blanche d'Aquitaine*, et ce n'était pas sans une certaine importance qu'il répétait à tout le monde ces mots qui chatouillaient son orgueil : *Je débrouille Blanche.*

J'étais dans les coulisses, le jour où Louis XVIII vint pour la première fois au Théâtre-Français ; on y donnait *Britannicus* et *l'Epreuve nouvelle*. Talma jouait Néron dans la tragédie, et Mlle Mars Angélique de *l'Epreuve*. L'étiquette défendait les applaudissements en présence du roi, et ces deux grands talents ne reçurent pas ceux qui leur étaient dus si justement; mais les spectateurs, par leur attitude, par les frémissements d'effroi qu'excitait l'action de Talma, par les frémissements plus doux et accompagnés de gracieux sourires que faisait naître la naïveté enchanteresse de Mlle Mars, montraient combien il leur en coûtait de se contenir. L'usage voulait que les deux semainiers portant chacun un flambeau accompagnassent le roi quand il se rendait à sa loge et quand il en sortait ; Talma fut un de ceux qui le reconduisirent après le spectacle, et le roi lui dit en chemin :

— Talma, j'ai été bien content de vous; j'ai vu Lekain, et j'ai été bien content de vous.

Napoléon, à son retour, félicita son acteur chéri du compliment que lui avait adressé Louis XVIII, en ajoutant que le roi était un connaisseur.

La physionomie de notre foyer variait au gré des événements politiques : les bonapartistes y succédaient aux légitimistes, et *vice versâ;* quant aux comédiens, leur opinion s'était formée sous l'influence des bienfaits de l'empereur et ils manquaient d'enthousiasme pour la Restauration. Aussi eurent-ils de la peine à contenir leur joie quand ils apprirent que l'illustre exilé avait mis le pied sur le sol français. Talma, qui se gardait bien de représenter des tragédies inventées au moment où se préparait une tragédie réelle, venait tous les soirs au foyer et en sortait bientôt pour causer plus intimement dans le fond du théâtre ; il se formait autour de lui un petit cercle auquel il racontait la marche de Napoléon, l'enthousiasme avec lequel il était reçu partout où il se présentait. Jamais, du reste, il ne se permettait un mot contre les princes pour qui les jours d'exil allaient recommencer. Quand un ami de la royauté passait par là, il jetait un regard farouche au groupe napoléonien et doublait le pas.

Après le retour des Bourbons, la Comédie française avait repris *la Partie de chasse*, de Collé. Exilée avec eux, la pièce avait été bien accueillie. Michot, acteur plein de naturel, avait représenté le personnage dont il portait le nom, à l'orthographe près, avec un succès très-mérité. Le public semblait partager les sentiments royalistes exprimés dans cette comédie. Aux trois couplets sur Henri IV, l'acteur ajoutait le couplet suivant :

Que Dieu maintienne
Au trône ses enfants,
Jusqu'à tant qu'on prenne
La lune avec les dents.

A ce couplet, j'ai vu quelquefois éclater un enthousiasme impossible à décrire. Dès qu'on apprit le débarquement de Napoléon, la pièce, jouée plus souvent encore, produisit son effet accoutumé; mais plus l'empereur s'avançait, plus le nombre des spectateurs diminuait, et on apercevait là un triste présage pour la famille régnante. On jetait sur le théâtre des couplets contre l'usurpateur, et Michot les chantait avec le zèle et la chaleur que lui avaient jadis inspirés les chants révolutionnaires. Mais il ne se mêlait plus aux applaudissements mercenaires que ceux de quelques vieux royalistes dont on ne pouvait s'empêcher de déplorer la prochaine douleur.

Bientôt vinrent les Cent jours : *la Partie de chasse* disparut; à l'air de *Vive Henri IV*, l'orchestre fit succéder : *Veillons au salut de l'empire.*

Etienne, l'auteur de la comédie des *Deux Gendres*, connu par sa fidélité au gouvernement impérial, avait fait une comédie ayant pour titre : *Racine et Cavoie*, reçue par les comédiens français. Il écrivait dans *le Nain jaune*, où il avait lancé quelques épigrammes contre le royalisme de Mlle Bourgouin, très-jolie sociétaire qui était en possession du rôle d'Aricie dans *Phèdre*. Or, la première représentation de l'œuvre d'Etienne était précédée de la tragédie de Racine. Après avoir avoué son amour à Hippolyte, Mlle Bourgouin rentrait au foyer, quand par malheur elle rencontre en chemin l'écrivain bonapartiste : sa colère se réveille, et elle l'apostrophe de quelques épithètes un peu vives. Etienne, surpris de cette agression inattendue, cherche à l'éloigner de lui. Alors l'actrice recule en criant, et, se baissant sous une des barrières qui se trouvaient au fond du décor, se relève devant le public et traverse la scène avec les signes du désespoir le plus bruyant. La toile est baissée, tumulte dans la salle, vive agitation au théâtre et dans les foyers. Quelques jeunes gens viennent en députation demander la cause du scandale ; des colloques violents s'engagent; chacun juge avec sa passion politique, et la nouvelle comédie est jouée au milieu des impressions produites par ce scandale sans exemple. Elle eut peu de succès; eût-elle été excellente, il était difficile qu'elle réussît dans de si fâcheuses circonstances.

Duval, un des auteurs les plus féconds et les plus applaudis de son temps, était d'un caractère loyal, mais quelquefois difficile ; il ne pouvait dissimuler le chagrin qu'il éprouvait de ne plus alimenter seul, ou du moins presque seul, le répertoire comique. Il parlait toujours en soupirant de ses succès passés. Se trouvant sur la scène pendant qu'on changeait le décor, il fut heurté légèrement par un machiniste qui lui dit :

— Faites donc attention !

— Oh ! c'est vrai, répondit-il d'une voix gémissante ; j'oubliais que je ne règne plus ici.

De Jouy, son confrère à l'Académie, eut une grande vogue pendant quelques années. *L'Ermite de la chaussée d'Antin* avait fait les délices du public ; les poëmes des

opéras de *la Vestale* et de *Fernand Cortez*, le premier surtout, avaient été très-goûtés; la tragédie de *Sylla*, Talma aidant, alla aux nues; de Jouy écrivait dans les journaux en crédit; ami d'Arnault, d'Etienne, de Béranger, il combattait dans les rangs des libéraux. Un jour, au foyer, il contait qu'il venait de vendre ses œuvres complètes une vingtaine de mille francs, peut-être plus. Duval, qui était là, lui dit avec un dépit qu'il s'efforçait vainement de cacher :

— Vous êtes bien heureux; on ne m'a acheté les miennes que douze mille francs.

— Eh bien, reprit de Jouy, vous devez être content.

Duval fut tellement suffoqué par ces mots, qu'il ne put répondre; je crois qu'il sortit du foyer.

Méhul avait composé la musique de plusieurs de ses opéras, entre autres de *Joseph*. La pièce réussit : c'est un des chefs-d'œuvre de Méhul; mais son succès fut encore plus grand en province, et Duval attribuait cette différence aux idées religieuses, qui étaient alors plus en honneur en province qu'à Paris.

Un soir, au foyer, devant trois ou quatre personnes dont je faisais partie, il raconta la singulière ovation que Méhul avait reçue dans son pays. Méhul, né à Givet, était allé revoir sa ville natale. Ses concitoyens voulurent, pour le fêter dignement, faire jouer devant lui une de ses plus belles œuvres et placer son buste sur la scène. Malheureusement, les acteurs du lieu ne jouaient que la comédie, et il n'y avait pas dans Givet un seul buste du célèbre compositeur; mais un potier, avec de la terre glaise, fabriqua quelque chose d'informe qu'il

Le foyer du public, J. Janin, Gauthier, E. Augier, O. Feuillet, etc. Dessin de F. Lix.

donna pour le portrait de Méhul, parce qu'au milieu du visage figurait un nez gigantesque : c'était le long nez du compositeur horriblement allongé. Les notables de l'endroit vont chercher le héros de la fête et le conduisent au banquet offert par la ville; il se rend ensuite avec son escorte à la salle de spectacle; une loge décorée de superbes rideaux cramoisis empruntés au gouverneur l'attendait; il s'y assied au milieu des applaudissements; puis *l'opéra de* Joseph *est joué sans musique;* les acteurs se bornent au dialogue, et le public enchanté se tourne vers Méhul en l'applaudissant avec transport, pour le remercier du plaisir que lui faisait la pièce de Duval.

Mlle Despréaux, qui fut depuis Mme Allan, se mit à dire en riant comme une folle :

— Avec ça que c'est amusant, le poëme de *Joseph!*

Je lui poussai le coude pour l'avertir qu'elle était devant l'auteur du poëme biblique, pendant que Jolivet, un de nos amis communs, lui marchait sur le pied.

— Ah çà, qu'avez-vous donc tous les deux? nous dit-elle.

Heureusement Duval s'éloignait, et il n'avait pas entendu la jeune imprudente.

J'ai prononcé le nom de Jolivet, un de nos plus anciens et fidèles amis. C'était un de ces célibataires que notre foyer a vu vieillir; je l'y ai trouvé installé quand j'y suis entré comme pensionnaire. Tous les soirs il venait et s'en retournait aux mêmes heures; il était au nombre des bons juges du théâtre et ne se mettait jamais en évidence; il avait de l'esprit à voix basse.

Régulier, ponctuel, discret, il ne contait pas ses affaires, recevait des confidences et, je crois, n'en rendait guère. Sa maladie nous surprit, car il me semble qu'il n'en eut pas d'autre que celle dont il mourut ; il était l'ami de Rachel avant que le monde s'en emparât.

Talma venait souvent au foyer des acteurs, et comme il se plaisait à parler de son art, sa conversation était pleine d'intérêt pour les artistes ; malheureusement il mourut quelques mois après mon entrée à la Comédie française. Ce fut une grande perte, non-seulement pour le public, mais aussi pour les artistes. Ses entretiens étaient de charmantes leçons qu'il donnait sans s'en apercevoir ; sa parole était sans prétention, il avait l'humeur affable, et cet homme si sombre et si terrible sur la scène, se livrait quelquefois à des gaietés d'enfant.

Geoffroy, le célèbre critique du journal qui fut tour à tour *le Journal des Débats* et *le Journal de l'Empire*, fit une guerre acharnée au talent de Talma. Il n'était pas toujours injuste ; mais il l'était souvent, et sa critique était acerbe et parfois injurieuse. Il n'imitait pas Edouard Monnais du *Moniteur*, cet écrivain si regrettable qui, demandant à Sauveau des conseils pour la rédaction d'un feuilleton de théâtre qu'il allait entreprendre, reçut celui-ci, dont il se souvint toujours :

Le foyer des artistes, Talma, Mlle Mars, etc. Dessin de F. Lix.

» Faites comme moi, lui dit Sauveau : je me suis appliqué à rédiger ma critique de manière à la pouvoir lire devant l'auteur ou l'acteur lui-même. »

Geoffroy, au contraire, mêlait au pédantisme du collége ses rancunes politiques. C'était dommage ; car ayant une vive intelligence du théâtre et aidé de ses précieux souvenirs, il eût pu rendre de grands services à l'art ; mais il ne se piquait pas de courtoisie et d'aménité, et les louanges qu'il donnait quelquefois à Talma ne compensaient pas l'amertume et l'obstination de ses critiques.

Un soir, Talma arriva au foyer des acteurs, gonflé d'une colère provoquée par un article plein d'injustice et de fiel. On lui apprit que son Aristarque occupait une loge de rez-de-chaussée dont le théâtre lui avait fait présent. Sa fureur s'en augmente. « Je suis, s'écriait-il, au nombre des donateurs de cette loge, et c'est là qu'il vient méditer les injures dont il me poursuit. Eh bien ! je vais l'y trouver. » On jouait en ce moment *la Revanche*, comédie de Roger et de Creusé de Lesser. Sur son ordre, la loge fut ouverte ; Geoffroy s'y trouvait avec trois personnes : « C'est vous que je cherche, » lui dit l'Oreste moderne, et il lui prend la main pour l'attirer dehors. Le bruit amena plusieurs personnes, qui séparèrent les deux ennemis. Mais la nouvelle de ce qui venait de se passer se répandit dans le parterre avec rapidité et la comédie

fut jouée au milieu de l'inattention générale. Le lendemain, on s'occupait dans tout Paris du scandale de la veille. Les sentiments se partageaient, mais Talma était blâmé par la majorité du public ; on disait qu'il lui avait manqué essentiellement et on exigeait une réparation ; quelques personnes parlaient même de prison. Geoffroy écrivit un feuilleton qui fut lu avec avidité et qui augmenta encore l'irritation du public. Talma s'abstint de jouer pendant quelques jours. Il reparut enfin dans *Rhadamiste*, de Crébillon, où il entrait au commencement du deuxième acte. Il y avait beaucoup d'agitation dans la salle. Dès qu'on le vit, on entendit les cris : *A bas Talma ! en prison !* Des applaudissements se mêlaient à ces démonstrations furieuses.

Quand le calme fut rétabli, Talma n'en profita pas pour adresser quelques mots d'excuse ; la scène commença. Électrisé plutôt qu'abattu par un accueil si nouveau pour lui, le grand acteur mérita les applaudissements ; mais il ne les obtint pas dès les premiers vers du rôle ; le public se retenait ; il boudait encore ; mais quand vinrent ceux-ci :

Les pleurs de Zénobie excitant ce transport,
Pour prix de tant d'amour, je lui donnai la mort,
Et n'écoutant plus rien que ma douleur extrême,
Dans l'Araxe aussitôt je la plongeai moi-même.

Ce fut là que ma main lui choisit un tombeau
Et que de mon hymen j'éteignis le flambeau.

Les spectateurs ne purent résister plus longtemps à ces accents si tragiques, à cette action si saisissante, si terrible ; la glace se rompit tout à coup, et la réconciliation fut scellée par les témoignages de la plus chaleureuse admiration. Talma se soutint à la même hauteur jusqu'à la fin de la pièce, et un rappel suivi de nombreux applaudissements annonça que le public et l'acteur avaient repris entre eux les habitudes du passé.

Geoffroy ne parla pas de cette représentation. Dans un feuilleton, moitié sérieux, moitié plaisant, il avait raconté à sa manière l'agression de Talma et vengé les droits de la critique méconnus par le grand acteur, et il promettait de s'interdire à son égard l'éloge et le blâme.

On prétendit que Talma préférait la critique, même injuste, à ce silence dont le menaçait le journaliste du premier empire, que des négociations eurent lieu et qu'elles avaient été menées à bonne fin au moment où Geoffroy mourut, ce qui termina la querelle.

SAMSON.

*(La fin à la prochaine livraison.)*

# CONTES POPULAIRES.

## L'ABBÉ SANS-SOUCI.

S'il est vrai que les proverbes sont l'expression de la *sagesse des nations*, il ne l'est pas moins que les contes populaires sont l'expression de *leur esprit*. Chaque race s'y révèle avec ses instincts particuliers, et l'on pourrait presque dire le caractère d'un peuple, d'après les contes qu'il préfère.

Les contes populaires ont donc une importance historique. Ils sont comme les poésies chantées, comme les traditions superstitieuses, une des mille manifestations par lesquelles un peuple confesse son âme et laisse voir sa nature.

Le conte populaire de L'Abbé Sans-Souci fait les délices des veillées dans les fermes de l'Auvergne, du Poitou et de la Normandie ; on le raconte avec de nombreuses variantes. Que nos lecteurs ne trouvent pas trop puéril ce jeu d'esprit qui a diverti des générations de bons villageois !

Il y avait une fois un abbé qui possédait une riche abbaye et qui en jouissait si gaiement, qu'on lui avait donné le nom d'*abbé Sans Souci*. Après avoir rempli ses devoirs de religion, il allait visiter ses voisins, donnait un bon conseil à celui qui se trouvait embarrassé, égayait par une plaisanterie celui qui était triste, répétait des proverbes aux vieillards, des histoires aux enfants, si bien que tout le monde était content de le voir, et quand on criait : « Voilà l'abbé Sans-Souci, » les visages se rassérénaient comme si l'on eût dit : Voici la gaieté et le beau temps.

Malheureusement le roi qui gouvernait alors le pays avait un caractère tout opposé. C'était un homme triste, inquiet, ennuyé, qui ne savait se servir de sa puissance ni pour son bonheur ni pour celui des autres. Or, il eut un jour la pensée de parcourir son royaume, espérant que de nouveaux lieux et de nouveaux visages pourraient le distraire. Toute sa cour fit en conséquence ses préparatifs et partit avec lui ; car un roi ne peut pas plus se passer d'une cour qu'un grand veneur de chiens.

Après avoir traversé plusieurs provinces, il arriva enfin un jour devant une belle abbaye, entourée de vergers en fleurs, et il demanda à qui elle appartenait. On lui répondit que c'était à un abbé fort riche qui, une fois ses devoirs religieux accomplis, chantait et riait toujours.

— Et pourquoi chanter et rire ainsi ? demanda le roi d'un air chagrin ; n'a-t-il donc aucun sujet de contrariété ?

— Aucun, répondit-on, et cette gaieté lui a valu dans le pays le nom d'*abbé Sans-Souci*.

Cette réponse irrita le roi (car il était aigri contre tous ceux qui paraissaient plus heureux que lui), et il ordonna d'aller chercher l'abbé et de le lui amener sur-le-champ.

Celui-ci arriva conduit par des gardes, mais le visage joyeux, selon son habitude. Le roi regarda cette joie comme une insulte.

— Tu es bien hardi d'être si heureux quand je suis triste et mécontent, lui dit-il avec colère, et si je me croyais, je t'en punirais à l'instant ; mais j'ai de la religion, et je sais qu'il faut pardonner des injures. Cependant, comme il n'est pas juste que tu sois seul sans souci dans mon royaume, je me charge de t'en donner. Voici donc quatre questions auxquelles tu devras répondre dans trois jours, sous peine de perdre ton abbaye et de passer le reste de ta vie en prison.

A ces mots, il donna un papier à l'abbé en lui faisant

signe de se retirer. Or, voici les quatre questions : *Ce qu'il y avait de terre dans le royaume ; combien la lune pesait ; ce que le roi valait, et ce qu'il croyait.*

Vous voyez d'ici l'embarras du pauvre abbé quand il sut ce qu'on lui demandait ! Il fouilla en vain dans ses livres, interrogea tous les docteurs qu'il connaissait ; ni les docteurs ni les livres ne purent lui répondre.

Enfin le troisième jour était venu sans qu'il eût rien trouvé et il parcourait tristement une des grandes allées de son parc, cherchant inutilement quelque moyen d'échapper à la menace du roi, lorsqu'il rencontra le meunier qui venait de porter de la farine à l'abbaye.

Celui-ci, qui était un madré compère, toujours jovial, salua son maître en lui demandant des nouvelles de sa santé. L'abbé lui répondit en soupirant qu'il se portait aussi bien que peut se porter un homme ruiné et menacé de mourir en prison. Sur quoi le meunier s'étant récrié avec étonnement, l'abbé lui raconta tout ce qui s'était passé et quelles questions le roi l'avait condamné à résoudre.

— Par ma foi ! monsieur l'abbé, dit le meunier, si je me trouvais à votre place, je ne m'inquiéterais nullement des questions du roi.

— Je voudrais t'y voir, Guichard, répondit l'abbé en soupirant.

— A votre aise, monsieur l'abbé ; si vous voulez me prêter votre robe de docteur et me remettre à perpétuité la rente que je vous dois, je m'engage à répondre au roi de telle sorte, qu'il devra se déclarer satisfait.

L'abbé, qui n'avait plus aucune ressource, accepta ce que lui proposait Guichard. Le meunier se revêtit de la robe de docteur et se présenta à l'heure indiquée devant le roi.

Celui-ci ne reconnut point d'abord l'abbé ; mais il pensa que l'inquiétude l'avait changé et il se réjouit intérieurement de lui avoir fait perdre ses droits au nom d'*abbé Sans-Souci*. Il lui ordonna d'approcher et lui demanda d'abord s'il pourrait lui dire au juste *ce qu'il y avait de terre dans son royaume.*

— Très-facilement, Sire, répondit Guichard ; mais comme vous n'avez parlé que de la terre, j'attends, pour en mesurer la quantité, que vous ayez séparé les racines, les pierres et les métaux ; dès que cet ouvrage sera fini, vous pourrez me faire avertir et je vous répondrai sans balancer.

Le roi se mordit les lèvres ; car il voyait que la question avait été mal posée ; il passa donc à la seconde et demanda *combien la lune pesait.*

— La lune, répondit Guichard, pèse juste une livre, et, la preuve, c'est qu'elle est composée de quatre quarts.

Cette fois le roi sourit et toute la cour rit aux éclats. On passa à la troisième question et on demanda au meunier *combien le roi valait.*

— Je l'estime vingt-neuf deniers, répondit-il tranquillement, et Sa Majesté ne peut se plaindre de mon prix, car Jésus-Christ, qui était plus grand que tous les rois de la terre, n'a été vendu que trente deniers.

Il fallut encore accepter cette réponse, et l'on arriva enfin à la dernière question : *Que croit le roi ?*

— Le roi, dit Guichard, croit qu'il parle à l'abbé Sans-Souci, et il se trompe, car il ne parle qu'à son meunier.

Sa Majesté parut fort surprise ; mais le paysan lui conta alors ce qui avait eu lieu et comment il avait fait marché avec son maître pour le tirer d'embarras. Le roi, enchanté de son esprit, déclara qu'il se tenait pour satisfait et que l'abbé Sans-Souci resterait libre et maître de son bien.

Quant à Guichard, il lui proposa de l'emmener à la cour pour l'aider à gouverner, ce que le meunier accepta ; de sorte que depuis ce jour les affaires du royaume furent bien conduites et que le roi, égayé par son premier ministre, permit aux abbés et aux autres de vivre sans souci.

A. Q.

# LA SCIENCE EN FAMILLE.

## LA PLUIE ET LE BEAU TEMPS [1].

Encore le soleil. — Les voyages du vent. — L'équateur et le pôle dans un salon. — Expérience de Franklin. — La circulation atmosphérique. — Les zones et les climats. — Les districts sans pluie. — Mécanisme des grands courants. — Les alizés et les contre-alizés. — Les grands fleuves atmosphériques. — Le *cloud-ring*. — La zone des calmes équatoriaux... et de tempêtes. — Les tourbillons ou cyclones. — Les neufs zones. — Les vents secs et les vents humides. — Le *Gulf-stream*. — La rotation des vents. — Les vents périodiques. — Moussons. — Le livre de M. Marié-Davy : *les Mouvements de l'atmosphère et des mers*. — Vents étésiens. — Brises journalières. — Le chaud et le froid. — La prévision du temps. — Opinion de Biot. — Feu M. Mathieu (de la Drôme) et feu M. Coulvier-Gravier. — La lune et les étoiles filantes.

Le thé fut silencieux. Je mis à profit ce temps pour rassembler mes idées et les souvenirs de mes lectures météorologiques, Mme X*** respecta discrètement ma méditation, et ce ne fut qu'en me voyant repousser ma tasse deux fois vide, tousser légèrement et témoigner par mon attitude que j'étais prêt à continuer mon discours, qu'elle sonna pour faire enlever le plateau.

— Madame, lui dis-je, je suis à vos ordres.

— Ce que vous m'avez dit, cher maître, m'a paru fort simple et fort satisfaisant. Si les Auvergnats qui viennent chaque matin remplir nos fontaines vous avaient entendu, ils eussent été charmés et fiers d'apprendre que le vent est un des leurs, et qu'ils ont, eux et lui, le soleil pour patron commun ; mais il me reste à comprendre en vertu de quel mécanisme s'accomplissent ces continuels voyages.

— Vous savez, madame, n'est-ce pas, qu'il fait très-chaud à l'équateur et très-froid aux pôles ?

— Oh ! oui, je sais cela ?

— Et savez-vous aussi ce que c'est que le tirage de votre cheminée !

— Oui... c'est-à-dire, j'en ai une idée vague... mais quel rapport y a-t-il entre l'équateur et ma cheminée ?

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

— Il y a une ressemblance parfaite. Votre cheminée est, comme l'équateur, un foyer de chaleur. Elle tire bien, puisqu'elle ne fume pas. Or, qu'est-ce que cela signifie? Cela signifie que l'air de votre salon, qui s'est échauffé en traversant votre foyer pour alimenter la combustion du bois, se dilate considérablement, devient spécifiquement très-léger, monte, par conséquent, dans le conduit, et s'en va au dehors. C'est autant d'air de moins dans votre salon; en d'autres termes, le tirage de votre cheminée produit ici un vide partiel qui doit être aussitôt comblé, et qui l'est, en effet, par l'air du dehors. Mettez votre main aux jointures de la porte, vous y sentez un vent froid, n'est-ce pas? Eh bien, madame, votre cheminée représente l'équateur; votre porte est l'image du pôle. Voulez-vous, maintenant, me permettre de répéter devant vous une expérience extrêmement simple, imaginée par le célèbre Franklin?

— Voyons l'expérience.

— J'ouvre la porte — pour un instant seulement, rassurez-vous. Je pose sur le parquet cette bougie allumée, et je tiens en l'air, au bout de mon bras, cette autre bougie. Que voyez-vous?

L'expérience de Franklin. Dessin de F. Lix.

— La flamme de la bougie qui est sur le plancher est chassée vers l'intérieur de la chambre : cela, je m'y attendais. Mais la flamme de celle que vous tenez est chassée vers le dehors. C'est singulier!

— C'est, au contraire, très-naturel. L'air qui s'est échauffé ici au feu de la cheminée monte au plafond, puisqu'il est plus léger. On le sent rien qu'en élevant la main; mais le phénomène est plus sensible dans une salle de spectacle, par exemple, où il fait sous les cintres une chaleur étouffante, tandis que les spectateurs du parterre ont à peine assez chaud, ce qui fait dire vulgairement que « la chaleur monte. » Ce n'est pas la chaleur qui monte : c'est l'air chaud. Donc ici l'air chaud s'est étendu en nappe sous le plafond; il est refoulé par l'air froid auquel j'ai ouvert la porte, et qui entre par en bas, parce qu'il est plus lourd, tandis que l'air chaud sort par en haut, parce qu'il est plus léger.

— Votre expérience, ou plutôt celle de Franklin, est aussi ingénieuse qu'instructive; mais, de grâce, fermez la porte. Il vient par là un vent qui vous glace.

— Ne l'en blâmez pas, madame, puisque, dans la petite comédie météorologique que je viens d'avoir l'honneur de représenter devant vous, ce vent de la porte joue le personnage du courant polaire. L'autre, que nous pouvons appeler *le vent de la cheminée*, représente le courant équatorial; et cette expérience est, en très-petit, la répétition exacte de ce qui se passe sur le globe terrestre, entre les pôles et l'équateur.

— En êtes-vous bien sûr? Il me semble, à moi, pauvre ignorante, qu'il doit y avoir des différences assez sérieuses entre le petit phénomène de feu M. Franklin et le grand phénomène de la nature. Autrement, l'échange d'air froid et d'air chaud entre la zone torride et la zone glaciale s'accomplissant toujours avec une régularité parfaite, le temps n'aurait pas de ces caprices qui mettent si bien en défaut la perspicacité des savants.

— Vous parlez de cela, madame, en vraie Parisienne, qui se persuade que tout l'univers est renfermé dans l'enceinte du mur d'octroi augmentée des limites du bois de Boulogne. Vous avez raison, du reste, de croire qu'entre le phénomène minuscule dont votre salon est le théâtre et l'immense circulation de l'atmosphère, il y a des différences. Oui, certes, il y en a; mais ce sont des différences de détail qui ne nous paraissent considérables que parce qu'elles se produisent sur une vaste échelle. Au voisinage de l'équateur, les mouvements de l'atmosphère ont une régularité parfaite; les saisons se répètent avec la précision d'un mécanisme d'horlogerie. Les grands ouragans, les *cyclones* viennent seuls, de temps à autre, troubler momentanément cette régularité; et encore ces violentes perturbations sont-elles soumises elles-mêmes à des lois qu'on a pu déterminer dans une certaine mesure. Si nous ne jouissons pas, en France, d'un ordre aussi constant, c'est d'abord que nous nous trouvons au beau milieu du chemin suivi par les courants opposés; c'est que nous sommes à une latitude où l'un s'étant déjà refroidi, l'autre s'étant échauffé, ils hésitent tous deux, se mêlent, s'entre-coupent, deviennent plus sensibles aux influences secondaires qui constituent les différents climats, et qui font du nôtre le plus capricieux, le plus changeant, le plus insaisissable qui se puisse voir. Des influences de même espèce se font sentir, mais d'une manière bien plus tranchée, dans certaines contrées. Vous avez peut-être entendu dire qu'en Egypte, par exemple, il ne pleut pas une fois en quarante ans. L'Egypte fait partie d'un des *rainless districts* des Anglais — en français, districts sans pluie, qui sont, en Afrique, la région saharienne, et dans l'Asie australe, le grand désert de Gobi. La sécheresse de l'atmosphère, dans ces déserts de sable, s'explique par la sécheresse du sol et par la chaleur qui y règne. L'air, déjà sec, qui arrive là, n'y trouve point de vapeurs à absorber, et l'air humide ne peut que s'y dessécher. L'Amérique tropicale a aussi son district sans pluie, mais beaucoup moins vaste. Au Pérou, à côté de contrées où il pleut presque toute l'année, il y en a d'autres où il ne pleut jamais, et qui, néanmoins, ne laissent pas de nourrir une luxuriante végétation, parce qu'il y règne pendant une partie de l'année (de juillet à novembre) un brouillard con-

tinuel, qui mouille la terre à la manière de la rosée.

Mais je ne vous ai fait connaître jusqu'ici, madame, que la cause génératrice des grands mouvements de l'atmosphère : c'est l'échauffement permanent de l'air à l'équateur. Si cette cause existait seule, les courants principaux, le courant équatorial et le courant polaire, auraient une direction constante du sud au nord et du nord au sud (je ne considère ici, pour plus de simplicité, que l'hémisphère boréal). Mais une cause mécanique puissante vient modifier cette direction. Le nouvel élément mécanique dont je veux parler, c'est la rotation terrestre, qui s'exécute, vous le savez, de l'ouest à l'est avec une rapidité croissante du pôle, où la vitesse est nulle, jusqu'à l'équateur, où elle atteint son maximum. En vertu de cette rotation, à laquelle l'atmosphère participe, comme tous les corps placés à la surface du globe et soumis à son attraction, l'air froid de la région polaire est à la fois appelé du nord au sud par le tirage du foyer équatorial, et entraîné d'occident en orient par le mouvement de la terre. Si ces deux mouvements étaient égaux et constants, le courant s'établirait, en vertu de la loi de la résultante des forces, dans une direction intermédiaire et avec une vitesse moyenne. Mais la vitesse de rotation qu'il possède à son départ de la région polaire est faible, et elle n'augmente pas en chemin, tandis que l'appel à l'équateur devient de plus en plus énergique. Donc, en s'avançant vers le sud, le courant polaire atteint bientôt un point où la vitesse de rotation de la terre est supérieure à la sienne. Ce n'est plus alors du nord à l'ouest qu'il se dirige : c'est du nord-est au sud-ouest, et finalement de l'est à l'ouest.

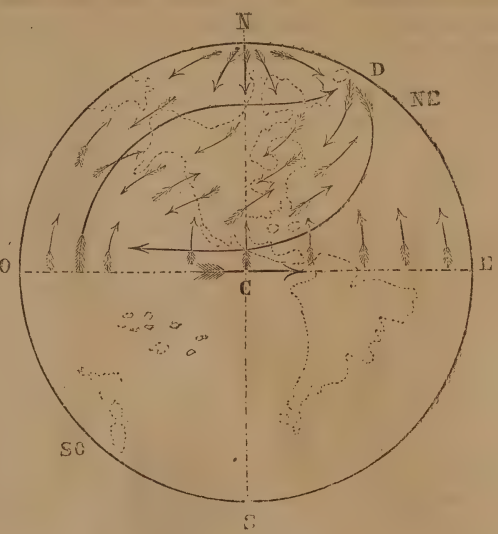
Un phénomène opposé a lieu pour le courant équatorial qui, à son point de départ, est animé d'une vitesse considérable, et qui, dans son trajet du sud au nord, conserve une grande partie de cette vitesse, tandis que celle de la masse terrestre va se ralentissant. Pour ce second courant, la déviation est telle, que sa direction finale est du sud-ouest vers le nord-est... Je ne sais, chère madame, si je me fais bien comprendre...

— Il me semble que je comprends.

— En tout cas, vous me comprendrez mieux avec le secours d'une figure que je vais dessiner sur ce morceau de papier. Tenez : ce cercle représente la terre. N est le pôle nord, OE l'équateur, S le pôle sud. Le globe tourne de O en E. Le courant polaire vient originairement de N vers OE ; mais en approchant de l'équateur, il prend la direction DO (N. E.—S. O.). Le courant équatorial va d'abord de OE en N ; mais il prend, en approchant du pôle, la direction OD (S.O.—N.E.). Le premier courant est un courant de surface. On le désigne sous le nom d'*alizé* du nord-est; le second est un courant supérieur; on l'appelle *contre-alizé* du sud-ouest.

Ainsi, les alizés soufflent dans l'hémisphère boréal, du nord-est au sud-ouest, et dans l'hémisphère austral, du sud-est au nord-ouest; les contre-alizés sont dirigés du sud-ouest au nord-est de notre côté de l'équateur, et du nord-ouest au sud-est de l'autre côté. Ce sont là les quatre vents généraux, les quatre grands fleuves, ou, pour mieux dire, les nappes mouvantes qui parcourent notre atmosphère. Mais leurs mouvements ne présentent une régularité parfaite qu'au voisinage de la ligne équinoxiale. C'est encore à peu près, madame, ce qui se passe dans votre salon quand vous y faites du feu. Placez alors une bougie allumée sur le parquet, devant votre cheminée : vous verrez la flamme constamment inclinée vers le foyer; mais transportez le flambeau dans une autre partie quelconque de la chambre : la flamme restera immobile, ou bien elle vacillera en sens divers, sous l'impulsion de courants accidentels.

Donc les seuls vents vraiment réguliers, ceux qui, toute l'année, soufflent dans la même direction et avec la même énergie, ce sont les alizés; et encore n'est-ce que sur la mer qu'ils ont une allure aussi constante. Sur les continents, ils subissent l'influence des reliefs du sol et d'autres causes perturbatrices. Je ne dois pas oublier d'ajouter qu'ils se déplacent périodiquement suivant les saisons, ainsi que la zone d'aspiration qui les sépare. Celle-ci forme autour du globe une ceinture sinueuse qui, pendant l'été, s'avance vers le nord, et, pendant l'hiver, recule vers le sud; mais qui, sur l'Atlantique et par rapport à nous, se maintient toujours en deçà de l'équateur. Cette zone est celle des *calmes équatoriaux*. Pour l'habitant d'une planète voisine, qui examinerait la terre avec un bon télescope, elle se dessinerait très-nettement en une bande nuageuse que




Carte des courants aériens

les marins anglais appellent le *cloud-ring*. A vrai dire, le nom de *zone des calmes*, donné à la région inter-alizéenne, est fort impropre ; celui de *zone des tempêtes* conviendrait beaucoup mieux. En effet, le calme relatif qui y règne résulte de l'absence de courants horizontaux déterminés, et du mouvement ascensionnel que prennent les masses d'air venues des deux côtés de l'équateur. Or d'une part, ces masses d'air, saturées d'humidité, à mesure qu'elles s'élèvent et se refroidissent, se chargent de nuées épaisses qui vomissent à chaque instant des torrents de pluie mêlés d'explosions électriques. Les orages sont là en permanence, — et des orages auprès desquels ceux que nous connaissons ne paraîtraient que d'aimables divertissements! D'autre part, comme les vents alizés qui se rencontrent sur cette sorte de terrain neutre sont animés de vitesses inégales, il arrive fréquemment qu'ils se prennent, pour ainsi dire, corps à corps, et produisent des tourbillons analogues à ceux que vous voyez se former dans la Seine en aval des ponts. Ces tourbillons, que le courant le

plus rapide entraîne ensuite dans sa marche, ce sont les fameuses tempêtes tournantes que l'on connaît sous les noms divers de *tornados*, de *typhons*, d'*ouragans*, de *cyclones*, qui rendent si dangereuse la navigation dans les mers tropicales, et qui, sur les côtes et dans les îles baignées par ces mers, occasionnent, vous le savez, d'épouvantables désastres. Deux autres zones de calmes, mais de calmes plus réels, s'étendent au-dessus des tropiques, là où les alizés et les contre-alizés, se trouvant à peu près en équilibre de température, commencent à se croiser et à se mêler, et où leurs vitesses contraires se retranchent et se neutralisent. Au delà, vers le pôle, c'est le courant équatorial ou contre-alizé, qui domine, et par conséquent, sur notre hémisphère, le vent de sud-ouest qui souffle le plus fréquemment. Enfin, aux pôles, aucun courant ne se fait sentir ; ce qui donne encore deux zones extrêmes de calme. La surface du globe peut donc être divisée, au point de vue de la grande circulation atmosphérique, en neuf régions ou zones, savoir : au milieu, la zone des calmes équatoriaux; au nord et au sud de cette zone, les deux zones des vents alizés; puis les deux zones étroites des calmes du cancer et du capricorne; puis, en continuant vers les pôles, les deux zones plus larges des contre-alizés du sud-ouest et du nord-ouest; puis, en dernier lieu, les deux zones extrêmes des calmes polaires.

— Puis-je, vous adresser une question ?

— Ne vous ai-je pas priée, dès le début, de m'interroger le plus souvent possible ?

— Voici ma question : A laquelle des neuf zones que vous venez d'énumérer avons-nous l'honneur d'appartenir ?

— Nous devons, si je ne me trompe, madame, nous trouver dans celle des contre-alizés du sud-ouest, traversés assez fréquemment par des filets dérivés du courant polaire. Vous savez, en effet, que les vents les plus fréquents, chez nous, sont ceux du sud-ouest et du nord-est : le premier surtout.

— Est-ce donc pour cela qu'il pleut si souvent à Paris ?

— A Paris, et bien plus encore sur nos côtes atlantiques, où le vent du sud-ouest arrive chargé de toute l'humidité qu'il a puisée à l'Océan. Le fait est que pour nous autres habitants de l'Europe occidentale, le vent du sud-ouest est le vent pluvieux par excellence ; et comme ce vent souffle très-fréquemment et, en général, avec beaucoup de persistance, nous avons souvent de la pluie. C'est tout simple. Ce vent est chaud à son lieu de départ, qui est la zone équatoriale; il traverse, avant de nous arriver, d'immenses étendues d'eau; chez nous il se refroidit au contact des masses d'air venues des régions polaires ; une grande partie de sa vapeur d'eau doit donc se condenser en nuages et en pluie. Au contraire, le vent du nord-est est relativement froid ; mais il est presque toujours sec : avec lui le ciel est ordinairement pur, et la pluie n'est pas à craindre ; à moins que ce vent ne rencontre, dans les régions supérieures, l'alizé du sud-ouest, dont il condense les vapeurs en le refroidissant. Pour son compte à lui, il vient de la région polaire, il ne passe que sur des continents : il ne trouve donc pas de vapeurs à pomper sur son trajet; en arrivant dans notre climat tempéré, il s'échauffe plus ou moins et, par conséquent, s'éloigne de son point de saturation. Le vent du nord direct est à peu près dans les mêmes conditions ; cependant, et contrairement à ce qu'on pourrait supposer *à priori*, il n'est pas toujours, pour nous, aussi froid ni aussi sec que son voisin de gauche.

— Cependant ne vient-il pas directement du pôle ?

— Oui ; mais il traverse, pour arriver à nous des contrées humides, des mers; et l'une de ces mers, celle qui baigne la côte occidentale de la presqu'île scandinave, est visitée par le *Gulf-stream*.

— Qu'est-ce que le Gulf-stream ? le mot est anglais.

— Vous l'avez dit; et comme cette langue vous est familière, il n'eût tenu qu'à vous d'ajouter qu'il signifie « courant du golfe. »

— Oui, mais ces mots ne représentent absolument rien à mon esprit.

— Le *Gulf-stream*, madame, est le grand courant d'eau chaude qui part du golfe du Mexique et se rend au pôle nord, en traversant l'Atlantique du sud-ouest au nord-est. Car l'Océan a, comme l'atmosphère, sa circulation, ses grands courants généraux et réguliers, engendrés toujours par la même cause, à savoir par la chaleur du soleil. Il s'y fait, d'une région à l'autre, un perpétuel échange d'eau froide et d'eau chaude, de même qu'il y a dans l'atmosphère un perpétuel va-et-vient d'air froid et chaud, et les deux circulations ne sont pas, vous le pensez bien, sans influer l'une sur l'autre. Permettez-moi, cependant, de ne pas m'arrêter, ce soir, aux mouvements des eaux : c'est un sujet trop vaste pour être traité incidemment. Si je vous ai parlé du Gulf-stream, c'est que cet immense fleuve d'eau tiède joue un rôle important, et je dois ajouter, très-bienfaisant, dans l'économie de nos climats, qu'il tempère notablement. Sans le Gulf-stream, l'Angleterre et une partie de la France seraient condamnées à des hivers aussi froids que ceux du Labrador; tandis que la Grande-Bretagne et l'Irlande ont un climat humide et brumeux, il est vrai, mais relativement doux; et quant aux côtes occidentales de la France, elles jouissent d'une remarquable égalité de température.

Grâce à l'échauffement des eaux de l'Atlantique par le Gulf-stream, les vents du nord-ouest et de l'ouest sont pour nous des vents peu rigoureux. Le nord-ouest est déjà sensiblement plus humide que le nord, et l'ouest direct plus humide encore que le nord-ouest. Ces vents, au surplus, ne tiennent jamais longtemps; le nord-ouest et l'ouest ne soufflent guère qu'en bourrasque, et tantôt retombent au sud-ouest, tantôt se relèvent jusqu'au nord-est. C'est de là que le vent revient au sud-ouest en continuant son circuit, et en passant par l'est, le sud-est et le sud : encore trois aires de transition, où il ne tient guère. Remarquez, madame, que le vent ne se déplace ni ne se fixe au hasard : il obéit à une *loi de rotation*. Il a ses foyers ordinaires en deux points opposés de l'horizon ; dans notre climat, ces foyers sont au sud-ouest et au nord-est, c'est-à-dire que les directions de nos deux vents dominants sont exactement celles des contre-alizés et des alizés. De l'une à l'autre, le vent passe en parcourant l'horizon dans le même sens que les aiguilles d'une horloge parcourent leur cadran : le nord correspondant à midi, et le sud à six heures. C'est là du moins la règle : les mouvements rétrogrades et ce qu'on nomme les *sautes de vent* ne sont que l'exception. Cela posé, il suffit de se rappeler que le vent du sud-ouest est chaud, humide et pluvieux; le nord-est, sec et froid ; le nord, un peu moins froid et moins aigre que le nord-est; le nord-ouest passablement froid et humide; l'ouest, humide et tempéré ; l'est, sec et tempéré; le sud-est, sec et chaud ; le sud, chaud et orageux, — pour tirer de la marche des nuages des pronostics très-sûrs, pourvu qu'on ne veuille pas leur attribuer plus de portée qu'ils

n'en ont. Il convient, d'ailleurs, de contrôler ces pronostics par l'examen du baromètre qui, en général, monte par les temps secs et baisse par les temps humides, et du thermomètre, qui, en général aussi, monte quand le baromètre baisse, et descend quand le baromètre monte. Je reviendrai sur cette question des pronostics, dont la solution est ce qui préoccupe et passionne le plus les esprits. Auparavant, je dois achever ce que j'ai entrepris de vous enseigner touchant les mouvements de l'atmosphère.

La cause qui produit les vents alizés donne aussi naissance aux autres vents réguliers, aux vents périodiques, tels que les *moussons* de la mer des Indes, les vents *étésiens* de la Méditerranée et les brises diurnes qu'on observe sur les bords de la mer et au pied des montagnes. Cette cause, c'est toujours l'inégalité des températures; c'est toujours l'air s'échauffant en un lieu, devenant plus léger, s'élevant et aspirant l'air des régions voisines; et celui-ci affluant avec plus au moins de force vers le foyer d'appel, pour refouler en arrière le fluide dilaté dont il prend la place. Seulement, dans le nouvel ordre de phénomènes que nous considérons, la cause dont je parle s'exerce tour à tour sur des localités déterminées, entre lesquelles elle établit un échange d'air froid et chaud, sec et humide; échange qui correspond soit à l'alternance des saisons, soit à celle du jour et de la nuit, et dont la périodicité varie selon les climats.

Examinons, par exemple, le mécanisme des moussons de l'Inde. Pendant l'hiver de l'hémisphère boréal, l'été règne dans l'hémisphère austral. La température alors s'abaisse sur le continent asiatique, tandis que le soleil inonde de ses rayons ardents les contrées situées au sud de l'équateur : l'Afrique méridionale et l'Australie. Il s'établit, en conséquence, un courant de surface qui va des régions les plus froides vers les régions les plus chaudes, c'est-à-dire du sud au nord, et qui, dévié par la rotation de la terre, prend la direction du nord-est au sud-ouest. C'est la mousson d'hiver, qui se confond avec l'alizé du nord-est. Pendant l'été de notre hémisphère, le phénomène se renverse : c'est l'Asie méridionale qui devient le foyer d'aspiration; la mousson se confond d'abord avec l'alizé du sud-est, qui se prolonge jusqu'au dixième parallèle, puis, en s'avançant vers l'équateur, se rapproche graduellement de la direction du méridien, et enfin, lorsqu'il a franchi la ligne, se transforme successivement en vent du sud, du sud-ouest et du sud-ouest.

M. Marié-Davy, l'un de nos maîtres en météorologie, remarque très-justement dans son beau livre sur *les Mouvements de l'atmosphère et des mers*, qu'en prenant le mot dans son acception la plus large, on peut trouver des *moussons* dans presque toutes les parties du globe, parce que les variations annuelles de la température modifient annuellement aussi les détails de la circulation générale de l'atmosphère. Les vents étésiens de la Méditerranée ne sont, en effet, autre chose que de véritables moussons. Seulement ils n'ont ni les proportions, ni la constance des moussons de l'Inde, parce que la Méditerranée appartient déjà à la zone des vents variables, et ce n'est qu'au milieu d'accidents multiples qu'on y distingue l'action d'un puissant foyer de chaleur. Ce foyer, c'est le Sahara. Pendant l'été, l'air s'échauffe fortement au-dessus de cette vaste plaine de sable; il monte en une immense colonne et produit un tirage qui se fait surtout sentir à l'est, à l'ouest et au nord, c'est-à-dire sur les contrées dont la température est le plus au-dessous de celle du Sahara. « A l'est et à l'ouest, dit M. Marié-Davy, l'aspiration a pour effet de dévier vers le continent les moussons et les alizés. Au nord, son influence est souvent masquée par les perturbations de l'atmosphère à nos latitudes; mais on peut constater fréquemment que ces perturbations, dans leur marche progressive à travers l'Europe, sont attirées presque invinciblement pendant l'été vers le continent d'Afrique, par-dessus la Méditerranée. » Pendant l'hiver, la température s'abaisse même au Sahara; la chaîne de l'Atlas se refroidit notablement; le foyer d'aspiration s'éteint et la Méditerranée rentre sous l'influence des vents généraux. Il n'y a donc ici, en réalité, qu'une demi-mousson, puisque l'action du Sahara n'a pas et ne peut pas avoir sa contre-partie sur notre continent.

J'arrive aux brises journalières, qui sont encore des moussons, mais à courte période et sur une petite échelle. Ces brises sont dues à l'inégal échauffement de la terre et de la mer pendant le jour et la nuit. Le matin, au lever du soleil, la température est sensiblement égale de part et d'autre; mais dès que le soleil monte sur l'horizon, la terre s'échauffe rapidement; il en résulte une brise de surface qui souffle de la mer vers la côte et une contre-brise supérieure qu'on reconnaît à la marche des nuages élevés. Au moment de la plus grande chaleur du jour, c'est-à-dire vers deux heures de l'après-midi, la brise de mer atteint son maximum d'énergie; puis elle tombe peu à peu jusqu'au soir où, l'air s'étant refroidi au-dessus de la terre, il règne un calme de quelques heures. Pendant la nuit, la terre continue de se refroidir, tandis que la mer conserve encore la chaleur qu'elle a absorbée pendant le jour. Alors s'élève une brise de terre qui balaye la surface des flots, tandis que l'air de la mer, relativement plus chaud, s'élève et revient vers la côte. M. Fournet, professeur à la Faculté des sciences de Lyon, a constaté qu'il existe, dans les pays montagneux, des brises de jour et de nuit tout à fait semblables aux brises de mer. Le matin il s'établit, le long des flancs des montagnes, un courant ascendant qui persiste pendant la plus grande partie de la journée, mais qui, le soir, est remplacé par un courant descendant. M. Fournet explique le premier par l'action calorifique du soleil levant sur les versants et les cimes des montagnes, et le second, par l'échauffement de la plaine, beaucoup plus considérable pendant le jour que pendant la nuit.

Si je me suis suffisamment expliqué, madame, la théorie des mouvements de l'atmosphère ne doit plus laisser dans votre esprit aucune obscurité; elle peut se résumer en deux mots : *le chaud et le froid*, — ou même en un seul, *la chaleur*, — puisque le froid n'est, en réalité, qu'un mot qui exprime tantôt une sensation produite sur nos organes, tantôt l'état relatif d'un corps qui a moins de chaleur qu'un autre. Et ce que je vous ai dit des mouvements réguliers et périodiques s'applique également de la manière la plus évidente aux mouvements irréguliers, aux changements brusques ou lents, à tout ce qu'il y a d'inégal et de capricieux dans le régime de notre climat; pourvu que l'on tienne compte des causes perturbatrices accidentelles qui viennent déranger fréquemment la marche normale des phénomènes, et qui ont fait dire à M. Jamin que, si la pluie se prépare au loin dans les mers équato-

riales, ce sont les accidents locaux qui en déterminent la chute, et les configurations locales qui occasionnent l'irrégularité de sa distribution. « C'est, ajoute le savant professeur, une question de géographie physique, c'est presque une question de cadastre. » Donc tout se réduit à des élévations et à des abaissements de température, à des absorptions et à des précipitations de vapeurs. Seulement, ces phénomènes, modifiables déjà par la nature et la configuration du sol, par l'abondance ou la rareté des eaux, par la présence ou l'absence de montagnes ou de forêts, réagissent en outre continuellement les uns sur les autres, et deviennent tour à tour causes et effets; ce qui complique terriblement le grand problème de la prévision du temps. Est-ce à dire que ce problème doive être relégué au rang de ceux que la science a condamnés sans retour, tels que le mouvement perpétuel et la quadrature du cercle? Non certes; mais, pour le résoudre, il faut s'y prendre tout autrement que n'ont fait jusqu'ici nos prophètes. Et d'abord il faut savoir attendre : non en se croisant les bras, mais en réunissant avec soin et patience tous les matériaux du travail à venir, et surtout en ne perdant pas un instant de vue les véritables données du problème; car vous conviendrez avec moi que la première condition pour trouver une chose, c'est de la chercher où elle est.

Biot, il y a une douzaine d'années, déclarait stériles toutes les recherches relatives aux lois météorologiques,

Un ouragan aux Antilles. Dessin de A. de Bar.

parce que, disait-il, on prenait les observations *par en bas*, au lieu de les prendre *par en haut*. Cette parole, passablement obscure, a été souvent invoquée depuis, à l'appui des thèses les plus opposées, chacun l'interprétant à sa façon et voulant se faire de la haute autorité de Biot une arme contre ses adversaires. Le fait est que l'aphorisme de l'illustre physicien ne peut rien prouver, et qu'avant de s'en servir en guise d'argument, il faudrait pouvoir demander à celui qui l'a formulé « ce qu'il entendait par ces paroles. » Evidemment, feu M. Mathieu (de la Drôme) aurait pu dire, avec quelque raison, qu'il suivait le précepte du maître, et qu'il prenait sa base d'opération assez haut, puisqu'il la prenait dans la lune. On aurait pu lui répondre, il est vrai, que ce n'était pas assez haut encore et qu'il fallait aller jusqu'au soleil. Cependant, Biot parle d'observations; or, bien que le soleil soit dûment reconnu pour le seul promoteur du beau temps, de la pluie, du vent et des tempêtes, comme ce n'est point la cause des phénomènes qu'il s'agit d'observer, mais les phénomènes eux-mêmes, et que ceux-ci s'accomplissent à la surface de notre planète, c'est bien sur terre, c'est-à-dire en bas, que notre attention doit se fixer; et ceux qui s'obstinent à regarder la lune, comme M. Mathieu (de la Drôme), ou les étoiles filantes, comme M. Coulvier-Gravier, s'exposent fort à tomber dans quelque puits où ils ne trouveront pas la vérité.

ARTHUR MANGIN.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

# CHRONIQUES DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

## L'AMI FRANÇOIS.

Leyde. Dessin de Rouyer.

C'était un bon gros bourgeois que maître Potenicq, à la mine cordiale et réjouie, à l'allure imposante et vive encore, malgré son formidable embonpoint.

Il poussa devant lui les deux jeunes gens, et monta derrière eux en faisant gémir sous son poids l'escalier de chêne.

A voir l'appartement du premier étage, on se serait cru, non pas chez un marchand, mais chez un artiste. Meubles finement sculptés, tentures et boiseries harmonieuses, belles faïences de Delft et verrerie à l'avenant, quelques chinoiseries, quelques tableaux, une cage peinte, une horloge, tout concourait à l'ensemble

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

et charmait les yeux par cette propreté, ce soin, cet amour du logis qui se rencontrent surtout en Hollande. Bref, c'était un intérieur comme en peignaient alors Rembrandt et Gérard Dow, ces deux illustres compatriotes de mein herr Potenicq.

Sa femme, accorte et digne ménagère, accourut vivement à sa rencontre, et, toute émue, toute souriante, le prit dans ses bras et lui mit un franc baiser sur chaque joue. Puis, appelant sa fille :

— Ève, mon enfant, fais comme moi, embrasse ton père, c'est un honnête homme !

— Staperloot ! s'écria le mercier, est-ce donc aujourd'hui seulement que vous vous en apercevez, madame Potenicq ?

Pendant ce temps-là, Ève, à son tour, s'avançait; c'était le chef-d'œuvre, le bijou, la joie de la maison.

Jamais vous n'avez vu traits plus mignons, chairs plus roses, yeux d'un aussi limpide azur, cheveux blonds d'une plus adorable nuance : on eût dit de l'or pâle ou de la lumière matinale. Un peintre l'eût choisie pour représenter le printemps, la pureté, la douceur... Ève enfin, Ève à la naissance du monde !

Cependant, Tancrède demandait des explications. Pourquoi cet enthousiasme de maman Potenicq ? Pourquoi cette visite du comte d'Estrades ?

— Eh ! répondit enfin le bonhomme, il prétendait t'emmener de chez nous.

— Te déporter aux Indes ! ajouta la brave femme. Il offrait dix mille gulden. Mais pour tous les trésors de la terre, nous ne t'aurions pas livré, mon enfant ! Nous t'aimons... nous te gardons... et pour toujours !

— Permettez ! fit Potenicq, si celui qui me l'a confié se rangeait du parti de M. l'ambassadeur... ou bien encore si nos magistrats intervenaient... Staperloot ! il faudrait bien obéir à la loi.

— Mais, dit Tancrède, de quel droit ?... au nom de qui ?...

— Au nom de tes parents.

— Mes parents !... Il les a nommés... Vous les connaissez... Quels sont-ils ?

— A table ! interrompit nettement le maître de la maison. Tu dînes avec nous, Daniel ?

— Ce serait avec bien du plaisir, répondit celui-ci; mais, à la veille d'un départ, mon père et ma mère sont jaloux de m'avoir auprès d'eux.

— Va, mon garçon, va !... Ce sont les bons fils qui font les bons maris. Veux-tu que je lui permette le baiser de fiancé, ma fille ?

Ève sourit, en baissant les yeux. Le jeune Elzévir, non moins ému, s'approcha d'elle et lui tendit les deux mains. Ève y mit les deux siennes, en avançant le front. Il l'effleura de ses lèvres.

— A tantôt ! reprit le père en reconduisant Daniel. Je vais t'ouvrir la porte, afin de la refermer moi-même et de mettre la clef dans ma poche. Trop de précautions ne nuit pas. A tantôt, mon enfant; nous nous retrouverons tous ensemble.

Un instant plus tard, on était à table.

Là surtout, dans tout son raffinement, on pouvait admirer la coquetterie hollandaise. On serait trop heureux d'avoir aujourd'hui sur nos étagères les assiettes et les plats, les sauciers et les huiliers, les chopes et le moss qui étincelaient sur la nappe de fine toile, bordée en guipure, dans la maison de ce simple mercier de Leyde. Ce n'était pas une table, c'était un autel.

Quant aux mets, leurs odorantes émanations annonçaient qu'ils étaient dignes du service.

Tancrède, cependant, restait immobile et les yeux ardemment fixés vers son hôte.

— Je comprends bien ce que tu désires, dit celui-ci, mais mange d'abord et de bon appétit. Sinon, pas un mot... même au dessert.

Enfin, après les koukelen, tout en dégustant un verre de curaçao, Potenicq prit la parole en ces termes :

— En vérité, mon garçon, je n'ai pas grand'chose à t'apprendre. Ainsi que je te l'ai cent fois répété, le secret de ta naissance m'est inconnu. Lorsque ce capitaine La Sauvetat, que je tiens pour un galant homme, te confia à nos soins, il me fit comprendre, mais sans s'expliquer davantage, que, dans ton intérêt même, nous devions éteindre dans ton jeune cœur tout souvenir, toute curiosité, toute ambition. Dieu m'est témoin que si je n'y ai pas mieux réussi, ce n'est pas ma faute. J'ai toujours cru, je crois encore, que tu serais plus sage et plus heureux peut-être, en te résignant de bonne grâce à n'être qu'un simple bourgeois de Leyde, le fils adoptif de mein herr Potenicq, et, comme tel, après lui, son successeur.

— Mercier ! se récria Tancrède. Ah ! mon père, Dieu me garde d'un sot dédain... Je serais un ingrat de ne pas honorer en vous le commerce, mais à chacun son rôle, sa vocation. Je ne saurais renier mon pays ! Je veux être soldat ! oui, soldat ! Quand passe un régiment, quand manœuvre un escadron, regardez-moi ! Les trompettes qui sonnent, les étendards qui flottent, les armes qui resplendissent, les uniformes, les chevaux, la terre qui tremble sous leurs pieds, tout m'enthousiasme et m'enivre ! Que parlez-vous d'intérêt, de danger ! La gloire seule m'intéresse et le danger n'est qu'un attrait de plus.

— Décidément, fit Potenicq en regardant sa femme, il n'a pas le moindre goût pour la mercerie.

— Enfin, reprit Tancrède, enfin j'ai soif de connaître et d'embrasser ma mère. Continuez donc, je vous en supplie... achevez...

— Que j'achève ? balbutia l'honnête marchand. Mais je ne sais plus où j'en suis, moi. Ah ! nous parlions du capitaine La Sauvetat. Il m'a fort exactement servi ta pension. A chaque échéance, je suis certain de le revoir. La dernière fois, c'était il y a six mois; vous avez causé ensemble, et, tu l'as pu reconnaître toi-même, il n'est pas homme à se laisser arracher ses secrets.

— Mais l'autre... le comte d'Estrades ?

— Procédons avec ordre. Sa visite avait été précédée de celle d'un Italien.

— Tout vêtu de noir, au regard oblique, à la fausse grimace ?

— Si, signor. Tu l'as donc rencontré ?

— Tout à l'heure. Que vous a-t-il dit ?

— Qu'il venait te chercher de la part de ta famille.

— Alors il sait mon nom ?

— Peut-être. Mais il ne nous a pas même dit le sien. Nonobstant, ce doit être le mandataire de quelque important personnage... français, puisque tout aussitôt il a obtenu l'appui de l'ambassadeur de France. Oh ! celui-ci, c'est un loyal seigneur, qui dédaigne les subterfuges. Il m'a franchement déclaré que tu ne devais jamais connaître ton origine, qu'on voulait t'éloigner de l'Europe, pour te faire aux colonies une position convenable. S'il se prête à cette espèce de déportation, s'il m'engage à y consentir, c'est à cause des périls qui te

menacent; c'est parce qu'il y va de ta liberté, de ta vie !

— Ma vie ! s'écria Tancrède, mais ils sont donc capables d'un assassinat, ceux par qui je fus ravi à la tendresse de ma mère. Oh ! je devine quelque infamie, quelque crime...

— C'est aussi mon opinion, dit Potenicq, et dès la première tentative de l'Italien, il y a trois jours, j'en ai écrit à La Sauvetat, que je savais de retour à Amsterdam. C'est un capitaine, un gentilhomme. Il te protégera plus efficacement qu'un pauvre mercier. D'ailleurs, j'ai promis, j'ai juré de ne te remettre à nul autre qu'à lui. Il faut donc qu'il vienne et qu'il s'explique enfin.

— Y consentira-t-il ? murmura Tancrède devenu tout songeur. Pourquoi l'attendre, quand nous avons là, sous la main, cet Italien ?

Il fut interrompu par la voix de Daniel Elzévir, qui rentrait en ce moment.

— Cet Italien, dit Daniel, je viens de recevoir à mon tour sa visite, et j'accours vous en avertir... Vous surtout, maître Potenicq, soyez sur vos gardes.

— Pourquoi ?

— Après toutes sortes de circonlocutions tendant à me prouver qu'il n'agissait que pour le grand bien de Karl, il a tout simplement voulu me corrompre. Oui... cent ducats si je t'amène au rendez-vous, où tu t'entendrais avec lui, mais sans que ton père adoptif en sache rien... *Ditte niente ! misterioso ! alla sera !* Et, s'esquivant comme une couleuvre, il s'en est allé t'attendre.

— Où cela ?

— A l'embouchure, sur cette plage déserte qu'on appelle *la Pointe aux Mouettes*.

— J'y vais !

— Non pas ! car je suppose que c'est un guet-apens.

— Eh ! qu'importe ! si vous m'accompagnez tous les deux ?...

— Potenicq n'ira pas ! s'écria Mme Potenicq ; un mercier n'est pas un guerrier.

— Staperloot ! fit le bonhomme à son tour, je sais me montrer quand il le faut... mais rien ne presse... attendons mon capitaine.

Ève avait saisi la main de Tancrède. De sa douce voix, elle lui disait :

— Sois raisonnable, mon frère... un peu de patience.

— Attendre encore ! attendre quand il y a tant d'années que ma mère me pleure... Non !... pas un jour... pas une minute ! Dussé-je m'y rendre seul, j'irai.

Devant cette impérieuse déclaration, le bonhomme Potenicq s'inclina. Mais avec un narquois sourire :

— Soit ! dit-il, ne l'empêchons pas d'agir à son gré. Tout ce que j'exige, c'est qu'il se munisse au moins de la rapière que Mme Potenicq lui donna le mois dernier. Va donc la querir, Tancrède... Elle est là, dans ta chambre...

Déjà l'impétueux adolescent s'y précipitait. A peine en eut-il franchi le seuil, que son rusé tuteur, tirant la porte à lui, tourna vivement la clef dans la serrure.

— Pris au piége ! s'écria-t-il en même temps. C'était le seul moyen de le retenir à la maison. Pardonne-moi, mon pauvre Karl... je t'épargne un bien plus dangereux traquenard... et tu seras délivré dès qu'arrivera le capitaine La Sauvetat... parole d'honneur !

Cependant, dans sa prison, Tancrède faisait un tapage de tous les diables. Puis il supplia... Mais bientôt, voyant que les prières ne lui réussissaient pas mieux que les menaces, il se tut.

— A la bonne heure ! fit Potenicq.

Sur ce, tandis que sa digne ménagère ôtait le couvert, tandis que Daniel causait avec Ève, l'honnête mercier descendit fumer, sur le pas de la maison, sa grande pipe de Rotterdam.

Au fond du cœur, maître Potenicq était chagrin des arrêts de Karl. Mais par quel autre frein contenir sa témérité ? Depuis quelques jours, toutes sortes de figures suspectes rôdaient dans les environs ; le mercier pressentait un péril.

Au moment même où à ce raisonnement se mêlait la fumée du tabac, deux cavaliers débouchèrent soudainement à l'autre bout de la place.

— Ouais ! qu'est-ce encore ? grommela Potenicq.

L'un des cavaliers, le plus jeune, éperonna sa monture, et, arrivant comme la foudre :

— Monsieur Potenicq, s'il vous plaît ? demanda-t-il en français.

— C'est moi ; que me voulez-vous ?

— Je viens chercher Tancrède.

— Encore !... J'ai promis de ne le remettre et ne le remettrai qu'au capitaine La Sauvetat.

— Eh ! corbœuf ! me voici ! s'écria l'autre cavalier, qui approchait à son tour.

C'était un homme de haute taille, à la barbe grisonnante, à l'air d'aventurier.

Potenicq le reconnut aussitôt.

— Soyez le bienvenu, capitaine ! dit-il. Entrez vivement... nous avons besoin de renfort.

— Ah ! ah ! Contez-moi ça, mein herr.

— On peut parler devant votre jeune compagnon ?

— Certes ! c'est un ami.

Tandis que les deux gentilshommes mettaient pied à terre, le bourgeois commença d'expliquer la situation.

Le plus ému, le plus impatient de ses deux auditeurs, ce n'était pas La Sauvetat, c'était l'autre.

Il paraissait avoir vingt et quelques années. La loyauté, la bravoure, tous les généreux élans de la jeunesse se lisaient sur son visage au teint bruni, dans ses grands yeux noirs et vifs.

A peine eut-il appris l'emprisonnement :

— Ah ! mais d'abord, allons le délivrer, ce cher Tancrède ! s'écria-t-il.

— Vous le connaissez donc ? fit Potenicq.

— Oui ! répondit le jeune homme avec un charmant sourire sur les lèvres, avec une larme prête à tomber des yeux.

Potenicq monta l'escalier, traversa la salle et rouvrit la porte en appelant :

— Karl ! Karl !

Pas de réponse.

Il regarda par toute la chambre... personne !

La fenêtre était ouverte, il y courut.

Attachée au balcon, la ceinture de Tancrède pendait en dehors.

— Miséricorde ! s'écria le tuteur. Il s'est enfui... et sans doute pour aller à ce rendez-vous... Oh ! j'ai peur.

— Courons ! Il faut le rejoindre et le défendre !... Il faut le sauver ! s'écria le jeune cavalier, tout enflammé d'ardeur, tout palpitant d'angoisses.

Et, comme Potenicq le regardait, étonné :

— Ne vous a-t-il donc jamais parlé de son ami François ?... reprit-il. Je suis François de Préfontaine !

### VI. — SOIRÉE DE DÉPART.

Lorsque Tancrède atteignit la pointe aux Mouettes

déjà le jour baissait; la pluie commençait à tomber; aussi la promenade et ses alentours devenaient déserts.

Au plus près du rivage, une galiote amarrée attendait le reflux pour gagner la haute mer. A l'approche de Tancrède, un canot s'en détacha et vint s'échouer sur la grève.

Quelques matelots, à l'air de flibustiers, montaient cette embarcation. A l'arrière, un homme était assis, enveloppé dans un manteau, le feutre rabattu sur les yeux. Il prit pied à terre, et s'avança rapidement à la rencontre de Tancrède.

C'était l'Italien.

— Per Dio! dit-il, zé souis enssanté dé vi voir. Bona séra, signor... C'est la vostra bona fortouna qui vis amène...

— On m'a dit, répliqua Tancrède, que vous étiez envoyé par mes parents...

— E véro! Souivez-moi, mon zeune ami, jé vi condouirai vers la vostra famiglia.

— En France?

— Si, signor. Andiamo subito.

— Mais, reprit Tancrède avec défiance, vous avez dit à mon tuteur qu'il s'agissait de partir pour les colonies!

— Les colonies franzaises, c'est touzours la France, per Dio!... Véni, véni!...

L'Italien s'était emparé du bras de Tancrède, il l'en-

Le guet-apens. Dessin de Ch. Gaildreau.

traînait vers le fleuve. Mais celui-ci, se dégageant :

— Donnez-moi d'abord des preuves de votre mission... Apprenez-moi le secret de ma naissance... dites-moi le nom de ma mère... C'est elle qui vous envoie, n'est-ce pas?

— Certamenté!

— Alors vous devez avoir une lettre d'elle?

— Ouna lettre?...

— Donnez-la moi... A cette condition seulement je pars avec vous. Sinon, non.

L'Italien semblait embarrassé. Tout à coup :

— Z'ai la lettre, dit-il, à bord, dans la mia cabina.

— Allez la chercher... j'attends.

Après une courte hésitation, l'Italien se retourna vers le canot et fit un signe. Les matelots s'élancèrent à terre en accourant.

— Est-donc ún guet-apens? fit Tancrède.

— Ohimé! mon zeune ami, per qui mé prénez-vous? zé souis oun honnête homme... O Dio!

Cependant les matelots avaient entouré Tancrède. Alors l'Italien, redressant la tête :

— Per l'oultime fois, dit-il, zé vi conzeille l'obédienza... Vi né vilez pas?... Alors per la forza!... Moi, zé veux!

Déjà les flibustiers se jetaient sur leur proie.

Mais Tancrède avait mis flamberge au vent.

Hélas! que pouvait-il, seul contre toute une meute de bandits? En vain, frappant d'estoc et de taille, il en blessa quelques-uns. Les autres se ruèrent sur lui, le saisirent à bras le corps, s'efforçant de le désarmer. Il se débattait, il appelait au secours.

— Courage! répondit soudainement une voix; courage!... Tiens bon!... Me voici, Tancrède!

C'était François de Préfontaine, et, derrière lui, le

capitaine La Sauvetat. Ils arrivaient au galop, le pistolet dans une main, la rapière dans l'autre.

Les forbans, épouvantés, s'empressèrent de regagner leur barque. L'Italien, moins agile que les autres, fut happé au collet par La Sauvetat, qui, le soulevant de terre afin de le regarder de plus près, le reconnut aussitôt :

— Priolo! s'écria-t-il... j'aurais dû m'en douter... Ah! vipère..., je devrais te faire sauter le crâne!

La peur agitait tout le corps de Priolo; ses dents claquaient.

— Grazia!... Pieta!... Misericordia! murmura-t-il. Dio mio!... No mi fate malo!... Misericordia!

— Va-t'en, répondit enfin le capitaine, va-t'en dire à ceux dont tu n'es que le vil instrument, qu'ils ne comptent plus sur moi!... Je leur ai trop longtemps servi de complice et me range du côté des honnêtes gens... Disparais... j'ai tort de t'épargner... je me raviserais peut-être...

Ainsi qu'une bête venimeuse, il venait de rejeter à terre le misérable, qui, stimulé par la terreur, roula, rampa, s'enfuit à travers les dunes.

A quelques pas de là, l'ami François descendait de cheval, et Tancrède, rayonnant de joie, superbe encore de bravoure, lui sautait au cou :

— C'est toi!... c'est bien toi! mon ami! mon frère! Après dix ans, je te retrouve... Ah! le bon Dieu est bon!... Mais par quel miracle...? comment...?

— Par terre et par mer! fit gaiement François. J'avais suivi tes ravisseurs jusqu'à Dieppe. Là, plus de trace... sinon le lougre qui t'emportait sur l'Océan. J'étais désespéré... je pleurais. Un officier de marine qui passait me prit en pitié. As-tu ouï parler d'Abraham Duquesne?...

— Le héros de Carthagène, de Tarragone et de Guétaria?

— Oui! j'étais là, combattant sous ses yeux, à ses côtés... car il m'avait pris à son bord, et, depuis neuf ans, je ne l'ai pas quitté. Je suis ce que je voulais être, un vrai loup de mer. Mais j'avais une idée fixe : te retrouver et te délivrer, Tancrède. Chaque fois que nous descendions à terre, je m'informais, je te cherchais. Enfin, te voilà!... te voilà!... Comme tu es grand! Comme tu es beau!... Embrassons-nous encore... Ah! mais que je suis donc content!... que je t'aime!...

— Mais vous ne vous apercevez donc pas qu'il pleut à verse? dit enfin La Sauvetat, tout ému à son tour. Nous causerons plus à l'aise sous la cheminée du bonhomme Potenicq. En route, jeunes gens!... à cheval!...

— Je te prends en croupe, dit Préfontaine à Tancrède. Ce sera comme autrefois, sur la Grise.

Tancrède ne se le fit pas répéter deux fois. Mais un pieux souvenir venait de se réveiller dans son cœur :

— Et la Simonne? s'écria-t-il.

— Elle est toujours là-bas, à Préfontaine. Ah! ah! la bonne vieille, c'est elle aussi qui sera contente de te revoir...

La voix du capitaine s'éleva de nouveau :

— Voilà, dit-il, du renfort qui nous arrive.

Un jeune cavalier se rapprochait au galop. C'était Daniel. Plus loin, sous une pluie battante, Potenicq lui-même accourait, juché, tant bien que mal, sur une rossinante meklembourgeoise qui lui donnait fort à faire.

— Ami François, dit Tancrède, voici l'ami Daniel, qui t'a remplacé pendant ton absence. Aimez-vous tous les deux pour l'amour de moi. Soyons désormais trois amis, trois frères...

— J'aurai donc trois fils! s'écria maître Potenicq, qui arrivait. Ah! garnement de Tancrède, quelle peur tu m'as faite! C'est la première fois de ma vie que je monte à cheval... et quel cheval!... Il m'en cuira, c'est positif, mais je n'en suis pas moins joyeux. Te voilà sauvé, mon garçon!

— Papa Potenicq, fit le capitaine, tournez bride, si c'est possible, et montrez-nous le plus court chemin. Il tombe des hallebardes!

On devine facilement l'allégresse, l'empressement de dame Potenicq et de sa fille Ève au retour de Tancrède, ramené en triomphe par ses quatre amis.

Grâce à Dieu, les armoires étaient abondamment pourvues de linge, de flanelle et de vêtements de toutes sortes. Il fallut que chacun changeât des pieds à la tête; ainsi le veut, en pareil cas, l'hospitalité hollandaise. Pendant ce temps-là, une belle flambée petillait dans l'âtre... Un gigantesque punch à la bière se préparait avec des jaunes d'œufs, des aromates et des épices. Bientôt tout le monde se trouva réuni devant l'âtre.

— Tancrède, dit alors le capitaine La Sauvetat, c'est à moi de commencer par les explications qui me sont personnelles. Celui qui vous enleva du château de Préfontaine, vous le savez, c'était mon frère. Quelques jours auparavant, il venait de couronner une jeunesse des plus orageuses par un de ces actes qui compromettent toute une famille. Des dettes honteuses. Pour l'honneur de notre nom, je payai. Il ne me restait plus rien... rien, que la crainte de l'avenir... Je résolus de m'expatrier. J'allais partir, lorsque le capitaine Barrière me rejoignit tout à coup, vous amenant à bord du lougre où j'avais arrêté mon passage. « Charge-toi de cet enfant, me dit-il, et peut-être te revaudra-t-il un jour la fortune que je t'ai fait perdre. » Je voulus tout apprendre; il me fit une histoire où le mensonge, ainsi que je le vois maintenant, se mêlait à la vérité. J'hésitais... « Si tu refuses, reprit-il, quelque autre, moins scrupuleux, acceptera... ce qui serait malheureux pour l'enfant. » Bref, je consentis; nous partîmes. Pendant la traversée, votre chagrin, la reconnaissance que vous inspiraient mes consolations, tout en vous acheva de me gagner le cœur. Déjà ma prudence était mise en éveil. Si je vous plaçai tout d'abord dans une pauvre école du Westerland, c'était afin de vous y cacher, même à ceux qui payaient votre pension. L'argent m'était apporté par ce même Priolo, un scorpion que je me repens de ne pas avoir écrasé tout à l'heure. Je le connaissais depuis longtemps, et me gardai bien de lui divulguer votre retraite. Il finit par la découvrir, et, tout aussitôt, pour vous mettre à l'abri de ses poursuites, je vous conduisis secrètement chez mein herr Potenicq, dont je savais la discrétion, la droiture, la bonté. M. de Préfontaine vous dira le reste.

— Avant de l'entendre, répondit Tancrède, je veux vous remercier, capitaine... et que nous nous serrions la main.

— De plus, s'écria Potenicq, trinquons et buvons!

Aussitôt les vidrecomes reposés sur la table, l'ami François prit à son tour la parole :

— Frère, dit-il avec une certaine rougeur au front, mon père ne t'avait pas protégé, défendu comme c'était son devoir. Avant de mourir, il s'en est repenti... Pardonne à sa mémoire. Un hasard providentiel avait permis mon retour. Il me révéla le secret de ta naissance,

écrivit une déclaration de tout ce qui s'était passé chez nous, la signa de sa main, et m'ordonna, dès que je lui aurais fermé les yeux, d'aller la remettre à ta mère.

— Ma mère ! s'écria Tancrède... tu la connais?...

— Attends... permets que j'achève. Ta mère te croyait mort depuis neuf ans. On n'avait pas craint de lui déchirer le cœur !

— Qui donc ?

— Mon père... Encore une fois, pardon pour lui, Tancrède... Quand bien même je me ferais tuer pour toi, ce ne serait qu'une juste expiation du mal qu'il t'a fait.

— Brave cœur ! murmura Daniel Elzévir.

— Un second verre par là-dessus ! s'écria Potenicq. Je bois à la mère de Tancrède !

— Juge de sa joie ! continua Préfontaine. Elle portait encore ton deuil; elle te pleurait toujours ! Et cependant elle avait au cœur comme un pressentiment de la vérité. Déjà de vagues indices lui avaient rendu l'espérance; c'était la certitude que je lui apportais. Son fils n'était pas mort !... mais qu'était-il devenu ? Comment retrouver sa trace... Je me souvins du capitaine Taillefer de Barrière. Lui-même il avait disparu. Après une ardente poursuite, enfin je le retrouvai. Excusez-moi de le dire, capitaine La Sauvetat... ce fut dans une hideuse taverne... Il était ivre... toujours ivre. Quand je lui parlai de l'enfant, il resta sourd; mais sitôt que j'eus prononcé ces mots : « Récompense, argent, » son œil s'alluma. « Revenez demain, me dit-il. » Hélas ! quand je revins le lendemain, la taverne était en tumulte. Un homme me heurta en s'enfuyant. Tout à l'heure, je l'ai revu; c'était Priolo. Au fond de la salle basse, entouré de quelques compagnons de débauches, le capitaine Barrière se débattait, un poignard dans la poitrine. Il me reconnut, m'appela du geste, et me dit : « Ils savaient que vous deviez venir... ils m'ont assassiné... mais je ne veux pas mourir sans vengeance... « Approchez-vous... Écoutez-moi... » Les autres s'étaient écartés; je me penchai vers le moribond. Il m'apprit que Tancrède avait été remis à son frère, le capitaine La Sauvetat, présentement au service de la Hollande. Puis, comme je demandais une attestation, une preuve, on apporta du papier, une plume... et, comme l'encre manquait, il écrivit avec son sang.

— Cette lettre, dit La Sauvetat, la voici. Prenez-la, Tancrède, et qu'elle soit un témoignage de plus pour constater votre droit.

Tancrède allait la déplier, François l'arrêta :

— Frère, dit-il, j'ai promis à celle qui t'attend de lui laisser la joie de t'apprendre le nom glorieux de ton père. Ce nom est dans cet écrit... ne l'ouvre pas... ne le lis pas.

Tancrède referma le pli.

— Certes, mon impatience est grande, dit-il... mais je saurai respecter le premier désir de ma mère. Partons dès ce soir, ajouta-t-il d'une voix résolue, à l'instant !

Maître Potenicq se récriait, mais sa digne femme :

— Je suis mère, dit-elle, et je comprends les angoisses d'une mère. Ne le retiens pas.

— Soit ! fit le mercier; mais au moins soupons.

Cette transaction fut admise, et les deux femmes s'occupèrent de préparer les bagages du voyageur. Elles étaient émues l'une et l'autre, et parfois elles se détournaient pour essuyer une larme.

Ces larmes, Tancrède les devina. Vingt fois il embrassa l'excellente femme qui l'avait aimé comme un fils, cette douce et charmante jeune fille qui l'avait aimé comme une sœur; vingt fois il leur répéta qu'il ne les oublierait jamais, qu'il reviendrait bientôt...

Au moment de se mettre à table, on s'aperçut que Daniel Elzévir avait disparu. Il revint au dessert en costume de voyage et sa valise à la main.

L'ami François se levait, disant :

— En route, Tancrède ! A cheval tous les deux...

— Tous les trois, fit Daniel; ne sommes-nous pas maintenant trois amis ?

— Sans compter, ajouta le capitaine La Sauvetat, que je vous accompagne jusqu'à l'Escaut... et je le passerai, mordieu ! si jamais Tancrède a besoin de mon témoignage ou de ma rapière.

— Staperloot ! s'écria le bonhomme Potenicq, je serais bien aussi de l'escorte, mais décidément le cheval ne me réussit pas...

## VII. — UNE MÈRE.

Nos trois voyageurs traversèrent rapidement le nord de la France, alors en pleine guerre; ils arrivèrent à Paris, déjà profondément remué par la Fronde.

A peine Tancrède remarqua-t-il l'agitation, les rumeurs du faubourg. Il n'entendait plus rien, ne voyait plus rien, absorbé, passionné par l'impatiente fièvre de l'amour filial.

L'ami François, qui chevauchait le premier, se dirigea vers la place Royale, mit pied à terre devant une arcade située vers le sud-est, et, soulevant le heurtoir d'une large porte que surmontaient des armoiries :

— C'est là ! dit-il.

Ils entrèrent. A l'aspect du jeune Préfontaine, un vieux serviteur accourut. François désigna Tancrède, et tout aussitôt le vieillard, tombant à ses genoux, lui baisa les mains :

— Oh ! je le reconnais !... c'est lui !... c'est bien lui !... c'est bien le fils de mon maître !...

— Antoine, dit François, allez prévenir la duchesse.

— Oui !... oui !... suivez-moi !... venez !... venez !...

Et le vieil Antoine, oubliant le fardeau des années, courait en avant.

Tancrède, modéré par ses deux compagnons, gravit les marches de pierre d'un escalier seigneurial. Ils traversèrent plusieurs grandes salles, meublées avec le luxe austère du règne précédent, silencieuses et froides. On sentait que depuis longtemps la vie s'était retirée de cette princière demeure. Ses échos se réveillaient au bruit des pas du maître qui y revenait enfin.

Une dernière porte restait fermée. Durant quelques secondes on attendit.

Les deux battants s'ouvrirent; le vieil Antoine reparut, écartant de lourdes tapisseries, faisant signe qu'on pouvait entrer.

Daniel et François s'effacèrent. Tancrède, chancelant et pâle, s'avança.

Jamais ses deux amis ne l'avaient vu si beau.

A l'autre extrémité d'une chambre aux sombres tentures, une femme de haute taille et vêtue de deuil était debout. Son noble visage, encadré de cheveux blanchis avant l'âge, portait l'empreinte d'une grande douleur, illuminée tout à coup par une immense joie.

Vainement elle s'efforça de parler. Ses yeux seuls parlèrent; elle ouvrit les bras.

Tancrède s'y précipita en jetant un cri :

— Ma mère !...

Et les bras de la duchesse se refermèrent en étreignant son fils.

Ils tombèrent en même temps, elle assise, lui, sur les genoux, s'embrassant encore et sanglotant tous les deux.

François et Daniel se retirèrent discrètement, suivis par le vieil Antoine.

Il y eut un long silence. Le fils et la mère se regardaient, mutuellement charmés, sans parler.

Enfin celle-ci murmura :

— Comme il lui ressemble!... Ce sont ses traits... son sourire... son regard... son front... il a l'aigrette blanche!...

Puis, le prenant par la main, elle le conduisit devant un portrait de grandeur naturelle qui tenait tout un panneau de la boiserie, et représentait un gentilhomme de haute mine, en costume de guerre.

— Regarde, dit-elle avec un touchant orgueil... Le reconnais-tu?... c'est ton père!...

— Son nom?... s'écria Tancrède.

— C'est juste!... il ne sait pas encore, ce cher enfant!... on m'a tenu parole... Apprends donc... mais non... pas encore... Laisse que je t'interroge... Viens t'asseoir auprès de moi... écoute.

Elle avait repris place dans son grand fauteuil armorié. Son fils était en face d'elle sur un escabeau. Après avoir un instant recueilli ses souvenirs, elle lui demanda :

— Là-bas, en Hollande, as-tu ouï parler du duc Henri de Rohan?

— Certes!... répondit-il, et même assez souvent pour que j'aie voulu lire son histoire.

— Tu la connais!... Voyons... parle... Mais parle donc!...

Il n'eut pas de peine à la satisfaire. Le duc de Rohan était son héros favori. Les exploits de ce grand prince, ses débuts, son origine, tout se trouvait gravé dans la fidèle mémoire de Tancrède.

— Les Rohan, dit-il, sont l'une des plus illustres familles de Bretagne. Ils comptent des alliances avec les maisons royales d'Écosse, de Savoie, de Lorraine et de France. A chaque page, leur nom brille dans nos annales. Le plus glorieux de tous ceux qui le portèrent, c'est le dernier, le duc Henri de Rohan. Il avait mon âge quand il fit ses premières armes, au siége d'Amiens, contre les Espagnols. Le roi Henri IV, qui s'y connaissait, l'y distingua. Il l'aimait. Un peu plus tard, en Angleterre, la reine Elisabeth l'appelait son chevalier... En Écosse, le roi Jacques IV voulut qu'il fût le parrain de son fils, celui qui, maintenant, est le roi Charles Ier... En Allemagne, en Italie, partout, on admira sa bravoure, sa sagacité, son génie. A son retour en France — il n'avait que vingt-trois ans — Henri IV le fit duc et pair et lui donna pour femme Marguerite de Béthune, la fille du grand Sully.

— Le grand Sully, dit la duchesse, en désignant un second portrait qui faisait face au premier, le voici... je suis sa fille...

— Vous! ma mère... Mais alors...

— Achève... que fit encore le duc Henri de Rohan?

— En 1610, comme colonel des Suisses et Grisons, il s'illustrait de nouveau au siége de Juliers. La mort de Henri IV brisa son avenir. Il était protestant, et chef des protestants. Survinrent les guerres de religion, durant lesquelles il batailla sans cesse et rudement, mais je n'en parlerai pas, car il n'est pas de vraie gloire dans la guerre civile.

— Tancrède! fit sévèrement sa mère.

Mais aussitôt changeant de ton :

— Oh! reprit-elle, que j'aime à retrouver en toi cette droiture du jugement, cette brave et fière équité qui ne transige pas avec l'honneur.

— L'honneur du duc Henri de Rohan, poursuivit Tancrède, fut d'obtenir enfin justice pour ceux de sa religion, en se sacrifiant lui-même, après tant de combats et de victoires, à l'intérêt de son pays. Il avait accepté l'exil, il était à Venise, lorsque Richelieu, appréciant enfin son mérite, le chargea de défendre les Grisons, nos alliés, contre l'Autriche. Partout, en nombre inférieur, il battit les impériaux. Puis il les chassa de l'Alsace; il reconquit la Valteline, après une lutte acharnée, après des prodiges d'habileté, d'héroïsme. Les Suisses ont dit de lui : « Il a fait chez nous de si grandes et si extraordinaires choses que, pour attester notre reconnaissance aux yeux de la postérité, nous lui devrions autant de statues qu'il y a de rochers dans nos montagnes! »

— Et cependant, mon fils, l'ingratitude fut sa récompense!

— Ma mère, vous oubliez la gloire... la gloire surtout d'avoir alors refusé de trahir son pays. Les Espagnols lui proposaient une alliance; il leur répondit par une dernière victoire... et, proscrit de rechef, s'en alla mourir d'une mort digne de sa vie, chez le duc de Weimar, à la bataille de Rhinfeld... Genève garde pieusement son tombeau, Venise son armure. Il a écrit des livres qui valent ses batailles, et notamment le *Parfait Capitaine*, dans lequel, sans le vouloir, il s'est peint lui-même. Ces livres s'imprimaient à Leyde, chez mon ami Daniel Elzévir. Pourquoi donc, en les lisant, cette émotion, cette sympathie, cet enthousiasme qui m'enflammait le cœur?... Pourquoi, maintenant, des larmes dans mes yeux... des larmes dans les vôtres?... Je tremble... j'attends!... J'ai répondu comme vous le vouliez... à votre tour, répondez-moi, ma mère...

Il était à ses pieds, l'œil en feu, le sein palpitant, les mains jointes.

— Tu l'avais pressenti, dit-elle, en lui mettant la main sur le front. Tu viens de le deviner... Relève-toi, prince du sang de Bretagne, d'Écosse et de Navarre... Tancrède, comte de Porhouët, prince de Léon, duc de Rohan.

Un cri d'orgueil et de joie s'échappa des lèvres de Tancrède. Il s'était redressé superbement; il se retourna vers le portrait :

— Mon père! s'écria-t-il. Oh! je serai digne de toi, mon père!

— Il ne t'a vu que deux fois en sa vie, dit la duchesse, alors que tu étais enfant, chez ta nourrice. Te rappelles-tu maintenant?

— Oui... oui... je me souviens... Il me prenait sur ses genoux... il m'embrassait... Je sens encore son baiser là... sur le front et dans le cœur. Mais, reprit Tancrède, après un temps, si je suis le fils du duc Henri de Rohan... le petit-fils du grand Sully... pourquoi donc ce mystère autour de mon berceau? Quel est l'ennemi qui osa s'attaquer à mon enfance?

Un sombre nuage voila le front de la duchesse :

— Mon fils, dit-elle, ce sont là des questions douloureuses... Si nous les remettions à demain...

— Oh! je vous en supplie, ma mère... Parlez à l'instant... Je veux tout savoir...

— Tu es un vrai Rohan; le danger te tente, et tu es impatient de le braver. Eh bien, soit! tu vas tout apprendre. Je te portais dans mon sein lorsque le duc fut exilé à Venise. On lui proposa d'acheter l'île de Chypre, dont il serait le souverain. Nous espérions un fils, nous lui rêvions une couronne de roi. Pour réaliser la somme nécessaire, il fallait venir en France. Le duc ne pouvait pas, je dus partir... Mais si j'allais devenir mère avant le retour! Cette crainte nous vint que Richelieu ne s'emparât de l'enfant, si c'était un fils, afin de le faire élever dans une autre religion que celle à laquelle son père avait consacré sa vie. Il fut donc convenu que je dissimulerais mon état; ta naissance resta secrète, et, pour tout nom, tu reçus au baptême celui de Tancrède. De nouvelles persécutions me contraignirent à quitter Paris; je te laissai chez ta nourrice. Elle avait été à mon service; j'étais certaine de son dévouement. Les années suivantes je revins. Une fois même, bravant le danger, ton père m'accompagna. Tu te le rappelles. Hélas! il ne devait plus te revoir. En 1636, les Espagnols franchirent la Somme et menacèrent Paris. La consternation y fut générale. Beaucoup de gens s'enfuyaient; la ville pouvait être assiégée, prise d'assaut. Moi-même j'eus peur; je t'envoyai en Normandie, chez le vieux Préfontaine. Son fils aîné était mon maître d'hôtel; j'avais toute confiance en lui. Il me répondait de son père. Quelque temps après il mourut, me renouvelant encore cette assurance. Comment aurais-je pu prévoir que ce vieillard me trahirait. Comment, lorsqu'il m'apprit que tu n'étais plus, aurais-je soupçonné que ta mort n'était qu'un mensonge. Cette horrible nouvelle me rendit folle... Elle empoisonna les

Le fils et la mère. Dessin de Ch. Gaildreau.

derniers jours de ton père... Ah! s'il avait eu son fils, peut-être eût-il mieux ménagé sa vie. Sur ce dernier champ de bataille, à Rhinfeld, il se jeta témérairement dans la mêlée. Abreuvé d'outrages, éperdu de ce nouveau malheur, il voulut mourir. Je restai seule, plongée dans un morne chagrin. Tout m'était devenu indifférent... Je ne vivais plus... Te voilà... C'est une double résurrection... J'ai retrouvé mon fils!

Et le visage resplendissant de bonheur, elle étreignait Tancrède; elle le couvrait de baisers et de larmes.

— Pauvre mère! reprit-il enfin; que de douleurs! que de tortures on vous a fait subir... Mais qui donc a commis ce crime?

La duchesse frissonna, comme épouvantée de l'aveu qui lui restait à faire; elle se taisait.

— Parlez! dit Tancrède. Je ne dois plus rien ignorer, rien... Dites...

— Eh bien! murmura enfin la duchesse d'une voix oppressée. Eh bien!... tu n'es pas mon seul enfant... J'avais une fille!

— Ma sœur!...

— Oh! ne lui donne pas ce nom... c'est elle... c'est elle qui n'a pas craint de nous briser le cœur... elle qui t'avait fait disparaître... elle qui maintenant encore va peut-être te renier pour son frère!

— Non! c'est impossible... je me refuse à croire à tant d'infamie... Dans quel but?...

— Enfant! Tu ne connais pas encore l'ambition!... C'était une femme déjà quand tu vins au monde. Elle se croyait notre unique héritière, la plus riche héritière de France. Les hommages des plus grands seigneurs l'enivraient... Ce Barrière la conseilla. Aujourd'hui presque tous nos biens sont devenus sa proie. Elle t'a pris jusqu'à ton nom... Oui... grâce à la faveur de la régente et du Mazarin, le comte de Chabot, son mari, ose s'appeler le duc de Rohan!...

— Le nom de mon père !... Oh ! je veux qu'on me rende au moins le nom de mon père !

— Bien ! bien ! mon fils !... Nous lutterons... nous plaiderons .. je les démasquerai tous les deux...

Tancrède devint pensif. Son front, si fièrement levé, se pencha sur sa poitrine... Puis avec un élan de généreuse énergie, de juvénile confiance en l'avenir :

— Ne parlons pas de lui, répondit-il ; ne parlons que d'elle !... Elle !... ma sœur... Permettez-moi cet espoir que son âme n'est qu'égarée ; qu'elle m'ouvrira ses bras ; que vous lui pardonnerez, ma mère, et, par vos deux enfants, que vous serez heureuse !

Une lueur d'espérance éclaira le visage de la duchesse, mais tout aussitôt s'éteignit.

— Tu ne connais pas Marguerite de Rohan-Chabot ! murmura-t-elle... Mais laissons là toutes ces amertumes, toutes ces tristesses. Avoir en ce jour d'autres pensées que la reconnaissance et la joie, ce serait être ingrats envers Dieu !

Quelques instants plus tard, François et Daniel étaient mandés auprès de la duchesse.

Avec une touchante effusion du cœur, elle les remercia de leur dévouement pour Tancrède ; elle leur fit promettre de rester auprès de lui, de veiller sur lui.

Tancrède avait exigé que ses deux compagnons occupassent avec lui la même chambre, la chambre du duc Henri de Rohan.

Auprès du grand lit de parade, deux autres couchettes avaient été dressées. On causa longuement. Le jeune duc ne se lassait pas de répéter les moindres détails de

Le frère et la sœur. Dessin de Ch. Gaildreau.

son entretien avec la duchesse. Son amour pour sa mère était de l'adoration, de l'enthousiasme.

Enfin, brisé par tant d'émotions, par tant de fatigues, il s'endormit.

Le soleil était déjà haut sur l'horizon lorsqu'il se réveilla. D'un œil étonné, il regarda tous les objets nouveaux qui l'entouraient. Ses deux amis s'avancèrent, vêtus à la mode de Paris.

— Que signifie cette métamorphose ? demanda-t-il.

— Une attention de madame la duchesse, répondit François. Que monsieur le duc choisisse à son tour.

Des vêtements de toutes nuances étaient étalés à profusion sur les meubles et sur les siéges.

Le vieil Antoine entra.

— J'étais le valet de chambre de monseigneur votre père, dit-il ; permettez-moi de vous accommoder, mon jeune maître ?

Tancrède choisit un haut-de-chausses de soie bleue, un pourpoint de satin blanc, le manteau pareil au haut-de-chausse et la plume blanche au chapeau ; quelque chose de simple, mais de bon goût : il était charmant ainsi.

Antoine, après une courte absence, reparut avec un large coussin sur lequel reposait une rapière :

— Madame la duchesse vous l'envoie, dit-il avec respect. C'est une épée de votre père !...

Un éclair brilla dans le regard de Tancrède. Il baisa pieusement cette noble relique. Puis, tandis que le vieillard la suspendait à son côté :

— Où est madame la duchesse ? demanda-t-il.

— A l'église, répondit Antoine. Elle doit passer ensuite chez M. le président pour lui présenter votre requête. Vous ne la verrez guère avant midi.

Tancrède, ayant congédié le vieux serviteur, se retourna vers ses deux amis :

— Venez avec moi, dit-il ; nous avons le temps.

— Où vas-tu donc ?

— Chez Marguerite de Rohan-Chabot... chez ma sœur !

### VIII. — UNE SŒUR.

Une heure après, Tancrède se présentait à l'hôtel de Rohan-Chabot, escorté de ses deux compagnons. Il fit tenir un billet à sa sœur, la priant de vouloir bien le recevoir. Au bout d'un instant, la duchesse Marguerite entra.

C'était une femme de trente ans environ, dans tout l'épanouissement de sa beauté, imposante et fière.

A sa vue, Tancrède eut un mouvement comme pour s'élancer vers elle.

D'un regard impérieux et glacial elle l'arrêta. Puis, montrant le billet froissé dans sa main :

— Lequel de vous, messieurs, s'est permis de m'écrire ceci? demanda-t-elle avec hauteur.

— Vous savez bien que c'est moi, madame, répondit Tancrède, puisque vous ne regardez que moi seul.

— Soit ! fit la duchesse dédaigneusement... vous seul... Cette lettre sollicite un entretien secret.

— Laissez-nous, dit Tancrède, en congédiant du geste ses deux amis.

Ils sortirent ; la porte se referma derrière eux.

Marguerite prit place dans un grand fauteuil que surmontait l'écusson des Rohan.

Quant à Tancrède, il resta debout.

— Qui êtes-vous? demanda Marguerite d'un ton bref.

— Tancrède, duc de Rohan ! répondit-il d'une voix ferme et résolue.

Puis avec des larmes soudaines, et tombant aux pieds de sa sœur :

— Si vous le voulez... Tancrède, votre frère !

— Je n'ai pas de frère ; je ne vous connais pas.

— Moi... c'est différent, madame, reprit Tancrède en se relevant, je vous reconnais, car une fois déjà nous nous sommes rencontrés.

— Où donc cela ?

— Au château de Breuil... il y a dix ans, le jour où vous me fites enlever par Barrière... Oh ! vous aviez un masque sur le visage, mais je n'ai pas oublié votre regard, votre voix... et surtout cette touffe blanche que vous avez là, comme moi, sur le front.

— Vous mentez ! s'écria Marguerite avec colère.

— Osez donc le répéter en me regardant en face !

Elle voulut accepter le défi, elle se releva, se retourna, regarda Tancrède. Mais il ressemblait tellement à son père, il avait si bien dans les yeux la même expression, la même flamme, que baissant les siens, elle retomba comme terrassée par l'évidence.

Loin de se prévaloir de ce premier succès, ce fut avec tendresse que Tancrède poursuivit :

— Ma sœur... ce n'est pas en ennemi que je viens vers vous... Dites un mot... un seul mot et j'oublie que vous m'aviez condamné à l'exil, à la misère... J'oublierai même le chagrin, le désespoir de celle qui nous a donné le jour... Pas de reproches... pas de menaces... Gardez mes domaines... ce que je vous redemande... ce que je réclame, ce que je veux, c'est le nom de mon père.

— Jamais ! répondit Marguerite ; le seul duc de Rohan, c'est le père de mes enfants, c'est mon mari. La reine et le Parlement nous ont conféré ce titre, nous n'y renoncerons jamais... ne l'espérez pas, jamais !

— Gardez le titre ! mais reconnaissez-moi le droit de porter le nom... je me charge d'y faire honneur... je légitimerai notre devise.

Tancrède montrait du doigt l'écusson ; il y lut fièrement ces mots :

*Roi ne puis, prince ne daigne, Rohan suis !*

L'altière duchesse restait immobile et songeuse. Un combat se livrait dans son cœur... elle était peut-être attendrie... peut-être allait-elle céder. Tancrède, du moins, l'espéra. Avec une ardeur plus pressante encore, il reprit :

— Marguerite... je vous en conjure... pas de procès... pas de scandale... mais regardez-moi donc, je ne suis qu'un enfant ; nul ne pourra dire que vous cédez à la crainte... Tout ce que vous souhaiterez, j'y consens... mais il y va de mon honneur, je vous le demande à mains jointes... à genoux... Appelez-moi votre frère... je vous le demande au nom de notre père qui nous regarde... au nom de notre mère qui n'aspire qu'à vous pardonner... qui vous tend les bras... Venez, que je ne sois pas seul à retourner vers elle... et qu'elle puisse enfin, dans un même embrassement, nous bénir tous les deux !

Elle le regarda, mais avec un sourire ironique, implacable :

— Notre mère... murmura-t-elle, non-seulement elle a su trouver en vous une ressemblance parfaite, mais encore, je le confesse, un merveilleux talent de comédien.

Stupéfait, ne comprenant pas encore, Tancrède balbutia :

— Mais... mais que dites-vous donc, madame ?

— Je dis, poursuivit Marguerite d'une voix âpre et stridente, je dis que M^me^ la duchesse douairière de Rohan me garde rancune de mon mariage et de la faveur qui s'en est suivie. Je dis que pour se venger, elle imagine toute une tragédie, que M. Corneille pourrait mettre en vers... Je vous pardonne en raison de votre âge, jeune homme... mais ce n'est pas ici que vous rencontrerez le succès... c'est à l'hôtel de Bourgogne.

Tancrède s'était redressé, fronçant le sourcil, la douleur et l'indignation sur le visage :

— Comtesse de Chabot, dit-il, j'étais venu vous offrir la paix... vous préférez la guerre !... soit ! la guerre. Elle n'a jamais effrayé ceux qui ont le sang de Rohan dans les veines. Au revoir !

Et, la tête haute, mais le visage triste, il sortit.

### IX. — LA COUR ET LA VILLE.

Le procès commença, passionnant aussitôt la cour et la ville.

On ne parlait plus que des aventures de Tancrède, on s'intéressait à lui. La plupart des salons l'accueillirent, les poëtes le chantèrent, le peuple l'acclama. Il eut ses partisans, ses fanatiques ; il devint le héros du jour.

D'autre part, cependant, le doute se manifestait. Quelle est la vérité qui ne rencontre pas des incrédules? Cette ténébreuse affaire devint un sujet de controverses ; elle s'était déjà plaidée partout quand les débats s'ouvrirent.

Tout d'abord, la duchesse douairière de Rohan présenta requête au tribunal, demandant que, pour la con-

servation de la personne et des biens d'un enfant nommé Tancrède, issu de son mariage avec le feu duc de Rohan, il lui fût donné un tuteur, et qu'à cet effet, la famille s'assemblât devant un conseiller de la cour.

Dès le lendemain, la jeune duchesse de Rohan formait opposition contre sa mère.

A cette époque, les protestants avaient un tribunal spécial, institué par l'édit de Nantes et qu'on nommait *la Chambre de l'édit*. Elle mit à néant les prétentions de la sœur et, par un premier arrêt, donna gain de cause à la mère. Le tuteur de Tancrède fut maître Claude Joly, procureur au Parlement.

Il demanda la permission d'informer de l'enlèvement, traduction et détention de Tancrède. Nouvelle opposition de la part de la duchesse Marguerite. Ce fut comme une seconde escarmouche, où l'avantage resta encore à notre héros. Ces débats préliminaires ne touchaient pas encore au fond de la question, mais ils permettaient aux deux camps de se compter.

La cause de Tancrède prenait un tour favorable à la Chambre de l'édit, toute composée de magistrats protestants. Par son contrat de mariage avec le comte de Chabot, Marguerite avait pris l'engagement de faire élever ses enfants dans la foi catholique. Toute la cour prit parti dans cette grande affaire, qui devint une affaire de religion.

Quatre-vingts seigneurs, parents ou alliés de la maison de Rohan, regardèrent Tancrède comme un enfant supposé, qui servait d'instrument à la rancune d'une mère contre sa fille ; ils intervinrent tous dans le procès, se déclarant partie contre la duchesse douairière et contre son prétendu fils.

D'un autre côté, Hercule de Rohan, duc de Montbazon, Louis de Rohan, prince de Guémené, Hippolyte, comte de Béthune, Simon de Béthune, comte d'Orval, et quarante-deux autres alliés ou parents sollicitèrent hautement pour lui. Leur suffrage — surtout celui des deux premiers, deux Rohan, intéressés plus que personne à ne pas admettre un intrus dans leur famille — ce suffrage formait en faveur de Tancrède une forte présomption. Mais si la justice et le droit étaient de son côté, de l'autre se trouvaient le crédit et la faveur.

Il ne faudrait pas croire que les Chabot fussent d'extraction médiocre. L'époux de Marguerite pouvait être égaré par l'ambition de porter ce beau nom de Rohan, mais ce n'en était pas moins un très-haut et très-puissant seigneur. Son frère aîné, Charles de Chabot, maréchal de camp dans l'armée de M. le prince, avait été tué au siége de Lérida ; le chevalier de Chabot, leur cadet, qui commandait le corps de réserve à la bataille de Nordlingen, venait de périr glorieusement au siége de Dunkerque. Le comte lui-même s'était distingué à Rocroy, à Thionville. Le prince de Condé, le duc d'Enghien, qui avaient chéri ses deux frères et qui l'estimaient également, avaient favorisé son mariage ; c'était par leur crédit, joint à celui du duc d'Orléans, qu'il avait obtenu les biens et le titre qu'on lui contestait maintenant. Tous les trois se firent un point d'honneur de soutenir leur ouvrage. Le cardinal Mazarin, menacé d'une guerre civile, avait grand besoin de leur appui. Il n'eut garde de s'opposer à leur désir. Son patronage entraînait celui de la régente. Toute la cabale de la cour fut contre Tancrède. En revanche, il eut pour lui tous les mécontents. Ce procès, qui avait déjà le caractère religieux, devint donc un procès politique.

A chaque nouvelle plaidoirie, les principaux adversaires se rendaient au tribunal, escortés de tous leurs partisans. On se disputait la préséance, on se menaçait, on se provoquait, toujours sur le point d'en venir aux mains : deux véritables armées. Au dehors, même agitation, même turbulence. C'était à la veille de la Fronde, et déjà la population parisienne, enfiévrée par l'approche de l'orage, vivait plus que de raison dans la rue, chansonnant et sifflant tout ce qui tenait au Mazarin. Les Chabot furent hués plus d'une fois : plus d'une fois on cria : Vive Rohan ! Vive Tancrède !

De là, pour lui, pour sa mère, pour ses amis, toutes sortes d'émotions, tantôt de joie, tantôt de colère ou de crainte. Souvent Tancrède fut en péril. Des piéges semblaient se creuser sous ses pas, mais François de Préfontaine et Daniel Elzévir étaient toujours là, veillant sur lui, se dévouant pour lui, comme ils l'avaient promis à sa mère.

La tâche était rude ; il fallait que Tancrède se montrât partout... aujourd'hui chez la princesse de Guémené, demain à l'hôtel Rambouillet... puis dans les promenades à la mode, à la première représentation de *Rodogune*, à cet immortel sermon par lequel saint Vincent de Paul assura l'avenir de sa sublime fondation des Enfants trouvés :

« Or sus, mesdames, la compassion et la charité vous ont fait adopter ces petites créatures pour vos enfants : vous avez-été leurs mères selon la grâce, depuis que leurs mères selon la nature les ont abandonnées ; voyez maintenant si vous voulez les abandonner aussi. Cessez d'être leurs mères pour devenir leurs juges : leur vie et leur mort sont entre vos mains : je m'en vais prendre les voix et les suffrages. »

Magnifique et singulier temps que celui-là !... La France semblait en travail d'enfantement ; le grand siècle allait naître, et déjà s'annonçait, au dehors par des victoires, au dedans par des chefs-d'œuvre. Descartes publiait son *Discours sur la méthode* et Pascal faisait ses expériences à la tour Saint-Jacques de la Boucherie. Corneille entrait à l'Académie ; Racine achevait sa sixième à Port-Royal... Non loin de là, Boileau étudiait en droit. Bientôt Molière, qui parcourait le Midi, allait revenir. Déjà La Fontaine arrivait de Château-Thierry, amené par la duchesse de Bouillon. Dans les arts, si Poussin s'en retournait à Rome, il nous laissait Mignard, Lebrun et Lesueur. L'architecture avait Desbrosses et la sculpture Puget. Il n'était pas jusqu'à la musique qui ne brillât par le petit violon de Lulli.

Le grand jour cependant approchait. On avait fait venir tous ceux qui pouvaient témoigner de l'enfance de Tancrède ou de Karl. Sa nourrice fut retrouvée ; un beau matin, par le coche de Normandie, la Simonne arriva.

La Simonne, un peu vieillie peut-être, mais alerte et superbe encore avec ses jupons courts et son casaquin de laine, de gros sabots dans les pieds, son bonnet de coton sur la tête.

Dans le cercle de l'intimité, voire même devant le tribunal, la Simonne eut un tel succès, qu'il en fut parlé dans les gazettes. Puis ce fut la tourière de ce couvent des environs de Pont-Audemer, puis l'hôtesse de Quillebœuf, maître Simon Cernolls, le maître d'école du Westerland... et staperloot !... mein her Potenicq ! avec sa fille Ève, plus douce encore et plus charmante. Daniel, en dépit de son calme hollandais, faillit perdre l'esprit en revoyant sa blonde fiancée.

En revanche, l'ami François devenait triste ; devant

tous il lui fallait avouer le crime de son père. Douloureuse épreuve pour ce cœur honnête et fier! Il parla avec tant de loyauté, tant de poignante émotion que les juges parurent attendris et convaincus. La cause de Tancrède paraissait gagnée.

Ses partisans, sa mère, lui-même, tout le monde l'espérait, hormis l'ami Daniel et l'ami François.

Tandis qu'on se réjouissait à l'hôtel, ils étaient retournés au palais, ils avaient parcouru la ville, s'informant, écoutant, et, découragés, abattus, ils s'étaient rejoints dans leur chambre où, seuls tous les deux, ils se communiquaient leurs renseignements, leurs appréhensions.

— L'opinion publique est pour nous, dit Elzévir, mais je doute du tribunal. Il lui faudrait mieux que des témoignages, il lui faudrait des preuves.

— Oui, répliqua François, des preuves écrites... Où les trouver, il n'y en a pas.

— Il y en a, maugrebleu! s'écria sur le seuil la voix du capitaine La Sauvetat. J'arrive tout exprès de Rotterdam pour vous l'apprendre... et si vous me secondez, nous les aurons dès demain...

## X. — OU PRIOLO A PEU D'AGRÉMENT.

Le capitaine La Sauvetat, vivement interrogé par François et Daniel, s'expliqua ainsi :

— J'arrive tardivement, parce que j'attendais certaine cassette contenant les papiers de mon frère. Elle s'était égarée en route. Enfin elle m'est parvenue.

— Eh bien?

— Elle était vide. Les assassins, probablement, avaient tout détruit... mais sans prévoir une confession complète dictée par le capitaine Barrière à un moine théatin, qui me l'a remise il y a cinq jours. Vous voyez que je n'ai pas perdu de temps. Lisez.

Tandis que Daniel approchait la lampe, François s'était emparé de l'écrit. Tous deux ils le lurent d'un regard avide.

Non-seulement Barrière y racontait dans tous ses détails l'enlèvement de Tancrède, mais encore il y faisait la révélation suivante :

« Ce fut par Priolo, secrétaire intime du duc Henri de Rohan, que la duchesse Marguerite apprit l'existence de son frère. Aussitôt après la mort du duc, elle écrivit à Priolo, son espion, son complice, de brûler immédiatement les papiers du défunt. L'Italien feignit d'obéir, mais garda le testament par lequel Henri de Rohan reconnaissait Tancrède pour son fils. De plus, la lettre de la duchesse Marguerite, un aveu signé d'elle-même. Ces deux preuves authentiques, irréfragables, Priolo comptait les vendre au comte de Chabot; mais, depuis dix ans, retenu par sa lâcheté, il n'osa pas. Il m'avait proposé l'affaire, mais s'était ravisé le lendemain. Cette confidence me coûte la vie. Je ne te demande pas de me venger, frère... Le théatin le défend. Il exige même, avant de s'engager à te faire tenir cet écrit, que je t'enjoigne formellement d'épargner Priolo. Epargne-le donc... mais, pour réparer mon crime, sache que les preuves en question ne quittent jamais l'Italien. Elles sont cousues dans un sachet qu'il porte au cou. J'ai tout dit. Pardonne-moi. »

Après cette lecture :

— Que faut-il faire? demanda François.

— Eh! maugrebleu, répondit le capitaine, nous emparer du serpent, et, sous sa peau, saisir la preuve.

— Où le trouver? Comment l'avoir à notre merci?

— Ce soir même, dit Daniel, au palais, il y a séance de nuit, et précisément pour entendre la déposition de Priolo. Quelque adresse, quelque subtilité qu'il y mette, son rôle à Leyde ne saurait lui faire honneur et personne ne se souciera de paraître de ses amis. Il s'en reviendra donc seul...

— Compris! fit le capitaine... Profitons de l'occasion... La nuit est noire... Alerte!... et que Dieu protége la bonne cause!...

Armés chacun d'une rapière, d'une dague et de deux pistolets, ils s'enveloppèrent dans leurs manteaux et prirent le chemin du palais.

En ce moment même, toute la cabale des Chabot sortait du tribunal. Des laquais, pourvus de torches, attendaient leur maître. Un peu plus loin, se tenaient les carrosses et les chevaux.

Au milieu de cette foule brillante, l'Italien se faufilait, cherchant du regard une protection quelconque. Personne, ainsi que l'avait prévu Daniel, ne se souciait de le prendre en sa compagnie.

Tout à coup, un bras se passa sous son bras; une voix lui dit cordialement :

— Eh! bonsoir, signor Priolo! permettez qu'un ancien ami vous reconduise.

Déjà les lèvres de l'Italien s'épanouissaient, mais tout aussitôt ce sourire s'effaça, remplacé par une grimace.

Il avait reconnu La Sauvetat.

— Ne crions pas! lui dit à voix basse le capitaine, tandis qu'étreignant son poignet d'une main, de l'autre il lui faisait sentir la pointe de sa dague. Continuons de nous faire bonne mine, ou tu es un homme mort!

Priolo, blême d'effroi, jeta des deux côtés un regard éperdu. A droite, il aperçut Daniel Elzévir; à gauche, François de Préfontaine.

— *Avete capito?* murmura La Sauvetat... Exécute-toi de bonne grâce et promptement... Je te promets la vie sauve.

Puis, à voix haute, tout en traversant la rue, pleine encore de monde et de lumière :

— Ce cher Priolo! quel plaisir de se revoir! Quelle bonne petite promenade nous allons faire tous les deux! N'est-il pas vrai, *mio amico?*

— Né mi touez pas! né mi touez pas!... balbutiait le misérable, qui, tout transi de peur, s'efforçait cependant de sourire.

Déjà le capitaine l'entraînait vers le quai.

Des deux côtés, rasant les murailles, François et Daniel complétaient silencieusement l'escorte. On atteignit le bord de la Seine. Là, plus personne, aucun bruit, aucune lueur, la nuit noire. Elzévir et Préfontaine se rapprochèrent.

— Il est temps! murmurèrent-ils.

— Pas encore, répondit La Sauvetat. Nous n'avons pas encore sous la main tout ce qu'il nous faut.

L'Italien tremblait de tous ses membres.

Quelques pas plus loin, à l'angle d'une ruelle, une lampe brûlait devant une Madone.

Le capitaine fit halte, et saisissant Priolo à la gorge :

— Misérable! dit-il, c'est toi qui es l'assassin de mon frère! mais, avant de mourir, il a parlé... je sais tout...

— Grazzia! grazzia! né mi touez pas?...

— Eh! ce n'est pas ta vie que je veux... c'est ce que tu as là... sur la poitrine.

Il venait d'arracher le pourpoint; il s'empara du sa-

chet... Priolo tomba à plat ventre en poussant un cri de rage. Il avait enfin compris.

— Tais-toi ! dit le capitaine, qui lui mit le pied sur la nuque ; tais-toi, vil reptile, où je t'écrase !

Après quoi, tendant le sachet à Daniel :

— Approchez-vous de cette lanterne... Voyez s'il y a bien là-dedans le testament et la lettre.

Daniel s'empressa d'obéir. Le sachet fut ouvert ; les deux écrits furent dépliés, vérifiés. C'était bien la lettre... c'était bien le testament.

— A l'hôtel de Rohan ! dit La Sauvetat. Il me tarde d'être témoin de la joie de Tancrède et de sa mère !

Puis, à l'Italien, qui se tordait sous son talon :

— Mais tais-toi donc, vipère ! et que je ne te rencontre jamais sur mon chemin, car l'ombre de mon frère ne te protégerait plus. C'est en son nom que je te fais grâce... mais cette fois, du moins, pour t'en souvenir, tu porteras les marques du capitaine La Sauvetat !

Et, du fer de ses éperons, il lui laboura le visage.

Priolo fit le mort, mais quand les trois hommes se furent éloignés, il se redressa, souillé de fange et de sang, hideux de fureur et de haine :

— Oh ! je me vengerai ! dit-il.

### XI. — CONTRE-MINES.

Dès le lendemain, maître Claude Joly, procureur au Parlement et tuteur de Tancrède, produisit devant le tribunal la lettre de la duchesse Marguerite, le testament du duc de Rohan.

Ce fut un coup de théâtre.

Où Priolo a peu d'agrément. Dessin de Ch. Gaildreau.

Devant ces preuves accablantes, les Chabot restèrent attérés ; leur cause semblait perdue sans retour.

Cependant leur avocat obtint un délai de huitaine pour répondre. Le deuxième jour, un arrêt royal intervint, adjoignant à la Chambre de l'édit la Grand'Chambre et la Tournelle.

C'était tripler arbitrairement le nombre des juges, c'était enfreindre l'édit de Nantes, afin d'assurer, contre toute justice, le triomphe des Chabot.

La mère de Tancrède assembla en conseil tous ceux de ses parents qui lui étaient restés fidèles. Il fut résolu qu'on ferait défaut, laissant prononcer un arrêt contre lequel Tancrède, alors mineur, aurait la liberté de se pourvoir en des temps moins défavorables.

Vainement il avait voulu comparaître et lutter quand même ; il dut se rendre aux prières de sa mère, à l'exhortation de ses proches. Lorsque les trois Chambres s'assemblèrent, aucun avocat ni procureur ne se présenta à l'appel du nom de Tancrède.

L'histoire nous a conservé les noms de ceux de la partie adverse : Martinet plaida pour la jeune duchesse de Rohan, Gauthier pour son mari, Patru pour les quatre-vingts seigneurs qui s'étaient rendus parties intervenantes. L'avocat général, Omer Talon, conclut à ce que les défaillants fussent repoussés de leur requête, et que l'on adjugeât aux comparants leurs fins et conclusions. En conséquence, l'arrêt fit défense à Tancrède, soi-disant fils du duc de Rohan, de prendre le nom et les armes de la maison de Rohan ; défense à la duchesse de Rohan, ainsi qu'à tous autres, de lui en

donner les qualités, à peine de se voir poursuivis selon les lois et ordonnances. Ce n'était qu'un arrêt provisoire, mais il était accablant.

Les parents du déshérité s'éloignèrent en lui donnant rendez-vous pour des temps meilleurs.

Tancrède secouait tristement la tête.

Sa mère s'efforçait de le consoler :

— Mon fils ! mon enfant ! ne te reste-t-il pas ma tendresse ?... Espère encore... Dis-moi ce qui pourrait distraire ta douleur ?... Veux-tu partir... voyager ?...

— Non pas ! on dirait que j'ai peur... que je me cache... Je veux me montrer, au contraire, et, même dans le malheur, prouver à tous que je suis un vrai Rohan !

La vieille duchesse était une de ces femmes héroïques qui, lorsque l'honneur commande, ne retiennent pas un fils sur le chemin du danger. Elle se contenta de le recommander du regard à ses deux amis.

Tancrède parcourut la ville et reçut de nombreuses marques de sympathie. Çà et là, peut-être, quelques sourires... mais ils s'effaçaient aussitôt devant la noble fierté de son regard. La perte de son procès, son adversité, le rendaient encore plus intéressant, plus populaire. On le savait victime du Mazarin, victime de la cour ; tous les mécontents venaient à lui, le considérant comme des leurs ; dans la guerre civile qui se préparait, chacun lui promettait un rôle.

Ch. DESLYS.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

## CHRONIQUE DU MOIS.

La mort de M. Viennet a soulevé des regrets et des sympathies unanimes (1). C'était un galant homme, honoré pour son courage, aimé pour son caractère, recherché pour son esprit et son talent. Il avait commencé par être un soldat, et le grand empereur l'avait décoré de sa main sur le champ de bataille de Lutzen. Il y avait des moments où le capitaine Viennet, presque centenaire, voyait encore fixer sur ses yeux, et tout semblable à l'éclair, le regard perçant du grand empereur. Il y avait soixante ans que durait cet éblouissement ! Mais M. Viennet préférait à la guerre la poésie et les belles-lettres. Il eût donné les plus grandes victoires pour l'honneur d'écrire un poëme épique ; entre Homère et César, il n'eût pas hésité ; au maréchal Lannes, duc de Montebello, il eût préféré Sophocle. Il écrivit ses premières poésies sur les champs de bataille, et comme un jour il racontait à des jeunes gens que le manuscrit d'*Arbogaste* avait amorti une balle qu'il recevait en pleine poitrine, un de ces jeunes gens lui répondit : — « Cela prouve, monsieur Viennet, l'utilité des tragédies... en temps de guerre. »

Il ne riait pas volontiers des bons mots dont la tragédie était l'objet ; cependant, de très-bonne grâce, il rit de celui-là. — C'était une âme ardente, un esprit cultivé, et, ce qui vaut mieux peut-être, un très-bon homme. Il s'irritait au premier obstacle, il se fâchait tout rouge à la première ironie... Il n'y pensait plus au bout d'une heure. Il ne savait pas de plus grand plaisir que d'écrire en prose et d'écrire en vers ; tout convenait à son aimable génie. Il a laissé de belles pages d'histoire, et l'on en trouverait plusieurs dans un livre intitulé le *Dictionnaire de la Conversation*. On lira longtemps encore ce roman plein de vaillance et d'intérêt : *la Tour de Montlhéry*. Naguère, il publiait, en deux gros tomes, l'*Histoire de la papauté* et *la Franciade*, un poëme épique en dix chants, où les plus grandes inhabiletés se mêlent à des choses superbes. M. Viennet racontait, à la façon de Virgile expliquant les haines de Rome et de Carthage, comment était née entre l'Angleterre et la France une immense rivalité. Mais ayant laissé reposer *la Franciade* à son quatrième chant, il advint que les deux nations se réconcilièrent :

Oui, c'en est fait, Narcisse, on nous réconcilie...

(1) Voir le portrait de M. Viennet, t. XV, p. 216.

« Et voilà comment, disait M. Viennet, le retour des Bourbons et l'avénement du romantisme ruinèrent de fond en comble mon édifice épique. Une sympathie subite, une alliance politique, une entente cordiale succédèrent comme par enchantement à un antagonisme de sept siècles. On n'en vint pas à renverser les statues de Jeanne Darc, à renier Dunois, Barbazan et La Hire ; mais on dit et fit des folies dont les Anglais s'amusèrent et s'amusent encore. Aux yeux des nations graves et flegmatiques qui nous entourent, nous devons être fort plaisants à regarder quand l'esprit gaulois nous travaille. On s'avisa en même temps que les dieux du paganisme avaient été renversés par le Dieu des chrétiens, depuis la conversion de Constantin, dit le Grand, malgré ses assassinats de famille ; et que les poëtes ne pouvaient, sous peine de ridicule, se servir de cette friperie homérique. Ces charmantes fictions, ces riantes images, qui avaient fait tant d'honneur aux imaginations païennes, furent proscrites et bannies de la poésie moderne ; on les toléra cependant encore dans les colléges, par respect pour les vers d'Homère et de Virgile, qu'on était forcé d'y maintenir par la difficulté de les remplacer ; mais il était fort dangereux de les risquer dans un poëme contemporain. Le mien était donc condamné d'avance, mais il ne me fut point facile de m'y résigner... »

Comme il parlait ainsi en 1863, M. Viennet luttait contre les horribles douleurs d'un rhumatisme articulaire aigu. Sitôt qu'il se sentait un peu mieux : « Bon, s'écriait-il, mon poëme épique est fini. » Il ne comptait pour rien les douleurs du corps, la difficulté de vivre et l'infirmité qui le séparait trop souvent de la communication avec les esprits d'alentour. Il était sourd, et jamais infirmité plus cruelle ne fut infligée à un esprit plus ami de la causerie, et plus habile en ces joutes oratoires où les hommes les plus divers et les femmes les plus aimables trouvent un délassement de toute heure et de chaque jour. Ses plus grandes irritations lui sont venues, n'en doutez pas, de cette difficulté d'entendre, et la contradiction n'en devenait que plus cruelle à traverser cet obstacle insurmontable. Il faut dire aussi qu'il était impatient d'avoir raison, tant il était convaincu de n'avoir pas quitté un seul instant le bon sentier. Les bons sentiers étaient, pour M. Viennet, les vieux sentiers. Il honorait de toutes ses forces la

littérature ancienne et les poëtes de Louis XIV. Quand il avait dit : *le grand siècle!* il avait tout dit. Racine et Molière étaient ses dieux, il ne savait rien au-dessus du grand roi. Peu de jours avant sa mort (après avoir été longtemps l'un des rédacteurs les plus aimés du *Musée des Familles*, il en était resté le lecteur assidu), il écrivait à M. Janin, afin de le *remercier*, c'est son mot, d'avoir parlé comme il fallait des grandeurs d'autrefois : « Dans votre article sur Louis XIV, dans le *Musée des Familles*, vous m'avez transporté au dixième ciel. Ces hommes de vingt pieds sont des dieux; l'illusion était complète; je m'y croyais. Mais comment avez-vous fait pour vous mettre à la fenêtre? N'étiez-vous pas émerveillé en sortant de cet Olympe? Encore une fois, merci; portez-vous bien. »

Lorsqu'il écrivait ces paroles, dont le *Musée* a le droit d'être fier, M. Viennet avait bien peu de temps à vivre. Ainsi, jusqu'à la fin, vous trouverez le même homme. Et, de même qu'il n'a jamais voulu pactiser avec la nouvelle école, acceptant tout au plus M. de Lamartine, admirant M. Victor Hugo avec des réserves infinies, trouvant à redire même aux tragédies de Ponsard, il n'a jamais voulu convenir que la tragédie était, chez nous, un art en décadence, et que les maîtres avaient tout pris : la pitié, l'héroïsme et la terreur, les grands dieux et les grands hommes, l'antiquité, les temps modernes. — Non, disait-il aux nouveaux venus, je ne conviendrai jamais que vos inventions se puissent comparer aux inventions d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide. *Hernani* ne vaudra jamais *Tancrède*. Qui voudrait comparer *Lucrèce Borgia* à *Rodogune*, *Henri III* à *la Mort de Pompée*, et *la Clémence d'Auguste* à *la Tour de Nesle?* A coup sûr, ce n'est pas moi. Mon âme et mon esprit appartiennent aux chefs-d'œuvre, et, jusqu'à la fin, je serai le disciple obéissant des maîtres... — Voilà sa thèse et voilà sa vie. Il a soutenu plus de batailles pour ses doctrines littéraires que pour ses opinions politiques. Mais enfin, dans les lettres et dans les combats de la tribune, à l'Académie, et dans les salons tout remplis de l'enthousiasme lettré, jamais on ne l'entendit céder aux meilleurs arguments de ses adversaires. Il tenait tête à tout le monde, et plus la tragédie était en butte à l'ironie universelle, plus il obstinait dans son admiration, dans son imitation. Malheureusement, le Théâtre-Français, auquel il a pensé toute sa vie, après avoir accepté plusieurs tragédies de M. Viennet (nous parlons ici d'une acceptation solennelle), avait opposé on ne sait quelle fin de non-recevoir à ses œuvres les mieux faites. Il avait reçu de M. Viennet six tragédies, il en a joué trois : *Sigismond de Bourgogne*, *Clovis*, *Arbogaste*. *Arbogaste* est resté une des douleurs les plus profondes du vaillant poëte. Il n'en parlait jamais sans irritation. Non pas qu'il eût assisté de sa personne au scandale irritant d'une opposition brutale et peu digne d'un pareil lieu, mais les bruits qui lui en étaient revenus, la trahison des comédiens, le rire au parterre, et les incidents implacables d'une si triste soirée, étaient, pour le galant homme, autant de motifs d'un chagrin sans limites. Autour d'*Arbogaste* s'étaient donné rendez-vous toutes les rancunes politiques, toutes les rancunes littéraires, sous lesquelles eût succombé un esprit moins énergique, une volonté moins ferme, une conviction moins ardente. Ah! qu'il était superbe en racontant sa défaite, et comme à son tour il se relevait par le mépris! Sa dernière préface d'*Arbogaste* est un chef-d'œuvre. On y retrouve, au degré suprême, la verve et l'accent de l'éloquence. Heureuses sont, en fin de compte, les tragédies maltraitées qui produisent de si beaux résultats. Voici la liste des œuvres représentées :

*Les Deux Pupilles* ou *l'Aimable Désœuvré*, comédie en un acte, en vers (1804).

*Louis le Grand* ou *le Cri de guerre*, tragédie en trois actes (1804).

*Clovis*, tragédie en cinq actes (1820).

*Aspasie et Périclès*, opéra (1820).

*Sigismond*, tragédie en trois actes (Théâtre-Français), 25 septembre 1825; neuf représentations.

*Les Serments*, comédie en trois actes, en vers (Théâtre-Français), 18 février 1836; onze représentations.

*Arbogaste*, tragédie (Théâtre-Français), 20 novembre 1841; une représentation.

*Michel Brémond*, drame en cinq actes (Porte-Saint-Martin), 7 mars 1846 : trente-six représentations.

*La Course à l'héritage*, comédie en cinq actes (Odéon), 23 avril 1847; deux représentations.

*La Migraine*, comédie en un acte (Théâtre-Français), 7 juin 1850; onze représentations.

*Selma*, drame en un acte (Odéon), 14 mai 1859; seize représentations.

Le grand succès de M. Viennet, un succès incontestable et qui va grandissant toujours, c'est *la fable, la satire, l'épître*. Sa fable est vivante; il est très-énergique en ses satires; disciple ému de Despréaux, son épître a l'accent vrai; elle parle une langue excellente; on y retrouvera, plus tard, les passions, les intérêts, les émotions d'un temps déjà loin de nous. Mais, quoi qu'il écrive, épître ou satire, M. Viennet se gardera bien d'oublier un instant la langue des honnêtes gens. Plus son indignation est violente, et plus il a grand soin de se maintenir dans les justes limites. Harcelé de toutes parts, attaqué comme un taureau dans l'arène, il ne rend jamais injure pour injure, et son coup de boutoir ne va jamais jusqu'à l'insulte. Une langue qui se respecte en son passé, qui se respecte encore dans le présent, dans l'avenir, ne saurait se faire à l'accent sauvage, au bruit flétrissant de la halle, du carrefour. Qui que nous soyons, respectons la langue maternelle; et, dans nos plus grandes colères, souvenons-nous des maîtres qui l'ont parlée. On ne trouvera jamais plus de mépris et d'indignation que dans les *Lettres provinciales*; jamais plus d'esprit, de moquerie et de bon sens que dans les *Mémoires de Beaumarchais*. Allez plus haut, remontez à la lutte ardente entre Fénelon et Bossuet, quelle éloquence! et l'admirable conflit entre ces deux grands hommes! Cherchez partout; allez de Mirabeau à Paul-Louis Courier : partout le rire et l'atticisme. On se déchire à belles dents. Fi de la bête enragée et des crocs venimeux! Parlez-nous d'un beau coup d'épée; aux forts de la halle, il faut laisser le coup de poing.

Par orgueil même, et comme une récompense à sa fidélité pour les muses d'en haut, à son mépris pour les mégères du carrefour, M. Viennet avait espéré qu'il vivrait tout un siècle. « Il suffirait, nous disait-il, de représenter ma *Pluridie* et de publier en vingt tomes in-octavo mes œuvres complètes, comme une attestation à l'avenir de mon zèle à bien faire et de mon ardeur au travail. Une fois rassuré sur la postérité, je mourrai en repos et réconcilié avec tout le monde. »

Il nous dit cela le jour même où, dans son ardeur juvénile, il nous récitait, sous les charmilles de son avant-

dernier printemps, une épître de cinq cents vers, sans qu'un seul vers échappât à sa mémoire infatigable. Il est mort trop vite. Son dernier vœu avait été entendu. M. Plon s'était présenté chez M. Viennet avant son départ pour la campagne, proposant d'imprimer, non-seulement les œuvres complètes, mais deux tomes des *Mémoires* de M. Viennet. *Placidie*, en même temps, était acceptée par M. de Chilly, directeur de l'Odéon, à qui tous les esprits droits tiendront compte de ces justes déférences. Ainsi mourut, entouré de toutes les tendresses de la famille et de tous les bonheurs de l'écrivain, l'esprit le plus vif et le plus heureux de ce temps-ci.

CH. WALLUT.

Paris. — Typ. HENNUYER ET FILS, rue du Boulevard, 7.

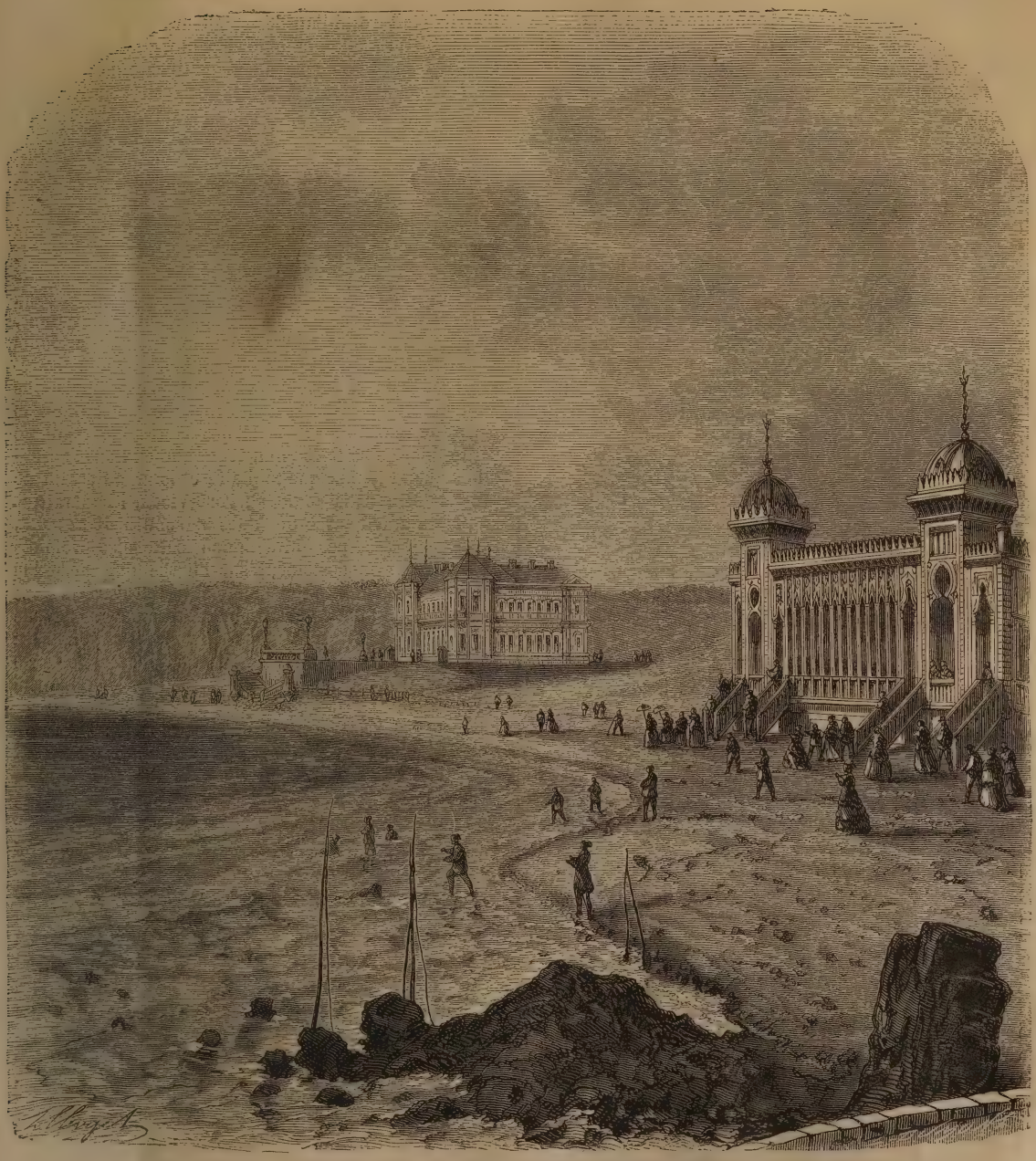
## LE SALON DE 1868.

*L'Huître et les Plaideurs.* Tableau de Ribot. Dessin de A. Duvivier.

# LES PLAGES DE L'OCÉAN.

## BIARRITZ.

— LETTRE A JOSEPH AUTRAN. —



La côte des Fous, à Biarritz. Dessin de H. Clerget.

Course en mer. — La corvette stationnaire. — Aspect panoramique. — La chaloupe submergée. — *Frère Jacques.* — Le beau monde du Port-Vieux. — La Thébaïde d'Anglet. — Une rencontre dans l'Océan. — La villa Eugénie. — Embellissements — Le soir sur les rochers.

SEPTEMBRE 1868.

Nous voici à Biarritz, et nous n'avons pas perdu de temps pour nous mettre en mer.

Ce n'est pas dans la *galère capitane,* poussée au large par quatre-vingts rameurs, que nous fendons les flots agités du golfe de Biscaye, mais bien dans un simple

bateau pris à l'Anse des Pêcheurs. Cinq hommes vigoureux tiennent la rame, et ils n'ont pas besoin de chanter pour tomber en mesure. La précision de leurs mouvements est admirable. Ce sont cinq Basques hardis, au visage régulier et bruni par le hâle. Leurs cheveux noirs pendent droits sur leur cou nerveux; une légère casaque de toile, une ceinture rouge, un pantalon rayé, voilà tout leur costume. Physionomies à la fois graves et gaies, que le soleil du Midi encadre de ses feux.

Notre bateau gagne la pleine mer, malgré la force de la houle. La nuit a été rude; et, le matin où nous nous sommes embarqués pour aller visiter la corvette stationnaire, personne n'osait se baigner. Rien de comparable à la sensation qu'on éprouve quand, bercé sur cette eau formidable qui se meut par une éternelle oscillation, l'on se voit emporté par ces ailes de bois, qui s'appellent des rames. Là-bas fuient les côtes étranges de Biarritz; Biarritz, cette citadelle de granit que protégent des bastions de rochers.

Vue de la mer, cette partie du golfe offre un aspect qu'on ne saurait plus oublier. On dirait que toutes les vagues ont hâte d'aller se heurter à ce point, tant elles y affluent et s'y élèvent et y reviennent avec acharnement, sans cesse maîtrisées par ces rochers, qui sont autant de sentinelles perdues hors du continent. Elles y tenaient jadis, avant qu'une agression continue fît tomber leurs portions sablonneuses, pour ne laisser subsister que l'ophite, dont la dureté résiste à l'action de l'eau.

Grandeur sur la plage et sur la côte, grandeur sur l'Océan; partout des lignes imposantes. Puis les détails se dessinent, le panorama se déroule. — C'est le phare d'Anglet, construction svelte et élancée qui profile sa colonne sur l'azur céleste. En avant de ce phare à éclipse est la fameuse Grotte d'Amour, qui, tant de fois, défia l'imagination des poëtes. Après le phare, du haut de ses deux cent cinquante-six marches, l'œil embrasse l'embouchure de l'Adour, Bayonne, les landes lointaines, la côte d'Espagne et, par-dessus tout, les Pyrénées; — puis, voici successivement la villa Eugénie, ce palais jeté sur le roc par une fantaisie d'impératrice, la côte du Moulin ou des Fous, rendez-vous habituel des baigneurs; Biarritz rajeuni, qui dresse en amphithéâtre et déroule en éventail ses maisons blanches et propres; l'Atalaye ou promontoire; l'anse des Pêcheurs; le Port-Vieux, où l'on se baigne aussi entre deux murailles de rochers; et enfin la côte des Basques, falaise à pic, imposante comme tous les obstacles insurmontables.

La vague claire, limpide, vient expirer, non sur un rude galet, mais sur un sable fin et doux comme un tapis de haute lisse. Cette eau a parfois une violence incroyable, et ses courants se croisent avec une impétuosité irrésistible; les rochers sont autant d'écueils, les uns visibles, les autres cachés, et qui, si le pilote n'est pas suffisamment exercé ou si le temps contrarie la marche du bâtiment, peuvent tout à coup détruire la meilleure coque de navire.

Témoin l'événement dramatique dont nous eûmes le spectacle à point nommé. Une chaloupe de la corvette faisait des explorations hydrographiques près du rivage: arrivée au Gros-Rocher, qui limite la côte des Fous, elle fut prise en travers par une énorme vague qui la retourna en un clin d'œil. Heureusement, la barque de sauvetage, qui stationne à quelques brasses de là, put, en un instant, porter secours aux naufragés. Il était temps! Quelques-uns avaient perdu connaissance, un lieutenant surtout, qui fut porté, par ordre de l'Impératrice, dans son palais, où il reçut les soins les plus éclairés.

Il faut le dire, l'Impératrice est l'âme de Biarritz. Elle anime ce lieu, naguère triste et désert; elle y répand la vie, le mouvement, le charme que peut semer autour d'elle une femme belle, puissante et bonne. Biarritz était resté l'un des meilleurs souvenirs de sa jeunesse : à sa suite, la foule élégante, qui ne se doutait même pas de l'existence de ce petit coin de terre, s'y est portée avec empressement. Au reste, Biarritz justifie parfaitement sa vogue : il a l'Océan, comme on l'a à Dieppe; et, ce qu'il a de plus, c'est son soleil si éclatant, c'est le voisinage de l'Espagne et des Pyrénées. Là sont réunies les deux plus grandes choses de la création : la mer et les montagnes.

Oui, l'Impératrice a bien choisi en adoptant Biarritz pour son principal séjour d'été. Son nom y est partout; on la suit d'un œil ému dans ses promenades sur la crête des rochers, et le plus souvent à l'Atalaye et au Port-Vieux; on se raconte ses charmantes réceptions, on cite ses actes de bienfaisance non moins charmants et si nombreux. C'est pour elle un bonheur que de prévenir les prières, de voir par elle-même ces populations honnêtes et laborieuses, d'interroger le pêcheur ou le pâtre, de recueillir la vérité des lèvres naïves d'une petite fille, de se faire enfin toute à tous. Dans l'après-midi, quand la musique militaire et le grand assaut de toilettes attirent la foule au Port-Vieux, l'Impératrice se plaît à gravir, avec quelques personnes de sa suite, les sentiers escarpés qui dominent cette anse profonde et à s'asseoir modestement sur l'herbe qui tapisse la frange du chemin, en contemplant, à travers la gaze verte de son voile, cet essaim de promeneurs et de merveilleuses. Un soir, nous suivions tranquillement la rampe qui, par des zigzags, mène du Gros-Rocher à l'Atalaye, quand, sous un arbre unique, lequel abrite une petite esplanade, nous aperçûmes des dames assises en cercle : elles chantaient le fameux canon de *Frère Jacques*. Quelques messieurs de la compagnie faisaient la basse ou, pour mieux dire, le faux-bourdon. Je n'affirmerais pas que ces messieurs chantassent très-juste, du moins ils faisaient de leur mieux. Dans l'ombre crépusculaire du Midi, et par la magnificence d'un ciel tout ruisselant d'étoiles, nous crûmes reconnaître Celle qui donne la vie à Biarritz. On se tut un moment à notre approche, et des rires frais remplacèrent la chanson; mais nous nous hâtames de passer, et l'on recommença *Frère Jacques... Din din don.*

Je m'aperçois qu'en me lançant, par la narration, à droite et à gauche, je ne suis pas sorti du bateau où j'étais monté avec mes amis, en quête du stationnaire. Nous accostâmes ce joli bâtiment; tout y était en grande rumeur, à cause de l'accident arrivé à la chaloupe. Cependant le commandant mit une obligeance parfaite à nous montrer les aménagements intérieurs. C'était très-modeste, sauf un joli salon réservé à l'Impératrice. La veille même, Sa Majesté avait fait sur ce navire une excursion à Fontarabie, d'où elle était revenue assez tard pour que l'entrée à Bayonne parût dangereuse. Il avait fallu débarquer à l'anse des Pêcheurs. Ce fut là aussi que notre bateau nous ramena, assez pâles les uns et les autres, mais sains et saufs, malgré le gros temps de la nuit précédente. Nous avions fait à peine quelques pas, que nous nous trouvions au Port-Vieux et gravis-

sions la plate-forme qui domine cette vallée, et que bordent, à droite et à gauche, des hôtels et des maisons particulières. Là, un orchestre militaire venu de Bayonne exécutait des motifs du *Trovatore*, tandis que, sur une triple rangée, s'étageaient des chaises communes, garnies de cette même foule parée que vous rencontrez inévitablement au Bois de Boulogne, aux Champs-Élysées, dans les concerts et les bals, à l'Opéra, partout enfin où l'on exhibe soit sa voiture, soit ses diamants. Étrange rapprochement : en haut, les héros et héroïnes de la fashion; en bas, l'Océan, qui accomplit son mouvement éternel. Et par-dessus tout, les mâles accents des cuivres qui interprètent Verdi, avec les nuages et les vagues pour rideaux de fond, avec les rochers pour coulisses. Toutes les nations étaient représentées à ce rendez-vous du plaisir, l'Espagne et la France méridionale surtout. Bordeaux y avait député une bonne partie de ses notabilités financières et vinicoles. Les dames de Bayonne ne se faisaient faute d'y venir : une distance de six kilomètres ne saurait effrayer les gens à équipage, surtout depuis qu'on a achevé la route magnifique qui, par l'ordre de l'Empereur et les soins intelligents du maire, M. Azema, a relié Biarritz à Bayonne.

Comme les meilleures choses ici-bas ont leurs inconvénients, le beau monde a amené à Biarritz son cortége forcé de marchands forains, d'orgues de Barbarie, de chevaux de bois, de cafetiers, de perruquiers, que sais-je? L'industrie de tout nom et de toute main se presse vers la côte des Fous; elle a des boutiques décorées avec tout le luxe possible : là où elle n'a pu établir de boutiques, faute de maisons, elle a créé des hangars, des appentis. Quatre planches, et vous avez un bijoutier en chrysocale; quatre stores, un confiseur ou un chocolatier. Les dattes abondent; Tunis est représenté par des juifs de Saint-Esprit déguisés à la moresque. Ces pseudo-Africains finissent par se prendre eux-mêmes au sérieux, et vous affirment, en bon français, qu'ils sont Arabes... Les plats à barbe en cuivre voltigent au vent; partout on rase; la confection a apporté ses *déballages* de robes, de paletots, de dentelles et de crinolines; les loueurs de calèches, de chevaux, d'ânes pullulent; de même aussi les guides, les décrotteurs et les commissionnaires. Cafés en plein vent, glacière, hôtels où l'on voit des oisifs à toutes les fenêtres; va-et-vient continuel de promeneurs, de baigneurs; inquiétude des touristes en quête d'un gîte et qui, n'en trouvant pas, jonchent la rue de leurs bagages; départ bruyant des chaises de poste; poussière, soleil, chaleur insupportable, voilà comment Biarritz s'offre d'abord aux arrivants.

Mais attendez, et ne m'accusez pas de dissiper vos rêves d'idéal. Si, au premier moment, le voyageur est un peu ahuri par le tapage et le mouvement qui se font autour de lui, il ne tarde pas, une fois installé, à ressaisir le calme. Bientôt de la superfétation parisienne se dégage, pour lui, la physionomie honnête des gens du lieu : car, ce qu'il y a d'admirable, c'est que ces natures-là conservent malgré tout leur originalité. Ces Basquaises qui passent là-bas, sveltes, élancées, gracieuses, portant bien droit sur leur tête, sans jamais trébucher, le vase de terre rouge à anse double rempli d'eau, s'en vont nu-pieds, sans songer qu'il existe des chaussures, et je crois en vérité qu'elles ne se soucieraient point d'en posséder. Leur robe de toile très-peu ample, leur fichu croisé, leur tablier et le léger madras qui emprisonne la natte de leurs longs cheveux, tel est leur luxe. Les hommes n'ont pas plus de prétentions avec leur grande veste de laine brune, leur ceinture rouge, leur large pantalon, leurs pieds nus et le béret bleu qui protége leur tête. Tout cela travaille avec une activité que rien ne rebute. Ils profitent du tribut que nous venons payer à leur climat, mais soyez certain qu'ils ne nous en ont pas d'obligation, et que s'ils rendent des actions de grâces, c'est seulement à l'Océan, père des fleuves.

A côté de la calèche fringante s'avancent pesamment ces petits chariots bas et oblongs qui portent tous les produits du pays, tantôt du foin, tantôt de la paille de maïs, tantôt du plâtre, tantôt même de la pierre pour les constructions qui s'élèvent de toutes parts. Pas un cheval ne traîne ces véhicules ; ce sont toujours des bœufs à la large encolure, aux grandes cornes, au pelage d'un ton très-clair, conduits par un bouvier qui tient en main, pour la forme seulement, un aiguillon de cinq à six pieds de longueur.

Ce qui est bien local aussi, c'est le marché qui se tient à l'angle d'intersection des deux rues uniques, là où ces voies, qui d'abord n'en faisaient qu'une, se bifurquent. Ce marché offre au touriste du Nord un intérêt très-réel. On y voit, assises auprès de leurs denrées méridionales, des femmes qui sont venues de quatre à cinq lieues de distance, de Cambo, de Bidart, de Guettary, de Saint-Jean-de-Luz ; là s'étalent le pain de maïs avec sa belle couleur d'or (*flava ceres*), les pastèques à l'écorce d'un vert tendre, à la chair rosée et fondante, aux grains noirs, les raisins muscats apportés du Gers et du Lot-et-Garonne, les champignons nommés *ceps*, et surtout les poissons que le pêcheur est forcé d'aller chercher au loin ; car, au bord de la mer, la limpidité de l'eau déconcerte ses efforts. Vous qui aimez, — et pour cause, — les patois du Midi, ayez soin de vous promener le long de ce marché en plein vent ; les paroles y pleuvent, et les explications les plus simples y font autant de tapage que les plus chaudes querelles.

Voulez-vous fuir la foule et le bruit? accompagnez-nous jusqu'à Anglet. Là vous pourrez voir cette maison de pénitence fondée de nos jours par les soins d'un prêtre charitable. On y pratique dans l'ombre de continuelles austérités : non loin, quelques religieuses bernardines ont établi une communauté qui égale en rigueurs volontaires tout ce qu'on rapporte des carmélites. N'ayant d'autre abri que des cabanes de bois ou de chaume, exposées à toutes les intempéries de l'air, elles se sont créé une sorte de Thébaïde où elles vivent et meurent entre la prière et la culture de leur champ. A moins d'un quart de lieue de cette solitude, le beau monde parade et s'amuse. Si vous prenez le frais à votre balcon, vous apercevrez successivement les femmes les plus ravissantes se rendant au bain, défilé qui se fait sans bruit et sans prétention, au moins apparente. On a le chapeau rond, des chignons de toute nuance, l'ombrelle de batiste, la robe retroussée sur le jupon de couleur, des bottes polonaises et des gants de peau de Suède. On ne se fait jamais suivre par son domestique, et l'on descend au bord de la plage comme de simples mortelles.

Souvent nous prenions plaisir à assister à ce Longchamp pédestre jusqu'au moment où nous-même nous allions, pour notre part, faire visite à notre maître baigneur, Joseph Dachary. Cet homme était réputé à Biarritz, comme le sont la plupart de ses confrères,

par son zèle serviable et sa politesse. Il avait passé trente ans à bord des bâtiments de l'Etat et était revenu au pays vivre encore de la mer, en établissant, à la côte des Fous, deux cabines, l'une pour MM. les messieurs, l'autre pour Mmes les dames. La cabine a cessé d'exister : c'était quelque chose de très-primitif. Voyez d'ici des maisonnettes en bois posées sur pilotis, auxquelles on montait par des marches accostées d'une rampe. L'aménagement en était aussi très-élémentaire (1). Le costume était en étoffe de coton de couleur claire, variant entre les raies roses et les raies violettes ou bleues.

Autant de baigneurs, autant de manières de se baigner... quand on se baigne ; car il y a des baigneurs qui ne tâtent jamais le flot, même du bout du pied. Ils arrivent sur la plage en pantalon blanc et fins escarpins, et ils s'enquièrent de la température du jour. La matinée a toujours tort, soit qu'on la juge trop fraîche, soit qu'elle paraisse trop chaude : on attendra. Surviennent les jeunes indigènes, à la bonne et candide figure, qui font tourner non aux macarons, mais aux plaisirs, — des plaisirs si délicats, si menus, qu'on en donne douze pour deux sous. Nos craintifs se bornent à ce jeu innocent.

Il y a, au contraire, les tritons intrépides : ceux-ci ne sauraient traverser la plage d'un pas tranquille, mais ils la franchissent par bonds en agitant les bras comme s'ils lançaient un défi à l'Océan. Les Anglais, généralement bons nageurs, vont parfois sans sourciller jusqu'au Gros-Rocher. Les Basques nagent aussi avec énergie et ils apportent dans cet exercice autant de grâce que de fierté courageuse. Parmi les Parisiens, il est quelques-uns qui font admirablement la *coupe;* mais on dirait qu'ils ont mis à profit leur passage à travers la Gascogne, tant ils jettent au vent de bravades et de lazzi.

Il y a des épisodes. Une fois je me trouvai dans l'eau entre un baigneur rose et un baigneur violet. Le premier ayant avisé l'autre, fit un mouvement saccadé et vint comme pour s'abriter derrière moi. Le violet était un très-joli garçon, bien qu'étant mouillé ; il paraissait, en outre, fort poli ; car il me jeta ces mots avec une inflexion de voix extrêmement gracieuse : « L'eau est parfaite ; ne trouvez-vous pas, monsieur? » Avant que j'eusse pu répondre, le baigneur rose se dressa de toute sa taille et, avec un accent ironique : « Bonjour, monsieur. Enchanté de la rencontre. Après vous avoir cherché partout, je ne m'attendais guère au plaisir de vous rejoindre dans ce salon... humide. Pardon si je ne vous offre pas un siége. »

Le baigneur violet passa par toutes les nuances de l'émotion. Vainement il essaya de sourire. En même temps il tournait vers moi un regard qui semblait faire appel à ma discrétion. Je compris et m'éloignai aussi rapidement que me le permit la vague. Mais il ne m'était pas défendu d'observer, et je résolus d'avoir le mot de l'énigme. Dachary, que j'interrogeai sur les deux inconnus, satisfit ma curiosité ; car il savait tout son Biarritz par cœur. Il m'apprit que le premier était M. T***, riche banquier de Lille, et le second un magnat hongrois, le colonel comte de W***.

Qui l'eût dit!... J'eusse cru que le baigneur rose était un duelliste terrible et le caleçon violet un *lion* craintif qui se serait soustrait par la fuite à un cartel.

Je pensai alors que le banquier pouvait bien être un créancier impitoyable ; mais on me ferma la bouche en me disant que le magnat, sans être opulent, était trop fier pour rien emprunter à personne.

L'ombre s'épaississait de plus en plus.

A quatre heures, nous montions au Port-Vieux. Pour ma part, un pressentiment secret m'appelait au concert, où j'écoutai très-peu les motifs des *Huguenots*, occupé que j'étais à chercher vaguement soit le banquier, soit le colonel.

Tout à coup je les aperçus à vingt pas de moi.

Le comte était rayonnant. Vêtu en sportsman des plus élégants, il donnait le bras à une jeune fille dont l'éclatante beauté blonde ressortait sur le fond brun ou mat des visages espagnols ou bordelais. Elle l'écoutait modestement avec un demi-sourire qui dénotait la confiance. Quant au baigneur n° 1, il fermait gravement la marche en homme qui a conscience d'avoir atteint son but.

J'avisai une Bayonnaise qui possède une gentille maison à Biarritz, et en qualité d'ami je lui demandai des renseignements. Je m'étais bien adressé. La dame savait déjà l'histoire dans ses plus petits détails.

— Vous voyez, me dit-elle, un trio d'opéra-comique, un père, sa fille et le fiancé. Le comte de W*** s'était lié par une promesse formelle, il y a un an, envers Mlle T***. Soudain il se mit en tête qu'on pourrait l'accuser d'avoir lorgné l'immense dot de la demoiselle, et un jour il disparut subitement. Le pauvre père, témoin du chagrin de sa fille, s'élança à la poursuite du magnat fugitif et l'alla chercher tout droit à Pesth ; mais l'autre s'était bien gardé de se rendre dans son pays. Durant un an, il voyagea incognito, faisant perdre ainsi sa piste, jusqu'au moment où sa bonne étoile le conduisit ici. Mlle T*** s'était rendue à Biarritz pour se distraire et tâcher d'oublier le comte. Celui-ci, de son côté, y était venu pour tâcher de ne plus penser à Mlle T***. Ils se sont revus et expliqués, et il s'est trouvé que loin de s'oublier ils n'avaient cessé de songer l'un à l'autre. Le mariage aura lieu la semaine prochaine, les bans ayant été publiés il y a un an. Un peu de retard n'aura pas nui à l'amour.

En ce moment, la musique attaqua le duo final de Raoul et Valentine. A ces accents sublimes, le jeune Hongrois frémit et pencha la tête d'un air ému, comme sous le regret de ses torts. La charmante fiancée le toucha doucement du bout de son ombrelle : elle semblait à la fois le gronder et l'encourager du regard.

Il se fit alors un mouvement dans la foule ; tous les yeux se portèrent vers le sentier qui domine le port. L'Impératrice venait de s'y asseoir avec ses dames. Il n'y avait plus d'attention que pour elle.

Tandis que ces respectueux hommages montent vers la protectrice de Biarritz, je vais combler une lacune en vous parlant enfin de la *Villa Eugénie.*

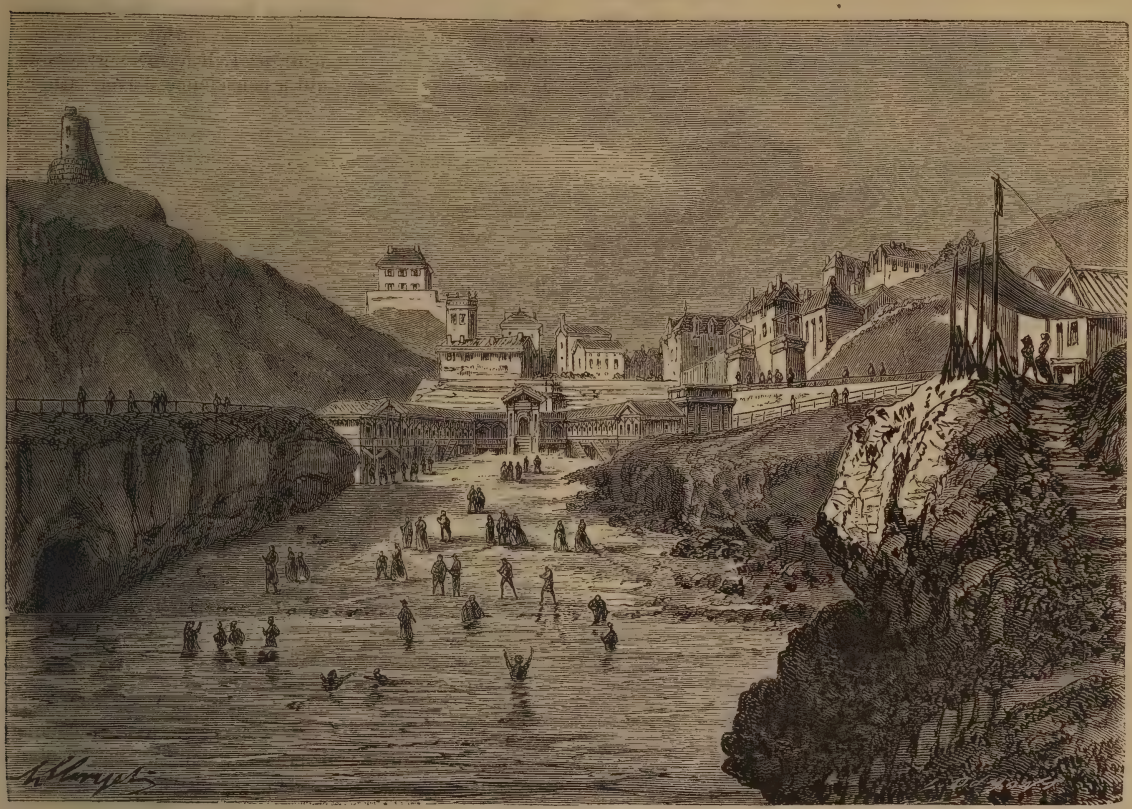
Si par hasard vous en étiez encore à savoir ce qu'est la villa Eugénie, je laisserais votre imagination s'exercer à ce sujet et rêver les merveilles du Généralife et de l'Alhambra. Vous ne voudriez rien moins qu'un palais moresque, avec des trèfles semés partout, avec des arabesques or, azur et vermillon courant sur des portes et galeries finement découpées, avec des colonnettes sveltes et élégantes encadrant les arcades d'un *patio* couvert d'un *velarium* et dont le centre serait

(1) Ces cabanes grossières ont été remplacées depuis par un grand établissement de structure moresque, qui offre le plus beau coup d'œil.

occupé par une fontaine de marbre blanc aux eaux jaillissantes.

Malheureusement pour l'architecte, M. Durand ne partageait pas cette façon de voir. Au lieu de s'inspirer de Biarritz même et de la Biscaye si proche, et du ciel, et de l'Océan, et des rochers, il a étudié Versailles, Fontainebleau et jusqu'aux maisons de la place Royale. En conséquence, il a érigé un vrai château du dix-septième siècle, en brique, avec des chênèaux de pierre blanche... Quelle situation cependant pour électriser même un architecte officiel ! Pouvoir élever un palais d'été à quelques pas de l'Espagne, un palais qui domine la plage et a vue sur le phare, sur Anglet, sur Bayonne, sur Saint-Jean de Luz, sur les villages sabourdins, sur tout le golfe Cantabrique, enfin jusqu'à la pointe du cap Machicao ; et ne pas se sentir pénétré de cette poésie, et se contenter de faire de l'épais et du solide !... La verdure ne rachète point cette lourdeur monotone, car le voisinage de la mer n'a point permis d'obtenir des arbres : tout végète sous l'ardente haleine du vent.

On n'a pas mieux réussi pour l'église neuve qui se dessine à l'extrémité de la côte du Moulin, sur une plage sablonneuse. Cette église, de style roman, — si elle a un style, — s'appuie sur un porche étroit ; à l'intérieur, elle est d'une simplicité vraiment trop évangélique. Qu'il est triste d'avoir à enregistrer tant de fautes de goût ! Mais aussi combien ces fautes disparaissent dans l'ensemble magique des grandes côtes, des falaises granitiques !



Le Vieux-Port, à Biarritz. Dessin de H. Clergét.

Chaque soir, on dansait chez des riches opulents ; mais, au rebours de la plupart des invités, nous préférions au piano la voix du vent et à la mazourke la rêveuse promenade qu'il est si bon de suivre sur l'Atalaye. Plus d'une fois, le soir, nous vîmes des femmes agenouillées au pied de la grande croix qui domine le promontoire. C'est qu'ils vont loin, les braves pêcheurs de Biarritz ; c'est qu'il leur faut contourner ce banc de rochers, qui commence à quatre milles au large, formant une double chaîne, celle qui part du cap Saint-Martin, et celle qui va de la côte des Basques au Moulin à vent. Bien que la grosse mer, vue de la Roche-Percée, où des montagnes de vagues viennent s'engouffrer, glace d'effroi le cœur le plus intrépide, bien que la Grande-Roche, qui a quinze mètres de hauteur, soit souvent couverte par les flots, ce lieu fut jadis un centre actif de navigation.

C'est ce que me racontait ingénument Dachary, un soir où, fatigué du bal, j'allais chercher la solitude et le frais sur un banc de l'Atalaye. Dachary y était assis, et, la tête penchée, il contemplait son vieil ami l'Océan. Je le reconnus et l'appelai. Il tressaillit, souleva son béret et me fit place.

— Est-ce que vos fils sont en mer ? lui demandai-je.

— Non pas, monsieur, malheureusement. Mes fils n'ont que le temps de s'occuper des bains. Ah ! je me disais, *dans mon à part*, qu'autrefois il y avait à faire mieux que cela.

— Mieux que cela ? Plaignez-vous donc ! Votre Biarritz n'est-il pas assez à la mode ?

— Ah ! monsieur, *Biarritze* est bien tombé.

— Par exemple ! Quand la foule l'inonde, quand on ne peut trouver à s'y loger, malgré les vastes hôtels qu'on y a construits !

— Le beau monde vient et s'en va comme la mouette, et nous restons seuls, et il faut passer l'hiver à se croiser les bras. Mais autrefois il y avait du plaisir à poursuivre la baleine dans le golfe !... car les baleines, savez-vous? abondaient dans nos eaux, et je me suis laissé dire par les anciens qu'on en faisait de fières pêches. Sitôt qu'on en signalait une, vingt barques s'élançaient du Port des Pêcheurs, et la bête était harponnée pour sûr. Aujourd'hui, plus moyen ; les baleines, qui vous ont du flair, ont compris que l'endroit n'était pas sain pour elles, aussi elles se privent d'y venir flâner. Mon grand-père et mon aïeul n'avaient jamais aperçu la queue d'une seule. Mais la preuve qu'elles fréquentaient nos parages, c'est que bien des héritages sont encore bordés de leurs os. Voilà une course périlleuse ! A ce métier-là, on était des hommes. Hélas ! les baleines sont parties, et sans doute elles ne reviendront plus, ajouta-t-il avec un soupir comique.

— Et nous ferons bientôt comme les baleines, mon brave Dachary, lui dis-je.

— Quoi ! vous vous en allez, monsieur?

— Eh ! oui. Les Parisiens ne posent nulle part. Maintenant les montagnes nous appellent.

— Les montagnes ne valent pas l'Océan, dit-il en secouant la tête.

— C'est possible, mais elles ont bien leur prix. Nous n'avons pas à nous plaindre, puisque nous avons vu Biarritz dans toute sa splendeur. Un jour, d'autres voyageurs seront moins favorisés que nous.

— Comment ça, monsieur?

— Oui, Dachary. Il y a un savant auteur qui s'appelle Thoré. Ce Thoré a écrit que, dans vingt-quatre mille ans, le golfe de Biscaye sera devenu un archipel, et que Biarritz se trouvera loin de la mer.

— Ce serait fièrement dommage !

— Rassurez-vous. D'ici à vingt-quatre mille ans, vous avez le temps de voir des baigneurs.

— C'est égal... murmura tristement le Basque, comme si le sable montait déjà sous ses pieds.

Mais la mer voulut sans doute protester contre la prédiction, car des vagues énormes arrivèrent du large et vinrent se briser avec une fureur intelligente contre les parois du promontoire.

ALFRED DES ESSARTS.

## HISTOIRE ANECDOTIQUE.

### LES FOYERS DU THÉATRE-FRANÇAIS (1).

La Comédie-Française a possédé une femme de beaucoup de talent, mais dont la gloire aujourd'hui est un peu effacée, malgré les beaux et légitimes succès qu'elle a obtenus sous trois noms différents; car elle s'est appelée tour à tour Mlle Vanhove, Mme Petit et Mme Talma, et elle est morte veuve du comte de Chalot.

Son nom le plus connu est celui de Mme Talma ; mais la renommée de son second mari a comme étouffé la sienne. Retirée du théâtre bien avant Talma, elle lui a longtemps survécu. Or, l'on sait que, sauf de très-rares exceptions, la retraite est mortelle aux gloires théâtrales.

Fille de Vanhove, talent estimable du Théâtre-Français, l'actrice dont je parle débuta à quatorze ans avec un grand éclat dans la tragédie, la comédie et le drame. Elle fut surtout un modèle de décence et de sensibilité. Son organe rappelait aux vieux amateurs celui de Mlle Gaussin, et c'est pour elle qu'on créa cette expression : *avoir des larmes dans la voix.*

Talma l'avait connue au théâtre français du faubourg Saint-Germain, mais il n'en devint amoureux qu'au théâtre de la République; il lui faisait sa cour au foyer et dans les coulisses, et la jeune artiste n'était pas insensible aux hommages de celui qui déjà était une des plus brillantes étoiles de la scène parisienne.

Malheureusement il avait un rival, un rival redouté, un des premiers acteurs politiques de cette sinistre époque... Robespierre !...

Un jour, elle frémit à un récit que lui fit Talma. Il avait inventé pour la ville un costume assez élégant, qui consistait en une redingote courte à la polonaise, ornée de brandebourgs, un pantalon étroit, un gilet en châle, laissant le col découvert, et un chapeau relevé avec une plume. Or, Robespierre était habillé par le tailleur du jeune tragédien, qui lui conseilla un jour, en lui prenant mesure, de porter une redingote *à la Talma.*

Au seul nom du futur Sylla de la scène tragique, le *Sylla* de la France d'alors, qui s'était aperçu de la passion de Talma et en était jaloux, bondit de fureur ; d'horribles imprécations s'échappent de cette bouche cruelle, et le pauvre tailleur, épouvanté, court informer l'acteur du danger qui le menace.

Les deux artistes convinrent de se voir moins souvent et d'éviter tout ce qui pourrait éveiller la défiance du dictateur. Mme Petit s'éloigna quelque temps ; puis, à son retour, cherchant des protecteurs pour elle et pour celui qu'elle aimait, elle se fit inviter à dîner chez une de ses camarades, Mme Chestel, actrice du Théâtre-Français, qui jouait sous le nom de Mme Fleury et dont le mari, ennemi de Robespierre, recevait chez lui Danton et Tallien. Ils lui promirent leur appui. Tallien, pendant le repas, remarqua que la tête d'un superbe poisson était tombée du plat dans l'assiette de Danton : — Mauvais présage ! s'écria-t-il. — Eh non, répondit le proscripteur de septembre ; tu vois bien que cette tête tombe devant moi. L'auteur de *Faublas* fut meilleur prophète.

Robespierre mourut sur cette guillotine dont il avait fait une sorte d'institution politique, et nos deux artistes respirèrent. Mais d'autres obstacles retardaient leur union qu'un heureux malheur vint hâter. Mme Petit jouait dans une pièce de Collot d'Herbois le rôle d'une femme qu'on enlevait. L'acteur chargé de l'enlèvement

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

fit un faux pas et tomba dans la coulisse avec son gracieux fardeau. Ecrasée par son poids, elle sentit qu'une longue épingle entrait dans sa poitrine. On la porta dans sa loge ; la plaie ne saignait pas assez, ce qui rendait surtout la position de l'actrice inquiétante. Un de ceux qui l'entouraient dit qu'on devrait sucer la plaie pour écarter le danger : « Il faut se hâter ! » s'écriait-il. Tous les regards se tournèrent vers Talma, l'un des spectateurs les plus agités de ce fatal accident ; il rougit et fut le sauveur de celle qu'il aimait. Cette aventure dramatique précipita le dénoûment.

J'ai eu quelques relations avec Mme Talma devenue comtesse de Chalot. C'était une femme d'excellent ton ; elle lisait quelquefois devant des invités des pièces écrites par elle et qui, à défaut de talent dramatique, attestaient du moins son esprit. Elle a publié, en 1836, des *Etudes sur l'art théâtral*, où les comédiens peuvent puiser d'utiles préceptes et qui contiennent de curieuses anecdotes sur Talma. L'esprit qu'elle avait lui servait sur la scène non-seulement pour ses rôles, mais aussi en dehors de ses rôles ; en voici un exemple.

*L'Abbé de l'Epée*, drame en cinq actes, de Bouilly, attirait la foule. Deux rôles y étaient admirablement joués : celui de l'abbé de l'Epée, par Monvel, et celui du jeune sourd-muet, par Mme Talma, qui avait remplacé le charme irrésistible de sa voix par la touchante vérité de sa pantomime.

Je la laisse raconter elle-même un trait de courage et de présence d'esprit qui lui fait grand honneur.

« Un jour, dit-elle, une circonstance extraordinaire me fournit l'occasion de montrer à quel point j'étais identifiée avec mon personnage.

« Une machine qui servait à faire mouvoir les décorations tombe du cintre derrière le théâtre. Des cris se font entendre ; un accident des plus graves semblait être arrivé ; toute la salle se lève spontanément ; Baptiste, Mme Thenard et Mlle Bourgouin, qui étaient en scène, se virent forcés de la quitter.

« Ils reviennent bientôt rassurer les spectateurs, en affirmant que personne n'a été blessé, et le calme ne tarde pas à se rétablir.

« Mais le public, qui ne perd jamais l'occasion d'être juste envers les acteurs, s'aperçut que, pendant ce temps, j'étais restée, comme sourde, à ma place, près d'une table, observant une mappemonde, et complétement étrangère à l'événement qui avait interrompu le spectacle : le jeu de ma physionomie était loin d'exprimer la crainte. Alors, frappé de cet à-propos, le public me fit entendre des applaudissements réitérés à quatre reprises. Ah ! pour cette fois, je n'avais garde de rester dans mon rôle de sourd : mon cœur battait de plaisir. »

Lemercier fut un des causeurs de notre foyer ; il avait une conversation variée, une mémoire pleine d'anecdotes qu'il racontait fort spirituellement. Talleyrand l'avait cité comme l'homme de France qui causait le mieux, et ce suffrage était d'une grande valeur. Il était renommé pour l'indépendance de son caractère et pour la fréquence de ses chutes dramatiques ; il ne ménageait pas plus le public que le pouvoir. En butte aux rigueurs des deux censures de l'Empire et de la Restauration, il fut inflexible dans ses principes politiques. Quant à ses principes littéraires, il fut tour à tour le violateur et le défenseur des règles d'Aristote. Il se déclarait l'ennemi de la nouvelle école. Il attaquait ouvertement les auteurs modernes ; et quand on lui disait qu'ils étaient ses enfants, il répondait en souriant : — *Oui... enfants trouvés !*

En 1826, Delaville et Casimir Bonjour étaient les auteurs qui fréquentaient notre foyer le plus assidûment et qui l'animaient de leur conversation. Le premier avait fait jouer à Bordeaux et plus tard au second théâtre français un *Artaxerce* que Delrieu ne lui pardonnait pas. Casimir Bonjour, après plusieurs succès dans la comédie (*le Mari à bonnes fortunes* fut son œuvre la plus heureuse), sembla renoncer au théâtre. Tous deux aussi étaient d'agréables conteurs.

Pigault-Lebrun, un de nos romanciers les plus féconds et les plus gaillards du dix-neuvième siècle, a fait des comédies dont plusieurs se sont jouées au Théâtre-Français et s'y représentaient encore de mon temps, comme *l'Amour et la Raison* et *les Rivaux d'eux-mêmes*.

Leur ton s'éloigne de beaucoup de celui de ses romans. Il venait souvent le samedi, au foyer, nous demander des places pour son petit-fils, qu'il appelait son *petiot*, et nous en donnions avec plaisir ; l'enfant nous a largement payés de ces billets gratuits ; car le *petiot* s'est appelé Émile Augier.

J'ai revu au foyer de la Comédie des auteurs que j'avais connus au second théâtre français, entre autres Casimir Delavigne. J'avais joué au faubourg Saint-Germain dans les *Comédiens*, et, rue Richelieu, il m'a confié des rôles dans quelques-uns de ses ouvrages. On sait quels succès il obtint, et comme sa mémoire les expie. Applaudi en son temps, il est dédaigné au nôtre. L'a-t-il mérité ? beaucoup de personnes appartenant à ma génération ne partagent pas plus que moi cette opinion sévère. Mais, qui sait ? la France est un pays de révolution et de réaction.

Quant à Picard, j'ai été son administré au second théâtre français, et c'est un de mes meilleurs souvenirs ; je l'ai beaucoup aimé, en dépit de tous les outrages qui lui ont été prodigués. C'est un des auteurs que j'ai vu le plus maltraiter. Plein d'obligeance et de dévouement, il a fait beaucoup d'ingrats ; quelquefois il était triste, découragé, mais sans désir de vengeance, et sa gaieté finissait toujours par prendre le dessus.

— Ainsi sont faits les hommes, me disait-il, il faut bien s'y accoutumer ; je crois, d'ailleurs, que je ne vaux pas mieux que les autres.

Je retourne en arrière pour raconter brièvement les troubles intérieurs du Théâtre-Français, qui furent la conséquence inévitable des troubles politiques du pays.

Aux premiers grondements de la Révolution, la division éclata parmi les sociétaires.

Le *Charles IX* de Marie-Joseph Chénier remplit d'orages les foyers, la salle et le théâtre. Des projets de scission étaient formés. Fleury vint un jour en instruire le comité.

— Messieurs, dit-il, je viens dénoncer une conspiration contre la Comédie-Française.

Dugazon, qui entrait, s'écria, en imitant la voix rauque des colporteurs de journaux :

— Voilà la grande conspiration découverte : c'est du curieux ! c'est du nouveau !

Les éclats de rire couvrirent la voix de Fleury, et l'on eut quelque peine à revenir au ton sérieux qu'exigeait la circonstance.

Dugazon et Talma étaient les chefs du parti révolutionnaire, Dazincourt et Fleury marchaient à la tête de l'opinion royaliste. Il est permis de croire que l'immense succès de *Charles IX* était peu agréable au côté

droit des sociétaires, et qu'ils ne s'empressaient pas de remettre au répertoire la tragédie qu'une indisposition de Mme Vestris et une maladie de Saint-Prix en tenaient éloignée. La jeunesse parisienne, qui se trouvait privée d'applaudir la pièce de Chénier et le talent de Talma, protestait chaque soir par ses cris contre ce double ostracisme.

Un député de la ville de Marseille demanda, au nom de ses collègues, une représentation de *Charles IX*. Naudet allégua, comme empêchement légitime, l'absence forcée des deux acteurs que nous venons de nommer. Talma, s'avançant sur la scène, annonça que Mme Vestris n'était pas assez sérieusement indisposée pour se refuser à jouer le rôle de Catherine de Médicis (il était sûr de la bonne volonté de cette actrice qui était sœur de Dugazon, le maître de Talma), et que, quant à celui de M. Saint-Prix, le public voudrait bien permettre qu'un autre acteur se chargeât de le lire.

Mme Vestris consentit à reprendre le rôle de la reine et Grammont à lire celui du duc de Guise. Talma eut à cette occasion une querelle avec Naudet; une lettre adressée par lui à Mirabeau et la réponse de celui-ci augmentèrent encore l'effervescence publique. Chénier et Palissot intervinrent dans le débat. Le bruit courut que Talma avait été expulsé du Théâtre-Français par ses cosociétaires; on interpella les comédiens à ce sujet, et Fleury s'exprima ainsi au milieu d'un profond silence :

— Messieurs, ma Société, persuadé que M. Talma a

Une représentation de *l'Abbé de l'Épée*. Dessin de A. Duvivier.

trahi ses intérêts et compromis la tranquillité publique, a décidé à l'unanimité qu'elle n'aurait plus aucun rapport avec lui, jusqu'à ce que l'autorité ait statué.

Fleury avait accepté cette périlleuse mission; mais c'était un homme aussi courageux que loyal et qui ne reculait jamais devant ce qu'il regardait comme l'accomplissement d'un devoir. Applaudi par les uns, hué par les autres, il vit Dugazon s'élancer des coulisses :

— Messieurs, dit celui-ci, la Comédie va prendre contre moi la même délibération que contre M. Talma. Je dénonce toute la Comédie; il est faux que M. Talma ait trahi la Société et compromis la sécurité publique; tout son crime est de vous avoir dit qu'on pouvait jouer *Charles IX*... et voilà tout.

Ces paroles augmentent le désordre; Dugazon disparaît après les avoir prononcées, et comme il devait jouer dans la dernière pièce, le spectacle ne put continuer.

La paix sembla se rétablir, grâce à l'esprit tout à la fois ferme et conciliant du respectable et malheureux Bailly, maire de Paris; mais les séparatistes n'en poursuivaient pas moins l'exécution de leurs projets, et dans les premiers mois de l'année 1791, ils s'installèrent au théâtre de la rue de Richelieu, occupé maintenant par les comédiens français, et qui s'appelait alors *Théâtre des Variétés amusantes*.

Chacune des deux scènes rivales possédait des talents d'un ordre supérieur, mais la tragédie passait pour mieux jouée à la rue Richelieu. Pour ramener la foule au faubourg Saint-Germain, Mme Joly, une des soubrettes les plus aimées de ce théâtre, y joua le rôle d'Athalie. Ce spectacle attira la foule. Avant la représentation, on fit circuler dans la salle le distique suivant :

Si l'actrice Joly n'est pas bonne Athalie,
Le pis-aller sera de la rendre à Thalie.

Mme Joly fut bien accueillie, non-seulement pour son zèle, mais aussi pour sa remarquable manière de dire les vers de tragédie ; déjà elle avait rempli des rôles en dehors de son emploi habituel, entre autres Monime, Agnès de *l'École des femmes*. Dans *Athalie*, on applaudit la noblesse et la fermeté qu'elle déploya. Mais la faiblesse de son organe, une santé toujours languissante ne lui permirent pas de renouveler cette épreuve, quoiqu'elle en fût sortie fort honorablement. Mme Joly mourut à trente-six ans. Lebrun, qui fit tant d'épigrammes, composa pour elle cette épitaphe honorable :

Éteinte dans sa fleur, cette actrice accomplie
Pour la première fois a fait pleurer Thalie.

Je ne retracerai point tous les événements qui signalèrent la concurrence des deux théâtres, et qui sont racontés dans l'*Histoire du Théâtre-Français, depuis le commencement de la Révolution jusqu'à la réunion générale*, par Étienne et Martainville, publiée chez Barba en 1802 (an X). Toutefois, ce qui est relatif aux représentations de *l'Ami des lois*, de Laya, père de M. Laya,

Talma Dessin de A. Duvivier.

connu par le grand succès du *Duc Job*, a eu un si glorieux retentissement, qu'il n'est pas permis de le passer sous silence.

Cette comédie en cinq actes et en vers, où les sanguinaires héros de la démagogie étaient énergiquement flagellés, fut représentée le 3 janvier de l'année 1793, au milieu des applaudissements les plus enthousiastes. Mais les modèles ne tardèrent pas à se reconnaître. Le conseil général de la Commune défendit la pièce. L'arrêté fut placardé dans Paris le 12.

Le soir, une foule innombrable envahissait le théâtre de *la Nation* (c'était le nom que s'était donné la Comédie-Française du faubourg Saint-Germain.) La toile levée, les comédiens donnent connaissance de l'arrêté de la Commune, qui est couvert de huées et de sifflets ; on demande la pièce avec fureur. Le commandant de la garde nationale de Paris, Santerre, arrive avec ce qu'il appelait son état-major, et défend de jouer la pièce. Le public crie : *A la porte! Silence! A bas le général Mousseux!* On appelait ainsi Santerre parce qu'il était brasseur au faubourg Saint-Antoine. On lui fit, de son vivant, cette épitaphe :

Ci gît le général Santerre
Qui n'avait de Mars que la bière.

La pièce, interdite par la Commune, fut permise par la

Convention. Un jour qu'elle n'était point affichée, le public la demanda à la place du spectacle annoncé, et les comédiens ne pouvant se permettre de déférer à son désir, quelques jeunes gens montèrent sur la scène et la lurent au milieu d'un enthousiasme effréné. La salle était entourée de soldats et de canons.

Après le retour des Bourbons, Laya fut élu membre de l'Académie française. Louis XVIII lui dit, en approuvant sa nomination :

— Monsieur Laya, l'Académie française, en vous nommant, acquitte la dette de la France.

Le théâtre de la Nation représenta avec un grand succès *Paméla*, comédie en cinq actes et en vers, sujet emprunté à Richardson. Il n'y avait rien dans cet ouvrage qui pût servir de prétexte à la plus petite persécution, mais on allégua une tirade en faveur de la tolérance, et dans la nuit du 3 au 4 septembre 1793, les comédiens du théâtre de la Nation furent tous incarcérés. L'auteur, François de Neufchâteau, qui devint plus tard ministre de l'intérieur, décrété et arrêté avec eux, sortit de prison peu de jours après. Donc, il était évident que la mesure était dirigée, non contre *Paméla*, mais contre les acteurs qui avaient représenté *l'Ami des lois*. Plus d'un, en entrant dans ces nouveaux et lugubres foyers, envoya tout bas de tristes adieux à cet heureux foyer où souvent l'avait suivi le doux bruit des applaudissements. Ils pensaient que l'échafaud était le seul théâtre qui leur fût réservé. Toutefois ils y échappèrent ; ce fut à Labussière, simple employé du Comité de salut public, qu'ils durent leur délivrance : ayant retardé l'envoi des pièces qui devaient former l'acte d'accusation, il alla au bain, les y fit tremper jusqu'à ce qu'elles fussent presque réduites en mastic et les lança en petites boulettes par les fenêtres de la salle de bain, qui donnait sur la rivière. Le 9 thermidor vint arracher à la mort ces nouvelles victimes. Les comédiens français, qui devaient la vie à Labussière, donnèrent, à son bénéfice, sur le théâtre de la porte Saint-Martin, une représentation à laquelle le premier Consul assista, et dont le produit s'éleva à quatorze mille francs. Incapable d'économie, les secours secrets que Labussière recevait de l'impératrice Joséphine ne l'empêchèrent pas de tomber dans la misère ; sa raison s'altéra, et il mourut peu de temps après, dans une maison de fous. Peut-être ses nombreux obligés ne se souvinrent-ils pas assez de lui ! Avec les comédiens français, combien d'autres existences ont été sauvées par son périlleux dévouement !

Je ne m'occuperai pas des événements survenus depuis l'époque où les comédiens du faubourg Saint-Germain sortirent de prison, jusqu'à celle où ils se réunirent à leurs anciens camarades. J'ai hâte d'arriver à la reconstitution de l'ancienne société qui fut l'ouvrage de François de Neufchâteau, ouvrage difficile qu'un véritable amour de l'art et une volonté persévérante pouvaient seuls accomplir.

Je ne crois pas que, le jour où les comédiens des deux théâtres français se réunirent au foyer de la rue Richelieu, la joie fut bien vive et les poignées de main bien sincères. Il y avait beaucoup à oublier, ce fut l'affaire du temps. L'ancien théâtre de la République devint le théâtre des Comédiens ordinaires de l'Empereur et ne reprit son ancien titre qu'au temps d'une république nouvelle.

Le Théâtre-Français a eu dans le local qu'il occupe depuis tant d'années des fortunes diverses. Après une grande prospérité, il a traversé de très-malheureux jours ; les jours prospères sont revenus et il a maintenant l'habitude des recettes fabuleuses. Tout fait penser qu'il la conservera : c'est mon vœu sincère.

Ses fortunes administratives ont varié et son local a reçu des modifications avantageuses qui ont profité surtout à ses foyers. Les richesses de son musée se sont considérablement accrues. Il vient tout récemment de faire une précieuse acquisition, et un nouveau portrait de Molière a été offert aux regards du public dans le salon d'honneur où sont placées les gloires de la Comédie-Française.

Il s'agit du portrait original de Molière par Mignard, qui passa pour le premier coloriste de son temps. Ces deux hommes célèbres se connurent à Avignon et s'y lièrent d'une amitié que le temps n'altéra point. Molière voyait avec peine que le talent de son ami n'était pas aussi apprécié qu'il méritait de l'être ; Colbert protégeait surtout Lebrun, que le roi avait nommé son premier peintre, titre que Mignard n'obtint qu'à la mort de l'auteur des *batailles d'Alexandre*.

Mignard avait peint à fresque la coupole du Val-de-Grâce, que Molière célébra en vers, malheureusement inférieurs à la beauté de l'œuvre du peintre, sauf une page où il est question du caractère de Mignard. Molière se connaissait moins en peinture qu'en nobles sentiments et il fit de Mignard un portrait honorable et mérité. Celui-ci l'en remercia dignement surtout par le portrait que le foyer possède en ce moment.

Le grand homme qu'il représente porte le costume tragique du dix-septième siècle, car on n'ignore pas que l'auteur de tant de chefs-d'œuvre comiques aimait la tragédie d'une passion malheureuse ; il a la tête penchée en avant, la longue perruque à la Louis XIV avec une bandelette sur le front, et il tient à la main ce qu'on nommait *le bâton du commandement*. C'est le général des poëtes comiques avec les insignes de la puissance tragique. Cette belle peinture est regardée comme un chef-d'œuvre ; elle se distingue par la vigueur et la vérité.

C'est dans le même salon que se trouvent les bustes de Pierre et Thomas Corneille, de Racine, de Crébillon, de Regnard, de Rotrou, l'admirable statue de Voltaire assis et costumé à l'antique, due au ciseau de Houdon. Je regrette de n'y pas voir La Fontaine. Son bagage théâtral est peu de chose, j'en conviens. Il a pris des animaux pour acteurs de ses fables ; mais il me semble qu'il y a bien de *l'homme* dans ses animaux et qu'à ces charmantes œuvres il ne manque ni l'action ni la leçon dramatiques. La Fontaine disait de Molière : *C'est mon homme*, et il y a tant de rapports entre ces deux bons et grands esprits, qu'il est difficile, en voyant l'un, de ne pas penser à l'autre. Le bonhomme aurait droit à une entrée de faveur. Dans les péristyles, dans les corridors et jusque sur les escaliers, il y a encombrement de tableaux et de statues reproduisant les auteurs et les acteurs qui ont illustré le théâtre français. Une grande figure en pied représentant la tragédie est signée Clesinger ; un tableau de Largillière nous montre M^lle^ Duclos, actrice tragique, ayant de la poudre et des paniers, et au-dessus d'elle, dans le même cadre, deux amours qui viennent la couronner. Dans le foyer des artistes, non loin de là, un Talma, d'Eugène Delacroix, et un tableau donné par Ingres, représentant Molière reçu par Louis XIV, qui le fait asseoir à sa table en présence des courtisans...Ce serait une trop longue énumération que

celle de toutes ces œuvres qui, sous le rapport de l'art, ne sont pas toutes d'une égale valeur, mais offrent du moins le précieux mérite de la ressemblance. On y voit aussi deux grands tableaux de M. Geffroy, sociétaire retiré de la Comédie-Française, qui a peint à deux époques différentes les acteurs-sociétaires avec lesquels il a joué. Jamais peut-être nul pinceau n'a reproduit Mlle Mars avec autant de fidélité. Le foyer des artistes possède aussi un curieux tableau représentant *les Farceurs* du dix-septième siècle, comme l'annonce l'inscription placée au bas. Parmi eux se trouve ce sublime farceur qui s'appelle Molière, près de lui, Raymond Poisson; on y voit Turlupin, Gros-Guillaume et Gauthier Garguille, qui, protégés par le cardinal Richelieu, eurent l'honneur de divertir Son Eminence.

L'auteur du *Misanthrope* est là en singulière compagnie. Les autres personnages appartiennent à la Comédie-Italienne et portent les costumes de leurs rôles.

Enfin, la Comédie-Française possède aujourd'hui de tels trésors artistiques et de si nombreuses curiosités, qu'elle serait embarrassée de trouver de la place pour de nouveaux dons et pour des acquisitions futures.

Rien ne lui manque donc, ni les richesses du passé, ni celles du présent, ni la faveur du gouvernement, ni la confiance des auteurs, ni les sympathies du public, et ses amis les plus ardents chercheraient vainement à former pour elle de nouveaux souhaits.

SAMSON.

# LA SCIENCE EN FAMILLE.

## LA PLUIE ET LE BEAU TEMPS (1).

Un mot d'Hippocrate. — L'expérience et l'empirisme. — Les marées océaniques et les marées atmosphériques. — Le bilan de la lune. — Expérience de Melloni. — Observations et calculs de M. Park-Harrison. — La lune mangeuse de nuages. — Le rayonnement nocturne. — La lune rousse. — Jugement et acquittement de la lune. — Ses témoignages — Différentes espèces de nuages. — Les *cirrus*, les *cumulus*, les *stratus*, les *nimbus* et leurs dérivés. — La pluie, la neige, le grésil et la grêle. — Le verglas. — Derniers mots sur la prévision du temps. — Le réseau météorologique. — Le commandant Maury — L'amiral Fitz-Roy. — Espérances et déceptions. — A quoi se réduisent les prédictions. — L'arbre et le fruit. — Conclusion.

— Pourtant, monsieur, interrompit Mme X***, êtes-vous bien sûr que la lune ne soit pour rien dans les changements de temps? je vous avoue que, malgré mon profond respect pour les arrêts de la science moderne, je ne puis refuser toute créance à tant de témoignages qui, depuis des siècles et encore de nos jours, s'accordent à rapporter aux phases de la lune la plupart des alternatives de pluie et de beau temps. Les agriculteurs, les marins sont unanimes sur ce point, et vous ne pouvez nier qu'ils aient pour eux l'expérience.

— *Ars longa, experientia fallax*, chère madame.

— Cher monsieur, je ne sais pas plus le latin que le grec. Je crois entendre cependant que vous dites : l'art long, l'expérience trompeuse?...

— Ce n'est pas moi qui le dis, madame : c'est Hippocrate; et vous le traduisez fidèlement. Oui, l'expérience est trompeuse lorsqu'elle ne s'appuie pas sur le raisonnement : elle s'appelle alors *empirisme*; elle confond la règle avec l'exception, l'accident avec la loi; elle généralise avant d'analyser; elle prend de simples coïncidences pour des rapports de cause à effet. Cette fausse expérience est la source de toutes les erreurs, de tous les préjugés où s'encroûte le vulgaire.

— Là! tout doux! ne vous fâchez pas! je ne vous parlerai plus de la lune.

— Madame, vous me faites injure. Croyez-vous par hasard que votre lune me fasse peur? Je vous ai annoncé que je vous ôterais des illusions relativement à cet astre, et que je le réduirais à sa juste valeur. Le moment est venu de procéder à cette exécution. Veuillez me dire, s'il vous plaît, de quelle façon vous imaginez que la lune puisse influer sur l'atmosphère.

— Mais de la même façon qu'elle agit sur la mer. N'est-ce pas la lune qui produit les marées? Et si elle a assez de force pour déplacer, par son attraction, les eaux de l'Océan, pourquoi ne déplacerait-elle pas de même l'air, qui est beaucoup plus léger.

— En d'autres termes, vous demandez, madame, pourquoi il n'y aurait pas des marées atmosphériques?

— Vous l'avez dit.

— Eh bien, madame, il y a, en effet, des marées atmosphériques. Mais d'abord ces marées ne sauraient avoir aucun rapport avec la tenue du temps pendant toute une lunaison; les attractions combinées de la lune et du soleil, qui produisent les marées océaniques, agissent d'une façon périodique et régulière. A ce compte, le temps devrait changer avec la même régularité; ce qui n'a point lieu. En outre, on se fait une idée très-exagérée de l'importance de ces marées. En ce qui concerne l'Océan, elles ne se traduisent que par des oscillations imperceptibles. Celles que nous appelons *grandes marées*, et qui ont lieu au moment de la pleine lune d'équinoxe, ne se font sentir avec force que sur certains points, à Saint-Malo, par exemple, où elles sont favorisées par la configuration des côtes, et souvent aussi par le vent. Or savez-vous quelle hauteur elles atteignent? Sept mètres au plus au-dessus du niveau moyen. Cela suffit pour nous donner, à nous chétifs, un spectacle imposant, grandiose et qui peut devenir tragique. C'est ainsi qu'en 1634 une haute mer d'automne, grossie par une tempête, dévasta l'île de Nordstrand, sur la côte du Danemark. Mais qu'est-ce qu'un gonflement local de sept mètres, relativement à l'immensité de l'Océan? Bien peu de chose, convenez-en. Transportons maintenant cet effet minuscule à l'océan atmosphérique, qui a huit cents fois moins de densité que la mer. Il devient tout à fait imperceptible; il n'affecte que les couches superficielles de la masse gazeuse, et quant aux couches moyennes et aux couches inférieures, elles s'en ressentent si peu, que le baromètre n'en accuse rien, absolument rien. Le baromètre est sujet à des oscillations diurnes que l'analogie

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

a fait attribuer à des marées atmosphériques ; mais celles-ci n'ont absolument rien de commun avec les marées océaniques : elles sont dues, comme tous les mouvements de l'air, à des changements de température. Lisez à ce sujet, madame, le livre de M. Marié-Davy, que j'ai déjà cité, et que je ne saurais trop vous recommander. C'est au paragraphe 7 du chapitre II, que ce savant astronome et physicien traite des *Marées de l'Océan et de l'atmosphère*. Je sais presque ce paragraphe par cœur. Je me rappelle notamment le passage que voici :

« Les marées océaniques, produites surtout par l'action lunaire, obéissent dans leur apparition au mouvement de notre satellite ; et comme le passage de cet astre au méridien retarde chaque jour de cinquante minutes et demie, les marées retardent en moyenne de la même quantité d'un jour à l'autre ; elles arrivent donc successivement à toutes les heures du jour et de la nuit. L'oscillation barométrique s'effectue, au contraire, toujours à la même heure moyenne... L'oscillation de la surface des mers prend naissance dans les régions voisines de l'équateur et se propage successivement vers les pôles ; elle met un jour et demi pour parvenir jusqu'à nos côtes : l'heure de son apparition est conséquemment très-variable selon les latitudes. Les oscillations du baromètre dépendent surtout des heures du jour, et *se produisent à peu près aux mêmes instants sur toute la longueur du méridien.* »

Donc, évidemment, il n'y a rien de commun entre les deux phénomènes. M. Marié-Davy pouvait s'en tenir à ces preuves. Il a fait mieux. Il a reproduit les courbes des pressions barométriques moyennes à neuf heures du matin et à trois heures du soir, calculées par Bouvard d'après douze années d'observations. Or, il ressort de l'inspection de ces courbes : premièrement, que la pression barométrique à neuf heures est toujours plus considérable qu'à trois heures, quelle que soit d'ailleurs l'heure de la marée ; deuxièmement, que l'écart barométrique qu'on pourrait attribuer à l'influence lunaire (ce qui n'est nullement démontré) ne dépasserait pas *cinq ou six dixièmes de millimètre* ; tandis que nous voyons souvent, quand le temps change, le baromètre monter ou baisser, en vingt-quatre ou quarante-huit heures, de 1 ou 2 centimètres. « On concevra dès lors, conclut M. Maré-Davy, combien sont illusoires les théories d'après lesquelles les variations du temps seraient réglées par les phases de la lune. »

Il serait superflu maintenant d'examiner et de réfuter le système de prédictions imaginé par feu M. Mathieu (de la Drôme) et de vous mettre en garde contre les oracles de fantaisie qu'un continuateur et homonyme du défunt prophète, M. Mathieu (de la Nièvre), consigne chaque année dans son almanach. Je préfère, pendant que j'y suis, régler définitivement vis-à-vis de vous le compte de notre satellite. Ce serait aller trop loin que de lui dénier toute influence sur l'état du ciel. Cette influence est très-faible, mais enfin elle existe. La lune, vous le savez, madame, n'est point lumineuse par elle-même. La lumière que nous recevons d'elle n'est qu'un reflet de celle du soleil. On s'est demandé longtemps si, en nous renvoyant la lumière du soleil, elle ne nous renvoyait pas aussi un peu de sa chaleur. Pour s'en assurer, le physicien italien Melloni eut l'idée de concentrer les rayons lunaires sur la boule d'un thermomètre, au moyen d'une forte lentille. Le thermomètre ne parut pas sensiblement impressionné. Plus récemment, un physicien anglais, M. Park-Harrison, compulsa plus de seize mille observations de température recueillies à Greenwich, de 1814 à 1856. Il construisit les courbes de la marche des températures. Il résulte de ses calculs que la température moyenne s'abaisse légèrement — de quelques dixièmes de degré — un peu avant la pleine lune et quelques jours avant le dernier quartier, et que, réciproquement, il y a une élévation à peu près constante de température depuis la nouvelle jusqu'à la pleine lune — exclusivement. En outre, le temps serait plus souvent couvert ou pluvieux pendant la première moitié de la lunaison que pendant la seconde. Arago avait déjà cru remarquer qu'il tombe plus de pluie à la nouvelle lune qu'à la pleine lune. Enfin, et c'est là un fait d'observation populaire que l'observation scientifique n'a pas démenti, la lune paraît jouir de la singulière propriété de dissiper les nuages, — de les *manger*, disent les bonnes gens ; — ce qu'elle ne peut faire qu'en échauffant au moins les couches supérieures de l'atmosphère. Cet effet semble contredire le résultat négatif de l'expérience de Melloni. Mais sir John Herschel a montré que les deux choses n'étaient nullement inconciliables. En effet, le peu de chaleur que nous envoie la lune est de la chaleur obscure, que les corps diaphanes interceptent, et qui, n'arrivant pas jusqu'à la terre, ne peut être décelée par le thermomètre. Au contraire, cette chaleur produit à la surface du sol un refroidissement assez marqué, précisément parce qu'en dissipant les nuages elle favorise le rayonnement nocturne. D'où vient que...

— Pardon, mon cher maître, si je vous arrête encore au beau milieu d'une phrase. Vous me parlez du rayonnement nocturne : daignez au moins me dire ce que c'est ; et puis après, vous aurez la bonté de me dire votre sentiment sur la *lune rousse*. Puisque vous êtes en train de régler, comme vous dites, le compte de l'astre des nuits, voilà un chapitre que vous ne sauriez esquiver...

— A mon tour, madame, de vous interrompre en vous demandant humblement pardon de la liberté grande. Il peut m'arriver d'omettre quelque point important, et en ce cas je vous serai reconnaissant de me le rappeler, mais ne craignez pas que je veuille rien esquiver. J'allais précisément vous parler de la lune rousse, dont les prétendus effets dépendent précisément du rayonnement nocturne, ou, pour parler un langage plus intelligible, du refroidissement de la surface du sol pendant la nuit. Ce refroidissement est plus rapide par un temps clair que par un temps couvert, les nuages formant à la terre un véritable manteau qui lui conserve sa chaleur. Rien n'est plus aisé à comprendre. Or la lune d'avril, qu'on appelle *rousse*, — non qu'elle soit plus rousse à cette époque de l'année qu'à toute autre, mais parce qu'on l'accuse de griller et de roussir les jeunes pousses et les bourgeons qui commencent alors à éclore, — la lune rousse donc coïncide fréquemment avec le retour du vent de nord-est, qui chaque année succède pendant quelques semaines aux premiers souffles tièdes et humides du printemps. Avec ce vent, le temps est beau et assez chaud pendant le jour ; mais durant la nuit, qui est encore longue, la terre se refroidit très-souvent assez pour que le thermomètre descende à zéro ou même un peu au-dessous ; les jeunes plantes sont non pas grillées, mais gelées ; leurs tissus meurent, se désorganisent et prennent une teinte jaunâtre ou rousse. Et cela a

lieu, madame, à la faveur du beau temps, de la sérénité du ciel où la lune brille de son plus pur éclat. Il n'en faut pas davantage pour que le public rende la pauvre Phœbé responsable d'un fait dont elle n'est que le témoin. Heureusement, le préjugé commun n'entraîne pas, dans ce cas, de conséquences fâcheuses. Au contraire, les cultivateurs, craignant l'influence funeste de cette lune scélérate, croient en préserver leurs légumes en les couvrant avec des nattes de paille. Précaution excellente, non contre la lune, mais contre le froid.

Avez-vous, madame, encore quelque chose à dire à la charge ou à la décharge de l'accusée ?

— Non, monsieur.

— Nous pouvons donc déclarer : que la lune n'intervient en aucune manière dans la production ou la cessation du beau et du mauvais temps ; qu'elle n'est pas plus rousse au printemps qu'en toute autre saison ; qu'elle est innocente du *grillage* des bourgeons et des jeunes pousses ; qu'en résumé il n'y a lieu ni de lui imputer les phénomènes atmosphériques que nous tenons pour nuisibles ou fâcheux, ni de lui faire honneur de ceux qui nous sont agréables ou utiles. Mais nous ajoutons que si l'astre susdit doit être mis hors de cause comme dégagé de toute participation appréciable aux faits dont le soleil est reconnu le seul auteur, il pourra et devra être appelé comme témoin desdits faits lorsqu'il y aura lieu. Cet arrêt vous semble-t-il équitable et convenablement formulé ?

— Je n'y trouve rien à reprendre, au moins quant à la première partie ; mais je ne puis rien dire de la seconde, ne sachant point quelle sorte de témoignages on doit demander à la lune.

*Cirrus, cumulus, stratus* et *nimbus*. Dessin de A. de Bar.

— Je m'explique. L'aspect de la lune varie suivant l'état du milieu interposé entre elle et nous, et peut, par conséquent, fournir, sur le temps prochain, des indices qui ne sont pas sans valeur. La lumière qu'elle nous envoie éprouve, en traversant un air humide ou agité, des modifications que la météorologie rationnelle permet d'interpréter avec assez de certitude. Si le disque ou la portion de disque que la lune nous montre brille de cet éclat argenté si cher aux poëtes et aux amoureux, il y a lieu de compter pour le lendemain sur une belle journée. Mais si la lune présente une teinte rougeâtre ; si sa face est terne et blafarde ; si ses contours sont indécis et comme tremblants ; si elle apparaît entourée d'un large cercle bleuâtre, — c'est que l'air des régions supérieures est agité ou surchargé de vapeurs diffuses. Il faut alors s'attendre à du vent, à des bourrasques, à de la pluie, en un mot, à du mauvais temps. Ces apparences lumineuses, qui correspondent à des phénomènes parfaitement déterminés, ne sont pas les seuls signes dont on puisse tirer des présages. Nous avons déjà constaté l'importance très-grande de la direction du vent, telle surtout qu'elle est indiquée par les nuages. Il faut tenir compte, en outre, de la vitesse dont ceux-ci sont animés. N'augurez rien de bon du temps, et si vous avez à sortir à pied pour des courses un peu longues, munissez-vous d'un parapluie et d'un *water-proof*, quand vous voyez les nuages rapidement chassés du sud, du sud-ouest ou de l'ouest, ou se croisant dans le ciel à diverses hauteurs. Examinez aussi la forme, le *facies* des nuages. On les a classés en plusieurs espèces, désignées par les noms latins de *cirrus*, *cumulus*, *stratus* et *nimbus*.

Les *cirrus* ressemblent tantôt à des boucles de cheveux blancs frisés, tantôt à des réseaux déliés ou à des faisceaux de longs filaments. Ils sont d'un blanc d'argent régulièrement ombré, ou bien diaphanes et blanchâtres. Leur hauteur est toujours très-grande et leur marche lente, et lorsqu'ils s'abaissent et se mettent à courir, ce n'est qu'en changeant de forme et de caractère. Ce sont eux qui souvent font ce ciel pommelé dont on dit vulgairement « qu'il n'est pas de longue durée. » En effet, ces nuages annoncent d'ordinaire une modification du temps, soit en beau, soit en laid. En moins de mots, ils suivent la pluie ou la précèdent.

Les *cumulus* (*balles de coton* des marins) apparaissent en masses irrégulières, épaisses, arrondies, mamelonnées, et sont très-nets et d'un blanc brillant, tandis que le milieu est d'un gris quelquefois très-foncé. Ils planent ou marchent au-dessous des *cirrus*, et se réunissent volontiers en troupes nombreuses qui s'échelonnent et s'alignent en bon ordre sur le champ d'azur du ciel. Leur marche est tantôt lente, tantôt rapide.

Les *stratus* (ce mot signifie *couche*) forment à l'horizon des bandes longues et de largeur variable. Ils sont naturellement gris; mais, comme ils se produisent surtout à l'horizon le matin et le soir, les feux du soleil levant et plus encore du soleil couchant les colorent magnifiquement en pourpre, en rose, en orangé.

Enfin les *nimbus* sont de grands nuages sombres, frangés ou déchiquetés sur les bords; leurs masses épaisses voilent le ciel sur de vastes étendues, et souvent paraissent vouloir s'abaisser presque jusqu'à terre. Ils semblent résulter de la fusion de tous les autres nuages, qui se réunissent pour nous inonder. C'est pourquoi Howard les appelait un peu trop longuement *cirro-cumulo-stratus*. Ce sont les nuages de mauvais temps.

Aux trois formes fondamentales des cirrus, des cumulus et des stratus se rattachent les formes mixtes que les météorologistes désignent sous les noms de *cirro-cumulus*, *cirro-stratus*, *cumulo-stratus*, *strato-cumulus*. Les cirro-cumulus se produisent lorsque les cirrus restent stationnaires; ils sont fréquents en été, rares en hiver. Selon Kæmtz, ils annoncent la chaleur. Les cirro-stratus, au contraire, précèdent le vent et la pluie. Ils se voient fréquemment dans l'intervalle des orages. Les cumulo-stratus prennent naissance lorsque les cumulus, devenus plus épais, se rejoignent et s'étendent sur le ciel. Ils ne tardent guère à se changer en nimbus.

L'abondance des nuages varie comme celle des vapeurs, mais dans des conditions différentes, selon l'heure du jour, la saison, la direction du vent, l'état électrique de l'atmosphère. Ces circonstances se combinent et se contrarient en cent manières; elles influent non-seulement sur la forme, sur la quantité, sur l'espèce des nuages, mais sur leur position et sur leurs produits. Ces produits sont la pluie, la neige, le grésil, la grêle.

Il ne pleut que lorsque la température de l'atmosphère est supérieure à zéro, de quelques degrés au moins. Vers trois ou quatre degrés et, à plus forte raison, au-dessous de zéro, les vapeurs vésiculaires, au lieu de se condenser en pluie, se précipitent en particules glacées qui, réunies en légers flocons, forment la *neige*. Le *grésil* résulte probablement de ce que les flocons de neige, passant par des couches moins froides que celles où ils ont pris naissance, éprouvent un commencement de fusion, puis se congèlent de nouveau par suite de l'évaporation qui se produit et du mouvement rapide que le vent leur imprime. C'est surtout à l'époque des *giboulées* que le grésil tombe mêlé à de la pluie. Ce mode de précipitation est vulgairement désigné sous le nom de *neige fondue*. Il ne faut pas confondre le grésil avec la grêle, qui accompagne exclusivement les orages. Les grêlons sont de petites masses de glace, dont la grosseur varie depuis celle d'un grain de chènevis jusqu'à celle d'une noisette ou même d'une grosse noix. Ils sont, en général, arrondis ou piriformes; on en voit aussi d'aplatis; d'autres anguleux ou hérissés d'aspérités. Ils paraissent formés, pour la plupart, de couches concentriques, les unes opaques, les autres diaphanes, enveloppant un noyau central assez semblable à un grain de grésil, et qui semble être l'embryon du grêlon. Quelques-uns offrent une structure rayonnée. Leur origine est encore un problème qui embarrasse d'autant plus les physiciens, que ces glaçons aériens ne se forment qu'en été, dans les violents orages qui éclatent le plus souvent par de fortes chaleurs... Je reviens à l'hiver pour vous dire, pendant que j'y pense, quelques mots du verglas. J'ai eu souvent occasion de rectifier les idées de beaucoup de personnes relativement aux circonstances où survient ce désagréable et dangereux phénomène.

— Dangereux, en effet, dit Mme X***, et, pour nous autres femmes, ridiculement dangereux. On vient de passer la soirée chez des amis; on y est arrivée par un joli froid sec; lorsqu'on en veut sortir, le pavé est comme un miroir sur lequel bêtes ni gens ne peuvent faire un pas sans risquer de se rompre les os.

— Pour marcher sur le verglas, madame, il faut simplement s'envelopper les pieds avec des chiffons; mais on n'a pas d'ordinaire dans sa poche des chiffons tout prêts pour cet usage. Le mieux est donc de prévoir le verglas, ce qui est facile. Je me vante, quant à moi, de le flairer à l'avance et de ne m'y tromper guère.

— Oh! je vous en prie, cher maître, faites-moi part de votre procédé.

— Bien volontiers, madame. Écoutez-moi donc. Lorsqu'après une gelée vous voyez le temps s'adoucir rapidement et le vent sauter brusquement du nord ou du nord-est à l'ouest ou au sud-ouest, méfiez-vous. La pluie tombe d'abord fine, serrée, en petite quantité : tout juste ce qu'il faut pour mouiller le pavé; et comme le pavé est encore très-froid, la pluie à sa surface se transforme en une couche de glace. C'est cette couche de glace qui constitue le verglas. Souvent la pluie s'arrête pour quelque temps; le verglas n'en tient que mieux; tandis qu'il ne tarde pas à fondre si la pluie devient abondante. Prenez note de ces renseignements, madame, et souvenez-vous aussi que, contrairement à l'opinion commune, ce n'est jamais lorsqu'il gèle après la pluie, mais toujours lorsqu'il pleut après la gelée, que le verglas se produit.

— Voilà du moins un phénomène qu'il est possible de prévoir et de prédire.

— Oui, mais, comme tous les autres phénomènes météorologiques, on ne peut le prédire qu'à très-courte échéance, quelques heures seulement à l'avance. Notre ambition, pour le moment, doit se borner là. En consultant, le matin, la hauteur du baromètre et celle du thermomètre, la direction du vent et l'état du ciel, on peut prédire le temps probable pour la journée; mais on n'est pas toujours, tant s'en faut, autorisé à affirmer qu'il se comportera bien ou mal. Grâce aux renseignements que le télégraphe transmet chaque jour, des stations météorologiques établies sur divers points de l'Europe, aux grands observatoires, il est permis de

suivre les perturbations atmosphériques et d'en déterminer à peu près la marche un jour ou deux à l'avance. Ces indications et ces pronostics approximatifs ont rendu déjà quelques services à la navigation; ils pourront en rendre de plus grands à mesure que le réseau d'observations s'étendra et que l'expérience viendra éclairer la théorie. Ce système est d'institution récente. Il a été établi à la suite du congrès météorologique qui s'est réuni à Bruxelles, en 1853, sur la proposition de l'illustre commandant F. Maury, alors directeur de l'observatoire de Washington. Comme il arrive d'ordinaire, on avait conçu, dès le début, sur les résultats qu'il devait donner, des espérances exagérées, bientôt suivies de déceptions.

En Angleterre, le service météorologique fut confié à l'amiral Fitz-Roy, hydrographe distingué, qui le dirigea jusqu'à sa mort avec autant de zèle que d'intelligence. Les observations étaient publiées très-régulièrement par le *Board of Trade* et expédiées à tous les ports, où elles étaient traduites par des signaux convenus, que tous les commandants, capitaines et patrons de navires pouvaient interpréter à l'aide d'un petit manuel élémentaire. Mais au bout de quelques années, on dut reconnaître que les prévisions ainsi obtenues étaient un peu trop vagues; qu'elles n'exprimaient et ne pouvaient exprimer que des possibilités, tout au plus des probabilités, et que, souvent encore, malgré l'extrême réserve qu'on y apportait, l'événement leur donnait de fâcheux démentis. On y renonça, et tout se réduit maintenant à ce que nous voyons dans le *Bulletin de l'Observatoire*, reproduit quotidiennement par la plupart des journaux. On se borne à constater l'état de l'atmosphère sur les différents points du réseau, et rarement on se hasarde à en déduire des présomptions sur le temps du lendemain ou du surlendemain. D'où nous pouvons conclure en terminant, madame, que science et prescience sont deux choses différentes. La première est l'arbre; la seconde est le fruit, mais un fruit problématique, ou tout au moins tardif, et qu'on ne peut espérer de cueillir que lorsque l'arbre lui-même est parvenu au dernier terme de son développement.

Comme j'achevais cette phrase, mes yeux se portèrent machinalement sur la pendule. Elle marquait minuit passé. Je me levai et je m'approchai de la fenêtre.

— La pluie a cessé, dis-je à Mme X***, et les nuages laissent apercevoir quelques étoiles. Permettez-moi, madame, de profiter de cette éclaircie et de prendre congé de vous.

— Mais il est encore de bonne heure.

— Minuit et quart, madame : il y a donc près de quatre heures que je bavarde et que vous êtes assez bonne pour m'écouter.

— Vous êtes, j'en suis certaine, plus fatigué que moi, repartit mon aimable hôtesse. Allez donc vous reposer. Bonsoir et merci, ajouta-t-elle en me tendant la main. Vous m'avez appris beaucoup de choses; entre autres ceci, que je n'oublierai pas : c'est que deux personnes qui ne sont ni sottes, ni ignorantes, ni en peine de trouver des sujets d'entretien, peuvent causer sérieusement toute une soirée de la pluie et du beau temps.

ARTHUR MANGIN.

# LÉGENDES ENFANTINES.

## DU CIEL A LA TERRE OU LE PREMIER VOYAGE.

I

J'étais au paradis, parmi les petits chérubins : je jouais, je voletais, je voyais le bon Dieu, je chantais ses louanges. Un bruit se fait. Ce sont les anges, messagers du ciel à la terre, qui ont crié : « Qui veut partir pour la terre? — Allons voir sur la terre, » dis-je, avec plusieurs autres.

II

On nous coupe les ailes.

III

Puis on nous mène près du bon Dieu qui nous dit : Allez, mes enfants; mais songez à être bien sages, bien aimants, bien charitables là-bas, si vous voulez retrouver plus tard votre place ici. » Puis il nous embrasse tous.

IV

Puis les anges, qui nous ont pris dans leurs bras, ouvrant leurs grandes ailes au vent embaumé du ciel, se mettent en route pour la terre. Nous passons à travers les étoiles, près du soleil, de la lune. Oh! le beau voyage!

V

Puis nous arrivons dans un grand jardin. On nous cache, qui dans une rose, qui sous un chou, qui dans un jasmin. Il faisait, ma foi, quelque peu frais, bien que les anges nous couvrissent de leurs ailes. Je dis à mon ange : « Est-ce que nous allons rester là longtemps? — Oh! non! oh! non! » Mais je me prenais à regretter le paradis, où l'on était si bien, et où, du moins, il faisait plus chaud.

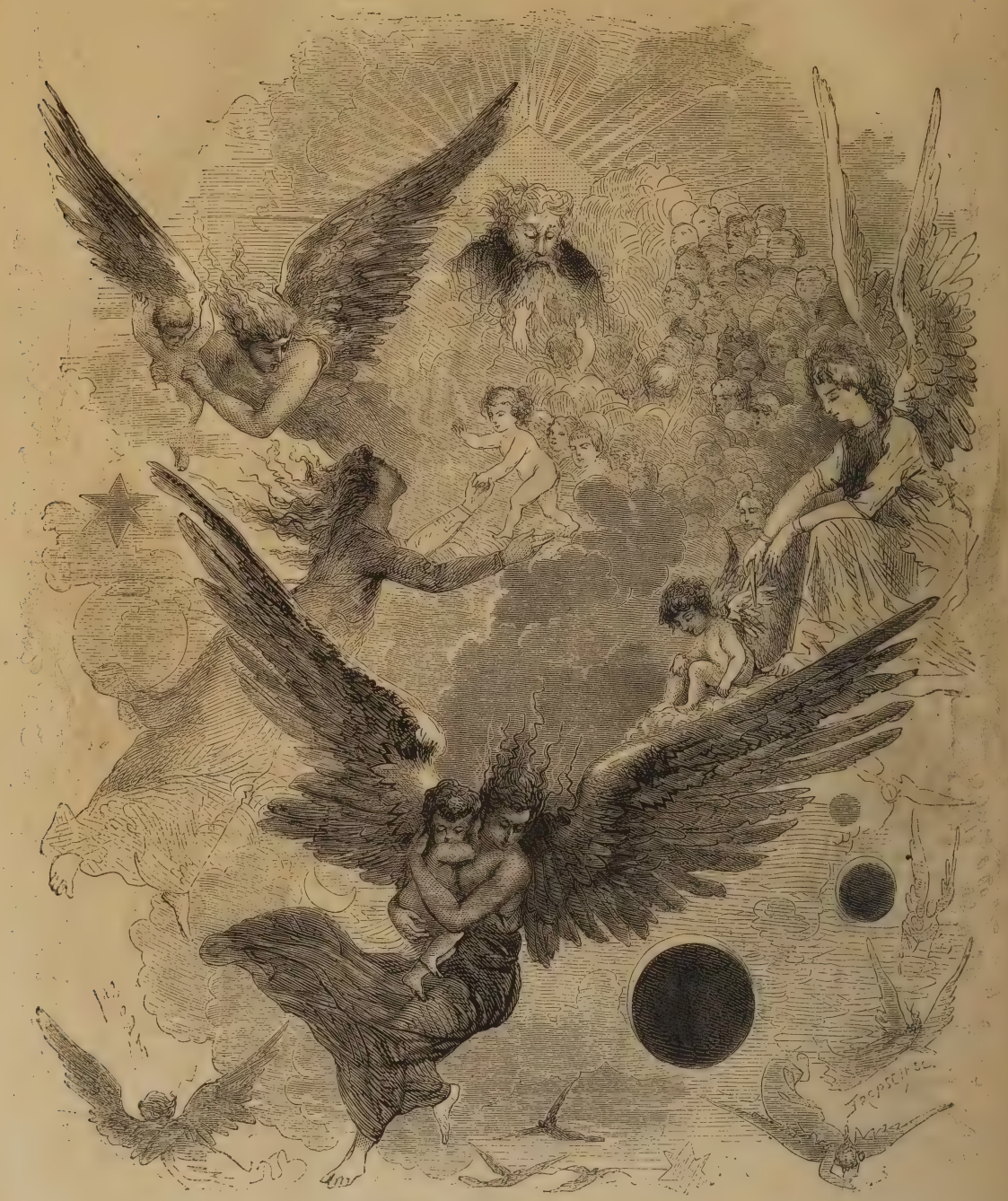
VI

Tout à coup j'entends venir la maîtresse du jardin avec quelqu'un, à qui elle dit : « Il n'en manque pas, vous pouvez choisir. » J'entr'ouvre les feuilles de mon chou; et je vois, avec la maîtresse du jardin, un homme qui a l'air très-bon et qui dit : « J'en voudrais un qui fût bien doux, bien obéissant, bien studieux... » Mais, en parlant, il m'aperçoit, et dit : « Je prends celui-là. — C'est bien! réplique la maîtresse du jardin, je vais le porter chez vous. » Alors je vis l'homme donner à la maîtresse du jardin beaucoup de pièces d'argent. (Il paraît qu'un bébé se vend cher, bien cher.) Puis l'homme dit : « Partons. »

VII

Nous voilà partis. L'homme, tout joyeux, marchait

devant. La femme le suivait, me portant dans ses bras. Chemin faisant, je dis à l'ange qui volait près de moi : « As-tu vu combien de pièces d'argent il a données pour m'avoir? » L'ange me dit : « Ce qu'il a donné n'est rien; il lui faudra dépenser bien d'autres pièces d'argent avant que tu puisses te suffire, et tu serais bien coupable



Le départ. Composition de E. Morin.

si tu n'étais pas sage et aimant, pour le dédommager de tant de sacrifices. » Je dis à l'ange : « Oh ! je serai bien sage, bien aimant ! »

VIII

Nous arrivons dans une maison où tout était en désarroi pour me recevoir. A peine avions-nous passé le seuil, que j'entends une voix qui s'écrie : « Le voilà ! ah ! qu'il est beau ! » Je dis à l'ange : « Qui est-ce donc qui me trouve beau, avant même de m'avoir vu? » L'ange me répond : « C'est ta grand'mère ! » Tout le monde avait l'air ravi. Mais dans un lit était une jeune femme,

qui semblait bien souffrante, bien abattue. Je dis à l'ange : « Pourquoi donc cette jeune femme est-elle ainsi ? — Ah ! me répondit l'ange, c'est qu'elle a longtemps langui, en attendant ton arrivée. »

L'arrivée. Composition de E. Morin.

IX

On me met près de cette jeune femme. Elle me regarde comme autrefois j'aurais regardé le bon Dieu : elle m'embrasse comme le bon Dieu m'aurait embrassé. Je m'écrie : « Oh ! que d'amour ! » L'ange me dit : « Je crois bien ! c'est ta mère. » Puis il me dit encore : « Maintenant, je peux te quitter, car ton bon ange de la terre est près de toi. »

X

Et l'ange s'en retourna au ciel...

EUGÈNE MULLER.

# CHRONIQUES DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

## L'AMI FRANÇOIS (1).

C'était le temps où le ministre d'Anne d'Autriche venait de comparer ses ennemis aux écoliers et gamins qui *frondaient* sur les remparts et s'enfuyaient bien vite à l'approche du guet. On l'avait pris au mot ; on chantait déjà ce refrain :

Un vent de fronde
A soufflé ce matin ;
Je crois qu'il gronde
Contre le Mazarin ;
Un vent de fronde
A soufflé ce matin.

Et les futurs rebelles s'appelaient les *Frondeurs*.

— J'en serai ! disait Tancrède. Au diable l'avocasserie ! C'est sur un champ de bataille, vive Dieu ! que je fournirai mes preuves !

— Prends garde, ami ! répliqua François : je ne suis ni un grand clerc, ni un grand seigneur... mais, avant de choisir entre les deux camps, je regarderais celui qui pactise avec les ennemis de la France, et celui-là ne serait pas le mien. Or, la Fronde appelle l'Espagnol, et je suis Français... Vive le roi !

— Nous procédons de même en Hollande, dit Daniel, et répudions même les affranchisseurs, sitôt qu'ils ont recours à l'étranger. Le pays avant tout !

— Du reste, reprit Préfontaine, puisque nous en sommes à parler campagnes, et que la tienne est terminée, ou du moins suspendue, contre les Chabot... permets-moi de te l'annoncer enfin, mon cher Tancrède, il faut que je te quitte.

— Comment ?

— M. Duquesne m'attend. Je suis marin, non pas soldat. La terre me brûle la plante des pieds. On se bat sans moi là-bas, sur l'Océan. Je devrais être à mon poste, et depuis longtemps déjà !

— Adieu donc ! Mais quand te reverrai-je ?

— Bientôt... A la première victoire ! Je ferai si bien, que M. Duquesne m'enverra porter au roi les drapeaux enlevés à l'ennemi. Quelques mois, une année tout au plus, et tu me verras revenir pour combattre à tes côtés, sous la bannière des Rohan.

Tancrède n'écoutait plus ; il venait d'être distrait par les ricanements de trois jeunes seigneurs qui arrivaient en sens inverse, le manteau sur l'épaule et la plume au vent.

Il les avait reconnus comme appartenant au parti des Chabot ; c'étaient le vicomte de Jarnac, le chevalier de Matignon, le marquis de La Roche-Giffart.

Déjà, dans plusieurs rencontres, leur air insolent et railleur lui avait fait monter le sang au visage ; mais il s'était promis de patienter jusqu'à l'issue du procès.

Le procès était fini, assez de patience !

Tancrède alla donc vers eux, et les saluant avec une courtoisie provocante :

— Messieurs, dit-il, serait-ce ma rencontre qui a la bonne fortune de vous mettre en gaieté ?

— Peut-être ! répondit impertinemment Matignon.

— Chevalier, fit Jarnac, dispensez-vous donc de répondre à ce jeune mercier hollandais.

— Est-ce que les gens de notre sorte ont maille à partir avec les courtauds de boutique ? ajouta le marquis... Au large, mon cher monsieur, nous ne vous connaissons pas.

— Moi, riposta Tancrède, c'est différent, je vous connais pour trois sots personnages, trois fanfarons de noblesse... et si vous ne consentez sur l'heure à croiser votre rapière avec la mienne, une aune de mercier, un simple bâton me suffira pour vous étriller d'importance.

— Ouais ! Palsambleu ! Mort de ma vie ! firent-ils d'une même voix en se redressant, en se hérissant comme trois jeunes coqs.

Ils n'avaient guère plus de vingt ans. Cependant La Roche-Giffart, le plus âgé des trois, se retournant vers ses deux compagnons :

— Devons-nous lui faire l'honneur d'un coup d'épée ? demanda-t-il.

— Celle que je porte, répliqua Tancrède, me vient du duc Henri de Rohan, mon père...

— Monsieur, dit Jarnac, ce sera donc pour vous débarrasser d'un objet qui ne vous appartient pas. Nous le rendrons à qui de droit.

— Ces deux messieurs sont-ils de la partie ? demanda Matignon qui désignait Daniel et François.

Le consentement de celui-ci ne se fit pas attendre :

— Certes ! dit-il, et vous aurez à faire au baron de Préfontaine.

Quant à Daniel, avec une dignité calme :

— Je n'ai pas de titre, messieurs, mais je suis d'un pays libre où chacun est citoyen, c'est-à-dire gentilhomme.

— En route, donc ! fit le marquis, nous sommes sur la route de Vincennes, et j'y connais un charmant endroit où personne ne nous dérangera. Permettez-nous de passer devant !... Suivez à distance, afin de ne pas donner l'éveil, et nous nous rejoindrons là-bas. A bientôt, messieurs !

On se mit en marche ; on arriva bientôt en plein bois, dans une clairière qui semblait ménagée tout exprès pour la circonstance.

Naturellement, l'adversaire de Tancrède fut Matignon, qui lui avait répondu le premier.

— Si nous nous faisions vis-à-vis ? proposa La Roche-Giffart à François, qui se mit en garde, tandis que le vicomte, s'attaquant à Daniel Elzévir, lui criait gaiement :

— Gare au coup de Jarnac !

Alexandre Dumas, notre maître à tous, a tant et si bien décrit les duels de cette époque, que nous ne nous permettrons pas d'aller sur ses brisées.

Disons seulement que François de Préfontaine, non moins heureux sur terre que sur mer, désempara promptement le marquis, contraint d'amener pavillon.

Le sang-froid de Daniel le servit à merveille ; il se contenta de rester sur la défensive, et le trop fougueux vicomte s'enferra de lui-même.

Restaient Tancrède et le chevalier.

Un raffiné, ce Matignon ! Tancrède n'avait guère plus de dix-sept ans ; c'étaient ses premières armes.

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

Il était déjà blessé; son sang coulait, lorsque ses deux amis accoururent à la rescousse.

Les lois qui régissaient alors le duel leur en donnaient le droit. Mais Tancrède, les écartant, s'écria :

— Laissez-moi faire seul, je le veux! Un Rohan, sur le terrain, n'accepte l'aide de personne!

Et la rapière de son adversaire désarmé roula sur l'herbe.

— Chevalier, dit-il, ramassez votre épée. Elle est en trop bonnes mains pour que, moi, je songe à la donner à d'autres.

Matignon refusa du geste :

— Vous êtes un vrai Rohan, dit-il; si nous nous donnions la main, monsieur le duc?

Et Tancrède, après une franche accolade :

— Merci, chevalier! C'est tout ce que je souhaitais. Nous allons sonner aux Minimes pour qu'on vienne querir vos deux compagnons. Au revoir!

Le soir même, François partit pour Dieppe; le lendemain, le bonhomme Potenicq et sa fille Ève, sous l'escorte du capitaine La Sauvetat, partirent pour la Hollande.

Daniel restait seul avec Tancrède.

Cependant le duel avait fait grand bruit.

Les Chabot usèrent de leur crédit pour faire revivre les sévères ordonnances du cardinal de Richelieu; ils obtinrent une lettre de cachet.

Le lieutenant de police lui-même, suivi d'une nombreuse escorte, vint arrêter Tancrède.

Toute résistance était inutile.

— Où le conduisez-vous? demanda sa mère éplorée.

— A la Bastille.

## XII. — UN PATÉ COMME ON EN VOIT PEU.

Ce fut en vain que la duchesse supplia la reine, le cardinal Mazarin, tous ceux qui pouvaient lui rendre son fils.

Elle n'obtint pas même la liberté de le voir.

Un mois se passa ainsi.

Que devenait pendant ce temps-là Daniel Elzévir?

A peine le voyait-on. Il avait disparu. On l'accusait presque d'ingratitude.

Lui seul cependant, en ami discret et fidèle, travaillait efficacement à la délivrance de Tancrède.

Un soir enfin, il se fit annoncer chez la duchesse.

Aussi calme, aussi froid en apparence que d'habitude, il s'avança vers elle, et lui dit :

— Pardonnez-moi, madame, d'avoir jusqu'ici gardé mon secret; j'ai craint que l'espoir ne se lût dans vos yeux et ne donnât l'éveil. Nous sommes bien seuls, n'est-il pas vrai?... Personne ne peut nous entendre?

— Personne! murmura la pauvre mère toute palpitante d'émotion; mais vous avez donc un moyen de le sauver... dites... oh! dites.

— C'est encore bien incertain, madame la duchesse... et moi-même je ne sais pas trop encore sur quoi je compte.

— Expliquez-vous, mon ami... qu'avez-vous fait?

— Pendant quinze jours j'ai rôdé autour de la Bastille, et me suis convaincu que, sans l'agrément du gouverneur, il n'est pas moins impossible d'y pénétrer que d'en sortir.

— Ce gouverneur, peut-on l'attendrir, l'acheter?

— C'est M. de Chavigny. Incorruptible, inflexible! Néanmoins, puisqu'on ne peut rien du dehors, c'est au dedans qu'il faut agir.

— Ah! vous avez quelque intelligence avec la garnison, avec les geôliers?

— Hélas! non, madame.

— Mais alors...

— Restent les prisonniers... un prisonnier du moins... Vous le connaissez, je crois... le duc de Beaufort?

— Oui... c'était l'ami du duc de Rohan... Mais voilà cinq ans qu'il est à la Bastille et que, malgré toutes ses tentatives, il n'en peut sortir lui-même...

— Il en sortira, madame la duchesse, s'il faut en croire l'horoscope de Goisel. Cet astrologue a prédit que le jour de la Pentecôte ne se passerait pas sans que le duc de Beaufort s'échappât de prison.

— Et c'est sur une semblable espérance...?

— Aussi ne vous en aurais-je pas parlé, madame, si je n'avais besoin d'un mot de vous.

— Pour qui, ce mot?

— Pour M. de Beaufort.

— Que faut-il écrire? demanda-t-elle.

— Que vous lui serez reconnaissante s'il obtient que votre fils puisse lui rendre visite... Ajoutez que M. le duc de Beaufort serait bien aimable de l'inviter à souper le jour où il aura quelque chose de bon à lui offrir.

La duchesse regarda Daniel.

— Le jour où il aura quelque chose de bon à lui offrir; je tiens expressément à ces derniers mots...

— Mais du moins expliquez-moi...

— Permettez-moi de n'en rien faire, madame la duchesse; si j'échoue, ni vous ni lui ne serez compromis; si nous réussissons, je veux lui laisser tout le plaisir de vous conter l'aventure.

Elle écrivit; elle signa. Mais comme elle allait reposer la plume :

— Encore un billet, reprit Elzévir.

— Pour qui?

— Pour votre fils, madame la duchesse. Priez-le tout simplement d'accepter l'invitation du prince.

— Est-ce tout?

— Non pas. Simple libraire, j'ai déjà épuisé toutes mes ressources et me vois contraint, madame la duchesse, de vous demander vingt mille livres.

— Pourquoi?

— Pour payer le port de ces deux billets. Les frais de poste sont hors de prix lorsque les destinataires sont prisonniers à la Bastille.

La somme fut remise à Elzévir, qui tout aussitôt se retira.

Daniel, toujours aussi flegmatique, se dirigea vers la rue Saint-Antoine, entra chez maître Jacquelin, pâtissier, lequel était alors en grand renom pour les pâtés et les brioches.

Après avoir mangé quelques menus gâteaux, Daniel ressortit de la boutique, allégé des vingt mille livres et des deux billets. Transportons-nous à la Bastille et nous allons les voir arriver à leur adresse.

Depuis un mois déjà Tancrède y était renfermé.

Les premiers jours il avait pris sa captivité en patience, espérant que les démarches de sa mère y mettraient promptement un terme. On lui avait effectivement offert sa liberté, mais à cette condition qu'il s'engagerait, par écrit, à renoncer à son prétendu droit; qu'il se reconnaîtrait pour un imposteur.

Il est vrai qu'en échange de cette déclaration, deux cent mille livres lui étaient offertes.

Comme bien on pense, il refusa avec indignation.

Cette indignation le soutint pendant quelques jours ; il espérait encore sinon la délivrance immédiate, du moins quelque encouragement, quelque visite.

Personne ne vint. Pas un mot, pas une nouvelle. Il se crut oublié, condamné sans retour. Toutes sortes de sombres histoires se réveillèrent dans son souvenir. Que de captifs étaient entrés à la Bastille, jeunes comme lui, pour n'en sortir qu'avec des cheveux blancs ! Combien d'autres n'en étaient jamais ressortis ! Ce n'était pas seulement une prison, parfois c'était un tombeau !

Une noire tristesse s'empara du pauvre enfant. Il en vint à refuser toute espèce de nourriture.

Chavigny, le gouverneur, s'en effraya. Plusieurs fois il vint le voir, s'efforçant de le distraire et, par quelques mets délicats, de réveiller son appétit.

Un jour enfin, ce même jour où Daniel Elzévir avait eu avec la duchesse de Rohan l'entretien secret que nous avons rapporté plus haut, Chavigny visita son jeune prisonnier. Un domestique le suivait, portant sur un plateau d'argent deux gâteaux.

— Ce sont des brioches de chez Jaquelin, dit le gouverneur ; je vous en prie, goûtez-les.

Tancrède en prit une, et, par complaisance, la déclara parfaite.

— Alors, fit Chavigny, mangez l'autre.

— Ce sera bien pour vous faire plaisir, monsieur.

Mais comme il la mettait sous sa dent, le prisonnier ne put retenir un léger cri. Il venait de sentir un papier roulé dans la brioche.

— Qu'avez-vous ? demanda Chavigny.

— Rien ; j'ai avalé de travers ; j'étouffe...

— Eh ! vite, un verre de malvoisie, commanda le gouverneur en se retournant vers le laquais.

Tancrède profita de ce mouvement pour glisser le billet dans sa manche.

Aussitôt qu'il fut seul, il s'empressa de le lire :

« Mon cher enfant, écrivait la duchesse, reprends courage... Une invitation t'arrivera de la part de M. de Beaufort ; accepte-la. Espère. »

Tancrède se sentit revivre. On ne l'avait donc pas oublié ! On travaillait à sa délivrance ! Mais que signifiait cette invitation ? Quand viendrait-elle ?

Elle allait venir le soir même.

En sortant de chez le jeune duc de Rohan, le gouverneur s'était fait annoncer chez le duc de Beaufort.

C'étaient deux grands ennemis... Mazarin le savait, et, précisément à cause de cette inimitié, il avait nommé Chavigny gouverneur de la Bastille. Celui-ci, dès le premier jour, était venu saluer son prisonnier, lui avait dit avec les façons courtoises de l'époque :

— Monseigneur, daignez agréer mes remercîments. C'est à vous que je dois ma place.

— Ventre Saint-Gris ! s'était écrié le petit-fils de Henri IV, je vais travailler à vous la faire perdre.

— M'est-il permis de vous demander comment, monsieur le duc ?

— En m'évadant et le plus tôt possible, monsieur le marquis. Je ne vous prends pas en traître.

Dès le lendemain, le prince se mit à l'œuvre.

On connaît le caractère et la cause de son emprisonnement. Brave et spirituel comme pas un, mais étourdi, présomptueux, affectant le langage et les manières de la populace, il avait d'abord mérité l'estime et la confiance de la régente Anne d'Autriche.

A la mort du roi Louis XIII, craignant que le duc d'Orléans ne fît enlever ses deux fils, elle les avait remis aux mains du duc de Beaufort, en disant de lui devant toute la cour : « Voilà le plus honnête homme de France ! »

Mais il abusa de cette haute position, voulut dominer, entra dans la cabale des *Importants*, manqua de respect à la reine, brava le cardinal Mazarin. En fin de compte, la Bastille.

Au bout de cinq ans, il y était encore. Chavigny avait déjoué tous ses plans, mais le plus gracieusement du monde. C'était comme une partie engagée entre eux. Chaque fois que le duc se croyait au moment de gagner, son adversaire lui disait :

— Vous avez perdu... je sais tout... inutile de poursuivre dans cette voie... Cherchez autre chose.

— Je chercherai, ventre Saint-Gris ! et je trouverai.

— Bonne chance, monsieur le duc !

Et le gouverneur souriait. Beaufort, après une violente colère, en prenait son parti gaiement.

A force de se combattre, ils en étaient venus à s'estimer l'un l'autre ; et, n'eût été la grande affaire de cette porte que celui-ci voulait toujours ouvrir et que celui-là refermait toujours, c'étaient maintenant les meilleurs amis du monde.

Lorsque entra le gouverneur, le prisonnier achevait de souper.

— Bonsoir, monsieur le duc. Tiens ! vous mangez aussi des brioches de chez Jaquelin ?

— C'est le roi des pâtissiers... comme vous êtes, monsieur le marquis, le roi des gouverneurs. Mais vous avez dit *aussi*. Cet *aussi* suppose un autre mangeur de brioches ?

— Oui, le jeune Tancrède.

— Mon cousin... car nous sommes un peu cousins.

— En admettant, monsieur le duc, que ce soit un Rohan.

— Je le tiens pour tel, monsieur le marquis. Commence-t-il à se faire à votre hospitalité ?

— Hélas ! non ! Je crains qu'il n'en fasse une grosse maladie.

— Pauvre garçon ! Mais il faut le raisonner, l'égayer...

— Eh ! je n'y réussis point, monsieur le duc.

— J'y réussirais peut-être... moi qui suis de joyeuse humeur... et quelque peu son parent... Je ne dois pas... je ne veux pas le laisser se désespérer et mourir ainsi... Malheureusement, je me suis promis de ne jamais vous demander une faveur, monsieur le marquis... et je tiens toujours mes promesses.

— Il y a peut-être un moyen d'arranger cela, monsieur le duc.

— Lequel ?

— Demandez pour lui, ce ne sera pas demander pour vous.

— Très-bien... Amenez-le-moi un de ces jours... Demain, par exemple... Oui, tenez, demain soir... Voulez-vous l'inviter de ma part à souper ?... Je dois avoir un de ces pâtés de venaison qui sont le triomphe de Jaquelin. C'est d'ailleurs jour de fête.

— La Pentecôte ? dit en souriant Chavigny. Ne craignez-vous pas qu'un convive ne vous gêne ?

— Pourquoi cela ?

— Pour votre évasion... la trente-cinquième... celle que garantit certain horoscope...

— Ah ! vous savez cela, marquis ?

— Oui, monsieur le duc... On en a beaucoup parlé dans ces derniers temps... même chez le cardinal... qui

on avait conçu quelque inquiétude... Il a fait venir La Ramée, l'exempt qui vous garde... et lui a recommandé de vous bien garder... surtout la veille et le jour de la Pentecôte...

— Voyez-vous cela... Aujourd'hui et demain?

— Et demain, monsieur le duc. Mais nous sommes parfaitement tranquilles... La Ramée répond de faire mentir l'astrologue... Il a dit à Son Éminence que, pour se sauver d'un donjon pareil, il vous faudrait être oiseau, et même oiseau de petite taille, attendu que vos barreaux sont si rapprochés qu'ils forment vraiment une cage. Et quand même, monsieur le duc n'a pas des ailes.

Chavigny, tout en continuant de rire, faisait sonner du bout de sa canne les barreaux de fer.

Beaufort riait aussi.

— Vrai? fit-il... La Ramée a dit cela au Mazarin?... Savez-vous qu'il a beaucoup d'esprit?... Pas le Mazarin... La Ramée.

Toutes les fois que le prince se mettait à railler le cardinal, Chavigny battait en retraite.

— Monseigneur, dit-il, je vous souhaite une bonne nuit. Demain au soir, à souper, vous aurez votre jeune cousin... Consolez-le... et qu'il vous console!

— Moi?... A quel propos, s'il vous plaît?...

— A propos de ce que ce ne sera pas pour la Pentecôte.

— Qui sait?

— Hein! Vous y pensez encore?

L'évasion. Dessin de Ch. Gaildreau.

— Toujours! Ventre Saint-Gris! Mais ce sera pour la Trinité...

Le lendemain, vers le crépuscule, Tancrède fut introduit auprès du duc de Beaufort, qui lui fit grande amitié. Mais lorsque le jeune duc voulut parler, même à voix basse, de la lettre de sa mère, un regard rapide de Beaufort lui rappela que, dans une prison, les murs ont des oreilles.

Tancrède se le tint pour dit, et ne souffla plus mot de l'avertissement.

C'était un joyeux compagnon, ce duc de Beaufort. Il allait bientôt s'appeler le *roi des Halles*. Il en avait déjà les franches allures et le langage fortement épicé.

Bientôt l'exempt La Ramée se présenta, demandant si on pouvait dresser le couvert.

— A votre aise! répondit le duc, tout en continuant de parler liberté, chasse, aventures, combats; le tout entremêlé de force mazarinades dont il empruntait les épithètes et les qualificatifs bien plus au langage poissard qu'à celui des cours.

Tancrède avait fini par s'égayer à cette burlesque faconde, et l'exempt lui-même ne pouvait s'empêcher d'en rire. Seul, le valet chargé du service gardait son sérieux. C'était un grand diable de Flamand, à l'air simple, à la perruque blonde, aux yeux naïfs. Il paraissait ne rien comprendre, ne rien voir: Chavigny lui avait donné la préférence, en raison même de son apathie et de sa bêtise. On le nommait Vaugrimont.

Vaugrimont servait donc en silence; les convives mangeaient et buvaient, en ne se gênant plus pour jaser

et rire. Le duc avait invité La Ramée, tout enorgueilli d'un tel honneur.

Vers la fin du repas, le pâté de maître Jacquelin fit son apparition sur la table. Un superbe pâté, aux larges flancs, à la haute couronne simulant des créneaux : une véritable tour.

— Ah ! fit l'exempt, Jacquelin s'est surpassé !... Et si le dedans répond au dehors...

— Le dedans vaut mieux... j'en réponds ! dit le duc. Mais il faut l'arroser d'un vin digne de lui !... Vaugrimont... du vieux bourgogne ?...

Tancrède crut remarquer que l'amphitryon clignait légèrement de l'œil en donnant cet ordre.

Cependant Vaugrimont ne s'en émut nullement. Toujours aussi placide, il sortit.

— Monsieur La Ramée, demanda Beaufort, quelle heure est-il ?

— Onze heures et demie, monsieur le duc.

— Diantre !... il faut nous hâter... Vaugrimont, remplis les verres... et buvons... Si nous buvions à ma prochaine évasion, mon cher monsieur La Ramée ?

— Celle de la Trinité, monsieur le duc ?

— Non pas, ventre Saint-Gris !... Celle de la Pentecôte...

— Permettez, monsieur le duc... Il ne vous reste plus que vingt-cinq minutes pour faire honneur à l'horoscope.

— C'est plus qu'il ne m'en faut... Buvons...

— Je bois... Mais comment allez-vous faire ?... Je dois vous gêner beaucoup ?...

— Pas le moins du monde !

— Et mes soldats qui sont là dans l'antichambre ?...

— Vous oubliez, mon cher monsieur La Ramée, que vous m'avez permis de leur donner ma bourse pour aller boire...

Il y avait tant de malice dans les yeux du duc que l'exempt se redressa tout à coup comme pour donner l'alarme.

— Rasseyez-vous donc ! fit en souriant Beaufort ; j'allais vous expliquer mon plan...

— Je serais curieux de savoir...

Le duc prit sur la table la grande fourchette et le grand couteau, piqua des deux côtés à la fois le pâté... puis, s'arrêtant tout à coup, releva la tête.

En face de lui se trouvait l'exempt ; derrière l'exempt, Vaugrimont, qui, la tête inclinée sur la poitrine, semblait dormir tout debout.

— Vous admiriez tout à l'heure ce pâté, reprit Beaufort. Ne trouvez-vous pas qu'il ressemble au donjon de la Bastille ?

— Effectivement, monseigneur.

— Pour descendre de là-haut, il faudrait des ailes... comme vous l'avez dit fort spirituellement au Mazarin...

— Ah ! monsieur le duc sait cela...

— Oui, mon cher La Ramée... mais je ne vous en veux point... Souffrez que j'achève... Il n'est pas besoin de descendre de la plate-forme... c'est beaucoup trop haut... mais plus bas... Par exemple de certaine galerie qui se trouve à ce même étage où nous sommes, une simple échelle ne suffirait-elle pas ?

— D'accord... mais vous ne l'avez pas, cette échelle ?

Beaufort fit sauter la calotte du pâté, en sortit une corde à nœuds.

La Ramée voulut courir, crier.

Les deux grosses mains de Vaugrimont le saisirent aussitôt, l'une aux mâchoires et l'autre à la gorge.

Déjà le duc se précipitait sur l'exempt ; déjà la pointe du couteau sur la poitrine, il lui disait :

— Tais-toi !... ne bouge pas... ou je te tue sans pitié !... Je veux être libre !

Puis, rapidement, à Tancrède :

— Et vous aussi, cousin !... Aidez-nous !... Défaites ma ceinture... et garrottez-moi solidement cet homme-là... Toi, Vaugrimont, mets-lui dans la bouche la poire d'angoisse... Hâtons-nous !...

En moins d'une minute, l'exempt fut bâillonné, garrotté. Après quoi le prince se précipita dehors, gagna la galerie qui donnait sur le parc, attacha la corde à la balustrade, et voulut descendre dans le fossé.

Mais Vaugrimont l'arrêtant par le bras :

— Tout beau ! monseigneur, dit-il à voix basse. Si Votre Altesse est reprise, elle ne court d'autre risque que de rester en prison. Moi, je serais pendu. Vous m'avez promis que je passerais le premier.

— C'est juste, fit Beaufort, mais descends vite !... et vous après, Tancrède...

— Non pas, monsieur le duc ! répondit le jeune homme, car, outre que vous êtes le petit-fils d'Henri IV, il y a plus longtemps que moi que vous aspirez après la liberté. A vous l'honneur !

On fut promptement en bas.

De l'autre côté, sur la berge, on entrevoyait, dans la nuit, des ombres qui paraissaient aux aguets.

Beaufort courut dans cette direction. Des cordes furent jetées, les trois fugitifs escaladèrent le talus.

A quelques pas de là, sur la lisière du bois, le prince retrouva ses amis, Tancrède retrouva Daniel.

— A cheval !... à cheval ! dit le duc, impatient de gagner du terrain.

Cette fois encore, Vaugrimont s'interposa :

— Moi d'abord, monsieur le duc !... c'est juré... Vous devez me conduire jusqu'en Flandre, où je m'en vais épouser Gretchen !

Cependant les partisans du prince lui apprenaient que tout Paris se hérissait de barricades, et que, sans crainte, il pouvait y rester pour se mettre à la tête de la révolte.

D'autre part, avant tout, Tancrède voulait aller embrasser sa mère.

— A votre gré, cousin ! s'écria Beaufort. Il me faut à moi l'espace et le grand chemin !... Je pars donc !... ventre Saint-Gris !... et m'en vais jusqu'au delà de la frontière, danser aux noces de Vaugrimont... Au revoir !...

Il était en selle, il piqua des deux, et disparut, mais non sans se retourner vers la Bastille, avec ce dernier adieu :

— Echec et mat, monsieur de Chavigny !... l'astrologue avait dit vrai... il n'est pas encore minuit... c'était bien pour la Pentecôte !...

### XIII. — GUERRE ! GUERRE !

Le roman de Tancrède allait se précipiter en même temps que l'histoire de la Fronde.

Nous n'avons pas à raconter ici cette folle guerre, qui faillit compromettre l'œuvre de Henri IV et de Richelieu.

Avouons-le cependant, dans toute cette turbulence antinationale, il y eut un certain côté chevaleresque, une allure française, un prestige romantique qui lui vaut les circonstances atténuantes.

On le sait, le mécontentement avait pour principale cause l'exagération des impôts. Le peuple ruiné, pres-

suré, se mourait de misère. Nonobstant, Mazarin voulait de l'argent, toujours de l'argent. C'était le Parlement qui tenait les cordons de la bourse ; il les resserra tout à coup. La cour eût peut-être cédé, mais la victoire de Lens, remportée par Condé sur les Impériaux, lui rendit tout son orgueil, toute son audace. Comminges, capitaine des gardes, reçut l'ordre d'arrêter les présidents Blancmesnil et Charton, le conseiller Broussel, le plus populaire des trois. Paris se soulève aussitôt. On ferme les boutiques ; chaque rue se barricade ; on court, on s'ameute, on crie : « Broussel !... Vive Broussel !... Rendez-nous Broussel !... »

L'évasion de Tancrède coïncidait avec le déchaînement de cette tempête.

A peine sa mère obtint-elle qu'il attendît quelques jours, qu'il regardât venir les événements.

D'un côté, se trouvaient la régente et le Mazarin, les Condé, les Chabot, tous ses persécuteurs : de l'autre, le Parlement, qui pouvait lui rendre justice... Il alla se ranger sous la bannière du Parlement.

Depuis lors, on le retrouve partout : à la suite du coadjuteur, lorsque celui-ci s'efforce d'amener une réconciliation entre la régente et le peuple ; à côté du fauteuil de Broussel, lorsque les Parisiens, auxquels il est rendu, le portent en triomphe ; avec le duc de Beaufort, lorsqu'à son retour, il est proclamé *roi des Halles*.

Mais ce ne sont là que les préludes de la lutte. Bientôt la cour se retire à Saint-Germain, menaçant de son armée ceux qui lui résistent. Des troupes s'approchent, et le grand Condé les commande. Il affamera Paris, il le prendra d'assaut. Mais le Parlement tient bon. Outre la bourgeoisie et le peuple, il a des partisans parmi la noblesse, il en a même jusqu'au sein de la famille royale : le duc d'Elbœuf, le duc de Bouillon, le duc de Beaufort, le maréchal de La Motte-Houdancourt, le prince de Conti, la princesse de Longueville. Les Frondeurs ont aussi leurs soldats, leurs capitaines : Chevreuse, Brissac, Luynes, Vitry, Marciac, Noirmoutiers, Fiesques, Malho, Montrésor, d'Aligre et cent autres, parmi lesquels le fils de la duchesse de Rohan, celui qu'on appelle *le beau Tancrède*.

Il semblait infatigable. Ses armes ne le quittaient ni le jour ni la nuit. Si parfois on lui conseillait le repos, la prudence :

— Dans l'état où je suis, répondait-il, il m'est défendu de dormir... On m'a volé mon nom, je suis venu m'en faire un... et qu'il soit assez grand pour que j'aie le droit de réclamer l'autre !...

La duchesse, fière de son fils, mais alarmée de cet excès d'ardeur, avait fait revenir La Sauvetat. Daniel ne suffisait plus pour veiller sur Tancrède. Et, d'ailleurs, Daniel n'était pas un soldat. Ses parents le rappellaient à l'étude ; Tancrède lui-même lui répétait chaque jour :

— Mais ne me suis donc pas... ton chemin est celui de la Sorbonne !.. songe à ta fiancée... songe à ton père... Ce n'est pas à cheval et la rapière en main qu'on apprend la philosophie et la rhétorique !

— Si fait, pardieu !... répliquait Elzévir... ces troubles sont pleins d'enseignements... Rien de tel que de batailler avec les gens pour se perfectionner dans leur langue !

Néanmoins, lorsque arriva le capitaine, il fut enchanté de le revoir, et lui dit :

— Nous ne serons pas trop de deux !... une sinistre appréhension me tourmente... Autour de Tancrède, j'ai cru voir rôder Priolo !

— Maugrebleu ! répondit La Sauvetat, j'y veillerai... Vous savez ce que j'ai promis à l'Italien... si je l'y reprends, malheur à lui !...

Cependant Daniel n'était pas le seul à subir l'influence d'un sinistre pressentiment. Tancrède avait parfois des tristesses sans motifs, une certaine amertume dans le sourire, une étrange mélancolie dans les yeux. Sa fougue belliqueuse augmentait encore. Mais aussitôt de retour à l'hôtel, il courait vers sa mère, il l'embrassait avec une effusion passionnée, s'entretenait longuement avec elle ; et c'étaient des regards, des caresses, des adorations sans fin.

— Mais, lui disait-elle, mais qu'as-tu donc ?... Il semblerait que tu vas partir, me quitter ?

— Moi ! te quitter ? jamais ! jamais, ma mère...

Tancrède s'efforçait de sourire ; mais ce n'était là qu'une gaieté factice. Dès qu'il se trouvait seul, des larmes, trop longtemps contenues, ruisselaient sur son visage.

Avec Elzévir, mêmes épanchements fiévreux, même recrudescence d'amitié. Il lui parlait de la Hollande, du bonhomme Potenicq, de sa femme, de sa fille, la jolie Ève ; et tous ces souvenirs lui inspiraient des pensées, des expressions pleines de tendresse et de poésie :

— Je voudrais bien les revoir ! disait-il ; mais qui sait si Dieu me permettra ce bonheur ?... J'ai écrit à François de revenir... Oh ! comme il tarde ! Ce serait bien cruel cependant de ne pas lui serrer la main...

— Mais à quoi penses-tu donc, Tancrède ? On dirait que tu te crois en danger de mort !

— Moi ! allons donc !... Je n'ai pas encore dix-neuf ans ! Non ! non ! je veux vivre !...

Puis, un frisson soudain le faisait tressaillir. Il pâlissait... ses grands yeux rêveurs se perdaient dans le ciel.

Un jour que La Sauvetat l'avait surpris dans une de ces muettes extases, il en fut péniblement impressionné. Il secoua sa tête grise, il murmura quelques mots empreints d'une profonde pitié.

— Que dites-vous donc, capitaine ? demanda Daniel.

— Je dis... je dis qu'il a le regard de tous ceux que j'ai vus mourir jeunes !

La Sauvetat lui-même, ce rude capitaine endurci sous le harnais, avait fini par s'attacher à Tancrède, par l'aimer. Ce n'était plus seulement pour réparer le crime de son frère qu'il le servait, c'était par sympathie, par dévouement.

— Maugrebleu ! grommelait-il souvent sous son épaisse moustache, ce serait plaisir de se faire tuer pour lui !

Un soir, pour aller servir d'escorte à un convoi de bestiaux et de munitions qui arrivait de Brie-Comte-Robert, MM. de Noirmoutiers et de Vitry partirent avec un détachement de trois cents chevaux.

Tancrède faisait partie de cette expédition ; le capitaine La Sauvetat accompagnait Tancrède.

A la traversée du bois de Vincennes :

— Un temps de galop vers la droite, s'il vous plaît, capitaine ! dit Tancrède. Il y a par là quelqu'un que je voudrais embrasser en passant.

Ce quelqu'un, c'était la Simonne.

La bonne femme n'ayant pu s'habituer à la vie parisienne, Tancrède venait de l'installer à Saint-Mandé, dans une maisonnette située sur la lisière de la forêt. Elle avait repris là son allure normande, ses gros sabots, son bonnet de coton :

— Jarnigué ! s'écria-t-elle, que je suis aise de te voir, monsieur le duc !... que te voilà fier et beau, sur ce grand cheval noir, la salade en tête, le pourpoint de buffle boutonné jusqu'au menton, la rapière au côté, les pistolets dans la ceinture !... Tu t'en vas donc en guerre, mon mignon ?

— Toujours, la Simonne...

— Jésus, Maria ! quel enragé !... Prends garde, Tancrède, courir ainsi les champs chaque jour, c'est tenter Dieu... Ah ! j'étais plus tranquille là-bas, chez nous, quand tu étais tout petit !... Pourquoi donc les enfants grandissent-ils, mon bon Dieu !

— Patience, la Simonne ! J'en aurai quelque jour des enfants... c'est toi qui les élèveras... Au revoir, à demain !

— Tu reviendras donc demain ?...

— Peut-être même cette nuit, si notre entreprise réussit sans encombre.

— Et tu repasseras par ici ?

— Sans doute.

— Alors, frappe au volet... En attendant, je m'en vais prier Notre-Dame de Grâce pour toi !

— Merci, la Simonne !

Et Tancrède piqua des deux.

Mais son cheval, buttant sur une pierre plate, s'abattit à la fois des quatre pieds. Tancrède le releva tout aussitôt. Dans ce mouvement, une branche avait frôlé sa joue ; quelques gouttes de sang y roulèrent.

— Ah ! prends bien garde ! répéta la bonne femme. Sois prudent... c'est un mauvais signe...

Le présage. Dessin de Ch. Gaildreau.

Il disparut en souriant.

La nuit venait, une sombre nuit d'hiver.

. . . . . .

Le lendemain, dès l'aube naissante, comme Daniel Elzévir sortait pour se rendre à la Sorbonne, il se rencontra, face à face, avec un jeune cavalier qui mettait pied à terre devant l'hôtel de Rohan.

C'était l'ami François.

— Où est Tancrède ? demanda-t-il.

— En expédition, répondit Daniel.

— De quel côté ?

— Par delà le bois de Vincennes...

— Corbœuf !... on s'est arquebusé toute la nuit de ce côté-là... J'ai même entendu le canon... On parle d'une défaite, d'une embuscade.

— Staperloot !... s'écria Daniel, sortant de sa réserve habituelle. Attendez-moi... je me fais seller un cheval... quelque chose me dit là que Tancrède a besoin de nous !

— Faites vite, corbœuf !

Quelques minutes plus tard, nos deux amis se dirigeaient au grand trot vers la porte Saint-Antoine. A peine sortis de la ville, ils rencontrèrent l'escadron de M. de Noirmoutiers qui s'en revenait en désordre, ramenant quelques blessés, parmi lesquels M. de Vitry.

Vainement ils cherchèrent, ils appelèrent Tancrède. Tancrède n'était pas là.

Tout frémissants d'angoisse, ils s'informèrent.

On leur répondit que les Frondeurs venaient de culbuter un gros de cavalerie allemande qui leur barrait

le chemin, et que le jeune duc de Rohan, emporté par son courage, sourd à l'appel de ses chefs qui faisaient sonner la retraite, s'était jeté follement à la poursuite des fuyards, avec une douzaine de compagnons seulement.

— Ventre Saint-Gris ! s'écria le duc de Beaufort, qui sortait de la ville avec des troupes fraîches, courons à son aide et dégageons-le... Pauvre enfant !...

Déjà François et Daniel galopaient en avant.

Tout à coup, vers la droite, mais encore dans l'éloignement, retentit une arquebusade... Préfontaine et Daniel enfoncèrent leurs éperons dans le ventre de leurs chevaux.

A quelques pas en arrière, le duc de Beaufort leur criait :

— Vous serez soutenus, nous arrivons...

Une clairière se découvrit enfin, dans laquelle, au milieu d'un nuage de poussière et de fumée, tourbillonnait un de ces combats de cavalerie, comme les peignait alors Wouwermans. Au delà, sur la lisière du bois, quelques reîtres rechargeaient leurs armes.

Dans la mêlée, il était facile de voir, même à distance, que la lutte était inégale et touchait à sa fin... Quatre ou cinq cavaliers seulement portaient les couleurs de la Fronde. Tous les autres étaient des mazarins, parmi lesquels Matignon, La Roche-Giffart, Jarnac...

La mort de Tancrède. Dessin de Ch. Gaildreau.

— Rendez-vous ! commanda celui-ci; c'est folie que nous contraindre à tuer d'aussi braves gentilshommes. Rendez-vous !

— Un Rohan ne se rend pas ! répliqua Tancrède... Vaincre ou mourir !...

François et Daniel allaient déboucher dans la clairière ; ils n'étaient plus qu'à quelques centaines de pas.

— Courage !... crièrent-ils... Tiens bon, Tancrède !... nous voici ! courage !...

Il les entendit sans doute, et, comme électrisé par leur voix, il fit bondir son cheval, il écarta la meute assaillante. Et son épée, qui flamboyait aux rayons du soleil levant, sembla se multiplier dans sa main.

Auprès de lui, un seul de ses compagnons restait debout, caracolant à ses côtés, cherchant à le couvrir de son corps; c'était le capitaine La Sauvetat.

— Feu ! cria une voix derrière les reîtres... mais, sangodemi ! tirez donc !...

Celui qui commandait ainsi, c'était Priolo.

Les reîtres obéirent. Une détonation retentit... Le plomb meurtrier siffla dans l'air.

Mais La Sauvetat s'était précipité devant Tancrède. Seul il avait été frappé; seul il tomba.

Tout ceci s'était passé avec la rapidité de l'éclair. Daniel et François arrivaient ; ils crurent que Tancrède était sauvé...

Tout à coup, ils virent Priolo s'approcher, rampant parmi les cadavres... puis se redresser un pistolet dans chaque main :

— Garde à toi ! garde à toi, Tancrède !...

Il était trop tard !...

L'Italien venait de décharger ses deux pistolets à bout portant. Tancrède jeta un cri, laissa tomber son épée, battit l'air de ses deux mains, se raidit, se renversa, tomba dans les bras de François et de Daniel.

En même temps, Beaufort et ses gentilshommes, emportés par la fougue de leur cause, traversaient et balayaient comme un ouragan le champ de bataille.

Vainement Daniel et François appelaient du secours. Personne ne leur répondit. Un profond silence planait maintenant sur la clairière.

Bientôt, cependant, une vieille paysanne, qui s'en revenait de remplir sa cruche à quelque source voisine, accourut : la Simonne.

— Que de cadavres !... dit-elle, que de sang !... Mais je ne me trompe pas, c'est François ! Il demande du secours... Pour qui donc ?... Tancrède !... Ah ! mon enfant !... mon pauvre enfant !

François et Daniel s'étaient agenouillés auprès de Tancrède et le soutenaient. La Simonne se pencha vers lui ; avec un peu d'eau fraîche, elle rafraîchit son front et ses lèvres.

— Ah ! continuait-elle, ah ! je savais bien que l'accident d'hier soir lui porterait malheur !... Vingt fois je me suis réveillée cette nuit, attendant qu'il vînt frapper à mon volet... Il me l'avait promis hier soir. Il disait que j'élèverais ses enfants !... Pauvre enfant !... Pauvre mère !

A ce mot, Tancrède rouvrit les yeux :

— Ma mère ! murmura-t-il. Ma mère ! mes amis...

Ce fut tout. Après un serrement de main, un regard d'adieu, il expira.

La Simonne était tombée sur les genoux. Les lèvres collées à la main déjà refroidie de son enfant, elle murmurait en sanglotant des prières. Abîmés dans leur douleur, François et Daniel restaient immobiles, immobiles comme les cadavres dont ils étaient entourés.

Cependant, l'un de ces cadavres fit un mouvement, se soulevant sur les deux mains... puis rampa sans bruit pour regagner la forêt. C'était Priolo, qui avait fait le mort et cherchait à fuir...

Tout à coup, comme il se redressait sur la lisière du bois, une main de fer le saisit à la jambe.

Il se retourna, voulut se dégager, crier...

Mais il resta muet, stupéfié par l'épouvante.

Il avait reconnu La Sauvetat.

Le capitaine à son tour se relevait, grandissait à mesure que l'Italien se repliait sur lui-même. On eût dit un nain saisi par un géant.

La Sauvetat, réunissant toute son énergie dans un dernier effort, l'enleva de terre, le fit tournoyer un instant et lui brisa le crâne contre le tronc d'un chêne.

Au bruit, Daniel et François regardèrent...

— Au moins, je l'aurai vengé ! dit le capitaine.

Et, pour ne plus se relever, il retomba.

## CONCLUSION.

Tout Paris s'émut de la mort de Tancrède et le pleura.

Les poëtes le chantèrent :

Rohan, qui combattit pour délivrer la France,
S'est éteint dans l'adversité.
Son nom lui fut à tort, en vivant, disputé ;
Mais son illustre mort a prouvé sa naissance.
Il est mort glorieux pour la cause d'autrui ;
C'est pour le Parlement qu'il entra dans la lice :
Il a tout fait pour la justice,
Et la justice rien pour lui.

. . . . . .

Puis ce fut Scudéri qui publia les vers suivants, et qui les présenta lui-même à la duchesse de Rohan-Chabot :

Olympe, le pourrai-je dire
Sans exciter votre courroux ?
Le grand cœur que la France admire
Semble déposer contre vous.
L'invincible Rohan, plus craint que le tonnerre,
Vit finir ses jours à la guerre,
Et Tancrède a le même sort.
Cette conformité, qui le couvre de gloire,
Force presque chacun à croire
Que la belle Olympe avait tort,
Et que ce jeune Mars, si digne de mémoire,
Eut la naissance illustre aussi bien que la mort.

. . . . . .

Tel fut le châtiment de la sœur.

La mère, folle de désespoir, ne survécut guère à son fils.

Elle avait voulu qu'il reposât auprès de son père, à Genève. Il y fut transporté par François de Préfontaine et Daniel Elzévir.

Ils avaient fait graver cette épitaphe sur le tombeau :

TANCREDUS,
ROHANI DUCIS FILIUS,
HIC SITUS EST,
QUI PATERNÆ VIRTUTIS
ET TANTI NOMINIS
VERUS HÆRES (1).....

Dix ans plus tard, cette épitaphe disparaissait.

Il était écrit que le pauvre Tancrède serait persécuté jusqu'au delà de la mort.

Daniel Elzévir retourna à Leyde ; il y devint l'illustre imprimeur que l'on sait ; de plus, l'heureux époux d'Ève Potenicq.

François de Préfontaine fut un des plus renommés lieutenants de l'amiral Duquesne.

Un jour, longtemps après ce que nous venons de raconter, les hasards de la guerre l'amenèrent en Hollande, à Leyde. Il y revit Daniel et passa chez lui toute une semaine. C'était l'intérieur le plus heureux, le plus charmant de toute la Hollande. De beaux enfants l'égayaient ; l'aîné se nommait Tancrède.

Le bonhomme Potenicq était toujours là.

Ayant surpris dans les yeux de son hôte comme une lueur d'envie :

— Staperloot ! lui dit-il, il faut suivre notre exemple, monsieur de Préfontaine..... et devenir à votre tour époux, père, grand-père... tous les amours !...

L'ami François répondit :

— J'en ai trois dans le cœur : l'Océan... mon pays... le souvenir de Tancrède !...

CHARLES DESLYS.

(1) « Ci-gît Tancrède, fils du duc de Rohan, véritable héritier du grand nom et des vertus de son père. »

# TABLE MÉTHODIQUE DES MATIÈRES DU TRENTE-CINQUIÈME VOLUME.


**POÉSIE, CURIOSITÉS LITTÉRAIRES, MUSIQUE.**

Le Fauteuil de Molière. Ch. Deslys. 47.
La Corde. Ch. Raymond. 65.
L'Ange gardien. A. Ducros de la Ferme. 66.
Muguets fleuris. 272.

**NOUVELLES, ÉTUDES MORALES, CONTES, LÉGENDES, COMÉDIE.**

Ourson Tête-de-Fer. G. Aimard. 1, 34, 66, 97.
Le Calendrier de la grand'mère. G. Fath. 16.
Tout de bon cœur. J. Janin. 153.
Une Partie de chasse, comédie. L. Laluyé. 290.
L'Abbé Sans-Souci. A. Q. 330.
Du Ciel à la Terre. E. Muller. 359.

**ÉTUDES LITTÉRAIRES.**

Mlle Laurette de Malboissière. J. Janin. 62.
Mme de Swetchine. Ch. Wallut. 94, 123.

**ÉTUDES HISTORIQUES.**

Les Invalides. L. Berger. 49, 89.
Jacques Cartier. X. Eyma. 117, 145.
Les Communiers de l'Amiénois. A. Dubarry. 161, 193.
La Chronique de Versailles. J. Janin. 225, 257.
Le Chasseur de grives. Genevay. 264.
L'Ami François. Ch. Deslys. 305, 337, 362.
Les Foyers du Théâtre-Français. Samson. 321, 358.

**VOYAGES, MONUMENTS, CHATEAUX.**

Pierrefonds. E. Renaudin. 60.
De Valence à la Camargue. M. Cristal. 131.
Grandeur et décadence d'un oasis. Ch. Wallut. 167, 200, 238, 274.
Theodoros et les Abyssins. R. Cortambert. 214.
Un Voyage en Orient. Ch. Wallut. 222.
Le Pavillon de Flore. E. Renaudin. 273.
Biarritz. Des Essarts. 353.

**SCIENCES, DÉCOUVERTES,**

Bulletin scientifique. Docteur X***.
Les Maladies du vin. 14.
De l'Unité de l'espèce humaine. 15.
Les Hôtes du logis. 86.
Les Engrais chimiques. 236.
Les Révélations de l'analyse spectrale. 237.
La Transformation future de la terre. A. Berstch. 18, 53, 78, 107, 179.
Le Thé. Ch. Raymond. 33.
Les Insectes. S. H. Berthoud. 86.
Décadence de la prise et Grandeur du cigare. F. Dumonteilh. 113.
Les Falsifications parisiennes. F. Dumonteilh. 130.
Un Botaniste à travers champs. E. Muller. 186 217, 232, 269.
La Pluie et le Beau temps. A. Mangin. 300, 331, 364.

**ACTUALITÉS, BEAUX-ARTS.**

Auber et ses œuvres. G. Chadeuil. 23.
Chronique. Ch. Wallut. 29, 190, 222, 252, 286, 318, 350.
Le Salon de 1867. 32, 64.
Un Tableau d'Heilbuth. C. W. 129.
Un Tableau d'H. Bellangé. C. W. 289.
Les Beaux-Arts à l'Exposition universelle. 96, 128, 192.
Revue de l'année 1867. La Nuit de la Saint-Sylvestre. Ch. Wallut. 125, 158.
Un Bibliophile. La Galerie de San-Donato. 252.
Le Salon de 1868. 254, 286, 352.
Le maréchal Narvaez, S. M. Theodoros. 255.
Une Séance à l'Académie. 255.
Lord Brougham et M. de Cormenin. 318.
Le Prince Michel de Servie. 318.
L'*Agamemnon* de Sénèque. 319.
Les *Méditations* de M. Guizot. 319.
Le Salon comique. Cham. 304.


# TABLE ALPHABÉTIQUE DES GRAVURES.


*Abandonnée*, tableau de M. Schreyer. 32.
Arrestation (L'). 313.
Arrivée (L'). 369.
Assaut (L'). 197.
Attaque (L'). 280.
Auteur (L') causant avec les fleurs. 189.
Autruche (L'). 248.
Avalanche (L'). 53.
Bailli (Le) et Satan. 153.
Barthélemy à l'œuvre. 101.
Boute-feu démasqué. 104.
Calendrier (Le) de la grand'mère, 2 gr. 16, 17.
Caravane (La). 200.
Carte d'Abyssinie. 216.
Carte des courants aériens. 333.
*Chacun pour soi*, tableau de Th. Rousseau. 128.
Chambre (La) du roi. 229.
Chasse (La) au lion. 284.
Chasse-partie. (La) 41.
Châtiment (Le). 157.
Chelifer attaquant un lépisme. 88.
Combat du capitaine Lafourche. 244.
Corde (La). 65.
Cour (La) du caravansérail. 176.
Criquet pèlerin (Le). 248.
Cuisine (La) des Invalides. 93.
Cyrrus, nimbus, stratus. 365.
Dans la cabine. 72.
Dans la grotte. 77.
Départ (Le). 368.
Dermeste pellio. 88.
*Dernier* (*Le*) *souffle*, tableau d'Israels. 96.
Deux (Les) jeunes filles. 45.
Diatomée vue au microscope. 112.
Dioclétien à Salone. 232.
Doña Lilia et Barthélemy. 73.
Embarquement (L') des flibustiers. 40.
Enfant (L') et la Circée. 217.
*Épisode* (Un) *de la retraite de Russie*, tableau d'H. Bellangé. 289.
Évasion (L'). 373.
Expérience (L') de Franklin. 332.
Fauteuil (Le) de Molière. 48.
*Femmes des Ouled Nayls*, tableau de E. Fromentin. 64.
Fils (Le) et la Mère. 344.
Flocon de neige, 80.
Foraminifères vues au microscope. 112.
Formation d'une île. 184.
Foyer (Le) des artistes. 329.
Foyer (Le) du public. 328.
Frère (Le) et la Sœur. 345
*Garde-manger* (*Le*) *des renardeaux*, tableau de Hanoteau. 288.
Gazelle (La) dorcas. 248.
Glaciers (Les) du Spitzberg. 85
*Glaneuses* (*Les*), tableau de Millet. 29.
Gorge (Une) dans les Alpes, 21.
Guet-apens (Le). 340.
Henri IV et le Marchand de chandelles, 221.
*Huître* (*L'*) *et les Plaideurs*, tableau de Ribot. 352.
Incendie (L'). 281.
Invasion (L') des sauterelles. 249.
Italien (L'). 317.
Légende (La) du myosotis. 233.
Légende (La) du roseau. 269.
Legrand et le parterre. 325.
Lettre (La). 37.
Marabout (Le) d'Abd en Nebi. 208.
Marché (Le). 312.
*Martyre* (*Le*) *de saint Sébastien*, tableau de Corot. 192.
*Mauvaise* (*Une*) *conscience*, tableau de Lix. 256.
Mer (La) de glace. 57.
Mirage (Le). 213.
Mort (La) de Tancrède. 377.
Oasis (L') abandonnée. 240.
Oasis (L') ressuscitée. 241.
Où Priolo a peu d'agrément. 349.
Ouragan (Un) aux Antilles. 336.
Ourson abandonné. 5.
Panthère (La) et les gazelles dorcas. 276.
Partie (Une) de chasse, 6 grav. 292, 293, 296, 297.
Peste (La) de Florence. 264.
Pièce d'eau (La) du Miroir. 261.
Plantation (La) de la croix. 120.
Pointe (La) du Ratz, 109.
Poletais (Le). 13.
Polypes et polypiers. 181.
Portraits. Auber. 24. — J. Cartier. 117. — Laure. 140. — Luynes (Duc de). 160. — Machiavel. 205. — Pétrarque, 141. — Th. Rousseau. 160. — Samson. 321. — Talma. 361 — Theodoros. 216.
Première (La) entrevue de M. H. Hunt et du capitaine O. Lafourche. 168.
Présage (Le). 376.
Rencontre (La) de *la Taquine*. 69.
Répertoire (Le) de M. Auber. 25.
Représentation (Une) de l'Abbé de l'Épée. 360.
Retour à Carthagène. 106.
Revue (La). 309.
Revue comique, par Cham. 380.
Roche (La) du Requin, 9.
Salon (Le) comique. 304.
Scorbut (Le). 149.
Supplice (Le) de Prométhée. 320.
Tabac (Le). 113.
Terre (La) en l'an... 185.
Thé (Le). 33.
Tombeau (Le) de Napoléon Ier, aux Invalides. 89.
Tourmente (Une) de neige. 56.
Troisième (La) partie. 8.
Trombe (La) 209.
*Vestibule* (*Le*), tableau d'Heilbuth. 129.
Vues. Arc de triomphe d'Orange. 133.
Arènes d'Arles. 144.
Atlas (L'). 201.
Biarritz. 353.
Carthagena de las Indias. 97.
Cathédrale d'Amiens. 193.
Chapelle (La) de Versailles. 225.
Château de Cavaillon. 137.
Château de Pierrefonds. 61.
Château de Préfontaine. 305.
Château du pape à Avignon. 136.
Danube (Le) 224.
Désert (Le). 205.
Fez. 177.
Gibraltar. 173.
Grand'place (La) de Corbie. 161.
Hôtel des Invalides. 49.
Leyde. 337.
Montanvert (Le). 81.
Pavillon (Le) de Flore. 273.
Port (Le) Margot. 1.
Porto-Ferrajo. 169.
Port (Le) vieux, à Biarritz. 357.
Saint-Laurent (Le). 145.
Saint-Malo. 152.
Salle (La) de spectacle de Versailles. 257.
Terre-Neuve. 121.
Tour penchée de Soyons. 132.

# REVUE COMIQUE, PAR CHAM.

Pas de succès, l'été de 1868. Quel four! — Le rossignol se pendant à un arbre en entendant la voix de Mlle Nilsson. — Lauréat de l'exposition des insectes regagnant son lit. — Stratagème d'un vélocipédiste pour gagner le prix de lenteur. — Fin de la fluxion qui sévissait sur les jambes de l'armée française.

## AVIS URGENT. RENOUVELLEMENT DE L'ABONNEMENT POUR 1868-1869.

(*Ne pas envoyer de timbres-poste pour prix de l'abonnement; ils seraient rigoureusement refusés.*)

Les abonnés sont priés de joindre, s'il se peut, à leur demande, la dernière bande d'adresse du journal.

Nous rappelons à nos souscripteurs (soit du *Musée* seul, soit du *Musée* et des *Modes vraies* réunis) que leur abonnement pour 1867-1868 expire avec la présente livraison de septembre, qui complétera notre trente-cinquième volume.

La livraison d'octobre 1868, première du trente-sixième volume (1868-1869) ne pourra être envoyée exactement qu'aux personnes qui, d'aujourd'hui au 1er octobre, auront renouvelé leur abonnement pour 1868-1869, en versant ou en envoyant *franco* à nos bureaux, soit : pour le *Musée* seul, 6 fr. par an pour Paris, 7 fr. 50 c. pour les départements ; — pour le *Musée* et les *Modes vraies* réunis, 11 fr. par an pour Paris, 13 fr. 70 c. pour les départements.

*N. B.* Les abonnés qui pourront renouveler d'avance et au plus tôt leur abonnement nous permettront ainsi d'accélérer, dans l'intérêt de tous, notre tirage et notre service, de plus en plus considérables par l'accroissement des souscripteurs.

### MODES PRÉFÉRABLES D'ABONNEMENT POUR LES DÉPARTEMENTS.

Nous ne répondons personnellement de l'exactitude du service qu'envers les abonnés qui s'adressent *directement* et *franco* à nos bureaux, comme il est dit ci-après. Ceux qui s'abonnent chez des intermédiaires doivent, en cas de perte ou de retard, adresser à ceux-ci leurs réclamations.

On sait d'ailleurs que, grâce à la réduction de la taxe des lettres, la poste est désormais la voie d'abonnement la plus prompte, la plus sûre et la plus économique à la fois.

Voici un modèle de souscription qu'il suffit de transcrire et d'adresser *franco* au *Musée des Familles*, rue Saint-Roch, 29, à Paris, avec la dernière bande du journal :

« *Je m'abonne* ( ou *je renouvelle mon abonnement*) *au* Musée des Familles (1), *que je recevrai franco par la poste, pour la somme ci-jointe de 7 fr.* 50 *c.* (2), *le* 25-26 *de chaque mois, du* 25 *octobre* 1868 *au* 25 *septembre* 1869 *inclus.* »

Ecrire lisiblement son nom et son adresse, et remettre cette lettre *affranchie* au premier bureau de poste, avec le prix de l'abonnement, contre lequel tout directeur des postes doit expédier un bon de ladite somme.

Pour l'étranger, voyez les prix à la première page de la couverture des livraisons.

On peut aussi s'abonner directement par tous les bureaux des Messageries impériales et générales.

(1) Ajouter : « et aux *Modes vraies*, » si on veut les recevoir avec le *Musée*.

(2) Inscrire en ce cas « 13 fr. 70 c. »

91-5
66
SPECIAL
PERIOD.
AP
1
M8
v.35
1867-8
GETTY CENTER LIBRARY